

Jean de LA FONTAINE



Œuvres Complètes

Arvensa Editions

ARVENSA ÉDITIONS

Plate-forme de référence des éditions numériques des oeuvres classiques en langue française



Retrouvez toutes nos publications, actualités et offres privilégiées sur notre site Internet

www.arvensa.com

©Tous droits réservés Arvensa® Éditions
8 bis rue d'Assas, Paris 6ème

ISBN EPUB : 9782368410059
ISBN PDF : 9782368410301

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'objectif des éditions Arvensa est de vous faire connaître les œuvres des plus grands auteurs de la littérature classique en langue française à un prix abordable, tout en vous fournissant la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse.

Nos titres sont ainsi relus, corrigés et mis en forme spécifiquement.

Cependant, si malgré tout le soin que nous avons apporté à cette édition, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre Service Qualité :

servicequalite@arvensa.com

Pour toutes autres demandes, contactez :

editions@arvensa.com

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Si vous souhaitez être informé de nos actualités et des mises à jour de cette édition, nous vous invitons à vous inscrire sur le site :

www.arvensa.com

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l'exprimant à travers leurs commentaires.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

Arvensa Éditions

LISTE DES TITRES



[Arvensa Éditions](#)
[Note de l'éditeur](#)

► [Les Fables](#)

[Table des matières](#)

[LES FABLES DU LIVRE I](#)

[A Monseigneur le Dauphin](#)

[La Cigale et la Fourmi](#)

[Le Corbeau et le Renard](#)

[La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf](#)

[Les deux Mulets](#)

[Le Loup et le Chien](#)

[La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion.](#)

[La Besace](#)

[L'Hirondelle et les petits oiseaux](#)

[Le Rat de ville et le Rat des champs](#)

[Le Loup et l'Agneau](#)

[L'homme et son image](#)

[Le Dragon à plusieurs têtes et le dragon à plusieurs queues.](#)

[Les voleurs et l'Ane.](#)

[Simonide préservé par les Dieux.](#)

[La Mort et le malheureux](#)

[La Mort et le bûcheron](#)

[L'homme entre deux âges et ses deux maîtresses.](#)

[Le Renard et la Cigogne](#)

[L'Enfant et le maître d'école.](#)

[Le Coq et la perle](#)

[Les Frelons et les Mouches à miel](#)

Le Chêne et le Roseau

LES FABLES DU LIVRE II

Contre ceux qui ont le goût difficile

Conseil tenu par les Rats

Les deux Taureaux et une Grenouille

Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe

La Chauve-souris et les deux Belettes

L'Oiseau blessé d'une flèche

La Lice et sa Compagne

L'Aigle et l'Escarbot

Le Lion et le Moucheron

L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel

Le Lion et le Rat

La Colombe et la Fourmi

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits

Le Lièvre et les Grenouilles

Le Coq et le Renard

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle

Le Paon se plaignant à Junon

La Chatte métamorphosée en Femme

Le Lion et l'Ane chassant

Testament expliqué par Esope

LES FABLES DU LIVRE III

Le Meunier son fils et l'Ane

Les Membres et l'Estomac

Le Loup devenu Berger

Les Grenouilles qui demandent un Roi

Le Renard et le Bouc

L'Aigle la Laie et la Chatte

L'Ivrogne et sa Femme

La Goutte et l'Araignée

Le Loup et la Cigogne

Le Lion abattu par l'Homme

Le Renard et les Raisins

Le Cygne et le Cuisinier

[Les Loups et les Brebis](#)
[Le Lion devenu vieux](#)
[Philomèle et Progné](#)
[La Femme noyée](#)
[La Belette entrée dans un Grenier](#)
[Le Chat et un vieux Rat](#)

[LES FABLES DU LIVRE IV](#)

[Le Lion amoureux](#)
[Le Berger et la Mer](#)
[La Mouche et la Fourmi](#)
[Le Jardinier et son Seigneur](#)
[L'Ane et le petit Chien](#)
[Le Combat des Rats et des Belettes](#)
[Le Singe et le Dauphin](#)
[L'Homme et l'Idole de bois](#)
[Le Geai paré des plumes du Paon](#)
[Le Chameau et les Bâtons flottants](#)
[La Grenouille et le Rat](#)
[Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre](#)
[Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf](#)
[Le Renard et le Buste](#)
[Le Loup la Chèvre et le Chevreau](#)
[Le Loup la Mère et l'Enfant](#)
[Parole de Socrate](#)
[Le Vieillard et ses Enfants](#)
[L'Oracle et l'Impie](#)
[L'Avare qui a perdu son Trésor](#)
[L'Oeil du Maître](#)
[L'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ](#)

[LES FABLES DU LIVRE V](#)

[Le Bûcheron et Mercure](#)
[Le Pot de terre et le Pot de fer](#)
[Le petit Poisson et le Pêcheur](#)
[Les oreilles du Lièvre](#)
[La Vieille et les deux Servantes](#)

[Le Satyre et le Passant](#)
[Le Cheval et le Loup](#)
[Le Renard ayant la queue coupée](#)
[Le Laboureur et ses Enfants](#)
[La Montagne qui accouche](#)
[La Fortune et le jeune Enfant](#)
[Les Médecins](#)
[La Poule aux oeufs d'or](#)
[L'Ane portant des reliques](#)
[Le Cerf et la Vigne](#)
[Le Serpent et la Lime](#)
[Le Lièvre et la Perdrix](#)
[L'Aigle et le Hibou](#)
[Le Lion s'en allant en guerre](#)
[L'Ours et les deux Compagnons](#)
[L'Ane vêtu de la peau du Lion](#)

[LES FABLES DU LIVRE VI](#)

[Le Pâtre et le Lion](#)
[Le Lion et le Chasseur](#)
[Phébus et Borée](#)
[Jupiter et le Métayer](#)
[Le Cochet le Chat et le Souriceau](#)
[Le Renard le Singe et les Animaux](#)
[Le Mulet se vantant de sa généalogie](#)
[Le Vieillard et l'Ane](#)
[Le Cerf se voyant dans l'eau](#)
[Le Lièvre et la Tortue](#)
[L'Ane et ses Maîtres](#)
[Le Soleil et les Grenouilles.](#)
[Le Villageois et le Serpent](#)
[Le Lion malade et le Renard](#)
[L'Oiseleur l'Autour et l'Alouette](#)
[Le Cheval et l'Ane](#)
[Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre](#)
[Le Chartier embourbé](#)
[Le Charlatan](#)

[La Discorde](#)
[La jeune Veuve](#)
[Epilogue](#)

[LES FABLES DU LIVRE VII](#)

[A Madame de Montespan](#)
[Les Animaux malades de la Peste](#)
[Le mal marié](#)
[Le Rat qui s'est retiré du monde](#)
[Le Héron](#)
[La Fille](#)
[Les Souhaits](#)
[La Cour du Lion](#)
[Les Vautours et les Pigeons](#)
[Le Coche et la Mouche](#)
[La Laitière et le pot au lait](#)
[Le Curé et le Mort](#)
[L'Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit](#)
[Les deux Coqs](#)
[L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune](#)
[Les Devineresses](#)
[Le Chat, la Belette et le petit lapin](#)
[La tête et la queue du Serpent](#)
[Un animal dans la lune](#)

[LES FABLES DU LIVRE VIII](#)

[La Mort et le Mourant](#)
[Le Savetier et le Financier](#)
[Le Lion, le Loup et le Renard](#)
[Le Pouvoir des Fables](#)
[L'Homme et la Puce](#)
[Les Femmes et le secret](#)
[Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître](#)
[Le Rieur et les Poissons](#)
[Le Rat et l'Huître](#)
[L'Ours et l'Amateur des jardins](#)

[Les deux Amis](#)
[Le Cochon la Chèvre et le Mouton](#)
[Tircis et Amarante](#)
[Les obsèques de la Lionne](#)
[Le Rat et l'Eléphant](#)
[L'Horoscope](#)
[L'Ane et le Chien](#)
[Le Bassa et le Marchand](#)
[L'Avantage de la Science](#)
[Jupiter et les Tonnerres](#)
[Le Faucon et le Chapon](#)
[Le Chat et le Rat](#)
[Le Torrent et la Rivière](#)
[L'Education](#)
[Les deux Chiens et l'Ane mort](#)
[Démocrite et les Abdéritains](#)
[Le Loup et le Chasseur](#)

[LES FABLES DU LIVRE IX](#)

[Le Dépositaire infidèle](#)
[Les deux Pigeons](#)
[Le Singe et le Léopard](#)
[Le Gland et la Citrouille](#)
[L'Ecolier le Pédant et le Maître d'un jardin](#)
[Le Statuaire et la statue de Jupiter](#)
[La Souris métamorphosée en fille](#)
[Le Fou qui vend la sagesse](#)
[L'Huître et les Plaideurs](#)
[Le Loup et le Chien maigre](#)
[Rien de trop](#)
[Le cierge](#)
[Jupiter et le Passager](#)
[Le Chat et le Renard](#)
[Le Mari la Femme et le Voleur](#)
[Le Trésor et les deux Hommes](#)
[Le Singe et le Chat](#)
[Le Milan et le Rossignol](#)

Le Berger et son troupeau
Discours à Madame de la Sablière

LES FABLES DU LIVRE X

L'Homme et la Couleuvre
La Tortue et les deux Canards
Les Poissons et le Cormoran
L'Enfouisseur et son Compère
Le Loup et les Bergers
L'Araignée et l'Hirondelle
La Perdrix et les Coqs
Le Chien à qui on a coupé les oreilles
Le Berger et le Roi
Les Poissons et le Berger qui joue de la Flûte
Les deux Perroquets le Roi et son Fils
La Lionne et l'Ourse
Les deux Aventuriers et le Talisman
Les Discours à Monsieur le Duc de La Rochefoucauld
Le Marchand, le Gentilhomme le Pâtre et le Fils du roi

LES FABLES DU LIVRE XI

Le Lion
Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter
Le Fermier le Chien et le Renard
Le songe d'un habitant du Mogol
Le Lion le Singe et les deux Anes
Le Loup et le Renard
Le Paysan du Danube
Le Vieillard et les trois jeunes Hommes
Les Souris et le Chat-huant
Epilogue

LES FABLES DU LIVRE XII

Fable 0 : Dédicace à Monseigneur le Duc de Bourgogne
Les Compagnons d'Ulysse
Le Chat et les deux Moineaux
Du Thésauriseur et du Singe

[Les deux Chèvres](#)
[Le vieux Chat et la jeune Souris](#)
[Le Cerf malade](#)
[La Chauve-souris le Buisson et le Canard](#)
[La Querelle des Chiens et des Chats et celle des chats et des souris](#)
[Le Loup et le Renard](#)
[L'Ecrevisse et sa Fille](#)
[L'Aigle et la Pie](#)
[Le Milan le roi et le Chasseur](#)
[Le Renard les Mouches et le Hérisson](#)
[L'Amour et la Folie](#)
[Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat](#)
[La Forêt et le Bûcheron](#)
[Le Renard, le Loup et le Cheval](#)
[Le Renard et les Poulets d'Inde](#)
[Le Singe](#)
[Le Philosophe Scythe](#)
[L'Eléphant et le Singe de Jupiter](#)
[Un Fou et un Sage](#)
[Le Renard anglais](#)
[Daphnis et Alcimadure](#)
[Philémon et Baucis](#)
[La Matrone d'Ephèse](#)
[Belphégor](#)
[Les Filles de Minée](#)
[Le Juge arbitre l'Hospitalier et le Solitaire](#)

Les Contes

[Table des matières](#)
[Avertissement](#)
[Préface](#)

[Première partie. Achevé d'imprimé du 10 janvier 1665](#)
[Joconde](#)

[Richard Minulto](#)
[Le Cocu, battu, et content](#)
[Le Mari confesseur](#)
[Conte d'une chose arrivée à Château-Thierry](#)
[Conte tiré d'Athénée](#)
[Autre conte tiré d'Athénée](#)
[Conte de **** \(soeur Jeanne\)](#)
[Conte du Juge de Mesle](#)
[Conte d'un paysan qui avait offensé son Seigneur](#)
[Imitation d'un conte intitulé "les Arrêts d'Amour"](#)
[Les Amours de Mars et de Vénus](#)
[Ballade](#)

[Seconde partie. Achevé d'imprimé du 21 janvier 1666.](#)

[Le Faiseur d'oreilles et le Raccomodeur de moules](#)
[Les Frères de Catalogne](#)
[Le Berceau](#)
[Le Muletier](#)
[L'Oraison de Saint Julien](#)
[La Servante justifiée](#)
[La Gageure des trois Commères](#)
[Le Calendrier des Vieillards](#)
[A Femme avare, galant Escroc](#)
[On ne s'avise jamais de tout](#)
[Le Villageois qui a perdu son veau](#)
[L'anneau d'Hans Carvel](#)
[Le Gascon puni](#)
[La fiancée du roi de Garbe](#)
[L'Ermite](#)
[Mazet de Lamporechio](#)

[Troisième partie. Achevé d'imprimé du 27 janvier 1671.](#)

[Les Oies du Père Philippe](#)
[La Mandragore](#)
[Les Rémois](#)
[La Coupe enchantée](#)
[Le Faucon](#)

[La Courtisane amoureuse](#)

[Nicaise](#)

[Le bât](#)

[Le Baiser rendu](#)

[Epigramme](#)

[Imitation d'Anacréon](#)

[Autre imitation d'Anacréon](#)

[Le différend de Beaux Yeux et Belle Bouche](#)

[Le petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries](#)

[Clymène](#)

[LETTRE A M. D. C. A. D. M.](#)

[Nouveaux contes. Publié sans achevé d'imprimer, privilège ni permission en 1674.](#)

[Comment l'esprit vient aux filles](#)

[Le Troqueurs](#)

[Le cas de conscience](#)

[Le Diable de Papefiguière](#)

[Féronde ou le purgatoire](#)

[Le Psautier](#)

[Le Roi Candaule et le maître en droit](#)

[Le Diable en enfer](#)

[La Jument du compère Pierre](#)

[Paté d'anguille](#)

[Les Lunettes](#)

[Janot et Catin](#)

[Le Cuvier](#)

[La Chose impossible](#)

[Le Magnifique](#)

[Le Tableau](#)

[Derniers contes publiés en 1682](#)

[La Matrone d'Ephèse](#)

[Belphégor](#)

[Contes publiés en 1685](#)

[La Clochette](#)

[Le fleuve Scamandre](#)

[La Confidente sans le savoir ou le Startagème](#)
[Le remède](#)
[Les aveux indiscrets](#)
[Contes Posthumes](#)
[Les quiproquos](#)
[Conte tiré d'Athénée](#)

➤ **Les pièces poétiques**

[Table des matières](#)
[Chanson de La Fontaine pour Monsieur de Maucroix](#)
[Le Curé de Bussière](#)
[Ballade sur le siège et la bataille des Augustins, le vendredi 23](#)
[Août 1658, sur le refus que firent les Augustins de prêter leur](#)
[interrogatoire devant Messieurs en 1658.](#)
[L'affaire Colletet](#)
[Le Songe de Vaux](#)
[Les Termes de La Fontaine à Fouquet](#)
[Les Amours de Psyché et Cupidon](#)
[Elégie aux Nymphes de Vaux *](#)
[Adonis](#)
[Adonis](#)
[Ode au Roi](#)
[L'Amour et la folie](#)
[Pour Mignon, Chien de S A R Madame la Duchesse Douairière](#)
[d'Orléans](#)
[Pour S.A.R. Mademoiselle d'Alençon](#)
[Pour Mademoiselle de Poussay](#)
[A Monsieur le Duc de Bouillon](#)
[Lettre à Monsieur Bafoy](#)
[4 Billets à Maucroix](#)
[A S. A. S. Madame La Princesse de Bavière](#)
[POUR S. A. E.M. Le Cardinal de Bouillon](#)
[A Madame la Duchesse de Bouillon \(1671\)](#)
[Lettre à M. de Turenne](#)
[Contre le Mariage](#)

[Autre épigramme tirée d'Athénée](#)
[Rondeau redoublé](#)
[Les Elégies I](#)
[Les Elégies II](#)
[Les Elégies III](#)
[Les Elégies IV](#)
[Epitaphe écrite pour la mort de Molière](#)
[Le Florentin](#)
[À M. De Niert](#)
[Epître à Madame de Thiange](#)
[Ballade sur Escobar](#)
[Stances sur le même Escobar](#)
[A Monseigneur le Prince de Conti](#)
[Paraphrase du Psaume XVII](#)
[Le Comte de Fiesque au Roi](#)
[Au Roi pour Lully qui dédie à sa majesté l'opéra d'Amadis](#)
[Sur un portrait du Roi](#)
[A M. Raymond des Cours pour des bergers et des bergères](#)
[Elégie pour MLCDC](#)
[Ode pour la Paix](#)
[Poème de la captivité](#)
[Prédictions pour les quatre saisons de l'année](#)
[A Madame de Fontange](#)
[A Madame de Lafayette, en lui envoyant un petit billard](#)
[Ballade pour Monseigneur](#)
[Ballade pour la naissance de Monseigneur le Duc de](#)
[Bourgogne 1682](#)
[Sur la mort de M. Colbert](#)
[Poème du quinquina](#)
[L'affaire Furetière](#)
[Au Roi Ballade.](#)
[A Monseigneur le Procureur Général du parlement](#)
[A Monsieur de Bonrepaux](#)
[A Madame la Duchesse de Bouillon](#)
[Épître à Huet \(1687\)](#)
[A M. De Saint-Evremond](#)
[Vers à la manière de Neuf-Germain, sur la prise de Philisbourg](#)

[A Madame Ulrich I](#)

[A Madame Ulrich II](#)

[A Monsieur l'Abbé Verger à Bois le Vicomte](#)

[Ballade sur le nom de Hardi, donné par les soldats à Monseigneur le Dauphin](#)

[A S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti 1685](#)

[A leurs Altesses sérénissimes Mesdemoiselles de Bourbon et Monseigneur le Prince de Conti 1688](#)

[Le Songe](#)

[A Monsieur de Vendôme I](#)

[A Monsieur de Vedôme II](#)

[Pour Madame...sur l'air des "Folies d'Espagne"](#)

[Sonnet sur le retour de Guillaume Henri de Nassau \(1690\)](#)

[A M. Girin](#)

[Au Père Bouhours](#)

[Traduction paraphrasée de la prose Dies Irae](#)

[Inscriptions pour la Galerie Historique des Victoires de Louis XIV](#)

[Ballade sur le mal d'Amour](#)

[Églogue](#)

[A Monsieur Galien en lui rendant ses poésies enveloppées d'une armoirie d'enterrement.](#)

Les Correspondances

[Table des matières](#)

[A Monsieur de Maucroix. Relation d'une fête donnée à Vaux](#)

[Correspondance avec Monsieur Jannart](#)

[A Monsieur de Maucroix](#)

[A Fouquet](#)

[Relation d'un voyage de Paris en Limousin](#)

[Lettre de La Fontaine à Maucroix, quelques semaines avant sa mort](#)

[Lettre à Madame la Duchesse de Bouillon](#)

[Lettre de La Fontaine à Racine](#)

[Lettre de La Fontaine à Maucroix, quelques semaines avant sa mort](#)

➤ [**Le Théâtre et l'Opéra**](#)

[Table des matières](#)

[Achille](#)

[Astrée](#)

[Daphné](#)

[L'Eunuque](#)

[Les Rieurs du Beau Richard](#)

[Galatée](#)

➤ [**Les textes en prose**](#)

[Table des matières](#)

[Préface](#)

[La vie d'Esope le Phrygien](#)

[A son Altesse Monseigneur le Duc de Guise](#)

[Remerciement du Sieur de La Fontaine à l'Académie Française](#)

[A M. Le Prince de Conti](#)

[Avertissement des Ouvrages de Prose et de Poésie des Sieurs de Maucroix et de La Fontaine](#)

➤ [**Biographie**](#)

[Table des matières](#)

[Au service de Fouquet \(1658-1663\)](#)

[L'apogée de l'activité littéraire \(1664-1679\)](#)

[Les dernières années et les dernières fables \(1689-1695\)](#)

[Chronologie](#)





LES FABLES

Les 12 livres
Jean de La Fontaine
1668

[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :
servicequalite@arvensa.com

ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

Table des matières

A Monseigneur le Dauphin

LES FABLES DU LIVRE I

La Cigale et la Fourmi

Le Corbeau et le Renard

La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf

Les deux Mulets

Le Loup et le Chien

La Génisse la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion.

La Besace

L'Hirondelle et les petits oiseaux

Le Rat de ville et le Rat des champs

Le Loup et l'Agneau

L'homme et son image

Le Dragon à plusieurs têtes et le dragon à plusieurs queues.

Les voleurs et l'Ane.

Simonide préservé par les Dieux.

La Mort et le malheureux

La Mort et le bûcheron

L'homme entre deux âges et ses deux maîtresses.

Le Renard et la Cigogne

L'Enfant et le maître d'école.

Le Coq et la perle

Les Frelons et les Mouches à miel

Le Chêne et le Roseau

LES FABLES DU LIVRE II

Contre ceux qui ont le goût difficile

Conseil tenu par les Rats

Les deux Taureaux et une Grenouille

Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe

La Chauve-souris et les deux Belettes

[L'Oiseau blessé d'une flèche](#)
[La Lice et sa Compagne](#)
[L'Aigle et l'Escarbot](#)
[Le Lion et le Moucheron](#)
[L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel](#)
[Le Lion et le Rat](#)
[La Colombe et la Fourmi](#)
[L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits](#)
[Le Lièvre et les Grenouilles](#)
[Le Coq et le Renard](#)
[Le Corbeau voulant imiter l'Aigle](#)
[Le Paon se plaignant à Junon](#)
[La Chatte métamorphosée en Femme](#)
[Le Lion et l'Ane chassant](#)
[Testament expliqué par Esope](#)

[LES FABLES DU LIVRE III](#)

[Le Meunier son fils et l'Ane](#)
[Les Membres et l'Estomac](#)
[Le Loup devenu Berger](#)
[Les Grenouilles qui demandent un Roi](#)
[Le Renard et le Bouc](#)
[L'Aigle la Laie et la Chatte](#)
[L'Ivrogne et sa Femme](#)
[La Goutte et l'Araignée](#)
[Le Loup et la Cigogne](#)
[Le Lion abattu par l'Homme](#)
[Le Renard et les Raisins](#)
[Le Cygne et le Cuisinier](#)
[Les Loups et les Brebis](#)
[Le Lion devenu vieux](#)
[Philomèle et Progné](#)
[La Femme noyée](#)
[La Belette entrée dans un Grenier](#)
[Le Chat et un vieux Rat](#)

[LES FABLES DU LIVRE IV](#)

Le Lion amoureux
Le Berger et la Mer
La Mouche et la Fourmi
Le Jardinier et son Seigneur
L'Ane et le petit Chien
Le Combat des Rats et des Belettes
Le Singe et le Dauphin
L'Homme et l'Idole de bois
Le Geai paré des plumes du Paon
Le Chameau et les Bâtons flottants
La Grenouille et le Rat
Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre
Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf
Le Renard et le Buste
Le Loup la Chèvre et le Chevreau
Le Loup la Mère et l'Enfant
Parole de Socrate
Le Vieillard et ses Enfants
L'Oracle et l'Impie
L'Avare qui a perdu son Trésor
L'Oeil du Maître
L'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ

LES FABLES DU LIVRE V

Le Bûcheron et Mercure
Le Pot de terre et le Pot de fer
Le petit Poisson et le Pêcheur
Les oreilles du Lièvre
La Vieille et les deux Servantes
Le Satyre et le Passant
Le Cheval et le Loup
Le Renard ayant la queue coupée
Le Laboureur et ses Enfants
La Montagne qui accouche
La Fortune et le jeune Enfant
Les Médecins
La Poule aux oeufs d'or

[L'Ane portant des reliques](#)
[Le Cerf et la Vigne](#)
[Le Serpent et la Lime](#)
[Le Lièvre et la Perdrix](#)
[L'Aigle et le Hibou](#)
[Le Lion s'en allant en guerre](#)
[L'Ours et les deux Compagnons](#)
[L'Ane vêtu de la peau du Lion](#)

[LES FABLES DU LIVRE VI](#)

[Le Pâtre et le Lion](#)
[Le Lion et le Chasseur](#)
[Phébus et Borée](#)
[Jupiter et le Métayer](#)
[Le Cochet le Chat et le Souriceau](#)
[Le Renard le Singe et les Animaux](#)
[Le Mulet se vantant de sa généalogie](#)
[Le Vieillard et l'Ane](#)
[Le Cerf se voyant dans l'eau](#)
[Le Lièvre et la Tortue](#)
[L'Ane et ses Maîtres](#)
[Le Soleil et les Grenouilles.](#)
[Le Villageois et le Serpent](#)
[Le Lion malade et le Renard](#)
[L'Oiseleur l'Autour et l'Alouette](#)
[Le Cheval et l'Ane](#)
[Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre](#)
[Le Chartier embourbé](#)
[Le Charlatan](#)
[La Discorde](#)
[La jeune Veuve](#)
[Epilogue](#)

[LES FABLES DU LIVRE VII](#)

[A Madame de Montespan](#)
[Les Animaux malades de la Peste](#)
[Le mal marié](#)

[Le Rat qui s'est retiré du monde](#)
[Le Héron](#)
[La Fille](#)
[Les Souhaits](#)
[La Cour du Lion](#)
[Les Vautours et les Pigeons](#)
[Le Coche et la Mouche](#)
[La Laitière et le pot au lait](#)
[Le Curé et le Mort](#)
[L'Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit](#)
[Les deux Coqs](#)
[L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune](#)
[Les Devineresses](#)
[Le Chat, la Belette et le petit lapin](#)
[La tête et la queue du Serpent](#)
[Un animal dans la lune](#)

[LES FABLES DU LIVRE VIII](#)

[La Mort et le Mourant](#)
[Le Savetier et le Financier](#)
[Le Lion, le Loup et le Renard](#)
[Le Pouvoir des Fables](#)
[L'Homme et la Puce](#)
[Les Femmes et le secret](#)
[Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître](#)
[Le Rieur et les Poissons](#)
[Le Rat et l'Huître](#)
[L'Ours et l'Amateur des jardins](#)
[Les deux Amis](#)
[Le Cochon la Chèvre et le Mouton](#)
[Tircis et Amarante](#)
[Les obsèques de la Lionne](#)
[Le Rat et l'Eléphant](#)
[L'Horoscope](#)
[L'Ane et le Chien](#)
[Le Bassa et le Marchand](#)

[L'Avantage de la Science](#)
[Jupiter et les Tonnerres](#)
[Le Faucon et le Chapon](#)
[Le Chat et le Rat](#)
[Le Torrent et la Rivière](#)
[L'Education](#)
[Les deux Chiens et l'Ane mort](#)
[Démocrite et les Abdéritains](#)
[Le Loup et le Chasseur](#)

[LES FABLES DU LIVRE IX](#)

[Le Dépositaire infidèle](#)
[Les deux Pigeons](#)
[Le Singe et le Léopard](#)
[Le Gland et la Citrouille](#)
[L'Ecolier le Pédant et le Maître d'un jardin](#)
[Le Statuaire et la statue de Jupiter](#)
[La Souris métamorphosée en fille](#)
[Le Fou qui vend la sagesse](#)
[L'Huître et les Plaideurs](#)
[Le Loup et le Chien maigre](#)
[Rien de trop](#)
[Le cierge](#)
[Jupiter et le Passager](#)
[Le Chat et le Renard](#)
[Le Mari la Femme et le Voleur](#)
[Le Trésor et les deux Hommes](#)
[Le Singe et le Chat](#)
[Le Milan et le Rossignol](#)
[Le Berger et son troupeau](#)
[Discours à Madame de la Sablière](#)

[LES FABLES DU LIVRE X](#)

[L'Homme et la Couleuvre](#)
[La Tortue et les deux Canards](#)
[Les Poissons et le Cormoran](#)
[L'Enfouisseur et son Compère](#)

[Le Loup et les Bergers](#)
[L'Araignée et l'Hirondelle](#)
[La Perdrix et les Coqs](#)
[Le Chien à qui on a coupé les oreilles](#)
[Le Berger et le Roi](#)
[Les Poissons et le Berger qui joue de la Flûte](#)
[Les deux Perroquets le Roi et son Fils](#)
[La Lionne et l'Ourse](#)
[Les deux Aventuriers et le Talisman](#)
[Les Discours à Monsieur le Duc de La Rochefoucauld](#)
[Le Marchand, le Gentilhomme le Pâtre et le Fils du roi](#)

[LES FABLES DU LIVRE XI](#)

[Le Lion](#)
[Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter](#)
[Le Fermier le Chien et le Renard](#)
[Le songe d'un habitant du Mogol](#)
[Le Lion le Singe et les deux Anes](#)
[Le Loup et le Renard](#)
[Le Paysan du Danube](#)
[Le Vieillard et les trois jeunes Hommes](#)
[Les Souris et le Chat-huant](#)
[Epilogue](#)

[LES FABLES DU LIVRE XII](#)

[Fable 0 : Dédicace à Monseigneur le Duc de Bourgogne](#)
[Les Compagnons d'Ulysse](#)
[Le Chat et les deux Moineaux](#)
[Du Thésauriseur et du Singe](#)
[Les deux Chèvres](#)
[Le vieux Chat et la jeune Souris](#)
[Le Cerf malade](#)
[La Chauve-souris le Buisson et le Canard](#)
[La Querelle des Chiens et des Chats et celle des chats et des souris](#)
[Le Loup et le Renard](#)
[L'Ecrevisse et sa Fille](#)

[L'Aigle et la Pie](#)
[Le Milan le roi et le Chasseur](#)
[Le Renard les Mouches et le Hérisson](#)
[L'Amour et la Folie](#)
[Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat](#)
[La Forêt et le Bûcheron](#)
[Le Renard, le Loup et le Cheval](#)
[Le Renard et les Poulets d'Inde](#)
[Le Singe](#)
[Le Philosophe Scythe](#)
[L'Eléphant et le Singe de Jupiter](#)
[Un Fou et un Sage](#)
[Le Renard anglais](#)
[Daphnis et Alcimadure](#)
[Philémon et Baucis](#)
[La Matrone d'Ephèse](#)
[Belphégor](#)
[Les Filles de Minée](#)
[Le Juge arbitre l'Hospitalier et le Solitaire](#)

Les fables du livre I

[A Monseigneur le Dauphin](#)

[La Cigale et la Fourmi](#)

[Le Corbeau et le Renard](#)

[La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf](#)

[Les deux Mulets](#)

[Le Loup et le Chien](#)

[La Génisse la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion.](#)

[La Besace](#)

[L'Hirondelle et les petits oiseaux](#)

[Le Rat de ville et le Rat des champs](#)

[Le Loup et l'Agneau](#)

[L'homme et son image](#)

[Le Dragon à plusieurs têtes et le dragon à plusieurs queues.](#)

[Les voleurs et l'Ane.](#)

[Simonide préservé par les Dieux.](#)

[La Mort et le malheureux](#)

[La Mort et le bûcheron](#)

[L'homme entre deux âges et ses deux maîtresses.](#)

[Le Renard et la Cigogne](#)

[L'Enfant et le maître d'école.](#)

[Le Coq et la perle](#)

[Les Frelons et les Mouches à miel](#)

[Le Chêne et le Roseau](#)

A Monseigneur le Dauphin

Je chante les héros dont Esope est le père,
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures.
Et, si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

La Cigale et la Fourmi

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'Oût, foi d'animal,
Intérêt et principal. »
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaît.
— Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez maintenant. »

Le Corbeau et le Renard

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé ! bonjour Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute. »
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf

Une grenouille vit un boeuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un oeuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur ;
Disant : « Regardez bien, ma soeur,
Est-ce assez ? Dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
— Nenni — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ?
— Vous n'en approchez point. » La chétive pécure
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout prince a des ambassadeurs ;
Tout marquis veut avoir des pages.

Les deux Mulets

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette ;
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percé de coups ; il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
Ce mulet qui me suit du danger se retire ;
Et moi j'y tombe et je péris.
— Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade.

Le Loup et le Chien

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde :
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers :
Mais il fallait livrer bataille ;
Et le matin était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc, l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui répartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi ! rien d'assuré ; point de franche lippée ;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez moi, vous aurez un bien meilleur destin. »
Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
— Presque rien, dit le chien, donner la chasse aux gens
Portants bâtons et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de mainte caresse. »
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.

« Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ? — Peu de chose.

Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché

De ce que vous voyez est peut-être la cause.

— Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas

Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ? —

— Il importe si bien, que de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »

Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion.

La génisse, la chèvre et leur soeur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta,
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie ».
Puis, en autant de parts le cerf il dépeça ;
Prit pour lui la première en qualité de sire :
Elle doit être à moi, dit-il, et la raison,
C'est que je m'appelle lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

La Besace

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur :
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause.
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait ? — Moi ? dit-il ; pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre oeil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricant souverain

Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

L'Hirondelle et les petits oiseaux

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils ne fussent éclos,
Les annonçait aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème,
Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :
Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain ; et croyez-moi. »
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
Quand la chènevière fut verte,
L'hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce mauvais grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
— Prophète de malheur ! babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudrait mille personnes

Pour éplucher tout ce canton. »
La chanvre étant tout à fait crue,
L'hirondelle ajouta : « Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre ;
Quand reglingettes et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis ou changez de climat :
Imitez le canard, la grue ou la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr ;
C'est de vous enfermer aux trous de quelque mur. »
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvrait la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

Le Rat de ville et le Rat des champs

Autrefois le rat des villes
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête ;
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire ;
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
« Achéons tout notre rôl.

C'est assez, dit le rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre ;

Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre! »

Le Loup et l'Agneau

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
— Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle ;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge. »
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

L'homme et son image

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde :
Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentait partout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse ? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche, et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi ! le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous ; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même :
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le Livre des Maximes.

Le Dragon à plusieurs têtes et le dragon à plusieurs queues.

Un envoyé du Grand Seigneur
Préférerait, dit l'histoire, un jour chez l'Empereur,
Les forces de son maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire :
« Notre prince a des dépendants
Qui, de leur chef sont si puissants
Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée. »
Le chiaoux, homme de sens,
Lui dit : « Je sais par renommée
Ce que chaque électeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.

J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer ;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvais à cette aventure
Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef,
Et bien plus qu'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi :
Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre Empereur et du nôtre. »

Les voleurs et l'âne.

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient :
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron.

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :
Les voleurs sont tel ou tel prince,
Comme le Transylvain, le Turc et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

Simonide préservé par les Dieux.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
Malherbe le disait : j'y souscris, quant à moi ;
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits :
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avait entrepris
L'éloge d'un athlète ; et la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'athlète étaient gens inconnus ;
Son père, un bon bourgeois ; lui sans autre mérite :
Matière infertile et petite.
Le poète d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux ; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple était aux lutteurs glorieux ;
Elève leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étaient signalés davantage :
Enfin, l'éloge de ces dieux
Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlète avait promis d'en payer un talent :
Mais, quand il le vit, le galand
N'en donna que le tiers ; et dit fort franchement,
Que Castor et Pollux acquittassent le reste :
« Faites vous contenter par ce couple céleste.
Je veux vous traiter cependant :
Venez souper chez moi, nous ferons bonne vie.
Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis ;

Soyez donc de la compagnie. »
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient : l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandaient à le voir promptement.
Il sort de table ; et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étaient les Gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grâce ; et pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque ; et le plafonds
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis : car pour rendre complète
La vengeance due au poète,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire :
Chacun cria miracle. On doubla le salaire
Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'était fils de bonne mère
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte : et dis premièrement
Qu'on ne saurait manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine ;
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce :
Jadis l'Olympe et le Parnasse

Etaient frères et bons amis.

La Mort et le malheureux

Un malheureux appelait tous les jours
La Mort à son secours
« O Mort ! lui disait-il, que tu me sembles belle !
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle ! »
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
« Que vois-je ! cria-t-il : ôtez-moi cet objet.
Qu'il est hideux ! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi !
N'approche pas, ô Mort ! ô Mort, retire-toi ! »

Mécénas fut un galant homme ;
Il a dit quelque part : « Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content. »
Ne viens jamais, ô Mort ! on t'en dit tout autant.

La Mort et le bûcheron

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier, et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort ; elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère. »

Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

L'homme entre deux âges et ses deux maîtresses.

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage.
Il avait du comptant,
Et partant
De quoi choisir ; Toutes voulaient lui plaire :
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant ;
Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son coeur eurent le plus de part :
L'une encor verte ; et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparait par son art
Ce qu'avait détruit la nature.
Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'allaient quelquefois testonnant,
C'est à dire ajustant sa tête.
La vieille, à tous moments, de sa part emportait
Un peu du poil noir qui restait,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageait les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
« Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu ;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne :

Je vous suis obligé, belles, de la leçon. »

Le Renard et la Cigogne

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galand, pour toute besogne,
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette :
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie.
« Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie. »
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse ;
Loua très fort sa politesse ;,
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

L'Enfant et le maître d'école.

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école ;
L'enfant lui crie : « Au secours ! je pérís ! »
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : « Ah ! le petit babouin !
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
Et puis, prenez de tels fripons le soin !
Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux, et que je plains leur sort ! »
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connaître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire, ils ne font que songer
Aux moyens d'exercer leur langue.
Eh ! mon ami, tire-moi de danger ;
Tu feras, après, ta harangue.

Le Coq et la perle

Un jour un coq détourna
Une perle, qu'il donna
Au beau premier lapidaire.
« Je la crois fine, dit-il ;
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire. »

Un ignorant hérita
D'un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
« Je crois, dit-il qu'il est bon ;
Mais le moindre ducaton
Serait bien mieux mon affaire.

Les Frelons et les Mouches à miel

A l'oeuvre on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :

Des frelons les réclamèrent ;

Des abeilles s'opposant,

Devant certaine guêpe on traduisit la cause.

Il était malaisé de décider la chose :

Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons

Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,

De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,

Avaient longtemps paru. Mais quoi ! dans les frelons

Ces enseignes étaient pareilles.

La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,

Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,

Entendit une fourmilière.

Le point n'en put être éclairci.

« De grâce, à quoi bon tout ceci ?

Dit une abeille fort prudente.

Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,

Nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.

Il est temps désormais que le juge se hâte :

N'a-t-il point assez léché l'ours ?

Sans tant de contredits et d'interlocutoires,

Et de fatras, et de grimoires,

Travaillons, les frelons et nous :

On verra qui sait faire, avec un suc si doux,

Des cellules si bien bâties. »

Le refus des frelons fit voir

Que cet art passait leur savoir ;

Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code :
Il ne faudrait point tant de frais ;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge ;
On nous mine par des longueurs :
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs.

Le Chêne et le Roseau

Le chêne un jour dit au roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrai de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût porté jusque là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,

Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Les fables du livre II

[Contre ceux qui ont le goût difficile](#)

[Conseil tenu par les Rats](#)

[Les deux Taureaux et une Grenouille](#)

[Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe](#)

[La Chauve-souris et les deux Belettes](#)

[L'Oiseau blessé d'une flèche](#)

[La Lice et sa Compagne](#)

[L'Aigle et l'Escarbot](#)

[Le Lion et le Moucheron](#)

[L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel](#)

[Le Lion et le Rat](#)

[La Colombe et la Fourmi](#)

[L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits](#)

[Le Lièvre et les Grenouilles](#)

[Le Coq et le Renard](#)

[Le Corbeau voulant imiter l'Aigle](#)

[Le Paon se plaignant à Junon](#)

[La Chatte métamorphosée en Femme](#)

[Le Lion et l'Ane chassant](#)

[Testament expliqué par Esope](#)

Contre ceux qui ont le goût difficile

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,
Je les consacrerai aux mensonges d'Esope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie : un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau ;
J'ai passé plus avant : les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement ?
« Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant. »
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
Et d'un style plus haut ? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avaient lassé les Grecs, qui par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avaient pu mettre à bout cette fière cité ;
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :
Stratagème inouï, qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine.

« C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs :
La période est longue, il faut reprendre haleine ;
Et puis votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix.
De plus il vous sied mal d'écrire en si haut style. »
Eh bien ! baissions d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeait à son Alcippe et croyait de ses soins
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules ;
Il entend la bergère adressant ces paroles
Au doux zéphire, et le priant
De les porter à son amant.
« Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant ;
Je ne la tiens pas légitime.
Ni d'une assez grande vertu.
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte. »
Maudit censeur ! te tairas-tu ?
Ne saurais-je achever mon conte ?
C'est un dessein très dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux :
Rien ne saurait les satisfaire.

Conseil tenu par les Rats

Un chat, nommé Rodilardus,
Faisait de rats telle déconfiture
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou
Ne trouvait à manger que le quart de son soûl,
Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galand alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiraient sous terre ;
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : « Je n'y vas point, je ne suis pas si sot. »
L'autre : « Je ne saurais. » Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer,
La cour en conseillers foisonne ;

Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.

Les deux Taureaux et une Grenouille

Deux taureaux combattaient à qui posséderait
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupirait.
« Qu'avez-vous? » se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant.
« — Eh ! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un ; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux ;
Et nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé Madame la Génisse. »

Cette crainte était de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher, à leurs dépens :
Il en écrasait vingt par heure.
Hélas, on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises de grands.

Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe

Un loup disait que l'on l'avait volé.
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocat, mais par chaque partie,
Thémis n'avait point travaillé
De mémoire de singe à fait plus embrouillé.
Le magistrat suait en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : « Je vous connais de longtemps, mes amis,
Et tous deux vous paierez l'amende ;
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande. »
Le juge prétendait qu'à tort et à travers
On ne saurait manquer, condamnant un pervers.

NOTE

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe était une chose à censurer : mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre ; et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis. La Fontaine

La Chauve-souris et les deux Belettes

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belettes ; et sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
« Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire !
N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.
— Pardonnez-moi, dit la pauvrete,
Ce n'est pas ma profession.
Moi souris ! Des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau : voyez mes ailes.
Vive la gent qui fend les airs ! »
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette, aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis, avec son long museau
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :
« Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau ? C'est le plumage.
Je suis souris : vivent les rats !
Jupiter confonde les chats ! »
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figure.
Le sage dit, selon les gens,
« Vive le Roi ! vive la Ligue! »

L'Oiseau blessé d'une flèche

Mortellement atteint d'une flèche empennée,
Un oiseau déplorait sa triste destinée,
Et disait, en souffrant un surcroît de douleur :
« Faut-il contribuer à son propre malheur !
Cruels humains ! Vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles.
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre. »
Des enfants de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

La Lice et sa Compagne

Une lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine ;
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit :
« Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors. »
Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

L'Aigle et l'Escarbot

L'aigle donnait la chasse à maître Jean Lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.
Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Etait sûr ; mais où mieux ? Jean Lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,
L'escarbot intercède et dit :
« Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux ;
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compère. »
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean Lapin. L'escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence,
Ses oeufs, ses tendres oeufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle étant de retour et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris, et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain, sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux oeufs le saut.
La mort de Jean lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dort de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède

Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses oeufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu, que pour ses intérêts
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardi qui les irait là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sa la robe du dieu fit tomber une crotte ;
Le dieu la secouant jeta les oeufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut :
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle enfin qu'elle avait tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver, et comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour.

Le Lion et le Moucheron

« Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre! »
C'est en ces mots que le Lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur, ni me soucie ?
Un bœuf est plus puissant que toi,
Je le mène à ma fantaisie. »
A peine il achevait ces mots,
Que lui même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large ;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;
Il rugit ; on se cache, on tremble à l'environ :
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle :
Tantôt pique l'échine et tantôt le museau.
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais, et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,

Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée :
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel

Un ânier, son sceptre à la main,
Menait, en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier ;
Et l'autre, se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles
Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins
Par monts, par vaux et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa ;
Car au bout de quelques nagées,
Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur, et l'éponge.
Tous trois burent d'autant l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassait, dans l'attente

D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours qui ce fut, il n'importe ;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.

Le Lion et le Rat

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

La Colombe et la Fourmi

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmis y tombe ;
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve ; et là-dessus
Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus.
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmis le pique au talon.
Le vilain retourne la tête.
La colombe l'entend, part et tire de long.
Le soupé du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole.

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : « Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête? »
Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au Livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre qu'Homère et les siens ont chanté,
Qu'est-ce que le hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la Providence ?
Or du hasard, il n'est point de science :
S'il en était, on aurait tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort,
Toutes choses très incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
A quelle utilité ? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la Sphère et du Globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables ?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?
C'est erreur, ou plutôt, c'est crime de le croire.
Le firmament se meut ; les astres font leur cours,

Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers ?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe ;
Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps.
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce Spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères,
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

Le Lièvre et les Grenouilles

Un lièvre en son gîte songeait
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?) ;
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
« Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux ;
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite,
Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi »
Ainsi raisonnait notre lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes,
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
« Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens, je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre ?

Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. »

Le Coq et le Renard

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
« Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer, descends, que je t'embrasse.
Ne me retarde point, de grâce :
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires ;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir,
Et cependant, viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
— Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix ;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie.
Ils vont vite et seront dans un moment à nous
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.
— Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire,
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. » Le galand aussitôt
Tire ses grègues, gagne au haut,
Mal content de son stratagème.
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur ;

Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle

L'Oiseau de Jupiter enlevant un Mouton,
Un Corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent Moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai Mouton de sacrifice
On l'avait réservé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau disait, en le couvant des yeux
Je ne sais qui fut ta nourrice ;
Mais ton corps me paraît en merveilleux état
Tu me serviras de pâture
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière créature
Pesait plus qu'un fromage ; outre que sa toison
Était d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème.
Elle empêtra si bien les serres du Corbeau,
Que le pauvre Animal ne put faire retraite.
Le Berger vient, le prend, l'encage bien et beau
Le donne à ses enfants pour servir d'amusement.
Il faut se mesurer ; la conséquence est nette
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
Où la Guêpe a passé, le Moucheron demeure.

Le Paon se plaignant à Junon

Le paon se plaignait à Junon.

« Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison

Que je me plains, que je murmure :

Le chant dont vous m'avez fait don

Déplaît à toute la nature ;

Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,

Forme des sons aussi doux qu'éclatants,

Est lui seul l'honneur du printemps.

Junon répondit en colère :

« Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,

Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,

Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col

Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies,

Qui te panades, qui déploies

Une si riche queue, et qui semble à nos yeux

La boutique d'un lapidaire ?

Est-il quelque oiseau sous les cieux

Plus que toi capable de plaire ?

Tout animal n'a pas toutes propriétés.

Nous vous avons donné diverses qualités :

Les uns ont la grandeur et la force en partage ;

Le faucon est léger, l'aigle plein de courage ;

Le corbeau sert pour le présage ;

La corneille avertit des malheurs à venir ;

Tous sont contents de leur ramage.

Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,

Je t'ôterai ton plumage. »

La Chatte métamorphosée en Femme

Un homme chérissait éperdument sa chatte ;
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,
Qui miaulait d'un ton fort doux.
Il était plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortilèges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du destin
Que sa chatte, en un beau matin,
Devient femme, et, le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il était d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue, elle le flatte ;
Il n'y trouve plus rien de chatte,
Et poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et partout,
Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture :
Pour cette fois, elle accourut à point ;
Car ayant changé de figure,
Les souris ne la craignaient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il se moque de tout, certain âge accompli :

Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne saurait le réformer.
Coups de fourche ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières ;
Et fussiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

Le Lion et l'Âne chassant

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer : il célébrait sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'âne à la voix de Stentor.
L'âne à Messer Lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiraient de leur maison.
Leur troupe n'était pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix ;
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable ;
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois,
Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable
Où les attendait le Lion.
« N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
— Oui, reprit le lion, c'est bravement crié :
Si je ne connaissais ta personne et ta race,
J'en serais moi-même effrayé. »
L'âne, s'il eût osé, se fut mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison ;
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron ?
Ce n'est pas là leur caractère.

Testament expliqué par Esope

Si ce qu'on dit d'Esope est vrai,
C'était l'oracle de la Grèce :
Lui seul avait plus de sagesse
Que tout l'Aréopage. En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avait trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuse, une coquette,
La troisième, avare parfaite.
Cet homme, par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderait plus sa contingente part.
Le père mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre
La volonté du testateur ;
Mais en vain ; car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune soeur
Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mère ?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que voulait donc dire le père ?
L'affaire est consultée, et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,

Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
« Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve :
Il faut que chaque soeur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté,
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
Dès le décès du mort courante. »
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un, les maisons de bouteille,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de malvoisie,
Les esclaves de bouche, et pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrie ;
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville et les meubles exquis,
Les eunuques et les coiffeuses,
Et les brodeuses,
Les bijoux, les robes de prix ;
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
Que peut-être pas une soeur
N'aurait ce qui lui pourrait plaire.
Ainsi chacune prit son inclination,
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix : Esope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avaient pris justement
Le contre-pied du testament.
« Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique

Aurait de reproches de lui !
Comment ? Ce peuple qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur? » Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque soeur un lot contre son gré ;
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux soeurs d'agréable :
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses ;
La biberonne eut le bétail ;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'était moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien,
Qu'elles se marieraient dans les bonnes familles,
Quand on leur verrait de l'argent ;
Paieraient leur mère tout comptant ;
Ne posséderaient plus les effets de leur père :
Ce que disait le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

Les fables du livre III

[Le Meunier son fils et l'Ane](#)
[Les Membres et l'Estomac](#)
[Le Loup devenu Berger](#)
[Les Grenouilles qui demandent un Roi](#)
[Le Renard et le Bouc](#)
[L'Aigle la Laie et la Chatte](#)
[L'Ivrogne et sa Femme](#)
[La Goutte et l'Araignée](#)
[Le Loup et la Cigogne](#)
[Le Lion abattu par l'Homme](#)
[Le Renard et les Raisins](#)
[Le Cygne et le Cuisinier](#)
[Les Loups et les Brebis](#)
[Le Lion devenu vieux](#)
[Philomèle et Progné](#)
[La Femme noyée](#)
[La Belette entrée dans un Grenier](#)
[Le Chat et un vieux Rat](#)

Le Meunier son fils et l'Ane

L'invention des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes ;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins,
Racan commence ainsi : « Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ces degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la Cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter,
Mais j'ai les miens, la Cour, le peuple à contenter. »
Malherbe là-dessus : « Contenter tout le monde !
Ecoutez ce récit avant que je réponde. »
J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,

On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata :
« Quelle farce dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. »
Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance ;
Il met sur pied sa bête, et la fait détalier.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure ;
Il fait monter son fils, il suit : et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
« Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise !
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
— Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter. »
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;
Quand trois filles passant, l'une dit : « C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne et pense être bien sage.
— Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. »
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : « Ces gens sont fous !
Le baudet n'en peut plus, il mourra sous leurs coups.
Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
— Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux.
L'âne se prélassant marche seul devant eux.

Un quidam les rencontre, et dit : « Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise ; et meunier s'incommode ?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser
Ils usent leurs souliers et conservent leur âne !
Nicolas, au rebours : car quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
Beau trio de baudets! » Le meunier repartit :
« Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête ». Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince ;
Allez, venez, courez ; demeurez en province ;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

Les Membres et l'Estomac

Je devais par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster en est l'image ;
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
« Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons, comme bêtes de somme ;
Et pour qui ? Pour lui seul, nous n'en profitons pas ;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chommons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre. »
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur
Il ne se forma plus de nouveau sang au coeur ;
Chaque membre en souffrit ; les forces se perdirent.
Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.
Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines ;
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paie au soldat,

Distribue en cent lieues ses grâces souveraines,
Entretient seule tout l'Etat.
Ménénus le sut bien dire.
La commune s'allait séparer du Sénat.
Les mécontents disaient qu'il avait tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité ;
Au lieu que tout le mal était de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs était déjà posté,
La plupart s'en allaient chercher une autre terre,
Quand Ménénus leur fit voir
Qu'ils étaient aux membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables
Les ramena dans leur devoir.

Le Loup devenu Berger

Un loup, qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément ;
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette :
La plupart des brebis dormaient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire ;
Et pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.
Mais cela gâta son affaire,
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir, ni se défendre.
Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre

Quiconque est loup agisse en loup :
C'est le plus certain de beaucoup

Les Grenouilles qui demandent un Roi

Les grenouilles se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or c'était un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant ;
Une autre la suivit, une autre en fit autant :
Il en vint une fourmilière ;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre et se tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
« Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue. »
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir ;
Et grenouilles de se plaindre.
Et Jupin de leur dire : « Eh quoi ? votre désir
A ses lois croit-il nous astreindre ?

Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement ;
Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier roi fut débonnaire et doux
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire. »

Le Renard et le Bouc

Capitaine Renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés :
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits.
Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : « Que ferons-nous compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut et tes cornes aussi ;
Mets les contre le mur : Le long de ton échine
Je grimperai premièrement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
— Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence,
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors ;
Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts ;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin. »
En toute chose il faut considérer la fin.

L'Aigle la Laie et la Chatte

L'Aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,
La laie au pied, la chatte entre les deux,
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.
La chatte détruisit par sa fourbe l'accord ;
Elle grimpa chez l'aigle et lui dit: " Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
Ne tardera possible guères.
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
Cette maudite laie, et creuser une mine ?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine :
L'arbre tombant, ils seront dévorés ;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte. »
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie était en gésine.
« Ma bonne amie et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire ;
Son courroux tomberait sur moi. »
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits ; la laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,

Pour secourir les siens de dans l'occasion :
L'oiseau royal, en cas de mine ;
La laie en cas d'irruption.
La faim détruisit tout, il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort pour messieurs les chats.
Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse ?
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

L'Ivrogne et sa Femme

Chacun a son défaut, où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos ; d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altérerait sa santé, son esprit et sa bourse.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
« Oh ! dit-il, qu'est ceci ? Ma femme est-elle veuve ? »
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudreau propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
« Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.
— La cellière du royaume
De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire. »
Le mari repart sans songer
« Tu ne leur portes point à boire ? »

La Goutte et l'Araignée

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,
« Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étrètes,
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés ?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes ;
Accommodez-vous ou tirez.
— Il n'est rien, dit l'aragne, aux cases qui me plaise. »
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : « Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme. »
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer ; voilà sa toile ourdie,
Voilà des mouchérons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle était en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menait tantôt fendre du bois,

Tantôt fouir, houer : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.
« Oh ! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma soeur l'aragne. » Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit très sagement de changer de logis.

Le Loup et la Cigogne

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie,
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe ; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
« Votre salaire ? dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère !
Quoi ! Ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
Allez, vous êtes une ingrate ;
Ne tombez jamais sous ma patte. »

Le Lion abattu par l'Homme

On exposait une peinture
Où l'artisan avait tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.
Les regardants en tiraient gloire.
Un lion, en passant rabattit leur caquet.
« Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire :
Mais l'ouvrier vous a déçus :
Il avait la liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre. »

Le Renard et les Raisins

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galand en eut fait volontiers un repas ;
Mais comme il n'y pouvait point atteindre :
« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. »

Fit-il pas mieux que de se plaindre?

Le Cygne et le Cuisinier

Dans une ménagerie
De volatiles remplie
Vivaient le Cygne et l'Oison :
Celui-là destiné pour les regards du Maître ;
Celui-ci, pour son goût : l'un qui se piquait d'être
Commensal du jardin, l'autre de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries,
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne ; et le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris.
« Quoi ! je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe !
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien! »

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien.

Les Loups et les Brebis

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque les brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis :
Car, si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages :
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages :
Les loups leurs louveteaux ; et les brebis leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que Messieurs les Louvats
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les Bergers n'étaient pas,
Etranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
Furent étranglés en dormant :
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en échappa.
Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi ;
J'en conviens ; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

Le Lion devenu vieux

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied ;
Le loup, un coup de dent ; le boeuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste, et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes,
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
« Ah ! c'est trop, lui dit-il ; je voulais bien mourir ;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes. »

Philomèle et Progné

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.
« Ma soeur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire ?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?
— Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ? »
Progné lui repartit : « Eh quoi ? cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique ?
Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
— Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa soeur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage. »

La Femme noyée

Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie. »
Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie ;
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avait fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchait le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrâce
Des gens se promenaient ignorants l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
« Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas ;
Suivez le fil de la rivière. »
Un autre repartit : " Non, ne le suivez pas ;
Rebroussez plutôt en arrière :
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte. »

Cet homme se raillait assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avait raison ;
Mais que cette humeur soit ou non,
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra

Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà.

La Belette entrée dans un Grenier

Damoiselle Belette, au corps long et flouet,
Entra dans un grenier par un trou fort étret :
Elle sortait de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galante fit chère lie,
Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion !
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son soûl,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
« C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise ;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours. »
Un rat, qui la voyait en peine,
Lui dit : « Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres. »

Le Chat et un vieux Rat

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables.
J'ai lu, dis-je, en certain auteur
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort aux rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas. La bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite ; et sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
« Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :

C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis. »
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis
Pour la seconde fois les trompe et les affine,
Blanchit sa robe et s'enfarine ;
Et de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour ;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine :
Rien ne te sert d'être farine ;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas. »
C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

Les fables du livre IV

[Le Lion amoureux](#)
[Le Berger et la Mer](#)
[La Mouche et la Fourmi](#)
[Le Jardinier et son Seigneur](#)
[L'Ane et le petit Chien](#)
[Le Combat des Rats et des Belettes](#)
[Le Singe et le Dauphin](#)
[L'Homme et l'Idole de bois](#)
[Le Geai paré des plumes du Paon](#)
[Le Chameau et les Bâtons flottants](#)
[La Grenouille et le Rat](#)
[Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre](#)
[Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf](#)
[Le Renard et le Buste](#)
[Le Loup la Chèvre et le Chevreau](#)
[Le Loup la Mère et l'Enfant](#)
[Parole de Socrate](#)
[Le Vieillard et ses Enfants](#)
[L'Oracle et l'Impie](#)
[L'Avare qui a perdu son Trésor](#)
[L'Oeil du Maître](#)
[L'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ](#)

Le Lion amoureux

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux Grâces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un lion qu'Amour sut dompter ?
Amour est un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connaître
Que par récit, lui ni ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir :
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient,
Les lions, entre autres, voulaient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? Puisque leur engeance
Valait la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla.

Un lion de haut parentage
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré :
Il la demande en mariage.

Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui semblait bien dur ;
La refuser n'était pas sûr ;
Même un refus eût fait possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin ;
Car outre qu'en toute matière
La belle était pour les gens fiers,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc, ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne, et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps.
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux,
Etant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela,
Tant son âme était aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens
Il fit fort peu de résistance.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence !

Le Berger et la Mer

Du rapport d'un troupeau dont il vivait sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite.
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :
Celui qui s'était vu Coridon ou Tircis,
Fut Pierrot, et rien davantage.
Au bout de quelque temps, il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine ;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :
Vous voulez de l'argent, ô Mesdames les Eaux !
Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre.
Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance ;
Qu'il se faut contenter de sa condition ;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles :
Fiez-vous y ; les vents et les voleurs viendront.

La Mouche et la Fourmi

La mouche et la fourmi contestaient de leur prix.
O Jupiter ! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal !
Je hante les palais, je m'assieds à ta table :
Si l'on t'immole un boeuf, j'en goûte devant toi ;
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur ou d'une belle ?
Je le fais ; et je baise un beau sein quand je veux :
Je me joue entre des cheveux ;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté.
Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers ! — Avez-vous dit ?
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez les palais ; mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
Si vous entrez partout, aussi font les profanes.
Sur la tête des rois et sur celle de ânes
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas ;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.

Certain ajustement, dites-vous, rend jolie ;
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourquoi
Vous fassiez sonner vos mérites ?
Nomme-t-on pas aussi mouche les parasites ?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour sont chassées ;
Les mouchards sont pendus : et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai, par monts ni par vaux,
M'exposer au vent, à la pluie ;
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.
Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu : je perds le temps ; laissez-moi travailler ;
Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller. »

Le Jardinier et son Seigneur

Un amateur de jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avait de plant vif fermé cette étendue :
Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
« Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit ;
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il est sorcier, je crois. — Sorcier ? je l'en défie,
Repartit le seigneur : fut-il diable, Miraut,
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie.
— Et quand ? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps. »
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
« Cà, déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres ?
La fille du logis, qu'on vous voie ; approchez :
Quand la marierons-nous ? quand aurons-nous des gendres ?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle. »
Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir ;
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect :
Tant qu'au père la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.

« De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine.
— Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon coeur. »
Il déjeune très bien ; aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés ;
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux ;
Adieu chicorée et poireaux ;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre était gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disait : « Ce sont là jeux de prince. »
Mais on le laissait dire : et les chiens et les gens
Firent plus de dégâts en une heure de temps
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

L'Ane et le petit Chien

Ne forçons point notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grâce :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
« Comment ? disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame ;
Et j'aurai des coups de bâton !
Que fait-il ? Il donne la patte ;
Puis aussitôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé. »
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne toute usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
« Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton ! »
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

Le Combat des Rats et des Belettes

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats ;
Et sans les portes étrètes
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En ferait, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or une certaine année
Qu'il en était à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança :
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artapax,
Psicarpax, Méridarpax,
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez longtemps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine ;
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine.

Les princes périrent tous.
La racaille, dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail ;
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse
Ne fut large assez pour eux ;
Au lieu que la populace
Entrait dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits, en toute affaire,
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

Le Singe et le Dauphin

C'était chez les grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menaient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce en cette Histoire
Pline le dit ; il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme.
Le dauphin l'allait mettre à bord,
Quand, par hasard, il lui demande
« Êtes-vous d'Athènes la grande ?
— Oui, dit l'autre, on m'y connaît fort
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi ; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs
Un mien cousin est juge maire. »
Le dauphin dit « Bien grand merci ;
Et le Pirée a part aussi
A l'honneur de votre présence ?
Vous le voyez souvent, je pense ?
— Tous les jours il est mon ami

C'est une vieille connaissance. »
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup
Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout et n'ont rien vu.
Le dauphin rit, tourne la tête,
Et le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

L'Homme et l'Idole de bois

Certain païen chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le païen cependant s'en promettait merveilles.
Il lui coûtait autant que trois :
Ce n'étaient que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de boeufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole, quel qu'il fût,
N'avait eu cuisine si grasse,
Sans que pour tout ce culte à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassait d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avait sa part ; et sa bourse en souffroit :
La pitance du dieu n'en était pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. « Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole ?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers et stupides ;
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :
J'ai bien fait de changer de ton. »

Le Geai paré des plumes du Paon

Un paon muait : un geai prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda ;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte ;
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

Le Chameau et les Bâtons flottants

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau ;
Le second approcha ; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire.
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :
Ce qui nous paraissait terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue
Quand ce vient à la continue.
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet,
On avait mis des gens au guet,
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendrait bien :
De loin, c'est quelque chose ; et de près, ce n'est rien.

La Grenouille et le Rat

« Tel, comme dit Merlin, cuide enseigner autrui
Qui souvent s'enseigne soi-même"
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris,
Un rat plein d'embonpoint, gras et des mieux nourris,
Et qui ne connaissait l'Avent ni le Carême,
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
« Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin. »
Messire Rat promet soudain :
Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conterait à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point, sans plus, tenait le galant empêché :
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très bon remède :
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
Prétend qu'elle en fera gorge-chaude et curée ;
(C'était, à son avis, un excellent morceau.)
Déjà, dans son esprit la galante le croque.
Il atteste les dieux ; la perfide s'en moque :

Il résiste, elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,
Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et par même moyen
La grenouille et le lien.
Tout en fut : tant et si bien,
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au coeur joie,
Ayant de cette façon
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre

Une fable avait cours parmi l'antiquité,
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité :
Voici la fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandait que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermiseaux,
Les républiques des oiseaux ;
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis partout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espèce lige
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il fallait subir d'autres lois.
On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on voulait qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner ? il fallait de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,

Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent,
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le Lion : cela ne leur plut point.
« Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il ; et nous voici compagnons de voyage.
J'allais offrir mon fait à part ;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grâce
Que d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous sera pas une charge trop grande,
Et j'en serai plus libre et bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat. »
Éconduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchait sa vie :
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphirs. Le lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
« Continuez votre ambassade,
Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux ici chercher quelque herbe salubre.
Pour vous, ne perdez point de temps :
Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir affaire. »
On déballe ; et d'abord le lion s'écria
D'un ton qui témoignait sa joie :
« Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnaie
Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît m'en appartient. » Il prit tout là-dessus ;

Ou bien s'il ne prît tout, il n'en demeura guères.
Le singe et les sommiers confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion ;
Et le proverbe dit : « Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires »

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de gland se contentait,
Ane, cheval, et mule, aux forêts habitait :
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses,
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or un cheval eut alors différend
Avec un cerf plein de vitesse,
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fut pris, et n'y laissât la vie ;
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : « Je suis à vous,
Adieu : je m'en retourne en mon séjour sauvage.
— Non pas cela, dit l'homme ; il fait meilleur chez nous,
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc, vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière. »

Hélas ! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté ?
Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie ;
Mais il n'était plus temps ; déjà son écurie
Était prête et toute bâtie.
Il y mourut en trainant son lien :
Sage, s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

Le Renard et le Buste

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre ;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens ; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. »
Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

Le Loup la Chèvre et le Chevreau

La bique allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet :
« Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet :
« Foin du loup et de sa race! »
Comme elle disait ces mots,
Le loup de fortune passe ;
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avait pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et d'une voix papelarde
Il demande qu'on ouvre en disant : « Foin du loup! »
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
« Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point, »
S'écria-t-il d'abord. (Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.)
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il était venu s'en retourna chez soi.
Où serait le biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que de fortune
Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

Le Loup la Mère et l'Enfant

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :
Il y périt. Voici l'histoire :

Un villageois avait à l'écart son logis.
Messer Loup attendait chape-chute à la porte ;
Il avait vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis
Régiments de dindons, enfin bonne provende.
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier :
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
Lui dit : « Ne criez point, s'il vient, nous le tuerons.
— Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de moutons :
Dire d'un, puis d'un autre ! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette ! »
Comme il disait ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête ; épieux et fourche-fières
L'ajustent de toutes manières.
« Que veniez-vous chercher en ce lieu ? » lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
« Merci de moi ! lui dit la mère ;
Tu mangeras mon fils ! l'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim ? »
On assomma la pauvre bête.

Un manant lui coupa le pied droit et la tête :
Le seigneur du village à sa porte les mit ;
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chires leups, n'écoutez mie
Mère tenchent chen fieux qui crie. »

Parole de Socrate

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage :
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage ;
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui ! L'on y tournait à peine :
« Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine! »

Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami ; mais fol qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

Le Vieillard et ses Enfants

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie :
Ecoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos moeurs, et non point par envie ;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire ;
Pour moi, de tels pensers me seraient malséants
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard prêt d'aller où la mort l'appelait :
« Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),
Voyez si vous rompez ces dards liés ensemble ;
Je vous expliquerai le noeud qui les assemble. »
L'aîné les ayant pris et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant : « Je le donne aux plus forts. »
Un second lui succède et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
« Faibles gens ! dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre. »
On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
« Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde. »
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin, se sentant prêt de terminer ses jours :
« Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant. »

Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains ; il meurt ; et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints, l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

L'Oracle et l'Impie

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la Terre.
Le dédale des coeurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.
Un païen qui sentait quelque peu le fagot,
Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire,
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire :
« Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non? »
Il tenait un moineau, dit-on,
Prêt d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :
« Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau
Et ne me tends plus de panneau ;
Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème.
Je vois de loin, j'atteins de même »

L'Avare qui a perdu son Trésor

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.
L'homme au trésor caché qu'Esope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait,
Pour jouir de son bien, une seconde vie ;
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
Il avait dans la terre une somme enfouie,
Son coeur avec, n'ayant autre déduit
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevanche à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare, un beau jour, ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
« C'est mon trésor que l'on m'a pris.
— Votre trésor ? où pris ? — Tout joignant cette pierre.
— Eh ! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?

Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
— A toute heure, bons Dieux ! ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant,
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant. »

L'Oeil du Maître

Un cerf, s'étant sauvé dans une étable à boeufs,
Fut d'abord averti par eux :
Qu'il cherchât un meilleur asile.
« Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret. »
Les boeufs, à toutes fins, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage
Comme l'on faisait tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même ; et pas un, d'aventure,
N'aperçut ni corps, ni ramures,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux boeufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des boeufs ruminant lui dit : « Cela va bien ;
Mais quoi ? l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue.
Je crains fort pour toi sa venue ;
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien. »
Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
« Qu'est ceci ? dit-il à son monde.
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers ;
Cette litière est vieille : allez vite aux greniers ;
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ? »
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.

Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
Il n'est, pour voir, que l'oeil du maître.
Quant à moi, j'y mettrais encor l'oeil de l'amant.

L'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ

Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.
Voici comme Esope le mit
En crédit :

Les alouettes font leur nid
Dans les blés, quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde :
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
« Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, (comme il viendra), dit-elle,
Ecoutez bien : selon ce qu'il dira
Chacun de nous décampera. »
Sitôt que l'alouette eût quitté sa famille
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
« Ces blés sont mûrs, dit-il, allez chez nos amis

Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider....
— S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais ; voilà de quoi manger. »
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose. »
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
« Il a dit ses parents, mère, c'est à cette heure...
— Non, mes enfants ; dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure. »
L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court ; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons. »
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants. »
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants,

Délogèrent tous sans trompette.

Les fables du livre V

[Le Bûcheron et Mercure](#)
[Le Pot de terre et le Pot de fer](#)
[Le petit Poisson et le Pêcheur](#)
[Les oreilles du Lièvre](#)
[La Vieille et les deux Servantes](#)
[Le Satyre et le Passant](#)
[Le Cheval et le Loup](#)
[Le Renard ayant la queue coupée](#)
[Le Laboureur et ses Enfants](#)
[La Montagne qui accouche](#)
[La Fortune et le jeune Enfant](#)
[Les Médecins](#)
[La Poule aux oeufs d'or](#)
[L'Ane portant des reliques](#)
[Le Cerf et la Vigne](#)
[Le Serpent et la Lime](#)
[Le Lièvre et la Perdrix](#)
[L'Aigle et le Hibou](#)
[Le Lion s'en allant en guerre](#)
[L'Ours et les deux Compagnons](#)
[L'Ane vêtu de la peau du Lion](#)

Le Bûcheron et Mercure

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornements l'effort ambitieux ;
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Esope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sottise jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie ;
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au boeuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants ;
La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole :

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée ; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là dessus de l'entendre.
Il n'avait pas des outils à revendre.
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée :
« O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !
S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi ;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi. »
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. « Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu ; la connaîtras-tu bien ?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée. »
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : « Je n'y demande rien. »
Une d'argent succède à la première,
Il la refuse. Enfin une de bois :
« Voilà, dit-il, la mienne cette fois ;
Je suis content si j'ai cette dernière.
— Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
— En ce cas-là je les prendrai », dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée ;
Et boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor ;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : « La voilà ! »
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.
Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe

A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

Le Pot de terre et le Pot de fer

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage
De garder le coin du feu,
Car il lui fallait si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris serait cause :
Il n'en reviendrait morceau.
« Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
— Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai. »
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin-clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre

Le destin d'un de ces pots.

Le petit Poisson et le Pêcheur

Petit poisson deviendra grand
Pourvu que Dieu lui prête vie ;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il n'est pas trop certain

Un carpeau, qui n'était encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
« Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière. »
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
« Que ferez-vous de moi ? Je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée ;
Quelque gros partisan m'achètera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat ? croyez-moi, rien qui vaille.
— Rien qui vaille ? Eh bien ! soit, repartit le pêcheur :
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle ; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire. »

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras ;
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

Les oreilles du Lièvre

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion, qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux aussitôt délogèrent ;
Daims et cerfs de climat changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
« Adieu, voisin grillon, dit-il ; je pars d'ici :
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ;
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
Je craindrais même encor. » Le grillon repartit :
« Cornes cela ? Vous me prenez pour cruche ;
Ce sont oreilles que Dieu fit.
— On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons. »

La Vieille et les deux Servantes

Il était une vieille ayant deux chambrières.
Elles filaient si bien que les soeurs filandières
Ne faisaient que brouiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avait point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Téthys chassait Phébus aux crins dorés,
Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés ;
Deçà, delà, vous en aurez :
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'aurore, dis-je, en son char remontait,
Un misérable coq à point nommé chantait ;
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
Allumait une lampe, et courait droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormaient les deux pauvres servantes.
L'une entrouvrait un oeil, l'autre étendait un bras ;
Et toutes deux, très malcontentes,
Disaient entre leurs dents : « Maudit coq, tu mourras. »
Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée ;
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché.
Notre couple, au contraire, à peine était couché,
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Courait comme un lutin par toute sa demeure.
C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
De Charybde en Scylla.

Le Satyre et le Passant

Au fond d'un antre sauvage
Un satyre et ses enfants
Allaient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme, et maint petit ;
Ils n'avaient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie :
Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne :
« Notre hôte, à quoi bon ceci ?

— L'un refroidit mon potage ;
L'autre réchauffe ma main.
— Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche

Avec vous sous même toit !
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid!

Le Cheval et le Loup

Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphyr ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison,
Pour s'en aller chercher leur vie,
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie.
« Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc !
Eh ! que n'es-tu mouton ! car tu me serais hoc,
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. » Ainsi dit, il vient à pas comptés ;
Se dit écolier d'Hippocrate ;
Qu'il connaît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés ;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si Dom Coursier voulait
Ne point celer sa maladie,
Lui loup gratis le guérirait ;
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi, sans être lié,
Témoignait quelque mal, selon la Médecine.
« J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume sous le pied.
— Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux,
Et fais aussi la chirurgie. »
Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer son malade.
L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade,
Qui vous lui met en marmelade

Les mandibules et les dents.

« C'est bien fait, dit le loup en soi-même fort triste ;

Chacun à son métier doit toujours s'attacher.

Tu veux faire ici l'arboriste,

Et ne fus jamais que boucher. »

Le Renard ayant la queue coupée

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piège attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue ;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il était habile),
Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
« Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
— Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe ;
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra. »
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu ;
La mode en fut continuée.

Le Laboureur et ses Enfants

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août :
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout : si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

La Montagne qui accouche

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute
D'une cité plus grosse que Paris.
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : « Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre. »
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

La Fortune et le jeune Enfant

Sur le bord d'un puits très profond
Dormait, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes.
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Aurait fait un saut de vingt brasses.
Près de là, tout heureusement,
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : « Mon mignon, je vous sauve la vie ;
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;
Cependant c'était votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. » Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faisons de tous écots ;
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort

Les Médecins

Le médecin Tant-pis allait voir un malade
Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espérait, quoique son camarade
Soutînt que le gisant irait voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à Nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphaient encor sur cette maladie.
L'un disait : « Il est mort ; je l'avais bien prévu.
— S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie. »

La Poule aux oeufs d'or

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un oeuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor :
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les oeufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.
Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus,
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches!

L'Ane portant des reliques

Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adorait :
Dans ce penser il se carrait,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
« Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due. »

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

Le Cerf et la Vigne

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en faute ;
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !
On l'entend, on retourne, on le fait déloger :
Il vient mourir en ce lieu même.
« J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. » Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée : il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

Le Serpent et la Lime

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier, qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :
« Pauvre ignorant ! et que prétends-tu faire ?
Tu te prends à plus dur que toi.
Petit serpent à tête folle,
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprais toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps. »

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

Le Lièvre et la Perdrix

Il ne se faut jamais moquer des misérables,
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut.
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortants de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse ; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille et lui dit :
« Tu te vantais d'être si vite !
Qu'as-tu fait de tes pieds ? » Au moment qu'elle rit,
Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité ;
Mais la pauvrete avait compté
Sans l'autour aux serres cruelles.

L'Aigle et le Hibou

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou.
« Connaissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve.
— Non, dit l'aigle. — Tant pis, reprit le triste oiseau :
Je crains en ce cas pour leur peau :
C'est hasard si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
— Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez :
Je n'y toucherai de ma vie. »
Le hibou repartit : « Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier ; retenez-la si bien
Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par votre moyen. »
Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture.
De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,
Notre aigle aperçut d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une mesure
(Je ne sais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.
« Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami.
Croquons-les. » Le galant n'en fit pas à demi :
Ses repas ne sont point repas à la légère.

Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.
Il se plaint ; et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : « N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
En avaient-ils le moindre trait? »

Le Lion s'en allant en guerre

Le lion dans sa tête avait une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :
L'éléphant devait sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire ;
L'ours, s'apprêter pour les assauts ;
Le renard, ménager de secrètes pratiques ;
Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
« Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
— Point du tout, dit le roi ; je les veux employer :
Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette ;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier. »

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connaît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

L'Ours et les deux Compagnons

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'était le roi des ours, au compte de ces gens.
Le marchand à sa peau devait faire fortune ;
Elle garantirait des froids les plus cuisants :
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut prisait moins ses moutons qu'eux leur ours :
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre :
D'intérêts contre l'ours on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre ;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent ;
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau.
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
« C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent. »
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille

Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
« Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il t'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre.
— Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre. »

L'Ane vêtu de la peau du Lion

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu,
Était craint partout à la ronde ;
Et bien qu'animal sans vertu,
Il faisait trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur :
Martin fit alors son office.
Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

Les fables du livre VI

[Le Pâtre et le Lion](#)

[Le Lion et le Chasseur](#)

[Phébus et Borée](#)

[Jupiter et le Métayer](#)

[Le Cochet le Chat et le Souriceau](#)

[Le Renard le Singe et les Animaux](#)

[Le Mulet se vantant de sa généalogie](#)

[Le Vieillard et l'Ane](#)

[Le Cerf se voyant dans l'eau](#)

[Le Lièvre et la Tortue](#)

[L'Ane et ses Maîtres](#)

[Le Soleil et les Grenouilles.](#)

[Le Villageois et le Serpent](#)

[Le Lion malade et le Renard](#)

[L'Oiseleur l'Autour et l'Alouette](#)

[Le Cheval et l'Ane](#)

[Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre](#)

[Le Chartier embourbé](#)

[Le Charlatan](#)

[La Discorde](#)

[La jeune Veuve](#)

[Epilogue](#)

Le Pâtre et le Lion

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire,
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue.
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre était si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé ;
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec renchérit et se pique
D'une élégance laconique ;
Il renferme toujours son conte en quatre vers ;
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.
L'un amène un Chasseur, l'autre un Pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme à peu près Ésope le raconte.
Un Pâtre, à ses Brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le Larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre Loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disait-il, ô Monarque des Dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt Veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande.

A ces mots sort de l'ancre un Lion grand et fort.
Le Pâtre se tapit, et dit à demi mort :
Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande !
Pour trouver le Larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
Ô Monarque des Dieux, je t'ai promis un Veau :
Je te promets un boeuf si tu fais qu'il s'écarte.

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :
Passons à son imitateur.

Le Lion et le Chasseur

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,
Vit un berger : « Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas, je me fasse raison. »
Le berger dit : « C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît, et je suis en repos. »
Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver ;
« Ô Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver! »

La vraie épreuve du courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt,
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

Phébus et Borée

Borée et le soleil virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut, le soleil luit, et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire ;
Les Latins les nommaient douteux, pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
« Celui-ci, dit le vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne ; il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourrait nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? — Eh bien, gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons. »
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau,
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans ;
Cela le préserva. Le vent perdit son temps ;
Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme ;

Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avait mis,
Le soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

Jupiter et le Métayer

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent :
Ce ne fut pas sans bien tourner ;
L'un alléguait que l'héritage
Était frayant et rude, et l'autre un autre si.
Pendant qu'ils marchandaient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il aurait bâillé.
Jupiter y consent. Contrat passé ; notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentaient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le Receveur fut très mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux ;
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au monarque des dieux,
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence

Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

Le Cochet le Chat et le Souriceau

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
« J'avais franchi les monts qui bornent cet État
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée; »
Or c'était un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau,
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
« Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon coeur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'oeil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec Messieurs les rats ; car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat

L'autre m'a fait prendre la fuite.
— Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine. »

Le Renard le Singe et les Animaux

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée :
Dans une chartre un dragon la gardait.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenait :
Plusieurs avaient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant ;
Et par plaisir la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse, et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : « Je sais, Sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, Sire, à Votre Majesté. »
Le nouveau roi bâille après la finance ;
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'était un piège : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
« Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même? »
Il fut démis ; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

Le Mulet se vantant de sa généalogie

Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse,
Et ne parlait incessamment
Que de sa mère la jument,
Dont il contait mainte prouesse :
Elle avait fait ceci, puis avait été là.
Son fils prétendait pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'Histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin :
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

Le Vieillard et l'Ane

Un vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant :
Il y lâche sa bête, et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant, et frottant,
Gambadant, chantant, et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
« Fuyons, dit alors le vieillard.
— Pourquoi ? répondit le paillard :
Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
— Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois ?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon français. »

Le Cerf se voyant dans l'eau

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louait la beauté de son bois,
Et ne pouvait qu'avecque peine,
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyait l'objet se perdre dans les eaux.
« Quelle proportion de mes pieds à ma tête ?
Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte ;
Mes pieds ne me font point d'honneur. »
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.
Il tâche à se garantir ;
Dans les forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le Ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile ;
Et le beau souvent nous détruit
Ce cerf blâme ses pieds, qui le rendent agile ;
Il estime un bois qui lui nuit.

Le Lièvre et la Tortue

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt ? Êtes-vous sage ?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
— Sage ou non, je parie encore. »
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux :
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire,
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y a de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.

« Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison ? »

L'Ane et ses Maîtres

L'âne d'un jardinier se plaignait au destin
De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.
« Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin ;
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme! »
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître ; et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux, et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
« J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur.
Encor quand il tournait la tête,
J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien.
Mais ici point d'aubaine ; ou, si j'en ai quelque'une,
C'est de coups. » Il obtint changement de fortune,
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. « Quoi donc ! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire.
Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?
N'ai-je en l'esprit que son affaire? »

Le Sort avait raison ; tous gens sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente ;
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

Le Soleil et les Grenouilles.

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
Noyait son souci dans les pots.
Ésope seul trouvait que les gens étaient sots
De témoigner tant d'allégresse.

Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
« Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants ?
Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine
Se peut souffrir. Une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
Adieu joncs et marais : notre race est détruite ;
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. » Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

Le Villageois et le Serpent

Esope conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure ;
Et, sans considérer quel sera le loyer
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer
Le réchauffe, le ressuscite
L'animal engourdi sent à peine le chaud
Que l'âme lui revient avecque la colère
Il lève un peu la tête, puis siffle aussitôt
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur, et son père.
« Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire !
Tu mourras! » A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête ;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue et la tête.
L'insecte, sautillant, cherche à se réunir,
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui ? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

Le Lion malade et le Renard

De par le roi des animaux,
Qui dans son antre était malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion, très bien écrite,
Bon passeport contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
« Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière ;
Pas un ne marque de retour :
Cela nous met en méfiance.
Que Sa Majesté nous dispense :
Grand merci de son passeport ;
Je le crois bon ; mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort. »

L'Oiseleur l'Autour et l'Alouette

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant au miroir prenait des oisillons.
Le fantôme brillant attire une alouette.
Aussitôt un autour, planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.
Elle avait évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,
Elle sent son ongle maline.
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé :
« Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage ;
Je ne t'ai jamais fait de mal. »
L'oiseleur repartit : « Ce petit animal
T'en avait-il fait davantage? »

Le Cheval et l'Âne

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourrait devant qu'être à la ville.
« La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu. »
Le cheval refusa, fit une pétarade :
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avait tort.
Du baudet, en cette aventure,
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas
La plupart du temps le nombre.
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.

Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer.
La rivière devint tout d'un coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

Le Chartier embourbé

Le Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours : c'était à la campagne
Près d'un certain canton de la basse Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage :
Dieu nous préserve du voyage !
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
« Hercule, lui dit-il, aide-moi. Si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici »
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
« Hercule veut qu'on se remue ;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient ;
Ôte d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;
Prends ton pic et me romps ce caillou qui te nuit ;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? — Oui, dit l'homme.
— Or bien je vas t'aider, dit la voix. Prends ton fouet.
— Je l'ai pris. Qu'est ceci ? mon char marche à souhait.
Hercule en soit loué ! » Lors la voix : « Tu vois comme

Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le Ciel t'aidera. »

Le Charlatan

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantait d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud ;
« Oui, Messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane. »
Le prince sut la chose ; il manda le rhéteur.
« J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie ;
J'en voudrais faire un orateur.
— Sire, vous pouvez tout », reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme :
Il devait au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs ;
Sinon il consentait d'être en place publique
Guindé la hart au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance ;
Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance

Un discours où son art fût au long étendu,
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : « Avant l'affaire,
Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons. »

Il avait raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants :
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

La Discorde

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-Que-non, son frère,
Avecque Tien-et-Mien, son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphère
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandait qu'elle fût présente,
La Renommée avait le soin
De l'avertir ; et l'autre, diligente,
Courait vite aux débats et prévenait la Paix,
Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvait jamais
De demeure fixe et certaine ;
Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine :
Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'était alors aucun couvent de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'Hyménée
Lui fut pour maison assignée.

La jeune Veuve

La perte d'un époux ne va point sans soupirs ;
On fait beaucoup de bruit ; et puis on se console :
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole,
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande ; on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne :
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits.
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne
C'est toujours même note et pareil entretien ;
On dit qu'on est inconsolable ;
On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés, sa femme
Lui criait : « Attends-moi, je te suis ; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage ;
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
« Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports ;
Mais, après certain temps, souffrez qu'on vous propose

Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. — Ah ! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut. »
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passe ;
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours ;
Toute la bande des Amours
Revient au colombier ; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin :
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
« Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? » dit-elle.

Epilogue

Bornons ici cette carrière.
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine,
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets ;
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché ; Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités.
J'y consens ; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux me causera!

Les fables du livre VII

[A Madame de Montespan](#)

[Les Animaux malades de la Peste](#)

[Le mal marié](#)

[Le Rat qui s'est retiré du monde](#)

[Le Héron](#)

[La Fille](#)

[Les Souhaits](#)

[La Cour du Lion](#)

[Les Vautours et les Pigeons](#)

[Le Coche et la Mouche](#)

[La Laitière et le pot au lait](#)

[Le Curé et le Mort](#)

[L'Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit](#)

[Les deux Coqs](#)

[L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune](#)

[Les Devineresses](#)

[Le Chat, la Belette et le petit lapin](#)

[La tête et la queue du Serpent](#)

[Un animal dans la lune](#)

A Madame de Montespan

L'apologue est un don qui vient des Immortels ;
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Eriger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les coeurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ses dons aujourd'hui, daignez porter les yeux ;
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
Le temps qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
Doit s'acquérir de votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces.
Eh ! Qui connaît que vous les beautés et les grâces ?
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudrait s'étendre davantage ;
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ;
Et d'un plus grand maître que moi
Votre louange est le partage.
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri.
Protégez désormais le livre favori

Par qui j'ose espérer une seconde vie ;
Sous vos seuls auspices ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.

Je ne mérite pas une faveur si grande.
La fable en son nom la demande :
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire :
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

Les Animaux malades de la Peste

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie,
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune ;
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements :
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :

Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périclise.
— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce.
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire. »
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expiation son forfait : on le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Le mal marié

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme ;
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens ; aucuns d'eux ne me tentent :
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards ;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare, et jalouse.
Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
On se levait trop tard, on se couchait trop tôt ;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageaient, l'époux était à bout :
« Monsieur ne songe à rien, Monsieur dépense tout,
Monsieur court, Monsieur se repose. »
Elle en dit tant, que Monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne
De certains Philis qui gardent les dindons
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. « Eh bien ! qu'avez-vous fait ?
Comment passiez-vous votre vie ?
L'innocence des champs est-elle votre fait ?
— Assez, dit-elle ; mais ma peine

Etait de voir les gens plus paresseux qu'ici :
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savais bien dire, et m'attirais la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
— Eh ! Madame, reprit son époux tout à l'heure,
Si votre esprit est si hargneux,
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui toute la journée
Vous verront contre eux déchaînée ?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous ?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie,
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir pour mes pêchés
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés! »

Le Rat qui s'est retiré du monde

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistait là dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert ; que faut-il davantage ?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage,
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat ;
Ratopolis était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
« Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister ? Que peut-il faire
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci. »
Ayant parlé de la sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Que désignai-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable ?
Un moine ? Non, mais un dervis :
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

Le Héron

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou :
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère la carpe y faisait mille tours,
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivait de régime et mangeait à ses heures.
Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux,
Comme le rat du bon Horace.
« Moi, des tanches ! dit-il ; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère ? Et pour qui me prend-on ? »
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
« Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise ! »
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,

Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle ; écoutez, humains, un autre conte :
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

La Fille

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette fille voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?
Le destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié :
« Quoi ? moi ! quoi ? ces gens-là ! l'on radote, je pense.
A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié :
Voyez un peu la belle espèce ! »
L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse ;
L'autre avait le nez fait de cette façon-là ;
C'était ceci, c'était cela ;
C'était tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. « Ah ! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne :
Grâce à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude. »
La belle se sut gré de tous ces sentiments ;
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.
Un an se passe, et deux avec inquiétude ;
Le chagrin vient ensuite ; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour ;
Puis ses traits choquer et déplaire ;

Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage ?
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disait : « Prenez vite un mari »
Je ne sais quel désir le lui disait aussi :
Le désir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

Les Souhaits

Il est au Mogol des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travaillait sans bruit, avec beaucoup d'adresse,
Aimait le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les zéphirs,
Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche !
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Comblait ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle ;
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vint d'aller au fond de la Norvège
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige ;
Et d'Indou qu'il était on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
« On m'oblige de vous quitter :
Je ne sais pas pour quelles fautes ;
Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.
Employez la ; formez trois souhaits, car je puis

Rendre trois souhaits accomplis,
Trois sans plus. » Souhaiter, ce n'est pas une peine
Etrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance ;
Et l'Abondance, à pleines mains,
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :
Tout en crève. Comment ranger cette chevance ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent ;
Les grands seigneurs les empruntèrent,
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
« Ôtez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors, fuyez ; et toi, déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
Ô Médiocrité, reviens vite. » A ces mots
La Médiocrité revient ; on lui fait la place ;
Avec elle ils rentrent en grâce,
Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux
Qu'ils étaient et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires :
Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

La Cour du Lion

Sa Majesté lionne un jour voulut connaître
De quelles nations le ciel l'avait fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'écrit portait
Qu'un mois durant le roi tiendrait
Cour plénière, dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étalait sa puissance.
En son Louvre il les invita.
Quel Louvre ! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine :
Il se fut bien passé de faire cette mine ;
Sa grimace déplut : le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité,
Et flatteur excessif, il loua la colère
Et la griffe du prince, et l'ancre, et cette odeur :
Il n'était ambre, il n'était fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie :
Ce Monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula.
Le renard étant proche : « Or ca, lui dit le sire,
Que sens-tu ? dis le moi : parle sans déguiser. »
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire

Sans odorat ; bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

Les Vautours et les Pigeons

Mars autrefois mit tout l'air en émue.
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux, non ceux que le Printemps
Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants,
Font que Vénus est en nous réveillée ;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char ; mais le peuple vautour,
Au bec retors, à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang : je n'exagère point.
Si je voulais conter de point en point
Tout le détail, je manquerais d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira ;
Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine.
C'était plaisir d'observer leurs efforts ;
C'était pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres :
Tout élément rempli de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au col changeant, au coeur tendre et fidèle.
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle :
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent

Que les vautours plus ne se chamaillèrent.
Ils firent trêve ; et la paix s'ensuivit.
Hélas ! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur aurait dû rendre grâce.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
Et dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant : je me tais.

Le Coche et la Mouche

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu.
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! Une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut :
« Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Cà, Messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :

Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

La Laitière et le pot au lait

Perrette, sur sa tête ayant un pot de lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait ; en employant l'argent ;
Achetait un cent d'oeufs, faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent.
« Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »
Perrette, là-dessus, saute aussi, transportée :
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un oeil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait ;
On l'appela le pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?

Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais aux plus braves un défi ;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi ;
On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean comme devant.

Le Curé et le Mort

Un mort s'en allait tristement
S'emparer de son dernier gîte ;
Un curé s'en allait gaiement
Enterrer ce mort au plus vite.
Notre défunt était en carrosse porté,
Bien et dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le pasteur était à côté,
Et récitait, à l'ordinaire,
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons,
Et des versets et des répons :
« Monsieur le Mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons ;
Il ne s'agit que du salaire. »
Messire Jean Chouart couvait des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor,
Et des regards semblait lui dire :
« Monsieur le Mort, j'aurai de vous
Tant en argent et tant en cire,
Et tant en autres menus coûts. »
Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs ;
Certaine nièce assez popette
Et sa chambrière Pâquette
Devaient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée,
Un heurt survient : adieu le char.
Voilà Messire Jean Chouart

Qui du choc de son mort a la tête cassée :
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur ;
Notre curé suit son seigneur
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Est le curé Chouart qui sur son mort comptait,
Et la fable du Pot au Lait.

L'Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit

Qui ne court après la fortune ?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort, de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.
Pauvres gens, je les plains ; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
« Cet homme, disent-ils, était planteur de choux ;
Et le voilà devenu pape !
Ne le valons-nous pas ? » Vous valez cent fois mieux :
Mais que vous sert votre mérite ?
La fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos, le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisait jadis le partage des Dieux ?
Rarement la fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.
Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse
Pour la fortune ; il dit à l'autre un jour :
« Si nous quitions notre séjour ?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.
— Cherchez, dit l'autre ami, pour moi, je ne souhaite
Ni climats, ni destins meilleurs.
Contentez-vous, suivez votre humeur inquiète :

Vous reviendrez bientôt. Je fais voeu cependant
De dormir en vous attendant. »
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devait la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures ;
Bref, se trouvant à tout et n'arrivant à rien.
« Qu'est ceci ? se dit-il, cherchons ailleurs du bien.
La fortune pourtant habite ces demeures ;
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse ?
On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, Messieurs de cour, Messieurs de cour, adieu :
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La fortune a, dit-on, des temples à Surate:
Allons là. » Ce fut un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier.
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la Mort : avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol, on lui dit qu'au Japon
La fortune pour lors distribuait ses grâces.
Il y court. Les mers étaient lasses
De le porter, et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,

Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
« Demeure en ton pays, par la nature instruit. »

Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avait été :
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avait à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : « Heureux qui vit chez soi,
De régler ses désirs faisant tout son emploi !
Il ne sait que par ouïr-dire
Ce que c'est que la cour, la mer et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux. »
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

Les deux Coqs

Deux coqs vivaient en paix : une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie ; et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des Dieux même on vit le Xanthe teint.
Longtemps entre nos coqs le combat se maintint;
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
La gent qui porte crête au spectacle accourut.
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage ;
Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armait d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix ;
Adieu les amours et la gloire ;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour
Enfin, par un fatal retour
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet :
Je laisse à penser quel caquet ;
Car il eut des femmes en foule.

La fortune se plaît à faire de ces coups ;
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.

Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage :
Gouffre, banc, ni rocher n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots ; le sort s'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle,
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :
Le luxe et la folie enflèrent son trésor ;
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parla chez lui que par doubles ducats ;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses :
Ses jours de jeûne étaient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit : « Et d'où vient donc un si bon ordinaire ?
— Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire ?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, et bien placer l'argent. »
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait ;
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause :
Un vaisseau mal frété périt au premier vent ;
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires ;
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débits. Le luxe et la folie
N'étaient plus tels qu'auparavant.

Enfin ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : « D'où vient cela ? — De la fortune, hélas !
— Consolez-vous, dit l'autre, et s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage. »

Je ne sais s'il crut ce conseil ;
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie ;
Et si, de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune.
Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune :
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

Les Devineresses

C'est souvent du hasard que naît l'opinion,
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrais fonder ce prologue
Sur gens de tous états : tout est prévention,
Cabale, entêtement ; point ou peu de justice :
C'est un torrent ; qu'y faire ? Il faut qu'il ait son cours :
Cela fut et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisait la pythonisse :
On l'allait consulter sur chaque événement ;
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse ;
Chez la devineuse on courait,
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.
Son fait consistait en adresse.
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concourait,
Tout cela bien souvent faisait crier miracle.
Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats,
Elle passait pour un oracle.
L'oracle était logé dedans un galetas :
Là, cette femme emplît sa bourse,
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari ;
Elle achète un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin,
Allait, comme autrefois, demander son destin :
Le galetas devint l'autre de la Sybille.

L'autre femelle avait achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire :
Moi devine ! on se moque : « Eh ! Messieurs, sais-je lire ?
Je n'ai jamais appris que ma Croix de par Dieu. »
Point de raison : fallut deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage aidaient fort à la chose :
Quatre sièges boiteux, un manche de balai,
Tout sentait son sabbat et sa métamorphose.
Quand cette femme aurait dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en serait moqué : la vogue était passée
Au galetas. Il avait le crédit :
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros ; les gens l'avaient prise
Pour maître tel, qui traînait après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

Le Chat, la Belette et le petit lapin

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour,
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot Lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
« Ô Dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître ?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Hola ! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.
C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant !
« Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »
Jean Lapin allégua la coutume et l'usage.
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?
— Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis. »

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agréa.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : « Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause. »
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

La tête et la queue du Serpent

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue ; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Après des Parques cruelles :
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avait toujours marché devant la queue.
La queue au Ciel se plaignit,
Et lui dit :
« Je fais mainte et mainte lieue,
Comme il plaît à celle-ci :
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa soeur et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte :
Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant.
Enfin, voilà ma requête :
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder
A mon tour ma soeur la tête.
Je la conduirai si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien. »
Le ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets.
Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors ; et la guide nouvelle,

Qui ne voyait, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnait tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx elle mena sa soeur.

Un animal dans la lune

Pendant qu'un philosophe assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison ; et la philosophie
Dit vrai, quand elle dit que les sens tromperont,
Mais que sur leur rapport les hommes jugeront ;
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La Nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
Que serait-ce à mes yeux que l'oeil de la nature ?
Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
Sur l'angle et les côtés ma main le détermine.
L'ignorant le croit plat, j'épaissis sa rondeur :
Je le rends immobile ; et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine :
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon âme, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence ;
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards, peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :
La raison décide en maîtresse.

Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être ? Non. D'où vient donc cet objet ?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie :
Monstrueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un boeuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau ;
Et chacun de crier merveille.
Il était arrivé là-haut un changement
Qui présageait sans doute un grand événement.
Savait-on si la guerre entre tant de puissances
N'en était point l'effet ? Le Monarque accourut :
Il favorise en roi ces hautes connaissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'était une souris cachée entre les verres ;
On en rit. Peuple heureux ! quand pourront les François
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois ?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la victoire,
Amante de Louis, suivra partout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
Même les Filles de Mémoire
Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des plaisirs :
La paix fait nos souhaits, et non point nos plaisirs.
Charles en sait jouir : il saurait dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvait apaiser la querelle,
Que d'encens ! est-il rien de plus digne de lui ?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle

Que les premiers exploits du premier des Césars ?
O peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entier aux beaux arts?

Les fables du livre VIII

[La Mort et le Mourant](#)

[Le Savetier et le Financier](#)

[Le Lion, le Loup et le Renard](#)

[Le Pouvoir des Fables](#)

[L'Homme et la Puce](#)

[Les Femmes et le secret](#)

[Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître](#)

[Le Rieur et les Poissons](#)

[Le Rat et l'Huître](#)

[L'Ours et l'Amateur des jardins](#)

[Les deux Amis](#)

[Le Cochon la Chèvre et le Mouton](#)

[Tircis et Amarante](#)

[Les obsèques de la Lionne](#)

[Le Rat et l'Eléphant](#)

[L'Horoscope](#)

[L'Ane et le Chien](#)

[Le Bassa et le Marchand](#)

[L'Avantage de la Science](#)

[Jupiter et les Tonnerres](#)

[Le Faucon et le Chapon](#)

[Le Chat et le Rat](#)

[Le Torrent et la Rivière](#)

[L'Education](#)

[Les deux Chiens et l'Ane mort](#)

[Démocrite et les Abdéritains](#)

[Le Loup et le Chasseur](#)

La Mort et le Mourant

La Mort ne surprend point le sage ;
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière,
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse :
La Mort ravit tout sans pudeur ;
Un jour, le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré,
Et, puisqu'il faut que je die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins : « Est-il juste qu'on meure
Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !
— Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;

Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux ; trouve m'en dix en France.
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait ;
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe ;
Toute chose pour toi semble être évanouie ;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus ;
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades
Ou morts, ou mourants, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la République
Que tu fasses ton testament. »

La Mort avait raison. Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet ;
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Tu murmures, vieillard ! Vois ces jeunes mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles,
J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

Le Savetier et le Financier

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir ;
C'était merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des Sept Sages.
Son voisin au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor.
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : « Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? — Par an ? Ma foi, Monsieur,
Dit avec un ton de rieur,
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre, il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
— Tantôt plus, tantôt moins, le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes ;
L'une fait tort à l'autre ; et Monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »
Le financier, riant de sa naïveté
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.

Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserre
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit sa voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôte les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines ;
Tout le jour il avait l'oeil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. »

Le Lion, le Loup et le Renard

Un lion décrépît, goutteux, n'en pouvant plus,
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins ; il en est de tous arts.
Médecins au lion viennent de toutes parts ;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daubeau coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;
Et sachant que le loup lui faisait cette affaire :
« Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage ;
Mais j'étais en pèlerinage
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants, je leur ai dit la langueur
Dont Votre Majesté craint, à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur ;
Le long âge en vous l'a détruite.
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante ;
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre. »
Le roi goûte cet avis-là.

On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.
Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ;
Faites si vous pouvez votre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

Le Pouvoir des Fables

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires ?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du lapin et de la belette.
Lisez-les, ne les lisez pas ;
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens ; mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose.
N'est-il point encor temps que Louis se repose ?
Quel autre Hercule enfin ne trouvait las
De combattre cette hydre ? Et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?
Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir les coeurs et détourner ce coup,
Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites moi la grâce
De prendre en don ce peu d'encens ;
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient, je n'en dirai pas plus :
Sur les éloges que l'envie

Doit avouer qui vous sont dus,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.
Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur, voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune ; et d'un art tyrannique,
Voulant forcer les coeurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut
A ces figures violentes
Qui savent exciter les âmes les plus lentes :
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout, personne ne s'émut ;
L'animal aux têtes frivoles,
Etant fait à ces traits, ne daignait l'écouter ;
Tous regardaient ailleurs ; il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants et point à ses paroles.
Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.
« Cères, commença-t-il, faisait voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle ;
Un fleuve les arrête, et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. » L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : « Et Cères, que fit-elle ?
— Ce qu'elle fit ? Un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi ? de contes d'enfants son peuple s'embarrasse !
Et du péril qui la menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ? »
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur :
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athènes en ce point, et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau d'Ane m'était conté,

J'y prendrais un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

L'Homme et la Puce

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
Il semble que le Ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.
Un sot, par une puce eut l'épaule mordue ;
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
« Hercule, se dit-il, tu devais bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue.
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger? »
Pour tuer une puce, il voulait obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

Les Femmes et le secret

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.
Pour éprouver la sienne un mari s'écria
La nuit étant près d'elle : « Ô Dieux, qu'est-ce-cela ?
Je n'en puis plus, on me déchire !
Quoi ? j'accouche d'un oeuf ! — D'un oeuf ? — Oui, le voilà,
Frais et nouveau pondu. Gardez bien de le dire :
On m'appellerait poule ; enfin n'en parlez pas. »
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrete et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
Et de courir chez sa voisine.
« Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
Mon mari vient de pondre un oeuf comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
— Vous moquez-vous ? dit l'autre. Ah ! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. »
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle ;
Elle va la répandre en plus de dix endroits ;
Au lieu d'un oeuf, elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout, car une autre commère
En dit quatre et raconte à l'oreille le fait,

Précaution peu nécessaire,
Car ce n'était plus un secret.
Comme le nombre d'oeufs, grâce à la renommée,
De bouche en bouche allait croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montaient à plus d'un cent.

Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portait la pitance au logis,
S'était fait un collier du dîné de son maître.
Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
Quand il voyait un mets exquis ;
Mais enfin il l'était, et tous tant que nous sommes
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,
Un matin passe, et veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux n'en étant plus chargé ;
Grand combat ; d'autres chiens arrivent ;
Ils étaient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent peu les coups.
Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,
Et que la chair courait un danger manifeste,
Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit :
« Point de courroux, messieurs, mon lopin me suffit ;
Faites votre profit du reste. »
A ces mots, le premier, il vous happe un morceau ;
Et chacun de tirer, le matin, la canaille,
A qui mieux mieux. Ils firent tous ripaille ;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Echevins, prévôt des marchands,
Tout fait sa main ; le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bientôt le premier à prendre.

Le Rieur et les Poissons

On cherche les rieurs, et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite :
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un ; peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.
Un rieur était à la table
D'un financier, et n'avait en son coin
Que de petits poissons : tous les gros étaient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris ;
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eut depuis un an fait naufrage ;
Il s'en informait donc à ce menu fretin ;
Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin ;
Les gros en sauraient davantage.
« N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger? »
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute ; mais enfin, il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étaient pas revenus,
Et que depuis cent ans, sous l'abîme avaient vus
Les anciens du vaste empire.

Le Rat et l'Huître

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva sou.
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case :
« Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voici les Apennins, et voici le Caucase. »
La moindre taupinée était mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours, le voyageur arrive
En un certain canton où Téthys sur la rive
Avait laissé mainte huître : et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
« Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire !
Il n'osait voyager, craintif au premier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point. »
D'un certain magister le rat tenait ces choses,
Et les disait à travers champs,
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs,
Se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes,
Une s'était ouverte et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humait l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nom pareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :
« Qu'aperçois-je ? dit-il, c'est quelque victuaille ;
Et si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais. »
Là-dessus, Maître Rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,

Se sent pris comme aux lacs, car l'huître tout d'un coup
Se referme : et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement.
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyait prendre.

L'Ours et l'Amateur des jardins

Certain ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le Sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon vivait seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire ;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'ours habitait :
Si bien que, tout ours qu'il était,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyait aussi de sa part.
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore,
Il l'était de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrais parmi
Quelque doux et discret ami :
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein,
Venait de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquiver ? et que faire ?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours très mauvais complimenteur,
Lui dit : « Viens-t'en me voir. » L'autre reprit : « Seigneur,

Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De Nosseigneurs les ours le manger ordinaire ;
Mais j'offre ce que j'ai. » L'ours accepte ; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver ;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble :
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier ;
Faisait son principal métier
D'être un bon émoucheur, écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'ours au désespoir ; il eut beau la chasser.
« Je t'attraperai bien, dit-il, et voici comme. »
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Raide mort étendu sur la place il le couche.
Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

Les deux Amis

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa ;
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,
Et mettait à profit l'absence de soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme ;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée avait touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre et dit : « Il vous arrive peu
De courir quand on dort ; vous me paraissez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée ; allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul ? Une esclave assez belle
Était à mes côtés ; voulez-vous qu'on l'appelle ?
— Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grâce de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu ;
J'ai craint qu'il ne fut vrai ; je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause. »

Qui d'eux aimait le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre coeur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :

Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Le Cochon la Chèvre et le Mouton

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur un même char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas ;
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le charbon n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin.
Dom pourceau criait en chemin
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses.
C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;
Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le charbon dit au porc : « Qu'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devraient t'apprendre à vivre ou du moins à te taire :
Regarde ce mouton, a-t-il dit un seul mot ?
Il est sage. — Il est sot,
Repartit le cochon : s'il savait son affaire,
Il crierait, comme moi, du haut de son gosier ;
Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :
Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison. »

Dom pourceau raisonnait en subtil personnage.
Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,

La plainte ni la peur ne changent le destin
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

Tircis et Amarante

J'avais Esope quitté,
Pour être tout à Boccace ;
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or d'aller lui dire « Non »
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités,
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire Loup, Sire Corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout :
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout ;
Comment le pourrait-on faire ?
Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs : les beaux esprits
N'entendent pas toute chose.
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose :
Amenons des bergers, et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.
Tircis disait un jour à la jeune Amarante :
« Ah ! si vous connaissiez, comme moi, certain mal

Qui nous plaît et qui nous enchante !
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal :
Souffrez qu'on vous le communique ;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrais-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un coeur? »
Amarante aussitôt réplique :
« Comment l'appellez-vous, ce mal ? quel est son nom ?
— L'amour. — Ce mot est beau : dites-moi quelque marque
A quoi je le pourrai connaître : que sent-on ?
— Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage ?
Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir ;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;
On a peur de le voir, encor qu'on le désire. »
Amarante dit à l'instant :
« Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant ?
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître. »
Tircis à son but croyait être,
Quand la belle ajouta : « Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant. »
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

Les obsèques de la Lionne

La femme du lion mourut ;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu, ses prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leurs patois messieurs les courtisans.
Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître :
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
On dirait qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
Etranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion ;

Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : « Chétif hôte des bois,
Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix.
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles : venez, loups,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes. »
Le cerf reprit alors : « Sire, le temps de pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
« Aux Champs Elysiens j'ai goûté mille charmes,
« Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
« Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :
« J'y prends plaisir. » A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : « Miracle, Apo théose ! »
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes ;
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur coeur soit rempli,
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

Le Rat et l'Eléphant

Se croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois :
La sottise vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui, sans doute, en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros et raillait le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchait à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille et toute sa maison,
S'en allait en pèlerinage.
Le rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
« Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins important !
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?

Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants. »
Il en aurait dit davantage ;
Mais le chat, sortant de sa cage,

Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

L'Horoscope

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions surtout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge ;
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui roulait la vie
De celui qu'il aimait, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint ; mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.
Il savait le sujet des fatales défenses ;
Et comme de logis plein de magnificences,
Abondait partout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux

Traçaient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion.
« Ah ! monstre, cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers! » A ces mots, il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie, un clou se rencontra :
Ce clou le blesse ; il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'âme : et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.
Même précaution nuit au poète Eschyle.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle, qui portait en l'air une tortue,
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Etant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte ;
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la nature
Se soit lié les mains et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort.
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps ;
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète ;
L'un d'eux porte le sceptre et l'autre la houlette :

Jupiter le voulait ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter ? Un corps sans connaissance.
D'où vient donc que cette influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?
Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin ?
Un atome la peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope ?
L'état où nous voyons l'Europe
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur faiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions ?
Notre sort en dépend : sa course entre-suivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle,
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille ;
Ce sont des effets du hasard.

L'Ane et le Chien

Il se faut entr'aider, c'est la loi de Nature
L'âne un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature
Il allait par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit : l'âne se mit à paître.
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.
Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas être si délicat ;
Et faute de servir ce plat
Rarement un festin demeure.
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Luit dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain. »
Point de réponse, mot : le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdit un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille :
Enfin il répondit : « Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera, sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée :
Il ne saurait tarder beaucoup. »
Sur ces entrefaites, un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge et dit : « Ami, je te conseille

De fuir, en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne saurait trop tarder : détale vite, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf ; et si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat » Pendant ce beau discours,
Seigneur Loup étrangla le baudet sans remède.

J'en conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

Le Bassa et le Marchand

Un marchand grec en certaine contrée
Faisait trafic. Un bassa l'appuyait ;
De quoi le grec en bassa le payait,
Non en marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtait tant,
Que notre Grec s'allait partout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois voulaient moins de reconnaissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.
Le Grec écoute, avec eux il s'engage ;
Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder. Sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger :
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis, le turc se comporta
Comme Alexandre, et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes ;
Même l'on veut que j'en craigne les suites ;
Mais je te crois un trop homme de bien ;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage :

Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Ecoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourront t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il était un berger, son chien et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Était un pain entier. Il fallait bien et beau
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage,
Aurait deux ou trois mâtimeaux,
Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeait plus que trois ; mais on ne disait pas
Qu'il avait aussi triple gueule
Quand les loups livraient des combats.
Le berger s'en défait ; il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit ; et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille
Si tu fais bien, tu reviendras à moi. »
Le Grec le crut. Ceci montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut, en bonne foi,
S'abandonner à quelque puissant roi,
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

L'Avantage de la Science

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différend :
L'un était pauvre, mais habile ;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage,
Prétendait que tout homme sage
Était tenu de l'honorer.
C'était tout homme sot ; car pourquoi révéler
Des biens dépourvus de mérite ?
La raison m'en semble petite.
« Mon ami, disait-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable ;
Mais dites-moi, tenez-vous table ?
Que sert à vos pareils de lire incessamment ?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre,
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien !
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A Messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés. »
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.
L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.

La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient :
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile :
Il reçut partout des mépris ;
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

Jupiter et les Tonnerres

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
« Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux Enfers ;
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois. »
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.
Ô vous rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires soeurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alec-ton.
Ce choix la rendit si fière
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Serait bientôt du domaine
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas

Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie ; et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçait de ses feux,
Se contenta de leur crainte ;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité :
Tout père frappe à côté.
Qu'arriva-t-il ? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit ;
Et l'assembleur de nuages
Jura le Styx, et promet
De former d'autres orages :
Ils seraient sûrs. On sourit ;
On lui dit qu'il était père,
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux :
L'un jamais ne se fourvoie ;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie ;
L'autre s'écarte en son cours :
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ;
Bien souvent même il se perd ;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

Le Faucon et le Chapon

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle.
Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
Etait sommé de comparaître
Par devant les lares du maître
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose,
« Petit, petit, petit! » mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi laissait les gens crier.
« Serviteur, disait-il ; votre appât est grossier :
On ne m'y tient pas, et pour cause. »
Cependant un faucon sur sa perche voyait
Notre Manceau qui s'enfuyait :
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devait, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
Se serait passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit : « Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre ?
Il t'attend : es-tu sourd ? Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon ; mais que me veut-il dire ?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?
Reviendrais-tu pour cet appeau ?
Laisse-moi fuir, cesse de rire

De l'indocilité qui me fait envoler
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyais mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferais pas un semblable reproche. »

Le Chat et le Rat

Quatre animaux divers, le chat Grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, Ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent, qu'un soir, à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;
Et mon chat de crier, et le rat d'accourir.
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie ;
Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : « Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit ;
Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon endroit
Que, seul entre les tiens, par amour singulière,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.
J'allais leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ;
Viens dissoudre ces noeuds. — Et quelle récompense
En aurai-je repris le rat.
— Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai,
Et la belette mangerai

Avec l'époux de la chouette :
Ils t'en veulent tous les deux. » Le rat dit : « Idiot !
Moi ton libérateur ? Je ne suis pas si sot. »
Puis il s'en va vers sa retraite.
La belette était près du trou.
Le rat grimpe plus haut, il y voit le hibou :
Dangers de toutes parts, le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paraît en cet instant ;
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenait à l'erte, et sur ses gardes :
« Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin
Me fait injure : tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie ?
— Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité? »

Le Torrent et la Rivière

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tombait des montagnes :
Tout fuyait devant lui : l'horreur suivait ses pas ;
Il faisait trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osait passer
Une barrière si puissante :
Un seul vit des voleurs ; et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre ; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allèrent boire ;
Tous deux, à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.
Les gens sans bruit sont dangereux
Il n'en est pas ainsi des autres.

L'Education

Laridon et César, frères dont l'origine
Venait de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantaient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom ;
Mais la diverse nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,
Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfants dégénérer son sang.
Laridon négligé témoignait sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance :
Tournebroches par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère :
Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh ! combien de Césars deviendront Laridons!

Les deux Chiens et l'Ane mort

Les vertus devraient être soeurs,
Ainsi que les vices sont frères.
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos coeurs,
Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guères.
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais froid.
Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux, et fidèle à son maître ;
Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.
« Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes ;
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un boeuf, un cheval ?
— Eh ! qu'importe quel animal ?
Dit l'un de ces mâtins ; voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir ; car le trajet est grand ;
Et de plus, il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau ; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec, et ce sera
Provision pour la semaine. »
Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie ; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.
L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,

L'impossibilité disparaît à son âme.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire !
« Si j'arrondissais mes Etats !
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire! »

Tout cela, c'est la mer à boire ;
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps ; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient :
Quatre Mathusalems bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

Démocrite et les Abdéritains

Que j'ai toujours haï les penses du vulgaire !
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !
Le maître d'Epicure en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou : petits esprits ! Mais quoi ?
Aucun n'est prophète chez soi.
Ces gens étaient les fous, Démocrite le sage.
L'erreur alla si loin qu'Abdère députa
Vers Hippocrate et l'invita,
Par lettre et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade :
« Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite ;
Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;
Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici bas,
Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.
Un temps fut qu'il savait accorder les débats
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel ; sa folie est extrême. »
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens ;
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le Sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
Cherchait dans l'homme et dans la bête

Quel siège a la raison, soit le coeur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu?

Le Loup et le Chasseur

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse, en cet ouvrage ?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : « C'est assez, jouissons " ?
— Hâte-toi mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre :
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc ? — Dès demain.
— Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin :
Jouis dès aujourd'hui, redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.
Le premier de son arc avait mis bas un daim.
Un faon de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
La proie était honnête : un daim avec un faon ;
Tout modeste chasseur en eût été content :
Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordaient ; la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du loup pourtant il s'abattit.
C'était assez de biens. Mais quoi ! rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher,
Surcroît chétif aux autres têtes :
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de la vie,
Vient à lui, le découd, meurt vengé sur son corps,

Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux :
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit, en passant, ce spectacle piteux :
« Ô Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager, ces rencontres sont rares. »
(Ainsi s'excusent les avares).
« J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ai faite
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez. »
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte ; Il faut que l'on jouisse ;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
La convoitise perdit l'un ;
L'autre périt par l'avarice.

Les fables du livre IX

[Le Dépositaire infidèle](#)
[Les deux Pigeons](#)
[Le Singe et le Léopard](#)
[Le Gland et la Citrouille](#)
[L'Ecolier le Pédant et le Maître d'un jardin](#)
[Le Statuaire et la statue de Jupiter](#)
[La Souris métamorphosée en fille](#)
[Le Fou qui vend la sagesse](#)
[L'Huître et les Plaideurs](#)
[Le Loup et le Chien maigre](#)
[Rien de trop](#)
[Le cierge](#)
[Jupiter et le Passager](#)
[Le Chat et le Renard](#)
[Le Mari la Femme et le Voleur](#)
[Le Trésor et les deux Hommes](#)
[Le Singe et le Chat](#)
[Le Milan et le Rossignol](#)
[Le Berger et son troupeau](#)
[Discours à Madame de la Sablière](#)

Le Dépositaire infidèle

Grâce aux filles de Mémoire,
J'ai chanté des animaux ;
Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages.
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages :
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte prudente pécore,
Force sots, force flatteurs ;
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs :
« Tout homme ment », dit le Sage.
S'il n'y mettait seulement
Que les gens du bas étage,
On pourrait aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes ;
Mais que tous tant que nous sommes,
Nous mentionnons, grand et petit,
Si quelqu'un d'autre l'avait dit,
Je soutiendrais le contraire.
Et même qui mentirait
Comme Esope et comme Homère,
Un vrai menteur ne serait :

Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.
Voici le fait. Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
« Mon fer ? dit-il, quand il fut de retour.
— Votre fer ? il n'est plus. J'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens ; mais qu'y faire ? un grenier
A toujours quelque trou. » Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin ; puis à souper convie
Le père qui s'excuse, et lui dit en pleurant :
« Dispensez-moi, je vous supplie ;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimais un fils plus que ma vie ;
Je n'ai que lui ; que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus.
On me l'a dérobé : plaignez mon infortune. »
Le marchand repartit : « Hier au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever.
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter. »
Le père dit : « Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ?
Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
— Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment ;
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,

Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange,
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent? »
L'autre vit où tendait cette feinte aventure :
Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture.
Même dispute avint entre deux voyageurs,
L'un d'eux étant de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope.
Tout est géant chez eux. Ecoutez les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyait l'hyperbole permise.
« J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
— Et moi, dit l'autre, un pot plus grand qu'une église. »
Le premier se moquant, l'autre reprit : « Tout doux ;
On le fit pour cuire vos choux. »
L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur.
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

Les deux Pigeons

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avance davantage !
Attendez les zéphyr. Qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. « Hélas, dirai-je, il pleut :
« Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
« Bon souper, bon gîte, et le reste ? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur ;
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point ;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère ;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : « J'étais là ; telle chose m'avint ; »
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage

L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las
Les menteurs et traîtres appas.
Le las était usé : si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt : et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle,
Vit notre malheureux qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avaient attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,
Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiraient par cette aventure ;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et, du coup, tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et traînant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,

Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par le pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas ! Quand reviendront de semblables moments ?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?
Ah ! si mon coeur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

Le Singe et le Léopard

Le singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.
Ils affichaient chacun à part.
L'un d'eux disait : « Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu ; le roi m'a voulu voir ;
Et, si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau ; tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée! »
La bigarrure plaît. Partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait, bientôt, chacun sortit.
Le singe, de sa part, disait : « Venez, de grâce ;
Venez, Messieurs. Je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement ;
Moi, je l'ai dans l'esprit : votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler ;
Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs !
Non, Messieurs, pour un sou ; si vous n'êtes contents
Nous rendrons à chacun son argent à la porte. »
Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables ;
L'autre en moins d'un moment lasse les regardants.
Ô ! que de grands seigneurs au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents!

Le Gland et la Citrouille

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.
Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
« A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là
Hé parbleu ! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà ;
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé :
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo. »
Cette réflexion embarrassant notre homme :
« On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit »
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille ; et portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage.
« Oh ! Oh ! dit-il, je saigne ! et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison,
J'en vois bien à présent la cause. »

En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

L'Ecolier le Pédant et le Maître d'un jardin

Certain enfant qui sentait son collège,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilège
Qu'ont les pédants de gâter la raison,
Chez un voisin dérobaît, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
De plus beaux dons que nous offre Pomone
Avait la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportait son tribut ;
Car au printemps, il jouissait encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour, dans son jardin il vit notre écolier
Qui, grimpant, sans égard, sur un arbre fruitier,
Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance :
Même il ébrancherait l'arbre ; et fit tant, à la fin,
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint, suivi d'un cortège d'enfants :
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin,
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairait aucunement.

Le Statuaire et la statue de Jupiter

Un bloc de marbre était si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
« Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?
Il sera dieu : même si je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains ! faites des vœux :
Voilà le maître de la terre. »

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur
Le poète autrefois n'en dut guère,
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il était enfant en ceci ;
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le coeur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue

L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassaient violemment
Les intérêts de leur chimère :
Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour les mensonges.

La Souris métamorphosée en fille

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un bramin le fit : je le crois aisément ;
Chaque pays a sa pensée.
La souris était fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu ; mais le peuple bramin
Le traite en frère. Ils ont en tête
Que notre âme, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au sort : c'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
Que le fils de Priam pour elle aurait tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
« Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
— En ce cas, je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
— Soleil, s'écrie alors le bramin à genoux ;
C'est toi qui seras notre gendre.
— Non, dit-il, ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits ;
Je vous conseille de le prendre
— Eh bien ! dit le bramin au nuage volant,

Es-tu né pour ma fille ? — Hélas ! non ; car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point les droits de Borée. »
Le bramin fâché s'écria :
« Ô vent, donc, puisque vent y a
Viens dans les bras de notre belle! »
Il accourait : un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf passant à celui-là,
Il la renvoie, et dit : « J'aurais une querelle
Avec le rat, et l'offenser
Ce serait être fou, lui qui peut me percer. »
Au mot de rat, la Damoiselle
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat ! un rat : c'est de ces coups
Qu'Amour fait ; témoin telles et telle :
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient ; Cette fable
Prouve assez bien ce point ; mais, à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au soleil préférable,
En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce ? elle le mord pourtant.
Le rat devrait aussi renvoyer pour bien faire
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au soleil eût enfin remonté ;
Le soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsychose :
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin même ;
Car il faut, selon son système,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son âme en un trésor commun :
Toutes sont donc de même trempe ;

Mais agissant diversement
Selon l'organe seulement
L'une s'élève et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au soleil ? Un rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,
Les âmes des souris et les âmes des belles
Sont très différentes entre elles ;
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est à dire à la loi par le ciel établie :
Parlez au diable, parlez à la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

Le Fou qui vend la sagesse

Jamais auprès des fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les cours :
Le prince y prend plaisir ; car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules
Un fol allait criant par tous les carrefours
Qu'il vendait la sagesse, et les mortels crédules
De courir à l'achat ; chacun fut diligent.
On essayait force grimaces ;
Puis on avait pour son argent
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchaient ; mais que leur servait-il ?
C'étaient les plus moqués ; le mieux était de rire,
Ou de s'en aller, sans rien dire,
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou ? Le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes un jour alla trouver un sage,
Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : « Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront pour l'ordinaire
La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé : ce fou vend la sagesse. »

L'Huître et les Plaideurs

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venait d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser la proie ;
L'autre le pousse et dit : « Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'oeil bon, Dieu merci.
— Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre ; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
— Eh bien, vous l'avez vue ; et moi, je l'ai sentie. »
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles,
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

Le Loup et le Chien maigre

Autrefois carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sans espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison ; Carpillon n'eut pas tort :
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant, il faut que j'appuie
Ce que j'avancai lors, de quelque trait encor.
Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en allait l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : « Jà ne plaise à Votre Seigneurie
De me prendre en cet état là ;
Attendez : mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce, il faut, malgré moi, que j'engraisse.
Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'était point meilleur à prendre ;
Mais le drôle était au logis.
Il dit au loup par un treillis :
« Ami, je vais sortir ; et si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout à l'heure à toi. »
Ce portier du logis était un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.
Celui-ci s'en douta. « Serviteur au portier, »
Dit-il ; et de courir . il était fort agile ;
Mais il n'était pas fort habile :

Ce loup ne savait pas encor bien son métier.

Rien de trop

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement.
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cères,
Trop touffu bien souvent, épuise les guérets :
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire !
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons :
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout et tout broutèrent ;
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous ;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.
Il faudrait faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
Qui ne prêche en ceci. « Rien de trop » est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

Le cierge

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette, et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du Ciel
Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en français la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie ;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie ;
Et, nouvel Empédocle aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné ;
Ce cierge ne savait grain de philosophie.
Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
Il n'était pas plus fou que l'autre.

Jupiter et le Passager

O combien le péril enrichirait les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux Cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
« Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier ;
Il ne se sert jamais d'huissier.
— Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
Comment appelez-vous ces avertissements? »
Un passager pendant l'orage,
Avait voué cent boeufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants
N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
« Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :
C'est un parfum de boeuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part, je ne te dois plus rien. »
Jupiter fit semblant de rire ;
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs ; et n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or,
Bien comptés et d'un tel trésor :
On l'avait enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : « Mon camarade,
Tu te moques de nous ; meurs et va chez Pluton

Porter tes cent talents en don. »

Le Chat et le Renard

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en allaient en pèlerinage.
C'étaient deux vrais tartufs, deux archipatelins
Deux francs patte-pelus qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisait à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours.
Sans elle on dormirait toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
« Tu prétends être fort habile,
En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.
— Non, dit l'autre ; je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille. »
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.
Le chat dit au renard : « Fouille en ton sac, ami ;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr ; pour moi, voici le mien. »
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut.
Partout il tenta des asiles ;
Et ce fut partout sans succès ;
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles

L'étranglèrent du premier bond.
Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

Le Mari la Femme et le Voleur

Un mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyait malheureux.
Jamais oeillade de la dame,
Propos flatteur et gracieux,
Mot d'amitié ni doux sourire
Défiant le pauvre sire,
N'avaient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois, c'était un mari.
Il ne tint point à l'hyménée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les dieux ;
Mais quoi ? Si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,
Il en faisait sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand peur
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.
« Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me serait inconnu. Prends donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance ;
Prends le logis aussi. » Les voleurs ne sont pas
Gens honteux, ni fort délicats :
Celui-ci fit sa main.
J'infère de ce conte
Que la plus forte passion
C'est la peur ; elle fait vaincre l'aversion,

Et l'amour quelquefois ; quelquefois il la dompte :
J'en ai pour preuve cet amant
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement ;
Le conte m'en a plu toujours infiniment :
Il est bien d'une âme espagnole,
Et plus grande encore que folle.

Le Trésor et les deux Hommes

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse,
C'est à dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il ferait bien
De se pendre et finir lui-même sa misère,
Puisque aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :
Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille mesure
Fut la scène où devait se passer l'aventure.
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle au premier coup, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or.
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
« Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme ?
Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai. »
Le lacs était tout prêt ; il n'y manquait qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola peut-être
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent, le licou trouva maître.
L'avare rarement finit ses jours sans pleurs,
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,

Pour ses parents ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
Ce sont là de ses traits, elle s'en divertit :
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre ;
Et celui qui se pendit
S'y devait le moins attendre.

Le Singe et le Chat

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'était un très bon plat :
Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobaient tout : Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardaient rôti des marrons.
Les escroquer était une très bonne affaire ;
Nos galands y voyaient double profit à faire :
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : « Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître,
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes marrons verraient beau jeu. »
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Ecarte un peu la cendre, et retire les doigts ;
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque :
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on.
Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi

Le Milan et le Rossignol

Après que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie.
« Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?
Ecoutez plutôt ma chanson :
Je vous raconterai Térée et son envie,
— Qui, Térée ? Est-ce un mets propre pour les milans ?
— Non pas ; c'était un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle.
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun. »
Le milan alors lui réplique :
« Vraiment, nous voici bien ; lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique.
— J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles.
Pour un milan, il s'en rira :
Ventre affamé n'a point d'oreilles. »

Le Berger et son troupeau

« Quoi ? toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !
Toujours le loup m'en gôbera !
J'aurai beau les compter ! Ils étaient plus de mille.
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin ;
Robin mouton qui, par la ville
Me suivait pour un peu de pain,
Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde.
Hélas ! de ma musette il entendait le son ;
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin mouton ! »
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau.
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffirait pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
« Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton. »
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre.
Un loup parut : tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.
Haranguez de méchants soldats :
Ils promettent de faire rage ;
Mais, au moindre danger, adieu tout le courage ;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

Discours à Madame de la Sablière

Iris, je vous louerais : il n'est que trop aisé ;
Mais vous avez cent fois notre encens refusé,
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blame point ; je souffre cette humeur :
Elle est commune aux dieux, aux monarques aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
D'autres propos chez vous récompensent ce point :
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses,
Jusque là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon ; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie, Subtile, engageante et hardie.
On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
Où parler ? Ils disent donc
Que la bête est une machine ;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps.

Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
La première y meut la seconde ;
Une troisième suit : elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
« L'objet la frappe en un endroit ;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait. » Mais comment se fait-elle ?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose ;
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit ; comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait,
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire ; ni moi.
Cependant, quand aux bois

Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort.
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.
Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.
Non loin du Nord, il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains, car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'une et l'autre rive.
L'édifice résiste, et dure en son entier :
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit : commune en est la tâche ;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;
Maint maître d'oeuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon

Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.
Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :
Mais voici beaucoup plus ; écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du Nord vous sera mon garant :
Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman.
C'est le roi polonais. jamais un roi ne ment.
Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
Le sang qui se transmet des pères aux enfants
En renouvelle la matière.
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
Rendre Homère. Ah ! s'il le rendait,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure,
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?
Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;
Que la mémoire est corporelle ;

Et que, pour en venir aux exemples divers,
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement :
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent,
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même.
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême ;
Mais comment le corps l'entend-il ?
C'est là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main : mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les cieux et leur course rapide !
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts ;
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore ;
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignorait encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas ; l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point,
Que la plante, après tout, n'a point :
Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'OEUF

Deux rats cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un oeuf.
Le dîné suffisait à gens de cette espèce :
Il n'est pas besoin qu'ils trouvassent un boeuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils allaient de leur oeuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut : c'était maître renard.
Rencontre incommode et fâcheuse :
Comment sauver l'oeuf ? Le bien emballer,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner :
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'oeuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue
... Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit !
Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître. Par un
exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserais un morceau de matière,
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu ; car enfin si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée ? et sort-il pas de l'or

Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort :
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux ;
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré ;
Et ce trésor à part créé
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
Entrerait dans un point sans en être pressé,
Ne finirait jamais, quoique ayant commencé :
Choses réelles, quoique étranges.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière :
L'organe étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperait
L'autre âme imparfaite et grossière.

Les fables du livre X

[L'Homme et la Couleuvre](#)

[La Tortue et les deux Canards](#)

[Les Poissons et le Cormoran](#)

[L'Enfouisseur et son Compère](#)

[Le Loup et les Bergers](#)

[L'Araignée et l'Hirondelle](#)

[La Perdrix et les Coqs](#)

[Le Chien à qui on a coupé les oreilles](#)

[Le Berger et le Roi](#)

[Les Poissons et le Berger qui joue de la Flûte](#)

[Les deux Perroquets le Roi et son Fils](#)

[La Lionne et l'Ourse](#)

[Les deux Aventuriers et le Talisman](#)

[Les Discours à Monsieur le Duc de La Rochefoucauld](#)

[Le Marchand, le Gentilhomme le Pâtre et le Fils du roi](#)

L'Homme et la Couleuvre

Un homme vit une couleuvre :

« Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une oeuvre
Agréable à tout l'univers! »

A ces mots, l'animal pervers

(C'est le serpent que je veux dire,

Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),

A ces mots, le serpent, se laissant attraper,

Est pris, mis en un sac ; et ce qui fut le pire,

On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.

Afin de le payer toutefois de raison,

L'autre lui fit cette harangue :

« Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,

C'est être sot, meurs donc : ta colère et tes dents

Ne me nuiront jamais. » Le serpent, en sa langue,

Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourrait-on pardonner ?

Toi-même tu te fais ton procès. Je me fonde

Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.

Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice,

C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :

Selon ces lois, condamne-moi ;

Mais trouve bon qu'avec franchise

En mourant au moins je te dise

Que le symbole des ingrats,

Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. » Ces paroles

Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.

Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles.

Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;

Mais rapportons-nous-en. — Soit fait, » dit le reptile.

Une vache était là : on l'appelle ; elle vient :

Le cas est proposé. C'était chose facile :
« Fallait-il, pour cela, dit-elle, m'appeler ?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années ;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées :
Tout n'est que pour lui seul : mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée ; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille, il me laisse en un coin
Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !
Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu, j'ai dit ce que je pense. »
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit ?
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce boeuf. — Croyons, » dit la rampante.
Ainsi dit, ainsi fait. Le boeuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesse ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cères nous donne, et vend aux animaux ;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré ; puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le boeuf. L'homme dit : « Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur ;
Il cherche de grands mots et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. » L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge

Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs ;
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire :
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattait : c'était là son loyer,
Quoique, pendant tout l'an libéral il nous donne,
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?
De son tempérament, il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là! »
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense, ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. — J'en conviens : mais que faut-il faire ?
— Parler de loin ou bien se taire.

La Tortue et les deux Canards

Une Tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays,
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère :
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux Canards à qui la commère
Communica ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire :
Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique,
Vous verrez mainte République,
Maint Royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La Tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule en travers on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise.
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre Oïson.
Miracle, criait-on. Venez voir dans les nues
Passer la Reine des Tortues.
— La Reine. Vraiment oui. Je la suis en effet ;
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.

Son indiscretion de sa perte fut cause.
Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage.
Ce sont enfants tous d'un lignage.

Les Poissons et le Cormoran

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un Cormoran n'eût mis à contribution.
Viviers et réservoirs lui payaient pension.
Sa cuisine allait bien : mais, lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout Cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffrait une disette extrême.
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un Etang
Cormoran vit une Ecrevisse.
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple. Il faut qu'il périsse :
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'Ecrevisse en hâte s'en va
Conter le cas : grande est l'émute.
On court, on s'assemble, on députe
A l'Oiseau : Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garand ?
Etes-vous sûr de cette affaire ?
N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ?
— Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous ?
— N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
Un Vivier que nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,

Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là Cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En aurait aussi bien croqué sa bonne part ;
Qu'importe qui vous mange ? homme ou loup ; toute panse
Me paraît une à cet égard ;
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

L'Enfouisseur et son Compère

Un Pinsemaille avait tant amassé
Qu'il ne savait où loger sa finance.
L'avarice, compagne et soeur de l'ignorance,
Le rendait fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire ;
Car il en voulait un, et voici sa raison :
L'objet tente ; il faudra que ce monceau s'altère,
Si je le laisse à la maison ;
Moi-même de mon bien je serai le larron.
Le larron, Quoi jouir, c'est se voler soi-même !
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême ;
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire.
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin ;
Il aima mieux la terre, et prenant son compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps, l'homme va voir son or :
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
Lui dire : Apprêtez-vous ; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois sans qu'il y manquât rien.
Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,

Plus n'entasser, plus n'enfouir ;
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.
Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

Le Loup et les Bergers

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
« Je suis haï, dit-il ; et de qui ? d'un chacun.
Le loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte ;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte :
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans publier ;
Il n'est marmot osant crier
Que du loup aussitôt sa mère ne menace.
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien ! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle ?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle? »
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôti,
Mangeants un agneau cuit en broche.
« Oh ! oh ! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent : voilà ses gardiens
S'en repaissant eux et leurs chiens ;
Et moi, loup, j'en ferai scrupule ?
Non, par tous les dieux ! non, je serais ridicule :
Thibault l'agnelet passera,
Sans qu'à la broche je le mette ;

Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendrera. »
Ce loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux ; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons ?
Ils n'auront ni croc ni marmite ?
Bergers, bergers ! le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en ermite ?

L'Araignée et l'Hirondelle

« O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie !
Progné me vient enlever les morceaux ;
Caracolant, frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire ; et mon réseau
En serait plein sans ce maudit oiseau :
Je l'ai tissu de matière assez forte. »
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignait l'araignée autrefois tapissière,
Et qui, lors étant filandière,
Prétendait enlacer tout insecte volant.
La soeur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion happait mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandaient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée :
L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout.
Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis
A la première ; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

La Perdrix et les Coqs

Parmi de certains coqs incivils, peu galants,
Toujours en noise, et turbulents,
Une perdrix était nourrie.
Son sexe et l'hospitalité,
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feraient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respect,
Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée ;
Mais, sitôt qu'elle eût vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle même et se percer les flancs ;
Elle se consola. « Ce sont leurs moeurs, dit-elle ;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits ;
Il est des naturels de coqs et de perdrix.
S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;
Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement. »

Le Chien à qui on a coupé les oreilles

« Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître ?
Le bel état où me voici !
Devant les autres chiens oserai-je paraître ?
Ô rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous feraient choses pareilles... »
Ainsi criait Mouflar, jeune dogue ; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyait perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnait beaucoup ; car étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'aurait fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre.
Témoin Maître Mouflar armé d'un gorgerin ;
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main :
Un loup n'eût su par où le prendre.

Le Berger et le Roi

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison ;
Je ne vois point de coeur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un Amour et l'autre Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire ;
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferais bien voir ; mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.
Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du berger, de très notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
« Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes ;
Je te fais juge souverain. »
Voilà notre berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout
Il avait du bon sens ; le reste vient ensuite.
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
« Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ?
Vous, favori ! vous, grand ! Défiez-vous des rois ;
Leur faveur est glissante : on s'y trompe ; et le pire
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami ; craignez tout. » L'autre rit,
Et notre ermite poursuivit :

« Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;
Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendait grâce au Ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : « Que tenez-vous, ô dieux !
« Jetez cet animal traître et pernicieux,
« Ce serpent ! — C'est un fouet. — C'est un serpent, vous dis-je.
« A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
« Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?
« Mon fouet était usé ; j'en retrouve un fort bon :
« Vous n'en parlez que par envie. »
L'aveugle enfin ne le crut pas ;
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégoûté piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
— Eh ! que me saurait-il arriver que la mort ?
— Mille dégoûts viendront, » dit le prophète ermite.
Il en vint en effet, l'ermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant, par maint ressorts,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts :
« De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. »
Le prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva partout que médiocrité,
Louanges du désert et de la pauvreté :
C'étaient là ses magnificences.
« Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures. »
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,

Et, je pense, aussi sa musette.

« Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais

N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,

Je vous reprends : sortons de ces riches palais

Comme l'on sortirait d'un songe !

Sire, pardonnez-moi cette exclamation.

J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte.

Je m'y suis trop complu ; mais qui n'a dans la tête

Un petit grain d'ambition? »

Les Poissons et le Berger qui joue de la Flûte

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisait raisonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantait un jour le long des bords
D'une onde arrosant les prairies
Dont Zéphire habitait les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchait ;
Mais nul poisson ne s'approchait :
La bergère perdait ses peines.
Le berger, qui, par ses chansons,
Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : « Citoyens de cette onde,
Laissez votre Naïade en sa grotte profonde ;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle ;
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement ;
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal ;
Et, quand à quelques-uns l'appât serait fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie. »
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet ;
L'auditoire était sourd, aussi bien que muet :
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
S'en étant aux vents envolées,
Il tendit un long rets . Voilà les poissons pris ;
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.
Ô vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,

Rois, qui croyez gagner par raisons les esprits
D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout.
Il y faut une autre manière :
Servez-vous de vos rets ; la puissance fait tout.

Les deux Perroquets le Roi et son Fils

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôl d'un roi faisaient leur ordinaire.
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisaient leurs favoris.
L'âge liait une amitié sincère
Entre ces gens : les deux pères s'aimaient ;
Les deux enfants, malgré leur coeur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient,
Nourris ensemble, et compagnons d'école.
C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet,
Car l'enfant était prince, et son père monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque,
Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisait aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspect,
S'attira de tels coups d'aile,
On crut qu'il n'en pourrait guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard crie et se désespère,
Le tout en vain ; ses cris sont superflus ;
L'oiseau parleur est déjà dans la barque :
Pour dire mieux : l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
Le haut d'un pin. Là, dans le sein des dieux,

Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
« Ami, reviens chez moi ; que nous sert de pleurer ?
Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous ; mon fils fut l'agresseur :
Mon fils ! non ; c'est le sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avait écrit de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage. »
Le perroquet dit : « Sire roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ?
Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,
Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
Mais, que la Providence, ou bien que le Destin
Règle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'achèverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense ;
Je le crois : cependant il le faut, pour le mieux,
Eviter ta main et tes yeux.
Sire roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine :
Ne me parle point de retour :
L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil contre l'amour. »

La Lionne et l'Ourse

Mère lionne avait perdu son fan :
Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée
Poussait un tel rugissement
Que tout la forêt était importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes :
Nul animal n'était du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit : « Ma commère,
Un mot sans plus : tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avaient-ils ni père ni mère ?
— Ils en avaient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi ?
— Moi, me taire ! moi, malheureuse ?
Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
Une vieilleuse douloureuse !
— Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ?
— Hélas ! c'est le destin, qui me hait. » Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.
Misérables humains, ceci s'adresse à vous.
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque en pareil cas, se croit haï des cieus,
Qu'il considère Hécube, il rendra grâce aux dieux.

Les deux Aventuriers et le Talisman

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux.
Ce dieu n'a guère de rivaux ;
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'Histoire.
En voici pourtant un, que de vieux talismans
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageait de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau :
« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
« De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
« Tu n'as qu'à passer ce torrent ;
« Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
« Que tu verras couché par terre,
« Le porter d'une haleine, au sommet de ce mont
« Qui menace les cieux de son superbe front. »
L'un des deux chevaliers saigna du nez. Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il, et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant aller s'embarrasser ?
Quelle ridicule entreprise !
Le sage l'aura fait par tel art et de guise
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :
Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton :
Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?
On nous veut attraper dedans cette écriture ;
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant :
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant. »

Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter ; et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en disait autant quand on le fit saint père :
(Serait-ce bien une misère
Que d'être pape ou d'être roi?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

Les Discours à Monsieur le Duc de La Rochefoucauld

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte,
En mille occasions, comme les animaux :
« Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets, et la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits ;
J'entends les esprits corps, et pétris de matière. »
Je vais prouver ce que je dis.
A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe
Je foudroie, à discrétion,
Un lapin qui n'y pensait guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'oeil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.
Le bruit d'un coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité :
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt ; je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.
Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port

Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage ;
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.
Quand les chiens étrangers passent par quelque endroit,
Qui n'est pas de leur détroit,
Je laisse à penser quelle fête !
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents,
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur et de gloire,
Aux gouverneurs d'Etat, à certains courtisans,
A gens de tout métier, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau,
La coquette et l'auteur sont de ce caractère :
Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourraient appuyer mon discours ;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser.
Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise ;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde

Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

Le Marchand, le Gentilhomme le Pâtre et le Fils du roi

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire,
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avait rassemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
« La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome. »
Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler ; croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison ;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées ?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un (c'était le marchand) savait l'arithmétique :
« A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
— J'enseignerai la politique, »
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
« Moi, je sais le blason ; j'en veux tenir école. » »

Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole !
Le pâtre dit: " Amis, vous parlez bien ; mais quoi ?
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi ?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera. »
A ces mots, le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant
Qu'ils lassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours ;
Et grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

Les fables du livre XI

[Le Lion](#)

[Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter](#)

[Le Fermier le Chien et le Renard](#)

[Le songe d'un habitant du Mogol](#)

[Le Lion le Singe et les deux Anes](#)

[Le Loup et le Renard](#)

[Le Paysan du Danube](#)

[Le Vieillard et les trois jeunes Hommes](#)

[Les Souris et le Chat-huant](#)

[Epilogue](#)

Le Lion

Sultan Léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,
Force boeufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son vizir le renard,
Vieux routier, et bon politique.
« Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin ;
Son père est mort ; que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au Destin
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête. »
Le renard dit, branlant la tête :
« Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié ;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié ;
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre ;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être ; sinon
Tâchez de l'affaiblir. » La harangue fut vaine.
Le sultan dormait lors ; et dedans son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui : l'alarme se promène

De toutes parts ; et le vizir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
« Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide :
Plus ils sont, plus il coûte ; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part de mouton.
Apaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton :
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
Joignez-y quelque bœuf ; choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. » Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal ; et force Etats
Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fût ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignaient fut le maître.
Proposez-vous d'avoir un lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître.

Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tirait l'origine,
Avait l'âme toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu
Faisait sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.
Flore aux instants riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le coeur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devait, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,
Que les enfants des autres dieux :
Il semblait qu'il n'agît que par réminiscence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement !
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assemble les dieux, et dit : « J'ai su conduire
Seul et sans compagnon jusqu'ici l'univers ;
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :
C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. » Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé que chacun applaudit.

Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit.
« Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe, et grossi cet empire.
— Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
— Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres renaissant sans cesse dans les coeurs.
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers plus battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus. »
Quant ce vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montrerait tout.
L'Amour avait raison : de quoi ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire?

Le Fermier le Chien et le Renard

Le loup et le renard sont d'étranges voisins
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettait à toute heure
Les poules d'un fermier ; et quoique des plus fins,
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au compère un embarras léger.
« Hé quoi ! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi ?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnaie
Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie !
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard ? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé. »
Roulant en son coeur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots
Chacun était plongé dans un profond repos ;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil

Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité conter le fier Atride
Joncha son camp de morts on vit presque détruit
L'ost des grecs ; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax, aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien c'est l'ordinaire usage.
« Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage ?
— Que ne l'évitiez-vous ? C'eût été plus tôt fait
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos? »
Ce chien parlait très à propos
Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un maître,
Mais n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valait rien
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

Le songe d'un habitant du Mogol

Jadis certain Mogol vit en songe un vizir
Aux Champs Elysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée
Le même songeur vit en une autre contrée
Un ermite entouré de feux,
Qui touchait de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire
Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit « Ne vous étonnez point ;
Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce vizir quelquefois cherchait la solitude ;
Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour. »

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ?
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles ?
Quand pourront les neuf soeurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos moeurs différentes !

Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond, et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

Le Lion le Singe et les deux Anes

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe maître ès arts chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci « Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'Etat à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre ; car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là, votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
— Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et de l'autre.
— Toute espèce, dit le docteur,
(Et je commence par la nôtre)
Toute profession s'estime dans son coeur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente très bien

Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.
L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louaient tour à tour, comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère
« Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
« L'homme, cet animal si parfait ? Il profane
« Notre auguste nom, traitant d'âne
« Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot
« Il abuse encore d'un mot,
« Et traite notre rire et nos discours de braire.
« Les humains sont plaisants de prétendre exceller
« Par-dessus nous ! Non, non c'est à vous de parler,
« A leurs orateurs de se taire
« Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens
« Vous m'entendez, je vous entends ;
« Il suffit. Et quant aux merveilles
« Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
« Philomèle est au prix novice dans cet art
« Vous surpassez Lambert ». L'autre baudet repart
« Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles. »
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés,
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner ; chacun d'eux croyait faire,
En prisant ses pareils une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.
J'en connais beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets mais parmi les puissances,
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeraient entre eux les simples Excellences,
S'ils osaient, en des Majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que Votre Majesté gardera le secret.
Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fit voir, entre autre chose,

L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour il y faut plus de temps. »

Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat ;
Et notre maître ès arts, qui n'était pas un fat,
Regardait ce lion comme un terrible sire.

Le Loup et le Renard

Mais d'où vient qu'au renard Esope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine.
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tirait d'affaire ?
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vint au puits.
Le temps, qui toujours marche, avait, pendant deux nuits,
Echancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire Renard était désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par là. L'autre dit : « Camarade,

Je veux vous régaler voyez-vous cet objet ?
C'est un fromage exquis le dieu Faune l'a fait ;
La vache lo donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure ;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai mis là exprès. »
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire ;
Il descend, et son poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut Maître Renard.

Ne nous moquons point nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement ;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

Le Paysan du Danube

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Esope et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue ;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché
Sous un sourcil épais il avait l'oeil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue
« Romains, et vous Sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,

L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivons en paix d'heureux champs, et nos mains
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l'adresse et le courage
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée ;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes,
Nous laissons nos chères compagnes ;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,

Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés
Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice ;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois ; encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère. »
A ces mots, il se couche, et chacun étonné
Admire le grand coeur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice ; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres prêteurs ; et par écrit
Le Sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes

Un octogénaire plantait.

« Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge! »

Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage ;
Assurément il radotait.

« Car, au nom des dieux, je vous prie,

Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?

Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?

Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;

Quittez le long espoir et les vastes pensées ;

Tout cela ne convient qu'à nous.

— Il ne convient pas à vous-même,

Repartit le vieillard. Tout établissement

Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes

De vos jours et des miens se joue également.

Nos termes sont pareils par leur courte durée.

Qui de nous des clartés de la voûte azurée

Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment

Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage

Eh bien ! Défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui

J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux. »

Le vieillard eut raison l'un des trois jouvenceaux

Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;

L'autre, afin de monter aux grandes dignités,

Dans les emplois de Mars servant la République,

Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter ;
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

Les Souris et le Chat-huant

Il ne faut jamais dire aux gens
« Ecoutez un bon mot, oyez une merveille. »
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeaient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
Et de son bec avait leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnait il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux souris, le compagnon chassa
Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite ; et les jambes coupées
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvait, joint aussi le soin de santé.
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre
Elle allait jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un Cartésien s'obstine
A traiter ce hibou de monstre et de machine ?
Quel ressort lui pouvait donner

Le conseil de tronquer un peuple mis en mue ?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit
« Quand ce peuple est pris, il s'enfuit ;
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout, il est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je pas garder ? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment ? Otons-lui les pieds. » Or trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite ?
Quel autre art de penser Aristote et sa suite
Enseignent-ils par votre foi ?

NOTE DE LA FONTAINE :

Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

Epilogue

C'est ainsi que ma muse, aux abords d'une onde pure
Traduisait en langue des Dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntants la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage ;
Car tout parle dans l'univers ;
Il n'est rien qui n'ait son langage :
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon oeuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favori des neuf soeurs, achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;
Sous ces inventions, il faut l'envelopper,
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe ; et, d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favori des neuf Soeurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque.

Les fables du livre XII

[Fable 0 : Dédicace à Monseigneur le Duc de Bourgogne](#)
[Les Compagnons d'Ulysse](#)
[Le Chat et les deux Moineaux](#)
[Du Thésauriseur et du Singe](#)
[Les deux Chèvres](#)
[Le vieux Chat et la jeune Souris](#)
[Le Cerf malade](#)
[La Chauve-souris le Buisson et le Canard](#)
[La Querelle des Chiens et des Chats et celle des chats et des souris](#)
[Le Loup et le Renard](#)
[L'Ecrevisse et sa Fille](#)
[L'Aigle et la Pie](#)
[Le Milan le roi et le Chasseur](#)
[Le Renard les Mouches et le Hérisson](#)
[L'Amour et la Folie](#)
[Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat](#)
[La Forêt et le Bûcheron](#)
[Le Renard, le Loup et le Cheval](#)
[Le Renard et les Poulets d'Inde](#)
[Le Singe](#)
[Le Philosophe Scythe](#)
[L'Eléphant et le Singe de Jupiter](#)
[Un Fou et un Sage](#)
[Le Renard anglais](#)
[Daphnis et Alcimadure](#)
[Philémon et Baucis](#)
[La Matrone d'Ephèse](#)
[Belphégor](#)
[Les Filles de Minée](#)
[Le Juge arbitre l'Hospitalier et le Solitaire](#)

Fable 0 : Dédicace à Monseigneur le Duc de Bourgogne

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles ainsi que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; et si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger des ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Esopé sont une ample matière pour ses talents, elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ses mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée ; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblis : quand vous

souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y puissiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toutes les modérations que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les Etats de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. et sont des sujets au-dessus de nos paroles ; je les laisse à de meilleures plumes que la mienne et suis avec un profond respect, Monseigneur,
Votre très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur
De La Fontaine

Les Compagnons d'Ulysse

Prince, l'unique objet du soin des Immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma Muse ;
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.
Le héros dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque Dieu le retient (c'est notre souverain),
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin ;
Cette rapidité fut alors nécessaire ;
Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout
Le Sens et la Raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes
Qui métamorphosaient en bêtes les humains.
Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erraient au gré du vent, de leurs sorts incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenait alors sa cour.

Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison ;
Quelques moments après, leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux différents
Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme ;
Il s'en vit de petits « exemplum ut Talpa ».
Le seul Ulysse en échappa ;
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignait à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien.
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse était trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture.
Il obtint qu'on rendrait à ces Grecs leur figure.
« Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphé, accepter ?
Allez le proposer de ce pas à la troupe. »
Ulysse y court et dit « L'empoisonneuse coupe
A son remède encore ; et je viens vous l'offrir
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?
On vous rend déjà la parole. »
Le lion dit, pensant rugir
« Je n'ai pas la tête si folle ;
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !
J'ai griffe et dent, et mets en pièces qui m'attaque.
Je suis roi deviendrai-je un citoyen d'Ithaque !
Tu me rendras peut-être encor simple soldat
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse du lion court à l'ours « Eh ! mon frère,
Comme te voilà fait ! Je t'ai vu si joli !
— Ah ! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière

Comme me voilà fait ? comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je me rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je ? va-t-en, suis ta route et me laisse
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse.
Et te dis tout net et tout plat
Je ne veux point changer d'état. »
Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus
« Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver la bergerie
Tu menais une honnête vie.
Quitte ces bois et redeviens,
Au lieu de ce loup, homme de bien.
— En est-il ? dit le loup pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;
Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village ?
Si j'étais homme, par ta foi,
Aimerais-je moins le carnage ?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse fit à tous une même semonce.
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les lois, suivre leur appétit,
C'était leurs délices suprêmes ;
Tous renonçaient au lûs de belles actions.
Ils croyaient s'affranchir suivant leurs passions,

Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile
C'était sans doute un beau projet
Si ce choix eût été facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts,
Ils ont force pareils en ce bas univers
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine.
[Vous raisonnez sur tout : les ris et les amours
Tiennent souvent chez vous de solides discours :
Je leur veux proposer bientôt une matière
Noble, d'un très grand art, convenable aux héros ;
C'est la louange ; ses propos
Sont faits pour occuper votre âme tout entière.]

Le Chat et les deux Moineaux

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau
La cage et le panier avaient mêmes pénates ;
Le chat était souvent agacé par l'oiseau
L'un s'escrimait du bec, l'autre jouait des pattes.
Ce dernier toutefois épargnait son ami.
Ne le corrigeant qu'à demi,
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa fêrule.
Le passereau, moins circonspect,
Lui donnait force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maître chat excusait ces jeux
Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge
Une longue habitude en paix les maintenait ;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton ;
Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;
Et Raton de prendre parti
« Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami !
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre ?
Non, de par tous les chats ! » Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. « Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat ! »
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela, toute fable est un oeuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre
Prince, vous les aurez incontinent trouvés
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma Muse
Elle et ses soeurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

Du Thésauriseur et du Singe

Un homme accumulait. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
Pour sûreté de son trésor,
Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite
Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassait toujours
Il passait les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche
Car il trouvait toujours du mécompte à son fait.
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître
Jetait quelque doublon toujours par la fenêtre,
Et rendait le compte imparfait
La chambre, bien cadenassée,
Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour, Dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auxquels donner le prix
Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits ;
Les raisons en seraient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal qui ne songeait qu'à nuire,
Détachait du monceau, tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la rose ;
Eprouvait son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal qui se font souhaiter

Par les humains sur toute chose.
S'il n'avait entendu son compteur à la fin
Mettre la clé dans la serrure,
Les ducats auraient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure ;
Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage!

Les deux Chèvres

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune ; elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices.
Rien ne peut arrêter cet animal grim pant.
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part.
L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont ;
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devaient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.
Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
De compter dans leur race, (à ce que dit l'histoire),
L'une certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée ;

Et l'autre la chèvre Amalthée,
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chute fut commune.
Toutes deux tombèrent dans l'eau.
Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la Fortune.

Le vieux Chat et la jeune Souris

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerais-je une fable nommée
Le chat et la souris ?
Dois-je représenter dans ces vers une belle
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des coeurs que des charmes ont pris
Comme le chat et la souris ?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?
Rien ne lui convient mieux et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris ?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre, et, si je ne m'abuse,
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits
Le jeune prince alors se jouerait de ma muse
Comme le chat de la souris.

LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis

« Laissez-moi vivre une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerais-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde ?
D'un grain de blé je me nourris
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre attendez quelque temps
Réservez ce repas à Messieurs vos enfants. »
Ainsi parlait au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit « Tu t'es trompée
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?
Tu gagnerais autant à parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner ? cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas
Meurs, et va-t-en, tout de ce pas,
Haranguer les soeurs filandières
Mes enfants trouveront assez d'autres repas. »
Il tint parole ; et, pour ma fable,
Voici le sens moral qui peut y convenir
La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir ;
La vieillesse est impitoyable.

Le Cerf malade

En pays pleins de cerfs, un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins multitude importune.
« Eh ! messieurs, laissez-moi mourir.
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expédie ; et finissez vos pleurs. »
Point du tout les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu s'en allèrent
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est à dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du cerf en déchet de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme !
Ô temps ! ô moeurs ! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

La Chauve-souris le Buisson et le Canard

Le buisson, le canard et la chauve-souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisaient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avaient des comptoirs, des facteurs, des agents
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise et de recette.
Tout allait bien ; quand leur emplette,
En passant par certains endroits,
Remplis d'écueils, et fort étroits,
Et de trajet très difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile ;
Ou plutôt il n'en poussa point ;
Le plus petit marchand est savant sur ce point
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte
Ne put se réparer le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert.
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les sergents et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,
N'occupaient le trio à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochait les passants à tous coups.
« Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises

Que certains gouffres nous ont prises. »
Le plongeon sous les eaux s'en allait les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher
Pendant le jour nulle demeure
Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'allait cacher.

Je connais maint detteur qui n'est ni souris-chauve,
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

La Querelle des Chiens et des Chats et celle des chats et des souris

La discorde a toujours régné dans l'univers ;
Notre monde en fournit mille exemples divers
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire.
Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle !
Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,
Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Edifiait tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine.
Quoi qu'il en soit, cet altercas
Mit en combustion la salle et la cuisine
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un règlement dont les chats se plainquirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent.

Dans un recoin où d'abord leurs agents les cachèrent,
Les souris enfin les mangèrent.
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
En pâtit maint vieux chat, fin, subtil, et narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient sur un rien, plus de trois quarts du temps.
Humains, il vous faudrait encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles.

Le Loup et le Renard

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état ?
Tel voudrait bien être soldat
A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Hé ! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poète
Ni tous ni si bien exprimés.
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette
C'est mon talent, mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète ;
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères ;
Et ce temps-ci n'en produit guères.

Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : « Notre cher, pour tous mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard
J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
— Je le veux, dit le loup ; il m'est mort un mien frère
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. »
Il vint, et le loup dit « Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau. »
Le renard, ayant mis la peau,
Répétait les leçons que lui donnait son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien ;
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville
Mères, brus et vieillards, au temple couraient tous.
L'ost au peuple bêlant crut voir cinquante loups
Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelque pas de là,
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?

Prétendre ainsi changer est une illusion
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue et la morale.

L'Écrevisse et sa Fille

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
Je pourrais l'appliquer à certain conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
Louis et le destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disait :
« Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
— Et comme vous allez, vous même, dit la fille.
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu? »

Elle avait raison ; la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots :
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne,
Surtout au métier de Bellone :

Mais il faut le faire à propos.

L'Aigle et la Pie

L'aigle, reine des airs, avec Margot la pie,
Différentes d'humeur, de langage et d'esprit,
Et d'habit,
Traversaient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agasse eut peur ; mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : « Allons de compagnie ;
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie. »
Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savait notre agasse.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère :
« Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, mamie ; adieu ; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour :
C'est un fort méchant caractère. »
Margot ne demandait pas mieux.
Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux :
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au coeur tout différent, s'y rendent odieux,
Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses.

Le Milan le roi et le Chasseur

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance :
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre coeur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.
Puissent ses désirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées !
Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.
J'en prends ses charmes pour témoins ;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
D'en qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ces grâces assaisonne :
Le Ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer

A ce qui sait se faire aimer :
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie ;
Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur,
Etant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnait prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de Sa Majesté.
— Quoi ! sur le nez du roi ! — Du roi même en personne.
— Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne ?
— Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un :
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Serait se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point : les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste : on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre, et le poing ; mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicherait là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.
Il quitte enfin le roi qui dit : « Laissez aller
Ce milan et celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois :
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice. »
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis

Elèvent de tels faits, par eux si mal suivis :
Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle ;
Et le veneur l'échappa belle,
Coupable seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.
Ils n'avaient appris à connaître
Que les hôtes des bois : était-ce un si grand mal ?
Pilpay fait du Gange arriver l'aventure.
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher.
Le roi même ferait scrupule d'y toucher.
« Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'était point au siège de Troie ?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts :
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons,
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatiles,
Ayant dans les airs leurs familles. »
Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière :

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans ;
C'est le non plus ultra de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon des présents
Il croyait sa fortune faite :
Quand l'animal porte-sonnette,
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,

Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.
Lui de crier ; chacun de rire.
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri ? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi,
Je ne l'ose assurer, mais je tiendrais un roi
Bien malheureux, s'il n'osait rire :
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourcil,
Jupiter et le peuple immortel rit aussi.
Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison ;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau ? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

Le Renard les Mouches et le Hérisson

Aux traces de son sang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois,
Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Il accusait les dieux, et trouvait fort étrange
Que le sort à tel point le voulut affliger,
Et le fit aux mouches manger.
« Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts !
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?
Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile ?
Va ! le ciel te confonde, animal importun ;
Que ne vis-tu sur le commun ? »
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité :
« Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
— Garde-t'en bien, dit l'autre ; ami, ne le fais pas :
Laisse-les, je t'en prie, achever leur repas.
Ces animaux sont soûls ; une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle. »

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

L'Amour et la Folie

Tout est mystère dans l'amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.
La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux ;
L'autre n'eut pas la patience ;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas :
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande :
Le dommage devait être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat

Je vous gardais un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondait la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on aurait adorée.
Sur le portail j'aurais ces mots écrits :
PALAIS SACRE DE LA DEESSE IRIS ;
Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
Car Junon même et le maître des dieux
Serviraient l'autre, et seraient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru ;
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auraient amplement contenu
Toute sa vie, agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des états font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurais fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce coeur vif et tendre infiniment

Pour ses amis et non point autrement,
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grâce de femme,
Ne se peut, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma Muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grâce, au devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que le simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer :
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivaient ensemble unis : douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assurait leur félicité.
Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'allait ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit, et le rat, à l'heure du repas,

Dit aux amis restants : « D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés ?
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés? »
A ces paroles, la tortue
S'écrie et dit : « Ah si j'étais,
Comme un corbeau, d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irais
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger :
Car, à l'égard du coeur, il en faut mieux juger. »
Le corbeau part à tire d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piège, et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avait trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
« L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriverait-elle ?
Après la mort de la gazelle. »
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les noeuds du lacs : on peut penser la joie.

Le chasseur vient et dit : « Qui m'a ravi ma proie? »
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :
Et le chasseur à demi-fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
« D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie. »
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille
Autour des noeuds du sac tant opère et travaille,
Qu'il délivre encor l'autre soeur,
Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille ferait le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun est nécessaire.
Portemaison l'infante y tient de tels propos,
Que Monsieur du corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messenger.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun en son endroit
S'entremet, agite et travaille.
A qui donner le prix ? Au coeur, si l'on m'en croit.

La Forêt et le Bûcheron

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avait emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche.
« Il irait employer ailleurs son gagne-pain ;
Il laisserait debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes. »
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.
Voilà le train du monde et de ses sectateurs.
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindrait là-dessus !
Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode

Le Renard, le Loup et le Cheval

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : « Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand ; j'en ai ma vue encore toute ravie.
— Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant.
Fais-moi son portrait, je te prie.
— Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerais la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie. »
Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
« Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendraient volontiers comment on vous appelle. »
Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
Leur dit : « Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs ;
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »
Le renard s'excusa sur son peu de savoir.
« Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;
Ils sont pauvres et n'ont qu'un trou pour tout avoir ;
Ceux du loup, gros Messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »
Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup ; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,
Mal en point, sanglant et gâté.
« Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :

Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie. »

Le Renard et les Poulets d'Inde

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servait de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : « Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !
Non, par tous les dieux, non! » Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, semblait, contre le sire,
Vouloir favoriser la dindonnière gent.
Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Harlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevait sa queue, il la faisait briller,
Et cent mille autres badinages.
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller :
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tombait quelqu'un : autant de pris,
Autant de mis à part ; près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.
Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

Le Singe

Il est un singe dans Paris
A qui l'on avait donné femme.
Singe en effet d'aucuns maris,
Il la battait. La pauvre dame
En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
Il éclate en cris superflus :
Le père en rit : sa femme est morte.
Il a déjà d'autres amours,
Que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.
N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :
La pire espèce, c'est l'auteur.

Le Philosophe Scythe

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
Ebranchait, émondait, ôtait ceci, cela,
Corrigeant partout la nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda :
« Pourquoi cette ruine ? Etait-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;
Laissez agir la faux du Temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
— J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'abattant,
Le reste en profite d'autant. »
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure,
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme

Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos coeurs le principal ressort ;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

L'Éléphant et le Singe de Jupiter

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champs clos.
Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée, avait paru dans l'air.
Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venait trouver sa Grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son Excellence.
L'autre était préparé sur la légation :
Mais pas un mot : l'attention
Qu'il croyait que les dieux eussent à sa querelle
N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant ?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même :
« Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême.
Toute sa cour verra beau jeu.
— Quel combat? » dit le singe avec un front sévère.
L'éléphant repartit : « Quoi ? vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas ?
Qu'Eléphantide a guerre avecque Rhinocère ?
Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.
— Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,

Repartit Maître Gille : on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris. »
L'éléphant, honteux et surpris,
Lui dit : « Et parmi nous que venez-vous donc faire ?
— Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis :
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux. »

Un Fou et un Sage

Certain fou poursuivait à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et lui dit : « Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci :
Tu fatigues assez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, est digne de loyer.
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer ;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire. »
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.
Auprès des rois, il est de pareils fous :
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.

Le Renard anglais

Le bon coeur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux .
Tout cela méritait un éloge pompeux ;
Il en eût été moins selon votre génie :
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament :
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens à pénétrer l'emportent sur les autres
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres .
Vos renards sont plus fins, je m'en vais le prouver
Par un d'eux qui, pour se sauver
Mit en usage un stratagème
Non encore pratiqué, des mieux imaginés.
Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire.
Là, des animaux ravissants,
Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.
Leur confrère, aux abois entre ces morts s'arrange.

Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leurs chefs en défaut, ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute parvenues
A l'endroit où pour mort, le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
« Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.
Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle! » Il y vint, à son dam.
Voilà maint basset clabaudant,
Voilà notre renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyait qu'il en irait de même
Que le jour qu'il tendît de semblables panneaux :
Mais le pauvre, ce coup, y laissa ses houseaux.
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'aurait pas cependant un tel tour inventé ;
Non point par peu d'esprit ; est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet ;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre.
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers
Et se font écouter des nations étrangères.
Votre prince vous dit un jour
Qu'il aimait mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muse.

C'est peu de chose ; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'île de Cythère ?
Vous voyez par là que j'entends
Mazarin, des Amours déesse tutélaire.

Daphnis et Alcimadure

Aimable fille d'une mère
A qui seule aujourd'hui mille coeurs font la cour,
Et quelques-uns encor que vous garde l'Amour,
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc... Mais tout dire,
Ce serait trop ; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
Je louerai seulement un coeur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit :
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choses :
Il les dit mieux que je ne fais,
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir :
On l'appelait Alcimadure :
Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure
Et ne connaissant autres lois
Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles ;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :

Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs ?
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce coeur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir.
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! ce fut au vent qu'il raconta sa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
Joignait aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
« J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux ;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre coeur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien,
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où votre image se contemple,
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai près de ce temple un simple monument ;
On gravera sur la bordure :
Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,
Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
De la cruelle Alcimadure. »
A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
Il aurait poursuivi ; la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment

Pour donner quelques pleurs au sort de son amant.
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue,
Echo redit ces mots dans les airs épandus :
« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Erèbe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr
Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide.

Philémon et Baucis

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux ;
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste :
Le sage y vit en paix, et méprise le reste ;
Content de ces douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.
Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps.
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
Clothon prenait plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composaient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient !
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.

Il part avec son fils, le dieu de l'Eloquence ;
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux :
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre ; aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons ;
Usez-en ; saluez ces pénates d'argile :
Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point : faites tiédir cette onde ;
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs ;
Et, pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la Fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.

Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant :
Philémon reconnut ce miracle évident ;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent ;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
« Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel Hôte ?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux ?
C'est le coeur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde ;
Ils lui préféreront les seuls présents du coeur. »
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
La volatile échappe à sa tremblante main ;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs Hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos coeurs !
Il dit : et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine ;
Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent ;
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants

Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure ;
Sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères destins.
Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes.
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;
Le chaume devient or ; tout brille en ce pourpris ;
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle !
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures ;
Aurions-nous bien le coeur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins ?
Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels :
Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice ;
D'autres mains nous rendraient un vain et triste office :
Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe, à l'entour d'eux, debout prêtait l'oreille ;
Philémon leur disait : Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
Un bourg était autour, ennemi des autels,

Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies ;
Du céleste courroux tous furent les hosties.
Il ne resta que nous d'un si triste débris :
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris ;
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardait Baucis par intervalles ;
Elle devenait arbre, et lui tendait les bras ;
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix,
Même instant, même sort à leur fin les entraîne ;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter :
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah ! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.
Célébrons seulement cette métamorphose.
Des fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers :
Quelque jour on verra chez les Races futures
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.

Vendôme, consentez au los que j'en attends :
Faites-moi triompher de l'envie et du temps ;
Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attendent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrais pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer serait oeuvre infinie ;
L'entreprise demande un plus vaste génie :
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer ?
Sans parler de celui qui force à vous aimer ?

Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages,
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages :
Don du Ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous ;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
On dit qu'elle et ses soeurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet tout le sacré Vallon :
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcis,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

La Matrone d'Ephèse

S'il est un conte usé, commun, et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
« t pourquoi donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?
Quelle grâce aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ? »
— Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.
Dans Ephèse il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertus sans égale
Et selon la commune voix
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'était bruit que d'elle et de sa chasteté :
On l'allait voir par rareté;> :
C'était l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !
Chaque mère à sa bru l'alléguait pour patron ;
Chaque époux la prônait à sa femme chérie
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique et célèbre maison.
Son mari l'aimait d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce serait un détail frivole
Il mourut, et son testament
N'était plein que de legs qui l'auraient consolée,
Si les biens réparaient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.

Celle-ci par ses cris mettait tout en alarme ;
Celle-ci faisait un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les coeurs ;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs
De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
Pourraient pécher par leur excès :
Chacun rendit par là sa douleur rengrégée.
Enfin ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avait perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié ;
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien ; c'est-à-dire en un mot
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et jusques à l'effet courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avait été nourrie.
Toutes deux s'entr'aimaient, et cette passion
Était crue avec l'âge au cœur des deux femelles :
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.

Comme l'esclave avait plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements,
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquait seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux :
Le fer aurait été le plus court et le mieux,
Mais la dame voulait paître encore ses yeux

Du trésor qu'enfermait la bière,
Froide dépouille et pourtant chère.
C'était là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes,
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort, et toute la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.
Encore un autre mort faisait sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment
Car il n'avait pour monument
Que le dessous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avait là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardait avec vigilance.
Il était dit par ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevaient, le soldat nonchalant, endormi
Remplirait aussitôt sa place,
C'était trop de sévérité ;
Mais la publique utilité
Défendait que l'on fit au garde aucune grâce.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles,

Le mort pour elle y répondit ;
Cet objet sans autres paroles
Disait assez par quel malheur
La dame s'enterrait ainsi toute vivante.
« Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur. »
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention ;
Et déjà l'autre passion
Se trouvait un peu ralentie.
Le temps avait agi. « Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. » Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles :
Conclusion qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé :
Ce qu'il fit ; et l'esclave eut le coeur fort tenté
De renoncer dès lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
« Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non Madame, il voudrait achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor si nous voulons.
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la bière ?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt ; qui nous presse ? attendons ;
Quant à moi je voudrais ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
Que vous servira-t-il d'en être regardée ?
Tantôt en voyant les trésors
Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disais : hélas ! c'est dommage !
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela. »

A ce discours flatteur la dame s'éveilla
Le dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira
Deux traits de son carquois ; de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la dame
Jeune et belle elle avait sous ses pleurs de l'éclat,
Et des gens de goût délicat
Auraient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs et la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit : une belle, alors qu'elle est en larmes
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré ;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange ;
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degré, comme l'on peut penser :
De l'un à l'autre il fait cette femme passer
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari
Le tout au nez du mort qu'elle avait tant chéri.
Pendant cet hyménée un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas
Mais en vain, la chose était faite.
Il revient au tombeau conter son embarras
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit le voyant éperdu :
« L'on vous a pris votre pendu ?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce ?
Si Madame y consent j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les passants n'y connaîtront rien. »
La dame y consentit. O volages femelles !
La femme est toujours femme ; il en est qui sont belles,

Il en est qui ne le sont pas.
S'il en était d'assez fidèles,
Elles auraient assez d'appas.

Prudes vous vous devez défier de vos forces.
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi ; mais l'exécution
Nous trompe également ; témoin cette Matrone.
Et n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'était pas un fait tellement merveilleux
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé ;
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'était pas peut-être une si grande affaire.
Cela lui sauvait l'autre ; et tout considéré,
Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

Belphégor

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma Muse a polis.
Puisse le tout ô charmante Philis,
Aller si loin que notre los franchisse
La nuit des temps : nous la saurons dompter
Moi par écrire, et vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire
Vous régnerez longtemps dans la mémoire,
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connaît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre, ou Bérénice
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur ?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchanter ?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante ?
Une autre enfin allant si droit au cœur ?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait
Comme il n'est point de grâce qui n'y loge
Ce serait trop, je n'aurais jamais fait.
De mes Philis vous seriez la première.
Vous auriez eu mon âme toute entière
Si de mes vœux j'eusse plus présumé,
Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami ;
De ceux qui sont amants plus d'à demi :
Et plutôt au sort que j'eusse pu mieux faire.
Ceci soit dit : venons à notre affaire.
Un jour Satan, monarque des enfers,
Faisait passer ses sujets en revue.

Là confondus tous les états divers,
Princes et rois, et la tourbe menue,
Jetaient maint pleur, poussaient maint et maint cri,
Tant que Satan en était étourdi.
Il demandait en passant à chaque âme :
« Qui t'a jetée en l'éternelle flamme? »
L'une disait : « Hélas c'est mon mari; »
L'autre aussitôt répondait : « c'est ma femme. »
Tant et tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :
« Si ces gens-ci disent la vérité
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art et de prudence ;
Qui non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience. »
Le prince ayant proposé sa sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce diable était tout yeux et tout oreilles,
Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,
Bref ce qui suit notre condition,
Fut une annexe à sa légation.
Il se pouvait tirer d'affliction,
Par ses bons tours, et par son industrie,
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps :

Sa mission devait durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le Ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit ;
Il n'en mit guère, un moment y conduisit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense.
Même il la crut propre pour le trafic.
Là sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla, comme un riche homme ;
Grosse maison, grand train, nombre de gens,
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devait consumer qu'en dix ans
On s'étonnait d'une telle bombance.
Il tenait table, avait de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange : Apollon l'encensa
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançait : il n'était point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avait d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fut-elle :
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'aplanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, et le redis encor
Je ne connais d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenait compte
De chaque hymen, en journaux différents ;
L'un, des époux satisfaits et contents,
Si peu rempli que le diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.

A Belphégor il ne restait enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence était lors ;
Belle, et bien faite, et peu d'autres trésors ;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paraissait revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le père dit que Madame Honnesta,
C'était son nom, avait eu jusque-là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pourrait bien Roderic préférer,
Et demandait temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle ou ses vœux s'adressaient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort appetissaient
Altéraient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons : l'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de Madame Honnesta.
Auparavant le notaire y passa :
Dont Belphégor se moquant en son âme :
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
Comme un château ! ces gens ont tout gâté.
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes
Dans les procès en prenant le revers.
Les si, les cas, les contrats sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solennités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats

C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuse, tout passe, ;
Chez les amants tout plaît, tout est.
Chez les époux tout ennuie, et tout lasse.
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage ? après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel que Madame Honnesta
Plus d'une fois les voisins éveilla :
Plus d'une fois on courut à la noise
« Il lui fallait quelque simple bourgeoise,
Ce disait-elle, un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang !
Méritait-il femme si vertueuse ?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret, et si je faisais bien... »
Il n'est pas sûr qu'Honnesta ne fit rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étaient pas un moment.
Souvent leur guerre avait pour fondement
Le jeu, la jupe ou quelque ameublement,
D'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin Roderic épousa

La parente de Madame Honnesta,
Ayant sans cesse et le père, et la mère,
Et la grand'sœur, avec le petit frère,
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine infaillible accident ;
Et j'oubliais qu'il eût un intendant.
Un intendant ? qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être, un animal
Qui comme on dit sait pécher en eau trouble,
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble ;
Tant qu'aisément lui-même achèterait
Ce qui de net au seigneur resterait :
Dont par raison bien et dûment déduite
On pourrait voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivait qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour,
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendraient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir, était certain trafic
Qu'il prétendait devoir remplir sa bourse,
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il était dit que tout serait fatal
A notre époux, ainsi tout alla mal.
Ses agents tels que la plupart des nôtres,
En abusaient : il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
Trompe des uns, mal servi par les autres.
II emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.

Mais Matheo moyennant grosse somme
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'était à Naples, il se transporte à Rome ;
Saisit un corps : Matheo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre diable sortit.
Le roi de Naples avait lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille ;
Maint jeune prince était son poursuivant.
Là d'Honnesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asile.

Il n'était bruit aux champs comme à la ville
Que d'un manant qui chassait les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car les trois fois l'empêchaient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer)
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui sans savoir comment,
Sans dons du Ciel, par hasard seulement,
De quelques corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif, et misérable,
Et ne connaît celui-ci nullement.
Il beau dire ; on le force, on l'amène,
On le menace, on lui dit que sous peine
D'être pendu, d'être mis haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre démon et son conjurateur.
D'un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court ; n'est fils de bonne mère
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet et la hart,
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Matheo tremble, et lorgne la finance.

L'esprit malin voyant sa contenance
Riait sous cape, alléguait les trois fois ;
Dont Matheo suait en son harnois,
Pressait, priait, conjurait avec larmes.
Le tout en vain : plus il est en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
Que sur ce diable il n'avait nul crédit.
On vous le happe, et mène à la potence.
Comme il allait haranguer l'assistance,
Nécessite lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
Ce qui fut fait ; de quoi l'esprit immonde
Un peu surpris au manant demanda :
« Pourquoi ce bruit ? coquin, qu'entends-je là? »
L'autre répond : « C'est Madame Honneste
Qui vous réclame, et va par tout le monde
Cherchant l'époux que le Ciel lui donna. »
Incontinent le diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, et conta
Tout le succès qu'avait eu son voyage :
« Sire, dit-il, le noeud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici-bas
Non par flocons, mais menu comme pluie
Ceux que l'Hymen fait de sa confrérie
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne
Elle eut jadis un plus heureux destin
Mais comme tout se corrompt à la fin
Plus beau fleuron n'est en votre couronne. »
Satan le crut : il fut récompensé
Encor qu'il eût son retour avancé
Car qu'eut-il fait ? ce n'était pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, et toujours sur un ton,
Il fut contraint d'enfiler la venelle ;
Dans les enfers encore en change-t-on ;

L'autre peine est à mon sens plus cruelle.
Je voudrais voir quelque gens y durer
Elle eut à Job fait tourner la cervelle.
De tout ceci que prétends-je inférer ?
Premièrement je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison :
En second lieu si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose
N'épousez point d'Honnesta s'il se peut
N'a pas pourtant une Honnesta qui veut.

Les Filles de Minée

Je chante dans ces vers les filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout dieu veut aux humains se faire reconnaître :
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérès.
La Grèce était en jeux pour le fils de Sémèle ;
Seules on vit trois soeurs condamner ce saint zèle.
Alcithoé, l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres : « Quoi donc ! toujours les dieux nouveaux !
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers :
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles ?
Affaiblir les plus sains ? enlaidir les plus belles ?
Souvent mener au Styx par de tristes chemins ?
Et nous irions chômer la peste des humains
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne qui voudra ce jour-ci du relâche :
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits :
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire.
Je pourrais retrouver sans peine en ma mémoire
Du monarque des dieux les divers changements ;
Mais, comme chacun sait tous ces événements,
Disons ce que l'amour inspire à nos pareilles,
Non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles,
Accoutumer nos coeurs à goûter son poison ;

Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison :
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent. »
Alcithoé se tut, et ses soeurs applaudirent.
Après quelques moments, haussant un peu la voix :
« Dans Thèbes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes coeurs s'aimaient d'une égale tendresse :
Pirame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine ;
D'autant plus tôt épris, qu'une invincible haine
Divisant leurs parents ces deux amants unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour se servit.
Le hasard, non le choix, avait rendu voisines
Leurs maisons, où régnaient ces guerres intestines :
Ce fut un avantage à leurs désirs naissants.
Le cours en commença par des jeux innocents :
La première étincelle eut embrasé leur âme,
Qu'ils ignoraient encor ce que c'était que flamme.
Chacun favorisait leurs transports mutuels,
Mais c'était à l'insu de leurs parents cruels.
La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, et surtout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amants à se dire avec signes leurs soins.
Ce léger réconfort ne les put satisfaire ;
Il fallut recourir à quelque autre mystère.
Un vieux mur entr'ouvert séparait leurs maisons ;
Le temps avait miné ses antiques cloisons :
Là souvent de leurs maux ils déploraient la cause ;
Les paroles passaient, mais c'était peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pirame dit un jour :
« Chère Thisbé, le Ciel veut qu'on s'aide en amour ;
« Nous avons à nous voir une peine infinie :
« Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie.
« J'en ai d'autres en Grèce ; ils se tiendront heureux
« Que vous daigniez chercher un asile chez eux ;

« Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite
« A prendre le parti dont je vous sollicite.
« C'est votre seul repos qui me le fait choisir,
« Car je n'ose parler, hélas ! de mon désir.
« Faut-il croire à votre sacrifice,
« De crainte de vains bruits faut-il que je languisse ?
« Ordonnez, j'y consens ; tout me semblera doux ;
« Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
« — J'en pourrais dire autant, lui repartit l'Amante :
« Votre amour étant pure, encor que véhémence,
« Je vous suivrai partout ; notre commun repos
« Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos ;
« Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
« Je rirai des discours d'une langue indiscrete,
« Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
« Contente que je suis des soins de ma pudeur. »
« Jugez ce que sentit Pirame à ces paroles,
Je n'en fais point ici de peintures frivoles :
Suppléez au peu d'art que le Ciel mit en moi ;
Vous-mêmes peignez-vous cet amant hors de soi.
« Demain, dit-il, il faut sortir avant l'Aurore ;
« N'attendez point les traits que son char fait éclore.
« Trouvez-vous aux degrés du Terme de Cérès ;
« Là, nous nous attendrons ; le rivage est tout près,
« Une barque est au bord ; les rameurs, le vent même.
« Tout pour notre départ montre une hâte extrême ;
« L'augure en est heureux, notre sort va changer ;
« Et les dieux sont pour nous, si je sais bien juger. »
Thisbé consent à tout ; elle en donne pour gage
Deux baisers, par le mur arrêtés au passage,
Heureux mur ! tu devais servir mieux leur désir :
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain, Thisbé sort, et prévient Pirame ;
L'impatience, hélas ! maîtresse de son âme,
La fait arriver seule et sans guide aux degrés.
L'ombre et le jour luttèrent dans les champs azurés.
Une lionne vient, monstre imprimant la crainte ;

D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
Thisbé fuit ; et son voile, emporté par les airs,
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
La lionne le voit, le souille, le déchire ;
Et, l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
Thisbé s'était cachée en un buisson épais.
Pirame arrive, et voit ces vestiges tout frais :
O dieux ! que devient-il ? Un froid court dans ses veines ;
Il aperçoit le voile étendu dans ces plaines ;
Il se lève ; et le sang, joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeste trépas.
« Thisbé ! s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue !
« Te voilà, par ma faute, aux Enfers descendue !
« Je l'ai voulu : c'est moi qui suis le monstre affreux
« Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux :
« Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres ;
« Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres ?
« Jouis au moins du sang que je te vais offrir,
« Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir. »
Il dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame.
Thisbé vient ; Thisbé voit tomber son cher Pirame.
Que devint-elle aussi ? Tout lui manque à la fois,
Le sens et les esprits, aussi bien que la voix.
Elle revient enfin ; Clothon, pour l'amour d'elle,
Laisse à Pirame ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumière des cieux ;
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudrait lui parler, sa langue est retenue :
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard ; et, découvrant son sein :
« Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
« Bien moins encor l'erreur de ton âme alarmée :
« Ce serait t'accuser de m'avoir trop aimée.
« Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
« N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
« Cher Amant ! reçois donc ce triste sacrifice. »
Sa main et le poignard font alors leur office ;

Elle tombe, et, tombant range ses vêtements :
Dernier trait de pudeur même aux derniers moments.
Les Nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,
Et du sang des Amants teignirent par des charmes
Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour,
Eternel monument d'un si parfait amour. »
Cette histoire attendrit les filles de Minée.
L'une accusait l'Amant, l'autre la Destinée ;
Et toute d'une voix conclurent que nos coeurs
De cette passion devraient être vainqueurs :
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente ;
L'est-elle, elle devient aussitôt languissante ;
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.
Il y joint, dit Clymène, une âpre jalousie,
Poison le plus cruel dont l'âme soit saisie :
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma soeur, attachant vos esprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite :
Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phébus ne partage le jour ;
A ses rayons perçants opposons quelques voiles.
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles :
Je veux que, sur la mienne, avant que d'être au soir,
Un progrès tout nouveau se fasse apercevoir.
Cependant donnez-moi quelque heure de silence :
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;
Souffrez-en les défauts, et songez seulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.
« Céphale aimait Procris ; il était aimé d'elle :
Chacun se proposait leur hymen pour modèle.
Ce qu'Amour fait sentir de piquant et de doux
Comblait abondamment les vœux de ces Epoux.
Ils ne s'aimaient que trop ! leurs soins et leur tendresse
Approchaient des transports d'Amant et de Maîtresse.
Le Ciel même envia cette félicité :

Céphale eut à combattre une Divinité.
Il était jeune et beau ; l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée.
Nos belles cacheraient un pareil sentiment :
Chez les Divinités on en use autrement.
Celle-ci déclara ses pensers à Céphale ;
Il eut beau lui parler de la foi conjugale :
Les jeunes Déeses qui n'ont qu'un vieil Epoux
Ne se soumettent point à ces lois comme nous :
La Déesse enleva ce Héros si fidèle.
De modérer ces feux il pria l'Immortelle :
Elle le fit ; l'amour devint simple amitié.
« Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié ;
« Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
« Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'était un javelot toujours sûr de ses coups.
« Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous
« Fera le désespoir de votre âme charmée,
« Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée. »
Tout oracle est douteux, et porte un double sens :
Celui-ci mit d'abord notre Epoux en suspens.
« J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle !
« Et comment ? n'est-ce point qu'elle m'est infidèle ?
« Ah ! finissent mes jours plutôt que de le voir !
« Eprouvons toutefois ce que peut son devoir. »
Des Mages aussitôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux Cieux
Ses beautés, qu'il soutient être dignes des Dieux ;
Joint les pleurs aux soupirs, comme un Amant sait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux présents : il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant, que Procris lui parut incertaine ;
Toute chose a son prix. Voilà Céphale en peine :
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts,
Conte aux vents, conte aux bois ses déplaisirs secrets,

S' imagine en chassant dissiper son martyre.
C'était pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des Zéphirs.
« Doux Vents, s'écriait-il, prêtez-moi des soupirs !
« Venez, légers Démons par qui nos champs fleurissent ;
« Aure, fais-les venir ; je sais qu'ils t'obéissent :
« Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer. »
On l'entendit : on crut qu'il venait de nommer
Quelque objet de ses vœux, autre que son Epouse.
Elle en est avertie ; et la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses ennuis.
« Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits !
« Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle ?
« — Nous vous plaignons ; il l'aime, et sans cesse il l'appelle :
« Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
« Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois ;
« Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
« Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne :
« L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger. »
Elle en profite, hélas ! et ne fait qu'y songer.
Les Amants sont toujours de légère croyance.
S'ils pouvaient conserver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours)
Ils seraient aux rapports insensibles et sourds ;
Notre Epouse ne fut l'une ni l'autre chose.
Elle se lève un jour ; et lorsque tout repose,
Que de l'aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
Elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vue.
Il invoquait déjà cette Aure prétendue :
« Viens me voir, disait-il, chère Déesse, accours !
« Je n'en puis plus, je meurs ; fais que par ton secours
« La peine que je sens se trouve soulagée. »
L'épouse se prétend par ces mots outragée :
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachaient,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchaient.
O triste jalousie ! ô passion amère !

Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère !
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras
Sans voir encore par eux ce que l'on ne voit pas !
Procris s'était cachée en la même retraite
Qu'un fan de biche avait pour demeure secrète.
Il en sort ; et le bruit trompe aussitôt l'Epoux.
Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups,
Le lance en cet endroit, et perce sa jalouse :
Malheureux assassin d'une si chère Epouse !
Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur ;
Il accourt, voit sa faute ; et, tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie ;
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent :
L'infortuné Mari sans cesse s'affligeant
Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
Si la déesse enfin, pour terminer ses peines,
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours :
Triste fin d'un hymen bien divers en son cours !
Fuyons ce noeud, mes soeurs, je ne puis trop le dire :
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses lois,
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois.
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Clymène, en un tissu riche, pénible et grand,
Avait presque achevé le fameux différend
D'entre le dieu des eaux et Pallas la savante.
On voyait en lointain une ville naissante ;
L'honneur de la nommer, entre eux deux contesté,
Dépendait du présent de chaque déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre :
Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un Coursier plein d'ardeur :
Chacun de ce présent admirait la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'Olivier, qui de paix est la marque assurée.

Elle emporta le prix, et nomma la cité :
Athène offrit ses vœux à cette déité ;
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
Les premières portaient force présents divers ;
Tout le reste entourait la déesse aux yeux pers ;
Avec un doux souris elle acceptait l'hommage.
Clymène ayant enfin reployé son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son récit :
« Rarement pour les pleurs mon talent réussit ;
Je suivrai toutefois la matière imposée.
Télamon pour Cloris avait l'âme embrasée,
Cloris pour Télamon brûlait de son côté.
La naissance, l'esprit, les grâces, la beauté,
Tout se trouvait en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans ce siècle où nous sommes :
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces Amants, quoique épris d'un désir mutuel,
N'osaient au blond Hymen sacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passerait ; l'autre état ne le peut :
Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.
Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune Amant d'une autre erreur suivie.
Le Démon des Combats vint troubler l'Univers :
Un Pays contesté par des Peuples divers
Engagea Télamon dans un dur exercice ;
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
Cloris y consentit, mais non pas sans douleur :
Il voulut mériter son estime et son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt, et laisse à la belle
D'amples possessions et d'immenses trésors.
Il habitait les lieux où Mars régnait alors.
La belle s'y transporte ; et partout révérée,
Partout des deux partis Cloris considérée,
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon

Venait de consacrer un trophée à son nom.
Lui de sa part accourt ; et, tout couvert de gloire,
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère ;
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens
Qu'au sein de sa patrie, et de l'aveu des siens.
Tout chemin, hors la mer, allongeant leur souffrance,
Ils commettent aux flots cette douce espérance.
Zéphyre les suivait quand, presque en arrivant,
Un pirate survient, prend le dessus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,
Télamon jusqu'au bout porte la résistance :
Après un long combat son parti fut défait,
Lui pris ; et ses efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un esclavage indigne. O dieux ! qui l'eût pu croire ?
Le sort, sans respecter ni son sang ni sa gloire,
Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forcé aussitôt qu'il fut pris.
« Le Destin ne fut pas à Cloris si contraire.
Un célèbre Marchand l'achète du Corsaire :
Il l'emmène ; et bientôt la Belle, malgré soi,
Au milieu de ses fers range tout sous sa loi.
L'Épouse du Marchand la voit avec tendresse.
Ils en font leur Compagne, et leur fils sa Maîtresse.
Chacun veut cet hymen : Cloris à leurs désirs
Répondait seulement par de profonds soupirs.
Damon, c'était ce fils, lui tient ce doux langage :
« Vous soupirez toujours, toujours votre visage
« Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret.
« Qu'avez-vous ? vos beaux yeux verraient-ils à regret
« Ce que peuvent leurs traits et l'excès de ma flamme ?
« Rien ne vous force ici ; découvrez-nous votre âme :
« Cloris, c'est moi qui suis l'esclave, et non pas vous.
« Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux ?

« Parlez ; nous sommes prêts à changer de demeure :
« Mes parents m'ont promis de partir tout à l'heure.
« Regrettez-vous les biens que vous avez perdus ?
« Tout le nôtre est à vous ; ne le dédaignez plus.
« J'en sais qui l'agréeraient ; j'ai su plaire à plus d'une ;
« Pour vous, vous méritez toute une autre fortune.
« Quelle que soit la nôtre, usez-en ; vous voyez
« Ce que nous possédons, et nous-même à vos pieds. »

Ainsi parle Damon ; et Cloris tout en larmes

Lui répond en ces mots, accompagnés de charmes :

« Vos moindres qualités, et cet heureux séjour
« Même aux filles des dieux donneraient de l'amour ;
« Jugez donc si Cloris, esclave et malheureuse,
« Voit l'offre de ces biens d'une âme dédaigneuse.
« Je sais quel est leur prix : mais de les accepter,
« Je ne puis ; et voudrais vous pouvoir écouter ;
« Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage :
« Si toujours la naissance éleva mon courage,
« Je me vois, grâce aux Dieux, en des mains où je puis
« Garder ces sentiments malgré tous mes ennuis ;
« Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire?)
« Qu'un autre a sur mon coeur conservé son empire.
« Je chéris un Amant, ou mort, ou dans les fers ;
« Je prétends le chérir encor dans les enfers.
« Pourriez-vous estimer le coeur d'une inconstante ?
« Je ne suis déjà plus aimable ni charmante ;
« Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvait si doux,
« Et doublement esclave est indigne de vous.
« Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle.
« Fuyons, dit-il en soi ; j'oublierai cette Belle :
« Tout passe, et même un jour ses larmes passeront :
« Voyons ce que l'absence et le temps produiront. »

A ces mots il s'embarque ; et, quittant le rivage,

Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage,

Trouve des malheureux de leurs fers échappés,

Et sur le bord d'un bois à chasser occupés.

Télamon, de ce nombre, avait brisé sa chaîne :

Aux regards de Damon il se présente à peine,
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin ;
Puis le plaint, puis l'emmène, et puis lui dit sa flamme.
D'une Esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'âme :
« Elle chérit un mort ! Un mort ! ce qui n'est plus
« L'emporte dans son coeur ! mes vœux sont superflus. »
Là-dessus, de Cloris il lui fait la peinture.
Télamon dans son âme admire l'aventure,
Dissimule, et se laisse emmener au séjour
Où Cloris lui conserve un si parfait amour.
Comme il voulait cacher avec soin sa fortune,
Nulle peine pour lui n'était vile et commune.
On apprend leur retour et leur débarquement ;
Cloris, se présentant à l'un et l'autre Amant,
Reconnaît Télamon sous un faix qui l'accable.
Ses chagrins le rendaient pourtant méconnaissable ;
Un oeil indifférent à le voir eût erré,
Tant la peine et l'amour l'avaient défiguré !
Le fardeau qu'il portait ne fut qu'un vain obstacle,
Cloris le reconnaît, et tombe à ce spectacle :
Elle perd tous ses sens et de honte et d'amour
Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.
On demande à Cloris la cause de sa peine :
Elle la dit ; ce fut sans s'attirer de haine.
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des coeurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zèle avait changé de face :
On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir
Ne se perd qu'en laissant des restes de désir.
On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
A sceller de l'Hymen une union si belle ;
Et, par un sentiment à qui rien n'est égal,
Il pria ses parents de doter son rival :
Il l'obtint, renonçant dès lors à l'Hyménée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,

Les nocces se faisaient à l'ombre d'un ormeau ;
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau :
Il fait partir de l'arc une flèche maudite,
Perce les deux époux d'une atteinte subite.
Cloris mourut du coup, non sans que son Amant
Attirât ses regards en ce dernier moment.
Il s'écrie, en voyant finir ses destinées :
« Quoi ! la Parque a tranché le cours de ses années !
« Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisait-il pas
« Que la haine du Sort avançât mon trépas? »
En achevant ces mots, il acheva de vivre :
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre :
Blessé légèrement, il passa chez les morts :
Le Styx vit nos Epoux accourir sur ses bords.
Même accident finit leurs précieuses trames ;
Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs âmes.
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
Que chacun d'eux devint statue et marbre dur :
Le couple infortuné face à face repose.
Je ne garantis point cette métamorphose :
On en doute. — On la croit plus que vous ne pensez,
Dit Clymène ; et, cherchant dans les siècles passés
Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par un sage Interprète.
J'admيرai, je plains ces Amants malheureux :
On les allait unir ; tout concourait pour eux ;
Ils touchaient au moment ; l'attente en était sûre :
Hélas ! il n'en est point de telle en la nature ;
Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains :
Les Dieux se font un jeu de l'espoir des humains.
— Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
La Fête est vers sa fin, grâce au Ciel, avancée ;
Et nous avons passé tout ce temps en récits
Capables d'affliger les moins sombres esprits :
Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.
Je prétends de ce jour mieux employer le reste,
Et dire un changement, non de corps, mais de coeur.

Le miracle en est grand ; Amour en fut l'auteur :
Il en fait tous les jours de diverse manière ;
Je changerai de style en changeant de matière.
« Zoon plaisait aux yeux ; mais ce n'est pas assez :
Son peu d'esprit, son humeur sombre,
Rendaient ces talents mal placés.
Il fuyait les cités, il ne cherchait que l'ombre,
Vivait parmi les bois, concitoyen des ours.
Et passait sans aimer les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire :
J'en blâme en nous l'excès ; mais je n'approuve pas
Qu'insensible aux plus doux appas
Jamais un homme ne soupire.
Hé quoi ! ce long repos est-il d'un si grand prix ?
Les morts sont donc heureux ? Ce n'est pas mon avis :
Je veux des passions ; et si l'état le pire
Est le néant, je ne sais point
De néant plus complet qu'un coeur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, et le voilà frappé :
Voilà son coeur développé.
Amour, par son savoir suprême,
Ne l'eut pas fait amant, qu'il en fit un héros.
Zoon rend grâce au Dieu qui troublait son repos :
Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille ;
Surprise et dans l'étonnement,
Elle veut fuir, mais son Amant
L'arrête, et lui tient ce langage :
« Rare et charmant objet, pourquoi me fuyez-vous ?
« Je ne suis plus celui qu'on trouvait si sauvage :
« C'est l'effet de vos traits, aussi puissants que doux ;
« Ils m'ont l'âme et l'esprit et la raison donnée.
« Souffrez que, vivant sous vos lois,
« J'emploie à vous servir des biens que je vous dois. »
Iole, à ce discours encor plus étonnée,
Rougit, et sans répondre elle court au hameau,

Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :
Zoon suit en triomphe, et chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes soeurs, tout ce qu'il fit,
Ni ses soins pour plaire à la belle :
Leur hymen se conclut. Un Satrape voisin,
Le propre jour de cette fête,
Enlève à Zoon sa conquête :
On ne soupçonnait point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Poursuit le ravisseur, et le joint et l'engage
En un combat de main à main.
Iole en est le prix aussi bien que le juge.
Le Satrape, vaincu, trouve encor du refuge
En la bonté de son rival.
Hélas ! cette bonté lui devint inutile ;
Il mourut du regret de cet hymen fatal :
Aux plus infortunés la tombe sert d'asile.
Il prit pour héritière, en finissant ses jours,
Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.
Que sert-il d'être plaint quand l'âme est envolée ?
Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours. »

La jeune Iris à peine achevait cette histoire ;
Et ses soeurs avouaient qu'un chemin à la gloire,
C'est l'amour : on fait tout pour se voir estimé ;
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé ?
Quel charme de s'ouïr louer par une bouche
Qui même sans s'ouvrir nous enchante et nous touche
Ainsi disaient ces soeurs. Un orage soudain
Jette un secret remords dans leur profane sein.
Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortège :
« Où sont, dit-il, ces soeurs à la main sacrilège ?
Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur
Opposer son Aegide à ma juste fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur offense.
Voyez : et qu'on se rie après de ma puissance! »

Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,
Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois Soeurs ; on n'en voit nulle trace :
Leurs métiers sont brisés ; on élève en leur place
Une Chapelle au Dieu, père du vrai Nectar.
Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
Au destin de ces Soeurs par elle protégées ;
Quand quelque dieu, voyant ses bontés négligées,
Nous fait sentir son ire, un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.
Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple :
Chômons : c'est faire assez qu'aller de Temple en Temple
Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus :
Les jours donnés aux Dieux ne sont jamais perdus. »

Le Juge arbitre l'Hospitalier et le Solitaire

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendaient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome ; ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses pêchés,
Se condamne à l'aider la moitié de sa vie :
La moitié ? les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue ; et le soin de soulager ces maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier,
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse.
« Il a pour tels et tels un soin particulier,
Ce sont ses amis ; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur de débats :
Aucun n'était content ; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenait :
Jamais le juge ne tenait
A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutaient l'appointeur :
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur :

Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
« Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui mieux que vous sait vos besoins ?
Apprendre à se connaître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?
L'on le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous ?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
— Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler demeurez au désert. »
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salulaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert .
Puisqu'on plaide, et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats.
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.
Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :

Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurais-je mieux finir ?



LES CONTES

Jean de La Fontaine
1668

[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :
servicequalite@arvensa.com

ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

Table des matières

[Avertissement](#)

[Préface](#)

[Première partie. Achevé d'imprimé du 10 janvier 1665](#)

[Joconde](#)

[Richard Minulto](#)

[Le Cocu, battu, et content](#)

[Le Mari confesseur](#)

[Conte d'une chose arrivée à Château-Thierry](#)

[Conte tiré d'Athénée](#)

[Autre conte tiré d'Athénée](#)

[Conte de **** \(soeur Jeanne\)](#)

[Conte du Juge de Mesle](#)

[Conte d'un paysan qui avait offensé son Seigneur](#)

[Imitation d'un conte intitulé "les Arrêts d'Amour"](#)

[Les Amours de Mars et de Vénus](#)

[Ballade](#)

[Seconde partie. Achevé d'imprimé du 21 janvier 1666.](#)

[Le Faiseur d'oreilles et le Raccomodeur de moules](#)

[Les Frères de Catalogne](#)

[Le Berceau](#)

[Le Muletier](#)

[L'Oraison de Saint Julien](#)

[La Servante justifiée](#)

[La Gageure des trois Commères](#)

[Le Calendrier des Vieillards](#)

[A Femme avare, galant Escroc](#)

[On ne s'avise jamais de tout](#)

[Le Villageois qui a perdu son veau](#)

[L'anneau d'Hans Carvel](#)

[Le Gascon puni](#)
[La fiancée du roi de Garbe](#)
[L'Ermite](#)
[Mazet de Lamporechio](#)

[Troisième partie. Achevé d'imprimé du 27 janvier 1671.](#)

[Les Oies du Père Philippe](#)
[La Mandragore](#)
[Les Rémois](#)
[La Coupe enchantée](#)
[Le Faucon](#)
[La Courtisane amoureuse](#)
[Nicaise](#)
[Le bât](#)
[Le Baiser rendu](#)
[Epigramme](#)
[Imitation d'Anacréon](#)
[Autre imitation d'Anacréon](#)
[Le différend de Beaux Yeux et Belle Bouche](#)
[Le petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries](#)
[Clymène](#)
[Lettre à M. D. C. A. D. M.](#)

[Nouveaux contes. Publié sans achevé d'imprimer, privilège ni permission en 1674.](#)

[Comment l'esprit vient aux filles](#)
[Le Troqueurs](#)
[Le cas de conscience](#)
[Le Diable de Papefiguière](#)
[Féronde ou le purgatoire](#)
[Le Psautier](#)
[Le Roi Candaule et le maître en droit](#)
[Le Diable en enfer](#)
[La Jument du compère Pierre](#)
[Paté d'anguille](#)
[Les Lunettes](#)
[Janot et Catin](#)

[Le Cuvier](#)
[La Chose impossible](#)
[Le Magnifique](#)
[Le Tableau](#)

[Derniers contes publiés en 1682](#)

[La Matrone d'Ephèse](#)
[Belphégor](#)

[Contes publiés en 1685](#)

[La Clochette](#)
[Le fleuve Scamandre](#)
[La Confidente sans le savoir ou le Startagème](#)
[Le remède](#)
[Les aveux indiscrets](#)

[Contes Posthumes](#)

[Les quiproquos](#)
[Conte tiré d'Athénée](#)

Avertissement

Les nouvelles en vers dont ce livre fait part au public, et dont l'une est tirée de l'Arioste, l'autre de Boccace, quoique d'un style bien différent, sont toutefois d'une même main. L'auteur a voulu éprouver lequel caractère est le plus propre pour rimer des contes. Il a cru que les vers irréguliers ayant un air qui tient beaucoup de la prose, cette manière pourrait sembler la plus naturelle, et par conséquent la meilleure. D'autre part aussi le vieux langage, pour les choses de cette nature, a des grâces que celui de notre siècle n'a pas. Les Cent Nouvelles nouvelles, les vieilles traductions de Boccace et des Amadis, Rabelais, nos anciens poètes nous en fournissent des preuves infaillibles. L'auteur a donc tenté ces deux voies sans être encore certain laquelle est la bonne. C'est au lecteur à le déterminer là-dessus ; car il ne prétend pas en demeurer là, et il a déjà jeté les yeux sur d'autres nouvelles pour les rimer. Mais auparavant il faut qu'il soit assuré du succès de celles-ci, et du goût de la plupart des personnes qui les liront. En cela comme en d'autres choses, Terence lui doit servir de modèle. Ce poète n'écrivait pas pour se satisfaire seulement, ou pour satisfaire un petit nombre de gens choisis ; il avait pour but, *Populo ut placerent quas fecisset fabulas*.

Préface

J'avais résolu de ne consentir à l'impression de ces contes, qu'après que j'y pourrais joindre ceux de Boccace, qui sont le plus à mon goût ; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès à présent ; ce qui me reste de ces bagatelles ; afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine ; et j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non seulement cela m'est permis mais ce serait vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit ; et de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens qui ne s'acquièrent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen ; créatures de la cabale, bien différents de cet Espagnol qui se piquait d'être fils de ses propres oeuvres. Quoique j'aie autant de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne saurais me résoudre à les employer : seulement, je m'accommoderai, s'il m'est possible, au goût de mon siècle, instruit que je suis par ma propre expérience, qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. Nous avons vu les rondeaux, les métamorphoses, les bouts rimés régner tour à tour : maintenant ces galanteries sont hors de mode, et personne ne s'en soucie : tant il est certain que ce qui plaît en un temps peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment solides, et d'une souveraine beauté, d'être bien reçus de tous les esprits, et dans tous les siècles, sans avoir d'autre passeport que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait, ou que j'ai cru faire dans cette seconde édition, ou je n'ai ajouté de nouveaux

contes, que parce qu'il m'a semblé qu'on était en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus, et d'autres que j'ai accourcis ; seulement pour diversifier, et me rendre moins ennuyeux. On en trouvera même quelques-uns que j'ai prétendu mettre en épigrammes. Tout cela n'a fait qu'un petit recueil, aussi peu considérable par sa grosseur, que par la qualité des ouvrages qui le composent. Pour le grossir j'ai tiré de mes papiers je ne sais quelle Imitation des Arrêts d'amour, avec un fragment où l'on me raconte le tour que Vulcan fit à Mars et à Vénus, et celui que Mars et Vénus lui avaient fait. Il est vrai que ces deux pièces n'ont ni le sujet ni le caractère du tout semblables au reste du livre mais à mon sens elles n'en sont pas entièrement éloignées. Quoi que c'en soit, elles passeront : je ne sais même si la variété n'était point plus à rechercher en cette rencontre qu'un assortissement si exact.

Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une que ce livre est licencieux ; l'autre qu'il n'épargne pas assez le beau sexe ! Quant à la première, je dis hardiment que la nature du conte le voulait ainsi ; étant une loi indispensable selon Horace, ou plutôt selon la raison et le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit. Or qu'il ne m'ait permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait, et avec succès, je ne crois pas qu'on le mette en doute : et l'on ne me* saurait condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi, et les anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avait rien de plus facile ; mais cela aurait affaibli le conte, et lui aurait ôté de sa grâce. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la manière dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, et que les plus étroites sont les meilleures : aussi faut-il m'avouer que trop de scrupule gâterait tout. Qui voudrait réduire Boccace à la même pudeur que Virgile, ne ferait assurément rien qui vaille, et pécherait contre

les lois de la bienséance en prenant à tâche de les observer. Car afin que l'on ne s'y trompe pas, en matière de vers et de prose, l'extrême pudeur et la bienséance sont deux choses bien différentes. Cicéron fait consister la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on die, eu égard au lieu, au temps, et aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de contes un peu libres. Je ne pêche pas non plus en cela contre la morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les âmes, ce n'est nullement la gaieté de ces contes ; elle passe légèrement : je craindrais plutôt une douce mélancolie, ou les romans les plus chastes et les plus modestes sont très capables de nous plonger, et qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes ; on aurait raison si je parlais sérieusement ; mais qui ne voit que ceci est jeu, et par conséquent ne peut porter coup ? il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquents, et les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont partout un fondement aisé à détruire, enfin qu'il y a des absurdités, et pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds en peu de mots que j'ai mes garants : et puis ce n'est ni le vrai ni le vraisemblable qui font la beauté et la grâce de ces choses-ci ; c'est seulement la manière de les conter. Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs : aussi bien serait-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de sujets de s'exercer : quand ceux que je puis prévoir lui seraient ôtés, elle en aurait bientôt trouvé d'autres.

Première Partie

Achevé d'imprimé du 10 janvier 1665

Joconde

Jadis régnait en Lombardie
Un prince aussi beau que le jour
Et tel que des beautés qui régnaient à sa cour
La moitié lui portait envie,
L'autre moitié brûlait pour lui d'amour.
Un jour en se mirant : Je fais, dit-il, gageure
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas
Et gage, si l'on veut, la meilleure province
De mes états ;
Et s'il s'en rencontre un, je promets foi de prince
De le traiter si bien, qu'il ne s'en plaindra pas.
A ce propos s'avance un certain gentilhomme
D'auprès de Rome.
Sire, dit-il, si Votre Majesté
Est curieuse de beauté,
Qu'elle fasse venir mon frère ;
Aux plus charmants il n'en doit guère :
Je m'y connais un peu, soit dit sans vanité.
Toutefois en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en sois pas cru, mais les coeurs de vos dames :
Du soin de guérir leurs flammes
Il vous soulagera, si vous le trouvez bon :
Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous serait importune,
Vous n'auriez jamais fait, il vous faut un second.
Là-dessus Astolphe répond
(C'est ainsi qu'on nommait ce roi de Lombardie) :
Votre discours me donne une terrible envie
De connaître ce frère : amenez-le-nous donc.
Voyons si nos beautés en seront amoureuses,
Si ses appas le mettront en crédit :

Nous en croirons les connaisseuses,
Comme très bien vous avez dit.
Le gentilhomme part, et va quérir Joconde.
C'est le nom que ce frère avait.
A la campagne il vivait,
Loin du commerce et du monde.
Marié depuis peu : content, je n'en sais rien.
Sa femme avait de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse ;
Il ne tenait qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.
Son frère arrive, et lui fait l'ambassade ;
Enfin il le persuade.
Joconde d'une part regardait l'amitié
D'un roi puissant, et d'ailleurs fort aimable ;
Et d'autre part aussi, sa charmante moitié
Triomphait d'être inconsolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.
Quoi tu me quittes, disait-elle,
As-tu bien l'âme assez cruelle,
Pour préférer à ma constante amour,
Les faveurs de la cour ?
Tu sais qu'à peine elles durent un jour ;
Qu'on les conserve avec inquiétude,
Pour les perdre avec désespoir.
Si tu te lasses de me voir,
Songe au moins qu'en ta solitude
Le repos règne jour et nuit
Que les ruisseaux n'y font du bruit,
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupière.
Crois-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,
Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois,
Enfin moi qui devrais me nommer la première :
Mais ce n'est plus le temps, tu ris de mon amour
Va cruel, va montrer ta beauté singulière,
Je mourrai, je l'espère, avant la fin du jour.
L'histoire ne dit point, ni de quelle manière

Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit ;
Je m'en tais donc aussi de crainte de pis faire.
Disons que la douleur l'empêcha de parler ;
C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.
Sa femme le voyant tout prêt de s'en aller,
L'accable de baisers, et pour comble lui donne
Un bracelet de façon fort mignonne ;
En lui disant : Ne le perds pas ;
Et qu'il soit toujours a ton bras,
Pour te ressouvenir de mon amour extrême :
Il est de mes cheveux, je l'ai tissu moi-même ;
Et voila de plus mon portrait,
Que j'attache a ce bracelet.
Vous autres bonnes gens eussiez cru que la dame
Une heure après eut rendu l'âme ;
Moi qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
Je m'en serais a bon droit défié.
Joconde partit donc ; mais ayant oublie
Le bracelet et la peinture,
Par je ne sais quelle aventure.
Le matin même il s'en souvient.
Au grand galop sur ses pas il revient,
Ne sachant quelle excuse il ferait a sa femme :
Sans rencontrer personne, et sans être entendu,
Il monte dans sa chambre, et voit près de la dame
Un lourdaud de valet sur son sein étendu.
Tous deux dormaient : dans cet abord, Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :
Mais cependant il n'en fit rien ;
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua personne.
D'éveiller ces amants il ne le fallait pas,

Car son honneur l'obligeait en ce cas,
De leur donner le trépas.
Vis méchante, dit-il tout bas ;
A ton remords je t'abandonne.
Joconde là-dessus se remet en chemin,
Rêvant à son malheur tout le long du voyage.
Bien souvent il s'écrie, au fort de son chagrin :
Encor si c'était un blondin,
Je me consolerais d'un si sensible outrage ;
Mais un gros lourdaud de valet !
C'est à quoi j'ai plus de regret :
Plus j'y pense et plus j'en enrage.
Ou l'Amour est aveugle ou bien il n'est pas sage
D'avoir assemblé ces amants.
Ce sont, hélas ! ses divertissements !
Et possible est-ce par gageure
Qu'il a causé cette aventure.
Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour
Altérerait fort la beauté de Joconde :
Ce n'était plus ce miracle d'amour
Qui devait charmer tout le monde.
Les dames, le voyant arriver à la cour,
Dirent d'abord : Est-ce là ce Narcisse
Qui prétendait tous nos coeurs enchaîner ?
Quoi ! le pauvre homme a la jaunisse !
Ce n'est pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un galant qui vient de jeûner
La quarantaine ?
On se fut bien passé de prendre tant de peine.
Astolphe était ravi ; le frère était confus,
Et ne savait que penser là-dessus ;
Car Joconde cachait avec un soin extrême
La cause de son ennui.
On remarquait pourtant en lui,
Malgré ses yeux cavés, et son visage blême,
De fort beaux traits ; mais qui ne plaisaient point,

Faute d'éclat et d'embonpoint.
Amour en eut pitié ; d'ailleurs cette tristesse
Faisait perdre à ce dieu trop d'encens et de vœux ;
L'un des plus grands suppôts de l'empire amoureux
Consumait en regrets la fleur de sa jeunesse.
Le Romain se vit donc à la fin soulagé
Par le même pouvoir qui l'avait affligé.
Car un jour étant seul en une galerie,
Lieu solitaire, et tenu fort secret :
Il entendit en certain cabinet,
Dont la cloison n'était que de menuiserie,
Le propre discours que voici :
Mon cher Curtade, mon souci,
J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace :
Je ne vois pourtant Dieu merci
Pas une beauté qui m'efface :
Cent conquérants voudraient avoir ta place,
Et tu sembles la mépriser ;
Aimant beaucoup mieux t'amuser
A jouer avec quelque page
Au lansquenet,
Que me venir trouver seule en ce cabinet.
Dorimène tantôt t'en a fait le message ;
Tu t'es mis contre elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
Sans te mettre en souci de ce que je souhaite.
Qui fut bien étonné, ce fut notre Romain.
Je donnerais jusqu'à demain,
Pour deviner qui tenait ce langage,
Et quel était le personnage
Qui gardait tant son quant-à-moi.
Ce bel Adon était le nain du roi,
Et son amante était la reine.
Le Romain, sans beaucoup de peine,
Les vit en approchant les yeux
Des fentes que le bois laissait en divers lieux.

Ces amants se fiaient au soin de Dorimène ;
Seule elle avait toujours la clef de ce lieu-là,
Mais la laissant tomber, Joconde la trouva,
Puis s'en servit, puis en tira
Consolation non petite :
Car voici comme il raisonna :
Je ne suis pas le seul, et puisque même on quitte
Un prince si charmant, pour un nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite,
D'être quitté pour un valet.
Ce penser le console : il reprend tous ses charmes,
Il devient plus beau que jamais ;
Telle pour lui verse des larmes,
Qui se moquait de ses attraits.
C'est à qui l'aimera, la plus prude s'en pique,
Astolphe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux ; il en avait assez.
Retournons aux amants que nous avons laissés.
Après avoir tout vu le Romain se retire,
Bien empêché de ce secret.
Il ne faut à la cour ni trop voir, ni trop dire ;
Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait
Pour une semblable nouvelle :
Mais quoi, Joconde aimait avecque trop de zèle
Un prince libéral qui le favorisait,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisait.
Or comme avec les rois il faut plus de mystère
Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire,
Dont le discours leur doit déplaire,
Ce serait être maladroit ;
Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde,
Depuis l'origine du monde,
Fût un dénombrement des rois et des césars,
Qui sujets comme nous à ces communs hasards,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
Avaient vu leurs femmes tomber

En telle ou semblable pratique,
Et l'avaient vu sans succomber
A la douleur, sans se mettre en colère,
Et sans en faire pire chère.
Moi qui vous parle, Sire, ajouta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon destin,
De reconnaître Cocuage
Pour un des dieux du mariage,
Et comme tel de lui sacrifier.
Là-dessus il conta, sans en rien oublier,
Toute sa déconvenue ;
Puis vint à celle du roi.
Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foi ;
Mais la chose, pour être crue,
Mérite bien d'être vue :
Menez-moi donc sur les lieux.
Cela fut fait, et de ses propres yeux
Astolphe vit des merveilles,
Comme il en entendit de ses propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit si confus,
Que d'abord tous ses sens demeurèrent perclus :
Il fut comme accablé de ce cruel outrage :
Mais bientôt il le prit en homme de courage,
En galant homme, et pour le faire court,
En véritable homme de cour.
Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une ;
Nous voici lâchement trahis :
Vengeons-nous-en, et courons le pays ;
Cherchons partout notre fortune.
Pour réussir dans ce dessein,
Nous changerons nos noms, je laisserai mon train,
Je me dirai votre cousin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence :
Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,
Plus de plaisir, plus de commodité,
Que si j'étais suivi selon ma qualité.

Joconde approuva fort le dessein du voyage.
Il nous faut dans notre équipage,
Continua le prince, avoir un livre blanc :
Pour mettre les noms de celles
Qui ne seront pas rebelles,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie,
Si devant que sortir des confins d'Italie
Tout notre livre ne s'emplit ;
Et si la plus sévère à nos vœux ne se range :
Nous sommes beaux ; nous avons de l'esprit ;
Avec cela bonnes lettres de change ;
Il faudrait être bien étrange,
Pour résister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui sèmeront l'argent et la fleurette,
Et dont la personne est bien faite.
Leur bagage étant prêt, et le livre surtout,
Nos galants se mettent en voie.
Je ne viendrais jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'Amour leur envoie :
Nouveaux objets, nouvelle proie :
Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux !
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire !
Il n'est en la plupart des lieux
Femme d'échevin, ni de maire,
De podestat, de gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur registre place.
Les cœurs que l'on croyait de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déjà maint esprit fort
M'objecter que la vraisemblance
N'est pas en ceci tout à fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puisse être un galant dedans cette science,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.

S'il en faut, je n'en sais rien
Ce n'est pas mon métier de cajoler personne :
Je le rends comme on me le donne ;
Et l'Arioste ne ment pas.
Si l'on voulait à chaque pas
Arrêter un conteur d'histoire,
Il n'aurait jamais fait, suffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.
Quand nos aventuriers eurent goûté de tout
(De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre)
Nous mettrons, dit Astolphe, autant de coeurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un temps quelque part
Et cela plus tôt que plus tard ;
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la Faculté,
Diversité de mets peut nuire à la santé.
Le trop d'affaires nous accable ;
Ayons quelque objet en commun ;
Pour tous les deux c'est assez d'un.
J'y consens, dit Joconde, et je sais une dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme
D'un des premiers de la cité.
Rien moins, reprit le roi, laissons la qualité :
Sous les cotillons des grisettes,
Peut loger autant de beauté,
Que sous les jupes des coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon,
Etre en continuel soupçon,
Dépendre d'une humeur fière, brusque, ou volage :
Chez les dames de haut parage
Ces choses sont à craindre, et bien d'autres encor.
Une grisette est un trésor ;
Car sans se donner de la peine,
Et sans qu'aux bals on la promène,

On en vient aisément à bout ;
On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.
Le point est d'en trouver une qui soit fidèle
Choisissons-la toute nouvelle,
Qui ne connaisse encor ni le mal ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte ;
Je la tiens pucelle sans faute.
Et si pucelle qu'il n'est rien
De plus puceau que cette belle ;
Sa poupée en sait autant qu'elle.
J'y songeais, dit le roi, parlons-lui des ce soir.
Il ne s'agit que de savoir
Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,
Si son coeur se rend à nos vœux,
La première leçon du plaisir amoureux.
Je sais que cet honneur est pure fantaisie
Toutefois étant roi, l'on me le doit céder,
Du reste il est aisé de s'en accommoder.
Si c'était, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas,
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au sort, c'est la justice ;
Deux pailles en feront l'office.
De la chape à l'évêque hélas ils se battaient,
Les bonnes gens qu'ils étaient.
Quoi qu'il en soit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le soir,
Pour quelque petite affaire ;
Nos deux aventuriers près d'eux la firent seoir,
Louèrent sa beauté, tachèrent de lui plaire,
Firent briller une bague à ses yeux.
A cet objet si précieux
Son coeur fit peu de résistance.
Le marché se conclut, et dès la même nuit,
Toute l'hôtellerie étant dans le silence,
Elle les vient trouver sans bruit.

Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois, et surtout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, et c'est en vain
Que de ce point on s'embarrasse.
Car il n'est si sotte après tout
Qui ne puisse venir à bout
De tromper à ce jeu le plus sage du monde :
Salomon qui grand clerc étoit
Le reconnaît en quelque endroit,
Dont il ne souvint pas au bonhomme Joconde.
Il se tint content pour le coup,
Crut qu'Astolphe y perdait beaucoup ;
Tout alla bien, et maître Pucelage
Joua des mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avait essayé.
Le temps à cela près fut fort bien employé,
Et si bien que la fille en demeura contente
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit suivante
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquait en elle :
Il se douta du fait, la guetta, la surprit,
Et lui fit fort grosse querelle.
Afin de l'apaiser la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que sans aucune faute,
Leurs hôtes déloges, elle lui donnerait
Autant de rendez-vous qu'il en demanderait.
Je n'ai souci, dit-il, ni d'hôtesse ni d'hôte :
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout ?
(Dit la fille fort affligée)
De les aller trouver je me suis engagée :
Si j'y manque, adieu l'anneau,
Que j'ai gagné bien et beau,
Faisons que l'anneau vous demeure,

Reprit le garçon, tout à l'heure.
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux ?
Oui, reprit-elle, mais entre eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée
Et tandis que je suis avec l'un empêchée
L'autre attend sans mot dire et s'endort bien souvent,
Tant que le siège soit vacant
C'est la leur mot. Le gars dit à l'instant :
Je vous irai trouver pendant leur premier somme.
Elle reprit : Ah ! gardez-vous-en bien ;
Vous seriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laissez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laissa ;
Le galant vint, et s'approcha
Des pieds du lit ; puis fit en sorte,
Qu'entre les draps il se glissa :
Et Dieu sait comme il se plaça ;
Et comme enfin tout se passa :
Et de ceci, ni de cela,
Ne se douta le moins du monde,
Ni le roi lombard ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla
Bien étonné de telle aubade.
Le roi lombard dit à part soi :
Qu'a donc mangé mon camarade ?
Il en prend trop ; et sur ma foi,
C'est bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de sa part le Romain.
Et le garçon ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, et pour le lendemain ;
Enfin pour toute la semaine.
Puis les voyant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toujours par le même chemin,
Et fut suivi de la donzelle,
Qui craignait fatigue nouvelle.

Eux éveillés, le roi dit au Romain :
Frère, dormez jusqu'à demain :
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à présent besoin que de repos.
Comment ? dit le Romain : mais vous-même, à propos
Vous avez fait tantôt une terrible vie.
Moi ? dit le roi, j'ai toujours attendu :
Et puis voyant que c'était temps perdu,
Que sans pitié ni conscience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raison
Que d'éprouver ma patience,
Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour rendormi.
Que s'il vous eut plu, notre ami,
J'aurais couru volontiers quelque poste.
C'eût été tout, n'ayant pas la riposte
Ainsi que vous : qu'y ferait-on ?
Pour Dieu, reprit son compagnon,
Cessez de vous railler, et changeons de matière.
Je suis votre vassal vous l'avez bien fait voir.
C'est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette tout entière :
Disposez-en ainsi qu'il vous plaira ;
Nous verrons si ce feu toujours vous durera.
Il pourra, dit le roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
Sire, dit le Romain, trêve de raillerie,
Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ainsi.
Astolphe se piqua de cette repartie ;
Et leurs propos s'allaient de plus en plus aigrir,
Si le roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent : Jugez-nous,
En lui contant leur querelle.
Elle rougit, et se mit à genoux ;
Leur confessa tout le mystère.
Loin de lui faire pire chère,

Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné,
Et maint bel écu couronne,
Dont peu de temps après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.
Ce fut par là que nos aventuriers
Mirent fin à leurs aventures,
Se voyant chargés de lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures :
Lauriers d'autant plus beaux, qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adresse, et quelques feintes larmes ;
Et que loin des dangers et du bruit des alarmes,
L'un et l'autre les remporta.
Tout fiers d'avoir conquis les coeurs de tant de belles,
Et leur livre étant plus que plein,
Le roi lombard dit au Romain :
Retournons au logis par le plus court chemin :
Si nos femmes sont infidèles,
Consolons-nous, bien d'autres le sont qu'elles.
La constellation changera quelque jour :
Un temps viendra que le flambeau d'Amour
Ne brûlera les coeurs que de pudiques flammes :
A présent on dirait que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours des maris et des femmes.
D'ailleurs tout l'univers est plein
De maudits enchanteurs, qui des corps et des âmes,
Font tout ce qu'il leur plaît : savons-nous si ces gens
(Comme ils sont traîtres et méchants,
Et toujours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre)
N'ont point ensorcelé mon épouse et la vôtre ?
Et si par quelque étrange cas,
Nous n'avons point cru voir chose qui n'était pas ?
Ainsi que bons bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de sa femme, et demeurons-en la.
Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie,
Nous ont rendu leurs coeurs, que l'Hymen nous ôta.
Astolphe rencontra dans cette prophétie.
Nos deux aventuriers, au logis retournes,

Furent très bien reçus, pourtant un peu grondés ;
Mais seulement par bienséance.
L'un et l'autre se vit de baisers régalé :
On se récompensa des pertes de l'absence,
Il fut dansé, sauté, ballé ;
Et du nain nullement parlé,
Ni du valet comme je pense.
Chaque époux s'attachant auprès de sa moitié,
Vécut en grand soulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La reine à son devoir ne manqua d'un seul point :
Autant en fit la femme de Joconde :
Autant en font d'autres qu'on ne sait point.

Richard Minulto

C'est de tout temps qu'à Naples on a vu
Régner l'amour et la galanterie :
De beaux objets cet état est pourvu,
Mieux que pas un qui soit en Italie.
Femmes y sont, qui font venir l'envie
D'être amoureux, quand on ne voudrait pas.
Une surtout ayant beaucoup d'appas
Eut pour amant un jeune gentilhomme,
Qu'on appelait Richard Minutolo :
Il n'était lors de Paris jusqu'à Rome
Galant qui sut si bien le numéro.
Force lui fut ; d'autant que cette belle
(Dont sous le nom de madame Catelle
Il est parlé dans le Décaméron)
Fut un long temps si dure et si rebelle,
Que Minutol n'en sut tirer raison.
Que fait-il donc ? comme il voit que son zèle
Ne produit rien, il feint d'être guéri ;
Il ne va plus chez madame Catelle ;
Il se déclare amant d'une autre belle ;
Il fait semblant d'en être favori.
Catelle en rit ; pas grain de jalousie.
Sa concurrente était sa bonne amie :
Si bien qu'un jour qu'ils étaient en devis,
Minutolo pour lors de la partie,
Comme en passant mit dessus le tapis
Certains propos de certaines coquettes,
Certain mari, certaines amourettes,
Qu'il trouva sans personne nommer ;
Et fit si bien que madame Catelle
De son époux commence à s'alarmer,

Entre en soupçon, prend le morceau pour elle.
Tant en fut dit, que la pauvre femelle,
Ne pouvant plus durer en tel tourment,
Voulut savoir de son défunt amant,
Qu'elle tira dedans une ruelle,
De quelles gens il entendait parler :
Qui, quoi, comment, et ce qu'il voulait dire.
Vous avez eu, lui dit-il, trop d'empire
Sur mon esprit pour vous dissimuler.
Votre mari voit Madame Simone :
Vous connaissez la galande que c'est :
Je ne le dis pour offenser personne ;
Mais il y va tant de votre intérêt,
Que je n'ai pu me taire davantage.
Si je vivais dessous votre servage,
Comme autrefois, je me garderais bien
De vous tenir un semblable langage,
Qui de ma part ne serait bon à rien.
De ses amants toujours on se méfie.
Vous penseriez que par supercherie
Je vous dirais du mal de votre époux ;
Mais grâce à Dieu je ne veux rien de vous.
Ce qui me meut n'est du tout que bon zèle.
Depuis un jour j'ai certaine nouvelle,
Que votre époux chez Janot le baigneur
Doit se trouver avecque sa donzelle.
Comme Janot n'est pas fort grand seigneur,
Pour cent ducats vous lui ferez tout dire ;
Pour cent ducats il fera tout aussi.
Vous pouvez donc tellement vous conduire,
Qu'au rendez-vous trouvant votre mari,
Il sera pris sans s'en pouvoir dédire.
Voici comment. La dame a stipulé
Qu'en une chambre, ou tout sera fermé,
L'on les mettra ; soit craignant qu'on ait vue
Sur le baigneur ; soit que sentant son cas,
Simone encor n'ait toute honte bue.

Prenez sa place, et ne marchandez pas :
Gagnez Janot ; donnez-lui cent ducats ;
Il vous mettra dedans la chambre noire ;
Non pour jeûner, comme vous pouvez croire :
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.
Ne parlez point, vous gâteriez l'histoire,
Et vous verrez comme tout en ira.
L'expédient plus très fort à Catelle.
De grand dépit Richard elle interrompt :
Je vous entends, c'est assez, lui dit-elle,
Laissez-moi faire ; et le drôle et sa
Verront beau jeu si la corde ne rompt.
Pensent-ils donc que je sois quelque buse ?
Lors pour sortir elle prend une excuse,
Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,
A qui Richard avait donne le mot.
L'argent fait tout : si l'on en prend en France
Pour obliger en de semblables cas,
On peut juger avec grande apparence,
Qu'en Italie on n'en refuse pas.
Pour tout carquois, d'une large escarcelle
En ce pays le dieu d'amour se sert.
Janot en prend de Richard, de Catelle ;
Il en eut pris du grand diable d'enfer.
Pour abréger, la chose s'exécute
Comme Richard était imaginé.
Sa maîtresse eut d'abord quelque dispute
Avec Janot qui fit le réservé
: Mais en voyant bel argent bien compté,
Il promet plus que l'on ne lui demande.
Le temps venu d'aller au rendez-vous,
Minutolo s'y rend seul de sa bande ;
Entre en la chambre ; et n'y trouve aucuns trous
Par où le jour puisse nuire à sa flamme.
Guère n'attend : il tardait à la dame
D'y rencontrer son perfide époux,
Bien préparée à lui chanter sa gamme.

Pas n'y manqua, l'on peut s'en assurer.
Dans le lieu dit Janot la fit entrer,
Là ne trouva ce qu'elle allait chercher :
Point de mari, point de Dame Simone
Mais au lieu d'eux Minutol en personne,
Qui sans parler se mit à l'embrasser.
Quant au surplus je le laisse à penser :
Chacun s'en doute assez sans qu'on le die.
De grand plaisir notre amant s'extasie.
Que si le jeu plut beaucoup à Richard,
Catelle aussi, toute rancune à part,
Le lascia faire, et ne voulut mot dire
Il en profite, et se garde de rire ;
Mais toutefois ce n'est pas sans effort
De figurer le plaisir qu'a le sire,
Il me faudrait un esprit bien plus fort
Premièrement il jouit de sa belle ;
En second lieu il trompe une cruelle ;
Et croit gagner les pardons en cela.
Mais à la fin Catelle s'emporta :
C'est trop souffrir, traître, ce lui dit-elle,
Je ne suis pas celle que tu prétends.
Laisse-moi là ; sinon à belles dents
Je te déchire, et te saute à la vue.
C'est donc cela que tu te tiens en mue,
Fais le malade et te plains tous les jours ;
Te réservant sans doute à tes amours.
Parle, méchant, dis-moi, suis-je pourvue
De moins d'appas ? ai-je moins d'agrément,
Moins de beauté que ta dame Simone ?
Le rare oiseau ! ô la belle friponne !
T'aimais-je moins ? je te hais à présent ;
Et plut à Dieu que je t'eusse vu pendre.
Pendant cela Richard pour l'apaiser
La caressait, tâchait de la baiser ;
Mais il ne put ; elle s'en sut défendre.
Laisse-moi là, se mit-elle à crier

Comme un enfant penses-tu me traiter ?
N'approche point, je ne suis plus ta femme :
Rends-moi mon bien, va-t en trouver ta dame
Va déloyal, va-t'en, je te le dis.
Je suis bien sotté, et bien de mon pays
De te garder la foi de mariage :
A quoi tient-il, que pour te rendre sage,
Tout sur-le-champ, je t'envoie quérir
Minutolo qui m'a si fort chérie ?
Je le devrais afin de te punir ;
Et sur ma foi, j'en ai presque l'envie.
A ce propos le galant éclata.
Tu ris, dit-elle, ô dieux ! quelle insolence !
Rougira-t-il ? voyons sa contenance.
Lors de ses bras la belle s'échappa ;
D'une fenêtre à tâtons approcha ;
L'ouvrit de force ; et fut bien étonnée
Quand elle vit Minutol son amant :
Elle tomba plus d'à demi pâmée.
Ah ! qui t'eut cru, dit-elle, si méchant ?
Que dira-t-on ? me voilà diffamée.
Qui le saura ? dit Richard à l'instant ;
Janot est sûr, j'en répons sur ma vie.
Excusez donc si je vous ai trahie ;
Ne me sachez mauvais gré d'un tel tour :
Adresse, force, et ruse, et tromperie ;
Tout est permis en matière d'amour.
J'étais réduit avant ce stratagème
A vous servir sans plus pour vos beaux yeux :
. Ai-je failli de me payer moi-même ?
L'eussiez-vous fait ? non sans doute ; et les dieux
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux :
Je suis content ; vous n'êtes point coupable ;
Est-ce de quoi paraître inconsolable ?
Pourquoi gémir ? j'en connais, Dieu merci,
Qui voudraient bien qu'on les trompât ainsi.
Tout ce discours n'apaisa point Catelle.

Elle se mit à pleurer tendrement.
En cet état elle parut si belle,
Que Minutol de nouveau s'enflammant
Lui prit la main. Laisse-moi, lui dit-elle ;
Contente-toi, veux-tu donc que j'appelle
Tous les voisins, tous les gens de Janot ?
Ne faites point, dit-il, cette folie ;
Votre plus court est de ne dire mot.
Pour de l'argent, et non par tromperie
(Comme le monde est à présent bâti)
L'on vous croirait venue en ce lieu-ci.
Que si d'ailleurs cette supercherie
Allait jamais jusqu'à votre mari,
Quel déplaisir ! songez-y je vous prie ;
En des combats n'engagez point sa vie ;
Je suis du moins aussi mauvais que lui.
A ces raisons enfin Catelle cède.
La chose étant, poursuit-il, sans remède,
Le mieux sera que vous vous consoliez.
N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez...
Mais bannissons bien loin toute espérance ;
Jamais mon zèle et ma persévérance
N'ont eu de vous que mauvais traitement.
Si vous vouliez, vous feriez aisément,
Que le plaisir de cette jouissance
Ne serait pas, comme il est, imparfait :
Que reste-t-il ? le plus fort en est fait.
Tant bien sut dire, et prêcher, que la dame
Séchant ses yeux, rassérénant son âme,
Plus doux que miel à la fin l'écouta.
D'une faveur en une autre il passa,
Eut un souris, puis après autre chose,
Puis un baiser, puis autre chose encor ;
Tant que la belle, après un peu d'effort,
Vient à son point, et le drôle en dispose.
Heureux cent fois plus qu'il n'avait été !
Car quand l'Amour d'un et d'autre côté

Veut s'entremettre, et prend part à l'affaire,
Tout va bien mieux, comme m'ont assuré
Ceux que l'on tient savants en ce mystère.
Ainsi Richard jouit de ses amours,
Vécut content, et fit force bons tours,
Dont celui-ci peut passer à la montre.
Pas ne voudrais en faire un plus rusé :
Que plutôt à Dieu qu'en certaine rencontre
D'un pareil cas je me fusse avisé!

Le Cocu, battu, et content

N'a pas longtemps de Rome revenait
Certain cadet qui n'y profita guère
Et volontiers en chemin séjournait
Quand par hasard le galant rencontrait
Bon vin, bon gîte, et belle chambrière.
Avint qu'un jour en un bourg arrêté
Il vit passer une dame jolie,
Leste, pimpante, et d'un page suivie,
En la voyant, il en fut enchanté.
La convoita ; comme bien savait faire.
Prou de pardons il avait rapporté ;
De vertu peu ; chose assez ordinaire.
La dame était de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante et belle ;
Somme qu'enfin il ne lui manquait rien,
Fors que d'avoir un ami digne d'elle.
Tant se la mit le drôle en la cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne durait :
Et s'informant comment on l'appelait :
C'est, lui dit-on, la dame du village.
Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris :
Mais comme il est des premiers du pays,
Son bien supplée au défaut de son âge.
Notre cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut espérance certaine.
Voici comment le pèlerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ses valets ; puis s'en fut au château :
Dit qu'il était un jeune jouvenceau,
Qui cherchait maître, et qui savait tout faire.

Messire Bon fort content de l'affaire
Pour fauconnier le loua bien et beau.
(Non toutefois sans l'avis de sa femme)
Le fauconnier plut très fort à la dame ;
Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
Guère ne mit à déclarer sa flamme.
Ce fut beaucoup ; car le vieillard était
Fou de sa femme, et fort peu la quittait,
Sinon les jours qu'il allait à la chasse.
Son fauconnier, qui pour lors le suivait,
Eut demeuré volontiers en sa place.
La jeune dame en était bien d'accord,
Ils n'attendaient que le temps de mieux faire.
Quand je dirai qu'il leur en tardait fort,
Nul n'osera soutenir le contraire.
Amour enfin, qui prit à coeur l'affaire,
Leur inspira la ruse que voici.
La dame dit un soir à son mari :
Qui croyez-vous le plus rempli de zèle
De tous vos gens ? Ce propos entendu
Messire Bon lui dit : J'ai toujours cru
Le fauconnier garçon sage et fidèle ;
Et c'est à lui que plus je me fierois.
Vous auriez tort, repartit cette belle ;
C'est un méchant : il me tint l'autre fois
Propos d'amour, dont je fus si surprise,
Que je pensai tomber tout de mon haut ;
Car qui croirait une telle entreprise ?
Dedans l'esprit il me vint aussitôt
De l'étrangler, de lui manger la vue :
Il tint à peu ; je n'en fus retenue,
Que pour n'oser un tel cas publier :
Même, à dessein qu'il ne le put nier,
Je fis semblant d'y vouloir condescendre ;
Et cette nuit sous un certain poirier
Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
Mon mari, dis-je, est toujours avec moi,

Plus par amour que doutant de ma foi ;
Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit pendant son premier somme :
D'auprès de lui tâchant de me lever,
Dans le jardin je vous irai trouver.
Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.
Messire Bon se mit fort en colère.
Sa femme dit : Mon mari, mon époux,
Jusqu'à tantôt cachez votre courroux ;
Dans le jardin attrapez-le vous-même ;
Vous le pourrez trouver fort aisément ;
Le poirier est à main gauche en entrant.
Mais il vous faut user de stratagème :
Prenez ma jupe, et contrefaites-vous ;
Vous entendrez son insolence extrême :
Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups,
Que le galant demeure sur la place.
Je suis d'avis que le friponneau fasse
Tel compliment à des femmes d'honneur !
Époux retint cette leçon par coeur.
Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard, bon homme au demeurant.
Le temps venu d'attraper le galant,
Messire Bon se couvrit d'une jupe,
S'encornêta, courut incontinent
Dans le jardin, ou ne trouva personne :
Garde n'avait : car, tandis qu'il frissonne,
Claque des dents, et meurt quasi de froid,
Le pèlerin, qui le tout observoit,
Va voir la dame ; avec elle se donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croi,
Lorsqu'Amour seul étant de la partie
Entre deux draps on tient femme jolie ;
Femme jolie, et qui n'est point à soi.
Quand le galant un assez bon espace
Avec la dame eut été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place :

Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon rempli d'impatience
A tous moments sa paresse maudit.
Le pèlerin, d'aussi loin qu'il le vie,
Feignit de croire apercevoir la dame,
Et lui cria : Quoi donc méchante femme !
A ton mari tu brassais un tel tour !
Est-ce le fruit de son parfait amour !
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte :
Et de venir ne tenais quasi compte,
Ne te croyant le coeur si perversi,
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami ;
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure.
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est seulement pour éprouver ta foi :
Et ne t'attends de m'induire à luxure :
Grand pécheur suis ; mais j'ai, la Dieu merci,
De ton honneur encor quelque souci.
A Monseigneur ferais-je un tel outrage ?
Pour toi, tu viens avec un front de page :
Mais, foi de Dieu, ce bras te châtierà ;
Et Monseigneur puis après le saura.
Pendant ces mots époux pleurait de joie,
Et tout ravi disait entre ses dents :
Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme et valet si chastes, si prudents.
Ce ne fut tout ; car à grands coups de gaule
Le pèlerin vous lui froisse une épaule ;
De horions laidement l'accoutra ;
Jusqu'au logis ainsi le convoya.
Messire Bon eut voulu que le zèle
De son valet n'eut été jusque-là ;
Mais le voyant si sage et si fidèle,
Le bonhommeau des coups se consola.
Dedans le lit sa femme il retrouva ;

Lui conta tout, en lui disant : M'amie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet ; c'est sans doute un trésor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir traitez-le ainsi que moi.
Pas n'y faudra, lui repartit la dame ;
Et de ceci je vous donne ma foi.

Le Mari confesseur

Messire Artus sous le grand roi François
Alla servir aux guerres d'Italie ;
Tant qu'il se vit, après maints beaux exploits,
Fait chevalier en grand'cérémonie.
Son général lui chaussa l'éperon :
Dont il croyait que le plus haut baron
Ne lui dut plus contester le passage.
Si s'en revient tout fier en son village,
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avait laissée à la maison ;
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des muguets avec elle à foison.
Messire Artus ne prit goût à l'affaire ;
Et ruminant sur ce qu'il devait faire :
Depuis que j'ai mon village quitté,
Si j'étais crû, dit-il, en dignité
De cocuage et de chevalerie :
C'est moitié trop, sachons la vérité.
Pour ce s'avise, un jour de confrérie,
De se vêtir en prêtre, et confesser.
Sa femme vient à ses pieds se placer.
De prime abord sont par la bonne dame
Expédiés tous les pêchés menus ;
Puis à leur tour les gros étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de gamme.
Père, dit-elle, en mon lit sont reçus
Un gentilhomme, un chevalier, un prêtre.
Si le mari ne se fût fait connaître,
Elle en allait enfiler beaucoup plus ;
Courte n'était pour sûr la kyrielle.

Son mari donc l'interrompt là-dessus
Dont bien lui prit : Ah, dit-il, infidèle !
Un prêtre même ! à qui crois-tu parler ?
A mon mari, dit la fausse femelle
Qui d'un tel pas se sut bien démêler.
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas étant homme si sage
Vous n'avez su l'énigme débrouiller.
On vous a fait, dites-vous, chevalier :
Auparavant vous étiez gentilhomme :
Vous êtes prêtre avecque ces habits.
Béni soit Dieu ! dit alors le bon homme :
Je suis un sot de l'avoir si mal pris.

Conte d'une chose arrivée à Château-Thierry

Un savetier, que nous nommerons Blaise,
Prit belle femme ; et fut très avisé
Les bonnes gens qui n'étaient à leur aise,
S'en vont prier un marchand peu rusé,
Qu'il leur prêtât dessous bonne promesse
Mi-muid de grain ; ce que le marchand fait.
Le terme échu, ce créancier les presse.
Dieu sait pourquoi : le galant, en effet,
Crut que par là baiserait la commère.
Vous avez trop de quoi me satisfaire
(Ce lui dit-il) et sans déboursier rien —
Accordez-moi ce que vous savez bien.
Je songerai, répond-elle, à la chose.
Puis vient trouver Blaise tout aussitôt,
L'avertissant de ce qu'on lui propose.
Blaise lui dit : Par bieu, femme, il nous faut
Sans coup férir rattraper notre somme.
Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, et que je n'y suis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup demandez la cédule.
De la donner je ne crois qu'il recule.
Puis tousserez afin de m'avertir ;
Mais haut et clair, et plutôt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez sortir
Incontinent, de crainte de fortune.
Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta.
Dont le mari puis après se vanta ;
Si que chacun glosait sur ce mystère.
Mieux eût valu tousser après l'affaire,

(Dit à la belle un des plus gros bourgeois)
Vous eussiez eu votre compte tous trois.
N'y manquez plus, sauf après de se taire.
Mais qu'en est-il ? or ça, belle, entre nous.
Elle répond : Ah Monsieur ! croyez-vous
Que nous ayons tant d'esprit que vos dames ?
Notez qu'illec avec deux autres femmes,
Du gros bourgeois l'épouse était aussi)
Je pense bien, continua la belle.
Qu'en pareil cas Madame en use ainsi ;
Mais quoi, chacun n'est pas si sage qu'elle.

Conte tiré d'Athénée

Axiochus avec Alcibiades

Jeunes, bien faits, galants, et vigoureux,
Par bon accord comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il ? L'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la donzelle,
Qu'il en naquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantaient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Put pratiquer les leçons de sa mère ;
Chacun des deux en voulut être amant ;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être père.
Frère, dit l'un, ah ! vous ne sauriez faire
Que cet enfant ne soit vous tout craché.
Parbieu, dit l'autre, il est à vous, compère ;
Je prends sur moi le hasard du pêché.

Autre conte tiré d'Athénée

A son souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esturgeon,
Sans en laisser que la tête,
Il soupe ; il crève ; on y court ;
On lui donne maints clystères.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
Mes amis, dit le goulou,
M'y voilà tout résolu ;
Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reste de mon poisson.

Conte de **** (soeur Jeanne)

Soeur Jeanne ayant fait un poupon,
Jeûnait, vivait en sainte fille.
Toujours était en oraison.
Et toujours ses soeurs à la grille.
Un jour donc l'abbesse leur dit ;
Vivez comme soeur Jeanne vit ;
Fuyez le monde et sa séquelle
Toutes reprirent à l'instant :
Nous serons aussi sages qu'elle
Quand nous en aurons fait autant.

Conte du Juge de Mesle

Deux avocats qui ne s'accordaient point
Rendaient perplexe un juge de province :
Si ne put onc découvrir le vrai point ;
Tant lui semblait que fût obscur et mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur :
Du doigt les serre ; il avait bonne pince
La longue échet sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un prince
La cour s'en plaint, et le juge repart :
Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard
De nouveauté dans mon fait il n'est maille ;
Maint d'entre vous souvent juge au hasard
Sans que pour ce tire à la courte paille.

Conte d'un paysan qui avait offensé son Seigneur

Un paysan son seigneur offensa.
L'histoire dit que c'était bagatelle ;
Et toutefois ce seigneur le tança
Fort rudement ; ce n'est chose nouvelle.
Coquin, dit-il, tu mérites la hart :
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon ; et de trois peines l'une
Tu peux choisir. Ou de manger trente aulx,
J'entends sans boire, et sans prendre repos ;
Ou de souffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliqués sur tes larges épaules ;
Ou de payer sur-le-champ cent écus.
Le paysan consultant là-dessus :
Trente aulx sans boire ! ah, dit-il en soi-même,
Je n'appris onc à les manger ainsi.
De recevoir les trente coups aussi,
Je ne le puis sans un péril extrême.
Les cent écus c'est le pire de tous.
Incertain donc il se mit à genoux,
Et s'écria : Pour Dieu, miséricorde.
Son seigneur dit : Qu'on apporte une corde ;
Quoi le galant m'ose répondre encor ?
Le paysan de peur qu'on ne le pende
Fait choix de l'ail ; et le seigneur commande
Que l'on en cueille, et surtout du plus fort.
Un après un lui même il fait le compte :
Puis quand il voit que son calcul se monte
A la trentaine, il les met dans un plat.
Et cela fait le malheureux pied-plat

Prend le plus gros ; en pitié le regarde ;
Mange, et rechigne, ainsi que fait un chat
Dont les morceaux sont frottés de moutarde.
Il n'oserait de la langue y toucher.
Son seigneur rit, et surtout il prend garde
Que le galant n'avale sans mâcher.
Le premier passe ; aussi fait le deuxième :
Au tiers il dit : Que le diable y ait part.
Bref il en fut à grand-peine au douzième,
Que s'écriant Haro la gorge m'ard
Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire.
Son seigneur dit : Ah, ah, sire Grégoire,
Vous avez soif ! je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas.
Or buvez donc ; et buvez à votre aise :
Bon prou vous fasse : Holà, du vin, holà.
Mais mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
Il vous faudra choisir après cela
Des cent écus, ou de la bastonnade,
Pour suppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés
Que les aux soient sur les coups précomptes :
Car pour l'argent, par trop grosse est la somme :
Où la trouver moi qui suis un pauvre homme ?
Hé bien, souffrez les trente horions,
Dit le seigneur ; mais laissons les oignons.
Pour prendre coeur, le vassal en sa panse
Loge un long trait ; se munit le dedans ;
Puis souffre un coup avec grande constance.
Au deux, il dit ; Donnez-moi patience,
Mon doux Jésus, en tous ces accidents.
Le tiers est rude, il en grince les dents,
Se courbe tout, et saute de sa place.
Au quart il fait une horrible grimace :
Au cinq un cri : mais il n'est pas au bout ;
Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.
On ne vit onc si cruelle aventure.

Deux forts paillards ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber par poids et par mesure,
En observant la cadence et le ton.
Le malheureux n'a rien qu'une chanson.
Grâce, dit-il : mais las ! point de nouvelle ;
Car le seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, et tient sa gravite,
Disant toujours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
Après vingt coups d'un ton piteux il crie :
Pour Dieu cessez : hélas ! je n'en puis plus.
Son seigneur dit : Payez donc cent écus,
Net et comptant : je sais qu'à la desserre
Vous êtes dur ; j'en suis fâché pour vous.
Si tout n'est prêt, votre compère Pierre
Vous en peut bien assister entre nous.
Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux n'osant presque répondre,
Court au mugot, et dit : C'est tout mon fait.
On examine, on prend un trébuchet
L'eau cependant lui coule de la face :
Il n'a point fait encor telle grimace.
Mais que lui sert ? il convient tout payer.
C'est grand'pitié quand on fâche son maître !
Ce paysan eut beau s'humilier ;
Et pour un fait, assez léger peut-être,
Il se sentit enflammer le gosier,
Vuider la bourse, émoucher les épaules ;
Sans qu'il lui fut, dessus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait seulement grâce d'un carolus.

Imitation d'un conte intitulé "les Arrêts d'Amour"

Les gens tenant le Parlement d'Amours
Informaient pendant les Grands Jours,
D'aucuns abus commis en l'Île de Cythère
Par devant eux se plaint un amant maltraité,
Disant que de longtemps il s'efforce de plaire
A certaine ingrate beauté.
Qu'il a donné des sérénades,
Des concerts et des promenades :
Item mainte collation,
Maint bal, et mainte comédie :
A consacré le plus beau de sa vie
A l'objet de sa passion :
S'est tourmenté le corps et l'âme,
Sans pouvoir obliger la dame
A payer seulement d'un souris son amour.
Partant conclut que cette belle
Soit condamnée à l'aimer à son tour.
Fut allégué d'autre part à la Cour
Que plus la dame était cruelle,
Plus elle avait d'embonpoint et d'attraits :
Que perdant ses appas Amour perdait ses traits :
Qu'il avait intérêt au repos de son âme :
Que quand on a le coeur en flamme
Le teint n'en est jamais si frais.
Qu'il était à propos pour la grandeur du prince,
Qu'elle traitât ainsi toute cette province,
Fût mille soupirants sans faire un bienheureux,
Dormît à son plaisir, conservât tous ses charmes,
Augmentât les tributs de l'empire amoureux,
Qui sont les soupirs et les larmes.

Que souffrir tels procès était un grand abus :
Et que le cas méritait une amende :
Concluant pour le surplus
Au renvoi de la demande.
Le procureur d'Amours intervint là-dessus,
Et conclut aussi pour la belle.
La Cour, leurs moyens entendus,
La renvoya : permis d'être cruelle ;
Avec dépens ; et tout ce qui s'ensuit.
Cet arrêt fit un peu de bruit
Parmi les gens de la province.
La raison de douter était tous les cadeaux,
Bijoux donnés, et des plus beaux
Qui prend se vend : mais l'intérêt du prince
Souvent plus fort qu'aucunes lois
L'emporta de quatre ou cinq voix.

Les Amours de Mars et de Vénus

Gélaste montre à Acante une tapisserie, ou sont représentées les Amours de Mars et de Vénus, et lui parle ainsi.

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,
Blessé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cythérée.
Le siège ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars se présenta,
Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire :
Par tous moyens tâcha de plaire :
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considérez-le en ce coin,
Qui quitte sa mine fière.
Il se fait attacher son plus riche harnois.
Quand ce serait pour des jours de tournois,
On ne le verrait pas vêtu d'autre manière.
L'éclat de ses habits fait honte à l'oeil du jour.
Sans cela, fit-on mordre aux Géants la poussière,
Il est bien malaisé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la dame.
Il la gagna peut-être, en lui contant sa flamme :
Peut-être conta-t-il ses sièges, ses combats ;
Parla de contrescarpe, et cent autres merveilles
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus en ces lieux écartés
Aux yeux de ce guerrier étale de beautés :

Quels longs baisers ! la gloire a bien des charmes ;
Mais Mars en la servant ignore ces douceurs.
Son harnois est sur l'herbe : Amour pour toutes armes
Veut des soupirs et des larmes :
C'est ce qui triomphe des coeurs.

Phébus pour la déesse avait même dessein ;
Et charme de l'espoir d'une telle conquête
Couvait plus de feux dans son sein,
Qu'on n'en voyait à l'entour de sa tête.
C'était un dieu pourvu de cent charmes divers.
Il était beau mais il faisait des vers ;
Avait un peu trop de doctrine ;
Et qui pis est, savait la médecine.
Or soyez sûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée et l'homme de science,
Les dames au premier inclineront toujours ;
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choisir.
Phébus outre de déplaisir
Apprit à Vulcan ce mystère ;
Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour,
Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère,
Qui n'avaient en ces lieux pour témoins que l'amour.

La peine de Vulcan se voit représentée :
Et l'on ne dirait pas que les traits en sont feints.
II demeure immobile, et son âme agitée
Roule mille penses qu'en ses yeux on voit peints.
Son marteau lui tombe des mains.
Il a martel en tête, et ne sait que résoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici dans cet autre endroit
Qui querelle et qui bat sa femme.
Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt ?
Au palais de Vénus il s'en allait tout droit,
Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.

La dame d'un logis, quand elle fait l'amour
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes
Dieu sait si les galants lui font aussi la cour.
Ce ne sont que jeux et fleurettes,
Plaisants devis et chansonnettes :
Mille bons mots, sans compter les bons tours,
Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours.
Celle que vous voyez apportait une lyre,
Ne songeant qu'à se réjouir.
Mais Vénus pour le coup ne la saurait ouïr :
Elle est trop empêchée, et chacun se retire.
Le vacarme que fait Vulcan,
A mis l'alarme au camp.

Mais avec tout ce bruit que gagne le pauvre homme ?
Quand les coeurs ont goûté les délices d'Amour,
Ils iraient plutôt jusqu'à Rome,
Que de s'en passer un seul jour.
Sur un lit de repos voyez Mars et sa dame
Quand l'Hymen les joindrait de son noeud le plus fort,
Que l'un fut le mari, que l'autre fut la femme,
On ne pourrait entre eux voir un plus bel accord.
Considérez plus bas les trois Grâces pleurantes :
La maîtresse a failli, l'on punit les suivantes.
Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillants
Pourraient contre tant d'assaillants,
Garder une toison si chère ?
Il accuse sur tous l'enfant qui fait aimer :
Et se prenant au fils des pêchés de la mère
Menace Cupidon de le faire enfermer.

Ce n'est pas tout : plein d'un dépit extrême
Le voilà qui se plaint au monarque des dieux ;
Et de ce qu'il devrait se cacher à soi-même,
Importune sans cesse et la terre et les cieux.
L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,

Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.
Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie ;
Car c'est le plus grand mal, et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan ? car pour se voir vengé,
Encor faut-il qu'il fasse quelque chose.
Un rets d'acier par ses mains est forgé :
Ce fut Momus qui je pense en fut cause.
Avec ce rets le galant lui propose
D'envelopper nos amants bien et beau.
L'enclume sonne ; et maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
Prépare aux dieux un spectacle nouveau
De deux Amants qui reposent ensemble.

Les noires soeurs apprêtèrent le lit :
Et nos amants trouvant l'heure opportune,
Sous le réseau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puissance aucune.
Vulcan fait lors éclater sa rancune :
Tout en clopant le vieillard éclopé
Semond les dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands et petits, et toute la séquelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé ;
Ce fut, je crois, le galant et la belle.

Cet ouvrage est demeuré imparfait pour de secrètes raisons : et par malheur ce qui y manque est l'endroit le plus important ; je veux dire les réflexions que firent les dieux, même les déesses, sur une si plaisante aventure. Quand j'aurai repris l'idée et le caractère de cette pièce je l'achèverai. Cependant comme le dessein de ce recueil a été fait à plusieurs reprises, je me suis souvenu d'une ballade qui pourra encore trouver sa place parmi ces contes puisqu'elle en contient un en quelque façon. Je l'abandonne donc ainsi que le reste au jugement du public. Si l'on trouve qu'elle soit hors de son lieu, et qu'il y ait du manquement en cela ; je prie le lecteur de l'excuser avecque les

autres fautes que j'aurai faites.

Ballade

Hier je mis chez Cloris en train de discourir
Sur le fait des romans Alizon la sucrée.
N'est-ce pas grand pitié, dit-elle, de souffrir
Que l'on méprise ainsi la Légende dorée,
Tandis que les romans sont si chère denrée ?
Il vaudrait beaucoup mieux qu'avec maint vers du temps,
De messire Honoré l'histoire fut brûlée.
— Oui pour vous, dit Cloris, qui passez cinquante ans
Moi qui n'en ai que vingt, je prétends que l'Astrée
Fasse en mon cabinet encor quelque séjour :
Car pour vous découvrir le fond de ma pensée,
Je me plais aux livres d'amour.
Cloris eut quelque tort de parler si crûment,
Non que Monsieur d'Urfé n'ait fait une oeuvre exquise
Etant petit garçon je lisais son roman,
Et je le lis encore ayant la barbe grise.
Aussi contre Alizon je faillis d'avoir prise ;
Et soutins haut et clair, qu'Urfé par-ci, par-là,
De préceptes moraux nous instruit à sa guise.
De quoi, dit Alizon, peut servir tout cela ?
Vous en voit-on aller plus souvent à l'église ?
Je hais tous les menteurs ; et pour vous trancher court,
Je ne puis endurer qu'une femme me dise :
Je me plais aux livres d'amour.

Alizon dit ces mots avec tant de chaleur,
Que je crus qu'elle était en vertu accomplie ;
Mais ses péchés écrits tombèrent par malheur :
Elle n'y prit pas garde. Enfin étant sortie,
Nous vîmes que son fait était papelardie,
Trouvant entre autres points dans sa confession :

J'ai lu maître Louis mille fois en ma vie ;
Et même quelquefois j'entre en tentation,
Lorsque l'ermite trouve Angélique endormie
Rêvant à tels fatras souvent le long du jour.
Bref sans considérer censure ni demie.
Je me plais aux livres d'amour.

Ah ! ah ! dis-je, Alizon ! vous lisez les romans !
Et vous vous arrêtez à l'endroit de l'ermite !
Je crois qu'ainsi que vous pleine d'enseignements
Oriane prêchait faisant la chattemite.
Après mille façons, cette bonne hypocrite,
Un pain sur la fournée emprunta dit l'auteur :
Pour un petit poupon l'on sait qu'elle en fut quitte :
Mainte belle sans doute en a ri dans son coeur.
Cette histoire, Cloris, est du pape maudite :
Quiconque y met le nez devient noir comme un four.
Parmi ceux qu'on peut lire, et dont voici l'élite,
Je me plais aux livres d'amour.

Clitophon a le pas par droit d'antiquité :
Héliodore peut par son prix le prétendre :
Le roman d'Ariane est très bien inventé :
J'ai lu vingt et vingt fois celui de Polexandre :
En fait d'événements, Cléopâtre et Cassandre,
Entre les beaux premiers doivent être rangés :
Chacun prise Cyrus, et la Carte du Tendre ;
Et le frère et la soeur ont les coeurs partagés.
Même dans les plus vieux je tiens qu'on peut apprendre.
Perceval le Gallois vient encore à son tour :
Cervantès me ravit ; et pour tout y comprendre,
Je me plais aux livres d'amour.

Envoi

A Rome on ne lit point Boccace sans dispense :
Je trouve en ses pareils bien du contre et du pour.
Du surplus (honni soit celui qui mal y pense)

Je me plais aux livres d'amour.

Seconde Partie

Achevé d'imprimé du 21 janvier 1666.

Le Faiseur d'oreilles et le Raccomodeur de moules

Sire Guillaume allant en marchandise,
Laissa sa femme enceinte de six mois ;
Simple, jeunette, et d'assez bonne guise,
Nommée Alix, du pays champenois.
Compère André l'allait voir quelquefois
A quel dessein, besoin n'est de le dire,
Et Dieu le sait : c'était un maître sire ;
Il ne tendait guère en vain ses filets ;
Ce n'était pas autrement sa coutume.
Sage eût été l'oiseau qui de ses rets
Se fût sauvé sans laisser quelque plume.
Alix était fort neuve sur ce point.
Le trop d'esprit ne l'incommodait point :
De ce défaut on n'accusait la belle.
Elle ignorait les malices d'Amour.
La pauvre dame allait tout devant elle,
Et n'y savait ni finesse ni tour.
Son mari donc se trouvant en emplette,
Elle au logis, en sa chambre seulette,
André survient, qui sans long compliment
La considère ; et lui dit froidement :
Je m'ébahis comme au bout du royaume
S'en est allé le compère Guillaume,
Sans achever l'enfant que vous portez :
Car je vois bien qu'il lui manque une oreille
Votre couleur me le démontre assez,
En ayant vu mainte épreuve pareille.
Bonté de Dieu ! reprit-elle aussitôt,
Que dites-vous ? quoi d'un enfant monaut
J'accoucherais ? n'y savez-vous remède ?

Si da, fit-il, je vous puis donner aide
En ce besoin, et vous jurerai bien,
Qu'autre que vous ne m'en ferait tant faire.
Le mal d'autrui ne me tourmente en rien ;
Fors excepté ce qui touche au compère :
Quant à ce point je m'y ferais mourir.
Or essayons, sans plus en discourir,
Si je suis maître à forger des oreilles.
Souvenez-vous de les rendre pareilles,
Reprit la femme. Allez, n'ayez souci,
Répliqua-t-il, je prends sur moi ceci.
Puis le galant montre ce qu'il sait faire.
Tant ne fut nice (encor que nice fut)
Madame Alix, que ce jeu ne lui plut.
Philosopher ne faut pour cette affaire.
André vaquait de grande affection
A son travail ; faisant ore un tendon,
Ore un repli, puis quelque cartilage ;
Et n'y plaignant l'étoffe et la façon.
Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage,
Puis le mettrons en sa perfection ;
Tant et si bien qu'en ayez bonne issue.
Je vous en suis, dit-elle, bien tenue :
Bon fait avoir ici-bas un ami.
Le lendemain, pareille heure venue,
Compère André ne fut pas endormi.
Il s'en alla chez la pauvre innocente.
Je viens, dit-il, toute affaire cessante,
Pour achever l'oreille que savez.
Et moi, dit-elle, allais par un message
Vous avertir de hâter cet ouvrage :
Montons en haut. Dès qu'ils furent montés,
On poursuivit la chose encommencée.
Tant fut ouvré, qu'Alix dans la pensée
Sur cette affaire un scrupule se mit ;
Et l'innocente au bon apôtre dit :
Si cet enfant avait plusieurs oreilles,

Ce ne serait à vous bien besoiné.
Rien, rien, dit-il ; à cela j'ai soigné ;
Jamais ne faux en rencontres pareilles.
Sur le métier l'oreille était encor,
Quand le mari revient de son voyage ;
Caresse Alix, qui du premier abord :
Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage.
Nous en tenions sans le compère André ;
Et notre enfant d'une oreille eût manqué.
Souffrir n'ai pu chose tant indécente.
Sire André donc, toute affaire cessante
En a fait une : il ne faut oublier
De l'aller voir, et l'en remercier ;
De tels amis on a toujours affaire.
Sire Guillaume, au discours qu'elle fit,
Ne comprenant comme il se pouvait faire
Que son épouse eût eu si peu d'esprit,
Par plusieurs fois lui fit faire un récit
De tout le cas ; puis outre de colère
Il prit une arme à côte de son lit ;
Voulut ruer la pauvre Champenoise,
Qui prétendait ne l'avoir mérité.
Son innocence et sa naïveté
En quelque sorte apaisèrent la noise.
Hélas Monsieur, dit la belle en pleurant,
En quoi vous puis-je avoir fait du dommage ?
Je n'ai donne vos draps ni votre argent ;
Le compte y est ; et quant au demeurant,
André me dit quand il parfit l'enfant,
Qu'en trouveriez plus que pour votre usage :
Vous pouvez voir, si je mens tuez-moi ;
Je m'en rapporte à votre bonne foi.
L'époux sortant quelque peu de colère,
Lui répondit : Or bien, n'en parlons plus ;
On vous l'a dit, vous avez cru bien faire,
J'en suis d'accord, contester là-dessus
Ne produirait que discours superflus :

Je n'ai qu'un mot. Faites demain en sorte
Qu'en ce logis j'attrape le galant :
Ne parlez point de notre différend ;
Soyez secrète, ou bien vous êtes morte
Il vous le faut avoir adroitement ;
Me feindre absent en un second voyage,
Et lui mander, par lettre ou par message,
Que vous avez à lui dire deux mots.
André viendra ; puis de quelques propos
L'amuseriez ; sans toucher à l'oreille ;
Car elle est faite, il n'y manque plus rien.
Notre innocente exécuta très bien
L'ordre donné ; ce ne fut pas merveille ;
La crainte donne aux bêtes de l'esprit.
André venu, l'époux guère ne tarde,
Monte, et fait bruit. Le compagnon regarde
Où se sauver : nul endroit il ne vit,
Qu'une ruelle en laquelle il se mit.
Le mari frappe ; Alix ouvre la porte ;
Et de la main fait signe incontinent,
Qu'en la ruelle est caché le galant.
Sire Guillaume était armé de sorte
Que quatre Andrés n'auraient pu l'étonner.
Il sort pourtant, et va quérir main forte,
Ne le voulant sans doute assassiner ;
Mais quelque oreille au pauvre homme couper
Peut-être pis, ce qu'on coupe en Turquie,
Pays cruel et plein de barbarie.
C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas :
Puis l'emmena sans qu'elle osât rien dire ;
Ferma très bien la porte sur le sire.
André se crut sorti d'un mauvais pas,
Et que l'époux ne savait nulle chose.
Sire Guillaume, en rêvant à son cas
Change d'avis, en soi-même propose
De se venger avecque moins de bruit,
Moins de scandale, et beaucoup plus de fruit.

Alix, dit-il, allez quérir la femme
De sire André ; contez-lui votre cas
De bout en bout ; courez, n'y manquez pas.
Pour l'amener vous direz à la dame
Que son mari court un péril très grand ;
Que je vous ai parlé d'un châtement
Qui la regarde, et qu'aux faiseurs d'oreilles
On fait souffrir en rencontres pareilles :
Chose terrible, et dont le seul penser
Vous fait dresser les cheveux à la tête ;
Que son époux est tout près d'y passer ;
Qu'on n'attend qu'elle afin d'être à la fête.
Que toutefois, comme elle n'en peut mais,
Elle pourra faire changer la peine ;
Amenez-la, courez ; je vous promets
D'oublier tout moyennant qu'elle vienne.
Madame Alix, bien joyeuse s'en fut
Chez sire André dont la femme accourut
En diligence, et quasi hors d'haleine ;
Puis monta seule, et ne voyant André,
Crut qu'il était quelque part enfermé.
Comme la dame était en ces alarmes,
Sire Guillaume ayant quitté ses armes
La fait asseoir, et puis commence ainsi :
L'ingratitude est mère de tout vice.
André m'a fait un notable service ;
Par quoi, devant que vous sortiez d'ici,
Je lui rendrai si je puis la pareille.
En mon absence il a fait une oreille
Au fruit d'Alix : je veux d'un si bon tour
Me revancher, et je pense une chose :
Tous vos enfants ont le nez un peu court :
Le moule en est assurément la cause.
Or je les sais des mieux raccommo-der.
Mon avis donc est que sans retarder
Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire.
Disant ces mots, il vous prend la commère,

Et près d'André la jeta sur le lit
Moitié raisin, moitié figue, en jouit.
La dame prit le tout en patience ;
Bénit le ciel de ce que la vengeance
Tombait sur elle, et non sur sire André ;
Tant elle avait pour lui de charité.
Sire Guillaume était de son côté
Si fort ému, tellement irrité,
Qu'à la pauvrete il ne fit nulle grâce
Du talion, rendant à son époux
Fèves pour pois, et pain blanc pour fouace.
Qu'on dit bien vrai que se venger est doux !
Très sage fut d'en user de la sorte :
Puisqu'il voulait son honneur réparer,
Il ne pouvait mieux que par cette porte
D'un tel affront à mon sens se tirer.
André vit tout, et n'osa murmurer ;
Jugea des coups ; mais ce fut sans rien dire ;
Et loua Dieu que le mal n'était pire.
Pour une oreille il aurait composé.
Sortir à moins, c'était pour lui merveilles :
Je dis à moins ; car mieux vaut, tout prise,
Cornes gagner que perdre ses oreilles.

Les Frères de Catalogne

Je vous veux conter la besogne
Des bons frères de Catalogne ;
Besogne ou ces frères en Dieu
Témoignèrent en certain lieu
Une charité si fervente,
Que mainte femme en fut contente,
Et crut y gagner Paradis.
Telles gens, par leurs bons avis,
Mettent à bien les jeunes âmes,
Tirent à soi filles et femmes,
Se savent emparer du coeur,
Et dans la vigne du Seigneur
Travaillent ainsi qu'on peut croire.
Et qu'on verra par cette histoire.
Au temps que le sexe vivait
Dans l'ignorance, et ne savait
Gloser encor sur l'Évangile,
(Temps à coter fort difficile)
Un essaim de frères dîmeurs,
Pleins d'appétit et beaux dîneurs,
S'alla jeter dans une ville,
En jeunes beautés très fertile.
Pour des galants, peu s'en trouvait ;
De vieux maris, il en plouvait.
A l'abord une confrérie,
Par les bons pères fut bâtie,
Femme était qui n'y courut,
Qui ne s'en mît, et qui ne crut
Par ce moyen être sauvée :
Puis quand leur foi fut éprouvée,
On vint au véritable point ;

Frère André ne marchanda point ;
Et leur fit ce beau petit prêche :
Si quelque chose vous empêche
D'aller tout droit en paradis,
C'est d'épargner pour vos maris,
Un bien dont ils n'ont plus que faire,
Quand ils ont pris leur nécessaire ;
Sans que jamais il vous ait plu
Nous faire part du superflu.
Vous me direz que notre usage
Répugne aux dons du mariage ;
Nous l'avouons, et Dieu merci
Nous n'aurions que voir en ceci,
Sans le soin de vos consciences.
La plus griève des offenses,
C'est d'être ingrate : Dieu l'a dit.
Pour cela Satan fut maudit.
Prenez-y garde ; et de vos restes
Rendez grâce aux bontés célestes,
Nous laissant dîner sur un bien,
Qui ne vous coûte presque rien.
C'est un droit, ô troupe fidèle,
Qui vous témoigne notre zèle ;
Droit authentique et bien signé,
Que les papes nous ont donné ;
Droit enfin, et non pas aumône :
Toute femme doit en personne
S'en acquitter trois fois le mois
Vers les frères catalanois.
Cela fonde sur l'Ecriture,
Car il n'est bien dans la nature,
(Je le répète, écoutez-moi)
Qui ne subisse cette loi
De reconnaissance et d'hommage :
Or les oeuvres du mariage,
Etant un bien, comme savez
Où savoir chacune devez,

Il est clair que dîme en est due.
Cette dîme sera reçue
Selon notre petit pouvoir.
Quelque peine qu'il faille avoir,
Nous la prendrons en patience :
N'en faites point de conscience ;
Nous sommes gens qui n'avons pas
Toutes nos aises ici-bas.
Au reste, il est bon qu'on vous dise,
Qu'entre la chair et la chemise
Il faut cacher le bien qu'on fait :
Tout ceci doit être secret,
Pour vos maris et pour tout autre.
Voici trois mots d'un bon apôtre
Qui font à notre intention :
Foi, charité, discrétion.
Frère André par cette éloquence
Satisfit fort son audience,
Et passa pour un Salomon,
Peu dormirent à son sermon.
Chaque femme, ce dit l'histoire
Garda très bien dans sa mémoire,
Et mieux encor dedans son coeur,
Le discours du prédicateur.
Ce n'est pas tout, il s'exécute :
Chacune accourt ; grande dispute
A qui la première paiera.
Mainte bourgeoise murmura
Qu'au lendemain on l'eût remise.
La gent qui n'aime pas la bise
Ne sachant comme renvoyer
Cet escadron prêt à payer,
Fut contrainte enfin de leur dire :
De par Dieu souffrez qu'on respire,
C'en est assez pour le présent ;
On ne peut faire qu'en faisant.
Réglez votre temps sur le nôtre ;

Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout avec ordre et croyez-nous :
On en va mieux quand on va doux.
Le sexe suit cette sentence.
Jamais de bruit pour la quittance,
Trop bien quelque collation
Et le tout par dévotion.
Puis de trinquer à la commère.
Je laisse à penser quelle chère
Faisait alors frère Frappart,
Tel d'entre eux avait pour sa part
Dix jeunes femmes bien payantes,
Frisques, gaillardes, attrayantes.
Tel aux douze et quinze passait.
Frère Roc à vingt se chaussait.
Tant et si bien que les donzelles,
Pour se montrer plus ponctuelles,
Payaient deux fois assez souvent :
Dont il avînt que le couvent,
Las enfin d'un tel ordinaire,
Après avoir à cette affaire
Vaqué cinq ou six mois entiers,
Eût fait crédit bien volontiers :
Mais les donzelles scrupuleuses,
De s'acquitter étaient soigneuses,
Croyant faillir en retenant
Un bien à l'ordre appartenant.
Point de dîmes accumulées :
Il s'en trouva de si zélées,
Que par avance elles payaient.
Les beaux pères n'expédiaient
Que les fringantes et les belles,
Enjoignant aux sempiternelles
De porter en bas leur tribut :
Car dans ces dîmes de rebut
Les lais trouvaient encore à frire
Bref à peine il se pourrait dire

Avec combien de charité
Le tout était exécuté.
Il avint qu'une de la bande,
Qui voulait porter son offrande,
Un beau soir, en chemin faisant,
Et son mari la conduisant,
Lui dit : Mon Dieu, j'ai quelque affaire
Là dedans avec certain frère,
Ce sera fait dans un moment.
L'époux répondit brusquement :
Quoi ? quelle affaire ? êtes-vous folle ?
Il est minuit sur ma parole :
Demain vous direz vos pêchés :
Tous les bons pères sont couchés.
Cela n'importe, dit la femme ;
Et par Dieu si, dit-il, Madame,
Je tiens qu'il importe beaucoup ;
Vous ne bougerez pour ce coup.
Qu'avez-vous fait, et quelle offense
Presse ainsi votre conscience ?
Demain matin j'en suis d'accord.
Ah ! Monsieur, vous me faites tort,
Reprit-elle, ce qui me presse,
Ce n'est pas d'aller à confesse,
C'est de payer ; car si j'attends,
Je ne le pourrai de longtemps ;
Le frère aura d'autres affaires.
Quoi payer ? La dîme aux bons pères.
Quelle dîme ? Savez-vous pas ?
Moi je le sais ! c'est un grand cas,
Que toujours femme aux moines donne.
Mais cette dîme, ou cette aumône,
La saurai-je point à la fin ?
Voyez, dit-elle, qu'il est fin,
N'entendez-vous pas ce langage ?
C'est des oeuvres de mariage.
Quelles oeuvres ? reprit l'époux.

Et là, Monsieur, c'est ce que nous...
Mais j'aurais payé depuis l'heure.
Vous êtes cause qu'en demeure
Je me trouve présentement ;
Car toujours je suis coutumière
De payer toute la première.
L'époux rempli d'étonnement,
Eut cent penses en un moment
Il ne sut que dire et que croire.
Enfin pour apprendre l'histoire,
Il se tut, il se contraignit,
Du secret sans plus se plaignit ;
Par tant d'endroits tourna sa femme,
Qu'il apprit que mainte autre dame
Payait la même pension :
Ce lui fut consolation.
Sachez, dit la pauvre innocente,
Que pas une n'en est exempte :
Votre Soeur paie à frère Aubry ;
La baillie au père Fabry ;
Son Altesse à frère Guillaume,
Un des beaux moines du royaume :
Moi qui paie à frère Girard,
Je voulais lui porter ma part.
Que de maux la langue nous cause !
Quand ce mari sut toute chose,
Il résolut premièrement
D'en avertir secrètement
Monseigneur, puis les gens de ville ;
Mais comme il était difficile
De croire un tel cas dès l'abord,
Il voulut avoir le rapport
Du drôle à qui payait sa femme.
Le lendemain devant la dame
Il fait venir frère Girard ;
Lui porte à la gorge un poignard ;
Lui fait conter tout le mystère :

Puis ayant enfermé ce frère
A double clef, bien garrotté,
Et la dame d'autre côté,
Il va partout conter sa chance.
Au logis du prince il commence ;
Puis il descend chez l'échevin ;
Puis il fait sonner le tocsin.
Toute la ville en est troublée.
On court en foule à l'assemblée ;
Et le sujet de la rumeur,
N'est point su du peuple dîmeur.
Chacun opine à la vengeance.
L'un dit qu'il faut en diligence
Aller massacrer ces cagots ;
L'autre dit qu'il faut de fagots
Les entourer dans leur repaire,
Et brûler gens et monastère.
Tel veut qu'ils soient à l'eau jetés,
Dedans leurs frocs empaquetés ;
Afin que cette pépinière,
Flottant ainsi sur la rivière,
S'en aille apprendre à l'univers,
Comment on traite les pervers.
Tel invente un autre supplice,
Et chacun selon son caprice.
Bref tous conclurent à la mort :
L'avis du feu fut le plus fort.
On court au couvent tout à l'heure :
Mais, par respect de la demeure,
L'arrêt ailleurs s'exécuta :
Un bourgeois sa grange prêta.
La penaille, ensemble enfermée,
Fut en peu d'heures consumée,
Les maris sautants alentour,
Et dansants au son du tambour.
Rien n'échappa de leur colère,
Ni moinillon, ni béat père.

Robes, manteaux, et cocluchons,
Tout fut brûlé comme cochons.
Tous périrent dedans les flammes.
Je ne sais ce qu'on fit des femmes.
Pour le pauvre frère Girard,
Il avait eu son fait à part.

Le Berceau

Non loin de Rome un hôtelier était
Sur le chemin qui conduit à Florence :
Homme sans bruit, et qui ne se piquait
De recevoir gens de grosse dépense
Même chez lui rarement on gîtait
Sa femme était encor de bonne affaire,
Et ne passait de beaucoup les trente ans.
Quant au surplus, ils avaient deux enfants ;
Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.
Comme il arrive, en allant et venant,
Pinuccio jeune homme de famille,
Jeta si bien les yeux sur cette fille,
Tant la trouva gracieuse et gentille,
D'esprit si doux, et d'air tant attrayant,
Qu'il s'en piqua : très bien le lui sut dire ;
Muet était, elle sourde non plus :
Dont il avint qu'il sauta par-dessus
Ces longs soupirs, et tout ce vain martyre
. Se sentir pris, parler, être écouté,
Ce fut tout un, car la difficulté
Ne gisait pas à plaire à cette belle :
Pinuccio était gentilhomme bien fait ;
Et jusque-là la fille n'avait fait
Grand cas des gens de même étoffe qu'elle.
Non qu'elle crut pouvoir changer d'état ;
Mais elle avait, nonobstant son jeune âge,
Le coeur trop haut, le goût trop délicat,
Pour s'en tenir aux amours de village.
Colette donc (ainsi l'on l'appelait)
En mariage à l'envi demandée,
Rejetait l'un, de l'autre ne voulait ;

Et n'avait rien que Pinuce en l'idée.
Longs pourparlers avecque son amant
N'étaient permis ; tout leur faisait obstacle.
Les rendez-vous et le soulagement
Ne se pouvaient à moins que d'un miracle.
Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.
Ne gênez point, je vous en donne avis,
Tant vos enfants, Ô vous pères et mères ;
Tant vos moitiés, vous époux et maris ;
C'est où l'amour fait le mieux ses affaires.
Pinucio, certain soir qu'il faisait
Un temps fort brun, s'en vient, en compagnie
D'un sien ami dans cette hôtellerie
Demander gîte. On lui dit qu'il venait
Un peu trop tard. Monsieur, ajouta l'hôte,
Vous savez bien comme on est à l'étroit
Dans ce logis ; tout est plein jusqu'au toit :
Mieux vous vaudrait passer outre, sans faute :
Ce gîte n'est pour gens de votre état.
N'avez-vous point encor quelque grabat,
Reprit l'amant, quelque coin de réserve ?
L'hôte repart : il ne nous reste plus
Que notre chambre, où deux lits sont tendus ;
Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve
Aux survenants ; l'autre nous l'occupons.
Si vous voulez coucher de compagnie
Vous et Monsieur, nous vous hébergerons.
Pinuce dit : Volontiers ; je vous prie
Que l'on nous serve à manger au plus tôt.
Leur repas fait, on les conduit en haut.
Pinucio, sur l'avis de Colette,
Marque de l'oeil comme la chambre est faite.
Chacun couche, pour la belle on mettait
Un lit de camp : celui de l'hôte était
Contre le mur, à tenant de la porte ;
Et l'on avait placé de même sorte,
Tout vis-à-vis celui du survenant :

Entre les deux un berceau pour l'enfant ;
Et toutefois plus près du lit de l'hôte.
Cela fit faire une plaisante faute
A cet ami qu'avait notre galant.
Sur le minuit que l'hôte apparemment
Devait dormir, l'hôtesse en faire autant,
Pinucio qui n'attendait que l'heure,
Et qui comptait les moments de la nuit,
Son temps venu ne fait longue demeure,
Au lit de camp s'en va droit et sans bruit.
Pas ne trouva la pucelle endormie ;
J'en jurerais. Colette apprit un jeu
Qui comme on sait lasse plus qu'il n'ennuie
Trêve se fit ; mais elle dura peu :
Larcins d'amour ne veulent longue pause.
Tout à merveille allait au lit de camp ;
Quand cet ami qu'avait notre galant,
Pressé d'aller mettre ordre à quelque chose
Qu'honnêtement exprimer je ne puis,
Voulut sortir, et ne put ouvrir l'huis,
Sans enlever le berceau de sa place,
L'enfant avec, qu'il mit près de leur lit ;
Le détourner aurait fait trop de bruit.
Lui revenu, près de l'enfant il passe,
Sans qu'il daignât le remettre en son lieu ;
Puis se recouche, et quand il plut à Dieu
Se rendormit. Après un peu d'espace
Dans le logis je ne sais quoi tomba :
Le bruit fut grand ; l'hôtesse s'éveilla ;
Puis alla voir ce que ce pouvait être.
A son retour le berceau la trompa.
Ne le trouvant joignant le lit du maître :
Saint Jean, dit-elle en soi-même aussitôt,
J'ai pensé faire une étrange bévue :
Près de ces gens je me suis, peu s'en faut,
Remise au lit en chemise ainsi nue :
C'était pour faire un bon charivari.

Dieu soit loué que ce berceau me montre
Que c'est ici qu'est couché mon mari.
Disant ces mots, auprès de cet ami
Elle se met. Fol ne fut, n'étourdi,
Le compagnon dedans un tel rencontre :
La mit en oeuvre, et sans témoigner rien
Il fit époux ; mais il le fit trop bien.
Trop bien ! je faux ; et c'est tout le contraire.
Il le fit mal ; car qui le veut bien faire
Doit en besogne aller plus doucement.
Aussi l'hôtesse eut quelque étonnement :
Qu'à mon mari, dit-elle, et quelle joie
Le fait agir en homme de vingt ans ?
Prenons ceci, puisque Dieu nous l'envoie ;
Nous n'aurons pas toujours tel passe-temps.
Elle n'eut dit ces mots entre ses dents,
Que le galant recommence la fête.
La dame était de bonne emplette encor :
J'en ai, je crois, dit un mot dans l'abord :
Chemin faisant c'était fortune honnête.
Pendant cela Colette appréhendant
Être surprise avecque son amant,
Le renvoya le jour venant à poindre.
Pinucio voulant aller rejoindre
Son compagnon, tomba tout de nouveau
Dans cette erreur que causait le berceau ;
Et pour son lit il prit le lit de l'hôte.
Il n'y fut pas, qu'en abaissant sa voix,
(Gens trop heureux font toujours quelque faute)
Ami, dit-il, pour beaucoup je voudrois
Te pouvoir dire à quel point va ma joie.
Je te plains fort que le Ciel ne t'envoie
Tout maintenant même bonheur qu'à moi.
Ma foi Colette est un morceau de roi.
Si tu savais ce que vaut cette fille !
J'en ai bien vu ; mais de telle, entre nous,
Il n'en est point. C'est bien le cuir plus doux,

Le corps mieux fait, la taille plus gentille ;
Et des tétons ! je ne te dis pas tout.
Quoi qu'il en soit, avant que être au bout
Gaillardement six postes se sont faites ;
Six de bon compte, et ce ne sont sornettes.
D'un tel propos l'hôte tout étourdi,
D'un ton confus gronda quelques paroles.
L'hôtesse dit tout bas à cet ami,
Qu'elle prenait toujours pour son mari :
Ne reçois plus chez toi ces têtes folles.
N'entends-tu point comme ils sont en débat ?
En son séant l'hôte sur son grabat
S'étant levé, commence à faire éclat :
Comment, dit-il, d'un ton plein de colère,
Vous veniez donc ici pour cette affaire ?
Vous l'entendez ! et je vous sais bon gré
De vous moquer encor comme vous faites.
Prétendez, beau Monsieur que vous êtes,
En demeurer quitte à si bon marché ?
Quoi ! ne tient-il qu'à honnir des familles ?
Pour vos ébats nous nourrirons nos filles,
J'en suis d'avis. Sortez de ma maison :
Je jure Dieu que j'en aurai raison.
Et toi, coquine, il faut que je te tue.
A ce discours proféré brusquement,
Pinucio plus froid qu'une statue,
Resta sans pouls, sans voix, sans mouvement.
Chacun se tut l'espace d'un moment.
Colette entra dans des peurs nonpareilles.
L'hôtesse ayant reconnu son erreur,
Tint quelque temps le loup par les oreilles.
Le seul ami se souvint par bonheur
De ce berceau principe de la chose.
Adressant donc à Pinuce sa voix :
T'en tiendras-tu, dit-il, une autre fois ?
T'ai-je averti que le vin serait cause
De ton malheur ? tu sais que quand tu bois

Toute la nuit tu cours, tu te démènes,
Et vas contant mille chimères vaines,
Que tu te mets dans l'esprit en dormant
Reviens au lit. Pinuce au même instant
Fait le dormeur, poursuit le stratagème,
Que le mari prit pour argent comptant
Il ne fut pas jusqu'à l'hôtesse même
Qui n'y voulut aussi contribuer.
Près de sa fille elle alla se placer,
Et dans ce poste elle se sentit forte.
Par quel moyen, comment, de quelle sorte,
S'écria-t-elle, aurait-il pu coucher
Avec Colette, et la déshonorer ?
Je n'ai bougé toute nuit auprès d'elle
Elle n'a fait ni pis ni mieux que moi.
Pinucio nous l'allait donner belle.
L'hôte reprit : c'est assez ; je vous crois
On se leva, ce ne fut pas sans rire ;
Car chacun d'eux en avait sa raison.
Tout fut secret : et quiconque eut du bon
Par devers soi le garda sans rien dire.

Le Muletier

Un roi lombard (les rois de ce pays
Viennent souvent s'offrir à ma mémoire)
Ce dernier-ci, dont parle en ses écrits
Maître Boccace auteur de cette histoire,
Portait le nom d'Agiluf en son temps.
Il épousa Teudelingue la Belle,
Veuve du roi dernier mort sans enfants,
Lequel laissa l'état sous la tutelle
De celui-ci, prince sage et prudent.
Nulle beauté n'était alors égale
A Teudelingue ; et la couche royale
De part et d'autre était assurément
Aussi complète, autant bien assortie
Qu'elle fut onc. Quand Messer Cupidon
En badinant fit choir de son brandon
Chez Agiluf, droit dessus l'écurie
: Sans prendre garde, et sans se soucier
En quel endroit ; dont avecque furie
Le feu se prit au coeur d'un muletier.
Ce muletier était homme de mine,
Et démentait en tout son origine,
Bien fait et beau, même ayant du bon sens.
Bien le montra ; car, s'étant de la reine
Amouraché, quand il eut quelque temps
Fait ses efforts et mis toute sa peine
Pour se guérir, sans pouvoir rien gagner,
Le compagnon fit un tour d'homme habile.
Maître ne sais meilleur pour enseigner
Que Cupidon ; l'âme la moins subtile
Sous sa férule apprend plus en un jour,
Qu'un maître es arts en dix ans aux écoles.

Aux plus grossiers par un chemin bien court
Il sait montrer les tours et les paroles.
Le présent conte en est un bon témoin.
Notre amoureux ne songeait près ni loin
Dedans l'abord à jouir de sa mie.
Se déclarer de bouche ou par écrit
N'était pas sûr. Si se mit dans l'esprit,
Mourut ou non, d'en passer son envie ;
Puisqu'aussi bien plus vivre ne pouvait ;
Et mort pour mort, toujours mieux lui valait,
Auparavant que sortir de la vie,
Eprouver tout, et tenter le hasard.
L'usage était chez le peuple lombard
Que quand le roi, qui faisait lit à part
(Comme tous font) voulait avec sa femme
Aller coucher, seul il se présentait,
Presque en chemise, et sur son dos n'avait
Qu'une simarre ; à la porte il frappait
Tout doucement ; aussitôt une dame
Ouvrait sans bruit ; et le roi lui mettait
Entre les mains la clarté qu'il portait ;
Clarté n'ayant grand'lueur ni grand'flamme
D'abord la dame éteignait en sortant
Cette clarté ; c'était le plus souvent
Une lanterne, ou de simples bougies.
Chaque royaume a ses cérémonies.
Le muletier remarqua celle-ci ;
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi ;
Se présenta comme c'était l'usage,
S'étant caché quelque peu le visage.
La dame ouvrit dormant plus qu'à demi.
Nul cas n'était à craindre en l'aventure
Fors que le roi ne vînt pareillement.
Mais ce jour-là s'étant heureusement
Mis à chasser, force était que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.
Le muletier frais, gaillard, et dispos,

Et parfumé, se coucha sans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
(C'est qu'Agiluf, s'il avait en l'esprit
Quelque chagrin, soit touchant son empire,
Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne sonnait mot en prenant ses ébats.
A tout cela Teudelingue était faite.
Notre amoureux fournit plus d'une traite.
Un muletier à ce jeu vaut trois rois.
Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
En pensement, et crut que la colère
Rendait le prince outre son ordinaire
Plein de transport, et qu'il n'y songeait pas.
En ses présents le Ciel est toujours juste :
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talents. Un empereur auguste
A les vertus propres pour commander :
Un avocat sait les points décider :
Au jeu d'amour le muletier fait rage :
Chacun son fait ; nul n'a tout en partage.
Notre galant s'étant diligenté,
Se retira sans bruit et sans clarté,
Devant l'aurore. Il en sortait à peine,
Lorsqu'Agiluf alla trouver la reine ;
Voulut s'ébattre, et l'étonna bien fort.
Certes, Monsieur, je sais bien, lui dit-elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zèle ;
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de sortir : même outre l'ordinaire
En avez pris, et beaucoup plus qu'assez.
Pour Dieu, Monsieur, je vous prie, avisez
Que ne soit trop ; votre santé m'est chère.
Le roi fut sage, et se douta du tour ;
Ne sonna mot, descendit dans la cour ;
Puis de la cour entra dans l'écurie
Jugeant en lui que le cas provenait
D'un muletier, comme l'on lui parlait.

Toute la troupe était lors endormie,
Fors le galant, qui tremblait pour sa vie.
Le roi n'avait lanterne ni bougie.
En tâtonnant il s'approcha de tous ;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connaîtrait au battement du pouls.
Pas ne faillit dedans sa conjecture ;
Et le second qu'il tâta d'aventure
Était son homme ; à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,
Le coeur battait, et le pouls tout ensemble.
Ne sachant pas où devait aboutir
Tout ce mystère, il feignait de dormir.
Mais quel sommeil ! le roi, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciseaux
Dont on coupait le crin à ses chevaux.
Faisons, dit-il, au galant une marque,
Pour le pouvoir demain connaître mieux.
Incontinent de la main du monarque
Il se sent tondre. Un toupet de cheveux
Lui fut coupé, droit vers le front du sire.
Et cela fait le prince se retire.
II oublia de serrer le toupet ;
Dont le galant s'avisa d'un secret
Qui d'Agiluf gâta le stratagème.
Le muletier alla sur l'heure même
En pareil lieu tondre ses compagnons.
Le jour venu, le roi vit ces garçons
Sans poil au front. Lors le prince en son âme :
Qu'est ceci donc ! qui croirait que ma femme
Aurait été si vaillante au déduit ?
Quoi Teudelingue a-t-elle cette nuit
Fourni d'ébat à plus de quinze ou seize ?
Autant en vit vers le front de tondus.
Or bien, dit-il, qui l'a fait si se taise :
Au demeurant qu'il n'y retourne plus.

L'Oraison de Saint Julien

Beaucoup de gens ont une ferme foi
Pour les brevets, oraisons, et paroles.
Je me ris d'eux ; et je tiens, quant à moi
Que tous tels sorts sont recettes frivoles.
Frivoles sont ; c'est sans difficulté.
Bien est-il vrai, qu'auprès d'une beauté
Paroles ont des vertus non pareilles
Paroles font en amour des merveilles :
Tout cœur se laisse à ce charme amollir.
De tels brevets je veux bien me servir ;
Des autres non. Voici pourtant un conte,
Que l'oraison de Monsieur saint Julien
Renaud d'Ast produisit un grand bien.
S'il ne l'eût dite, il eût trouvé mécompte
A son argent, et mal passé la nuit.
Il s'en allait devers Câteau-Guillaume :
Quand trois quidams (bonnes gens, et sans bruit,
Ce lui semblait, tels qu'en tout un royaume
Il n'aurait cru trois aussi gens de bien)
Quand n'ayant dis-je aucun soupçon de rien,
Ces trois quidams tout pleins de courtoisie,
Après l'abord, et l'ayant salué
Fort humblement : Si notre compagnie,
Lui dirent-ils, vous pouvait être à gré,
Et qu'il vous plût achever cette traite
Avecque nous, ce nous serait honneur.
En voyageant, plus la troupe est complète,
Mieux elle vaut ; c'est toujours le meilleur.
Tant de brigands infectent la province,
Que l'on ne sait à quoi songe le prince
De le souffrir : mais quoi les malvivants

Seront toujours. Renaud dit à ces gens
Que volontiers. Une lieue étant faite,
Eux discourant, pour tromper le chemin
De chose et d'autre, ils tombèrent enfin
Sur ce qu'on dit de la vertu secrète
De certains mots, caractères, brevets,
Dont les aucuns ont de très bons effets.
Comme de faire aux insectes la guerre,
Charmer les loups, conjurer le tonnerre :
Ainsi du reste ; ou sans pact ni demi
(De quoi l'on soit pour le moins averti)
L'on se guérit, l'on guérit sa monture,
Soit du farcin, soit de la mémarchure ;
L'on fait souvent ce qu'un bon médecin
Ne saurait faire avec tout son latin.
Ces survenants de mainte expérience
Se vantaient tous ; et Renaud en silence
Les écoutait. Mais vous, ce lui dit-on,
Savez-vous point aussi quelque oraison ?
De tels secrets, dit-il, je ne me pique,
Comme homme simple, et qui vis à l'antique
. Bien vous dirai qu'en allant par chemin
J'ai certains mots que je dis au matin
Dessous le nom d'oraison ou d'antienne
De saint Julien ; afin qu'il ne m'avienne
De mal gîter : et j'ai même éprouvé
Qu'en y manquant cela m'est arrivé.
J'y manque peu : c'est un mal que j'évite
Par-dessus tous, et que je crains autant.
Et ce matin, Monsieur, l'avez-vous dite ?
Lui repartit l'un des trois en riant.
Oui, dit Renaud. Or bien, répliqua l'autre,
Gageons un peu quel sera le meilleur,
Pour ce jour d'hui, de mon gîte ou du vôtre
Il faisait lors un froid plein de rigueur
La nuit de plus était fort approchante,
Et la couchée encore assez distante

Renaud reprit : Peut-être ainsi que moi
Vous servez-vous de ces mots en voyage.
Point, lui dit l'autre ; et vous jure ma foi
Qu'invoquer saints n'est pas trop mon usage
Mais si je perds, je le pratiquerai.
En ce cas-là volontiers gagerai,
Reprit Renaud, et j'y mettrais ma vie
Pourvu qu'alliez en quelque hôtellerie ;
Car je n'ai la nulle maison d'ami.
Nous mettrons donc cette clause au pari,
Poursuivit-il, si l'avez agréable :
C'est la raison. L'autre lui répondit :
J'en suis d'accord ; et gage votre habit,
Votre cheval, la bourse au préalable ;
Sûr de gagner, comme vous allez voir.
Renaud dès lors put bien s'apercevoir
Que son cheval avait changé d'étable.
Mais quel remède ? en côtoyant un bois,
Le parieur ayant changé de voix :
Ca, descendez, dit-il, mon gentilhomme :
Votre oraison vous fera bon besoin.
Château-Guillaume est encore un peu loin.
Fallut descendre. Ils lui prirent en somme
Chapeau, casaque, habit, bourse, et cheval ;
Bottes aussi. Vous n'aurez tant de mal
D'aller à pied, lui dirent les perfides.
Puis de chemin (sans qu'ils prissent de guides)
Changeant tous trois, ils furent aussitôt
Perdus de vue ; et le pauvre Renaud,
En caleçons, en chausses, en chemise,
Mouillé, fangeux, ayant au nez la bise
Va tout dolent ; et craint avec raison
Qu'il n'ait ce coup, malgré son oraison,
Très mauvais gîte ; hormis qu'en sa valise
Il espérait. car il est à noter,
Qu'un sien valet contraint de s'arrêter
Pour faire mettre un fer à sa monture,

Devait le joindre. Or il ne le fit pas.
Et ce fut là le pis de l'aventure.
Le drôle ayant vu de loin tout le cas,
(Comme valets souvent ne valent guères)
Prend à côté, pourvoit à ses affaires,
Laisse son maître, à travers champs s'enfuit,
Donne des deux, gagne devant la nuit
Château-Guillaume, et dans l'hôtellerie
La plus fameuse, enfin la mieux fournie,
Attend Renaud près d'un foyer ardent,
Et fait tirer du meilleur cependant.
Son maître était jusqu'au cou dans les boues ;
Pour en sortir avait fort à tirer.
Il acheva de se désespérer,
Lorsque la neige en lui donnant aux joues
Vint à flocons, et le vent qui fouettait.
Au prix du mal que le pauvre homme avait,
Gens que l'on pend sont sur des lits de roses.
Le sort se plaît à dispenser les choses
De la façon : c'est tout mal ou tout bien.
Dans ses faveurs il n'a point de mesures :
Dans son courroux de même il n'omet rien
Pour nous mater : témoin les aventures
Qu'eut cette nuit Renaud qui n'arriva
Qu'une heure après qu'on eût fermé la porte
. Du pied du mur enfin il s'approcha.
Dire comment, je n'en sais pas la sorte.
Son bon destin, par un très grand hasard,
Lui fit trouver une petite avance
Qu'avait un toit ; et ce toit faisait part
D'une maison voisine du rempart
. Renaud ravi de ce peu d'allégeance
Se met dessous. Un bonheur, comme on dit,
Ne vient point seul : quatre ou cinq brins de paille
Se rencontrant, Renaud les étendit.
Dieu soit loué dit-il, voilà mon lit.
Pendant cela le mauvais temps l'assaille

De toutes parts : il n'en peut presque plus.
Transi de froid, immobile, et perclus,
Au désespoir bientôt il s'abandonne,
Claque des dents, se plaint, tremble, et frissonne
Si hautement que quelqu'un l'entendit.
Ce quelqu'un-là c'était une servante ;
Et sa maîtresse une veuve galante
Qui demeurait au logis que j'ai dit ;
Pleine d'appas, jeune, et de bonne grâce.
Certain marquis gouverneur de la place
L'entretenait ; et de peur être vu,
Trouble, distrait, enfin interrompu
Dans son commerce au logis de la dame,
Il se rendait souvent chez cette femme,
Par une porte aboutissante aux champs ;
Allait, venait, sans que ceux de la ville
En sussent rien ; non pas même ses gens
Je m'en étonne ; et tout plaisir tranquille
N'est d'ordinaire un plaisir de marquis
: Plus il est su, plus il leur semble exquis.
Or il avint que la même soirée
Ou notre Job sur la paille étendu
Tenait déjà sa fin toute assurée,
Monsieur était de Madame attendu :
Le souper prêt, la chambre bien parée ;
Bons restaurants, champignons, et ragoûts ;
Bains, et parfums, matelas blancs et mous ;
Vin du coucher ; toute l'artillerie
De Cupidon, non pas le langoureux,
Mais celui-là qui n'a fait en sa vie
Que de bons tours, le patron des heureux,
Des jouissants. Etant donc la donzelle
Prête à bien faire, avint que le marquis
Ne put venir : elle en reçût l'avis
Par un sien page, et de cela la belle
Se consola : tel était leur marché.
Renaud y gagne : il ne fut écouté

Plus d'un moment, que pleine de bonté
Cette servante et confite en tendresse,
Par aventure autant que sa maîtresse,
Dit à la veuve : Un pauvre souffreteux
Se plaint là-bas, le froid est rigoureux,
Il peut mourir : vous plaît pas, Madame,
Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert ?
Oui, je le veux, répondit cette femme.
Ce galetas qui de rien ne nous sert
Lui viendra bien : dessus quelque couchette
Vous lui mettrez un peu de paille nette ;
Et là dedans il faudra l'enfermer :
De nos reliefs vous le ferez souper
Auparavant, puis l'envoyez coucher.
Sans cet arrêt c'était fait de la vie
Du bon Renaud. On ouvre, il remercie ;
Dit qu'on l'avait retiré du tombeau,
Conte son cas, reprend force et courage :
Il était grand, bien fait, beau personnage,
Ne semblait même homme en amour nouveau
, Quoiqu'il fût jeune. Au reste il avait honte
De sa misère, et de sa nudité :
L'Amour est nu, mais il n'est pas crotté.
Renaud dedans, la chambrière monte ;
Et va conter le tout de point en point.
La dame dit : Regardez si j'ai point
Quelque habit d'homme encor dans mon armoire :
Car feu Monsieur en doit avoir laissé.
Vous en avez, j'en ai bonne mémoire,
Dit la servante. Elle eut bientôt trouvé
Le vrai ballot. Pour plus d'honnêteté,
La dame ayant appris la qualité
De Renaud d'Ast (car il était nommé)
Dit qu'on le mît au bain chauffé pour elle.
Cela fut fait ; il ne se fit prier.
On le parfume avant que l'habiller.
Il monte en haut, et fait à la donzelle

Son compliment, comme homme bien appris.
On sert enfin le souper du marquis.
Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme ;
Même un peu mieux ; la chronique le dit :
On peut à moins gagner de l'appétit.
Quant à la veuve, elle ne fit en somme
Que regarder, témoignant son désir :
Soit que déjà l'attente du plaisir
L'eut disposée ; ou soit par sympathie ;
Ou que la mine, ou bien le procédé
De Renaud d'Ast eussent son coeur touché.
De tous cotes se trouvant assaillie,
Elle se rend aux semonces d'Amour.
Quand je ferai, disait-elle, ce tour,
Qui l'ira dire ? il n'y va rien du nôtre.
Si le marquis est quelque peu trompé,
Il le mérite, et doit l'avoir gagné,
Ou gagnera ; car c'est un bon apôtre.
Homme pour homme et pêché pour pêché
Autant me vaut celui-ci que cet autre.
Renaud n'était si neuf qu'il ne vît bien
Que l'oraison de Monsieur saint Julien
Ferait effet, et qu'il aurait bon gîte.
Lui hors de table, on dessert au plus vite.
Les voilà seuls : et pour le faire court
En beau début. La dame était mise
En un habit à donner de l'amour.
La négligence à mon gré si requise,
Pour cette fois fut sa dame d'atour.
Point de clinquant, jupe simple et modeste
Ajustement moins superbe que leste ;
Un mouchoir noir de deux grands doigts trop court
Sous ce mouchoir ne sais quoi fait au tour :
Par la Renaud s'imagina le reste.
Mot n'en dirai : mais je n'omettrai point
Qu'elle était jeune, agréable, et touchante
Blanche surtout, et de taille avenante

Trop ni trop peu de chair et d'embonpoint.
A cet objet qui n'eût eu l'âme émue !
Qui n'eût aimé ! qui n'eût eu des désirs
Un philosophe, un marbre, une statue,
Auraient senti comme nous ces plaisirs.
Elle commence à parler la première,
Et fait si bien que Renaud s'enhardit
Il ne savait comme entrer en matière ;
Mais pour l'aider la marchande lui dit :
Vous rappelez en moi la souvenance
D'un qui s'est vu mon unique souci :
Plus je vous vois, plus je crois voir aussi
L'air et le port, les yeux, la remembrance
De mon époux ; que Dieu lui fasse paix :
Voilà sa bouche, et voilà tous ses traits.
Renaud reprit : ce m'est beaucoup de gloire
Mais vous, Madame, à qui ressemblez-vous ?
A nul objet, et je n'ai point mémoire
D'en avoir vu qui m'ait semblé si doux.
Nulle beauté n'approche de la vôtre.
Or me voici d'un mal chu dans un autre :
Je transissais, je brûle maintenant.
Lequel vaut mieux ? La belle l'arrêtant,
S'humilia pour être contredite.
C'est une adresse à mon sens non petite.
Renaud poursuit : louant par le menu
Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point vu
Et qu'il verrait volontiers si la belle
Plus que le droit ne se montrait cruelle.
Pour vous louer comme vous méritez,
Ajouta-t-il, et marquer les beautés
Dont j'ai la vue avec le coeur frappée,
(Car près de vous l'un et l'autre s'ensuit)
Il faut un siècle, et je n'ai qu'une nuit,
Qui pourrait être encor mieux occupée.
Elle sourit ; il n'en fallut pas plus.
Renaud laissa les discours superflus.

Le temps est cher en amour comme en guerre.
Homme mortel ne s'est vu sur la terre
De plus heureux ; car nul point n'y manquait.
On résista tout autant qu'il fallait,
Ni plus ni moins, ainsi que chaque belle
Sait pratiquer, pucelle ou non pucelle.
Au demeurant je n'ai pas entrepris
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle ;
Menu détail, baisers donnés et pris,
La petite oie ; enfin ce qu'on appelle
En bon français les préludes d'amour ;
Car l'un et l'autre y savait plus d'un tour.
Au souvenir de l'état misérable
Ou s'était vu le pauvre voyageur
On lui faisait toujours quelque faveur :
Voilà, disait la veuve charitable,
Pour le chemin, voici pour les brigands,
Puis pour la peur puis pour le mauvais temps ;
Tant que le tout pièce à pièce s'efface.
Qui ne voudrait se racquitter ainsi ?
Conclusion, que Renaud sur la place
Obtint le don d'amoureuse merci.
Les doux propos recommencent ensuite
Puis les baisers, et puis la noix confite.
On se coucha. La dame ne voulant
Qu'il s'allât mettre au lit de sa servante
Le mit au sien, ce fut fait prudemment
En femme sage, en personne galante.
Je n'ai pas su ce qu'étant dans le lit
Ils avaient fait ; mais comme avec l'habit
On met à part certain reste de honte,
Apparemment le meilleur de ce conte
Entre deux draps pour Renaud se passa.
Là plus à plein il se récompensa
Du mal souffert, de la perte arrivée
De quoi s'étant la veuve bien trouvée
Il fut prié de la venir revoir :

Mais en secret ; car il fallait pourvoir
Au gouverneur. La belle non contente
De ses faveurs, étala son argent.
Renaud n'en prit qu'une somme bastante
Pour regagner son logis promptement.
Il s'en va droit à cette hôtellerie,
Ou son valet était encore au lit.
Renaud le rosse, et puis change d'habit,
Ayant trouvé sa valise garnie.
Pour le combler, son bon destin voulut
Qu'on attrapât les quidams ce jour même.
Incontinent chez le juge il courut :
Il faut user de diligence extrême
En pareil cas ; car le greffe tient bon,
Quand une fois il est saisi des choses
C'est proprement la caverne au Lion.
Rien n'en revient : là les mains ne sont closes
Pour recevoir, mais pour rendre trop bien :
Fin celui-là qui n'y laisse du sien.
Le procès fait une belle potence
A trois côtés fut mise en plein marché
: L'un des quidams harangua l'assistance
Au nom de tous, et le trio branché
Mourut contrit et fort bien confessé.
Après cela, doutez de la puissance
Des oraisons, dira quelqu'un de ceux
Dont j'ai parlé ; trois gens par devers eux
Ont un roussin, et nombre de pistoles
Qui n'aurait cru ces gens-là fort chanceux ?
Aussi font-ils flores et caprioles,
(Mauvais présage) et tout gais et joyeux
Sont sur le point de partir leur chevance
, Lorsqu'on les vient prier d'une autre danse.
En contr'échange un pauvre malheureux
S'en va périr selon toute apparence,
Quand sous la main lui tombe une beauté
Dont un prélat se serait contenté.

Il recouvra son argent, son bagage,
Et son cheval, et tout son équipage,
Et grâce à Dieu et Monsieur saint Julien,
Eut une nuit qui ne lui coûta rien.

La Servante justifiée

Boccace n'est le seul qui me fournit.
Je vas parfois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit
Plus que pas un me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puise encore en un vieux magasin ;
Vieux, des plus vieux, ou nouvelles nouvelles
Sont jusqu'à cent, bien déduites et belles
Pour la plupart, et de très bonne main.
Pour cette fois la reine de Navarre,
D'un c'était moi naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces vers le lecteur.
Voici le fait, quiconque en soit l'auteur.
J'y mets du mien selon les occurrences :
C'est ma coutume ; et sans telles licences
Je quitterais la charge de conteur.
Un homme donc avait belle servante.
Il la rendit au jeu d'amour savante.
Elle était fille à bien armer un lit,
Pleine de suc, et donnant appétit ;
Ce qu'on appelle en français bonne robe.
Par un beau jour cet homme se dérobe
D'avec sa femme ; et d'un très grand matin
S'en va trouver sa servante au jardin.
Elle faisait un bouquet pour madame :
C'était sa fête. Voyant donc de la femme
Le bouquet fait, il commence à louer
L'assortiment ; tâche à s'insinuer :
S'insinuer en fait de chambrière,
C'est proprement couler sa main au sein :
Ce qui fut fait. La servante soudain

Se défendit : mais de quelle manière ?
Sans rien gêner : c'était une façon
Sur le marché ; bien savait sa leçon.
La belle prend les fleurs qu'elle avait mises
En un monceau, les jette au compagnon.
Il la baisa pour en avoir raison :
Tant et si bien qu'ils en vinrent aux prises.
En cet étrif la servante tomba.
Lui d'en tirer aussitôt avantage.
Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de là.
Nos gens n'avaient pris garde à cette affaire.
Une voisine aperçut le mystère.
L'époux la vit, je ne sais pas comment.
Nous voilà pris, dit-il à sa servante.
Notre voisine est languarde et méchante.
Mais ne soyez en crainte aucunement.
Il va trouver sa femme en ce moment :
Puis fait si bien que s'étant éveillée
Elle se lève ; et sur l'heure habillée,
Il continue à jouer son rolet :
Tant qu'a dessein d'aller faire un bouquet,
La pauvre épouse au jardin est menée.
Là fut par lui procédé de nouveau.
Même débat, même jeu se commence.
Fleurs de voler ; tétons d'entrer en danse.
Elle y prit goût ; le jeu lui sembla beau.
Somme, que l'herbe en fut encor froissée.
La pauvre dame alla l'après-dînée
Voir sa voisine, à qui ce secret-là
Chargeait le cœur : elle se soulagea
Tout dès l'abord : Je ne puis, ma commère,
Dit cette femme avec un front sévère,
Laisser passer sans vous en avertir
Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
Encor longtemps d'une fille perdue ?
A coups de pied, si j'étais que de vous,

Je l'envoyrais ainsi qu'elle est venue.
Comment ! elle est aussi brave que nous.
Or bien, je sais celui de qui procède
Cette piaffe : apportez-y remède
Tout au plus tôt : car je vous avertis
Que ce matin étant à la fenêtre,
(Ne sais pourquoi) j'ai vu de mon logis
Dans son jardin votre mari paraître,
Puis la galande ; et tous deux se sont mis
A se jeter quelques fleurs à la tête.
Sur ce propos l'autre l'arrêta coi.
Je vous entends, dit-elle ; c'était moi.

LA VOISINE

Voire ! écoutez le reste de la fête :
Vous ne savez où je veux en venir.
Les bonnes gens se sont pris à cueillir
Certaines fleurs que baisers on appelle.

LA FEMME

C'est encor moi que vous preniez pour elle.

LA VOISINE

Du jeu des fleurs à celui des tétons
Ils sont passés : après quelques façons
A pleine main l'on les a laissé prendre.

LA FEMME

Et pourquoi non ? c'était moi : votre époux
N'a-t-il donc pas les mêmes droits sur vous ?

LA VOISINE

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trébuchée, et, comme je le croi,
Sans se blesser ; vous riez ?

LA FEMME

C'était moi.

LA VOISINE

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME

C'était le mien.

LA VOISINE

Sans vous mettre en courroux :
Qui le portait de la fille ou de vous ?
C'est là le point : car monsieur votre époux
Jusques au bout a poussé l'aventure.

LA FEMME

Qui ? c'était moi : votre tête est bien dure.

LA VOISINE

Ah ; c'est assez. Je ne m'informe plus :
J'ai pourtant l'oeil assez bon ce me semble :
J'aurais juré que je les avais vus
En ce lieu-là se divertir ensemble.
Mais excusez ; et ne la chassez pas.

LA FEMME

Pourquoi chasser ? j'en suis très bien servie.

LA VOISINE

Tant pis pour vous : c'est justement le cas.
Vous en tenez, ma commère m'amie.

La Gageure des trois Commères

Après bon vin, trois commères un jour
S'entretenaient de leurs tours et prouesses.
Toutes avaient un ami par amour
Et deux étaient au logis les maîtresses.
L'une disait : J'ai le roi des maris :
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas partout m'ébattre.
Avec ce tronc j'en ferais un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin
Pour lui prouver que trois et deux font quatre.
Par mon serment, dit une autre aussitôt
Si je l'avais j'en ferais une étrenne ;
Car quant à moi, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va tout ainsi qu'on le mène :
Le mien n'est tel. J'en rends grâces à Dieu.
Bien saurait prendre et le temps et le lieu,
Qui tromperait à son aise un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chomme.
Le passe-temps en est d'autant plus doux :
Plus grand en est l'amour des deux parties.
Je ne voudrais contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien-loties,
Avoir troqué de galant ni époux.
Sur ce débat la troisième commère
Les mit d'accord ; car elle fut d'avis
Qu'Amour se plaît avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine légère.
Ce point vidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit : Pourquoi tant de paroles ?

Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?
Laissons à part les disputes frivoles :
Sur nouveaux frais attrapons nos époux.
Le moins bon tour payera quelque amende.
Nous le voulons, c'est ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire serment,
Que toutes trois, sans nul déguisement,
Rapporterons, l'affaire étant passée,
Le cas au vrai ; puis pour le jugement
On en croira la commère Macée.
Ainsi fut dit, ainsi l'on l'accorda.
Voici comment chacune y procéda.
Celle des trois qui plus était contrainte,
Aimait alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, et sans poil au menton :
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avaient de leurs amours
Encor joui, sinon par échappées :
Toujours fallait forger de nouveaux tours,
Toujours chercher des maisons empruntées
Pour plus à l'aise ensemble se jouer.
La bonne dame habille en chambrière
Le jouvenceau, qui vient pour se louer,
D'un air modeste, et baissant la paupière.
Du coin de l'oeil époux le regardait,
Et dans son coeur déjà se proposait
De rehausser le linge de la fille.
Bien lui semblait, en la considérant,
N'en avoir vu jamais de si gentille.
On la retient ; avec peine pourtant :
Belle servante, et mari vert galant,
C'était matière à feindre du scrupule.
Les premiers jours le mari dissimule,
Détourne l'oeil, et ne fait pas semblant
De regarder sa servante nouvelle ;
Mais tôt après il tourna tant la belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,

Qu'elle feignit à la fin de se rendre ;
Et de jeu fait, à dessein de le prendre,
Un certain soir la galande lui dit :
Madame est mal, et seule elle veut être
Pour cette nuit : incontinent le maître
Et la servante ayant fait leur marché
S'en vont au lit, et le drôle couche,
Elle en cornette, et dégrafant sa jupe,
Madame vient : qui fut bien empêché,
Ce fut époux cette fois pris pour dupe.
Oh, oh, lui dit la commère en riant,
Votre ordinaire est donc trop peu friand
A votre goût ; et par saint Jean, beau sire,
Un peu plus tôt vous me le deviez dire :
J'aurais chez moi toujours eu des tendrons.
De celui-ci pour certaines raisons
Vous faut passer ; cherchez autre aventure.
Et vous, la belle au dessein si gaillard,
Merci de moi, chambrière d'un liard,
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi :
J'en suis d'avis ; non pourtant qu'il m'en chaille,
Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :
Grâces à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vue
Je ne suis pas à jeter dans la rue.
Laissons ce point ; je sais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu ; dirait-on qu'elle y touche ?
Vite, marchons, que du lit où je couche
Sans marchander on prenne le chemin :
Vous chercherez vos besognes demain.
Si ce n'était le scandale et la honte,
Je vous mettrais dehors en cet état.
Mais je suis bonne, et ne veux point d'éclat :
Puis je rendrai de vous un très bon compte
A l'avenir, et vous jure ma foi

Que nuit et jour vous serez près de moi.
Qu'ai-je besoins de me mettre en alarmes,
Puisque je puis empêcher tous vos tours ?
La chambrière écoutant ce discours
Fait la honteuse, et jette une ou deux larmes ;
Prend son paquet, et sort sans consulter
Ne se le fait pas deux fois répéter ;
S'en va jouer un autre personnage ;
Fait au logis deux métiers tour à tour ;
Galant de nuit, chambrière de jour,
En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux
Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui couche seul, notre couple amoureux
D'un temps si doux à son aise profite.
Rien ne s'en perd ; et des moindres moments
Bons ménagers furent nos deux amants,
Sachant très bien que l'on n'y revient guères.
Voilà le tour de l'une des commères.
L'autre de qui le mari croyait tout,
Avecque lui sous un poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guise.
Leur grand valet près d'eux était debout,
Garçon bien fait, beau parleur, et de mise,
Et qui faisait les servantes trotter.
La dame dit : Je voudrais bien goûter
De ce fruit-là : Guillot, monte, et secoue
Notre poirier. Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant
Qu'il lui paraît que le mari se joue
Avec la femme ; aussitôt le valet
Frottant ses yeux comme étonné du fait :
Vraiment, Monsieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez Madame caresser,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et moi présent du moins vous en passer.

Ceci me cause une surprise extrême.
Devant les gens prendre ainsi vos ébats !
Si d'un valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-même.
Quel taon vous point ? attendez à tantôt :
Ces privautés en seront plus friandes ;
Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut
Les nuits d'été sont encore assez grandes.
Pourquoi ce lieu ? vous avez pour cela
Tant de bons lits, tant de chambres si belles.
La dame dit : Que conte celui-là ?
Je crois qu'il rêve : ou prend-il ces nouvelles ?
Qu'entend ce fol avecque ses ébats ?
Descends, descends, mon ami, tu verras.
Guillot descend. Hé bien, lui dit son maître,
Nous jouons-nous ?

GUILLOT

Non pas pour le présent.

LE MARI

Pour le présent ?

GUILLOT

Oui Monsieur, je veux être
Ecorché vif, si tout incontinent
Vous ne baisiez Madame sur l'herbette.

LA FEMME

Mieux te vaudrait laisser cette sornette ;
Je te le dis ; car elle sent les coups.

LE MARI

Non non, m'amie, il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

GUILLOT

Est-ce être fou que de voir ce qu'on voit ?

LA FEMME

Et qu'as-tu vu ?

GUILLOT

J'ai vu, je le répète,
Vous et Monsieur qui dans ce même endroit
Jouiez tous deux au doux jeu d'amourette :
Si ce poirier n'est peut-être charmé.

LA FEMME

Voire, charmé ; tu nous fais un beau conte.

LE MARI

Je le veux voir ; vraiment faut que j'y monte :
Vous en saurez bientôt la vérité.
Le maître à peine est sur l'arbre monté,
Que le valet embrasse la maîtresse.
L'époux qui voit comme l'on se caresse
Crie, et descend en grand'hâte aussitôt.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire :
Et toutefois il ne put si bien faire
Que son honneur ne reçût quelque échec.
Comment, dit-il, quoi même à mon aspect ?
Devant mon nez ? à mes yeux ? Sainte Dame,
Que vous faut-il ? qu'avez-vous ? dit la femme.

LE MARI

Oses-tu bien le demander encor ?

LA FEMME

Et pourquoi non ?

LE MARI

Pourquoi ? n'ai-je pas tort

De t'accuser de cette effronterie ?

LA FEMME

Ah ! C'en est trop, parlez mieux, je vous prie.

LE MARI

Quoi, ce coquin ne te caressait pas ?

LA FEMME

Moi ? vous rêvez.

LE MARI

D'où viendrait donc ce cas ?

Ai-je perdu la raison ou la vue ?

LA FEMME

Me croyez-vous de sens si dépourvue
Que devant vous je commisse un tel tour ?
Ne trouverais-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer, si j'en avais envie ?

LE MARI

Je ne sais plus ce qu'il faut que j'y die.
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'époux remonte, et Guillot recommence.
Pour cette fois le mari voit la danse
Sans se fâcher, et descend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes
C'est ce poirier, il est ensorcelé.
Puisqu'il fait voir de si vilaines choses
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé.
Cours au logis ; dis qu'on le vienne abattre.
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre
Se demandant l'un l'autre sourdement

Quel si grand crime a ce poirier pu faire ?
La dame dit : Abattez seulement
Quant au surplus, ce n'est pas votre affaire.
Par ce moyen la seconde commère
Vint au-dessus de ce qu'elle entreprit.
Passons au tour que la troisième fit.
Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquaient non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours étaient nouveaux déduits.
Notre donzelle y tenait sa partie.
Un sien amant étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaisir fut entier
S'il n'était libre, à la dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit.
Deux, lui dit-elle, et pour si peu de chose
Vous ne serez nullement éconduit.
Jà de par moi ne manquera l'affaire.
De mon mari je saurai me défaire
Pendant ce temps. Aussitôt fait que dit.
Bon besoin eut d'être femme d'esprit
Car pour époux elle avait pris un homme
Qui ne faisait en voyages grands frais ;
Il n'allait pas quérir pardons à Rome
Quand il pouvait en rencontrer plus près.
Tout au rebours de la bonne donzelle,
Qui pour montrer sa ferveur et son zèle,
Toujours allait au plus loin s'en pourvoir.
Pèlerinage avait fait son devoir
Plus d'une fois ; mais c'était le vieux style :
Il lui fallait, pour se faire valoir,
Chose qui fut plus rare et moins facile.
Elle s'attache à l'orteil dès ce soir
Un brin de fil, qui rendait à la porte
De la maison ; et puis se va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier
(On appelait son mari de la sorte.)
Elle fit tant qu'Henriet se tournant

Sentit le fil. Aussitôt il soupçonne
Quelque dessein, et sans faire semblant
D'être éveillé, sur ce fait il raisonne ;
Se lève enfin, et sort tout doucement,
De bonne foi son épouse dormant,
Ce lui semblait ; suit le fil dans la rue ;
Conclut de là que l'on le trahissait :
Que quelque amant que la donzelle avait,
Avec ce fil par le pied la tirait,
L'avertissant ainsi de sa venue :
Que la galande aussitôt descendait,
Tandis que lui pauvre mari dormait.
Car autrement pourquoi ce badinage ?
Il fallait bien que Messer Cocuage
Le visitât ; honneur dont à son sens
Il se serait passé le mieux du monde.
Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents ;
Hors la maison fait le guet et la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur saura
Que ce logis avait sur le derrière
De quoi pouvoir introduire l'ami :
Il le fut donc par une chambrière.
Tout domestique en trompant un mari
Pense gagner indulgence plénière.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
La bonne dame, et le jeune muguet
En sont aux mains, et Dieu sait la manière.
En grand soulas cette nuit se passa.
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa.
Tout fut des mieux grâce à la servante,
Qui fit si bien devoir de surveillante,
Que le galant tout à temps délogea.
Époux revint quand le jour approcha
Reprit sa place, et dit que la migraine
L'avait contraint d'aller coucher en haut
Deux jours après la commère ne faut

De mettre un fil ; Berlinguier aussitôt
L'ayant senti, rentre en la même peine
Court à son poste, et notre amant au sien.
Renfort de joie : on s'en trouva si bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruse ;
Et Berlinguier prenant la même excuse
Sortit encore, et fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en fallut venir au dénouement ;
Trois actes eut sans plus la comédie
Sur le minuit l'amant s'étant sauvé,
Le brin de fil aussitôt fut tiré
Par un des siens sur qui époux se rue,
Et le contraint en occupant la rue
D'entrer chez lui. Le tenant au collet,
Et ne sachant que ce fût un valet
Bien à propos lui fut donné le change
Dans le logis est un vacarme étrange
La femme accourt au bruit que fait l'époux.
Le compagnon se jette à leurs genoux ;
Dit qu'il venait trouver la chambrière ;
Qu'avec ce fil il la tirait à soi
Pour faire ouvrir ; et que depuis naguère
Tous deux s'étaient entre-donné la foi.
C'est donc cela, poursuivit la commère
En s'adressant à la fille, en colère,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil : je m'en mis un pareil,
Pour attraper avec ce stratagème
Votre galant. Or bien, c'est votre époux :
A la bonne heure : il faut cette nuit même
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux ;
Dit qu'il fallait au lendemain attendre.
On les dota l'un et l'autre amplement ;
L'époux, la fille ; et le valet l'amant
Puis au moutier le couple s'alla rendre ;

Se connaissant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troisième tour.
Lequel vaut mieux ? Pour moi, je m'en rapporte
Macée ayant pouvoir de décider,
Ne sut à qui la victoire accorder
Tant cette affaire à résoudre était forte.
Toutes avaient eu raison de gager.
Le procès pend, et pendra de la sorte
Encor longtemps, comme l'on peut juger.

Le Calendrier des Vieillards

Plus d'une fois je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins considéré,
Lorsque l'on met une fille en ménage.
Les père et mère ont pour objet le bien ;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien,
Jeunes tendrons à vieillards appariés.
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, et mêmes chiens couplés :
Ainsi des boeufs, qui de force pareille
Sont toujours pris : car ce serait merveille
Si sans cela la charrue allait bien.
Comment pourrait celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien ?
J'en vas conter un exemple notable.
On sait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa femme allégua,
Mainte vigile, et maint jour fériable,
Et du devoir crut s'échapper par là.
Très lourdement il errait en cela.
Cestui Richard était juge dans Pise,
Homme savant en l'étude des lois,
Riche d'ailleurs ; mais dont la barbe grise
Montrait assez qu'il devait faire choix
De quelque femme à peu près de même âge ;
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux séante, et la plus jeune d'ans
De la cité, fille bien alliée,
Belle surtout ; c'était Bartholomée

De Galandi, qui parmi ses parents
Pouvait compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile
: Et l'on disait communément de lui,
Que ses enfants ne manqueraient de pères.
Tel fait métier de conseiller autrui,
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.
Quinzica donc n'ayant de quoi servir
Un tel oiseau qu'était Bartholomée,
Pour s'excuser, et pour la contenir,
Ne rencontrait point de jour en l'année,
Selon son compte, et son calendrier,
Ou l'on se pût sans scrupule appliquer
Au fait d'hymen ; chose aux vieillards commode ;
Mais dont le sexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire très peu :
Encor ce peu lui donnait de la peine.
Toute en feries il mettait la semaine ;
Et bien souvent faisait venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la légende.
Le vendredi, disait-il, nous demande
D'autres pensers, ainsi que chacun sait :
Pareillement il faut que l'on retranche
Le samedi, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quant au lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine ;
Ce n'est le fait d'une âme bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excusait :
Et quand venait aux fêtes solennelles,
C'était alors que Richard triomphait,
Et qu'il donnait les leçons les plus belles
Longtemps devant toujours il s'abstenait
Longtemps après il en usait de même ;
Aux Quatre-Temps autant il en faisait ;
Sans oublier l'Avent ni le Carême.

Cette saison pour le vieillard était
Un temps de Dieu, jamais ne s'en lassait.
De patrons même il avait une liste.
Point de quartier pour un évangéliste,
Pour un apôtre, ou bien pour un docteur
Vierge n'était, martyr, et confesseur ;
Qu'il ne chommât ; tous les savait par coeur
Que s'il était au bout de son scrupule,
Il alléguait les jours malencontreux ;
Puis les brouillards, et puis la canicule,
De s'excuser n'étant jamais honteux.
La chose ainsi presque toujours égale,
Quatre fois l'an, de grâce spéciale,
Notre docteur régala sa moitié,
Petitement ; enfin c'était pitié.
A cela près, il traitait bien sa femme.
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquaient à la dame ;
Mais tout cela n'est que pour amuser
Un peu de temps des esprits de poupée ;
Droit au solide allait Bartholomée.
Son seul plaisir dans la belle saison,
C'était d'aller à certaine maison
Que son mari possédait sur la côte :
Ils y couchaient tous les huit jours sans faute.
Là quelquefois sur la mer ils montaient,
Et le plaisir de la pêche goûtaient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc, qu'un jour de promenade,
Bartholomée et Messer le docteur,
Prennent chacun une barque à pêcheur,
Sortent sur mer ; ils avaient fait gageure
A qui des deux aurait plus de bonheur,
Et trouverait la meilleure aventure
Dedans sa pêche, et n'avaient avec eux,
Dans chaque barque, en tout qu'un homme ou deux.
Certain corsaire aperçut la chaloupe

De notre épouse, et vint avec sa troupe
Fondre dessus ; l'emmena bien et beau ;
Laissa Richard : soit que près du rivage
Il n'osât pas hasarder davantage
Soit qu'il craignît qu'ayant dans son vaisseau
Notre vieillard, il ne pût de sa proie
Si bien jouir ; car il aimait la joie
Plus que l'argent, et toujours avait fait
Avec honneur son métier de corsaire,
Au jeu d'amour était homme d'effet,
Ainsi que sont gens de pareille affaire.
Gens de mer sont toujours prêts à bien faire
Ce qu'on appelle autrement bons garçons :
On n'en voit point qui les fêtes allègue.
Or tel était celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monègue.
La belle fit son devoir de pleurer
Un demi-jour, tant qu'il se put étendre :
Et Pagamin de la reconforter ;
Et notre épouse à la fin de se rendre.
Il la gagna ; bien savait son métier.
Amour s'en mit, Amour ce bon apôtre,
Dix mille fois plus corsaire que l'autre,
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.
La belle avait sa rançon toute prête :
Très bien lui prit d'avoir de quoi payer ;
Car là n'était ni vigile ni fête.
Elle oublia ce beau calendrier
Rouge partout, et sans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le lui fit tomber ;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.
Notre légiste eût mis son doigt au feu
Que son épouse était toujours fidèle,
Entière, et chaste ; et que moyennant Dieu
Pour de l'argent on lui rendrait la belle.
De Pagamin il prit un sauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.

Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit
C'est à grand tort : je veux vous rendre franche
Et sans rançon votre chère moitié.
Ne plaise à Dieu que si belle amitié
Soit par mon fait de désastre ainsi pleine.
Celle pour qui vous prenez tant de peine
Vous reviendra selon votre désir.
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre ;
Car si j'allais vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe assez entre les mains,
Ce me serait une espèce de blâme.
Ces jours passés je pris certaine dame,
Dont les cheveux sont quelque peu châtons,
Grande de taille, en bon point, jeune, et fraîche
Si cette belle après vous avoir vu
Dit être à vous, c'est autant de conclu :
Reprenez-la : rien ne vous en empêche.
Richard reprit : Vous parlez sagement :
Et me traitez trop généreusement.
De son métier il faut que chacun vive.
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le payerai comptant, sans hésiter.
Le compliment n'est ici nécessaire :
Voilà ma bourse, il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourrait faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Serait-il dit que vous m'eussiez vaincu
D'honnêteté ? non sera sur mon âme.
Vous le verrez. Car, quant à cette dame,
Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
Mais aux baisers que de la pauvre femme
Je recevrai, ne craignant qu'un seul point :
C'est qu'à me voir de joie elle ne meure.
On fait venir l'épouse tout à l'heure,
Qui froidement et ne s'émouvant point,

Devant ses yeux voit son mari paraître.
Sans témoigner seulement le connaître,
Non plus qu'un homme arrive du Pérou.
Voyez, dit-il, la pauvrete est honteuse
Devant les gens ; et sa joie amoureuse
N'ose éclater : soyez sur qu'à mon cou,
Si j'étais seul, elle serait sautée.
Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela :
Dedans sa chambre allez, conduisez-la.
Ce qui fut fait : et la chambre fermée ;
Richard commence : Et là, Bartholomée,
Comme tu fais ! je suis ton Quinzica,
Toujours le même à l'endroit de sa femme.
Regarde-moi. Trouves-tu, ma chère âme,
En mon visage un si grand changement !
C'est la douleur de ton enlèvement
Qui, me rend tel ; et toi seule en es cause.
T'ai-je jamais refusé nulle chose,
Soit pour ton jeu, soit pour tes vêtements ?
En était-il quelqu'une de plus brave ?
De ton vouloir ne me rendais-je esclave ?
Tu le seras étant avec ces gens.
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne ?
Ce qu'il pourra, répondit brusquement Bartholomée.
Est-il temps maintenant
D'en avoir soin ? s'en est-on mis en peine
Quand malgré moi l'on m'a jointe avec vous ?
Vous vieux pénard, moi fille jeune et drue,
Qui méritais d'être un peu mieux pourvue,
Et de goûter ce qu'Hymen a de doux.
Pour cet effet j'étais assez aimable ;
Et me trouvais aussi digne, entre nous,
De ces plaisirs, que j'en étais capable.
Or est le cas allé d'autre façon.
J'ai pris mari qui pour toute chanson
N'a jamais eu que quelques jours de féerie ;
Mais Pagamin, sitôt qu'il m'eut ravie,

Me sut donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choses de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laissez-moi donc, Monsieur mon cher époux.
Sur mon retour n'insistez davantage.
Calendriers ne sont point en usage
Chez Pagamin : je vous en avertis.
Vous et les miens avez mérite pis.
Vous pour avoir mal mesuré vos forces
En m'épousant ; eux pour être mépris
En préférant les légères amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira.
Il ne sait loi, ni digeste, ni code ;
Et cependant très bonne est sa méthode.
De ce matin lui-même il vous dira
Du quart en sus comme la chose en va.
Un tel aveu vous surprend et vous touche :
Mais faire ici de la petite bouche
Ne sert de rien ; l'on n'en croira pas moins.
Et puisque enfin nous voici sans témoins :
Adieu vous dis, vous, et vos jours de fête.
Je suis de chair. Les habits rien n'y font :
Vous savez bien, Monsieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires sont.
A tant se tut. Richard-tombé des nues,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée ayant ses hontes bues
Ne se fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre époux en eut tant de tristesse,
Outre les maux qui suivent la vieillesse,
Qu'il en mourut à quelques jours de là ;
Et Pagamin prit à femme sa veuve.
Ce fut bien fait : nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant choisis l'un et l'autre à l'épreuve.
Belle leçon pour gens à cheveux gris ;

Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante :
Car en ce cas Messieurs les favoris
Font leur ouvrage, et la dame est contente.

A Femme avare, galant Escroc

Qu'un homme soit plumé par des coquettes,
Ce n'est pour faire au miracle crier.
Gratis est mort : plus d'amour sans payer :
En beaux louis se content les fleurettes.
Ce que je dis, des coquettes s'entend.
Pour notre honneur si me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut nonobstant leur adresse
En attraper au moins une entre cent ;
Et lui jouer quelque tour de souplesse.
Je choisirai pour exemple Gulphar.
Le drôle fit un trait de franc soudard,
Car aux faveurs d'une belle il eut part
Sans débourser, escroquant la chrétienne.
Notez ceci, et qu'il vous en souvienne
Galants d'épée ; encor bien que ce tour
Pour vous styler soit fort peu nécessaire ;
Je trouverais maintenant à la cour
Plus d'un Gulphar si j'en avais affaire.
Celui-ci donc chez sire Gasparin
Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
De son épouse amoureux sans mesure.
Elle était jeune, et belle créature,
Plaisait beaucoup, fors un point qui gâtait
Toute l'affaire, et qui seul rebutait
Les plus ardents ; c'est qu'elle était avare.
Ce n'est pas chose en ce siècle fort rare.
Je l'ai jà dit, rien n'y font les soupirs.
Celui-là parle une langue barbare
Qui l'or en main n'explique ses désirs.
Le jeu, la jupe, et l'amour des plaisirs,
Sont les ressorts que Cupidon emploie :

De leur boutique il sort chez les François
Plus de cocus que du cheval de Troie
Il ne sortit de héros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle
Qu'il ne parlât. Chacun sait ce que c'est
Que de parler le lecteur s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainsi la chose.
Gulphar donc parle, et si bien qu'il propose
Deux cents écus. La belle l'écouta :
Et Gasparin à Gulphar les prêta
(Ce fut le bon), puis aux champs s'en alla,
Ne soupçonnant aucunement sa femme.
Gulphar les donne en présence de gens.
Voilà, dit-il, deux cents écus comptants,
Qu'à votre époux vous donnerez, Madame.
La belle crut qu'il avait dit cela
Par politique, et pour jouer son rôle.
Le lendemain elle le régala
Tout de son mieux, en femme de parole.
Le drôle en prit ce jour et les suivants
Pour son argent, et même avec usure :
A bon payeur on fait bonne mesure.
Quand Gasparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, son épouse présente :
J'ai votre argent à Madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun besoin, comme je l'avais cru :
Déchargez-en votre livre de grâce.
A ce propos aussi froide que glace,
Notre galande avoua le reçu.
Qu'eut-elle fait ? on eut prouvé la chose.
Son regret fut d'avoir enflé la dose
De ses faveurs ; c'est ce qui la fâchait :
Voyez un peu la perte que c'était !
En la quittant, Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la ville

Le publier, le prêcher sur les toits
De l'en blâmer il serait inutile :
Ainsi vit-on chez nous autres François.

On ne s'avise jamais de tout

Certain jaloux ne dormant que d'un oeil,
Interdisait tout commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la dame
Il avait fait un fort ample recueil
De tous les tours que le sexe sait faire.
Pauvre ignorant ! comme si cette affaire
N'était une hydre, à parler franchement.
Il captivait sa femme cependant ;
De ses cheveux voulait savoir le nombre ;
La faisait suivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittait aussi peu que son ombre.
Ce fou tenait son recueil fort entier
Il le portait en guise de psautier,
Croyant par là cocuage hors de gamme.
Un jour de fête, arrive que la dame
En revenant de l'église passa
Près d'un logis, d'où quelqu'un lui jeta
Fort à propos plein un panier d'ordure.
On s'excusa : la pauvre créature
Toute vilaine entra dans le logis.
Il lui fallut dépouiller ses habits.
Elle envoya quérir une autre jupe,
Dès en entrant, par cette douagna,
Qui hors d'haleine à Monsieur raconta
Tout l'accident. Foin, dit-il, celui-là
N'est dans mon livre, et je suis pris pour dupe :
Que le recueil au diable soit donne.
Il disait bien ; car on n'avait jeté
Cette immondice, et la dame gâté,
Qu'afin qu'elle eut quelque valable excuse

Pour éloigner son dragon quelque temps.
Un sien galant ami de là-dedans
Tout aussitôt profita de la ruse.
Nous avons beau sur ce sexe avoir l'oeil :
Ce n'est coup sûr encontre tous esclandres.
Maris jaloux, brûlez votre recueil
Sur ma parole, et faites-en des cendres.

Le Villageois qui a perdu son veau

Un villageois ayant perdu son veau,
L'alla chercher dans la forêt prochaine
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre, et pour voir dans la plaine.
Vient une dame avec un jouvenceau
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche
Et le galant, qui sur l'herbe la couche,
Crie en voyant je ne sais quels appas :
O dieux, que vois-je, et que ne vois-je pas !
Sans dire quoi ; car c'étaient lettres closes.
Lors le manant les arrêtant tout coi.
« Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon veau ? dites-le moi. »

L'anneau d'Hans Carvel

Hans Carvel prit sur ses vieux ans
Femme jeune en toute manière ;
Il prit aussi soucis cuisants ;
Car l'un sans l'autre ne va guère.
Babeau (c'est la jeune femelle, Fille du bailli Concordat)
Fut du bon poil, ardente, et belle
Et propre à l'amoureux combat.
Carvel craignant de sa nature
Le cocuage et les railleurs,
Alléguait à la créature
Et la Légende, et l'Ecriture,
Et tous les livres les meilleurs :
Blâmait les visites secrètes ;
Fronçait l'attirail des coquettes,
Et contre un monde de recettes,
Et de moyens de plaire aux yeux,
Invectivait tout de son mieux.
A tous ces discours la galande
Ne s'arrêtait aucunement ;
Et de sermons n'était friande
A moins qu'ils fussent d'un amant.
Cela faisait que le bon sire
Ne savait tantôt plus qu'y dire,
Eut voulu souvent être mort.
Il eut pourtant dans son martyre
Quelques moments de réconfort :
L'histoire en est très véritable.
Une nuit, qu'ayant tenu table,
Et bu force bon vin nouveau,
Carvel ronflait près de Babeau,
Il lui fut avis que le diable

Lui mettait au doigt un anneau,
Qu'il lui disait.. : Je sais la peine
Qui te tourmente, et qui te gêne ;
Carvel, j'ai pitié de ton cas,
Tiens cette bague, et ne la lâches.
Car tandis qu'au doigt tu l'auras,
Ce que tu crains point ne seras,
Point ne seras sans que le saches.
Trop ne puis vous remercier,
Dit Carvel, la faveur est grande.
Monsieur Satan, Dieu vous le rende,
Grand merci Monsieur l'aumônier
Là-dessus achevant son somme,
Et les yeux encore aggraves,
Il se trouva que le bon homme
Avait le doigt ou vous savez.

Le Gascon puni

Un Gascon, pour s'être vanté
De posséder certaine belle
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.
Il se vantait à faux et ne possédait rien.
Mais quoi ! tout médisant est prophète en ce monde
On croit le mal d'abord, mais à l'égard du bien
Il faut qu'un public en réponde.
La dame cependant du Gascon se moquait :
Même au logis pour lui rarement elle était :
Et bien souvent qu'il la traitait
D'incomparable et de divine,
La belle aussitôt s'enfuyait,
S'allant sauver chez sa voisine.
Elle avait nom Philis, son voisin Eurilas,
La voisine Cloris, le Gascon Dorilas,
Un sien ami, Damon : c'est tout, si j'ai mémoire.
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'histoire,
Était amant aimé, galant, comme on voudra,
Quelque chose de plus encor que tout cela.
Pour Philis, son humeur libre, gaie, et sincère
Montrait qu'elle était sans affaire,
Sans secret, et sans passion.
On ignorait le prix de sa possession :
Seulement à l'user chacun la croyait bonne.
Elle approchait vingt ans ; et venait d'enterrer
Un mari (de ceux-là que l'on perd sans pleurer,
Vieux barbon qui laissait d'écus plein une tonne.)
En mille endroits de sa personne
La belle avait de quoi mettre un Gascon aux cieux,
Des attraits par-dessus les yeux,

Je ne sais quel air de pucelle,
Mais le coeur tant soit peu rebelle ;
Rebelle toutefois de la bonne façon.
Voilà Philis. Quant au Gascon,
Il était Gascon, c'est tout dire.
Je laisse à penser si le sire
Importuna la veuve, et s'il fit des serments
Ceux des Gascons et des Normands
Passent peu pour mots d'Évangile.
C'était pourtant chose facile
De croire Dorilas de Philis amoureux ;
Mais il voulait aussi que l'on le crut heureux.
Philis dissimulant, dit un jour à cet homme :
Je veux un service de vous :
Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ;
C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux.
La chose est sans péril, et même fort aisée.
Nous voulons que cette nuit-ci
Vous couchiez avec le mari
De Cloris, qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant brouillée,
Il leur faut une nuit entière, et par-delà,
Pour démêler entre eux tout ce différend-là.
Notre but est qu'Eurilas pense,
Vous sentant près de lui, que ce soit sa moitié.
Il ne lui touche point, vit dedans l'abstinence,
Et, soit par jalousie, ou bien par impuissance,
A retranché d'hymen certains droits d'amitié ;
Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite :
C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette.
Nous vous ajusterons : enfin, ne craignez rien :
Je vous récompenserai bien.
Pour se rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gascon eut couché, dit-il, avec le diable.
La nuit vient, on le coiffe, on le met au grand lit,
On éteint les flambeaux, Eurilas prend sa place ;
Du Gascon la peur se saisit ;

Il devient aussi froid que glace ;
N'oserait tousser ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher :
Se fait petit, se serre, au bord se va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée :
Je crois qu'on l'aurait mis dans un fourreau d'épée.
Son coucheur cette nuit se retourna cent fois ;
Et jusque sur le nez lui porta certains doigts
Que la peur lui fit trouver rudes.
Le pis de ses inquiétudes,
C'est qu'il craignait qu'enfin un caprice amoureux
Ne prit à ce mari : tels cas sont dangereux,
Lorsque l'un des conjoints se sent privé du somme.
Toujours nouveaux sujets alarmaient le pauvre homme.
L'on étendait un pied ; l'on approchait un bras :
Il crut même sentir la barbe d'Eurilas.
Mais voici quelque chose à mon sens de terrible.
Une sonnette était près du chevet du lit :
Eurilas de sonner, et faire un bruit horrible.
Le Gascon se pâme à ce bruit ;
Cette fois-là se croit détruit,
Fait un vœu, renonce à sa dame ;
Et songe au salut de son âme.
Personne ne venant, Eurilas s'endormit
Avant qu'il fut jour on ouvrit
Phillis l'avait promis ; quand voici de plus belle
Un flambeau comble de tous maux.
Le Gascon après ces travaux
Se fût bien levé sans chandelle.
Sa perte était alors un point tout assuré.
On approche du lit. Le pauvre homme éclaire
Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
Je le veux, dit une personne
D'un ton de voix rempli d'appas.
C'était Phillis, qui d'Eurilas
Avait tenu la place, et qui sans trop attendre
Tout en chemise s'alla rendre

Dans les bras de Cloris qu'accompagnait Damon.
C'étais, dis-je, Philis, qui conta du Gascon
La peine et la frayeur extrême
Et qui pour l'obliger à se tuer soi-même,
En lui montrant ce qu'il avait perdu,
Laissait son sein à demi-nu.

La fiancée du roi de Garbe

Il n'est rien qu'on ne conte en diverses façons :
On abuse du vrai comme on fait de la feinte :
Je le souffre aux récits qui passent pour chansons,
Chacun y met du sien sans scrupule et sans crainte.
Mais aux événements de qui la vérité
Importe à la postérité,
Tels abus méritent censure.
Le fait d'Alaciél est d'une autre nature.
Je me suis écarté de mon original.
On en pourra gloser ; on pourra me mécroire :
Tout cela n'est pas un grand mal :
Alaciél et sa mémoire
Ne sauraient guère perdre à tout ce changement.
J'ai suivi mon auteur en deux points seulement :
Points qui font véritablement
Le plus important de l'histoire.
L'un est que par huit mains Alaciél passa
Avant que d'entrer dans la bonne :
L'autre que son fiancé ne s'en embarrassa,
Ayant peut-être en sa personne
De quoi négliger ce point-là.
Quoi qu'il en soit, la belle en ses traverses,
Accidents, fortunes diverses,
Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler ;
Changea huit fois de chevalier :
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :
Ce n'était après tout que bonne intention,
Gratitude, ou compassion,
Crainte de pis, honnête excuse.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de son fiancé.
Veuve de huit galants, il la prit pour pucelle,

Et dans son erreur par la belle
Apparemment il fut laissé.
Qu'on n'y puisse être pris, la chose est toute claire,
Mais après huit, c'est une étrange affaire :
Je me rapporte de cela
A quiconque a passé par là.
Zaïr soudan d'Alexandrie,
Aima sa fille Alaciel
Un peu plus que sa propre vie :
Aussi ce qu'on se peut figurer sous le ciel,
De bon, de beau, de charmant et d'aimable,
D'accommodant, j'y mets encor ce point,
La rendait d'autant estimable ;
En cela je n'augmente point.
Au bruit qui courait d'elle en toutes ces provinces,
Mamolin roi de Garbe en devint amoureux.
Il la fit demander, et fut assez heureux
Pour l'emporter sur d'autres princes.
La belle aimait déjà ; mais on n'en savait rien
Filles de sang royal ne se déclarent guères.
Tout se passe en leur coeur ; cela les fâche bien ;
Car elles sont de chair ainsi que les bergères
Hispal, jeune Seigneur de la cour du soudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
Plaisait fort à la dame, et d'un commun martyre,
Tous deux brûlaient sans oser se le dire ;
Ou s'ils se le disaient, ce n'était que des yeux.
Comme ils en étaient là, l'on accorda la belle.
Il fallut se résoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer son amant avec elle.
S'en fier à quelque autre eût peut-être été mieux.
Après huit jours de traite, un vaisseau de corsaires
Ayant pris le dessus du vent,
Les attaqua ; le combat fut sanglant ;
Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.
Les assaillants, faits aux combats de mer,
Etaient les plus experts en l'art de massacrer ;

Joignaient l'adresse au nombre : Hispal par sa vaillance
Tenait les choses en balance.
Vingt corsaires pourtant montèrent sur son bord.
Grifonio le gigantesque
Conduisait l'horreur et la mort
Avecque cette soldatesque.
Hispal en un moment se vit environné.
Maint corsaire sentit son bras déterminé.
De ses yeux il sortait des éclairs et des flammes.
Cependant qu'il était au combat acharné,
Grifonio courut à la chambre des femmes.
Il savait que l'infante était dans ce vaisseau ;
Et l'ayant destinée à ses plaisirs infâmes,
Il l'emportait comme un moineau ;
Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante,
Il prit aussi la cassette aux bijoux,
Aux diamants, aux témoignages doux
Que reçoit et garde une amante :
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
Qu'Hispal en ce voyage avait fait à l'infante
Un aveu dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.
Le malheureux corsaire, emportant cette proie,
N'en eut pas longtemps de la joie.
Un des vaisseaux, quoiqu'il fût accroché,
S'étant quelque peu détaché,
Comme Grifonio passait d'un bord à l'autre,
Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,
Le héros d'un revers coupe en deux l'animal :
Part du tronc tombe en l'eau, disant sa patenôtre,
Et reniant Mahom, Jupin, et Tarvagant,
Avec maint autre dieu non moins extravagant :
Part demeure sur pieds, en la même posture.
On aurait ri de l'aventure,
Si la belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
Hispal se jette après : l'un et l'autre vaisseau,
Malmené du combat, et privé de pilote,

Au gré d'Eole et de Neptune flotte.
La mort fit lâcher prise au géant pourfendu.
L'infante par sa robe en tombant soutenue,
Fut bientôt d'Hispal secourue.
Nager vers les vaisseaux eût été temps perdu :
Ils étaient presque à demi-mille.
Ce qu'il jugea de plus facile,
Fut de gagner certains rochers,
Qui d'ordinaire étaient la perte des nochers,
Et furent le salut d'Hispal et de l'infante.
Aucuns ont assuré comme chose constante,
Que même du péril la cassette échappa ;
Qu'à des cordons étant pendue,
La belle après soi la tira ;
Autrement elle était perdue.
Notre nageur avait l'infante sur son dos
Le premier roc gagne, non pas sans quelque peine,
La crainte de la faim suivit celle des flots ;
Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
Le jour s'achève ; il se passe une nuit ;
Point de vaisseau près d'eux par le hasard conduit ;
Point de quoi manger sur ces roches :
Voilà notre couple réduit
A sentir de la faim les premières approches.
Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux,
Qu'aimés aussi bien qu'amoureux,
Ils perdaient doublement en leur mésaventure.
Après s'être longtemps regardés sans parler,
Hispal, dit la princesse, il se faut consoler ;
Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure.
Nous n'en mourrons pas moins ; mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ses coups ;
C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
Se consoler ! dit-il, le peut-on quand on aime ?
Ah ! si.. mais non, Madame, il n'est pas à propos
Que vous aimiez ; vous seriez trop à plaindre.
Je brave à mon égard et la faim et les flots ;

Mais jetant l'oeil sur vous je trouve tout à craindre.
La princesse à ces mots ne se put plus contraindre.
Pleurs de couler, soupirs d'être poussés,
Regards d'être au ciel adressés,
Et puis sanglots, et puis soupirs encore :
En ce même langage Hispal lui repartit :
Tant qu'enfin un baiser suivit :
S'il fut pris ou donné c'est ce que l'on ignore.
Après force vœux impuissants,
Le héros dit : Puisqu'en cette aventure
Mourir nous est chose si sûre,
Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissants
Ou des monstres marins deviennent la pâture ?
Sépulture pour sépulture,
La mer est égale, à mon sens :
Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante ?
Serait-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots ?
J'ai de la force encor, la côte est peu distante,
Le vent y pousse ; essayons d'approcher ;
Passons de rocher en rocher :
J'en vois beaucoup ou je puis prendre haleine.
Alaciel s'y résolut sans peine.
Les revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant,
La cassette en laisse suivant,
Et le nageur poussé du vent,
De roc en roc portant la belle,
Façon de naviguer nouvelle.
Avec l'aide du ciel, et de ses reposoirs,
Et de Dieu qui préside aux liquides manoirs,
Hispal n'en pouvant plus, de faim, de lassitude,
De travail et d'inquiétude,
(Non pour lui, mais pour ses amours),
Après avoir jeuné deux jours,
Prit terre à la dixième traite,
Lui, la princesse, et la cassette.

Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours
Cette cassette ? est-ce une circonstance
Qui soit de si grande importance ?
Oui selon mon avis ; on va voir si j'ai tort.
Je ne prends point ici l'essor,
Ni n'affecte de railleries.
Si j'avais mis nos gens à bord
Sans argent et sans pierreries,
Seraient-ils pas demeurés court ?
On ne vit ni d'air ni d'amour.
Les amants ont beau dire et faire,
Il en faut revenir toujours au nécessaire.
La cassette y pourvut avec maint diamant.
Hispal vendit les uns, mit les autres en gages ;
Fit achat d'un château le long de ces rivages ;
Ce château, dit l'histoire, avait un parc fort grand,
Ce parc un bois, ce bois de beaux ombrages,
Sous ces ombrages nos amants
Passaient d'agréables moments :
Voyez combien voilà de choses enchaînées,
Et par la cassette amenées.
Or au fond de ce bois un certain antre était,
Sourd et muet, et d'amoureuse affaire,
Sombre surtout ; la nature semblait
L'avoir mis là non pour autre mystère.
Nos deux amants se promenant un jour,
Il arriva que ce fripon d'Amour
Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.
Chemin faisant Hispal expliquait ses désirs,
Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs,
Plein d'une ardeur impatiente ;
La princesse écoutait incertaine et tremblante.
Nous voici, disait-il, en un bord étranger,
Ignorés du reste des hommes ;
Profitions-en ; nous n'avons à songer
Qu'aux douceurs de l'amour en l'état où nous sommes.
Qui vous retient ? on ne sait seulement

Si nous vivons ; peut-être en ce moment
Tout le monde nous croit au corps d'une baleine.
Ou favorisez votre amant,
Ou qu'à votre époux il vous mène.
Mais pourquoi vous mener ? vous pouvez rendre heureux
Celui dont vous avez éprouvé la constance.
Qu'attendez-vous pour soulager ses feux ?
N'est-il point assez amoureux,
Et n'avez-vous point fait assez de résistance ?
Hispal haranguait de façon
Qu'il aurait échauffé des marbres,
Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,
Faisait semblant d'écrire sur les arbres.
Mais l'amour la faisait rêver
A d'autres choses qu'à graver
Des caractères sur l'écorce.
Son amant et le lieu l'assuraient du secret :
C'était une puissante amorce.
Elle résistait à regret :
Le printemps par malheur était lors en sa force.
Jeunes coeurs sont bien empêchés
A tenir leurs désirs cachés,
Etant pris par tant de manières.
Combien en voyons-nous se laisser pas à pas
Ravir jusqu'aux faveurs dernières,
Qui dans l'abord ne croyaient pas
Pouvoir accorder les premières ?
Amour, sans qu'on y pense, amène ces instants.
Mainte fille a perdu ses gants,
Et femme au partir s'est trouvée,
Qui ne sait la plupart du temps
Comme la chose est arrivée.
Près de l'autre venus, notre amant proposa
D'entrer dedans ; la belle s'excusa ;
Mais malgré soi, déjà presque vaincue.
Les services d'Hispal en ce même moment
Lui reviennent devant la vue.

Ses jours sauvés des flots, son honneur d'un géant :
Que lui demandait son amant ?
Un bien dont elle était à sa valeur tenue
Il vaut mieux, disait-il, vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever ; Madame, songez-y ;
L'on ne sait pour qui l'on le garde.
L'infante à ces raisons se rendant à demi,
Une pluie acheva l'affaire :
Il fallut se mettre à l'abri :
Je laisse à penser où. Le reste du mystère
Au fond de l'ancre est demeuré.
Que l'on la blâme ou non, je sais plus d'une belle
A qui ce fait est arrivé
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.
L'ancre ne les vit seul de ces douceurs jouir :
Rien ne coûte en amour que la première peine.
Si les arbres parlaient, il ferait bel ouïr
Ceux de ce bois ; car la forêt n'est pleine
Que des monuments amoureux
Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie.
On y verrait écrit : Ici pâma de joie
Des mortels le plus heureux
Là mourut un amant sur le sein de sa dame
En cet endroit, mille baisers de flamme
Furent donnés, et mille autres rendus.
Le parc dirait beaucoup, le château beaucoup plus,
Si châteaux avaient une langue.
La chose en vint au point que, las de tant d'amour
Nos amants à la fin regrettèrent la cour.
La belle s'en ouvrit, et voici sa harangue :
Vous m'êtes cher, Hispal ; j'aurais du déplaisir,
Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime.
Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte et sans désir ?
Je vous le demande à vous-même.
Ce sont des feux bientôt passés,
Que ceux qui ne sont point dans leur cours traversés ;

Il y faut un peu de contrainte.
Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
Ne nous soit un désert, et puis un monument ;
Hispal, ôtez-moi cette crainte.
Allez-vous-en voir promptement
Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,
Quand on saura que nous sommes en vie.
Déguisez bien notre séjour :
Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre,
Qu'il n'arrive plus d'aventure.
Croyez-moi, vous n'y perdrez rien :
Trouvez seulement le moyen
De me suivre en ma destinée,
Ou de fillage, ou d'hymenée ;
Et tenez pour chose assurée
Que si je ne vous fais du bien
Je serai de près éclairée.
Que ce fut ou non son dessein,
Pour se servir d'Hispal, il fallait tout promettre.
Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,
L'infante pour Zaïr le charge d'une lettre.
Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent ;
Il arrive à la cour, où chacun lui demande
S'il est mort, s'il est vivant,
Tant la surprise fut grande ;
En quels lieux est l'infante, enfin ce qu'elle fait.
Dès qu'il eut à tout satisfait,
On fit partir une escorte puissante.
Hispal fut retenu ; non qu'on eût en effet
Le moindre soupçon de l'infante.
Le chef de cette escorte était jeune et bien fait.
Abordé près du parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage,
Va droit avec l'autre au château.
La beauté de l'infante était beaucoup accrue :
Il en devint épris à la première vue ;

Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fût beau,
Pour ne point perdre temps, il lui dit sa pensée.
Elle s'en tint fort offensée ;
Et l'avertit de son devoir.
Témoigner en tels cas un peu de désespoir,
Est quelquefois une bonne recette.
C'est ce que fait notre homme ; il forme le dessein
De se laisser mourir de faim ;
Car de se poignarder, la chose est trop tôt faite :
On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord Alaciel riait de sa sottise.
Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant,
Elle toujours le détournant
D'une si terrible entreprise.
Le second jour commence à la toucher.
Elle rêve à cette aventure.
Laisser mourir un homme, et pouvoir l'empêcher !
C'est avoir l'âme un peu trop dure.
Par pitié donc elle condescendit
Aux volontés du capitaine ;
Et cet office lui rendit
Gaîment, de bonne grâce, et sans montrer de peine ;
Autrement le remède eût été sans effet.
Tandis que le galant se trouve satisfait,
Et remet les autres affaires,
Disant tantôt que les vents sont contraires,
Tantôt qu'il faut radoubler ses galères,
Pour être en état de partir,
Tantôt qu'on vient de l'avertir
Qu'il est attendu des corsaires :
Un corsaire en effet arrive, et surprenant
Ses gens demeurés à la rade,
Les tue, et va donner au château l'escalade :
Du fier Grifonio c'était le lieutenant.
Il prend le château d'emblée.
Voilà la fête troublée.

Le jeûneur maudit son sort.
Le corsaire apprend d'abord
L'aventure de la belle,
Et la tirant à l'écart,
Il en veut avoir sa part.
Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'étant novice en tels cas.
Le mieux que vous puissiez faire,
Lui dit tout franc ce corsaire,
C'est de m'avoir pour ami ;
Je suis corsaire et demi.
Vous avez fait jeûner un pauvre misérable
Qui se mourait pour vous d'amour ;
Vous jeûnerez à votre tour,
Ou vous me serez favorable.
La justice le veut : nous autres gens de mer
Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite ;
Attendez-vous de n'avoir à manger
Que quand de ce côté vous aurez été quitte.
Ne marchandez point tant, Madame, et croyez-moi.
Qu'eût fait Alaciel ? force n'a point de loi.
S'accommoder à tout est chose nécessaire.
Ce qu'on ne voudrait pas souvent il le faut faire.
Quand il plaît au destin que l'on en vienne là,
Augmenter sa souffrance est une erreur extrême ;
Si par pitié d'autrui la belle se força,
Que ne point essayer par pitié de soi-même ?
Elle se force donc, et prend en gré le tout.
Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.
Si le corsaire eût été sage,
Il eut mené l'infante en un autre rivage.
Sage en amour ? hélas, il n'en est point.
Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
Fortune qui ne dort que lorsque nous veillons,
Et veille quand nous sommeillons,

Lui trame en secret cet esclandre.
Le seigneur d'un château voisin de celui-ci,
Homme fort ami de la joie,
Sans nulle attache, et sans souci
Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,
Ayant eu le vent des beautés,
Perfections, commodités,
Qu'en sa voisine on disait être
Ne songeait nuit et jour qu'à s'en rendre le maître.
Il avait des amis, de l'argent, du crédit ;
Pouvait assembler deux mille hommes ;
Il les assemble donc un beau jour, et leur dit :
Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,
Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin ?
Qu'il traite comme esclave une beauté divine ?
Allons tirer notre voisine
D'entre les griffes du mâtin.
Que ce soir chacun soit en armes ;
Mais doucement et sans donner d'alarme :
Sous les auspices de la nuit,
Nous pourrons nous rendre sans bruit
Au pied de ce château, dès la petite pointe
Du jour.
La surprise à l'ombre étant jointe
Nous rendra sans hasard maîtres de ce séjour.
Pour ma part du butin je ne veux que la dame :
Non pas pour en user ainsi que ce voleur ;
Je me sens un désir en l'âme,
De lui restituer ses biens et son honneur.
Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
Dont ces brigands ont rempli la maison.
Je vous demande encor un don ;
C'est qu'on pende aux créneaux haut et court le corsaire.

Cette harangue militaire
Leur sut tant d'ardeur inspirer,

Qu'il en fallut une autre afin de modérer
Le trop grand désir de bien faire.
Chacun repaît le soir étant venu :
L'on mange peu ; l'on boit en récompense :
Quelques tonneaux sont mis sur cu.
Pour avoir fait cette dépense,
Il s'est gagné plusieurs combats,
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce seigneur donc n'y manqua pas ;
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle est portée, et point d'autre embarras.
Point de tambours, force bons coutelas.
On part sans bruit, on arrive en silence.
L'orient venait de s'ouvrir.
C'est un temps où le somme est dans sa violence,
Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.
Presque tout le peuple corsaire
Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut assommé sans le sentir.
Le chef pendu, l'on amène l'infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa surprise et son épouvante,
Et les civilités de son libérateur
Ne lui permirent pas de répandre des larmes.
Sa prière sauva la vie à quelques gens.
Elle plaignit les morts, consola les mourants,
Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.
On dit même qu'en peu de temps
Elle perdit la mémoire
De ses deux derniers galants ;
Je n'ai pas peine à le croire.
Son voisin la reçut en un appartement
Tout brillant d'or, et meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.
Nouvel hôte, et nouvel amant,
Ce n'était pas pour rien omettre ;
Grande chère surtout, et des vins fort exquis.

Les dieux ne sont pas mieux servis.
Alaciel qui de sa vie
Selon sa Loi n'avait bu vin,
Goûta ce soir par compagnie
De ce breuvage si divin.
Elle ignorait l'effet d'une liqueur si douce,
Insensiblement fit carrouse :
Et comme amour jadis lui troubla la raison,
Ce fut lors un autre poison.
Tous deux sont à craindre des dames.
Alaciel mise au lit par ses femmes,
Ce bon seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoi trouver ? dira-t-on ; d'immobiles appas ?
Si j'en trouvais autant je saurais bien qu'en faire,
Disait l'autre jour un certain :
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra si j'aurai recours à mon voisin.
Bacchus donc, et Morphée, et hôte de la belle,
Cette nuit disposèrent d'elle.
Les charmes des premiers dissipés à la fin,
La princesse au sortir du somme
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur lui glaça la voix :
Elle ne put crier, et de crainte saisie
Permit tout à son hôte, et pour un autrefois
Lui laissa lier la partie.
Une nuit, lui dit-il. est de même que cent ;
Ce n'est que la première à quoi l'on trouve à dire.
Alaciel le crut. L'hôte enfin se lassant
Pour d'autres conquêtes soupire.
Il part un soir, prie un de ses amis
De faire cette nuit les honneurs du logis,
Prendre sa place, aller trouver la belle,
Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,
Ne point parler, qu'il était fort aisé ;
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé
L'infante assurément agrérait son service.

L'autre bien volontiers lui rendit cet office.
Le moyen qu'un ami puisse être refusé ?
A ce nouveau venu la voila donc en proie.
Il ne put sans parler contenir cette joie.
La belle se plaignit être ainsi leur jouet :
Comment l'entend Monsieur mon hôte ?
Dit-elle, et de quel droit me donner comme il fait ?
L'autre confessa qu'en effet
Ils avaient tort ; mais que toute la faute
Etait au maître du logis.
Pour vous venger de son mépris,
Poursuivit-il, comblez-moi de caresses.
Enchérissez sur les tendresses
Que vous eûtes pour lui tant qu'il fut votre amant :
Aimez-moi par dépit et par ressentiment,
Si vous ne pouvez autrement.
Son conseil fut suivi, l'on poussa les affaires,
L'on se vengea, l'on n'omit rien.
Que si l'ami s'en trouva bien,
L'hôte ne s'en tourmenta guères.
Et de cinq si j'ai bien compté.
Le sixième incident des travaux de l'infante
Par quelques-uns est rapporté
D'une manière différente.
Force gens concluront de là
Que d'un galant au moins je fais grâce à la belle,
C'est médisance que cela :
Je ne voudrais mentir pour elle.
Son époux n'eut assurément
Que huit précurseurs seulement.
Poursuivons donc notre nouvelle.
L'hôte revint quand l'ami fut content.
Alaciel lui pardonnant,
Fit entre eux les choses égales :
La clémence sied bien aux personnes royales.
Ainsi de main en main Alaciel passait
Et souvent se divertissait

Aux menus ouvrages des filles
Qui la servaient, toutes assez gentilles.
Elle en aimait fort une à qui l'on en contait ;
Et le conteur était un certain gentilhomme
De ce logis, bien fait et galant homme
Mais violent dans ses désirs,
Et grand ménager de soupirs,
Jusques à commencer près de la plus sévère
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour au bout du parc le galant rencontra
Cette fillette
Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
Toute seulette.
L'infante était fort près de là :
Mais il ne la vit point, et crut en assurance
Pouvoir user de violence.
Sa médisante humeur, grand obstacle aux faveurs,
Peste d'amour, et des douceurs
Dont il tire sa subsistance
Avait de ce galant souvent grêlé l'espoir.
La crainte lui nuisait autant que le devoir.
Cette fille l'aurait selon toute apparence
Favorisé,
Si la belle eut osé.
Se voyant craint de cette sorte,
Il fit tant qu'en ce pavillon
Elle entra par occasion ;
Puis le galant ferme la porte :
Mais en vain, car l'infante avait de quoi l'ouvrir.
La fille voit sa faute, et tâche de sortir.
Il la retient : elle crie, elle appelle :
L'infante vient, et vient comme il fallait,
Quand sur ses fins la demoiselle était.
Le galant indigne de la manquer si belle
Perd tout respect, et jure par les dieux,
Qu'avant que sortir de ces lieux,
L'une ou l'autre payera sa peine ;

Quand il devrait leur attacher les mains.
Si loin de tous secours humains,
Dit-il, la résistance est vaine.
Tirez au sort sans marchander ;
Je ne saurais vous accorder
Que cette grâce ;
Il faut que l'une ou l'autre passe
Pour aujourd'hui.
Qu'a fait Madame ? dit la belle,
Pâtira-t-elle pour autrui ?
Oui si le sort tombe sur elle,
Dit le galant, prenez-vous-en à lui.
Non non, reprit alors l'infante,
Il ne sera pas dit que l'on ait, moi présente,
Violenté cette innocente.
Je me résous plutôt à toute extrémité.
Ce combat plein de charité
Fut par le sort à la fin terminé.
L'infante en eut toute la gloire :
Il lui donna sa voix, à ce que dit l'histoire :
L'autre sortit, et l'on jura
De ne rien dire de cela.
Mais le galant se serait laissé pendre
Plutôt que de cacher un secret si plaisant ;
Et pour le divulguer il ne voulut attendre
Que le temps qu'il fallait pour trouver seulement
Quelqu'un qui le voulût entendre.
Ce changement de favoris
Devint à l'infante une peine ;
Elle eut regret d'être l'Hélène
D'un si grand nombre de Paris.
Aussi l'Amour se jouait d'elle.
Un jour entre autres que la belle
Dans un bois dormait à l'écart
Il s'y rencontra par hasard
Un chevalier errant, grand chercheur d'aventures
De ces sortes de gens que sur des palefrois

Les belles suivaient autrefois,
Et passaient pour chastes et pures.
Celui-ci qui donnait à ses désirs l'essor,
Comme faisaient jadis Rogel et Galaor,
N'eut vu la princesse endormie,
Que de prendre un baiser il forma le dessein ;
Tout prêt à faire choix de la bouche ou du sein,
Il était sur le point d'en passer son envie,
Quand tout d'un coup il se souvint
Des lois de la chevalerie.
A ce penser il se retint,
Priant toutefois en son âme
Toutes les puissances d'amour
Qu'il put courir en ce séjour
Quelque aventure avec la dame.
L'infante s'éveilla surprise au dernier point.
Non non, dit-il, ne craignez point ;
Je ne suis géant ni sauvage
Mais chevalier errant, qui rends grâces aux dieux
D'avoir trouvé dans ce bocage
Ce qu'à peine on pourrait rencontrer dans les cieux.
Après ce compliment, sans plus longue demeure,
Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasait ;
C'était un homme qui faisait
Beaucoup de chemin en peu d'heure.
Le refrain fut d'offrir sa personne et son bras,
Et tout ce qu'en semblables cas
On a de coutume de dire
A celles pour qui l'on soupire.
Son offre fut reçue, et la belle lui fit
Un long roman de son histoire,
Supprimant, comme l'on peut croire,
Les six galants. L'aventurier en prit
Ce qu'il crut à propos d'en prendre ;
Et comme Alaciél de son sort se plaignit,
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fut un mois.

Dans Garbe ? non, reprit-elle, et pour cause :
Si les dieux avaient mis la chose
Jusques à présent à mon choix,
J'aurais voulu revoir Zaïr et ma patrie.
Pourvu qu'Amour me prête vie,
Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous
D'apporter remède à vos coups,
Et consentir que mon ardeur s'apaise :
Si j'en mourais (à vos bontés ne plaise)
Vous demeureriez seule ; et pour vous parler franc
Je tiens ce service assez grand,
Pour me flatter d'une espérance
De récompense.
Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
Convint d'un nombre de faveurs,
Qu'afin que la chose fut sûre,
Cette princesse lui payait,
Non tout d'un coup, mais à mesure
Que le voyage se ferait ;
Tant chaque jour, sans nulle faute.
Le marché s'étant ainsi fait,
La princesse en croupe se met,
Sans prendre congé de son hôte.
L'inconnu qui pour quelque temps
S'était défait de tous ses gens,
La rencontra bientôt. Il avait dans sa troupe
Un sien neveu fort jeune, avec son gouverneur.
Notre héroïne prend en descendant de croupe
Un palefroi. Cependant le seigneur
Marche toujours à côté d'elle,
Tantôt lui conte une nouvelle,
Et tantôt lui parle d'amour,
Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foi le traité s'exécute :
Pas la moindre ombre de dispute
Point de faute au calcul, non plus qu'entre marchands

De faveur en faveur (ainsi comptaient ces gens)
Jusqu'au bord de la mer enfin ils arrivèrent
Et s'embarquèrent.

Cet élément ne leur fut pas moins doux
Que l'autre avait été ; certain calme au contraire
Prolongeant le chemin, augmenta le salaire.

Sains et gaillards ils s'embarquèrent tous

Au port de Joppe, et là se rafraîchirent ;

Au bout de deux jours en partirent,

Sans autre escorte que leur train :

Ce fut aux brigands une amorce :

Un gros d'Arabes en chemin

Les ayant rencontrés, ils cédaient à la force,

Quand notre aventurier fit un dernier effort

Repoussa les brigands, reçut une blessure

Qui le mit dans la sépulture ;

Non sur-le-champ ; devant sa mort

Il pourvut à la belle, ordonna du voyage,

En chargea son neveu jeune homme de courage,

Lui léguant par même moyen

Le surplus des faveurs, avec son équipage,

Et tout le reste de son bien.

Quand on fut revenu de toutes ces alarmes

Et que l'on eut versé certain nombre de larmes

On satisfit au testament du mort ;

On paya les faveurs, dont enfin la dernière

Echut justement sur le bord

De la frontière.

En cet endroit le neveu la quitta,

Pour ne donner aucun ombrage ;

Et le gouverneur la guida

Pendant le reste du voyage.

Au soudan il la présenta.

D'exprimer ici la tendresse,

Ou pour mieux dire les transports,

Que témoigna Zaïr en voyant la princesse,

Il faudrait de nouveaux efforts ;

Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imité
Phébus, qui sur la fin du jour
Tombe d'ordinaire si court
Qu'on dirait qu'il se précipite.
Le gouverneur aimait à se faire écouter ;
Ce fut un passe-temps de l'entendre conter
Monts et merveilles de la dame
Qui riait sans doute en son âme.
Seigneur, dit le bon homme en parlant au soudan,
Hispal étant parti, Madame incontinent,
Pour fuir oisiveté, principe de tout vice,
Résolue de vaquer nuit et jour au service
D'un dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.
Je ne vous aurais jamais dit
Tous ses temples et ses chapelles,
Nommés pour la plupart alcôves et ruelles.
Là les gens pour idole ont un certain oiseau,
Qui dans ses portraits est fort beau,
Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux ailes.
Au contraire des autres dieux,
Qu'on ne sert que quand on est vieux,
La jeunesse lui sacrifie.
Si vous saviez l'honnête vie
Qu'en le servant menait Madame Alaciel,
Vous béniriez cent fois le Ciel
De vous avoir donné fille tant accomplie.
Au reste en ces pays on vit d'autre façon
Que parmi vous ; les belles vont et viennent :
Point d'eunuques qui les retiennent ;
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
Madame dès l'abord s'est faite à leur méthode,
Tant elle est de facile humeur ;
Et je puis dire à son honneur
Que de tout elle s'accommode.
Zaïr était ravi. Quelques jours écoulés,
La princesse partit pour Garbe en grande escorte.
Les gens qui la suivaient furent tous régalez

De beaux présents ; et d'une amour si forte
Cette belle toucha le coeur de Mamolin,
Qu'il ne se tenait pas. On fit un grand festin,
Pendant lequel, ayant belle audience,
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut.
Dit les mensonges qu'il lui plut.
Mamolin et sa cour écoutaient en silence.
La nuit vint : on porta la reine dans son lit.
A son honneur elle en sortit :
Le prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit
N'en demandait pas davantage.
Ce conte nous apprend que beaucoup de maris
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires
N'y viennent bien souvent qu'après les favoris,
Et tout savants qu'ils sont ne s'y connaissent guères.
Le plus sûr toutefois est de se bien garder,
Craindre tout, ne rien hasarder.
Filles maintenez-vous ; l'affaire est d'importance.
Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France.
Vous voyez que l'hymen y suit l'accord de près :
C'est là l'un des plus grands secrets
Pour empêcher les aventures.
Je tiens vos amitiés fort chastes et fort pures
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons :
Rompez-lui toutes ses mesures :
Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons.
Ne m'allez point conter : c'est le droit des garçons
Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvait défendre,
Le remède sera de rire en son malheur.
Il est bon de garder sa fleur ;
Mais pour l'avoir perdue, il ne se faut pas pendre.

L'Ermite

Maître François dit que Papimanie
Est un pays où les gens sont heureux.
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux :
Nous n'en avons ici que la copie.
Et par saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort :
On y fait plus, on n'y fait nulle chose
C'est un emploi que je recherche encor.
Ajoutez-y quelque petite dose
D'amour honnête, et puis me voilà fort.
Tout au rebours il est une province
Où les gens sont haïs, maudits de Dieu.
On les connaît à leur visage mince,
Le long dormir est exclu de ce lieu :
Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente
A vos regards, ayant face riante
Couleur vermeille, et visage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet,
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne,
Cettui me semble à le voir Papimane.
Si d'autre part celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
Sans hésiter qualifiez cet homme
Papefiguier. Papefigue se nomme
L'île et province où les gens autrefois
Firent la figue au portrait du saint-père :
Punis en sont ; rien chez eux ne prospère —
Ainsi nous l'a conté maître François.
L'île fut lors donnée en apanage
A Lucifer c'est sa maison des champs
On voit courir par tout cet héritage

Ses commensaux rudes à pauvres gens,
Peuple ayant queue, ayant cornes et griffes
Si maints tableaux ne sont point apocryphes.
Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs
Vit un manant rusé, des plus trompeurs
Verser ? un champ dans l'île dessus dite.
Dame Venus, et Dame Hypocrisie,
Font quelquefois ensemble de bons coups ;
Tout homme est homme, les ermites sur tous ;
Ce que j'en dis, ce n'est point par envie.
Avez-vous soeur, fille, ou femme jolie,
Gardez le froc ; c'est un maître Gonin ;
Vous en tenez s'il tombe sous sa main
Belle qui soit quelque peu simple et neuve.
Pour vous montrer que je ne parle en vain,
Lisez ceci, je ne veux autre preuve.
Un jeune ermite était tenu pour saint :
On lui gardait place dans la Légende.
L'homme de Dieu d'une corde était ceint
Pleine de noeuds, mais sous sa houppelande
Logeait le coeur d'un dangereux paillard.
Un chapelet pendait à sa ceinture
Long d'une brasse, et gros outre mesure ;
Une clochette était de l'autre part.
Au demeurant, il faisait le cafard,
Se renfermait voyant une femelle,
Dedans sa coque, et baissait la prunelle :
Vous n'auriez dit qu'il eut mangé le lard.
Un bourg était dedans son voisinage,
Et dans ce bourg une veuve fort sage,
Qui demeurait tout à l'extrémité.
Elle n'avait pour tout bien qu'une fille
Jeune, ingénue, agréable et gentille ;
Pucelle encor ; mais à la vérité
Moins par vertu que par simplicité,
Peu d'entregent, beaucoup d'honnêteté,
D'autre dot point, d'amants pas davantage.

Du temps d'Adam qu'on naissait tout vêtu,
Je pense bien que la belle en eut eu,
Car avec rien on montait un ménage.
Il ne fallait matelas ni linceul :
Même le lit était pas nécessaire.
Ce temps n'est plus. Hymen qui marchait seul,
Mène a présent a sa suite un notaire.
L'anachorète, en quête par le bourg,
Vit cette fille, et dit sous son capuce :
Voici de quoi ; si tu sais quelque tour,
Il te le faut employer, frère Luce.
Pas n'y manqua, voici comme il s'y prit.
Elle logeait, comme j'ai déjà dit,
Tout près des champs, dans une maisonnette,
Dont la cloison par notre anachorète
Étant perche aisément et sans bruit,
Le compagnon par une belle nuit
(Belle, non pas, le vent et la tempête
Favorisaient le dessein du galant)
Une nuit donc, dans le pertuis mettant
Un long cornet, tout du haut de la tête
Il leur cria : Femmes écoutez-moi.
A cette voix, toutes pleines d'effroi,
Se blottissant, l'une et l'autre est en transe.
Il continue, et corne a toute outrance
Réveillez-vous créatures de Dieu,
Toi femme veuve, et toi fille pucelle :
Allez trouver mon serviteur fidèle
L'ermite Luce, et partez de ce lieu
Demain matin sans le dire a personne ;
Car c'est ainsi que le Ciel vous l'ordonne.
Ne craignez point, je conduirai vos pas,
Luce est bénin. Toi veuve tu feras
Que de ta fille il ait la compagnie ;
Car d'eux doit naître un pape, dont la vie
Réformera tout le peuple chrétien.
La chose fut tellement prononcée,

Que dans le lit l'une et l'autre enfoncée
Ne laissa pas de l'entendre fort bien.
La peur les tint un quart d'heure en silence.
La fille enfin met le nez hors des draps
Et puis tirant sa mère par le bras,
Lui dit d'un ton tout rempli d'innocence :
Mon Dieu ! maman, y faudra-t-il aller ?
Ma compagnie ? hélas ! qu'en veut-il faire ?
Je ne sais pas comment il faut parler ;
Ma cousine Anne est bien mieux son affaire
Et retiendrait bien mieux tous ses sermons.
Sotte, tais-toi, lui répartit la mère,
C'est bien cela ; va, va, pour ces leçons
Il n'est besoin de tout l'esprit du monde :
Dès la première, ou bien dès la seconde,
Ta cousine Anne en saura moins que toi.
Oui ? dit la fille, hé mon Dieu, menez-moi.
Partons bientôt, nous reviendrons au gîte,
Tout doux, reprit la mère en souriant.
Il ne faut pas que nous allions si vite :
Car que sait-on ? le diable est bien méchant,
Et bien trompeur ; si c'était lui, ma fille,
Qui fut venu pour nous tendre des lacs ?
As-tu pris garde ? il parlait d'un ton cas,
Comme je crois que parle la famille
De Lucifer. Le fait mérite bien
Que sans courir ni précipiter rien,
Nous nous gardions de nous laisser surprendre.
Si la frayeur t'avait fait mal entendre :
Pour moi j'avais l'esprit tout éperdu.
Non non, maman, j'ai fort bien entendu,
Dit la fillette. Or bien reprit la mère,
Puisque ainsi va, mettons-nous en prière.
Le lendemain, tout le jour se passa
A raisonner, et par-ci, et par-là,
Sur cette voix et sur cette rencontre.
La nuit venue arrive le corneur :

Il leur cria d'un ton à faire peur :
Femme incrédule et qui vas à l'encontre
Des volontés de Dieu ton créateur,
Ne tarde plus, va-t'en trouver l'ermite,
Ou tu mourras. La fillette reprit :
Hé bien, maman, l'avais-je pas bien dit ?
Mon Dieu partons ; allons rendre visite
A l'homme saint ; je crains tant votre mort
Que j'y courrais, et tout de mon plus fort,
S'il le fallait. Allons donc, dit la mère.
La belle mit son corset des bons jours
Son demi-ceint, ses pendants de velours,
Sans se douter de ce qu'elle allait faire.
Jeune fillette a toujours soin de plaire.
Notre cagot s'était mis aux aguets,
Et par un trou qu'il avait fait exprès
A sa cellule, il voulait que ces femmes
Le pussent voir comme un brave soldat
Le fouet en main, toujours en un état
De pénitence, et de tirer des flammes
Quelque défunt puni pour ses méfaits,
Faisant si bien en frappant tout auprès,
Qu'on crut ouïr cinquante disciplines.
Il n'ouvrit pas a nos deux pèlerines
Du premier coup, et pendant un moment
Chacune peut l'entrevoir s'escrimant
Du saint outil. Enfin la porte s'ouvre,
Mais ce ne fut d'un bon Miserere.
Le papelard contrefait l'étonné.
Tout en tremblant la veuve lui découvre,
Non sans rougir, le cas comme il était.
A six pas d'eux la fillette attendait
Le résultat, qui fut que notre ermite
Les renvoya, fit le bon hypocrite.
Je crains, dit-il, les ruses du malin :
Dispensez-moi, le sexe féminin
Ne doit avoir en ma cellule entrée.

Jamais de moi saint-père ne naîtra.
La veuve dit, toute déconfortée :
Jamais de vous ? et pourquoi ne fera ?
Elle ne put en tirer autre chose.
En s'en allant la fillette disait :
Hélas ! maman, nos pêchés en sont cause.
La nuit revient, et l'une et l'autre était
Au premier somme, alors que l'hypocrite
Et son cornet font bruire la maison.
Il leur cria toujours du même ton :
Retournez voir Luce le saint ermite.
Je l'ai changé, retournez dès demain.
Les voilà donc derechef en chemin.
Pour ne tirer plus en long cette histoire,
Il les reçût. La mère s'en alla,
Seule s'entend, la fille demeura,
Tout doucement il vous l'apprivoisa,
Lui prit d'abord son joli bras d'ivoire,
Puis s'approcha, puis en vint au baiser,
Puis aux beautés que l'on cache à la vue,
Puis le. galant vous la mit toute nue,
Comme s'il eut voulu la baptiser.
O papelards ! qu'on se trompe à vos mines !
Tant lui donna du retour de matines,
Que maux de coeur vinrent premièrement,
Et maux de coeur chassés, Dieu sait comment.
En fin finale, une certaine enflure
La contraignit d'allonger sa ceinture :
Mais en cachette, et sans en avertir
Le forge-pape, encore moins la mère.
Elles craignait qu'on ne la fît partir :
Le jeu d'amour commençait à lui plaire.
Vous me direz : d'où lui vint tant d'esprit ?
D'où ? de ce jeu, c'est l'arbre de science.
Sept mois entiers la galande attendit ;
Elle allégua son peu d'expérience.
Dès que la mère eut indice certain

De sa grossesse, elle lui fit soudain
Trousser bagage et remercia l'hôte.
Lui de sa part rendit grâce au Seigneur
Qui soulageait son pauvre serviteur.
Puis, au départ, il leur dit que sans faute,
Moyennant Dieu, l'enfant viendrait à bien.
Gardez pourtant, Dame, de faire rien
Qui puisse nuire à votre gantière.
Ayez grand soin de cette créature,
Car tout bonheur vous en arrivera.
Vous régnerez, serez la signora,
Ferez monter aux grandeurs tous les vôtres,
Princes les uns et grands seigneurs les autres.
Vos cousins ducs, cardinaux vos neveux :
Places, châteaux, tant pour vous que pour eux,
Ne manqueront en aucune manière,
Non plus que l'eau qui coule en la rivière.
Leur ayant fait cette prédiction,
Il leur donna sa bénédiction.
La signora, de retour chez sa mère,
S'entretenait jour et nuit du saint-père,
Préparait tout, lui faisait des béguins :
Au demeurant prenait tous les matins
La couple d'oeufs, attendait en liesse
Ce qui viendrait d'une telle grossesse.
Mais ce qui vint détruisit les châteaux,
Fit avorter les mitres, les chapeaux,
Et les grandeurs de toute la famille.
La signora mit au monde une fille.

Mazet de Lamporechio

Le voile n'est le rempart le plus sûr
Contre l'Amour, ni le moins accessible.
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.
C'est à mon sens une erreur trop visible
A des parents, pour ne dire autrement,
De présumer, après qu'une personne,
Bon gré, mal gré, s'est mise en un couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne.
Abus, abus ; je tiens que le Malin
N'a revenu plus clair et plus certain
(Sauf toutefois l'assistance divine.)
Encore un coup ne faut qu'on s'imagine
Que d'être pure et nette de pêché
Soit privilège à la guimpe attaché.
Nenni da, non ; je prétends qu'au contraire,
Filles du monde ont toujours plus de peur,
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur ;
La raison est qu'elles en ont affaire.
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur.
Les autres n'ont pour un seul adversaire.
Tentation, fille d'oisiveté,
Ne manque pas d'agir de son côté :
Puis le désir, enfant de la contrainte.
Ma fille est nonne, Ergo, c'est une sainte,
Mal raisonner. Des quatre parts les trois
En ont regret et se mordent les doigts ;
Font souvent pis ; au moins l'ai-je ouï dire ;
Car pour ce point je parle sans savoir.
Boccace en fait certain conte pour rire,
Que j'ai rimé comme vous allez voir.

Un bon vieillard en un couvent de filles
Autrefois fut, labourait le jardin.
Elles étaient toutes assez gentilles,
Et volontiers jasaient dès le matin.
Tant ne songeaient au service divin,
Qu'à soi montrer ès parloirs aguimpées,
Bien blanchement, comme droites poupées,
Prête chacune à tenir coup aux gens ;
Et n'était bruit qu'il se trouvât léans
Fille qui n'eût de quoi rendre le change,
Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf.
Huit soeurs étaient, et l'abbesse sont neuf,
Si mal d'accord que c'était chose étrange.
De la beauté la plupart en avaient ;
De la jeunesse elles en avaient toutes.
En cettui lieu beaux pères fréquentaient,
Comme on peut croire ; et tant bien supputaient
Qu'il ne manquait à tomber sur leurs routes.
Le bon vieillard jardinier dessus dit,
Près de ces soeurs perdait presque l'esprit ;
A leur caprice il ne pouvait suffire.
Toutes voulaient au vieillard commander ;
Dont ne pouvant entre elles s'accorder,
Il souffrait plus que l'on ne saurait dire.
Force lui fut de quitter la maison.
Il en sortit de la même façon
Qu'était entré là dedans le pauvre homme,
Sans croix ne pile, et n'ayant rien en somme
Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon
De Lamporech, si j'ai bonne mémoire,
Dit au vieillard un beau jour après boire,
Et raisonnant sur le fait des nonnains :
Qu'il passerait bien volontiers sa vie
Près de ces soeurs ; et qu'il avait envie
De leur offrir son travail et ses mains :
Sans demander récompense ni gages.
Le compagnon ne visait à l'argent :

Trop bien croyait, ces soeurs étant peu sages,
Qu'il en pourrait croquer une en passant,
Et puis une autre, et puis toute la troupe.
Nuto lui dit (c'est le nom du vieillard) :
Crois-moi, Mazet, mets-toi quelque autre part.
J'aimerais mieux être sans pain ni soupe
Que d'employer en ce lieu mon travail.
Les nonnes sont un étrange bétail.
Qui n'a tâté de cette marchandise
Ne sait encor ce que c'est que tourment.
Je te le dis, laisse la ce couvent ;
Car d'espérer les servir à leur guise
C'est un abus ; l'une voudra du mou
L'autre du dur ; par quoi je te tiens fou
D'autant plus fou que ces filles sont sottes ;
Tu n'auras pas oeuvre faite entre nous
L'une voudra que tu plantes des choux,
L'autre voudra que ce soit des carottes.
Mazet reprit : Ce n'est pas là e point.
Vois-tu Nuto, je ne suis qu'une bête ;
Mais dans ce lieu tu ne me verras point
Un mois entier, sans qu'on m'y fasse fête.
La raison est que je n'ai que vingt ans ;
Et comme toi je n'ai pas fait mon temps.
Je leur suis propre, et ne demande en somme
Que être admis. Dit alors le bon homme :
Au factotum tu n'as qu'à t'adresser ;
Allons-nous-en de ce pas lui parler.
Allons, dit l'autre. Il me vient une chose
Dedans l'esprit : je ferai le muet
Et l'idiot. Je pense qu'en effet,
Reprit Nuto, cela peut être cause
Que le Pater avec le factotum
N'auront de toi ni crainte ni soupçon.
La chose alla comme ils l'avaient prévue.
Voila Mazet, à qui pour bienvenue
L'on fait bêcher la moitié du jardin.

Il contrefait le sot et le badin,
Et cependant laboure comme un sire.
Autour de lui les nonnes allaient rire.
Un certain jour le compagnon dormant,
Ou bien feignant de dormir, il n'importe :
(Boccace dit qu'il en faisait semblant)
Deux des nonnains le voyant de la sorte
Seul au jardin ; (car sur le haut du jour,
Nulle des soeurs ne faisait long séjour
Hors le logis, le tout crainte du hâle)
De ces deux donc, l'une approchant Mazet,
Dit à sa soeur : Dedans ce cabinet
Menons ce sot : Mazet était beau mâle,
Et la galande à le considérer
Avait pris goût ; pourquoi sans différer
Amour lui fit proposer cette affaire.
L'autre reprit : Là dedans ? et quoi faire ?
Quoi ? dit la soeur, je ne sais, l'on verra ;
Ce que l'on fait alors qu'on en est là :
Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose ?
JESUS, reprit l'autre soeur se signant,
Que dis-tu là ? notre règle défend
De tels pensers. S'il nous fait un enfant ?
Si l'on nous voit ? tu t'en vas être cause
De quelque mal. On ne nous verra point,
Dit la première ; et quant à l'autre point
C'est s'alarmer avant que le coup vienne.
Usons du temps sans nous tant mettre en peine,
Et sans prévoir les choses de si loin.
Nul n'est ici, nous avons tout à point,
L'heure, et le lieu si touffu, que la vue
N'y peut passer ; et puis sur l'avenue
Je suis d'avis qu'une fasse le guet :
Tandis que l'autre étant avec Mazet,
A son bel aise aura lieu de s'instruire :
Il est muet et n'en pourra rien dire.
Soit fait, dit l'autre ; il faut à ton désir

Acquiescer, et te faire plaisir.
Je passerai si tu veux la première
Pour t'obliger au moins à ton loisir
Tu t'ébattras puis après de manière
Qu'il ne sera besoin d'y retourner :
Ce que j'en dis n'est que pour t'obliger.
Je le vois bien, dit l'autre plus sincère :
Tu ne voudrais sans cela commencer
Assurément ; et tu serais honteuse.
Tant y resta cette soeur scrupuleuse,
Qu'à la fin l'autre allant la dégager
De faction la fut faire changer.
Notre muet fait nouvelle partie :
Il s'en tira non si gaillardement :
Cette soeur fut beaucoup plus mal lotie ;
Le pauvre gars acheva simplement
Trois fois le jeu, puis après il fit chasse.
Les deux nonnains n'oublièrent la trace
Du cabinet, non plus que du jardin ;
Il ne fallait leur montrer le chemin.
Mazet, pourtant, se ménagea de sorte
Qu'à Soeur Agnès, quelques jours ensuivant
Il fit apprendre une semblable note
En un pressoir tout au bout du couvent ;
Soeur Angélique et soeur Claude suivirent,
L'une au dortoir, l'autre dans un cellier :
Tant qu'à la fin la cave et le grenier
Du fait des soeurs maintes choses apprirent.
Point n'en resta que le sire Mazet
Ne régâlât au moins mal qu'il pouvait.
L'abbesse aussi voulut entrer en danse,
Elle eut son droit, double et triple pitance,
De quoi les soeurs jeûnèrent très longtemps.
Mazet n'avait faute de restaurants ;
Mais restaurants ne sont pas grande affaire
A tant d'emploi. Tant pressèrent le hère,
Qu'avec l'abbesse un jour venant au choc :

J'ai toujours ouï, ce dit-il, qu'un bon coq
N'en a que sept, au moins qu'on ne me laisse
Toutes les neuf. Miracle, dit l'abbesse,
Venez mes soeurs, nos jeunes ont tant fait
Que Mazet parle. A l'entour du muet,
Non plus muet, toutes huit accoururent ;
Tinrent chapitre, et sur l'heure conclurent
Qu'à l'avenir Mazet serait choyé
Pour le plus sûr ; car qu'il fut renvoyé,
Cela rendrait la chose manifeste.
Le compagnon bien nourri, bien payé
Fit ce qu'il put, d'autres firent le reste.
Il les engea de petits Mazillons,
Desquels on fit de petits moinillons ;
Ces moinillons devinrent bientôt pères ;
Comme les soeurs devinrent bientôt mères
A leur regret, pleines d'humilité ;
Mais jamais nom ne fut mieux mérité.

Trosième Partie

Achevé d'imprimé du 27 janvier 1671.

Les Oies du Père Philippe

Je dois trop au beau sexe ; il me fait trop d'honneur
De lire ces récits ; si tant est qu'il les lise.
Pourquoi non ? c'est assez qu'il condamne en son coeur
Celles qui font quelque sottise.
Ne peut-il pas sans qu'il le dise,
Rire sous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve ?
S'ils sont faux, ce sont vains discours ;
S'ils sont vrais, il les désapprouve.
Irait-il après tout s'alarmer sans raison
Pour un peu de plaisanterie ?
Je craindrais bien plutôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirants, belles, souffrez mon livre ;
Je réponds de vous corps pour corps :
Mais pourquoi les chasser ? ne saurait-on bien vivre
Qu'on ne s'enferme avec les morts ?
Le monde ne vous connaît guères,
S'il croit que les faveurs sont chez vous familières :
Non pas que les heureux amants
Soient ni phénix ni corbeaux blancs ;
Aussi ne sont-ce fourmilières.
Ce que mon livre en dit, doit passer pour chansons.
J'ai servi des beautés de toutes les façons :
Qu'ai-je gagné ? très peu de chose ;
Rien. Je m'aviserais sur le tard d'être cause
Que la moindre de vous commît le moindre mal !
Contons ; mais contons bien ; c'est le point principal ;
C'est tout : à cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille.
Censurez tant qu'il vous plaira
Méchants vers, et phrases méchantes ;

Mais pour bons tours, laissez-les là ;
Ce sont choses indifférentes ;
Je n'y vois rien de périlleux.
Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus !
Voyez un peu la belle affaire !
Ce que je n'ai pas fait mon livre irait le faire !
Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté ;
Mais je voudrais m'être acquitté
De cette grâce par avance.
Que puis-je faire en récompense ?
Un conte ou l'on va voir vos appas triompher :
Nulle précaution ne les peut étouffer.
Vous auriez surpassé le printemps et l'aurore
Dans l'esprit d'un garçon, si des ses jeunes ans,
Outre l'éclat des cieux, et les beautés des champs,
Il eût vu les vôtres encore.
Aussi dès qu'il les vit il en sentit les coups ;
Vous surpassâtes tout ; il n'eut d'yeux que pour vous ;
Il laissa les palais : enfin votre personne
Lui parut avoir plus d'attraits
Que n'en auraient à beaucoup près
Tous les joyaux de la Couronne.
On l'avait dès l'enfance élevé dans un bois.
Là son unique compagnie
Consistait aux oiseaux : leur aimable harmonie
Le désennuyait quelquefois.
Tout son plaisir était cet innocent ramage :
Encor ne pouvait-il entendre leur langage.
En une école si sauvage
Son père l'amena dès ses plus tendres ans.
Il venait de perdre sa mère ;
Et le pauvre garçon ne connut la lumière
Qu'afin qu'il ignorât les gens :
Il ne s'en figura pendant un fort long temps
Point d'autres que les habitants
De cette foret ; c'est-à-dire

Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire
Pour respirer sans plus, et ne songer à rien.
Ce qui porta son père à fuir tout entretien,
Ce furent deux raisons ou mauvaises ou bonnes ;
L'une la haine des personnes,
L'autre la crainte ; et depuis qu'à ses yeux
Sa femme disparut s'envolant dans les Cieux,
Le monde lui fut odieux :
Las d'y gémir, et de s'y plaindre,
Et partout des plaintes ouïr,
Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,
Et le reste des femmes craindre.
Il voulut être ermite ; et destina son fils
A ce même genre de vie.
Ses biens aux pauvres départis,
Il s'en va seul, sans compagnie
Que celle de ce fils, qu'il portait dans ses bras :
Au fond d'une forêt il arrête ses pas.
(Cet homme s'appelait Philippe, dit l'histoire.)
Là, par un saint motif, et non par humeur noire,
Notre ermite nouveau cache avec très grand soin
Cent choses à l'enfant ; ne lui dit près ni loin
Qu'il fut au monde aucune femme,
Aucuns désirs, aucun amour ;
Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
La nourriture de son âme.
A cinq il lui nomma des fleurs, des animaux ;
L'entretint de petits oiseaux ;
Et parmi ce discours aux enfants agréable,
Mêla des menaces du diable ;
Lui dit qu'il était fait d'une étrange façon :
La crainte est aux enfants la première leçon.
Les dix ans expirés, matière plus profonde
Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde
Au jeune enfant fut révélé ;
Et de la femme point parlé.
Vers quinze ans lui fut enseigné,

Tout autant que l'on put, l'auteur de la nature ;
Et rien touchant la créature.
Ce propos n'est alors déjà plus de saison
Pour ceux qu'au monde on veut soustraire ;
Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.
Quand ce fils eut vingt ans, son père trouva bon
De le mener à la ville prochaine.
Le vieillard tout cassé ne pouvait plus qu'à peine
Aller quérir son vivre : et lui mort après tout
Que ferait ce cher fils ? comment venir à bout
De subsister sans connaître personne ?
Les loups n'étaient pas gens qui donnassent l'aumône.
Il savait bien que le garçon
N'aurait de lui pour héritage,
Qu'une besace et qu'un bâton :
C'était un étrange partage.
Le père à tout cela songeait sur ses vieux ans.
Au reste il était peu de gens
Qui ne lui donnassent la miche.
Frère Philippe eût été riche
S'il eut voulu. Tous les petits enfants
Le connaissaient ; et du haut de leur tête,
Ils criaient : Apprêtez la quête ;
Voilà frère Philippe. Enfin dans la cité
Frère Philippe souhaité
Avait force dévots ; de dévotes pas une ;
Car il n'en voulait point avoir.
Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,
Le pauvre homme le mène voir
Les gens de bien, et tente la fortune.
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.
Voilà nos ermites partis.
Ils vont à la cité superbe, bien bâtie,
Et de tous objets assortie :
Le prince y faisait son séjour.
Le jeune homme tombe des nues
Demandait : Qu'est-ce là ? Ce sont des gens de cour.

Et là ? Ce sont palais. Ici ? Ce sont statues.
Il considérait tout : quand de jeunes beautés
Aux yeux vifs, aux traits enchantés,
Passèrent devant lui ; dès lors nulle autre chose
Ne put ses regards attirer.
Adieu palais ; adieu ce qu'il vient d'admirer :
Voici bien pis, et bien une autre cause
D'étonnement.
Ravi comme en extase à cet objet charmant :
Qu'est-ce là, dit-il à son père,
Qui porte un si gentil habit ?
Comment l'appelle-t-on ? ce discours ne plut guère
Au bon vieillard, qui répondit :
C'est un oiseau qui s'appelle oie.
O l'agréable oiseau ! dit le fils plein de joie.
Oie, hélas chante un peu, que j'entende ta voix.
Peut-on point un peu te connaître ?
Mon père je vous prie et mille et mille fois,
Menons-en une en notre bois ;
J'aurai soin de la faire paître.

La Mandragore

Au présent conte on verra la sottise
D'un Florentin. Il avait femme prise
Honnête et sage autant qu'il est besoin ;
Jeune pourtant, du reste toute belle :
Et n'eût-on cru de jouissance telle
Dans le pays, ni même encor plus loin.
Chacun l'aimait, chacun la jugeait digne
D'un autre époux : car quant à celui-ci,
Qu'on appelait Nicia Calfucci,
Ce fut un sot en son temps très insigne.
Bien le montra, lorsque bon gré, mal gré
Il résolut d'être père appelé ;
Crut qu'il ferait beaucoup pour sa patrie
S'il la pouvait orner de Calfuccis.
Sainte ni saint n'était en paradis
Qui de ses vœux n'eût la tête étourdie.
Tous ne savaient ou mettre ses présents.
Il consultait matrones, charlatans,
Diseurs de mots, experts sur cette affaire :
Le tout en vain : car il ne put tant faire
Que d'être père. Il était buté là,
Quand un jeune homme, après avoir en France
Etudié, s'en revint à Florence,
Aussi leurré qu'aucun de par-delà ;
Propre, galant, cherchant partout fortune,
Bien fait de corps, bien voulu de chacune :
Il sut dans peu la carte du pays ;
Connut les bons et les méchants maris ;
Et de quel bois se chauffaient leurs femelles ;
Quels surveillants ils avaient mis près d'elles ;
Les si, les car, enfin tous les détours ;

Comment gagner les confidents d'amours,
Et la nourrice, et le confesseur même,
Jusques au chien ; tout y fait quand on aime.
Tout tend aux fins, dont un seul iota
N'étant omis, d'abord le personnage
Jette son plomb sur Messer Nicia,
Pour lui donner l'ordre de Cocuage.
Hardi dessein ! l'épouse de léans
A dire vrai recevait bien les gens ;
Mais c'était tout : aucun de ses amants
Ne s'en pouvait promettre davantage.
Celui-ci seul, Callimaque nommé,
Dès qu'il parut fut très fort à son gré.
Le galant donc près de la forteresse
Assied son camp, vous investit Lucrèce,
Qui ne manqua de faire la tigresse
A l'ordinaire, et l'envoya jouer :
Il ne savait à quel saint se vouer,
Quand le mari, par sa sottise extrême,
Lui fit juger qu'il n'était stratagème,
Panneau n'était, tant étrange semblât,
Où le pauvre homme à la fin ne donnât,
De tout son coeur, et ne s'en affublât.
L'amant et lui, comme étant gens d'étude,
Avaient entre eux lié quelque habitude :
Car Nice était docteur en droit canon :
Mieux eût valu l'être en autre science
Et qu'il n'eut pris si grande confiance
En Callimaque. Un jour au compagnon
Il se plaignit de se voir sans lignée.
A qui la faute ? il était vert galant,
Lucrèce jeune, et drue, et bien taillée :
Lorsque j'étais à Paris, dit l'amant,
Un curieux y passa d'aventure.
Je l'allai voir : il m'apprit cent secrets :
Entre autres un pour avoir géniture :
Et n'était chose à son compte plus sûre.

Le grand Mogor l'avait avec succès
Depuis deux ans, éprouvé sur sa femme.
Mainte princesse, et mainte et mainte dame
En avait fait aussi d'heureux essais.
Il disait vrai, j'en ai vu des effets.
Cette recette est une médecine
Faite du jus de certaine racine,
Ayant pour nom mandragore ; et ce jus
Pris par la femme opère beaucoup plus
Que ne fit onc nulle ombre monacale
D'aucun couvent de jeunes frères plein.
Dans dix mois d'hui je vous fais père enfin ;
Sans demander un plus long intervalle.
Et touchez là : dans dix mois et devant
Nous porterons au baptême l'enfant.
Dites-vous vrai ? repartit Messer Nice.
Vous me rendez un merveilleux office.
Vrai ? je l'ai vu faut-il répéter tant ?
Vous moquez-vous d'en douter seulement ?
Par votre foi, le Mogor est-il homme
Que l'on osât de la sorte affronter ?
Ce curieux en toucha telle somme
Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter.
Nice reprit : Voila chose admirable !
Et qui doit être à Lucrèce agréable !
Quand lui verrai-je un poupon sur le sein ?
Notre féal, vous serez le parrain ;
C'est la raison : dès hui je vous en prie.
Tout doux, reprit alors notre galant,
Ne soyez pas si prompt, je vous supplie :
Vous allez vite : il faut auparavant
Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire :
Mais ici-bas put-on jamais tant faire
Que de trouver un bien pur et sans mal ?
Ce jus doué de vertu tant insigne
Porte d'ailleurs qualité très maligne.
Presque toujours il se trouve fatal

A celui-là qui le premier caresse
La patiente ; et souvent on en meurt.
Nice reprit aussitôt : Serviteur ;
Plus de votre herbe : et laissons là Lucrèce
Telle qu'elle est : bien grand merci du soin.
Que servira, moi mort, si je suis père ?
Pourvoyez-vous de quelque autre compère :
C'est trop de peine, il n'en est pas besoin.
L'amant lui dit : Quel esprit est le vôtre !
Toujours il va d'un excès dans un autre.
Le grand désir de vous voir un enfant
Vous transportait naguère d'allégresse :
Et vous voilà, tant vous avez de presse,
Découragé sans attendre un moment.
Oyez le reste ; et sachez que Nature
A mis remède à tout, fors à la mort.
Qu'est-il de faire afin que l'aventure
Nous réussisse, et qu'elle aille à bon port ?
Il nous faudra choisir quelque jeune homme
D'entre le peuple ; un pauvre malheureux,
Qui vous précède au combat amoureux
Tente la voie, attire et prenne en somme
Tout le venin : puis le danger ôté
Il conviendra que de votre côté
Vous agissiez sans tarder davantage ;
Car soyez sûr d'être alors garanti.
Il nous faut faire in anima vili
Ce premier pas ; et prendre un personnage
Lourd et le peu ; mais qui ne soit pourtant
Mal fait de corps, ni par trop dégoûtant,
Ni d'un toucher si rude et si sauvage
Qu'à votre femme un supplice ce soit.
Nous savons bien que Madame Lucrèce
Accoutumée à la délicatesse
De Nicia, trop de peine en auroit.
Même il se peut qu'en venant à la chose
Jamais son coeur n'y voudrait consentir.

Or ai-je dit un jeune homme, et pour cause :
Car plus sera d'âge pour bien agir,
Moins laissera de venin, sans nul doute :
Je vous promets qu'il n'en laissera goutte.
Nice d'abord eut peine à digérer
L'expédient ; allégua le danger,
Et l'infamie : il en serait en peine :
Le magistrat pourrait le rechercher
Sur le soupçon d'une mort si soudaine.
Empoisonner un de ses citadins !
Lucrèce était échappée aux blondins,
On l'allait mettre entre les bras d'un rustre !
Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre,
Dit Callimaque, ou quelqu'un qui bientôt
En mille endroits cornera le mystère !
Sottise et peur contiendront ce pitaud.
Au pis aller l'argent le fera taire.
Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire,
Et le coquin même n'y songeant pas,
Vous ne tombez proprement dans le cas
De cocuage. Il n'est pas dit encore
Qu'un tel paillard ne résiste au poison.
Et ce nous est une double raison
De le choisir tel que la mandragore
Consume en vain sur lui tout son venin.
Car quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire
Assurément. Il vous faudra demain
Faire choisir sur la brune le sire :
Et dès ce soir donner la potion.
J'en ai chez moi de la confection.
Gardez-vous bien au reste, Messer Nice,
D'aller paraître en aucune façon.
Ligurio choisira le garçon :
C'est là son fait : laissez-lui cet office.
Vous vous pouvez fier à ce valet
Comme à vous-même : il est sage et discret.
J'oublie encor que pour plus d'assurance

On bandera les yeux à ce paillard :
Il ne saura qui, quoi, n'en quelle part,
N'en quel logis, ni si dedans Florence
Ou bien dehors on vous l'aura mené.
Par Nicia le tout fut approuvé.
Restait sans plus d'y disposer sa femme.
De prime face elle crut qu'on riait ;
Puis se fâcha ; puis jura sur son âme
Que mille fois plutôt on la tuerait.
Que dirait-on si le bruit en courait ?
Outre l'offense et pêché trop énorme,
Calface et Dieu savaient que de tout temps
Elle avait craint ces devoirs complaisants,
Qu'elle endurait seulement pour la forme.
Puis il viendrait quelque matin difforme
L'incommoder, la mettre sur les dents ?
Suis-je de taille à souffrir toutes gens ?
Quoi ! recevoir un pitaud dans ma couche ?
Puis-je y songer qu'avecque du dédain ?
Et par saint Jean ni pitaud, ni blondin,
Ni roi, ni roc ne feront qu'autre touche
Que Nicia jamais onc à ma peau.
Lucrece étant de la sorte arrêtée,
On eut recours à frère Timothée.
Il la prêcha ; mais si bien et si beau,
Qu'elle donna les mains par pénitence.
On l'assura de plus qu'on choisirait
Quelque garçon d'honnête corpulence ;
Non trop rustaud ; et qui ne lui ferait
Mal ni dégoût. La potion fut prise.
Le lendemain notre amant se déguise,
Et s'enfarine en vrai garçon meunier ;
Un faux menton, barbe d'étrange guise ;
Mieux ne pouvait se métamorphoser.
Ligurio qui de la faciende
Et du complot avait toujours été,
Trouve l'amant tout tel qu'il le demande,

Et ne doutant qu'on n'y fût attrapé
Sur le minuit le mène à Messer Nice ;
Les yeux bandés ; le poil teint ; et si bien
Que notre époux ne reconnut en rien
Le compagnon. Dans le lit il se glisse
En grand silence : en grand silence aussi
La patiente attend sa destinée ;
Bien blanchement, et ce soir atournée.
Voire ce soir ? atournée ; et pour qui ?
Pour qui ? j'entends : n'est-ce pas que la dame
Pour un meunier prenait trop de souci ?
Vous vous trompez ; le sexe en use ainsi.
Meuniers ou rois, il veut plaire à toute âme.
C'est double honneur, ce semble en une femme
Quand son mérite échauffe un esprit lourd
Et fait aimer les coeurs nés sans amour.
Le travesti changea de personnage,
Sitôt qu'il eut dame de tel corsage
A ses côtés, et qu'il fut dans le lit.
Plus de meunier ; la galande sentit
Auprès de soi la peau d'un honnête homme.
Et ne croyez qu'on employât au somme
De tels moments. Elle disait tout bas :
Qu'est ceci donc ? ce compagnon n'est pas
Tel que j'ai cru : le drôle a la peau fine.
C'est grand dommage : il ne mérite hélas
Un tel destin : j'ai regret qu'au trépas
Chaque moment de plaisir l'achemine.
Tandis l'époux enrôlé tout de bon,
De sa moitié plaignait bien fort la peine.
Ce fut avec une fierté de reine
Qu'elle donna la première façon
De cocuage ; et pour le decoron
Point ne voulut y joindre ses caresses.
A ce garçon la perle des Lucrèces
Prendrait du goût ? quand le premier venin
Fut emporté, notre amant prit la main

De sa maîtresse ; et de baisers de flamme
La parcourant : Pardon (dit-il) Madame.
Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait
C'est Callimaque : approuvez son martyre.
Vous ne sauriez ce coup vous en dédire.
Votre rigueur n'est plus d'aucun effet.
S'il est fatal toutefois que j'expire,
J'en suis content : vous avez dans vos mains
Un moyen sûr de me priver de vie ;
Et le plaisir bien mieux qu'aucuns venins
M'achèvera, tout le reste est folie.
Lucrèce avait jusque-là résisté ;
Non par défaut de bonne volonté ;
Ni que l'amant ne plût fort à la belle :
Mais la pudeur et la simplicité
L'avaient rendue ingrate en dépit d'elle.
Sans dire mot, sans oser respirer,
Pleine de honte et d'amour tout ensemble,
Elle se met aussitôt à pleurer.
A son amant peut-elle se montrer
Après cela ? qu'en pourra-t-il penser ?
Dit-elle en soi ; et qu'est-ce qu'il lui semble ?
J'ai bien manqué de courage et d'esprit.
Incontinent un excès de dépit
Saisit son coeur ; et fait que la pauvrete
Tourne la tête, et vers le coin du lit
Se va cacher pour dernière retraite.
Elle y voulut tenir bon, mais en vain.
Ne lui restant que ce peu de terrain,
La place fut incontinent rendue.
Le vainqueur l'eut à sa discrétion ;
Il en usa selon sa passion :
Et plus ne fut de larme répandue.
Honte cessa ; scrupule autant en fit.
Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profit.
L'aurore vint trop tôt pour Callimaque,
Trop tôt encor pour l'objet de ses vœux.

Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque
Contre un venin tenu si dangereux.
Les jours suivants notre couple amoureux
Y sut pourvoir : l'époux ne tarda guères
Qu'il n'eût atteint tous ses autres confrères.
Pour ce coup-là fallut se séparer ;
L'amant courut chez soi se recoucher.
A peine au lit il s'était mis encore,
Que notre époux joyeux et triomphant
Le va trouver, et lui conte comment
S'était passé le jus de mandragore :
D'abord, dit-il, j'allai tout doucement
Auprès du lit écouter si le sire
S'approcherait, et s'il en voudrait dire.
Puis je priai notre épouse tout bas
Qu'elle lui fît quelque peu de caresse,
Et ne craignît de gâter ses appas.
C'était au plus une nuit d'embarras.
Et ne pensez, ce lui dis-je, Lucrèce,
Ni l'un ni l'autre en ceci me tromper,
Je saurai tout ; Nice se peut vanter
D'être homme à qui l'on n'en donne à garder.
Vous savez bien qu'il y va de ma vie.
N'allez donc point faire la renchérie :
Montrez par là que vous savez aimer
Votre mari plus qu'on ne croit encore :
C'est un beau champ. Que si cette pecore
Fait le honteux, envoyez sans tarder
M'en avertir ; car je me vais coucher.
Et n'y manquez ; nous y mettrons bon ordre.
Besoin n'en eus : tout fut bien jusqu'au bout.
Savez-vous bien que ce rustre y prit goût ?
Le drôle avait tantôt peine à démordre.
J'en ai pitié : je le plains après tout.
N'y songeons plus ; qu'il meure, et qu'on l'enterre.
Et quant à vous venez nous voir souvent.
Nargue de ceux qui me faisaient la guerre ;

Dans neuf mois d'aujourd'hui je leur livre un enfant.

Les Rémois

Il n'est cité que je préfère à Reims :
C'est l'ornement, et l'honneur de la France :
Car sans compter l'ampoule et les bons vins,
Charmants objets y sont en abondance.
Par ce point-là je n'entends quant à moi
Tours ni portaux ; mais gentilles galoises ;
Ayant trouvé telle de nos Rémoises
Friande assez pour la bouche d'un roi.
Une avait pris un peintre en mariage,
Homme estimé dans sa profession :
Il en vivait : que faut-il davantage ?
C'était assez pour sa condition.
Chacun trouvait sa femme fort heureuse.
Le drôle était, grâce à certain talent,
Très bon époux, encor meilleur galant.
De son travail mainte dame amoureuse
L'allait trouver ; et le tout à deux fins :
C'était le bruit à ce que dit l'histoire :
Moi qui ne suis en cela des plus fins,
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
Dès que le sire avait donzelle en main,
Il en riait avecque son épouse.
Les droits d'hymen allant toujours leur train
Besoin n'était qu'elle fût la jalouse.
Même elle eût pu le payer de ses tours ;
Et comme lui voyager en amours ;
Sauf d'en user avec plus de prudence,
Ne lui faisant la même confidence.
Entre les gens qu'elle sut attirer,
Deux siens voisins se laissèrent leurrer
A l'entretien libre et gai de la dame ;

Car c'était bien la plus trompeuse femme
Qu'en ce point-là l'on eût su rencontrer :
Sage sur tout ; mais aimant fort à rire.
Elle ne manque incontinent de dire
A son mari l'amour des deux bourgeois,
Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes.
Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes ;
Pleurs et soupirs, gémissements gaulois.
Ils avaient lu, ou plutôt ouï dire,
Que d'ordinaire en amour on soupire.
Ils tâchaient donc d'en faire leur devoir,
Que bien que mal, et selon leur pouvoir.
A frais communs se conduisait l'affaire.
Ils ne devaient nulle chose se taire.
Le premier d'eux qu'on favoriserait
De son bonheur part à l'autre ferait.
Femmes voilà souvent comme on vous traite.
Le seul plaisir est ce que l'on souhaite.
Amour est mort : le pauvre compagnon
Fut enterré sur les bords du Lignon.
Nous n'en avons ici ni vent ni voie.
Vous y servez de jouet et de proie
A jeunes gens indiscrets, scélérats :
C'est bien raison qu'au double on le leur rende :
Le beau premier qui sera dans vos lacs,
Plumez-le-moi, je vous le recommande.
La dame donc pour tromper ses voisins
Leur dit un jour : Vous boirez de nos vins
Ce soir chez nous. Mon mari s'en va faire
Un tour aux champs ; et le bon de l'affaire
C'est qu'il ne doit au gîte revenir.
Nous nous pourrons à l'aise entretenir.
Bon, dirent-ils, nous viendrons sur la brune.
Or les voilà compagnons de fortune.
La nuit venue ils vont au rendez-vous.
Eux introduits, croyant ville gagnée,
Un bruit survint ; la fête fut troublée.

On frappe à l'huis ; le logis aux verrous
Etait fermé : la femme à la fenêtre
Court en disant Celui-ci frappe en maître ;
Serait-ce point par malheur mon époux ?
Oui, cachez-vous, dit-elle, c'est lui-même.
Quelque accident, ou bien quelque soupçon
Le font venir coucher à la maison.
Nos deux galants dans ce péril extrême
Se jettent vite en certain cabinet.
Car s'en aller, comment auraient-ils fait ?
Ils n'avaient pas le pied hors de la chambre
Que l'époux entre, et voit au feu le membre
Accompagné de maint et maint pigeon,
L'un au hâtier les autres au chaudron
Oh oh, dit-il, voilà bonne cuisine !
Qui traitez-vous ? Alis notre voisine,
Reprit l'épouse, et Simonette aussi.
Loué soit Dieu qui vous ramène ici,
La compagnie en sera plus complète.
Madame Alis, Madame Simonette,
N'y perdront rien. Il faut les avertir
Que tout est prêt, qu'elles n'ont qu'à venir.
J'y cours moi-même. Alors la créature
Les va prier. Or c'étaient les moitiés
De nos galants et chercheurs d'aventure,
Qui fort chagrins de se voir enfermés
Ne laissaient pas de louer leur hôtesse
De s'être ainsi tirée avec adresse
De cet apprêt. Avec elle à l'instant
Leurs deux moitiés entrent tout en chantant.
On les salue, on les baise, on les loue
De leur beauté, de leur ajustement,
On les contemple, on patine, on se joue.
Cela ne plut aux maris nullement.
Du cabinet la porte à demi close,
Leur laissant voir le tout distinctement,
Ils ne prenaient aucun goût à la chose :

Mais passe encor pour ce commencement.
Le souper mis presque au même moment,
Le peintre prit par la main les deux femmes,
Les fit asseoir, entre elles se plaça.
Je bois, dit-il, à la santé des dames :
Et de trinquer ; passe encore pour cela.
On fit raison ; le vin ne dura guère.
L'hôtesse étant alors sans chambrière
Court à la cave : et de peur des esprits
Mène avec soi madame Simonette.
Le peintre reste avec madame Alis,
Provinciale assez belle, et bien faite,
Et s'en piquant, et qui pour le pays
Se pouvait dire honnêtement coquette.
Le compagnon vous la tenant seulette,
La conduisit de fleurette en fleurette
Jusqu'au toucher, et puis un peu plus loin ;
Puis tout à coup levant la collerette
Prit un baiser dont l'époux fut témoin.
Jusque-là passe : époux, quand ils sont sages,
Ne prennent garde à ces menus suffrages ;
Et d'en tenir registre c'est abus :
Bien est-il vrai qu'en rencontre pareille
Simples baisers font craindre le surplus ;
Car Satan lors vient frapper sur l'oreille
De tel qui dort, et fait tant qu'il s'éveille.
L'époux vit donc, que tandis qu'une main
Se promenait sur la gorge à son aise,
L'autre prenait un tout autre chemin ;
Ce fut alors, Dame ne vous déplaise,
Que le courroux lui montant au cerveau,
Il s'en allait enfonçant son chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voisinage,
Battre sa femme, et dire au peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avait les bras gourds.
Gardez-vous bien de faire une sottise,
Lui dit tout bas son compagnon d'amours,

Tenez-vous coi. Le bruit en nulle guise
N'est bon ici ; d'autant plus qu'en vos lacs
Vous êtes pris : ne vous montrez donc pas.
C'est le moyen d'étouffer cette affaire.
Il est écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à soi-même être fait.
Nous ne devons quitter ce cabinet
Que bien à point, et tantôt quand cet homme
Etant au lit prendra son premier somme.
Selon mon sens c'est le meilleur parti.
A tard viendrait aussi bien la querelle.
N'êtes-vous pas cocu plus d'à demi ?
Madame Alis au fait a consenti :
Cela suffit, le reste est bagatelle.
L'époux goûta quelque peu ces raisons.
Sa femme fit quelque peu de façons,
N'ayant le temps d'en faire davantage.
Et puis ? et puis ; comme personne sage
Elle remit sa coiffure en état.
On n'eût jamais soupçonné ce ménage,
Sans qu'il restait un certain incarnat
Dessus son teint ; mais c'était peu de chose ;
Dame Fleurette en pouvait être cause.
L'une pourtant des tireuses de vin
De lui sourire au retour ne fit faute :
Ce fut la peintre. On se remit en train :
On releva grillades et festin :
On but encore à la sante de l'hôte,
Et de l'hôtesse, et de celle des trois
Qui la première aurait quelque aventure.
Le vin manqua pour la seconde fois.
L'hôtesse adroite et fine créature
Soutient toujours qu'il revient des esprits
Chez les voisins. Ainsi madame Alis
Servit d'escorte. Entendez que la dame
Pour l'autre emploi inclinait en son âme ;
Mais on l'emmène ; et par ce moyen-là

De faction Simonette changea.
Celle-ci fait d'abord plus la sévère,
Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire ;
Mais se sentant par le peintre tirer,
Elle demeure ; étant trop ménagère
Pour se laisser son habit déchirer.
L'époux voyant quel train prenait l'affaire
Voulut sortir. L'autre lui dit : Tout doux.
Nous ne voulons sur vous nul avantage.
C'est bien raison que Messer Cocuage
Sur son état vous couche ainsi que nous.
Sommes-nous pas compagnons de fortune ?
Puisque le peintre en a caressé l'une,
L'autre doit suivre. Il faut bon gré mal gré
Qu'elle entre en danse ; et s'il est nécessaire
Je m'offrirai de lui tenir le pied :
Voulez ou non, elle aura son affaire.
Elle l'eut donc : notre peintre y pourvut
Tout de son mieux : aussi le valait-elle.
Cette dernière eut ce qu'il lui fallut ;
On en donna le loisir à la belle.
Quand le vin fut de retour, on conclut
Qu'il ne fallait s'attabler davantage.
Il était tard ; et le peintre avait fait
Pour ce jour-la suffisamment d'ouvrage.
On dit bonsoir. Le drôle satisfait
Se met au lit : nos gens sortent de cage.
L'hôtesse alla tirer du cabinet
Les regardants honteux, mal contents d'elle,
Cocus de plus. Le pis de leur méchef
Fut qu'aucun d'eux ne pût venir à chef
De son dessein, ni rendre à la donzelle
Ce qu'elle avait à leurs femmes prêté ;
Par conséquent c'est fait ; j'ai tout conté.

La Coupe enchantée

Les maux les plus cruels ne sont que des chansons.
Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.
Figurez-vous un fou chez qui tous les soupçons
Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en sa vie.
Si l'oreille lui tinte, o dieux ! tout est perdu
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu.
Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire.
Je ne vous voudrais pas un tel point garantir ;
Car pour songer il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guère.
Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux
Qu'à l'entour de sa femme une mouche bourdonne
C'est cocuage qu'en personne
Il a vu de ses propres yeux.
Si bien vu que l'erreur n'en peut être effacée,
Il veut à toute force être au nombre des sots.
Il se maintient cocu, du moins de la pensée
S'il ne l'est en chair et en os.
Pauvres gens, dites-moi, qu'est-ce que cocuage ?
Quel tort vous fait-il ? Quel dommage ?
Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause ?
Quand on l'ignore, ce n'est rien
Quand on le sait, c'est peu de chose.
Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas :
Tâchez donc d'en douter, et ne ressemblez pas
A celui-là qui but dans la coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
Si cette histoire peut soulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée.

Mais je vous veux premièrement,
Prouver par bon raisonnement,
Que ce mal dont la peur vous mine et vous consume,
N'est mal qu'en votre idée, et non point dans l'effet
En mettez-vous votre bonnet
Moins aisément que de coutume ?
Cela s'en va-t-il pas tout net !
Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence ;
Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets ?
Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits ?
Vous apercevez-vous d'aucune différence ?
Je tire donc ma conséquence,
Et dis malgré le peuple, ignorant et brutal,
Cocuage n'est point un mal.

Le Faucon

Je me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare ; et je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en paradis :
Je m'en rapporte à Messieurs de Sorbonne.
Il était donc autrefois un amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment ? aimer ? c'était si follement,
Que pour lui plaire il eût vendu son âme.
S'agissait-il de divertir la dame,
A pleines mains il vous jetait l'argent :
Sachant très bien qu'en amour comme en guerre
On ne doit plaindre un métal qui fait tout ;
Renverse murs ; jette portes par terre ;
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout ;
Fait taire chiens ; et quand il veut servantes
Et quand il veut les rend plus éloquentes
Que Cicéron, et mieux persuadantes :
Bref ne voudrait avoir laissé debout
Aucune place, et tant forte fut-elle.
Si laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon ; Frédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa ;
Sans fruit aucun vendit et fricassa
Tout son avoir ; comme l'on pourrait dire
Belles comtés, beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédait en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer on l'appelait Messire
A longue queue ; enfin grâce à l'amour
Il ne fut plus que Messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,

Et peu d'amis ; mêmes amis, Dieu sait comme.
Le plus zélé de tout se contenta
Comme chacun, de dire c'est dommage.
Chacun le dit, et chacun s'en tint là :
Car de prêter à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle : on oublia les dons,
Et le mérite, et les belles raisons
De Frédéric, et sa première vie.
Le protestant de madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet :
De maints tournois elle fut le sujet
Faisant gagner marchands de toutes guises
Faiseurs d'habies, et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon :
Frédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'était ni fille dans Florence
Qui n'employât, pour débaucher le coeur
Du cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'oeil, l'autre quelque autre avance
Mais tout cela ne faisait que blanchir.
Il aimait mieux Clitie inexorable
Qu'il n'aurait fait Hélène favorable.
Conclusion, qu'il ne la pût fléchir.
Or en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable
Premièrement ; puis en vint aux comtés,
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
Et dont alors on faisait plus de compte.
Delà les monts chacun veut être comte,
Ici marquis, baron peut-être ailleurs.
Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs :
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on était allé
Prenez le titre, et laissez-moi la rente.

Clitie avait aussi beaucoup de bien.
Son mari même était grand terrien.
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons ; mais souffrit la dépense,
Et les cadeaux ; sans croire pour cela
Etre obligée à nulle récompense.
S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, et pauvrement bâtie.
La Frédéric alla se confiner ;
Honteux qu'on vît sa misère en Florence ;
Honteux encor de n'avoir su gagner
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs et de soins,
Une beauté qu'il n'en aimait pas moins.
Il s'en prenait à son peu de mérite,
Non à Clitie ; elle n'ouït jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
Plainte de lui ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite ; où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée ;
Cuisine froide et fort peu fréquentée ;
A l'écurie un cheval assez bon,
Mais non pas fin : sur la perche un faucon
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt marquis s'en allait sans valets
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las ! ne pouvait mais
Des cruautés de madame Clitie.
Ainsi vivait le malheureux amant ;
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'allait consumant ;
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnait ; toujours un double ennui
Allait en croupe à la chasse avec lui,
Mort vint saisir le mari de Clitie.

Comme ils n'avaient qu'un fils pour tous enfants,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux dont les biens étaient grands
Avait toujours considéré sa femme,
Par testament il déclare la dame
Son héritière, arrivant le décès
De l'enfançon ; qui peu de temps après
Devint malade. On sait que d'ordinaire
A ses enfants mère ne sait que faire,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux ;
Zèle souvent aux enfants dangereux.
Celle-ci tendre et fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée
Lui demandant, ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangerait volontiers de cela
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose
Il le refuse ; et pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Frédéric ; pleure et mène une vie
A faire gens de bon coeur détester
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie,
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
Or il est bon de savoir que Clitie
A cinq cents pas de cette métairie,
Avait du bien, possédait un château
Ainsi l'enfant avait pu de l'oiseau
Ouïr parler : on en disait merveilles ;
On en contait des choses nonpareilles :
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauvait, et qu'il en avait pris
Tant ce matin, tant cette après-dînée :
Son maître n'eût formé pour un trésor
Un tel faucon. Qui fut bien empêchée
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Frédéric l'unique et seule chose

Qui lui restait ! et supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprès de lui méritait-elle rien ?
Elle l'avait payé d'ingratitude :
Point de faveurs ; toujours hautaine et rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir et lui parler,
Ayant été cause de sa ruine ?
D'autre côté l'enfant s'en va mourir ;
Refuse tout ; tient tout pour médecine :
Afin qu'il mange il faut l'entretenir
De ce faucon : il se tourmente, il crie :
S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie
Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Frédéric la dame un beau matin
S'en va sans suite et sans nul équipage.
Frédéric prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparaître à ses yeux ;
Mais cependant, il a honte, il enrage,
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner
Le pauvre état où sa dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
Quoi venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendus amoureux !
Un villageois, un hère, un misérable !
C'est trop d'honneur ; votre bonté m'accable.
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos notre veuve repart :
Non non, Seigneur, c'est pour vous la visite.
Je viens manger avec vous ce matin.
Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite :
Que vous donner ? N'avez-vous pas du pain ?
Reprit la dame. Incontinent lui-même
Il va chercher quelque oeuf au poulailler
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre amant en ce besoin extrême

Voit son faucon, sans raisonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, et court de place en place
Tandis la vieille a soin du demeurant,
Fouille au bahut ; choisit pour cette fête
Ce qu'ils avaient de linge plus honnête ;
Met le couvert ; va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
Pour abréger, on sert la fricassée.
La dame en mange, et feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résout
De hasarder l'incivile requête,
Et parle ainsi : Je suis folle, Seigneur,
De m'en venir vous arracher le coeur
Encore un coup : il ne m'est guère honnête
De demander à mon défunt amant
L'oiseau qui fait son seul contentement :
Doit-il pour moi s'en priver un moment ?
Mais excusez une mère affligée,
Mon fils se meurt : il veut votre faucon :
Mon procédé ne mérite un tel don :
La raison veut que je sois refusée :
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien,
S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie.
A cet amour j'ai très mal répondu :
Et je m'en viens pour comble d'injustice
Vous demander... et quoi ? c'est temps perdu ;
Votre faucon. Mais non, plutôt périsse
L'enfant, la mère, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand.
Souffrez sans plus que cette triste mère
Aimant d'amour la chose la plus chère
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique espérance,

S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature ; et pour toute allégeance
En votre sein décharge sa douleur.
Vous savez bien par votre expérience
Que c'est d'aimer, vous le savez Seigneur.
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
Hélas ! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus ; vous en avez dîné.
L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.
Non, reprit-il, plutôt au Ciel vous avoir
Servi mon coeur, et qu'il eût pris la place
De ce faucon : mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grâce.
En mon pailler rien ne m'était resté,
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau ; je l'ai tué sans peine :
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine ?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon faucon ; ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.
Non Frédéric, dit-elle, je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le Ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnaissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance.
Encore un coup venez nous visiter :
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche ; unique témoignage
Qu'Amour avait amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baisa.
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.
Deux jours après l'enfant suivit le père.
Le deuil fut grand : la trop dolente mère
Fit dans l'abord force larmes couler.

Mais comme il n'est peine d'âme si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,
Deux médecins la traitèrent de sorte
Que sa douleur eut un terme assez court :
L'un fut le Temps, et l'autre fut l'Amour.
On épousa Frédéric en grand'pompe ;
Non seulement par obligation ;
Mais qui plus est par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple, et qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir.
Femmes ne sont toutes reconnaissantes.
A cela près ce sont choses charmantes ;
Sous le ciel n'est un plus bel animal ;
Je n'y comprends le sexe en général.
Loin de cela j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci, quand elles sont aimantes,
J'ai les desseins du monde les meilleurs :
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

La Courtisane amoureuse

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout temps grand faiseur de miracles.
En gens coquets il change les Catons.
Par lui les sots deviennent des oracles.
Par lui les loups deviennent des moutons.
Il fait si bien que l'on n'est plus le même :
Témoin Hercule, et témoin Polyphème,
Mangeurs de gens. L'un sur un roc assis
Chantait aux vents ses amoureux soucis,
Et pour charmer sa nymphe joliette
Taillait sa barbe, et se mirait dans l'eau.
L'autre changea sa massue en fuseau
Pour le plaisir d'une jeune fillette.
J'en dirais cent : Boccace en rapporte un
Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.
C'est de Chimon jeune homme tout sauvage,
Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit,
Amour le lèche, et tant qu'il le polit.
Chimon devint un galant personnage.
Qui fit cela ? deux beaux yeux seulement.
Pour les avoir aperçus un moment,
Encore à peine, et voilés par le somme,
Chimon aima, puis devint honnête homme.
Ce n'est le point dont il s'agit ici :
Je veux conter comme une de ces femmes
Qui font plaisir aux enfants sans souci
Put en son coeur loger d'honnêtes flammes.
Elle était fière, et bizarre surtout.
On ne savait comme en venir à bout.
Rome c'était le lieu de son négoce.

Mettre à ses pieds la mitre avec la crosse
C'était trop peu ; les simples Monseigneurs
N'étaient d'un rang digne de ses faveurs.
Il lui fallait un homme du Conclave ;
Et des premiers, et qui fût son esclave ;
Et même encore il y profitait peu,
A moins que d'être un cardinal neveu.
Le Pape enfin, s'il se fût piqué d'elle,
N'aurait été trop bon pour la donzelle.
De son orgueil ses habits se sentaient.
Force brillants sur sa robe éclataient,
La chamarrure avec la broderie.
Lui voyant faire ainsi la renchérie,
Amour se mit en tête d'abaisser
Ce coeur si haut ; et pour un gentilhomme
Jeune, bien fait, et des mieux mis de Rome,
Jusques au vif il voulut la blesser.
L'adolescent avait pour nom Camille,
Elle Constance. Et bien qu'il fût d'humeur
Douce, traitable, à se prendre facile,
Constance n'eut sitôt l'amour au coeur,
Que la voilà craintive devenue.
Elle n'osa déclarer ses désirs
D'autre façon qu'avecque des soupirs.
Auparavant pudeur ni retenue
Ne l'arrêtaient ; mais tout fut bien changé.
Comme on n'eût cru qu'Amour se fût logé
En coeur si fier, Camille n'y prit garde.
Incessamment Constance le regarde ;
Et puis soupirs, et puis regards nouveaux ;
Toujours rêveuse au milieu des cadeaux ;
Sa beauté même y perdit quelque chose.
Bientôt le lis l'emporta sur la rose.
Avint qu'un soir Camille régala
De jeunes gens : il eut aussi des femmes.
Constance en fut. La chose se passa
Joyeusement ; car peu d'entre ces dames

Etaient d'humeur à tenir des propos
De sainteté ni de philosophie.
Constance seule étant sourde aux bons mots
Laissait railler toute la compagnie.
Le souper fait, chacun se retira.
Tout dès l'abord Constance s'éclipsa,
S'allant cacher en certaine ruelle
Nul n'y prit garde : et l'on crut que chez elle,
Indisposée, ou de mauvaise humeur,
Ou pour affaire elle était retournée.
La compagnie étant donc retirée,
Camille dit à ses gens, par bonheur,
Qu'on le laissât ; et qu'il voulait écrire.
Le voilà seul, et comme le désire
Celle qui l'aime, et qui ne sait comment
Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer sa flamme.
Tremblante enfin, et par nécessité
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné,
Ce fut Camille : Hé quoi, dit-il,
Madame Vous surprenez ainsi vos bons amis ?
Il la fit seoir ; et puis s'étant remis :
Qui vous croyait, reprit-il, demeurée ?
Et qui vous a cette cache montrée ?
L'amour, dit-elle. A ce seul mot sans plus
Elle rougit ; chose que ne font guère
Celles qui sont prêtresses de Vénus :
Le vermillon leur vient d'autre manière
Camille avait déjà quelque soupçon
Que l'on l'aimait : il n'était si novice
Qu'il ne connut ses gens à la façon ;
Pour en avoir un plus certain indice
Et s'égayer, et voir si ce cœur fier
Jusques au bout pourrait s'humilier,
Il fit le froid. Notre amante en soupire.
La violence enfin de son martyre
La fait parler : elle commence ainsi :

Je ne sais pas ce que vous allez dire,
De voir Constance oser venir ici
Vous déclarer sa passion extrême.
Je ne saurais y penser sans rougir :
Car du métier de nymphe me couvrir,
On n'en est plus dès le moment qu'on aime.
Puis quelle excuse ! hélas si le passé
Dans votre esprit pouvait être effacé !
Du moins, Camille, excusez ma franchise
Je vois fort bien que quoi que je vous dise
Je vous déplaît. Mon zèle me nuira.
Mais nuise ou non, Constance vous adore :
Méprisez-la, chassez-la, battez-la ;
Si vous pouvez, faites-lui pis encore ;
Elle est à vous. Alors le jouvenceau :
Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau
Ce n'est mon fait : et toutefois Madame
Je vous dirai tout net que ce discours
Me surprend fort ; et que vous n'êtes femme
Qui dût ainsi prévenir nos amours.
Outre le sexe, et quelque bienséance
Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.
A quel propos toute cette éloquence ?
Votre beauté m'eût gagné sans effort
Et de son chef. Je vous le dis encor :
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance.
Ce propos fut à la pauvre Constance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
J'ai mérité ce mauvais traitement :
Mais ose-t-on vous dire sa pensée ?
Mon procédé ne me nuirait pas tant,
Si ma beauté n'était point effacée.
C'est compliment ce que vous m'avez dit :
J'en suis certaine, et lis dans votre esprit :
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il ? je m'en rapporte à vous.
N'est-il pas vrai que naguère, entre nous,

A mes attraits chacun rendait hommage ?
Ils sont éteints ces dons si précieux.
Et L'amour que j'ai m'a causé ce dommage.
Je ne suis plus assez belle à vos yeux.
Si je l'étais je serais assez sage.
Nous parlerons tantôt de ce point-là,
Dit le galant ; il est tard, et voilà
Minuit qui sonne ; il faut que je me couche.
Constance crut qu'elle aurait la moitié
D'un certain lit que d'un oeil de pitié
Elle voyait : mais d'en ouvrir la bouche,
Elle n'osa de crainte de refus.
Le compagnon feignant d'être confus
Se tut longtemps ; puis dit : Comment ferai-je ?
Je ne me puis tout seul déshabiller.
Et bien, Monsieur, dit-elle, appellerai-je ?
Non, reprit-il ; gardez-vous d'appeler.
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voie
Ni qu'en ma chambre une fille de joie
Passe la nuit au su de tous mes gens.
Cela suffit, Monsieur, répartit-elle.
Pour éviter ces inconvénients,
Je me pourrais cacher en la ruelle :
Mais faisons mieux, et ne laissons venir
Personne ici : l'amoureuse Constance
Veut aujourd'hui de laquais vous servir.
Accordez-lui pour toute récompense
Cet honneur-là. Le jeune homme y consent.
Elle s'approche ; elle le déboutonne ;
Touchant sans plus à l'habit, et n'osant
Du bout du doigt toucher à la personne.
Ce ne fut tout ; elle le déchaussa.
Quoi de sa main ! quoi Constance elle-même !
Qui fût-ce donc ? est-ce trop que cela ?
Je voudrais bien déchausser ce que j'aime.
Le compagnon dans le lit se plaça ;
Sans la prier d'être de la partie.

Constance crut dans le commencement,
Qu'il la voulait éprouver seulement :
Mais tout cela passait la raillerie
Pour en venir au point plus important :
Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace :
Où me coucher ?

CAMILLE

Partout ou vous voudrez.

CONSTANCE

Quoi sur ce siège ?

CAMILLE

Et bien non ; vous viendrez
Dedans mon lit.

CONSTANCE

Délacez-moi, de grâce.

CAMILLE

Je ne saurais, il fait froid, je suis nu ;
Délacez-vous. Notre amante ayant vu
Près du chevet un poignard dans sa gaine
Le prend, le tire, et coupe ses habits
Corps piqué d'or, garnitures de prix,
Ajustement de princesse et de reine.
Ce que les gens en deux mois à grand'peine
Avaient brodé, périt en un moment :
Sans regretter ni plaindre aucunement
Ce que le sexe aime plus que sa vie.
Femmes de France, en feriez-vous autant ?
Je crois que non, j'en suis sûr, et partant
Cela fut beau sans doute en Italie.
La pauvre amante approche en tapinois,
Croyant tout fait ; et que pour cette fois
Aucun bizarre et nouveau stratagème

Ne viendrait plus son aise reculer :
Camille dit : C'est trop dissimuler
Femme qui vient se produire elle-même
N'aura jamais de place à mes côtés.
Si bon vous semble allez vous mettre aux pieds.
Ce fut bien là qu'une douleur extrême
Saisit la belle ; et si lors par hasard
Elle avait eu dans ses mains le poignard,
C'en était fait : elle eut de part en part
Percé son coeur. Toutefois l'espérance
Ne mourut pas encor dans son esprit.
Camille était trop connu de Constance.
Et que ce fut tout de bon qu'il eût dit
Chose si dure, et pleine d'insolence,
Lui qui s'était jusque-là comporté
En homme doux, civil, et sans fierté,
Cela semblait contre toute apparence.
Elle va donc en travers se placer
Aux pieds du sire ; et d'abord les lui baise ;
Mais point trop fort, de peur de le blesser
On peut juger si Camille était aisé.
Quelle victoire ! avoir mis à ce point
Une beauté si superbe et si fière !
Une beauté ! je ne la décris point ;
Il me faudrait une semaine entière.
On ne pouvait reprocher seulement
Que la pâleur à cet objet charmant
Pâleur encor dont la cause était telle
Qu'elle donnait du lustre à notre belle.
Camille donc s'étend ; et sur un sein
Pour qui l'ivoire aurait eu de l'envie,
Pose ses pieds, et sans cérémonie
Il s'accommode, et se fait un coussin
Puis feint qu'il cède aux charmes de Morphée.
Par les sanglots notre amante étouffée
Lâche la bonde aux pleurs cette fois-là.
Ce fut la fin. Camille l'appela,

D'un ton de voix qui plut fort à la belle.
Je suis content, dit-il, de votre amour.
Venez, venez, Constance, c'est mon tour.
Elle se glisse ; et lui s'approchant d'elle :
M'avez-vous cru si dur et si brutal
Que d'avoir fait tout de bon le sévère ?
Dit-il d'abord, vous me connaissez mal :
Je vous voulais donner lieu de me plaire.
Or bien je sais le fond de votre coeur.
Je suis content, satisfait, plein de joie,
Comblé d'amour : et que votre rigueur
Si bon lui semble à son tour se déploie :
Elle le peut : usez-en librement.
Je me déclare aujourd'hui votre amant,
Et votre époux ; et ne sais nulle dame,
De quelque rang et beauté que ce soit,
Qui vous valût pour maîtresse et pour femme ;
Car le passé rappeler ne se doit
Entre nous deux. Une chose ai-je à dire :
C'est qu'en secret il nous faut marier.
Il n'est besoin de vous spécifier
Pour quel sujet : cela vous doit suffire.
Même il est mieux de cette façon-là ;
Un tel hymen à des amours ressemble ;
On est époux et galant tout ensemble.
L'histoire dit que le drôle ajouta :
Voulez-vous pas, en attendant le prêtre,
A votre amant vous fier aujourd'hui ?
Vous le pouvez, je vous réponds de lui ;
Son coeur n'est pas d'un perfide et d'un traître.
A tout cela Constance ne dit rien.
C'était tout dire : il le reconnut bien,
N'étant novice en semblables affaires.
Quant au surplus, ce sont de tels mystères,
Qu'il n'est besoin d'en faire le récit.
Voilà comment Constance réussit.
Or faites-en, nymphes, votre profit.

Amour en a dans son académie,
Si l'on voulait venir à l'examen,
Que j'aimerais pour un pareil hymen
Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.
Femme qui n'a filé toute sa vie
Tâche à passer bien des choses sans bruit.
Témoin Constance et tout ce qui s'ensuit,
Noviciat d'épreuves un peu dures :
Elle en reçut abondamment le fruit :
Nonnes je sais qui voudraient chaque nuit
En faire un tel à toutes aventures
Ce que possible on ne croira pas vrai
C'est que Camille en caressant la belle
Des dons d'Amour lui fit goûter l'essai.
L'essai ? je faux : Constance en était-elle
Aux éléments ? oui Constance en était
Aux éléments : ce que la belle avait
Pris et donné de plaisirs en sa vie,
Compter pour rien jusqu'alors se devait :
Pourquoi cela ? quiconque aime le die.

Nicaise

Un apprenti marchand était,
Qu'avec droit Nicaise on nommait ;
Garçon très neuf, hors sa boutique,
Et quelque peu d'arithmétique ;
Garçon novice dans les tours
Qui se pratiquent en amours.
Bons bourgeois du temps de nos pères
S'avisèrent tard d'être bons frères.
Ils n'apprenaient cette leçon
Qu'ayant de la barbe au menton.
Ceux d'aujourd'hui, sans qu'on les flatte,
Ont soin de s'y rendre savants
Aussitôt que les autres gens.
Le jouvenceau de vieille date,
Possible un peu moins avancé
Par les degrés n'avait passé.
Quoi qu'il en soit le pauvre sire
En très beau chemin demeura,
Se trouvant court par celui-là
C'est par l'esprit que je veux dire.
Une belle pourtant l'aima :
C'était la fille de son maître
Fille aimable autant qu'on peut l'être,
Et ne tournant autour du pot
Soit par humeur franche et sincère ;
Soit qu'il fût force d'ainsi faire,
Etant tombée aux mains d'un sot.
Quelqu'un de trop de hardiesse
Ira la taxer, et moi non :
Tels procédés ont leur raison.
Lorsque l'on aime une déesse,

Elle fait ces avances-là :
Notre belle savait cela.
Son esprit, ses traits, sa richesse,
Engageaient beaucoup de jeunesse
A sa recherche : heureux serait
Celui d'entre eux qui cueillerait
En nom d'hymen certaine chose,
Qu'a meilleur titre elle promet
Au Jouvenceau ci-dessus dit.
Certain dieu parfois en dispose,
Amour nomme communément.
Il plût à la belle d'élire
Pour ce point l'apprenti marchand.
Bien est vrai (car il faut tout dire)
Qu'il était très bien fait de corps
Beau, jeune, et frais ; ce sont trésors
Que ne méprise aucune dame
Tant soit son esprit précieux.
Pour une qu'Amour prend par l'âme
Il en prend mille par les yeux.
Celle-ci donc des plus galantes,
Par mille choses engageantes
Tâchait d'encourager le gars,
N'était chiche de ses regards
Le pinçait, lui venait sourire,
Sur les yeux lui mettait la main
Sur le pied lui marchait enfin.
A ce langage il ne sut dire
Autre chose que des soupirs,
Interprètes de ses désirs.
Tant fut, à ce que dit l'histoire,
De part et d'autre soupiré,
Que leur feu dûment déclaré,
Les jeunes gens, comme on peut croire,
Ne s'épargnèrent ni serments,
Ni d'autres points bien plus charmants ;
Comme baisers à grosse usure ;

Le tout sans compte et sans mesure.
Calculateur que fut l'amant,
Brouiller fallait incessamment :
La chose était tant infinie
Qu'il y faisait toujours abus :
Somme toute, il n'y manquait plus
Qu'une seule cérémonie.
Bon fait aux filles l'épargner.
Ce ne fut pas sans témoigner
Bien du regret, bien de l'envie
Par vous, disait la belle amie,
Je me la veux faire enseigner,
Où ne la savoir de ma vie.
Je la saurai, je vous promets ;
Tenez-vous certain désormais
De m'avoir pour votre apprentie.
Je ne puis pour vous que ce point.
Je suis franche ; n'attendez point
Que par un langage ordinaire
Je vous promette de me faire
Religieuse, à moins qu'un jour
L'hymen ne suive notre amour.
Cet hymen serait bien mon compte
N'en doutez point ; mais le moyen ?
Vous m'aimez trop pour vouloir rien
Qui me pût causer de la honte
Tels et tels m'ont fait demander.
Mon père est prêt de m'accorder.
Moi je vous permets d'espérer
Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage,
Soit conseiller, soit président,
Soit veille où jour de mariage
Je serai vôtre auparavant,
Et vous aurez mon pucelage.
Le garçon la remercia
Comme il put. A huit jours de là
Il s'offre un parti d'importance.

La belle dit à son ami :
Tenons-nous-en à celui-ci ;
Car il est homme, que je pense,
A passer la chose au gros sas ".
La belle en étant sur ce cas,
On la promet, on la commence
Le jour des noces se tient prêt.
Entendez ceci, s'il vous plaît.
Je pense voir votre pensée
Sur ce mot-là de commencée.
C'était alors sans point d'abus
Fille promise et rien de plus.
Huit jours donnés à la fiancée,
Comme elle appréhendait encor
Quelque rupture en cet accord,
Elle diffère le négoce
Jusqu'au propre jour de la noce ;
De peur de certain accident
Qui les fillettes va perdant.
On mène au moutier cependant
Notre galande encor pucelle.
Le oui fut dit à la chandelle.
L'époux voulut avec la belle
S'en aller coucher au retour.
Elle demande encor ce jour,
Et ne l'obtient qu'avecque peine.
Il fallut pourtant y passer.
Comme l'aurore était prochaine,
L'épouse au lieu de se coucher
S'habille. On eût dit une reine,
Rien ne manquait aux vêtements,
Perles, bijoux, et diamants ;
Son épousé la faisait dame.
Son ami pour la faire femme
Prend heure avec elle au matin.
Ils devaient aller au jardin,
Dans un bois propre à telle affaire.

Une compagne y devait faire
Le guet autour de nos amants,
Compagne instruite du mystère.
La belle s'y rend la première,
Sous le prétexte d'aller faire
Un bouquet, dit-elle à ses gens.
Nicaise après quelques moments
La va trouver : et le bon sire
Voyant le lieu se met à dire :
Qu'il fait ici d'humidité !
Foin, votre habit sera gâté.
Il est beau : ce serait dommage.
Souffrez sans tarder davantage
Que j'aie quérir un tapis.
Eh mon Dieu laissons les habits ;
Dit la belle toute piquée.
Je dirai que je suis tombée.
Pour la perte, n'y songez point :
Quand on a temps si fort à point
Il en faut user ; et périssent
Tous les vêtements du pays ;
Que plutôt tous les beaux habits
Soient gâtés, et qu'ils se salissent
Que d'aller ainsi consumer
Un quart d'heure : un quart d'heure est cher
Tandis que tous les gens agissent
Pour ma noce, il ne tient qu'à vous
D'employer des moments si doux.
Ce que je dis ne me sied guère :
Mais je vous chéris ; et vous veux
Rendre honnête homme si je peux
En vérité, dit l'amoureux
Conserver étoffe si chère
Ne sera point mal fait à nous.
Je cours ; c'est fait ; je suis à vous ;
Deux minutes feront l'affaire.
Là-dessus il part sans laisser

Le temps de lui rien répliquer.
Sa sottise guérit la dame :
Un tel dédain lui vint en l'âme,
Qu'elle reprit dès ce moment
Son coeur que trop indignement
Elle avait place : quelle honte !
Prince des sots, dit-elle en soi,
Va, je n'ai nul regret de roi :
Tout autre eût été mieux mon compte.
Mon bon ange a considéré
Que tu n'avais pas mérité
Une faveur si précieuse.
Je ne veux plus être amoureuse
Que de mon mari, j'en fais vœu.
Et de peur qu'un reste de feu
A le trahir ne me rengage,
Je vais sans tarder davantage
Lui porter un bien qu'il aurait,
Quand Nicaise en son lieu serait.
A ces mots, la pauvre épousée
Sort du bois, fort scandalisée.
L'autre revient, et son tapis :
Mais ce n'est plus comme jadis.
Amants, la bonne heure ne sonne
A toutes les heures du jour.
J'ai lu dans l'Alphabet d'Amour,
Qu'un galant près d'une personne
N'a toujours le temps comme il veut :
Qu'il le prenne donc comme il peut.
Tous délais y font du dommage :
Nicaise en est un témoignage.
Fort essoufflé d'avoir couru,
Et joyeux de telle prouesse,
Il s'en revient bien résolu
D'employer tapis et maîtresse.
Mais quoi, la dame au bel habit
Mordant ses lèvres de dépit

Retournait voir la compagnie ;
Et de sa flamme bien guérie,
Possible allait dans ce moment,
Pour se venger de son amant,
Porter à son mari la chose
Qui lui causait ce dépit-là.
Quelle chose ? c'est celle-là
Que fille dit toujours qu'elle a.
Je te crois, mais d'en mettre jà
Mon doigt au feu, ma foi je n'ose :
Ce que je sais, c'est qu'en tel cas
Fille qui ment ne pêche pas
Grâce à Nicaise notre belle
Ayant sa fleur en dépit d'elle
S'en retournait tout en grondant :
Quand Nicaise, la rencontrant
A quoi tient, dit-il à la dame,
Que vous ne m'avez attendu ?
Sur ce tapis bien étendu
Vous seriez en peu d'heure femme.
Retournons donc sans consulter :
Venez cesser d'être pucelle ;
Puisque je puis sans rien gêner
Vous témoigner quel est mon zèle
Non pas cela, reprit la belle
Mon pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantôt.
J'aime votre santé, Nicaise ;
Et vous conseille auparavant
De reprendre un peu votre vent.
Or respirez tout à votre aise.
Vous êtes apprenti marchand ;
Faites-vous apprenti galant :
Vous n'y serez pas si tôt maître
A mon égard, je ne puis être
Votre maîtresse en ce métier.
Sire Nicaise, il vous faut prendre

Quelque servante du quartier
Vous savez des étoffes vendre,
Et leur prix en perfection ;
Mais ce que vaut l'occasion,
Vous l'ignorez, allez l'apprendre.

Le bât

Un peintre était, qui jaloux de sa femme,
Allant aux champs lui peignit un baudet
Sur le nombril, en guise de cachet.
Un sien confrère amoureux de la dame,
La va trouver et l'âne efface net ;
Dieu sait comment ; puis un autre en remet
Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.
A celui-ci, par faute de mémoire,
Il mit un bât ; l'autre n'en avait point.
L'époux revient, veut s'éclaircir du point.
Voyez, mon fils, dit la bonne commère,
L'âne est témoin de ma fidélité.
Diantre soit fait, dit l'époux en colère,
Et du témoin, et de qui l'a bâti.

Le Baiser rendu

Guillot passait avec sa mariée.
Un gentilhomme à son gré la trouvant :
Qui t'a, dit-il, donné telle épousée ?
Que je la baise à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'instant.
Elle est, Monsieur, fort à votre service.
Le Monsieur donc fait alors son office ;
En appuyant ; Perronnelle en rougit.
Huit jours après ce gentilhomme prit
Femme à son tour : à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zèle :
Puisque Monsieur, dit-il, est si fidèle,
J'ai grand regret et je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché.

Epigramme

Alis malade, et se sentant presser,
Quelqu'un lui dit : Il faut se confesser :
Voulez-vous pas mettre en repos votre âme ?
Oui je le veux, lui répondit la dame :
Qu'à Père André l'on aille de ce pas ;
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un messenger y court en diligence ;
Sonne au convent de toute sa puissance.
Qui venez-vous demander ? lui dit-on.
C'est père André celui qui d'ordinaire
Entend Alis dans sa confession.
Vous demandez, reprit alors un frère,
Le père André le confesseur d'Alis ?
Il est bien loin : hélas le pauvre père
Depuis dix ans confesse en paradis.

Imitation d'Anacréon

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître passe dans Cythère et Paphos,
Fais un effort ; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement mets des lis et des roses
Après cela des Amours et des Ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses ?
D'une Vénus tu peux faire une Iris.
Nul ne saurait découvrir le mystère :
Traits si pareils jamais ne se sont vus :
Et tu pourras à Paphos et Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

Autre imitation d'Anacréon

J'étais couché mollement,
Et contre mon ordinaire
Je dormais tranquillement ;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvait fort cette nuit :
Le vent, le froid, et l'orage
Contre l'enfant faisaient rage.
Ouvrez ; dit-il, je suis nu.
Moi charitable et bon homme
J'ouvre au pauvre morfondu ;
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il ; car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois
Et de l'enfant prends les doigts ;
Les réchauffe ; et dans moi-même
Je dis : Pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? c'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que serait-ce si chez moi
J'avais reçu Polyphème ?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure

Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du coeur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Clymène,
Et de l'Amour ; c'est mon nom.
Ah ! je vous connais, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon ;
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade,
Et le petit scélérat
Me dit ; Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état ;
Mais ton coeur est bien malade.

Le différend de Beaux Yeux et Belle Bouche

Belle Bouche et Beaux Yeux plaidaient pour les honneurs
Devant le juge d'Amathonte.
Belle Bouche disait : Je m'en rapporte aux cœurs
Et leur demande s'ils font compte
De Beaux Yeux ainsi que de moi.
Qu'on examine notre emploi,
Nos traits, nos beautés et nos charmes.
Que dis-je, notre emploi ? j'ai bien plus d'un métier
Mais j'ignore celui de répandre les larmes :
De bon cœur je le laisse à Beaux Yeux tout entier.
Je satisfais trois sens ; eux seulement la vue.
Ma gloire est bien d'autre étendue :
L'ouïe et l'odorat ont part à mes plaisirs.
Outre qu'aux doux propos je joins les chansonnettes,
Belle Bouche fait des soupirs
Tels à peu près que les Zéphyr
En la saison des violettes.
Je sais par cent moyens rendre heureux un amant :
Vous me dispenserez de vous dire comment.
S'il s'agit entre nous d'une conquête à faire,
On voit Beaux Yeux se tourmenter ;
Belle Bouche n'a qu'à parler :
Sans artifice elle sait plaire.
Quand Beaux Yeux sont fermés ce n'est pas grande affaire
Belle Bouche à toute heure étale des trésors :
Le nacre est en dedans, le corail en dehors.
Quand je daigne m'ouvrir, il n'est richesse égale.
Les présents que nous fait la rive orientale
N'approchent pas des dons que je prétends avoir :
Trente-deux perles se font voir,

Dont la moins belle et la moins claire
Passe celles que l'Inde à dans ses régions :
Pour plus de trente-deux millions
Je ne m'en voudrais pas défaire.
Belle Bouche ainsi harangua.
Un amant pour Beaux Yeux parla :
Et, comme on peut penser, ne manqua pas de dire
Que c'est par eux qu'Amour s'introduit dans les cœurs.
Pourquoi leur reprocher les pleurs ?
Il ne faut donc pas qu'on soupire.
Mais tous les deux sont bons ;
Belle Bouche a grand tort.
Il est des larmes de transport,
Il est des soupirs au contraire
Qui fort souvent ne disent rien :
Belle souche n'entend pas bien
Pour cette fois-là son affaire.
Qu'elle se taise au nom des dieux
Des appas qui lui sont départis par les cieux :
Qu'a-t-elle sur ce point qui nous soit comparable ?
Nous savons plaire en cent façons,
Par l'éclat, la douceur, et cet art admirable
De tendre aux cœurs des hameçons.
Belle Bouche le blâme, et nous en faisons gloire.
Si l'on tient d'elle une victoire,
On en tient cent de nous : et pour une chanson
Où Belle Bouche est en renom,
Beaux Yeux le sont en plus de mille.
La Cour, le Parnasse, et la Ville
Ne retentissent tout le jour
Que du mot de Beaux Yeux et de celui d'Amour.
Dès que nous paraissions chacun nous rend les armes.
Quiconque nous appellerait
Enchanteurs, il ne mentirait
Tant est prompt l'effet de nos charmes.
Sous un masque trompeur leur éclat fait si bien,
Que maint objet tel quel, en plus d'une rencontre,

Par ce moyen passe à la montre :
On demande qui c'est ; et souvent ce n'est rien :
Cependant Beaux Yeux sont la cause
Qu'on prend ce rien pour quelque chose.
Belle Bouche dit : j'aime ; et le disons-nous pas ?
Sans aucun bruit : notre langage
Muet qu'il est. plaît davantage
Que ces perles, ce chant, et ces autres appas
Avec quoi Belle Bouche engage.
L'avocat de Beaux Yeux fit sa péroration
Des regards d'une intervenante.
Cette belle approcha d'une façon charmante :
Puis il dit en changeant de ton :
J'amuse ici la Cour par des discours frivoles.
Ai-je besoin d'autres paroles
Que des yeux de Philis ? Juge regardez-les ;
Puis prononcez votre sentence ;
Nous gagnerons notre procès.
Philis eut quelque honte ; et puis sur l'assistance
Répandit des regards si remplis d'éloquence,
Que les papiers tombaient des mains.
Frappe de ces charmes soudains
L'auditoire inclinait pour Beaux Yeux dans son âme.
Belle Bouche, en faveur des regards de la Dame
Voyant que les esprits s'allaient préoccupant,
Prit la parole et dit : A cette rhétorique,
Dont Beaux Yeux vont ainsi les juges corrompant,
Je ne peux opposer qu'un seul mot pour réplique.
La nuit mon emploi dure encor :
Beaux Yeux sont lors de peu d'usage :
On les laisse en repos ; et leur muet langage
Fait un assez froid personnage.
Chacun en demeura d'accord.
Cette raison régla la chose.
On préféra Belle Bouche à Beaux Yeux.
En quelques chefs pourtant ils eurent gain de cause,
Belle Bouche baisa le juge de son mieux.

Le petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries

La clef du coffre-fort et des cœurs c'est la même :
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est du moins celle des faveurs :
Amour doit à ce stratagème
La plus grand'part de ses exploits :
A-t-il épuisé son carquois,
Il met tout son salut en ce charme suprême.
Je tiens qu'il a raison ; car qui hait les présents ?
Tous les humains en sont friands,
Princes, rois, magistrats : ainsi quand une belle
En croira l'usage permis,
Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
Je ne m'écrierai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire sans celle-là.
Un juge mantouan belle femme épousa.
Il s'appelait Anselme ; on la nommait Argie ;
Lui déjà vieux barbon ; elle jeune et jolie,
Et de tous charmes assortie.
L'époux non content de cela,
Fit si bien par sa jalousie
Qu'il rehaussa de prix celle-là qui d'ailleurs
Méritait de se voir servie
Par les plus beaux et les meilleurs
Elle le fut aussi : d'en dire la manière
Et comment s'y prit chaque amant,
Il serait long : suffit que cet objet charmant
Les laissa soupirer, et ne s'en émut guère.
Amour établissait chez le juge ses lois ;
Quand l'état mantouan, pour chose de grand poids

Résolut d'envoyer ambassade au saint-père.
Comme Anselme était juge, et de plus magistrat,
Vivait avec assez d'éclat,
Et ne manquait pas de prudence,
On le députe en diligence
Ce ne fut pas sans résister
Qu'au choix qu'on fit de lui consentit le bon homme :
L'affaire était longue à traiter ;
Il devait demeurer dans Rome
Six mois, et plus encor ; que savait-il combien ?
Tant d'honneur pouvait nuire au conjugal lien :
Longue ambassade et long voyage
Aboutissent à cocuage.
Dans cette crainte notre époux
Fit cette harangue à la belle :
On nous sépare Argie ; adieu, soyez fidèle
A celui qui n'aime que vous.
Jurez-le-moi : car entre nous
J'ai sujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de notre porte
Cette soupirante cohorte ?
Vous me direz que jusqu'ici
La cohorte a mal réussi :
Je le crois ; cependant pour plus grande assurance
Je vous conseille en mon absence
De prendre pour séjour notre maison des champs :
Fuyez la ville, et les amants,
Et leurs présents ;
L'invention en est damnable ;
Des machines d'Amour c'est la plus redoutable :
De tout temps le monde a vu Don
Etre le père d'abandon :
Déclarez-lui la guerre ; et soyez sourde, Argie,
A sa sœur la cajolerie.
Dès que vous sentirez approcher les blondins,
Fermez vite vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera ; je vous fais la maîtresse

De tout ce que le ciel m'a donné de richesse :
Tenez, voilà les clefs de l'argent, des papiers ;
Faites-vous payer des fermiers ;
Je ne vous demande aucun compte :
Suffit que je puisse sans honte
Apprendre vos plaisirs ; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux
Vous garderez entiers pour son retour de Rome :
C'en était trop pour le bon homme :
Hélas il permettrait tous plaisirs hors un point
Sans lequel seul il n'en est point.
Son épouse lui fit promesse solennelle
D'être sourde, aveugle, et cruelle ;
Et de ne prendre aucun présent :
Il la retrouverait au retour toute telle,
Qu'il la laissait en s'en allant
Sans nul vestige de galant.
Anselme étant parti, tout aussitôt Argie
S'en alla demeurer aux champs ;
Et tout aussitôt les amants
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya ; ces gens l'embarrassaient,
L'attiédissaient, l'affadissaient,
L'endormaient en contant leur flamme ;
Ils déplaisaient tous à la dame,
Hormis certain jeune blondin,
Bien fait, et beau par excellence ;
Mais qui ne put par sa souffrance
Amener à son but cet objet inhumain.
Son nom c'était Atis, son métier paladin :
Il ne plaignit en son dessein
Ni les soupirs ni la dépense.
Tout moyen par lui fut tenté :
Encor si des soupirs il se fut contenté !
La source en est inépuisable ;
Mais de la dépense c'est trop.
Le bien de notre amant s'en va le grand galop ;

Voilà notre homme misérable.
Que fait-il ? il s'éclipse, il part, il va chercher
Quelque désert pour se cacher.
En chemin il rencontre un homme,
Un manant, qui fouillant avecque son bâton,
Voulait faire sortir un serpent d'un buisson ;
Atis s'enquit de la raison.
C'est, reprit le manant, afin que je l'assomme.
Quand j'en rencontre sur mes pas,
Je leur fais de pareilles fêtes.
Ami, reprit Atis, laisse-le ; n'est-il pas
Créature de Dieu comme les autres bêtes ?
Il est à remarquer que notre paladin
N'avait pas cette horreur commune au genre humain
Contre la gent reptile, en toute son espèce ;
Dans ses armes il en portait ;
Et de Cadmus il descendait,
Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.
Force fut au manant de quitter son dessein.
Le serpent se sauva ; notre amant à la fin
S'établit dans un bois écarté, solitaire :
Le silence y faisait sa demeure ordinaire,
Hors quelque oiseau qu'on entendait,
Et quelque Echo qui répondait.
Là le bonheur et la misère
Ne se distinguaient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeait ce lieu peu fréquenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité.
Son amour l'y suivit ; et cette solitude
Bien loin d'être un remède à son inquiétude
En devint même l'aliment
Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle.
Retournons, ce dit-il, puisque c'est notre sort :
Atis il t'est plus doux encor
De la voir ingrate et cruelle,
Que d'être privé de ses traits,

Adieu ruisseaux, ombrages frais,
Chants amoureux de Philomèle ;
Mon inhumaine seule attire à soi mes sens ;
Eloigne de ses yeux je ne vois ni n'entends.
L'esclave fugitif se va remettre encore
En ses fers quoique durs, mais hélas trop chéris.
Il approchait des murs qu'une fée a bâtis,
Quand sur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du séjour de Téthys,
Une nymphe en habit de reine,
Belle, majestueuse, et d'un regard charmant
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant
Qui rêvait alors à sa peine.
Je veux, dit-elle, Aris que vous soyez heureux :
Je le veux, je le puis, étant Manto la fée
Votre amie et votre obligée ;
Vous connaissez ce nom fameux
Mantoue en tient le sien : jadis en cette terre
J'ai pose la première pierre
De ces murs, en durée égaux aux bâtiments
Dont Memphis voit le Nil laver les fondements.
La Parque est inconnue à toutes mes pareilles :
Nous opérons mille merveilles
Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir ;
Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir.
Toute l'infirmité de la nature humaine :
Nous devenons serpents un jour de la semaine.
Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine ?
C'était moi qu'un manant s'en allait assommer
Vous me donnâtes assistance :
Atis je veux pour récompense
Vous procurer la jouissance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir je vous donne assurance
Qu'avant qu'il soit deux jours de temps
Vous gagnerez par vos présents

Argie et tous ses surveillants.
Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde,
A pleines mains répandez l'or,
Vous n'en manquerez point, c'est pour vous le trésor
Que Lucifer me garde en sa grotte profonde.
Votre belle saura quel est notre pouvoir.
Même pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir
Faisant mille tours sur l'herbette ;
Et vous en pèlerin jouant de la musette
Me pourrez à ce son mener chez la beauté
Qui tient votre cœur enchanté.
Aussitôt fait que dit ; notre amant et la fée
Changent de forme en un instant :
Le voilà pèlerin chantant comme un Orphée,
Et Manto petit chien faisant tours et sautant.
Ils vont au château de la belle,
Valets et gens du lieu s'assemblent autour d'eux :
Le petit chien fait rage ; aussi fait l'amoureux ;
Chacun danse, et Guillot fait sauter Perronnelle
Madame entend ce bruit, et sa nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour
Le roi des épagneux, charmante créature,
Et vrai miracle de nature.
Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours :
Madame en fera ses amours ;
Car veuille ou non son maître, il faut qu'il le lui vende
S'il n'aime mieux le lui donner.
La nourrice en fait la demande.
Le pèlerin sans tant tourner
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose ;
Et voici ce qu'il lui propose :
Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins,
Il fournit à tous mes besoins :
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa patte entre mes mains fait tomber à l'instant

Au lieu de puces des pistoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant.
C'est un prodige enfin : Madame cependant
En a comme on dit la monnoie
Pourvu que j'aye cette joie
De coucher avec elle une nuit seulement
Favori sera sien dès le même moment.
La proposition surprit fort la nourrice.
Quoi Madame l'ambassadrice !
Un simple pèlerin ! Madame à son chevet
Pourrait voir un bourdon ! et si l'on le savait
Si cette même nuit quelque hôpital avait
Hébergé le chien et son maître !
Mais ce maître est bien fait, et beau comme le jour ;
Cela fait passer en amour
Quelque bourdon que ce puisse être.
Atis avait changé de visage et de traits.
On ne le connut pas, c'étaient d'autres attraits.
La nourrice ajoutait : A gens de cette mine
Comment peut-on refuser rien ?
Puis celui-ci possède un chien
Que le royaume de la Chine
Ne paierait pas de tout son or :
Une nuit de Madame aussi c'est un trésor.
J'avais oublié de vous dire
Que le drôle a son chien feignit de parler bas.
Il tombe aussitôt dix ducats,
Qu'a la nourrice offre le sire :
Il tombe encore un diamant.
Atis en riant le ramasse.
C'est, dit-il, pour Madame ; obligez-moi de grâce
De le lui présenter avec mon compliment.
Vous direz à Son Excellence
Que je lui suis acquis. La nourrice à ces mots
Court annoncer en diligence
Le petit chien et sa science,
Le pèlerin et son propos.

Il ne s'en fallut rien qu'Argie
Ne battît sa nourrice. Avoir l'effronterie
De lui mettre en l'esprit une telle infamie !
Avec qui ? si c'était encor le pauvre Atis !
Hélas, mes cruautés sont cause de sa perte.
Il ne me proposa jamais de tels partis.
Je n'aurais pas d'un roi cette chose soufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir,
Et d'un porte bourdon je la pourrais souffrir,
Moi qui suis une ambassadrice !
Madame, reprit la nourrice,
Quand vous seriez impératrice,
Je vous dis que ce pèlerin
A de quoi marchander, non pas une mortelle,
Mais la déesse la plus belle.
Atis votre beau paladin
Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.
Mais mon mari m'a fait jurer !
Eh quoi ? de lui garder la foi de mariage.
Bon jurer ? ce serment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait ? qui l'ira déclarer ?
Qui le saura ? j'en vois marcher tête levée,
Qui n'iraient pas ainsi, j'ose vous l'assurer,
Si sur le bout du nez tache pouvait montrer
Que telle chose est arrivée :
Cela nous fait-il empirer,
D'une ongle ou d'un cheveu ? non Madame il faut être
Bien habile pour reconnaître
Bouche ayant employé son temps et ses appas
D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire ;
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce sera toujours même affaire ;
Pour qui ménagez-vous les trésors de l'Amour ?
Pour celui qui je crois ne s'en servira guère ;
Vous n'aurez pas grand-peine à fêter son retour.
La fausse vieille sut tant dire,
Que tout se réduisit seulement à douter

Des merveilles du chien, et des charmes du sire :
Pour cela l'on les fit monter :
La belle était au lit encore.
L'univers n'eut jamais d'aurore
Plus paresseuse à se lever.
Notre feint pèlerin traverse la ruelle,
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des saints.
Son compliment parut galant et des plus fins :
Il surprit et charma la belle.
Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A Saint Jacques de Compostelle.
Cependant pour la régaler,
Le chien à son tour entre en lice.
On eût vu sauter Favori
Pour la dame et pour la nourrice,
Mais point du tout pour le mari.
Ce n'est pas tout ; il se secoue :
Aussitôt perles de tomber,
Nourrice de les ramasser,
Soubrettes de les enfiler,
Pèlerin de les attacher,
A de certains bras dont il loue
La blancheur et le reste ; Enfin il fait si bien
Qu'avant que partir de la place
On traite avec lui de son chien
On lui donne un baiser pour arrhes de la grâve
Qu'il demandait ; et la nuit vint ;
Aussitôt que le drôle tint
Entre ses bras madame Argie,
Il redevint Atis ; la dame en fut ravie ;
C'était avec bien plus d'honneur
Traiter Monsieur l'ambassadeur.
Cette nuit eut des sœurs, et même en très bon nombre
Chacun s'en aperçut ; car d'enfermer sous l'ombre
Une telle aise, le moyen ?
Jeunes gens font-ils jamais rien

Que le plus aveugle ne voie ?
A quelques mois de là le saint-père renvoie
Anselme avec force pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens et les honneurs pleuvaient sur sa personne.
De son vice gérant il apprend tous les soins :
Bons certificats des voisins :
Pour les valets, nul ne lui donne
D'éclaircissement sur cela.
Monsieur le juge interrogea
La nourrice avec les soubrettes
Sages personnes et discrètes.
Il n'en put tirer ce secret :
Mais comme parmi les femelles
Volontiers le diable se met,
Il survint de telles querelles,
La dame et la nourrice eurent de tels débats
Que celle-ci ne manqua pas
A se venger de l'autre, et déclarer l'affaire.
— Dût-elle aussi se perdre, il fallut tout conter.
D'exprimer jusqu'où la colère
Ou plutôt la fureur de l'époux put monter
Je ne tiens pas qu'il soit possible ;
Ainsi je m'en tairai : on peut par les effets
Juger combien Anselme était homme sensible.
Il choisit un de ses valets,
Le charge d'un billet, et mande que Madame
Vienne voir son mari malade en la cité :
La belle n'avait point son village quitté :
L'époux allait venait, et laissait là sa femme.
Il te faut en chemin écarter tous ses gens,
Dit Anselme au porteur de ces ordres pressants :
La perfide a couvert mon front d'ignominie.
Pour satisfaction je veux avoir sa vie.
Poignarde-la ; mais prends ton temps :
Tâche de te sauver : voilà pour ta retraite,
Prends cet or : si tu fais ce qu'Anselme souhaite,

Et punis cette offense-là,
Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.
Le valet va trouver Argie,
Qui par son chien est avertie.
Si vous me demandez comme un chien avertit,
Je crois que par la jupe il tire,
Il se plaint, il jappe, il soupire,
Il en veut à chacun ; pour peu qu'on ait d'esprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus ; et tout bas il apprit
Un tel péril à sa maîtresse.
Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien :
Reposez-vous sur moi ; j'en empêcherai bien
Ce valet à l'âme traîtresse.
Ils étaient en chemin, près d'un bois qui servait
Souvent aux voleurs de refuge :
Le ministre cruel des vengeances du juge
Envoie un peu devant le train qui les suivait ;
Puis il dit l'ordre qu'il avait.
La dame disparaît aux yeux du personnage
Manto la cache en un nuage.
Le valet étonné retourne vers l'époux,
Lui conte le miracle ; et son maître en courroux
Va lui-même à l'endroit. O prodige ! o merveille !
Il y trouve un palais de beauté sans pareille :
Une heure auparavant c'était un champ tout nu.
Anselme à son tour éperdu,
Admire ce palais bâti, non pour des hommes,
Mais apparemment pour des dieux :
Appartements dorés, meubles très précieux
Jardins et bois délicieux ;
On aurait peine à voir en ce siècle ou nous sommes
Chose si magnifique et si riante aux yeux.
Toutes les portes sont ouvertes ;
Les chambres sans hôte, et désertes ;
Pas une âme en ce Louvre ; excepté qu'à la fin
Un More très lippu, très hideux, très vilain,

S'offre aux regards du juge, et semble la copie
D'un Esope d'Ethiopie.
Notre magistrat l'ayant pris
Pour le balayeur du logis,
Et croyant l'honorer lui donnant cet office
Cher ami, lui dit-il, apprends-nous à quel dieu
Appartient un tel édifice ?
Car de dire un roi, c'est trop peu.
Il est à moi, reprit le More.
Notre juge à ces mots se prosterne, l'adore,
Lui demande pardon de sa témérité.
Seigneur, ajouta-t-il, que Votre Dêité
Excuse un peu mon ignorance.
Certes tout l'univers ne vaut pas la chevance
Que je rencontre ici. Le More lui répond :
Veux-tu que je t'en fasse un don ?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,
A certaine condition.
Je ne ris point ; tu pourras être
De ces lieux absolu seigneur,
Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.
... Entends-tu ce langage,
Et sais-tu quel est cet usage ?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connais l'échanson du monarque des dieux ?

ANSELME

Ganymède ?

LE MORE

Celui-là même.
Prends que je sois Jupin le monarque suprême ;
Et que tu sois le jouvenceau :
Tu n'es pas tout à fait si jeune ni si beau.

ANSELME

Ah Seigneur, vous raillez, c'est chose par trop sûre :

Regardez la vieillesse, et la magistrature.

LE MORE

Moi railler ? point du tout.

ANSELME

Seigneur.

LE MORE

Ne veux-tu point ?

ANSELME

Seigneur... Anselme ayant examiné ce point,
Consent à la fin au mystère.

Maudite amour des dons que ne fais-tu pas faire !

En page incontinent son habit est changé :

Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausses troussé :

La barbe seulement demeure au personnage.

L'enfant d'honneur Anselme avec cet équipage

Suit le More partout. Argie avait ouï

Le dialogue entier, en certain coin cachée.

Pour le More lippu, c'était Manto la fée,

Par son art métamorphosée,

Et par son art ayant bâti

Ce Louvre en un moment, par son art fait un page

Sexagénaire et grave. A la fin au passage

D'une chambre en une autre, Argie à son mari

Se montre tout d'un coup : Est-ce Anselme, dit-elle

Que je vois ainsi déguisé ?

Anselme ? il ne se peut ; mon oeil s'est abusé.

Le vertueux Anselme à la sage cervelle

Me voudrait-il donner une telle leçon ?

C'est lui pourtant. Oh oh, Monsieur notre barbon

Notre législateur, notre homme d'ambassade,

Vous êtes à cet âge homme de mascarade ?

Homme de ? la pudeur me défend d'achever.

Quoi ! vous jugez les gens à mort pour mon affaire,

Vous qu'Argie a pensé trouver
En un fort plaisant adultère !
Du moins n'ai-je pas pris un More pour galant :
Tout me rend excusable, Atis, et son mérite,
Et la qualité du présent.
Vous verrez tout incontinent
Si femme qu'un tel don à l'amour sollicité
Peut résister un seul moment.
More devenez chien. Tout aussitôt le More
Redevient petit chien encore.
Favori, que l'on danse. A ces mots, Favori
Danse, et tend la patte au mari.
Qu'on fasse tomber des pistoles ;
Pistoles tombent à foison :
Eh bien qu'en dites-vous ? sont — ce choses frivoles ?
C'est de ce chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maison.
Puis faites-moi trouver au monde une Excellence,
Une Altesse, une Majesté,
Qui refuse sa jouissance
A dons de cette qualité ;
Surtout quand le donneur est bien fait, et qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé.
En échange du chien l'on me voulait moi-même ;
Ce que vous possédez de trop je l'ai donné ;
Bien entendu Monsieur ; suis-je chose si chère ?
Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagère
Si je laissais aller tel chien à ce prix-là.
Savez-vous qu'il a fait le Louvre que voilà ?
Le Louvre pour lequel... mais oublions cela ;
Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
Moi qu'Atis seulement en ses lacs a fait choir ;
Je le donne à Lucrèce, et voudrais bien la voir
Des mêmes armes combattue.
Touchez là, mon mari ; la paix ; car aussi bien
Je vous défie ayant ce chien :
Le fer ni le poison pour moi ne sont à craindre :

Il m'avertit de tout ; il confond les jaloux ;
Ne le soyez donc point ; plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'assurer de nous
Anselme accorda tout : qu'eût fait le pauvre sire ?
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avait été page. Un tel cas étant tu,
Cocuage, s'il eût voulu,
Aurait eu ses franches coudées.
Argie en rendit grâce ; et compensations
D'une et d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.
Que devint le palais ? dira quelque critique.
Le palais ? que m'importe ? il devint ce qu'il put.
A moi ces questions ! suis-je homme qui se pique
D'être si régulier ? le palais disparut.
Et le chien ? le chien fit ce que l'amant voulut.
Mais que voulut l'amant ? censeur, tu m'importunes :
Il voulut par ce chien tenter d'autres fortunes.
D'une seule conquête est-on jamais content ?
Favori se perdait souvent ;
Mais chez sa première maîtresse
Il revenait toujours. Pour elle, sa tendresse
Devint bonne amitié. Sur ce pied, notre amant
L'allait voir fort assidûment.
Et même en l'accommodement
Argie à son époux fit un serment sincère
De n'avoir plus aucune affaire.
L'époux jura de son côté
Qu'il n'aurait plus aucun ombrage
Et qu'il voulait être fouetté
Si jamais on le voyait page.

Clymène

Il semblera d'abord au lecteur que la comédie que j'ajoute ici n'est pas en son lieu, mais s'il la veut lire jusqu'à la fin, il y trouvera un récit, non tout à fait tel que ceux de mes contes, et aussi qui ne s'en éloigne pas tout à fait. Il n'y a aucune distribution de scènes, la chose n'étant pas faite pour être représentée. **JDLF**

Personnages : **APOLLON, LES NEUF MUSES, ACANTE**

La scène est au Parnasse.

Apollon se plaignait aux neuf sœurs l'autre jour
De ne voir presque plus de bons vers sur l'amour.
Le siècle, disait-il, a gâté cette affaire :
Lui nous parler d'amour ! il ne la sait pas faire,
Ce qu'on n'a point au cœur, l'a-t-on dans ses écrits ?
J'ai beau communiquer de l'ardeur aux esprits ;
Les belles n'ayant pas disposé la matière,
Amour, et vers, tout est fort à la cavalière.
Adieu donc à beautés ; je garde mon emploi
Pour les surintendants sans plus, et pour le Roi.
Je viens pourtant de voir au bord de l'Hippocrène
Acante fort touché de certaine Clymène.
J'en sais qui sous ce nom font valoir leurs appas ;
Mais quant à celle-ci je ne la connais pas :
Sans doute qu'en province elle a passé sa vie.

ERATO

Sire, j'en puis parler ; c'est ma meilleure amie.
La province, il est vrai, fut toujours son séjour
Ainsi l'on n'en fait point de bruit en votre cour.

URANIE

Je la connais aussi.

APOLLON

Comment vous Uranie !

En ce cas Terpsichore, Euterpe, et Polymnie,
Qui n'ont pas des emplois du tout si relevés,
N'en apprendront encor plus que vous n'en savez.

POLYMNIE

Oui Sire, nous pouvons vous en parler chacune.

APOLLON

Si ma prière n'est aux Muses importune,
Devant moi tour à tour chantez cette beauté ;
Mais sur de nouveaux tons, car je suis dégoûté.
Que chacune pourtant suive son caractère.

EUTERPE

Sire, nous nous savons toutes neuf contrefaire :
Pour si peu laissez-nous libres sur ce point-là.

APOLLON

Commencez donc Euterpe, ainsi qu'il vous plaira.

EUTERPE

Que ma compagne m'aide ; et puis en dialogue
Nous vous ferons entendre une espèce d'églogue.

APOLLON

Terpsichore aidez-la : mais surtout évitez
Les traits que tant de fois l'églogue a répétés :
Il me faut du nouveau, n'en fût-il point au monde.

TERPSICHORE

Je m'en vais commencer ; qu'Euterpe me réponde.
Quand le soleil a fait le tour de l'univers,

Ce n'est point d'avoir vu cent chefs-d'œuvre divers,
Ni d'en avoir produit, qu'a Téthys il se vante ;
Il dit : J'ai vu Clymène, et mon âme est contente.

EUTERPE

L'Aurore vous veut voir ; Clymène montrez-vous :
Non, ne bougez du lit ; le repos est trop doux :
Tantôt vous paraîtrez vous-même une autre Aurore ;
Mais ne vous pressez point, dormez dormez encore.

TERPSICHORE

Au gré de tous les yeux Clymène a des appas :
Un peu de passion est ce qu'on lui souhaite :
Pour de l'amitié seule, elle n'en manque pas :
Cinq ou six grains d'amour, et Clymène est parfaite.

EUTERPE

L'amour, à ce qu'on dit, empêche de dormir
— S'il a quelque plaisir il ne l'a pas sans peine :
Voyez la tourterelle, entendez-la gémir,
Vous vous garderez bien de condamner Clymène.

TERPSICHORE

Vénus depuis longtemps est de mauvaise humeur.
Clymène lui fait ombre ; et Vénus ayant peur
D'être mise au-dessous d'une beauté mortelle,
Disait hier à son fils : Mais la croit-on si belle ?
Et oui oui, dit l'Amour, je vous la veux montrer.

APOLLON

Vous sortez de l'églogue.

EUTERPE

Il nous y faut rentrer.
Amour en quatre parts divise son empire :
Acante en fait moitié, ses rivaux plus d'un quart :
Ainsi plus des trois quarts pour Clymène soupire :

Les autres belles ont le reste pour leur part.

TERPSICHORE

Tout ce que peut avoir un cœur d'indifférence
Clymène le témoigne : elle en a destiné
Les trois quarts pour Acante ; heureux dans sa souffrance
S'il voit qu'à ses rivaux le reste soit donné.

EUTERPE

Ne vous semble-t-il pas que nos bois reverdissent,
Depuis que nous chantons un si charmant objet ?

TERPSICHORE

Oiseaux, hommes, et dieux, que tous chantres choisissent
Désormais en leurs sons Clymène pour sujet.

EUTERPE

Pour elle le Printemps s'est habillé de roses.

TERPSICHORE

Pour elle les Zéphyrs en parfument les airs

EUTERPE

Et les oiseaux pour elle y joignent leurs concerts.
Régnez belle, régnez sur tant d'aimables choses

TERPSICHORE

Aimez, Clymène. aimez ; rendez quelqu'un heureux
Votre règne en aura plus d'appas pour vous-même.

EUTERPE

En ce nombre d'amants qui voulez-vous qu'elle aime ?

TERPSICHORE

Acante.

EUTERPE

Et pourquoi lui ?

TERPSICHORE

C'est le plus amoureux.
Sire êtes-vous content ?

APOLLON

Assez. Que Melpomène
Sur un ton qui nous touche introduise Clymène
Vous Thalie, il vous faut contrefaire un amant,
Qui ne veut point borner son amoureux tourment.

MELPOMENE

Mes sœurs je suis Clymène.

THALIE

Et moi je suis Acante.

APOLLON

Fort bien ; nous écoutons ; remplissez notre attente.

CLYMENE

Acante vous perdez votre temps et vos soins.
Voulez-vous qu'on vous aime, aimez-nous un peu moins
Otez ce mot d'amour ; c'est ce qu'on vous conseille.

ACANTE

Que je l'ôte ! est-il rien de si doux à l'oreille ?
Quoi de vous adorer Acante cesserait ?
Contre sa passion il vous obéirait ?
Ah laissez-lui du moins son tourment pour salaire.
Suis-je si dangereux ? hélas non ; si j'espère
Ce n'est plus d'être aimé : tant d'heur ne m'est point dû.
Je l'avais jusqu'ici follement prétendu.
Mourir en vous aimant est toute mon envie.
Mon amour m'est plus cher mille fois que la vie.
Laissez-moi mon amour, Madame, au nom des dieux.

CLYMENE

Toujours ce mot ! toujours !

ACANTE

Vous est-il odieux ?

Que de belles voudraient n'en entendre point d'autre !

Il charme également votre sexe et le nôtre

Seule vous le fuyez : mais ne s'est-il point vu

Quelque temps ou peut-être il vous a moins déplu ?

CLYMENE

L'Amour, je le confesse, a traversé ma vie :

C'est ce qui malgré moi me rend son ennemie :

Après un tel aveu je ne vous dirai pas

Que votre passion est pour moi sans appas ;

Et que d'aucun plaisir je ne me sens touchée

Lorsqu'à tant de respect je la vois attachée.

Aussi peu vous dirai-je, Acante, écoutez bien,

Que par vos qualités vous ne méritez rien.

Je les sais, je les vois, j'y trouve de quoi plaire :

Que sert-il d'affecter le titre de sévère ?

Je ne me vante pas d'être sage à ce point

Qu'un mérite amoureux ne m'embarrasse point.

Vouloir bannir l'amour, le condamner, s'en plaindre,

Ce n'est pas le haïr, Acante, c'est le craindre.

Des plus sauvages cœurs il flatte le désir.

Vous ne l'ôterez point sans m'ôter du plaisir.

Nous y perdrons tous deux : quand je vous le conseille,

Je me fais violence, et prête encor l'oreille.

Ce mot renferme en soi je ne sais quoi de doux,

Un son qui ne déplaît à pas une de nous.

Mais trop de mal le suit.

ACANTE

Je m'en charge, Madame :

Ce mal est pour moi seul ; j'en garantis votre âme.

CLYMENE

Qui vous croirait, Acante, aurait un bon garant.
Mais non, je connais trop qu'Amour n'est qu'un tyran
Un ennemi public, un démon pour mieux dire.

ACANTE

Il ne l'est pas pour vous ; cela vous doit suffire :
Jamais il ne vous peut avoir cause d'ennui :
Vous en prenez un autre assurément pour lui.
S'il a quelques douceurs, elles sont pour les belles,
Et pour nous les soucis et les peines cruelles.
Vous n'éprouvez jamais ni dédain, ni froideur :
Quant à nous, c'est souvent le prix de notre ardeur.
Trop de zèle nous nuit.

CLYMENE

Et pourquoi donc, Acante,
Ne modérez-vous pas cette ardeur violente ?
Aimez-vous mieux souffrir contre mon propre gré,
Que si m'obéissant vous étiez bien traité ?
Je vous rendrais heureux.

ACANTE

Selon votre manière ;
Du bonheur d'un ami, d'un parent ou d'un frère ;
Que sais-je ? de chacun : car vous savez qu'on peut
Faire ainsi des heureux autant que l'on en veut.

CLYMENE

Non, non, j'aurais pour vous beaucoup plus de tendresse
Vous verriez à quel point Clymène s'intéresse
Pour tout ce qui vous touche.

ACANTE

Et pour moi-même aussi.

CLYMENE

Quelle distinction mettez-vous en ceci ?

ACANTE

Très grande : mais laissons à part la différence :
Aussi bien je craindrais de commettre une offense
Si j'avais entrepris de prouver contre vous
Qu'autre chose est d'aimer nos qualités ou nous.
Je vous dirai pourtant que mon amour extrême
A pour premier objet votre personne même
Tout m'en semble charmant ; elle est telle qu'il faut
Mais pour vos qualités, j'y trouve du défaut.

CLYMENE

Dites-nous quel il est afin qu'on s'en corrige.

ACANTE

Vous n'aimez point l'Amour ; vous le haïssez dis-je,
Ce dieu près de votre âme a perdu tout crédit.

CLYMENE

Je ne hais point l'Amour, je vous l'ai déjà dit :
Je le crains seulement ; et serais plus contente
Si vous vouliez changer votre ardeur véhémence ;
En faire une amitié ; quelque chose entre deux
Un peu plus que ce n'est quand un cœur est sans feux
Moins aussi que l'état ou le vôtre se treuve.

ACANTE

Tout de bon ; voulez-vous que j'en fasse l'épreuve ?
Que demain j'aime moins, et moins le jour d'après ;
Diminuant toujours, encor que vos attraits
Augmentent en pouvoir ? le voulez-vous Madame?

CLYMENE

Oui, puisque je l'ai dit.

ACANTE

L'avez-vous dit dans l'âme?

CLYMENE

Il faut bien.

ACANTE

Songez-y ; voyez si votre esprit
Pourra voir ce déchet sans un secret dépit.
Peu de femmes feraient des vœux pareils aux vôtres.

CLYMENE

Acante, je suis femme aussi bien que les autres :
Mais je connais l'Amour : c'est assez ; j'ai raison
D'en combattre en mon cœur l'agréable poison.
Voulez-vous procurer tant de mal à Clymène ?
Vous l'aimez, dites-vous, et vous cherchez sa peine.
N'allez point m'alléguer que c'est plaisir pour nous.
Loin, bien loin tels plaisirs ; le repos est plus doux :
Mon cœur s'en défendra : je vous permets de croire
Que je remporterai malgré moi la victoire.

APOLLON

Voilà du pathétique assez pour le présent :
Sur le même sujet donnez-nous du plaisant

MELPOMENE

Qui ferons-nous parler?

APOLLON

Acante et sa maîtresse.

MELPOMENE

Sire, il faudrait avoir pour cela plus d'adresse.
Rendre Acante plaisant ! c'est un trop grand dessein.

APOLLON

Il est fou, c'est déjà la moitié du chemin.

THALIE

Mais il l'est dans l'excès.

APOLLON

Tant mieux ; j'en suis fort aise ;
Nous le demandons tel ; je ne vois rien qui plaise
En matière d'amour comme les gens outrés.
Mille exemples pourraient vous en être montrés.

MELPOMENE

Nous obéissons donc. Tu te souviens, Thalie,
D'un matin où Clymène en son lit endormie
Fut au bruit d'un soupir éveillée en sursaut,
Et se mit contre Acante en colère aussitôt,
Sans le voir, croyant même avoir fermé la porte :
Mais qui pouvait que lui soupirer de la sorte ?
Vraiment vous l'entendez avecque vos hélas,
Dit la belle, apprenez à soupirer plus bas.
Il eut beau s'excuser sur l'ardeur de son zèle.
Une forge ferait moins de bruit, reprit-elle,
Que votre cœur n'en fait : ce sont tous ses plaisirs.
Si je tourne le pied, matière de soupirs,
Je ne vous vois jamais qu'en un chagrin extrême.
C'est bien pour m'obliger à vous aimer de même.

ACANTE

Je ne le prétends pas.

CLYMENE

Soyez-vous sur ce lit.

ACANTE

Moi?

CLYMENE

Vous ; sans répliquer.

ACANTE

Souffrez...

CLYMENE

C'est assez dit.

Là ; je vous veux voir là.

ACANTE

Madame.

CLYMENE

Là, vous dis-je

Voyez qu'il a de mal ; sa maîtresse l'oblige

A s'asseoir sur un lit ; quelle peine pour lui ;

Savez-vous ce que c'est, je veux rire aujourd'hui.

Point de discours plaintifs : bannissez, je vous prie,

Ces soupirs à la voix du sommeil ennemie.

Témoignez, s'il se peut, votre amour autrement.

Mais que veut cette main qui s'en vient brusquement

ACANTE

C'est pour vous obéir et témoigner mon zèle.

CLYMENE

L'obéissance en est un peu trop ponctuelle ;

Nous vous en dispensons ; Acante, soyez coï.

Si bien donc que votre âme est tout en feu pour moi?

ACANTE

Tout en feu.

CLYMENE

Vous n'avez ni cesse ni relâche?

ACANTE

Aucune.

CLYMENE

Toujours pleurs, soupirs comme à la tâche?

ACANTE

Toujours soupirs et pleurs.

CLYMENE

J'en veux avoir pitié.

Allez, je vous promets.

ACANTE

Et quoi?

CLYMENE

De l'amitié.

ACANTE

Ah Madame, faut-il railler d'un misérable!

CLYMENE

Vous reprenez toujours votre ton lamentable.

Oui, je vous veux aimer d'amitié malgré vous ;

Mais si sensiblement que je n'aie, entre nous,

De là jusqu'à l'amour rien qu'un seul pas à faire.

ACANTE

Et quand le ferez-vous ce pas si nécessaire?

CLYMENE

Jamais.

ACANTE

Reprenez donc l'offre de votre cœur.

CLYMENE

Vous en aurez regret ; il a de la douceur.
Vous feriez beaucoup mieux d'éprouver ses largesses.
Je baise mes amis, je leur fais cent caresses.
A l'égard des amants, tout leur est refusé.

ACANTE

Je ne veux point du tout, Madame, être baisé.
Vous riez?

CLYMENE

Le moyen de s'empêcher de rire ?
On veut baiser Acante ; Acante se retire.

ACANTE

Et le pourriez-vous voir traiter de son amour
Pour un simple baiser, souvent froid, toujours court?

CLYMENE

On redouble en ce cas.

ACANTE

Oui d'autres que Clymène.

CLYMENE

Eprouvez-le.

ACANTE

De quoi vous mettez-vous en peine?

CLYMENE

Moi ? de rien

ACANTE

Cependant je vois qu'en votre esprit
Le refus de vos dons jette un secret dépit.

CLYMENE

Il est vrai, ce refus n'est pas fort à ma gloire.
Dédaigner mes baisers ! cela se peut-il croire ?
Acante, je le vois, n'est pas fin à demi ;
Il devait aujourd'hui promettre d'être ami ;
Demain il eût repris son premier personnage.

ACANTE

Et Clymène aurait pu souffrir ce badinage ?
Un baiser n'aurait pas irrité ses esprits ?

CLYMENE

Qu'importe ? L'on s'apaise ; et c'est autant de pris.
Vous en pourriez déjà compter une douzaine

ACANTE

Madame, c'en est trop : à quoi bon tant de peine ?
Pour douze d'amitié, donnez m'en un d'amour.

CLYMENE

C'est perdre doublement ; je le rendrai trop court.

ACANTE

Mais Madame voyons.

CLYMENE

Mais Acante, vous dis-je,
L'amitié seulement à ces faveurs m'oblige.

ACANTE

Et bien je consens d'être ami pour un moment.

CLYMENE

Sous la peau de l'ami je craindrais que l'amant
Ne demeurât caché pendant tout le mystère.
L'heure sonne, il est tard ; n'avez-vous point affaire ?

ACANTE

Non, et quand j'en aurais, ces moments sont trop doux.

CLYMENE

Je me veux habiller ; adieu, retirez-vous.

APOLLON

Vous finissez bien tôt?

MELPOMENE

Point trop pour des pucelles.

Ces discours leur siéent mal, et vous vous moquez d'elles.

APOLLON

Moi me moquer ? pourquoi ? j'en ouïs l'autre jour
Deux de quinze ans parler plus savamment d'amour.
Ce que sur vos amants je trouverais à dire,
C'est qu'ils pleuraient tantôt, et vous les faites rire.
De l'air dont ils se sont tout à l'heure expliqués,
Ce ne sauraient être eux s'ils ne se sont masqués.

MELPOMENE

Vous vouliez du plaisant ; comment eût-on pu faire?

APOLLON

J'en voulais, il est vrai ; mais dans leur caractère.

THALIE

Sire, Acante est un homme inégal à tel point,
Que d'un moment à l'autre on ne le connaît point ;
Inégal en amour, en plaisir, en affaire ;
Tantôt gai, tantôt triste ; un jour il désespère ;
Un autre jour il croit que la chose ira bien.
Pour vous en parler franc, nous n'y connaissons rien
Clymène aime à railler : toutefois quand Acante
S'abandonne aux soupirs, se plaint, et se tourmente,
La pitié qu'elle en a lui donne un sérieux

Qui fait que l'amitié n'en va souvent que mieux.

APOLLON

Clio, divertissez un peu la compagnie.

CLIO

Sire me voilà prête.

APOLLON

Il me prend une envie
De goûter de ce genre où Marot excellait.

CLIO

Eh bien, Sire, il vous faut donner un triolet.

APOLLON

C'est trop ! vous nous deviez proposer un distique !
Au reste n'allez pas chercher ce style antique
Dont à peine les mots s'entendent aujourd'hui.
Montez jusqu'à Marot, et point par-delà lui.
Même son tour suffit.

CLIO

J'entends : il reste, Sire,
Que Votre Majesté seulement daigne dire
Ce qu'il lui plaît, ballade, épigramme, ou rondeau.
J'aime fort les dizains.

APOLLON

En un sujet si beau
Le dizain est trop court ; et vu votre matière
La ballade n'a point de trop ample carrière.

CLIO

Je pris de loin Clymène l'autre fois
Pour une Grâce en ses charmes nouvelle
Grâce s'entend, la première des trois ;

J'eusse autrement fait tort à cette belle ;
Puis approchant et frottant ma prunelle,
Je me repris ; et dis soudainement
Voilà Vénus ; c'est elle assurément :
Non, je me trompe, et mon œil se mécompte,
Cyprine là ? je faille lourdement ;
Telle n'est point la reine d'Amathonte.
Voyons pourtant ; car chacun d'une voix
En fait d'appas prend Vénus pour modèle.
Je me mis lors à compter par mes doigts
Tous les attraits de la gente pucelle ;
Afin de voir si ceux de l'immortelle
Y cadreraient, à peu près seulement
Mais le moyen ? je n'y vins nullement,
Trouvant ici beaucoup plus que le compte :
Qu'est ceci, dis-je, et quel enchantement ?
Telle n'est point la reine d'Amathonte.
Acante vint tandis que je comptois :
Cette beauté le fit asseoir près d'elle ;
J'entendis tout ; les Zéphyrs étaient cois.
Plus de cent fois il l'appela cruelle,
Inexorable, a l'Amour trop rebelle ;
Et le surplus que dit un pauvre amant.
Clymène oyait cela négligemment.
Le mot d'amour lui donnait quelque honte.
Si de ce dieu la chronique ne ment,
Telle n'est point la reine d'Amathonte
Ne recours plus, Acante, au changement.
Loin de trouver en ce bas élément
Quelque autre objet qui ta dame surmonte,
Dans les palais qui sont au firmament
Telle n'est point la reine d'Amathonte.

APOLLON

Votre tour est venu, Calliope, essayez
Un de ces deux chemins qu'aux auteurs ont frayés
Deux écrivains fameux ; je veux dire Malherbe

Qui louait ses héros en un style superbe
Et puis maître Vincent qui même aurait loué
Proserpine et Pluton en un style enjoué.

CALLIOPE

Sire, vous nommez là deux trop grands personnages
Le moyen d'imiter sur-le-champ leurs ouvrages?

APOLLON

Il faut que je me sois sans doute expliqué mal ;
Car vouloir qu'on imite aucun original
N'est mon but, ni ne doit non plus être le vôtre ;
Hors ce qu'on fait passer d'une langue en une autre
C'est un bétail servile et Sot à mon avis
Que les imitateurs ; on dirait des brebis
Qui n'osent avancer qu'en suivant la première,
Et s'iraient sur ses pas jeter dans la rivière.
Je veux donc seulement que vous nous fassiez voir,
En ce style où Malherbe a montré son savoir,
Quelque essai des beautés qui sont propres à l'ode,
Ou si ce genre-là n'étant plus à la mode,
Et demandant d'ailleurs un peu trop de loisir,
L'autre vous semble plus selon votre désir,
Vous louiez galamment la maîtresse d'Acante,
Comme maître Vincent dont la plume élégante
Donnait à son encens un goût exquis et fin
Que n'avait pas celui qui partait d'autre main.

CALLIOPE

Je vais, puisqu'il vous plaît, hasarder quelque stance.
Si je débute mal, imposez-moi silence.

APOLLON

Calliope manquer?

CALLIOPE

Pourquoi non ? très souvent

L'ode est chose pénible ; et surtout dans le grand.
Toi qui soumetts les dieux aux passions des hommes,
Amour, souffriras-tu qu'en ce siècle où nous sommes
Clymène montre un coeur insensible à tes coups ?
Cette belle devrait donner d'autres exemples :
Tu devrais l'obliger pour l'honneur de tes temples
D'aimer ainsi que nous.

URANIE

Les Muses n'aiment pas.

CALLIOPE

Et qui les en soupçonne ?
Ce nous n'est pas pour nous ; je parle en la personne
Du sexe en général, des dévotes d'Amour.

APOLLON

Calliope a raison ; quelle achève à son tour.

CALLIOPE

J'en demeurerai là, si vous l'agréez, Sire.
On m'a fait oublier ce que je voulais dire.

APOLLON

A vous donc Polymnie ; entrez en lice aussi.

POLYMNIE

Sur quel ton ?

APOLLON

Je vois bien que sur ce dernier-ci
L'on ne réussit pas toujours comme on souhaite.
Calliope a bien fait d'user d'une défaite.
Cette interruption est venue à propos.
C'est pourquoi choisissez des tons un peu moins hauts.
Horace en a de tous, voyez ceux qui vous duisent.
J'aime fort les auteurs qui sur lui se conduisent

Voilà les gens qu'il faut à présent imiter.

POLYMNIE

C'est bien dit, si cela pouvait s'exécuter :
Mais avons-nous l'esprit qu'autrefois à cet homme
Nous savions inspirer sur le déclin de Rome ?
Tout est trop fort déchu dans le sacré vallon.

APOLLON

J'en conviens, jusque même au métier d'Apollon
Il n'est rien qui n'empire, hommes, dieux ; mais que faire ?
Irons-nous pour cela nous cacher et nous taire ?
Je ne regarde pas ce que j'étais jadis,
Mais ce que je serai quelque jour si je vis
Nous vieillissons enfin, tout autant que nous sommes
De dieux nés de la Fable, et forgés par les hommes.
Je prévois par mon art un temps, où l'univers
Ne se souciera plus ni d'auteurs, ni de vers.
Où vos divinités périront, et la mienne.
Jouons de notre reste avant que ce temps vienne.
C'est à vous Polymnie à nous entretenir

POLYMNIE

Je songeais aux moyens qu'il me faudrait tenir.
A peine en rencontré — je un seul qui me contente.
Ceci vous plairait-il ? je fais parler Acante.
Qu'une belle est heureuse ! et que de doux moments,
Quand elle en sait user, accompagnent sa vie !
D'un côté le miroir, de l'autre les amants,
Tout la loue ; est-il rien de si digne d'envie ?
La louange est beaucoup ; l'amour est plus encore :
Quel plaisir de compter les cœurs dont on dispose !
L'un meurt, L'autre soupire. et l'autre en son transport
Languit et se consume ; est-il plus douce chose !
Clymène, usez-en bien : vous n'aurez pas toujours
Ce qui vous rend si fière, et si fort redoutée :
Charon vous passera sans passer les Amours :

Devant ce temps-là même ils vous auront quittée.
Vous vivrez plus longtemps encore que vos attraits :
Je ne vous réponds pas alors d'être fidèle :
Mes désirs languiront aussi bien que vos traits
L'amant se sent déchoir aussi bien que la belle.
Quand voulez-vous aimer que dans votre printemps ?
Gardez-vous bien surtout de remettre à l'automne
L'hiver vient aussitôt : rien n'arrête le temps :
Clymène hâtez-vous ; car il n'attend personne.
Sire je m'en tiens là : bien ou mal il suffit :
La morale d'Horace et non pas son esprit
Se peut voir en ces vers.

APOLLON

Erato que veut dire
Que vous qui d'ordinaire aimez si fort à rire
Demeurez taciturne, et laissez tout passer?

ERATO

Je rêvais, puisqu'il faut, Sire, le confesser.

APOLLON

Sur quoi?

ERATO

Sur le débat qui s'est ému naguère.

APOLLON

Savoir si vous aimez?

ERATO

Autrefois j'étais fière
Quand on disait que non ; qu'on me vienne aujourd'hui
Demander aimez-vous, je répondrai que oui.

APOLLON

Pourquoi?

ERATO

Pour éviter le nom de Précieuse.

APOLLON

Si cette qualité vous paraît odieuse,
Du vœu de chasteté l'on vous dispensera.
Choisissez un galant.

ERATO

Non pas Sire cela.
Je veux un peu d'hymen pour colorer l'affaire.

APOLLON

Un peu d'hymen est bon.

ERATO

J'en veux, et n'en veux guère

APOLLON

Vous vous marierez donc ainsi qu'au temps jadis
Oriane épousa Monseigneur Amadis?

ERATO

Oui Sire.

APOLLON

La méthode en effet en est bonne.
Mais encore avec qui ? car je ne vois personne
Qui veuille dans l'Olympe à l'hymen s'arrêter :
Les Sylvains ne sont pas des gens pour vous tenter.

ERATO

Je prendrais un auteur

APOLLON

Un auteur ? vous déesse ?

Aux auteurs Erato pourrait mettre la presse ?
Ce n'est pas votre fait pour plus d'une raison.
Rarement un auteur demeure à la maison.

ERATO

Justement cela qui m'en plaît davantage.

APOLLON

Nous nous entretiendrons de votre mariage
A fond une autre fois. Cependant chantez-nous
Non pas du sérieux, du tendre, ni du doux
Mais de ce qu'en français on nomme bagatelle ;
Un jeu dont je voudrais Voiture pour modèle.
Il excelle en cet art : Maître Clément et lui
S'y prenaient beaucoup mieux que nos gens d'aujourd'hui.

ERATO

Sire, j'en ai perdu peu s'en faut l'habitude ;
Et ce genre est pour moi maintenant une étude.
Il y faut plus de temps que le monde ne croit.
Agréez, en la place, un dizain.

APOLLON

Dizain soit.

ERATO

Mais n'est-ce point assez célèbre notre belle ?
Quand j'aurai dit les jeux, les ris, et la séquelle
Les grâces, les amours, voilà fait à peu près.

APOLLON

Vous pourrez dire encor les charmes, les attraits,
Les appas.

ERATO

Et puis quoi?

APOLLON

Cent et cent mille choses.
Je ne vous ai compté ni les lis ni les roses.
On n'a qu'à retourner seulement ces mots-là.

ERATO

La satire en fournit bien d'autres que cela.
Pour un trait de louange. il en est cent de blâme.

APOLLON

Et bien blâmez Clymène à qui d'aucune flamme
On ne peut désormais inspirer le désir.

ERATO

Ce sujet est traité ; l'on vient de s'en saisir ;
Il a servi de thèse à ma sœur Polymnie.

APOLLON

Cela ne vous fait rien ; la chose est infinie ;
Toujours notre cabale y trouve à regratter,

ERATO

Sire puisqu'il vous plaît je m'en vais le tenter.
Ma sœur m'excusera si j'enchéris sur elle.

POLYMNIE

Voilà bien des façons pour une bagatelle.

ERATO

C'est qu'elle est de commande.

APOLLON

Et que coûte un dizain?

ERATO

Tout coûte : il faut pourtant que je me mette en train.

Clymène a tort : je suis d'avis qu'elle aime
Notre vassal dès demain au plus tard,
Dès aujourd'hui, dès ce moment-ci même :
Le temps d'aimer n'a si petite part
Qui ne soit chère ; et surtout quand on treuve
Un bon amant, un amant à l'épreuve.
Je sais qu'il est des amants à foison ;
Tout en fourmille ; on n'en saurait que faire ;
Mais cent méchants n'en valent pas un bon ;
Et ce bon-là ne se rencontre guère.

APOLLON

Il ne nous reste plus qu'Uranie, et c'est fait.
Mais quand j'y pense bien, je trouve qu'en effet
Tant de louange ennuie ; et surtout quand on loue
Toujours le même objet : enfin je vous avoue
Que pour peu que durât l'éloge encor de temps
Vous me verriez bailler. Comment peuvent les gens
Entendre sans dormir une oraison funèbre ?
Il n'est panégyriste au monde si célèbre
Qui ne soit un Morphée à tous ses auditeurs.
Uranie, il vous faut reposer vos douceurs :
Aussi bien qui pourrait mieux parler de Clymène
Que l'amoureux Acante ? allons vers l'Hippocrène ;
Nous l'y rencontrerons encore assurément.
Ce nous sera sans doute un divertissement.
La solitude est grande autour de ces ombrages.
Que vous semble ? on croirait au nombre des ouvrages
Et des compositeurs (car chacun fait des vers)
Qu'il nous faudrait chercher un mont dans l'univers,
Non pas double mais triple, et de plus d'étendue
Que l'Atlas, cependant ma cour est morfondue ;
Je ne rencontre ici que deux ou trois mortels,
Encor très peu dévots à nos sacrés autels.
Cherchez-en la raison dans les Cieux, Uranie.

URANIE

Sire, il n'est pas besoin ; et sans l'astrologie
Je vous dirai d'où vient ce peu d'adorateurs.
Il est vrai que jamais on n'a vu tant d'auteurs ;
Chacun forge des vers ; mais pour la poésie,
Cette princesse est morte, aucun ne s'en soucie.
Avec un peu de rime on va vous fabriquer
Cent versificateurs en un jour sans manquer.
Ce langage divin, ces charmantes figures,
Qui touchaient autrefois les âmes les plus dures,
Et par qui les rochers et les bois attirés
Tressaillaient à des traits de l'Olympe admirés,
Cela, dis-je n'est plus maintenant en usage.
On vous méprisé, et nous, et ce divin langage.
Qu'est-ce, dit-on ? des vers ; suffit, le peuple y court
Pourquoi venir chercher ces traits en notre cour ?
Sans cela l'on parvient à l'estime des hommes.

APOLLON

Vous en parlez très bien. Mais qu'entends-je ? nous sommes
Auprès de l'Hippocrène : Acante assurément
S'entretient avec elle : écoutons un moment :
C'est lui, j'entends sa voix.

ACANTE

Zéphyrs de qui l'haleine
Portait à ces Echos mes soupirs et ma peine
Je viens de vous conter son succès glorieux.
Portez en quelque chose aux oreilles des dieux.
Et toi mon bienfaiteur, Amour, par quelle offrande
Pourrai-je reconnaître une faveur si grande ?
Je te dois des plaisirs compagnons des autels,
Des plaisirs trop exquis pour de simples mortels.
O vous qui visitez quelquefois cet ombrage
Nourrissons des neuf Sœurs...

APOLLON

Sans doute il n'est pas sage :

Sachons ce qu'il veut dire. Acante.

ACANTE, parlant seul.

Adorez-moi

Car si je ne suis dieu, tout au moins je suis roi.

ERATO

Acante.

CLIO

D'aujourd'hui pensez-vous qu'il réponde ?

Quand une rêverie agréable et profonde

Occupe son esprit, on a beau lui parler.

ERATO

Quand je m'enrhumerais à force d'appeler

Si faut-il qu'il entende : Acante.

ACANTE

Qui m'appelle?

ERATO

C'est votre bonne amie Erato.

ACANTE

Que veut-elle?

ERATO

Vous le saurez ; venez.

ACANTE

Dieux ! je vois Apollon.

Sire, pardonnez-moi ; dans le sacré vallon

Je ne vous croyais pas.

APOLLON

Levez-vous ; et nous dites

Quelles sont ces faveurs soit grandes ou petites
Dont le fils de Vénus a payé vos tourments.

ACANTE

Sire, pour obéir à vos commandements,
Hier au soir je trouvai l'Amour près du Parnasse :
Je pense qu'il suivait quelque Nymphé à la trace.
D'aussi loin qu'il me Vit : Acante, approchez-vous,
Cria-t-il : j'obéis. II me dit d'un ton doux :
Vos vers ont fait valoir mon nom et ma puissance :
Vous ne chantez que moi : je veux pour récompense
Dès demain sans manquer obtenir du destin
Qu'il vous fasse trouver Clymène le matin
Dans son lit endormie, ayant la gorge nue,
Et certaine beauté que depuis peu j'ai vue.
Sans dire quelle elle est. il suffit que l'endroit
M'a fort plu ; vous verrez si c'est à juste droit.
Vous êtes connaisseur. Au reste en habile homme
Usez de la faveur que vous fera le somme.
C'est à vous de baiser ou la bouche, ou le sein,
Ou cette autre beauté : même j'ai fait dessein
D'en parler à Morphée, afin qu'il vous procure
Assez de temps pour mettre à profit l'aventure
Vous ne pourrez baiser qu'un des trois seulement ;
Ou le sein, ou la bouche, ou cet endroit charmant.

ERATO

Ne nous le nommez pas, afin que je devine.

ACANTE

Je vous le donne en deux.

ERATO

C'est... c'est je m'imagine...

ACANTE

Quoi?

ERATO

Le bras entier.

ACANTE

Non.

ERATO

Le pied.

ACANTE

Vous l'avez dit.

Je l'ai vu, dit l'Amour ; il est sans contredit
Plus blanc de la moitié que le plus blanc ivoire.
Clymène s'éveillant, comme vous pouvez croire,
Voudra vous témoigner d'abord quelque courroux :
Mais je serai présent et rabattrai les coups :
Le sort et moi rendrons mouton votre tigresse.
Amour n'a pas manqué de tenir sa promesse.
Ce matin j'ai trouvé Clymène dans le lit.
Sire, jusqu'à demain je n'aurais pas décrit
Ses diverses beautés. Une couleur de roses
Par le somme appliquée avait entre autres choses
Rehaussé de son teint la naïve blancheur.
Ses lis ne laissaient pas d'avoir de la fraîcheur.
Elle avait le sein nu : je n'ai point de parole
Quoique dès ma jeunesse instruit dans cette école
Pour vous bien exprimer ce double mont d'attraits.
Quand j'aurais là-dessus épuisé tous les traits,
Et fait pour cette gorge une blancheur nouvelle
Encor n'auriez-vous pas ce qui la rend si belle
La descente, le tour, et le reste des lieux
Qui pour lors m'ont fait roi (j'entends roi par les yeux
Car mes mains n'ont point eu de part à cette joie).
Le sort à mes regards a mis encore en proie
Les merveilles d'un pied sans mentir fait au tour.
Figurez-vous le pied de la mère d'Amour,

Lorsqu'allant des Tritons attirer les œillades
Il dispute du prix avec ceux des Naïades.
Vous pouvez l'avoir vu ; Mars peut vous l'avoir dit :
Quant à moi, j'ai vu, Sire, au pied dont il s'agit
Du marbre, de l'albâtre, une plante vermeille :
Thétis l'a, que je pense, ou doit l'avoir pareille.
Quoi qu'il en soit ce pied hors des draps échappé
M'a tenu fort longtemps à le voir occupé.
Pour en venir au point où j'ai poussé l'affaire :
Quel des trois, ai-je dit, faut-il que je préfère ?
J'ai, si je m'en souviens, un baiser à cueillir,
Et par bonheur pour moi je ne saurois faillir.
Cette bouche m'appelle à son haleine d'ambre.
Cupidon là-dessus est entré dans la chambre :
Je ne sais pas comment ; car j'avais fermé tout.
J'ai parcouru le sein de l'un à l'autre bout.
Ceci me tente encore, ai-je dit en moi-même :
Et quand je serais prince, et prince à diadème,
Une telle faveur me rendrait fortune.
Par caprice à la fin m'étant déterminé,
J'ai réservé ces deux pour la première vue
Le pied par sa beauté qui m'était inconnue
M'a fait aller à lui. peut-être ce baiser
M'a paru moins commun, partant plus à priser.
Peut-être par respect j'ai rendu cet hommage.
Peut-être aussi j'ai cru que le même avantage
Ne reviendrait jamais, et qu'on ne baise pas
Un beau pied quand on veut, trop bien d'autres appas.
La rencontre après tout me semblait fort heureuse.
Même à mon sens la chose était plus amoureuse :
De dire plus friponne et d'aller jusque-là,
Je n'ai gardé, c'est trop, j'ai, Sire, pour cela
Trop de respect pour vous ainsi que pour Clymène.
Elle s'est éveillée avec assez de peine ;
Et m'ayant entrevu, la belle et ses appas
Se sont au même instant cachés au fond des draps.
La honte l'a rendue un peu de temps muette.

Enfin sans se tourner ni quitter sa cachette,
D'un ton fort sérieux et marquant son dépit :
Je vous croyais plus sage, Acante, a-t-elle dit.
Cela ne me plaît point ; sortez, et tout a l'heure.
Amour, ai-je repris, me dit que je demeure ;
Le voilà ; qui croirai-je ? accordez-vous tous deux.
Qui l'Amour ? pensez-vous avec vos Ris, vos Jeux,
Vos Amours, m'amuser ? a reparti Clymène.
Tout doux, a dit l'Amour. Aussitôt l'inhumaine,
Oyant la voix du dieu, s'est tournée, et changeant
De note, prenant même un air tout engageant :
Clymène, a-t-elle dit, tu n'es pas la plus forte.
C'est a toi de fermer une autre fois la porte.
Les voilà deux ; encore un dieu s'en mêle-t-il.
Afin qu'Acante sorte, et bien que lui faut-il ?
Qu'il dise les faveurs donc il se juge digne.
J'ai regardé l'Amour ; du doigt il m'a fait signe
Je n'ai pas entendu d'abord ce qu'il voulait.
Mais me montrant les traits qu'une bouche étalait,
Il m'a fait à la fin juger par ce langage
Qu'un baiser me viendrait si j'avais du courage.
Or je n'en eus jamais en qualité d'amant.
Amour m'a dit tout bas : Baisez-la hardiment ;
Je lui tiendrai les mains ; vous n'aurez point d'obstacle.
Je me suis avancé. Le reste est un miracle.
Amour en fait ainsi ; ce sont coups de sa main.

APOLLON

Comment?

ACANTE

Clymène a fait la moitié du chemin.

POLYMNIE

Que vous autres mortels êtes fous dans vos flammes !
Les dieux obtiennent bien d'autres dons de leurs dames
Sans triompher ainsi.

ACANTE

Polymnie, ils sont dieux.

APOLLON

Je l'étais, et Daphné ne m'en traita pas mieux
Perdons ce souvenir. Vous, triomphez, Acante.
Nous vous laissons, adieu ; notre troupe est contente.

LETTRE A M. D. C. A. D. M.

Abbesse un peu légère qui a été, plus personne n'en doute, la maîtresse de La Fontaine. En 1657, elle avait été l'invitée du couple La Fontaine et vint s'installer pour quelque temps chez eux, à Château Thierry. Beaucoup de choses les rapprochaient. Beaucoup de points communs. Et ce qui devait arriver arriva, et La Fontaine fit ses avances à la dame. Les choses se passèrent comme elles se passent entre amants, si ce n'est que l'épouse du poète entra dans la pièce et surprit les tourtereaux!! ! Madame de Courcy dut forcément faire ses bagages et retourner dans son abbaye où elle invita La Fontaine à la rejoindre. La pièce ci-dessous, qu'elle ne lut peut-être même pas (elle fut adressée à Fouquet) est le refus de La Fontaine d'accepter cette invitation.

Très révérente Mère en Dieu
Qui révérente n'êtes guère,
Et qui moins encore êtes mère,
On vous adore en certain lieu,
D'où l'on n'ose vous l'aller dire,
Si l'on n'a patente du sire
Qui fit attraper Girardin,
Lequel allait voir son jardin,
Puis le mit à grosse finance.
Les Rocroix, gens sans conscience,
Me prendraient aussi bien que lui,
Vous allant conter mon ennui.
J'aurais beau dire à voix soumise
« Messieurs, cherchez meilleure prise ;
Phébus n'a point de nourrisson
Qui soit homme à autre rançon.
Je suis un homme de Champagne,
Qui n'en veux point au roi d'Espagne ;

Cupidon seul me fait marcher. »
Enfin, j'aurais beau les prêcher
Montal ne se soucirait guère
De Cupidon ni de sa mère.
Pour cet homme en fer tout confit
Passeport d'Amour ne suffit.
En attendant que Mars m'en donne un, et le sien
(Mars ou Condé, car c'est tout un,
Comme tout un, vous et Cyprine),
Je ne bouge ; et j'ai bien la mine
De ne vous pas être importun.
Votre séjour sent un peu trop la poudre ;
Non la poudre à têtes friser,
Mais la poudre à têtes briser
Ce que je crains comme la foudre,
C'est-à-dire un peu moins que vous ;
Car tous vos coups
Ne sont pas doux
Comme ils le semblent
Le coeur dès l'abord ils nous emblent.
Puis le repos, puis le repas,
Puis ils font tant qu'ils causent le trépas.

Je vis pourtant, à ne vous point mentir
Que servirait de déguiser les choses ?
Mais comment vis-je ? et qu'il nous faut pâtre
Dans vos prisons, où l'on fait longues poses !
Noires ne sont, et pourtant sont mieux closes
Qu'aucun châtel. Quand léans on se voit,
Pleurs et soupirs ce sont boutons de roses
On s'en sort pas ainsi que l'on voudroit.
Aussi, quand on vous fit abbesse
Et qu'on renferma vos appas,
Qui fut camus ? c'est le trépas.
Que les champs libres on leur laisse
Un peu,
Je gage

Qu'on verra, s'ils sortent de cage,
Beau jeu.
Dessous la clef on les a mis,
Comme une chose et rare et dangereuse ;
Et, pour épargner ses amis,
Le Ciel vous fit jurer d'être religieuse.
Comme vos yeux allaient tout embraser,
Il fut conclu par votre parentage
Qu'on vous ferait un couvent épouser :
Deux ans après se fit le mariage.
De s'y trouver votre bonté fut sage ;
Sans point de faute Hymen en fit autant
Mot ne sonnait ; et, quant à moi, je gage
Que de l'affaire il n'était pas content.
Ce même jour, pour le certain,
Amour se fit bénédictin ;
Et, sans trop faire la mutine,
Vénus se fit bénédictine ;
Les Ris, ne bougeant d'avec vous,
Bénédictins se firent tous ;
Et les Grâces, qui vous suivirent,
Bénédictines se rendirent :
Tous les dieux qu'en Cypre on connoît
Prirent l'habit de saint Benoît.
Vous vêtir d'or, ce serait grand dommage,
Puisque en habits sans coûts et sans façon
De triompher votre beauté fait rage ;
Si qu'à la Cour elle en ferait leçon.
Pardonnez-moi si j'ai quelque soupçon
Que cet habit dont vous êtes vêtue,
En vous voilant, soit receleur d'appas
N'en est-il point dont il puisse à ma vue
Se confier ? je ne le dirais pas.

Nouveaux Contes

**Publié sans achevé d'imprimé, privilège ni permission
en 1674.**

Comment l'esprit vient aux filles

Il est un jeu divertissant sur tous,
Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle :
Ce qui m'en plaît, c'est que tant de cervelle
N'y fait besoin, et ne sert de deux clous.
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Vous y jouez ; comme aussi faisons-nous :
Il divertit et la laide et la belle :
Soit jour, soit nuit, à toute heure il est doux ;
Car on y voit assez clair sans chandelle.
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'est connu de l'époux ;
C'est chez l'amant que ce plaisir excelle :
De regardants pour y juger des coups,
Il n'en faut point, jamais on n'y querelle.
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t-il ? sans s'arrêter au nom,
Ni badiner là-dessus davantage,
Je vais encor vous en dire un usage,
Il fait venir l'esprit et la raison.
Nous le voyons en mainte bestiole.
Avant que Lise allât en cette école,
Lise n'était qu'un misérable oison.
Coudre et filer c'était son exercice ;
Non pas le sien, mais celui de ses doigts ;
Car que l'esprit eût part à cet office,
Ne le croyez ; il n'était nuls emplois
Où Lise pût avoir l'âme occupée :
Lise songeait autant que sa poupée.
Cent fois le jour sa mère lui disait :

Va-t-en chercher de l'esprit malheureuse.
La pauvre fille aussitôt s'en allait
Chez les voisins, affligée et honteuse,
Leur demandant où se vendait l'esprit.
On en riait ; à la fin l'on lui dit :
Allez trouver père Bonaventure,
Car il en a bonne provision.
Incontinent la jeune créature
S'en va le voir, non sans confusion :
Elle craignait que ce ne fût dommage
De détourner ainsi tel personnage.
Me voudrait-il faire de tels présents,
A moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans ?
Vaux-je cela ? disait en soi la belle.
Son innocence augmentait ses appas :
Amour n'avait à son croc de pucelle
Dont il crut faire un aussi bon repas.
Mon Révérend, dit-elle au béat homme
Je viens vous voir ; des personnes m'ont dit
Qu'en ce couvent on vendait de l'esprit :
Votre plaisir serait-il qu'à crédit
J'en pusse avoir ? non pas pour grosse somme ;
A gros achat mon trésor ne suffit :
Je reviendrai s'il m'en faut davantage :
Et cependant prenez ceci pour gage.
A ce discours, je ne sais quel anneau
Qu'elle tirait de son doigt avec peine
Ne venant point, le père dit : Tout beau
Nous pourvions à ce qui vous amène
Sans exiger nul salaire de vous :
Il est marchande et marchande, entre nous ;
A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez ici ; suivez-moi hardiment ;
Nul ne nous voit, aucun ne nous entend,
Tous sont au chœur ; le portier est personne
Entièrement à ma dévotion ;
Et ces murs ont de la discrétion.

Elle le suit ; ils vont à sa cellule.
Mon Révérend la jette sur un lit,
Veut la baiser ; la pauvrete recule
Un peu la tête ; et l'innocente dit :
Quoi c'est ainsi qu'on donne de l'esprit ?
Et vraiment oui, repart Sa Révérence ;
Puis il lui met la main sur le téton :
Encore ainsi ? Vraiment oui ; comment donc ?
La belle prend le tout en patience :
Il suit sa pointe ; et d'encor en encor
Toujours l'esprit s'insinue et s'avance,
Tant et si bien qu'il arrive à bon port.
Lise riait du succès de la chose.
Bonaventure à six moments de là
Donne d'esprit une seconde dose.
Ce ne fut tout, une autre succéda ;
La charité du beau père était grande.
Et bien, dit-il, que vous semble du jeu ?
A nous venir l'esprit tarde bien peu
Reprit la belle ; et puis elle demande
Mais s'il s'en va ? s'il s'en va ? nous verrons
D'autres secrets se mettent en usage
N'en cherchez point, dit Lise, davantage ;
De celui-ci nous nous contenterons
Soit fait, dit-il, nous recommencerons
Au pis aller, tant et tant qu'il suffise.
Le pis aller sembla le mieux à Lise
Le secret même encor se répéta
Par le Pater ; il aimait cette danse.
Lise lui fait une humble révérence ;
Et s'en retourne en songeant à cela.
Lise songer ! quoi déjà Lise songe !
Elle fait plus, elle cherche un mensonge,
Se doutant bien qu'on lui demanderait,
Sans y manquer, d'où ce retard venait
Deux jours après sa compagne Nanette
S'en vient la voir pendant leur entretien

Lise rêvait : Nanette comprit bien,
Comme elle était clairvoyante et finette,
Que Lise alors ne rêvait pas pour rien.
Elle fait tant, tourne tant son amie,
Que celle-ci lui déclare le tout.
L'autre n'était à l'ouïr endormie.
Sans rien cacher, Lise de bout en bout
De point en point lui conte le mystère,
Dimensions de l'esprit du beau père,
Et les encore, enfin tout le phébé.
Mais vous, dit-elle, apprenez-nous de grâce
Quand et par qui l'esprit vous fut donné.
Anne reprit : Puisqu'il faut que je fasse
Un libre aveu, c'est votre frère Alain
Qui m'a donné de l'esprit un matin.
Mon frère Alain ! Alain ! s'écria Lise,
Alain mon frère ! ah je suis bien surprise ;
Il n'en a point ; comme en donnerait-il ?
Sotte, dit l'autre, hélas tu n'en sais guère :
Apprends de moi que pour pareille affaire
Il n'est besoin que l'on soit si subtil.
Ne me crois-tu ? sache-le de ta mère ;
Elle est experte au fait dont il s'agit ;
Si tu ne veux, demande au voisinage ;
Sur ce point-là l'on t'aura bientôt dit :
Vivent les sots pour donner de l'esprit.
Lise s'en tint à ce seul témoignage,
Et ne crut pas devoir parler de rien.
Vous voyez donc que je disais fort bien
Quand je disais que ce jeu-là rend sage.

Le Troqueurs

Le changement de mets réjouit l'homme :
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi :
Et ne sais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen ;
Non si souvent qu'on en aurait envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie :
Peut-être un jour nous l'obtiendrons, Amen,
Ainsi soit-il ; semblable indult en France
Viendrait fort bien, j'en répons, car nos gens
Sont grands troqueurs, Dieu nous créa changeants.
Près de Rouen, pays de sapience,
Deux villageois avaient chacun chez soi
Forte femelle, et d'assez bon aloi,
Pour telles gens qui n'y raffinent guère ;
Chacun sait bien qu'il n'est pas nécessaire
Qu'amour les traite ainsi que des prélats.
Avint pourtant que tous deux étant las
De leurs moitiés, leur voisin le notaire
Un jour de fête avec eux chopinait.
Un des manants lui dit : Sire Oudinet,
J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.
Vous avez fait sans doute en votre temps
Plusieurs contrats de diverse nature,
Ne peut-on point en faire un ou les gens
Troquent de femme ainsi que de monture ?
Notre pasteur a bien changé de cure :
La femme est-elle un cas si différent ?
Et pargué non ; car messire Grégoire
Disait toujours, si j'ai bonne mémoire :
Mes brebis sont ma femme : cependant

Il a changé : changeons aussi compère.
Très volontiers, reprit l'autre manant ;
Mais tu sais bien que notre ménagère
Est la plus belle : or ça, Sire Oudinet,
Sera-ce trop s'il donne son mulet
Pour le retour ? Mon mulet ? et parguenne
Dit le premier des villageois susdits,
Chacune vaut en ce monde son prix ;
La mienne ira but à but pour la tienne ;
On ne regarde aux femmes de si près :
Point de retour, vois-tu, compère Etienne,
Mon mulet, c'est... c'est le roi des mulets.
Tu ne devrais me demander mon âne
Tant seulement : troc pour troc, touche là.
Sire Oudinet raisonnant sur cela
Dit : Il est vrai que Tiennette a sur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens ;
Mais le meilleur de la bête à mon sens
N'est ce qu'on voit ; femmes ont maintes choses
Que je préfère, et qui sont lettres closes ;
Femmes aussi trompent assez souvent
Jà ne les faut éplucher trop avant.
Or sus voisins, faisons les choses nettes
Vous ne voulez chat en poche donner
Ni l'un ni l'autre, allons donc confronter
Vos deux moitiés comme Dieu les a faites.
L'expédient ne fut goûté de tous :
Trop bien voilà messieurs les deux époux
Qui sur ce point triomphent de s'étendre
Tiennette n'a ni suros ni malandre,
Dit le second. Jeanne, dit le premier,
A le corps net comme un petit denier ;
Ma foi c'est basme. Et Tiennette est ambroise,
Dit son époux ; telle je la maintien.
L'autre reprit : Compère tiens-toi bien ;
Tu ne connais Jeanne ma villageoise ;
Je t'avertis qu'à ce jeu... m'entends-tu ?

L'autre manant jura : Par la vertu,
Tiennette et moi nous n'avons qu'une noise,
C'est qui des deux y sait de meilleurs tours ;
Tu m'en diras quelques mots dans deux jours :
A toi Compère. Et de prendre la tasse,
Et de trinquer ; allons, Sire Oudinet,
A Jeanne ; top ; puis à Tiennette ; masse.
Somme qu'enfin la soulte du mulet
Fut accordée, et voilà marché fait.
Notre notaire assura l'un et l'autre
Que tels traités allaient leur grand chemins :
Sire Oudinet était un bon apôtre
Qui se fit bien payer son parchemin.
Par qui, payer ? par Jeanne et par Tiennette.
II ne voulut rien prendre des maris.
Les villageois furent tous deux d'avis
Que pour un temps la chose fut secrète ;
Mais il en vint au curé quelque vent.
Il prit aussi son droit ; je n'en assure,
Et n'y étais ; mais la vérité pure
Est que curés y manquent peu souvent.
Le clerc non plus ne fit du sien remise ;
Rien ne se perd entre les gens d'Eglise.
Les permuteurs ne pouvaient bonnement
Exécuter un pareil changement
Dans ce village, à moins que de scandale :
Ainsi bientôt l'un et l'autre détale,
Et va planter le piquet en un lieu
Où tout fut bien d'abord moyennant Dieu.
C'était plaisir que de les voir ensemble.
Les femmes même, a l'envi des maris
S'entre-disaient en leurs menus devis :
Bon fait troquer, Commère, à ton avis ?
Si nous troquions de valet ? que t'en semble ?
Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.
L'autre d'abord eut un très bon effet.
Le premier mois très bien ils s'en trouvèrent ;

Mais à la fin nos gens se dégoûtèrent.
Compère Etienne, ainsi qu'on peut penser,
Fut le premier des deux à se lasser,
Pleurant Tiennette, il y perdait sans doute
Compère Gille eut regret à sa soulte.
Il ne voulut retroquer toutefois.
Qu'en advint-il ? un jour parmi les bois
Etienne vit toute fine seulette
Près d'un ruisseau sa défunte Tiennette,
Qui par hasard dormait sous la coudrette.
Il s'approcha l'éveillant en sursaut.
Elle du troc ne se souvint pour l'heure ;
Donc 27 le galant sans plus longue demeure
En vint au point. Bref ils firent le saut.
Le conte dit qu'il la trouva meilleure
Qu'au premier jour : pourquoi cela ? pourquoi ?
Belle demande ; en l'amoureuse loi
Pain qu'on dérobe et qu'on mange en cachette
Vaut mieux que pain qu'on cuit ou qu'on achète.
Je m'en rapporte aux plus savants que moi.
Il faut pourtant que la chose soit vraie
Et qu'après tout Hyménée et l'Amour
Ne soient pas gens à cuire en même four ;
Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraie.
On y fit chère ; il ne s'y servit plat
Où maître Amour cuisinier délicat
Et plus friand 32 que n'est maître Hyménée
N'eût mis la main. Tiennette retournée,
Compère Etienne homme neuf en ce fait
Dit à part soi : Gille a quelque secret,
J'ai retrouve Tiennette plus jolie
Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie.
Reprenons-la, faisons tour de Normand ;
Dédisons-nous, usons du privilège.
Voilà l'exploit qui trotte incontinent,
Aux fins de voir le troc et changement
Déclaré nul, et cassé nettement.

Gille assigné de son mieux se défend.
Un promoteur intervient pour le siège
Episcopal, et vendique le cas.
Grand bruit partout ainsi que d'ordinaire :
Le parlement évoque à soi l'affaire.
Sire Oudinet le faiseur de contrats
Est amené ; l'on l'entend sur la chose.
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause ;
Car c'est un fait arrivé depuis peu.
Pauvre ignorant que le compère Etienne !
Contre ses fins cet homme en premier lieu
Va de droit fil ; car s'il prit à ce jeu
Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne
N'était à lui : le bons sens voulait donc
Que pour toujours il la laissât à Gille ;
Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,
Allait souvent en chantant sa chanson ;
L'y rencontrer était chose facile.
Et suppose que facile ne fut,
Fallait qu'alors son plaisir d'autant crut.
Mais allez-moi prêcher cette doctrine
A des manants : ceux-ci pourtant avaient
Fait un bon tour, et très bien s'en trouvaient
Sans le dédit ; c'était pièce assez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens :
J'ai grand regret de n'en avoir les gants.
Et dis parfois, alors que j'y rumine :
Aurait-on pris des croquants pour troquants
En fait de femme ? il faut être honnête homme
Pour s'aviser d'un pareil changement.
Or n'est l'affaire allée en cour de Rome,
Trop bien est-elle au Senat de Rouen.
Là le notaire aura du moins sa gamme
En plein barreau. Dieu gard sire Oudinet
D'un rapporteur barbon et bien en femme
Qui fasse aller cette affaire au bonnet.

Le cas de conscience

Les gens du pays des fables
Donnent ordinairement
Noms et titres agréables
Assez libéralement.
Cela ne leur coûte guère.
Tout leur est nymphe ou bergère
Et déesse bien souvent.
Horace n'y faisait faute.
Si la servante de l'hôte
Au lit de notre homme allait
C'était aussitôt Ilie
C'était la nymphe Egérie,
C'était tout ce qu'on voulait.
Dieu, par sa bonté profonde,
Un beau jour mit dans le monde
Apollon son serviteur ;
Et l'y mit justement comme
Adam le nomenclateur,
Lui disant : Te voilà, nomme.
Suivant cette antique loi
Nous sommes parrains du Roi.
De ce privilège insigne,
Moi faiseur de vers indigne
Je pourrais user aussi
Dans les contes que voici ;
Et s'il me plaisait de dire,
Au lieu d'Anne Sylvanire,
Et pour messire Thomas
Le grand druide Adamas,
Me mettrait-on à l'amende ?
Non : mais tout considère,

Le présent conte demande
Qu'on dise Anne et le curé.
Anne, puisqu'ainsi va, passait dans son village
Pour la perle et la parangon.
Etant un jour près d'un rivage,
Elle vit un jeune garçon
Se baigner nu. La fillette était drue,
Honnête toutefois. L'objet plut à sa vue.
Nuls défauts ne pouvaient être au gars reprochés :
Puis dès auparavant aimé de la bergère,
Quand il en aurait eu l'Amour les eût cachés ;
Jamais tailleur n'en sut mieux que lui la manière.
Anne ne craignait rien ; des saules la couvraient
Comme eût fait une jalousie :
Ca et là ses regards en liberté couraient
Où les portait leur fantaisie,
Cà et là, c'est-à-dire aux différents attraits
Du garçon au corps jeune et frais,
Blanc, poli, bien formé, de taille haute et drète,
Digne enfin des regards d'Annette.
D'abord une honte secrète
La fit quatre pas reculer,
L'amour huit autres avancer :
Le scrupule survint, et pensa tout gâter.
Anne avait bonne conscience :
Mais comment s'abstenir ? est-il quelque défense
Qui l'emporte sur le désir
Quand le hasard fait naître un sujet de plaisir ?
La belle à celui-ci fit quelque résistance.
A la fin ne comprenant pas
Comme on peut pêcher de cent pas,
Elle s'assit sur l'herbe ; et très fort attentive
Annette la contemplative
Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu
Comme on dessine sur nature ?
On vous campe une créature,
Une Eve, ou quelque Adam, j'entends un objet nu ;

Puis force gens assis comme notre bergère
Font un crayon conforme à cet original.
Au fond de sa mémoire Anne en sut fort bien faire
Un qui ne ressemblait pas mal.
Elle y serait encor si Guillot (c'est le sire)
Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire
A propos ; l'ennemi n'était plus qu'à vingt pas,
Plus fort qu'à l'ordinaire, et c'eût été grand cas
Qu'après de semblables idées
Amour en fut demeuré là :
Il comptait pour siennes déjà
Les faveurs qu'Anne avait gardées.
Qui ne s'y fût trompé ? plus je songe à cela,
Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse
N'osa quoi qu'il en soit le garçon régaler ;
Ne laissant pas pourtant de récapituler
Les points qui la rendaient encor toute honteuse.
Pâques vint, et ce fut un nouvel embarras.
Anne faisant passer ses pêchés en revue,
Comme un passe-volant mit en un coin ce cas ;
Mais la chose fut aperçue.
Le curé messire Thomas
Sut relever le fait ; et comme l'on peut croire
En confesseur exact il fit conter l'histoire,
Et circonscrit le tout fort amplement,
Pour en connaître l'importance,
Puis faire aucunement cadrer la pénitence,
Chose où ne doit errer un confesseur prudent.
Celui-ci malmena la belle
Etre dans ses regards à tel point sensuelle !
C'est, dit-il, un très grand péché.
Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir touche.
Cependant la peine imposée
Fut à souffrir assez aisée.
Je n'en parlerai point ; seulement on saura
Que Messieurs les curés, en tous ces cantons-là,
Ainsi qu'au nôtre avaient des dévots et dévotes,

Qui pour l'examen de leurs fautes
Leur payaient un tribut ; qui plus qui moins selon
Que le compte à rendre était long.
Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,
Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand :
Tout aussitôt le jeune amant
Le donne a sa maîtresse ; elle toute joyeuse
Le va porter du même pas
Au curé messire Thomas.
Il reçoit le présent, il l'admire, et le drôle
D'un petit coup sur l'épaule
La fillette régala,
Lui sourit, lui dit : Voilà
Mon fait, joignant à cela
D'autres petites affaires :
C'était jour de Calende, et nombre de confrères
Devaient dîner chez lui. Voulez-vous doublement
M'obliger ? dit-il à la belle ;
Accommodez chez vous ce poisson promptement.
Puis l'apportez incontinent,
Ma servante est un peu nouvelle.
Anne court ; et voilà les prêtres arrivés.
Grand bruit, grande cohue, en cave on se transporte.
Aucuns des vins sont approuvés :
Chacun en raisonne à sa sorte.
On met sur table ; et le doyen
Prend place en saluant toute la compagnie.
Raconter leurs propos serait chose infinie ;
Puis le lecteur s'en doute bien.
On permuta cent fois sans permuter pas une.
Santés, Dieu sait combien : chacun a sa chacune
But en faisant de l'œil ; nul scandale : on servit
Potage, menus mets, et même jusqu'au fruit
Sans que le brochet vînt ; tout le dîner s'achève
Sans brochet pas un brin. Guillot sachant ce don
L'avait fait rétracter pour plus d'une raison.
Légère de brochet la troupe enfin se lève.

Qui fut bien étonné, qu'on le juge : il alla
Dire ceci, dire cela
A Madame Anne le jour même
L'appela cent fois sotté, et dans sa rage extrême
Lui pensa reprocher l'aventure du bain.
Traiter votre cure, dit-il, comme un coquin !
Pour qui nous prenez-vous ? pasteur sont-ce canailles ?
Alors par droit de représailles
Anne dit au prêtre outragé :
Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir mangé.

Le Diable de Papefiguière

Maître François dit que Papimanie
Est un pays où les gens sont heureux.
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux :
Nous n'en avons ici que la copie.
Et par saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort :
On y fait plus, on n'y fait nulle chose
C'est un emploi que je recherche encor.
Ajoutez-y quelque petite dose
D'amour honnête, et puis me voilà fort.
Tout au rebours il est une province
Où les gens sont haïs, maudits de Dieu.
On les connaît à leur visage mince,
Le long dormir est exclu de ce lieu :
Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente
A vos regards, ayant face riante
Couleur vermeille, et visage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet,
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne,
Cettui me semble à le voir Papimane.
Si d'autre part celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
Sans hésiter qualifiez cet homme
Papefiguier. Papefigue se nomme
L'île et province où les gens autrefois
Firent la figue au portrait du saint-père :
Punis en sont ; rien chez eux ne prospère —
Ainsi nous l'a conté maître François.
L'île fut lors donnée en apanage
A Lucifer c'est sa maison des champs
On voit courir par tout cet héritage

Ses commensaux rudes à pauvres gens,
Peuple ayant queue, ayant cornes et griffes
Si maints tableaux ne sont point apocryphes.
Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs
Vit un manant rusé, des plus trompeurs
Verser ? un champ dans l'île dessus dite.
Bien paraissait la terre être maudite
Car le manant avec peine et sueur
La retournait, et faisait son labeur.
Survient un diable à titre de seigneur.
Ce diable était des gens de l'Évangile,
Simple, ignorant à tromper très facile,
Bon gentilhomme at qui, dans son courroux
N'avait encor tonné que sur les choux.
Plus ne savait apporter de dommage.
Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'est mon talent : je suis un diable issu
De noble race, et qui n'a jamais su
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu sais vilain que tous ces champs sont nôtres :
Ils sont à nous dévolus par l'édit
Qui mit jadis cette île en interdit.
Vous y vivez dessous notre police.
Partant, vilain, je puis avec justice
M'attribuer tout le fruit de ce champ :
Mais je suis bon, et veux que dans un an
Nous partagions sans noise et sans querelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ?
Le manant dit : Monseigneur, pour le mieux
Je crois qu'il faut les couvrir de touselle
Car c'est un grain qui vient fort aisément.
Je ne connais ce grain-là nullement,
Dit le lutin ; comment dis-tu ? touselle ?
Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle
De cette sorte or emplis-en ce lieu :
Touselle soit, touselle de par Dieu,
J'en suis content. Fais donc vite, et travaille ;

Manant travaille et travaille vilain :
Travailler est le fait de la canaille :
Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin,
Ni que par moi ton labeur se consume :
Je t'ai déjà dit que j'étais gentilhomme,
Né pour chommer et pour ne rien savoir.
Voici comment ira notre partage.
Deux lots seront ; dont l'un, c'est à savoir
Ce qui hors terre et dessus l'héritage
Aura poussé demeurera pour toi ;
L'autre dans terre est réservé pour moi.
L'août arrivé, la touselle est sciée,
Et tout d'un temps sa racine arrachée,
Pour satisfaire au lot du diableteau.
Il y croyait la semence attachée,
Et que l'épi non plus que le tuyau
N'était qu'une herbe inutile et séchée.
Le laboureur vous la serra très bien.
L'autre au marché porta son chaume vendre
On le. hua ; pas un n'en offrit rien :
Le pauvre diable était prêt à se pendre.
Il s'en alla chez son copartageant :
Le drôle avait la touselle vendue,
Pour le plus sûr, en gerbe et non battue,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha ; le diable en fut la dupe.
Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour.
C'est ton métier : je suis diable de cour
Qui comme vous à tromper ne m'occupe.
Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain ?
Le manant dit : Je crois qu'au lieu de grain
Planter me faut ou navets ou carottes :
Vous en aurez, Monseigneur, pleines hottes :
Si mieux n'aimez raves dans la saison.
Raves, navets, carottes, tout est bon,
Dit le lutin, mon lot sera hors terre
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre

Avecque toi si tu ne m'y contrains.
Je vais tenter quelques jeunes nonnains.
L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.
Le temps venu de recueillir encor,
Le manant prend raves belles et bonnes,
Feuilles sans plus tombent pour tout trésor
Au diableteau, qui l'épaule chargée
Court au marché. Grande fut la risée :
Chacun lui dit son mot cette fois-là.
Monsieur le diable, où croît cette denrée ?
Où mettez-vous ce qu'on en donnera ?
Plein de courroux et vide de pécune
Léger d'argent et chargé de rancune,
Il va trouver le manant qui riait
Avec sa femme, et se solaciait
Ah par la mort, par le sang, par la tête,
Dit le démon, il le payra par bieu.
Vous voici donc Phlipot la bonne bête ;
Ca ; Ca, galons-le en enfant de bon lieu.
Mais il vaut mieux remettre la partie :
J'ai sur les bras une dame jolie
A qui je dois faire franchir le pas
Elle le veut, et puis ne le veut pas.
L'époux n'aura dedans la confrérie
Sitôt un pied qu'à vous je reviendrai,
Maitre Phlipot, et tant vous galerei
Que ne jouerez ces tours de votre vie.
A coups de griffe il faut que nous voyions
Lequel aura de nous deux belle amie,
Et jouira du fruit de ces sillons.
Prendre pourrais d'autorité suprême
Touselle et grain, champ et rave, enfin tout.
Mais je les veux avoir par le bon bout.
N'espérez plus user de stratagème.
Dans huit jours d'hui, je suis à vous Phlipot,
Et touchez là, ceci sera mon arme.
Le villageois étourdi du vacarme

Au fardadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit ; c'était sa ménagère,
Bonne galande en toutes les façons,
Et qui sut plus que garder les moutons
Tant qu'elle fut en âge de bergère.
Elle lui dit : Phlipot, ne pleure point :
Je veux d'ici renvoyer de tout point
Ce diableteau : c'est un jeune novice
Qui n'a rien vu : je t'en tirerai hors :
Mon petit doigt saurait plus de malice,
Si je voulais, que n'en sait tout son corps.
Le jour venu Phlipot qui n'était brave
Se va cacher, non point dans une cave,
Trop bien va-t-il se plonger tout entier
Dans un profond et large bénitier
Aucun démon n'eût su par où le prendre,
Tant fut subtil ; car d'étoiles, dit-on,
Il s'affubla le chef pour s'en défendre,
S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
Or le laissons, il n'en viendra pas faute.
Tout le clergé chante autour à voix haute
Vade retro. Perrette cependant
Est au logis le lutin attendant.
Le lutin vient : Perrette échevelée
Sort, et se plaint de Phlipot, en criant :
Ah le bourreau, le traître, le méchant
Il m'a perdue, il m'a toute affolée
Au nom de Dieu, Monseigneur, sauvez-vous.
A coup de griffe il m'a dit en courroux
Qu'il se devait contre Votre Excellence
Battre tantôt, et battre à toute outrance.
Pour s'éprouver le perfide m'a fait
Cette balafre. A ces mots au follet
Elle fait voir... Et quoi ? chose terrible.
Le diable en eut une peur tant horrible
Qu'il se signa, pensa presque tomber ;
Onc n'avait vu, ne lu, n'ouï conter

Que coups de griffe eussent semblable forme
Bref aussitôt qu'il aperçut l'énorme
Solution de continuité,
Il demeura si fort épouvanté,
Qu'il prit la fuite, et laissa là Perrette.
Tous les voisins chommèrent la défaite
De ce démon : le clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas.

Féronde ou le purgatoire

Vers le Levant le Vieil de la Montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau.
Craint n'était-il pour l'immense campagne
Qu'il possédât, ni pour aucun monceau
D'or ou d'argent ; mais parce qu'au cerveau
De ses sujets il imprimait des choses
Qui de maint fait courageux étaient causes.
Il choisissait entre eux les plus hardis ;
Et leur faisait donner du paradis
Un avant-goût à leurs sens perceptible ;
Du paradis de son législateur ;
Rien n'en a dit ce prophète menteur
Qui ne devînt très croyable et sensible
A ces gens-là : comment s'y prenait-on ?
On les faisait boire tous de façon
Qu'ils s'enivraient, perdaient sens et raison.
En cet état, privés de connaissance,
On les portait en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là se trouvaient tendrons en abondance
Plus que mailles, et beaux par excellence :
Chaque réduit en avait à couper.
Si se venaient joliment attrouper
Près de ces gens qui leur boisson cuvée
S'émerveillaient de voir cette couvée
Et se croyaient habitants devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse'
Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,
Au son de luths accompagnant les voix

Des rossignols : il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis :
Les gens trouvaient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde ;
Dont ne manquaient encor de s'enivrer,
Et de leur sens perdre l'entier usage.
On les faisait aussitôt reporter
Au premier lieu de tout ce tripotage
Qu'arrivait-il ? ils croyaient fermement
Que quelque jour de semblables délices
Les attendaient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occasion.
Par ce moyen leur prince pouvait dire
Qu'il avait gens à sa dévotion
Déterminés, et qu'il n'était empire
Plus redouté que le sien ici-bas.
Or ai-je été prolix sur ce cas,
Pour confirmer l'histoire de Féronde.
Féronde était un sot de par le monde
Riche manant, ayant soin du tracas,
Dîmes, et cens, revenus, et ménage
D'un abbé blanc. J'en sais de ce plumage
Qui valent bien les noirs à mon avis,
En fait que d'être aux maris secourables,
Quand forte tâche ils ont en leur logis
Si qu'il y faut moines et gens capables.
Au lendemain celui-ci ne songeait
Et tout son fait dès la veille mangeait,
Sans rien garder, non plus qu'un droit apôtre,
N'ayant autre œuvre, autre emploi, penser autre
Que de chercher ou gisaient les bons vins.
Les bons morceaux, et les bonnes commères,
Sans oublier les gaillardes nonnains,
Dont il faisait peu de part à ses frères.
Féronde avait un joli chaperon

Dans son logis, femme sienne, et dit-on
Que parentèle était entre la dame
Et notre abbé ; car son prédécesseur,
Oncle et parrain, dont Dieu veuille avoir l'âme,
En était père, et la donna pour femme
A ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouser. Chacun sait que de race
Communément fille bâtarde chasse :
Celle-ci donc ne fit mentir le mot.
Si n'était pas l'époux homme si sot
Qu'il n'en eût doute, et ne vît en l'affaire
Un peu plus clair qu'il n'était nécessaire.
Sa femme allait toujours chez le prélat ;
Et prétextait ses allées et venues
Des soins divers de cet économat.
Elle alléguait mille affaires menues.
C'était un compte, ou c'était un achat ;
C'était un rien ; tant peu plaignait sa peine.
Bref il n'était nul jour en la semaine,
Nulle heure au jour, qu'on ne vît en ce lieu
La receveuse. Alors le père en Dieu
Ne manquait pas d'écarter tout son monde
Mais le mari, qui se doutait du tour
Rompait les chiens, ne manquant au retour
D'imposer mains sur madame Féronde.
Onc il ne fut un moins commode époux.
Esprits ruraux volontiers sont jaloux,
Et sur ce point à chausser difficiles,
N'étant pas faits aux coutumes des villes.
Monsieur l'abbé trouvait cela bien dur
Comme prélat qu'il était, partant homme
Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,
Ainsi que fait tout bon suppôt de Rome.
Ce n'est mon goût ; je ne veux de plein saut
Prendre la ville, aimant mieux l'escalade ;
En amour da, non en guerre ; il ne faut
Prendre ceci pour guerrière bravade,

Ni m'enrôler là-dessus malgré moi.
Que l'autre usage ait la raison pour soi,
Je m'en rapporte, et reviens à l'histoire
Du receveur qu'on mit en purgatoire
Pour le guérir, et voici comme quoi.
Par le moyen d'une poudre endormante
L'abbé le plonge en un très long sommeil.
On le croit mort, on l'enterre, l'on chante :
Il est surpris de voir à son réveil
Autour de lui gens d'étrange manière ;
Car il était au large dans sa bière,
Et se pouvait lever de ce tombeau
Qui conduisait en un profond caveau.
D'abord la peur se saisit de notre homme
Qu'est-ce cela ? songe-t-il ? est-il mort ?
Serait-ce point quelque espèce de sort ?
Puis il demande aux gens comme on les nomme,
Ce qu'ils font là d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient, et qu'a-t-il fait à Dieu ?
L'un d'eux lui dit : Console-toi, Féronde
Tu te verras citoyen du haut monde
Dans mille ans d'hui complets et bien comptés
Auparavant il faut d'aucuns pêchés
Te nettoyer en ce saint purgatoire.
Ton âme un jour plus blanche que l'ivoire
En sortira. L'ange consolateur
Donne à ces mots au pauvre receveur
Huit ou dix coups de forte discipline,
En lui disant : C'est ton humeur mutine,
Et trop jalouse, et déplaisant à Dieu
Qui te retient pour mille ans en ce lieu.
Le receveur s'étant frotté l'épaule
Fait un soupir : mille ans, c'est bien du temps
Vous noterez que l'ange était un drôle,
Un frère Jean novice de Léans.
Ses compagnons jouaient chacun un rôle
Pareil au sien dessous un feint habit.

Le receveur requiert pardon, et dit :
Las si jamais je rentre dans la vie,
Jamais soupçon ombrage et jalousie,
Ne rentreront dans mon maudit esprit.
Pourrais-je point obtenir cette grâce ?
On la lui fait espérer ; non sitôt :
Force est qu'un an dans ce séjour se passe,
Là cependant il aura ce qu'il faut
Pour sustenter son corps, rien davantage
Quelque grabat, du pain pour tout potage,
Vingt coups de fouet chaque jour, si l'abbé
Comme prélat rempli de charité
N'obtient du Ciel qu'au moins on lui remette
Non le total des coups, mais quelque quart,
Voire moitié, voire la plus grand'part.
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,
A ce sujet disant mainte oraison.
L'ange en après lui fait un long sermon.
A tort, dit-il, tu conçus du soupçon.
Les gens d'église ont-ils de ces pensées ?
Un abbé blanc ! c'est trop d'ombrage avoir ;
Il n'écherrait que dix coups pour un noir.
Défais-toi donc de tes erreurs passées.
Il s'y résout. Qu'eût-il fait ? cependant
Sire prélat et Madame Féronde
Ne laissent perdre un seul petit moment.
Le mari dit : Que fait ma femme au monde ?
Ce qu'elle y fait ? tout bien ; notre prélat
L'a consolée, et ton économat
S'en va son train, toujours à l'ordinaire.
Dans le couvent toujours a-t-elle affaire ?
Où donc ? il faut qu'ayant seule à présent
Le faix entier sur soi la pauvre femme
Bon gré mal gré léans aille souvent,
Et plus encor que pendant ton vivant.
Un tel discours ne plaisait point a l'âme.
Ame j'ai cru le devoir appeler,

Ses pourvoyeurs ne le faisant manger
Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
Se passe entier, lui jeûnant, et l'abbé
Multipliant œuvres de charité,
Et mettant peine à consoler la veuve.
Tenez pour sûr qu'il y fit de son mieux.
Son soin ne fut longtemps infructueux :
Pas ne semait en une terre ingrate.
Pater abbas avec juste sujet
Appréhenda d'être père en effet.
Comme il n'est bon que telle chose éclate,
Et que le fait ne puisse être nié,
Tant et tant fut par sa Paternité
Dit d'oraisons, qu'on vit du purgatoire
L'âme sortir, légère, et n'ayant pas
Once de chair. Un si merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne voulaient croire
Ce qu'ils voyaient. L'abbé passa pour saint.
L'époux pour sien le fruit posthume tint
Sans autrement de calcul oser faire.
Double miracle était en cette affaire
Et la grossesse, et le retour du mort.
On en chanta Te deum à renfort
Stérilité régnait en mariage
Pendant cet an, et même au voisinage
De l'abbaye, encor bien que léans
On se vouât pour obtenir enfants.
A tant laissons l'économe et sa femme ;
Et ne soit dit que nous autres époux
Nous méritions ce qu'on fit à cette âme
Pour la guérir de ses soupçons jaloux.

Le Psautier

Nonnes souffrez pour la dernière fois
Qu'en ce recueil malgré moi je vous place.
De vos bons tours les contes ne sont froids.
Leur aventure a ne sais quelle grâce
Qui n'est ailleurs : ils emportent les voix.
Encore un donc, et puis c'en seront trois.
Trois ? je faux d'un ; c'en seront au moins quatre
Comptons-les bien. Mazet le compagnon ;
L'abbesse ayant besoin d'un bon garçon
Pour la guérir d'un mal opiniâtre ;
Ce conte-ci qui n'est le moins fripon ;
Quant a sœur Jeanne ayant fait un poupon,
Je ne tiens pas qu'il la faille rabattre.
Les voilà tous : quatre c'est compte rond.
Vous me direz : C'est une étrange affaire
Que nous ayons tant de part en ceci.
Que voulez-vous ? je n'y saurais que faire ;
Ce n'est pas moi qui le souhaite ainsi.
Si vous teniez toujours votre bréviaire,
Vous n'auriez rien à démêler ici.
Mais ce n'est pas votre plus grand souci.
Passons donc vite à la présente histoire.
Dans un couvent de nonnes fréquentait
Un jouvenceau friand comme on peut croire
De ces oiseaux. Telle pourtant prenait
Goût à le voir, et des yeux le couvait,
Lui souriait, faisait la complaisante,
Et se disait sa très humble servante,
Qui pour cela d'un seul point n'avançait.
Le conte dit que léans il n'était
Vieille ni jeune, à qui le personnage

Ne fit songer quelque chose à part soi.
Soupirs trottaient, bien voyait le pourquoi,
Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
Sœur Isabeau seule pour son usage
Eut le galant : elle le méritait
Douce d'humeur, gentille de corsage,
Et n'en étant qu'à son apprentissage,
Belle de plus. Ainsi l'on l'enviait
Pour deux raisons ; son amant, et ses charmes.
Dans ses amours chacune l'épiait :
Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes.
Tant et si bien l'épièrent les sœurs,
Qu'une nuit sombre, et propre à ces douceurs
Dont on confie aux ombres le mystère,
En sa cellule on ouït certains mots,
Certaine voix, enfin certains propos
Qui n'étaient pas sans doute en son bréviaire.
C'est le galant, ce dit-on, il est pris.
Et de courir ; l'alarme est aux esprits ;
L'essaim frémit, sentinelle se pose.
On va conter en triomphe la chose
A mère abbesse ; et heurtant à grands coups
On lui cria : Madame levez-vous ;
Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme.
Vous noterez que Madame n'était
En oraison, ni ne prenait son somme :
Trop bien alors dans son lit elle avait
Messire Jean curé du voisinage.
Pour ne donner aux sœurs aucun ombrage,
Elle se lève, en hâte, étourdiment,
Cherche son voile, et malheureusement
Dessous sa main tombe du personnage
Le haut-de-chausse assez bien ressemblant
Pendant la nuit quand on n'est éclairée
A certain voile aux nonnes familier
Nommé pour lors entre elles leur psautier.
La voilà donc de grègues affublée.

Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef,
Et s'étant fait raconter derechef
Tout le catus elle dit irritée :
Voyez un peu la petite effrontée,
Fille du diable, et qui nous gâtera
Notre couvent ; si Dieu plaît ne fera :
S'il plaît à Dieu bon ordre s'y mettra :
Vous la verrez tantôt bien chapitrée.
Chapitre donc, puisque chapitre y a,
Fut assemblé. Mère abbesse entourée
De son sénat fit venir Isabeau,
Qui s'arrosait de pleurs tout le visage,
Se souvenant qu'un maudit jouvenceau
Venait d'en faire un différent usage.
Quoi, dit l'abbesse, un homme dans ce lieu !
Un tel scandale en la maison de Dieu !
N'êtes-vous point morte de honte encore ?
Qui nous a fait recevoir parmi nous
Cette voirie ? Isabeau, savez-vous
(Car désormais qu'ici l'on vous honore
Du nom de sœur, ne le prétendez pas)
Savez-vous dis-je à quoi dans un tel cas
Notre institut condamne une méchante ?
Vous l'apprendrez devant qu'il soit demain.
Parlez parlez. Lors la pauvre nonnain,
Qui jusque-là confuse et repentante
N'osait branler, et la vue abaissoit
Lève les yeux, par bonheur aperçoit
Le haut-de-chausse, à quoi toute la bande
Par un effet d'émotion trop grande,
N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent.
Ce fut hasard qu'Isabelle à l'instant
S'en aperçût. Aussitôt la pauvrette
Reprend courage, et dit tout doucement :
Votre psautier a ne sais quoi qui pend ;
Raccommodez-le. Or c'était l'aiguillette,
Assez souvent pour bouton l'on s'en sert.

D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air
D'un haut-de-chausse : et la jeune nonnette,
Ayant l'idée encore fraîche des deux
Ne s'y méprit : non pas que le messire
Eût chausse faite ainsi qu'un amoureux :
Mais à peu près ; cela devait suffire.
L'abbesse dit : Elle ose encore rire !
Quelle insolence ! Un péché si honteux
Ne la rend pas plus humble et plus soumise !
Veut-elle point que l'on la canonise ?
Laissez mon voile esprit de Lucifer.
Songez songez, petit tison d'enfer,
Comme on pourra raccommoder votre âme.
Pas ne finit mère abbesse sa gamme
Sans sermonner et tempêter beaucoup.
Sœur Isabeau lui dit encore un Coup
Raccommodez votre psautier, Madame.
Tout le troupeau se met à regarder.
Jeunes de rire, et vieilles de gronder.
La voix manquant à notre sermonneuse,
Qui de son troc bien fâchée et honteuse,
N'eut pas le mot à dire en ce moment,
L'essaim fit voir par son bourdonnement,
Combien roulaient de diverses pensées
Dans les esprits. Enfin l'abbesse dit :
Devant qu'on eût tant de voix ramassées,
Il serait tard. Que chacune en son lit
S'aille remettre. A demain toute chose.
Le lendemain ne fut tenu, pour cause,
Aucun chapitre ; et le jour ensuivant
Tout aussi peu. Les sages du couvent
Furent d'avis que l'on se devait taire
Car trop d'éclat eût pu nuire au troupeau.
On n'en voulait à la pauvre Isabeau
Que par envie. Ainsi n'ayant pu faire
Qu'elle lâchât aux autres le morceau,
Chaque nonnain, faute de jouvenceau,

Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.
Les vieux amis reviennent de plus beau.
Par préciput à notre belle on laisse
Le jeune fils ; le pasteur à l'abbesse ;
Et l'union alla jusques au point
Qu'on en prêtait à qui n'en avait point.

Le Roi Candaule et le maître en droit

Force gens ont été l'instrument de leur mal ;
Candaule en est un témoignage.
Ce roi fut en sottise un très grand personnage.
Il fit pour Gygès son vassal
Une galanterie imprudente et peu sage.
Vous voyez, lui dit-il, le visage charmant,
Et les traits délicats dont la reine est pourvue
Je vous jure ma foi que l'accompagnement
Est d'un tout autre prix et passe infiniment ;
Ce n'est rien qui ne l'a vue
Toute nue.
Je vous la veux montrer sans qu'elle en sache rien ;
Car j'en sais un très bon moyen :
Mais à condition, vous m'entendez fort bien,
Sans que j'en dise davantage
Gygès, il vous faut être sage :
Point de ridicule désir :
Je ne prendrais pas de plaisir
Aux vœux impertinents qu'une amour sotte et vaine
Vous ferait faire pour la reine.
Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant,
Comme un beau marbre seulement.
Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée,
Que même le souhait ne peut aller plus loin.
Dedans le bain je l'ai laissée :
Vous êtes connaisseur, venez être témoin
De ma félicité suprême.
Ils vont. Gygès admire. Admirer ; c'est trop peu.
Son étonnement est extrême.
Ce doux objet joua son jeu.
Gygès en fut ému, quelque effort qu'il pût faire.

Il aurait voulu se taire,
Et ne point témoigner ce qu'il avait senti :
Mais son silence eût fait soupçonner du mystère.
L'exagération fut le meilleur parti.
Il s'en tint donc pour averti ;
Et sans faire le fin, le froid, ni le modeste,
Chaque point, chaque article eut son fait, fut loué.
Dieux, disait-il au roi, quelle félicité !
Le beau corps ! le beau cuir ! O Ciel ! et tout le reste
De ce gaillard entretien
La reine n'entendit rien ;
Elle l'eût pris pour outrage :
Car en ce siècle ignorant
Le beau sexe était sauvage ;
Il ne l'est plus maintenant ;
Et des louanges pareilles
De nos dames d'à présent
N'écorchent point les oreilles.
Notre examinateur soupirait dans sa peau.
L'émotion croissait, tant tout lui semblait beau.
Le prince s'en doutant l'emmena ; mais son âme
Emporta cent traits de flamme.
Chaque endroit lança le sien.
Hélas, fuir n'y sert de rien :
Tourments d'amour font si bien
Qu'ils sont toujours de la suite.
Près du prince Gygès eut assez de conduite
Mais de sa passion la reine s'aperçut :
Elle sut
L'origine du mal ; le roi prétendant rire
S'avisa de tout lui dire.
Ignorant ! savait-il point
Qu'une reine sur ce point
N'ose entendre raillerie ?
Et suppose qu'en son cœur
Cela lui plaise, elle rie,
Il lui faut pour son honneur

Contrefaire la furie.
Celle-ci fut vraiment,
Et réserva dans soi-même,
De quelque vengeance extrême
Le désir très véhément.
Je voudrais pour un moment,
Lecteur, que tu fusses femme :
Tu ne saurais autrement
Concevoir jusqu'où la dame
Porta son secret dépit.
Un mortel eut le crédit
De voir de si belles choses,
A tous mortels lettres closes !
Tels dons étaient pour des dieux,
Pour des rois, voulais-je dire ;
L'un et l'autre y vient de cire,
Je ne sais quel est le mieux.
Ces pensers incitaient la reine à la vengeance.
Honte, dépit, courroux, son cœur employa tout.
Amour même, dit-on, fut de l'intelligence :
De quoi ne vient-il point à bout ?
Gygès était bien fait ; on l'excusa sans peine :
Sur le montreur d'appas tomba toute la haine.
Il était mari ; c'est son mal ;
Et les gens de ce caractère
Ne sauraient en aucune affaire
Commettre de pêché qui ne soit capital.
Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample prologue ?
Voilà le roi haï, voilà Gygès aimé,
Voilà tout fait, et tout formé
Un époux du grand catalogue ;
Dignité peu briguée, et qui fleurit pourtant.
La sottise du prince était d'un tel mérite,
Qu'il fut fait in petto confrère de Vulcan ;
De là jusqu'au bonnet la distance est petite.
Cela n'était que bien ; mais la Parque maudite
Fut aussi de l'intrigue ; et sans perdre de temps

Le pauvre roi par nos amants
Fut député vers le Cocyte.
On le fit trop boire d'un coup :
Quelquefois, hélas ! c'est beaucoup.
Bientôt un certain breuvage
Lui fit voir le noir rivage,
Tandis qu'aux yeux de Gygès
S'étaient de blancs objets :
Car fût-ce amour, fût-ce rage,
Bientôt la reine le mit
Sur le trône et dans son lit.

Mon dessein n'était pas d'étendre cette histoire :
On la savait assez ; mais je me sais bon gré ;
Car l'exemple a très bien cadré :
Mon texte y va tout droit : même j'ai peine à croire
Que le docteur en lois dont je vais discourir
Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.
Rome pour ce coup-ci me fournira la scène :
Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps
Rendaient triste, sévère, incommode aux galants,
Et de sottises pleine ;
Mais Rome d'aujourd'hui, séjour charmant et beau,
Où l'on suit un train plus nouveau.
Le plaisir est la seule affaire
Dont se piquent ses habitants.
Qui n'aurait que vingt ou trente ans,
Ce serait un voyage à faire.
Rome donc eut naguère un maître dans cet art
Qui du tien et du mien tire son origine ;
Homme qui hors de là faisait le goguenard ;
Tout passait par son étamine :
Aux dépens du tiers et du quart
Il se divertissait. Avint que le légiste,
Parmi ses écoliers dont il avait toujours
Longue liste,
Eut un Français moins propre à faire en droit un cours

Qu'en amours.

Le docteur un beau jour le voyant sombre et triste,

Lui dit : Notre féal, vous voilà de relais ;

Car vous avez la mine, étant hors de l'école,

De ne lire jamais

Bartole.

Que ne vous poussez-vous ? un Français être ainsi

Sans intrigue et sans amourettes !

Vous avez des talents, nous avons des coquettes,

Non pas pour une Dieu merci.

L'étudiant reprit : Je suis nouveau dans Rome.

Et puis, hors les beautés qui font plaisir aux gens

Pour la somme

Je ne vois pas que les galants

Trouvent ici beaucoup à faire.

Toute maison est monastère :

Double porte, verrous, une matrone austère

Un mari, des Argus. Qu'irais-je à votre avis

Chercher en de pareils logis ?

Prendre la lune aux dents serait moins difficile.

Ha, ha, la lune aux dents, repartit le docteur

Vous nous faites beaucoup d'honneur.

J'ai pitié des gens neufs comme vous ; notre ville

Ne vous est pas connue en tant que je puis voir.

Vous croyez donc qu'il faille avoir

Beaucoup de peine à Rome en fait que d'aventures ?

Sachez que nous avons ici des créatures,

Qui feront leurs maris cocus

Sur la moustache des Argus.

La chose est chez nous très commune :

Témoignez seulement que vous cherchez fortune

Placez-vous dans l'église auprès du bénitier.

Présentez sur le doigt aux dames l'eau sacrée.

C'est d'amourettes les prier.

Si l'air du suppliant à quelque dame agréée,

Celle-là sachant son métier,

Vous envoyra faire un message.

Vous serez déterré, logeassiez-vous en lieu
Qui ne fût connu que de Dieu.
Une vieille viendra, qui faite au badinage
Vous saura ménager un secret entretien.
Ne vous embarrassez de rien.
De rien ? c'est un peu trop ; j'excepte quelque chose :
■ est bon de vous dire en passant, notre ami,
Qu'à Rome il faut agir en galant et demi.
En France on peut conter des fleurettes, l'on cause ;
Ici tous les moments sont chers et précieux.
Romaines vont au but. L'autre reprit : Tant mieux.
Sans être gascon, je puis dire
Que je suis un merveilleux sire.
Peut-être ne l'était-il point ;
Tout homme est gascon sur ce point.
Les avis du docteur furent bons ; le jeune homme ;
Se campe en une église où venait tous les jours
La fleur et l'élite de Rome,
Des Grâces, des Vénus, avec un grand concours
D'Amours,
C'est-à-dire en chrétien beaucoup d'anges femelles.
Sous leurs voiles brillaient des yeux pleins d'étincelles.
Bénitiers, le lieu saint n'était pas sans cela.
Notre homme en choisit un chanceux pour ce point
A chaque objet qui passe adoucit ses prunelles.
Révérences, le drôle en faisait des plus belles,
Des plus dévotes : cependant
■ offrait l'eau lustrale. Un ange entre les autres
En prit de bonne grâce : alors l'étudiant
Dit en son cœur : elle est des nôtres.
■ retourne au logis ; vieille vient ; rendez-vous.
D'en conter le détail, vous vous en doutez tous.
Il s'y fit nombre de folies ;
La dame était des plus jolies,
Le passe-temps fut des plus doux.
Il le conte au docteur. Discretion françoise
Est chose outre nature, et d'un trop grand effort.

Dissimuler un tel transport ;
Cela sent son humeur bourgeoise.
Du fruit de ses conseils le docteur s'applaudit,
Rit en jurisconsulte, et des maris se raille.
Pauvres gens, qui n'ont pas l'esprit
De garder du loup leur ouaille !
Un berger en a cent ; des hommes ne sauront
Garder la seule qu'ils auront !
Bien lui semblait ce soin chose un peu malaisée
Mais non pas impossible ; et sans qu'il eût cent yeux
Il défiait grâces aux Cieux
Sa femme encor que très rusée.
A ces discours, ami lecteur,
Vous ne croiriez jamais sans avoir quelque honte
Que l'héroïne de ce conte
Fût propre femme du docteur.
Elle l'était pourtant. Le pis fut que mon homme,
En s'informant de tout, et des si et des ças,
Et comme elle était faite, et quels secrets appas,
Vit que c'était sa femme en somme.
Un seul point l'arrêtait ; c'était certain talent
Qu'avait en sa moitié trouve l'étudiant,
Et que pour le mari n'avait pas la donzelle.
A ce signe ce n'est pas elle
Disait en soi le pauvre époux
Mais les autres points y sont tous ;
C'est elle. Mais ma femme au logis est rêveuse
Et celle-ci paraît causeuse
Et d'un agréable entretien :
Assurément c'en est une autre.
Mais du reste il n'y manque rien
Taille, visage, traits, même poil ; c'est la nôtre.
Après avoir bien dit tout bas
Ce n'est, et puis ce ne l'est pas
Force fut qu'au premier en demeurât le sire.
Je laisse à penser son courroux,
Sa fureur afin de mieux dire.

Vous vous êtes donnés un second rendez-vous ?
Poursuivit-il. Oui ; reprit notre apôtre,
Elle et moi n'avons eu garde de l'oublier,
Nous trouvant trop bien du premier,
Pour n'en pas ménager un autre ;
Très résolus tous deux de ne nous rien devoir.
La résolution, dit le docteur, est belle.
Je saurais volontiers quelle est cette donzelle.
L'écolier repartit : Je ne l'ai pu savoir.
Mais qu'importe ? il suffit que je sois content d'elle
Dès à présent je vous réponds
Que l'époux de la dame à toutes ses façons
Si quelqu'une manquait, nous la lui donnerons
Demain en tel endroit, à telle heure, sans faute.
On doit m'attendre entre deux draps,
Champ de bataille propre à de pareils combats.
Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute.
Le logis est propre et paré.
On m'a fait à l'abord traverser un passage
Où jamais le jour n'est entré ;
Mais aussitôt après la vieille du message
M'a conduit en des lieux où loge en bonne foi
Tout ce qu'amour a de délices ;
On peut s'en rapporter à moi.
A ce discours jugez quels étaient les supplices
Qu'endurait le docteur. ■■ forme le dessein
De s'en aller le lendemain
Au lieu de l'écolier ; et sous ce personnage
Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage
Dont il fût à jamais parlé.
N'en déplaise au nouveau confrère,
Il n'était pas bien conseillé :
Mieux valait pour le coup se taire :
Sauf d'apporter en temps et lieu
Remède au cas, moyennant Dieu.
Quand les épouses font un récipiendaire
Au benoît état de cocu,

S'il en peut sortir franc, c'est à lui beaucoup faire ;
Mais quand il est déjà reçu,
Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.
Le docteur raisonna d'autre sorte, et fit tant
Qu'il ne fit rien qui vaille. **IL** crut qu'en prévenant
Son parrain en cocuage,
Il ferait tour d'homme sage :
Son parrain, cela s'entend,
Pourvu que sous ce galant
Il eût fait apprentissage ;
Chose dont à bon droit le lecteur peut douter.
Quoi qu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller
Au logis de l'aventure,
Croyant que l'allée obscure,
Son silence, et le soin de se cacher le nez,
Sans qu'il fût reconnu le feraient introduire
En ces lieux si fortunés :
Mais par malheur la vieille avait pour se conduire
Une lanterne sourde ; et plus fine cent fois
Que le plus fin docteur en lois,
Elle reconnut l'homme, et sans être surprise
Elle lui dit : Attendez là
Je vais trouver Madame Elise
II la faut avertir ; je n'ose sans cela
Vous mener dans sa chambre : et puis vous devez être
En autre habit pour l'aller voir :
C'est-à-dire en un mot qu'il n'en faut point avoir
Madame attend au lit. A ces mots notre maître
Poussé dans quelque bouge y voit d'abord paraître
Tout un déshabillé ; des mules, un peignoir
Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme
Parfums sur la toilette, et des meilleurs de Rome :
Le tout propre, arrangé, de même qu'on eût fait
Si l'on eût attendu le Cardinal préfet.
Le docteur se dépouille ; et cette gouvernante
Revient, et par la main le conduit en des lieux
Où notre homme privé de l'usage des yeux

Va d'une façon chancelante
Après ces détours ténébreux,
La vieille ouvre une porte, et vous pousse le sire
En un fort mal plaisant endroit,
Quoique ce fut son propre empire ;
C'était en l'école de droit.
En l'école de droit ! la même ; le pauvre homme
Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison,
Pensa tomber en pâmoison.
Le conte en courut par tout Rome.
Les écoliers alors attendaient leur régent.
Cela seul acheva sa mauvaise fortune.
Grand éclat de risée, et grand chuchillement,
Universel étonnement.
Est-il fou ? qu'est-ce là ? vient-il de voir quelqu'une ?
Ce ne fut pas le tout ; sa femme se plaignit.
Procès. La parente se joint en cause, et dit :
Que du docteur venait tout le mauvais ménage ;
Que cet homme était fou, que sa femme était sage.
On fit casser le mariage ;
Et puis la dame se rendit
Belle et bonne religieuse
A Saint-Croissant en Vavoureuse.
Un prélat lui donna l'habit.

Le Diable en enfer

Qui craint d'aimer, a tort selon mon sens
S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle.
Je vous connais objets doux et puissants :
Plus ne m'irai brûler à la chandelle.
Une vertu sort de vous ne sais quelle,
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux.
Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire :
On meurt d'amour, on languit, on soupire.
Pas ne tiendrait aux gens qu'on ne fit mieux.
A tels périls ne faut qu'on s'abandonne.
J'en vais donner pour preuve une personne
Dont la beauté fit trébucher Rustic.
Il en avint un fort plaisant trafic :
Plaisant fut-il, au pêché près, sans faute :
Car pour ce point, je l'excepte et je l'ôte :
Et ne suis pas du goût de celle-là !
Qui buvant frais (ce fut je pense à Rome)
Disait : Que n'est-ce un pêché que cela !
Je la condamne ; et veux prouver en somme
Qu'il fait bon craindre encor que l'on soit saint.
Rien n'est plus vrai. Si Rustic avait craint,
Il n'aurait pas retenu cette fille,
Qui jeune et simple et pourtant très gentille
Jusques au vif vous l'eut bientôt atteint.
Alibech fut son nom, si j'ai mémoire
Fille un peu neuve, à ce que dit l'histoire.
Lisant un jour comme quoi certains saints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins
Se séquestraient ; vivaient comme des anges,
Qui ça et là, portant toujours leurs pas
En lieux cachés ; choses qui bien qu'étranges

Pour Alibech avaient quelques appas :
Mon Dieu, dit-elle, il me prend une envie
D'aller mener une semblable vie.
Alibech donc s'en va sans dire adieu.
Mère ni sœur, nourrice ni compagne
N'est avertie. Alibech en campagne
Marche toujours, n'arrête en pas un lieu.
Tant court enfin qu'elle entre en un bois sombre
Et dans ce bois elle trouve un vieillard ;
Homme possible autrefois plus gaillard,
Mais n'étant lors qu'un squelette et qu'une ombre
Père, dit-elle, un mouvement m'a pris ;
C'est d'être sainte, et mériter pour prix
Qu'on me révère, et qu'on chomme ma fête.
O quel plaisir j'aurais si tous les ans,
La palme en main, les rayons sur la tête,
Je recevais des fleurs et des présents !
Votre métier est-il si difficile ?
Je sais déjà jeûner plus qu'à demi.
Abandonnez ce penser inutile,
Dit le vieillard, je vous parle en ami.
La sainteté n'est chose si commune
Que le jeûner suffise pour l'avoir.
Dieu gard de mal fille et femme qui jeûne
Sans pour cela guère mieux en valoir.
Il faut encor pratiquer d'autres choses,
D'autres vertus qui me sont lettres closes,
Et qu'un ermite habitant de ces bois
Vous apprendra mieux que moi mille fois.
Allez le voir, ne tardez davantage :
Je ne retiens tels oiseaux dans ma cage.
Disant ces mots le vieillard la quitta,
Ferma sa porte, et se barricada.
Très sage fut d'agir ainsi sans doute,
Ne se fiant à vieillesse ni goutte,
Jeune ni haire, enfin à rien qui soit.
Non loin de là notre sainte aperçoit

Celui de qui ce bon vieillard parloit ;
Homme ayant l'âme en Dieu tout occupée,
Et se faisant tout blanc de son épée ".
C'était Rustic, jeune saint très fervent :
Ces jeunes-là s'y trompent bien souvent.
En peu de mots l'appétit d'être sainte
Lui fut d'abord par la belle explique ;
Appétit tel qu'Alibech avait crainte
Que quelque jour son fruit n'en fut marqué.
Rustic sourit d'une telle innocence.
Je n'ai, dit-il, que peu de connaissance
En ce métier ; mais ce peu-là que j'ai
Bien volontiers vous sera partagé.
Nous vous rendrons la chose familière.
Maître Rustic eût dû donner congé
Tout dès l'abord à semblable écolière.
Il ne le fit ; en voici les effets.
Comme il voulait être des plus parfaits,
Il dit en soi : Rustic, que sais-tu faire ?
Veiller, prier, jeûner, porter la haire ?
Qu'est-ce cela ? moins que rien ; tous le font :
Mais d'être seul auprès de quelque belle
Sans la toucher, il n'est victoire telle ;
Triumphes grands chez les anges en sont
Méritons-les ; retenons cette fille.
Si je résiste à chose si gentille,
J'atteins le comble, et me tire du pair.
Il la retint et fut si téméraire,
Qu'outre Satan il défia la chair,
Deux ennemis toujours prêts à mal faire ;
Or sont nos saints logés sous même toit
Rustic apprête en un petit endroit
Un petit lit de jonc pour la novice.
Car de coucher sur la dure d'abord,
Quelle apparence ? elle n'était encor
Accoutumée à si rude exercice.
Quant au souper, elle eut pour tout service

Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.
Faites état que la magnificence
De ce repas ne consista qu'en l'eau,
Claire, d'argent, belle par excellence.
Rustic jeûna ; la fille eut appétit.
Couchés à part, Alibech s'endormit :
L'ermite non. Une certaine bête
Diable nommée, un vrai serpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.
On l'y reçoit ; Rustic roule en sa tête,
Tantôt les traits de la jeune beauté,
Tantôt sa grâce, et sa naïveté,
Et ses façons, et sa manière douce,
L'âge, la taille, et surtout l'embonpoint,
Et certain sein ne se reposant point ;
Allant, venant ; sein qui pousse et repousse
Certain corset en dépit d'Alibech,
Qui tâche en vain de lui clore le bec :
Car toujours parle : il va, vient, et respire :
C'est son patois ; Dieu sait ce qu'il veut dire.
Le pauvre ermite ému de passion
Fit de ce point sa méditation.
Adieu la haire, adieu la discipline ;
Et puis voilà de ma dévotion ;
Voilà mes saints. Celui-ci s'achemine
Vers Alibech ; et l'éveille en sursaut.
Ce n'est bien fait que de dormit sitôt
Dit le frater ; il faut au préalable
Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable.
Emprisonnant en enfer le Malin.
Crée ne fut pour aucune autre fin.
Procédons-y. Tout à l'heure il se glisse
Dedans le lit. Alibech sans malice,
N'entendait rien à ce mystère-là :
Et ne sachant ni ceci ni cela,
Moitié forcée et moitié consentante,
Moitié voulant combattre ce désir,

Moitié n'osant, moitié peine et plaisir,
Elle crut faire acte de repentante ;
Bien humblement rendit grâce au frater,
Sut ce que c'est que le diable en enfer.
Désormais faut qu'Alibech se contente
D'être martyre, en cas que sainte soit :
Frère Rustic peu de vierges faisoit.
Cette leçon ne fut la plus aisée.
Dont Alibech non encor déniaisée
Dit : Il faut bien que le diable en effet
Soit une chose étrange et bien mauvaise :
Il brise tout ; voyez le mal qu'il fait
A sa prison : non pas qu'il m'en déplaise :
Mais il mérite en bonne vérité
D'y retourner. Soit fait, ce dit le frère.
Tant s'appliqua Rustic à ce mystère,
Tant prit de soin, tant eut de charité
Qu'enfin l'enfer s'accoutumant au diable
Eût eu toujours sa présence agréable
Si l'autre eût pu toujours en faire essai.
Sur quoi la belle : On dit encor bien vrai
Qu'il n'est prison si douce que son hôte
En peu de temps ne s'y lasse sans faute.
Bientôt nos gens ont noise sur ce point.
En vain l'enfer son prisonnier rappelle
Le diable est sourd, le diable n'entend point.
L'enfer s'ennuie ; autant en fait la belle.
Ce grand désir d'être sainte s'en va.
Rustic voudrait être dépêtré d'elle.
Elle pourvoit d'elle-même à cela.
Furtivement elle quitte le sire :
Par le plus court s'en retourne chez soi.
Je suis en soin de ce qu'elle put dire
A ses parents : c'est ce qu'en bonne foi
Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre.
Apparemment elle leur fit entendre
Que son cœur mû d'un appétit d'enfant

L'avait portée à tacher d'être sainte.
Ou l'on la crut, ou l'on en fit semblant.
Sa parenté prit pour argent comptant
Un tel motif : non que de quelque atteinte
A son enfer on n'eût quelque soupçon :
Mais cette chartre est faite de façon
Qu'on n'y voit goutte ; et maint geôlier s'y trompe.
Alibech fut festinée en grand'pompe.
L'histoire dit que par simplicité
Elle conta la chose à ses compagnes.
Besoin n'était que Votre Sainteté,
Ce lui dit-on, traversât ces campagnes.
On vous aurait, sans bouger du logis,
Même leçon même secret appris.
Je vous aurais, dit l'une, offert mon frère.
Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin :
Et Néherbal notre prochain voisin
N'est pas non plus novice en ce mystère.
Il vous recherche ; acceptez ce parti,
Devant qu'on soit d'un tel cas averti.
Elle le fit : Néherbal n'était homme
A cela près. On donna telle somme,
Qu'avec les traits de la jeune Alibech
Il prit pour bon un enfer très suspect ;
Usant des biens que l'Hymen nous envoie.
A tous époux Dieu doit pareille joie ;
Ne plus ne moins qu'employait au désert
Rustic son diable, Alibech son enfer.

La Jument du compère Pierre

Messire Jean, (c'était certain curé
Qui prêchait peu sinon sur la vendange)
Sur ce sujet, sans être préparé,
Il triomphait ; vous eussiez dit un ange,
Encore un point était touché de lui ;
Non si souvent qu'eût voulu le messire ;
Et ce point-là les enfants d'aujourd'hui
Savent que c'est, besoin n'ai de le dire.
Messire Jean tel que je le décris
Faisait si bien, que femmes et maris
Le recherchaient, estimaient sa science ;
Au demeurant il n'était conscience
Un peu jolie, et bonne à diriger,
Qu'il ne voulût lui-même interroger,
Ne s'en fiant aux soins de son vicaire.
Messire Jean aurait voulu tout faire ;
S'entremettait en zélé directeur
Allait partout ; disant qu'un bon pasteur
Ne peut trop bien ses ouailles connaître,
Dont par lui-même instruit en voulait être.
Parmi les gens de lui les mieux venus,
Il fréquentait chez le compère Pierre,
Bon villageois à qui pour toute terre,
Pour tout domaine et pour tous revenus
Dieu ne donna que ses deux bras tout nus,
Et son louchet, dont pour toute ustensile
Pierre faisait subsister sa famille.
Il avait femme et belle et jeune encor,
Ferme surtout ; le hâle avait fait tort
A son visage, et non à sa personne.
Nous autres gens peut-être aurions voulu

Du délicat, ce rustique ne m'eût plu ;
Pour des curés la pâte en était bonne ;
Et convenait à semblables amours.
Messire Jean la regardait toujours
Du coin de l'oeil, toujours tournait la tête
De son côté ; comme un chien qui fait fête
Aux os qu'il voit n'être par trop chétifs ;
Que s'il en voit un de belle apparence,
Non décharné, plein encor de substance,
Il tient dessus ses regards attentifs :
Il s'inquiète, il trépigne, il remue
Oreille et queue ; il a toujours la vue
Dessus cet os, et le ronge des yeux
Vingt fois devant que son palais s'en sente.
Messire Jean tout ainsi se tourmente
A cet objet pour lui délicieux.
La villageoise était fort innocente.
Et n'entendait aux façons du pasteur
Mystère aucun ; ni son regard flatteur,
Ni ses présents ne touchaient Magdeleine :
Bouquets de thym, et pots de marjolaine
Tombaient à terre : avoir cent menus soins
C'était parler bas-breton tout au moins.
Il s'avisa d'un plaisant stratagème.
Pierre était lourd, sans esprit : je crois bien
Qu'il ne se fût précipité lui-même,
Mais par delà de lui demander rien,
C'était abus et très grande sottise.
L'autre lui dit : Compère mon ami
Te voilà pauvre, et n'ayant à demi
Ce qu'il te faut ; si je t'apprends la guise
Et le moyen d'être un jour plus content
Qu'un petit roi, sans te tourmenter tant,
Que me veux-tu donner pour mes étrennes ?
Pierre répond : Parbleu Messire Jean
Je suis à vous ; disposez de mes peines ;
Car vous savez que c'est tout mon vaillant.

Notre cochon ne nous faudra pourtant :
Il a mangé plus de son, par mon âme,
Qu'il n'en tiendrait trois fois dans ce tonneau,
Et d'abondant la vache à notre femme
Nous a promis qu'elle ferait un veau :
Prenez le tout. Je ne veux nul salaire,
Dit le pasteur ; obliger mon compère
Ce m'est assez, je te dirai comment.
Mon dessein est de rendre Magdeleine
Jument le jour par art d'enchantement,
Lui redonnant sur le soir forme humaine.
Très grand profit pourra certainement
T'en revenir ; car ton âne est si lent,
Que du marché l'heure est presque passée
Quand il arrive ; ainsi tu ne vends pas,
Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,
Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas.
Ta femme étant jument forte et membrue,
Ira plus vite ; et sitôt que chez toi
Elle sera du logis revenue,
Sans pain ni soupe un peu d'herbe menue
Lui suffira. Pierre dit : Sur ma foi
Messire Jean, vous êtes un sage homme.
Voyez que c'est d'avoir étudié !
Vend-on cela ? si j'avais grosse somme
Je vous l'aurais, parbleu bientôt payé.
Jean poursuivit : Or ça je t'apprendrai
Les mots, la guise, et toute la manière
Par où jument bien faite et poulinière
Auras de jour, belle femme de nuit.
Corps, tête, jambe, et tout ce qui s'ensuit
Lui reviendra : tu n'as qu'à me voir faire
Tais-toi sur tout ; car un mot seulement
Nous gâterait tout notre enchantement.
Nous ne pourrions revenir au mystère,
De notre vie ; encore un coup motus,
Bouche cousue, ouvre les yeux sans plus.

Toi-même après pratiqueras la chose.
Pierre promet de se taire, et Jean dit :
Sus Magdeleine ; il se faut, et pour cause,
Dépouiller nue et quitter cet habit :
Dégrafez-moi cet atour des dimanches ;
Fort bien : ôtez ce corset et ces manches ;
Encore mieux : défaites ce jupon ;
Très bien cela. Quand vint à la chemise,
La pauvre épouse eut en quelque façon
De la pudeur. Etre nue ainsi mise
Aux yeux des gens ! Magdeleine aimait mieux
Demeurer femme, et jurait ses grands dieux
De ne souffrir une telle vergogne.
Pierre lui dit : Voilà grande besogne !
Et bien, tous deux nous saurons comme quoi
Vous êtes faite ; est-ce par votre foi
De quoi tant craindre ? et la la Magdeleine,
Vous n'avez pas toujours eu tant de peine
A tout ôter : comment donc faites-vous
Quand vous cherchez vos puces ? dites-nous.
Messire Jean est-ce quelqu'un d'étrange ?
Que craignez-vous ? hé quoi ? qu'il ne vous mange ?
Cà dépêchons ; c'est par trop marchander.
Depuis le temps Monsieur notre curé
Aurait déjà parfait son entreprise.
Disant ces mots il ôte la chemise,
Regarde faire, et ses lunettes prend.
Messire Jean par le nombril commence,
Pose dessus une main en disant :
Que ceci soit beau poitrail de jument.
Puis cette main dans le pays s'avance.
L'autre s'en va transformer ces deux monts
Qu'en nos climats les gens nomment tétons ;
Car quant à ceux qui sur l'autre hémisphère
Sont étendus, plus vastes en leur tour,
Par révérence on ne les nomme guère ;
Messire Jean leur fait aussi sa cour ;

Disant toujours pour la cérémonie :
Que ceci soit telle ou telle partie,
Ou belle croupe, ou beaux flancs, tout enfin.
Tant de façons mettaient Pierre en chagrin ;
Et ne voyant nul progrès à la chose,
Il priait Dieu pour la métamorphose.
C'était en vain ; car de l'enchantement
Toute la force et l'accomplissement
Gisait à mettre une queue à la bête :
Tel ornement est chose fort honnête :
Jean ne voulant un tel point oublier
L'attache donc : lors Pierre de crier,
Si haut qu'on l'eût entendu d'une lieue :
Messire Jean je n'y veux point de queue :
Vous l'attachez trop bas, Messire Jean.
Pierre à crier ne fut si diligent,
Que bonne part de la cérémonie
Ne fut déjà par le prêtre accomplie.
A bonne fin le reste aurait été,
Si non content d'avoir déjà parlé
Pierre encor n'eût tiré par la soutane
Le curé Jean, qui lui dit : Foin de toi :
T'avais-je pas recommandé, gros âne,
De ne rien dire, et de demeurer coi ?
Tout est gâté ; ne t'en prends qu'à toi-même.
Pendant ces mots l'époux gronde à part soi.
Magdeleine est en un courroux extrême
Querelle Pierre, et lui dit : Malheureux
Tu ne seras qu'un misérable gueux
Toute ta vie : et puis viens-t'en me braire
Viens me conter ta faim et ta douleur.
Voyez un peu : Monsieur notre pasteur
Veut de sa grâce a ce traîne-malheur
Montrer de quoi finir notre misère :
Mérite-t-il le bien qu'on lui veut faire ?
Messire Jean laissons la cet oison :
Tous les matins tandis que ce veau lie

Ses choux, ses aulx, ses herbes, son oignon,
Sans l'avertir venez à la maison ;
Vous me rendrez une jument polie.
Pierre reprit : Plus de jument, ma mie,
Je suis content de n'avoir qu'un grison.

Paté d'anguille

Même beauté, tant soit exquise,
Rassasie et soule à la fin.
Il me faut d'un et d'autre pain ;
Diversité c'est ma devise.
Cette maîtresse un tantet bise
Rit à mes yeux ; pourquoi cela ?
C'est qu'elle est neuve ; et celle-là
Qui depuis longtemps m'est acquise
Blanche qu'elle est, en nulle guise
Ne me cause d'émotion.
Son cœur dit oui ; le mien dit non ;
D'où vient ? en voici la raison,
Diversité c'est ma devise.
Je l'ai jà dit d'autre façon
Car il est bon que l'on déguise
Suivant la loi de ce dicton,
Diversité c'est ma devise.
Ce fut celle aussi d'un mari
De qui la femme était fort belle.
Il se trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avait pour elle.
L'hymen, et la possession
Eteignirent sa passion.
Un sien valet avait pour femme
Un petit bec assez mignon :
Le maître étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la dame.
Cela ne plut pas au valet,
Qui les ayant pris sur le fait,
Vendiqua son bien de couchette,
A sa moitié chanta goguette,

L'appela tout net et tout franc...
Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune ;
Dieu nous gard de plus grand'fortune.
Il fit à son maître un sermon.
Monsieur, dit-il, chacun la sienne
Ce n'est pas trop ; Dieu et raison
Vous recommandent cette antienne.
Direz-vous, je suis sans chrétienne ?
Vous en avez à la maison
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc pas tant de peine :
C'est pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne lui faut si gros monsieur.
Tenons-nous chacun à la notre ;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs ;
Je m'en rapporte aux connaisseurs :
Si Dieu m'avait fait tant de grâce,
Qu'ainsi que vous je disposasse
De Madame, je m'y tiendrais,
Et d'une reine ne voudrais.
Mais puisqu'on ne saurait défaire
Ce qui s'est fait, je voudrais bien,
(Ceci soit dit sans vous déplaire)
Que content de votre ordinaire
Vous ne goûtassiez plus du mien.
Le patron ne voulut lui dire
Ni oui ni non sur ce discours ;
Et commanda que tous les jours
On mît aux repas, près du sire,
Un pâté d'anguille ; ce mets
Lui chatouillait fort le palais.
Avec un appétit extrême
Une et deux fois il en mangea :
Mais quand ce vint à la troisième
La seule odeur le dégoûta.

Il voulut sur une autre viande
Mettre la main ; on l'empêcha :
Monsieur, dit-on, nous le commande :
Tenez-vous-en à ce mets-la :
Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire ?
M'en voilà soûl, reprit le sire.
Et quoi toujours pâtés au bec !
Pas une anguille de rôtie !
Pâtés tous les jours de ma vie !
J'aimerais mieux du pain tout sec :
Laissez-moi prendre un peu du vôtre :
Pain de par Dieu, ou de par l'autre :
Au diable ces pâtés maudits ;
Ils me suivront en paradis,
Et par-delà, Dieu me pardonne.
Le maître accourt soudain au bruit,
Et prenant sa part du déduit,
Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets si plein de bonté
Vous soyez si tôt dégoûté.
Ne vous ai-je pas ouï dire
Que c'était votre grand ragoût ?
Il faut qu'en peu de temps, beau sire
Vous ayez bien changé de goût ?
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange ?
Vous me blâmez lorsque je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant.
Mon doux ami, je vous apprend
Que ce n'est pas une sottise,
En fait de certains appétits,
De changer son pain blanc en bis :
Diversité c'est ma devise.
Quand le maître eut ainsi parlé,
Le valet fut tout consolé.
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque chose encor là-dessus

Car après tout doit-il suffire
D'alléguer son plaisir sans plus ?
J'aime le change. A la bonne heure,
On vous l'accorde ; mais gagnez
S'il se peut les intéressés :
Cette voie est bien la meilleure :
Suivez-la donc. A dire vrai,
Je crois que l'amateur du change
De ce conseil tenta l'essai.
On dit qu'il parlait comme un ange,
De mots dorés usant toujours :
Mots dorés font tout en amours.
C'est une maxime constante :
Chacun sait qu'elle est mon entente :
J'ai rebattu cent et cent fois
Ceci dans cent et cent endroits :
Mais la chose est si nécessaire,
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai jusques au bout,
Mots dorés en amours font tout.
Ils persuadent la donzelle,
Son petit chien, sa demoiselle,
Son époux quelquefois aussi ;
C'est le seul qu'il fallait ici
Persuader ; il n'avait l'âme
Sourde à cette éloquence ; et dame
Les orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devint commode.
Même on dit qu'il suivit la mode
De son maître, et toujours depuis
Changea d'objets en ses déduits.
Il n'était bruit que d'aventures
Du chrétien et de créatures.
Les plus nouvelles sans manquer
Etaient pour lui les plus gentilles.
Par où le drôle en put croquer,

Il en croqua, femmes et filles,
Nymphes, grisettes, ce qu'il put.
Toutes étaient de bonne prise ;
Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.

Les Lunettes

J'avais juré de laisser là les nonnes :
Car que toujours on voie en mes écrits
Même sujet, et semblables personnes,
Cela pourrait fatiguer les esprits.
Ma muse met guimpe sur le tapis :
Et puis quoi ? guimpe ; et puis guimpe sans cesse ;
Bref toujours guimpe, et guimpe sous la presse.
C'est un peu trop. Je veux que les nonnains
Fassent les tours en amour les plus fins ;
Si ne faut-il pour cela qu'on épuise
Tout le sujet ; le moyen ? c'est un fait
Par trop fréquent, je n'aurais jamais fait :
■ n'est greffier dont la plume y suffise.
Si j'y tâchais on pourrait soupçonner
Que quelque cas m'y ferait retourner ;
Tant sur ce point mes vers font de rechutes ;
Toujours souvient à Robin de ses flûtes.
Or apportons à cela quelque fin.
Je le prétends, cette tâche ici faite.
Jadis s'était introduit un blondin
Chez des nonnains à titre de fillette.
■ n'avait pas quinze ans que tout ne fût :
Dont le galant passa pour soeur Colette
Auparavant que la barbe lui crût.
Cet entre-temps ne fut sans fruit ; le sire
L'employa bien : Agnès en profita.
Las quel profit ! j'eusse mieux fait de dire
Qu'à soeur Agnès malheur en arriva
Il lui fallut élargir sa ceinture
Puis mettre au jour petite créature
Qui ressemblait comme deux gouttes d'eau,

Ce dit l'histoire, à la soeur jouvenceau.
Voilà scandale et bruit dans l'abbaye.
D'où cet enfant est-il plu ? comme a-t-on
Disaient les sœurs en riant, je vous prie
Trouve céans ce petit champignon ?
Si ne s'est-il après tout fait lui-même.
La prieure est en un courroux extrême.
Avoir ainsi souillé cette maison !
Bientôt on mit l'accouchée en prison.
Puis il fallut faire enquête du père.
Comment est-il entré ? comment sorti ?
Les murs sont hauts, antique la tourière,
Double la grille, et le tour très petit.
Serait-ce point quelque garçon en fille ?
Dit la prieure, et parmi nos brebis
N'aurions-nous point sous de trompeurs habits
Un jeune loup ? sus qu'on se déshabille :
Je veux savoir la vérité du cas.
Qui fut bien pris, ce fut la feinte ouaille.
Plus son esprit à songer se travaille,
Moins il espère échapper d'un tel pas.
Nécessite mère de stratagème
Lui fit... eh bien ? lui fit en ce moment
Lier... : eh quoi ? foin, je suis court moi-même :
Ou prendre un mot qui dise honnêtement
Ce que lia le père de l'enfant ?
Comment trouver un détour suffisant
Pour cet endroit ? vous avez ouï dire
Qu'au temps jadis le genre humain avait
Fenêtre au corps ; de sorte qu'on pouvait
Dans le dedans tout à son aise lire ;
Chose commode aux médecins d'alors.
Mais si d'avoir une fenêtre au corps
Était utile, une au cœur au contraire
Ne l'était pas ; dans les femmes surtout :
Car le moyen qu'on pût venir à bout
De rien cacher ? notre commune mère

Dame Nature y pourvut sagement
Par deux lacets de pareille mesure.
L'homme et la femme eurent également
De quoi fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru.
Ce fut sa faute, elle-même en fut cause ;
N'étant jamais à son gré trop bien close.
L'homme au rebours ; et le bout du tissu
Rendit en lui la Nature perplexe.
Bref le lacet à l'un et l'autre sexe
Ne put cadrer, et se trouva, dit-on,
Aux femmes court, aux hommes un peu long.
Il est facile à présent qu'on devine
Ce que lia notre jeune imprudent ;
C'est ce surplus, ce reste de machine,
Bout de lacet aux hommes excédant.
D'un brin de fil il l'attacha de sorte
Que tout semblait aussi plat qu'aux nonnains :
Mais fil ou soie, il n'est bride assez forte
Pour contenir ce que bientôt je crains
Qui ne s'échappe ; amenez-moi des saints ;
Amenez-moi si vous voulez des anges ;
Je les tiendrai créatures étranges,
Si vingt nonnains telles qu'on les vit lors
Ne font trouver à leur esprit un corps.
J'entends nonnains ayant tous les trésors
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde
Se fait servir ; chiches et fiers appas,
Que le soleil ne voit qu'au nouveau monde,
Car celui-ci ne les lui montre pas.
La prieure a sur son nez des lunettes,
Pour ne juger du cas légèrement.
Tout à l'entour sont debout vingt nonnettes,
En un habit que vraisemblablement
N'avaient pas fait les tailleurs du couvent.
Figurez-vous la question qu'au sire
On donna lors ; besoin n'est de le dire.

Touffes de lis, proportion du corps,
Secrets appas, embonpoint, et peau fine,
Fermes tétons, et semblables ressorts
Eurent bientôt fait jouer la machine.
Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier qui romprait son licou,
Et sauta droit au nez de la prieure,
Faisant voler lunettes tout à l'heure
Jusqu'au plancher. II s'en fallut bien peu
Que l'on ne vît tomber la lunetière.
Elle ne prit cet accident en jeu.
L'on tint chapitre, et sur cette matière
Fut raisonné longtemps dans le logis.
Le jeune loup fut aux vieilles brebis
Livre d'abord. Elles vous l'empoignèrent
A certain arbre en leur cour l'attachèrent
Ayant le nez devers l'arbre tourne,
Le dos à l'air avec toute la suite :
Et cependant que la troupe maudite
Songe comment il sera guerdonné,
Que l'une va prendre dans les cuisines
Tous les balais, et que l'autre s'en court
A l'arsenal ou sont les disciplines,
Qu'une troisième enferme à double tour
Les soeurs qui sont jeunes et pitoyables,
Bref que le sort ami du marjolet
Ecarte ainsi toutes les détestables,
Vient un meunier monté sur son mulet
Garçon carré, garçon couru des filles,
Bon compagnon, et beau joueur de quille
Oh oh dit-il, qu'est-ce là que je voi ?
Le plaisant saint ! jeune homme, je te prie,
Qui t'a mis là ? sont-ce ces soeurs, dis-moi.
Avec quelqu'une as-tu fait la folie ?
Te plaisait-elle ? était-elle jolie ?
Car à te voir tu me portes ma foi
(Plus je regarde et mire ta personne)

Tout le minois d'un vrai croqueur de nonne.
L'autre répond : Hélas, c'est le rebours :
Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours.
Voilà mon mal ; Dieu me doint patience ;
Car de commettre une si grande offense,
J'en fais scrupule, et fut-ce pour le Roi ;
Me donnât-on aussi gros d'or que moi.
Le meunier rit ; et sans autre mystère
Vous le délie, et lui dit : Idiot,
Scrupule toi, qui n'es qu'un pauvre hère !
C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire !
Notre curé ne serait pas si sot.
Vite, fuis-t'en, m'ayant mis en ta place :
Car aussi bien tu n'es pas, comme moi,
Franc du collier, et bon pour cet emploi : —
Je n'y veux point de quartier ni de grâce :
Viennent ces soeurs ; toutes je te répond,
Verront beau jeu si la corde ne rompt.
L'autre deux fois ne se le fait redire.
Il vous l'attache, et puis lui dit adieu.
Large d'épaule on aurait vu le sire
Attendre nu les nonnains en ce lieu.
L'escadron vient, porte en guise de cierges
Gaules et fouets : procession de verges,
Qui fit la ronde à l'entour du meunier,
Sans lui donner le temps de se montrer,
Sans l'avertir. Tout beau, dit-il, Mesdames :
Vous vous trompez ; considérez-moi bien :
Je ne suis pas cet ennemi des femmes,
Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Employez-moi, vous verrez des merveilles.
Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.
D'un certain jeu je viendrai bien à bout ;
Mais quant au fouet je n'y vauds rien du tout.
Qu'entend ce rustre, et que nous veut-il ire.
S'écria lors une de nos sans-dents.
Quoi tu n'es pas notre faiseur d'enfants ?

Tant pis pour toi, tu payras pour le sire.
Nous n'avons pas telles armes en main,
Pour demeurer en un si beau chemin.
Tiens tiens, voilà l'ébat que l'on désire.
A ce discours fouets de rentrer en jeu,
Verges d'aller, et non pas pour un peu ;
Meunier de dire en langue intelligible,
Crainte de n'être assez bien entendu :
Mesdames je... ferai tout mon possible
Pour m'acquitter de ce qui vous est dû.
Plus il leur tient des discours de la sorte,
Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait sentir. Longtemps il s'en souvint.
Pendant qu'on donne au maître l'anguillade,
Le mulet fait sur l'herbette gambade.
Ce qu'à la fin l'un et l'autre devint,
Je ne le sais, ni ne m'en mets en peine.
Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.
Pendant un temps les lecteurs pour douzaine
De ces nonnains au corps gent et si beau
N'auraient voulu, je gage, être en sa peau.

Janot et Catin

J'ai composé ces stances en vieil style, à la manière du blason des fausses amours, et de celui des folles amours dont l'auteur est inconnu. Il y en a qui les attribuent à l'un des Saint-Gelais. Je ne suis pas de leur sentiment, et je crois qu'ils sont de Crétin.

Un beau matin,
Trouvant Catin
Toute seulette,
Pris son tétin
De blanc satin,
Par amourette :
Car de galette,
Tant soit mollette,
Moins friand suis pour le certain.
Adonc me dit la bachelette :
Que votre coq cherche poulette ;
Ici ne fera grand butin.

Telle censure
Ne fut si sure
Qu'elle espéroit :
De ma fressure
Dame Luxure
Jà s'emparoit.
En tel détroit
Mon cas estoit,
Que je quis meilleure aventure :
Catin ce jeu point n'entendoit ;
Mieux attaquois, mieux défendoit ;
Dont je souffris peine très dure.

Pendant l'étrif,

D'un ton plaintif
Dis chose telle :
Las moi chétif,
En son esquif
Charon m'appelle.
Cessez donc belle
D'être cruelle
A cetuy votre humble captif,
Il est à vous, foie et ratelle.
Bien grand merci, répondit-elle ;
Besoin n'ai d'un tel apprentif.

JANOT

Je vous affie
Et certifie
Que quelque jour
J'ai bonne envie
Ne vous voir mie
Dure à l'étour :
Le dieu d'amour
Sait plus d'un tour ;
Que votre cœur trop ne s'y fie ;
Car quant à moy j'ay belle paour
Qu'à vous férir n'ait le bras gourd ;
Le contemner est donc folie.

CATIN

Vous n'avez pas
Bien pris mon cas
Ne ma sentence ;
De tomber, las,
D'amour ès lacs
Ne fais doutance.
Mais telle offense,
En conscience,
Ne commettras pour cent ducats :
Que ce soit donc votre plaisance,

De me laisser en patience,
Et de finir cet altercas.

JANOT

Alors qu'on use
De vaine excuse
C'est grand défaut ;
Telle refuse,
Qui après muse,
Dont bien peu chault :
Car point ne fault
Tout homme caut
A chercher mieux quand on l'amuse ;
Dont je conclus qu'en amours faut
Battre le fer quand il est chaud,
Sans chercher ni détour ni ruse.

Onc en amours
Vaines clamours
Ne me reviennent ;
Roses et flours,
Tous plaisans tours,
Mieux y conviennent :
Assez tost viennent,
Voire et proviennent
Du temps qu'on perd douleurs et plours :
Tant que tels cas aux gens surviennent,
C'est bien raison qu'ils entretiennent
En tout déduit leurs plus beaux jours.

Ainsi preschois,
Et j'émouvois
Cette mignonne ;
Mes mains fourrois,
Usant des droits
Qu'Amour nous donne.
Humeur friponne

Chez la pouponne
Se glissa lors en tapinois.
Son œil me dit en son patois :
Berger berger, ton heure sonne ;
J'entendis clair, car il n'est homme
Plus attentif à telle voix.
Ami lecteur qui ceci veois,
Ton serviteur qui Jean se nomme
Dira le reste une autre fois.

Le Cuvier

Soyez amant, vous serez inventif :
Tour ni détour, ruse ni stratagème
Ne vous faudront : le plus jeune apprentif
Est vieux routier dès le moment qu'il aime :
On ne vit onc que cette passion
Demeurât court faute d'invention :
Amour fait tant qu'enfin il a son compte.
Certain cuvier, dont on fait certain conte
En fera foi. Voici ce que j'en sais,
Et qu'un quidam me dit ces jours passés.
Dedans un bourg ou ville de province
(N'importe pas du titre ni du nom)
Un tonnelier et sa femme Nanon
Entretenaient un ménage assez mince.
De l'aller voir Amour n'eut à mépris
Y conduisant un de ses bons amis ;
C'est Cocuage ; il fut de la partie ;
Dieux familiers, et sans cérémonie
Se trouvant bien dans toute hôtellerie
Tout est pour eux bon gîte et bon logis
Sans regarder si c'est Louvre ou cabane.
Un drôle donc caressait Madame Anne.
Ils en étaient sur un point, sur un point...
C'est dire assez de ne le dire point,
Lorsque l'époux revient tout hors d'haleine
Du cabaret ; Justement, justement...
C'est dire encor ceci bien clairement.
On le maudit ; nos gens sont fort en peine.
Tout ce qu'on put, fut de cacher l'amant :
On vous le serre en hâte et promptement
Sous un cuvier, dans une cour prochaine.

Tout en entrant l'époux dit : J'ai vendu
Notre cuvier. Combien ? dit Madame Anne.
Quinze beaux francs. Va tu n'es qu'un gros âne
Repartit-elle : et je t'ai d'un écu ; ;
Fait aujourd'hui profit par mon adresse,
L'ayant vendu six écus avant toi.
Le marchand voit s'il est de bon aloi,
Et par dedans le tâte pièce à pièce,
Examinant si tout est comme il faut,
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferais-tu malheureux sans ta femme ?
Monsieur s'en va chopiner, cependant
Qu'on se tourmente ici le corps et l'âme :
Il faut agir sans cesse en l'attendant.
Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie :
J'en goûterai désormais, attends-t'y.
Voyez un peu, le galant a bon foie :
Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari
Telle moitié. Doucement notre épouse,
Dit le bon homme. Or sus Monsieur, sortez
Cà que je racle un peu de tous côtés
Votre cuvier, et puis que je l'arrouse.
Par ce moyen vous verrez s'il tient eau,
Je vous répons qu'il n'est moins bon que beau.
Le galant sort ; l'époux entre en sa place,
Racle partout, la chandelle à la main,
Deçà delà, sans qu'il se doute brin
De ce qu'Amour en dehors vous lui brasse :
Rien n'en put voir ; et pendant qu'il repasse
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,
Les dieux susdits lui viennent de nouveau
Rendre visite, imposant un ouvrage
A nos amants bien différent du sien.
Il regratta, gratta, frotta si bien,
Que notre couple, ayant repris courage,
Reprit aussi le fil de l'entretien
Qu'avait troublé le galant personnage

Dire comment le tout se put passer,
Ami lecteur, tu dois m'en dispenser :
Suffit que j'ai très bien prouvé ma thèse.
Ce tour fripon du couple augmentait l'aise.
Nul d'eux n'était à tels jeux apprentif.
Soyez amant, vous serez inventif.

La Chose impossible

Un démon plus noir que malin
Fit un charme si souverain
Pour l'amant de certaine belle
Qu'à la fin celui-ci posséda sa cruelle.
Le pacte de notre amant et de l'esprit follet
Ce fut que le premier jouirait à souhait
De sa charmante inexorable.
Je te la rends dans peu, dit Satan, favorable :
Mais par tel si, qu'au lieu qu'on obéit au diable
Quand il a fait ce plaisir-là,
A tes commandements le diable obéira
Sur l'heure même, et puis sur la même heure
Ton serviteur lutin, sans plus longue demeure,
Ira te demander autre commandement
Que tu lui feras promptement ;
Toujours ainsi, sans nul retardement :
Sinon, ni ton corps ni ton âme
N'appartiendront plus à ta dame
Ils seront à Satan, et Satan en fera
Tout ce que bon lui semblera.
Le galant s'accorde à cela
Commander, était-ce un mystère ?
Obéir est bien autre affaire
Sur ce penser-là notre amant
S'en va trouver sa belle ; en a contentement
Goûte des voluptés qui n'ont point de pareille ;
Se trouve très heureux ; hormis qu'incessamment
Le diable était à ses oreilles.
Alors l'amant lui commandait
Tout ce qui lui venait en tête ;
De bâtir des palais, d'exciter la tempête ;

En moins d'un tour de main cela s'accomplissait
Mainte pistole se glissait
Dans l'escarcelle de notre homme.
Il envoyait le diable à Rome ;
Le diable revenait tout chargé de pardons.
Aucuns voyages n'étaient longs,
Aucune chose malaisée.
L'amant à force de rêver
Sur les ordres nouveaux qu'il lui fallait trouver,
Vit bientôt sa cervelle usée.
Il s'en plaignit à sa divinité :
Lui dit de bout en bout toute la vérité.
Quoi ce n'est que cela ? lui repartit la dame :
Je vous aurai bientôt tiré
Une telle épine de l'âme.
Quand le diable viendra, vous lui présenterez
Ce que je tiens, et lui direz :
Défrise-moi ceci ; fais tant par tes journées
Qu'il devienne tout plat. Lors elle lui donna
Je ne sais quoi qu'elle tira
Du verger de Cypris, labyrinthe des fées,
Ce qu'un duc autrefois jugea si précieux,
Qu'il voulut l'honorer d'une chevalerie ;
Illustre et noble confrérie
Moins pleine d'hommes que de dieux.
L'amant dit au démon : C'est ligne circulaire
Et courbe que ceci ; je t'ordonne d'en faire
Ligne droite et sans nul retours.
Va-t'en y travailler, et cours.
L'esprit s'en va ; n'a point de cesse
Qu'il n'ait mis le fil sous la presse,
Tâche de l'aplatir à grands coups de marteau,
Fait séjourner au fond de l'eau ;
Sans que la ligne fut d'un seul point étendue ;
De quelque tour qu'il se servît,
Quelque secret qu'il eût, quelque charme qu'il fît
C'était temps et peine perdue :

Il ne put mettre à la raison
La toison.
Elle se révoltait contre le vent, la pluie
La neige, le brouillard : plus Satan y touchait,
Moins l'annelure se lâchait.
Qu'est ceci, disait-il, je ne vis de ma vie
Chose de telle étoffe : il n'est point de lutin
Qui n'y perdît tout son latin.
Messire diable un beau matin
S'en va trouver son homme, et lui dit : Je te laisse.
Apprends-moi seulement ce que c'est que cela :
Je te le rends, tiens, le voilà,
Je suis victus, je le confesse.
Notre ami Monsieur le luiton,
Dit l'homme, vous perdez un peu trop tôt courage ;
Celui-ci n'est pas seul, et plus d'un compagnon
Vous aurait taillé de l'ouvrage.

Le Magnifique

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté ;
Rocher fut-il ; rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent ;
Je vous le dis, la place est au galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses.
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement et n'être pas un sot :
Quant à l'avare on le hait : le magot
A grand besoin de bonne rhétorique :
La meilleure est celle du libéral.
Un Florentin nommé le Magnifique
La possédait en propre original.
Le Magnifique était un nom de guerre
Qu'on lui donna ; bien l'avait mérité :
Son train de vivre, et son honnêteté,
Ses dons surtout, l'avaient par toute terre
Déclaré tel ; propre, bien fait, bien mis,
L'esprit galant, et l'air des plus polis.
Il se piqua pour certaine femelle
De haut état. La conquête était belle :
Elle excitait doublement le désir :
Rien n'y manquait, la gloire et le plaisir.
Aldobrandin était de cette dame
Bail et mari : pourquoi bail ? ce mot-là
Ne me plaît point ; c'est mal dit que cela ;
Car un mari ne baille point sa femme.
Aldobrandin la sienne ne baillait ;

Trop bien cet homme à la garder veillait
De tous ses yeux ; s'il en eut eu dix mille,
Il les eût tous à ce soin occupés :
Amour le rend, quand il veut, inutile ;
Ces Argus-là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyait pas possible
Qu'il le fut onc ; il défiait les gens.
Au demeurant il était fort sensible
A l'intérêt, aimait fort les présents.
Son concurrent n'avait encor su dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux :
On ignorait, ce lui semblait, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martyre ;
(Car c'est toujours une même chanson)
Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait ? que fait-on ?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avait su dire un mot seulement
Au médecin touchant sa maladie.
Or le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :
Point de fenêtre et point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas
Ni d'entr'ouïr la voix de sa maîtresse.
Il ne fut onc semblable forteresse.
Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant
Voici comment s'y prit notre assiégeant.
Je pense avoir déjà dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à présents était ;
Non qu'il en fît, mais il en recevait.
Le Magnifique avait un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisait grand cas :
Il l'appelait à cause de son pas
La haquenée. Aldobrandin le loue :
Ce fut assez ; notre amant proposa
De le troquer ; l'époux s'en excusa :
Non pas, dit-il, que je ne vous avoue

Qu'il me plaît fort ; mais à de tels marchés
Je perds toujours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit : Eh bien, faisons mieux ; ne troquez ;
Mais pour le prix du cheval permettez
Que vous présent j'entretienne Madame.
C'est un désir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'âme.
Je vous demande un quart d'heure sans plus.
Aldobrandin l'arrêtant là-dessus :
J'en suis d'avis ; je livrerai ma femme ?
Ma foi mon cher gardez votre cheval.
Quoi, vous présent ? Moi présent. Et quel mal
Encore un coup peut-il en la présence
D'un mari fin comme vous arriver ?
Aldobrandin commence d'y rêver :
Et raisonnant en soi : quelle apparence
Qu'il en méviennne en effet moi présent ?
C'est marché sûr ; il est fol ; à son dam ;
Que prétend-il ? pour plus grande assurance,
Sans qu'il le sache, il faut faire défense
A ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'époux, j'y consens. La distance
De vous à nous, poursuit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y consent encore :
Puis va quérir sa femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle-la qu'il adore,
Il se croit être en un enchantement.
Les saluts faits, en un coin de la salle
Ils se vont seoir. Notre galant n'étale
Un long narré ; mais vient d'abord au fait.
Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,
Commenca-t-il ; puis je tiens inutile
De tant tourner, il n'est que d'aller droit.
Partant, Madame, en un mot comme en mille,

Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
Penseriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre ? ah je vous crois, Madame
De trop bon sens. Si j'avais le loisir,
Je ferais voir par les formes ma flamme,
Et vous dirais de cet ardent desir
Tout le menu : mais que je brûle, meure,
Et m'en tourmente, et me dise aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en six mois
Il me convient le faire en un quart d'heure :
Et plus encor ; car ce n'est pas là tout.
Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout,
Et par sottise en si beau train demeure.
Vous vous taisez ? pas un mot ! qu'est-ce là ?
Renvoyez-vous de la sorte un pauvre homme
Le Ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme.
Divinité ; mais faut-il pour cela
Ne point répondre alors que l'on vous prie ?
Je vois, je vois, c'est une tricherie
De votre époux : il m'a joué ce trait ;
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché : mais j'y sais un secret.
Rien n'y fera pour le sûr sa défense.
Je saurai bien me répondre pour vous :
Puis ce coin d'œil par son langage doux
Rompt à mon sens quelque peu le silence.
J'y lis ceci : Ne croyez pas, Monsieur,
Que la nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes passades,
Joutes, tournois, devises, sérénades,
M'ont avant vous déclare votre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée,
Je vous dirai que des le premier jour
J'y répondis, et me sentis blessée
Du même trait ; mais que nous sert ceci ?
Ce qu'il nous sert ? je m'en vais vous le dire :
Etant d'accord, il faut cette nuit-ci

Goûter le fruit de ce commun martyre ;
De votre époux nous venger et nous rire ;
Bref le payer du soin qu'il prend ici ;
De ces fruits-là le dernier n'est le pire.
Votre jardin viendra comme de cire :
Descendez-y, ne doutez du succès :
Votre mari ne se tiendra jamais
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture
Vos douagnas en leur premier sommeil,
Vous descendrez, sans nul autre appareil
Que de jeter une robe fourrée
Sur votre dos, et viendrez au jardin.
De mon côté l'échelle est préparée.
Je monterai par la cour du voisin :
Je l'ai gagné : la rue est trop publique.
Ne craignez rien. Ah mon cher Magnifique
Que je vous aime ! et que je vous sais gré
De ce dessein ! venez, je descendrai.
C'est vous qui parlez ; et plutôt au Ciel, Madame
Qu'on vous osât embrasser les genoux !
Mon Magnifique, à tantôt ; votre flamme
Ne craindra point les regards d'un jaloux.
L'amant la quitte ; et feint d'être en courroux ;
Puis tout grondant : Vous me la donnez bonne
Aldobrandin ; je n'entendais cela.
Autant vaudrait n'être avecque personne
Que d'être avec Madame que voilà.
Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,
Vous les devez prendre sur ma parole
Le mien hannit du moins ; mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.
Or sus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.
Quiconque veut le reste du quart d'heure
N'a qu'à parler ; j'en ferai juste prix.
Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure.
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits

Mettent toujours quelque haute entreprise.
Notre féal vous lâchez trop tôt prise ;
Avec le temps on en viendrait à bout
J'y tiendrai l'oeil ; car ce n'est pas là tout
Nous y savons encor quelque rubrique :
Et cependant, Monsieur le Magnifique,
La haquenée est nettement à nous :
Plus ne fera de dépense chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
Vous me verrez dessus fort à mon aise
Dans le chemin de ma maison des champs
Il n'y manqua, sur le soir ; et nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquèrent.
Dire comment les choses s'y passèrent
C'est un détail trop long ; lecteur prudent
Je m'en remets à ton bon jugement.
La dame était jeune, fringante, et belle,
L'amant bien fait, et tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris ;
Moins n'en valait si gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident
Bons dormitifs en or comme en argent
Aux douagnas, et bonne sentinelle.
Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos ; Messire Aldobrandin
Ne l'avait fait bâtir pour cet usage.
Conclusion qu'il prit en cocuage
Tous ses degrés ; un seul ne lui manqua ;
Tant sut jouer son jeu la haquenée :
Content ne fut d'une seule journée
Pour l'éprouver ; aux champs il demeura
Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
J'en connais bien qui ne sont si chanceux
Car ils ont femme, et n'ont cheval ni mule
Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.

Le Tableau

On m'engage à conter d'une manière honnête
Le sujet d'un de ces tableaux
Sur lesquels ont met des rideaux.
Il me faut tirer de ma tête
Nombre de traits nouveaux, piquants et délicats
Qui disent et ne disent pas,
Et qui soient entendus sans notes
Des Agnès même les plus sottes ;
Ce n'est pas coucher gros ; ces extrêmes Agnès
Sont oiseaux qu'on ne vit jamais.
Toute matrone sage, à ce que dit Catulle
Regarde volontiers le gigantesque don
Fait au fruit de Venus par la main de Junon
A ce plaisant objet si quelqu'une recule
Cette quelqu'une dissimule.
Ce principe posé, pourquoi plus de scrupule
Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux yeux
Puisqu'on le veut ainsi, je ferai de mon mieux :
Nuls traits à découvert n'auront ici de place
Tout y sera voile ; mais de gaze ; et si bien
Que je crois qu'on n'en perdra rien.
Qui pense finement, et s'exprime avec grâce,
Fait tout passer ; car tout passe :
Je l'ai cent fois éprouvé :
Quand le mot est bien trouvé,
Le sexe en sa faveur à la chose pardonne :
Ce n'est plus elle alors, c'est elle encor pourtant :
Vous ne faites rougir personne,
Et tout le monde vous entend.
J'ai besoin aujourd'hui de cet art important.
Pourquoi, me dira-t-on, puisque sur ces merveilles,

Le sexe porte l'oeil sans toutes ces façons ?
Je réponds à cela : chastes sont ses oreilles
Encor que les yeux soient fripons.
Je veux, quoi qu'il en soit, expliquer à des belles
Cette chaise rompue, et ce rustre tombé :
Muses venez m'aider ; mais vous êtes pucelles,
Au joli jeu d'amour ne sachant A ni B.
Muses ne bougez donc ; seulement par bonté
Dites au dieu des vers que dans mon entreprise
Il est bon qu'il me favorise,
Et de mes mots fasse le choix,
Ou je dirai quelque sottise
Qui me fera donner du busque sur les doigts.
C'est assez raisonner ; venons à la peinture.
Elle contient une aventure
Arrivée au pays d'Amours.
Jadis la ville de Cythère
Avait en l'un de ses faubourgs
Un monastère.
Venus en fit un séminaire.
Il était de nonnains, et je puis dire ainsi
Qu'il était de galants aussi.
En ce lieu hantaient d'ordinaire
Gens de cour, gens de ville, et sacrificateurs,
Et docteurs,
Et bacheliers surtout. Un de ce dernier ordre
Passait dans la maison pour être des amis,
Propre, toujours rasé, bien disant, et beau fils
Son chapeau luisant, sur son rabat bien mis
La médisance n'eût su mordre.
Ce qu'il avait de plus charmant,
C'est que deux des nonnains alternativement
En tiraient maint et maint service.
L'une n'avait quitté les atours de novice
Que depuis quelque mois ; l'autre encor les portait :
La moins jeune à peine comptait
Un an entier par-dessus seize ;

Age propre à soutenir thèse ;
Thèse d'amour ; le bachelier
Leur avait rendu familier
Chaque point de cette science
Et le tout par expérience.
Une assignation pleine d'impatience
Fut un jour par les soeurs donnée à cet amant ;
Et pour rendre complet le divertissement,
Bacchus avec Cérès, de qui la compagnie
Met Venus en train bien souvent,
Devaient être ce coup de la cérémonie.
Propreté toucha seule aux apprêts du régal.
Elle sut s'en tirer avec beaucoup de grâce.
Tout passa par ses mains, et le vin, et la glace,
Et les carafes de cristal.
On s'y seroit mire. Flore à l'haleine d'ambre
Sema de fleurs toute la chambre.
Elle en fit un jardin. Sur le linge ces fleurs
Formaient des lacs d'amour, et le chiffre des soeurs.
Leurs cloîtrières Excellences
Aimaient fort ces magnificences :
C'est un plaisir de nonne. Au reste leur beauté
Aiguissait l'appétit aussi de son côté.
Mille secrètes circonstances
De leurs corps polis et charmants
Augmentaient l'ardeur des amants.
Leur taille était presque semblable.
Blancheur, délicatesse, embonpoint raisonnable,
Fermeté, tout charmait, tout était fait au tour.
En mille endroits nichait l'amour,
Sous une guimpe, un voile, et sous un scapulaire
Sous ceci, sous cela que voit peu l'oeil du jour
Si celui du galant ne l'appelle au mystère.
A ces soeurs l'enfant de Cythère
Mille fois le jour s'en venait
Les bras ouverts, et les prenait
L'une après l'autre pour sa mère.

Tel ce couple attendait le bachelier trop lent ;
Et de lui tout en l'attendant
Elles disaient du mal, puis du bien, puis les belles
Imputaient son retardement
A quelques amitiés nouvelles.
Qui peut le retenir, disait l'une, est-ce amour ?
Est-ce affaire ? est-ce maladie ?
Qu'il y revienne de sa vie,
Disait l'autre il aura son tour.
Tandis qu'elles cherchaient là-dessous du mystère,
Passe un Mazet portant à la dépositaire
Certain fardeau peu nécessaire.
Ce n'était qu'un prétexte, et selon qu'on m'a dit
Cette dépositaire ayant grand appétit
Faisait sa portion des talents de ce rustre
Tenu dans tels repas pour un traiteur illustre.
Le coquin lourd d'ailleurs, et de très court esprit
A la cellule se méprit.
Il alla chez les attendantes
Frapper avec ses mains pesantes.
On ouvre, on est surpris, on le maudit d'abord,
Puis on voit que c'est un trésor.
Les nonnains s'éclatent de rire.
Toutes deux commencent à dire,
Comme si toutes deux s'étaient donné le mot :
Servons-nous de ce maître sot.
Il vaut bien l'autre ; que t'en semble ?
La professe ajouta : C'est très bien avisé
Qu'attendions-nous ici ? qu'il nous fût débité
De beaux discours ? non non ; ni rien qui leur ressemble.
Ce pitaud doit valoir pour le point souhaité
Bachelier et docteur ensemble.
Elle en jugeait très bien ; la taille du garçon,
Sa simplicité, sa façon,
Et le peu d'intérêt qu'en tout il semblait prendre,
Faisaient de lui beaucoup attendre.
C'était l'homme d'Esope ; il ne songeait à rien

Mais il buvait et mangeait bien ;
Et si Xantus l'eût laissé faire,
Il aurait poussé loin l'affaire.
Ainsi bientôt apprivoisé,
Il se trouva tout disposé
Pour exécuter sans remise
Les ordres des nonnains, les servant à leur guise
Dans son office de mazet
Dont il lui fut donné par les soeurs un brevet.
Ici la peinture commence :
Nous voilà parvenus au point ;
Dieu des vers, ne me quitte point ;
J'ai recours à ton assistance.
Dis-moi pourquoi ce rustre assis,
Sans peine de sa part, et très fort à son aise
Laisse le soin de tout aux amoureux soucis
De soeur Claude, et de soeur Thérèse.
N'aurait-il pas mieux fait de leur donner la chaise ?
Il me semble déjà que je vois Apollon
Qui me dit : Tout beau ; ces matières
A fond ne s'examinent guères.
J'entends ; et l'Amour est un étrange garçon.
J'ai tort d'ériger un fripon
En maître des cérémonies.
Dès qu'il entre en une maison,
Règles et lois en sont bannies :
Sa fantaisie est sa raison.
Le voilà qui rompt tout ; c'est assez sa coutume.
Ses yeux sont violents. A terre on vit bientôt
Le galant cathédral ; ou soit par le défaut
De la chaise un peu faible ; ou soit que du pitaud
Le corps ne fût pas fait de plume ;
Ou soit que soeur Thérèse eût chargé d'action
Un discours véhément, et plein d'émotion ;
On entendit craquer l'amoureuse tribune..
Le rustre tombe à terre en cette occasion.
Ce premier point eut par fortune

Malheureuse conclusion.
Censeurs, n'approchez point d'ici votre oeil profane.
Vous gens de bien, voyez comme soeur Claude mit
Un tel incident à profit.
Thérèse en ce malheur perdit la tramontane.
Claude la débusqua, s'emparant du timon.
Thérèse pire qu'un démon
Tâche à la retirer, et se remettre au trône ;
Mais celle-ci n'est pas personne
A céder un poste si doux.
Soeur Claude prenez garde à vous ;
Thérèse en veut venir aux coups ;
Elle a le poing levé. Qu'elle ait. C'est bien répondre ;
Quiconque est occupé comme vous, ne sent rien.
Je ne m'étonne pas que vous sachiez confondre
Un petit mal dans un grand bien.
Malgré la colère marquée
Sur le front de la débusquée
Claude suit son chemin, le rustre aussi le sien ;
Thérèse est mal contente et gronde.
Les plaisirs de Vénus sont sources de débats.
Leur fureur n'a point de seconde.
J'en prends à témoin les combats
Qu'on vit sur la terre et sur l'onde,
Lorsque Paris à Ménélas
Ota la merveille du monde.
Qu'un pitaud faisant naître un aussi grand procès
Tint ici lieu d'Hélène, une foi sans excès
Le peut croire, et fort bien ; troublez nonne en sa joie,
Vous verrez la guerre de Troie.
Quoique Bellone ait part ici,
J'y vois peu de corps de cuirasse,
Dame Vénus se couvre ainsi
Quand elle entre en champ clos avec le dieu de Thrace
Cette armure a beaucoup de grâce.
Belles vous m'entendez : je n'en dirai pas plus :
L'habit de guerre de Vénus

Est plein de choses admirables !
Les Cyclopes aux membres nus
Forgent peu de harnois qui lui soient comparables :
Celui du preux Achille aurait été plus beau,
Si Vulcan eût dessus gravé notre tableau.
Or ai-je des nonnains mis en vers l'aventure,
Mais non avec des traits dignes de l'action ;
Et comme celle-ci déchet dans la peinture,
La peinture déchet dans ma description :
Les mots et les couleurs ne sont choses pareilles,
Ni les yeux ne sont les oreilles.
J'ai laissé longtemps au filet
Soeur Thérèse la détrônée.
Elle eut son tour : notre mazet
Partagea si bien sa journée
Que chacun fut content. L'histoire finit là ;
Du festin pas un mot : je veux croire, et pour cause,
Que l'on but et que l'on mangea :
Ce fut l'intermède et la pause.
Enfin tout alla bien, hormis qu'en bonne foi
L'heure du rendez-vous m'embarrasse, et pourquoi ?
Si l'amant ne vint pas, Sœur Claude et sœur Thérèse
Eurent à tout le moins de quoi se consoler,
S'il vint, on sut cacher le lourdaud et la chaise,
L'amant trouva bientôt encore à qui parler.

Derniers contes publiés en 1682

La Matrone d'Ephèse

Il est un conte usé, commun, et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?
Quelle grâce aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephèse il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertus sans égale
Et selon la commune voix
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'était bruit que d'elle et de sa chasteté :
On l'allait voir par rareté :
C'était l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !
Chaque mère à sa bru l'alléguait pour patron ;
Chaque époux la prônait à sa femme chérie
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique et célèbre maison.
Son mari l'aimait d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce serait un détail frivole
Il mourut, et son testament
N'était plein que de legs qui l'auraient consolée,
Si les biens réparaient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.

Celle-ci par ses cris mettait tout en alarme ;
Celle-ci faisait un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les coeurs ;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs
De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout à sa mesure, et que de tels regrets
Pourraient pêcher par leur excès :
Chacun rendit par là sa douleur rengregée.
Enfin ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avait perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié ;
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien ; c'est-à-dire en un mot
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et jusques à l'effet courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avait été nourrie.
Toutes deux s'entr'aimaient, et cette passion
Etait crue avec l'âge au cœur des deux femelles :
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.

Comme l'esclave avait plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements,
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquait seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux :
Le fer aurait été le plus court et le mieux,
Mais la dame voulait paître encore ses yeux

Du trésor qu'enfermait la bière,
Froide dépouille et pourtant chère.
C'était là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes,
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort, et toute la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisait sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment
Car il n'avait pour monument
Que le dessous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avait là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardait avec vigilance.
Il était dit par ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevaient, le soldat nonchalant, endormi
Remplirait aussitôt sa place,
C'était trop de sévérité ;
Mais la publique utilité
Défendait que l'on fit au garde aucune grâce.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs à peine elle entendit

Toutes ces demandes frivoles,
Le mort pour elle y répondit ;
Cet objet sans autres paroles
Disait assez par quel malheur
La dame s'enterrait ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur.
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
■ leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention ;
Et déjà l'autre passion
Se trouvait un peu ralentie.
Le temps avait agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles :
Conclusion qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé :
Ce qu'il fit ; et l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre époux que vous cessiez des vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non Madame, il voudrait achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor si nous voulons.
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la bière ?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt ; qui nous presse ? attendons ;
Quant à moi je voudrais ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts.
Que vous servira-t-il d'en être regardée.
Tantôt en voyant les trésors
Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disais : hélas ! c'est dommage

Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la dame s'éveilla
Le Dieu qui fait aimer prit son temps, il tira
Deux traits de son carquois ; de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif ; L'autre effleura la dame
Jeune et belle elle avait sous ses pleurs de l'éclat,
Et des gens de goût délicat
Auraient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs et la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit : une belle, alors qu'elle est en larmes
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne ; il fait tant qu'elle mange,
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degré, comme l'on peut penser :
De l'un à l'autre il fait cette femme passer
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari
Le tout au nez du mort qu'elle avait tant chéri.

Pendant cet hyménée un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas
Mais en vain, la chose était faite.
Il revient au tombeau conter son embarras
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce ?
Si Madame y consent j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les passants n'y connaîtront rien.

La dame y consentit. O volages femelles !
La femme est toujours femme ; il en est qui sont belles,
Il en est qui ne le sont pas.
S'il en était d'assez fidèles,
Elles auraient assez d'appas.

Prudes vous vous devez défier de vos forces.
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi ; mais l'exécution
Nous trompe également ; témoin cette Matrone.
Et n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'était pas un fait tellement merveilleux
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé ;
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'était pas peut-être une si grande affaire.
Cela lui sauvait l'autre ; et tout considéré,
Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

Belphégor

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma Muse a polis.
Puisse le tout ô charmante Philis,
Aller si loin que notre los franchisse
La nuit des temps : nous la saurons dompter
Moi par écrire, et vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire
Vous régnerez longtemps dans la mémoire,
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connaît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre, ou Bérénice
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur ?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchanter ?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante ?
Une autre enfin allant si droit au cœur ?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait
Comme il n'est point de grâce qui n'y loge
Ce serait trop, je n'aurais jamais fait.
De mes Philis vous seriez la première.
Vous auriez eu mon âme toute entière
Si de mes vœux j'eusse plus présumé,
Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami ;
De ceux qui sont amants plus d'à demi :
Et plutôt au sort que j'eusse pu mieux faire.
Ceci soit dit : venons à notre affaire.

Un jour Satan, monarque des enfers,

Faisait passer ses sujets en revue.
Là confondus tous les états divers,
Princes et rois, et la tourbe menue,
Jetaient maint pleur, poussaient maint et maint cri,
Tant que Satan en était étourdi.
Il demandait en passant à chaque âme :
Qui t'a jetée en l'éternelle flamme ?
L'une disait : Hélas c'est mon mari ;
L'autre aussitôt répondait : c'est ma femme.
Tant et tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :
Si ces gens-ci disent la vérité
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art et de prudence ;
Qui non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le prince ayant proposé sa sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce diable était tout yeux et tout oreilles,
Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,
Bref ce qui suit notre condition,
Fut une annexe à sa légation.
Il se pouvait tirer d'affliction,
Par ses bons tours, et par son industrie,
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,

Qu'il n'eût ici consumé certain temps :
Sa mission devait durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le Ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit ;
Il n'en mit guère, un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense.
Même il la crut propre pour le trafic.
Là sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla, comme un riche homme ;
Grosse maison, grand train, nombre de gens,
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devait consumer qu'en dix ans
On s'étonnait d'une telle bombance.
Il tenait table, avait de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange : Apollon l'encensa
Car il est maître en l'art de flatterie
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançait : il n'était point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avait d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fut-elle :
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'aplanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, et le redis encor
Je ne connais d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenait compte
De chaque hymen, en journaux différents ;
L'un, des époux satisfaits et contents,
Si peu rempli que le diable en eut honte.

L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restait enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence était lors ;
Belle, et bien faite, et peu d'autres trésors ;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paraissait revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le père dit que Madame Honnesta,
C'était son nom, avait eu jusque-là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pourrait bien Roderic préférer,
Et demandait temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle ou ses vœux s'adressaient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort appétissaient
Altéraient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons : l'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de Madame Honnesta.
Auparavant le notaire y passa :
Dont Belphégor se moquant en son âme :
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
Comme un château ! ces gens ont tout gâté.
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes
Dans les procès en prenant le revers.
Les si, les cas, les contrats sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solennités et lois n'empêchent pas

Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuse, tout passe, ;
Chez les amants tout plaît, tout est.
Chez les époux tout ennuie, et tout lasse.
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage ? après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel que Madame Honnesta
Plus d'une fois les voisins éveilla :
Plus d'une fois on courut à la noise
Il lui fallait quelque simple bourgeoise,
Ce disait-elle, un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang !
Méritait-il femme si vertueuse ?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret, et si je faisais bien...
Il n'est pas sûr qu'Honnesta ne fit rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étaient pas un moment.
Souvent leur guerre avait pour fondement
Le jeu, la jupe ou quelque ameublement,
D'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.

Pour comble enfin Roderic épousa
La parente de Madame Honnesta,
Ayant sans cesse et le père, et la mère,
Et la grand'sœur, avec le petit frère,
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine infaillible accident ;
Et j'oubliais qu'il eût un intendant.
Un intendant ? qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être, un animal
Qui comme on dit sait pécher en eau trouble,
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble ;
Tant qu'aisément lui-même achèterait
Ce qui de net au seigneur resterait :
Dont par raison bien et dûment déduite
On pourrait voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivait qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour,
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendraient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir, était certain trafic
Qu'il prétendait devoir remplir sa bourse,
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il était dit que tout serait fatal
A notre époux, ainsi tout alla mal.
Ses agents tels que la plupart des nôtres,
En abusaient : il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
Trompe des uns, mal servi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,

En certain coin remparé de fumier.
A Matheo, c'était le nom du sire,
Sant tant tourner il dit ce qu'il était ;
Qu'un double mal chez lui le tourmentait,
Ses créanciers et sa femme encor pire :
Qu'il n'y savait remède que d'entrer
Au corps des gens, et de s'y remparer,
D'y tenir bon : irait-on là le prendre ?
Dame Honnesta viendrait-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner ?
Chose ennuyeuse et qu'il est las d'entendre.
Que de ces corps trois fois il sortirait,
Sitôt que lui Matheo l'en prierait ;
Trois fois sans plus, et ce pour récompense
De l'avoir mis à couvert des sergents.
Tout aussitôt l'ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvait assez bien ;
Mais Matheo moyennant grosse somme
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'était à Naples, il se transporte à Rome ;
Saisit un corps : Matheo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre diable sortit.
Le roi de Naples avait lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille ;
Maint jeune prince était son poursuivant.
Là d'Honnesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asile.
II n'était bruit aux champs comme à la ville
Que d'un manant qui chassait les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme

(Car les trois fois l'empêchaient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer)
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui sans savoir comment,
Sans dons du Ciel, par hasard seulement,
De quelques corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif, et misérable,
Et ne connaît celui-ci nullement.
Il beau dire ; on le force, on l'amène,
On le menace, on lui dit que sous peine
D'être pendu, d'être mis haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
De l'heure même on vous met en présence
Notre démon et son conjurateur.
D'un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court ; n'est fils de bonne mère
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet et la hart,
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Matheo tremble, et lorgne la finance.
L'esprit malin voyant sa contenance
Riait sous cape, alléguait les trois fois ;
Dont Matheo suait en son harnois,
Pressait, priait, conjurait avec larmes.
Le tout en vain : plus il est en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
Que sur ce diable il n'avait nul crédit.
On vous le happe, et mène à la potence.
Comme il allait haranguer l'assistance,
Nécessite lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
Ce qui fut fait ; de quoi l'esprit immonde
Un peu surpris au manant demanda :
Pourquoi ce bruit ? coquin, qu'entends-je
L'autre répond : C'est Madame Honnesta
Qui vous réclame, et va par tout le monde

Cherchant l'époux que le Ciel lui donna.
Incontinent le diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, et conta
Tout le succès qu'avait eu son voyage :
Sire, dit-il, le noeud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici-bas
Non par flocons, mais menu comme pluie
Ceux que l'Hymen fait de sa confrérie
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne
Elle eut jadis un plus heureux destin
Mais comme tout se corrompt à la fin
Plus beau fleuron n'est en votre couronne
Satan le crut : il fut récompensé
Encor qu'il eût son retour avancé
Car qu'eut-il fait ? ce n'était pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, et toujours sur un ton,
Il fut contraint d'enfiler la venelle ;
Dans les enfers encore en change-t-on ;
L'autre peine est à mon sens plus cruelle.
Je voudrais voir quelque saint y durer
Elle eut à Job fait tourner la cervelle.
De tout ceci que prétends-je inférer ?
Premièrement je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison :
En second lieu si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose
N'épousez point d'Honnesta s'il se peut
N'a pas pourtant une Honnesta qui veut.

Contes publiés en 1685

La Clochette

O combien l'homme est inconstant, divers,
Faible, léger, tenant mal sa parole !
J'avais juré hautement en mes vers
De renoncer à tout conte frivole.
Et quand juré ? c'est ce qui me confond,
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Soeurs ;
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'assez de douceurs ;
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.
Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point,
Et supposé que quant à la matière
J'eusse failli, du moins pourrais-je pas
Le réparer par la forme en tout cas ?
Voyons ceci. Vous saurez que naguère
Dans la Touraine un jeune bachelier,
(Interprétez ce mot à votre guise,
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise,
Ores ce sont suppôts de sainte église)
Le nôtre soit sans plus un jouvenceau
Qui dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,
Vous cajolait la jeune bachelette
Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent,
Pendant qu'lo portant une clochette,
Aux environs allait l'herbe mangeant ;
Notre galant vous lorgne une fillette,
De celles-là que je viens d'exprimer :
Le malheur fut qu'elle était trop jeunette,

Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;
Même les lois ont avancé ce temps :
Les lois songeaient aux personnes de ville,
Bien que l'amour semble né pour les champs.
Le bachelier déploya sa science :
Ce fut en vain ; le peu d'expérience,
L'humeur farouche, ou bien l'aversion,
Ou tous les trois, firent que la bergère,
Pour qui l'amour était langue étrangère,
Répondit mal à tant de passion.
Que fit l'amant ? croyant tout artifice
Libre en amours, sur le rez de la nuit
Le compagnon détourne une génisse
De ce bétail par la fille conduit ;
Le demeurant, non compté par la belle,
(Jeunesse n'a les soins qui sont requis)
Prit aussitôt le chemin du logis ;
Sa mère étant moins oublieuse qu'elle
Vit qu'il manquait une pièce au troupeau :
Dieu sait la vie ; elle tance Isabeau
Vous la renvoie, et la jeune pucelle
S'en va pleurant, et demande aux échos
Si pas un d'eux ne sait nulle nouvelle
De celle-là dont le drôle à propos
Avait d'abord étoupé la clochette ;
Puis il la prit, et la faisant sonner
Il se fit suivre, et tant que la fillette
Au fond d'un bois se laissa détourner.
Jugez, lecteur, quelle fut sa surprise
Quand elle ouït la voix de son amant.
Belle, dit-il, toute chose est permise
Pour se tirer de l'amoureux tourment ;
A ce discours, la fille toute en transe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés ;
Nul n'accourut. O belles évitez
Le fond des bois et leur vaste silence.

Le fleuve Scamandre

Me voilà prêt à conter de plus belle ;
Amour le veut, et rit de mon serment ;
Hommes et dieux, tout est sous sa tutelle ;
Tout obéit, tout cède à cet enfant :
J'ai désormais besoin en le chantant
De traits moins forts, et déguisant la chose.
Car après tout, je ne veux être cause
D'aucun abus : que plutôt mes écrits
Manquent de sel, et ne soient d'aucun prix !
Si dans ces vers j'introduis et je chante
Certain trompeur et certaine innocente,
C'est dans la vue et dans l'intention
Qu'on se méfie en telle occasion :
J'ouvre l'esprit, et rends le sexe habile
A se garder de ces pièges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une seule à qui nuiraient mes vers.

J'ai lu qu'un orateur estime dans la Grèce,
Des beaux-arts autrefois souveraine maîtresse,
Banni de son pays, voulut voir le séjour
Où subsistaient encor les ruines de Troie ;
Cimon, son camarade, eut sa part de la joie.
Du débris d'Ilion s'était construit un bourg
Noble par ces malheurs ; la Priam et sa cour
N'étaient plus que des noms, dont le Temps fait sa proie.
Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi ;
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi.
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés et détruits par des dieux,
Ni ces champs où couraient la fureur et l'audace,

Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace,
Qui pût me présenter l'image de ces lieux ?
Pour revenir au fait, et ne point trop m'étendre,
Cimon le héros de ces vers
Se promenait près du Scamandre.
Une jeune ingénue en ce lieu se vient rendre,
Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts.
Son voile au gré des vents va flottant dans les airs ;
Sa parure est sans art ; elle a l'air de bergère,
Une beauté naïve, une taille légère.
Cimon en est surpris, et croit que sur ces bords
Vénus vient étaler ses plus rares trésors.
Un antre était auprès : l'innocente pucelle
Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.
Le chaud, la solitude, et quelque dieu malin
L'invitèrent d'abord à prendre un demi-bain.
Notre banni se cache : il contemple, il admire,
Il ne sait quels charmes élire ;
Il dévore des yeux et du cœur cent beautés.
Comme on était rempli de ces divinités
Que la Fable a dans son empire,
Il songe à profiter de l'erreur de ces temps,
Prend l'air d'un dieu des eaux, mouille ses vêtements
Se couronne de joncs, et d'herbe dégoûtante,
Puis invoque Mercure, et le dieu des amants :
Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente ?
La belle enfin découvre un pied dont la blancheur
Aurait fait honte à Galatée,
Puis le plonge en l'onde argentée,
Et regarde ses lis, non sans quelque pudeur.
Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée,
Cimon approche d'elle : elle court se cacher
Dans le plus profond du rocher.
Je suis, dit-il, le dieu qui commande à cette onde ;
Soyez-en la déesse, et réglez avec moi.
Peu de Fleuves pourraient dans leur grotte profonde
Partager avec vous un aussi digne emploi :

Mon cristal est très pur, mon cœur l'est davantage :
Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage
Trop heureux si vos pas le daignent honorer,
Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer.
Je rendrai toutes vos compagnes
Nymphes aussi, soit aux montagnes,
Soit aux eaux, soit aux bois, car j'étends mon pouvoir
Sur tout ce que votre oeil à la ronde peut voir.
L'éloquence du dieu, la peur de lui déplaire,
Malgré quelque pudeur qui gâtait le mystère,
Conclurent tout en peu de temps.
La superstition cause mille accidents.
On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.
Tout fier de ce succès le banni dit adieu.
Revenez, dit-il, en ce lieu :
Vous garderez que l'on ne sache
Un hymen qu'il faut que je cache :
Nous le déclarerons quand j'en aurai parlé
Au conseil qui sera dans l'Olympe assemblé.
La nouvelle déesse à ces mots se retire ;
Contente ? Amour le sait. Un mois se passe et deux,
Sans que pas un du bourg s'aperçut de leurs jeux.
O mortels ! est-il dit qu'à force d'être heureux
Vous ne le soyez plus ! le banni, sans rien dire,
Ne va plus visiter cet antre si souvent.
Une noce enfin arrivant,
Tous pour la voir passer sous l'orme se vont rendre
La belle aperçoit l'homme, et crie en ce moment :
Ah ! voilà le fleuve Scamandre.
On s'étonne, on la presse, elle dit bonnement
Que son hymen se va conclure au firmament ;
On en rit ; car que faire ? aucuns à coups de pierre
Poursuivirent le dieu qui s'enfuit à grand'erre
D'autres rirent sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci
L'on ferait au Scamandre un très méchant parti
En ce temps-là semblables crimes
S'excusaient aisément : tous temps, toutes maximes.

L'épouse du Scamandre en fut quitte à la fin,
Pour quelques traits de raillerie ;
Même un de ses amants l'en trouva plus jolie :
C'est un goût : il s'offrit à lui donner la main :
Les dieux ne gâtent rien : puis quand ils seraient cause
Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la,
Vous trouverez qui la prendra :
L'argent répare toute chose.

La Confidente sans le savoir ou le Startagème

Je ne connais rhéteur, ni maître ès arts
Tel que l'Amour ; il exerce en bien dire ;
Ses arguments, ce sont de doux regards,
De tendres pleurs, un gracieux sourire :
La guerre aussi s'exerce en son empire,
Tantôt il met aux champs ses étendards
Tantôt couvrant sa marche et ses finesses
Il prend des cœurs entourés de remparts.
Je le soutiens : posez deux forteresses
Qu'il en batte une, une autre le dieu Mars
Que celui-ci fasse agir tout un monde
Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien
Devant son fort je veux qu'il se morfonde
Amour tout nu fera rendre le sien.
C'est l'inventeur des tours et stratagèmes.
J'en vais dire un de mes plus favoris
J'en ai bien lu, j'en vois pratiquer mêmes,
Et d'assez bons, qui ne sont rien au prix.

La jeune Aminte à Géronte donnée,
Méritait miex qu'un si triste hyménée ;
Elle avait pris en cet homme un époux
Malgracieux, incommode et jaloux.
Il était vieux ; elle à peine en cet âge
Où quand un cœur n'a point encore aimé
D'un doux objet il est bientôt charmé.
Celui d'Aminte ayant sur son passage
Trouvé Cléon, beau, bien fait, jeune et sage,
Il s'acquitta de ce premier tribut,
Trop bien peut-être, et mieux qu'il ne fallut :

Non toutefois que la belle n'oppose
Devoir et tout, à ce doux sentiment ;
Mais lorsqu'Amour prend le fatal moment,
Devoir et tout, et rien c'est même chose.
Le but d'Aminte en cette passion
Était, sans plus, la consolation
D'un entretien sans crime, où la pauvre
Versât ses soins en une âme discrète.
Je croirais bien qu'ainsi l'on le prétend ;
Mais l'appétit vient toujours en mangeant :
Le plus sûr est ne se point mettre à table.
Aminte croit rendre Cléon traitable :
Pauvre ignorante ! elle songe au moyen
De l'engager à ce simple entretien,
De lui laisser entrevoir quelque estime,
Quelque amitié, quelque chose de plus,
Sans y mêler rien que de légitime :
Plutôt la mort empêchât tel abus !
Le point était d'entamer cette affaire.
Les lettres sont un étrange mystère,
Il en provient maint et maint accident.
Le meilleur est quelque sûr confident.
Où le trouver ? Géronte est homme à craindre.
J'ai dit tantôt qu'Amour savait atteindre
A ses desseins d'une ou d'autre façon ;
Ceci me sert de preuve et de leçon.
Cléon avait une vieille parente,
Sévère et prude, et qui s'attribuait
Autorité sur lui de gouvernante.
Madame Alis (ainsi l'on l'appelait),
Par un beau jour eut de la jeune Aminte
Ce compliment, ou plutôt cette plainte :
Je ne sais pas pourquoi votre parent,
Qui m'est et fut toujours indifférent,
Et le sera tout le temps de ma vie,
A de m'aimer conçu la fantaisie.
Sous ma fenêtre il passe incessamment ;

Je ne saurais faire un pas seulement
Que je ne l'aie aussitôt à mes trousses ;
Lettres, billets pleins de paroles douces,
Me sont donnés par une dont le nom
Vous est connu ; je le tais pour raison.
Faites cesser pour Dieu cette poursuite ;
Elle n'aura qu'une mauvaise suite.
Mon mari peut prendre feu là-dessus.
Quant à Cléon, ses pas sont superflus :
Dites-le-lui de ma part, je vous prie.
Madame Alis la loue, et lui promet
De voir Cléon, de lui parler si net
Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.
Cléon va voir Alis le lendemain :
Elle lui parle, et le pauvre homme nie,
Avec serments, qu'il eût un tel dessein
Madame Alis l'appelle enfant du diable,
Tout vilain cas, dit-elle, est reniable ;
Ces serments vains et peu dignes de foi
Mériteraient qu'on vous fît votre sauce.
Laissons cela ; la chose est vraie ou fausse
Mais fausse ou vraie, il faut, et croyez-moi
Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte
Est femme sage, honnête, et hors d'atteinte :
Renoncez-y. Je le puis aisément
Reprit Cléon. Puis au même moment
Il va chez lui songer à cette affaire :
Rien ne lui peut débrouiller le mystère.
Trois jours n'étaient passés entièrement
Que revoici chez Alis notre belle :
Vous n'avez pas, Madame, lui dit-elle,
Encore vu, je pense, notre amant ;
De plus en plus sa poursuite s'augmente.
Madame Alis s'emporte, se tourmente :
Quel malheureux ! puis l'autre la quittant,
Elle le mande ; il vient tout à l'instant.
Dire en quels mots Alis fit sa harangue,

Il me faudrait une langue de fer ;
Et quand de fer j'aurais même la langue,
Je n'y pourrais parvenir ; tout l'enfer
Fut employé dans cette réprimande :
Allez Satan, allez vrai Lucifer,
Maudit de Dieu. La fureur fut si grande,
Que le pauvre homme étourdi dès l'abord,
Ne sut que dire ; avouer qu'il eût tort,
C'était trahir par trop sa conscience.
Il s'en retourne, il rumine, il repense,
Il rêve tant qu'enfin il dit en soi :
Si c'était là quelque ruse d'Aminte ?
Je trouve, hélas ! mon devoir dans sa plainte.
Elle me dit : O Cléon aime-moi,
Aime-moi donc, en disant que je l'aime :
Je l'aime aussi, tant pour son stratagème
Que pour ses traits. J'avoue en bonne foi
Que mon esprit d'abord n'y voyait goutte ;
Mais à présent je ne fais aucun doute ;
Aminte veut mon cœur assurément.
Ah ! si j'osais, dès ce même moment
Je l'irais voir, et plein de confiance
Je lui dirais quelle est la violence,
Quel est le feu dont je me sens épris.
Pourquoi n'oser ? offense pour offense,
L'amour vaut mieux encor que le mépris.
Mais si l'époux m'attrapait au logis ?
Laissons-la faire, et laissons-nous conduire.
Trois autres jours n'étaient passés encor,
Qu'Aminte va chez Alis pour instruire
Son cher Cléon du bonheur de son sort.
Il faut, dit-elle, enfin que je déserte ;
Votre parent a résolu ma perte ;
Il me prétend avoir par des présents :
Moi, des présents ? c'est bien choisir sa femme ;
Tenez, voilà rubis et diamants,
Voilà bien pis, c'est mon portrait, Madame.

Assurément de mémoire on l'a fait
Car mon époux à tout seul mon portrait.
A mon lever cette personne honnête,
Que vous savez, et dont je tais le nom,
S'en est venue, et m'a laissé ce don
Votre parent mérite qu'à la tête
On le lui jette ; et s'il était ici...
Je ne me sens presque pas de colère.
Oyez le reste : il m'a fait dire aussi
Qu'il sait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire
Mon mari couche à sa maison des champs ;
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchés, et dans leur premier somme,
Il se rendra devers mon cabinet.
Qu'espère-t-il ? pour qui me prend cet homme ?
Un rendez-vous ! est-il fol en effet ?
Sans que je crains de commettre Gêronte
Je poserais tantôt un si bon guet
Qu'il serait pris ainsi qu'au trébuchet
Ou s'enfuirait avec sa courte honte.
Ces mots finis, Madame Aminte sort
Une heure après, Cléon vint, et d'abord,
On lui jeta les bijoux et la boîte :
On l'aurait pris à la gorge au besoin :
Et bien, cela vous semble-t-il honnête ?
Mais ce n'est rien ; vous allez bien plus loin.
Alis dit lors mot pour mot ce qu'Aminte
Venait de dire en sa dernière plainte.
Cléon se tint pour dûment averti :
J'aimais, dit-il, il est vrai, cette belle ;
Mais puisqu'il faut ne rien espérer d'elle,
Je me retire, et prendrai ce parti.
Vous ferez bien ; c'est celui qu'il faut prendre,
Lui dit Alis, il ne le prit pourtant.
Trop bien minuit à grand'peine sonnant,
Le compagnon sans faute se va rendre
Devers l'endroit qu'Aminte avait marqué :

Le rendez-vous était bien expliqué.
Ne doutez point qu'il n'y fût sans escorte.
La jeune Aminte attendait à la porte :
Un profond somme occupait tous les yeux ;
Même ceux-là qui brillent dans les cieux
Étaient voilés par une épaisse nue.
Comme on avait toute chose prévue,
Il entre vite, et sans autres discours
Ils vont, ils vont au cabinet d'amours.
Là le galant dès l'abord se récrie,
Comme la dame était jeune et jolie,
Sur sa beauté ; la bonté vint après,
Et celle-ci suivit l'autre de près.
Mais dites-moi, de grâce, je vous prie,
Qui vous a fait aviser de ce tour ?
Car jamais tel ne se fit en amour.
Sur les plus fins je prétends qu'il excelle ;
Et vous devez vous-même l'avouer.
Elle rougit, et n'en fut que plus belle ;
Sur son esprit, sur ses traits, sur son zèle,
Il la loua ; ne fit-il que louer?

Le remède

Si l'on se plaît à l'image du vrai,
Combien doit-on rechercher le vrai même.
J'en fais souvent dans mes contes l'essai
Et vois toujours que sa force est extrême,
Et qu'il attire à soi tous les esprits :
Non qu'il ne faille en de pareils écrits
Feindre les noms ; le reste de l'affaire
Se peut conter sans en rien déguiser ;
Mais quant aux noms, il faut au moins les taire ;
Et c'est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc, pays de sapience,
Gens pesant l'air, fine fleur de Normand,
Une pucelle eut naguère un amant,
Frais, délicat, et beau par excellence,
Jeune surtout, à peine son menton
S'était vêtu de son premier coton.
La fille était un parti d'importance :
Charmes et dot, aucun point n'y manquait :
Tant et si bien que chacun s'appliquait
A la gagner ; tout Le Mans y courait.
Ce fut en vain ; car le cœur de la fille
Inclinait trop pour notre jouvenceau :
Les seuls parents, par un esprit manceau,
La destinaient pour une autre famille.
Elle fit tant autour d'eux que l'amant,
Bon gré, mal gré, je ne sais pas comment,
Eut à la fin accès chez sa maîtresse.
Leur indulgence, ou plutôt son adresse,
Peut-être aussi son sang et sa noblesse
Les fit changer, que sais-je quoi ? tout duit

Aux gens heureux, car aux autres tout nuit.
L'amant le fut : les parents de la belle
Surent priser son mérite et son zèle :
C'était là tout : eh que faut-il encor ?
Force comptant ; les biens du siècle d'or
Ne sont plus biens, ce n'est qu'une ombre vaine
O temps heureux ! je prévois qu'avec peine
Tu reviendras dans le pays du Maine :
Ton innocence eût secondé l'ardeur
De notre amant, et hâté cette affaire ;
Mais des parents l'ordinaire lenteur
Fit que la belle, ayant fait dans son cœur
Cet hyménée, acheva le mystère
Selon les us de l'île de Cythère.
Nos vieux romans, en leur style plaisant,
Nomment cela paroles de présent.
Nous y voyons pratiquer cet usage,
Demi-amour, et demi-mariage,
Table d'attente, avant-goût de l'hymen.
Amour n'y fit un trop long examen :
Prêtre et parent tout ensemble, et notaire,
En peu de jours il consumma l'affaire :
L'esprit manceau n'eut point part à ce fait.
Voilà notre homme heureux et satisfait,
Passant les nuits avec son épousee ;
Dire comment, ce serait chose aisée ;
Les doubles clefs, les brèches à l'enclos,
Les menus dons qu'on fit à la soubrette,
Rendaient l'époux jouissant en repos
D'une faveur douce autant que secrète.
Avint pourtant que notre belle un soir
En se plaignant, dit à sa gouvernante,
Qui du secret n'était participante :
Je me sens mal ; n'y saurait-on pourvoir ?
L'autre reprit : Il vous faut un remède ;
Demain matin nous en dirons deux mots.
Minuit venu, l'époux mal à propos,

Tout plein encor du feu qui le possède,
Vient de sa part chercher soulagement,
Car chacun sent ici-bas son tourment.
On ne l'avait averti de la chose.
Il n'était pas sur les bords du sommeil,
Qui suit souvent l'amoureux appareil,
Qu'incontinent l'Aurore aux doigts de rose,
Ayant ouvert les portes d'Orient,
La gouvernante ouvrit tout en riant,
Remède en main, les portes de la chambre :
Par grand bonheur il s'en rencontra deux,
Car la saison approchait de septembre,
Mois où le chaud et le froid sont douteux.
La fille alors ne fut pas assez fine ;
Elle n'avait qu'à tenir bonne mine,
Et faire entrer l'amant au fond des draps,
Chose facile autant que naturelle :
L'émotion lui tourna la cervelle
Elle se cache elle-même, et tout bas
Dit en deux mots quel est son embarras.
L'amant fut sage, il présenta pour elle
Ce que Brunel à Marphise montra.
La gouvernante, ayant mis ses lunettes
Sur le galant son adresse éprouva :
Du bain interne elle le régala,
Puis dit adieu, puis après s'en alla.
Dieu la conduise, et toutes celles-là
Qui vont nuisant aux amitiés secrètes !
Si tout ceci passait pour des sornettes
(Comme il se peut, je n'en voudrais jurer)
On chercherait de quoi me censurer.
Les critiqueurs sont un peuple sévère
Ils me diront : Votre belle en sortit
En fille sotte et n'ayant point d'esprit
Vous lui donnez un autre caractère :
Cela nous rend suspecte cette affaire ;
Nous avons lieu d'en douter, auquel cas

Votre prologue ici ne convient pas.
Je répondrai... Mais que sert de répondre ?
C'est un procès qui n'aurait point de fin :
Par cent raisons j'aurais beau les confondre ;
Cicéron même y perdrait son latin.
Il me suffit de n'avoir en l'ouvrage
Rien avancé qu'après des gens de foi :
J'ai mes garants, que veut-on davantage ?
Chacun ne peut en dire autant que moi.

Les aveux indiscrets

Paris, sans pair, n'avait en son enceinte
Rien dont les yeux semblassent si ravis
Que de la belle, aimable et jeune Aminte.
Fille à pourvoir, et des meilleurs partis.
Sa mère encor la tenait sous son aile
Son père avait du comptant et du bien
Faites état qu'il ne lui manquait rien.
Le beau Damon s'étant piqué pour elle
Elle reçut les offres de son cœur :
Il fit si bien l'esclave de la belle
Qu'il en devint le maître et le vainqueur :
Bien entendu sous le nom d'hyménée :
Pas ne voudrais qu'on le crût autrement.
L'an révolu ce couple si charmant
Toujours d'accord, de plus en plus s'aimant
(Vous eussiez dit la première journée)
Se promettait la vigne de l'abbé ;
Lorsque Damon, sur ce propos tombé
Dit à sa femme : Un point trouble mon âme
Je suis épris d'une si douce flamme
Que je voudrais n'avoir aimé que vous,
Que mon cœur n'eût ressenti que vos coups
Qu'il n'eût logé que votre seule image
Digne, il est vrai, de son premier hommage.
J'ai cependant éprouvé d'autres feux ;
J'en dis ma coulpe, et j'en suis tout honteux.
Il m'en souvient, la nymphe était gentille,
Au fond d'un bois, l'Amour seul avec nous ;
Il fit si bien, si mal, me direz-vous,
Que de ce fait il me reste une fille.
Voilà mon sort, dit Aminte à Damon :

J'étais un jour seulette à la maison ;
Il me vint voir certain fils de famille,
Bien fait et beau, d'agréable façon ;
J'en eus pitié ; mon naturel est bon ;
Et pour conter tout de fil en aiguille,
Il m'est resté de ce fait un garçon.
Elle eut à peine achevé la parole,
Que du mari l'âme jalouse et folle
Au désespoir s'abandonne aussitôt.
Il sort plein d'ire, il descend tout d'un saut,
Rencontre un bât, se le met, et puis crie :
Je suis bâté. Chacun au bruit accourt,
Les père et mère, et toute la mégnie,
Jusqu'aux voisins. Il dit, pour faire court,
Le beau sujet d'une telle folie.
Il ne faut pas que le lecteur oublie
Que les parents d'Aminte, bons bourgeois,
Et qui n'avaient que cette fille unique,
La nourrissaient, et tout son domestique,
Et son époux, sans que, hors cette fois,
Rien eût troublé la paix de leur famille.
La mère donc s'en va trouver sa fille ;
Le père suit, laisse sa femme entrer,
Dans le dessein seulement d'écouter.
La porte était entrouverte ; il s'approche ;
Bref il entend la noise et le reproche
Que fit sa femme à leur fille en ces mots :
Vous avez tort : j'ai vu beaucoup de sots,
Et plus encor de sottises en ma vie ;
Mais qu'on pût voir telle indiscretion,
Qui l'aurait cru ? car enfin, je vous prie,
Qui vous forçait ? quelle obligation
De révéler une chose semblable ?
Plus d'une fille a forligné ; le diable
Est bien subtil ; bien malins sont les gens.
Non pour cela que l'on soit excusable :
Il nous faudrait toutes dans des couvents

Claquemurer jusques à l'hyménée.
Moi qui vous parle ai même destinée ;
J'en garde au cœur un sensible regret.
J'eus trois enfants avant mon mariage
A votre père ai-je dit ce secret ?
En avons-nous fait plus mauvais ménage ?
Ce discours fut à peine proféré,
Que l'écoutant s'en court, et tout outre
Trouve du bât la sangle et se l'attache,
Puis va criant partout : Je suis sanglé.
Chacun en rit, encor que chacun sache
Qu'il a de quoi faire rire à son tour.
Les deux maris vont dans maint carrefour,
Criant, courant, chacun à sa manière,
Bâté le gendre, et sanglé le beau-père.
On doutera de ce dernier point-ci ;
Mais il ne faut telles choses mécroire
Et par exemple, écoutez bien ceci.
Quand Roland sut les plaisirs et la gloire
Que dans la grotte avait eus son rival,
D'un coup de poing il tua son cheval.
Pouvait-il pas, traînant la pauvre bête,
Mettre de plus la selle sur son dos ?
Puis s'en aller, tout du haut de sa tête,
Faire crier et redire aux échos :
Je suis bâté', sanglé, car il n'importe,
Tous deux sont bons. Vous voyez de la sorte
Que ceci peut contenir vérité ;
Ce n'est assez, cela ne doit suffire ;
Il faut aussi montrer l'utilité
De ce récit ; je m'en vais vous la dire.
L'heureux Damon me semble un pauvre sire.
Sa confiance eut bientôt tout gâté.
Pour la sottise et la simplicité
De sa moitié, quant à moi, je l'admire.
Se confesser à son propre mari !
Quelle folie ! imprudence est un terme

Faible à mon sens pour exprimer ceci.
Mon discours donc en deux points se renferme.
Le noeud d'hymen doit être respecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté :
Si par malheur quelque atteinte un peu forte
Le fait clocher d'un ou d'autre côté,
Comportez-vous de manière et de sorte
Que ce secret ne soit point éventé.
Gardez de faire aux égards banqueroute ;
Mentir alors est digne de pardon.
Je donne ici de beaux conseils, sans doute :
Les ai-je pris pour moi-même ? hélas ! non.

Contes Posthumes

Les quiproquos

Les quiproquos Dame Fortune aime souvent à rire,
Et nous jouant un tour de son métier
Au lieu des biens où notre cœur aspire,
D'un quiproquo se plaît à nous payer.
Ce sont ses jeux j'en parle à juste cause.
Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.
Chloris et moi nous nous aimions d'amour
Au bout d'un an la belle se dispose
A me donner quelque soulagement,
Faible et léger, à parler franchement.
C'était son but : mais, quoi qu'on se propose,
L'occasion et le discret amant
Sont à la fin les maîtres de la chose.
Je vais un soir chez cet objet charmant,
L'époux était aux champs heureusement,
Mais il revint la nuit à peine close.
Point de Chloris : le dédommagement
Fut que le sort en sa place suppose
Une soubrette à mon commandement.
Elle paya cette fois pour la dame.
Disons un troc, ou réciproquement
Pour la soubrette on employa la femme,
De pareils traits tous les livres sont pleins.
Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains
Pour amener chose ainsi surprenante ;
Il est besoin d'en bien fonder le cas,
Sans rien forcer et sans qu'on violente
Un incident qui ne s'attendait pas.
L'aveugle enfant, joueur de passe-passe,
Et qui voit clair à tendre maint panneau
Fait de ces tours ; celui-là du berceau
Lève la paille à l'égard du Boccace ;

Car quant à moi, ma main pleine d'audace
En mille endroits à peut-être gâté
Ce que la sienne a bien exécuté.
Or il est temps de finir ma préface,
Et de prouver par quelque nouveau tour
Les quiproquos de Fortune et d'Amour.
On ne peut mieux établir cette chose
Que par un fait à Marseille arrivé,
Tout en est vrai, rien n'en est controuvé.
La Clidamant que par respect je n'ose
Sous son nom propre introduire en ces vers,
Vivait heureux, se pouvait dire en femme
Mieux que pas un qui fût en l'univers.
L'honnêteté, la vertu de la dame,
Sa gentillesse, et même sa beauté,
Devaient tenir Clidamant arrêté.
Il ne le fut, le diable est bien habile,
Si c'est adresse et tour d'habileté
Que de nous tendre un piège aussi facile
Qu'est le désir d'un peu de nouveauté.
Près de la dame était une personne,
Une suivante ainsi qu'elle mignonne,
De même taille et de pareil maintien,
Gente de corps, il ne lui manquait rien
De ce qui plaît aux chercheurs d'aventures.
La dame avait un peu plus d'agrément,
Mais sous le masque on n'eût su bonnement
Laquelle élire entre ces créatures.
Le Marseillais, Provençal un peu chaud,
Ne manque pas d'attaquer au plus tôt
Madame Alix ; c'était cette soubrette.
Madame Alix, encor qu'un peu coquette,
Renvoya l'homme. Enfin il lui promet
Cent beaux écus bien comptés clair et net.
Payer ainsi des marques de tendresse
(En la suivante) était, vu le pays,
Selon mon sens, un fort honnête prix :

Sur ce pied-là qu'eût coûté la maîtresse ?
Peut-être moins ; car le hasard y fait.
Mais je me trompe, et la dame était telle
Que tout amant, et tant fût-il parfait,
Aurait perdu son latin auprès d'elle :
Ni dons, ni soins, rien n'aurait réussi.
Devrais-je y faire entrer les dons aussi ?
Las ! ce n'est plus le siècle de nos pères.
Amour vend tout, et nymphes et bergères ;
Il met le taux à maint objet divin :
C'était un dieu, ce n'est qu'un échevin.
O temps ! ô mœurs ! ô coutume perverse !
Alix d'abord rejette un tel commerce,
Fait l'irritée, et puis s'apaise enfin,
Change de ton, dit que le lendemain,
Comme Madame avait dessein de prendre
Certain remède, ils pourraient le matin
Tout à loisir dans la cave se rendre.
Ainsi fut dit, ainsi fut arrêté ;
Et la soubrette ayant le tout conté
A sa maîtresse, aussitôt les femelles
D'un quiproquo font le projet entre elles.
Le pauvre époux n'y reconnaîtrait rien,
Tant la suivante avait l'air de la dame ;
Puis supposé qu'il reconnût la femme,
Qu'en pouvait-il arriver que tout bien ?
Elle aurait lieu de lui chanter sa gamme
Le lendemain par hasard Clidamant,
Qui ne pouvait se contenir de joie,
Trouve un ami, lui dit étourdiment
Le bien qu'Amour à ses désirs envoie.
Quelle faveur Non qu'il eût bien voulu
Que le marché pour moins se fût conclu,
Les cent écus lui faisaient quelque peine.
L'ami lui dit : Hé bien soyons chacun
Et du plaisir et des frais en commun.
L'époux n'ayant alors sa bourse pleine

Cinquante écus à sauver étaient bons.
D'autre côté communiquer la belle,
Quelle apparence ! y consentirait-elle ?
S'aller ainsi livrer à deux Gascons,
Se tairaient-ils d'une telle fortune ?
Et devait-on la leur rendre commune ?
L'ami leva cette difficulté,
Représentant que dans l'obscurité
Alix serait fort aisément trompée.
Une plus fine y serait attrapée.
Il suffisait que tous deux tour à tour
Sans dire mot ils entrassent en lice,
Se remettant du surplus à l'Amour,
Qui volontiers aiderait l'artifice.
Un tel silence en rien ne leur nuirait ;
Madame Alix sans manquer le prendrait
Pour un effet de crainte et de prudence ;
Les murs ayant des oreilles (dit-on)
Le mieux était de se taire ; à quoi bon
D'un tel secret leur faire confidence ?
Les deux galants, ayant de la façon
Régulé la chose, et disposés à prendre
Tout le plaisir qu'Amour leur promettait,
Chez le mari d'abord ils se vont rendre.
Là dans le lit l'épouse encore était.
L'époux trouva près d'elle la soubrette,
Sans nuls atours qu'une simple cornette,
Bref en état de ne lui point manquer
L'heure arriva, les amis contestèrent
Touchant le pas, et longtemps disputèrent.
L'époux ne fit l'honneur de la maison ;
Tel compliment n'étant là de saison.
A trois beaux dés pour le mieux ils réglèrent
Le précurseur ainsi que de raison.
Ce fut l'ami ; l'un et l'autre s'enferme
Dans cette cave, attendant de pied ferme
Madame Alix, qui ne vient nullement.

Trop bien la dame en son lieu s'en vint faire
Tout doucement le signal nécessaire.
On ouvre, on entre, et sans retardement
Sans lui donner le temps de reconnaître
Ceci, cela, l'erreur, le changement,
La différence enfin qui pouvait être
Entre l'époux et son associé,
Avant qu'il pût aucun change paraître,
Au dieu d'Amour il fut sacrifié.
L'heureux ami n'eut pas toute la joie
Qu'il aurait eue en connaissant sa proie.
La dame avait un peu plus de beauté ;
Outre qu'il faut compter la qualité.
A peine fut cette scène achevée,
Que l'autre acteur par la prompte arrivée
Jeta la dame en quelque étonnement ;
Car comme époux, comme Clidamant même,
Il ne montrait toujours si fréquemment
De cette ardeur l'empoiement extrême.
On imputa cet excès de fureur
A la soubrette, et la dame en son cœur
Se proposa d'en dire sa pensée.
La fête étant de la sorte passée,
Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
L'associé des frais et du plaisir
S'en court en haut en certain vestibule :
Mais quand l'époux vit sa femme monter,
Et qu'elle eût vu l'ami se présenter,
On peut juger quel soupçon, quel scrupule,
Quelle surprise eurent les pauvres gens.
Ni l'un ni l'autre ils n'avaient eu le temps
De composer leur mine et leur visage.
L'époux vit bien qu'il fallait être sage,
Mais sa moitié pensa tout découvrir.
J'en suis surpris, femmes savent mentir.
La moins habile en connaît la science.
Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience

De n'avoir pas mieux gagné son argent :
Plaignant l'époux, et le dédommageant,
Et voulant bien mettre tout sur son compte :
Tout cela n'est que pour rendre le conte
Un peu meilleur. J'ai vu les gens mouvoir
Deux questions ; l'une, c'est à savoir
Si l'époux fut du nombre des confrères
A mon avis n'a point de fondement,
Puisque la dame et l'ami nullement
Ne prétendaient vaquer à ces mystères.
L'autre point est touchant le talion ;
Et l'on demande en cette occasion
Si pour user d'une juste vengeance,
Prétendre erreur et cause d'ignorance
A cette dame aurait été permis.
Bien que ce soit assez là mon avis,
La dame fut toujours inconsolable,
Dieu gard de mal celles qu'en cas semblable
Il ne faudrait nullement consoler.
J'en connais bien qui n'en feraient que rire.
De celles-là je n'ose plus parler,
Et je ne vois rien des autres à dire.

Conte tiré d'Athénée

Du temps des Grecs, deux soeurs disaient avoir
Aussi beau cul que fille de leur sorte ;
La question ne fut que de savoir
Quelle des deux dessus l'autre l'emporte
Dur en juger un expert étant pris,
A la moins jeune il accorde le prix,
Puis l'épousant, lui fait don de son âme ;
A son exemple, un sien frère est épris
De la cadette, et la prend pour sa femme ;
Tant fut entre eux, a la fin, procédé,
Que par les soeurs un temple fut fondé,
Dessous le nom de Vénus belle-fesse,
Je ne sais pas à quelle intention ;
Mais c'eût été le temple de la Grèce
Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.



LES PIÈCES POÉTIQUES

Jean de La Fontaine
1621-1695

[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :
servicequalite@arvensa.com

ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

Table des matières

[Chanson de La Fontaine pour Monsieur de Maucroix](#)

[Le Curé de Bussière](#)

[Ballade sur le siège et la bataille des Augustins, le vendredi 23 Août 1658, sur le refus que firent les Augustins de prêter leur interrogatoire devant Messieurs en 1658.](#)

[L'affaire Colletet](#)

[Le Songe de Vaux](#)

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III — Aventure d'un saumon et d'un esturgeon](#)

[Chapitre IV — Comme Sylvie honora de sa présence les dernières chansons d'un cygne qui se mourait, et des aventures du cygne.](#)

[Chapitre V — Acante, au sortir de l'apothéose d'Hercule, est mené dans une chambre où les muses lui apparaissent.](#)

[Chapitre VI - Danse de l'Amour](#)

[Chapitre VII — Acante se promène à la cascade, et les singulières faveurs qu'il y reçut du sommeil.](#)

[Chapitre VIII — Neptune à ses tritons.](#)

[Chapitre IX — Les amours de Mars et de Vénus.](#)

[Les Termes de La Fontaine à Fouquet](#)

[I — Lettre A.M.D.C.A.D.M.](#)

[II — Pour Madame de Sévigné](#)

[III — A M**](#)

[IV — Ballade pour le premier terme : « A Madame »](#)

[V — Ballade à M. \(terme d'Octobre 1659\)](#)

[VI — Sur la Paix des Pyrénées et le mariage du Roi : Ballade](#)

[VII — Pour la Reine, en suite de la Ballade précédente](#)

[VIII — Dizain "A Madame"](#)

[IX — Dizain à M.](#)

[X — Ode à la Paix](#)

[XI — A M. Le Surintendant : Epître](#)

[XII — Ode Anacréontique à Madame la Surintendante, sur ce qu'elle est accouchée avant terme, dans le carrosse, en revenant de Toulouse.](#)

[XIII — Ballade à M. Pour le pont de Château-Thierry](#)

[XIV — Au Roi et à l'Infante : Madrigal](#)

[XV - Madrigal](#)

[XVI — Relation de l'entrée de la Reine. A Mgr le Surintendant.](#)

[XVII — Vous qui menez les Gripon.](#)

[XVIII — Epigramme sur un mot de Scarron qui était près de mourir.](#)

[XIX — A Madame la Surintendante, sur la naissance de son dernier fils, à Fontainebleau.](#)

[XX — A M. F.](#)

[XXI — Ode pour Madame](#)

[Les Amours de Psyché et Cupidon](#)

[Préface de Jules Claretie](#)

[Avant-propos](#)

[A Madame la duchesse de Bouillon](#)

[Préface de La Fontaine](#)

[Livre premier](#)

[Promenade de quatre amis à Versailles](#)

[La jalousie de Vénus](#)

[Le palais merveilleux](#)

[Tristesse des deux amants](#)

[Fatale curiosité](#)

[Commentaire des quatre amis sur la première partie de cette histoire](#)

[Livre second](#)

[Désespoir de Psyché](#)

[Le vieillard et les bergères](#)

[L'errance de Psyché](#)

[Les épreuves de Psyché chez Vénus](#)

[Psyché aux Enfers](#)

[Heureux dénouement](#)

[Elégie aux Nymphes de Vaux *](#)

[Adonis](#)

[Adonis](#)

[Ode au Roi](#)
[L'Amour et la folie](#)
[Pour Mignon, Chien de S A R Madame la Duchesse Douairière d'Orléans](#)
[Pour S.A.R. Mademoiselle d'Alençon](#)
[Pour Mademoiselle de Poussay](#)
[A Monsieur le Duc de Bouillon](#)
[Lettre à Monsieur Bafoy](#)
[4 Billets à Maucroix](#)
[A S. A. S. Madame La Princesse de Bavière](#)
[Pour S. A. E.M. Le Cardinal de Bouillon](#)
[A Madame la Duchesse de Bouillon \(1671\)](#)
[Lettre à M. de Turenne](#)
[Contre le Mariage](#)
[Autre épigramme tirée d'Athénée](#)
[Rondeau redoublé](#)
[Les Elégies I](#)
[Les Elégies II](#)
[Les Elégies III](#)
[Les Elégies IV](#)
[Epitaphe écrite pour la mort de Molière](#)
[Le Florentin](#)
[À M. De Niert](#)
[Epître à Madame de Thiange](#)
[Ballade sur Escobar](#)
[Stances sur le même Escobar](#)
[A Monseigneur le Prince de Conti](#)
[Paraphrase du Psaume XVII](#)
[Le Comte de Fiesque au Roi](#)
[Au Roi pour Lully qui dédie à sa majesté l'opéra d'Amadis](#)
[Sur un portrait du Roi](#)
[A M. Raymond des Cours pour des bergers et des bergères](#)
[Elégie pour MLCDC](#)
[Ode pour la Paix](#)
[Poème de la captivité](#)
[Prédictions pour les quatre saisons de l'année](#)
[A Madame de Fontange](#)

[A Madame de Lafayette, en lui envoyant un petit billard](#)
[Ballade pour Monseigneur](#)
[Ballade pour la naissance de Monseigneur le Duc de](#)
[Bourgogne 1682](#)
[Sur la mort de M. Colbert](#)
[Poème du quinquina](#)
[Chant premier](#)
[Second chant](#)
[L'affaire Furetière](#)
[Au Roi Ballade.](#)
[A Monseigneur le Procureur Général du parlement](#)
[A Monsieur de Bonrepaux](#)
[A Madame la Duchesse de Bouillon](#)
[Épître à Huet \(1687\)](#)
[A M. De Saint-Evremond](#)
[Vers à la manière de Neuf-Germain, sur la prise de Philisbourg](#)
[A Madame Ulrich I](#)
[A Madame Ulrich II](#)
[A Monsieur l'Abbé Verger à Bois le Vicomte](#)
[Ballade sur le nom de Hardi, donné par les soldats à](#)
[Monseigneur le Dauphin](#)
[A S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti 1685](#)
[A leurs Altesses sérénissimes Mesdemoiselles de Bourbon et](#)
[Monseigneur le Prince de Conti 1688](#)
[Le Songe](#)
[A Monsieur de Vendôme I](#)
[A Monsieur de Vedôme II](#)
[Pour Madame...sur l'air des "Folies d'Espagne"](#)
[Sonnet sur le retour de Guillaume Henri de Nassau \(1690\)](#)
[A M. Girin](#)
[Au Père Bouhours](#)
[Traduction paraphrasée de la prose Dies Irae](#)
[Inscriptions pour la Galerie Historique des Victoires de Louis](#)
[XIV](#)
[Ballade sur le mal d'Amour](#)
[Églogue](#)
[A Monsieur Galien en lui rendant ses poésies enveloppées](#)

d'une armoirie d'enterrement.

Chanson de La Fontaine pour Monsieur de Maucroix

1647 : c'est une année charnière dans la vie de La Fontaine et dans celle de son ami Maucroix : le mariage pour l'un (on sait ce qu'il en pense) et le choix de sa carrière, le choix de la carrière d'avocat ou de chanoine à Reims pour l'autre. Une longue correspondance entre les deux hommes se fit à cette époque. Maucroix revint même à Château-Thierry l'espace de quelques jours pour discuter avec Jean de cette situation bouchée dans laquelle tous deux se trouvaient.. Maucroix ayant choisi la charge de chanoine à Reims, Jean écrivit ceci :

Tandis qu'il était avocat,
Il n'a pas fait gain d'un ducat ;
Mais vive le canonicat !
Alleluia !

Il lui rapporte force écus
Qu'il veut offrir au dieu Bacchus,
Ou bien en faire des cocus !
Alleluia !

« Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ces degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la Cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :

La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter,
Mais j'ai les miens, la Cour, le peuple à contenter. »

.../...

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince ;
Allez, venez, courez ; demeurez en province ;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement. »

Le Curé de Bussière

Sous cet aspect de chanson, ce court poème est en fait un pamphlet écrit contre le Maréchal de Gramont (appelé ici Curé de Bussière) qui commandait une partie de l'armée française battue par les Allemands en 1652 dans le petit village de Bussière, le long de l'Aisne.

Le curé de Bussière
Disait aux Allemands
« Prenez ma chambrière,
Rendez-moi ma jument.
Tenez, la voilà : F... ez-la tous, je vous en prie.
Ma pauvre jument, ramenez-la dans l'écurie. »
Le roi des Lampons
Sus, courage, compagnons !
Le roi des Lampons
A de fort bons éperons.

Ballade sur le siège et la bataille des Augustins, le vendredi 23 Août 1658, sur le refus que firent les Augustins de prêter leur interrogatoire devant Messieurs en 1658.

Cette ballade, qui fit les beaux jours du Paris de l'époque, fut écrite un jour où, La Fontaine, passant par le quai des Grands Augustins, assista à une réelle bataille entre les archers du Parlements et les moines du couvent de Grands Augustins. Ceux-ci avaient été mandés de refaire, à l'extérieur, une élection qu'ils avaient faite dans l'enceinte du couvent. Devant leur refus, le Parlement envoya les archers. Les moines se défendirent comme ils purent (à coups de cailloux). Ils furent battus et deux d'entre eux furent tués. Cette bataille rangée entre moines et archers du parlement fit bien rire les gens de l'époque, sauf les pauvres moines qui allèrent réfléchir un mois dans les geôles de Mazarin avant de retourner docilement refaire leur élection!! !

Aux Augustins, sans alarmer la ville,
On fut hier soir ; mais le cas n'alla bien
L'huissier, voyant de cailloux une pile,
Crut qu'ils n'étaient mis là pour aucun bien.
Très sage fut ; car, avec doux maintien,
Il dit : « Ouvrez ; faut-il tant vous requerre ?
Qu'est-ce ceci ? Sommes-nous à la guerre ?
Messieurs sont seuls, ouvrez et croyez-moi.

— Messieurs, dit l'autre, en ce lieu n'ont que querre.
Les Augustins sont serviteurs du Roi.

— Dea, répond l'un de Messieurs fort habile,
Conseiller clerc, et surtout bon chrétien,
Vous êtes troupe en ce monde inutile,
Le tronc vous perd depuis ne sais combien ;
Vous vous battez, faisant un bruit de chien.
D'où vient cela ? Parlez, qu'on ne vous serre.
Car, que soyez de Paris ou d'Auxerre,
Il faut subir cette commune loi ;
Et, n'en déplaie aux suppôts de saint Pierre,
Les Augustins sont serviteurs du Roi. »

Lors un d'entre eux (que ce soit Pierre ou Gille,
Il ne m'en chaut, car le nom n'y fait rien)
« Vraiment, dit-il, voilà bel évangile !
C'est bien à vous de régler notre bien.
Que le tronc serve à l'autel de soutien,
Ou qu'on le vide afin d'emplir le verre,
Le Parlement n'a droit de s'en enquerre ;
Et je maintiens comme ai ticle de foi
Qu'en débridant matines à grand'erre
Les Augustins sont serviteurs du Roi. »

ENVOI

Sage héros, ainsi dit frère Pierre.
La cour lui taille un beau pourpoint de pierre ;
Et dedans peu me semble que je voi
Que, sur la mer ainsi que sur la terre,
Les Augustins sont serviteurs du Roi.

L'affaire Colletet

Sève, qui peins l'objet dont mon coeur suit la loi,
Son pouvoir sans ton art assez loin peut s'étendre ;
Laisse en paix l'Univers ; ne lui va point apprendre
Ce qu'il faut ignorer, si l'on veut être à soi.
Aussi bien manque-t-il ici je ne sais quoi
Que tu ne peux tracer, ni moi te faire entendre ;
J'en conserve les traits, qui n'ont rien que de tendre ;
Amour les a formés, plus grand peintre que toi.
Par d'inutiles soins pour moi tu te surpasses ;
Clarice est en mon âme avec toutes ses grâces ;
Je m'en fais des tableaux où tu n'as point de part.
Pour me faire sans cesse adorer cette belle,
Il n'était pas besoin des efforts de ton art :
Mon coeur, sans ce portrait, se souvient assez d'elle.

MADRIGAL

Damon voyant Clarice peinte,
Soudain en ressentit l'atteinte,
Il s'écria dans ce moment :
« Est-il une beauté sur les coeurs plus puissante ?
Pendant que Clarice est absente,
Son portrait lui fait un amant. »

UNE MUSE PARLE

Recevez de nos mains cette illustre couronne,
Dont l'éclat immortel a des charmes si doux ;
Nous n'avons encor vu personne
Qui la méritât mieux que vous.
Vos vers sont d'un tel prix que rien ne les surpasse ;
Ce mont en retentit de l'un à l'autre bout ;
Vous saurez régner au Parnasse :

Qui règne sur les coeurs sait bien régner partout.

Le coeur gros de soupirs, les yeux noyés de larmes,
Plus triste que la mort dont je ses les alarmes,
Jusque dans le tombeau, je vous suis, cher époux.
Comme je vous louerai d'un langage assez doux,
Pour ne rien aimer, ne rien louer au monde,
J'ensevelis mon coeur et ma plume avec vous.

Les oracles ont cessé
Colletet est trépassé.
Dès qu'il eut la bouche close,
Sa femme ne dit plus rien ;
Elle enterra vers et prose
Avec le pauvre chrétien.
En cela je plains son zèle,
Et ne sais au pardessus
Si les Grâces sont chez elle ;
Mais les Muses n'y sont plus.
Sans gloser sur le mystère
Des madrigaux qu'elle a faits,
Ne lui parlons désormais
Qu'en la langue de sa mère.
Les oracles ont cessé
Colletet est trépassé.

Lettre écrite 2 ans plus tard à un destinataire inconnu :
A M.....

Vous vous étonnez, dites-vous, de ce que tant d'honnêtes gens ont été les dupes de Mademoiselle C. et de ce que j'y ai été moi-même attrapé. Ce n'est pas un sujet d'étonnement que ce dernier point ; au contraire, c'en serait un si la chose s'était autrement passée à mon égard. Ainsi vous faites très sagement de me mettre au nombre des honnêtes gens, puisque aussi bien je ne puis nier que je ne sois de celui des dupes. Cela vous est-il nouveau ? Et d'où venez-vous, de vous étonner ainsi ? Savez-vous pas bien que, pour peu que j'aime, je ne vois dans les

défauts des personnes non plus qu'une taupe qui aurait cent pieds de terre sur elle ? Si vous ne vous en êtes pas aperçu, vous êtes cent fois plus taupe que moi. Dès que j'ai un grain d'amour, je ne manque pas d'y mêler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magasin : cela fait le meilleur effet du monde ; je dis des sottises en vers et en prose, et serais fâché d'en avoir dit une qui ne fût pas solennelle, enfin je loue de toutes mes forces.

Homo sum qui ex stultis insanos reddam.

Ce qu'il y a, c'est que l'inconstance remet les choses en leur ordre. Ne vous étonnez donc plus : voyez seulement ma palinodie, mais voyez-la sans vous en scandaliser. Pourquoi ne me rétracterais-je pas ? Tant de grands hommes, se sont rétractés ! Et puis fiez-vous à nous autres, faiseurs de vers !

** (Je ne suis homme à rendre fou les sots)

Le Songe de Vaux

1671

Parmi les ouvrages dont ce recueil est composé, le lecteur verra trois fragments d'une description de Vaux, laquelle j'entrepris de faire il y a environ douze ans. J'y consumai près de trois années. Il est depuis arrivé des choses qui m'ont empêché de continuer. Je reprendrais ce dessein si j'avais quelque espérance qu'il réussît, et qu'un tel ouvrage pût plaire aux gens d'aujourd'hui ; car la poésie lyrique ni l'héroïque, qui doivent y régner, ne sont plus en vogue comme elles étaient alors. J'expose donc au public trois morceaux de cette description. Ce sont des échantillons de l'un et de l'autre style : que j'aie bien fait ou non de les employer tous deux dans un même poème, je m'en dois remettre au goût du lecteur plutôt qu'aux raisons que j'en pourrais dire. Selon le jugement qu'on fera de ces trois morceaux, je me résoudrai : si la chose plaît j'ai dessein de continuer ; sinon, je n'y perdrai pas de temps davantage. Le temps est chose de peu de prix quand on ne s'en sert pas mieux que je fais ; mais, puisque j'ai résolu de m'en servir, je dois reconnaître qu'à mon égard la saison de le ménager est tantôt venue.

Passons à ce qu'il est nécessaire qu'on sache pour l'intelligence de ces fragments. Je ne la saurais donner au lecteur sans exposer à ses yeux presque tout le plan de l'ouvrage. C'est ce : que je m'en vas faire, moins succinctement à ta vérité que je ne voudrais, mais utilement pour moi ; car, par ce moyen, j'apprendrai le sentiment du public, aussi bien sur l'invention et sur la conduite de mon poème en gros, que sur l'exécution de chaque endroit en détail, et sur l'effet que le tout ensemble pourra produire.

Comme les jardins de Vaux étaient tout nouveau plantés, je ne les pouvais décrire en cet état, à moins que je n'en donnasse

une idée peu agréable, et qui, au bout de vingt ans, aurait été sans doute peu ressemblante. Il fallait donc prévenir le temps. Cela ne se pouvait faire que par trois moyens : l'enchantement, la prophétie et le songe. Les deux premiers ne me plaisaient pas : car, pour les amener avec quelque grâce, je me serais engagé dans un dessein de trop d'étendue : l'accessoire aurait été plus considérable que le principal. D'ailleurs il ne faut avoir recours au miracle que quand la nature est impuissante pour nous servir. Ce n'est pas qu'un songe soit si suivi, ni même si long que le mien sera ; mais il est permis de passer le cours ordinaire dans ces rencontres ; et j'avais pour me défendre, outre le Roman de la Rose, le Songe de Poliphile, et celui même de Scipion.

Je feins donc qu'en une nuit du printemps m'étant endormi, je m'imagine que je vas trouver le Sommeil, et le prie que par son moyen je puisse voir Vaux en songe : il commande aussitôt à ses ministres de me le montrer. Voilà le sujet du premier fragment.

A peine les Songes ont commencé de me représenter Vaux que tout ce qui s'offre à mes sens me semble réel ; j'oublie le dieu du sommeil, et les démons qui l'entourent ; j'oublie enfin que je songe. Les cours du château de Vaux me paraissent jonchées de fleurs. Je découvre de tous les côtés l'appareil d'une grande cérémonie. J'en demande la raison à deux guides qui me conduisent. L'un d'eux me dit qu'en creusant les fondements de cette maison on avait trouvé, sous des voûtes fort anciennes, une table de porphyre, et sur cette table un écrin plein de pierreries, qu'un certain sage, nommé Zirzimir fils du soudan Zarzafiel, avait autrefois laissé à un druide de nos provinces. Au milieu de ces pierreries, un diamant d'une beauté extraordinaire, et taille en cœur, se faisait d'abord remarquer ; et, sur les bords d'un compartiment qui le séparait d'avec les autres bijoux, se lisait en lettres d'or cette devise, que l'on n'avait pu entendre :

Je suis constant, quoique j'en aime deux.

On avait porté à Oronte l'écrin ouvert, et au même état qu'il s'était trouvé. Il l'avait laissé fermer en le maniant, sans que depuis il eût été possible de le rouvrir, tant la force de l'enchantement était grande. Sur le couvercle de cet écrin se voyait le portrait du Roi ; et autour était écrit : Soit donné à la plus savante des fées. Sous l'écrin cette prophétie était gravée :

Quand celle-là qui plus vaut qu'on la prise
En fait de charme, et plus a de pouvoir,
Aux assistants, dans Vaux en mainte guise,
De son bel art aura fait apparoir,
Lors s'ouvrira l'écrin de forme exquise
Que Zirzimir forgea par grand savoir
Et l'on verra le sens de la devise
Qu'aucun mortel n'aura jamais su voir.

Pour satisfaire à l'intention du mage, et pour l'accomplissement de la prophétie, mais plus encore pour attirer les maîtresses de tous les arts, et leur donner par ce moyen l'occasion d'embellir la maison de Vaux, Oronte avait fait publier que tout ce qu'il y avait de savantes fées dans le monde pouvaient venir contester le prix proposé ; et ce prix était le portrait du Roi, qui serait donné par des juges, sur les raisons que chacune apporterait pour prouver les charmes et l'excellence de son art. Plusieurs étaient accourues ; mais, la plupart ne pouvant contribuer aux beautés de Vaux, et, par conséquent, le prix n'étant pas pour elles apparemment, la plupart, dis-je, persuadées que la prophétie ne les regardait en aucune sorte, s'étaient retirées. Il n'en était demeuré que quatre, l'Architecture, la Peinture, l'Intendante du jardinage, et la Poésie : je les appelle Palatiane, Apellanire, Hortésie, et Calliopée. Le lendemain ce grand différend se devait juger en la présence d'Oronte et de force demi-dieux. Voilà ce que l'un de mes deux guides me dit, et le sujet du second fragment : il contient les harangues des quatre fées.

Et, pour égayer mon poème, et le rendre plus agréable, car une longue suite de descriptions historiques serait une chose

fort ennuyeuse, je les voulais entremêler d'épisodes d'un caractère galant. Il y en a trois d'achevés : l'aventure d'un écureuil, celle d'un cygne prêt à mourir, celle d'un saumon et d'un esturgeon qui avaient été présentés vifs à Oronte. Cette dernière aventure fait le sujet de mon troisième fragment.

Le reste de ce recueil contient des ouvrages que j'ai composés en divers temps sur divers sujets. S'ils ne plaisent par leur bonté, leur variété suppléera peut-être à ce qui leur manque d'ailleurs.

Chapitre I

Acante s'étant endormi une nuit du printemps, songea qu'il était allé trouver le Sommeil, pour le prier que, par son moyen, il pût voir le palais de Vaux avec ses jardins : ce que le Sommeil lui accorda, commandant aux Songes de les lui montrer.

Lorsque l'an se renouvelle
En cette aimable saison
Où Flore amène avec elle
Les Zéphyrs sur l'horizon,
Une nuit que le silence
Charmait tout par sa présence,
Je conjurai le Sommeil
De suspendre mon réveil
Bien loin par-delà l'aurore.
Le Sommeil n'y manqua pas ;
Et je dormirais encore,
Sans Aminte et ses appas.
Cette fière beauté, qui s'érige un trophée
Du cruel souvenir de mes vœux impuissants,
Souffrit que cette nuit les charmes de Morphée
Aussi bien que les siens régnassent sur mes sens.
Il me fit voir en songe un palais magnifique,
Des grottes, des canaux, un superbe portique,
Des lieux que pour leurs beautés
J'aurais pu croire enchantés,
Si Vaux n'était point au monde :
Ils étaient tels qu'au Soleil
Ne s'offre au sortir de l'onde
Rien que Vaux qui soit pareil.
C'était aussi cette maison magnifique, avec ses
accompagnements et ses jardins, lesquels Silvestre m'avait

montrés, et que ma mémoire conservait avec un grand soin, comme étant les plus précieuses pièces de son trésor. Ce fut sur ce fondement que le Songe éleva son frêle édifice, et tâcha de me faire voir les choses en leur plus grande perfection. Il choisit pour cela tout ce qu'il y avait de plus beau dans ses magasins ; et, afin que mon plaisir durât davantage, il voulut que cette apparition fut mêlée d'aventures très remarquables. Je vis des plantes, je vis des marbres, je vis des cristaux liquides, je vis des animaux et des hommes. Au commencement de mon songe il m'arriva une chose qui m'était arrivée plusieurs autres fois, et qui arrive souvent à chacun ; c'est qu'une partie des objets sur la pensée desquels je venais de m'endormir me repassa d'abord en l'esprit. Je m'imaginai que j'étais allé trouver le Sommeil, pour le prier de me montrer Vaux, dont on m'avait dit des choses presque incroyables. Le logis du dieu est au fond d'un bois où le silence et la solitude font leur séjour : c'est un antre que la Nature a taillé de ses propres mains, et dont elle a fortifié toutes les avenues contre la clarté et le bruit.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais,
Echo ne répond point, et semble être assoupie :
La molle Oisiveté, sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs, ni le bruit des clairons,
Ne viennent au travail inviter la Nature ;
Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.
Les simples dédiées au dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour.
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée.
Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots ;
Les Songes l'entouraient sans troubler son repos.
De fantômes divers une cour mensongère
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du dieu ! volait autour de lui.
Là, cent figures d'air en leurs moules gardées,
Là, des biens et des maux les légères idées,

Prévenant nos destins, trompant notre désir,
Formaient des magasins de peine ou de plaisir.
Je regardais sortir et rentrer ces merveilles :
Telles vont au butin les nombreuses abeilles,
Et tel, dans un Etat de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort en cent parts divisé.
Confus, je m'écriai : « Toi que chacun réclame,
Sommeil, je ne viens pas t'implorer dans ma flamme ;
Conte à d'autres que moi ces mensonges charmants
Dont tu flattes les vœux des crédules amants ;
Les merveilles de Vaux me tiendront lieu d'Aminte :
Fais que par ces démons leur beauté me soit peinte.
Tu sais que j'ai toujours honoré tes autels
Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels :
Doux Sommeil, rends-toi donc à ma juste prière. »
A ces mots, je lui vis entrouvrir la paupière
Et, refermant les yeux presque au même moment :
« Contentez ce mortel », dit-il languissamment.
Tout ce peuple obéit sans tarder davantage :
Des merveilles de Vaux ils m'offrirent l'image
Comme marbres taillés leur troupe s'entassa ;
En colonne aussitôt celui-ci se plaça
Celui-là chapiteau vint s'offrir à ma vue ;
L'un se fit pied d'estal, l'autre se fit statue :
Artisans qui peu chers, mais qui prompts et subtils,
N'ont besoin pour bâtir de marbre ni d'outils,
Font croître en un moment des fleurs et des ombrages,
Et, sans l'aide du temps, composent leurs ouvrages.

Chapitre II

Les vers suivants ne sont pas de la description de Vaux : je les envoyai à une personne qui en voulait de moi, et lui envoyai en même temps le fragment qui suit. Comme ces vers y peuvent servir d'argument en quelque façon, j'ai cru qu'il ne serait pas hors de propos de les mettre en tête.

L'Architecture, la Peinture, le Jardinage, et la Poésie haranguent les juges et contestent le prix proposé.

Ariste, vous voulez voir des vers de ma main,
Vous qui du chantre grec ainsi que du romain
Pourriez nous étaler les beautés et les grâces
Et qui nous invitez à marcher sur leurs traces.
Vous ne trouverez point chez moi cet heureux art
Qui cache ce qu'il est et ressemble au hasard :
Je n'ai point ce beau tour, ce charme inexprimable
Qui rend le dieu des vers sur tous autres aimable :
C'est ce qu'il faut avoir, si l'on veut être admis
Parmi ceux qu'Apollon compte entre ses amis.
Homère épand toujours ses dons avec largesse
Virgile à ses trésors sait joindre la sagesse :
Mes vers vous pourraient-ils donner quelque plaisir,
Lorsque l'Antiquité vous en offre à choisir ?
Je ne l'espère pas ; et cependant ma Muse
N'aura jamais pour vous de secret ni d'excuse ;
Ce que vous souhaitez il faut vous l'accorder
C'est à moi d'obéir, à vous de commander.
Je vous présente donc quelques traits de ma lyre :
Elle les a dans Vaux répétés au Zéphyre.
J'y fais parler quatre arts fameux dans l'Univers,
Les palais, les tableaux, les jardins, et les vers.
Ces arts vantent ici tour à tour leurs merveilles.

Je soupire en songeant au sujet de mes veilles.
Vous m'entendez, Ariste, et d'un cœur généreux
Vous plaignez comme moi le sort d'un malheureux ;
Il déplut à son roi ; ses amis disparurent ;
Mille vœux contre lui dans l'abord concoururent.
Malgré tout ce torrent, je lui donnai des pleurs ;
J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs.
Jadis en sa faveur j'assemblai quatre fées.
Il voulut que ma main leur dressât des trophées :
Oeuvre long, et qu'alors jeune encor j'entrepris.
Ecoutez ces quatre arts, et décidez du prix.

.....

Un riche balustre faisait la séparation de la chambre d'avec l'alcôve ; l'estrade en était au moins élevée d'un pied, ce qui donnait encore plus d'éclat à cette action. Là, sur des tapis de Perse, on avait placé les sièges des demi-dieux ; ceux des juges y étaient aussi, mais à part, et un peu éloignés de la compagnie. Hors de l'alcôve étaient assises l'une près de l'autre les quatre fées. Ariste, Gélaste, et moi, nous étions debout vis-à-vis d'elles. On tira au sort pour savoir en quel rang elles parleraient. Ce fut à Palatiane de haranguer la première : elle se leva donc, et, après s'être approchée du balustre, elle se retourna à demi devers ses rivales, et leur adressant sa voix elle commença de cette sorte :

« Quoi ! par vous ces honneurs sont aussi contestés ?
Vous prétendez le prix qu'on doit à mes beautés ?
Ingrates, deviez-vous en avoir la pensée? »

A ce mot d'ingrates toutes se levèrent et témoignèrent avoir quelque chose à dire ; mais les juges, pour éviter la confusion, ayant ordonné qu'elles ne s'interrompraient point, Palatiane continua en ces termes :

« Juges, pardonnez-moi cette plainte forcée :
Je sais qu'en suppliante il fallait commencer ;

C'est à vous que ma voix se devait adresser ;
Mais le dépit m'emporte, et, puisqu'il faut tout dire,
Enfin voilà le fruit, trop vaine Apellanire,
Dont vous reconnaissez mes bienfaits aujourd'hui.
Contre les aquilons mon art vous sert d'appui ;
N'en ayez point de honte ; en sauvant votre ouvrage,
J'oblige aussi les dieux dont vous tracez l'image.
Hé bien ! vous la tracez, mais imparfaitement ;
Et moi je leur bâtis un second firmament.
Ce que je dis pour vous, je le dis pour les autres ;
Tout ce qu'ont fait dans Vaux les Le Bruns, les Le Nôtre
Jets, cascades, canaux, et plafonds si charmants,
Tout cela tient de moi ses plus beaux ornements.
Contempler les efforts de quelque main savante,
Juger d'une peinture, ou muette, ou parlante,
Admirer d'Apollon les pinceaux ou la voix,
Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,
Ecouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux,
Tout cela, je l'avoue, a des charmes bien doux ;
Mais enfin on s'en passe, et je suis nécessaire :
Ce fut le seul besoin qui d'abord me fit plaisir.
Les antres se trouvaient des humains habités ;
Avec les animaux ils formaient des cités :
Je bâtis des maisons, je composai des villes.
On ne voulait alors que de simples asiles ;
Sur la nécessité se réglaient les souhaits ;
Aujourd'hui que l'on veut de superbes palais,
Je contente chacun en plus d'une manière :
Des cinq ordres divers la grâce singulière
Fait voir comme il me plaît l'éclat, la majesté,
Ou les charmes divins de la simplicité.
Je ne doute donc point qu'en présence d'Oronte
Je n'obtienne le prix, vous n'emportiez la honte :
Confuses, vous allez recevoir cette loi,
Si c'est honte pour vous d'être moindres que moi.

Tant d'œuvres, dont je rends les savants idolâtres,
Colosses, monuments, cirques, amphithéâtres,
Mille temples par moi bâtis en mille lieux,
Les demeures des rois, celles mêmes des dieux,
Rome, et tout l'Univers, pour mon art sollicite.
Juges, accordez-moi le prix que je mérite ;
Car on n'aurait pas droit d'y vouloir parvenir,
Si de la faveur seule il fallait l'obtenir. »

Peu de temps après qu'elle eût cessé de parler, elle retourna s'asseoir. Sa fierté et le caractère de sa harangue n'avaient pas déplu ; je le remarquai au visage des assistants. Les seules fées témoignaient beaucoup d'indignation, et secouaient la tête à chacune de ses raisons ; je vis même l'heure qu'Apellanire l'interrompait. Pour moi, ce qui me toucha le plus de tout son discours, ce fut l'épilogue. Apellanire, qui devait parler la seconde, prit la place que l'autre venait de quitter, et puis elle commença ainsi sa harangue :

« Juges, si j'ai souffert des reproches frivoles,
Ce n'est point pour manquer de droit ni de paroles :
Le respect seulement a retenu ma voix..
Palatiane veut vous imposer des lois ;
Les honneurs ne sont faits que pour ses mains savantes ;
Ce serait trop pour nous que d'être ses suivantes.
Elle m'appelle ingrate, et pense m'ébranler ;
Mais qui l'est de nous deux, puisqu'il en faut parler ?
Sans tous ses ornements, serais-je pas la même ?
Et quant à sa beauté, qui lui semble suprême,
Bien souvent sans la mienne on n'y penserait pas ;
Seule je sais donner du lustre à ses appas.
Contre les aquilons elle m'est nécessaire :
Il n'est point de couvert qui n'en pût autant faire.
Ou va-t-elle chercher les premiers des humains ?
Quels chefs-d'œuvre alors sont sortis de ses mains ?
Qu'importe qu'elle serve aux dieux même d'asile ?
Car il ne s'agit pas d'être la plus utile ;

C'est assez de causer le plaisir seulement,
Pour satisfaire aux lois de cet enchantement ;
En termes assez clairs la chose est exprimée :
« Soit donné, dit le mage, à la plus grande fée. »
En est-il de plus grande, ayant tout bien pesé,
Que celle par qui l'oeil est sans cesse abusé ?
A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'âme, et de la vie :
Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps.
J'évoque, quand je veux, les absents et les morts ;
Quand je veux, avec l'art je confonds la nature :
De deux peintres fameux qui ne sait l'imposture ?
Pour preuve du savoir dont se vantaient leurs mains
L'un trompa les oiseaux, et l'autre les humains.
Je transporte les yeux aux confins de la terre :
Il n'est événement ni d'amour, ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystères profonds des enfers et des cieux
Sont par moi révélés, par moi l'oeil les découvre
Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre,
Que le soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
J'en sais représenter les images brillantes.
Mon art s'étend sur tout ; c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois, et les cités
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages
Tout y rit, tout y charme ; on y voit sans horreur
Le pâle Désespoir, la sanglante Fureur
L'inhumaine Clotho qui marche sur leurs traces ;
Jugez avec quels traits je sais peindre les Grâces.
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours
Je console un amant privé de ses amours ;
Chacun par mon moyen possède sa cruelle.
Si vous avez jamais adoré quelque belle
(Et je n'en doute point, les sages ont aimé),

Vous savez ce que peut un portrait animé :
Dans les cœurs les plus froids il entretient des flammes.
Je pourrais vous prier par celui de vos dames ;
En faveur de ses traits, qui n'obtiendrait le prix ?
Mais c'est assez de Vaux pour toucher vos esprits :
Voyez, et puis jugez ; je ne veux autre grâce. »

Les raisons de cette seconde me semblèrent encore plus pressantes que celles de la première ; surtout ce qu'elle dit de l'intention du mage fit beaucoup d'effet. Il s'éleva là-dessus un secret murmure, qui lui donna quelque espérance de la victoire ; et le chagrin qu'en ce moment-là témoignèrent les autres fées fit une partie de sa joie, aussi bien que la satisfaction qui parut sur le visage des écoutants. Palatiane ne jugeant pas à propos de laisser plus longtemps dans les esprits une impression si favorable pour sa rivale, se leva encore une fois, et, de la place où elle était, elle représenta aux juges que si l'art de la peinture trompait les yeux celui de l'architecture leur faisait voir des merveilles bien plus étonnantes. Tel pouvait-on appeler le puissant effort des machines qu'elle inventait ; telle, la pesanteur des colosses élevés comme par enchantement ; tels, tous ces ouvrages hardis dont l'imagination se trouve effrayée ; tels, enfin, ces amas de pierres qui font croire que l'Egypte a été peuplée de géants, et qui ont épuisé les forces de plusieurs millions d'hommes, aussi bien que les trésors d'une longue suite de rois. Palatiane ayant ainsi répliqué, ces deux fées reprirent leur place ; et, incontinent après, Hortésie, dont le tour était venu, approcha des juges, mais avec un abord si doux qu'auparavant qu'elle ouvrît la bouche ils demeurèrent plus d'à demi persuadés, et ils eurent beaucoup de peine à ne pas se laisser corrompre aux charmes même de son silence. Voici les propres paroles de sa harangue :

« J'ignore l'art de bien parler,
Et n'emploierai pour tout langage
Que ces moments qu'on voit couler
Parmi des fleurs et de l'ombrage.

Là luit un soleil tout nouveau ;
L'air est plus pur, le jour plus beau ;
Les nuits sont douces et tranquilles ;
Et ces agréables séjours
Chassent le soin, hôte des villes,
Et la crainte, hôtesse des Cours.

Mes appas sont les alcyons
Par qui l'on voit cesser l'orage
Que le souffle des passions
A fait naître dans un courage ;
Seule, j'arrête ses transports :
La raison fait de vains efforts
Pour en calmer la violence ;
Et, si rien s'oppose à leur cours,
C'est la douceur de mon silence,
Plus que la force du discours.

Mes dons ont occupé les mains
D'un empereur sur tous habile,
Et le plus sage des humains
Vint chez moi chercher un asile ;
Charles, d'un semblable dessein
Se venant jeter dans mon sein,
Fit voir qu'il était plus qu'un homme :
L'un d'eux pour mes ombrages verts
A quitté l'empire de Rome,
L'autre celui de l'Univers.

Ils étaient las des vains projets
De conquérir d'autres provinces
Que s'ils se firent mes sujets,
De mes sujets je fais des princes.
Tel, égalant le sort des rois,
Aristée errait autrefois
Dans les vallons de Thessalie
Et tel, de mets non achetés,

Vivait sous les murs d'Oebalie
Un amateur de mes beautés.

Libre de soins, exempt d'ennuis,
Il ne manquait d'aucunes choses :
Il détachait les premiers fruits
Il cueillait les premières roses
Et quand le ciel armé de vents
Arrêtait le cours des torrents
Et leur donnait un frein de glace,
Ses jardins remplis d'arbres verts
Conservaient encore leur grâce
Malgré la rigueur des hivers.

Je promets un bonheur pareil
A qui voudra suivre mes charmes ;
Leur douceur lui garde un sommeil
Qui ne craindra point les alarmes.
Il bornera tous ses désirs
Dans le seul retour des Zéphyrs ;
Et, fuyant la foule importune,
Il verra du fond de ses bois
Les courtisans de la fortune
Devenus esclaves des rois.

J'embellis les fruits et les fleurs :
Je sais parer Pomone et Flore ;
C'est pour moi que coulent les pleurs
Qu'en se levant verse l'Aurore.
Les vergers, les parcs, les jardins,
De mon savoir et de mes mains
Tiennent leurs grâces nonpareilles ;
Là j'ai des prés, là j'ai des bois ;
Et j'ai partout tant de merveilles
Que l'on s'égare dans leur choix.

Je donne au liquide cristal

Plus de cent formes différentes,
Et le mets tantôt en canal,
Tantôt en beautés jaillissantes ;
On le voit souvent par degrés
Tomber à flots précipités ;
Sur des glacis je fais qu'il roule,
Et qu'il bouillonne en d'autres lieux ;
Parfois il dort, parfois il coule,
Et toujours il charme les yeux.

Je ne finirais de longtemps
Si j'exprimais toutes ces choses :
On aurait plus tôt au printemps
Compte les œillets et les roses.
Sans m'écarter loin de ces bois,
Souvenez-vous combien de fois
Vous avez cherché leurs ombrages :
Pourriez-vous bien m'ôter le prix,
Après avoir par mes ouvrages
Si souvent charmé vos esprits? »

Le discours Hortésie acheva de gagner tous les assistants :
Oronte et les demi-dieux se regardèrent comme ravis ; les juges
n'en firent pas moins. Hortésie considérait tous ces signes
extérieurs avec la joie que l'on peut penser ; quand Apellanire,
ayant parlé tout bas quelque peu de temps aux deux fées qui
étaient près d'elle, déploya une toile que les plis de sa robe
tenaient cachée, et, la montrant de la main aux juges, elle
s'écria du lieu où elle était :

« Juges, attendez un moment,
Et voyez quelle est cette fée
Qui de son visage charmant
Devant Oronte fait trophée :
En voilà les traits éclatants ;
Elle était telle avant que le printemps
Lui rendît ses cheveux avec ses autres charmes.

Lorsque les jours sont inconstants,
Elle n'est jamais sans alarmes. »

Après ces paroles, elle alla jusque dans l'alcôve présenter aux juges la toile qu'elle tenait déployée, et leur dit que c'était le portrait Hortésie, qu'elle avait fait depuis quelques mois. Ils en demeurèrent étonnés, et jetant la vue sur Hortésie, ils la tournèrent ensuite sur sa peinture. La meilleure partie de ses grâces y semblait éteinte, il n'y avait ni roses, ni lis sur son teint ; tout y était languissant et à demi mort, on ne voyait que de la neige et des glaçons où on avait vu les plus florissantes marques de la jeunesse. Les juges auraient soupçonné la fidélité du portrait, s'ils ne se fussent souvenus d'avoir vu Hortésie en cet état-là. Chacun commença de douter qu'on voulût accorder le prix à une beauté si frêle et si journalière : elle-même abandonna sa propre défense et ne sut que répondre sur ce reproche. Si bien qu'Apellanire s'en retournait toute triomphante, lorsque Palatiane lui dit : « N'insultez point à une beauté qui craint tout, à ce que vous dites. Si elle languit tous les ans, elle reprend aussi tous les ans de nouvelles forces ; quant à vous, qu'est-il demeuré de ce qu'ont fait autrefois vos Apelles et vos Zeuxis, que le nom de leurs ouvrages et les choses incroyables que l'on en dit ? Les miens vivent plus de siècles que les vôtres ne sauraient vivre d'années. » Apellanire ne s'étonna point, et se douta bien que Palatiane elle-même se verrait bientôt confondue. Cela ne manqua pas d'arriver.

Ce fut par Calliopée.

« Montrez-moi, dit cette fée,
Quelque chose de plus vieux
Que la chronique immortelle
De ces murs pour qui les dieux
Eurent dix ans de querelle.

Bien que par les flots amers
On aille au delà des mers
Voir encor vos pyramides,
J'ai laissé des monuments

Et plus beaux et plus solides
Que ces vastes bâtiments.

Mes mains ont fait des ouvrages
Qui verront les derniers âges
Sans jamais se ruiner :
Le temps a beau les combattre ;
L'eau ne les saurait miner,
Le vent ne peut les abattre.

Sans moi tant d'œuvres fameux,
Ignorés de nos neveux,
Périraient sous la poussière.
Au Parnasse seulement
On emploie une matière
Qui dure éternellement.

Si l'on conserve les noms,
Ce doit être par mes sons,
Et non point par vos machines :
Un jour, un jour l'Univers
Cherchera sous vos ruines
Ceux qui vivront dans mes vers. »

Aussitôt elle s'approcha du balustre, et, laissant Palatiane toute confuse, elle adoucit quelque peu sa voix et parla ainsi :

« Juges, vous le savez, et dans tout cet empire
Mon charme est plus connu que l'air qu'on y respire.
C'est le seul entretien que l'on prise aujourd'hui.
Pour comble de bonheur, Alcandre en est l'appui.
Je n'en dirai pas plus, de peur que sa puissance
N'oblige vos esprits à quelque déférence.
Vous jugez bien pourtant quelle est une beauté
Qui possède son cœur, et qui l'a mérité.
Mais, sans vous prévenir par les traits du bien dire,
Je répondrai par ordre et cela doit suffire

On dirait que ces arts méritent tous le prix.
Chaque fée a sans doute ébranlé les esprits ;
Toutes semblent d'abord terminer la querelle.
La première a fait voir le besoin qu'on a d'elle ;
Si j'ai de son discours marqué les plus beaux traits,
Elle loge les dieux, et moi je les ai faits.
Ce mot est un peu vain, et pourtant véritable :
Ceux qui se font servir le nectar à leur table
Sous le nom de héros ont mérité mes vers ;
Je les ai déclarés maîtres de l'univers.
O vous qui m'écoutez, troupe noble et choisie,
Ainsi qu'eux quelque jour vous vivrez d'ambrosie ;
Mais Alcandre lui-même aurait beau l'espérer,
S'il n'implorait mon art pour la lui préparer.
Ce point tout seul devrait me donner gain de cause :
Rendre un homme immortel sans doute est quelque chose ;
Apellanire peut par ses savantes mains
L'exposer pour un temps aux regards des humains :
Pour moi, je lui bâtis un temple en leur mémoire ;
Mais un temple plus beau, sans marbre et sans ivoire,
Que ceux ou d'autres arts, avec tous leurs efforts,
De l'Univers entier épuisent les trésors.
Par le second discours on voit que la Peinture
Se vante de tenir école d'imposture,
Comme si de cet art les prestiges puissants
Pouvaient seuls rappeler les morts et les absents.
Ce sont pour moi des jeux : on ne lit point Homère,
Sans que tantôt Achille à l'âme si colère,
Tantôt Agamemnon au front majestueux,
Le bien-disant Ulysse, Ajax l'impétueux,
Et maint autre héros offre aux yeux son image.
Je les fais tous parler, c'est encor davantage.
La Peinture après tout n'a droit que sur les corps ;
Il n'appartient qu'à moi de montrer les ressorts
Qui font mouvoir une âme, et la rendent visible ;
Seule j'expose aux sens ce qui n'est pas sensible,
Et, des mêmes couleurs qu'on peint la vérité,

Je leur expose encor ce qui n'a point été.
Si pour faire un portrait Apellanire excelle,
On m'y trouve du moins aussi savante qu'elle ;
Mais je fais plus encor, et j'enseigne aux amants
A fléchir leurs amours en peignant leurs tourments
Les charmes qu'Hortésie épand sous ses ombrages
Sont plus beaux dans mes vers qu'en ses propres ouvrages ;
Elle embellit les fleurs de traits moins éclatants.
C'est chez moi qu'il faut voir les trésors du printemps.
Enfin, j'imite tout par mon savoir suprême ;
Je peins, quand il me plaît, la Peinture elle-même
Oui, beaux-arts, quand je veux, j'étales vos attraits :
Pouvez-vous exprimer le moindre de mes traits ?
Si donc j'ai mis les dieux au-dessus de l'envie,
Si je donne aux mortels une seconde vie,
Si maint Oeuvre de moi, solide autant que beau,
Peut tirer un héros de la nuit du tombeau,
Si, mort en ses neveux, dans mes vers il respire,
Si je le rends présent bien mieux qu'Apellanire,
Si de Palatiane, au prix de mes efforts,
Les monuments ne sont ni durables, ni forts,
Si souvent Hortésie est peinte en mes ouvrages,
Et si je fais parler ses fleurs et ses ombrages,
Juges, qu'attendez-vous ? et pourquoi consulter ?
Quel art peut mieux que moi cet écrin mériter ?
Ce n'est point sa valeur ou j'ai voulu prétendre :
Je n'ai considéré que le portrait d'Alcandre.
On sait que les trésors me touchent rarement :
Mes veilles n'ont pour but que l'honneur seulement ;
Gardez ce diamant dont le prix est extrême ;
Je serai riche assez pourvu qu'Alcandre m'aime. »

La harangue de Calliopée produisit un merveilleux changement dans les esprits. Les autres fées l'avaient bien prévu, car, auparavant que l'on s'assemblât, elles demandèrent qu'il fût défendu de se servir des traits de la rhétorique : que cela n'était pas sans exemple ; qu'une pareille défense s'était observée longtemps dans Athènes parce que les orateurs faisaient

prendre de telles résolutions que bon leur semblait ; et qu'enfin le métier de leur rivale étant de séduire, il n'était pas juste qu'elle eût cet avantage sur elles. Mais, comme il était question de charmes, ces juges leur représentèrent qu'ils ne voyaient pas pourquoi ceux de l'éloquence dussent être exclus, et que leur propre requête leur faisait tort, parce qu'il semblait qu'elles donnassent déjà gain de cause à leur concurrente. Ainsi chacune employa tous les artifices dont elle se put aviser.

Après que l'applaudissement qu'on donna à la harangue de Calliopée fut un peu cessé, Apellanire, comme la seule qui pouvait avoir quelque chose de commun avec elle, et comme celle aussi qui jusque-là croyait avoir la meilleure part à l'écrin, prit la parole, et avoua que les charmes de sa rivale étaient à la vérité fort puissants mais en quoi cela pouvait-il regarder la maison de Vaux ? au lieu que tout y brillait des enrichissements qu'elle avait trouvés. Combien de plafonds qui surpassaient non seulement tout ce qu'on avait jamais fait en ce genre, mais aussi l'imagination même des regardants ! Combien d'ornements judicieux, agréables, et bien inventés ! Était-il possible qu'en la présence de ces merveilles on adjugeât le prix à quelque autre qu'elle ? Quand elle eut fini, Calliopée tomba d'accord de ce dernier point, et rendit un pareil témoignage à la vérité. « Mais se peut-il faire que vous ignoriez, ajouta-t-elle en s'adressant à Apellanire, ce que mon art a de commun avec Vaux ? La dernière main n'y sera que quand mes louanges l'y auront mise ; et vous-même, ne devriez-vous pas consentir que j'eusse l'écrin, comme le plus digne prix de la gloire que mes ouvrages vous ont donnée ? » Je demandai tout bas à Gélaste ce que cela voulait dire. Il me répondit que plusieurs personnes avaient déjà fait la description de quelques endroits de ce beau séjour, surtout qu'il m'en voulait montrer une du salon, laquelle on ne pouvait assez estimer. Cette contestation des deux fées, et le souvenir de ce que les autres avaient dit, embarrassèrent les juges de telle sorte qu'ils se parlèrent près d'un quart d'heure sans rien résoudre. Cependant le reste de la compagnie s'entretenait aussi de cette action, au moins il me le sembla ;

car les uns et les autres parlaient trop bas, et nous étions trop éloignés pour en rien entendre. Enfin, les juges ordonnèrent pour tout résultat que, puisque les choses étaient tellement égales, ces quatre fées feraient paraître sur-le-champ quelque échantillon de leur art, afin qu'on sût laquelle de toutes était la plus savante dans la magie. Cela fut prononcé par l'un des trois juges : chacun témoigna en être content. Aussi était-ce une nouvelle occasion de plaisir. Oronte lui-même sembla l'approuver par un léger mouvement de tête. Il se fit ensuite un fort grand silence, les esprits étant demeurés comme suspendus dans l'attente d'autres merveilles.

Chapitre III — Aventure d'un saumon et d'un esturgeon

AVERTISSEMENT. C'est assez de ces deux échantillons pour consulter le public sur ce qu'il y a de sérieux dans mon songe ; il faut maintenant que je le consulte sur ce qu'il y a de galant ; et, selon le jugement qu'il fera de l'un et de l'autre, je me réglerai, si je continue cet ouvrage. Le lecteur saura, pour l'intelligence du fragment qui suit, qu'un saumon et un esturgeon, qui apparemment suivaient un bateau de sel, furent pris dans la rivière de Seine. On les présenta vifs à M. F., qui les fit mettre en un fort grand carré d'eau, où je les trouvai pleins de santé et de vie quand je commençai ma description. Je m'imagine donc, dans mon songe, que ce sont deux ambassadeurs envoyés à M. F. par le dieu Neptune, pour lui offrir de sa part tous les trésors de l'empire maritime, des morceaux pétrifiés, du corail de toutes sortes, des conques, afin que M. F. pût faire embellir certains rochers qui sont dans un avant-corps d'architecture, vis-à-vis de la cascade de Vaux. Je feins aussi qu'un de ces poissons (c'est l'esturgeon) me parle par truchement, et me conte son aventure et celle de son camarade, avec l'origine et le motif de leur députation.

Me promenant vers un carré d'eau qui est au-dessus d'une cascade, j'aperçus un saumon et un esturgeon s'approchant du bord, comme s'ils eussent voulu me parler. Cela me surprit tout à fait ; car je ne croyais pas que la rivière d'Anqueuil entretînt commerce avec l'Océan. Je demandai donc à ces animaux pour quel sujet et par quel motif ils avaient quitté leur patrie. L'esturgeon me répondit par un truchement :

« Cela vous semble nouveau
Que des poissons, qui nagent en grand'eau,

S'en aillent si loin se faire
Une prison volontaire,
Et renoncent pour elle à leur pays natal,
Quand la prison serait un palais de cristal.
En effet, il n'est personne
Qui d'abord ne s'en étonne ;
Car ce n'est pas la faim qui nous a fait sortir
Du lieu de notre naissance,
Sans nous vanter, et sans mentir
Nous y trouvions en abondance
De quoi soûler nos appétits :
Si les gros nous mangeaient, nous mangions les petits,
Ainsi que l'on fait en France
Et pour ne pas tenir votre esprit en balance,
Je vais vous dire la raison
Qui nous a fait choisir cette aimable prison
Qu'avec moi ce saumon habite.
Un jour, nous promenant sur le dos d'Amphitrite
Nous aperçûmes deux marchands
A qui le fier Borée, auteur de maint orage,
Avait fait faire au milieu de nos champs
Un cruel et piteux naufrage.
Tout en nageant, ils imploraient le dieu
De l'humide et vaste lieu,
Le priant d'être sensible
Au sort qu'ils allaient courir,
Et faisaient tout leur possible
Afin de ne pas mourir.
Le dieu les poussa sur l'heure
Vers un rocher dont il fait sa demeure ;
Et là d'abord il leur dit :
« Pauvres humains qui vous fiez à l'onde,
»Que cherchez-vous en notre monde? »
Un des marchands répondit :
« Monarque de l'eau salée,
»Dans une région de ces flots reculée
»Est un lieu nommé Vaux, gloire de l'Univers.

» Son nom vole déjà dans cent climats divers :
» Oronte y fait bâtir un palais magnifique,
» Où règne l'ordre ionique
» Avec beaucoup d'agrément.
» On a placé justement
» Vis-à-vis du bâtiment
» Deux grottes, dont la structure
» Est de telle architecture
» Qu'elle plaît sans ornement.
» Nous cherchions toutefois sur l'humide élément
» Les conques les plus exquisés,
» Et du corail de toutes guises :
» Mais les vents, ennemis du plaisir de nos yeux,
» Par des complots odieux
» Ont traversé nos voyages :
» Dites-leur qu'ils soient plus sages,
» Et respectent désormais
» Oronte et tous ses palais. »

Téthys de ce récit sembla toute ravie ;

Et, la harangue finie,

Nous fûmes envoyés par le maître des vents

Pour offrir de sa part, en termes obligeants,

Au possesseur de Vaux, Oronte son intime,

Ce que dans ses pays on voit de raretés,

Ambre, nacre, corail, marbre, diversités,

Enfin tous les trésors de la cour maritime.

Après cent périls évités,

Nageant de mer en fleuve, et de fleuve en rivière,

Non loin d'ici, d'une adroite manière,

Par des pêcheurs nous fûmes arrêtés,

Et par bonheur chez Oronte portés.

Là je lui fis ma petite harangue,

Petite certainement,

Car c'était en notre langue

Laconique extrêmement.

On l'apprend fort aisément :

Venez nous voir seulement

Au fond du moite élément,
Vous saurez, comme nous, parler en un moment.
Pour achever notre histoire,
Monsieur Courtois, si j'ai bonne mémoire,
Avec mon compagnon m'a logé dans ces lieux ;
Quant à moi, j'ai bonne envie
De n'en bouger de ma vie :
On y voit souvent les yeux
De l'adorable Sylvie. »

Chapitre IV — Comme Sylvie honora de sa présence les dernières chansons d'un cygne qui se mourait, et des aventures du cygne.

J'eusse continué mes plaintes, si le son d'un luth ne les eût interrompues. Comme j'aime extrêmement l'harmonie je quittai le lieu où j'étais pour aller du côté que le son se faisait entendre. Lycidas me suivit ; et, lui ayant demandé ce que ce pouvait être, il me dit que Sylvie, ayant appris qu'un cygne de Vaux s'en allait mourir, avait envoyé quérir Lambert en diligence, afin de faire comparaison de son chant avec celui de ce pauvre cygne. « Ce n'est pas, ajouta Lycidas, que tous les cygnes chantent en mourant. Bien que cette tradition soit fort ancienne parmi les poètes, on en peut douter sans impiété, aussi bien que de plusieurs autres articles de leur croyance. Afin de t'expliquer ceci, tu as lu sans doute que Jupiter emprunta autrefois le corps d'un cygne pour approcher plus facilement de Lède ; et parce que, lui ayant chanté son amour sous cette figure, elle en fut touchée, et que Jupiter reprit incontinent la forme de dieu, il ordonna, en mémoire de cette aventure, qu'autant de fois que l'âme du cygne où il avait logé passerait d'un animal de la même espèce en quelque autre corps, cet animal chanterait si mélodieusement que chacun en serait charmé. Or, je m'imagine que, quelque ancien poète en ayant entendu chanter un, cela a donné lieu à l'opinion qui est répandue dans leurs livres pour tous les autres. » Tandis que Lycidas m'entretenait de la sorte, nous vîmes arriver Sylvie, accompagnée des Grâces et d'un très grand nombre d'Amours de toutes les manières. Elle s'assit dans un fauteuil, sur les bords du canal où était le cygne ; et aussitôt Lambert, ayant accordé son téorbe, chanta un air de sa façon qui était

admirablement beau ; et le chanta si bien, qu'il mérita d'être loué de Sylvie, et fut ensuite abandonné aux louanges de tous ceux qui étaient présents. L'un l'appelait Orphée ; l'autre, Amphion : il y en eut même qui s'étonnèrent de ce qu'Oronte, voulant faire bâtir un palais, n'avait pas fait marché avec lui, disant que les pierres se seraient venues ranger d'elles-mêmes au son de sa voix, sans qu'il eût été besoin de tant de bras et de machines. Enfin on crut que le cygne n'oserait chanter après lui. Il chanta toutefois, et chanta véritablement assez bien ; mais outre que c'était en une langue qu'on n'entendait point, il fut jugé de beaucoup inférieur à Lambert ; et Sylvie, ne jugeant pas à propos de le voir mourir, se fut promener d'un autre côté. Chacun la suivit, hormis Lycidas et moi. Si bien qu'étant demeurés seuls, je le remis sur le discours qu'il avait quitté, et lui demandai s'il était possible que le cygne eût été autre chose qu'il n'était, et s'il serait encore autre chose dorénavant. » Pour te faire entendre tout ce mystère, me répondit-il, il faut que je le prenne d'un peu plus haut. » Et, après avoir toussé trois ou quatre fois, il commença de cette sorte :

« Ce que tu vois d'animaux et d'humains
Troque sans cesse, et devient autre chose ;
Toute âme passe en différentes mains :
Telle est la loi de la métempsycose,
Que le Sort tient en ses livres enclose.
Car ici-bas il aime à tout changer,
Selon qu'il veut nos esprits héberger.
L'âme, d'habit bien ou mal assortie,
D'un roi se vêt en sortant d'un berger,
Puis d'un berger, étant du roi sortie.
« Je le sais d'Apollon, vrai trésor de doctrine,
Berger, devin, architecte, et chanteur,
Et docteur
En médecine ;
Tantôt portant le jour en différents quartiers,
Tantôt faisant des vers en l'honneur de Sylvie.

Je ne m'étonne pas, ayant trop de métiers,
S'il a peine à gagner sa vie.
Il m'a donc dit ce matin,
Venant voir notre malade :
« Ce pauvre cygne achève son destin ;
» Ne lui donnez plus rien qu'un petit de panade ;
» Car il est mort, autant vaut.
» J'entends mort selon vous, que sert-il qu'on vous flatte ?
» — Comment, Monsieur, ai-je dit aussitôt,
» Ne remuer ni pied ni patte
» N'est pas, selon vous-même, être mort comme il faut ?
» Non », m'a-t-il répondu : puis, faisant une pause,
Il m'a déduit au long cette métempsychose ;
Or voici comme va la chose.
» Sans user de fiction,
Ce cygne était Amphion
Qui bâtit Thèbe au doux son de sa lyre.
On ne m'a pas voulu dire
Ce qu'il était avant ce jour ;
C'est un trop grand secret : il te doit donc suffire
Que son âme a depuis animé tour à tour
Des corps mâles et femelles,
Des plus beaux et des plus belles ;
Des animaux fort jolis,
Mignons, bien faits, et polis ;
De fort aimables personnes,
Bien faites, douces, mignonnes ;
Point de nains, point d'avortons ;
Peu de loups, force moutons :
Certain oiseau qui caquette
Un héros, une coquette ;
Un amant qui de tristesse
La tête en quatre se fendit,
Un autre qui se pendit
A la porte de sa maîtresse ;
Des philosophes, des badins ;
Deux ou trois jeunes blondins ;

Cinq ou six beautés insignes
Ayant de beaux cheveux blonds,
Et les cols non pas si longs
Que des cygnes,
Mais aussi blancs, sans mentir.
Enfin cette âme, au partir
Du corps d'une beauté qui chantait comme un ange,
En entrant dans ce cygne eut une peur étrange,
Croyant avoir pour maison
Un oison ;
Sans se souvenir à l'heure
D'une semblable demeure
Où jadis le roi des dieux
Pour loger avec elle ayant quitté les cieux,
Se fit blanc comme un cygne, et donna dans la vue
De Lède aux yeux si charmants.
Comment s'en fut souvenue
L'âme au bout de deux mille ans ?
Et comment de chaque aventure
Se pourra-t-elle souvenir,
Ne devant pas sitôt finir,
A ce qu'Apollon assure ?
Elle doit, ce dit-il, entrer auparavant
Au corps du premier enfant
Que fera certaine belle,
Que Philis pour le présent
On appelle.
Mais quand le cygne mourra,
L'enfant, pourra-t-on dire, encor fait ne sera :
En ce cas, l'âme au plus vite,
En attendant que ce gîte
Se rencontre en son chemin,
Peut loger dans des corps qui, dès le lendemain,
Dans six mois, dans une année,
Verront leur fin terminée. »
Voilà ce qu'il m'en a dit :
Qu'on en fasse son profit.

— Cela me suffit, dis-je à Lycidas ; mais le dieu que vous me donnez pour caution de votre métempsycose, aurait-il bien pris la peine de visiter un cygne malade ? — Comment ! repartit Lycidas moitié en colère, y a-t-il quelque chose dans Vaux dont Apollon ne doive avoir soin ? Sais-tu qu'il a fait résolution de demander à Oronte le même emploi qu'il eut autrefois chez Admete ? Car, pour t'en parler franchement, Il est las des vains travaux,
Il se rit des beaux ouvrages,
Et veut par monts et par vaux,
Dans nos prés, sur nos rivages,
Garder les moutons de Vaux ;
Car on y gagne gros gages :
Aucun labeur n'y manque de guerdon
Ce ne sont point les murs du roi Laomédon
Qui voulut pour néant, si j'ai bonne mémoire,
Bâtir ces murs détruits par un décret fatal :
C'était un roi qui payait mal ;
Il n'est pas le seul en l'histoire.
Enfin Apollon a juré de ne plus faire de vers que quand Oronte et Sylvie le souhaiteront. Il gouvernera leurs troupeaux ; il sera contrôleur de leurs bâtiments, il conduira la main de nos peintres, de nos statuaires, de nos sculpteurs ; il t'inspirera toi-même, si tu écris pour plaire au héros ou à l'héroïne, et non autrement. » Je souris là-dessus, et je priai Lycidas de me mener en des lieux où je pusse voir encore d'autres merveilles.

Chapitre V — Acante, au sortir de l'apothéose d'Hercule, est mené dans une chambre où les muses lui apparaissent.

Mes conducteurs se lassant de me répondre sur tout, et voyant qu'ils n'étaient pas sortis d'une question que je les faisais rentrer dans une autre, me tirèrent de ce lieu-là malgré que j'en eusse, et me firent passer dans une chambre voisine, dont les peintures et les divers ornements me parurent encore plus riches que ceux qui venaient de nous arrêter. Il y avait un alcôve à l'opposite des fenêtres : le haut de la chambre était à l'italienne, et formait une espèce de voûte ouverte par le milieu, où l'on voyait un tableau qui représentait plusieurs figures s'élevant au ciel. Aux quatre coins de la voûte étaient comme quatre chœurs de musique, composés chacun de deux Muses si bien peintes que je crus voir ces déesses en propre personne. J'y fus moi-même trompé, moi qui ne bouge de l'Hélicon. Ce lieu où je les trouvais, bien différent de leur séjour ordinaire, fit que je ne me pus empêcher de leur dire :

« Quoi ? je vous trouve ici, mes divines maîtresses !
De vos monts écartés vous cessez d'être hôtesse !
Quel charme ont eu pour vous les lambris que je vois ?
Vous aimiez, disait-on, le silence des bois ;
Qui vous a fait quitter cette humeur solitaire ?
D'où vient que les palais commencent à vous plaire ?
J'avais beau vous chercher sur les bords d'un ruisseau.
Mais quelle fête cause un luxe si nouveau ?
Pourquoi vous vêtez-vous de robes éclatantes ?
Muses, qu'avez-vous fait de ces jupes volantes
Avec quoi dans les bois, sans jamais vous lasser,

Parmi la cour de Faune on vous voyait danser ?
Un si grand changement a de quoi me confondre. »
Pas une des neuf Soeurs ne daigna me répondre.
« Oronte, dit Ariste, occupe leurs esprits
Tantôt dans les forêts, tantôt sous les lambris
Elles font résonner sa gloire et son mérite.
Voyez comme pour lui Melpomène médite
Thalie en est jalouse, et ses paisibles sons
Valent bien quelquefois les tragiques chansons.
Toutes deux au héros ont consacré leurs veilles :
Elles n'ont ni beautés, ni grâces, ni merveilles,
Que pour le divertir leur art ne mette au jour ;
Et chacune a pour but de lui plaire à son tour.
Melpomène pour lui peint les vertus romaines,
L'autre imite toujours les actions humaines ;
Ces couronnes, ce masque expriment leurs emplois,
Présentent à ses yeux ou le peuple ou les rois.
La scène, lui montrant les héros ses semblables,
Evoque leurs esprits enterrés sous les fables,
Des climats de l'histoire en fait souvent venir,
Et se va chez les morts de spectacles fournir. »

Il y a ici une lacune de quatre pages dans le manuscrit de
l'auteur.

Pendant cela je considérais toute la chambre ; et, entre les deux
objets, celui des Muses me remplissait l'âme d'une douceur que
je ne saurais exprimer.
Elle était telle que celle que j'ai quelques fois ressentie, me
voyant au milieu de ces déesses, sous le plus bel ombrage de
l'Hélicon, favorisé comme à l'envi de toute la troupe. J'étais ravi
de les voir si fort en honneur, et tellement considérées chez
Oronte qu'on les avait logées dans l'une des plus belles

chambres de son palais. Ce n'est pas qu'il y eût rien en cela qui me surprît, et qu'elles ne m'eussent entretenu dès auparavant de l'estime que ce héros avait pour elles ; mais elles ne m'avaient point encore dit qu'il leur en eût donné cette marque : je témoignai la joie que j'en avais à mes conducteurs. Aristote, qui croyait être obligé de faire les honneurs de la maison, me dit qu'elles méritaient bien cet appartement. « Nous ne savons pas, ajouta-t-il, si nous n'aurons point quelque jour besoin d'elles. Après tout, elles sont filles de Jupiter : nous ne voudrions, pour quoi que ce fût, qu'elles s'allassent plaindre de nous en plein consistoire des dieux. Vous n'avez jamais vu qu'on se soit repenti de l'accueil avec lequel on les a reçues. N'ont-elles pas fait de leur part tout ce qu'elles ont pu pour plaire à Oronte ?

Leur troupe, en sa faveur pleine d'un doux ennui,
Quand tout dort ici-bas, travaille encor pour lui :
Il semble que le peintre ait eu cette pensée.
Voyez l'autre plafond où la Nuit est tracée.
Cette divinité, digne de vos autels,
Et qui même en dormant fait du bien aux mortels,
Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas :
Fleurs que les seuls Zéphyrs font voler sur leurs pas.
Ces pavots qu'ici-bas pour leur suc on renomme,
Tout fraîchement cueillis dans les jardins du Somme,
Sont moitié dans les airs, et moitié dans sa main ;
Moisson plus que toute autre utile au genre humain.
Qu'elle est belle à mes yeux, cette Nuit endormie !
Sans doute de l'Amour son âme est ennemie ;
Et ce frais embonpoint sur son teint sans pareil
Marque un fard appliqué par les mains du Sommeil.
Avec tous ses appas, l'aimable enchanteresse
Laisse souvent veiller les peuples du Permesse ;
Cent doctes nourrissons surmontent son effort.
— Hélas ! dis-je, pour moi je n'ai rien fait encor ;

Je ne suis qu'écoutant parmi tant de merveilles :
Me sera-t-il permis d'y joindre aussi mes veilles ?
Quand aurai-je ma part d'un si doux entretien.
Veillez, Muses, veillez : le sujet le vaut bien. »

Chapitre VI - Danse de l'Amour

Je dormais d'un profond sommeil, et, en dormant, il me sembla que je me promenais à Mainsy, qui n'est pas loin de Vaux ; et que, dans un pré tout bordé de saules, j'apercevais Cythérée, l'Amour et les Grâces, avec les plus belles Nymphes des environs, dansant au clair de la lune. L'assemblée me parut fort belle, et le bal fort bien éclairé : un million d'étoiles servaient de lustres. Pour les violons, je n'y en entendis pas un : c'était aux chansons que l'on dansait. J'arrivai sur le point que l'Amour commença ces paroles :

« L'autre jour deux belles
Tout haut se vantaient
Que malgré mes ailes,
Elles me prendraient.
Gageant que non, je perdis,
Car l'une m'eut bientôt pris.

Aminte et Sylvie,
Ce sont leurs beaux noms :
Le Ciel porte envie
A mille beaux dons,
A mille rares trésors
Qu'ont leur esprit et leur corps.

Tout mortel de l'une
Craint les blonds cheveux ;
De sa tresse brune
L'autre fait des nœuds
Par qui les dieux attachés
Se trouvent fort empêchés.

Sylvie a la gloire

De m'avoir dompté,
Et cette victoire
A fort peu coûté :
La belle n'eut seulement
Qu'à se montrer un moment.

Autour de ses charmes
Me voyant voler,
Vénus toute en larmes
Eut beau m'appeler :
Celui qui brûle les dieux
Se brûle à de si beaux yeux.

Leur éclat extrême
A su m'enflammer.
Le Sort veut que j'aime,
Moi qui fais aimer,
On m'entend plaindre à mon tour
Et l'Amour a de l'amour. »

Ainsi dans la danse
Cupidon pleurait,
Et tout en cadence
Parfois soupirait,
Priant tout bas les Zéphyrs
D'aller porter ses soupirs.

Chapitre VII — Acante se promène à la cascade, et les singulières faveurs qu'il y reçut du sommeil.

Après que les Grâces se furent retirées, je me trouvai en état de continuer mes promenades, et d'achever de voir les raretés de ce beau séjour : il me fut pourtant impossible de quitter si tôt un endroit où il m'était arrivé des choses si étonnantes. J'y passai donc tout le reste de la nuit, repensant tantôt à la chanson de l'Amour, tantôt aux beautés de Vénus et à celles des Nymphes, et rappelant en ma mémoire leurs paroles, leurs actions, toutes les circonstances de l'aventure. Enfin je dis adieu à ces prés, et sortis du parc de Mainsy, non point par le chemin qui m'y avait amené : j'en pris un autre, que je crus me devoir conduire en des lieux où je trouverais des beautés nouvelles. Cependant la Nuit avait reployé partie de ses voiles, et s'en allait les étendre chez d'autres peuples. Quelques rayons s'apercevaient déjà vers l'orient.

Les premiers traits du jour sortant du sein de l'onde
Commençaient d'émailler les bords de notre monde ;
Sur le sommet des monts l'ombre s'éclaircissait ;
Aux portes du matin la clarté paraissait ;
De sa robe d'hymen l'Aurore était vêtue :
Jamais telle à Céphale elle n'est apparue.
Je voyais sur son char éclater les rubis,
Sur son teint le cinabre, et l'or sur ses habits :
D'un vase de vermeil elle épanchait des roses.

Qui n'eût jugé qu'elle s'était fardée tout exprès dans le dessein de me débaucher du service que j'ai voué au dieu du sommeil ? Les hôtes des bois, qui avaient chanté toute la nuit pour me plaire, n'étant pas encore éveillés, je crus qu'il était de mon devoir de saluer en leur place ce beau séjour ; ce que je fis par

cette chanson :

Fontaines, jaillissez ;
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages ;
Venez, petits oiseaux,
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux.

Vous vous levez trop tard ;
L'Aurore est sur son char,
Et s'en vient voir ma belle :
Oiseaux, chantez pour moi ;
Le dieu d'amour m'appelle,
Je ne sais pas pourquoi.

Tandis que je faisais résonner ainsi les échos, le soleil s'approchait très sensiblement de notre hémisphère et me découvrait, les unes après les autres, toutes les beautés du canton où mes pas s'étaient adressés.

Dans la plus large de ces allées, j'aperçois de loin une Nymphé (ce me semblait) couchée sous un arbre en la posture d'une personne qui dort. J'étais tellement accoutumé à la vue des divinités, que, sans m'effrayer en aucune sorte de la rencontre de celle-ci, je résolus de m'approcher d'elle : mais, à la première démarche, un battement de cœur me présagea quelque chose d'extraordinaire. Je ne sais quelle émotion, dont je ne pouvais deviner la cause, me courut par toutes les veines. Et quand je fus assez près de ce rare objet pour le reconnaître, je trouvai que c'était Aminte, sur qui le Sommeil avait répandu le plus doux charme de ses pavots. Certes, mon étonnement ne fut pas petit, mais ma joie fut encore plus grande. Cette belle Nymphé était couchée sur des plantes de violettes, sa tête à demi penchée sur un de ses bras, et l'autre étendu le long de sa jupe. Ses manches, qui s'étaient un peu retroussées par la situation que le sommeil lui avait fait prendre, me découvraient à moitié ces bras si polis. Je ne sus à laquelle de leurs beautés donner

l'avantage, à leur forme ou à leur blancheur, bien que cette dernière fût honte à l'albâtre. Ce ne fut pas le seul trésor que je découvris en cette merveilleuse personne. Les Zéphyrus avaient détourné de dessus son sein une partie du linomple qui le couvrait, et s'y jouaient quelquefois parmi les ondes de ses cheveux. Quelquefois aussi, comme s'ils eussent voulu m'obliger, ils les repoussaient. Je laisse à penser si mes yeux surent profiter de leur insolence : c'était même une faveur singulière de pouvoir goûter ces plaisirs sans manquer au respect. Je n'entreprendrai de décrire ni la blancheur ni les autres merveilles de ce beau sein, ni l'admirable proportion de la gorge, qu'il était aisé de remarquer malgré le linomple, et qu'une respiration douce contraignait parfois de s'enfler. Encore moins ferai-je la description du visage ; car que pourrais-je dire qui approchât de la délicatesse des traits, de la fraîcheur du teint, et de son éclat ? En vain j'emploierais tout ce qu'il y a de lis et de roses ; en vain je chercherais des comparaisons jusque dans les astres : tout cela est faible. et ne peut représenter qu'imparfaitement les charmes de cette beauté divine. Je les considèrai longtemps avec des transports qui ne peuvent s'imaginer que par ceux qui aiment. Encore est-ce peu de dire transport ; car, si ce n'était véritable enchantement, c'était au moins quelque chose qui en avait l'apparence : il semblait que mon âme fût accourue toute entière dans mes yeux. Je ne songeai plus ni à cascades ni à fontaines ; et comme, au commencement de mon songe, j'avais oublié Aminte pour Vaux, il m'arriva en échange d'oublier Vaux pour Aminte, dans ce moment. Tandis que mes yeux étaient occupés à un exercice si agréable, je ne sais quel démon (le dois-je appeler bon ou mauvais?) je ne sais, dis-je, quel démon me mit en l'esprit qu'il n'était pas juste que tout le plaisir fût pour eux ; que ma bouche méritait bien d'en avoir sa part ; enfin, qu'un baiser cueilli sur celle d'Aminte devait être une chose infiniment douce, et aussi douce que pas une de ces délices dont l'Amour récompense ceux qui le servent fidèlement. D'un autre côté, la raison me représentait que c'était se mettre au hasard de fâcher Aminte, et que, l'éveillant, je détruirais mon plaisir moi-même. Ces

dernières considérations furent les plus fortes : le respect et la crainte ne m'abandonnèrent point dans cette occasion périlleuse. Enfin un rossignol éveilla la belle, qui, s'étant levée avec précipitation, me regarda d'un oeil de colère, et voulut s'enfuir sans daigner me dire aucune chose. Je crois que l'étonnement et la honte lui fermaient la bouche car elle s'aperçut incontinent du désordre que les Zéphyrus avaient fait autour de son sein. Je la retins par la jupe ; et, après avoir fléchi un genou : « Je ne sais pas, dis-je, en quoi mes yeux peuvent vous avoir offensée ; il n'y a que vous au monde qui vouliez défendre jusqu'aux regards. Les dieux, qui savent le plaisir que j'ai à vous contempler, m'en ont donné des commodités que je n'avais point encore eues : aurais-je négligé cette faveur ? Encore n'en ai-je pas tiré tout l'avantage que je pouvais : il m'était aisé de cueillir un baiser sur vos yeux et sur votre bouche.

Ces lèvres où les Cieux ont mis tant de merveilles
Auraient pu m'excuser ;
Et tout autre que moi, les voyant si vermeilles,
Eût voulu les baiser.

Pour voir de ce bel oeil briller toutes les armes,
On l'aurait éveillé ;
Je n'ai point cru l'Amour, le Sommeil, et vos charmes,
Qui me l'ont conseillé.

Pourquoi donc voulez-vous m'ôter votre présence ?
Attendez un moment ;
Car enfin je prétends mériter récompense,
Et non pas châtement.

Que je sache du moins quelle heureuse aventure
Vous amène en ces lieux :
L'art y brille partout ; cependant la nature
Est plus belle en vos yeux.

Flore, au prix des appas de vos lèvres écloses,

N'a rien que de commun :
Telle n'est la beauté ni la fraîcheur des roses,
Ni même leur parfum.

Le soleil peint les fleurs, en la saison nouvelle,
De traits moins éclatants,
Et votre bouche, Aminte, efface la plus belle
Des filles du Printemps.

Mais n'avez-vous point vu dans Vaux une merveille,
Qui fait, ainsi que vous, admirer son pouvoir ?
Si vous ne l'avez vue, Acante vous conseille
De ne point partir sans la voir.

— Vous voulez, dit Aminte, parler de Sylvie. — C'est elle-même que j'entends », répondis-je. Aminte rasséréna aussitôt son visage. « Rendez grâces, me dit-elle, au souvenir de cette incomparable personne, et relevez-vous ; car, non seulement je vous pardonne en sa considération, mais je veux bien aussi vous apprendre le sujet de mon voyage. On vous aura dit infailliblement ce qu'Oronte a fait publier touchant un écrin qui se doit donner aujourd'hui en sa présence : c'est à la plus grande fée de l'univers qu'on l'adjuge. J'ai cru que le charme dont je me sers était assez puissant pour mériter une telle gloire ; et, dans cet espoir, je suis accourue des climats où il est particulièrement reconnu. D'abord je n'ai pas voulu me déclarer, ni me mettre sur les rangs, comme ont fait les autres : mon dessein a été d'attendre que la cérémonie fût commencée, et de surprendre les juges et toute l'assistance par ma beauté. Mais, après avoir examiné les paroles d'une prophétie qui doit être la règle du différend, j'ai jugé qu'elles regardaient seulement les merveilles que l'art produit : or vous savez que je ne mets point d'art en usage. Il y en a bien un pour se faire aimer ; il y en a un aussi pour paraître belle ; mais ces sortes d'arts ne sont pratiqués que par des beautés médiocres : jamais la mienne n'en eut besoin. Si bien que de me présenter inutilement, vous ne me le conseilleriez pas, outre que le charme qui est en Sylvie m'en empêche. Je ne l'avais point

encore vue qu'hier ; et, comme elle se promenait dans ces jardins, je l'aperçus d'un endroit où j'étais cachée. J'en devins d'abord amoureuse, et dis en moi-même : « Ou il ne s'agit pas ici de ce charme qui est particulièrement fait pour les cœurs, ou, s'il en est question, c'est à Sylvie que le prix est dû. De façon ou d'autre, il est inutile à moi de le disputer. » J'avais donc fait résolution de m'en retourner dès aujourd'hui ; et, si vous aviez attendu encore quelques moments, je crois que vous ne m'auriez pas rencontrée. » Je combattis longtemps les raisons d'Aminte, sans pouvoir lui persuader qu'elle demeurât, et que, si elle ne voulait demander le prix, tout au moins elle fût dans Vaux quelque épreuve de ses appas, puisque l'occasion en était si belle, et qu'il y avait tant de gloire à acquérir. « Ce n'est pas, ajoutai-je, que rien m'empêche de vous suivre des à présent, ni le désir de voir toutes les merveilles de ce séjour, ni celui d'assister à un jugement si célèbre. Que si je veux vous accompagner, c'est moins pour ma satisfaction que parce que vous êtes en des lieux éloignés de votre demeure. — Je ne suis pas venue seule, repartit-elle ; ma compagnie doit être dans ces jardins, et assez près du lieu où nous sommes : ainsi je me passerai de vous aisément. Néanmoins, comme je ne serai pas fâchée de savoir à laquelle des quatre fées le prix sera adjugé, soyez présent à cette action, et me la venez tantôt raconter : je vous attendrai dans Mainsy. » Je trouvai une bonté si extraordinaire dans le procédé d'Aminte, que je crus pouvoir cette fois l'entretenir sérieusement de ma passion. Je lui demandai donc si elle serait toujours insensible. « Hé quoi ! me répondit-elle, osez-vous renouveler un propos que je vous ai défendu sur toutes choses de me tenir ? Je n'avais pas voulu jusques là vous dire franchement ma pensée ; mais, puisque vous m'en donnez sujet, sachez que l'Amour est un hôte trop dangereux pour me résoudre à le recevoir.

Acante, voulez-vous que je verse des larmes
Et soupire à mon tour,
Et, lasse d'être belle, abandonne mes charmes
Aux tourments de l'Amour ?

Il détruit l'embonpoint, et rend la couleur blême
Il donne du souci.
J'aime trop mes appas, je m'aime trop moi-même
Pour vous aimer aussi.

— Hélas ! repris-je, que ne vous êtes-vous contentée de le penser, sans me le dire si ouvertement ? Au moins me devriez-vous laisser la liberté de me plaindre ; car enfin, puisque vous êtes tellement confirmée dans la résolution de ne point aimer, qu'appréhendez-vous de tous mes propos ? — J'y suis véritablement confirmée, répondit Aminte ; mais je ne ferai que bien de me défier de moi-même. Je vous ai dit que l'Amour était un dangereux hôte ; mais je ne vous ai pas dit que ce ne fût un hôte agréable, malgré toutes les peines qu'il peut causer. J'ai encore une meilleure raison pour ne le pas loger en mon cœur, que toutes celles que je vous ai dites. — Quelle serait-elle, cette raison ? Dis-je en soupirant, y en peut-il avoir d'assez bonnes ? — C'est reprit Aminte, qu'il n'est pas toujours bienséant à notre sexe d'avoir de l'amour. Voilà le plus grand obstacle que vous ayez, et peut-être que j'aie aussi. — lui dis-je, ne faites point passer une erreur pour une raison. — C'est une erreur, je vous l'avoue, répartit Aminte ; mais elle a pris racine dans les esprits, et je n'entreprendrai pas la première de la réformer. C'est pourquoi contentez-vous, si vous le pouvez, de mon amitié, et de mon estime par conséquent ; car jamais l'une ne va sans l'autre. Je vous ai dit cent fois les moyens de les acquérir, et ne vous ai point dit, si j'en ai mémoire, qu'il fût besoin pour cela de me regarder si attentivement quand je dormirai. Mais je demeure avec vous plus longtemps que je n'avais résolu ; il faut que j'aille chercher les personnes que j'ai quittées : ne me suivez point, et que je ne vous voie d'aujourd'hui qu'après la cérémonie. » A ces mots, elle s'en alla ; et je la suivis seulement des yeux, ne croyant pas que cela fut compris encore dans la défense. J'étais même fort satisfait des dernières choses qu'elle avait dites : soit qu'elles vinssent de son mouvement, soit que quelque dieu les lui eût fait dire. En m'entretenant de

cette pensée, je descendis vers la tête du canal, où je trouvai Ariste et Gélaste qui me cherchaient. Ils s'étonnèrent de ce que j'avais voulu passer la nuit au serein : je leur dis que de ma vie je n'en avais eu une meilleure. Là-dessus, je commençai de leur raconter ce qui m'était arrivé depuis que je les avais quittés, et, bien que j'abrégéasse mon récit, il nous fournit d'entretien jusqu'au château.

Chapitre VIII — Neptune à ses tritons.

« Vous savez tous l'alliance qui est entre Oronte et votre monarque : aussi ne suis-je point fâché que d'autres divinités contribuent au plaisir d'un héros si chéri du Ciel. Je considère sans jalousie toutes les statues que Minerve lui a données. Apollon, qui s'est fait architecte, aussi bien que moi, pour un roi avaricieux et ingrat, n'a pas eu mauvaise raison de se faire peintre pour un héros très reconnaissant et très libéral. Je ne lui envie pas sa fortune ; et c'est la seule émulation qui est cause que je vous assemble. Il ne faut pas que vous souffriez que le palais où nous sommes donne moins de plaisir aux yeux que cet autre qui le regarde. On peut dire, à la vérité, que les avenues de celui-ci sont si belles qu'il serait bien malaisé d'y rien ajouter ; on peut dire aussi que sa face a je ne sais quoi de grand et de noble : mais les niches qu'on y a faites n'étant encore remplies que par des rochers tout secs, je crois que s'il en sortait de l'eau, cela serait un grand ornement. Que quelqu'un de vous y travaille ; et, s'il réussit je lui donnerai pour récompense la plus belle des Néréides.

— Grand roi, dit un Triton, qui par droit d'héritage
Avez de l'Océan les plaines en partage,
Et qui voulez dans Vaux un empire fonder,
C'est à nous d'obéir, à vous de commander ;
Rien ne semble impossible alors qu'on veut vous plaire :
Pour moi je vous dirai ce que l'art me suggère.
A garder vos trésors des monstres destinés,
Et par les mains du Sort sous ce mont enchaînés,
Veillent sur le cristal en des grottes profondes :
Lâchons ces animaux venus de divers mondes ;
Je les dompterai tous, et de nuire empêchés
Par des liens de bronze ils seront attachés ;
Mon art en ornera ces rochers et ces niches

Pour qui vous resservez vos trésors les plus riches. »
Le conseil plut au dieu du liquide Univers.
D'un seul coup de trident cent cachots sont ouverts
On voit sortir en foule un amas de reptiles,
Dragons, monstres marins, lézards et crocodiles,
Hydres à sept gosiers, escadrons de serpents,
La gent aux ailes d'or, et les peuples rampants
Limas aux dos armés, écrevisses cornues,
Des formes d'animaux aux mortels inconnues.
A peine ils sont sortis de leurs antres obscurs
Qu'ils font bruire le mont, se lancent à ses murs,
Et remettraient partout le chaos en peu d'heures
Sans la fatale main qui règle leurs demeures,
Sous un roc, par son ordre, un limas s'établit
Et de son vaste corps tout un antre remplit.
Quand le sage Triton les vit tous en leur place,
Avec jus de corail, quintessence de glace,
Et gorgone dissoute en cristal du Mainsi,
Il arrosa ce peuple aussitôt endurci.
Chacun d'eux toutefois conserve sa figure,
Chacun, sans s'émouvoir, siffle, gronde, murmure,
Fait que de son fracas tout le mont retentit,
Et pense avoir encor le gosier trop petit.
On dirait que parfois l'escadron se mutine,
Enivré du nectar d'une source divine,
Il pousse l'onde au ciel, il la darde aux passants,
Semble garder ces lieux en charmes si puissants,
Et défendre l'accès des beautés qu'il nous montre :
L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
Se rompt, se précipite au travers des rochers,
Et fait comme alambics distiller leurs planchers.

Chapitre IX — Les amours de Mars et de Vénus.

Gélaste montre à Acante une tapisserie, ou sont représentées les Amours de Mars et de Vénus, et lui parle ainsi.

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars
Blessé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cythérée.
Le siège ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars se présenta,
Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire :
Par tous moyens tâcha de plaire :
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considérez-le en ce coin,
Qui quitte sa mine fière.
Il se fait attacher son plus riche harnois.
Quand ce serait pour des jours de tournois,
On ne le verrait pas vêtu d'autre manière.
L'éclat de ses habits fait honte à l'oeil du jour.
Sans cela, fit-on mordre aux Géants la poussière,
Il est bien malaisé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la dame.
Il la gagna peut-être, en lui contant sa flamme :
Peut-être conta-t-il ses sièges, ses combats ;
Parla de contrescarpe, et cent autres merveilles
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus en ces lieux écartés

Aux yeux de ce guerrier étale de beautés :
Quels longs baisers ! la gloire a bien des charmes ;
Mais Mars en la servant ignore ces douceurs.
Son harnois est sur l'herbe : Amour pour toutes armes
Veut des soupirs et des larmes :
C'est ce qui triomphe des coeurs.

Phébus pour la déesse avait même dessein ;
Et charme de l'espoir d'une telle conquête
Couvait plus de feux dans son sein,
Qu'on n'en voyait à l'entour de sa tête.
C'était un dieu pourvu de cent charmes divers.
Il était beau mais il faisait des vers ;
Avait un peu trop de doctrine ;
Et qui pis est, savait la médecine.
Or soyez sûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée et l'homme de science,
Les dames au premier inclineront toujours ;
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choisir.
Phebus outre de déplaisir
Apprit à Vulcan ce mystère ;
Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour,
Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère,
Qui n'avaient en ces lieux pour témoins que l'amour.

La peine de Vulcan se voit représentée :
Et l'on ne dirait pas que les traits en sont feints.
Il demeure immobile, et son âme agitée
Roule mille penses qu'en ses yeux on voit peints.
Son marteau lui tombe des mains.
Il a martel en tête, et ne sait que résoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici dans cet autre endroit
Qui querelle et qui bat sa femme.
Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt ?
Au palais de Venus il s'en allait tout droit,

Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.
La dame d'un logis, quand elle fait l'amour
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes
Dieu sait si les galants lui font aussi la cour.
Ce ne sont que jeux et fleurettes,
Plaisants devis et chansonnettes :
Mille bons mots, sans compter les bons tours,
Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours.
Celle que vous voyez apportait une lyre,
Ne songeant qu'à se réjouir.
Mais Venus pour le coup ne la saurait ouïr :
Elle est trop empêchée, et chacun se retire.
Le vacarme que fait Vulcan,
A mis l'alarme au camp.

Mais avec tout ce bruit que gagne le pauvre homme ?
Quand les coeurs ont goûté les délices d'Amour,
Ils iraient plutôt jusqu'à Rome,
Que de s'en passer un seul jour.
Sur un lit de repos voyez Mars et sa dame
Quand l'Hymen les joindrait de son noeud le plus fort,
Que l'un fut le mari, que l'autre fut la femme,
On ne pourrait entre eux voir un plus bel accord.
Considérez plus bas les trois Grâces pleurantes :
La maîtresse a failli, l'on punit les suivantes.
Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillants
Pourraient contre tant d'assaillants,
Garder une toison si chère ?
Il accuse sur tous l'enfant qui fait aimer :
Et se prenant au fils des péchés de la mère
Menace Cupidon de le faire enfermer.

Ce n'est pas tout : plein d'un dépit extrême
Le voilà qui se plaint au monarque des dieux ;
Et de ce qu'il devrait se cacher à soi-même,
Importune sans cesse et la terre et les cieux.
L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,

Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,
Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.
Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie ;
Car c'est le plus grand mal, et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan ? car pour se voir vengé,
Encor faut-il qu'il fasse quelque chose.
Un rets d'acier par ses mains est forgé :
Ce fut Momus qui je pense en fut cause.
Avec ce rets le galant lui propose
D'envelopper nos amants bien et beau.
L'enclume sonne ; et maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
Prépare aux dieux un spectacle nouveau
De deux Amants qui reposent ensemble.

Les noires soeurs apprêtèrent le lit :
Et nos amants trouvant l'heure opportune,
Sous le réseau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puissance aucune.
Vulcan fait lors éclater sa rancune :
Tout en clopant le vieillard éclopé
Semond les dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands et petits, et toute la séquelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé ;
Ce fut, je crois, le galant et la belle.

Les Termes de La Fontaine à Fouquet

I — Lettre A.M.D.C.A.D.M.

L'exemple sert, l'exemple nuit aussi :
Lequel des deux doit l'emporter ici,
Ce n'est mon fait ; l'un dira que l'abbesse
En usa bien, l'autre au contraire mal,
Selon les gens : bien ou mal je ne laisse
D'avoir mon compte, et montre en général,
Par ce que fit tout un troupeau de nonnes,
Qu'ouailles sont la plupart des personnes ;
Qu'il en passe une, il en passera cent ;
Tant sur les gens est l'exemple puissant.
Je le répète, et dis, vaille que vaille,
Le monde n'est que franche moutonnaille.
Du premier coup ne croyez que l'on aille
A ses périls le passage sonder ;
On est longtemps a s'entre-regarder ;
Les plus hardis ont-ils tenté l'affaire,
Le reste suit, et fait ce qu'il voit faire.
Qu'un seul mouton se jette en la rivière,
Vous ne verrez nulle âme moutonnière
Rester au bord, tous se noieront à tas.
Maître François en conte un plaisant cas.
Ami lecteur, ne te déplaira pas,
Si sursoyant ma principale histoire
Je te remets cette chose en mémoire.
Panurge allait l'oracle consulter.
Il naviguait, ayant dans la cervelle,

Je ne sais quoi qui vint l'inquiéter.
Dindenaut passe ; et médaille l'appelle
De vrai cocu. Dindenaut dans sa nef
Menait moutons. Vendez-m'en un, dit l'autre.
Voire, reprit Dindenaut, l'ami notre,
Penseriez-vous qu'on put venir à chef
D'assez priser ni vendre telle aumaille ?
Panurge dit : Notre ami, coûte et vaille,
Vendez-m'en un pour or ou pour argent.
Un fut vendu. Panurge incontinent
Le jette en mer ; et les autres de suivre.
Au diable l'un, à ce que dit le livre,
Qui demeura. Dindenaut au collet
Prend un bélier, et le bélier l'entraîne.
Adieu mon homme : il va boire au godet.
Or revenons : ce prologue me mène
Un peu bien loin. J'ai posé dès l'abord
Que tout exemple est de force très grande :
Et ne me suis écarté par trop fort
En rapportant la moutonnière bande
Car notre histoire est d'ouailles encor.
Une passa, puis une autre, et puis une :
Tant qu'à passer s'entre-pressant chacune
On vit enfin celle qui les gardait
Passer aussi : c'est en gros tout le conte :
Voici comment en détail on le conte.
Certaine abbesse un certain mal avait
Pâles couleurs nommé parmi les filles :
Mal dangereux, et qui des plus gentilles
Détruit l'éclat, fait languir les attraits.
Notre malade avait la face blême
Tout justement comme un saint de carême,
Bonne d'ailleurs, et gente à cela près.
La Faculté sur ce point consultée,
Après avoir la chose examinée,
Dit que bientôt Madame tomberait
En fièvre lente, et puis qu'elle mourrait.

Force sera que cette humeur la mange ;
A moins que de... l'a moins est bien étrange
A moins enfin qu'elle n'ait à souhait
Compagnie d'homme. Hippocrate ne fait
Choix de ses mots, et tant tourner ne sait.
Jésus, reprit toute scandalisée
Madame abbessse : hé que dites-vous là ?
Fi. Nous disons, repartit à cela
La Faculté, que pour chose assurée
Vous en mourrez, à moins d'un bon galant
Bon le faut-il, c'est un point important :
Autre que bon n'est ici suffisant
Et si bon n'est deux en prendrez Madame.
Ce fut bien pis ; non pas que dans son âme
Ce bon ne fût par elle souhaité
Mais le moyen que sa communauté
Lui vît sans peine approuver telle chose ?
Honte souvent est de dommage cause.
Sœur Agnès dit : Madame croyez-les.
Un tel remède est chose bien mauvaise,
S'il a le goût méchant à beaucoup près
Comme la mort. Vous faites cent secrets
Faut-il qu'un seul vous choque et vous déplaie ?
Vous en parlez, Agnès, bien à votre aise,
Reprit l'abbessse : or çà, par votre Dieu,
Le feriez-vous ? mettez-vous en mon lieu.
Oui da, Madame ; et dis bien davantage :
Votre santé m'est chère jusque-là
Que s'il fallait pour vous souffrir cela,
Je ne voudrais que dans ce témoignage
D'affection pas une de céans
Me devançât. Mille remerciements
A Sœur Agnès donnés par son abbessse
La Faculté dit adieu là-dessus
Et protesta de ne revenir plus.
Tout le couvent se trouvait en tristesse,
Quand sœur Agnès qui n'était de ce lieu

La moins sensée, au reste bonne lame,
Dit a ses sœurs : Tout ce qui tient Madame
Est seulement belle honte de Dieu.
Par charité n'en est-il point quelqu'une
Pour lui montrer l'exemple et le chemin ?
Cet avis fut approuvé de chacune :
On l'applaudit, il court de main en main.
Pas une n'est qui montre en ce dessein
De la froideur, soit nonne, soit nonnette,
Mère prieure, ancienne, ou discrète,
Le billet trotte : on fait venir des gens
De toute guise, et des noirs, et des blancs,
Et des tannés L'escadron, dit l'histoire,
Ne fut petit, ni comme l'on peut croire
Lent à montrer de sa part le chemin.
Ils ne cédaient à pas une nonnain
Dans le désir de faire que Madame
Ne fut honteuse, ou bien n'eut dans son âme
Tel récipe possible à contrecœur
De ses brebis à peine la première
A fait le saut, qu'il suit une autre sœur.
Une troisième entre dans la carrière.
Nulle ne veut demeurer en arrière.
Presse se met pour n'être la dernière
Qui ferait voir son zèle et sa ferveur
A mère abbesse. Il n'est aucune ouaille
Qui ne s'y jette ; ainsi que les moutons
De Dindenaut dont tantôt nous parlions
S'allaient jeter chez la gent porte-écaille.
Que dirai plus ? enfin l'impression
Qu'avait l'abbesse encontre ce remède,
Sage rendue à tant d'exemples cède.
Un jouvenceau fait l'opération
Sur la malade. Elle redevient rose,
Œillet, aurore, et si quelque autre chose
De plus riant se peut imaginer.
O doux remède, o remède à donner,

Remède ami de mainte créature,
Ami des gens, ami de la nature,
Ami de tout, point d'honneur excepté.
Point d'honneur est une autre maladie —
Dans ses écrits Madame Faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie!

II — Pour Madame de Sévigné

On ne sait comment la lettre précédente arriva entre les mains de Fouquet, toujours est-il qu'elle lui plut beaucoup et qu'il la fit lire à Madame de Sévigné qui la fit rire au Tout Paris. Ce fut la première vraie heure de gloire de La Fontaine poète. Flatté par cette gloire soudaine, La Fontaine écrivit ce dizain, pas vraiment modeste pour remercier celle par qui il sortait un peu de l'ombre.

De Sévigné, depuis deux jours en ça,
Ma lettre tient les trois parts de sa gloire.
Elle lui plut ; et cela se passa
Phébus tenant chez vous son consistoire.
Entre les dieux, et c'est chose notoire,
En me louant Sévigné me plaça ;
J'étais alors deux cent mille au-deçà,
Voire encor plus, du temple de Mémoire.
Ingrat ne suis : son nom serait piéçà
Delà le ciel, si l'on m'en voulait croire.

III — A M**

Je ne m'attendais pas d'être loué de vous ;
Cet honneur me surprend, il faut que je l'avoue ;
Mais de tous les plaisirs le plaisir le plus doux,
C'est de se voir loué de ceux que chacun loue.

M... (Fouquet) ayant dit que je lui devais donner pension pour le soin qu'il prenait de faire valoir mes vers, j'envoyai quelque temps après cette lettre-ci à M. (Pellisson)

Je vous l'avoue, et c'est la vérité,
Que Monseigneur n'a que trop mérité
La pension qu'il veut que je lui donne.
En bonne foi je ne sache personne
A qui Phébus s'engageât aujourd'hui
De la donner plus volontiers qu'à lui.
Son souvenir, qui me comble de joie,
Sera payé tout en belle monnaie
De madrigaux, d'ouvrages ayant cours.
(Cela s'entend, sans manquer de deux jours
Aux termes pris, ainsi que je l'espère.)
Cette monnaie est sans doute légère,
Et maintenant peu la savent priser ;
Mais c'est un fonds qu'on ne peut épuiser.
Plût aux destins, amis de cet empire,
Que de l'Épargne on en pût autant dire !
J'offre ce fonds avec affection ;
Car, après tout, quelle autre pension
Aux demi-dieux pourrait être assinée ?
Pour acquitter celle-ci chaque année,
Il me faudra quatre termes égaux.
A la Saint-Jean je promets madrigaux,

Courts et troussés, et de taille mignonne
Longue lecture en été n'est pas bonne.
Le chef d'octobre aura son tour après ;
Ma Muse alors prétend se mettre en frais
Notre héros, si le beau temps ne change,
De menus vers aura pleine vendange ;
Ne dites point que c'est menu présent,
Car menus vers sont en vogue à présent.
Vienne l'an neuf, ballade est destinée
Qui rit ce jour, il rit toute l'année ;
Or la ballade a cela, ce dit-on,
Qu'elle fait rire ou ne vaut un bouton.
Pâques, jour saint, veut autre poésie
J'enverrai lors, si Dieu me prête vie,
Pour achever toute la pension,
Quelque sonnet plein de dévotion.
Ce terme-là pourrait être le pire :
On me voit peu sur tels sujets écrire ;
Mais tout au moins je serai diligent,
Et, si j'y manque, envoyez un sergent,
Faites saisir, sans aucune remise,
Stances, rondeaux, et vers de toute guise
Ce sont nos biens ; les doctes nourrissons
N'amassent rien, si ce n'est des chansons.
Ne pouvant donc présenter autre chose,
Qu'à son plaisir le héros en dispose.
Vous lui direz qu'un peu de son esprit
Me viendrait bien pour polir chaque écrit.
Quoi qu'il en soit, je me fais fort de quatre ;
Et je prétends, sans un seul en rabattre,
Qu'au bout de l'an le compte y soit entier
Deux en six mois, un par chacun quartier.
Pour sûreté, j'oblige par promesse
Le bien que j'ai sur les bords du Permesse ;
Même au besoin notre ami Pellisson
Me pleigera d'un couplet de chanson.
Chanson de lui tient lieu de longue épître ;

Car il en est sur un autre chapitre :
Bien nous en prend ; nul de nous s'est fâché
Qu'il soit ailleurs jour et nuit empêché.
A mon égard je juge nécessaire
De n'avoir plus sur les bras qu'une affaire
C'est celle-ci. J'ai donc intention
De retrancher toute autre pension ;
Celle d'Iris même : c'est tout vous dire.
Elle aura beau me conjurer d'écrire ;
En lui payant pour ses menus plaisirs
Par an trois cent soixante et cinq soupirs
(C'est un par jour, la somme est assez grande),
Je n'entends point après qu'elle demande
Lettre ni vers, protestant de bon coeur
Que tout sera gardé pour Monseigneur.

IV — Ballade pour le premier terme : « A Madame »

Ballade écrite pour le terme de la Saint Jean. Offerte à Madame, et non à M. Fouquet

Comme je vois Monseigneur votre époux
Moins de loisir qu'homme qui soit en France,
Au lieu de lui, puis-je payer à vous ?
Serait-ce assez d'avoir votre quittance ?
Oui, je le crois ; rien ne tient en balance
Sur ce point-là mon esprit soucieux.
Je voudrais bien faire un don précieux ;
Mais si mes vers ont l'honneur de vous plaire,
Sur ce papier promenez vos beaux yeux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !
Je viens de Vaux, sachant bien que sur tous
Les Muses font en ce lieu résidence ;
Si leur ai dit, en ployant les genoux
« Mes vers voudraient faire la révérence
A deux soleils de votre connaissance,
Qui sont plus beaux, plus clairs, plus radieux
Que celui-là qui loge dans les cieux ;
Partant, vous faut agir dans cette affaire,
Non par acquit, mais de tout votre mieux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire! »
L'une des neuf m'a dit d'un ton fort doux
(Et c'est Clio, j'en ai quelque croyance)
« Espérez bien de ces yeux et de nous. »
J'ai cru la Muse ; et sur cette assurance
J'ai fait ces vers, tout rempli d'espérance.
Commandez donc en termes gracieux
Que, sans tarder, d'un soin officieux,
Celui des Ris qu'avez pour secrétaire

M'en expédie un acquit glorieux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !

ENVOI

Reine des coeurs, objet délicieux,
Que suit l'enfant qu'on adore en des lieux
Nommés Paphos, Amathonte et Cythère,
Vous qui charmez les hommes et les dieux,
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

V — Ballade à M. (terme d'Octobre 1659)

1er Octobre 1659 « On me donna pour sujet de la ballade du second terme l'imitation du rondeau de Voiture. Ma foi, c'est fait »

Trois fois dix vers, et puis cinq d'ajoutés,
Sans point d'abus, c'est ma tâche complète ;
Mais le mal est qu'ils ne sont pas comptés
Par quelque bout il faut que je m'y mette.
Puis, que jamais ballade je promette,
Dussé-je entrer au fin fond d'une tour,
Nenni, ma foi ! car je suis déjà court ;
Si que je crains que n'ayez rien du nôtre.
Quand il s'agit de mettre un oeuvre au jour,
Promettre est un, et tenir est un autre.

Sur ce refrain, de grâce, permettez
Que je vous conte en vers une sornette.
Colin, venant des Universités,
Promit un jour cent francs à Guillemette ;
De quatre-vingts il trompa la fillette,
Qui, de dépit, lui dit pour faire court
« Vous y viendrez cuire dans notre fourt »
Colin répond, faisant le bon apôtre :
« Ne vous fâchez, belle, car, en amour,
Promettre est un, et tenir est un autre. »

Sans y penser j'ai vingt vers ajustés,
Et la besogne est plus d'à demi faite.
Cherchons-en treize encor de tous côtés,
Puis ma ballade est entière et parfaite.
Pour faire tant que l'ayez toute nette,

Je suis en eau, tant que j'ai l'esprit lourd ;
Et n'ai rien fait si par quelque bon tour
Je ne fabrique encore un vers en ôtre ;
Car vous pourriez me dire à votre tour
« Promettre est un, et tenir est un autre. »

ENVOI

O vous, l'honneur de ce mortel séjour,
Ce n'est pas d'hui que ce proverbe court ;
On ne l'a fait de mon temps ni du vôtre
Trop bien savez qu'en langage de cour Promettre est un, et tenir
est un autre.

VI — Sur la Paix des Pyrénées et le mariage du Roi : Ballade

Ballade

Dame Bellone, ayant plié bagage,
Est en Suède avec Mars son amant
Laissons-les là ; ce n'est pas grand dommage
Tout bon Français s'en console aisément.
Jà n'en battrai ma femme assurément,
Car que me chaut si le Nord s'entrepille,
Et si Bellone est mal avec la Cour ?
J'aime mieux voir Vénus et sa famille,
Les Jeux, les Ris, les Grâces, et l'Amour.

Le seul espoir restait pour tout potage ;
Nous en vivions, encor bien maigrement,
Lorsqu'en traités Jules ayant fait rage,
A chassé Mars, ce mauvais garnement.
Avecque nous, si l'almanach ne ment,
Les Castillans n'auront plus de castille
Même au printemps on doit de leur séjour
Nous envoyer, avec certaine fille,
Les Jeux, les Ris, les Grâces, et l'Amour.

On sait qu'elle est d'un très puissant lignage,
Pleine d'esprit, d'un entretien charmant,
Prudente, accorte, et surtout belle et sage :
Et l'Empereur y pense aucunement.
Mais ce n'est pas un morceau d'Allemand ;
Car en attraits sa personne fourmille,
Et ce jeune astre, aussi beau que le jour,
A pour sa dot, outre un métal qui brille,

Les Jeux, les Ris, les Grâces, et l'Amour.

ENVOI

Prince amoureux de dame si gentille,
Si tu veux faire à la France un bon tour,
Avec l'Infante enlève à la Castille
Les Jeux, les Ris, les Grâces, et l'Amour.

VII — Pour la Reine, en suite de la Ballade précédente

Ils sont partis, les Jeux, les Ris, les Grâces,
Nous les verrons au temps que j'ai prédit.
Le dieu d'amour, qui marche sur leurs traces,
De les compter l'autre jour entreprit :
Le pauvre enfant pensa perdre l'esprit
En calculant, tant la somme était haute.
" Bon, ce dit-il, nous allons moissonner ;
Car le climat doit en coeurs foisonner. "
Petit Amour, vous comptez sans votre hôte
Tout l'Univers n'en saurait tant donner
Que notre reine en mérite sans faute.

VIII — Dizain "A Madame"

Je devais donner des madrigaux en d'autres temps, et voici de
que j'envoyai pour un de ces termes.

Dedans mes vers on n'entend plus parler
De vos beautés, et Clio s'en est plainte.
J'ai répondu qu'il n'appartient d'aller
A toutes gens, comme on dit, à Corinthe.
Par toutes mains qu'aussi vous soyez peinte,
C'est un abus : Phébus, sans contredit,
Seul y prétend ; j'y perdrais mon crédit.
Vous me direz : « Quelle est donc votre affaire? »
Quelle est donc ? Je l'aurai bientôt dit :
C'est d'admirer... « Quoi ! rien plus? » "... et me taire.

IX — Dizain à M.

Trois madrigaux, ce n'est pas votre compte,
Et c'est le mien : que sert de vous flatter ?
Dix fois le jour au Parnasse je monte,
Et n'en saurais plus de trois ajuster.
Bien vous dirais qu'au nombre s'arrêter
N'est pas le mieux, Seigneur, et voici comme
Quand ils sont bons, en ce cas tout prud'homme
Les prend au poids au lieu de les compter ;
Sont-ils méchants, tant moindre en est la somme,
Et tant plutôt on s'en doit contenter

X — Ode à la Paix

Le noir démon des combats
Va quitter cette contrée
Nous reverrons ici-bas
Régner la déesse Astrée.

La paix, soeur du doux repos,
Et que Jules va conclure
Fait déjà refleurir Vaux
Dont je tire un bon augure.

S'il tient ce qu'il a promis,
Et qu'un heureux mariage
Rend nos rois bons amis,
Je ne plains pas son voyage.

Le plus grand de mes souhaits
Est de voir, avant les roses,
L'Infante avecque la paix
Car ce sont de belles choses.

O Paix, Infante des cieux,
Toi que tout heur accompagne,
Viens vite embellir ces lieux
Avec l'Infante d'Espagne

Chasse des soldats gloutons
La troupe fière et hagarde
Qui mange tous nos moutons
Et bat celui qui les garde.

Délivre ce beau séjour

De leur brutale furie
Et ne permet qu'à l'Amour
D'entrer dans la bergerie.

Fais qu'avecque le berger
On puisse voir la bergère
Qui coure d'un pas léger
Qui danse sur la fougère,

Et qui du berger tremblant
Voyant le peu de courage
S'endorme, ou fasse semblant
De s'endormir à l'ombrage.

O Paix ! source de tout bien
Viens enrichir cette terre
Et fais qu'il ne reste rien
Des images de la guerre.

Accorde à nos longs désirs
De plus douces destinées
Ramène nous les plaisirs
Absents depuis tant d'années.

Etouffe tous ces travaux
Et leurs semences mortelles
Que les plus grands de nos maux
Soient les rigueurs de nos belles

Et que nous passions les jours
Etendus sur l'herbe tendre
Prêts à conter nos amour
A qui voudra les entendre.

XI — A M. Le Surintendant : Epître

Dussé-je une fois vous déplaire,
Seigneur, je ne me saurais taire.
Celui qui, plein d'affection,
Vous promet une pension
Bien payable et bien assignée
A tous les quartiers de l'année ;
Qui, pour tenir ce qu'il promet,
Va souvent au sacré Sommet,
Et, n'épargnant aucune peine,
Y dort après tout d'une haleine
Huit ou dix heures règlement,
Pour l'amour de vous seulement,
J'entends à la bonne mesure,
Et de cela je vous assure :
Celui-là, dis-je, a contre vous
Un juste sujet de courroux.
L'autre jour, étant en affaire,
Et le jugeant peu nécessaire,
Vous ne daignâtes recevoir
Le tribut, qu'il croit vous devoir,
D'une profonde révérence.
Il fallut prendre patience,
Attendre une heure, et puis partir.
J'eus le coeur gros, sans vous mentir,
Un demi-jour, pas davantage ;
Car enfin ce serait dommage
Que, prenant trop mon intérêt,
Vous en crussiez plus qu'il n'en est.
Comme on ne doit tromper personne,
Et que votre âme est tendre et bonne,
Vous m'iriez plaindre un peu trop fort,

Si, vous mandant mon déconfort,
Je ne contais au vrai l'histoire ;
Peut-être même iriez-vous croire
Que je souhaite le trépas
Cent fois le jour, ce qui n'est pas.
Je me console, et vous excuse
Car après tout on en abuse ;
On se bat à qui vous aura.
Je crois qu'il vous arrivera
Choses dont aux courts jours se plaignent
Moines d'Orbès, et surtout craignent
C'est qu'à la fin vous n'aurez pas
Loisir de prendre vos repas.
Le Roi, l'État, votre patrie,
Partagent toute votre vie :
Rien n'est pour vous, tout est pour eux.
Bon Dieu ! que l'on est malheureux
Quand on est si grand personnage !
Seigneur, vous êtes bon et sage,
Et je serais trop familier
Si je faisais le conseiller.
A jouir pourtant de vous-même
Vous auriez un plaisir extrême
Renvoyez donc en certains temps
Tous les traités, tous les traitants,
Les requêtes, les ordonnances,
Le Parlement, et les finances,
Le vain murmure des frondeurs,
Mais plus que tout, les demandeurs,
La Cour, la paix, le mariage,
Et la dépense du voyage,
Qui rend nos coffres épuisés,
Et nos guerriers les bras croisés.
Renvoyez, dis-je, cette troupe,
Qu'on ne vit jamais sur la croupe
Du mont où les savantes Soeurs
Tiennent boutique de douceurs.

Mais que pour les amants des Muses
Votre suisse n'ait point d'excuses,
Et moins pour moi que pour pas un
Je ne serai pas importun ;
Je prendrai votre heure et la mienne.
Si je vois qu'on vous entretienne,
J'attendrai fort paisiblement
En ce superbe appartement
Où l'on a fait d'étrange terre
Depuis peu, venir à grand'erre
(Non sans travail et quelques frais)
Des rois Céphrim et Kiopès Il
Le cercueil, la tombe, ou la bière
Pour les rois, ils sont en poussière.
C'est là que j'en voulais venir.
Il me fallut entretenir
Avec ces monuments antiques,
Pendant qu'aux affaires publiques
Vous donniez tout votre loisir.
Certes j'y pris un grand plaisir
Vous semble-t-il pas que l'image
D'un assez galant personnage
Sert à ces tombeaux d'ornement ?
Pour vous en parler franchement,
Je ne puis m'empêcher d'en rire.
" Messire Orus, me mis-je à dire,
Vous nous rendez tous ébahis
Les enfants de votre pays
Ont, ce me semble, des bavettes
Que je trouve plaisamment faites. "
On m'eût expliqué tout cela ;
Mais il fallut partir de là
Sans entendre l'allégorie.
Je quittai donc la galerie,
Fort content, parmi mon chagrin,
De Kiopès et de Céphrim,
D'Orus et de tout son lignage,

Et de maint autre personnage.
Puissent ceux d'Égypte en ces lieux,
Fussent-ils rois, fussent-ils dieux,
Sans violence et sans contrainte,
Se reposer dessus leur plinthe
Jusques au bout du genre humain !
Ils ont fait assez de chemin
Pour des personnes de leur taille.
Et vous, Seigneur, pour qui travaille
Le temps qui peut tout consumer,
Vous, que s'efforce de charmer
L'antiquité qu'on idolâtre,
Pour qui le dieu de Cléopâtre,
Sous nos murs enfin abordé,
Vient de Memphis à Saint-Mandé,
Puissiez-vous voir ces belles choses
Pendant mille moissons de roses !
Mille moissons ! c'est un peu trop,
Car nos ans s'en vont au galop,
Jamais à petites journées.
Hélas ! les belles destinées
Ne devraient aller que le pas.
Mais quoi ! le Ciel ne le veut pas.
Toute âme illustre s'en console,
Et, pendant que l'âge s'envole,
Tâche d'acquérir un renom
Qui fait encor vivre le nom
Quand le héros n'est plus que cendre
Témoin celui qu'eut Alexandre,
Et celui du fils d'Osiris,
Qui va revivre dans Paris.

XII — Ode Anacréontique à Madame la Surintendante, sur ce qu'elle est accouchée avant terme, dans le carrosse, en revenant de Toulouse.

Puis-je ramentevoir l'accident plein d'ennui
Dont le bruit en nos coeurs mit tant d'inquiétudes ?
Aurai-je bonne grâce à blâmer aujourd'hui
Carrosses en relais, chirurgiens un peu rudes ?

Fallait-il que votre oeuvre imparfait fût laissé ?
Ne le deviez-vous pas rapporter de Toulouse ?
A quoi songeait l'Amour qui l'avait commencé,
Et sont-ce là des traits de véritable épouse ?

Ne quittant qu'avec peine un mari par trop cher,
Et le voyant partir pour un si long voyage,
Vous le voulûtes suivre, il ne put l'empêcher
De vos chastes amours vous lui dûtes ce gage.

Dites-nous s'il devait être fille ou garçon,
Et si c'est d'un Amour, ou si c'est d'une Grâce,
Que vous avez perdu l'étoffe et la façon,
A quelque autre poupon laissant libre la place.

Pour tous les fruits d'hymen qui sont sur le métier,
Carrosses en relais sont méchante voiture.
Votre poupon, au moins, devait avoir quartier
Il était digne, hélas ! de plus douce aventure.

Vous l'auriez achevé sans qu'il y manquât rien,
De Grâces et d'Amours étant bonne ouvrière.

Dieu ne l'a pas voulu, peut-être pour un bien ;
Aux dépens de nos coeurs il eût vu la lumière.

Olympe, assurément vous auriez mis au jour
Quelque sujet charmant et peut-être insensible.
Votre sexe ou le nôtre en serait mort d'amour ;
Mais nous ne gagnons rien ; c'est un sort infallible.

Ce miracle ébauché laisse ici frère et soeurs.
Chez vous, mâle et femelle il en est une bande
Un seul étant perdu ne nous rend point nos coeurs ;
De ceux qui sont restés la part sera plus grande.

XIII — Ballade à M. Pour le pont de Château-Thierry

Dans cet écrit, notre pauvre cité
Par moi, Seigneur, humblement vous supplie,
Disant qu'après le pénultième été
L'hiver survint avec grande furie,
Monceaux de neige et gros randons de pluie,
Dont maint ruisseau croissant subitement
Traita nos ponts bien peu courtoisement.
Si vous voulez qu'on les puisse refaire,
De bons moyens j'en sais certainement
L'argent sur tout est chose nécessaire.

Or d'en avoir c'est la difficulté ;
La ville en est dès longtemps dégarnie
Qu'y ferait-on ? vice n'est pauvreté.
Mais cependant, si l'on n'y remédie,
Chaussée et pont s'en vont à la voirie.
Depuis dix ans, nous ne savons comment,
La Marne fait des siennes tellement
Que c'est pitié de la voir en colère.
Pour s'opposer à son débordement,
L'argent sur tout est chose nécessaire.

Si demandez combien en vérité
L'oeuvre en requiert, tant que soit accomplie,
Dix mille écus en argent bien compté,
C'est justement ce de quoi l'on vous prie.
Mais que le Prince en donne une partie,
Le tout, s'il veut, j'ai bon consentement
De l'agréer, sans craindre aucunement.
S'il ne le veut, afin d'y satisfaire,

Aux échevins on dira franchement
« L'argent sur tout est chose nécessaire. »

ENVOI

Pour ce vous plaise ordonner promptement
Nous être fait du fonds suffisamment ;
Car vous savez, Seigneur, qu'en toute affaire,
Procès, négoce, hymen, ou bâtiment,
L'argent sur tout est chose nécessaire.

XIV — Au Roi et à l'Infante : Madrigal

Heureux couple d'amants, race de mille rois,
Bien que de voir trembler cent peuples sous vos lois
Soit une gloire peu commune,
Vous avouerez pourtant un jour
Qu'on est mieux couronné par les mains de l'Amour
Que par celles de la Fortune.

XV - Madrigal

Belle d'Aumont et vous Mézière,
Quand je regarde la manière
Dont vous vous mariez, l'un venant de la Cour,
Et l'autre de Paris ou bien de la frontière,
J'appelle votre hymen un impromptu d'amour.
Avec le temps vous en ferez bien d'autres,
Et nous en pourrions voir dans neuf mois, plus un jour,
Un de votre façon qui vaudrait tous les nôtres.

XVI — Relation de l'entrée de la Reine. A Mgr le Surintendant.

Monseigneur,

Comme je serai bientôt votre redevable, j'ai cru que la magnificence de ces jours passés était une occasion de m'acquitter et que je ne pouvais rien faire de mieux que de vous entretenir d'une si agréable matière. Je vous dirai donc que l'Entrée ne se passa point sans moi, que j'y eus ma place aussi bien que beaucoup d'autres provinciaux et que ce monde de regardants est une des choses qui me parut la plus belle en cette action.

De toutes parts on y vit
Une nombreuse affluence,
Et je crois qu'elle se fit
Aux yeux de toute la France.
Ce jour-là le soleil fut assez matineux ;
Mais pour mieux laisser voir ce pompeux équipage,
Il tempéra son éclat lumineux ;
En quoi je tiens qu'il fut sage
Car quand il eût eu des habits
Tout parsemés de rubis,
Et couverts des trésors du Pactole et du Tage,
Qu'il eût paru plus beau qu'il n'est au plus beau jour,
Le moins brillant des seigneurs de la Cour
Eût brillé cent fois davantage.
La Cour ne se mit pas seule sur le bon bout,
Et le luxe passa jusqu'à la bourgeoisie ;
Chacun fit de son mieux, ce n'était qu'or partout ;
Vous n'avez vu de votre vie
Une si belle infanterie :
On eût dit qu'ils sortaient tous de chez le baigneur.

Imaginez-vous, Monseigneur,
Dix mille hommes en broderie.
Ce fut un bel objet que Messieurs du Conseil.
Aussi Leurs Majestés s'en tiennent honorées ;
On n'en peut trop louer le pompeux appareil ;
Leur troupe était des mieux parées.
Et tout le monde admira leurs superbes atours,
Leurs cordons d'or, leurs housses de velours,
Et leurs différentes livrées.
Leur chef vêtu de brocart d'or
Depuis les pieds jusqu'à la tête,
Ce jour-là, parut un Médor,
Et fut un des beaux de la fête.
Je ne puis assez dignement
Louer le riche accoutrement
Qui le para cette journée ;
Ni le coffret des sceaux, que portait fièrement
La chancelière haquenée,
Nommée ainsi très justement.

De vouloir peindre aussi les trois Cours souveraines,
Et leur auguste majesté,
Ma Muse n'y perdrait que son temps et ses peines
C'est un sujet trop vaste et trop peu limité.
Messieurs de Ville eurent en vérité
Bonne part de l'honneur en cette illustre fête.
Je trouvai surtout bien monté
Celui qui marchait à la tête
Il n'est pas jusqu'à Rocollet
Qui ne fût sur sa bonne mine
Son cheval qui n'était pas laid,
Et semblait de taille assez fine,
Lui secouait un peu l'échine,
Et pensa mettre en désarroi
Ce brave serviteur du Roi.

Si je m'étais trouvé plus près

Des harangueurs et des harangues,
Vous auriez en vers quelques traits
De ce qu'ont dit ces doctes langues.
Sans mentir, j'ai beaucoup perdu
De n'en avoir rien entendu :
Car, en fait de magnificence,
Les compliments sur les habits
L'ont emporté, comme je pense.
Mais tout cela n'est rien au prix
Des mulets de Son Éminence.
Leur attirail doit avoir coûté cher ;
Ils se suivaient en file ainsi que patenôtres
On en voyait d'abord vingt et quatre marcher,
Puis autres vingt et quatre, et puis vingt et quatre autres.
Les housses des premiers étaient d'un fort grand prix,
Les seconds les passaient, passés par les troisièmes ;
Mais ceux-ci n'ont, à mon avis,
Rien laissé pour les quatrièmes.
Monsieur le Cardinal l'entend, en bonne foi ;
Car après ces mulets marchaient quinze attelages,
Puis sa Maison, et puis ses pages,
Se panadant en bel arroi,
Montés sur chevaux aussi sages
Que pas un d'eux, comme je croi.
Figurez-vous que dans la France
Il n'en est point de plus haut prix,
Que l'un bondit, que l'autre danse ;
Et que cela n'est rien au prix
Des mulets de Son Éminence.
Bientôt après les seigneurs de la Cour,
Propres, dorés, et beaux comme des anges
Ou comme le dieu d'Amour,
Attirèrent nos louanges :
J'entends le dieu d'Amour, quand il tient du dieu Mars,
Et qu'il marche tout fier du pouvoir de ses dards ;
Car ces seigneurs, qui sont près d'une belle
Aussi doux que des moutons,

Sont pires que vrais lions
Quand ils ont une querelle,
Ou que le bruit des canons
Leur échauffe la cervelle.
En habits sous l'or tout cachés,
En chevaux bien enharnachés,
Ils avaient fait grosse dépense ;
Et quant à moi je fus surpris
De voir une telle abondance,
Et n'estimai plus rien au prix
Les mulets de Son Éminence.
Incontinent on vit passer
Des légions de mousquetaires.
C'est un bel endroit à tracer,
Mais, sans que je m'attire un tel nombre d'affaires,
Leur maître n'a que trop de quoi m'embarrasser.
Vous le voyez quelquefois :
Croyez-vous que le monde ait eu beaucoup de rois
Ou de taille aussi belle ou de mine aussi bonne ?
Ce n'est pas mon avis ; et, lorsque je le vois,
Je crois voir la Grandeur elle-même en personne.
Comme jadis le monarque des cieux
Dans le ciel fit son entrée,
Après avoir puni l'orgueil audacieux
Des suppôts de Briarée ;
Ou bien comme Apollon, des traits de son carquois
Ayant du fier Python percé l'énorme masse,
Triompha sur le Parnasse ;
Ou comme Mars entra pour la première fois
Dans la capitale de Thrace,
Ainsi je crois encor voir le Prince qui passe,
Et vous pouvez choisir de ces trois-là
Celui qu'il vous plaira.

Mais comment de ces vers sortir à mon honneur ?
Ceci de plus en plus m'embarrasse et m'empêche ;
Et de fièvre en chaud mal me voici, Monseigneur,

Enfin tombé sur la calèche.
On dit qu'elle était d'or, et semblait d'or massif,
Et qu'il s'en fait peu de pareilles ;
Mais je ne la pus voir, tant j'étais attentif
A regarder d'autres merveilles.
Ces merveilles étaient de fort beaux cheveux blonds,
Une vive blancheur, les plus beaux yeux du monde,
Et d'autres appas sans seconds
D'une personne sans seconde.
Qu'on ne me demande pas
Qui c'était que la personne
En qui logeaient tant d'appas
La question serait bonne !
Tant d'agrément, tant de beauté,
Tant de douceur et tant de majesté,
Tant de grâces si naturelles,
Où l'on trouverait de quoi
Faire un million de belles,
Ne peuvent en bonne foi
Se trouver qu'en la merveille
Sans égale et sans pareille
Qui donne aux autres la loi,
Et qui dort avec le Roi.

XVII — Vous qui menez les Gripon.

Vous qui menez les Gripon,
Dont l'oeil a grippé, dit-on,
Tous les coeurs de Normandie,
Bressay, tenez-y la main,
Et gardez sur votre vie
Qu'on ne les grippe en chemin.

Orpheline de quinze ans,
Et cent-mille écus présents,
Cela vaut bien qu'on y pense ;
Et c'est pour un jouvenceau
Du pays de sapience
Un assez friand morceau.

Aussi voit-on qu'un héros
A trouvé fort à propos
D'ôter ces jeunes merveilles
D'entre les mains des Normands,
Épargnant à leurs oreilles
Tous les jours cent faux serments.

Fouquet prend soin de leur sort,
Et, se souvenant encor,
Par sa bonté plus qu'humaine,
De l'oncle qu'il a chéri,
Il ôte aux nièces la peine
De se choisir un mari.

Mais il faut en attendant
Élire un tuteur prudent
Pour ces personnes peu fines,

Qui veille comme un Argus
A de pauvres orphelines
Ayant deux-cent mille écus.

XVIII — Epigramme sur un mot de Scarron qui était près de mourir.

Scarron, sentant approcher son trépas,
Dit à la Parque : « Attendez, je n'ai pas
Encore fait de tout point ma satire.
— Ah ! dit Clotho, vous la ferez là-bas
Marchons, marchons ; il n'est pas temps de rire. »

XIX — A Madame la Surintendante, sur la naissance de son dernier fils, à Fontainebleau.

Vous avez fait des poupons le héros,
Et l'avez fait sur un très bon modèle.
Il tient déjà mille menus propos ;
Sans se méprendre, il rit à la plus belle.
C'est, ce dit-on, la meilleure cervelle
De nourrisson qui soit sous le soleil
Pour bien téter il n'a pas son pareil ;
Il fait en tout son jugement paraître.
Quelqu'un m'a dit qu'il sera du Conseil
(Sans y manquer) du Dauphin qui va naître.

Or vous voilà mère de trois Amours ;
Dieu soit loué ! la reine de Cythère
N'en a qu'un seul, qu'elle montre toujours ;
Et cet enfant ne va pas sans sa mère :
A se conduire il n'a pas peu d'affaire,
Étant privé de la clarté des cieux.
Mais vos trois fils ont chacun deux beaux yeux,
Deux magasins de lumière et de flamme,
Deux vrais soleils dont l'éclat radieux
Éblouira quelque jour plus d'une âme.

De vos aînés d'autres gens ont écrit ;
De ce cadet je dirai quelque chose.
C'est un enfant tout sens et tout esprit ;
D'un feu de joie au Parnasse il est cause
A le louer déjà l'on se dispose.
Son nom, chanté par cent auteurs divers,
Sera bientôt le sujet de nos vers,

Et remplira, selon son horoscope,
Tout les échos qui sont dans l'Univers
Pour un tel nom trop petite est l'Europe.

J'ai de mon dire Apollon pour garant ;
Voici de plus ce qu'ajoute Uranie.
« Notre petit doit un jour être grand,
C'est Jupiter qui réglera sa vie ;
Il lui promet des biens dignes d'envie,
De hauts emplois, des honneurs à foison ;
Et cet enfant est né dans sa maison,
Ce qui présage une grandeur suprême. »
Vous voyez bien que la Muse a raison ;
Car Jupiter et Louis, c'est le même.

Dans l'horoscope il est encor parlé
Des qualités nobles, grandes et belles,
Par qui sera cet enfant signalé,
Et dont il a déjà des étincelles
Je crois qu'en lui la raison a des ailes.
Comme son père il aimera l'honneur ;
Il logera quelque jour dans son cœur
De rares dons une troupe infinie
Ce me serait un insigne bonheur
Si je logeais en telle compagnie

XX — A M. F.

Monseigneur,

Le zèle que vous avez pour toute la maison royale me fait espérer que ce terme-ci vous sera plus agréable que pas un autre, et que vous lui accorderez la protection qu'il vous demande. Avec ce passeport, qui n'a jamais été violé, il vous ira trouver sans rien craindre. J'y loue la merveille que nous ont donnée les Anglais. Encore que sa naissance vienne des dieux, ce n'est pas ce qui fait son plus grand mérite ; mille autres qualités, toutes excellentes, font qu'elle est l'ornement aussi bien que l'admiration de notre Cour. C'est ce qu'on peut dire de plus à l'avantage de cette princesse ; car notre Cour est telle à présent que son approbation serait glorieuse à la mère même des Grâces. L'entreprise de louer dans le même ouvrage le digne frère de notre Monarque était infiniment au-dessus de moi. Cependant ce n'était pas encore assez faire ; il fallait, Monseigneur, vous dire aussi quelque chose touchant la grossesse de la reine. Je serais coupable si je me taisais, tandis que chacun raisonne sur la qualité du présent que nous fera. Il sera beau, l'on n'en doute point ; mais que ce doive être un dieu ou une déesse, c'est ce qui n'est pas encore tout à fait certain. Quoi que ce puisse être, on s'en réjouit dans l'Olympe, malgré tous les sujets d'envie qu'on y peut avoir. Ces nouvelles divinités pourraient bien ravir aux autres leurs temples. Je ne parle pas de ceux que nous avons bâtis dans nos coeurs à Leurs Majestés, qui ne sauraient, avec toute leur puissance, nous rien donner de plus parfait qu'Elles. Je ne pouvais, Monseigneur, vous entretenir de sujets qui méritassent mieux d'interrompre vos occupations et vos soins. La grossesse de la reine est l'attente de tout le monde. On a déjà consulté les astres sur ce sujet.

Quant à moi, sans être devin,
J'ose gager que d'un Dauphin
Nous verrons dans peu la naissance
Thérèse, accomplissant le repos de la France,
Y fera, je m'assure, encor cette façon.
Ce qui confirme mon soupçon,
C'est la faveur des dieux, qui sert notre monarque
Comme il mérite, et qui ne put jamais
Lui refuser aucune marque
Du respect que le sort a pour tous ses souhaits.
La conjecture que je fais
N'est pas, Seigneur, fort difficile
Car, sans vous étaler d'un discours inutile
Toutes les raisons que j'en ai,
Nous avons un roi trop habile
Pour ne pas réussir en tous ces coups d'essai.

A peine il commença ses premiers exercices,
Qu'il se fit admirer des héros de sa Cour ;
Puis, d'un coeur ennemi de ces molles délices
Qui loin du Champ de Mars ont choisi leur séjour,
Il sortit des bras de l'Amour,
Fit trembler cent cités, porta partout la guerre ;
Maint rempart fut ouvert, maint escadron rompu
Les Flamands, s'ils eussent pu,
Se fussent cachés sous terre.
Tel on voit un jeune lion
Courir à sa première proie.
La Flandre allait souffrir plus de maux qu'Ilion
Ses peuples ignoraient l'usage de la joie ;
Louis eût renversé le reste de leurs tours,
Si la fille du prince ibère
N'eût interposé les Amours,
Qui firent plus en quatre jours
Qu'aucun plénipotentiaire,
Par son travail et ses discours,
En quatre mois n'aurait su faire.

Que si notre monarque aux tournois de Bellone
Se fit dès l'abord renommer,
N'a-t-il pas mieux fait que personne
Son apprentissage d'aimer ?
Pour l'objet qui l'a su charmer
N'a-t-il pas cédé des conquêtes,
Refusé des trésors, méprisé des États,
Et préféré Thérèse aux palmes toutes prêtes
Que le Sort promettait aux efforts de son bras ?

Mais comment s'est-il pris tout d'un coup aux affaires ?
Quel roi mieux que le nôtre entend le cabinet ?
Peut-on développer d'un jugement plus net
Tant de conseils si nécessaires ?
Les soins de son État ne le lassent jamais ;
Et dans les travaux de la paix
Il agit encore en Hercule.
Un autre eût tout perdu quand nous perdîmes Jule ;
Mais de quel changement est suivi son trépas ?
Louis, ne l'ayant plus, sait régir ses provinces
La machine de nos États,
Qui sans l'effort de cet Atlas
Eût fait succomber d'autres princes,
Ne pèse point au nôtre, et, non plus que les cieux,
N'a besoin pour support que du maître des dieux.
Tous ses commencements ayant été si beaux,
Celui de son hymen nous promet des miracles
J'en attends un Dauphin, dont les exploits nouveaux
Ne pourront rencontrer d'assez puissants obstacles.

La victoire en tous lieux le doit accompagner.
Sans qu'il se fasse craindre on le verra régner
C'est bien le mieux, qui le sait faire.
Les peuples les plus fiers sous un joug volontaire
Se verront d'eux-mêmes soumis.
Aux dépens de ses ennemis

Son État un jour doit s'accroître.
Il aura les dieux pour amis,
Il aura son père pour maître.

Thérèse, le portant avec un soin si tendre,
L'ornera de vertus et de dons inouïs :
Jugez quel il doit être, et ce qu'on peut attendre
D'un chef-d'œuvre formé par elle et par Louis.
De sa mère il tiendra la douceur et les charmes,
Et de son père l'art de dompter par les armes
Ceux qui résisteront à toutes ses bontés.
Il sera conquérant en diverses manières ;
Et son empire un jour n'aura plus de frontières,
Non pas même les coeurs des plus fières beautés.

Celle dont nous venons de chanter l'hyménée
Ne peut qu'elle ne rende un tel œuvre accompli ;
De bien moins de fleurons sa tête est couronnée
Que son cœur de vertus ne se montre rempli.
Les grâces, les beautés qui reluisent en elle
Ne font que la moitié d'un tout si précieux ;
Son esprit est divin, son âme est toute belle
Thérèse est un chef-d'œuvre achevé par les Cieux.

Je me croyais sorti d'une haute entreprise,
Et mon chant me semblait ne pouvoir mieux finir
Anne, par ses bontés dont mon âme est éprise,
S'est encor présentée à mon ressouvenir.
Notre Dauphin en doit tenir
Les mêmes dons, mais d'une autre manière
La sagesse aux conseils, l'esprit plein de lumière,
La fermeté que l'on trouve aux héros,
Et la constance dans les maux ;
(Mais quoi ! de l'exercer il n'est plus de matière.)
Vous dépeindre Anne toute entière,
C'est pour ma Muse un trop hardi projet
Si vous regardez mon sujet,

Que dirai-je d'assez sublime ?
Que ne dirai-je point, si je suis mon devoir ?
Dieux ! qu'on est empêché quand il faut qu'on exprime
Ce qu'on ne saurait concevoir !

Dispensez-moi de cette peine :
Vous savez, Monseigneur, quelle est Anne et Louis ;
Vous voyez tous les jours notre nouvelle reine ;
Si vos yeux n'en sont éblouis,
Je les tiens bon ; ils le sont, et personne
N'en a douté jusques ici ;
Puissent-ils dans vingt ans veiller pour la couronner
Je ne vous plaindrai pas d'avoir un tel souci.

Voilà, Monseigneur, ce que je pense sur ce sujet. J'ai corrigé les derniers vers que vous avez lus, et qui ont eu l'honneur de vous plaire ; j'espère que vous les trouverez en meilleur état qu'ils n'étaient. Entre autres fautes, j'y avais mis un deux pour un trois, ce qui est la plus grande rêverie dont un nourrisson du Parnasse se pût aviser ; la bévue ne vient que de là, car je prends trop d'intérêt en tout ce qui regarde votre famille pour ne pas savoir de combien d'Amours et de Grâces elle est composée. Je me rétracterai plus amplement à la première occasion ; et cependant je serai toujours, Monseigneur, etc.

XXI — Ode pour Madame

Pendant le cours des malheurs
Qu'enfante une longue guerre,
L'Olympe ému de nos pleurs
Voulut consoler la terre
Il fit naître la beauté
Qui tient Philippe arrêté,
Beauté sur toutes insignes
D'un présent si précieux
Si la terre était indigne,
C'est un don digne des Cieux.
Des trésors du firmament
Cette Princesse se pare,
Et les dieux, en la formant,
N'ont rien produit que de rare ;
Ils ont rendu ses appas
L'ornement de nos climats
Et la gloire de notre âge.
Le conseil des Immortels
Augmenta par cet ouvrage
Les honneurs de ses autels.
Elle reçut la beauté
De la reine de Cythère,
De Junon la majesté,
Des Grâces le don de plaire ;
L'éclat fut pris du Soleil,
Et l'Aurore au teint vermeil
Donna les lèvres de roses :
Lorsque d'un mélange heureux
Le Ciel eut uni ces choses,
Il en devint amoureux.
La Tamise sur ses bords

Vit briller et disparaître
Le riche amas des trésors
Qu'à peine elle avait vus naître ;
Elle eut honte qu'un objet,
De tant de vœux le sujet,
Cherchât une autre demeure
Heureuse, si pour toujours
Le Ciel eût à la même heure
Cessé d'éclairer son cours !
Les Anglais virent partir
La Princesse et tous ses charmes,
Sans qu'elle pût consentir
Qu'on la rendît à leurs larmes ;
Ces peuples, avant ce jour,
Glorieux de son séjour,
Se croyaient seuls dignes d'elle
Ils le croyaient vainement,
Car la France est d'une belle
Le véritable élément.
Bientôt, selon nos désirs,
Nous en devînmes les hôtes ;
Une troupe de Zéphyrs
L'accompagna dans nos côtes
C'est ainsi que vers Paphos
On vit jadis sur les flots
Voguer la fille de l'Onde,
Et les Amours et les Ris,
Comme gens d'un autre monde,
Étonnèrent les esprits.
Telle vint en ce séjour
La merveille que je chante
Elle crût, et notre Cour
Reprit sa face riante.
Autant que Mars florissait,
Amour alors languissait,
Levant à peine les ailes ;
L'astre né chez les Anglois,

A la honte de nos belles,
Le rétablit dans ses droits.
Que de princes amoureux
Ont brigué son hyménée !
Elle a refusé leurs vœux ;
Pour Philippe elle était née
Pour lui seul elle a quitté
Le Portugais indompté,
Roi des terres inconnues,
Le voisin du fier Croissant,
Et de nos Alpes chenues
Le monarque florissant
Philippe est un bien si doux,
Que c'est le seul qui l'enflamme ;
Sous les cieux que voyons-nous
Qui soit du prix de son âme ?
Les héritières des rois
Ont souhaité mille fois
D'en faire la destinée ;
C'est un plus glorieux sort
Que de se voir couronnée
Reine des sources de l'or.
Mais si son cœur est d'un prix
Pour qui la terre est petite,
L'objet dont il est épris
N'est pas d'un moindre mérite ;
Si sa beauté le surprit,
Des grâces de son esprit
De jour en jour il s'enflamme ;
La Princesse tient des Cieux
Du moins autant par son âme
Que par l'éclat de ses yeux.
Ils sont joints, ces jeunes cœurs
Qui du Ciel tirent leur race
Puissent-ils être vainqueurs
Des ans par qui tout s'efface !
Que de leurs désirs constants

Dure à jamais le printemps,
Rempli de jours agréables !
O couple aussi beau qu'heureux,
Vous serez toujours aimables ;
Soyez toujours amoureux.
Que de vous naisse un héros
Dont les palmes immortelles
Ne donnent aucun repos
Aux nations infidèles ;
Que ce fruit de vos amours
Égale aux herbes leurs tours,
Mette leurs villes en cendre ;
Et puisse un jour l'Univers
Devoir un autre Alexandre
Au Philippe de mes vers!

Les Amours de Psyché et Cupidon

1669

Préface de Jules Claretie

Monsieur et Cher Editeur,

Vous me demandez mon opinion sur la très artistique publication que vous avez entreprise pour la plus grande joie des bibliophiles, et vous voulez savoir ce que je pense des illustrations en couleurs faites par Borel pour les Amours de Psyché et de Cupidon, de ces dessins exquis qu'on peut considérer comme tout à fait inconnus du public.

Cette oeuvre charmante, composée pour un récit allégorique, en quelque sorte classique, par un artiste du siècle dernier, méritait-elle, comme vous l'avez cru, les honneurs d'une reproduction évidemment dispendieuse?

Je réponds oui, et j'estime que vous aurez ajouté, à tant d'autres livres de choix, un maître livre en publiant celui-ci. Borel, sans avoir été un artiste de premier ordre, fut un illustrateur né et l'un des meilleurs, à coup sûr, du règne de Louis XVI. Il fut surtout éminemment français, français par l'élégance et par l'esprit, — français du XVIIIe siècle, — et il plaît, il plaira toujours par son art de la composition, par sa science parfaite de la « mise en scène », par la grâce de ses figures féminines, par son coloris si délicat et si fin, par un mélange heureux de réalisme et d'idéalisme.

L'apparition inattendue, dans une vente publique, de cette délicieuse suite de vingt-six aquarelles, qui semblent résumer et comme couronner l'oeuvre même de Borel, provoqua une vive émotion parmi les iconophiles, et le haut prix que ces compositions ont atteint témoigne de l'intérêt qui s'y attache.

Il est incontestable que cette oeuvre charmante, si française, pour répéter le mot, dans l'interprétation d'une fable antique, et qui reflète si bien l'esprit de l'époque où elle fut exécutée, mérite d'être connue, surtout par une reproduction fidèle et artistique comme celle que vous avez eu l'amabilité de nie

montrer, et on ne saurait trop vous en remercier, comme on ne saurait assez féliciter les artistes choisis par vous pour collaborateurs.

Au surplus, — et je tiens à le constater, — c'est là, dans l'art français, la première interprétation originale de cette séduisante allégorie des Amours de Psyché et de Cupidon, et il serait intéressant d'étudier comment Borel a conçu le difficile sujet qu'un grand artiste, Raphaël, avait seul, avant lui, abordé sur un plan aussi vaste. L'étude que je conseillerais de faire à ce propos serait assez piquante. On pourrait se demander si cette fable, parce qu'elle est d'origine gréco-romaine, doit être nécessairement interprétée comme un sujet antique, comme une sorte de roman allégorique local, — et c'est la façon dont elle avait été traitée par le grand maître italien et par ses imitateurs à la suite ; — ou bien, si, comprise comme un symbole permanent et intéressant l'humanité tout entière, elle ne peut pas, elle ne doit pas être traduite artistiquement d'une manière différente selon les époques et les pays.

On pourrait trouver, pas bien loin de nous, et sur le même sujet, une interprétation fort instructive et concluante. Le maître éminent que l'Angleterre vient de perdre, un de ces chefs du préraphaélisme qui déclarèrent que la Renaissance fut, en art, une façon de recul, Burne Jones a exécuté pour lord Carlisle au Palace Green, à Londres, une série de fresques composant l'histoire même et comme l'illustration au pinceau des Amours de Psyché et de Cupidon. Or, ces compositions, d'un charme singulier et pénétrant, — tout à fait suggestif, dirais-je, si je n'avais l'horreur des mots adoptés par le snobisme courant, — ces scènes où le maître symboliste s'est surpassé, sont conçues dans le style du moyen Age, et les personnages de la fable sont costumés et entourés de meubles et d'accessoires tels qu'on prendrait cette suite attirante pour l'oeuvre même de quelque ymagier du XVe siècle.

N'est-il donc pas naturel qu'un petit maître exquis tel que Borel ait adapté à sa guise, selon son humeur, ses qualités personnelles et celles de sa race, le mythe délicieux de l'antiquité?

Et que vous avez eu raison, Monsieur et cher Editeur, de ressusciter — de révéler cette suite tout à fait supérieure, qui, en ajoutant quelque chose d'inédit à l'histoire de l'art au siècle passé, ajoute en même temps, à l'histoire du livre du temps actuel, un ouvrage qui sera désormais recherché et classé parmi les meilleurs!

Voilà ma consultation achevée, cher Monsieur Belin. Elle se termine sur un compliment sincère et sur l'expression de mes plus distingués et dévoués sentiments.

JULES CLARETIE.

29 Janvier 1899.

Avant-propos

L'imagination féconde et toujours artistique des Hellènes enfanta tout un monde de créations charmantes pour rendre plus compréhensibles aux masses les forces mystérieuses de la nature et de la vie, le tangible aussi bien que ce qui échappe aux sens et appartient au domaine des idées abstraites.

Les arts sont venus au secours de ces conceptions d'ordre mythique ou philosophique en les traduisant plastiquement, et finirent par leur donner des formes d'un symbolisme séduisant et d'une beauté parfaite.

Le mystère de la continuité des êtres et de l'élément insaisissable qui les vivifie hanta de bonne heure le cerveau de l'homme. Aux âges lointains, il se faisait déjà une idée grossière de ce que nous appelons l'âme. Plus tard même, n'y voyant que ce qui constitue la différence matérielle entre la vie et la mort, c'est-à-dire la respiration ou son absence, on l'identifia avec l'haleine. Le nom de Psyché, sous lequel les Hellènes, à une époque avancée de l'antiquité, personnifièrent l'âme humaine, n'était que le mot signifiant le souffle de la respiration.

Bien avant ce symbole de l'âme, avait été créé celui de l'irrésistibilité du sentiment générateur. Avec l'affinement de l'esprit grec, le dieu de l'Amour fut revêtu d'une forme poétique, Eros (le Cupidon des Romains) fut présenté comme fils et compagnon inséparable de la déesse de la Beauté. Les poètes depuis Hésiode célèbrent sa toute-puissance, et celui qui l'a exalté le plus et l'a rendu populaire, Euripide, l'appelle « le plus éminent des dieux, le tyran des hommes et des immortels ». Ce n'était encore, à vrai dire, que la personnification de l'amour charnel, comme il convenait pour le fils d'Aphrodite (Vénus).

Pour ennoblir, pour épurer ce sentiment ou cet instinct, il était nécessaire d'y associer l'âme et ses impulsions désintéressées. On imagina donc de symboliser cette alliance par le mariage d'Eros et de Psyché. La légende mythique des péripéties qui précédèrent cette union offre une charmante allégorie des joies et des tortures de l'âme en proie à l'amour ; purifiée par les épreuves, elle devient immortelle. Cette fiction personnifiait à la fois les croyances antiques d'après lesquelles les âmes tournent autour de la terre et s'incarnent ensuite grâce à l'attrait puissant de l'amour.

Le développement littéraire de cette allégorie, de ce véritable roman, est une conception relativement tardive.

Elle fut empruntée aux Grecs par Apulée, auteur gréco-latin du II^e siècle de notre ère, et introduite par lui, comme un épisode, dans son roman de l'Ane d'or, imité de Lucien. L'art s'en empara aussitôt, et la représentation de Cupidon avec Psyché fut adoptée pour symbole du mariage ; elle constituait, sous forme de camées, le présent habituel de noces dans la société romaine.

Ce sujet païen, abandonné évidemment pendant toute la durée du moyen âge, ne reparut qu'à la Renaissance. De même qu'à l'époque antique, les petites oeuvres d'art qui s'en inspirèrent devinrent abondantes ; mais Raphaël est le premier qui ait composé, d'après cette fable, toute une série de scènes, que lui-même ou ses élèves exécutèrent à fresque au palais de Chigi à Rome (la Farnésine). Presque aussitôt, cette fable fut illustrée plus complètement, en trente-deux compositions, qu'on attribua aussi à Raphaël, sans aucune certitude, les dessins originaux n'existant plus depuis longtemps. Elles eurent un succès immense. Gravées au burin, à l'époque même, par les élèves de Marc-Antoine, elles furent, avec plus ou moins de changements, reproduites dans des vitraux en grisaille (en 1541-1542) au château d'Ecouen, pour le connétable Anne de Montmorency (aujourd'hui au château de Chantilly) ; puis, sous forme de livre,

dans de ravissantes gravures sur bois (Paris, 1546), dont le dessin, comme celui des vitraux, passe pour être de Jean Cousin, le plus grand peintre français du temps ; enfin, en 1586, Léonard Gaultier les grava à nouveau sur cuivre, également en petit format. Ces intéressantes compositions furent même reproduites en tapisserie.

Si ces manifestations artistiques continuaient toujours à charmer les yeux, l'oeuvre littéraire d'Apulée finit par tomber dans l'oubli. La Fontaine redonna un nouveau succès à la fable de Psyché, qu'il développa à sa façon et dont il rajeunit la forme (1669). Chose incroyable, cette oeuvre ne tenta aucun illustrateur pendant plus d'un siècle, malgré, peut-être même à cause du précédent raphaélesque. Le règne du Roi Soleil était cependant celui de l'allégorie dans l'art. On n'y songea qu'au déclin du règne de Louis **XVI**, mais cette illustration ne vit pas le jour. On s'y reprit en pleine période révolutionnaire, mais cette tentative fut malheureuse, car les quatre planches en couleurs, d'après les tableaux du peintre strasbourgeois Schall, qui décorent l'édition de 1791 du texte de La Fontaine, ne relèvent que de l'imagerie. Sous le Directoire, époque peu idéaliste cependant, on recommença, et mieux cette fois. En 1795, le libraire Saugrain réédita cette oeuvre avec huit gravures en noir d'après Moreau le jeune ; deux ans plus tard, elle reparut chez Didot l'aîné avec cinq compositions de Gérard. On n'a pas à tenir compte de quelques autres éditions sans importance.

Pour une allégorie aussi merveilleusement conçue, d'une vérité et d'un intérêt éternels, se prêtant aussi plus que bien d'autres à l'interprétation graphique, c'était un peu maigre connue illustration, tantôt au point de vue de la qualité, tantôt à celui de l'abondance, surtout après les précédents du **XVI**e siècle.

Il y eut cependant, à cette époque, un dessinateur connu et fécond, auquel on reconnaît aujourd'hui un talent réel et dont on apprécie la grâce, le charme et la finesse, qui comprit tout autrement l'illustration de cette fable délicieuse et s'y adonna

avec amour. C'était Antoine Borel, un Parisien, né en 1743, fils d'un peintre de portraits. Il débuta vers 1768 par des illustrations de caractère historique. Si plus tard, pendant des années même, il n'a fait des dessins que pour des livres plus que galants, parfois même plus que gaillards, c'était assurément par nécessité, par métier (comme cela s'est vu et se voit souvent), et nullement par licence d'esprit, car il a fini sa carrière d'artiste par de ravissantes illustrations des Oeuvres de Berquin (1803). Ce dessinateur, qu'on a accusé, de nos jours, d'avoir été l'un des plus relâchés de son temps, avait composé, vers la fin du règne de Louis **XVI**, une suite de vingt-six dessins dont deux frontispices pour orner Les Amours de Psyché et de Cupidon. Il les fit en couleurs, comme cela seyait à un tel sujet. Sa longue spécialisation dans les livres érotiques le qualifiait peut-être mieux qu'aucun autre pour écrire au pinceau les aventures d'Eros. Il y avait acquis un singulier tour de main pour pouvoir rendre frémissant le nu même très habillé, sans qu'il cesse d'être chaste. D'autre part, il fut le premier qui ait eu l'intuition que cette fable, quoique d'origine grecque, est une allégorie commune au genre humain, et susceptible, comme telle, de se prêter à des interprétations variées. Il eut donc l'idée de l'illustrer à la française, et c'est là son originalité. Dans toutes ses compositions pour cette oeuvre, on saisit une préoccupation idéale à côté des impressions sensuelles, et la douce, l'harmonieuse tonalité de son pinceau, jointe à toutes les magnificences décoratives, donnent à cette suite d'aquarelles le cachet d'interprétation d'une séduisante féerie. Certes, tout n'y est pas irréprochable, mais il ne faut pas oublier à cet égard le précepte d'Horace, qui s'applique aussi bien à l'art qu'à la poésie.

Tout indique que ces dessins furent exécutés pour illustrer un volume et non pour être traduits en estampes ; on est même autorisé à penser qu'ils avaient été commandés par Didot, le grand éditeur de livres illustrés à cette époque. D'où vient qu'ils n'ont pas été utilisés malgré leur charme ? La raison dut en être double. D'une part, à cause de l'époque troublée, l'éditeur a pu

reculer devant la grosse dépense pour des illustrations en couleurs ; de l'autre, l'école pseudo-classique de David exerçait déjà son influence, et les fades compositions de Gérard convenaient sans doute mieux au goût particulier de ce temps. Les dessins de Borel restèrent si complètement ignorés que les biographes récents de cet artiste n'en connaissaient même pas l'existence. Passés entre les mains du grand amateur Morel de Vindé, ils ne sortirent que tardivement de celles de ses héritiers pour reparaître à la vente de la collection Decloux en 1898. M. Théophile Belin n'hésita pas à les acquérir à un très gros prix, et cela avec l'idée bien arrêtée de les faire connaître à la France, au monde même, par voie de reproduction. Il a voulu faire ce que l'éditeur du siècle dernier avait manqué de réaliser : il s'est imposé la tâche lourde, mais digne de tous les éloges, de publier le texte des Amours de Psyché et de Cupidon avec les illustrations de Borel, sous l'aspect que ce livre aurait eu à l'époque même. Il y a convié deux artistes de marque, MM. Vigna et Vigneron, qui ont fait revivre les procédés de la gravure en couleurs du siècle dernier, avec suppression de toute retouche finale au pinceau. J'ai pu constater moi-même ce résultat à l'imprimerie, modeste d'aspect, mais excellente, de M. Geny-Gros, qui a apporté au tirage des planches son habileté éprouvée et ses soins les plus attentifs. Ces reproductions nous rendent les originaux d'une façon parfaite. La partie typographique a été confiée à la célèbre maison Chamerot et Renouard, et c'est tout dire. De cet ensemble d'efforts, est né un beau livre, réussi à souhait, et tout véritable bibliophile, tout iconophile et tout amoureux de l'art français s'en réjouira. Il s'agit là, en effet, de la plus belle illustration polychrome du siècle dernier, et aucune oeuvre d'art de cette époque, si bien française après celle du moyen âge, ne saurait nous rester indifférente. L'estime, l'admiration même que nous pouvons professer pour tel ou tel de nos illustrateurs contemporains ne doit pas nous détourner de l'hommage dû à leurs aînés, à leurs ancêtres. Et il eût été vraiment préjudiciable à notre art national dans le domaine du livre que cette suite de dessins de Borel fût demeurée inconnue du public. Rendons grâces à Dieu de les

avoir préservés de la destruction et complimentons M. Belin de son heureuse idée. Il a fait là acte de patriotisme et il aura pour récompense cette gloire, qui n'est pas commune, que nul autre après lui ne pourra plus refaire une publication semblable, car il est à peu près certain qu'on ne retrouvera jamais, dans ce genre, et de ce temps, une autre oeuvre française inédite et digne comme celle-ci de passer à la postérité.

UN ICONOPHILE.

A Madame la duchesse de Bouillon

Madame,

C'est avec quelque sorte de confiance que je vous dédie cet ouvrage ; non qu'il n'aît assurément des défauts, et que le présent que je vous fais soit d'un tel mérite qu'il ne me donne sujet de craindre ; mais comme votre altesse est équitable, elle agréera du moins mon intention. Ce qui doit toucher les grands, ce n'est pas le prix des dons qu'on leur fait ; c'est le zèle qui accompagne ces mêmes dons, et qui, pour en mieux parler, fait leur véritable prix auprès d'une âme comme la vôtre. Mais, madame, j'ai tort d'appeler présent ce qui n'est qu'une simple reconnaissance. Il y a longtemps que monseigneur le duc de Bouillon me comble de grâces, d'autant plus grandes que je les mérite moins. Je ne suis pas né pour le suivre dans les dangers : cet honneur est réservé à des destinées plus illustres que la mienne : ce que je puis, est de faire des vœux pour sa gloire, et d'y prendre part en mon cabinet pendant qu'il remplit les provinces les plus éloignées des témoignages de sa valeur, et qu'il suit les traces de son oncle et de ses ancêtres sur ce théâtre où ils ont paru avec tant d'éclat, et qui retentira longtemps de leur nom et de leurs exploits. Je me figure l'héritier de tous ces héros cherchant les périls dans le même temps que je jouis d'une oisiveté que les seules Muses interrompent. Certes c'est un bonheur extraordinaire pour moi qu'un prince qui a tant de passion pour la guerre, tellement ennemi du repos et de la mollesse, me voie d'un oeil aussi favorable, et me donne autant de marques de bienveillance que si j'avais exposé ma vie pour son service. J'avoue, madame, que je suis sensible à ces choses ; heureux que sa majesté m'ait donné un maître qu'on ne saurait trop aimer ! malheureux de lui être si inutile ! J'ai cru que votre altesse serait bien aise que je

la fesse entrer en société de louanges avec un époux qui lui est si cher. L'union vous rend vos avantages communs, et en multiplie la gloire pour ainsi dire. Pendant que vous écoutez avec transport le récit de ses belles actions, il n'a pas moins de ravissement d'entendre ce que toute la France publie de la beauté de votre âme, de la vivacité de votre esprit, de votre humeur bienfaisante, de l'amitié que vous avez contractée avec les Grâces ; elle est telle qu'on ne croit pas que vous puissiez jamais vous séparer. Ce n'est là qu'une partie des louanges que l'on vous donne. Je voudrais avoir un amas de paroles assez précieuses pour achever cet éloge, et pour vous témoigner plus parfaitement que je n'ai fait jusqu'ici avec combien de passion et de zèle je suis,

**MADAME,
DE VOTRE ALTESSE**

Le très humble et très obéissant serviteur.

DE LA FONTAINE.

Préface de La Fontaine

J'ai trouvé de plus grandes difficultés dans cet ouvrage qu'aucun autre qui soit sorti de ma plume. Cela surprendra sans doute ceux qui le liront : on ne s'imaginera jamais qu'une fable contée en prose m'ait tant emporté de loisir ; car pour le principal point, qui est la conduite, j'avais mon guide, il m'était impossible de m'égarer ; Apulée me fournissait la matière. Il ne restait que la forme, c'est-à-dire les paroles : et d'amener de la prose à quelque point de perfection, il ne semble pas que ce soit une chose fort malaisée ; c'est la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela je confesse qu'elle me coûte autant que les vers. Que si jamais elle m'a coûté, c'est dans cet ouvrage. Je ne savais quel caractère choisir : celui de l'histoire est trop simple ; celui du roman n'est pas encore assez orné ; et celui du poème l'est plus qu'il ne faut. Mes personnages me demandaient quelque chose de galant ; leurs aventures, étant pleines de merveilleux en beaucoup d'endroits, me demandaient quelque chose d'héroïque et de relevé. D'employer l'un en un endroit, et l'autre en un autre, il n'est pas permis ; l'uniformité de style est la règle la plus étroite que nous ayons. J'avais donc besoin d'un caractère nouveau, et qui fût mêlé de tous ceux-là : il me le fallait réduire dans un juste tempérament : j'ai cherché ce tempérament avec un grand soin : que je l'aie ou non rencontré, c'est ce que le public m'apprendra. Mon principal but est toujours de plaire : pour en venir là je considère le goût du siècle. Or après plusieurs expériences il m'a semblé que ce goût se porte au galant et à la plaisanterie : non que l'on méprise les passions ; bien loin de cela, quand on ne les trouve pas dans un roman, dans un poème, dans une pièce de théâtre, on se plaint de leur absence ; mais dans un conte comme celui-ci, qui est plein de merveilleux à la vérité, mais d'un merveilleux accompagné de badineries, et propre à amuser des enfants, il a

fallu badiner depuis le commencement jusqu'à la fin ; il a fallu chercher du galant et de la plaisanterie. Quand il ne l'aurait pas fallu, mon inclination m'y portait ; et peut-être y suis-je tombé en beaucoup d'endroits contre la raison et la bienséance.

Voilà assez raisonné sur le genre d'écrire que j'ai choisi : venons aux inventions. Presque toutes sont d'Apulée ; j'entends les principales et les meilleures. Il y a quelques épisodes de moi, comme l'aventure de la grotte, le vieillard et les deux bergères, le temple de Vénus et son origine, la description des enfers, et tout ce qui arrive à Psyché pendant le voyage qu'elle y fait, et à son retour jusqu'à la conclusion de l'ouvrage. La manière de conter est aussi de moi, et les circonstances, et ce que disent les personnages. Enfin ce que j'ai pris de mon auteur est la conduite et la fable ; et c'est en effet le principal, le plus ingénieux, et le meilleur de beaucoup. Avec cela j'y ai changé quantité d'endroits, selon la liberté ordinaire que je me donne. Apulée fait servir Psyché par des voix dans un lieu où rien ne doit manquer à ses plaisirs, c'est-à-dire qu'il lui fait goûter ces plaisirs sans que personne paraisse. Premièrement cette solitude est ennuyeuse, outre cela elle est effroyable. Où est l'aventurier et le brave qui toucherait à des viandes lesquelles viendraient d'elles-mêmes se présenter ? Si un luth jouait tout seul, il me ferait fuir, moi qui aime extrêmement la musique. Je fais donc servir Psyché par des Nymphes qui ont soin de l'habiller, qui l'entretiennent de choses agréables, qui lui donnent des comédies et des divertissements de toutes les sortes.

Il serait long, et même inutile, d'examiner les endroits où j'ai quitté mon original, et pourquoi je l'ai quitté. Ce n'est pas à force de raisonnements qu'on fait entrer le plaisir dans l'âme de ceux qui lisent : leur sentiment me justifiera, quelque téméraire que j'aie été, ou me rendra condamnable quelque raison qui me justifie. Pour bien faire il faut considérer mon ouvrage sans relation à ce qu'a fait Apulée, et ce qu'a fait Apulée sans relation à mon livre, et là-dessus s'abandonner à son goût.

Au reste j'avoue qu'au lieu de rectifier l'oracle dont il se sert au commencement des aventures de Psyché, et qui fait en partie le noeud de la fable, j'en ai augmenté l'inconvénient, faute d'avoir rendu cet oracle ambigu et court, qui sont les deux qualités que les réponses des Dieux doivent avoir, et qu'il m'a été impossible de bien observer. Je me suis assez mal tiré de la dernière en disant que cet oracle contenait aussi la glose des prêtres ; car les prêtres n'entendent pas ce que le Dieu leur fait dire : toutefois il peut leur avoir inspiré la paraphrase aussi bien qu'il leur a inspiré le texte ; et je me sauverai encore par-là. Mais sans que je cherche ces petites subtilités, quiconque fera réflexion sur la chose trouvera que ni Apulée ni moi nous n'avons failli. Je conviens qu'il faut tenir l'esprit en suspens dans ces sortes de narrations, comme dans les pièces de théâtre : on ne doit jamais découvrir la fin des événements ; on doit bien les préparer, mais on ne doit pas les prévenir. Je conviens encore qu'il faut que Psyché appréhende que son mari ne soit un monstre. Tout cela est apparemment contraire à l'oracle dont il s'agit, et ne l'est pas en effet : car premièrement la suspension des esprits et l'artifice de cette fable ne consistent pas à empêcher que le lecteur ne s'aperçoive de la véritable qualité du mari qu'on donne à Psyché ; il suffit que Psyché ignore qui est celui qu'elle a épousé, et que l'on soit en attente de savoir si elle verra cet époux, par quels moyens elle le verra, et quelles seront les agitations de son âme après qu'elle l'aura vu. En un mot le plaisir que doit donner cette fable à ceux qui la lisent, ce n'est pas leur incertitude à l'égard de la qualité de ce mari, c'est l'incertitude de Psyché seule : il ne faut pas que l'on croie un seul moment qu'une si aimable personne ait été livrée à la passion d'un monstre, ni même qu'elle s'en tienne assurée ; ce serait un trop grand sujet d'indignation au lecteur. Cette Belle doit trouver de la douceur dans la conversation et dans les caresses de son mari, et de fois à autres appréhender que ce ne soit un démon ou un enchanteur : mais le moins de temps que cette pensée lui peut durer, jusqu'à ce qu'il soit besoin de préparer la catastrophe, c'est assurément le plus à propos.

Qu'on ne dise point que l'oracle l'empêche bien de l'avoir. Je confesse que cet oracle est très clair pour nous ; mais il pouvait ne l'être pas pour Psyché : elle vivait dans un siècle si innocent, que les gens d'alors pouvaient ne pas connaître l'amour sous toutes les formes que l'on lui donne. C'est à quoi on doit prendre garde ; et par ce moyen il n'y aura plus d'objection à me faire pour ce point-là.

Assez d'autres fautes me seront reprochées sans doute ; j'en demeurerai d'accord, et ne prétends pas que mon ouvrage soit accompli : j'ai tâché seulement de faire en sorte qu'il plût, et que même on y trouvât du solide aussi bien que de l'agréable.

C'est pour cela que j'y ai enchâssé des vers en beaucoup d'endroits, et quelques autres enrichissements, comme le voyage des quatre amis, leur dialogue touchant la compassion et le rire, la description des enfers, celle d'une partie de Versailles.

Cette dernière n'est pas tout à fait conforme à l'état présent des lieux ; je les ai décrits en celui où dans deux ans on les pourra voir. Il se peut faire que mon ouvrage ne vivra pas si longtemps ; mais quelque peu d'assurance qu'ait un auteur qu'il entretiendra un jour la postérité, il doit toujours se la proposer autant qu'il lui est possible, et essayer de faire les choses pour son usage.

Livre premier

Promenade de quatre amis à Versailles

Quatre amis, dont la connaissance avait commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société, que j'appellerais académie si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvaient ensemble, et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion. C'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autres, comme des abeilles qui rencontreroient en leur chemin diverses sortes de fleurs.

L'envie, la malignité ni la cabale, n'avaient de voix parmi eux. Ils adoraient les ouvrages des anciens, ne refusaient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parlaient des leurs avec modestie, et se donnaient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tombait dans la maladie du siècle, et faisait un livre, ce qui arrivait rarement.

Polyphile y était le plus sujet (c'est le nom que je donnerai à l'un de ces quatre amis). Les aventures de Psyché lui avaient semblé fort propres pour être contées agréablement. Il y travailla longtemps sans en parler à personne. Enfin il communiqua son dessein à ses trois amis ; non pas pour leur demander s'il continuerait, mais comment ils trouvaient à propos qu'il continuât. L'un lui donna un avis, l'autre un autre : de tout cela il ne prit que ce qu'il lui plut. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour et rendez-vous pour le lire.

Acante ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu hors la ville, qui fût éloigné, et où peu de gens entrassent : on ne les viendrait point interrompre ; ils écouteraient cette lecture avec moins de bruit et plus de plaisir. Il aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressemblait en cela : mais on peut dire que celui-ci aimait toutes choses. Ces passions, qui leur remplissaient le coeur d'une certaine tendresse, se répandaient jusqu'en leurs écrits, et en formaient le principal caractère. Ils penchaient tous deux vers le lyrique ; avec cette différence qu'Acante avait quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri.

Des deux autres amis, que j'appellerai Ariste et Gélaste, le premier était sérieux sans être incommode ; l'autre était fort gai.

La proposition d'Acante fut approuvée. Ariste dit qu'il y avait de nouveaux embellissements à Versailles : il fallait les aller voir, et partir matin, afin d'avoir le loisir de se promener après qu'ils auraient entendu les aventures de Psyché. La partie fut incontinent conclue : dès le lendemain ils l'exécutèrent. Les jours étaient encore assez longs, et la saison belle ; c'était pendant le dernier automne.

Nos quatre amis étant arrivés à Versailles de fort bonne heure, voulurent voir avant le dîner la ménagerie : c'est un lieu rempli de plusieurs sortes de volatiles et de quadrupèdes, la plupart très rares et de pays éloignés. Ils admirèrent en combien d'espèces une seule espèce d'oiseaux se multipliait, et louèrent l'artifice et les diverses imaginations de la nature, qui se joue dans les animaux comme elle fait dans les fleurs. Ce qui leur plut davantage, ce furent les demoiselles de Numidie, et certains oiseaux pêcheurs qui ont un bec extrêmement long, avec une peau au-dessous qui leur sert de poche. Leur plumage est blanc, mais d'un blanc plus clair que celui des cygnes :

même de près il paraît carné, et tire sur la couleur de rose vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. Ce sont espèce de cormorans.

Comme nos gens avaient encore du loisir, ils firent un tour à l'orangerie. La beauté et le nombre des orangers et des autres plantes qu'on y conserve ne se saurait exprimer. Il y a tel de ces arbres qui a résisté aux attaques de cent hivers.

Acante ne voyant personne autour de lui que ses trois amis (celui qui les conduisait était éloigné), Acante, dis-je, ne se put tenir de réciter certains couplets de poésie, que les autres se souvinrent d'avoir vus dans un ouvrage de sa façon.

Sommes-nous, dit-il, en Provence ?
Quel amas d'arbres toujours verts
Triomphe ici de l'inclémence
Des aquilons et des hivers !

Jasmins dont un air doux s'exhale,
Fleurs que les vents n'ont pu ternir,
Aminte en blancheur vous égale ;
Et vous m'en faites souvenir.

Orangers, arbres que j'adore,
Que vos parfums me semblent doux !
Est-il dans l'empire de Flore
Rien d'agréable comme vous ?

Vos fruits aux écorces solides
Sont un véritable trésor ;
Et le jardin des Hespérides
N'avait point d'autres pommes d'or.

Lorsque votre automne s'avance
On voit encor votre printemps :
L'espoir avec la jouissance

Logent chez vous en même temps.

Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je respire.
Toujours un aimable zéphyre
Autour de vous se va jouant.
Vous êtes nains : mais tel arbre géant,
Qui déclare au soleil la guerre,
Ne vous vaut pas,
Bien qu'il couvre un arpent de terre
Avec ses bras.

La nécessité de manger fit sortir nos gens de ce lieu si délicieux. Tout leur dîner se passa à s'entretenir des choses qu'ils avaient vues, et à parler du monarque pour qui on a assemblé tant de beaux objets. Après avoir loué ses principales vertus, les lumières de son esprit, ses qualités héroïques, la science de commander ; après, dis-je, l'avoir loué fort longtemps, ils revinrent à leur premier entretien, et dirent que Jupiter seul peut continuellement s'appliquer à la conduite de l'univers. Les hommes ont besoin de quelque relâche : Alexandre faisait la débauche ; Auguste jouait ; Scipion et Laelius s'amusaient souvent à jeter des pierres plates sur l'eau ; notre monarque se divertit à faire bâtir des palais, cela est digne d'un roi. Il y a même une utilité générale ; car par ce moyen les sujets peuvent prendre part aux plaisirs du prince, et voir avec admiration ce qui n'est pas fait pour eux. Tant de beaux jardins et de somptueux édifices sont la gloire de leur pays. Et que ne disent point les étrangers ! que ne dira point la postérité quand elle verra ces chefs-d'oeuvre de tous les arts !

Les réflexions de nos quatre amis finirent avec leur repas. Ils retournèrent au château, virent les dedans, que je ne décrirai point, ce serait une oeuvre infinie. Entre autres beautés ils s'arrêtèrent longtemps à considérer le lit, la tapisserie et les sièges dont on a meublé la chambre et le cabinet du roi. C'est un tissu de la Chine plein de figures qui contiennent toute la religion de ce pays-là. Faute de brachmane, nos quatre amis n'y

comprirent rien.

Du château ils passèrent dans les jardins, et prièrent celui qui les conduisait de les laisser dans la grotte jusqu'à ce que la chaleur fût adoucie : ils avaient fait apporter des sièges ; leur billet venait de si bonne part qu'on leur accorda ce qu'ils demandaient ; même afin de rendre le lieu plus frais, on en fit jouer les eaux. La face de cette grotte est composée en dehors de trois arcades qui font autant de portes grillées. Au milieu d'une des arcades est un soleil, de qui les rayons servent de barreaux aux portes. Il ne s'est jamais rien inventé de si à propos ni de si plein d'art. Au-dessus sont trois bas-reliefs.

Dans l'un, le dieu du jour achevé sa carrière.
Le sculpteur a marqué ces longs traits de lumière,
Ces rayons dont l'éclat dans les airs s'épanchant
Peint d'un si riche émail les portes du couchant.
On voit aux deux côtés le peuple d'Amathonte
Préparer le chemin sur des dauphins qu'il monte.
Chaque Amour à l'envi semble se réjouir
De l'approche du dieu dont Thétis va jouir.
Des troupes de zéphyrs dans les airs se promènent ;
Les Tritons empressés sur les flots vont et viennent.
Le dedans de la grotte est tel que les regards
Incertains de leur choix courent de toutes parts.
Tant d'ornements divers, tous capables de plaire,
Font accorder le prix tantôt au statuaire,
Et tantôt à celui dont l'art industrieux
Des trésors d'Amphitrite a revêtu ces lieux.
La voûte et le pavé sont d'un rare assemblage ;
Ces cailloux que la mer pousse sur son rivage,
Ou qu'enferme en son sein le terrestre clément,
Différents en couleur font maint compartiment.
Au haut de six piliers d'une égale structure,
Six masques de rocaille, à grotesque figure,
Songes de l'art, démons bizarrement forgés,
Au-dessus d'une niche en face sont rangés.

De mille raretés la niche est toute pleine.
Un Triton d'un côté, de l'autre une Sirène,
Ont chacun une conque en leurs mains de rocher.
Leur souffle pousse un jet qui va loin s'épancher.
Au haut de chaque niche un bassin répand l'onde :
Le masque la vomit de sa gorge profonde.
Elle retombe en nappe, et compose un tissu
Qu'un autre bassin rend sitôt qu'il l'a reçu.
Le bruit, l'éclat de l'eau, sa blancheur transparente,
D'un voile de crystal alors peu différente,
Font goûter un plaisir de cent plaisirs mêlé.
Quand l'eau cesse, et qu'on voit son crystal écoulé,
La nacre et le corail en réparent l'absence :
Morceaux pétrifiés, coquillage, croissance,
Caprices infinis du hasard et des eaux,
Reparaissent aux yeux plus brillants et plus beaux.
Dans le fond de la grotte une arcade est remplie
De marbres à qui l'art a donné de la vie.
Le dieu de ces rochers, sur une urne penché,
Goûte un morne repos, en son antre couché.
L'urne verse un torrent ; tout l'antre s'en abreuve.
L'eau retombe en glakis, et fait un large fleuve.
J'ai pu jusqu'à présent exprimer quelques traits
De ceux que l'on admire en ce moite palais ;
Le reste est au-dessus de mon faible génie.
Toi qui lui peux donner une force infinie,
Dieu des vers et du jour, Phébus, inspire-moi :
Aussi bien désormais faut-il parler de toi.
Quand le Soleil est las, et qu'il a fait sa tâche,
Il descend chez Thétis, et prend quelque relâche.
C'est ainsi que Louis s'en va se délasser
D'un soin que tous les jours il faut recommencer.
Si j'étais plus savant en l'art de bien écrire,
Je peindrais ce monarque étendant son empire :
Il lancerait la foudre ; on verrait à ses pieds
Des peuples abattus, d'autres humiliés.
Je laisse ces sujets aux maîtres du Parnasse :

Et pendant que Louis, peint en dieu de la Thrace,
Fera bruire en leurs vers tout le sacré vallon,
Je le célébrerai sous le nom d'Apollon.
Ce dieu, se reposant sous ces voûtes humides,
Est assis au milieu d'un chœur de Néréides.
Toutes sont des Vénus de qui l'air gracieux
N'entre point dans son coeur, et s'arrête à ses yeux.
Il n'aime que Thétis, et Thétis les surpasse.
Chacune en le servant fait office de Grâce.
Doris verse de l'eau sur la main qu'il lui tend.
Chloé dans un bassin reçoit l'eau qu'il répand.
A lui laver les pieds Mécécène s'applique.
Delphire entre ses bras tient un vase à l'antique.
Climène auprès du dieu pousse en vain des soupirs :
Hélas ! c'est un tribut qu'elle envoie aux zéphyr.
Elle rougit parfois, parfois baisse la vue ;
Rougit, autant que peut rougir une statue :
Ce sont des mouvements qu'au défaut du sculpteur
Je veux faire passer dans l'esprit du lecteur.
Parmi tant de Beautés, Apollon est sans flamme.
Celle qu'il s'en va voir seule occupe son âme.
Il songe au doux moment où libre et sans témoins
Il reverra l'objet qui dissipe ses soins.
Oh ! qui pourrait décrire en langue du Parnasse
La majesté du dieu, son port si plein de grâce,
Cet air que l'on n'a point chez nous autres mortels,
Et pour qui l'âge d'or inventa les autels !
Les coursiers de Phébus, aux flambantes narines,
Respirent l'ambrosie en des grottes voisines ;
Les Tritons en ont soin : l'ouvrage est si parfait
Qu'ils semblent panteler du chemin qu'ils ont fait.
Aux deux bouts de la grotte et dans deux enfonçures
Le sculpteur a placé deux charmantes figures.
L'une est le jeune Acis, aussi beau que le jour :
Les accords de sa flûte inspirent de l'amour.
Debout contre, le roc, une jambe croisée,
Il semble par ses sons attirer Galatée ;

Par ses sons, et peut-être aussi par sa beauté.
Le long de ces lambris un doux charme est porté.
Les oiseaux, envieux d'une telle harmonie,
Epuisent ce qu'ils ont et d'art et de génie.
Philomèle à son tour veut s'entendre louer,
Et chante par ressorts que l'onde fait jouer.
Echo même répond, Echo toujours hôtesse
D'une voûte ou d'un roc témoin de sa tristesse.
L'onde tient sa partie. Il se forme un concert
Où Philomèle, l'eau, la flûte, enfin tout sert.
Deux lustres de rocher de ces voûtes descendent.
En liquide crystal leurs branches se répandent :
L'onde sert de flambeaux ; usage tout nouveau.
L'art en mille façons a su prodiguer l'eau.
D'une table de jaspe un jet part en fusée ;
Puis en perles retombe, en vapeur, en rosée.
L'effort impétueux dont il va s'élançant
Fait frapper le lambris au crystal jaillissant :
Telle et moins violente est la balle enflammée.
L'onde malgré son poids dans le plomb renfermée
Sort avec un fracas qui marque son dépit,
Et plaît aux écoutants plus il les étourdit.
Mille jets, dont la pluie à l'entour se partage,
Mouillent également l'imprudent et le sage.
Craindre ou ne craindre pas à chacun est égal :
Chacun se trouve en butte au liquide crystal.
Plus les jets sont confus, plus leur beauté se montre.
L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
Se rompt, se précipite à travers les rochers,
Et fait comme alambics distiller leurs planchers.
Niches, enfoncements, rien ne sert de refuge.
Ma muse est impuissante à peindre ce déluge :
Quand d'une voix de fer je frapperais les deux,
Je ne pourrais nombrer les charmes de ces lieux.

Les quatre amis ne voulurent point être mouillés. Ils prièrent celui qui leur faisait voir la grotte de réserver ce plaisir pour le

bourgeois ou pour l'Allemand, et de les placer en quelque coin où ils fussent à couvert de l'eau. Ils furent traités comme ils souhaitaient.

Quand leur conducteur les eut quittés, ils s'assirent à l'entour de Polyphile, qui prit son cahier ; et ayant toussé pour se nettoyer la voix, il commença par ces vers :

Le dieu qu'on nomme Amour n'est pas exempt d'aimer ;
A son flambeau quelquefois il se brûle :
Et si ses traits ont eu la force d'entamer
Les coeurs de Pluton et d'Hercule,
Il n'est pas inconvenient
Qu'étant aveugle, étourdi, téméraire,
Il se blesse en les maniant ;
Je n'y vois rien qui ne se puisse faire :
Témoin Psyché, dont je vous veux conter
La gloire et les malheurs chantés par Apulée.
Cela vaut bien la peine d'écouter ;
L'aventure en est signalée.

Polyphile toussa encore une fois après cet exorde : puis, chacun s'étant préparé de nouveau pour lui donner plus d'attention, il commença ainsi son histoire:

La jalousie de Vénus

Lorsque les villes de la Grèce étaient encore soumises à des rois, il y en eut un qui, régnant avec beaucoup de bonheur, se vit non seulement aimé de son peuple, mais aussi recherché de tous ses voisins. C'était à qui gagnerait son amitié ; c'était à qui vivrait avec lui dans une parfaite correspondance ; et cela, parce qu'il avait trois filles à marier.

Toutes trois étaient plus considérables par leurs attraits que par les états de leur père. Les deux aînées eussent pu passer pour les plus belles filles du monde si elles n'eussent point eu de cadette : mais véritablement cette cadette leur nuisait fort. Elles n'avaient que ce défaut-là : défaut qui était grand, à n'en point mentir ; car Psyché, c'est ainsi que leur jeune soeur s'appelait, Psyché, dis-je, possédait tous les appas que l'imagination peut se figurer, et ceux où l'imagination même ne peut atteindre. Je ne m'amuserai point à chercher des comparaisons jusque dans les astres pour vous la représenter assez dignement : c'étoit quelque chose au-dessus de tout cela, et qui ne se saurait exprimer par les lis, les roses, l'ivoire ni le corail. Elle était telle enfin que le meilleur poète aurait de la peine à en faire une pareille.

En cet état il ne se faut pas étonner si la reine de Cythère en devint jalouse. Cette déesse appréhendait, et non sans raison, qu'il ne lui fallût renoncer à l'empire de la beauté, et que Psyché ne la détrônât : car, comme on est toujours amoureux de choses nouvelles, chacun courait à cette nouvelle Vénus. Cythérée se voyait réduite aux seules îles de son domaine : encore une bonne partie des Amours, anciens habitants de ces îles bienheureuses, la quittaient-ils pour se mettre au service de sa rivale. L'herbe croissait dans ses temples, qu'elle avait vus naguère si fréquentés : plus d'offrandes, plus de dévots, plus de

pèlerinages pour l'honorer. Enfin la chose passa si avant qu'elle en fit ses plaintes à son fils, et lui représenta que le désordre irait jusqu'à lui.

Mon fils, dit-elle en lui baisant les yeux,
La fille d'un mortel en veut à ma puissance ;
Elle a juré de me chasser des lieux
Où l'on me rend obéissance :
Et qui sait si son insolence
N'ira pas jusqu'au point de me vouloir ôter
Le rang que dans les cieux je pense mériter ?

Paphos n'est plus qu'un séjour importun :
Des Grâces et des Ris la troupe m'abandonne :
Tous les Amours, sans en excepter un,
S'en vont servir cette personne.
Si Psyché veut notre couronne,
Il faut la lui donner ; elle seule aussi bien
Fait en Grèce à présent votre office et le mien.

L'un de ces jours je lui vois pour époux
Le plus beau, le mieux fait de tout l'humain lignage.
Sans le tenir de vos traits ni de vous,
Sans vous en rendre aucun hommage.
Il naîtra de leur mariage
Un autre Cupidon, qui d'un de ses regards
Fera plus mille fois que vous avec vos dards.

Prenez-y garde ; il vous y faut songer :
Rendez-la malheureuse ; et que cette cadette
Malgré les siens épouse un étranger
Qui ne sache où trouver retraite,
Qui soit laid et qui la maltraite,
La fasse consumer en regrets superflus,
Tant que ni vous ni moi nous ne la craignons plus.

Ces extrémités où s'emporta la déesse marquent

merveilleusement bien le naturel et l'esprit des femmes ; rarement se pardonnent-elles l'avantage de la beauté : et je dirai en passant que l'offense la plus irrémissible parmi ce sexe, c'est quand l'une d'elles en défait une autre en pleine assemblée ; cela se venge ordinairement comme les assassinats et les trahisons.

Pour revenir à Vénus, son fils lui promet qu'il la vengerait. Sur cette assurance elle s'en alla à Cythère en équipage de triomphante. Au lieu de passer par les airs, et de se servir de son char et de ses pigeons, elle entra dans une conque de nacre attelée de deux dauphins. La cour de Neptune l'accompagna. Ceci est proprement matière de poésie : il ne siérait guère bien à la prose de décrire une cavalcade de dieux marins : d'ailleurs je ne pense pas qu'on pût exprimer avec le langage ordinaire ce que la déesse parut alors.

C'est pourquoi nous dirons en langage rimé
Que l'empire flottant en demeura charmé.
Cent Tritons la suivant jusqu'au port de Cythère
Par leurs divers emplois s'efforcent de lui plaire.
L'un nage à l'entour d'elle ; et l'autre au fond des eaux
Lui cherche du corail et des trésors nouveaux :
L'un lui tient un miroir fait de crystal de roche ;
Aux rayons du soleil l'autre en défend l'approche.
Palémon qui la guide évite les rochers :
Glauque de son cornet fait retentir les mers :
Thétis lui fait ouïr un concert de Sirènes :
Tous les Vents attentifs retiennent leurs haleines :
Le seul Zéphyre est libre, et d'un souffle amoureux
Il caresse Vénus, se joue à ses cheveux ;
Contre ses vêtements par fois il se courrouce.
L'onde pour la toucher à longs flots s'entrepousse ;
Et d'une égale, ardeur chaque flot à son tour
S'en vient baiser les pieds de la mère d'Amour.

Cela devait être beau, dit Gélaste ; mais j'aimerais mieux avoir

vu votre déesse au milieu d'un bois, habillée comme elle était quand elle plaida sa cause devant un berger. Chacun sourit de ce qu'avait dit Gélaste ; puis Polyphile continua en ces termes:

Le palais merveilleux

A peine Vénus eut fait un mois de séjour à Cythère, qu'elle sut que les soeurs de son ennemie étaient mariées ; que leurs maris, qui étaient deux rois leurs voisins, les traitaient avec beaucoup de douceur et de témoignages d'affection ; enfin qu'elles avaient sujet de se croire heureuses. Quant à leur cadette, il ne lui était resté pas un seul amant, elle qui en avait eu une telle foule que l'on en savait à peine le nombre. Ils s'étaient retirés comme par miracle ; soit que ce fût le vouloir des dieux, soit par une vengeance particulière de Cupidon. On avait encore de la vénération, du respect, de l'admiration pour elle, si vous voulez ; mais on n'avait plus de ce qu'on appelle amour : cependant c'est la véritable pierre de touche à quoi l'on juge ordinairement des charmes de ce beau sexe.

Cette solitude de soupirants près d'une personne du mérite de Psyché fut regardée comme un prodige, et fit craindre aux peuples de la Grèce qu'il ne leur arrivât quelque chose de fort sinistre. En effet il y avait de quoi s'étonner : de tout temps l'empire de Cupidon aussi bien que celui des flots a été sujet à des changements ; mais jamais il n'en était arrivé de semblable, au moins n'y en avait-il point d'exemples dans ces pays. Si Psyché n'eût été que belle, on ne l'eût pas trouvé si étrange ; mais, comme j'ai dit, outre la beauté qu'elle possédait en un souverain degré de perfection, il ne lui manquait aucune des grâces nécessaires pour se faire aimer : on lui voyait un million d'amours, et pas un amant.

Après que chacun eut bien raisonné sur ce miracle, Vénus déclara qu'elle en était cause ; qu'elle s'était ainsi vengée par le moyen de son fils ; que les parents de Psyché n'avaient qu'à se préparer à d'autres malheurs, parce que son indignation durerait autant que la vie, ou du moins autant que la beauté de

leur fille ; qu'ils auraient beau s'humilier devant ses autels, et que les sacrifices qu'ils lui feraient seraient inutiles, à moins que de lui sacrifier Psyché même.

C'est ce qu'on n'était pas résolu de faire : loin de cela, quelques personnes dirent à la belle que la jalousie de Vénus lui était un témoignage bien glorieux, et que ce n'était pas être trop malheureuse que de donner de l'envie à une déesse, et à une déesse telle que celle-là.

Psyché eût voulu que ces fleurettes lui eussent été dites par un amant. Bien que sa fierté l'empêchât de témoigner aucun déplaisir, elle ne laissait pas de verser des pleurs en secret.

Qu'ai-je fait au fils de Vénus ? disait-elle souvent en soi-même ; et que lui ont fait mes soeurs, qui sont si contentes ? Elles ont eu des amants de reste ; moi qui croyais être la plus aimable, je n'en ai plus. De quoi me sert ma beauté ? Les dieux en me la donnant ne m'ont pas fait un si grand présent que l'on s'imagine : je leur en rends la meilleure part ; qu'ils me laissent au moins un amant : il n'y a fille si misérable qui n'en ait un : la seule Psyché ne saurait rendre personne heureux ; les coeurs que le hasard lui a donnés, son peu de mérite les lui fait perdre. Comment me puis-je montrer après cet affront ? Va, Psyché, va te cacher au fond de quelque désert ; les dieux ne t'ont point faite pour être vue, puisqu'ils ne t'ont pas faite pour être aimée.

Tandis qu'elle se plaignait ainsi, ses parents ne s'affligeaient pas moins de leur part ; et ne pouvant se résoudre à la laisser sans mari, ils furent contraints de recourir à l'oracle. Voici la réponse qui leur fut faite, avec la glose que les prêtres y ajoutèrent.

L'époux que les Destins gardent à votre fille
Est un monstre cruel qui déchire les coeurs,
Qui trouble maint état, détruit mainte famille,
Se nourrit de soupirs, se baigne dans les pleurs.
A l'univers entier il déclare la guerre,

Courant de bout en bout un flambeau dans la main :
On le craint dans les cieux, on le craint sur la terre,
Le Styx n'a pu borner son pouvoir souverain.
C'est un empoisonneur, c'est un incendiaire,
Un tyran qui de fers charge jeunes et vieux.
Qu'on lui livre Psyché : qu'elle tâche à lui plaire :
Tel est l'arrêt du Sort, de l'Amour, et des Dieux.
Menez-la sur un roc, au haut d'une montagne,
En des lieux où l'attend le monstre son époux.
Qu'une pompe funèbre en ces lieux l'accompagne,
Car elle doit mourir pour ses soeurs et pour vous.

Je laisse à juger l'étonnement et l'affliction que cette réponse causa. Livrer Psyché aux désirs d'un monstre ! y avait-il de la justice à cela ? Aussi les parents de la Belle doutèrent longtemps s'ils obéiraient. D'ailleurs le lieu où il la fallait conduire n'avait point été spécifié par l'oracle. De quel mont les dieux voulaient-ils parler ? Etait-il voisin de la Grèce ou de la Scythie ? Etait-il situé sous l'Ourse ou dans les climats brûlants de l'Afrique ? car on dit que dans cette terre il y a de toutes sortes de monstres. Le moyen de se résoudre à laisser une beauté délicate sur un rocher, entre des montagnes et des précipices, à la merci de tout ce qu'il y a de plus épouvantable dans la nature ? Enfin comment rencontrer cet endroit fatal ?

C'est ainsi que les bonnes gens cherchaient des raisons pour garder leur fille : mais elle-même leur représenta la nécessité de suivre l'oracle.

Je dois mourir, dit-elle à son père ; et il n'est pas juste qu'une simple mortelle comme je suis entre en parallèle avec la mère de Cupidon. Que gagneriez-vous à lui résister ? Votre désobéissance nous attirerait une peine encore plus grande. Quelle que puisse être mon aventure, j'aurai lieu de me consoler quand je ne vous serai plus un sujet de larmes. Défaites-vous de cette Psyché sans qui votre vieillesse serait heureuse : souffrez que le ciel punisse une ingrate pour qui vous n'avez eu que trop

de tendresse, et qui vous récompense si mal des inquiétudes et des soins que son enfance vous a donnés.

Tandis que Psyché parlait à son père de cette sorte, le vieillard la regardait en pleurant, et ne lui répondait que par des soupirs. Mais ce n'était rien en comparaison du désespoir où était la mère. Quelquefois elle courait par les temples tout échevelée : d'autres fois elle s'emportait en blasphèmes contre Vénus ; puis, tenant sa fille embrassée, protestait de mourir plutôt que de souffrir qu'on la lui ôtât pour l'abandonner à un monstre. Il fallut pourtant obéir.

En ce temps-là les oracles étaient maîtres de toutes choses ; on courait au devant de son malheur propre, de crainte qu'ils ne fussent trouvés menteurs : tant la superstition avait de pouvoir sur les premiers hommes ! La difficulté n'était donc plus que de savoir sur quelle montagne il fallait conduire Psyché.

L'infortunée fille éclaircit encore ce doute. Qu'on me mette, dit-elle, sur un chariot sans cocher ni guide, et qu'on laisse aller les chevaux à leur fantaisie ; le sort les guidera infailliblement au lieu ordonné.

Je ne veux pas dire que cette Belle, trouvant à tout des expédients, fût de l'humeur de beaucoup de filles, qui aiment mieux avoir un méchant mari que de n'en point avoir du tout. Il y a de l'apparence que le désespoir plutôt qu'autre chose lui faisait chercher ces facilités.

Quoi que ce soit, on se résout à partir. On fait dresser un appareil de pompe funèbre pour satisfaire à chaque point de l'oracle. On part enfin ; et Psyché se met en chemin sous la conduite de ses parents. La voilà sur un char d'ébène, une urne auprès d'elle, la tête penchée sur sa mère ; son père marchant à côté du char, et faisant autant de soupirs qu'il faisait de pas ; force gens à la suite vêtus de deuil ; force ministres de funérailles ; force sacrificateurs portant de longs vases et de

longs cornets dont ils entonnaient des sons fort lugubres. Les peuples voisins, étonnés de la nouveauté d'un tel appareil, ne savaient que conjecturer. Ceux chez qui le convoi passait l'accompagnaient par honneur jusqu'aux limites de leur territoire, chantant des hymnes à la louange de Psyché leur jeune déesse, et jonchant de roses tout le chemin, bien que les maîtres de cérémonies leur criassent que c'était offenser Vénus : mais quoi ! les bonnes gens ne pouvaient retenir leur zèle.

Après une traite de plusieurs jours, lorsque l'on commençait à douter de la vérité de l'oracle, on fut étonné qu'en côtoyant une montagne fort élevée, les chevaux, bien qu'ils fussent frais et nouveaux repus, s'arrêtèrent court, et quoi qu'on pût faire, ils ne voulurent point passer outre. Ce fut là que se renouvelèrent les cris ; car on jugea bien que c'était le mont qu'entendait l'oracle. Psyché descendit du char, et s'étant mise entre l'un et l'autre de ses parents, suivie de la troupe, elle passa dans un bois assez agréable, mais qui n'était pas de longue étendue. A peine eurent-ils fait quelque mille pas, toujours en montant, qu'ils se trouvèrent entre des rochers habités par des dragons de toutes espèces. A ces hôtes près, le lieu se pouvait bien dire une solitude, et la plus effroyable qu'on pût trouver. Pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, point d'autre couvert que ces rocs, dont quelques uns avaient des pointes qui avançaient en forme de voûte, et qui, ne tenant presque à rien, faisaient appréhender à nos voyageurs qu'elles ne tombassent sur eux : d'autres se trouvaient creusés en beaucoup d'endroits par la chute des torrents ; ceux-ci servaient de retraite aux hydres, animal fort familier en cette contrée.

Chacun demeura si surpris d'horreur, que, sans la nécessité d'obéir au Sort, on s'en fût retourné tout court. Il fallut donc gagner le sommet malgré qu'on en eût. Plus on allait en avant, plus le chemin était escarpé. Enfin, après beaucoup de détours, on se trouva au pied d'un rocher d'énorme grandeur, lequel était au faîte de la montagne, et où l'on jugea qu'il fallait laisser

l'infortunée fille.

De représenter à quel point l'affliction se trouva montée, c'est ce qui surpasse mes forces :

L'éloquence elle-même, impuissante à le dire,
Confesse que ceci n'est point de son empire.
C'est au silence seul d'exprimer les adieux
Des parents de la Belle au partir de ces lieux.
Je ne décrirai point, ni leur douleur amère,
Ni les pleurs de Psyché, ni les cris de sa mère,
Qui, du fond des rochers renvoyés dans les airs,
Firent de bout en bout retentir ces déserts.
Elle plaint de son sang la cruelle aventure.
Implore le soleil, les astres, la nature.
Croit fléchir par ses cris les auteurs du destin.
Il lui faut arracher sa fille de son sein :
Après mille sanglots enfin on les sépare.
Le Soleil, las de voir ce spectacle barbare,
Précipite sa course, et, passant sous les eaux,
Va porter la clarté chez des peuples nouveaux :
L'horreur de ces déserts s'accroît par son absence.
La Nuit vient sur un char conduit par le silence :
Il amène avec lui la crainte en l'univers.

La part qu'en eut Psyché ne fut pas des moindres. Représentez-vous une fille qu'on a laissée seule en des déserts effroyables, et pendant la nuit. Il n'y a point de conte d'apparition et d'esprits qui ne lui revienne dans la mémoire. A peine ose-t-elle ouvrir la bouche afin de se plaindre.

En cet état, et mourant presque d'appréhension, elle se sentit enlever dans l'air. D'abord elle se tint pour perdue, et crut qu'un démon l'allait emporter en des lieux d'où jamais on ne la verrait revenir. Cependant c'était le Zéphyre, qui incontinent la tira de peine, et lui dit l'ordre qu'il avait de l'enlever de la sorte et de la mener à cet époux dont parlait l'oracle, et au service duquel il

était. Psyché se laissa flatter à ce que lui dit le Zéphyre ; car c'est un dieu des plus agréables. Ce ministre aussi fidèle que diligent des volontés de son maître la porta au haut du rocher. Après qu'il lui eut fait traverser les airs avec un plaisir qu'elle aurait mieux goûté dans un autre temps, elle se trouva dans la cour d'un palais superbe. Notre héroïne, qui commençait à s'accoutumer aux aventures extraordinaires, eut bien l'assurance de contempler ce palais à la clarté des flambeaux qui l'environnaient ; toutes les fenêtres en étaient bordées : le firmament, qui est la demeure des dieux, ne parut jamais si bien éclairé.

Tandis que Psyché considérait ces merveilles, une troupe de Nymphes la vint recevoir jusque par-delà le perron ; et après une inclination très profonde, la plus apparente lui fit une espèce de compliment, à quoi la Belle ne s'était nullement attendue. Elle s'en tira pourtant assez bien. La première chose fut de s'enquérir du nom de celui à qui appartenaient des lieux si charmants, et il est à croire qu'elle demanda de le voir. On ne lui répondit là-dessus que confusément : puis ces Nymphes la conduisirent en un vestibule d'où l'on pouvait découvrir, d'un côté, les cours, et de l'autre côté, les jardins. Psyché le trouva proportionné à la richesse de l'édifice. De ce vestibule on la fit passer en des salles que la magnificence elle-même avait pris la peine d'orner, et dont la dernière enchérissait toujours sur la précédente. Enfin cette Belle entra dans un cabinet où on lui avait préparé un bain. Aussitôt ces Nymphes se mirent en devoir de la déshabiller et de la servir. Elle fit d'abord quelque résistance, et puis leur abandonna toute sa personne. Au sortir du bain on la revêtit d'habits nuptiaux : je laisse à penser quels ils pouvaient être, et si l'on y avait épargné les diamants et les pierreries : il est vrai que c'était ouvrage de Fée, lequel d'ordinaire ne coûte rien. Ce ne fut pas une petite joie pour Psyché de se voir si brave, et de se regarder dans les miroirs dont le cabinet était plein.

Cependant on avait mis le couvert dans la salle la plus

prochaine. Il y fut servi de l'ambrosie en toutes les sortes : Quant au nectar, les Amours en furent les échantons. Psyché mangea peu. Après le repas, une musique de luths et de voix se fit entendre à l'un des coins du plafond, sans qu'on vît ni chantres ni instruments ; musique aussi douce et aussi charmante que si Orphée et Amphion en eussent été les conducteurs. Parmi les airs qui furent chantés, il y en eut un qui plut particulièrement à Psyché. Je vais vous en dire les paroles, que j'ai mises en notre langue au mieux que j'ai pu.

Tout l'univers obéit à l'Amour ;
Belle Psyché, soumettez-lui votre âme.
Les autres Dieux à ce Dieu font la cour,
Et leur pouvoir est moins doux que sa flamme.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Aimez, aimez ; tout le reste n'est rien.

Sans cet amour, tant d'objets ravissants,
Lambris dorés, bois, jardins et fontaines,
N'ont point d'appas qui ne soient languissants,
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Aimez, aimez ; tout le reste n'est rien.

Dès que la musique eut cessé, on dit à Psyché qu'il était temps de se reposer. Il lui prit alors une petite inquiétude accompagnée de crainte, et telle que les filles l'ont d'ordinaire le jour de leurs noces sans savoir pourquoi. La Belle fit toutefois ce que l'on voulut. On la met au lit, et on se retire. Un moment après, celui qui en devait être le possesseur arriva et s'approcha d'elle. On n'a jamais su ce qu'ils se dirent, ni même d'autres circonstances bien plus importantes que celle-là : seulement a-t-on remarqué que le lendemain les Nymphes riaient entre elles, et que Psyché rougissait en les voyant rire. La Belle ne s'en mit pas fort en peine, et n'en parut pas plus triste qu'à l'ordinaire.

Pour revenir à la première nuit de ses noces, la seule chose qui

l'embarrassait était que son mari l'avait quittée avant qu'il fût jour, et lui avait dit que, pour beaucoup de raisons, il ne voulait pas être connu d'elle, et qu'il la pria de renoncer à la curiosité de le voir. Ce fut ce qui lui en donna davantage. Quelles peuvent être ces raisons ? disait en soi-même la jeune épouse ; et pourquoi se cache-t-il avec tant de soin ? Assurément l'oracle nous a dit vrai quand il nous l'a peint comme quelque chose de fort terrible : si est-ce qu'au toucher et au son de voix il ne m'a semblé nullement que ce fût un monstre. Toutefois les dieux ne sont pas menteurs ; il faut que mon mari ait quelque défaut remarquable : si cela était, je serais bien malheureuse ! Ces réflexions tempérèrent pour quelques moments la joie de Psyché. Enfin elle trouva à propos de n'y plus penser, et de ne point corrompre elle-même les douceurs de son mariage.

Dès que son époux l'eut quittée, elle tira les rideaux : à peine le jour commençait à poindre. En l'attendant, notre héroïne se mit à rêver à ses aventures, particulièrement à celles de cette nuit. Ce n'étaient pas véritablement les plus étranges qu'elle eût courues ; mais elle en revenait toujours à ce mari qui ne voulait point être vu. Psyché s'enfonça si avant en ses rêveries, qu'elle en oublia ses ennuis passés, les frayeurs du jour précédent, les adieux de ses parents, et ses parents mêmes ; et là-dessus elle s'endormit. Aussitôt le songe lui représente son mari sous la forme d'un jeune homme de quinze à seize ans, beau comme l'Amour, et qui avait toute l'apparence d'un dieu. Transportée de joie, la Belle l'embrasse ; il veut s'échapper, elle crie : mais personne n'accourt au bruit. Qui que vous soyez, dit-elle, et vous ne sauriez être qu'un dieu, je vous tiens, ô charmant époux, et je vous verrai tant qu'il me plaira. L'émotion l'ayant éveillée, il ne lui demeura que le souvenir d'une illusion agréable ; et au lieu d'un jeune mari la pauvre Psyché ne voyant en cette chambre que des dorures, ce qui n'était pas ce qu'elle cherchait, ses inquiétudes recommencèrent. Le sommeil eut encore une fois pitié d'elle ; il la replongea dans les charmes de ses pavots : et la Belle acheva ainsi la première nuit de ses noces.

Comme il était déjà tard, les Nymphes entrèrent, et la trouvèrent encore tout endormie. Pas une ne lui en demanda la raison, ni comment elle avait passé la nuit, mais bien si elle se voulait lever, et de quelle façon il lui plaisait qu'on l'habillât. En disant cela on lui montre cent sortes d'habits, la plupart très riches. Elle choisit le plus simple, se lève, se fait habiller avec précipitation, et témoigne aux Nymphes une impatience de voir les raretés de ce beau séjour. On la mène donc en toutes les chambres : il n'y a point de cabinet ni d'arrière-cabinet qu'elle ne visite, et où elle ne trouve un nouveau sujet d'admiration. De là elle passe sur les balcons, et de ces balcons les Nymphes lui font remarquer l'architecture de l'édifice, autant qu'une fille est capable de la concevoir. Elle se souvient qu'elle n'a pas assez regardé de certaines tapisseries : elle rentre donc comme une jeune personne qui voudrait tout voir à la fois, et qui ne sait à quoi s'attacher. Les Nymphes avaient assez de peine à la suivre, l'avidité de ses yeux la faisant courir sans cesse de chambre en chambre, et considérer à la hâte les merveilles de ce palais, où, par un enchantement prophétique, ce qui n'était pas encore et ce qui ne devait jamais être se rencontrait.

On fit ses murs d'un marbre aussi blanc que l'albâtre :
Les dedans sont ornés d'un porphyre luisant.
Ces ordres dont les Grecs nous ont fait un présent,
Le dorique sans fard, l'élégant ionique,
Et le corinthien superbe et magnifique,
L'un sur l'autre placés, élèvent jusqu'aux cieux
Ce pompeux édifice où tout charme les yeux.
Pour servir d'ornement à ses divers étages,
L'architecte y posa les vivantes images
De ces objets divins, Cléopâtres, Phrynés,
Par qui sont les héros en triomphe menés.
Ces fameuses beautés dont la Grèce se vante,
Celles que le Parnasse en ses fables nous chante,
Ou de qui nos romans font de si beaux portraits,
A l'envi sur le marbre étalaient leurs attraits.

L'enchanteresse Armide, héroïne du Tasse,
A côté d'Angélique avait trouvé sa place.
On y voyait surtout Hélène au coeur léger,
Qui causa tant de maux pour un prince berger.
Psyché dans le milieu voit aussi sa statue,
De ces reines des coeurs pour reine reconnue.
La Belle à cet aspect s'applaudit en secret,
Et n'en peut détacher ses beaux yeux qu'à regret.
Mais on lui montre encor d'autres marques de gloire
Là ses traits sont de marbre, ailleurs ils sont d'ivoire
Les disciples d'Arachné, à l'envi des pinceaux,
En ont aussi formé de différents tableaux :
Dans l'un on voit les Ris divertir cette Belle ;
Dans l'autre les Amours dansent à l'entour d'elle ;
Et sur cette autre toile Euphrosine et ses soeurs
Ornent ses blonds cheveux de guirlandes de fleurs.
Enfin, soit aux couleurs, ou bien dans la sculpture.
Psyché dans mille endroits rencontre sa figure ;
Sans parler des miroirs et du crystal des eaux,
Que ses traits imprimés font paraître plus beaux.

Les endroits où la Belle s'arrêta le plus ce furent les galeries. Là les raretés, les tableaux, les bustes, non de la main des Apelles et des Phidias, mais de la main même des Fées, qui ont été les maîtresses de ces grands hommes, composaient un amas d'objets qui éblouissait la vue, et qui ne laissait pas de lui plaire, de la charmer, de lui causer des ravissements, des extases ; en sorte que Psyché, passant d'une extrémité en une autre, demeura longtemps immobile, et parut la plus belle statue de ces lieux.

Des galeries elle repasse encore dans les chambres, afin d'en considérer les richesses, les précieux meubles, les tapisseries de toutes les sortes, et d'autres ouvrages conduits par la fille de Jupiter. Surtout on voyait une grande variété dans ces choses et dans l'ordonnance de chaque chambre : colonnes de porphyre aux alcôves, (ne vous étonnez pas de ce mot d'alcôve ; c'est

une invention moderne, je vous l'avoue, mais ne pouvait-elle pas être dès lors en l'esprit des Fées ? et ne serait-ce point de quelque description de ce palais que les Espagnols, les Arabes, si vous voulez, l'auraient prise?) les chapiteaux de ces colonnes étaient d'airain de Corinthe pour la plupart. Ajoutez à cela les balustres d'or. Quant aux lits, ou c'était broderie de perles, ou c'était un travail si beau que l'étoffe n'en devait pas être considérée. Je n'oublierai pas, comme on peut penser, les cabinets et les tables de pierreries ; vases singuliers et par leur matière et par l'artifice de leur gravure ; enfin de quoi surpasser en prix l'univers entier. Si j'entreprenais de décrire seulement la quatrième partie de ces merveilles, je me rendrais sans doute importun ; car à la fin on s'ennuie de tout, et des belles choses comme du reste.

Je me contenterai donc de parler d'une tapisserie relevée d'or, laquelle on fit remarquer principalement à Psyché, non tant pour l'ouvrage, quoiqu'il fût rare, que pour le sujet. La tenture étoit composée de six pièces.

Dans la première on voyait un chaos,
Masse confuse, et de qui l'assemblage
Faisait lutter contre l'orgueil des flots
Des tourbillons d'une flamme volage.

Non loin de là, dans un même monceau,
L'air gémissait sous le poids de la terre :
Ainsi le feu, l'air, la terre, avec l'eau,
Entretenaient une cruelle guerre.

Que fait l'Amour ? volant de bout en bout,
Ce jeune enfant, sans beaucoup de mystère,
En badinant vous débrouille le tout
Mille fois mieux qu'un sage n'eût su faire.

Dans la seconde un Cyclope amoureux,
Pour plaire aux yeux d'une Nymphe jolie,

Se démêlait la barbe et les cheveux ;
Ce qu'il n'avait encor fait de sa vie.

Au sortir du bain on la revêtit d'habits nuptiaux
En se moquant la Nymphé s'enfuyait.
Amour l'atteint ; et l'on voyait la Belle
Qui, dans un bois, le Cyclope priait
Qu'il l'excusât d'avoir été rebelle.

Dans la troisième, Cupidon paraissait assis sur un char tiré par des tigres. Derrière ce char un petit Amour menait en laisse quatre grands dieux, Jupiter, Hercule, Mars, et Pluton ; tandis que d'autres enfants les chassaient, et les faisaient marcher à leur fantaisie. La quatrième et la cinquième représentaient en d'autres manières la puissance de Cupidon. Et dans la sixième ce dieu, quoiqu'il eût sujet d'être fier des dépouilles de l'univers, s'inclinait devant une personne de taille parfaitement belle, et qui témoignait à son air une très grande jeunesse. C'est tout ce qu'on en pouvait juger ; car on ne lui voyait point le visage, et elle avait alors la tête tournée, comme si elle eût voulu se débarrasser d'un nombre infini d'Amours qui l'environnaient. L'ouvrier avait peint le dieu dans un grand respect ; tandis que les Jeux et les Ris, qu'il avait amenés à sa suite, se moquaient de lui en cachette, et se faisaient signe du doigt que leur maître était attrapé. Les bordures de cette tapisserie étaient toutes pleines d'enfants qui se jouaient avec des massues, des foudres, et des tridents ; et l'on voyait en beaucoup d'endroits pendre pour trophées force bracelets et autres ornements de femmes.

Parmi cette diversité d'objets, rien ne plut tant à la Belle que de rencontrer partout son portrait, ou bien sa statue, ou quelque autre ouvrage de cette nature. Il semblait que ce palais fût un temple, et Psyché la déesse à qui il était consacré.

Mais de peur que le même objet se présentant si souvent à elle ne lui devînt ennuyeux, les Fées l'avaient diversifié, comme

vous savez que leur imagination est féconde. Dans une chambre elle était représentée en amazone ; dans une autre en Nymphé, en bergère, en chasseresse, en Grecque, en Persane, en mille façons différentes et si agréables, que cette Belle eut la curiosité de les éprouver, un jour l'une, un autre jour l'autre, plus par divertissement et par jeu que pour en tirer aucun avantage, sa beauté se soutenant assez d'elle-même. Cela se passait toujours avec beaucoup de satisfaction de sa part, force louanges de la part des Nymphes, un plaisir extrême de la part du monstre, c'est-à-dire de son époux, qui avait mille moyens de la contempler sans qu'il se montrât. Psyché se fit donc impératrice, simple bergère, ce qu'il lui plut. Ce ne fut pas sans que les Nymphes lui dissent qu'elle était belle en toutes sortes d'habits, et sans qu'elle-même se le dît aussi. Ah ! si mon mari me voyait parée de la sorte ! s'écriait-elle souvent étant seule. En ce moment-là son mari la voyait peut-être de quelque endroit d'où il ne pouvait être vu ; et outre le plaisir de la voir, il avait celui d'apprendre ses plus secrètes pensées, et de lui entendre faire un souhait où l'amour avait pour le moins autant de part que la bonne opinion de soi-même. Enfin il ne se passa presque point de jour que Psyché ne changeât d'ajustement.

Changer d'ajustement tous les jours ! s'écria Acante ; je ne voudrais point d'autre paradis pour nos dames. On avoua qu'il avait raison, et il n'y en eut pas un dans la compagnie qui ne souhaitât un pareil bonheur à quelque femme de sa connaissance. Cette réflexion étant faite, Polyphile reprit ainsi:

Tristesse des deux amants

Notre héroïne passa presque tout ce premier jour à voir le logis : sur le soir elle s'alla promener dans les cours et dans les jardins, d'où elle considéra quelque temps les diverses faces de l'édifice, sa majesté, ses enrichissements et ses grâces, la proportion, le bel ordre et la correspondance de ses parties. Je vous en ferais la description si j'étais plus savant dans l'architecture que je ne suis. A ce défaut, vous aurez recours au palais d'Apollidon, ou bien à celui d'Armide ; ce m'est tout un. Quant aux jardins, voyez ceux de Falerine ; ils vous pourront donner quelque idée des lieux que j'ai à décrire.

Assemblez, sans aller si loin,
Vaux, Liancourt, et leurs Naïades ;
Y joignant en cas de besoin
Ruel avecque ses cascades.
Cela fait, de tous les côtés
Placez en ces lieux enchantés
Force jets affrontant la nue.
Des canaux à perte de vue :
Bordez-les d'orangers, de myrtes, de jasmins,
Qui soient aussi géants que les nôtres sont nains
Entassez-en des pépinières ;
Plantez-en des forêts entières ;
Des forêts où chante en tout temps
Philomèle, honneur des bocages,
De qui le règne en nos ombrages
Naît et meurt avec le printemps.
Mêlez-y les sons éclatants
De tout ce que les bois ont d'agréables chantres.
Chassez de ces forêts les sinistres oiseaux :
Que les fleurs bordent leurs ruisseaux :
Que l'Amour habite leurs antres.

N'y laissez entrer toutefois
Aucune hôtesse de ces bois
Qu'avec un paisible Zéphyre,
Et jamais avec un Satyre.
Point de tels amants dans ces lieux ;
Psyché s'en tiendrait offensée ;
Ne les offrez point à ses yeux,
Et moins encore à sa pensée.
Qu'en ce canton délicieux
Flore et Pomone à qui mieux mieux
Fassent montre de leurs richesses ;
Et que ce couple de déesses
Y renouvelle ses présents
Quatre fois au moins tous les ans.
Que tout y naisse sans culture.
Toujours fraîcheur, toujours verdure,
Toujours l'haleine et les soupirs
D'une brigade de zéphyrs.

Psyché ne se promenoit au commencement que dans les jardins, n'osant se fier aux bois ; bien qu'on l'assurât qu'elle n'y rencontrerait que les Dryades, et pas un seul Faune. Avec le temps elle devint plus hardie.

Un jour que la beauté d'un ruisseau l'avait attirée, elle se laissa conduire insensiblement aux replis de l'onde. Après bien des tours elle parvint à sa source. C'était une grotte assez spacieuse, où, dans un bassin taillé par les seules mains de la nature, coulait le long d'un rocher une eau argentée, et qui par son bruit invitait à un doux sommeil.

Psyché ne se put tenir d'entrer dans la grotte. Comme elle en visitait les recoins, la clarté, qui allait toujours en diminuant, lui faillit enfin tout à coup. Il y avait certainement de quoi avoir peur ; mais elle n'en eut pas le loisir : une voix qui lui était familière l'assura d'abord ; c'était celle de son époux. Il s'approcha d'elle, la fit asseoir sur un siège couvert de mousse,

se mit à ses pieds, et après lui avoir baisé la main, il lui dit en soupirant : Faut-il que je doive à la beauté d'un ruisseau une si agréable rencontre ? pourquoi n'est-ce pas à l'amour ? Ah ! Psyché ! Psyché ! je vois bien que cette passion et vos jeunes ans n'ont encore guère de commerce ensemble. Si vous aimiez, vous chercheriez le silence et la solitude avec plus de soin que vous ne les évitez maintenant ; vous chercheriez les antres sauvages, et auriez bientôt appris que de tous les lieux où on sacrifie au dieu des amants, ceux qui lui plaisent le plus ce sont ceux où on peut lui sacrifier en secret : mais vous n'aimez point.

Que voulez-vous que j'aime ? répondit Psyché. — Un mari, dit-il, que vous vous figurerez à votre mode, et à qui vous donnerez telle sorte de beauté qu'il vous plaira.

— Oui : mais, repartit la Belle, je ne me rencontrerai peut-être pas avec la nature ; car il y a bien de la fantaisie en cela. J'ai oui dire que non seulement chaque nation avait son goût, mais chaque personne aussi. Une Amazone se proposerait un mari dont les grâces feraient trembler, un mari ressemblant à Mars : moi, je m'en proposerai un semblable à l'Amour. Une personne mélancolique ne manquerait pas de donner à ce mari un air sérieux : moi qui suis gaie, je lui en donnerai un enjoué. Enfin je croirai vous faire plaisir en vous attribuant une beauté délicate, et peut-être vous ferai-je tort.

— Quoi que c'en soit, dit le mari, vous n'avez pas attendu jusqu'à présent à vous forger une image de votre époux : je vous prie de me dire quelle elle est.

— Vous avez dans mon esprit, poursuivit la Belle, une mine aussi douce que trompeuse ; tous les traits fins ; l'oeil riant et fort éveillé ; de l'embonpoint et de la jeunesse, on ne saurait se tromper à ces deux points-là : mais je ne sais si vous êtes Ethiopien ou Grec ; et quand je me suis fait une idée de vous la plus belle qu'il m'est possible, votre qualité de monstre vient tout gâter. C'est pourquoi le plus court et le meilleur, selon mon

avis, c'est de permettre que je vous voie. Son mari lui serra la main, et lui dit avec beaucoup de douceur : C'est une chose qui ne se peut, pour des raisons que je ne saurais même vous dire.

— Je ne saurais donc vous aimer, reprit-elle assez brusquement. Elle en eut regret, d'autant plus qu'elle avait dit cela contre sa pensée. Mais quoi ! la faute était faite. En vain elle voulut la réparer par quelques caresses. Son mari avait le coeur si serré qu'il fut un temps assez long sans pouvoir parler. Il rompit à la fin son silence par un soupir, que Psyché n'eut pas plutôt entendu qu'elle y répondit, bien qu'avec quelque sorte de défiance. Les paroles de l'oracle lui revenaient en l'esprit. Le moyen de les accorder avec cette douceur passionnée que son époux lui faisait paraître ? Celui qui empoisonnait, qui brûlait, qui faisait ses jeux des tortures, soupirer pour un simple mot ! Cela semblait tout à fait étrange à notre héroïne : et à dire vrai tant de tendresse en un monstre était une chose assez nouvelle. Des soupirs il en vint aux pleurs, et des pleurs aux plaintes. Tout cela plut extrêmement à la Belle : mais comme il disait des choses trop pitoyables, elle ne put souffrir qu'il continuât, et lui mit premièrement la main sur la bouche, puis la bouche même ; et par un baiser, bien mieux qu'elle n'aurait fait avec toutes les paroles du monde, elle l'assura que, tout invisible et tout monstre qu'il voulait être, elle ne laissait pas de l'aimer. Ainsi se passa l'aventure de la grotte. Il leur en arriva beaucoup de pareilles.

Notre héroïne ne perdit pas la mémoire de ce que lui avait dit son époux. Ses rêveries la menaient souvent jusqu'aux lieux les plus écartés de ce beau séjour, et faisaient si bien que la nuit la surprenait devant qu'elle pût gagner le logis. Aussitôt son mari la venait trouver sur un char environné de ténèbres, et plaçant à côté de lui notre jeune épouse, ils se promenaient au bruit des fontaines. Je laisse à penser si les protestations, les serments, les entretiens pleins de passion, se renouvelaient, et de fois à autres aussi les baisers ; non point de mari à femme, il n'y a rien de plus insipide, mais de maîtresse à amant, et pour ainsi

dire de gens qui n'en seraient encore qu'à l'espérance.

Quelque chose manquait pourtant à la satisfaction de Psyché. Vous voyez bien que j'entends parler de la fantaisie de son mari, c'est-à-dire de cette opiniâtreté à demeurer invisible. Toute la postérité s'en est étonnée. Pourquoi une résolution si extravagante ? Il se peut trouver des personnes laides qui affectent de se montrer ; la rencontre n'en est pas rare : mais que ceux qui sont beaux se cachent, c'est un prodige dans la nature ; et peut-être n'y avait-il que cela de monstrueux en la personne de notre époux. Après en avoir cherché la raison, voici ce que j'ai trouvé dans un manuscrit qui est venu depuis peu à ma connaissance.

Nos amants s'entretenaient à leur ordinaire ; et la jeune épouse, qui ne songeait qu'aux moyens de voir son mari, ne perdait pas une seule occasion de lui en parler. De discours en autre ils vinrent aux merveilles de ce séjour. Après que la Belle eut fait une longue énumération des plaisirs qu'elle y rencontrait, disait-elle, de tous côtés, il se trouva qu'à son compte le principal point y manquait. Son mari ne voyait que trop où elle avait dessein d'en venir ; mais comme entre amants les contestations sont quelquefois bonnes à plus d'une chose, il voulut qu'elle s'expliquât, et lui demanda ce que ce pouvait être que ce point d'une si grande importance, vu qu'il avait donné ordre aux Fées que rien ne manquât.

— Je n'ai que faire des Fées pour cela, repartit la Belle. Voulez-vous me rendre tout à fait heureuse ? je vous en enseignerai un moyen bien court : il ne faut... Mais je vous l'ai dit tant de fois inutilement que je n'oserais plus vous le dire.

— Non, non, reprit le mari, n'appréhendez pas de m'être importune : je veux bien que vous me traitiez comme on fait les Dieux ; ils prennent plaisir à se faire demander cent fois une même chose : qui vous a dit que je ne suis pas de leur naturel ?

Notre héroïne, encouragée par ces paroles, lui repartit : Puisque vous me le permettez, je vous dirai franchement que tous vos palais, tous vos meubles, tous vos jardins, ne sauraient me récompenser d'un moment de votre présence ; et vous voulez que j'en sois tout à fait privée : car je ne puis appeler présence un bien où les yeux n'ont aucune part ?

— Quoi ! je ne suis pas maintenant de corps auprès de vous ? reprit le mari, et vous ne me touchez pas.

— Je vous touche, repartit-elle, et sens bien que vous avez une bouche, un nez, des yeux, un visage ; tout cela proportionné comme il faut, et, selon que je m'imagine, assorti de traits qui n'ont pas leurs pareils au monde : mais, jusqu'à ce que j'en sois assurée, cette présence de corps dont vous me parlez est présence d'esprit pour moi.

— Présence d'esprit ! repartit l'époux.

Psyché l'empêcha de continuer, et lui dit en l'interrompant : Apprenez-moi du moins les raisons qui vous rendent si opiniâtre.

— Je ne vous les dirai pas toutes, reprit l'époux ; mais, afin de vous contenter en quelque façon, examinez la chose en vous-même, vous serez contrainte de m'avouer qu'il est à propos pour l'un et pour l'autre de demeurer en l'état où nous nous trouvons. Premièrement, tenez-vous certaine que du moment que vous n'aurez plus rien à souhaiter vous vous ennuierez : et comment ne vous ennuierez-vous pas ? les Dieux s'ennuient bien ; ils sont contraints de se faire de temps en temps des sujets de désir et d'inquiétude : tant il est vrai que l'entière satisfaction et le dégoût se tiennent la main ! Pour ce qui me touche, je prends un plaisir extrême à vous voir en peine ; d'autant plus que votre imagination ne se forge guère de monstres, j'entends d'images de ma personne, qui ne soient très agréables. Et pour vous dire une raison plus particulière, vous ne doutez pas qu'il n'y ait quelque chose en moi de

suraturel. Nécessairement je suis dieu, ou je suis démon, ou bien enchanteur. Si vous trouvez que je sois démon, vous me haïrez : et si je suis dieu, vous cesserez de m'aimer, ou du moins vous ne m'aimerez plus avec tant d'ardeur ; car il s'en faut bien qu'on aime les dieux aussi violemment que les hommes. Quant au troisième ; il y a des enchanteurs agréables : je puis être de ceux-là ; et possible suis-je tous les trois ensemble. Ainsi le meilleur pour vous est l'incertitude, et qu'après la possession vous aviez toujours de quoi désirer : c'est un secret dont on ne s'était pas encore avisé. Demeurons-en là, si vous m'en croyez ; je sais ce que c'est d'amour, et le dois savoir.

Psyché se paya de ces raisons ; ou, si elle ne s'en paya, elle fit semblant de s'en payer.

Cependant elle inventait mille jeux pour se divertir. Les parterres étaient dépouillés, l'herbe des prairies foulée : ce n'étaient que danses et combats de Nymphes, qui se séparaient souvent en deux troupes, et, distinguées par des écharpes de fleurs, comme par des ordres de chevalerie, se jetaient ensuite tout ce que Flore leur présentait ; puis le parti victorieux dressait un trophée, et dansait autour couronné d'oeillets et de roses.

D'autres fois Psyché se divertissait à entendre un défi de rossignols, ou à voir un combat naval de cygnes, des tournois et des joutes de poissons. Son plus grand plaisir était de présenter un appât à ces animaux, et après les avoir pris de les rendre à leur élément. Les Nymphes suivaient en cela son exemple. Il y avait tous les soirs gageure à qui en prendrait davantage. La plus heureuse en sa pêche obtenait quelque faveur de notre héroïne : la plus malheureuse était condamnée à quelque peine, comme de faire un bouquet ou une guirlande à chacune de ses compagnes. Ces spectacles se terminaient par le coucher du Soleil.

Il était témoin de la fête, Paré d'un magnifique atour ; Et, caché le reste du jour, Sur le soir il montrait sa tête.

Mais comment la montrait-il ? environnée d'un diadème d'or et de pourpre, et avec toute la magnificence et la pompe qu'un roi des astres peut étaler.

Le logis fournissait pareillement ses plaisirs, qui n'étaient tantôt que de simples jeux, et tantôt des divertissements plus solides. Psyché commençait à ne plus agir en enfant.

On lui racontait les amours des Dieux, et les changements de forme qu'a causés cette passion, source de bien et de mal. Le savoir des Fées avait mis en tapisseries les malheurs de Troie, bien qu'ils ne fussent pas encore arrivés. Psyché se les faisait expliquer. Mais voici un merveilleux effet de l'enchantement.

Les hommes, comme vous savez, ignoraient alors ce bel art que nous appelons comédie ; il n'était pas même encore dans son enfance : cependant on le fit voir à la Belle dans sa plus grande perfection, et tel que Ménandre et Sophocle nous l'ont laissé. Jugez si on y épargnait les machines, les musiques, les beaux habits, les ballets des anciens et les nôtres.

Psyché ne se contenta pas de la fable ; il fallut y joindre l'histoire, et l'entretenir des diverses façons d'aimer qui sont en usage chez chaque peuple ; quelles sont les beautés des Scythes, quelles celles des Indiens, et tout ce qui est contenu sur ce point dans les archives de l'univers, soit pour le passé, soit pour l'avenir, à l'exception de son aventure, qu'on lui cacha, quelque prière qu'elle fît aux Nymphes de la lui apprendre. Enfin sans qu'elle bougeât de son palais toutes les affaires qu'Amour a dans les quatre parties du monde lui passèrent devant les yeux.

Que vous dirai-je davantage ? on lui enseigna jusqu'aux secrets de la poésie. Cette corruptrice des coeurs acheva de gâter celui

de notre héroïne, et la fit tomber dans un mal que les médecins appellent glycomorie, qui lui pervertit tous les sens, et la ravit comme à elle-même. Elle parlait étant seule,

Ainsi qu'en usent les amants Dans les vers et dans les romans.

Aller rêver au bord des fontaines, se plaindre aux rochers, consulter les antres sauvages, c'était où son mari l'attendait. Il n'y eut chose dans la nature qu'elle n'entretînt de sa passion. Hélas ! disait-elle aux arbres, je ne saurais graver sur votre écorce que mon nom seul, car je ne sais pas celui de la personne que j'aime. Après les arbres elle s'adressait aux ruisseaux : ceux-ci étaient ses principaux confidents, à cause de l'aventure que je vous ai dite. S'imaginant que leur rencontre lui était heureuse, il n'y en eut pas un auquel elle ne s'arrêtât, jusqu'à espérer qu'elle attraperait sur leurs bords son mari dormant, et qu'après il serait inutile au monstre de se cacher. Dans cette pensée elle leur disait à peu près les choses que je vais vous dire, et les leur disait en vers aussi bien que moi.

Ruisseaux, enseignez-moi l'objet de mon amour ; Guidez vers lui mes pas, vous dont l'onde est si pure. Ne dormirait-il point en ce sombre séjour, Payant un doux tribut à votre doux murmure ? En vain pour le savoir Psyché vous fait la cour ; En vain elle vous vient conter son aventure : Vous n'osez déceler cet ennemi du jour, Qui rit en quelque coin du tourment que j'endure.

Il s'envole avec l'ombre, et me laisse appeler. Hélas ! j'use au hasard de ce mot d'envoler ; Car je ne sais pas même encor s'il a des ailes. J'ai beau suivre vos bords, et chercher en tous lieux : Les antres seulement m'en disent des nouvelles ; Et ce que je chéris n'est pas fait pour mes yeux.

Ne doutez point que ces peines dont parlait Psyché n'eussent leurs plaisirs : elle les passait souvent sans s'apercevoir de la durée, je ne dirai pas des heures, mais des soleils : de sorte que l'on peut dire que ce qui manquait à sa joie faisait une partie

des douceurs qu'elle goûtait en aimant : mille fois heureuse si elle eût suivi les conseils de son époux, et qu'elle eût compris l'avantage et le bien que c'est de ne pas atteindre à la suprême félicité ! car sitôt que l'on en est là, il est force que l'on descende, la Fortune n'étant pas d'humeur à laisser reposer sa roue. Elle est femme, et Psyché l'était aussi, c'est-à-dire incapable de demeurer en un même état. Notre héroïne le fit bien voir par la suite.

Son mari, qui sentait approcher ce moment fatal, ne la venait plus visiter avec sa gaieté ordinaire. Cela fit craindre à la jeune épouse quelque refroidissement. Pour s'en éclaircir, comme nous voulons tout savoir, jusqu'aux choses qui nous déplaisent, elle dit à son époux :

D'où vient la tristesse que je remarque depuis quelque temps dans tous vos discours ? Rien ne vous manque, et vous soupirez. Que feriez-vous donc si vous étiez en ma place ? N'est-ce point que vous commencez à vous dégoûter ? En vérité je le crains : non pas que je sois devenue moins belle ; mais, comme vous dites vous-même, je suis plus vôtre que je n'étais. Serait-il possible, après tant de cajoleries et de serments, que j'eusse perdu votre amour ? Si ce malheur-là m'est arrivé, je ne veux plus vivre.

A peine eut-elle achevé ces paroles, que le monstre fit un soupir, soit qu'il fût touché des choses qu'elle avait dites, soit qu'il eût un pressentiment de ce qui devait arriver. Il se mit ensuite à pleurer, mais fort tendrement ; puis, cédant à la douleur, il se laissa mollement aller sur le sein de la jeune épouse, qui, de son côté, pour mêler ses larmes avec celles de son mari, pencha doucement la tête ; de sorte que leurs bouches se rencontrèrent : et nos amants, n'ayant pas le courage de les séparer, demeurèrent longtemps sans rien dire.

Toutes ces circonstances sont déduites au long dans le manuscrit dont je vous ai parlé tantôt. Il faut que je vous

l'avoue, je ne lis jamais cet endroit que je ne me sente ému.

En effet, dit alors Gélaste, qui n'aurait pitié de ces pauvres gens ? Perdre la parole ! il faut croire que leurs bouches s'étaient bien malheureusement rencontrées : cela me semble tout à fait digne de compassion. Vous en rirez tant qu'il vous plaira, reprit Polyphile, mais pour moi je plains deux amants de qui les caresses sont mêlées de crainte et d'inquiétude. Si, dans une ville assiégée ou dans un vaisseau menacé de la tempête, deux personnes s'embrassaient ainsi, les tiendriez-vous heureuses ? Oui vraiment, repartit Gélaste ; car en tout ce que vous dites là le péril est encore bien éloigné. Mais, vu l'intérêt que vous prenez à la satisfaction de ces deux époux, et la pitié que vous avez d'eux, vous ne vous hâtez guère de les tirer de ce misérable état où vous les avez laissés : ils mourront si vous ne leur rendez la parole. Rendons-la leur donc, continua Polyphile.

Fatale curiosité

Au sortir de cette extase, la première chose que fit Psyché, ce fut de passer sa main sur les yeux de son époux, afin de sentir s'ils étaient humides ; car elle craignait que ce ne fût feinte. Les ayant trouvés en bon état, et comme elle les demandait, c'est-à-dire mouillés de larmes, elle condamna ses soupçons, et fit scrupule de démentir un témoignage de passion beaucoup plus certain que toutes les assurances de bouche, serments et autres. Cela lui fit attribuer le chagrin de son mari à quelque défaut de tempérament, ou bien à des choses qui ne la regardaient point.

Quant à elle, après tant de preuves, la puissance de ses appas lui sembla trop bien établie, et le monstre trop amoureux, pour faire qu'elle craignît aucun changement.

Lui, au contraire, aurait souhaité qu'elle appréhendât ; car c'était l'unique moyen de la rendre sage, et de mettre un frein à sa curiosité. Il lui dit beaucoup de choses sur ce sujet, moitié sérieusement et moitié avec raillerie ; à quoi Psyché repartait fort bien : et le mari déclamait toujours contre les femmes trop curieuses.

Que vous êtes étrange avec votre curiosité ! lui dit son épouse. Est-ce vous désobliger que de souhaiter de vous voir, puisque vous dites vous-même que vous êtes si agréable ? Eh bien ! quand j'aurai tâché de me satisfaire, qu'en sera-t-il ? — Je vous quitterai, dit le mari. — Et moi, je vous retiendrai, repartit la Belle. — Mais si j'ai juré par le Styx ? continua son époux. — Qui est-il, ce Styx ? dit notre héroïne. Je vous demanderais volontiers s'il est plus puissant que ce qu'on appelle beauté. Quand il le serait, pourriez-vous souffrir que j'errasse par l'univers, et que Psyché se plaignît d'être abandonnée de son

mari sur un prétexte de curiosité, et pour ne pas manquer de parole au Styx ? Je ne vous puis croire si déraisonnable. Et le scandale, et la honte ?

— Il paraît bien que vous ne me connaissez pas, repartit l'époux, de m'alléguer le scandale et la honte : ce sont choses dont je ne me mets guère en peine. Quant à vos plaintes, qui vous écouterà ? et que direz-vous ? Je voudrais bien que quelqu'un des Dieux fût si téméraire que de vous accorder sa protection ! Voyez-vous, Psyché, ceci n'est point une raillerie ; je vous aime autant que l'on peut aimer, mais ne me comptez plus pour ami dès le moment que vous m'aurez vu. Je sais bien que vous n'en parlez que par raillerie, et non pas avec un véritable dessein de me causer un tel déplaisir : cependant j'ai sujet de craindre qu'on ne vous conseille de l'entreprendre. Ce ne seront pas les Nymphes : elles n'ont garde de me trahir, ni de vous rendre ce mauvais office : leur qualité de demi-déeses les empêche d'être envieuses : puis, je les tiens toutes par des engagements trop particuliers. Défiez-vous du dehors. Il y a déjà deux personnes au pied de ce mont qui vous viennent rendre visite. Vous et moi nous nous passerions fort bien de ce témoignage de bienveillance. Je les chasserais, car elles me choquent, si le Destin, qui est maître de toutes choses, me le permettait. Je ne vous nommerai point ces personnes. Elles vous appellent de tous côtés. S'il arrive que le Destin porte leur voix jusqu'à vous, ce que je ne saurais empêcher, ne descendez pas, laissez-les crier, et qu'elles viennent comme elles pourront.

Là-dessus il la quitta sans vouloir lui dire quelles personnes c'étaient, quoique la Belle promît avec grands serments de ne pas les aller trouver, et encore moins de les croire.

Voilà Psyché fort embarrassée, comme vous voyez. Deux curiosités à la fois ! y a-t-il femme qui y résistât ? Elle épuisa sur ce dernier point tout ce qu'elle avait de lumières et de conjectures. Cette visite m'étonne, disait-elle en se promenant un peu loin des Nymphes. Ne seraient-ce point mes parents ?

Hélas ! mon mari est bien cruel d'envier à deux personnes qui n'en peuvent plus la satisfaction de me voir ! Si les bonnes gens vivent encore, ils ne sauraient être fort éloignés du dernier moment de leur course. Quelle consolation pour eux, que d'apprendre combien je suis pourvue richement, et si avant que d'entrer dans la tombe ils voyaient au moins un échantillon des douceurs et des avantages dont je jouis, afin d'en emporter quelque souvenir chez les morts ! Mais si ce sont eux, pourquoi mon mari se met-il en peine ? ils ne m'ont jamais inspiré que l'obéissance. Vous verrez que ce sont mes soeurs. Il ne doit pas non plus les appréhender : les pauvres femmes n'ont autre soin que de contenter leurs maris. O Dieux ! je serais ravie de les mener en tous les endroits de ce beau séjour, et surtout de leur faire voir la comédie et ma garde-robe. Elles doivent avoir des enfants, si la mort ne les a privées depuis mon départ de ces doux fruits de leur mariage : qu'elles seraient aises de leur reporter mille menus affiquets et bijoux de prix dont je ne tiens compte, et que les Nymphes et moi nous foulons aux pieds, tant ce logis en est plein !

Ainsi raisonnait Psyché, sans qu'il lui fût possible d'asseoir aucun jugement certain sur ces deux personnes : il y avait même des intervalles où elle croyait que ce pouvaient être quelques uns de ses amants. Dans cette pensée, elle disait, quelque peu plus bas : Ne va point en prendre l'alarme, charmant époux ; laisse-les venir ; je te les sacrifierai de la plus cruelle manière dont jamais femme se soit avisée ; et tu en auras le plaisir, fussent-ils enfants de roi.

Ces réflexions furent interrompues par le Zéphyre, qu'elle vit venir à grands pas et fort échauffé. Il s'approcha d'elle avec le respect ordinaire ; lui dit que ses soeurs étaient au pied de cette montagne ; qu'elles avaient plusieurs fois traversé le petit bois sans qu'il leur eût été possible de passer outre, les dragons les arrêtant avec grand'frayeur ; qu'au reste c'était pitié que de les ouïr appeler ; qu'elles n'avaient tantôt plus de voix, et que les échos n'étoient occupés qu'à répéter le nom de Psyché. Le

pauvre Zéphyre pensait bien faire. Son maître, qui avait défendu aux Nymphes de donner ce funeste avis, ne s'était pas souvenu de lui en parler.

Psyché le remercia agréablement, et lui dit qu'on aurait peut-être besoin de son ministère. Il ne fut pas sitôt retiré, que la Belle, mettant à part les menaces de son époux, ne songea plus qu'aux moyens d'obtenir de lui que ses soeurs seraient enlevées comme elle à la cime de ce rocher. Elle médita une harangue pour ce sujet, ne manqua pas de s'en servir, de bien prendre son temps, et d'entremêler le tout de caresses. Faites votre compte qu'elle n'omit rien de ce qui pouvait contribuer à sa perte. Je voudrais m'être souvenu des termes de cette harangue ; vous y trouveriez une éloquence, non pas véritablement d'orateur, ni aussi d'une personne qui n'aurait fait toute sa vie qu'écouter.

La Belle représenta, entre autres choses, que son bonheur serait imparfait tant qu'il demeurerait inconnu. A quoi bon tant d'habits superbes ? il savait très bien qu'elle avait de quoi s'en passer : s'il avait cru à propos de lui en faire un présent, ce devait être plutôt pour la montre que pour le besoin. Pourquoi les raretés de ce séjour, si on ne lui permettait de s'en faire honneur ? car à son égard ce n'étaient plus raretés : l'émail des parterres, celui des prés, et celui des pierreries, commençaient à lui être égaux ; leur différence ne dépendait plus que des yeux d'autrui. Il ne fallait pas blâmer une ambition dont elle avait pour exemple tout ce qu'il y a de plus grand au monde. Les rois se plaisent à étaler leurs richesses, et à se montrer quelquefois avec l'éclat et la gloire dont ils jouissent. Il n'est pas jusqu'à Jupiter qui n'en fasse autant. Quant à elle, cela lui était interdit, bien qu'elle en eût plus besoin qu'aucun autre : car, après les paroles de l'oracle, quelle croyance pouvait-on avoir de l'état de sa fortune ? point d'autre, sinon qu'elle vivait enfermée dans quelque repaire, où elle se nourrissait de la proie que lui apportait son mari, devenue compagne des ours : pourvu qu'encore ce même mari eût attendu jusque-là à la dévorer.

Qu'il avait intérêt, pour son propre honneur, de détruire cette croyance, et qu'elle lui en parlait beaucoup plus pour lui que pour elle ; quoique, à dire la vérité, il lui fût fâcheux de passer pour un objet de pitié après avoir été un objet d'envie. Et que savait-elle si ses parents n'en étaient point morts ou n'en mourraient point de douleur ? Si ses soeurs l'aimaient, pourquoi leur laisser ce déplaisir ? et si elles avaient d'autres sentiments, y avait-il un meilleur moyen de les punir que de les rendre témoins de sa gloire ? C'est en substance ce que dit Psyché.

Son époux lui repartit : Voilà les meilleures raisons du monde ; mais elles ne me persuaderaient pas, s'il m'était libre d'y résister. Vous êtes tombée justement dans les trois défauts qui ont le plus accoutumé de nuire aux personnes de votre sexe ; la curiosité, la vanité, et le trop d'esprit. Je ne réponds pas à vos arguments, ils sont trop subtils : et puisque vous voulez votre perte, et que le Destin la veut aussi, je vais y mettre ordre et commander au Zéphyre de vous apporter vos soeurs. Plût au Sort qu'il les laissât tomber en chemin !

— Non, non, reprit Psyché quelque peu piquée, puisque leur visite vous déplaît tant, ne vous en mettez plus en peine : je vous aime trop pour vous vouloir obliger à ces complaisances.

— Vous m'aimez trop ? repartit l'époux : vous, Psyché, vous m'aimez trop ? et comment voulez-vous que je le croie ? sachez que les vrais amants ne se soucient que de leur amour. Que le monde parle, raisonne, croie ce qu'il voudra ; qu'on les plaigne, qu'on les envie ; tout leur est égal, c'est-à-dire indifférent.

Psyché l'assura qu'elle était dans ces sentiments ; mais il fallait pardonner quelque chose à sa jeunesse, outre l'amitié qu'elle avait toujours eue pour ses soeurs : non qu'elle insistât davantage sur la liberté de les voir. En disant qu'elle ne la demandait pas, ses caresses la demandaient, et l'obtinrent enfin. Son époux lui dit qu'elle possédât à son aise ces soeurs si chéries ; qu'afin de lui en donner le loisir, il demeurerait

quelques jours sans la venir voir. Et sur ce que notre héroïne lui demanda s'il trouverait bon qu'elle les regalât de quelques présents. — Non seulement elles, lui dit l'époux, mais leur famille, leur parenté. Divertissez-les comme il vous plaira ; donnez-leur diamants et perles ; donnez-leur tout, puisque tout vous appartient. C'est assez pour moi que vous vous gardiez de les croire. Psyché le promit, et ne le tint pas.

Le monstre partit, et quitta sa femme plus matin que de coutume ; si bien qu'y ayant encore beaucoup de chemin à faire jusqu'à l'aurore, notre héroïne en acheva une partie en rêvant à la visite qu'elle était près de recevoir, une autre partie en dormant. Et à son lever elle fut tout étonnée que les Nymphes lui amenèrent ses soeurs.

La joie de Psyché ne fut pas moindre que sa surprise : elle en donna mille marques, mille baisers, que ses soeurs reçurent au moins mal qu'il leur fut possible, et avec toute la dissimulation dont elles se trouvèrent capables. Déjà l'envie s'était emparée du coeur de ces deux personnes. Comment ! on les avait fait attendre que leur soeur fût éveillée ! Était-elle d'un autre sang ? avait-elle plus de mérite que ses aînées ? leur cadette être une déesse, et elles de chétives reines ! la moindre chambre de ce palais valait dix royaumes comme ceux de leurs maris ! passe encore pour des richesses ; mais de la divinité, c'était trop. Hé quoi ! les mortelles n'étaient pas dignes de la servir ! on voyait une douzaine de Nymphes à l'entour d'une toilette, à l'entour d'un brodequin ; mais quel brodequin ! qui valait autant que tout ce qu'elles avaient coûté en habits depuis qu'elles étaient au monde. C'est ce qui roulait au coeur de ces femmes, ou, pour mieux dire, de ces furies ; je ne devrais plus les appeler autrement.

Cette première entrevue se passa pourtant comme il faut, grâce à la franchise de Psyché et à la dissimulation de ses soeurs. Leur cadette ne s'habilla qu'à demi, tant il tardait à la Belle de leur montrer sa béatitude ! Elle commença par le point

le plus important, c'est-à-dire par les habits, et par l'attirail que le sexe traîne après lui. Il était rangé dans des magasins dont à peine on voyait le bout ; vous savez que cet attirail est une chose infinie. Là se rencontrait avec abondance ce qui contribue non seulement à la propreté, mais à la délicatesse ; équipage de jour et de nuit, vases et baignoires d'or ciselé ; instruments du luxe : laboratoires, non pour les fards, de quoi eussent-ils servi à Psyché, puisque l'usage en était alors inconnu ? L'artifice et le mensonge ne régnaient pas comme ils l'ont en ce siècle-ci : on n'avait point encore vu de ces femmes qui ont trouvé le secret de devenir vieilles à vingt ans, et de paraître jeunes à soixante ; et qui, moyennant trois ou quatre boîtes, l'une d'embonpoint, l'autre de fraîcheur, et la troisième de vermillon, font subsister leurs charmes connue elles peuvent. Certainement l'Amour leur est obligé de la peine qu'elles se donnent. Les laboratoires dont il s'agit n'étaient donc que pour les parfums : il y en avait en eaux, en essences, en poudres, en pastilles, et en mille espèces dont je ne sais pas les noms, et qui n'en eurent possible jamais. Quand tout l'empire de Flore, avec les deux Arabies et les lieux où naît le baume, seraient distillés, on n'en ferait pas un assortiment de senteurs comme celui-là. Dans un autre endroit étaient des piles de bijoux, ornements et chaînes de pierreries, bracelets, colliers, et autres machines qui se fabriquent à Cythère. On étala les filets de perles ; on déploya les habits chamarrés de diamants : il y avait de quoi armer un million de Belles de toutes pièces. Non que Psyché ne se pût passer de ces choses, comme je l'ai déjà dit ; elle n'était pas de ces conquérantes à qui il faut un peu d'aide : mais pour la grandeur et pour la forme son mari le voulait ainsi.

Ses soeurs soupiraient à la vue de ces objets ; c'étaient autant de serpents qui leur rongeaient l'âme. Au sortir de cet arsenal, elles furent menées dans les chambres, puis dans les jardins ; et partout elles avalaient un nouveau poison. Une des choses qui leur causa le plus de dépit, fut qu'en leur présence notre héroïne ordonna aux zéphyrus de redoubler la fraîcheur ordinaire de ce séjour, de pénétrer jusqu'au fond des bois, d'avertir les

rossignols qu'ils se tinssent prêts, et que ses soeurs se promèneraient sur le soir en un tel endroit. Il ne lui reste, se dirent les soeurs à l'oreille, que de commander aux saisons et aux éléments.

Cependant les Nymphes n'étaient pas inutiles. Elles préparaient les autres plaisirs, chacune selon son office ; celles-là les collations, celles-ci la symphonie, d'autres les divertissements de théâtre. Psyché trouva bon que ces dernières missent son aventure en comédie. On y joua les plus considérables de ses amants, à l'exception du mari, qui ne parut point sur la scène. Les Nymphes étaient trop bien averties pour le donner à connaître. Mais comme il fallait une conclusion à la pièce, et que cette conclusion ne pouvait être autre qu'un mariage, on fit épouser la Belle par ambassadeurs ; et ces ambassadeurs furent les Jeux et les Ris : mais on ne nomma point le mari.

Ce fut le premier sujet qu'eurent les deux soeurs de douter des charmes de cet époux. Elles s'étaient malicieusement informées de ses qualités, s'imaginant que ce serait un vieux roi, qui, ne pouvant mieux, amusait sa femme avec des bijoux. Mais Psyché leur en avait dit des merveilles : Qu'il n'était guère plus âgé que la plus jeune d'entre elles deux ; qu'il avait la mine d'un Mars, et pourtant beaucoup de douceur en son procédé ; les traits du visage agréables ; galant surtout ; elles en seraient juges elles-mêmes : non de ce voyage, il était absent ; les affaires de son état le retenaient en une province dont elle avait oublié le nom : au reste, qu'elles se gardassent bien d'interpréter l'oracle à la lettre ; ces qualités d'incendiaire et d'empoisonneur n'étaient autre chose qu'une énigme qu'elle leur expliquerait quelque jour, quand les affaires de son époux le lui permettraient.

Les deux soeurs écoutaient ces choses avec un chagrin qui allait jusqu'au désespoir, il fallut pourtant se contraindre pour leur honneur, et aussi pour se conserver quelque créance en l'esprit de leur cadette. Cela leur était nécessaire dans le dessein qu'elles avaient. Les maudites femmes s'étaient proposé de

tenter toutes sortes de moyens pour engager leur soeur à se perdre, soit en lui donnant de mauvaises impressions de son mari, soit en renouvelant dans son âme le souvenir d'un de ses amants.

Huit jours se passèrent en divertissements continuels, à toujours changer : nos envieuses se gardaient bien de demander deux fois une même chose ; c'eût été faire plaisir à leur soeur, qui, de son côté, les accablait de caresses. Moins elles avaient lieu de s'ennuyer, et plus elles s'ennuyaient. Elles auraient pris congé dès le second jour, sans la curiosité de voir ce mari qu'elles ne croyaient ni si beau ni si aimable que disait Psyché. Beaucoup de raisons le leur faisaient juger de la sorte : premièrement les paroles de l'oracle ; cette prétendue absence, qui se rencontrait justement dans le temps de leur visite, cette province dont Psyché avait oublié le nom ; l'embarras où elle était en parlant de son mari : elle n'en parlait qu'en hésitant, étant trop bien née et trop jeune pour pouvoir mentir avec assurance. Ses soeurs faisaient leur profit de tout. L'envie leur ouvrait les yeux : c'est un démon qui ne laisse rien échapper et qui tire conséquence de toutes choses, aussi bien que la jalousie.

Au bout des huit jours, Psyché congédia ses aînées avec force dons et prières de revenir : qu'on ne les ferait plus attendre comme on avait fait ; qu'elle tâcherait d'obtenir de son mari que les dragons fussent enchaînés ; qu'aussitôt qu'elles seroient arrivées au pied du rocher on les enlèverait au sommet, soit le Zéphyre en personne, soit son haleine ; elles n'auraient qu'à s'abandonner dans les airs. Les présents que leur fit Psyché furent des essences et des pierreries ; force raretés à leurs maris ; toutes sortes de jouets à leurs enfants : quant aux personnes dont la Belle tenait le jour, deux fioles d'un élixir capable de rajeunir la vieillesse même.

Les deux soeurs parties, et le mari revenu, Psyché lui conta tout ce qui s'était passé, et le reçut avec les caresses que l'absence

a coutume de produire entre nouveaux mariés ; si bien que le monstre, ne trouvant point l'amour de sa femme diminué ni sa curiosité accrue, se mit en l'esprit qu'en vain il craignait ces soeurs, et se laissa tellement persuader, qu'il agréa leurs visites, et donna les mains à tout ce que voulut sa femme sur ce sujet.

Les soeurs ne trouvèrent pas à propos de révéler ces merveilles ; c'eût été contribuer elles-mêmes à la gloire de leur cadette. Elles dirent que leur voyage avait été inutile ; qu'elles n'avaient point vu Psyché, mais qu'elles espéraient la voir par le moyen d'un jeune homme appelé Zéphyre, qui tournent sans cesse à l'entour du roc, et qu'elles gagneraient infailliblement, pourvu qu'elles s'en voulussent donner la peine.

Quand elles étaient seules, et qu'on ne pouvait les entendre, elles se plaignaient l'une à l'autre de la félicité de leur soeur. Si son mari, disait l'une, est aussi bien fait qu'il est riche, notre cadette se peut vanter que l'épouse de Jupiter n'est pas si heureuse qu'elle. Pourquoi le Sort lui a-t-il donné tant d'avantage sur nous ? méritions-nous moins que cette jeune étourdie ? et n'avions-nous pas autant de beauté et plus d'esprit qu'elle ?

Je voudrais que vous sussiez, disait l'autre, quelle sorte de mari j'ai épousé ; il a toujours une douzaine de médecins à l'entour de sa personne. Je ne sais comme il ne les fait point coucher avec lui : car pour me faire cet honneur, cela ne lui arrive que rarement, et par des considérations d'état ; encore faut-il qu'Esculape le lui conseille.

Ma condition, continuait la première, est pire que tout cela ; car non seulement mon mari me prive des caresses qui me sont dues, mais il en fait part à d'autres personnes. Si votre époux a une douzaine de médecins à l'entour de lui, je puis dire que le mien a deux fois autant de maîtresses, qui toutes, grâce à Lucine, ont le don de fécondité. La famille royale est tantôt si

ample qu'il y aurait de quoi faire une colonie très considérable.

C'est ainsi que nos envieuses se confirmaient dans leur mécontentement et dans leur dessein

. Un mois était à peine écoulé qu'elles proposèrent un second voyage. Les parents l'approuvèrent fort : les maris ne le désapprouvèrent pas ; c'était autant de temps passé sans leurs femmes. Elles partent donc, laissent leur train à l'entrée du bois, arrivent au pied du rocher sans obstacle et sans dragons. Le Zéphyre ne parut point, et ne laissa pas de les enlever.

Ce méchant couple amenait avec lui
La curieuse et misérable envie. Pâle démon que le bonheur
d'autrui Nourrit de fiel et de mélancolie.

Cela ne les rendit pas plus pesantes : au contraire, la maigreur étant inséparable de l'envie, la charge n'en fut que moindre, et elles se trouvèrent en peu d'heures dans le palais de leur soeur. On les y reçut si bien que leur déplaisir en augmenta de moitié.

Psyché, s'entretenant avec elles, ne se souvint pas de la manière dont elle leur avait peint son mari la première fois ; et, par un défaut de mémoire où tombent ordinairement ceux qui ne disent pas la vérité, elle le fit de moitié plus jeune, d'une beauté délicate, et non plus un Mars, mais un Adonis qui ne ferait que sortir de page.

Les soeurs, étonnées de ces contradictions, ne surent d'abord qu'en juger. Tantôt elles soupçonnaient leur soeur de se railler d'elles, tantôt de leur déguiser les défauts de son mari. A la fin elles la tournèrent de tant de côtés, que la pauvre épouse avoua la chose comme elle était. Ce fut aussitôt de lui glisser leur venin, mais d'une manière que Psyché ne s'en pût apercevoir. Toute honnête femme, lui dirent-elles, se doit contenter du mari que les Dieux lui ont donné, quel qu'il puisse être, et ne pas pénétrer plus avant qu'il ne plaît à ce mari. Si c'était toutefois

un monstre que vous eussiez épousé, nous vous plaindrions ; d'autant plus que vous pouvez en devenir grosse : et quel déplaisir de mettre au jour des enfants que le jour n'éclaire qu'avec horreur, et qui vous font rougir vous et la nature ! — Hélas ! dit la Belle avec un soupir, je n'avais pas encore fait de réflexions là-dessus. Ses soeurs, lui ayant allégué de méchantes raisons pour ne s'en pas soucier, se séparèrent un peu d'elle, afin de laisser agir leur venin.

Quand Psyché fut seule, toutes ses craintes, tous ses soupçons lui revinrent dans la pensée. Ah ! mes soeurs, s'écria-t-elle, en quelle peine vous m'avez mise ! Les personnes riches souhaitent d'avoir des enfants : moi qui ne suis entourée que de pierreries, il faut que je fasse des vœux au contraire. C'est être bien malheureuse, que de posséder tant de trésors et appréhender la fécondité ! Elle demeura quelque temps comme ensevelie dans cette pensée, puis recommença avec plus de véhémence qu'auparavant. Quoi ! Psyché peuplera de monstres tout l'univers ! Psyché à qui l'on a dit tant de fois qu'elle le peuplerait d'Amours et de Grâces ! non, non ; je mourrai plutôt que de m'exposer davantage à un tel hasard. En arrive ce qui pourra, je veux m'éclaircir ; et si je trouve que mon mari soit tel que je l'appréhende, il peut bien se pourvoir de femme ; je ne voudrais pas l'être un seul moment du plus riche monstre de la nature.

Nos deux furies, qui ne s'étaient pas tant éloignées qu'elles ne pussent voir l'effet du poison, entendirent plus qu'à demi ces paroles, et se rapprochèrent. Psyché leur déclara naïvement la résolution qu'elle avait prise. Pour fortifier ce sentiment, les deux soeurs le combattirent ; et, non contentes de le combattre, elles firent encore mille façons propres à augmenter la curiosité et l'inquiétude : elles se parlaient à l'oreille, haussaient les épaules, jetaient des regards de pitié sur leur soeur.

La pauvre épouse ne put résister à tout cela. Elle les pressa à la fin d'une telle sorte, qu'après un nombre infini de précautions

elles lui dirent tout bas :

Nous voulons bien vous avertir que nous avons vu sur le point du jour un dragon dans l'air. Il volait avec assez de peine, appuyé sur le Zéphyre, qui volait aussi à côté de lui. Le Zéphyre l'a soutenu jusqu'à l'entrée d'une caverne effroyable. Là le dragon l'a congédié et s'est étendu sur le sable. Comme nous n'étions pas loin, nous l'avons vu se repaître de toutes sortes d'insectes : vous savez que les avenues de ce palais en fourmillent. Après ce repas et un sifflement, il s'est traîné sur le ventre dans la caverne. Nous qui étions étonnées et toutes tremblantes, nous nous sommes éloignées de cet endroit avec le moins de bruit que nous avons pu, et avons fait le tour du rocher, de peur que le dragon ne nous entendit lorsque nous vous appellerions. Nous vous avons même appelée moins haut que nous n'avions fait à la précédente visite. Aux premiers accents de notre voix, une douce haleine est venue nous enlever, sans que le Zéphyre ait paru.

C'était mensonge que tout cela ; cependant Psyché y ajouta foi : les personnes qui sont en peine croient volontiers ce qu'elles appréhendent. De ce moment-là notre héroïne cessa de goûter sa béatitude, et n'eut en l'esprit qu'un dragon imaginaire dont la pensée ne la quitta point. C'était à son compte ce digne époux que les Dieux lui avaient donné, avec qui elle avait eu des conversations si touchantes, passé des heures si agréables, goûté de si doux plaisirs. Elle ne trouvait plus étrange qu'il appréhendât d'être vu ; c'était judicieusement fait à lui.

Il y avait pourtant des moments où notre héroïne doutait. Les paroles de l'oracle ne lui semblaient nullement convenir à la peinture de ce dragon. Mais voici comme elle accordait l'un et l'autre. Mon mari est un démon, ou bien un magicien qui se fait tantôt dragon, tantôt loup, tantôt empoisonneur et incendiaire, mais toujours monstre. Il me fascine les yeux, et me fait accroire que je suis dans un palais, servie par des Nymphes, environnée de magnificence, que j'entends des musiques, que

je vois des comédies ; et tout cela, songe : il n'y a rien de réel, sinon que je couche aux côtés d'un monstre ou de quelque magicien ; l'un ne vaut pas mieux que l'autre.

Le désespoir de Psyché passa si avant que ses soeurs eurent tout sujet d'en être contentes ; ce que ces misérables femmes se gardèrent bien de témoigner. Au contraire, elles firent les affligées : elles prirent même à tâche de consoler leur cadette, c'est-à-dire de l'attrister encore davantage, et lui faire voir que, puisqu'elle avait besoin qu'on la consolât, elle était véritablement malheureuse. Notre héroïne, ingénieuse à se tourmenter, fit ce qu'elle put pour les satisfaire. Mille pensées lui vinrent en l'esprit, et autant de résolutions différentes, dont la moins funeste était d'avancer ses jours sans essayer de voir son mari. Je m'en irai, disait-elle, parmi les morts, avec cette satisfaction que de m'être fait violence pour lui complaire. La curiosité fut toutefois la plus forte, outre le dépit d'avoir servi aux plaisirs d'un monstre. Comment se montrer après cela ? Il fallait sortir du monde ; mais il en fallait sortir par une voie honorable : c'était de tuer celui qui se trouveroit avoir abusé de sa beauté, et se tuer elle-même après.

Psyché ne se put rien imaginer de plus à propos ni de plus expédient ; elle en demeura donc là. Il ne restait plus que de trouver les moyens de l'exécuter ; c'est où la difficulté consistait : car premièrement, de voir son mari, il ne se pouvait ; on emportait les flambeaux dès qu'elle était dans le lit : de le tuer, encore moins ; il n'y avait en ce séjour bienheureux, ni poison, ni poignard, ni autre instrument de vengeance et de désespoir. Nos envieuses y pourvurent, et promirent à la pauvre épouse de lui apporter au plutôt une lampe et un poignard : elle cacherait l'un et l'autre jusqu'à l'heure que le sommeil se rendait maître de ce palais, et tenait charmés le monstre et les Nymphes ; car c'était un des plaisirs de ce beau séjour que de bien dormir. Dans ce dessein les deux soeurs partirent.

Pendant leur absence, Psyché eut grand soin de s'affliger, et

encore plus grand soin de dissimuler son affliction. Tous les artifices dont les femmes ont coutume de se servir quand elles veulent tromper leurs maris furent employés par la Belle : ce n'étaient qu'embrassements et caresses, complaisances perpétuelles, protestations et serments de ne point aller contre le vouloir de son cher époux : on n'y omit rien, non seulement envers le mari, mais envers les Nymphes ; les plus clairvoyantes y furent trompées. Que si elle se trouvait seule, l'inquiétude la reprenait. Tantôt elle avait peine à s'imaginer qu'un mari qu'à toutes sortes de marques elle avait sujet de croire jeune et bien fait, qui avait la peau et l'humeur si douces, le ton de voix si agréable, la conversation si charmante ; qu'un mari qui aimait sa femme et qui la traitait comme une maîtresse ; qu'un mari, dis-je, qui était servi par des Nymphes, et qui traînait à sa suite tous les plaisirs, fût quelque magicien ou quelque dragon. Ce que la Belle avait trouvé si délicieux au toucher, et si digne de ses baisers, était donc la peau d'un serpent ! jamais femme s'était-elle trompée de la sorte ? D'autres fois elle se remettait en mémoire la pompe funèbre qui avait servi de cérémonie à son mariage, les horribles hôtes de ce rocher, surtout le dragon qu'avaient vu ses soeurs, et qui, étant soutenu par le Zéphyre, ne pouvait être autre que son mari. Cette dernière pensée l'emportait toujours sur les autres ; soit par une fatalité particulière, soit à cause que c'était la pire, et que notre esprit va naturellement là.

Au bout de cinq ou six jours les deux soeurs revinrent. Elles s'étaient abandonnées dans les airs comme si elles eussent voulu se laisser tomber. Un souffle agréable les avait incontinent enlevées et portées au sommet du roc.

Psyché leur demanda dès l'abord où étaient la lampe et le poignard.

Les voici, dit ce couple ; et nous vous assurons
De la clarté que fait la lampe.
Pour le poignard, il est des bons,

Bien affilé, de bonne trempe ;
Comme nous vous aimons, et ne négligeons rien
Quand il s'agit de votre bien,
Nous avons eu le soin d'empoisonner la lame :
Tenez-vous sûre de ses coups ;
C'est fait du monstre votre époux,
Pour peu que ce poignard l'entame.
A ces mots un trait de pitié
Toucha le coeur de notre Belle :
Je vous rends grâces, leur dit-elle.
De tant de marques d'amitié.

Psyché leur dit ces paroles assez froidement ; ce qui leur fit craindre qu'elle n'eût changé d'avis : mais elles reconnurent bientôt que l'esprit de leur cadette était toujours dans la même assiette, et que ce sentiment de pitié, dont elle n'avait pas été la maîtresse, était ordinaire à ceux qui sont sur le point de faire du mal à quelqu'un.

Quand nos deux furies eurent mis leur soeur en train de se perdre, elles la quittèrent, et ne firent pas long séjour aux environs de cette montagne.

Le mari vint sur le soir, avec une mélancolie extraordinaire, et qui lui devait être un pressentiment de ce qui se préparait contre lui : mais les caresses de sa femme le rassurèrent, il se coucha donc, et s'abandonna au sommeil aussitôt qu'il fut couché.

Voilà Psyché bien embarrassée : comme on ne connaît l'importance d'une action que quand on est près de l'exécuter, elle envisagea la sienne dans ce moment-là avec ses suites les plus fâcheuses, et se trouva combattue de je ne sais combien de passions aussi contraires que violentes. L'appréhension, le dépit, la pitié, la colère, et le désespoir, la curiosité principalement, tout ce qui porte à commettre quelque forfait, et tout ce qui en détourne, s'empara du coeur de notre héroïne,

et en fit la scène de cent agitations différentes ; chaque passion le tirait à soi. Il fallut pourtant se déterminer. Ce fut en faveur de la curiosité que la belle se déclara ; car pour la colère, il lui fut impossible de l'écouter quand elle songea qu'elle allait tuer son mari. On n'en vient jamais à une telle extrémité sans de grands scrupules, et sans avoir beaucoup à combattre. Qu'on fasse telle mine que l'on voudra, qu'on se querelle, qu'on se sépare, qu'on proteste de se haïr, il reste toujours un levain d'amour entre deux personnes qui ont été unies si étroitement.

Ces difficultés arrêtaient la pauvre épouse quelque peu de temps. Elle les franchit à la fin, se leva sans bruit, prit le poignard et la lampe qu'elle avait cachés, s'en alla le plus doucement qu'il lui fut possible vers l'endroit du lit où le monstre s'était couché, avançant un pied, puis un autre, et prenant bien garde à les poser par mesure, comme si elle eût marché sur des pointes de diamants. Elle retenait jusqu'à son haleine, et craignait presque que ses pensées ne la décelassent. Il s'en fallut peu qu'elle ne priât son ombre de ne point faire de bruit en l'accompagnant.

A pas tremblants et suspendus
Elle arrive enfin où repose
Son époux aux bras étendus,
Epoux plus beau qu'aucune chose ;
C'était aussi l'Amour : son teint, par sa fraîcheur.
Par son éclat, par sa blancheur,
Rendait le lis jaloux, faisait honte à la rose.
Avant que de parler du teint,
Je devais vous avoir dépeint,
Pour aller par ordre en l'affaire.
La posture du Dieu. Son col était penché ;
C'est ainsi que le Somme en sa grotte est couché ;
Ce qu'il ne fallait pas vous taire.
Ses bras à demi nus étalaient des appas,
Non d'un Hercule ou d'un Atlas,
D'un Pan, d'un Sylvain ou d'un Faune,

Ni même ceux d'une Amazone ;
Mais ceux d'une Vénus à l'âge de vingt ans.
Ses cheveux épars et flottants.
Et que les mains de la Nature
Avaient frisés à l'aventure,
Celles de Flore parfumés,
Cachaient quelques attraits dignes d'être estimés ;
Mais Psyché n'en était qu'à prendre plus facile,
Car pour un qu'ils cachaient elle en soupçonnait mille ;
Leurs anneaux, leurs boucles, leurs noeuds,
Tour à tour de Psyché reçurent tous des vœux ;
Chacun eut à part son hommage.
Une chose nuisit pourtant à ces cheveux ;
Ce fut la beauté du visage.
Que vous en dirai-je ? et comment
En parler assez dignement ?
Suppléer à mon impuissance ;
Je ne vous aurais d'aujourd'hui
Dépeint les beautés de celui
Qui des beautés a l'intendance.
Que dirais-je des traits où les Ris sont logés ?
De ceux que les Amours ont entre eux partagés ?
Des yeux aux brillantes merveilles,
Qui sont les portes du désir ;
Et surtout des lèvres vermeilles,
Qui sont les sources du plaisir ?

Psyché demeura comme transportée à l'aspect de son époux.
Dès l'abord elle jugea bien que c'était l'Amour ; car quel autre
Dieu lui aurait paru si agréable ?

Ce que la beauté, la jeunesse, le divin charme qui communique
à ces choses le don de plaire ; ce qu'une personne faite à plaisir
peut causer aux yeux de volupté, et de ravissement à l'esprit,
Cupidon en ce moment-là le fit sentir à notre héroïne. Il dormait
à la manière d'un Dieu, c'est-à-dire profondément, penché
nonchalamment sur son oreiller, un bras sur sa tête, l'autre bras

tombant sur les bords du lit, couvert à demi d'un voile de gaze, ainsi que sa mère en use, et les Nymphes aussi, et quelquefois les Bergères.

La joie de Psyché fut grande ; si l'on doit appeler joie ce qui est proprement extase : encore ce mot est-il faible, et n'exprime pas la moindre partie du plaisir que reçut la Belle. Elle bénit mille fois le défaut du sexe, se sut très bon gré d'être curieuse, bien fâchée de n'avoir pas contrevenu dès le premier jour aux défenses qu'on lui avait faites et à ses serments. Il n'y avait pas d'apparence, selon son sens, qu'il en dût arriver de mal ; au contraire, cela était bien, et justifiait les caresses que jusque-là elle avait cru faire à un monstre. La pauvre femme se repentait de ne lui en avoir pas fait davantage : elle était honteuse de son peu d'amour, toute prête de réparer cette faute si son mari le souhaitait, quand même il ne le souhaiterait pas.

Ce ne fut pas à elle peu de retenue de ne point jeter et lampe et poignard pour s'abandonner à son transport. Véritablement le poignard lui tomba des mains, mais la lampe non, elle en avait trop affaire, et n'avait pas encore vu tout ce qu'il y avait à voir. Une telle commodité ne se rencontrait pas tous les jours, il s'en fallait donc servir : c'est ce qu'elle fit, sollicitée de faire cesser son plaisir par son plaisir même. Tantôt la bouche de son mari lui demandait un baiser, et tantôt ses yeux ; mais la crainte de l'éveiller l'arrêtait tout court. Elle avait de la peine à croire ce qu'elle voyait, se passait la main sur les yeux, craignant que ce ne fût songe et illusion ; puis recommençait à considérer son mari. Dieux immortels ! dit-elle en soi-même, est-ce ainsi que sont faits les monstres ? comment donc est fait ce que l'on appelle Amour ? Que tu es heureuse, Psyché ! Ah ! divin époux ! pourquoi m'as-tu refusé si longtemps la connaissance de ce bonheur ? craignais-tu que je n'en mourusse de joie ? était-ce pour plaire à ta mère ou à quelqu'une de tes maîtresses ? car tu es trop beau pour ne faire le personnage que de mari. Quoi ! je t'ai voulu tuer ! quoi ! cette pensée m'est venue ! O Dieux ! je frémis d'horreur à ce souvenir. Suffisait-il pas, cruelle Psyché,

d'exercer ta rage contre toi seule ? l'univers n'y eût rien perdu : et sans ton époux que deviendrait-il ? Folle que je suis ! mon mari est immortel : il n'a pas tenu à moi qu'il ne le fût point. Après ces réflexions il lui prit envie de regarder de plus près celui qu'elle n'avait déjà que trop vu. Elle pencha quelque peu l'instrument fatal qui l'avait jusque-là servie si utilement. Il en tomba sur la cuisse de son époux une goutte d'huile enflammée. La douleur éveilla le Dieu. Il vit la pauvre Psyché qui, toute confuse, tenait sa lampe ; et, ce qui fut de plus malheureux, il vit aussi le poignard tombé près de lui.

Dispensez-moi de vous raconter le reste : vous seriez touchés de trop de pitié au récit que je vous ferais.

Là finit de Psyché le bonheur et la gloire :
Et là votre plaisir pourrait cesser aussi.
Ce n'est pas mon talent d'achever une histoire
Qui se termine ainsi.

Commentaire des quatre amis sur la première partie de cette histoire

Ne laissez pas de continuer, dit Acante, puisque vous nous l'avez promis : peut-être aurez-vous mieux réussi que vous ne croyez. Quand cela serait, reprit Polyphile, quelle satisfaction aurez-vous ? vous verrez souffrir une Belle, et en pleurerez, pour peu que j'y contribue. Eh bien ! repartit Acante, nous pleurerons. Voilà un grand mal pour nous ! les héros de l'antiquité pleuraient bien. Que cela ne vous empêche pas de continuer. La compassion a aussi ses charmes qui ne sont pas moindres que ceux du rire : je tiens même qu'ils sont plus grands, et crois qu'Ariste est de mon avis. Soyez si tendre et si émouvant que vous voudrez, nous ne vous en écouterons tous deux que plus volontiers.

— Et moi, dit Gélaste, que deviendrai-je ? Dieu m'a fait la grâce de me donner des oreilles aussi bien qu'à vous. Quand Polyphile les consulterait, et qu'il ne ferait pas tant le pathétique, la chose n'en irait que mieux vu la manière d'écrire qu'il a choisie.

Le sentiment de Gélaste fut approuvé. Et Ariste, qui s'était tû jusque-là, dit en se tournant vers Polyphile : Je voudrais que vous me pussiez attendrir le cœur par le récit des aventures de votre Belle ; je lui donnerais des larmes avec le plus grand plaisir du monde. La pitié est celui des mouvements du discours qui me plaît le plus : je le préfère de bien loin aux autres. Mais ne vous contraignez point pour cela : il est bon de s'accommoder à son sujet ; mais il est encore meilleur de s'accommoder à son génie. C'est pourquoi suivez le conseil que vous a donné Gélaste.

— Il faut bien que je le suive, continua Polyphile : comment ferais-je autrement ? J'ai déjà mêlé malgré moi de la gaieté

parmi les endroits les plus sérieux de cette histoire ; je ne vous assure pas que tantôt je n'en mêle aussi parmi les plus tristes. C'est un défaut dont je ne me saurais corriger, quelque peine que j'y apporte.

— Défaut pour défaut, dit Gélaste, j'aime beaucoup mieux qu'on me fasse rire quand je dois pleurer, que si l'on me faisait pleurer lorsque je dois rire. C'est pourquoi, encore une fois, continuez comme vous avez commencé.

— Laissons-lui reprendre haleine auparavant, dit Acante : le grand chaud étant passé, rien ne nous empêche de sortir d'ici, et de voir en nous promenant les endroits les plus agréables de ce jardin. Bien que nous les ayons vus plusieurs fois, je ne laisse pas d'en être touché, et crois qu'Ariste et Polyphile le sont aussi. Quant à Gélaste, il aimerait mieux employer son temps autour de quelque Psyché, que de converser avec des arbres et des fontaines. On pourra tantôt le satisfaire : nous nous assoierons sur l'herbe menue pour écouter Polyphile, et plaindrons les peines et les infortunes de son héroïne, avec une tendresse d'autant plus grande que la présence de ces objets nous remplira l'âme d'une douce mélancolie. Quand le Soleil nous verra pleurer, ce ne sera pas un grand mal : il en voit bien d'autres par l'univers qui en font autant, non pour le malheur d'autrui, mais pour le leur propre. Acante fut cru, et on se leva.

Au sortir de cet endroit ils firent cinq ou six cents pas sans rien dire. Gélaste, ennuyé de ce long silence, l'interrompit, et fronçant un peu son sourcil : Je vous ai, dit-il, tantôt laissés mettre le plaisir du rire après celui de pleurer ; trouverez-vous bon que je vous guérisse de cette erreur ? Vous savez que le rire est ami de l'homme, et le mien particulier ; m'avez-vous cru capable d'abandonner sa défense sans vous contredire le moins du monde ? Hélas ! non, repartit Acante ; car quand il n'y aurait que le plaisir de contredire, vous le trouvez assez grand pour nous engager en une très longue et très opiniâtre dispute.

Ces paroles, à quoi Gélaste ne s'attendait point, et qui firent faire un petit éclat de risée, l'interdirent un peu. Il en revint aussitôt. Vous croyez, dit-il, vous sauver par-là ; c'est l'ordinaire de ceux qui ont tort, et qui connaissent leur faible, de chercher des fuites : mais évitez tant que vous voudrez le combat, si faut-il que vous m'avouiez que votre proposition est absurde, et qu'il vaut mieux rire que pleurer.

— A le prendre en général comme vous faites, poursuivit Ariste, cela est vrai ; mais vous falsifiez notre texte. Nous vous disons seulement que la pitié est celui des mouvements du discours que nous tenons le plus noble, le plus excellent, si vous voulez ; je passe encore outre, et le maintiens le plus agréable : voyez la hardiesse de ce paradoxe.

O Dieux immortels ! s'écria Gélaste, y a-t-il des gens assez fous au monde pour soutenir une opinion si extravagante ? Je ne dis pas que Sophocle et Euripide ne me divertissent davantage que quantité de faiseurs de comédies : mais mettez les choses en pareil degré d'excellence, quitterez-vous le plaisir de voir attraper deux vieillards par un drôle comme Phormion, pour aller pleurer avec la famille du roi Priam ? — Oui, encore un coup, je le quitterai, dit Ariste. — Et vous aimerez mieux, ajouta Gélaste, écouter Sylvandre faisant des plaintes, que d'entendre Hylas entretenant agréablement ses maîtresses ? — C'est un autre point, poursuivit Ariste ; mettez les choses, comme vous dites, en pareil degré d'excellence, je vous répondrai là-dessus : Sylvandre, après tout, pourrait faire de telles plaintes, que vous les préféreriez vous-même aux bons mots d'Hylas.

— Aux bons mots d'Hylas ! repartit Gélaste ; pensez-vous bien à ce que vous dites ? savez-vous quel homme c'est que l'Hylas de qui nous parlons ? C'est le véritable héros d'Astrée : c'est un homme plus nécessaire dans le roman qu'une douzaine de Céladons. — Avec cela, dit Ariste, s'il y en avait deux ils vous ennuieraient ; et les autres, en quelque nombre qu'ils soient, ne vous ennuiant point. Mais nous ne faisons qu'insister l'un et

l'autre pour notre avis, sans en apporter d'autre fondement que notre avis même. Ce n'est pas là le moyen de terminer la dispute, ni de découvrir qui a tort ou qui a raison.

— Cela me fait souvenir, dit Acante, de certaines gens dont les disputes se passent entières à nier et à soutenir, et point d'autre preuve. Vous en allez avoir une pareille si vous ne vous y prenez d'autre sorte.

— C'est à quoi il faut remédier, dit Ariste : cette matière en vaut bien la peine, et nous peut fournir beaucoup de choses dignes d'être examinées. Mais, comme elles mériteraient plus de temps que nous n'en avons, je suis d'avis de ne toucher que le principal, et qu'après nous réduisons la dispute au jugement qu'on doit faire de l'ouvrage de Polyphile, afin de ne pas sortir entièrement du sujet pour lequel nous nous rencontrons ici. Voyons seulement qui établira le premier son opinion. Comme Gélaste est l'agresseur, il serait juste que ce fût lui. Néanmoins je commencerai s'il le veut. — Non, non, dit Gélaste, je ne veux point qu'on m'accorde de privilège. Vous n'êtes pas assez fort pour donner de l'avantage à votre ennemi. Je vous soutiens donc que, les choses étant égales, la plus saine partie du monde préférera toujours la comédie à la tragédie. Que dis-je, la plus saine partie du monde ? mais tout le monde. Je vous demande où le goût universel d'aujourd'hui se porte. La cour, les dames, les cavaliers, les savants, le peuple, tout demande la comédie, point de plaisir que la comédie. Aussi voyons-nous qu'on se sert indifféremment de ce mot de comédie pour qualifier tous les divertissements du théâtre : on n'a jamais dit Les tragédiens, ni Allons à la tragédie.

— Vous en savez mieux que moi la véritable raison, dit Ariste, et que cela vient du mot de bourgade, en grec. Comme cette érudition serait longue, et qu'aucun de nous ne l'ignore, je la laisse à part, et m'arrêterai seulement à ce que vous dites. Parce que le mot de comédie est pris abusivement pour toutes les espèces du dramatique, la comédie est préférable à la

tragédie : n'est-ce pas là bien conclure ? Cela fait voir seulement que la comédie est plus commune ; et parce qu'elle est plus commune, je pourrais dire qu'elle touche moins les esprits.

— Voilà bien conclure à votre tour, répliqua Gélaste : le diamant est plus commun que certaines pierres ; donc le diamant touche moins les yeux. Hé ! mon ami, ne voyez-vous pas qu'on ne se lasse jamais de rire ? on peut se lasser du jeu, de la bonne chère, des dames ; mais de rire, point. Avez-vous entendu dire à qui que ce soit : Il y a huit jours entiers que nous rions, je vous prie, pleurons aujourd'hui ? Vous sortez toujours, dit Ariste, de notre thèse, et apportez des raisons si triviales que j'en ai honte pour vous.

— Voyez un peu l'homme difficile ! reprit Gélaste : et vraiment, puisque vous voulez que je discoure de la comédie et du rire en philosophe platonicien, j'y consens ; faites-moi seulement la grâce de m'écouter. Le plaisir dont nous devons faire le plus de cas est toujours celui qui convient le mieux à notre nature ; car c'est s'unir à soi-même que de le goûter. Or y a-t-il rien qui nous convienne mieux que le rire ? Il n'est pas moins naturel à l'homme que la raison ; il lui est même particulier ; vous ne trouverez aucun animal qui rie, et en rencontrerez quelques uns qui pleurent. Je vous défie, tout sensible que vous êtes, de jeter des larmes aussi grosses que celles d'un cerf qui est aux abois, ou du cheval de ce pauvre prince dont on voit la pompe funèbre dans l'onzième livre de l'Enéide. Tombez d'accord de ces vérités ; je vous laisserai après pleurer tant qu'il vous plaira : vous tiendrez compagnie au cheval du pauvre Pallas, et moi je rirai avec tous les hommes.

La conclusion de Gélaste fit rire ses trois amis, Ariste comme les autres : après quoi celui-ci dit : Je vous nie vos deux propositions, aussi bien la seconde que la première. Quelque opinion qu'ait eue l'école jusqu'à présent, je ne conviens pas avec elle que le rire appartienne à l'homme privativement au

reste des animaux. Il faudrait entendre la langue de ces derniers pour connaître qu'ils ne rient point.

Je les tiens sujets à toutes nos passions : il n'y a pour ce point-là de différence entre nous et eux que du plus au moins, et en la manière de s'exprimer. Quant à votre première proposition, tant s'en faut que nous devions toujours courir après les plaisirs qui nous sont les plus naturels et que nous avons le plus à commandement, que ce n'est pas même un plaisir de posséder une chose très commune. De là vient que dans Platon l'Amour est fils de la Pauvreté, voulant dire que nous n'avons de passion que pour les choses qui nous manquent, et dont nous sommes nécessaires. Ainsi le rire, qui nous est, à ce que vous dites, si familier, sera dans la scène le plaisir des laquais et du menu peuple, le pleurer celui des honnêtes gens.

Vous poussez la chose un peu trop loin, dit Acante, je ne tiens pas que le rire soit interdit aux honnêtes gens. — Je ne le tiens pas non plus, reprit Ariste. Ce que je dis n'est que pour payer Gélaste de sa monnaie. Vous savez combien nous avons ri en lisant Térence, et combien je ris en voyant les Italiens : je laisse à la porte ma raison et mon argent, et je ris après tout mon soûl. Mais que les belles tragédies ne nous donnent une volupté plus grande que celle qui vient du comique, Gélaste ne le niera pas lui-même s'il y veut faire réflexion.

Il faudrait, repartit froidement Gélaste, condamner à une très grosse amende ceux qui font ces tragédies dont vous nous parlez. Vous allez là pour vous réjouir, et vous y trouvez un homme qui pleure auprès d'un autre homme, et cet autre auprès d'un autre, et tous ensemble avec la comédienne qui représente Andromaque, et la comédienne avec le poète : c'est une chaîne de gens qui pleurent, comme dit votre Platon. Est-ce ainsi que l'on doit contenter ceux qui vont là pour se réjouir ? Ne dites point qu'ils y vont pour se réjouir, reprit Ariste ; dites qu'ils y vont pour se divertir. Or je vous soutiens, avec le même Platon, qu'il n'y a divertissement égal à la tragédie, ni qui mène

plus les esprits où il plaît au poète. Le mot dont se sert Platon fait que je me figure le même poète se rendant maître de tout un peuple, et faisant aller les âmes comme des troupeaux, et comme s'il avait en ses mains la baguette du Dieu Mercure. Je vous soutiens, dis-je, que les maux d'autrui nous divertissent ; c'est-à-dire qu'ils nous attachent l'esprit.

Ils peuvent attacher le vôtre agréablement, poursuit Gélaste, mais non pas le mien. En vérité je vous trouve de mauvais goût. Il vous suffit que l'on vous attache l'esprit ; que ce soit avec des charmes agréables ou non, avec les serpents de Tisiphone, il ne vous importe. Quand vous me feriez passer l'effet de la tragédie pour une espèce d'enchantement, cela ferait-il que l'effet de la comédie n'en fût un aussi. Ces deux choses étant égales, serez-vous si fou que de préférer la première à l'autre ?

— Mais vous-même, reprit Ariste, osez-vous mettre en comparaison le plaisir du rire avec la pitié ; la pitié, qui est un ravissement, une extase ? Et comment ne le serait-elle pas, si les larmes que nous versons pour nos propres maux sont, au sentiment d'Homère, non pas tout à fait au mien, si les larmes, dis-je, sont, au sentiment de ce divin poète, une espèce de volupté ? Car en cet endroit où il fait pleurer Achille et Priam, l'un du souvenir de Patrocle, l'autre de la mort du dernier de ses enfants, il dit qu'ils se soulent de ce plaisir ; il les fait jouir du pleurer comme si c'était quelque chose de délicieux.

— Le Ciel vous veuille envoyer beaucoup de jouissances pareilles ! reprit Gélaste ; je n'en serai nullement jaloux. Ces extases de la pitié n'accommodent pas un homme de mon humeur. Le rire a pour moi quelque chose de plus vif et de plus sensible : enfin le rire me rit davantage. Toute la nature est en cela de mon avis. Allez-vous-en à la cour de Cythérée, vous y trouverez des Ris, et jamais de Pleurs.

— Nous voici déjà retombés, dit Ariste, dans ces raisons qui n'ont aucune solidité : vous êtes le plus frivole défenseur de la

comédie que j'aie vu depuis longtemps.

— Et nous voici retombés dans le platonisme, répliqua Gélaste : demeurons-y donc, puisque cela vous plaît tant. Je m'en vais vous dire quelque chose d'essentiel contre le pleurer, et veux vous convaincre par ce même endroit d'Homère dont vous avez fait votre capital. Quand Achille a pleuré son soûl (par parenthèse, je crois qu'Achille ne riait pas de moins bon courage ; tout ce que font les héros, ils le font dans le suprême degré de perfection) ; lorsqu'Achille, dis-je, s'est rassasié de ce beau plaisir de verser des larmes, il dit à Priam : Vieillard, tu es misérable : telle est la condition des mortels, ils passent leur vie dans les pleurs. Les Dieux seuls sont exempts de mal, et vivent là-haut à leur aise, sans rien souffrir. Que répondrez-vous à cela ? — Je répondrai, dit Ariste, que les mortels sont mortels quand ils pleurent de leurs douleurs ; mais quand ils pleurent des douleurs d'autrui, ce sont proprement des Dieux.

— Les Dieux ne pleurent ni d'une façon ni d'une autre, reprit Gélaste : pour le rire, c'est leur partage. Qu'il ne soit ainsi : Homère dit en un autre endroit que quand les bienheureux Immortels virent Vulcain qui boitait dans leur maison, il leur prit un rire inextinguible. Par ce mot d'inextinguible vous voyez qu'on ne peut trop rire ni trop longtemps ; par celui de bienheureux, que la béatitude consiste au rire.

— Par ces deux mots que vous dites, reprit Ariste, je vois qu'Homère a failli, et ne vois rien autre chose. Platon l'en reprend dans son troisième de la République. Il le blâme de donner aux Dieux un rire démesuré, et qui serait même indigne de personnes tant soit peu considérables.

— Pourquoi voulez-vous qu'Homère ait plutôt failli que Platon ? répliqua Gélaste. Mais laissons les autorités, et n'écoutons que la raison seule. Nous n'avons qu'à examiner sans prévention la comédie et la tragédie. Il arrive assez souvent que cette dernière ne nous touche point : car le bien ou le mal d'autrui ne

nous touche que par rapport à nous-mêmes, et en tant que nous croyons que pareille chose nous peut arriver, l'amour-propre faisant sans cesse que l'on tourne les yeux sur soi. Or comme la tragédie ne nous représente que des aventures extraordinaires, et qui vraisemblablement ne nous arriveront jamais, nous n'y prenons point de part, et nous sommes froids, à moins que l'ouvrage ne soit excellent, que le poète ne nous transforme, que nous ne devenions d'autres hommes par son adresse, et ne nous mettions en la place de quelque roi. Alors j'avoue que la tragédie nous touche, mais de crainte, mais de colère, mais de mouvements funestes, qui nous renvoient au logis pleins des choses que nous avons vues, et incapables de tout plaisir. La comédie, n'employant que des aventures ordinaires et qui peuvent nous arriver, nous touche toujours, plus ou moins, selon son degré de perfection. Quand elle est fort bonne, elle nous fait rire. La tragédie nous attache, si vous voulez ; mais la comédie nous amuse agréablement, et mène les âmes aux Champs-Élysées, au lieu que vous les menez dans la demeure des malheureux. Pour preuve infaillible de ce que j'avance, prenez garde que, pour effacer les impressions que la tragédie avait faites en nous, on lui fait souvent succéder un divertissement comique ; mais de celui-ci à l'autre il n'y a point de retour : ce qui vous fait voir que le suprême degré du plaisir, après quoi il n'y a plus rien, c'est la comédie. Quand on vous la donne, vous vous en retournez content et de belle humeur : quand on ne vous la donne pas, vous vous en retournez chagrin et rempli de noires idées. C'est ce qu'il y a à gagner avec les Oreste et les Oedipe, tristes fantômes qu'a évoqués le poète magicien dont vous nous avez parlé tantôt. Encore serions-nous heureux s'ils excitaient le terrible toutes les fois que l'on nous les fait paraître ; cela vaut mieux que de s'ennuyer : mais où sont les habiles poètes qui nous dépeignent ces choses au vif ? Je ne veux pas dire que le dernier soit mort avec Euripide ou avec Sophocle ; je dis seulement qu'il n'y en a guère. La difficulté n'est pas si grande dans le comique ; il est plus assuré de nous toucher, en ce que ses incidents sont d'une telle nature que nous nous les appliquons à nous-mêmes plus aisément.

— Cette fois-là, dit Ariste, voilà des raisons solides et qui méritent qu'on y réponde ; il faut y tâcher. Le même ennui qui nous fait languir pendant une tragédie où nous ne trouvons que de médiocres beautés est commun à la comédie et à tous les ouvrages de l'esprit, particulièrement aux vers : je vous le prouverais aisément si c'était la question ; mais ne s'agissant que de comparer deux choses également bonnes, chacune selon son genre, et la tragédie, à ce que vous dites vous-même, devant l'être souverainement, nous ne devons considérer la comédie que dans un pareil degré. En ce degré donc vous dites qu'on peut passer de la tragédie à la comédie ; et de celle-ci à l'autre, jamais. Je vous le confesse ; mais je ne tombe pas d'accord de vos conséquences ni de la raison que vous apportez. Celle qui me semble la meilleure est que dans la tragédie nous faisons une grande contention d'âme ; ainsi on nous représente ensuite quelque chose qui délasse notre cœur et nous remet en l'état où nous étions avant le spectacle afin que nous en puissions sortir ainsi que d'un songe. Par votre propre raisonnement vous voyez déjà que la comédie touche beaucoup moins que la tragédie. Il reste à prouver que cette dernière est beaucoup plus agréable que l'autre. Mais auparavant, de crainte que la mémoire ne m'en échappe, je vous dirai qu'il s'en faut bien que la tragédie nous renvoie chagrins et mal satisfaits, la comédie tout à fait contents et de belle humeur : car si nous apportons à la tragédie quelque sujet de tristesse qui nous soit propre, la compassion en détourne l'effet ailleurs, et nous sommes heureux de répandre pour les maux d'autrui les larmes que nous gardions pour les nôtres. La comédie, au contraire, nous faisant laisser notre mélancolie à la porte, nous la rend lorsque nous sortons. Il ne s'agit donc que du temps que nous employons au spectacle, et que nous ne saurions mieux employer qu'à la pitié. Premièrement, niez-vous qu'elle soit plus noble que le rire ?

— Il y a si longtemps que nous disputons, repartit Gélaste, que je ne vous veux plus rien nier.

Et moi je vous veux prouver quelque chose, reprit Ariste : je vous veux prouver que la pitié est le mouvement le plus agréable de tous. Votre erreur provient de ce que vous confondez ce mouvement avec la douleur. Je crains celle-ci encore plus que vous ne faites : quant à l'autre, c'est un plaisir, et très grand plaisir. En voici quelques raisons nécessaires, et qui vous prouveront par conséquent que la chose est telle que je vous dis. La pitié est un mouvement charitable et généreux, une tendresse de coeur dont tout le monde se sait bon gré. Y a-t-il quelqu'un qui veuille passer pour un homme dur et impénétrable à ses traits ? Or, qu'on ne fasse les choses louables avec un très grand plaisir, je m'en rapporte à la satisfaction intérieure des gens de bien ; je m'en rapporte à vous-même, et vous demande si c'est une chose louable que de rire. Assurément ce n'en est pas une, non plus que de boire et de manger, ou de prendre quelque plaisir qui ne regarde que notre intérêt. Voilà donc déjà un plaisir qui se rencontre en la tragédie, et qui ne se rencontre pas en la comédie. Je vous en puis alléguer beaucoup d'autres. Le principal, à mon sens, c'est que nous nous mettons au-dessus des rois par la pitié que nous avons d'eux, et devenons dieux à leur égard, contemplant d'un lieu tranquille leurs embarras, leurs afflictions, leurs malheurs ; ni plus ni moins que les dieux considèrent de l'Olympe les misérables mortels. La tragédie a encore cela au-dessus de la comédie, que le style dont elle se sert est sublime ; et les beautés du sublime, si nous en croyons Longin et la vérité, sont bien plus grandes et ont tout un autre effet que celles du médiocre. Elles enlèvent l'âme, et se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. Les traits comiques, tout beaux qu'ils sont, n'ont ni la douceur de ce charme ni sa puissance. Il est de ceci comme d'une beauté excellente, et d'une autre qui a des grâces : celle-ci plaît, mais l'autre ravit. Voilà proprement la différence que l'on doit mettre entre la pitié et le rire. Je vous apporterais plus de raisons que vous n'en souhaiteriez, s'il n'était temps de terminer la dispute. Nous sommes venus pour écouter Polyphile ; c'est lui cependant qui nous écoute avec

beaucoup de silence et d'attention, comme vous voyez.

— Je veux bien ne pas répliquer, dit Gélaste, et avoir cette complaisance pour lui : mais ce sera à condition que vous ne prétendrez pas m'avoir convaincu ; sinon continuons la dispute.

— Vous ne me ferez point en cela de tort, reprit Polyphile, mais vous en ferez peut-être à Acante, qui meurt d'envie de vous faire remarquer les merveilles de ce jardin.

Acante ne s'en défendit pas trop. Il répondit toutefois à l'honnêteté de Polyphile ; mais en même temps il ne laissa pas de s'écarter. Ses trois amis le suivirent. Ils s'arrêtèrent longtemps à l'endroit qu'on appelle le fer-à-cheval, ne se pouvant lasser d'admirer cette longue suite de beautés toutes différentes qu'on découvre du haut des rampes.

Là, dans des chars dorés, le prince avec sa cour
Va goûter la fraîcheur sur le déclin du jour.
L'un et l'autre Soleil, unique en son espèce,
Etale aux regardants sa pompe et sa richesse.
Phébus brille à l'envi du monarque françois ;
On ne sait bien souvent à qui donner sa voix :
Tous deux sont pleins d'éclat et rayonnants de gloire.
Ah ! si j'étais aidé des filles de mémoire,
De quels traits j'ornerais cette comparaison !
Versailles, ce serait le palais d'Apollon :
Les Belles de la cour passeraient pour les Heures.
Mais peignons seulement ces charmantes demeures.
En face d'un parterre au palais opposé
Est un amphithéâtre en rampes divisé :
La descente en est douce, et presque imperceptible ;
Elles vont vers leur fin d'une pente insensible.
D'arbrisseaux toujours verts les bords en sont ornés.
Le myrte, par qui sont les amants couronnés,
Y range son feuillage en globe, en pyramide ;
Tel jadis le taillaient les ministres d'Armide :

Au haut de chaque rampe un sphinx aux larges flancs
Se laisse entortiller de fleurs par des enfants.
Il se joue avec eux, leur rit à sa manière.
Et ne se souvient plus de son humeur si fière.
Au bas de ce degré Latone et ses jumeaux
De gens durs et grossiers font de vils animaux,
Les changent avec l'eau que sur eux ils répandent.
Déjà les doigts de l'un en nageoires s'étendent ;
L'autre en le regardant est métamorphosé :
De l'insecte et de l'homme un autre est composé :
Son épouse le plaint d'une voix de grenouille ;
Le corps est femme encor. Tel lui-même se mouille,
Se lave, et plus il croit effacer tous ses traits,
Plus l'onde contribue à les rendre parfaits.
La scène est un bassin d'une vaste étendue.
Sur les bords cette engeance insecte devenue
Tâche de lancer l'eau contre les déités.
A l'entour de ce lieu, pour comble de beautés,
Une troupe immobile et sans pieds se repose,
Nymphes, Héros, et Dieux de la métamorphose,
Termes, de qui le sort semblerait ennuyeux
S'ils n'étaient enchantés par l'aspect de ces lieux.
Deux parterres ensuite entretiennent la vue.
Tous deux ont leurs fleurons d'herbe tendre et menue ;
Tous deux ont un bassin qui lance ses trésors,
Dans le centre en aigrette, en arcs le long des bords.
L'onde sort du gosier de différents reptiles.
Là sifflent les lézards, germains des crocodiles ;
Et là mainte tortue apportant sa maison
Allonge en vain le cou pour sortir de prison.
Enfin par une allée aussi large que belle
On descend vers deux mers d'une forme nouvelle.
L'une est un rond à pans, l'autre est un long canal.
Miroirs où l'on n'a point épargné le crystal.
Au milieu du premier, Phébus sortant de l'onde
A quitté de Thétis la demeure profonde.
En rayons infinis l'eau sort de son flambeau :

On voit presque en vapeur se résoudre cette eau.
Telle la chaux exhale une blanche fumée.
D'atomes de crystal une nue est formée :
Et lorsque le Soleil se trouve vis-à-vis,
Son éclat l'enrichit des couleurs de l'Iris.
Les coursiers de ce dieu commençant leur carrière
A peine ont hors de l'eau la croupe toute entière :
Cependant on les voit impatients du frein ;
Ils forment la rosée en secouant leur crin.
Phébus quitte à regret ces humides demeures :
Il se plaint à Thétis de la hâte des Heures.
Elles poussent son char par leurs mains préparé,
Et disent que le Somme en sa grotte est rentré.
Cette figure à pans d'une place est suivie.
Mainte allée en étoile à son centre aboutie
Mené aux extrémités de ce vaste pourpris.
De tant d'objets divers les regards sont surpris.
Par sentiers alignés l'oeil va de part et d'autre :
Tout chemin est allée aux royaumes du Nostre.
Muses, n'oublions pas à parler du canal :
Cherchons des mots choisis pour peindre son crystal :
Qu'il soit pur, transparent, que cette onde argentée
Loge en son moite sein la blanche Galathée.
Jamais on n'a trouvé ses rives sans Zéphyr.
Flore s'y rafraîchit au vent de leurs soupirs.
Les Nymphes d'alentour souvent dans les nuits sombres
S'y vont baigner en troupe à la faveur des ombres.
Les lieux que j'ai dépeints, le canal, le rond-d'eau,
Parterres d'un dessein agréable et nouveau,
Amphithéâtres, jets, tous au palais répondent,
Sans que de tant d'objets les beautés se confondent.
Heureux ceux de qui l'art a ces traits inventés !
On ne connaissait point autrefois ces beautés.
Tous parcs étaient vergers du temps de nos ancêtres ;
Tous vergers sont faits parcs : le savoir de ces maîtres
Change en jardins royaux ceux des simples bourgeois,
Comme en jardins de Dieux il change ceux des rois.

Que ce qu'ils ont planté dure mille ans encore :
Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on chérira Flore,
Les Nymphes des jardins loueront incessamment
Cet art qui les savait loger si richement.

Polyphile et ensuite ses trois amis prirent là-dessus occasion de parler de l'intelligence qui est l'âme de ces merveilles, et qui fait agir tant de mains savantes pour la satisfaction du monarque. Je ne rapporterai point les louantes qu'on lui donna ; elles furent grandes, et par conséquent ne lui plairaient pas. Les qualités sur lesquelles nos quatre amis s'étendirent furent sa fidélité et son zèle. On remarqua que c'est un génie qui s'applique à tout, et ne se relâche jamais. Ses principaux soins sont de travailler pour la grandeur de son maître ; mais il ne croit pas que le reste soit indigne de l'occuper. Rien de ce qui regarde Jupiter n'est au-dessous des ministres de sa puissance.

Nos quatre amis, étant convenus de toutes ces choses, allèrent ensuite voir le salon et la galerie qui sont demeurés debout après la fête qui a été tant vantée. On a jugé à propos de les conserver, afin d'en bâtir de plus durables sur le modèle. Tout le monde a oui parler des merveilles de cette fête, des palais devenus jardins et des jardins devenus palais, de la soudaineté avec laquelle on a créé, s'il faut ainsi dire, ces choses, et qui rendra les enchantements croyables à l'avenir. Il n'y a point de peuple en l'Europe que la Renommée n'ait entretenu de la magnificence de ce spectacle. Quelques personnes en ont fait la description avec beaucoup d'élégance et d'exactitude ; c'est pourquoi je ne m'arrêterai point en cet endroit : je dirai seulement que nos quatre amis s'assirent sur le gazon qui borde un ruisseau, ou plutôt une goulette, dont cette galerie est ornée. Les feuillages qui la couvraient étant déjà secs et rompus en beaucoup d'endroits, laissaient entrer assez de lumière pour faire que Polyphile lût aisément : il commença donc de cette sorte le récit des malheurs de son héroïne.

Livre second

Désespoir de Psyché

La criminelle Psyché n'eut pas l'assurance de dire un mot. Elle se pouvait jeter à genoux devant son mari, elle lui pouvait conter comme la chose s'était passée ; et si elle n'eût justifié entièrement son dessein, elle en aurait du moins rejeté la faute sur ses deux soeurs : en tout cas elle pouvait demander pardon, prosternée aux pieds de l'Amour, les lui embrassant avec des marques de repentir, et les lui mouillant de ses larmes. Il y avait outre cela un parti à prendre ; c'était de relever le poignard par la pointe, et le présenter à son mari en lui découvrant son sein et en l'invitant de percer un coeur qui s'était révolté contre lui. L'étonnement et sa conscience lui ôtèrent l'usage de la parole et celui des sens : elle demeura immobile, et, baissant les yeux, elle attendit avec des transes mortelles sa destinée.

Cupidon, outré de colère, ne sentit pas la moitié du mal que la goutte d'huile lui aurait fait dans un autre temps. Il jeta quelques regards foudroyants sur la malheureuse Psyché ; puis, sans lui faire seulement la grâce de lui reprocher son crime, ce Dieu s'envola, et le palais disparut. Plus de Nymphes, plus de Zéphyre : la pauvre épouse se trouva seule sur le rocher, demi-morte, pâle, tremblante, et tellement possédée de son excessive douleur, qu'elle demeura longtemps les yeux attachés à terre sans se connaître, et sans prendre garde qu'elle était nue. Ses habits de fille étaient à ses pieds ; elle avait les yeux dessus, et ne les apercevait pas.

Cependant l'Amour était demeuré dans l'air, afin de voir à quelles extrémités son épouse serait réduite, ne voulant pas qu'elle se portât à aucune violence contre sa vie, soit que le courroux du Dieu n'eût pas éteint tout à fait en lui la

compassion, soit qu'il réservât Psyché à de longues peines, et à quelque chose de plus cruel que de se tuer soi-même. Il la vit tomber évanouie sur la roche dure : cela le toucha, mais non jusqu'au point de l'obliger à ne se plus souvenir de la faute de son épouse.

Psyché ne revint à soi de longtemps après. La première pensée qu'elle eut, ce fut de courir à un précipice. Là, considérant les abîmes, leur profondeur, les pointes des rocs toutes prêtes à la mettre en pièces ; et levant quelquefois les yeux vers la Lune qui l'éclairait : Soeur du Soleil, lui dit-elle, que l'horreur du crime ne t'empêche pas de me regarder : sois témoin du désespoir d'une malheureuse ; et fais-moi la grâce de raconter à celui que j'ai offensé les circonstances de mon trépas, mais ne les raconte point aux personnes dont je tiens le jour. Tu vois dans ta course des misérables ; dis-moi, y en a-t-il un de qui l'infortune ne soit légère au prix de la mienne ? Rochers élevés, qui serviez naguère de fondements à un palais dont j'étais maîtresse, qui aurait dit que la nature vous eût formés pour me servir maintenant à un usage si différent ?

A ces mots elle regarda encore le précipice ; et en même temps la mort se montra à elle sous sa forme la plus affreuse. Plusieurs fois elle voulut s'élancer, plusieurs fois aussi un sentiment naturel l'en empêcha. Quelles sont, dit-elle, mes destinées ! j'ai quelque beauté ; je suis jeune ; il n'y a qu'un moment que je possédais le plus agréable de tous les Dieux, et je vais mourir ! je me vais moi-même donner la mort ! faut-il que l'Aurore ne se lève plus pour Psyché ! quoi ! voilà les derniers instants qui me sont donnés par les Parques ! Encore si ma nourrice me fermait les yeux ! si je n'étais point privée de la sépulture !

Ces irrésolutions et ces retours vers la vie, qui font la peine de ceux qui meurent, et dont les plus désespérés ne sont pas exempts, entretenrent un cruel combat dans le coeur de notre héroïne. Douce lumière, s'écria-t-elle, qu'il est difficile de te quitter ! Hélas ! en quels lieux irai-je quand je me serai bannie

moi-même de ta présence ? Charitables filles d'enfer, aidez-moi à rompre les noeuds qui m'attachent ; venez, venez me représenter ce que j'ai perdu. Alors elle se recueillit en elle-même ; et l'image de son malheur, étouffant enfin ce reste d'amour pour la vie, l'obligea de s'élancer avec tant de promptitude et de violence, que le Zéphyre, qui l'observait et qui avait ordre de l'enlever quand le comble du désespoir l'aurait amenée à ce point, n'eut presque pas le loisir d'y apporter le remède. Psyché n'était plus, s'il eût attendu encore un moment. Il la retira du gouffre ; et, lui faisant prendre un autre chemin dans les airs que celui qu'elle avait choisi, il l'éloigna de ces lieux funestes, et l'alla poser avec ses habits sur le bord d'un fleuve dont la rive, extraordinairement haute et fort escarpée, pouvait passer pour un précipice encore plus horrible que le premier.

C'est l'ordinaire des malheureux d'interpréter toutes choses sinistrement. Psyché se mit en l'esprit que son époux, outré de ressentiment, ne l'avait fait transporter sur le bord d'un fleuve qu'afin qu'elle se noyât ; ce genre de mort étant plus capable de le satisfaire que l'autre, parce qu'il était plus lent, et par conséquent plus cruel. Peut-être même ne fallait-il pas qu'elle souillât de sang ces rochers. Savait-elle si son mari ne les avait point destinés à un usage tout opposé ? Ce pouvait être une retraite amoureuse où l'Infant de Cypre, craignant sa mère, logeait secrètement ses maîtresses, comme il y avait logé son épouse ; car le lieu était écarté et inaccessible : ainsi elle aurait commis un sacrilège si elle avait fait servir à son désespoir ce qui ne servait qu'aux plaisirs.

Voilà comme raisonnait la pauvre Psyché, ingénieuse à se procurer du mal, mais bien éloignée de l'intention qu'avait eue l'Amour, à qui cet endroit où la Belle se trouvait alors était venu fortuitement dans l'esprit, ou qui peut-être l'avait laissé à la discrétion du Zéphyre. Il voulait la faire souffrir ; tant s'en faut qu'il exigeât d'elle une mort si prompte. Dans cette pensée il défendit au Zéphyre de la quitter, pour quelque occasion que ce

fût, quand même Flore lui aurait donné un rendez-vous, tant que cette première violence eût jeté son feu.

Je me suis étonné cent fois comme le Zéphyre n'en devint pas amoureux. Il est vrai que Flore a bien du mérite : puis de courir sur les pas d'un maître, et d'un maître comme l'Amour, c'eût été à lui une perfidie trop grande, et même inutile.

Le Zéphyre ayant donc l'oeil incessamment sur Psyché, et lui voyant regarder le fleuve d'une manière toute pitoyable, il se douta de quelque nouvelle pensée de désespoir ; et, pour n'être pas surpris encore une fois, il en avertit aussitôt le Dieu de ce fleuve, qui, de bonne fortune, tenait sa cour à deux pas de là, et qui avait alors auprès de lui la meilleure partie de ses Nymphes.

Ce Dieu était d'un tempérament froid, et ne se souciait pas beaucoup d'obliger la Belle ni son mari. Néanmoins la crainte qu'il eut que les poètes ne le diffamassent si la première Beauté du monde, fille de roi, et femme d'un Dieu, se noyait chez lui, et ne l'appelassent frère du Styx ; cette crainte, dis-je, l'obligea de commander à ses Nymphes qu'elles recueillissent Psyché, et qu'elles la portassent vers l'autre rive, qui était moins haute et plus agréable que celle-là, près de quelque habitation. Les Nymphes lui obéirent avec beaucoup de plaisir. Elles se rendirent toutes à l'endroit où était la Belle, et se cachèrent sous le rivage.

Psyché faisait alors des réflexions sur son aventure, ne sachant que conjecturer du dessein de son mari, ni à quelle mort se résoudre. A la fin, tirant de son coeur un profond soupir : Eh bien ! dit-elle, je finirai ma vie dans les eaux : veuillent seulement les Destins que ce supplice te soit agréable ! Aussitôt elle se précipita dans le fleuve, bien étonnée de se voir incontinent entre les bras de Cymodocé et de la gentille Naïs. Ce fut la plus heureuse rencontre du monde. Ces deux Nymphes ne faisaient presque que de la quitter : car l'Amour en avait choisi de toutes les sortes et dans tous les choeurs pour servir

de filles d'honneur à notre héroïne pendant le temps bienheureux où elle avait part aux affections et à la fortune d'un Dieu.

Cette rencontre, qui devait du moins lui apporter quelque consolation, ne lui apporta au contraire que du déplaisir. Comment se résoudre sans mourir à paraître ainsi malheureuse et abandonnée devant celles qui la servaient il n'y avait pas plus d'une heure ? telle est la folie de l'esprit humain ; les personnes nouvellement déchues de quelque état florissant fuient les gens qui les connaissent, avec plus de soin qu'elles n'évitent les étrangers, et préfèrent souvent la mort au service qu'on leur peut rendre. Nous supportons le malheur, et ne saurions supporter la honte.

Je ne vous assurerai pas si ce fleuve avait des Tritons et ne sais pas bien si c'est la coutume des fleuves que d'en avoir. Ce que je vous puis assurer c'est qu'aucun Triton n'approcha de notre héroïne. Les seules Naïades eurent cet honneur. Elles se pressaient si fort autour de la Belle que malaisément un Triton y eût trouvé place. Naïs et Cymodocé la tenaient entre leurs bras, tandis que d'abattement et de lassitude elle se laissait aller la tête languissamment, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, arrosant leur sein tour à tour avec ses larmes.

Aussitôt qu'elle fut à bord, ces deux Nymphes, qui avaient été du nombre de ses favorites, comme prudentes et discrètes entre toutes les Nymphes du monde, firent signe à leurs compagnes de se retirer ; et ne diminuant rien du respect avec lequel elles la servaient pendant sa fortune, elles prirent ses habits des mains du Zéphyre, qui se retira aussi, et demandèrent à Psyché si elle ne voulait pas bien qu'elles eussent l'honneur de l'habiller encore une fois. Psyché se jeta à leurs pieds pour toute réponse, et les leur baisa.

Cet abaissement excessif leur causa beaucoup de confusion et de pitié. L'Amour même en fut touché plus que de pas une

chose qui fût arrivée à notre héroïne depuis sa disgrâce. Il ne l'avait point quittée de vue, recevant quelque satisfaction à l'aspect du mal qu'elle se faisait ; car cela ne pouvait partir que d'un bon principe. Cupidon goûtait dans les airs ce cruel plaisir. Le battement de ses ailes obligea Naïs et Cymodocé de tourner la tête : elles aperçurent le Dieu ; et par considération tout au moins autant que par respect, mais principalement pour faire plaisir à la Belle, elles se retirèrent à leur tour.

Eh bien ! Psyché, dit l'Amour, que te semble de ta fortune ? est-ce impunément que l'on veut tuer le maître des Dieux ? il te tardait que tu te fusses détruite : te voilà contente ; tu sais comme je suis fait, tu m'as vu : mais de quoi cela te peut-il servir ? je t'avertis que tu n'es plus mon épouse.

Jusque-là la pauvre Psyché l'avait écouté sans lever les yeux : à ce mot d'épouse elle dit : Hélas ! je suis bien éloignée de prendre cette qualité ; je n'ose seulement espérer que vous me recevrez pour esclave. — Ni mon esclave non plus, reprit l'Amour ; c'est de ma mère que tu l'es ; je te donne à elle. Et garde-toi bien d'attenter contre ta vie ; je veux que tu souffres, mais je ne veux pas que tu meures ; tu en serais trop tôt quitte. Que si tu as dessein de m'obliger, venge-moi de tes deux démons de soeurs ; n'écoute ni considération du sang ni pitié ; sacrifie-les-moi. Adieu, Psyché ; la brûlure que cette lampe m'a faite ne me permet pas de t'entretenir plus longtemps.

Ce fut bien là que l'affliction de notre héroïne reprit des forces. Exécrable lampe ! maudite lampe ! avoir brûlé un Dieu si sensible et si délicat ! qui ne saurait rien endurer ! l'Amour ! Pleure, pleure, Psyché ; ne te repose ni jour ni nuit : cherche sur les monts et dans les vallées quelque herbe pour le guérir, et porte-la lui. S'il ne s'était point tant pressé de me dire adieu, il verrait l'extrême douleur que son mal me fait, et ce lui serait un soulagement : mais il est parti ! il est parti sans me laisser aucune espérance de le revoir !

Cependant l'Aurore vint éclairer l'infortune de notre Belle, et amena ce jour-là force nouveautés. Vénus, entre autres, fut avertie de ce qui était arrivé à Psyché ; et voyez comme les choses se rencontrent. Les médecins avaient ordonné à cette Déesse de se baigner pour des chaleurs qui l'incommodaient. Elle prenait son bain dès le point du jour, puis se recouchait. C'était dans ce fleuve qu'elle se baignait d'ordinaire, à cause de la qualité de ses eaux refroidissantes. Je pense même vous avoir dit que le Dieu du fleuve en tenait un peu. Une oie babillarde qui savait ces choses, et qui, se trouvant cachée entre des glaïeuls, avait vu Psyché arriver à bord, et avait entendu ensuite les reproches de son mari, ne manqua pas d'aller redire à Vénus toute l'aventure de point en point. Vénus ne perd point de temps ; elle envoie gens de tous les côtés, avec ordre de lui amener morte ou vive Psyché son esclave.

Il s'en fallut peu que ces gens ne la rencontrassent. Dès que son époux l'eut quittée elle s'habilla, ou, pour mieux parler, elle jeta sur soi ses habits : c'étaient ceux qu'elle avait quittés en se mariant, habits lugubres et commandés par l'oracle, comme vous pouvez vous en souvenir. En cet état elle résolut d'aller par le monde cherchant quelque herbe pour la brûlure de son mari, puis de le chercher lui-même.

Le vieillard et les bergères

Psyché n'eut pas marché une demi-heure qu'elle crut apercevoir un peu de fumée qui sortait d'entre des arbres et des rochers. C'était l'habitation d'un pêcheur, située au penchant d'un mont où les chèvres mêmes avaient de la peine à monter. Ce mont, revêtu de chênes aussi vieux que lui, et tout plein de rocs, présentait aux yeux quelque chose d'effroyable, mais de charmant. Le caprice de la nature ayant creusé deux ou trois de ces rochers qui étaient voisins l'un de l'autre, et leur ayant fait des passages de communication et d'issue, l'industrie humaine avait achevé cet ouvrage, et en avait fait la demeure d'un bon vieillard et de deux jeunes bergères. Encore que Psyché, dans ces commencements, fut timide et appréhendât la moindre rencontre, si est-ce qu'elle avait besoin de s'enquérir en quelle contrée elle était, et si on ne savait point une composition, une racine, ou une herbe pour la brûlure de son mari.

Elle adressa donc ses pas vers le lieu où elle avait vu cette fumée, ne découvrant aucune habitation que celle-là de quelque côté que sa vue se pût étendre. Il n'y avait point d'autre chemin pour y aller qu'un petit sentier tout bordé de ronces. De moyen de les détourner elle n'en avait aucun ; de façon qu'à chaque pas les épines lui déchiraient son habit, quelquefois la peau, sans que d'abord elle le sentît : l'affliction suspendait en elle les autres douleurs. A la fin son linge qui était mouillé, le froid du matin, les épines et la rosée commencèrent à l'incommoder. Elle se tira d'entre ces halliers le mieux qu'elle put ; puis un petit pré, dont l'herbe était encore aussi vierge que le jour qu'elle naquit, la mena jusque sur le bord d'un torrent. C'était un torrent et un abyme. Un nombre infini de sources s'y précipitaient par cascades du haut du mont, puis, roulant leurs eaux entre des rochers, formaient un gazouillement à peu près semblable à celui des catadupes du Nil. Psyché, arrêtée tout

court par cette barrière, et d'ailleurs extrêmement abattue tant de la douleur que du travail, et pour avoir passé sans dormir une nuit entière, se coucha sous des arbrisseaux que l'humidité du lieu rendait fort touffus. Ce fut ce qui la sauva.

Deux satellites de son ennemie arrivèrent un moment après en ce même endroit. La ravine les empêcha de passer outre : ils s'arrêtèrent quelque temps à la regarder, avec un si grand péril pour Psyché, que l'un d'eux marcha sur sa robe ; et croyant la Belle aussi loin de lui qu'elle en était près, il dit à son camarade : Nous cherchons ici inutilement ; ce ne sauraient être que des oiseaux qui se réfugient dans ces lieux : nos compagnons seront plus heureux que nous, et je plains cette personne s'ils la rencontrent ; car notre maîtresse n'est pas telle qu'on s'imagine : il semble à la voir que ce soit la douceur même ; mais je vous la donne pour une femme vindicative et aussi cruelle qu'il y en ait. On dit que Psyché lui dispute la prééminence des charmes : c'est justement le moyen de la rendre furieuse, et d'en faire une lionne à qui on a enlevé ses petits : sa concurrente fera fort bien de ne pas tomber entre ses mains.

Psyché entendit ces mots fort distinctement, et rendit grâce au hasard, qui, en lui donnant des frayeurs mortelles, lui donnait aussi un avis qui n'était nullement à négliger. De bonheur pour elle ces gens partirent presque aussitôt.

A peine était-elle revenue de sa frayeur, que, sur l'autre bord de la ravine, un nouveau spectacle lui causa de l'étonnement. La vieillesse en propre personne lui apparut chargée de filets, et en habit de pêcheur : les cheveux lui pendaient sur les épaules et la barbe sur la ceinture. Un très beau vieillard, et blanc comme un lis, mais non pas si frais, se disposait à passer. Son front était plein de rides, dont la plus jeune était presque aussi ancienne que le déluge. Aussi Psyché le prit pour Deucalion ; et se mettant à genoux : Père des humains, lui cria-t-elle, protégez-moi contre des ennemis qui me cherchent.

Le vieillard ne répondit rien : la force de l'enchantement le rendit muet. Il laissa tomber ses filets, s'oubliant soi-même aussi bien que s'il eût été dans son plus bel âge, oubliant aussi le danger où il se mettrait d'être rencontré par les ennemis de la Belle, s'il allait la prendre sur l'autre bord. Il me semble que je vois les vieillards de Troie qui se préparent à la guerre en voyant Hélène. Celui-ci ne se souciait pas de périr, pourvu qu'il contribuât à la sûreté d'une malheureuse comme la nôtre. Le besoin pressant qu'on avait de son assistance lui fit remettre au premier loisir les exclamations ordinaires dans ces rencontres. Il passa du côté où était Psyché ; et l'aborda de fort bonne grâce et avec respect, comme un homme qui savait faire autre chose que de tromper les poissons.

Belle princesse, dit-il, car à vos habits c'est le moins que vous puissiez être, réservez vos adorations pour les Dieux. Je suis un mortel qui ne possède que ces filets, et quelques petites commodités dont j'ai meublé deux ou trois rochers sur le penchant de ce mont. Cette retraite est à tous aussi bien qu'à moi : je ne l'ai point achetée ; c'est la nature qui l'a bâtie. Et ne craignez pas que vos ennemis vous y cherchent : s'il y a sur terre un lieu d'assurance contre les poursuites des hommes, c'est celui-là : je l'éprouve depuis longtemps.

Psyché accepta l'asyle. Le vieillard la fit descendre dans la ravine, marchant devant elle, et lui enseignant à poser le pied tantôt sur cet endroit-là, tantôt sur cet autre ; non sans péril : mais la crainte donne du courage. Si Psyché n'eût point fui Vénus, elle n'aurait jamais osé faire ce qu'elle fit.

La difficulté fut de traverser le torrent qui coulait au fond. Il était large, creux, et rapide. Où es-tu, Zéphyre ? s'écria Psyché. Mais plus de Zéphyre : l'Amour lui avait donné congé, sur l'assurance que notre héroïne n'oserait attenter contre elle, puisqu'il le lui avait défendu, ni faire chose qui lui déplût. En effet, elle n'avait garde. Un pont portatif que le vieillard tirait après soi sitôt qu'il

était passé suppléa à ce défaut. C'était un tronc à demi pourri, avec deux bâtons de saule pour garde-fous. Ce tronc se posait sur deux gros cailloux qui servaient de bordages à l'eau en cet endroit-là. Psyché passa donc, et n'eut pas plus de peine à remonter qu'elle en avait eu à descendre. De nouveaux obstacles se présentèrent. Il fallait encore grimper, et grimper par dedans un bois si touffu que l'ombre éternelle n'est pas plus noire. Psyché suivait le vieillard et le tenait par l'habit. Après bien des peines, ils arrivèrent à une petite esplanade assez découverte et employée à divers offices ; c'étaient les jardins, la cour principale, les avant-cours et les avenues de cette demeure. Elle fournissait des fleurs à son maître, un peu de fruits, et d'autres richesses du jardinage.

De là ils montèrent à l'habitation du vieillard par des degrés et par des perrons qui n'avaient point eu d'autre architecte que la nature : aussi tenaient-ils un peu du toscan, pour en dire la vérité. Ce palais n'avait pour toit que cinq ou six arbres d'une prodigieuse hauteur dont les racines cherchaient passage entre les voûtes de ces rochers.

Là deux jeunes bergères assises voyaient paître à dix pas d'elles cinq ou six chèvres, et filaient de si bonne grâce, que Psyché ne se put tenir de les admirer. Elles avaient assez de beauté pour ne se pas voir méprisées par la concurrente de Vénus. La plus jeune approchait de quatorze ans, l'autre en avait seize. Elles saluèrent notre héroïne d'un air naïf, et pourtant fort spirituel, quoiqu'un peu de honte l'accompagnât. Mais ce qui fit principalement que Psyché crut trouver de l'esprit en elles, ce fut l'admiration qu'elles témoignèrent en la regardant. Psyché les baisa, et leur fit un petit compliment champêtre, dans lequel elle les louait de beauté et de gentillesse : à quoi elles répondirent par l'incarnat qui leur monta aussitôt aux joues.

Vous voyez mes petites filles, dit le vieillard à Psyché : leur mère est morte depuis six mois. Je les élevai avec un aussi grand soin que si ce n'étaient pas des bergères. Le regret que j'ai, c'est

que n'ayant jamais bougé de cette montagne, elles sont incapables de vous servir. Souffrez toutefois qu'elles vous conduisent dans leur demeure : vous devez avoir besoin de repos.

Psyché ne se fit pas presser davantage : elle s'alla mettre au lit. Les deux pucelles la déshabillèrent, avec cent signes d'admiration à leur mode quand elle avait la tête tournée, se faisant l'une à l'autre remarquer de l'oeil fort innocemment les beautés qu'elles découvraient ; beautés capables de leur donner de l'amour, et d'en donner, s'il faut ainsi dire, à toutes les choses du monde. Psyché avait pris leur lit : couchée proprement sous du linge jonché de roses, l'odeur de ces fleurs, ou la lassitude, ou d'autres secrets dont Morphée se sert, l'assoupirent incontinent. J'ai toujours cru, et le crois encore, que le sommeil est une chose invincible. Il n'y a procès, ni affliction, ni amour qui tienne.

Pendant que Psyché dormait, les bergères coururent aux fruits. On lui en fit prendre à son réveil, et un peu de lait. Il n'entraît guère d'autre nourriture en ce lieu. On y vivait à peu près comme chez les premiers humains, plus proprement, à la vérité, mais de viandes que la seule nature assaisonnait.

Le vieillard couchait en une enfonçure du rocher, sans autre tapis de pied qu'un peu de mousse étendue, et sur cette mousse l'équipage du dieu Morphée. Un autre rocher plus spacieux et plus richement meublé était l'appartement des deux jeunes filles. Mille petits ouvrages de jonc et d'écorce tendre y tenaient lieu de tapisserie, des plumes d'oiseaux, des festons, des corbeilles remplies de fleurs. La porte du roc servait aussi de fenêtre, comme celles de nos balcons ; et par le moyen de l'esplanade elle découvrait un pays fort grand, diversifié, agréable : le vieillard avait abattu les arbres qui pouvaient nuire à la vue.

Une chose m'embarrasse, c'est de vous dépeindre cette porte

servant aussi de fenêtre, et semblable à celle de nos balcons, en sorte que le champêtre soit conservé. Je n'ai jamais pu savoir comment cela s'était fait. Il suffit de dire qu'il n'y avait rien de sauvage en cette habitation, et que tout l'était à l'entour.

Psyché, ayant regardé ces choses, témoigna à notre vieillard qu'elle souhaitait de l'entretenir, et le pria de s'asseoir près d'elle. Il s'en excusa sur sa qualité de simple mortel, puis il obéit. Les deux filles se retirèrent.

C'est en vain, dit notre héroïne, que vous me cachez votre véritable condition. Vous n'avez pas employé toute votre vie à pêcher, et parlez trop bien pour n'avoir jamais conversé qu'avec des poissons. Il est impossible que vous n'ayez vu le beau monde, et hanté les grands ; si vous n'êtes vous-même d'une naissance au-dessus de ce qui paraît à mes yeux : votre procédé, vos discours, l'éducation de vos filles, même la propreté de cette demeure, me le font juger. Je vous prie, donnez-moi conseil. Il n'y a qu'un jour que j'étais la plus heureuse femme du monde. Mon mari était amoureux de moi ; il me trouvait belle. Et ce mari, c'est l'Amour. Il ne veut plus que je sois sa femme : je n'ai pu seulement obtenir de lui d'être son esclave. Vous me voyez vagabonde ; tout me fait peur ; je tremble à la moindre haleine du vent : hier je commandais au Zéphyre. J'eus à mon coucher une centaine de Nymphes des plus jolies et des plus qualifiées, qui se tinrent heureuses d'une parole que je leur dis, et qui baisèrent en me quittant le bas de ma robe. Les adorations, les délices, la comédie, rien ne me manquait. Si j'eusse voulu qu'un plaisir fût venu des extrémités de la terre pour me trouver, j'eusse été incontinent satisfaite. Ma félicité était telle que le changement des habits et celui des ameublements ne me touchait plus. J'ai perdu tous ces avantages ; et les ai perdus par ma faute et sans espérance de les recouvrer jamais : l'Amour me hait trop. Je ne vous demande pas si je cesserai de l'aimer, il m'est impossible : je vous demande aussi peu si je cesserai de vivre, ce remède m'est interdit : Garde-toi, m'a dit mon mari, d'attenter contre ta vie.

Voilà les termes où je suis réduite : il m'est défendu de me soustraire à la peine. C'est bien le comble du désespoir que de n'oser se désespérer. Quand je le ferai néanmoins, quelle punition y a-t-il par-delà la mort ? Me conseillez-vous de traîner ma vie dans des alarmes continuelles, craignant Vénus, m'imaginant voir à tous les moments les ministres de sa fureur ? Si je tombe entre ses mains, et je ne puis m'empêcher d'y tomber, elle me fera mille maux. Ne vaut-il pas mieux que j'aie en un monde où elle n'a point de pouvoir ? Mon dessein n'est pas de m'enfoncer un fer dans le sein : les Dieux me gardent de désobéir à l'Amour jusqu'à ce point-là ! mais si je refuse la nourriture ; si je permets à un aspic de décharger sur moi sa colère ; si par hasard je rencontre de l'aconit, et que j'en mette un peu sur ma langue, est-ce un si grand crime ? Tout au moins me doit-il être permis de me laisser mourir de tristesse.

Au nom de l'Amour le vieillard s'était levé. Quand la Belle eut achevé de parler, il se prosterna, et la traitant de Déesse, il s'allait jeter en des excuses qui n'eussent fini de longtemps, si Psyché ne les eût d'abord prévenues, et ne lui eût commandé par tous les titres qu'il voudrait lui donner, soit de Belle, soit de Princesse, soit de Déesse, de se remettre en sa place, et de dire son sentiment avec liberté ; mais que pour le mieux il laissât ces qualités qui ne faisaient rien pour la consoler, et dont il était libéral jusqu'à l'excès.

Le vieillard savait trop bien vivre pour contester de cérémonies avec l'épouse de Cupidon. S'étant donc assis : Madame, dit-il, ou votre mari vous a communiqué l'immortalité, et cela étant que vous servira de vouloir mourir ? ou vous êtes encore sujette à la loi commune. Or cette loi veut deux choses ; l'une véritablement que nous mourions ; l'autre que nous tâchions de conserver notre vie le plus longtemps qu'il nous est possible. Nous naissons également pour l'un et pour l'autre ; et l'on peut dire que l'homme a en même temps deux mouvements opposés : il court incessamment vers la mort, il la fuit aussi incessamment. De violer cet instinct, c'est ce qui n'est pas

permis. Les animaux ne le font pas. Y a-t-il rien de plus malheureux qu'un oiseau qui, ayant eu pour demeure une forêt agréable et toute la campagne des airs, se voit renfermé dans une cage d'un pied d'espace ? cependant il ne se donne pas la mort ; il chante, au contraire, et tâche à se divertir. Les hommes ne sont pas si sages : ils se désespèrent. Regardez combien de crimes un seul crime leur fait commettre. Premièrement vous détruisez l'ouvrage du Ciel ; et plus cet ouvrage est beau, plus le crime doit être grand : jugez donc quelle serait votre faute. En second lieu, vous vous défiez de la Providence, ce qui est un autre crime. Pouvez-vous répondre de ce qui arrivera ? Peut-être le ciel vous réserve-t-il un bonheur plus grand que celui que vous regrettez : peut-être vous réjouirez-vous bientôt du retour de votre mari, ou pour mieux dire de votre amant, car à son dépit je le juge tel. J'ai tant vu de ces amants échappés revenir incontinent, et faire satisfaction aux personnes qui leur avaient donné sujet de se plaindre ; j'ai tant vu de malheureux, d'un autre côté, changer de condition et de sentiment, que ce serait imprudence à vous de ne pas donner à la Fortune le loisir de tourner sa roue. Outre ces raisons générales, votre mari vous a défendu d'attenter contre votre vie. Ne me proposez point pour expédient de vous laisser mourir de tristesse : c'est un détour que votre propre conscience doit condamner. J'approuverois bien plutôt que vous vous perçassiez le sein d'un poignard. Celui-ci est un crime d'un moment, qui a le premier transport pour excuse ; l'autre est une continuation de crimes que rien ne peut excuser. Qu'il n'y ait point de punition par-delà la mort, je ne pense pas qu'on vous ait enseigné cette doctrine. Croyez, madame, qu'il y en a, et de particulièrement ordonnées contre ceux qui jettent leur âme au vent, et qui ne la laissent pas envoler.

— Mon père, reprit Psyché, cette dernière considération fait que je me rends : car d'espérer le retour de mon mari, il n'y a pas d'apparence : je serai réduite à ne faire de ma vie autre chose que le chercher.

— Je ne le crois pas, dit le vieillard. J'ose vous répondre, au contraire, qu'il vous cherchera. Quelle joie alors aurez-vous ! Attendez du moins quelques jours en cette demeure. Vous pourrez vous y appliquer à la connaissance de vous-même et à l'étude de la sagesse : vous y mènerez la vie que j'y mené depuis longtemps, et que j'y mène avec tant de tranquillité, que si Jupiter voulait changer de condition contre moi je le renverrais sans délibérer.

— Mais comment vous êtes-vous avisé de cette retraite ? repartit Psyché : ne vous serai-je point importune si je vous prie de m'apprendre votre aventure ?

— Je vous la dirai en peu de mots, reprit le vieillard. J'étais à la cour d'un roi qui se plaisait à m'entendre, et qui m'avait donné la charge de premier Philosophe de sa maison. Outre la faveur, je ne manquais pas de biens. Ma famille ne consistait qu'en une personne qui m'était fort chère ; j'avais perdu mon épouse depuis longtemps : il me restait une fille d'une beauté exquise, quoiqu'infiniment au-dessous des charmes que vous possédez. Je l'élevai dans des sentiments de vertu convenables à l'état de notre fortune et à la profession que je faisais. Point de coquetterie ni d'ambition ; point d'humeur austère non plus. Je voulais en faire une compagne commode pour un mari, plutôt qu'une maîtresse agréable pour des amants.

Ses qualités la firent bientôt rechercher par tout ce qu'il y avait d'illustre à la cour. Celui qui commandait les armées du roi l'emporta. Le lendemain qu'il l'eut épousée, il en fut jaloux ; il lui donna des espions et des gardes : pauvre esprit qui ne voyait pas que si la vertu ne garde une femme, en vain l'on pose des sentinelles à l'entour ! Ma fille aurait été longtemps malheureuse sans les hasards de la guerre : son mari fut tué dans un combat. Il la laissa mère d'une des filles que vous voyez, et grosse de l'autre. L'affliction fut plus forte que le souvenir des mauvais traitements du défunt, et le temps fut plus fort que l'affliction. Ma fille reprit à la fin sa gaieté, sa

douce conversation, et ses charmes ; résolue pourtant de demeurer veuve, voire de mourir plutôt que de tenter un second hasard. Les amants reprirent aussi leur train ordinaire : mon logis ne désemplissait point d'importuns : le plus incommode de tous fut le fils du roi.

Ma fille, à qui ces choses ne plaisaient pas, me pria de demander pour récompense de mes services qu'il me fût permis de me retirer. Cela me fut accordé. Nous nous en allâmes à une maison des champs que j'avais. A peine étions-nous partis, que les amants nous suivirent : ils y arrivèrent aussitôt que nous. Le peu d'espérance de s'en sauver nous obligea d'abandonner des provinces où il n'y avait point d'asyle contre l'amour, et d'en chercher un chez des peuples du voisinage. Cela fit des guerres, et ne nous délivra point des amants : ceux de la contrée étaient plus persécutants que les autres. Enfin nous nous retirâmes au désert, avec peu de suite, sans équipage, n'emportant que quelques livres, afin que notre fuite fût plus secrète. La retraite que nous choisîmes était fort cachée ; mais ce n'était rien en comparaison de celle-ci. Nous y passâmes deux jours avec beaucoup de repos. Le troisième jour on sut où nous nous étions réfugiés : un amant vint nous demander le chemin ; un autre amant se mit à couvert de la pluie dans notre cabane. Nous voilà désespérés, et n'attendant de tranquillité qu'aux Champs-Elysées.

Je proposai à ma fille de se marier. Elle me pria d'attendre qu'on l'y eût condamnée sous peine du dernier supplice : encore préférerait-elle la mort à l'hymen. Elle avouait bien que l'importunité des amants était quelque chose de très fâcheux ; mais la tyrannie des méchants maris allait au-delà de tous les maux qu'on était capable de se figurer : que je ne me misse en peine que de moi seul ; elle saurait résister aux cajoleries que l'on lui ferait ; et si l'on venait à la violence, ou à la nécessité du mariage, elle saurait encore mieux mourir. Je ne la pressai pas davantage.

Une nuit que je m'étais endormi sur cette pensée, la Philosophie m'apparut en songe. Je veux, dit-elle, te tirer de peine : suis-moi. Je lui obéis. Nous traversâmes les lieux par où je vous ai conduite. Elle m'amena jusque sur le seuil de cette habitation. Voilà, dit-elle, le seul endroit où tu trouveras du repos. L'image du lieu, celle du chemin, demeurèrent dans ma mémoire. Je me réveillai fort content.

Le lendemain je contai ce songe à ma fille ; et comme nous nous promenions, je remarquai que le chemin où la Philosophie m'avait fait entrer aboutissait à notre cabane. Qu'est-il besoin d'un plus long récit ? nous fîmes résolution d'éprouver le reste du songe.

Nous congédiâmes nos domestiques, et nous nous sauvâmes avec ces deux filles, dont la plus âgée n'avait pas six ans ; il nous fallut porter l'autre. Après les mêmes peines que vous avez eues nous arrivâmes sous ces rochers. Ma famille s'y étant établie, je retournai prendre le peu de meubles que vous voyez, les apportant à diverses fois, et mes livres aussi. Pour ce qui nous était resté de bagues et d'argent, il était déjà en lieu d'assurance : nous n'en avons pas encore eu besoin. Le voisinage du fleuve nous fait subsister, sinon avec luxe et délicatesse, avec beaucoup de santé tout au moins. J'y prends du poisson que je vais vendre en une ville que ce mont vous cache, et où je ne suis connu de personne. Mon poisson n'est pas sitôt sur la place qu'il est vendu. Tous les habitants sont gens riches, de bonne chère, fort paresseux. Ils ont peine à sortir de leurs murailles ; comment viendraient-ils ici m'interrompre, si ce n'est que votre mari s'en mêle à la fin, et qu'il nous envoie des amants, soit de ce lieu-là, soit d'un autre ? les amants se font passage partout ; ce n'est pas pour rien que leur protecteur a des ailes. Ces filles, comme vous voyez, sont en âge de l'appréhender. Je ne suis pourtant pas certain qu'elles prennent la chose du même biais que l'a toujours prise leur mère. Voilà, madame, comme je suis arrivé ici. Le vieillard finit par l'exagération de son bonheur, et par les louanges de la

solitude.

— Mais, mon père, reprit Psyché, est-ce un si grand bien que cette solitude dont vous parlez ? est-il possible que vous ne vous y soyez point ennuyé vous ni votre fille ? A quoi vous êtes-vous occupés pendant dix années ?

A nous préparer pour une autre vie, lui répondit le vieillard : nous avons fait des réflexions sur les fautes et sur les erreurs à quoi sont sujets les hommes ; nous avons employé le temps à l'étude. — Vous ne me persuaderez point, repartit Psyché, qu'une grandeur légitime et des plaisirs innocents ne soient préférables au train de vie que vous menez.

— La véritable grandeur, à l'égard des philosophes, lui répliqua le vieillard, est de régner sur soi-même ; et le véritable plaisir, de jouir de soi. Cela se trouve en la solitude, et ne se trouve guère autre part. Je ne vous dis pas que toutes personnes s'en accommodent ; c'est un bien pour moi, ce serait un mal pour vous. Une personne que le ciel a composée avec tant de soin et avec tant d'art, doit faire honneur à son ouvrier, et régner ailleurs que dans le désert.

— Hélas ! mon père, dit notre héroïne en soupirant, vous me parlez de régner, et je suis esclave de mon ennemie ! Sur qui voulez-vous que je règne ? Ce ne peut être ni sur mon cœur ni sur celui de l'Amour ; de régner sur d'autres, c'est une gloire que je refuse. Là-dessus elle lui conta son histoire succinctement. Après avoir achevé : Vous voyez, dit-elle, combien j'ai sujet de craindre Vénus. J'ai toutefois résolu de me mettre en quête de mon mari avant que le jour se passe. Sa brûlure m'inquiète trop : ne savez-vous point un secret pour le guérir sans douleur et en un moment ?

Le vieillard sourit : J'ai, dit-il, cherché toute ma vie dans les simples, dans les compositions, dans les minéraux, et n'ai pu encore trouver de remède pour aucun mal : mais croyez-vous

que les Dieux en manquent ? Il faut bien qu'ils en aient de bons, et de bons médecins aussi, puisque la mort ne peut rien sur eux. Ne vous mettez donc en peine que de regagner votre époux : pour cela il vous faut attendre ; laissez-le dormir sur sa colère : si vous vous présentez à lui avant que le temps l'ait adouci, vous vous mettez au hasard d'être rebutée ; ce qui vous serait d'une très périlleuse conséquence pour l'avenir. Quand les maris se sont fâchés une fois, et qu'ils ont fait une fois les difficiles, la mutinerie ne leur coûte plus rien après.

Psyché se rendit à cet avis, et passa huit jours en ce lieu-là, sans y trouver le repos que son hôte lui promettait : Ce n'est pas que l'entretien du vieillard et celui même des jeunes filles ne charmassent quelquefois son mal ; mais incontinent elle retournait aux soupirs : et le vieillard lui disait que l'affliction diminuerait sa beauté, qui était le seul bien qui lui restait, et qui ferait infailliblement revenir les autres. On n'avait point encore allégué de raisons à notre héroïne qui lui plût tant.

Ce n'était pas seulement au vieillard que Psyché parlait de sa passion : elle demandait quelquefois conseil aux choses inanimées ; elle importunait les arbres et les rochers. Le vieillard avait fait une longue route dans le fond du bois. Un peu de jour y venait d'en-haut. Des deux côtés de la route étaient des réduits où une Belle pouvait s'endormir sans beaucoup de témérité : les Sylvains ne fréquentaient pas cette forêt ; ils la trouvaient trop sauvage. La commodité du lieu obligea Psyché d'y faire des vers, et d'en rendre les hêtres participants. Elle rappela les idées de la poésie que les Nymphes lui avaient données. Voici à peu près le sens de ses vers :

Que nos plaisirs passés augmentent nos supplices !
Qu'il est dur d'éprouver après tant de délices
Les cruautés du Sort !
Fallait-il être heureuse avant qu'être coupable ?
Et si de me haïr, Amour, tu fus capable,
Pourquoi m'aimer d'abord ?

Que ne punissais-tu mon crime par avance ?
Il est bien temps d'ôter à mes yeux ta présence,
Quand tu luis dans mon coeur !
Encor si j'ignorais la moitié de tes charmes !
Mais je les ai tous vus : j'ai vu toutes les armes
Qui te rendent vainqueur.

J'ai vu la beauté même, et les grâces dormantes.
Un doux ressouvenir de cent choses charmantes
Me suit dans les déserts.
L'image de ces biens rend mes maux cent fois pires.
Ma mémoire me dit : Quoi ! Psyché, tu respires,
Après ce que tu perds ?

Cependant il faut vivre : Amour m'a fait défense
D'attenter sur des jours qu'il tient en sa puissance,
Tout malheureux qu'ils sont.
Le cruel veut, hélas ! que mes mains soient captives.
Je n'ose me soustraire aux peines excessives
Que mes remords me font.

C'est ainsi qu'en un bois Psyché contait aux arbres
Sa douleur, dont l'excès faisait fendre les marbres
Habitants de ces lieux.
Rochers, qui l'écoutiez avec quelque tendresse,
Souvenez-vous des pleurs qu'au fort de sa tristesse
Ont versés ses beaux yeux.

Elle n'avait guère d'autre plaisir. Une fois pourtant la curiosité de son sexe, et la sienne propre, lui fit écouter une conversation secrète des deux bergères. Le vieillard avait permis à l'aînée de lire certaines fables amoureuses que l'on composait alors, à peu près comme nos romans, et l'avait défendu à la cadette, lui trouvant l'esprit trop ouvert et trop éveillé. C'est une conduite que nos mères de maintenant suivent aussi : elles défendent à leurs filles cette lecture pour les empêcher de savoir ce que

c'est qu'amour : en quoi je tiens qu'elles ont tort, et cela est même inutile, la Nature servant d'Astrée. Ce qu'elles gagnent par là n'est qu'un peu de temps : encore n'en gagnent-elles point ; une fille qui n'a rien lu croit qu'on n'a garde de la tromper, et est plutôt prise. Il est de l'amour comme du jeu ; c'est prudemment fait que d'en apprendre toutes les ruses, non pas pour les pratiquer, mais afin de s'en garantir. Si jamais vous avez des filles, laissez-les lire.

Celles-ci s'entretenaient à l'écart. Psyché était assise à quatre pas d'elles sans qu'on la vît. La jeune bergère disait à l'aînée : Je vous prie, ma soeur, consolez-moi : je ne me trouve plus belle comme je faisais : vous semble-t-il pas que la présence de Psyché nous ait changées l'une et l'autre ? j'avais du plaisir à me regarder devant qu'elle vînt ; je n'y en ai plus. Et ne vous regardez pas, dit l'aînée. Il se faut bien regarder, reprit la cadette : comment ferait-on autrement pour s'ajuster comme il faut ? pensez-vous qu'une fille soit comme une fleur, qui sait arranger ses feuilles sans se servir de miroir ? Si j'étais rencontrée de quelqu'un qui ne me trouvât pas à son gré ?

— Rencontrée dans ce désert ! dit l'aînée : vous me faites rire.
— Je sais bien, reprit la cadette, qu'il est difficile d'y aborder ; mais cela n'est pas absolument impossible. Psyché n'a point d'ailes, ni nous non plus ; nous nous y rencontrons cependant. Mais, à propos de Psyché, que signifient les paroles qu'elle a gravées sur nos hêtres ? pourquoi mon père l'a-t-il priée de ne me les point expliquer ? d'où vient qu'elle soupire incessamment ? qui est cet Amour qu'elle dit qu'elle aime ?

— Il faut que ce soit son frère, repartit l'aînée. Je gagerais bien que non, dit la jeune fille. Vous qui parlez, feriez-vous tant de façons pour un frère ?

— C'est donc son mari ? répliqua la soeur.

— Je vous entends bien, reprit la cadette : mais les maris

viennent-ils au monde tout faits ? ne sont-ils point quelque autre chose auparavant ? qu'était l'Amour à sa femme avant qu'il l'épouser ? c'est ce que je vous demande.

— Et ce que je ne vous dirai pas, répondit la soeur ; car on me l'a défendu.

— Vous seriez bien étonnée, dit la cadette, si je le savais déjà. C'est un mot qui m'est venu dans l'esprit sans que personne me l'ait appris : Avant que l'Amour fût le mari de Psyché, c'était son amant. — Qu'est-ce à dire amant ? s'écria l'aînée ; y a-t-il des amants au monde ? — S'il y en a ! reprit la cadette : votre coeur ne vous l'a-t-il point encore dit ? il y a tantôt six mois que le mien ne me parle d'autre chose. — Petite fille, reprit sa soeur, si l'on vous entend, vous serez criée. — Quel mal y a-t-il à ce que je dis ? lui repartit la jeune bergère. Hé ! ma chère soeur, continua-t-elle en lui jetant les deux bras au cou, apprenez-moi, je vous prie, ce qu'il y a dans vos livres. — On ne le veut pas, dit l'aînée. — C'est à cause de cela, reprit la cadette, que j'ai une extrême envie de le savoir. Je me lasse d'être un enfant et une ignorante. J'ai résolu de prier mon père qu'il me mène un de ces jours à la ville : et la première fois que Psyché se parlera à elle-même, ce qui lui arrive souvent étant seule, je me cacherais pour l'entendre.

Cela n'est pas nécessaire, dit tout haut Psyché de l'endroit où elle était. Elle se leva aussitôt, et courut à nos deux bergères, qui se jetèrent à ses genoux, si confuses qu'à peine purent-elles ouvrir la bouche pour lui demander pardon. Psyché les baisa, les prit par la main, et les fit asseoir à côté d'elle, puis leur parla de cette manière :

Vous n'avez rien dit qui m'offense, les belles filles. Et vous, continua-t-elle en s'adressant à la jeune soeur et en la baisant encore une fois, je vous satisferai tout à l'heure sur vos soupçons. Votre père m'avait priée de ne le pas faire : mais puisque ses précautions sont inutiles, et que la nature vous en a

déjà tant appris, je vous dirai qu'en effet il y a au monde un certain peuple agréable, insinuant, dont les manières sont tout à fait douces, qui ne songe qu'à nous plaire, et nous plaît aussi : il n'y a rien d'extraordinaire en son visage ni en sa mine, cependant nous le trouvons beau par-dessus tous les autres peuples de l'univers. Quand on en vient là, les soeurs et les frères ne sont plus rien. Ce peuple est répandu par toute la terre sous le nom d'amants. De vous dire précisément comme il est fait, c'est une chose impossible ; en certains pays il est blanc ; en d'autres pays il est noir. L'Amour ne dédaignait pas d'en faire partie. Ce Dieu était mon amant avant que de m'épouser ; et ce qui vous étonnerait si vous saviez comme se gouverne le monde, c'est qu'il l'était même étant mon mari : mais il ne l'est plus.

Ensuite de cette déclaration, Psyché leur conta son aventure bien plus au long qu'elle ne l'avait contée au vieillard. Son récit étant achevé : Je vous ai, dit-elle, conté ces choses afin que vous fassiez dessus des réflexions, et qu'elles vous servent pour la conduite de votre vie. Non que mes malheurs, provenant d'une cause extraordinaire, doivent être tirés à conséquence par des bergères, ni qu'ils doivent vous dégoûter d'une passion dont les peines mêmes sont des plaisirs : comment résisteriez-vous à la puissance de mon mari ? tout ce qui respire lui sacrifie. Il y a des coeurs qui s'en voudraient dispenser ; ces coeurs y viennent à leur tour. J'ai vu le temps que le mien était du nombre ; je dormais tranquillement, on ne m'entendait point soupirer, je ne pleurais point : je n'étais pas plus heureuse que je le suis. Cette félicité languissante n'est pas une chose si souhaitable que votre père se l'imagine : les philosophes la cherchent avec un grand soin, les morts la trouvent sans nulle peine. Et ne vous arrêtez pas à ce que les poètes disent de ceux qui aiment : ils leur font passer leur plus bel âge dans les ennuis : les ennuis d'amour ont cela de bon qu'ils n'ennuient jamais. Ce que vous avez à faire est de bien choisir, et de choisir une fois pour toutes : une fille qui n'aime qu'en un endroit ne saurait être blâmée ; pourvu que l'honnêteté, la

discrétion, la prudence, soient conductrices de cette affaire, et pourvu qu'on garde des bornes, c'est-à-dire qu'on fasse semblant d'en garder. Quand vos amours iront mal, pleurez, soupirez, désespérez-vous : je n'ai que faire de vous le dire ; faites seulement que cela ne paraisse pas : quand elles iront bien, que cela paraisse encore moins, si vous ne voulez que l'envie s'en mêle, et qu'elle corrompe de son venin toute votre béatitude, comme vous voyez qu'il est arrivé à mon égard. J'ai cru vous rendre un fort bon office en vous donnant ces avis ; et ne comprends pas la pensée de votre père. Il sait bien que vous ne demeurerez pas toujours dans cette ignorance : qu'attend-il donc ? que votre propre expérience vous rende sages ? Il me semble qu'il vaudrait mieux que ce fût l'expérience d'autrui, et qu'il vous permît la lecture à l'une aussi bien qu'à l'autre : je vous promets de lui en parler.

Psyché plaidait la cause de son époux : et peut-être sans cela n'aurait-elle pas inspiré ces sentiments aux deux jeunes filles. Les soeurs l'écoutaient comme une personne venue du ciel. Il se tint ensuite entre les trois Belles un conseil secret touchant les affaires de notre héroïne. Elle demanda aux bergères ce qu'il leur semblait de son aventure, et quelle conduite elle avait à tenir de là en avant. Les soeurs la prièrent de trouver bon qu'elles demeurassent dans le respect, et s'abtinssent de dire leur sentiment : il ne leur appartenait pas, dirent-elles, de délibérer sur la fortune d'une déesse : quel conseil pouvait-on attendre de deux jeunes filles qui n'avaient encore vu que leur troupeau ?

Notre héroïne les pressa tant, que l'aînée lui dit qu'elle approuvait ses soumissions et son repentir : qu'elle lui conseillait de continuer : car cela ne pouvait lui nuire, et pouvait extrêmement lui profiter : qu'assurément son mari n'avait point discontinué de l'aimer ; ses reproches, et le soin qu'il avait eu d'empêcher qu'elle ne mourût, sa colère même, en étaient des témoignages infailibles : il voulait, sans plus, lui faire acheter ses bonnes grâces, pour les lui rendre plus précieuses. C'étoit

un second ragoût dont il s'avisait, et qui, tout considéré, n'était pas à beaucoup près si étrange que le premier.

La cadette fut d'un avis tout contraire, et s'emporta fort contre l'Amour. Ce Dieu était-il raisonnable ? avait-il des yeux de laisser languir à ses pieds la fille d'un roi, reine elle-même de la beauté, tout cela parce qu'on avait eu la curiosité de le voir ? La belle raison de quitter sa femme, et de faire un si grand bruit ! S'il eût été laid, il eût eu sujet de se fâcher ; mais étant si beau, on lui avait fait plaisir. Bien loin que cette curiosité fût blâmable, elle méritait d'être louée, comme ne pouvant provenir que d'excès d'amour. Si vous m'en croyez, madame, vous attendrez que votre mari revienne au logis. Je ne connais ni le naturel des Dieux ni celui des hommes ; mais je juge d'autrui par moi-même, et crois que chacun est fait à peu près de la même sorte : quand nous avons quelque différend ma soeur et moi, si je fais la froide et l'indifférente, elle me recherche ; si elle se tient sur son quant à moi, je vais au-devant.

Psyché admira l'esprit de nos deux bergères, et conjectura que la cadette avait attrapé les livres dont la bibliothèque de sa soeur était composée, et les avait lus en cachette : ajoutez aux livres l'excellence du naturel, lequel ayant été fort heureux dans la mère de ces deux filles, revivoit en l'une et en l'autre avec avantage, et n'avait point été abâtardi par la solitude.

Psyché préféra l'avis de l'aînée à celui de la cadette. Elle résolut de se mettre en quête de son mari dès le lendemain.

Cette entreprise avait quelque chose de hardi et de bien étrange. La fille d'un roi aller ainsi seule ! car pour être femme d'un Dieu, ce n'était pas une qualité qui dût faire trouver de la messéance en la chose : les Déesses vont et viennent comme il leur plaît, et personne n'y trouve à dire. La difficulté était plus grande à l'égard de notre héroïne : non seulement elle appréhendait de rencontrer les satellites de son ennemie, mais tous les hommes en général. Et le moyen d'empêcher qu'on ne

la reconnût d'abord ? Quoique son habit fût de deuil, c'était aussi un habit de noces, chargé de diamants en beaucoup d'endroits, et qui avait consumé deux années du revenu de son père. Tant de beauté en une personne, et de richesses en son vêtement, tenteraient le premier venu. Elle espérait véritablement que son mari préserverait la personne, et empêcherait que l'on n'y touchât : les diamants deviendraient ce qu'il plairait au Destin. Quand elle n'aurait rien espéré, je crois qu'il n'en eût été autre chose. Io courut par toute la terre : on dit qu'elle était piquée d'une mouche ; je soupçonne fort cette mouche de ressembler à l'Amour autrement que par les ailes. Bien prit à Psyché que la mouche qui la piquait était son mari : cela excusait toutes choses.

L'aînée des deux filles lui proposa de se faire faire un autre habit dans cette ville voisine dont j'ai parlé : leur père aurait ce soin-là si elle le jugeait à propos. Psyché, qui voyait que cette fille était d'une taille à peu près comme la sienne, aima mieux changer d'habit avec elle, et voulut que la métamorphose s'en fît sur-le-champ. C'étoit une occasion de s'acquitter envers ses hôtes. Quelle satisfaction pour elle si le prix de ces diamants augmentait celui de ces filles, et y faisait mettre l'enchère par plus d'amants !

Qui se trouva empêchée, ce fut la bergère. Le respect, la honte, la répugnance de recevoir ce présent, mille choses l'embarrassaient : elle appréhendait que son père ne la blâmât. Toutes bergères qu'étaient ces filles, elles avaient du cœur, et se souvenaient de leur naissance quand il en était besoin. Il fallut cette fois-là que l'aînée se laissât persuader ; à condition, dit-elle, que cet habit lui tiendrait lieu de dépôt.

Nos deux travesties se trouvèrent en leurs nouveaux accoutrements comme si Psyché n'eût fait toute sa vie autre chose qu'être bergère, et la bergère qu'être princesse. Quand elles se présentèrent au vieillard, il eut de la peine à les reconnaître. Psyché se fit un divertissement de cette

métamorphose. Elle commençait à mieux espérer, goûtant les raisons qu'on lui apportait.

Le lendemain, ayant trouvé le vieillard seul, elle lui parla ainsi : Vous ne pouvez pas toujours vivre, et êtes en un âge qui vous doit faire songer à vos filles : que deviendront-elles si vous mourez ?

Je leur laisserai le Ciel pour tuteur, reprit le vieillard ; puis l'aînée a de la prudence, et toutes deux ont assez d'esprit. Si la Parque me surprend, elles n'auront qu'à se retirer dans cette ville voisine : le peuple y est bon, et aura soin d'elles. Je vous confesse que le plus sûr est de prévenir la Parque. Je les conduirai moi-même en ce lieu dès que vous serez partie. C'est un lieu de félicité pour les femmes ; elles y font tout ce qu'elles veulent, et cela leur fait vouloir tout ce qui est bien. Je ne crois pas que mes filles en usent autrement. S'il était bienséant à moi de les louer, je vous dirais que leurs inclinations sont bonnes, et que l'exemple et les leçons de leur mère ont trouvé en elles des sujets déjà disposés à la vertu. La cadette ne vous a-t-elle point semblé un peu libre ?

— Ce n'est que gaieté et jeunesse, reprit Psyché. Elle n'aime pas moins la gloire que son aînée. L'âge lui donnera de la retenue : la lecture lui en aurait déjà donné si vous y aviez consenti. Au reste, servez-vous des diamants qui sont sur l'habit que j'ai laissé à vos filles : cela vous aidera peut-être à les marier. Non que leur beauté ne soit une dot plus que suffisante ; mais vous savez aussi bien que moi que quand la beauté est riche, elle est de moitié plus belle.

Le vieillard eut trop de fierté pour un philosophe. Il ne se voulut charger de l'habit qu'à condition de n'y point toucher. Dès le même jour tous quatre partirent de ce désert.

Quand ils eurent passé la ravine et le petit sentier bordé de ronces, ils se séparèrent. Le vieillard, avec ses enfants, prit le

chemin de la ville ; Psyché, celui que la fortune lui présenta. La peine de se quitter fut égale, et les larmes bien réciproques. Psyché embrassa cent fois les deux jeunes filles, et les assura que, si elle rentrait en grâce, elle ferait tant auprès de l'Amour qu'il les comblerait de ses biens, leur départirait à petite mesure ses maux, justement ce qu'il en faudrait pour leur faire trouver les biens meilleurs. Après le renouvellement des adieux et celui des larmes, chacun suivit son chemin : ce ne fut pas sans tourner la tête.

La famille du vieillard arriva heureusement dans le lieu où elle avait dessein de s'établir. Je vous conterais ses aventures si je ne m'étais point prescrit des bornes plus resserrées. Peut-être qu'un jour les mémoires que j'ai recueillis tomberont entre les mains de quelqu'un qui s'exercera sur cette matière, et qui s'en acquittera mieux que moi : maintenant je n'achèverai que l'histoire de notre héroïne.

L'errance de Psyché

Sitôt que Psyché eut perdu de vue le vieillard et sa famille, son dessein se représenta à elle tel qu'il était, avec ses inconvénients, ses dangers, ses peines, dont elle n'avait aperçu jusque-là qu'une petite partie. Il ne lui restait de tant de trésors qu'un simple habit de bergère. Les palais où il lui fallait coucher étaient quelquefois le tronc d'un arbre, quelquefois un antre ou une mesure. Là, pour compagnie, elle rencontrait des hiboux et force serpents. Son manger croissait sur le bord de quelque fontaine, ou pendait aux branches des chênes, ou se trouvait parmi celles des palmiers. Qui l'aurait vue pendant le midi, lorsque la campagne n'est qu'un désert, contrainte de s'appuyer contre la première pierre qu'elle rencontrait, et, n'en pouvant plus de chaleur, de faim et de lassitude, priant le Soleil de modérer quelque peu l'excessive ardeur de ses rayons, puis considérant la terre, et ressuscitant avec ses larmes les herbes que la canicule avait fait mourir ; qui l'aurait vue, dis-je, en cet état, et ne se serait pas fondu en pleurs aussi bien qu'elle, aurait été un véritable rocher.

Deux jours se passèrent à aller de côté et d'autre, puis revenir sur ses pas, aussi peu certaine du lieu par où elle voulait commencer sa quête, que de la route qu'il fallait prendre. Le troisième, elle se souvint que l'Amour lui avait recommandé sur toutes choses de le venger. Psyché était bonne : jamais elle n'aurait pu se résoudre de faire du mal à ses soeurs autrement que par un motif d'obéissance, quelque méchantes et quelque dignes de punition qu'elles fussent. Que si elle avait voulu tuer son mari, ce n'était pas comme son mari, mais comme dragon. Aussi ne se proposa-t-elle point d'autre vengeance que de faire accroire à chacune de ses soeurs séparément que l'Amour voulait l'épouser, ayant répudié leur cadette comme indigne de l'honneur qu'il lui avait fait : tromperie qui, dans l'apparence,

n'aboutissait qu'à les faire courir l'une et l'autre, et leur faire consumer un peu plus de temps autour d'un miroir.

Dans cette résolution, elle se remet en chemin : et comme une personne de son sexe vint à passer (elle avait soin de se détourner des hommes), elle la pria de lui dire par où on allait à certains royaumes, situés en un canton qui était entre telle et telle contrée, enfin où régnaient les soeurs de Psyché. Le nom de Psyché était plus connu que celui de ces royaumes ; ainsi cette femme comprit par là ce qu'on lui demandait, et enseigna à notre bergère une partie de la route qu'il fallait suivre.

A la première croisée de chemins qu'elle rencontra ses frayeurs se renouvelèrent. Les gens qu'avait envoyés Vénus pour se saisir d'elle ayant rendu à leur reine un fort mauvais compte de leur recherche, cette Déesse ne trouva point d'autre expédient que de faire trompetter sa rivale. Le Crieur des Dieux est Mercure ; c'est un de ses cent métiers. Vénus le prit dans sa belle humeur ; et après s'être laissé dérober par ce Dieu deux ou trois baisers et une paire de pendants d'oreilles, elle fit marché avec lui, moyennant lequel il se chargea de crier Psyché par tous les carrefours de l'univers, et d'y faire planter des poteaux où ce placard serait affiché :

De par la reine de Cythère,
Soient dans l'un et l'autre hémisphère
Tous humains dûment avertis
Qu'elle a perdu certaine esclave blonde,
Se disant femme de son fils,
Et qui court à présent le monde.
Quiconque enseignera sa retraite à Vénus,
Comme c'est chose qui la touche,
Aura trois baisers de sa bouche ;
Qui la lui livrera, quelque chose de plus.

Notre bergère rencontra donc un de ces poteaux ; il y en avait à toutes les croisées de chemins un peu fréquentés. Après six

jours de travail elle arriva au royaume de son aînée. Cette malheureuse femme savait déjà, par le moyen des placards, ce qui était arrivé à sa soeur. Ce jour-là elle était sortie afin d'en voir un. La satisfaction qu'elle en eut fut véritablement assez grande pour mériter qu'elle la goûtât à loisir. Ainsi elle renvoya à la ville la meilleure partie de son train ; et voulut coucher en une maison des champs où elle allait quelquefois, située au-dessus d'une prairie fort agréable et fort étendue. Là sa joie se dilatait, quand notre bergère passa. La maudite reine avait voulu qu'on la laissât seule. Deux ou trois de ses officiers et autant de femmes se promenaient à cinq cents pas d'elle, et s'entretenaient possible de leur amour, plus attachés à ce qu'ils disaient qu'à ce que pensait leur maîtresse.

Psyché la reconnut d'assez loin. L'autre était tellement occupée à se réjouir du placard, que sa soeur se jeta à ses genoux devant qu'elle l'aperçût. Quelle témérité à une bergère ! surprendre sa majesté ! la retirer de ses rêveries ! se jeter à ses genoux sans l'en avertir ; il fallait châtier cette audacieuse.

Et qui es-tu, insolente, qui oses ainsi m'approcher ?

— Hélas ! madame, je suis votre soeur, autrefois l'épouse de Cupidon, maintenant esclave, et ne sachant presque que devenir. La curiosité de voir mon mari l'a mis en telle colère qu'il m'a chassée. Psyché, m'a-t-il dit, vous ne méritez pas d'être aimée d'un Dieu : pourvoyez-vous d'époux ou d'amant, comme vous le jugerez à propos ; car de votre vie vous n'aurez aucune part à mon coeur. Si je l'avais donné à votre aînée, elle l'aurait conservé, et ne serait pas tombée dans la faute que vous avez faite ; je ne serais pas malade d'une brûlure qui me cause des douleurs extrêmes, et dont je ne guérirai de longtemps. Vous n'avez que de la beauté ; j'avoue que cela fait naître l'amour ; mais pour le faire durer il faut autre chose, il faut ce qu'a votre aînée, de l'esprit, de la beauté, et de la prudence. Je vous ai dit les raisons qui m'empêchaient de me laisser voir : votre soeur s'y serait rendue ; mais pour vous ce n'a été que légèreté

d'esprit, contradiction, opiniâtreté. Je ne m'étonne plus que ma mère ait désapprouvé notre mariage ; elle voyait vos défauts : que je lui propose de trouver bon que j'épouse votre soeur, je suis certain qu'elle l'agréera. Si je faisais cas de vous, je prendrais le soin moi-même de vous punir : je laisse cela à ma mère ; elle saura s'en acquitter. Soyez son esclave, puisque vous ne méritez pas d'être mon épouse. Je vous répudie, et vous donne à elle. Votre emploi sera, si elle me croit, de garder certaine sorte d'oisons qu'elle fait nourrir dans sa ménagerie d'Amathonte. Allez la trouver tout incontinent, portez-lui ces lettres, et passez par le royaume de votre aînée. Vous lui direz que je l'aime, et que, si elle veut m'épouser, tous ces trésors sont à elle. Je vous ai traitée comme une étourdie et comme un enfant : je la traiterai d'une autre manière, et lui permettrai de me voir tant qu'il lui plaira. Qu'elle vienne seulement, et s'abandonne à l'haleine du Zéphyre, comme déjà elle a fait ; j'aurai soin qu'elle soit enlevée dans mon palais. Oubliez entièrement notre hymen : je ne veux pas qu'il vous en reste la moindre chose ; non pas même cet habit que vous portez maintenant : dépouillez-le tout à l'heure, en voilà un autre. Il a fallu obéir. Voilà, madame, quel est mon sort.

La soeur, se croyant déjà entre les bras de l'Amour, chatouillée de ce témoignage de son mérite, et de mille autres pensées agréables, ne marchanda point à se résoudre en son âme à quitter mari et enfants. Elle fit pourtant la petite bouche devant Psyché ; et regardant sa cadette avec un visage de matrone : Ne vous avais-je pas dit aussi, lui repartit-elle, qu'une honnête femme se doit contenter du mari que les Dieux lui avaient donné, de quelque façon qu'il fût fait, et ne pas pénétrer plus avant qu'il ne plaisait à ce mari qu'elle pénétrât ? Si vous m'eussiez crue, vous ne seriez pas vagabonde comme vous êtes. Voilà ce que c'est qu'une jeunesse inconsidérée, qui veut agir à sa tête, et qui ne croit pas conseil. Encore êtes-vous heureuse d'en être quitte à si bon marché. Vous méritiez que votre mari vous fît enfermer dans une tour. Or bien ne raisonnons plus sur une faute arrivée. Ce que vous avez à faire

est de vous montrer le moins qu'il sera possible ; et puisqu'Amour veut que vous ne bougiez d'avec les oisons, ne les point quitter. Il y a même trop de somptuosité à votre habit. Cela ne sent pas sa criminelle assez repentante. Coupez ces cheveux, et prenez un sac ; je vous en ferai donner un : vous laisserez ici cet accoutrement. Psyché la remercia. Puisque vous voulez, ajouta la faiseuse de remontrances, suivre toujours votre fantaisie, je vous abandonne, et vous laisse aller où il vous plaira. Quant aux propositions de l'Amour, nous ferons ce qu'il sera à propos de faire.

Là-dessus elle se tourna vers ses gens, et laissa Psyché, qui ne s'en souciait pas trop, et qui voyait bien que son aînée avait mordu à l'hameçon ; car à peine tenait-elle à terre n'en pouvant plus qu'elle ne fût seule pour donner un libre cours à sa joie.

Psyché, de ce même pas, s'en alla faire à son autre soeur la même ambassade. Cette soeur-ci n'avait plus d'époux. Il était allé en l'autre monde à grandes journées, et par un chemin plus court que celui que tiennent les gens du commun : les médecins le lui avaient enseigné. Quoiqu'il n'y eût pas plus d'un mois qu'elle était veuve, il y paroissait déjà ; c'est-à-dire que sa personne était en meilleur état : peut-être l'entendiez-vous d'autre sorte. Si bien que cette puînée étant de deux ans plus jeune, plus nouvelle mariée, et moins de fois mère que l'autre, le rétablissement de ses charmes n'était pas une affaire de si longue haleine : elle pouvait bien plutôt et plus hardiment se présenter à l'Amour.

L'autre avait des réparations à faire de tous les côtés. Le bain y fut employé, les chymistes, les atourneuses. Cela étonna le roi son mari. La galanterie croissait à vue d'oeil, les galants ne paraissaient point. Il n'y avait ni ingrédient, ni eau, ni essence qu'on n'éprouvât : mais tout cela n'était que plâtrer la chose. Les charmes de la pauvre femme étaient trop avant dans les chroniques du temps passé pour les rappeler si facilement.

Tandis qu'elle fait ses préparatifs, sa seconde soeur la prévient, s'en va droit à cette montagne dont nous avons tant parlé, arrive au sommet sans rencontrer de dragons. Cela lui plut fort : elle crut qu'Amour lui épargnait ces frayeurs par un privilège particulier ; tourna vers l'endroit où elle et sa soeur avaient coutume de se présenter ; et, pour être enlevée plus aisément par le Zéphyre, elle se planta sur un roc qui commandait aux abîmes de ces lieux-là.

Amour, dit-elle, me voilà venue : notre étourdie de cadette m'a assurée que tu me voulais épouser. Je n'attendais autre chose, et me doutais bien que tu la répudieras pour l'amour de moi ; car c'est une écervelée. Regarde comme je te suis déjà obéissante. Je ne ferai pas comme a fait ma soeur Psyché. Elle a voulu à toute force te voir : moi, je veux tout ce que l'on veut : montre-toi, ne te montre pas, je me tiendrai très heureuse. Si tu me caresses, tu verras comme je sais y répondre : si tu ne me caresses pas, mon défunt mari m'y a tout accoutumée. Je te ferai rire de son régime, et je t'en dirai mille choses divertissantes : tu ne t'ennuieras point avec moi. Ma soeur Psyché n'était qu'un enfant qui ne savait rien : moi je suis un esprit fait. O Dieux ! je sens déjà une douce haleine. C'est celle de ton serviteur Zéphyre. Que ne l'as-tu envoyé lui-même ? il m'aurait plutôt enlevée ; j'en serais plutôt entre tes bras, et tu en serais plutôt entre les miens : je prétends que tu trouves la chose égale ; et puisque tu as de l'amour, tu dois avoir aussi de l'impatience. Adieu, misérables mortelles que les hommes aiment : vous voudriez bien être aimées comme moi d'un Dieu qui n'eût point de poil au menton : ce n'est pas pour vous ; qu'il vous suffise de m'invoquer, et je pourvoirai à vos nécessités amoureuses.

Disant ces paroles, elle s'abandonna dans les airs à son ordinaire ; et, au lieu d'être enlevée dans le palais de l'Amour, elle tomba premièrement sur une pointe de rocher, et puis sur une autre, de roc en roc : chacun d'eux emporta sa pièce ; ils se la renvoyoient les uns aux autres comme un jouet, de manière

qu'elle arriva le plus joliment du monde au royaume de Proserpine.

Quelques jours après, son aînée se vint planter sur le même roc. Celle-ci fit sa harangue au Zéphyre.

Amant de Flore, lui cria-t-elle, quitte tes amours, et me viens porter dans le palais de ton maître. Ne me blesse point en chemin ; je suis délicate. Que si tu ne veux envoyer que ton haleine, cela suffira ; aussi bien n'aimé-je pas qu'on me touche, principalement les hommes : pour l'Amour, tant qu'il lui plaira. Prends garde surtout à ne point gâter ma coiffure.

Ayant dit ces mots, elle tira un miroir de sa poche, et fut quelque temps à se regarder, raccommoquant un cheveu en un endroit, puis un en un autre, quelquefois rien ; non sans se mouiller les lèvres, et tant de façons que si l'Amour avait été là il en aurait ri. Elle remit son miroir ; accusant le plus agréablement qu'elle put le Zéphyre d'être un paresseux, qui ne se souciait que de ses amours, négligeait celles de son maître : se moquait-il, de la laisser au soleil ? Justement comme elle achevait ces reproches, un petit Eurus qui s'était fortuitement égaré vint passer à quatre pas d'elle ; jugez la joie. Notre prétendue fiancée se donne le branle à soi-même : mais, au lieu d'aller trouver l'Amour comme elle pensait, elle va trouver sa soeur, droit par le chemin que l'autre lui avait tracé, sans se détourner d'un pas.

Ce sont les échos de ces rochers qui nous ont appris la mort des deux soeurs. Ils la contèrent quelque temps après au Zéphyre. Lui, incontinent, en alla porter la nouvelle au fils de Vénus, qui le régala d'un fort beau présent.

Psyché cependant continuait de chercher l'Amour, toujours en son habit de bergère. Il avait une telle grâce sur elle, que si son ennemie l'eût vue avec cet habit, elle lui en aurait donné un de déesse en la place. Les afflictions, le travail, la crainte, le peu de

repos et de nourriture, avaient toutefois diminué ses appas ; si bien que, sans une force de beauté extraordinaire, ce n'aurait plus été que l'ombre de cet objet qui avait tant fait parler de lui dans le monde. Bien lui prit d'avoir des charmes à moissonner pour le temps et pour la douleur, et encore de reste pour elle. Le plus cruel de son aventure était les craintes qu'on lui donnait. Tantôt elle entendait dire que Vénus la faisait chercher par d'autres gens ; quelquefois même qu'elle était tombée entre les mains de son ennemie, qui, à force de tourments, l'avait rendue méconnaissable.

Un jour elle eut une telle alarme qu'elle se jeta dans une chapelle de Cérès, comme en un asyle qui de bonne fortune se présentait. Cette chapelle était près d'un champ dont on venait de couper les blés. Là, les laboureurs des environs offraient tous les ans les prémices de leur récolte. Il y avait un grand monceau de javelles à l'entrée du temple. Notre bergère se prosterna devant l'image de la Déesse ; puis lui mit au bras un chapeau de fleurs, lesquelles elle venait de cueillir en courant et sans aucun choix, c'était de ces fleurs qui croissent parmi les blés. Psyché avait oui dire aux sacrificateurs de son pays qu'elles plaisaient à Cérès, et qu'une personne qui voulait obtenir des Dieux quelque chose ne devait point entrer dans leurs maisons les mains vides. Après son offrande elle se remit à genoux, et fit ainsi sa prière :

Divinité la plus nécessaire qui soit au monde, nourrice des hommes, protège-moi contre celle que je n'ai jamais offensée : souffre seulement que je me cache pour quelques jours entre les javelles qui sont à la porte de ton temple, et que je vive du blé qui en tombera. Cythérée se plaint de ce que son fils m'a voulu du bien ; mais, puisqu'il ne m'en veut plus, n'est-ce pas assez de satisfaction pour elle et assez de peine pour moi ? Faut-il que la colère des Dieux soit si grande ! S'il est vrai que la Justice se soit retirée parmi eux, ils doivent considérer l'innocence d'une personne qui leur a obéi en se mariant. Ai-je corrompu l'oracle ? ai-je usé d'aucun artifice pour me faire

aimer ? puis-je mais si un Dieu me voit ? quand je m'enfermerais dans une tour, ne me verrait-il pas ? Tant s'en faut qu'en l'épousant je crusse faire du déplaisir à sa mère, car je croyais épouser un monstre. Il s'est trouvé que c'était l'Amour, et que j'avais plu à ce Dieu. C'est donc un crime d'être agréable ! Hélas ! je ne le suis plus, et ne l'ai jamais été par ma faute. Il ne se trouvera point que j'aie employé ni afféterie ni paroles ensorcelantes. Vénus a encore sur le coeur l'indiscrétion des mortels qui ont quitté son culte pour m'honorer. Qu'elle se plaigne donc des mortels ; mais de moi, c'est une injustice. Je leur ai dit qu'ils me faisaient tort. Si les hommes sont imprudents, ce n'est pas à dire que je sois coupable.

C'est ainsi que notre bergère se justifiait à Cérès. Soit que les Déesses s'entendent, ou que celle-ci fût fâchée de ce qu'on l'avait appelée nourrice, ou que le Ciel veuille que nos prières soient véritablement des prières et non des apologies, celle de Psyché ne fut nullement écoutée. Cérès lui cria de la voûte de sa chapelle qu'elle se retirât au plus vite, et laissât le tas de javelles comme il était ; sinon Vénus en aurait l'avis. Pourquoi rompre en faveur d'une mortelle avec une Déesse de ses amies ? Vénus ne lui en avait donné aucun sujet. Qu'on dît tout ce qu'on voudrait de sa conduite, c'était une bonne femme, qui lui avait obligation, à la vérité, ainsi qu'à Bacchus ; mais elle le savait bien reconnaître, et le publiait partout.

Ce fut beaucoup de déplaisir à Psyché de se voir excluse d'un asyle où elle aurait cru être mieux venue qu'en pas un autre qui fût au monde. En effet, si Cérès, bienfaisante de son naturel, et qui ne se piquait pas de beauté, lui refusait sa protection, il n'y avait guère d'apparence que des Déesses tant soit peu galantes et d'humeur jalouse lui accordassent la leur. D'y intéresser des Dieux, c'était s'exposer à quelque chose de pis que la persécution de Vénus : il fallait savoir auparavant quelle sorte de reconnaissance ils exigeraient de la Belle. Encore le plus à propos était-il de ne s'adresser qu'aux Divinités de son sexe, tant pour empêcher la médisance, que pour ne donner aucun

ombrage à son mari. Junon là-dessus lui vint en l'esprit.

Psyché crut qu'y ayant quelque sorte d'émulation entre Cythérée et cette Déesse, et pour le crédit et pour la beauté, la reine des Dieux serait bien aise de trouver une occasion de nuire à sa concurrente, suivant l'usage de la cour et le serment que font les femmes en venant au monde. Il ne fut pas difficile à notre bergère de trouver Junon. La jalouse femme de Jupiter descend souvent sur la terre, et vient demander aux mortels des nouvelles de son mari.

Psyché, l'ayant rencontrée, lui chanta un hymne où il n'était fait mention que de la puissance de cette Déesse : en quoi elle commit une faute : il valait bien mieux s'étendre sur sa beauté ; la louange en est tout autrement agréable. Ce sont les rois que l'on n'entretient que de leur grandeur : pour les reines, il faut les féliciter d'autre chose, qui veut bien faire. Aussi l'épouse de Cupidon fut-elle éconduite encore une fois. La différence qu'il y eut, fut que celle-ci se passa quelque peu plus mal que la première. Car, outre les considérations de Cérès, Junon ajouta qu'il fallait punir ces mortelles à qui les Dieux font l'amour, et obliger leurs galants à rester au logis. Que venaient-ils faire parmi les hommes ? comme s'il n'y avait pas dans le ciel assez de Beautés pour eux ! Non qu'elle en parlât pour son intérêt, se souciant peu de ces choses, et ne craignant du côté des charmes qui que ce fût.

La reine des Dieux ne disait pas tout : il y avait encore une raison plus pressante que cela, comme on pourrait dire quelque étincelle de ce feu dont on n'avertit les voisins que le moins qu'on peut. Une femme judicieuse ne doit point désobliger le fils de Vénus ; sait-elle si quelque jour elle n'aura point affaire de lui ? Apparemment le courroux du Dieu durait encore contre Psyché : ainsi le plus sûr était de ne point entrer dans leurs différends.

Notre bergère, rebutée de tant de côtés, ne sut plus à qui

s'adresser. Il restait véritablement Diane et Pallas ; mais l'une et l'autre ayant fait vœu de virginité n'auraient pas les prières d'une femme pour agréables, et croiraient souiller leurs oreilles en les écoutant.

Toutefois, comme Diane rendait des oracles, la bergère crut que pour le moins cette Déesse ne serait pas si farouche que de lui en refuser un, et elle ne lui demanderait autre chose. Aussi bien s'en rendait-il en un lieu tout proche : ce ne serait pas pour elle un fort grand détour. Le lieu était à l'entrée d'une forêt extrêmement solitaire et propre à la chasse. Diane y avait un temple dont elle faisait une de ses maisons de plaisir. On faisait environ deux mille pas dans le bois ; puis on rencontrait une clairière qui servait comme de parvis au temple. Il était petit, mais d'une fort belle architecture. Au milieu de la clairière on avait placé un obélisque de marbre blanc, à quatre faces, posé sur autant de boules, et élevé sur un piédestal ayant de hauteur moitié de celle de l'obélisque. Sur chaque côté du plinthe qui regardait directement, aussi bien que les faces de la pyramide, le midi, le septentrion, le couchant, et le levant, étaient entaillés ces mots :

Qui que tu sois, qui as sacrifié à l'Amour ou à l'Hyménée, garde-toi d'entrer dans mon sanctuaire.

Psyché, qui avait sacrifié à l'un et à l'autre, n'osa entrer dans le temple : elle demeura à la porte, où la Prêtresse lui apporta cet oracle :

Cesse d'être errante : ce que tu cherches a des ailes : quand tu sauras comme lui marcher dans les airs, tu seras heureuse.

Ces paroles ne démentaient point l'ambiguïté et l'obscurité ordinaire des réponses que font les Dieux. Psyché se tourmenta fort pour en tirer quelque sens, et n'en put venir à bout. Que le Ciel, dit-elle, me prescrive ce qu'il voudra, il faut mourir, ou trouver l'Amour. Nous ne le saurions trouver, il faut donc

mourir : allons nous livrer à notre ennemie ; c'en est le moyen. Mais l'oracle m'a assurée que je serais quelque jour heureuse : allons nous jeter aux pieds de Vénus ; nous la servirons, nous endurerons patiemment ses outrages ; cela l'émouvra à compassion, elle nous pardonnera, nous recevra pour sa fille, fera ma paix elle-même avec son fils.

C'étaient là les plus belles espérances du monde, et bien enchaînées, comme vous voyez ; un moment de réflexion les détruisait toutes.

Psyché se confirma toutefois dans son dessein. Elle s'informa du plus prochain temple de Cythérée, résolue, si la Déesse n'y était présente, de s'embarquer et d'aller en Cypre. On lui dit qu'à trois ou quatre journées de là il y en avait un fort fameux et fort fréquenté, portant pour inscription : A la Déesse des Grâces. Apparemment Vénus s'y plaisait, et y tenait souvent en personne son tribunal, vu les miracles qui s'y faisaient, et le grand concours de gens qui y accouraient de tous les côtés. Il y en avait même qui se vantaient de l'y avoir vue plusieurs fois.

Les épreuves de Psyché chez Vénus

Notre bergère se met en chemin, plus heureuse, ce lui semblait, que devant l'oracle : car elle savait du moins ce qu'elle avait envie de faire ; sortirait d'irrésolution et d'incertitude, qui sont les pires de tous les maux ; pourrait voir l'Amour, n'y ayant pas d'apparence que sa mère vînt si souvent en un lieu sans l'y amener. Supposé que la pauvre épouse n'eût cette satisfaction qu'en présence d'une belle-mère qui la haïssait, et qui, bien loin de la reconnaître pour sa bru, la traiterait en esclave ; c'était toujours quelque chose ; les affaires pourraient changer ; la compassion, la vue de la Belle, son humilité, sa douceur, le peu de liberté de l'entretenir, tout cela serait capable de rallumer le désir du Dieu. En tout cas elle le verrait, et c'était beaucoup : toutes peines lui seraient douces quand elles lui pourraient procurer un quart-d'heure de ce plaisir.

Psyché se flattait ainsi : pauvre infortunée qui ne songeait pas combien les haines des femmes sont violentes ! Hélas ! la Belle ne savait guère ce que le destin lui préparait. Le cœur lui battit pourtant dès qu'elle approcha de la contrée où était le temple. Longtemps avant que l'on y arrivât on respirait un air embaumé, tant à cause des personnes qui venaient offrir des parfums à la Déesse, et qui étaient parfumées elles-mêmes, que parce que le chemin était bordé d'orangers, de jasmins, de myrtes, et tout le pays parsemé de fleurs.

On découvrait le temple de loin, quoiqu'il fût situé dans une vallée ; mais cette vallée était spacieuse, plus longue que large, ceinte de coteaux merveilleusement agréables. Ils étaient mêlés de bois, de champs, de prairies, d'habitations, qui se ressentaient d'un long calme. Vénus avait obtenu de Mars une sauvegarde pour tous ces lieux. Les animaux même ne s'y faisaient point la guerre ; jamais de loups ; jamais d'autres

pièges que ceux que l'Amour fait tendre. Dès qu'on avait atteint l'âge de discernement on se faisait enregistrer dans la confrérie de ce Dieu ; les filles à douze ans, les garçons à quinze. Il y en avait à qui l'amour venait avant la raison. S'il se rencontrait une indifférente, on en purgeait le pays ; sa famille était séquestrée pour un certain temps : le clergé de la Déesse avait soin de purifier le canton où ce prodige était survenu. Voilà quant aux mœurs et au gouvernement du pays. Il abondait en oiseaux de joli plumage. Quelques tourterelles s'y rencontraient : on en comptait jusqu'à trois espèces ; tourterelles oiseaux, tourterelles nymphes, et tourterelles bergères. La seconde espèce était rare.

Au milieu de la vallée coulait un canal de même longueur que la plaine, large comme un fleuve, et d'une eau si transparente, qu'un atome se fût vu au fond ; en un mot, vrai crystal fondu. Force Nymphes et force Sirènes s'y jouaient : on les prenait à la main. Les personnes riches avaient coutume de s'embarquer sur ce canal qui les conduisait jusqu'aux degrés du parvis. Ils louaient je ne sais combien d'Amours ; qui plus, qui moins, selon la charge qu'avait le vaisseau ; chaque Amour avait son cygne, qu'il attelait à la barque, et, monté dessus, il le conduisait avec un ruban. Deux autres nacelles suivaient ; l'une chargée de musique, l'autre de bijoux et d'oranges douces. Ainsi s'en allait la barque fort gaiement.

De chaque côté du canal s'étendait une prairie verte comme fine émeraude, et bordée d'ombrages délicieux.

Il n'y avait point d'autres chemins : ceux-là étaient tellement fréquentés, que Psyché jugea à propos de ne marcher que de nuit. Sur le point du jour elle arriva à un lieu nommé les deux sépultures. Je vous en dirai la raison, parce que l'origine du temple en dépend.

Un roi de Lydie, appelé Philocharès, pria autrefois les Grecs de lui donner femme. Il ne lui importait de quelle naissance, pourvu

que la beauté s'y trouvât : une fille est noble quand elle est belle. Ses ambassadeurs disaient que leur prince avait le goût extrêmement délicat.

On lui envoya deux jeunes filles ; l'une s'appeloit Myrtis, l'autre Megano. Celle-ci était fort grande, de belle taille, les traits du visage très beaux, et si bien proportionnés qu'on n'y trouvait que reprendre ; l'esprit fort doux. Avec cela, son esprit, sa beauté, sa taille, sa personne, ne touchaient point, faute de Vénus qui donnât le sel à ces choses. Myrtis au contraire excellait en ce point-là. Elle n'avait pas une beauté si parfaite que Megano : même un médiocre critique y aurait trouvé matière de s'exercer. En récompense, il n'y avait si petit endroit sur elle qui n'eût sa Vénus, et plutôt deux qu'une, outre celle qui animait tout le corps en général. Aussi le roi la préféra-t-il à Megano, et voulut qu'on la nommât Aphrodisée, tant à cause de ce charme, que parce que le nom de Myrtis sentait sa bergère ou sa nymphe au plus, et ne sonnait pas assez pour une reine.

Les gens de sa cour, afin de plaire à leur prince, appelèrent Megano Anaphrodite. Elle en conçut un tel déplaisir qu'elle mourut peu de temps après. Le roi la fit enterrer honorablement.

Aphrodisée vécut fort longtemps, et toujours heureuse, possédant le cœur de son mari tout entier : on lui en offrit beaucoup d'autres qu'elle refusa. Comme les Grâces étaient cause de son bonheur, elle se crut obligée à quelque reconnaissance envers leur Déesse, et persuada à son mari de lui faire bâtir un temple ; disant que c'était un vœu qu'elle avait fait.

Philocharès approuva la chose : il y consuma tout ce qu'il avait de richesses ; puis ses sujets y contribuèrent.

La dévotion fut si grande, que les femmes consentirent que l'on vendît leurs colliers ; et, n'en ayant plus, elles suivirent

l'exemple de Rhodope.

Myrtis eut la satisfaction de voir, ayant que de mourir, le parachèvement de son vœu. Elle ordonna par son testament qu'on lui bâtît un tombeau le plus près du temple qu'il se pourrait, hors du parvis toutefois, joignant le chemin le plus fréquenté. Là ses cendres seraient enfermées, et son aventure écrite à l'endroit le plus en vue.

Philocharès, qui lui survécut, exécuta cette volonté. Il fit élever à son épouse un mausolée digne d'elle et de lui aussi ; car son cœur y devait tenir compagnie à celui d'Aphrodisée. Et, pour rendre plus célèbre la mémoire de cette chose, et la gloire de Myrtis plus grande, on transporta en ce lieu les cendres de Megano. Elles furent mises dans un tombeau presque aussi superbe que le premier, sur l'autre côté du chemin ; les deux sépulcres se regardaient. On voyait Myrtis sur le sien, entourée d'Amours qui lui accommodaient le corps et la tête sur des carreaux. Megano, de l'autre part, se voyait couchée sur le côté, un bras sous sa tête, versant des larmes, en la posture où elle était morte. Sur la bordure du mausolée où reposait la reine des Lydiens ces mots se lisaient :

Ici repose Myrtis, qui parvint à la royauté par ses charmes, et qui en acquit le surnom d'Aphrodisée.

A l'une des faces qui regardait le chemin ces autres paroles étaient :

Vous qui allez visiter ce temple, arrêtez un peu, et écoutez-moi. De simple bergère que j'étais née, je me suis vue reine. Ce qui m'a procuré ce bien, ce n'est pas tant la beauté que ce sont les grâces. J'ai plu, et cela suffit. C'est ce que j'avais à vous dire. Honorez ma tombe de quelques fleurs ; et, pour récompense, veuille la Déesse des Grâces que vous plaisiez !

Sur la bordure de l'autre tombe étaient ces paroles :

Ici sont les cendres de Megano, qui ne put gagner le coeur qu'elle contestait, quoiqu'elle eût une beauté accomplie.

A la face du tombeau ces autres paroles se rencontraient :

Si les rois ne m'ont aimée, ce n'est pas que je ne fusse assez belle pour mériter que les Dieux m'aimassent : mais je n'étais pas, dit-on, assez jolie. Cela se peut-il ? Oui, cela se peut, et si bien qu'on me préféra ma compagne. Elle en acquit le surnom d'Aphrodisée, moi celui d'Anaphrodite. J'en suis morte de déplaisir. Adieu, passant ; je ne te retiens pas davantage. Sois plus heureux que je n'ai été, et ne te mets point en peine de donner des larmes à ma mémoire. Si je n'ai fait la joie de personne, du moins ne veux-je troubler la joie de personne aussi.

Psyché ne laissa pas de pleurer. Megano, dit-elle, je ne comprends rien à ton aventure. Je veux que Myrtis eût des grâces ; n'est-ce pas en avoir aussi que d'être belle comme tu étais ? Adieu, Megano : ne refuse point mes larmes ; je suis accoutumée d'en verser. Elle alla ensuite jeter des fleurs sur la tombe d'Aphrodisée.

Cette cérémonie étant faite, le jour se trouva assez grand pour lui faire considérer le temple à son aise. L'architecture en était exquise, et avait autant de grâce que de majesté. L'architecte s'était servi de l'ordre ionique à cause de son élégance. De tout cela il résultait une Vénus que je ne saurais vous dépeindre. Le frontispice répondait merveilleusement bien au corps. Sur le tympan du fronton se voyait la naissance de Cythérée en figures de haut relief. Elle était assise dans une conque, en l'état d'une personne qui viendrait de se baigner, et qui ne ferait que de sortir de l'eau. Une des Grâces lui épreignait les cheveux encore tout mouillés ; une autre tenait des habits tout prêts pour les lui vêtir dès que la troisième aurait achevé de l'essuyer. La Déesse regardait son fils qui menaçait déjà l'univers d'une de ses

flèches. Deux Sirènes tiraient la conque. Mais comme cette machine était grande, le Zéphyre la poussait un peu. Des légions de Jeux et de Ris se promenaient dans les airs : car Vénus naquit avec tout son équipage, toute grande, toute formée, toute prête à recevoir de l'amour et à en donner. Les gens de Paphos se voyaient de loin sur la rive, tendant les mains, les levant au ciel, et ravis d'admiration. Les colonnes et l'entablement étaient d'un marbre plus blanc qu'albâtre. Sur la frise une table de marbre noir portait pour inscription du temple : A la Déesse des Grâces. Deux enfants à demi couchés sur l'architrave laissaient pendre à des cordons une médaille à deux têtes ; c'étaient celles des fondateurs. A l'entour de la médaille on voyait écrit :

Philocharès et Myrtis Aphrodisée son épouse ont dédié ce temple à Vénus.

Sur chaque base des deux colonnes les plus proches de la porte étaient entaillés ces mots : Outrage de Lysimante ; nom de l'architecte apparemment.

Avant que d'entrer dans le temple, je vous dirai un mot du parvis. C'étaient des portiques ou galeries basses ; et au-dessus des appartements fort superbes, chambres dorées, cabinets et bains ; enfin mille lieux où ceux qui apportaient de l'argent trouvaient de quoi l'employer ; ceux qui n'en apportaient point, on les renvoyait.

Psyché, voyant ces merveilles, ne se put tenir de soupirer : elle se souvint du palais dont elle avait été la maîtresse.

Le dedans du temple était orné à proportion. Je ne m'arrêterai pas à vous le décrire : c'est assez que vous sachiez que toutes sortes de vœux, dont toutes sortes de personnes s'étaient acquittées, s'y voyaient en des chapelles particulières, pour éviter la confusion, et ne rien cacher de l'architecture du temple. Là quelques auteurs avaient envoyé des offrandes pour

reconnaissance de la venus que leur avait départie le Ciel. Ils étaient en petit nombre. Les autres arts, comme la peinture et ses soeurs, en fournissaient beaucoup davantage. Mais la multitude venait des Belles et de leurs amants : l'un pour des faveurs secrètes ; l'autre pour un mariage ; celle-ci pour avoir enlevé un amant à cette autre-là. Une certaine Callinice, qui s'était maintenue jusqu'à soixante ans bien avec les Grâces, et encore mieux avec les Plaisirs, avait donné une lampe de vermeil doré, et la peinture de ses amours. Je ne vous aurais jamais spécifié ces dons : il s'en trouvait même de Capitaines, dont les exploits, comme dit le bon Amyot, avaient cette grâce de soudaineté qui les rendait encore plus agréables.

L'architecture du tabernacle n'était guère plus ornée que celle du temple, afin de garder la proportion ; et de crainte aussi que la vue, étant dissipée par une quantité d'ornements, ne s'en arrêtât d'autant moins à considérer l'image de la Déesse, laquelle était véritablement un chef-d'oeuvre. Quelques envieux ont dit que Praxitèle avait pris la sienne sur le modèle de celle-là. On l'avait placée dans une niche de marbre noir, entre des colonnes de cette même couleur ; ce qui la rendait plus blanche, et faisait un bel effet à la vue.

A l'un des côtés du sanctuaire on avait élevé un trône où Vénus, à demi couchée sur des coussins de senteur, recevait, quand elle venait en ce temple, les adorations des mortels, et distribuait ses grâces ainsi que bon lui semblait. On ouvrait le temple assez matin, afin que le peuple fût écoulé quand les personnes qualifiées entreraient.

Cela ne servit de rien cette journée-là : car dès que Psyché parut, on s'assembla autour d'elle. On crut que c'était Vénus qui, pour quelque dessein caché ou pour se rendre plus familière, peut-être aussi par galanterie, avait un habit de simple bergère. Au bruit de cette merveille les plus paresseux accoururent incontinent.

La pauvre Psyché s'alla placer dans un coin du temple, honteuse et confuse de tant d'honneurs dont elle avait grand sujet de craindre la suite, et ne pouvait pourtant s'empêcher d'y prendre plaisir. Elle rougissait à chaque moment, se détournait quelquefois le visage, témoignait qu'elle eût bien voulu faire sa prière : tout cela en vain ; elle fut contrainte de dire qui elle était. Quelques uns la crurent ; d'autres persistèrent dans l'opinion qu'ils avaient.

La foule était tellement grande autour d'elle, que quand Vénus arriva, cette Déesse eut de la peine à passer. On l'avait déjà avertie de cette aventure ; ce qui la fit accourir le visage en feu comme une Mégère, et non plus la reine des Grâces, mais des Furies. Toutefois, de peur de sédition, elle se contint. Ses gardes lui ayant fait faire passage, elle s'alla placer sur son trône, où elle écouta quelques suppliants avec assez de distraction.

La meilleure partie des hommes était demeurée auprès de Psyché avec les femmes les moins jolies, ou qui étaient sans prétention et sans intérêt. Les autres avaient pris d'abord le parti de la Déesse ; étant de la politique, parmi les personnes de ce sexe qui se sont mises sur le bon pied, de faire la guerre aux survenantes, comme à celles qui leur ôtent, pour ainsi dire, le pain de la main. Je ne saurais vous assurer bien précisément si elles tiennent cette coutume-là des auteurs, ou si les auteurs la tiennent d'elles.

Notre bergère n'osant approcher, la Déesse la fit venir. Une foule d'hommes l'accompagna, et la chose ressemblait plutôt à un triomphe qu'à un hommage. La pauvre Psyché n'était nullement coupable de ces honneurs : au contraire, si on l'eût crue, on ne l'aurait pas regardée : elle faisait, de sa part, tout ce qu'une suppliante doit faire. La présence de Vénus lui avait fait oublier sa harangue. Il est vrai qu'elle n'en eut pas besoin : car dès que Vénus la vit, à peine lui donna-t-elle le loisir de se prosterner ; elle descendit de son trône : Je vous veux, dit-elle, entendre en particulier ; venez à Paphos ; je vous donnerai

place en mon char.

Psyché se défia de cette douceur : mais quoi ! il n'était plus temps de délibérer ; et puis c'était à Paphos principalement qu'elle espérait revoir son époux.

De crainte qu'elle n'échappât, Vénus la fit sortir avec elle ; les hommes donnant mille bénédictions à leurs deux Déesses, et une partie des femmes disant entre elles : C'est encore trop que d'en avoir une : établissons parmi nous une république où les vœux, les adorations, les services, les biens d'Amour seront en commun. Si Psyché s'en vient encore une fois amuser les gens qui nous serviront à quelque chose, et qu'elle prétende réunir ainsi tous les coeurs sous une même domination, il nous la faut lapider. On se moqua des républicaines, et on souhaita bon voyage à notre bergère.

Cythérée la fit monter effectivement sur son char ; mais ce fut avec trois Divinités de sa suite peu gracieuses : il y a de toutes sortes de gens à la cour. Ces Divinités étaient la Colère, la Jalousie et l'Envie ; monstres sortis de l'abyme, impitoyables licteurs qui ne marchaient point sans fouets, et dont la vue seule était un supplice. Vénus s'en alla par un autre endroit.

Quand Psyché se vit dans les airs, en si mauvaise compagnie que celle-là, un tremblement la saisit, ses cheveux se hérissèrent ; la voix lui demeura au gosier. Elle fut longtemps sans pouvoir parler, immobile, changée en pierre, et plutôt statue que personne véritablement animée : on l'aurait crue morte, sans quelques soupirs qui lui échappèrent. Les diverses peines des condamnés lui passèrent devant les yeux ; son imagination les lui figura encore plus cruelles qu'elles ne sont : il n'y en eut point que la crainte ne lui fît souffrir par avance. Enfin, se jetant aux pieds de ces trois Furies : Si quelque pitié, dit-elle, loge en vos coeurs, ne me faites pas languir davantage : dites-moi à quel tourment je suis condamnée. Ne vous aurait-on point donné ordre de me jeter dans la mer ? Je

vous en épargnerai la peine, si vous voulez, et m'y précipiterai moi-même. Les trois filles de l'Achéron ne lui répondirent rien, et se contentèrent de la regarder de travers.

Elle était encore à leurs genoux lorsque le char s'abattit. Il posa sa charge en un désert, dans l'arrière-cour d'un palais que Vénus avait fait bâtir entre deux montagnes, à mi-chemin d'Amathonte et de Paphos. Quand Cythérée était lasse des embarras de sa cour, elle se retirait en ce lieu avec cinq ou six de ses confidentes. Là qu'elle que ce soit ne l'allait voir. Des médisants disent toutefois que quelques amis particuliers avaient la clef du jardin.

Vénus était déjà arrivée quand le char parut. Les trois satellites menèrent Psyché dans la chambre où la Déesse se rajustait. Cette même crainte qui avait fait oublier à notre bergère la harangue qu'elle avait faite lui en rafraîchit la mémoire. Bien que les grandes passions troublent l'esprit, il n'y a rien qui rende éloquent comme elles.

Notre infortunée se prosterna à quatre pas de la Déesse, et lui parla de la sorte : Reine des Amours et des Grâces, voici cette malheureuse esclave que vous cherchez. Je ne vous demande pour récompense de l'avoir livrée que la permission de vous regarder. Si ce n'est point sacrilège à une misérable mortelle comme je suis de jeter les yeux sur Vénus, et de raisonner sur les charmes d'une Déesse, je trouve que l'aveuglement des hommes est bien grand d'estimer en moi de médiocres appas, après que les vôtres leur ont paru. Je me suis opposée inutilement à cette folie : ils m'ont rendu des honneurs que j'ai refusés, et que je ne méritais pas. Votre fils s'est laissé prévenir en ma faveur par les rapports fabuleux qu'on lui a faits. Les destins m'ont donnée à lui sans me demander mon consentement. En tout cela j'ai failli, puisque vous me jugez coupable. Je devais cacher des traits qui étaient cause de tant d'erreurs, je devois les défigurer ; il fallait mourir, puisque vous m'aviez en aversion : je ne l'ai pas fait. Ordonnez-moi des

punitions si sévères que vous voudrez, je les souffrirai sans murmure, trop heureuse si je vois votre divine bouche s'ouvrir pour prononcer l'arrêt de ma destinée.

— Oui, Psyché, repartit Vénus, je vous en donnerai le plaisir. Votre feinte humilité ne me touche point. Il fallait avoir ces sentiments et dire ces choses devant que vous fussiez en ma puissance. Lorsque vous étiez à couvert des atteintes de ma colère, votre miroir vous disait qu'il n'y avait rien à voir après vous : maintenant que vous me craignez, vous me trouvez belle. Nous verrons bientôt qui remportera l'avantage. Ma beauté ne saurait périr, et la vôtre dépend de moi ; je la détruirai quand il me plaira. Commençons par ce corps d'albâtre dont mon fils a publié les merveilles, et qu'il appelle le temple de la blancheur. Prenez vos scions, Filles de la nuit, et me l'empourprez si bien que cette blancheur ne trouve pas même un asyle en son propre temple.

A cet ordre si cruel Psyché devint pâle, et tomba aux pieds de la Déesse sans donner aucune marque de vie. Cythérée se sentit émue : mais quelque démon s'opposa à ce mouvement de pitié, et la fît sortir. Dès qu'elle fut hors, les ministres de sa vengeance prirent des branches de myrte ; et se bouchant les oreilles ainsi que les yeux, elles déchirèrent l'habit de notre bergère : innocent habit, hélas ! celle qui l'avait donné lui croyait procurer un sort que tout le monde envierait. Psyché ne reprit ses sens qu'aux premières atteintes de la douleur. Le vallon retentit des cris qu'elle fut contrainte de faire : jamais les échos n'avaient répété de si pitoyables accents. Il n'y eut aucun endroit d'épargné dans tout ce beau corps, qui devant ces moments-là se pouvait dire en effet le temple de la blancheur. Elle y régnait avec un éclat que je ne saurais vous dépeindre.

Là les lis lui servaient de trône et d'oreillers :
Des escadrons d'Amours chez Psyché familiers
Furent chassés de cet asyle.
Le pleurer leur fut inutile :

Rien ne put attendrir les trois Filles d'enfer ;
Leurs coeurs furent d'acier, leurs mains furent de fer.
La Belle eut beau souffrir : il fallut que ses peines
Allassent jusqu'au point que les soeurs inhumaines
Craignirent que Clotho ne survînt à son tour.
Ah ! trop impitoyable Amour !
En quels lieux étais-tu ? dis, cruel ! dis, barbare !
C'est toi, c'est ton plaisir qui causa sa douleur :
Oui, tigre ! c'est toi seul qui t'en dois dire auteur :
Psyché n'eût rien souffert sans ton courroux bizarre.
Le bruit de ses clameurs s'est au loin répandu ;
Et tu n'en as rien entendu !
Pendant tous ses tourments tu dormais, je le gage ;
Car ta brûlure n'était rien :
La Belle en a souffert mille fois davantage
Sans l'avoir mérité si bien.
Tu devais venir voir empourprer cet albâtre ;
Il fallait amener une troupe de Ris :
Des souffrances d'un corps dont tu fus idolâtre
Vous vous seriez tous divertis.
Hélas ! Amour, j'ai tort. Tu répandis des larmes
Quand tu sus de Psyché la peine et le tourment ;
Et tu lui fis trouver un baume pour ses charmes
Qui la guérit en un moment.

Telle fut la première peine que Psyché souffrit. Quand Cythérée fut de retour, elle la trouva étendue sur les tapis dont cette chambre était ornée, près d'expirer, et n'en pouvant plus. La pauvre Psyché fit un effort pour se lever, et tâcha de contenir ses sanglots. Cythérée lui commanda de baiser les cruelles mains qui l'avaient mise en cet état. Elle obéit sans tarder, et ne témoigna nulle répugnance. Comme le dessein de la Déesse n'était pas de la faire mourir sitôt, elle la laissa guérir.

Parmi les servantes de Vénus il y en avait une qui trahissait sa maîtresse, et qui allait redire à l'Amour le traitement que l'on faisait à Psyché, et les travaux qu'on lui imposait. L'Amour ne

manquait pas d'y pourvoir. Cette fois-là il lui envoya un baume excellent par celle qui était de l'intelligence, avec ordre de ne point dire de quelle part, de peur que Psyché ne crût que son mari était apaisé, et qu'elle n'en tirât des conséquences trop avantageuses. Le Dieu n'était pas encore guéri de sa brûlure, et tenait le lit. L'opération de son baume irrita Vénus, à l'insu de qui la chose se conduisait, et qui, ne sachant à quoi imputer ce miracle, résolut de se défaire de Psyché par une autre voie.

Sous l'une des deux montagnes qui couvraient à droite et à gauche cette maison, était une voûte aussi ancienne que l'univers. Là sourdait une eau qui avait la propriété de rajeunir ; c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui la fontaine de Jouvence. Dans les premiers temps du monde il était libre à tous les mortels d'y aller puiser. L'abus qu'ils firent de ce trésor obligea les Dieux de leur en ôter l'usage. Pluton, prince des lieux souterrains, commit à la garde de cette eau un dragon énorme. Il ne dormait point, et dévorait ceux qui étaient si téméraires que d'en approcher. Quelques femmes se hasardaient, aimant mieux mourir que de prolonger une carrière où il n'y avait plus ni beaux jours ni amants pour elles.

Cinq ou six jours étant écoulés, Cythérée dit à son esclave : Va-t'en tout à l'heure à la fontaine de Jouvence, et m'en rapporte une cruchée d'eau. Ce n'est pas pour moi, comme tu peux croire, mais pour deux ou trois de mes amies qui en ont besoin. Si tu reviens sans apporter de cette eau, je te ferai encore souffrir le même supplice que tu as souffert.

Cette suivante, dont j'ai parlé, qui était aux gages de Cupidon, l'alla avertir. Il lui commanda de dire à Psyché que le moyen d'endormir le monstre était de lui chanter quelques longs récits qui lui plussent premièrement, et puis l'ennuyassent ; et sitôt qu'il dormirait qu'elle puisât de l'eau hardiment.

Psyché s'en va donc avec sa cruche. On n'osait approcher de l'autre de plus de vingt pas. L'horrible concierge de ce palais en

occupait la plupart du temps l'entrée. Il avait l'adresse de couler sa queue contre des broussailles, en sorte qu'elle ne paraissait point ; puis aussitôt que quelque animal venait à passer, fût-ce un cerf, un cheval, un boeuf, le monstre la ramenait en plusieurs retours, et en entortillait les jambes de l'animal avec tant de soudaineté et de force, qu'il le faisait trébucher, se jetait dessus, puis s'en repaissait. Peu de voyageurs s'y trouvaient surpris : l'endroit était plus connu et plus diffamé que le voisinage de Scylla et de Charybde. Lorsque Psyché alla à cette fontaine, le monstre se réjouissait au soleil, qui tantôt dorait ses écailles, tantôt les faisait paraître de cent couleurs.

Psyché, qui savait quelle distance il fallait laisser entre lui et elle, car il ne pouvait s'étendre fort loin, le Sort l'ayant attaché avec des chaînes de diamant, Psyché, dis-je, ne s'effraya pas beaucoup ; elle était accoutumée à voir des dragons. Elle cacha le mieux qu'il lui fut possible sa cruche, et commença mélodieusement ce récit :

Dragon, gentil dragon, à la gorge béante,
Je suis messagère des Dieux :
Ils m'ont envoyée en ces lieux
T'annoncer que bientôt une jeune serpente,
Et qui change au soleil de couleur comme toi,
Viendra partager ton emploi.
Tu te dois ennuyer à faire cette vie ;
Amour t'enverra compagnie.
Dragon, gentil dragon, que te dirai-je encor
Qui te chatouille et qui te plaise ?
Ton dos reluit comme fin or ;
Tes yeux sont flambants comme braise.
Tu te peux rajeunir sans dépouiller ta peau.
Quelle félicité d'avoir chez toi cette eau !
Si tu veux t'enrichir, permets que l'on y puise ;
Quelque tribut qu'il faille, il te sera porté :
J'en sais qui, pour avoir cette commodité,
Donneront jusqu'à leur chemise.

Psyché chanta beaucoup d'autres choses qui n'avaient aucune suite, et que les oiseaux de ces lieux ne purent par conséquent retenir ni nous les apprendre. Le dragon l'écouta d'abord avec un très grand plaisir. A la fin il commença à bâiller, et puis s'endormit. Psyché prend vite l'occasion. Il fallait passer entre le dragon et l'un des bords de l'entrée : à peine y avait-il assez de place pour une personne. Peu s'en fallut que la Belle, de frayeur qu'elle eut, ne laissât tomber sa cruche ; ce qui eût été pire que la goutte d'huile. Ce dormeur-ci n'était pas fait comme l'autre : son courroux et ses remontrances, c'était de mettre les gens en pièces. Notre héroïne vint à bout de son entreprise par un grand bonheur. Elle emplit sa cruche, et s'en retourna triomphante.

Vénus se douta que quelque puissance divine l'avait assistée. De savoir laquelle, c'était le point. Son fils ne bougeait du lit. Jupiter ni aucun des Dieux n'aurait laissé Psyché dans cet esclavage : les Déesses seraient les dernières à la secourir.

Ne t'imaginer pas en être quitte, lui dit Vénus : je te ferai des commandements si difficiles, que tu manqueras à quelqu'un ; et pour châtiment tu endureras la mort. Va me quérir de la laine de ces moutons qui paissent au-delà du fleuve ; je m'en veux faire un habit.

C'étaient les moutons du Soleil ; tous avaient des cornes, furieux au dernier point, et qui poursuivaient les loups. Leur laine était d'une couleur de feu si vif qu'il éblouissait la vue. Ils paissaient alors de l'autre côté d'une rivière extrêmement large et profonde, qui traversait le vallon à mille pas ou peu plus de ce château.

De bonne fortune pour notre Belle, Junon et Cérès vinrent voir Vénus dans le moment qu'elle venait de donner cet ordre. Elles lui avaient déjà rendu deux autres visites depuis la maladie de son fils, et avaient aussi vu l'Amour. Cette dernière visite empêcha Vénus de prendre garde à ce qui se passerait, et

donna une facilité à notre héroïne d'exécuter ce commandement. Sans cela il aurait été impossible, n'y ayant ni pont, ni bateau, ni gondole sur la rivière.

Cette suivante qui était de l'intelligence, dit à Psyché : Nous avons ici des cygnes que les Amours ont dressés à nous servir de gondoles ; j'en prendrai un : nous traverserons la rivière par ce moyen. Il faut que je vous tienne compagnie pour une raison que je vais vous dire ; c'est que ces moutons sont gardés par deux jeunes enfants sylvains qui commencent déjà à courir après les bergères et après les nymphes. Je passerai la première, et amuserai les deux jeunes faunes, qui ne manqueront pas de me poursuivre sans autre dessein que de folâtrer ; car ils me connaissent et savent que j'appartiens à Vénus : au pis aller j'en serai quitte pour deux baisers ; vous passerez cependant. Jusque-là voilà qui va bien, repartit Psyché ; mais comment approcherai-je des moutons ? me connaissent-ils aussi ? savent-ils que j'appartiens à Vénus ? — Vous prendrez de leur laine parmi les ronces, répliqua cette suivante ; ils y en laissent quand elle est mûre et qu'elle commence à tomber : tout ce canton-là en est plein. Comme la chose avait été concertée elle réussit. Seulement, au lieu des deux baisers que l'on avait dit, il en coûta quatre.

Pendant que notre bergère et sa compagne exécutent leur entreprise, Vénus prie les deux Déesses de sonder les sentiments de son fils. Il semble, à l'entendre, leur dit-elle, qu'il soit fort en colère contre Psyché ; cependant il ne laisse pas sous main de lui donner assistance : au moins y a-t-il lieu de le croire. Vous m'êtes amies toutes deux, détournez-le de cet amour : représentez-lui le devoir d'un fils : dites-lui qu'il se fait tort. Il s'ouvrira bien plutôt à vous qu'il ne ferait à sa mère.

Junon et Cérès promirent de s'y employer. Elles allèrent voir le malade. Il ne les satisfit point, et leur cacha le plus qu'il put sa pensée. Toutefois, autant qu'elles purent conjecturer, cette passion lui tenait encore au coeur. Même il se plaignit de ce

qu'on prétendait le gouverner ainsi qu'un enfant. Lui un enfant ! on ne considérait donc pas qu'il terrassait les Hercules, et qu'il n'avait jamais eu d'autres toupies que leurs coeurs. Après cela, disait-il, on me tiendra encore en tutelle ! on croira me contenter de moulinets et de papillons, moi qui suis le dispensateur d'un bien près de qui la gloire et les richesses sont des poupées ! C'est bien le moins que je puisse faire que de retenir ma part de cette félicité-là. Je ne me marierai pas, moi qui en marie tant d'autres !

Les Déesses entrèrent en ses sentiments, et retournèrent dire à Vénus comme leur légation s'était passée. Nous vous conseillons en amies, ajoutèrent-elles, de laisser agir votre fils comme il lui plaira : il est désormais en âge de se conduire. — Qu'il épouse Hébé, repartit Vénus : qu'il choisisse parmi les Muses, parmi les Grâces, parmi les Heures ; je le veux bien. — Vous moquez-vous ? dit Junon. Voudriez-vous donner à votre fils une de vos suivantes pour femme ? et encore Hébé qui nous sert à boire ? Pour les Muses, ce n'est pas le fait de l'Amour qu'une précieuse ; elle le ferait enrager. La beauté des Heures est fort journalière : il ne s'en accommodera pas non plus. — Mais enfin, répliqua Vénus, toutes ces personnes sont des Déesses, et Psyché est simple mortelle. N'est-ce pas un parti bien avantageux pour mon fils que la cadette d'un roi de qui les états tourneraient dans la basse-cour de ce château ? — Ne méprisez pas tant Psyché, dit Cérès : vous pourriez pis faire que de la prendre pour votre bru. La beauté est rare parmi les Dieux ; les richesses et la puissance ne le sont pas. J'ai bien voyagé, comme vous savez ; mais je n'ai point vu de personne si accomplie.

Junon fut contrainte d'avouer qu'elle avait raison : et toutes deux conseillèrent Cythérée de pourvoir son fils. Quel plaisir quand elle tiendrait entre les bras un petit Amour qui ressemblerait à son père ! Vénus demeura piquée de ce propos-là. Le rouge lui monta au front. Cela vous siérait mieux qu'à moi, reprit-elle assez brusquement. Je me suis regardée tout ce

matin, mais il ne m'a point semblé que j'eusse encore l'air d'une aïeule. Ces mots ne demeurèrent pas sans réponse : et les trois amies se séparèrent en se querellant.

Cérès et Junon étant montées sur leurs chars, Vénus alla faire des remontrances à son fils ; et le regardant avec un air dédaigneux :

Il vous sied bien, lui dit-elle, de vouloir vous marier, vous qui ne cherchez que le plaisir ! Depuis quand vous est venue, dites-moi, une si sage pensée ? Voyez, je vous prie, l'homme de bien et le personnage grave et retiré que voilà ! Sans mentir je voudrais vous avoir vu père de famille pour un peu de temps ; comment vous y prendriez-vous ? Songez, songez à vous acquitter de votre emploi, et soyez le Dieu des amants : la qualité d'époux ne vous convient pas. Vous êtes accablé d'affaires de tous côtés ; l'empire d'Amour va en décadence ; tout languit, rien ne se conclut : et vous consommez le temps en des propositions inutiles de mariage ! Il y a tantôt trois mois que vous êtes au lit, plus malade de fantaisie que d'une brûlure. Certes vous avez été blessé dans une occasion bien glorieuse pour vous ! Le bel honneur, lorsque l'on dira que votre femme aura été cause de cet accident ! Si c'était une maîtresse, je ne dis pas. Quoi ! vous m'amènerez ici une matrone qui sera neuf mois de l'année à toujours se plaindre ! Je la traînerai au bal avec moi ! Savez-vous ce qu'il y a ? ou renoncez à Psyché, ou je ne veux plus que vous passiez pour mon fils. Vous croyez peut-être que je ne puis faire un autre Amour, et que j'ai oublié la manière dont on les fait : je veux bien que vous sachiez que j'en ferai un quand il me plaira. Oui j'en ferai un, plus joli que vous mille fois, et lui remettrai entre les mains votre empire. Qu'on me donne tout à l'heure cet arc et ces flèches, et tout l'attirail dont je vous ai équipé ; aussi bien vous est-il inutile désormais : je vous le rendrai quand vous serez sage.

L'Amour se mit à pleurer ; et prenant les mains de sa mère il les lui baisa. Ce n'était pas encore parler comme il faut. Elle fit tout

son possible pour l'obliger à donner parole qu'il renoncerait à Psyché ; ce qu'il ne voulut jamais faire. Cythérée sortit en le menaçant.

Pour achever le chagrin de cette Déesse, Psyché arriva avec un paquet de laine aussi pesant qu'elle. Les choses s'étaient passées de ce côté-là avec beaucoup de succès. Le cygne avait merveilleusement bien fait son devoir, et les deux sylvains le leur : de voir, de courir, et rien davantage ; hormis qu'ils dansèrent quelques chansons avec la suivante, lui dérobèrent quelques baisers, lui donnèrent quelques brins de thym et de marjolaine, et peut-être la cotte verte, le tout avec la plus grande honnêteté du monde. Psyché cependant faisait sa main. Pas un des moutons ne s'écarta du troupeau pour venir à elle. Les ronces se laissèrent ôter leurs belles robes sans la piquer une seule fois. Psyché repassa la première.

A son retour Cythérée lui demanda comme elle avait fait pour traverser la rivière. Psyché répondit qu'il n'en avait pas été besoin, et que le vent avait envoyé des flocons de laine de son côté. Je ne croyais pas, reprit Cythérée, que la chose fût si facile : je me suis trompée dans mes mesures, je le vois bien ; la nuit nous suggérera quelque chose de meilleur.

Le fils de Vénus, qui ne songeait à autre chose qu'à tirer Psyché de tous ses dangers, et qui n'attendait peut-être pour se raccommode avec elle que sa guérison et le retour de ses forces, avait remandé premièrement le Zéphyre, et fait venir dans le voisinage une Fée qui faisait parler les pierres. Rien ne lui était impossible : elle se moquait du destin, disposait des vents et des astres, et faisait aller le monde à sa fantaisie.

Cythérée ne savait pas qu'elle fût venue. Quant au Zéphyre, elle l'aperçut ; et ne douta nullement que ce ne fût lui qui eût assisté Psyché. Mais s'étant la nuit avisée d'un commandement qu'elle croyait hors de toute possibilité, elle dit le lendemain à son fils : L'agent général de vos affaires n'est pas loin de ce

château ; vous lui avez défendu de s'écarter : je vous défie tous tant que vous êtes. Vous serez habiles gens l'un et l'autre si vous empêchez que votre Belle ne succombe au commandement que je lui ferai aujourd'hui.

En disant ces mots elle fit venir Psyché, lui ordonna de la suivre, et la mena dans la basse-cour du château. Là, sous une espèce de halle, étaient entassés pêle-mêle quatre différentes sortes de grains, lesquels on avait donnés à la Déesse pour la nourriture de ses pigeons. Ce n'était pas proprement un tas, mais une montagne ; il occupait toute la largeur du magasin, et touchait le faite. Cythérée dit à Psyché : Je ne veux dorénavant nourrir mes pigeons que de mil ou de froment pur : c'est pourquoi sépare ces quatre sortes de grains. Fais-en quatre tas aux quatre coins du monceau, un tas de chaque espèce. Je m'en vas à Amathonte pour quelques affaires de plaisir : je reviendrai sur le soir. Si à mon retour je ne trouve la tâche faite, et qu'il y ait seulement un grain de mêlé, je t'abandonnerai aux ministres de ma vengeance.

A ces mots elle monte sur son char, et laisse Psyché désespérée. En effet ce commandement était un travail, non pas d'Hercule, mais de démon.

Sitôt que l'Amour le sut, il en envoya avertir la Fée, qui, par ses suffumigations, par ses cercles, par ses paroles, contraignit tout ce qu'il y avait de fourmis au monde d'accourir à l'entour du tas, autant celles qui habitaient aux extrémités de la terre que celles du voisinage. Il y eut telle fourmi qui fit ce jour-là quatre mille lieues. C'était un plaisir que d'en voir des hordes et des caravanes arriver de tous côtés.

Il en vient des climats où commande l'Aurore,
De ceux que ceint Thétis, et l'Océan encore ;
L'Indien dégarnit toutes ses régions ;
Le Garamante envoie aussi ses légions ;
Il en part du couchant des nations entières ;

Le nord ni le midi n'ont plus de fourmilières ;
Il semble qu'on en ait épuisé l'univers :
Les chemins en sont noirs, les champs en sont couverts ;
Maint vieux chêne en fournit des cohortes nombreuses ;
Il n'est arbre mangé qui sous ses voûtes creuses
Souffre que de ce peuple il reste un seul essaim :
Tout déloge ; et la terre en tire de son sein.
L'éthiopique gent arrive, et se partage.
On crée en chaque troupe un maître de l'ouvrage.
Il a l'oeil sur sa bande ; aucun n'ose faillir.
On entend un bruit sourd, le mont semble bouillir.
Déjà son tour décroît, sa hauteur diminue.
A la soudaineté l'ordre aussi contribue.
Chacun a son emploi parmi les travailleurs ;
L'un sépare le grain que l'autre emporte ailleurs.
Le monceau disparaît ainsi que par machine.
Quatre tas différents réparent sa ruine ;
De blé, riche présent qu'à l'homme ont fait les cieux ;
De mil, pour les pigeons manger délicieux ;
De seigle, au goût aigret ; d'orge rafraîchissante,
Qui donne aux gens du nord la cervoise engraisse.
Telles l'on démolit les maisons quelquefois :
La pierre est mise à part ; à part se met le bois :
On voit comme fourmis gens autour de l'ouvrage.
En son être premier retourne l'assemblage :
Là sont des tas confus de marbres non gravés,
Et là les ornements qui se sont conservés.

Les fourmis s'en retournèrent aussi vite qu'elles étaient venues,
et n'attendirent pas le remerciement. Vivez heureuses, leur dit
Psyché, je vous souhaite des magasins qui ne désemplissent
jamais. Si c'est un plaisir de se tourmenter pour les biens du
monde, tourmentez-vous, et vivez heureuses.

Quand Vénus fut de retour, et qu'elle aperçut les quatre
monceaux, son étonnement ne fut pas petit : son chagrin fut
encore plus grand. On n'osait approcher d'elle, ni seulement la

regarder. Il n'y eut ni Amours ni Grâces qui ne s'enfuissent. Quoi ! dit Cythérée en elle-même, une esclave me résistera ! je lui fournirai tous les jours une nouvelle matière de triompher ! Et qui craindra désormais Vénus ? qui adorera sa puissance ? car, pour la beauté, je n'en parle plus ; c'est Psyché qui en est déesse. O destins, que vous ai-je fait ? Junon s'est vengée d'Io et de beaucoup d'autres ; il n'est femme qui ne se venge : Cythérée seule se voit privée de ce doux plaisir ! Si faut-il que j'en vienne à bout. Vous n'êtes pas encore à la fin, Psyché, mon fils vous fait tort : plus il s'opiniâtre à vous protéger, plus je m'opiniâtrerai à vous perdre.

Cette résolution n'eut pas tout l'effet que Vénus s'était promis. A deux jours de là elle fit appeler Psyché, et dissimulant son dépit : Puisque rien ne vous est impossible, lui dit-elle, vous irez bien au royaume de Proserpine ; et n'espérez pas m'échapper quand vous serez hors d'ici : en quelque lieu de la terre que vous soyez, je vous trouverai. Si vous voulez toutefois ne point revenir des enfers, j'en suis très contente. Vous ferez mes compliments à la reine de ces lieux-là, et vous lui direz que je la prie de me donner une boîte de son fard ; j'en ai besoin, comme vous voyez : la maladie de mon fils m'a toute changée. Rapportez-moi sans tarder ce que l'on vous aura donné, et n'y touchez point.

Psyché aux Enfers

Psyché partit tout à l'heure. On ne la laissa parler à qui que ce soit. Elle alla trouver la Fée que son mari avait fait venir : cette Fée était dans le voisinage sans que personne en sût rien. De peur de soupçon, elle ne tint pas long discours à notre héroïne. Seulement elle lui dit : Vous voyez d'ici une vieille tour ; allez-y tout droit, et entrez dedans ; vous y apprendrez ce qu'il vous faut faire. N'appréhendez point les ronces qui bouchent la porte ; elles se détourneront d'elles-mêmes.

Psyché remercie la Fée, et s'en va au vieux bâtiment. Entrée qu'elle fut, la tour lui parla : Bon jour, Psyché, lui dit-elle ; que votre voyage vous soit heureux ! Ce m'est un très grand honneur de vous recevoir en mes murs : jamais rien de si charmant n'y était entré. Je sais le sujet qui vous amène. Plusieurs chemins conduisent aux enfers ; n'en prenez aucun de ceux qu'on prend d'ordinaire. Descendez dans cette cave que vous voyez, et garnissez-vous auparavant de ce qui est à vos pieds : ce panier à anse vous aidera à le porter.

Psyché baissa aussitôt la vue ; et comme le faite de la tour était découvert, elle vit à terre une lampe, six boules de cire, un gros paquet de ficelle, un panier, avec deux deniers.

Vous avez besoin de toutes ces choses, poursuivit la tour. Que la profondeur de cette cave ne vous effraie point, quoique vous ayez près de mille marches à descendre : cette lampe vous aidera. Vous suivrez à sa lueur un chemin voûté qui est dans le fond, et qui tous conduira jusqu'au bord du Styx. Il vous faudra donner à Charon un de ces deniers pour le passage, aussi bien en revenant qu'en allant. C'est un vieillard qui n'a aucune considération pour les Belles, et qui ne vous laissera pas monter dans sa barque sans payer le droit. Le fleuve passé, vous

rencontrerez un âne boiteux et n'en pouvant plus de vieillesse, avec un misérable qui le chassera. Celui-ci vous priera de lui donner par pitié un peu de ficelle, si vous en avez dans votre panier, afin de lier certains paquets dont son âne sera chargé. Gardez-vous de lui accorder ce qu'il vous demandera ; c'est un piège que vous tend Vénus. Vous avez besoin de votre ficelle à une autre chose ; car vous entrerez incontinent dans un labyrinthe dont les routes sont fort aisées à tenir en allant ; mais, quand on en revient, il est impossible de les démêler : ce que vous ferez toutefois par le moyen de cette ficelle. La porte de deçà du labyrinthe n'a point de portier ; celle de delà en a un : c'est un chien qui a trois gueules, plus grand qu'un ours. Il discerne à l'odorat les morts d'avec les vivants, car il se rencontre des personnes qui ont affaire aussi bien que vous en ces lieux. Le portier laisse passer les premiers, et étrangle les autres devant qu'ils passent. Vous lui empâterez ses trois gueules en lui jetant dans chacune une de vos boules de cire, autant au retour. Elles auront aussi la force de l'endormir. Dès que vous serez sortie du labyrinthe, deux démons des champs Elysées viendront au-devant de vous, et vous conduiront jusqu'au trône de Proserpine. Adieu, charmante Psyché : que votre voyage vous soit heureux !

Psyché remercie la tour, prend le panier avec l'équipage, descend dans la cave, et, pour abrégé, elle arrive saine et sauve au-delà du labyrinthe, malgré les spectres qui se présentèrent sur son passage.

Il ne sera pas hors de propos de vous dire qu'elle vit sur les bords du Styx gens de tous états arrivant de tous les côtés. Il y avait dans la barque, lorsque la Belle passa, un roi, un philosophe, un général d'armée, je ne sais combien de soldats, avec quelques femmes. Le roi se mit à pleurer de ce qu'il fallait quitter un séjour où étaient de si beaux objets. Le philosophe, au contraire, loua les Dieux de ce qu'il en était sorti avant que de voir un objet si capable de le séduire, et dont il pouvait alors approcher sans aucun péril. Les soldats disputèrent entre eux à

qui s'assiérait le plus près d'elle, sans aucun respect du roi ni aucune crainte du général, qui n'avait pas son bâton de commandement. La chose allait à se battre et à renverser la nacelle, si Charon n'eût mis le hola à coups d'aviron. Les femmes environnèrent Psyché, et se consolèrent des avantages qu'elles avaient perdus, voyant que notre héroïne en perdait bien d'autres : car elle ne dit à personne qu'elle fût vivante. Son habit étonna pourtant la compagnie, tous les autres n'ayant qu'un drap. Aussitôt qu'elle fut sortie du labyrinthe, les deux démons l'abordèrent et lui firent voir les singularités de ces lieux. Elles sont tellement étranges que j'ai besoin d'un style extraordinaire pour vous les décrire.

Polyphile se tut à ces mots ; et après quelques moments de silence il reprit d'un ton moins familier :

Le royaume des morts a plus d'une avenue.
Il n'est route qui soit aux humains si connue.
Des quatre coins du monde on se rend aux enfers.
Tisiphone les tient incessamment ouverts.
La faim, le désespoir, les douleurs, le long âge,
Mènent par tous endroits à ce triste passage ;
Et quand il est franchi, les filles du Destin
Filent aux habitants une nuit sans matin.
Orphée a toutefois mérité par sa lyre
De voir impunément le ténébreux empire.
Psyché par ses appas obtint même faveur :
Pluton sentit pour elle un moment de ferveur :
Proserpine craignit de se voir détrônée,
Et la boîte de fard à l'instant fut donnée.
L'esclave de Vénus, sans guide et sans secours,
Arriva dans les lieux où le Styx fait son cours.
Sa cruelle ennemie eut soin que le Cerbère
Lui lançât des regards enflammés de colère.
Par les monstres d'enfer rien ne fut épargné.
Elle vit ce qu'en ont tant d'auteurs enseigné.
Mille spectres hideux, les hydres, les harpies,

Les triples Gérions, les mânes des Tityes,
Présentaient à ses yeux maint fantôme trompeur
Dont le corps retournait aussitôt en vapeur.
Les cantons destinés aux ombres criminelles,
Leurs cris, leur désespoir, leurs douleurs éternelles.
Tout l'attirail qui suit tôt ou tard les méchants,
La remplirent de crainte et d'horreur pour ces champs.
Là, sur un pont d'airain, l'orgueilleux Salmonée,
Triste chef d'une troupe aux tourments condamnée,
S'efforçait de passer en des lieux moins cruels,
Et partout rencontrait des feux continuels.
Tantale aux eaux du Styx portait en vain sa bouche,
Toujours proche d'un bien que jamais il ne touche :
Et Sisyphe en sueur essayait vainement
D'arrêter son rocher pour le moins un moment.
Là les soeurs de Psyché, dans l'importune glace
D'un miroir que sans cesse elles avaient en face,
Revoyaient leur cadette heureuse, et dans les bras,
Non d'un monstre effrayant, mais d'un Dieu plein d'appas.
En quelque lieu qu'allât cette engeance maudite,
Le miroir se plaçait toujours à l'opposite.
Pour les tirer d'erreur leur cadette accourut ;
Mais ce couple s'enfuit sitôt qu'elle parut.
Non loin d'elles Psyché vit l'immortelle tâche
Où les cinquante soeurs s'exercent sans relâche.
La Belle les plaignit, et ne put sans frémir
Voir tant de malheureux occupés à gémir.
Chacun trouvait sa peine au plus haut point montée :
Ixion souhaitait le sort de Prométhée ;
Tantale eût consenti, pour assouvir sa faim,
Que Pluton le livrât à des flammes sans fin.
En un lieu séparé l'on voit ceux de qui l'âme
A violé les droits de l'amoureuse flamme,
Offensé Cupidon, méprisé ses autels,
Refusé le tribut qu'il impose aux mortels.
Là souffre un monde entier d'ingrates, de coquettes :
Là Mégère punit les langues indiscrètes,

Surtout ceux qui, tachés du plus noir des forfaits,
Se sont vantés d'un bien qu'on ne leur fit jamais.
Par de cruels vautours l'inhumaine est rongée ;
Dans un fleuve glacé la volage est plongée ;
Et l'insensible expie en des lieux embrasés,
Aux yeux de ses amants, les maux qu'elle a causés.
Ministres, confidents, domestiques perfides,
Y lassent sous les fouets le bras des Euménides.
Près d'eux sont les auteurs de maint hymen forcé,
L'amant chiche, et la dame au coeur intéressé ;
La troupe des censeurs, peuple à l'amour rebelle ;
Ceux enfin dont les vers ont noirci quelque Belle.

Vénus avait obligé Mercure par ses caresses de prier, de la part de cette Déesse, toutes les puissances d'enfer d'effrayer tellement son ennemie par la vue de ces fantômes et de ces supplices, qu'elle en mourût d'appréhension, et mourût si bien que la chose fût sans retour, et qu'il ne restât plus de cette Beauté qu'une ombre légère. Après quoi, disait Cythérée, je permets à mon fils d'en être amoureux, et de l'aller trouver aux enfers pour lui renouveler ses caresses.

Cupidon ne manqua pas d'y pourvoir : et dès que Psyché eut passé le labyrinthe, il la fît conduire, comme je crois vous avoir dit, par deux démons des champs Elysées ; ceux-là ne sont pas méchants. Ils la rassurèrent, et lui apprirent quels étaient les crimes de ceux qu'elle voyait tourmentés. La Belle en demeura toute consolée, n'y trouvant rien qui eût du rapport à son aventure. Après tout, la faute qu'elle avait commise ne méritait pas une telle punition. Si la curiosité rendait les gens malheureux jusqu'en l'autre monde, il n'y aurait pas d'avantage à être femme.

En passant auprès des champs Elysées, comme le nombre des bienheureux a de tout temps été fort petit, Psyché n'eut pas de peine à y remarquer ceux qui jusqu'alors avaient fait valoir la puissance de son époux, gens du Parnasse pour la plupart. Ils

étaient sous de beaux ombrages, se récitant les uns aux autres leurs poésies, et se donnant des louanges continuelles sans se lasser.

Enfin la Belle fut amenée devant le tribunal de Pluton. Toute la cour de ce Dieu demeura surprise. Depuis Proserpine ils ne se souvenaient point d'avoir vu d'objet qui leur eût touché le coeur que celui-là seul. Proserpine même en eut de la jalousie ; car son mari regardait déjà la Belle d'une autre sorte qu'il n'a coutume de faire ceux qui approchent de son tribunal, et il ne tenait pas à lui qu'il ne se défit de cet air terrible qui fait partie de son apanage. Surtout il y avait du plaisir à voir Rhadamanthe se radoucir. Pluton fit cesser pour quelques moments les souffrances et les plaintes des malheureux, afin que Psyché eût une audience plus favorable.

Voici à peu près comme elle parla, adressant sa voix tantôt à Pluton et à Proserpine conjointement, tantôt à cette Déesse seule.

Vous sous qui tout fléchit, Déeses dont les lois
Traitent également les bergers et les rois ;
Ni le désir de voir, ni celui d'être vue,
Ne me font visiter une cour inconnue :
J'ai trop appris, hélas ! par mes propres malheurs,
Combien de tels plaisirs engendrent de douleurs.
Vous voyez devant vous l'esclave infortunée
Qu'à des larmes sans fin Vénus a condamnée.
C'est peu pour son courroux des maux que j'ai soufferts ;
Il faut chercher encore un fard jusqu'aux enfers.
Reine de ces climats, faites qu'on me le donne.
Il porte votre nom ; et c'est ce qui m'étonne.
Ne vous offensez point, Déesse aux traits si doux ;
On s'aperçoit assez qu'il n'est pas fait pour vous.
Plaire sans fard est chose aux Déeses facile :
A qui ne peut vieillir cet art est inutile :
C'est moi qui doit tâcher, en l'état où je suis,

A réparer le tort que m'ont fait les ennuis.
Mais j'ai quitté le soin d'une beauté fatale.
La nature souvent n'est que trop libérale.
Plût au sort que mes traits à présent sans éclat
N'eussent jamais paru que dans ce triste état !
Mes soeurs les enviaient : que mes soeurs étaient folles !
D'abord je me repus d'espérances frivoles.
Enfin l'Amour m'aima : je l'aimai sans le voir :
Je le vis ; il s'enfuit ; rien ne put l'émouvoir ;
Il me précipita du comble de la gloire.
Souvenirs de ces temps, sortez de ma mémoire.
Chacun sait ce qui suit. Maintenant dans ces lieux
Je viens pour obtenir un fard si précieux.
Je n'en mérite pas la faveur singulière ;
Mais le nom de l'Amour se joint à ma prière.
Vous connaissez ce Dieu : qui ne le connaît pas ?
S'il descend pour vous plaire au fond de ces climats,
D'une botte de fard récompensez sa femme :
Ainsi durent chez vous les douceurs de sa flamme :
Ainsi votre bonheur puisse rendre envieux
Celui qui pour sa part eut l'empire des cieux !

Cette harangue eut tout le succès que Psyché pouvait souhaiter.
Il n'y eut ni démon ni ombre qui ne compatît au malheur de
cette affligée, et qui ne blâmât Vénus. La pitié entra pour la
première fois au coeur des Furies : et ceux qui avaient tant de
sujets de se plaindre eux-mêmes mirent à part le sentiment de
leurs propres maux pour plaindre l'épouse de Cupidon. Pluton
fut sur le point de lui offrir une retraite dans ses états ; mais
c'est un asyle où les malheureux n'ont recours que le plus tard
qu'il leur est possible. Proserpine empêcha ce coup : la jalousie
la possédait tellement, que, sans considérer qu'une ombre
serait incapable de lui nuire, elle recommanda instamment aux
Parques de ne pas trancher à l'étourdie les jours de cette
personne, et de prendre si bien leurs mesures qu'on ne la revît
aux enfers que vieille et ridée. Puis, sans tarder davantage, elle
mit entre les mains de Psyché une boîte bien fermée, avec

défense de l'ouvrir, et avec charge d'assurer Vénus de son amitié. Pour Pluton, il ne put voir sans déplaisir le départ de notre héroïne, et le présent qu'on lui faisait. Souvenez-vous, lui dit-il, de ce qu'il vous a coûté d'être curieuse. Allez ; et n'accusez pas Pluton de votre destin.

Tant que le pays des morts continua, la boîte fut en assurance ; Psyché n'avait garde d'y toucher : elle appréhendait que, parmi un si grand nombre de gens qui n'avaient que faire, il n'y en eût qui observassent ses actions.

Aussitôt qu'elle eut atteint notre monde, et, que se trouvant sous ce conduit souterrain, elle crut n'avoir pour témoins que les pierres qui le soutenaient, la voilà tentée, à son ordinaire. Elle eut envie de savoir quel était ce fard dont Proserpine l'avait chargée. Le moyen de s'en empêcher ? elle serait femme, et laisserait échapper une telle occasion de se satisfaire ! A qui le diraient ces pierres ? possible personne qu'elle n'était descendu sous cette voûte depuis qu'on l'avait bâtie. Puis ce n'était pas une simple curiosité qui la poussait ; c'était un désir naturel et bien innocent de remédier au déchet où étaient tombés ses appas. Les ennuis, le hâle, mille autres choses l'avaient tellement changée qu'elle ne se connaissait plus elle-même. Il fallait abandonner les prétentions qui lui restaient sur le coeur de son mari, ou bien réparer ces pertes par quelque moyen. Où en trouverait-elle un meilleur que celui qu'elle avait en sa puissance, que de s'appliquer un peu de ce fard qu'elle portait à Vénus ? non qu'elle eût dessein d'en abuser ni de plaire à d'autres qu'à son mari ; les Dieux le savaient : pourvu seulement qu'elle imposât à l'Amour, cela suffirait. Tout artifice est permis quand il s'agit de regagner un époux. Si Vénus l'avait crue si simple que de n'oser toucher à ce fard, elle s'était fort trompée : mais, qu'elle y touchât ou non, Cythérée l'en soupçonnerait toujours, ainsi il lui serait inutile de s'en abstenir.

Psyché raisonna si bien qu'elle s'attira un nouveau malheur. Une certaine appréhension toutefois la retenait : elle regardait la

boîte, y portait la main, puis l'en retirait, et l'y reportait aussitôt. Après un combat qui fut assez long, la victoire demeura, selon sa coutume, à cette malheureuse curiosité. Psyché ouvrit la boîte en tremblant ; et à peine l'eut-elle ouverte qu'il en sortit une vapeur fuligineuse, une fumée noire et pénétrante qui se répandit en moins d'un moment par tout le visage de notre héroïne, et sur une partie de son sein. L'impression qu'elle y fit fut si violente que Psyché soupçonna d'abord quelque sinistre accident, d'autant plus qu'il ne restait dans la boîte qu'une noirceur qui la teignait toute.

Psyché, alarmée, et se doutant presque de ce qui lui était arrivé, se hâta de sortir de cette cave, impatiente de rencontrer quelque fontaine dans laquelle elle pût apprendre l'état où cette vapeur l'avait mise. Quand elle fut dans la tour, et qu'elle se présenta à la porte, les épines qui la bouchaient et qui s'étaient d'elles-mêmes détournées pour laisser passer Psyché la première fois, ne la reconnaissant plus, l'arrêtèrent. La tour fut contrainte de lui demander son nom. Notre infortunée le lui dit en soupirant. Quoi ! c'est vous, Psyché ? Qui vous a teint le visage de cette sorte ? Allez vite vous laver, et gardez bien de vous présenter en cet état à votre mari. Psyché court à un ruisseau qui n'était pas loin, le cœur lui battant de telle manière que l'haleine lui manquait à chaque pas. Enfin elle arriva sur le bord de ce ruisseau, et, s'étant penchée, elle y aperçut la plus belle More du monde.

Elle n'avait ni le nez ni la bouche comme l'ont celles que nous voyons ; mais enfin c'était une More. Psyché, étonnée, tourna la tête pour voir si quelque Africaine ne se regardait point derrière elle. N'ayant vu personne, et certaine de son malheur, les genoux commencèrent à lui faillir, les bras lui tombèrent. Elle essaya toutefois inutilement d'effacer cette noirceur avec l'onde.

Après s'être lavée longtemps sans rien avancer : O destins, s'écria-t-elle, me condamnerez-vous à perdre aussi la beauté ?

Cythérée, Cythérée, quelle satisfaction vous attend ! Quand je me présenterai parmi vos esclaves, elles me rebuteront ; je serai le déshonneur de votre cour. Qu'ai-je fait qui méritât une telle honte ? ne vous suffisait-il pas que j'eusse perdu mes parents, mon mari, les richesses, la liberté, sans perdre encore l'unique bien avec lequel les femmes se consolent de tous malheurs ? Quoi ! ne pouviez-vous attendre que les années vous vengeassent ? c'est une chose sitôt passée que la beauté des mortelles ! la mélancolie serait venue au secours du temps. Mais j'ai tort de vous accuser : c'est moi seule qui suis la cause de mon infortune ; c'est cette curiosité incorrigible qui, non contente de m'avoir ôté les bonnes grâces de votre fils, m'ôte aussi le moyen de les regagner. Hélas ! ce sera ce fils le premier qui me regardera avec horreur, et qui me fuira. Je l'ai cherché par tout l'univers, et j'appréhende de le trouver. Quoi ! mon mari qui me fuira ! mon mari qui me trouvait si charmante ! Non, non, Vénus, vous n'aurez pas ce plaisir : et puisqu'il m'est défendu d'avancer mes jours, je me retirerai dans quelque désert où personne ne me verra ; j'achèverai mes destins parmi les serpents et parmi les loups : il s'en trouvera quelqu'un d'assez pitoyable pour me dévorer.

Dans ce dessein elle court à une forêt voisine, s'enfonce dans le plus profond, choisit pour principale retraite un antre effroyable. Là son occupation est de soupirer et de répandre des larmes ; ses joues s'aplatissent ; ses yeux se cavent ; ce n'était plus celle de qui Vénus était devenue jalouse : il y avait au monde telle mortelle qui l'aurait regardée sans envie.

Heureux dénouement

L'Amour commençait alors à sortir ; et, comme il était guéri de sa colère aussi bien que de sa brûlure, il ne songeait plus qu'à Psyché. Psyché devait faire son unique joie ; il devait quitter ses temples pour servir Psyché : résolutions d'un nouvel amant. Les maris ont de ces retours, mais ils les font peu durer. Ce mari-ci ne se proposait plus de fin dans sa passion, ni dans le bon traitement qu'il avait résolu de faire à sa femme. Son dessein était de se jeter à ses pieds, de lui demander pardon, de lui protester qu'il ne retomberait jamais en de telles bizarreries. Tant que la journée durait il s'entretenait de ces choses : la nuit venue il continuait, et continuait encore pendant son sommeil. Aussitôt que l'aurore commençait à poindre, il la priait de lui ramener Psyché ; car la Fée l'avait assuré qu'elle reviendrait des enfers. Dès que le soleil était levé, notre époux quittait le lit afin d'éviter les visites de sa mère, et s'allait promener dans le bois où la belle Ethiopienne avait choisi sa retraite : il le trouvait propre à entretenir les rêveries d'un amant.

Un jour Psyché s'était endormie à l'entrée de sa caverne. Elle était couchée sur le côté, le visage tourné vers la terre, son mouchoir dessus, et encore un bras sur le mouchoir pour plus grande précaution, et pour s'empêcher plus assurément d'être vue. Si elle eût pu s'envelopper de ténèbres, elle l'aurait fait. L'autre bras était couché le long de la cuisse ; il n'avait pas la même rondeur qu'autrefois : le moyen qu'une personne qui ne vivait que de fruits sauvages, et laquelle ne mangeait rien qui ne fut mouillé de ses pleurs, eût de l'embonpoint ? La délicatesse et la blancheur y étaient toujours.

L'Amour l'aperçut de loin : il sentit un tressaillement qui lui dit que cette personne était Psyché. Plus il approchait, et plus il se confirmait dans ce sentiment ; car quelle autre qu'elle aurait eu

une taille si bien formée ? Quand il se trouva assez près pour considérer le bras et la main, il n'en douta plus : non que la maigreur ne l'arrêtât ; mais il jugeait bien qu'une personne affligée ne pouvait être en meilleur état. La surprise de ce Dieu ne fut pas petite ; pour sa joie, je vous la laisse à imaginer. Un amant que nos romanciers auraient fait serait demeuré deux heures à considérer l'objet de sa passion sans l'oser toucher, ni seulement interrompre son sommeil : l'Amour s'y prit d'une autre manière. Il s'agenouilla d'abord auprès de Psyché, et lui souleva une main, laquelle il étendit sur la sienne ; puis usant de l'autorité d'un Dieu et de celle d'un mari, il y imprima deux baisers.

Psyché était si fort abattue, qu'elle s'éveilla seulement au second baiser. Dès qu'elle aperçut l'Amour, elle se leva, s'enfuit dans son antre, s'alla cacher à l'endroit le plus profond, tellement émue qu'elle ne savait à quoi se résoudre. L'état où elle avait vu le Dieu, cette posture de suppliant, ce baiser dont la chaleur lui faisait connaître que c'était un véritable baiser d'amour, et non un baiser de simple galanterie, tout cela l'enhardissait : mais de se montrer ainsi noire et défigurée à celui dont elle voulait regagner le cœur, il n'y avait pas d'apparence.

Cependant l'Amour s'était approché de la caverne ; et repensant à l'ébène de cette personne qu'il avait vue, il croyait s'être trompé, et se voulait quelque mal d'avoir pris une Ethiopienne pour son épouse. Quand il fut dans l'antre : Belle More, lui cria-t-il, vous ne savez guère ce que je suis, de me fuir ainsi ; ma rencontre ne fait pas peur. Dites-moi ce que vous cherchez dans ces provinces ; peu de gens y viennent que pour aimer : si c'est là ce qui vous amené, j'ai de quoi vous satisfaire. Avez-vous besoin d'un amant ? je suis le Dieu qui les fais. Quoi ! vous dédaignez de me répondre ! vous me fuyez !

— Hélas ! dit Psyché, je ne vous fuis point ; j'ôte seulement de devant vos yeux un objet que j'appréhende que vous ne fuyiez

vous-même.

Cette voix si douce, si agréable, et autrefois familière au fils de Vénus, fut aussitôt reconnue de lui. Il courut au coin où s'était réfugiée son épouse. Quoi ! c'est vous ! dit-il : quoi ! ma chère Psyché, c'est vous ! Aussitôt il se jeta aux pieds de la Belle. J'ai failli, continua-t-il en les embrassant : mon caprice est cause qu'une personne innocente, qu'une personne qui était née pour ne connaître que les plaisirs, a souffert des peines que les coupables ne souffrent point : et je n'ai pas renversé le ciel et la terre pour l'empêcher ! je n'ai pas ramené le chaos au monde ! je ne me suis pas donné la mort, tout Dieu que je suis ! Ah ! Psyché, que vous avez de sujets de me détester ! Il faut que je meure, et que j'en trouve les moyens, quelque impossible que soit la chose.

Psyché chercha une de ses mains pour la lui baiser. L'Amour s'en douta, et se relevant : Ah ! s'écria-t-il, que vous ajoutez de douceur à vos autres charmes ! Je sais les sentiments que vous avez eus ; toute la nature me les a dits : il ne vous est pas échappé un seul mot de plainte contre ce monstre qui était indigne de votre amour. Et comme elle lui avait trouvé la main : Non, poursuivit-il, ne m'accordez point de telles faveurs ; je n'en suis pas digne : je ne demande pour toute grâce que quelque punition que vous m'imposiez vous-même. Ma Psyché, ma chère Psyché, dites-moi, à quoi me condamnez-vous ?

— Je vous condamne à être aimé de votre Psyché éternellement, dit notre héroïne ; car que vous l'aimiez, elle aurait tort de vous en prier : elle n'est plus belle.

Ces paroles furent prononcées avec un ton de voix si touchant que l'Amour ne put retenir ses larmes. Il noya de pleurs l'une des mains de Psyché ; et pressant cette main entre les siennes, il se tut longtemps, et par ce silence il s'exprima mieux que s'il eût parlé : les torrents de larmes firent ce que ceux de paroles n'auroient su faire.

Psyché, charmée de cette éloquence, y répondit comme une personne qui en savait tous les traits. Et considérez, je vous prie, ce que c'est d'aimer ; le couple d'amants le mieux d'accord et le plus passionné qu'il y eût au monde employait l'occasion à verser des pleurs et à pousser des soupirs. Amants heureux, il n'y a que vous qui connaissiez le plaisir !

A cette exclamation Polyphile, tout transporté, laissa tomber l'écrit qu'il tenait ; et Acante, se souvenant de quelque chose, fit un soupir. Gélaste leur dit avec un souris moqueur : Courage, messieurs les amants, voilà qui est bien, et vous faites votre devoir. Oh ! les gens heureux et trois fois heureux que vous êtes ! moi, misérable ! je ne saurais soupirer après le plaisir de verser des pleurs. Puis ramassant le papier de Polyphile : Tenez, lui dit-il, voilà votre écrit, achevez Psyché, et remettez-vous. Polyphile reprit son cahier, et continua ainsi :

Cette conversation de larmes devint à la fin conversation de baisers ; je passe légèrement cet endroit. L'Amour pria son épouse de sortir de l'ancre, afin qu'il apprît le changement qui était survenu en son visage, et pour y apporter remède s'il se pouvait. Psyché lui dit en riant : Vous m'avez refusé, s'il vous en souvient, la satisfaction de vous voir lorsque je vous l'ai demandé, je vous pourrais rendre la pareille à bien meilleur droit, et avec bien plus de raison que vous n'en aviez ; mais j'aime mieux me détruire dans votre esprit que de ne pas vous complaire. Aussi bien faut-il que vous cherchiez un remède à la passion qui vous occupe : elle vous met mal avec votre mère, et vous fit abandonner le soin des mortels et la conduite de votre empire. En disant ces mots elle lui donna la main pour le mener hors de l'ancre.

L'Amour se plaignit de la pensée qu'elle avait, et lui jura par le Styx qu'il l'aimerait éternellement, blanche ou noire, belle ou non belle ; car ce n'était pas seulement son corps qui le rendait amoureux, c'était son esprit et son âme par-dessus tout.

Quand ils furent sortis de l'ancre, et que l'Amour eut jeté les yeux sur son épouse, il recula trois ou quatre pas, tout surpris et tout étonné. Je vous l'avais bien promis, lui dit-elle, que cette vue serait un remède pour votre amour : je ne m'en plains pas, et n'y trouve point d'injustice. La plupart des femmes prennent le ciel à témoin quand cela arrive : elles disent qu'on doit les aimer pour elles, et non pas pour le plaisir de les voir ; qu'elles n'ont point d'obligation à ceux qui cherchent seulement à se satisfaire ; que cette sorte de passion qui n'a pour objet que ce qui touche les sens ne doit point entrer dans une belle âme, et est indigne qu'on y réponde ; c'est aimer comme aiment les animaux ; au lieu qu'il faudrait aimer comme les esprits détachés des corps. Les amants, les vrais amants, se mettent le plus qu'ils peuvent dans cet état : ils s'affranchissent de la tyrannie du temps ; ils se rendent indépendants du hasard et de la malignité des astres : tandis que les autres sont toujours en transe, soit pour le caprice de la fortune, soit pour celui des saisons. Quand ils n'auraient rien à craindre de ce côté-là, les années leur font une guerre continuelle ; il n'y a pas un moment au jour qui ne détruise quelque chose de leur plaisir ; c'est une nécessité qu'il aille toujours en diminuant : et d'autres raisons très belles et très peu persuasives. Je n'en veux opposer qu'une à ces femmes. Leur beauté et leur jeunesse ont fait naître la passion que l'on a pour elles, il est naturel que le contraire l'anéantisse. Je ne vous demande donc plus d'amour ; ayez seulement de l'amitié, ou, si je n'en suis pas digne, quelque peu de compassion. Il est de la qualité d'un Dieu comme vous d'avoir pour esclaves des personnes de mon sexe : faites-moi la grâce que j'en sois une.

L'Amour trouva sa femme plus belle après ce discours qu'il ne l'avait encore trouvée. Il se jeta à son cou : Vous ne m'avez, lui repartit-il, demandé que de l'amitié, je vous promets de l'amour. Et consolez-vous ; il vous reste plus de beauté que n'en ont toutes les mortelles ensemble. Il est vrai que votre visage a changé de teint ; mais il n'a nullement changé de traits : et ne

comptez-vous pour rien le reste du corps ? Qu'avez-vous perdu de lis et d'albâtre à comparaison de ce qui vous en est demeuré ? Allons voir Vénus. Cet avantage qu'elle vient de remporter, quoiqu'il soit petit, la rendra contente, et nous réconciliera les uns et les autres : sinon j'aurai recours à Jupiter, et le prierai de vous rendre votre vrai teint. Si cela dépendait de moi, vous seriez déjà ce que vous étiez lorsque vous me rendîtes amoureux ; ce serait ici le plus beau moment de vos jours : mais un Dieu ne saurait défaire ce qu'un autre Dieu a fait. Il n'y a que Jupiter à qui ce privilège soit accordé. S'il ne vous rend tous vos lis, sans qu'il y en ait un seul de perdu, je ferai périr la race des animaux et des hommes. Que feront les Dieux après cela ? pour les roses, c'est mon affaire ; et pour l'embonpoint, la joie le ramènera. Ce n'est pas encore assez, je veux que l'Olympe vous reconnaisse pour mon épouse.

Psyché se fût jetée à ses pieds, si elle n'eût su comme on doit agir avec l'Amour. Elle se contenta donc de lui dire en rougissant : Si je pouvais être votre femme sans être blanche, cela serait bien plus court et bien plus certain. — Ce point-là vous est assuré, repartit l'Amour ; je l'ai juré par le Styx : mais je veux que vous soyez blanche. Allons-nous présenter à Vénus.

Psyché se laissa conduire, bien qu'elle eût beaucoup de répugnance à se montrer, et peu d'espérance de réussir. La soumission aux volontés de son époux lui fermait les yeux : elle se serait résolue pour lui complaire à des choses plus difficiles. Pendant le chemin elle lui conta les principales aventures de son voyage ; la merveille de cette tour qui lui avait donné des adresses ; l'Achéron, le Styx, l'âne boiteux, le labyrinthe, et les trois gueules de son portier ; les fantômes qu'elle avait vus ; la cour de Pluton et de Proserpine ; enfin son retour, et sa curiosité qu'elle-même jugeait très digne d'être punie.

Elle achevait son récit quand ils arrivèrent à ce château qui était à mi-chemin de Paphos et d'Amathonte. Vénus se promenait dans le parc. On lui alla dire de la part de l'Amour qu'il avait une

Africaine assez bien faite à lui présenter : elle en pourrait faire une quatrième Grâce, non seulement brune comme les autres, mais toute noire.

Cythérée revoit alors à sa jalousie ; à la passion dont son fils était malade, et qui, tout considéré, n'était pas un crime ; aux peines à quoi elle avait condamné la pauvre Psyché, peines très cruelles, et qui lui faisaient à elle-même pitié. Outre cela l'absence de son ennemie avait laissé refroidir sa colère, de façon que rien ne l'empêchait plus de se rendre à la raison. Elle était dans le moment le plus favorable qu'on eût pu choisir pour accommoder les choses.

Cependant toute la cour de Vénus était accourue pour voir ce miracle, cette nouvelle façon de More : c'était à qui la regarderait de plus près. Quelque étonnement que sa vue causât, on y prenait du plaisir ; et on aurait bien donné une demi-douzaine de blanches pour cette noire. Au reste, soit que la couleur eût changé son air, soit qu'il y eût de l'enchantement, personne ne se souvint d'avoir rien vu qui lui ressemblât. Les Jeux et les Ris firent connaissance avec elle d'abord, sans se la remettre, admirant les grâces de sa personne, sa taille, ses traits, et disant tout haut que la couleur n'y faisait rien. Néanmoins ce visage d'Ethiopienne enté sur un corps de Grecque semblait quelque chose de fort étrange. Toute cette cour la considérait comme un très beau monstre et très digne d'être aimé. Les uns assuraient qu'elle était fille d'un blanc et d'une noire, les autres d'un noir et d'une blanche.

Quand elle fut à quatre pas de Vénus, elle mit un genou en terre : Charmante reine de la beauté, lui dit-elle, c'est votre esclave qui revient des lieux où vous l'avez envoyée.

Tout le monde la reconnut aussitôt. On demeura fort surpris. Les Jeux et les Ris, qui sont un peuple assez étourdi, eurent de la discrétion cette fois-là, et dissimulèrent leur joie de peur d'irriter Vénus contre leur nouvelle maîtresse. Vous ne sauriez croire

combien elle était aimée dans cette cour. La plupart des gens avaient résolu de se cantonner, à moins que Cythérée ne la traitât mieux. Psyché remarqua fort bien les mouvements que sa présence excitait dans le fond des coeurs, et qui paraissaient même sur les visages ; mais elle n'en témoigna rien, et continua de cette sorte : Proserpine m'a donné charge de vous faire ses compliments, et de vous assurer de la continuation de son amitié. Elle m'a mis entre les mains une boîte que j'ai ouverte, bien que vous m'eussiez défendu de l'ouvrir. Je n'oserais vous prier de me pardonner, et je me viens soumettre à la peine que ma curiosité a méritée.

Vénus, jetant les yeux sur Psyché, ne sentit pas tout le plaisir et la joie que sa jalousie lui avait promis. Un mouvement de compassion l'empêcha de jouir de sa vengeance et de la victoire qu'elle remportent ; si bien que, passant d'une extrémité en une autre, à la manière des femmes, elle se mit à pleurer, releva elle-même notre héroïne, puis l'embrassa : Je me rends, dit-elle, Psyché ; oubliez le mal que je vous ai fait. Si c'est effacer les sujets de haine que vous avez contre moi, et vous faire une satisfaction assez grande que de vous recevoir pour ma fille, je veux bien que vous la soyez. Montrez-vous meilleure que Vénus, aussi bien que vous êtes déjà plus belle ; ne soyez pas si vindicative que je l'ai été, et allez changer d'habit. Toutefois, ajouta-t-elle, vous avez besoin de repos. Puis se tournant vers les Grâces : Mettez-la au bain qu'on a préparé pour moi, et faites-la reposer ensuite ; je l'irai voir en son lit.

La Déesse n'y manqua pas, et voulut que notre héroïne couchât avec elle cette nuit-là ; non pour l'ôter à son fils : mais on résolut de célébrer un nouvel hymen, et d'attendre que notre Belle eût repris son teint. Vénus consentit qu'il lui fût rendu ; même qu'un brevet de Déesse lui fût donné, si tout cela se pouvait obtenir de Jupiter.

L'Amour ne perd point de temps, et pendant que sa mère était en belle humeur, s'en va trouver le roi des Dieux. Jupiter, qui

avait appris l'histoire de ses amours, lui en demanda des nouvelles ; comme il se portait de sa brûlure ; pourquoi il abandonnait les affaires de son état. L'Amour répondit succinctement à ces questions, et vint au sujet qui l'amenait.

Mon fils, lui dit Jupiter en l'embrassant, vous ne trouverez plus d'Ethiopienne chez votre mère : le teint de Psyché est aussi blanc que jamais il fut : j'ai fait ce miracle dès le moment que vous m'avez témoigné le souhaiter. Quant à l'autre point ; le rang que vous demandez pour votre épouse n'est pas une chose si aisée à accorder qu'il vous semble. Nous n'avons parmi nous que trop de Déesses. C'est une nécessité qu'il y ait du bruit où il y a tant de femmes. La beauté de votre épouse étant telle que vous dites, ce sera des sujets de jalousie et de querelles, lesquelles je ne viendrai jamais à bout d'apaiser. Il ne faudra plus que je songe à mon office de foudroyant ; j'en aurai assez de celui de médiateur pour le reste de mes jours. Mais ce n'est pas ce qui m'arrête le plus. Dès que Psyché sera Déesse il lui faudra des temples aussi bien qu'aux autres. L'augmentation de ce culte nous diminuera notre portion. Déjà nous nous morfondons sur nos autels, tant ils sont froids et mal encensés. Cette qualité de Dieu deviendra à la fin si commune que les mortels ne se mettront plus en peine de l'honorer.

— Que vous importe ? reprit l'Amour : votre félicité dépend-elle du culte des hommes ? qu'ils vous négligent, qu'ils vous oublient, ne vivez-vous pas ici heureux et tranquille, dormant les trois quarts du temps, laissant aller les choses du monde comme elles peuvent, tonnant et grêlant lorsque la fantaisie vous en vient ? Vous savez combien quelquefois nous nous ennuyons : jamais la compagnie n'est bonne s'il n'y a des femmes qui soient aimables. Cybèle est vieille ; Junon de mauvaise humeur ; Cérès sent sa divinité de province, et n'a nullement l'air de la cour ; Minerve est toujours armée ; Diane nous rompt la tête avec sa trompe : on pourrait faire quelque chose d'assez bon de ces deux dernières ; mais elles sont si farouches qu'on ne leur oserait dire un mot de galanterie.

Pomone est ennemie de l'oisiveté et a toujours les mains rudes ; Flore est agréable, je le confesse, mais son soin l'attache plus à la terre qu'à ces demeures ; l'Aurore se lève de trop grand matin, on ne sait ce qu'elle devient tout le reste de la journée : il n'y a que ma mère qui nous réjouisse, encore a-t-elle toujours quelque affaire qui la détourne, et demeure une partie de l'année à Paphos, Cythère, ou Amathonte. Comme Psyché n'a aucun domaine, elle ne bougera de l'Olympe. Vous verrez que sa beauté ne sera pas un petit ornement pour votre cour. Ne craignez point que les autres lui portent envie : il y a trop d'inégalité entre ses charmes et les leurs. La plus intéressée c'est ma mère, qui y consent.

Jupiter se rendit à ces raisons, et accorda à l'Amour ce qu'il demandent. Il témoigna qu'il apportait son consentement à l'apothéose par une petite inclination de tête qui ébranla légèrement l'univers, et le fit trembler seulement une demi-heure.

Aussitôt l'Amour fit mettre les cygnes à son char, descendit en terre, et trouva sa mère qui elle-même faisait office de Grâce autour de Psyché, non sans lui donner mille louanges et presque autant de baisers. Toute cette cour prit le chemin de l'Olympe, les Grâces se promettant bien de danser aux noces.

Je n'en décrirai point la cérémonie, non plus que celle de l'apothéose : je décrirai encore moins les plaisirs de nos époux ; il n'y a qu'eux seuls qui pussent être capables de les exprimer. Ces plaisirs leur eurent bientôt donné un doux gage de leur amour, une fille qui attira les Dieux et les hommes dès qu'on la vit. On lui a bâti des temples sous le nom de la Volupté.

O douce Volupté, sans qui, dès notre enfance,
Le vivre et le mourir nous deviendraient égaux ;
Aimant universel de tous les animaux,
Que tu sais attirer avecque violence,
Par toi tout se meut ici bas.

C'est pour toi, c'est pour tes appas,
Que nous courons après la peine ;
Il n'est soldat, ni capitaine,
Ni ministre d'état, ni prince, ni sujet,
Qui ne t'ait pour unique objet :
Nous autres nourrissons, si, pour fruit de nos veilles,
Un bruit délicieux ne charmaient nos oreilles,
Si nous ne nous sentions chatouillés de ce son,
Ferions-nous un mot de chanson ?
Ce qu'on appelle gloire en termes magnifiques,
Ce qui servait de prix dans les jeux olympiques,
N'est que toi proprement, divine Volupté.
Et le plaisir des sens n'est-il de rien compté ?
Pourquoi sont faits les dons de Flore,
Le soleil couchant, et l'aurore,
Pomone et ses mets délicats,
Bacchus, l'âme des bons repas,
Les forêts, les eaux, les prairies,
Mères des douces rêveries ;
Pourquoi tant de beaux arts, qui tous sont tes enfants
Mais pourquoi les Chloris aux appas triomphants,
Que pour maintenir ton commerce ?
J'entends innocemment : sur son propre désir
Quelque rigueur que l'on exerce
Encore y prend-on du plaisir.

Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi ;
Tu n'y seras pas sans emploi :
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un coeur mélancolique.
Viens donc ; et de ce bien, ô douce Volupté,
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine ?
Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté ;

Car trente ans, ce n'est pas la peine.

Polyphile cessa de lire. Il n'avait pas cru pouvoir mieux finir que par l'hymne de la Volupté, dont le dessein ne déplut pas tout à fait à ses trois amis.

Après quelques courtes réflexions sur les principaux endroits de l'ouvrage : Ne voyez-vous pas, dit Ariste, que ce qui vous a donné le plus de plaisir, ce sont les endroits où Polyphile a tâché d'exciter en vous la compassion ?

— Ce que vous dites est fort vrai, repartit Acante ; mais je vous prie de considérer ce gris-de-lin, ce couleur d'aurore, cet orangé, et surtout ce pourpre qui environnent le roi des astres. En effet, il y avait très longtemps que le soir ne s'était trouvé si beau. Le Soleil avait pris son char le plus éclatant, et ses habits les plus magnifiques.

Il semblait qu'il se fût paré
Pour plaire aux filles de Nérée :
Dans un nuage bigarré
Il se coucha cette soirée.
L'air était peint de cent couleurs :
Jamais par terre plein de fleurs
N'eut tant de sortes de nuances.
Aucune vapeur ne gâtait
Par ses malignes influences
Le plaisir qu'Acante goûtait.

On lui donna le loisir de considérer les dernières beautés du jour : puis la lune étant en son plein, nos voyageurs et le cocher qui les conduisait la voulurent bien pour leur guide.

Elégie aux Nymphes de Vaux *

POUR M. FOUQUET

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes ;
Pleurez, Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera point vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes :
Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
Les Destins sont contents : Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines
Qui, sans craindre du Sort les faveurs incertaines.
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attrails enchanteurs de la prospérité !
Dans les palais des rois cette plainte est commune,
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des Zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;

Il ne regarde point ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas, sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût point fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la Cour :
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre, et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens ;
Et jamais à la Cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage.
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage,
Du titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie :
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur
Oronte est a présent un objet de clémence
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux ;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

* Ecrit en 1661, suite à l'arrestation de Fouquet, son ancien protecteur

Adonis

Monseigneur,

Je n'ai pas assez de vanité pour espérer que ces fruits de ma solitude vous puissent plaire : les plus beaux vergers du Parnasse en produisent peu qui méritent de vous être offerts. Votre esprit est doué de tant de lumière, et fait voir un goût si exquis et si délicat pour tous nos ouvrages, particulièrement pour le bel art de célébrer les hommes qui vous ressemblent avec le langage des dieux, que peu de personnes seraient capables de vous satisfaire. Je ne suis pas de ce petit nombre, et je ne serais contenté, Monseigneur, de vous révéler au fond de mon âme, si le zèle que j'ai pour vous eût pu souffrir des bornes si étroites et garder un silence respectueux. Certes, votre mérite nous réduit tous à la nécessité d'un choix bien difficile ; il est malaisé de s'en taire, et l'on ne saurait en parler assez dignement. Car, quand je dirai que l'état ne se peut passer de vos soins, et que les ministres de plus d'un règne n'ont point acquis une expérience si consommée que la vôtre ; quand je dirai que vous estimez nos veilles, et que c'est une marque à laquelle on a toujours reconnu les grands hommes, quand je parlerai de votre générosité sans exemple, de la grandeur de tous vos sentiments, de cette modestie qui nous charme ; enfin, quand j'avouerai que votre esprit est infiniment élevé, et qu'avec cela, j'avouerai encore que votre âme l'est davantage que votre esprit, ce seront quelques traits de vous à la vérité, mais ce ne sera point ce grand nombre de rares qualités qui vous fait admirer de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens dans la France. Et non seulement, Monseigneur, vous attirez leur admiration, vous les contraignez même par une douce violence de vous aimer. On ne l'a que trop remarqué pendant cet extrême péril, dont vous ne faites que de sortir. Vous savez bien qu'il vous regarde comme le héros destiné pour

vaincre de la dureté de notre siècle et le mépris de tous les beaux-arts. Les muses, qui commençaient à se consoler de la mort d'Armand par l'estime que vous faites d'elle, en vous voyant malade, se voyaient sur le point de perdre encore une fois leur amour ; elles se condamnaient déjà à une solitude perpétuelle, et la gloire, avec tous ses charmes, allait devenir une chose indifférente à ceux d'entre nous qui en ont toujours été les plus amoureux. Le ciel nous a garantis du malheur qui nous menaçait : agréez, Monseigneur, que je vous en témoigne ma joie, en vus offrant mon dernier ouvrage. Ce sont les amours de Vénus et d'Adonis, c'est la fin malheureuse de ce beau chasseur, sur le tombeau duquel on a vu toutes les dames grecques pleurer et que la divine mère d'amour a regretté pendant tout le temps du paganisme, elle qui n'avait pas accoutumé de jeter des larmes pour la perte de ses amants. Si la matière vous en semble assez belle, et que je sois assez heureux pour obtenir quelques moments de votre loisir, ne jugez pas de moi par le mérite de mon courage, mais par le respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR Votre très humble et très obéissant serviteur
De la Fontaine

Adonis

1658

Je n'ai pas entrepris de chanter dans ces vers
Rome ni ses enfants vainqueurs de l'Univers,
Ni les fameuses tours qu'Hector ne put défendre,
Ni les combats des dieux aux rives du Scamandre.
Ces sujets sont trop hauts, et je manque de voix :
Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Echo, les Zéphyr, et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.
C'est parmi les forêts qu'a vécu mon héros
C'est dans les bois qu'Amour a troublé son repos.
Ma Muse en sa faveur de myrte s'est parée ;
J'ai voulu célébrer l'amant de Cythérée,
Adonis, dont la vie eut des termes si courts,
Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours.
Aminte, c'est à vous que j'offre cet ouvrage ;
Mes chansons et mes vœux, tout vous doit rendre hommage :
Trop heureux si j'osais conter à l'Univers
Les tourments infinis que pour vous j'ai soufferts !
Quand vous me permettrez de chanter votre gloire,
Quand vos yeux, renommés par plus d'une victoire,
Me laisseront vanter le pouvoir de leurs traits
Et l'empire d'Amour accru par vos attraits,
Je vous peindrai si belle et si pleine de charmes
Que chacun bénira le sujet de mes larmes.
Voilà l'unique but où tendent mes souhaits.
Cependant recevez le don que je vous fais
Ne le dédaignez pas : lisez cette aventure,
Dont, pour vous divertir, j'ai tracé la peinture.
Aux monts Idaliens un bois délicieux

De ses arbres chenus semble toucher les cieux ;
Sous ses ombrages verts loge la solitude.
Là, le jeune Adonis exempt d'inquiétude,
Loin du bruit des cités s'exercerait à chasser,
Ne croyant pas qu'Amour pût jamais l'y blesser.
A peine son menton d'un mol duvet s'ombrage,
Qu'aux plus fiers animaux il montre son courage.
Ce n'est pas le seul don qu'il ait reçu des cieux :
Il semble être forme pour le plaisir des yeux.
Qu'on ne nous vante point le ravisseur d'Hélène,
Ni celui qui jadis aimait une ombre vaine,
Ni tant d'autres héros fameux par leurs appas :
Tous ont cédé le prix au fils de Cyniras.
Déjà la Renommée, en naissant inconnue,
Nymphes qui cache enfin sa tête dans la nue,
Par un charmant récit amusant l'Univers,
Va parler d'Adonis à cent peuples divers,
A ceux qui sont sous l'Ourse, aux voisins de l'Aurore,
Aux filles du Sarmate, aux pucelles du More.
Paphos sur ses autels le voit presque élever,
Et le cœur de Vénus ne sait où se sauver.
L'image du héros, qu'elle a toujours présente,
Verse au fond de son âme une ardeur violente :
Elle invoque son fils, elle implore ses traits,
Et tâche d'assembler tout ce qu'elle a d'attraits.
Jamais on ne lui vit un tel dessein de plaire :
Rien ne lui semble bien ; les Grâces ont beau faire.
Enfin, s'accompagnant des plus discrets Amours,
Aux monts Idaliens elle dresse son cours.
Son char, qui trace en l'air de longs traits de lumière,
A bientôt achevé l'amoureuse carrière.
Elle trouve Adonis près des bords d'un ruisseau ;
Couché sur des gazons, il rêve au bruit de l'eau.
Il ne voit presque pas l'onde qu'il considère :
Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en Cythère
L'a bientôt retiré d'un penser si profond.
Cet objet le surprend, l'étonne et le confond ;
Il admire les traits de la fille de l'onde :
Un long tissu de fleurs, ornant sa tresse blonde,

Avait abandonné ses cheveux aux Zéphyrs ;
Son écharpe, qui vole au gré de leurs soupirs,
Laisse voir les trésors de sa gorge d'albâtre.
Jadis en cet état Mars en fut idolâtre,
Quand aux champs de l'Olympe on célébra des jeux
Pour les Titans défaits par son bras valeureux.
Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'oeil est enchanté,
Ni la grâce plus belle encor que la beauté.
Telle on vous voit, Aminte : une glace fidèle
Vous peut de tous ces traits présenter un modèle ;
Et, s'il fallait juger de l'objet le plus doux,
Le sort serait douteux entre Vénus et vous.
Tandis que le héros admire Cythérée,
Elle rend par ces mots son âme rassurée :
« Trop aimable mortel, ne crains point mon aspect ;
Que de la part d'Amour rien ne te soit suspect :
En ces lieux écartés c'est lui seul qui m'amène.
Le Ciel est ma patrie, et Paphos mon domaine :
Je les quitte pour toi ; vois si tu veux m'aimer. »
Le transport d'Adonis ne se peut exprimer.
« O dieux ! s'écria-t-il, n'est-ce point quelque songe ?
Puis-je embrasser l'erreur ou ce discours me plonge ?
Charmante déité, vous dois-je ajouter foi ?
Quoi ! vous quittez les cieux, et les quittez pour moi !
Il me serait permis d'aimer une Immortelle !
Amour rend ses sujets tous égaux, lui dit-elle ;
La beauté, dont les traits même aux dieux sont si doux,
Est quelque chose encor de plus divin que nous.
Nous aimons, nous aimons, ainsi que toute chose :
Le pouvoir de mon fils de moi-même dispose :
Tout est né pour aimer. » Ainsi parle Vénus ;
Et ses yeux éloquents en disent beaucoup plus.
Ils persuadent mieux que ce qu'a dit sa bouche.
Ses regards, truchements de l'ardeur qui la touche,
Sa beauté souveraine, et les traits de son fils
Ont contraint Mars d'aimer : que peut faire Adonis ?
Il aime ; il sent couler un brasier dans ses veines ;

Les plaisirs qu'il attend sont accrus par ses peines :
Il désire, il espère, il craint, il sent un mal
A qui les plus grands biens n'ont rien qui soit égal.
Vénus s'en aperçoit, et feint qu'elle l'ignore :
Tous deux de leur amour semblent douter encore ;
Et, pour s'en assurer, chacun de ces amants
Mille fois en un jour fait les mêmes serments
Quelles sont les douceurs qu'en ces bois ils goûtèrent !
O vous de qui les voix jusqu'aux astres montèrent,
Lorsque par vos chansons tout l'Univers charmé
Vous ouït célébrer ce couple bien-aimé
Grands et nobles esprits, chantres incomparables
Mêlez parmi ces sons vos accords admirables.
Echo, qui ne tait rien, vous conta ces amours,
Vous les vîtes graves au fond des antres sourds
Faites que j'en retrouve au temple de Mémoire
Les monuments sacrés, sources de votre gloire,
Et que, m'étant formé sur vos savantes mains
Ces vers puissent passer aux derniers des humains !
Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire,
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire
Et que, de la contrainte ayant banni les lois,
On se peut assurer au silence des bois,
Jours devenus moments, moments filés de soie
Agréables soupirs, pleurs enfants de la joie,
Voeux, serments et regards, transports, ravissements,
Mélange dont se fait le bonheur des amants,
Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage
Tantôt ils choisissaient l'épaisseur d'un ombrage :
Là, sous des chênes vieux ou leurs chiffres gravés
Se sont avec les troncs accrus et conservés
Mollement étendus ils consumaient les heures
Sans avoir pour témoins en ces sombres demeures
Que les chantres des bois, pour confidents qu'Amour
Qui seul guidait leurs pas en cet heureux séjour
Tantôt sur des tapis d'herbe tendre et sacrée
Adonis s'endormait auprès de Cythérée
Dont les yeux, enivrés par des charmes puissants
Attachaient au héros leurs regards languissants

Bien souvent ils chantaient les douceurs de leurs peines ;
Et quelquefois assis sur le bord des fontaines,
Tandis que cent cailloux, luttant à chaque bond,
Suivaient les longs replis du cristal vagabond,
« Voyez, disait Vénus, ces ruisseaux et leur course ;
Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source :
Vainement pour les dieux il fuit d'un pas léger ;
Mais vous autres mortels le devez ménager,
Consacrant à l'Amour la saison la plus belle. »
Souvent, pour divertir leur ardeur mutuelle,
Ils dansaient aux chansons, de Nymphes entourés.
Combien de fois la lune à leurs pas éclairés,
Et, couvrant de ses rais l'émail d'une prairie,
Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleurie !
Combien de fois le jour a vu les antres creux
Complices des larcins de ce couple amoureux !
Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
De ces plaisirs amis du silence et de l'ombre.
Il est temps de passer au funeste moment
Où la triste Vénus doit quitter son amant.
Du bruit de ses amours Paphos est alarmée.
On dit qu'au fond d'un bois la déesse charmée,
Inutile aux mortels, et sans soin de leurs vœux,
Renonce au culte vain de ses temples fameux.
Pour dissiper ce bruit, la reine de Cythère
Veut quitter pour un temps ce séjour solitaire.
Que ce cruel dessein lui donne de douleurs !
Un jour que son amant la voyait toute en pleurs
« Déesse, lui dit-il, qui causez mes alarmes,
Quel ennui si profond vous oblige à ces larmes ?
Vous aurais-je offensée, ou ne m'aimez-vous plus ?
— Ah ! dit-elle, quittez ces soupçons superflus
Adonis tacherait en vain de me déplaire :
Ces pleurs naissent d'amour, et non pas de colère ;
D'un déplaisir secret mon cœur se sent atteint :
Il faut que je vous quitte, et le sort m'y contraint
Il le faut. Vous pleurez ! Du moins, en mon absence,
Conservez-moi toujours un cœur plein de constance ;
Ne pensez qu'à moi seule, et qu'un indigne choix

Ne vous attache point aux Nymphes de ces bois.
Leurs fers après les miens ont pour vous de la honte.
Surtout, de votre sang il me faut rendre compte.
Ne chassez point aux ours, aux sangliers, aux lions
Gardez-vous d'irriter tous ces monstres félons :
Laissez les animaux qui, fiers et pleins de rage,
Ne cherchent leur salut qu'en montrant leur courage ;
Les daims et les chevreuils, en fuyant devant vous,
Donneront à vos sens des plaisirs bien plus doux.
Je vous aime, et ma crainte a d'assez justes causes
Il sied bien en amour de craindre toutes chose
Que deviendrais-je, hélas ! si le sort rigoureux
Me privait pour jamais de l'objet de mes vœux ?
Là, se fondant en pleurs, on voit croître ses charmes :
Adonis lui répond seulement par des larmes.
Elle ne peut partir de ces aimables lieux ;
Cent humides baisers achèvent ses adieux.
O vous, tristes plaisirs ou leur âme se noie,
Vains et derniers efforts d'une imparfaite joie
Moments pour qui le sort rend leurs vœux superflus,
Délicieux moments, vous ne reviendrez plus !
Adonis voit un char descendre de la nue :
Cythérée y montant disparaît à sa vue.
C'est en vain que des yeux il la suit dans les airs :
Rien ne s'offre à ses sens que l'horreur des déserts
Il appelle Vénus, fait retentir les bois,
Et n'entend qu'un écho qui répond à sa voix.
C'est lors que, repassant dans sa triste mémoire
Ce que naguère il eut de plaisirs et de gloire,
Il tâche à rappeler ce bonheur sans pareil :
Semblable à ces amants trompés par le sommeil,
Qui rappellent en vain pendant la nuit obscure
Le souvenir confus d'une douce imposture.
Tel Adonis repense à l'heur qu'il a perdu ;
Il le conte aux forêts, et n'est point entendu:-
Tout ce qui l'environne est privé de tendresse ;
Et, soit que des douleurs la nuit enchanteresse
Plonge les malheureux au suc de ses pavots,
Soit que l'astre du jour ramène leurs travaux,

Adonis sans relâche aux plaintes s'abandonne ;
De sanglots redoublés sa demeure résonne.
Cet amant toujours pleure, et toujours les Zéphyr
En volant vers Paphos sont chargés de soupirs.
La molle oisiveté, la triste solitude,
Poisons dont il nourrit sa noire inquiétude,
Le livrent tout entier au vain ressouvenir
Qui le vient malgré lui sans cesse entretenir.
Enfin, pour divertir l'ennui qui le possède,
On lui dit que la chasse est un puissant remède.
Dans ces lieux pleins de paix, seul avecque l'Amour,
Ce plaisir occupait les héros d'alentour.
Adonis les assemble, et se plaint de l'outrage
Que ces champs ont reçu d'un sanglier plein de rage.
Ce tyran des forêts porte partout l'effroi ;
Il ne peut rien souffrir de sûr autour de soi.
L'avare laboureur se plaint à sa famille
Que sa dent a détruit l'espoir de la faucille :
L'un craint pour ses vergers, l'autre pour ses guérets ;
Il foule aux pieds les dons de Flore et de Cérès :
Monstre énorme et cruel, qui souille les fontaines,
Qui fait bruire les monts, qui dessole les plaines,
Et, sans craindre l'effort des voisins alarmés,
S'apprête à recueillir les grains qu'ils ont semés.
Tâcher de le surprendre est tenter l'impossible :
Il habite en un fort, épais, inaccessible ;
Tel on voit qu'un brigand fameux et redouté
Se cache après ses vols en un antre écarté,
Fait des champs d'alentour de vastes cimetières,
Ravage impunément des provinces entières,
Laisse gronder les lois, se rit de leur courroux
Et ne craint point la mort qu'il porte au sein de tous :
L'épaisseur des forêts le dérobe aux supplices.
C'est ainsi que le monstre a ces bois pour complices ;
Mais le moment fatal est enfin arrivé,
Où, malgré sa fureur, en son sang abreuvé,
Des dégâts qu'il a faits il va payer l'usure.
Hélas ! qu'il vendra cher sa mortelle blessure !
Un matin que l'Aurore au teint frais et riant

A peine avait ouvert les portes d'Orient
La jeunesse voisine autour du bois s'assemble.
Jamais tant de héros ne s'étaient vus ensemble.
Anténor le premier sort des bras du sommeil,
Et vient au rendez-vous attendre le soleil
La déesse des bois n'est point si matinale :
Cent fois il a surpris l'amante de Céphale
Et sa plaintive épouse a maudit mille fois
Les veneurs et les chiens, le gibier et les bois.
Il est bientôt suivi du satrape Alcamène,
Dont le long attirail couvre toute la plaine.
C'est en vain que ses gens se sont chargés de rets :
Leur nombre est assez grand pour ceindre les forêts.
On y voit arriver Bronte au cœur indomptable,
Et le vieillard Capys, chasseur infatigable,
Qui, depuis son jeune âge ayant aimé les bois,
Rend et chiens et veneurs attentifs à sa voix.
Si le jeune Adonis l'eût aussi voulu croire,
Il n'aurait pas si tôt traversé l'onde noire.
Comment l'aurait-il cru, puisqu'en vain ses amours
L'avaient sollicité d'avoir soin de ses jours ?
Par le beau Callion la troupe est augmentée.
Gilippe vient après, fils du riche Acantée.
Le premier, pour tous biens, n'a que les dons du corps
L'autre, pour tous appas, possède des trésors.
Tous deux aiment Chloris, et Chloris n'aime qu'elle :
Ils sont pourtant parés des faveurs de la belle.
Phlegre accourt, et Mimas, Palmire aux blonds cheveux,
Le robuste Crantor aux bras durs et nerveux,
Le Lycien Télame, Agénor de Carie,
Le vaillant Triptolème, honneur de la Syrie,
Paphe expert à lutter, Mopse à lancer le dard,
Lyeaste, Palemon, Glauque, Hilus, Amilcar ;
Cent autres que je tais, troupe épaisse et confuse :
Mais peut-on oublier la charmante Aréthuse,
Aréthuse au teint vif, aux yeux doux et perçants,
Qui pour le blond Palmire a des feux innocents ?
On ne l'instruit point à manier la laine ;
Courir dans les forêts, suivre un cerf dans la plaine,

Ce sont tous ses plaisirs : heureuse si son cœur
Eût pu se garantir d'amour comme de peur !
On la voit arriver sur un cheval superbe,
Dont à peine les pas sont imprimés sur l'herbe ;
D'une charge si belle il semble glorieux.
Et, comme elle, Adonis attire tous les yeux ;
D'une fatale ardeur déjà son front s'allume ;
Il marche avec un air plus fier que de coutume.
Tel Apollon marchait quand l'énorme Python
L'obligea de quitter l'ombre de l'Hélicon.
Par l'ordre de Capys la troupe se partage.
De tant de gens épars le nombreux équipage,
Leurs cris, l'aboi des chiens, les cors mêlés de voix
Annoncent l'épouvante aux hôtes de ces bois.
Le ciel en retentit, les échos se confondent,
De leurs palais voûtés tous ensemble ils répondent.
Les cerfs, au moindre bruit à se sauver si prompts,
Les timides troupeaux des daims aux larges fronts,
Sont contraints de quitter leurs demeures secrètes :
Le bois n'a plus pour eux d'assez sombres retraites.
On court dans les sentiers, on traverse les forts ;
Chacun, pour les percer, redouble ses efforts.
Au fond du bois croupit une eau dormante et sale
Là, le monstre se plaît aux vapeurs qu'elle exhale ;
Il s'y vautre sans cesse, et chérit un séjour ;
Jusqu'alors ignoré des mortels et du jour.
On ne l'en peut chasser : du souci de sa vie
Bien plus à sa valeur qu'à sa fuite il se fie.
Les cors ont beau sonner, l'air a beau retentir,
Rien ne saurait encor l'obliger à partir.
Cependant les destins hâtent sa dernière heure
Dryope la première évente sa demeure :
Les autres chiens, par elle aussitôt avertis,
Répondent à sa voix, frappent l'air de leurs cris,
Entraînent les chasseurs, abandonnent leur quête ;
Toute la meute accourt, et vient lancer la bête
S'anime en la voyant, redouble son ardeur ;
Mais le fier animal n'a point encor de peur.
Le coursier d'Adonis, né sur les bords du Xanthe

Ne peut plus retenir son ardeur violente :
Une jument d'Ida l'engendra d'un des Vents
Les forêts l'ont nourri pendant ses premiers ans
Il ne craint point des monts les puissantes barrières
Ni aspect étonnant des profondes rivières
Ni le penchant affreux des rocs et des vallons ;
D'haleine en le suivant manquent les Aquilons.
Adonis le retient pour mieux suivre la chasse.
Enfin le monstre est joint par deux chiens dont la race
Vient du vite Lélaps, qui fut l'unique prix
Des larmes dont Céphale apaisa sa Procris :
Ces deux chiens sont Mélampe et l'ardente Sylvage.
Leur sort fut différent, mais non pas leur courage :
Par l'homicide dont Mélampe est mis à mort ;
Sylvage au poil de tigre attendait même sort,
Lorsque l'un des chasseurs se présente à la bête ;
Sur lui tourne aussitôt l'effort de la tempête :
Il connaît, mais trop tard, qu'il s'est trop avancé ;
Son visage pâlit, son sang devient glacé ;
L'image du trépas en ses yeux est empreinte :
Sur le teint des mourants la mort n'est pas mieux peinte.
Sa peur est pourtant vaine, et, sans être blessé,
Du monstre qui le heurte il se sent terrassé.
Nisus, ayant cherché son salut sur un arbre,
Rit de voir ce chasseur plus froid que n'est un marbre.
Mais lui-même a sujet de trembler à son tour :
Le sanglier coupe l'arbre ; et les lieux d'alentour
Résonnent du fracas dont sa chute est suivie :
Nisus encor en l'air fait des vœux pour sa vie.
Conterai-je en détail tant de puissants efforts,
Des chiens et des chasseurs les différentes morts,
Leurs exploits avec eux cachés sous l'ombre noire ?
Seules vous les savez, ô Filles de Mémoire :
Venez donc m'inspirer, et, conduisant ma voix,
Faites-moi dignement célébrer ces exploits.
Deux lices d'Antenor, Lycoris et Niphale,
Veulent qu'aux yeux de tous leur ardeur se signale.
Le vieux Capys lui-même eut soin de les dresser :
Au sanglier l'une et l'autre est prête à se lancer.

Un matin les devance et se jette en leur place ;
C'est Phlegon, qui souvent aux loups donne la chasse ;
Armé d'un fort collier qu'on a semé de clous,
A l'oreille du monstre il s'attache en courroux :
Ses flancs sont décousus ; et, pour comble de gloire,
Il combat en mourant, et ne veut point lâcher
L'endroit où sur le monstre il vient de s'attacher.
Cependant le sanglier passe à d'autres trophées :
Combien voit-on sous lui de trames étouffées !
Combien en coupe-t-il ! Que d'hommes terrassés !
Que de chiens abattus, mourants, morts, et blessés !
Chevaux, arbres, chasseurs, tout éprouve sa rage.
Tel passe un tourbillon, messenger de l'orage ;
Telle descend la foudre, et d'un soudain fracas
Brise, brûle, détruit, met les rochers à bas.
Crantor d'un bras nerveux lance un dard à la bête :
Elle en frémit de rage, écume, et tourne tête
Et son poil hérissé semble de toutes parts
Présenter au chasseur une forêt de dards.
Il n'en a point pourtant le cœur touché de crainte ;
Par deux fois du sanglier il évite l'atteinte
Deux fois le monstre passe, et ne brise en passant
Que l'épieu dont Crantor se couvre en cet instant.
Il revient au chasseur ; la fuite est inutile :
Crantor aux environs n'aperçoit point d'asile.
En vain du coup fatal il veut se détourner ;
Ne pouvant que mourir, il meurt sans s'étonner.
Pour punir son vainqueur toute la troupe approche.
L'un lui présente un dard, l'autre un trait lui décoche :
Le fer ou se rebouche, ou ne fait qu'entamer
Sa peau que d'un poil dur le Ciel voulut armer.
Il se lance aux épieux, il prévient leur atteinte ;
Plus le péril est grand, moins il montre de crainte.
C'est ainsi qu'un guerrier pressé de toutes parts
Ne songe qu'à périr au milieu des hasards :
De soldats entassés son bras jonche la terre ;
Il semble qu'en lui seul se termine la guerre ;
Certain de succomber, il fait pourtant effort
Non pour ne point mourir, mais pour venger sa mort.

Tel et plus valeureux le monstre se présente :
Plus le nombre s'accroît, plus sa fureur s'augmente ;
L'un a les flancs ouverts, l'autre ses reins rompus ;
Il mâche et foule aux pieds ceux qui sont abattus.
La troupe des chasseurs en devient moins hardie ;
L'ardeur qu'ils témoignaient est bientôt refroidie.
Palmire toutefois s'avance malgré tous :
Ce n'est pas du sanglier que son cœur craint les coups ;
Aréthuse lui fut jadis plus redoutable ;
Jadis sourde à ses vœux, mais alors favorable,
Elle voit son amant poussé d'un beau désir,
Et le voit avec crainte autant qu'avec plaisir.
« Quoi ! mes bras, lui dit-il, sont conduits par les vôtres,
Et vous me verriez fuir aussi bien que les autres !
Non, non : pour redouter le monstre et son effort,
Vos yeux m'ont trop appris à mépriser la mort. »
Il dit, et ce fut tout : l'effet suit la parole ;
Il ne va pas au monstre, il y court, il y vole,
Tourne de tous côtés, esquive en l'approchant,
Hausse le bras vengeur, et d'un glaive tranchant
S'efforce de punir le monstre de ses crimes.
Sa dent allait d'un coup s'immoler deux victimes :
L'une eût senti le mal que l'autre en eût reçu,
Si son cruel espoir n'eût point été déçu
Entre Palmire et lui l'Amazone se lance :
Palmire craint pour elle, et court à sa défense.
Le sanglier ne sait plus sur qui d'eux se venger ;
Toutefois à Palmire il porte un coup léger,
Léger pour le héros, profond pour son amante.
On l'emporte ; elle suit, inquiète et tremblante.
Le coup est sans danger ; cependant les esprits,
En foule avec le sang de leurs prisons sortis
Laissent faire à Palmire un effort inutile.
Il devient aussitôt pâle, froid, immobile
Sa raison n'agit plus, son oeil se sent voiler :
Heureux s'il pouvait voir les pleurs qu'il fait couler !
La moitié des chasseurs, à le plaindre employée,
Suit la triste Aréthuse en ses larmes noyée.
Non loin de cet endroit un ruisseau fait son cours ;

Adonis s'y repose après mille détours.
Les Nymphes, de qui oeil voit les choses futures,
L'avaient fait égarer en des routes obscures.
Le son des cors se perd par un charme inconnu ;
C'est en vain que leur bruit à ses sens est venu.
Ne sachant où porter sa course vagabonde,
Il s'arrête en passant au cristal de cette onde.
Mais les Nymphes ont beau s'opposer aux destins,
Contre un ordre fatal tous leurs charmes sont vains
Adonis en ce lieu voit apporter Palmire,
Ce spectacle l'émeut, et redouble son ire :
A tarder plus longtemps on ne peut l'obliger ;
Il regarde la gloire et non pas le danger.
Il part, se fait guider, rencontre le carnage.
Cependant le sanglier s'était fait un passage,
Et, courant vers son fort, il se lançait parfois
Aux chiens qui dans le ciel poussaient de vains abois.
On ne l'ose approcher ; tous les traits qu'on lui lance
Etant poussés de loin, perdent leur violence.
Le héros seul s'avance, et craint peu son courroux.
Mais Capys, l'arrêtant, s'écrie : « Où courez-vous ?
Quelle bouillante ardeur au péril vous engage ?
Il est besoin de ruse, et non pas de courage.
N'avancez pas, fuyez ; il vient à vous, o dieux! »
Adonis, sans répondre, au ciel lève les yeux.
« Déesse, ce dit-il, qu'adore ma pensée,
Si je cours au péril, n'en sois point offensée ;
Guide plutôt mon bras, redouble son effort ;
Fais que ce trait lancé donne au monstre la mort. »
A ces mots, dans les airs le trait se fait entendre :
A l'endroit où le monstre a la peau la plus tendre
Il en reçoit le coup, se sent ouvrir les flancs,
De rage et de douleur frémit, grince les dents,
Rappelle sa fureur, et court à la vengeance.
Plein d'ardeur et léger, Adonis le devance.
On craint pour le héros ; mais il sait éviter
Les coups qu'à cet abord la dent lui veut porter.
Tout ce que peut l'adresse étant jointe au courage,
Ce que pour se venger tente l'aveugle rage,

Se fit lors remarquer par les chasseurs épars.
Tous ensemble au sanglier voudraient lancer leurs dards ;
Mais peut-être Adonis en recevrait l'atteinte.
Du cruel animal ayant chassé la crainte,
En foule ils courent tous droit aux fiers assaillants.
Courez, courez, chasseurs un peu trop tard vaillants ;
Détournez de vos noms un éternel reproche :
Vos efforts sont trop lents, déjà le coup approche ;
Que n'en ai-je oublié les funestes moments !
Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monuments ?
Faut-il qu'à nos neveux j'en raconte l'histoire ?
Enfin, de ces forêts l'ornement et la gloire,
Le plus beau des mortels, l'amour de tous les yeux,
Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferme dans ses armes,
Et d'un coup aussitôt il détruit mille charmes.
Ses derniers attentats ne sont pas impunis ;
Il sent son coeur percé de l'épieu d'Adonis,
Et, lui poussant au flanc sa défense cruelle,
Meurt, et porte en mourant une atteinte mortelle.
D'un sang impur et noir il purge l'Univers ;
Ses yeux d'un somme dur sont pressés et couverts,
Il demeure plongé dans la nuit la plus noire ;
Et le vainqueur à peine a connu sa victoire,
Joui de la vengeance et goutté ses transports,
Qu'il sent un froid démon s'emparer de son corps.
De ses yeux si brillants la lumière est éteinte ;
On ne voit plus l'éclat dont sa bouche était peinte,
On n'en voit que les traits ; et l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits où régnaient tant d'appas.
Ainsi l'honneur des prés, les fleurs, présent de Flore,
Filles du blond Soleil et des pleurs de l'Aurore,
Si la faux les atteint, perdent en un moment
De leurs vives couleurs le plus rare ornement.
La troupe des chasseurs, au héros accourue,
Par des cris redoublés lui fait ouvrir la vue :
Il cherche encore un coup la lumière des cieux
Il pousse un long soupir, il referme les yeux,
Et le dernier moment qui retient sa belle âme

S'emploie au souvenir de l'objet qui l'enflamme
On fait pour l'arrêter des efforts superflus :
Elle s'envole aux airs, le corps ne la sent plus.
Prêtez-moi des soupirs, ô vents qui sur vos ailes
Portâtes à Vénus de si tristes nouvelles.
Elle accourt aussitôt et, voyant son amant
Remplit les environs d'un vain gémissement.
Telle sur un ormeau se plaint la tourterelle
Quand l'adroit giboyeur a, d'une main cruelle
Fait mourir à ses yeux l'objet de ses amours
Elle passe à gémir et les nuits et les jours,
De moment en moment renouvelant sa plainte
Sans que d'aucun remords la Parque soit atteinte.
Tout ce bruit, quoique juste, au vent est répandu ;
L'Enfer ne lui rend point le bien qu'elle a perdu :
On ne le peut fléchir ; les cris dont il est cause
Ne font point qu'à nos vœux il rende quelque chose,
Vénus l'implore en vain par de tristes accents ;
Son désespoir éclate en regrets impuissants ;
Ses cheveux sont épars, ses yeux noyés de larmes ;
Sous d'humides torrents il resserrent leurs charmes,
Comme on voit au printemps les beautés du soleil
Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pareil.
Après mille sanglots enfin elle s'écrie :
« Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie.
Tu me quittes, cruel ! Au moins ouvre les yeux,
Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux ;
Vois de quelles douleurs ton amante est atteinte !
Hélas ! j'ai beau crier : il est sourd à ma plainte.
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter ;
Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter.
Encor si je pouvais le suivre en ces lieux sombres.
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres !
Destins, si vous vouliez le voir si tôt périr,
Fallait-il m'obliger à ne jamais mourir ?
Malheureuse Vénus, que te servent ces larmes ?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes :
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours ;
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.

Je ne demandais pas que la Parque cruelle
Prît à filer leur trame une peine éternelle ;
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment, et ne puis l'obtenir.
Noires divinités du ténébreux empire,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,
Rois des peuples légers, souffrez que mon amant
De son triste départ me console un moment.
Vous ne le perdrez point : le trésor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre sombre demeure.
Quoi ! vous me refusez un présent si léger ?
Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous, antres cachés, favorables retraites,
Où nos coeurs ont goûté des douceurs si secrètes,
Grottes, qui tant de fois avez vu mon amant
Me raconter des yeux son fidèle tourment,
Lieux amis du repos, demeures solitaires,
Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires,
Déserts, rendez-le-moi ; deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monstre auteur de mon ennui ?
Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle âme ;
Emporte chez les morts ce baiser tout de flamme :
Je ne te verrai plus ; adieu, cher Adonis! »
Ainsi Vénus cessa. Les rochers, à ses cris,
Quittant leur dureté, répandirent des larmes ;
Zéphyre en soupira ; le jour voila ses charmes ;
D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit,
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.

Ode au Roi

Prince qui fais nos destinées,
Digne monarque des François,
Qui du Rhin jusqu'aux Pyrénées
Portes la crainte de tes lois,
Si le repentir de l'offense
Sert aux coupables de défense
Près d'un courage généreux,
Permits qu'Apollon t'importune,
Non pour les biens et la fortune,
Mais pour les jours d'un malheureux.

Ce triste objet de ta colère
N'a-t-il point encore effacé
Ce qui jadis t'a pu déplaire
Aux emplois où tu l'as placé ?
Depuis le moment qu'il soupire,
Deux fois l'hiver en ton empire
A ramené les aquilons ;
Et nos climats ont vu l'année
Deux fois de pampre couronnée
Enrichir coteaux et vallons.

Oronte seul, ta créature,
Languit dans un profond ennui ;
Et les bienfaits de la nature
Ne se répandent plus pour lui.
Tu peux d'un éclat de ta foudre
Achever de le mettre en poudre
Mais si les dieux à ton pouvoir
Aucunes bornes n'ont prescrites,
Moins ta grandeur a de limites,

Plus ton courroux en doit avoir.

Réserve-le pour des rebelles ;
Ou, si ton peuple t'est soumis,
Fais-en voler les étincelles
Chez tes superbes ennemis.
Déjà Vienne est irritée
De ta gloire aux astres montée
Ses monarques en sont jaloux ;
Et Rome t'ouvre une carrière
Où ton coeur trouvera matière
D'exercer ce noble courroux.

Va-t'en punir l'orgueil du Tibre ;
Qu'il se souvienne que ses lois
N'ont jadis rien laissé de libre
Que le courage des Gaulois.
Mais parmi nous sois débonnaire ;
A cet empire si sévère
Tu ne te peux accoutumer,
Et ce serait trop te contraindre
Les étrangers te doivent craindre ;
Tes sujets te veulent aimer.

L'Amour est fils de la Clémence ;
La Clémence est fille des dieux
Sans elle toute leur puissance
Ne serait qu'un titre odieux.
Parmi les fruits de la victoire,
César, environné de gloire,
N'en trouva point dont la douceur
A celui-ci pût être égale ;
Non pas même aux champs où Pharsale
L'honora du nom de vainqueur.

Je ne veux pas te mettre en compte
Le zèle ardent ni les travaux

En quoi tu te souviens qu'Oronte
Ne cédait point à ses rivaux.
Sa passion pour ta personne,
Pour ta grandeur, pour ta couronne,
Quand le besoin s'est vu pressant,
A toujours été remarquable ;
Mais, si tu crois qu'il est coupable,
Il ne veut point être innocent.

Laisse-lui donc pour toute grâce
Un bien qui ne lui peut durer,
Après avoir perdu la place
Que ton coeur lui fit espérer.
Accorde-nous les faibles restes
De ses jours tristes et funestes,
Jours qui se passent en soupirs.
Ainsi les tiens filés de soie
Puissent se voir comblés de joie,
Même au delà de tes désirs!

L'Amour et la folie

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière ;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.
La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des Dieux ;
L'autre n'eut pas la patience ;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les Dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas ;
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande :
Le dommage devait être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

Pour Mignon, Chien de S A R Madame la Duchesse Douairière d'Orléans

Petit chien, que les destinées
T'ont filé d'heureuses années !
Tu sors de mains dont les appas
De tous les sceptres d'ici-bas
Ont pensé porter le plus riche ;
Les mains de la maison d'Autriche
Leur ont ravi ce doux espoir :
Nous ne pouvions que bien échoir.
Tu sors de mains pleines de charmes
Heureux le dieu de qui les larmes
Mériteraient, par leur amour,
De s'en voir essuyer un jour !
De ces mains, hôtesse des Grâces,
Petit chien, en d'autres tu passes
Qui n'ont pas eu moins de beauté,
Sans mettre en compte leur bonté.
Elles te font mille caresses ;
Tu plais aux dames, aux princesses ;
Et, si la reine t'avait vu
Mignon à la reine aurait plu..
Mignon a la taille mignonne
Toute sa petite personne
Plaît aux Iris des petits chiens,
Ainsi qu'à celles des chrétiens.

Las ! qu'ai-je dit qui te fait plaindre ?
Ce mot d'Iris est-il à craindre ?

Petit chien, qu'as-tu ? dis-le moi :
N'es-tu pas plus aise qu'un roi ?
Trois ou quatre jeunes fillettes
Dans leurs manchons aux peaux douillettes
Tout l'hiver te tiennent placé,
Puis de Madame de Crissé
N'as-tu pas maint dévot sourire ?
D'où vient donc que ton cœur soupire ?
Que te faut-il ? un peu d'amour.
Dans un côté de Luxembourg
Je t'apprends qu'Amour craint le suisse ;
Même on lui rend mauvais office
Auprès de la divinité
Qui fait ouvrir l'autre côté.
— Cela vous est facile à dire,
Vous qui courez partout, beau sire ;
Mais moi... — Parle bas, petit chien ;
Si l'évêque de Bethléem "
Nous entendait, Dieu sait la vie !
Tu verras pourtant ton envie
Satisfaite dans quelque temps
Je te promets à ce printemps
Une petite camusette,
Friponne, drue, et joliette,
Avec qui l'on t'enfermera ;
Puis s'en démêle qui pourra!

Pour S.A.R. Mademoiselle d'Alençon

Ne serons-nous jamais affranchis des alarmes ?
Six étés n'ont point vu la Paix dans ces climats,
Et déjà le démon qui préside aux combats
Recommence à forger l'instrument de nos larmes.

Opposez-vous, Olympe, à la fureur des armes ;
Faites parler l'Amour, et ne permettez pas
Qu'on décide sans lui du sort de tant d'États ;
Souffrez que votre hymen interpose ses charmes.

C'est le plus digne prix dont on puisse acheter
Ce bien qui ne saurait aux mortels trop coûter ;
Je sais qu'il nous faudra vous perdre en récompense.

Un souverain bonheur pour l'empire françois,
Ce serait cette paix avec votre présence ;
Mais le Ciel ne fait pas tous ses dons à la fois.

Pour Mademoiselle de Poussay

J'avais brisé les fers d'Aminte et de Sylvie,
J'étais libre, et vivais content et sans amour
L'innocente beauté des jardins et du jour
Allait faire à jamais le charme de ma vie,

Quand du milieu d'un cloître Amarante est sortie ;
Que de grâces, bons dieux ! tout rit dans Luxembourg
La jeune Olympe voit maintenant à sa cour
Celle que tout Paphos en ces lieux a suivie.

Sur ce nouvel objet chacun porte les yeux ;
Mais, en considérant cet ouvrage des Cieux,
Je ne sais quelle crainte en mon coeur se réveille.

Quoi qu'Amour toutefois veuille ordonner de moi,
Il est beau de mourir des coups d'une merveille
Dont un regard ferait la fortune d'un roi.

A Monsieur le Duc de Bouillon

En 1662, La Fontaine fut traîné en justice pour avoir, involontairement, tenté de prendre le titre d'écuyer. Usurpation de Noblesse, le voilà trainé en justice. On ne sait pas quelle fut l'issue de ce procès. Cette épître est une supplique à M de Bouillon pour lui demander son aide et celle, plus étonnant de la part de La Fontaine, de Colbert.

Fils et neveu de favoris de Mars,
Qui ne voyez chez vous de toutes parts
Ni de vertu ni d'exemple vulgaire,
Qui de par vous et de par votre père
Avez acquis l'amour de tous les coeurs,
Digne héritier d'un peuple de vainqueurs,
Écoutez-moi ; qu'un moment de contrainte
Tienne votre âme attentive à ma plainte
Sur mon malheur daignez vous arrêter ;
En ce temps-ci, c'est beaucoup d'écouter.
La sotte peur d'importuner un prince,
Vice non pas de cour, mais de province,
Comme Phébus est mauvais courtisan,
M'avait lié la voix jusqu'à présent ;
Une autre peur à son tour me domine,
Et j'ai chassé cette honte enfantine ;
Je parle enfin, et fais parler encor,
Non mon mérite, il n'est pas assez fort,
Mais mon seul zèle et sa faveur constante
Car tout héros de cela se contente ;
Puis, pour toucher un prince généreux,
C'est bien assez que l'on soit malheureux.
Je le suis donc, grâce à l'écurie,
Et ne suis pas seul de ma confrérie ;

Un partisan nous ruine tout net :
Ce partisan, c'est La Vallée Cornay.
Dessous sa griffe il faut que chacun danse ;
D'autre Antechrist je ne connais en France
Homme rusé, Janus à double front,
L'un de rigueur, l'autre à composer prompt.
Les distinguer n'est pas chose facile ;
L'un après l'autre ils exercent ma bile
Quand la Vallée, en se faisant prier,
Dit qu'il me veut manger tout le dernier,
Cornay poursuit ; et, quand Cornay retarde,
A La Vallée il me faut prendre garde.
Prince, je ris, mais ce n'est qu'en ces vers ;
L'ennui me vient de mille endroits divers,
Du Parlement, des Aides, de la Chambre
Du lieu fameux par le sept de septembre,
De la Bastille, et puis du Limosin ;
Il me viendra des Indes à la fin.
Je ne dis pas qu'il soit juste qu'on voie
Le nom de noble à toutes gens en proie ;
C'est un abus, il faut le prévenir,
Et sans pitié les coupables punir ;
Il le faut, dis-je, et c'est où nous en sommes.
Mais le moins fier, mais le moins vain des hommes,
Qui n'a jamais prétendu s'appuyer
Du vain honneur de ce mot d'écuyer,
Qui rit de ceux qui veulent le paraître,
Qui ne l'est point, qui n'a point voulu l'être !
C'est ce qui rend mon esprit étonné.
Avec cela je me vois condamné,
Mais par défaut. J'étais lors en Champagne,
Dormant, rêvant, allant par la campagne,
Mon procureur dessus quelque autre point,
Et ne songeant à moi ni peu ni point,
Tant il croyait que l'affaire était bonne.
On l'a surpris ; que Dieu le lui pardonne !
Il est bon homme, habile, et mon ami,

Sait tous les tours ; mais il s'est endormi.
Thomas Bousseau Il n'en a pas fait de même ;
Sa vigilance en tels cas est extrême ;
Il prend son temps et fait tout ce qu'il faut
Pour obtenir un arrêt par défaut.
Le rapporteur m'en a donné l'endosse,
En celui-ci mettant toute la sauce.
S'il eût voulu quelque peu différer,
La Cour, Seigneur, eût pu considérer
Que j'ai toujours été compris aux tailles,
Qu'en nul partage, ou contrat d'épousailles,
En jugements intitulés de moi,
En acte aucun qui puisse nuire au roi,
Je n'ai voulu passer pour gentilhomme ;
Thomas Bousseau n'a su produire en somme
Que deux contrats, si chétifs que rien plus,
Signés de moi, mais sans les avoir lus
Et lisez-vous tout ce qu'on vous apporte ?
J'aurais signé ma mort de même sorte.
Voilà, Seigneur, le fait en peu de mots
Je vous arrête à d'étranges propos ;
N'en accusez que ma raison troublée ;
Sous le chagrin mon âme est accablée ;
L'excès du mal m'ôte tout jugement.
Que me sert-il de vivre innocemment,
D'être sans faste et cultiver les Muses ?
Hélas ! qu'un jour elles seront confuses,
Quand on viendra leur dire en soupirant
« Ce nourrisson que vous chérissiez tant,
Moins pour ses vers que pour ses moeurs faciles,
Qui préférerait à la pompe des villes
Vos antres cois, vos chants simples et doux,
Qui dès l'enfance a vécu parmi vous,
Est succombé sous une injuste peine ;
Et, d'affecter une qualité vaine
Repris à faux, condamné sans raison,
Couvert de honte, est mort dans la prison! »

Voilà le sort que les dieux me promettent
Et sous Louis ces choses se permettent,
Louis, ce sage et juste souverain !
Que ne sait-il qu'un arrêt inhumain
M'a condamné, moi qui n'ai point fait faute !
A quelle amende ? Elle est, Seigneur, si haute
Qu'en la payant je ne ferai point mal
De stipuler qu'au moins dans l'hôpital,
Puisqu'il ne faut espérer nulles grâces,
Pour mon argent j'obtiendrai quatre places
Une pour moi, pour ma femme une aussi,
Pour mon frère une, encor que de ceci
Il soit injuste après tout qu'il pâtisse,
Bref, pour mon fils, y compris sa nourrice.
Sans point d'abus les voilà justement,
Comptant pour un la nourrice et l'enfant ;
Il est petit, et la chose est bien juste.
Si toutefois notre monarque auguste
Cassait l'arrêt, cela serait, Seigneur,
Selon mon sens, bien plus à son honneur.
De lui parler, je n'en vaux pas la peine
S'il s'agissait de quelque grand domaine,
De quelque chose importante à l'État,
Si c'était, dis-je, une affaire d'éclat,
Je vous prierais d'implorer sa justice.
A ce défaut il est bon que j'agisse
Près de celui qui dispose de tout,
Qui par ses soins peut seul venir à bout
De réformer, de rétablir la France,
Chasser le luxe, amener l'abondance,
Rendre le prince et les sujets contents ;
Mais il lui faut encore un peu de temps,
Et le mal est que je ne puis attendre :
Moi mort de faim, on aura beau m'apprendre
L'heureux état où seront ces climats,
Pour en jouir je ne reviendrai pas.
Demandez donc à ce ministre rare

Que par pitié du reste il me sépare.
Il le fera, n'en doutez point, Seigneur.
Si votre épouse était même d'humeur
A dire encore un mot sur cette affaire,
Comme elle sait persuader et plaire,
Inspire un charme à tout ce qu'elle dit,
Touche toujours le coeur quand et l'esprit,
Je suis certain qu'une double entremise
De cette amende obtiendrait la remise.
Demandez-la, Seigneur, et m'en croyez
Mais que ce soit si bien que vous l'ayez,
Et vous l'aurez ; j'engage à Votre Altesse
Ma foi, mon bien, mon honneur, ma promesse,
Que ce ministre, aimé de notre roi,
Si vous parlez, inclinera pour moi.

Lettre à Monsieur Bafoy

Monsieur,

Voici le temps de faire nos ventes venu. Nous avons sursis l'exploitation de celles de l'an passé, par déférence aux volontés de Son Altesse, et à ce que son conseil avait exigé de nous. Ainsi il y a tantôt deux ans que nous ne touchons rien de nos charges. Je m'adresse à vous plutôt qu'à pas un autre, sachant très bien que vous êtes pour la justice, et vous supplie, en mon particulier, et au nom de tous les officiers, de considérer qu'il n'y en a pas un de nous qui puisse ainsi attendre la jouissance de son revenu sans une extrême incommodité. Je ne crois pas que Son Altesse veuille que des gens qui ont eu assez de respect pour ne se pas vouloir servir de leurs arrêts soient réduits à ne pouvoir subsister, ni qu'Elle veuille que nous soyons plus malheureux que tous ses autres sujets. Je vous prie, monsieur, de faire savoir à Monsieur de Vivarais l'ordre que le conseil de Son Altesse prétend y mettre. Quo]qu'il arrive, je serai toujours, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

DE LA FONTAINE

A Reims, ce 1er Septembre 1666.

4 Billets à Maucroix

Joins ce conte à la nouvelle du Gascon puni et [à] la nouvelle tirée de Boccace. La Fiancée du roi de Garbe est un breuvage de longue haleine. Il y a des traits qu'il me faut revoir.

Il faut que tu aies oublié quelque chose dans la copie, car ce qui est au crayon ne s'y rapporte pas. Du reste j'ai corrigé cela, et je t'envoie une autre copie. J'aime mieux que tu me recueilles le tout.

Adieu.

DE LA FONTAINE

En voici encore, et je n'y trouve plus rien à changer. Il ne me semble pas que je doive me rendre à tes scrupules ; ma veuve est également sincère dans ses deux états. Adieu.

DE LA FONTAINE

Mets cette fable dans ton recueil et fais-en ton profit. Je ne te manderai pas mon sentiment sur tes derniers vers, qui m'ont édifié. Si tout le reste y ressemble, je donnerai de bien loin la palme à tes homélies sur tes vers dignes du paganisme. Quant à tes deux dernières épigrammes, j'en donnerais le choix pour une épingle.

Adieu. J'ai trois autres fables sur le chantier. J'ai refait le Gland et la Citrouille.

DE LA FONTAINE.

A S. A. S. Madame La Princesse de Bavière

Ecrite en Juillet 1669, c'est une sorte de chronique de ce qui se passe dans le monde que La Fontaine écrivait à Marie Fébronie de la Tour d'Auvergne, épouse de Maximilien de Bavière. Pourquoi La Fontaine s'intéressait-il à cette dame ? Simplement parce qu'elle était la soeur du Duc de Bouillon auquel Jean était très attaché à cette époque. Cette épître concerne l'élection du Roi de Pologne.

Votre Altesse Sérénissime
A, dit-on, pour moi quelque estime,
Et veut que je lui mande en vers
Les affaires de l'Univers :
J'entends les affaires de France ;
J'obéis et romps mon silence.
L'intérêt et l'ambition
Travaillent à l'élection
Du monarque de la Pologne.
On croit ici que la besogne
Est avancée ; et les esprits
Font tantôt accorder le prix
Au Lorrain, puis au Moscovite,
Condé, Nieubourg ; car le mérite
De tous côtés fait embarras :
Condé, je crois, n'en manque pas.
Si votre époux voulait, Madame,
Régner ailleurs que sur votre âme,
On ne peut faire un meilleur choix.
Heureux qui vivrait sous ses lois !
Ceux qui des affaires publiques

Parlent toujours en politiques,
Régplant ceci, jugeant cela
(Et je suis de ce nombre-là),
Les raisonneurs, dis-je, prétendent
Qu'au Lorrain plusieurs princes tendent.
Quant à Moskou, nous l'excluons ;
Voici sur quoi nous nous fondons
Le schisme y règne ; et puis son prince
Mettrait la Pologne en province.
Nieubourg nous accommoderait.
Au roi de France il donnerait
Quelque fleuron pour sa couronne,
Moyennant tant, comme l'on donne,
Et point autrement ici-bas.
Nous serions voisins des États ;
Ils en ont l'alarme, et font brigue
Contre Louis chacun se ligue.
Cela lui fait beaucoup d'honneur,
Et ne lui donne point de peur.
Que craindrait-il, lui dont les armes
Vont aux Turcs causer des alarmes ?
Nous attendons du Grand Seigneur
Un bel et bon ambassadeur :
Il vient avec grande cohorte ;
Le nôtre est flatté par la Porte.
Tout ceci la paix nous promet
Entre saint Marc et Mahomet.
Notre prince en sera l'arbitre
Il le peut être à juste titre,
Et ferait même contre soi
Justice au Turc en bonne foi.
Pendant que je suis sur la guerre
Que saint Marc souffre dans sa terre,
Deux de vos frères sur les flots
Vont secourir les Candiots.
O combien de sultanes prises !
Que de croissants dans nos églises !

Quel nombre de turbans fendu !
Tête et turban, bien entendu.
Puisqu'en parlant de ces matières
Me voici tombé sur vos frères,
Vous saurez que le chambellan
A couru cent cerfs en un an.
Courir des hommes, je le gage,
Lui plairait beaucoup davantage ;
Mais de longtemps il n'en courra
Son ardeur se contentera,
S'il lui plaît, d'une ombre de guerre.
D'Auvergne s'est dans notre terre
Rompu le bras : il est guéri.
Ce prince a dans Château-Thierry
Passé deux mois et davantage.
Rien de meilleur, rien de plus sage,
Et de plus selon mes souhaits,
Parmi les grands ne fut jamais.
Le duc d'Albret donne à l'étude
Sa principale inquiétude.
Toujours il augmente en savoir ;
Je suis assez jeune pour le voir
Au-dessus des premières têtes.
Son bel esprit, ses moeurs honnêtes,
L'élèveront à tel degré
Qu'enfin je m'en contenterai.
Veuille le Ciel à tous ses frères
Rendre toutes choses prospères,
Et leur donner autant de nom,
Autant d'éclat et de renom,
Autant de lauriers et de gloire
Que par les mains de la Victoire
L'oncle en reçoit depuis longtemps !
Si leurs désirs n'en sont contents,
Et que plus haut leur âme aspire,
Je serai le premier à dire
Qu'ils auront tort, et que les coeurs

Ne sont jamais soûls de grandeurs.
Trouveront-ils en des familles,
Par les garçons et par les filles,
Par le père et par les aïeux,
Un tel nombre de demi-dieux,
Et de déesses tout entières ?
Car demi-déesses n'est guères
En usage, à mon sentiment ;
Puis, quand je n'aurais seulement
Qu'à parler de votre mérite,
L'expression serait petite.
Veuille le Ciel, à votre tour,
Vous donner un petit Amour
Qui, par la suite des années,
D'un grand Mars ait les destinées !
Au moment que j'écris ces vers,
Et m'informe des bruits divers,
Je viens d'apprendre une nouvelle
C'est que, pour éviter querelle,
On s'est en Pologne choisi
Un roi dont le nom est en ski
Ces Messieurs du Nord font la nique
A toute notre politique.
Notre argent, celui des États,
Et celui d'autres potentats
Bien moins en fonds, comme on peut croire,
Force santés aura fait boire,
Et puis c'est tout. Je crois qu'en paix
Dans la Pologne désormais
On pourra s'élire des princes,
Et que l'argent de nos provinces
Ne sera pas une autre fois
Si friand de faire des rois.

Pour S. A. E.M. Le Cardinal de Bouillon

Je n'ai pas attendu pour vous un moindre prix ;
De votre dignité je ne suis point surpris :
S'il m'en souvient, Seigneur, je crois l'avoir prédite.
Vous voilà deux fois prince ; et ce rang glorieux
Est en vous désormais la marque du mérite,
Aussi bien qu'il l'était de la faveur des Cieux.

A Madame la Duchesse de Bouillon (1671)

Je ne sais, Madame, qu'écrire à Votre Altesse qui soit digne d'elle, et qui puisse la réjouir. Il m'a semblé que la poésie s'acquitterait mieux de ce devoir que la simple prose. Il m'a encore paru qu'il vous fallait donner un nom du Parnasse. Je crois vous avoir déjà donné celui d'Olympe en des occasions de pareille nature. Ne pourrait-on point mettre en chant ces paroles?

Qu'Olympe a de beautés, de grâces et de charmes !
Elle sait enchanter les esprits et les yeux :
Mortels, aimez-la tous ; mais ce n'est qu'à des dieux
Qu'est réservé l'honneur de lui rendre les armes.

Ce que je vais ajouter n'est pas moins vrai, et m'a été confirmé par des correspondants que j'ai toujours eus à Paphos, à Cythère, et à Amathonte. Je me doutais bien que cela serait, et m'en étais déjà aperçu la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir.

La mère des Amours et la reine des Grâces,
C'est Bouillon ; et Vénus lui cède ses emplois.
Tout ce peuple à l'envi s'empresse sur vos traces,
Plus nombreux qu'il n'était, et tout fier de vos lois.

Vous fites dire l'année passée à M. de la Haye qu'il eût soin que je ne m'ennuyasse point à Château-Thierry. Il est fort aisé à M. de la Haye de satisfaire à cet ordre ; car, outre qu'il a beaucoup d'esprit,

Peut-on s'ennuyer en des lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
D'une aimable et vive princesse,
A pied blanc et mignon, à brune et longue tresse,
Nez troussé, c'est un charme encor selon mon sens ;
C'en est même un des plus puissants.
Pour moi, le temps d'aimer est passé, je l'avoue,
Et je mérite qu'on me loue
De ce libre et sincère aveu,
Dont pourtant le public se souciera très peu
Que j'aime ou n'aime pas, c'est pour lui même chose ;
Mais, s'il arrive que mon coeur
Retourne à l'avenir dans sa première erreur,
Nez aquilins et longs n'en seront pas la cause.
A Château-Thierry, juin 1671.

Lettre à M. de Turenne

Vous avez fait, Seigneur, un opéra
Quoi ! le vieux duc, suivi de Caprara ?
Quoi ! la bravoure et la matoiserie ?
Grande est la gloire, ainsi que la tuerie.
Vous savez coudre avec encor plus d'art
Peau de lion avec peau de renard.
La joie en est parvenue à sa cime,
Car on vous aime autant qu'on vous estime
Qui n'aimerait un Mars plein de bonté ?
En telles gens ce n'est pas qualité
Trop ordinaire. Ils savent déconfite,
Brûler, raser, exterminer, détruire ;
Mais qu'on m'en montre un qui sache Marot.
Vous souvient-il, Seigneur, que mot pour mot,
Mes créanciers qui de dizains n'ont cure,
Frère Lubin, et mainte autre écriture,
Me fut par vous récitée en chemin ?
Vous alliez lors rembarquer le Lorrain.
Reviens au fait, Muse, va plus grand'erre.
Laisse Marot, et reparle de guerre.
En surmontant Charles et Caprara,
Vous avez fait, Seigneur, un opéra.
Nous en faisons un nouveau, mais je doute
Qu'il soit si bon, quelque effort qu'il m'en coûte.
Le vôtre est plein de grands événements
Gens envoyés peupler les monuments,
Beaucoup d'effets de fureur martiale,
D'amour très peu, très peu de pastorale
Mars sans armure y fut vu, ce dit-on,
Mêlé trois fois comme un simple piéton.
Bien lui valut la longue expérience,

Et le bon sens, et la rare prudence
Dans le combat ces trois divinités
Allaient toujours marchant à ses côtés.
Ce Mars, Seigneur, n'est le Mars de la Thrace,
Mais pour cet an, c'est le Mars de l'Alsace ;
Ainsi qu'il fut et sera d'autres fois
Très bien nommé le Mars d'autres endroits
Enfin c'est vous, afin qu'on ne s'y trompe ;
Or en sont faits feux de joie en grand'pompe.
Bien est-il vrai qu'il nous en coûte un peu ;
Mais gagne-t-on sans rien perdre à ce jeu ?
Louis lui-même, effroi de tant de princes,
Preneur de murs, subjuguant de provinces,
A-t-il conquis ces États et ces murs
Sans quelque sang, non de guerriers obscurs,
Mais de héros qui mettaient tout en poudre ?
Les Bourguignons en éprouvant sa foudre
Ont fait pleurer celui qui la lançait.
Sous les remparts que son bras renversait
Sont enterrés et quelques chefs fidèles,
Et les Titans à sa valeur rebelles.

Contre le Mariage

Homme qui femme prend se met en un état
Que de tous à bon endroit on peut nommer le pire :
Fol était le second qui fit un tel constat ;
A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire.

Autre épigramme tirée d'Athénée

Ne cherchons point en ce bain nos amours ;
Nous y voyons fréquenter tous les jours
De gens crasseux une malpropre bande.
Sire baigneur, ôtez-moi de souci ;
Je voudrais bien vous faire une demande :
Où lave-t-on ceux qu'on lave ici?

Rondeau redoublé

Qu'un vain scrupule à ma flamme s'oppose,
Je ne le puis souffrir aucunement,
Bien que chacun en murmure et nous glose ;
Et c'est assez pour perdre votre amant.

Si j'avais bruit de mauvais garnement,
Vous me pourriez bannir à juste cause ;
Ne l'ayant point, c'est sans nul fondement
Qu'un vain scrupule à ma flamme s'oppose.

Que vous m'aimiez, c'est pour moi lettre close ;
Voire on dirait que quelque changement
A m'alléguer des raisons vous dispose :
Je ne le puis souffrir aucunement.

Bien moins pourrais vous conter mon tourment,
N'ayant pas mis au contrat cette clause ;
Toujours ferai l'amour ouvertement,
Bien que chacun en murmure et nous glose.

Ainsi s'aimer est plus doux qu'eau de rose :
Souffrez-le donc, Philis, car, autrement,
Loin de vos yeux je vais faire une pose,
Et c'est assez pour perdre votre amant.

Pourriez-vous voir ce triste éloignement ?
De vos faveurs doublez plutôt la dose.
Amour ne veut tant de raisonnement :
Ce point d'honneur, ma foi, n'est autre chose
Qu'un vain scrupule.

Les Elégies I

Amour, que t'ai je fait ? dis-moi quel est mon crime :
D'où vient que je te sers tous les jours de victime ?
Qui t'oblige à m'offrir encor de nouveaux fers ?
N'es-tu point satisfait des maux que j'ai soufferts ?
Considère, cruel, quel nombre d'inhumaines
Se vante de m'avoir appris toutes tes peines ;
Car, quant à tes plaisirs, on ne m'a jusqu'ici
Fait connaître que ceux qui sont peines aussi.
J'aimai, je fus heureux : tu me fus favorable
En un âge ou j'étais de tes dons incapable ;
Chloris vint une nuit : je crus qu'elle avait peur.
Innocent ! Ah ! pourquoi hâtait-on mon bonheur ?
Chloris se pressa trop ; au contraire, Amarille
Attendit trop longtemps à se rendre facile.
Un an s'était déjà sans faveurs écoulé,
Quand, l'époux de la belle aux champs étant allé,
J'aperçus dans les yeux d'Amarille gagnée
Que l'heure du berger n'était pas éloignée.
Elle fit un soupir, puis dit en rougissant :
« Je ne vous aime point, vous êtes trop pressant ;
Venez sur le minuit, et qu'aucun ne vous voie. »
Quel amant n'aurait cru tenir alors sa proie ?
En fut-il jamais un que l'on vit approcher
Plus près du bon moment, sans y pouvoir toucher ?
Amarille m'aimait ; elle s'était rendue
Après un an de soins et de peine assidue.
Les chagrins d'un jaloux irritaient nos désirs ;
Nos maux nous promettaient des biens et des plaisirs.
La nuit que j'attendais tendit enfin ses voiles,
Et me déroba même aux yeux de ses étoiles :
Ni joueur, ni filou, ni chien, ne me troubla.

J'approchai du logis : on vint, on me parla ;
Ma fortune, ce coup, me semblait assurée.
« Venez demain, dit-on, la clef s'est égarée. »
Le lendemain l'époux se trouva de retour.
Eh bien ! me plains-je à tort ? me joues-tu pas, Amour ?
Te souvient-il encor de certaine bergère ?
On la nomme Philis ; elle est un peu légère :
Son cœur est soupçonné d'avoir plus d'un vainqueur,
Mais son visage fait qu'on pardonne à son cœur.
Nous nous trouvâmes seuls : la pudeur et la crainte
De roses et de lis à l'envi l'avaient peinte.
Je triomphai des lis et du cœur dès l'abord ;
Le reste ne tenait qu'à quelque rose encor.
Sur le point que j'allais surmonter cette honte,
On me vint interrompre au plus beau de mon conte
Iris entre ; et depuis je n'ai pu retrouver
L'occasion d'un bien tout prêt de m'arriver.
Si quelque autre faveur a payé mon martyre,
Je ne suis point ingrat, Amour, je vais la dire :
La sévère Diane, en l'espace d'un mois,
Si je sais bien compter, m'a souri quatre fois ;
Chloé pour mon trépas a fait semblant de craindre ;
Amarante m'a plaint ; Doris m'a laissé plaindre,
Clarice a d'un regard mon tourment couronné ;
Je me suis vu languir dans les yeux de Daphné.
Ce sont là tous les biens donnés à mes souffrances
Les autres n'ont été que vaines espérances ;
Et, même en me trompant, cet espoir a tant fait
Que le regret que j'ai les rend maux en effet.
Quant aux tourments soufferts en servant quelque ingrate,
C'est où j'excelle : Amour, tu sais si je me flatte.
Te souvient-il d'Aminte ? il fallut soupirer,
Gémir, verser des pleurs, souffrir sans murmurer,
Devant que mon tourment occupât sa mémoire ;
Y songeait-elle encore ? hélas ! l'osé-je croire ?
Caliste faisait pis ; et, cherchant un détour,
Répondait d'amitié quand je parlais d'amour :

Je lui donne le prix sur toutes mes cruelles.
Enfin, tu ne m'as fait adorer tant de belles
Que pour me tourmenter en diverses façons.
Cependant ce n'est pas assez de ces leçons ;
Tu me fais voir Clymène ; elle a beaucoup de charmes ;
Mais pour une ombre vaine elle répand des larmes ;
Son cœur dans un tombeau fait vœu de s'enfermer
Et, capable d'amour, ne me saurait aimer.
Il ne me restait plus que ce nouveau martyr :
Veux-tu que je l'éprouve, Amour ? tu n'as qu'à dire.
Quand tu ne voudrais pas, Clymène aura mon cœur :
Dis-le-lui, car je crains d'irriter sa douleur.

Les Elégies II

Me voici rembarqué sur la mer amoureuse,
Moi pour qui tant de fois elle fut malheureuse,
Qui ne suis pas encor du naufrage essuyé,
Quitte à peine d'un vœu nouvellement payé.
Que faire ? mon destin est tel qu'il faut que j'aime,
On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,
Inquiet, et fécond en nouvelles amours :
Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours
Si faut-il une fois brûler d'un feu durable ;
Que le succès en soit funeste ou favorable,
Qu'on me donne sujet de craindre ou d'espérer,
Perte ou gain, je me veux encore aventurer.
Si l'on ne suit l'Amour, il n'est douceur aucune
Ce n'est point près des rois que l'on fait sa ; fortune,
Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois ;
Et, pour me rendre heureux, un souris peut suffire.
Clymène, vous pouvez me donner un empire,
Sans que vous m'accordiez qu'un regard d'un instant
Tiendra-t-il à vos yeux que je ne sois content ?
Hélas ! qu'il est aisé de se flatter soi-même !
Je me propose un bien dont le prix est extrême,
Et ne sais seulement s'il m'est permis d'aimer.
Pourquoi non, s'il vous est permis de me charmer ?
Je verrai les Plaisirs suivre en foule vos traces,
Votre bouche sera la demeure des Grâces,
Mille dons près de vous me viendront partager ;
Et mille feux chez moi ne viendront pas loger !
Et je ne mourrai pas ! Non, Clymène, vos charmes
Ne paraîtront jamais sans me donner d'alarmes ;
Rien ne peut empêcher que je n'aime aussitôt.

Je veux brûler, languir, et mourir s'il le faut :
Votre aveu là-dessus ne m'est pas nécessaire.
Si pourtant vous aimer, Clymène, était vous plaire,
Que je serais heureux ! quelle gloire, quel bien !
Hors l'honneur d'être à vous je ne demande rien.
Consentez seulement de vous voir adorée :
Il n'est condition des mortels révéree
Qui ne me soit alors un objet de mépris.
Jupiter, s'il quittait le céleste pourpris,
Ne m'obligerait pas à lui céder ma peine.
Je suis plus satisfait de ma nouvelle chaîne
Qu'il ne l'est de sa foudre. Il peut régner là-haut :
Vous servir ici-bas c'est tout ce qu'il me faut.
Pour me récompenser, avouez-moi pour vôtre ;
Et, si le Sort voulait me donner à quelque autre,
Dites : « Je le réclame ; il vit dessous ma loi :
Je vous en avertis, cet esclave est à moi ;
Du pouvoir de mes traits son cœur porte la marque,
N'y touchez point. » Alors je me croirai monarque.
J'en sais de bien traités, d'autres il en est peu :
Je serai plus roi qu'eux après un tel aveu.
Daignez donc approuver les transports de mon zèle ;
Il vous sera permis après d'être cruelle.
De ma part, le respect et les soumissions,
Les soins, toujours enfants des fortes passions,
Les craintes, les soucis, les fréquentes alarmes,
L'ordinaire tribut des soupirs et des larmes,
Et, si vous le voulez, mes langueurs, mon trépas,
Clymène, tous ces biens ne vous manqueront pas.

Les Elégies III

Ah ! Clymène, j'ai cru vos yeux trop de léger ;
Un seul mot les a fait de langage changer.
Mon amour vous déplaît ; je vous nuis, je vous gêne :
Que ne me laissiez-vous dissimuler ma peine ?
Ne pouvais-je mourir sans que l'on sût pourquoi ?
Vouliez-vous qu'un rival pût triompher de moi ?
Tandis qu'en vous voyant il goûte des délices,
Vous le rendez heureux encor par mes supplices :
Il en jouit, Clymène, et vous y consentez !
Vos regards et mes jours par lui seront comptés !
J'ose à peine vous voir ; il vous parle à toute heure !
Honte, dépit, amour, quand faut-il que je meure ?
Hélas ! étais-je né pour un si triste sort ?
Sont-ce là les plaisirs qui m'attendaient encor ?
Vous me deviez, Clymène, une autre destinée.
Mais, puisque mon ardeur est par vous condamnée,
Le jour m'est ennuyeux, le jour ne m'est plus rien
Qui me consolera ? je fuis tout entretien ;
Mon cœur veut s'occuper sans relâche à sa flamme :
Voilà comme on vous sert ; on n'a que vous dans l'âme
Devant que sur vos traits j'eusse porté les yeux,
Je puis dire que tout me riait sous les cieux.
Je n'importunais pas au moins par mes services ;
Pour moi le monde entier était plein de délices :
J'étais touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours ;
Mes amis me cherchaient, et parfois mes amours.
Que si j'eusse voulu leur donner de la gloire,
Phébus m'aimait assez pour avoir lieu de croire
Qu'il n'eût en ce besoin osé se démentir ;
Je ne l'invoque plus que pour vous divertir.
Tous ces biens que j'ai dits n'ont plus pour moi de charmes

Vous ne m'avez laissé que l'usage des larmes ;
Encor me prive-t-on du triste réconfort
D'en arroser les mains qui me donnent la mort.
Adieu plaisirs, honneurs, louange bien-aimée : —
Que me sert le vain bruit d'un peu de renommée ?
J'y renonce à présent ; ces biens ne m'étaient doux
Qu'autant qu'ils me pouvaient rendre digne de vous ;
Je respire à regret, l'âme m'est inutile ;
J'aimerais autant être une cendre infertile
Que d'enfermer un cœur par vos traits méprisé :
Clymène, il m'est nouveau de le voir refusé.
Hier encor, ne pouvant maîtriser mon courage,
Je dis sans y penser : « Tout changement soulage ;
Amour, viens me guérir par un autre tourment !
Non, ne viens pas, Amour, dis-je au même moment :
Ma cruelle me plaît ; vois ses yeux et sa bouche.
O dieux ! qu'elle a d'appas ! qu'elle plaît ! qu'elle touche !
Dis-moi s'il fût jamais rien d'égal dans ta Cour :
Ma cruelle me plaît ; non, ne viens pas, Amour. »
Ainsi je m'abandonne au charme qui me lie :
Les nœuds n'en finiront qu'avec ceux de ma vie.
Puissent tous les malheurs s'assembler contre moi.
Plutôt que je vous manque un seul moment de foi !
Comme ai-je pu tomber dans une autre pensée ?
Un premier mouvement vous a donc offensée ?
Punissez-moi, Clymène, et vengez vos appas ;
Avancez, s'il se peut, l'heure de mon trépas.
Lorsque je vous rendis ma dernière visite
Votre accueil parut froid, vous fûtes interdite.
Clymène, assurément mon amour vous déplâit :
Pourquoi donc de ma mort retardez-vous l'arrêt ?
Faut-il longtemps souffrir pour l'honneur de vos charmes ?
Eh bien ! j'en suis content ; baignez-vous dans mes larmes ;
Je suis à vous, Clymène : heureux si quelque jour
Je vous plais par ma mort plus que par mon amour!

Les Elégies IV

J'avais cru jusqu'ici bien connaître l'amour :
Je me trompais, Clymène, et ce n'est que d'un jour
Que je sais à quel point peuvent monter ses peines.
Non pas qu'ayant brûlé pour beaucoup d'inhumaines,
Un esclavage dur ne m'ait assujetti ;
Mais je compte pour rien tout ce que j'ai senti.
Des douleurs qu'on endure en servant une belle
Je n'avais pas encor souffert la plus cruelle.
La Jalousie aux yeux incessamment ouverts,
Monstre toujours fécond en fantômes divers,
Jusque-là, grâce aux dieux, n'en avait pu produire
Que mon cœur eût trouvés capables de lui nuire.
Pour les autres tourments, ils m'étaient fort communs :
Je nourrissais chez moi les soucis importuns,
La folle inquiétude en ses plaisirs légère,
Des lieux où l'on la porte hôtesse passagère ;
J'y nourrissais encor les désirs sans espoir,
Les soins toujours veillants, le chagrin toujours noir,
Les peines que nous cause une éternelle absence.
Tous ces poisons mêlés composaient ma souffrance ;
La Jalousie y joint à présent son ennui :
Hélas ! je ne connais l'amour que d'aujourd'hui.
Un mal qui m'est nouveau s'est glissé dans mon âme ;
Je meurs. Ah ! si c'était seulement de ma flamme !
Si je ne périssais que par mon seul tourment !
Mais le vôtre me perd : Clymène, un autre amant,
Même après son trépas, vit dans votre mémoire ;
Il y vivra longtemps ; vos pleurs me le font croire.
Un mort a dans la tombe emporté votre foi !
Peut-être que ce mort sût mieux aimer que moi.
Certes, il en donna des marques bien certaines,

Quand, pour le soulager de l'excès de ses peines,
Vous lui voulûtes bien conseiller, par pitié,
De réduire l'amour aux termes d'amitié.
Il vous crut ; et pour moi, je n'ai d'obéissance
Que quand on veut que j'aime avecque violence.
Tant d'ardeur semblera condamnable à vos yeux ;
Mais n'aimez plus ce mort, et vous jugerez mieux.
Comment ne l'aimer plus ? on y songe à toute heure,
On en parle sans cesse, on le plaint, on le pleure ;
Son bonheur avec lui ne saurait plus vieillir :
Je puis vous offenser ; il ne peut plus faillir.
O trop heureux amant ! ton sort me fait envie.
Vous l'appellez ami ! je crois qu'en votre vie
Vous n'en fîtes un seul qui le fût à ce point.
J'en sais qui vous sont chers, vous ne m'en parlez point :
Pour celui-ci, sans cesse il est dans votre bouche.
Clymène, je veux bien que sa perte vous touche ;
Pleurez-la, j'y consens : ce regret est permis ;
Mais ne confondez point l'amant et les amis.
Votre cœur juge mal du motif de sa peine :
Ces pleurs sont pleurs d'amour, je m'y connais, Clymène ;
Des amis si bien faits méritent, entre nous,
Que sous le nom d'amants ils soient pleurés par vous.
Ne déguisez donc plus la cause de vos larmes ;
Avouez que ce mort eut pour vous quelques charmes.
Il joignait les beautés de l'esprit et du corps ;
Ce n'étaient cependant que ses moindres trésors :
Son âme l'emportait. Quoiqu'on prise la mienne,
Je la reformerais de bon cœur sur la sienne.
Exceptez-en un point qui fait seul tous mes biens
Je ne changerais pas mes feux contre les siens.
Puisqu'il n'était qu'ami, je le surpasse en zèle ;
Et mon amour vaut bien l'amitié la plus belle.
Je n'en puis relâcher. N'engagez point mon cœur
A tenter les moyens d'en être le vainqueur :
Je me l'arracherais ; et vous en seriez cause.
Moi cesser d'être amant ! et puis-je être autre chose ?

Puis-je trouver en vous ce que j'ai tant loué,
Et vouloir pour ami, sans plus, être avoué ?
Non, Clymène, ce bien, encor qu'inestimable,
N'a rien de votre part qui me soit agréable ;
D'une autre que de vous je pourrais l'accepter ;
Mais quand vous me l'offrez, je dois le rejeter.
Il ne m'importe pas que d'autres en jouissent ;
Gardez votre présent à ceux qui me haïssent.
Aussi bien ne m'est-il réservé qu'à demi.
Dites, me traitez-vous encor comme un ami ?
Tâchez-vous de guérir mon cœur de sa blessure ?
On dirait que ma mort vous semble trop peu sure.
Depuis que je vous vois, vous m'offrez tous les jours
Quelque nouveau poison forgé par les Amours.
C'est tantôt un clin d'oeil, un mot, un vain sourire,
Un rien ; et pour ce rien nuit et jour je soupire
L'ai-je à peine obtenu, vous y joignez un mal
Qu'après moi l'on peut dire à tous amants fatal.
Vous me rendez jaloux ; et de qui ? Quand j'y songe,
Il n'est excès d'ennuis ou mon cœur ne se plonge.
J'envie un rival mort ! M'ajouterait-on foi
Quand je dirai qu'un mort est plus heureux que moi ?
Cependant il est vrai. Si mes tristes pensées
Vous sont avec quelque art sur le papier tracées
« Cléandre, dites-vous, avait cet art aussi. »
Si par de petits soins j'exprime mon souci,
« Il en faisait autant, mais avec plus de grâce. »
Enfin, si l'on vous croit, en rien je ne le passe ;
Vous vous représentez tout ce qui vient de lui,
Tandis que dans mes yeux vous lisez mon ennui.
Ce n'est pas tout encor : vous voulez que je voie
Son portrait, ou votre âme a renfermé sa joie :
« Remarquez, me dit-on, cet air rempli d'attraits. »
J'en remarque après vous jusques aux moindres traits ;
Je fais plus : je les loue, et souffre que vos larmes
Arrosent à mes yeux ce portrait plein de charmes.
Quelquefois je vous dis : « C'est trop parler d'un mort

A peine on s'en est tu, qu'on en reparle encor. »
« Je porte, dites-vous, malheur à ceux que j'aime :
Le Ciel, dont la rigueur me fut toujours extrême
Leur fait à tous la guerre, et sa haine pour moi
S'étendra sur quiconque engagera ma foi.
Mon amitié n'est pas un sort digne d'envie :
Cleandre, tu le sais, il t'en coûte la vie.
Hélas ! il m'a longtemps aimée éperdument ;
En présence des dieux il en faisait serment :
Je n'ai réduit son feu qu'avec beaucoup de peine. »
Si vous l'avez réduit, avouez-moi, Clymène,
Que le mien, dont l'ardeur augmente tous les jours,
Mieux que celui d'un mort mérite vos amours.

Epitaphe écrite pour la mort de Molière

Sur Molière.

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence
Et cependant le seul Molière y git.
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis ! et j'ay peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence, et Plaute, et Molière sont morts.
De la Fontaine.

Le Florentin

Le Florentin
Montre à la fin
Ce qu'il sait faire
Il ressemble à ces loups qu'on nourrit, et fait bien
Car un loup doit toujours garder son caractère,
Comme un mouton garde le sien.
J'en étais averti ; l'on me dit : " Prenez garde ;
Quiconque s'associe avec lui se hasarde ;
Vous ne connaissez pas encor le Florentin ;
C'est un paillard, c'est un mâtin
Qui tout dévore,
Happe tout, serre tout : il a triple gosier.
Donnez-lui, fourrez-lui, le glout demande encore
Le Roi même aurait peine à le rassasier. "
Malgré tous ces avis, il me fit travailler ;
Le paillard s'en vint réveiller
Un enfant des neuf Soeurs, enfant à barbe grise,
Qui ne devait en nulle guise
Être dupe ; il le fut, et le sera toujours
Je me sens né pour être en butte aux méchants tours ;
Vienne encore un trompeur, je ne tarderai guère.
Celui-ci me dit : « Veux-tu faire,
Presto, presto, quelque opéra,
Mais bon ? ta Muse répondra
Du succès par-devant notaire.
Voici comment il nous faudra
Partager le gain de l'affaire :
Nous en ferons deux lots, l'argent et les chansons ;
L'argent pour moi, pour toi les sons ;
Tu t'entendras chanter, je prendrai les testons ;
Volontiers je paye en gambades

J'ai huit ou dix trivelinades
Que je sais sur mon doigt ; cela joint à l'honneur
De travailler pour moi, te voilà grand seigneur. »
Peut-être n'est-ce pas tout à fait sa harangue,
Mais, s'il n'eut ces mots sur la langue,
Il les eut dans le coeur. Il me persuada ;
A tort, à droit, me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes
Confits au miel ; bref, il m'enquinauda.
Je n'épargnai ni soins ni peines
Pour venir à son but et pour le contenter
Mes amis devaient m'assister ;
J'eusse, en cas de besoin, disposé de leurs veines.
« Des amis ! disait le glouton,
En a-t-on ?
Ces gens te tromperont, ôteront tout le bon,
Mettront du mauvais en la place. »
Tel est l'esprit du Florentin :
Soupçonneux, tremblant, incertain,
Jamais assez sûr de son gain,
Quoi que l'on dise ou que l'on fasse.
Je lui rendis en vain sa parole cent fois ;
Le b... Il avait juré de m'amuser six mois
Il s'est trompé de deux : mes amis, de leur grâce,
Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi
Qu'il va bien sans eux et sans moi.
Voilà l'histoire en gros : le détail a des suites
Qui valent bien d'être déduites,
Mais j'en aurais pour tout un an ;
Et je ressemblerais à l'homme de Florence,
Homme long à conter, s'il en est un en France.
Chacun voudrait qu'il fût dans le sein d'Abraham ;
Son architecte, et son libraire,
Et son voisin, et son compère,
Et son beau-père,
Sa femme, et ses enfants, et tout le genre humain,

Petits et grands, dans leurs prières,
Disent le soir et le matin :
« Seigneur, par vos bontés pour nous si singulières,
Délivrez-nous du Florentin. »

À M. De Niert

Niert, qui, pour charmer le plus juste des rois,
Inventas le bel art de conduire la voix,
Et dont le goût sublime à la grande justesse
Ajouta l'agrément et la délicatesse ;
Toi qui sais mieux qu'aucun le succès que jadis
Les pièces de musique eurent dedans Paris,
Que dis-tu de l'ardeur dont la Cour échauffée
Fronçait en ce temps-là les grands concerts d'Orphée,
Les longs passages d'Atto et de Léonora,
Et du déchaînement qu'on a pour l'opéra ?

Des machines d'abord le surprenant spectacle
Eblouit le bourgeois, et fit crier miracle ;
Mais la seconde fois il ne s'y pressa plus ;
Il aima mieux Le Cid, Horace, Héraclius.
Aussi de ces objets l'âme n'est point émue,
Et même rarement ils contentent la vue.
Quand j'entends le sifflet, je ne trouve jamais
Le changement si prompt que je me le promets :
Souvent au plus beau char le contrepoids résiste ;
Un dieu pend à la corde, et crie au machiniste ;
Un reste de forêt demeure dans la mer,
Ou la moitié du ciel au milieu de l'enfer.
« Quand le théâtre seul ne réussirait guère,
La comédie au moins, me diras-tu, doit plaire :
Les ballets, les concerts, se peut-il rien de mieux
Pour contenter l'esprit et réveiller les yeux? »
Ces beautés, néanmoins, toutes trois séparées,
Si tu veux l'avouer, seraient mieux savourées.
De genres si divers le magnifique appas
Aux règles de chaque art ne s'accommode pas.

Il ne faut point, suivant les préceptes d'Horace,
Qu'un grand nombre d'acteurs le théâtre embarrasse ;
Qu'en sa machine un dieu vienne tout ajuster.
Le bon comédien ne doit jamais chanter :
Le ballet fut toujours une action muette.
La voix veut le téorbe, et non pas la trompette ;
Et la viole, propre aux plus tendres amours,
N'a jamais jusqu'ici pu se joindre aux tambours.

Mais en cas de vertus, Louis, qui, par pratique,
Sait que, pour en avoir une seule héroïque,
Il faut en avoir mille, et toutes à la fois,
Veut voir si, comme il est le plus puissant des rois,
En joignant, comme il fait, mille plaisirs de même,
Il en peut avoir un dans le degré suprême.
Comme il porte au dehors la terreur et l'amour,
Humain dans son armée autant que dans sa Cour,
Il veut sur le théâtre, ainsi qu'à la campagne,
La foule qui le suit, Péclat qui l'accompagne :
Grand en tout, il veut mettre en tout de la grandeur.
La guerre fait sa joie et sa plus forte ardeur ;
Ses divertissements ressentent tous la guerre :
Ses concerts d'instruments ont le bruit du tonnerre,
Et ses concerts de voix ressemblent aux éclats
Qu'en un jour de combat font les cris des soldats.
Les danseurs, par leur nombre, éblouissent la vue,
Et le ballet paraît exercice, revue,
Jeu de gladiateurs, et tel qu'au champ de Mars
En leurs jours de triomphe en donnaient les Césars.
Glorieux, tous les ans, de nouvelles conquêtes,
À son peuple il fait part de ses nouvelles fêtes ;
Et son peuple, qui l'aime et suit tous ses désirs,
Se conforme à son goût, ne veut que ses plaisirs.

Ce n'est plus la saison de Raymond ni d'Hilaire :
Il faut vingt clavecins, cent violons, pour plaire,
On ne va plus chercher au fond de quelque bois

Des amoureux bergers la flûte et le hautbois.
Le téorbe charmant, qu'on ne voulait entendre
Que dans une ruelle, avec une voix tendre,
Pour suivre et soutenir par des accords touchants
De quelques airs choisis les mélodieux chants,
Boisset, Gaultier, Hémon, Chambonnière, La Barre,
Tout cela seul déplaît, et n'a plus rien de rare ;
On laisse là Du But, et Lambert, et Camus ;
On ne veut plus qu'Alceste, ou Thésée, ou Cadmus.
Que l'on n'y trouve point de machines nouvelles,
Que les vers soient mauvais, que les voix soient cruelles
(De Baptiste épuisé les compositions
Ne sont, si vous voulez, que répétitions) :
Le Français, pour lui seul contraignant sa nature,
N'a que pour l'opéra de passion qui dure.
Les jours de l'opéra, de l'un à l'autre bout,
Saint-Honoré, rempli de carrosses partout,
Voit, malgré la misère à tous états commune,
Que l'opéra tout seul fait leur bonne fortune.
Il a l'or de l'abbé, du brave, du commis ;
La coquette s'y fait mener par ses amis ;
L'officier, le marchand, tout son rôti retranche
Pour y pouvoir porter tout son gain le dimanche ;
On ne va plus au bal, on ne va plus au Cours :
Hiver, été, printemps, bref, opéra toujours ;
Et quiconque n'en chante, ou bien plutôt n'en gronde
Quelque récitatif, n'a pas l'air du beau monde.
Mais que l'heureux Lulli ne s'imagine pas
Que son mérite seul fasse tout ce fracas :
Si Louis l'abandonne à ce rare mérite,
Il verra si la ville et la cour ne le quitte.
Ce grand prince a voulu tout écouter, tout voir ;
Mais il sait de nos sens jusqu'où va le pouvoir,
Et que, si notre esprit a trop peu de portée,
Leur puissance est encor beaucoup plus limitée ;
Que lorsqu'à quelque objet l'un d'eux est attaché,
Aucun autre de rien ne peut être touché :

Si les yeux sont charmés, l'oreille n'entend guères ;
Et tel, quoiqu'en effet il ouvre les paupières,
Suit attentivement un discours sérieux,
Qui ne discerne pas ce qui frappe ses yeux.
Mais ne vaut-il pas mieux, dis-moi ce qu'il t'en semble,
Qu'on ne puisse sentir tous les plaisirs ensemble,
Et que, pour en goûter les douceurs purement,
Il faille les avoir chacun séparément ?
La musique en sera d'autant mieux concertée ;
La grave tragédie, à son point remontée,
Aura les beaux sujets, les nobles sentiments,
Les vers majestueux, les heureux dénouements ;
Les ballets reprendront leurs pas et leurs machines,
Et le bal éclatant de cent nymphes divines,
Qui de tout temps des cours a fait la majesté,
Reprendra de nos jours sa première beauté.
Ne crois donc pas que j'aie une douleur extrême
De ne pas voir Isis pendant tout ce carême.
Si nous ne pouvons pas de l'auguste Louis
Savoir encor sitôt les projets inouïs,
Le jour de son départ, sa marche, et quelles places
Foudroyent ses canons, embrasent ses carcasses,
Avec mille autres biens le jubilé fera
Que nous serons un temps sans parler d'opéra ;
Mais aussi, de retour de mainte et mainte église,
Nous irons, pour causer de tout avec franchise,
Et donner du relâche à la dévotion,
Chez l'illustre Certain faire une station :
Certain, par mille endroits également charmante,
Et dans mille beaux arts également savante,
Dont le rare génie et les brillantes mains
Surpassent Chambonnière, Hardel, les Couperains.
De cette aimable enfant le clavecin unique
Me touche plus qu'Isis et toute sa musique.
Je ne veux rien de plus, je ne veux rien de mieux
Pour contenter l'esprit, et l'oreille, et les yeux ;
Et si je puis la voir une fois la semaine,

A voir jamais Isis je renonce sans peine.

Epître à Madame de Thiange

Vous trouvez que ma satire
Eût pu ne se point écrire,
Et que tout ressentiment,
Quel que soit son fondement,
La plupart du temps peut nuire,
Et ne sert que rarement.
J'eusse ainsi raisonné si le Ciel m'eût fait ange,
Ou Thiange ;
Mais il m'a fait auteur, je m'excuse par là
Auteur, qui pour tout fruit moissonne
Un peu de gloire. On le lui ravira,
Et vous croyez qu'il s'en taira ?
Il n'est donc plus auteur : la conséquence est bonne.
S'il s'en rencontre un qui pardonne,
Je suis cet indulgent ; s'il ne s'en trouve point,
Blâmez la qualité, mais non pas la personne.
Je pourrais alléguer encore un autre point :
Les conseils. " Et de qui ? " Du public : c'est la ville,
C'est la Cour, et ce sont toute sorte de gens,
Les amis, les indifférents,
Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile
Ils ne pouvaient souffrir cette atteinte à mon nom ;
La méritais-je ? On dit que non.
Mon opéra, tout simple, et n'étant, sans spectacle,
Qu'un ours qui vient de naître, et non encor léché,
Plaît déjà. Que m'a donc Saint-Germain reproché ?
Un peu de pastorale ? Enfin ce fut l'obstacle.
J'introduisais d'abord des bergers ; et le Roi
Ne se plaît à donner qu'aux héros de l'emploi
Je l'en loue. Il fallait qu'on lui vantât la suite ;
Faute de quoi, ma Muse aux plaintes est réduite.

Que si le nourrisson de Florence eût voulu,
Chacun eût fait ce qu'il eût pu.
Celui qui nous a peint un des travaux d'Alcide
(Je ne veux dire Euripide,
Mais Quinault), Quinault donc pour sa part aurait eu
Saint-Germain, où sa Muse au grand jour eût paru ;
Et la mienne, moins parfaite,
Eût eu du moins Paris, partage de cadette
Cadette que peut-être on eût cru quelque jour
Digne de partager en aînée à son tour ;
Quelque jour j'eusse pu divertir le monarque.
Heureux sont les auteurs connus à cette marque !
Les neuf Soeurs proprement n'ont qu'eux pour favoris
Qu'est-ce qu'un auteur de Paris ?
Paris a bien des voix ; mais souvent, faute d'une,
Tout le bruit qu'il fait est fort vain.
Chacun attend sa gloire ainsi que sa fortune
Du suffrage de Saint-Germain.
Le maître y peut beaucoup ; il sert de règle aux autres
Comme maître premièrement,
Puis comme ayant un sens meilleur que tous les nôtres.
Qui voudra l'éprouver obtienne seulement
Que le Roi lui parle un moment.
Ah ! si c'était ici le lieu de ses louanges !
Que ne puis-je en ces vers avec grâce parler
Des qualités qui font voler
Son nom jusqu'aux peuples étranges !
On verrait qu'entre tous les rois
Le nôtre est digne qu'on l'estime ;
Mais il faut pour une autre fois
Réserver le feu qui m'anime.
Je ne puis seulement qu'étaler aujourd'hui
Son esprit et son goût à juger d'un ouvrage,
L'honneur et le plaisir de travailler pour lui.
Ceux dont je me suis plaint m'ôtent cet avantage
Puis-je jamais vouloir du bien
A leur cabale trop heureuse ?

D'en dire aussi du mal la chose est dangereuse ;
Je crois que je n'en dirai rien.
Si pourtant notre homme se pique
D'un sentiment d'honneur, et me fait à son tour
Pour le Roi travailler un jour,
Je lui garde un panégyrique.
Il est homme de Cour, je suis homme de vers
Jouons-nous tous deux des paroles ;
Ayons deux langages divers,
Et laissons les hontes frivoles.
Retourner à Daphné vaut mieux que se venger ;
Je vous laisse d'ailleurs ma gloire à ménager :
Deux mots de votre bouche et belle et bien disante
Feront des merveilles pour moi ;
Vous êtes bonne et bienfaisante,
Servez ma Muse auprès du Roi.

Ballade sur Escobar

Escobar était un moine jésuite espagnol (1589 — 1669) résolument placé contre les Jansénistes. Etonnant donc de voir La Fontaine partir en guerre contre les Jésuites et défendre les austères façons de vivre que défendent les moines de Port Royal.. Etonnant de la part de notre ami de le voir choisir le chemin pierreux contre les chemins de velours que défend Escobar. Cela ne lui ressemble pas! !

C'est à bon droit que l'on condamne à Rome
L'évêque d'Ypre, auteur de vains débats ;
Ses sectateurs nous défendent en somme
Tous les plaisirs que l'on goûte ici-bas.
En paradis allant au petit pas,
On y parvient, quoi qu'Arnauld nous en die ;
La volupté sans cause il a bannie.
Veut-on monter sur les célestes tours ?
Chemin pierreux est grande rêverie :
Escobar sait un chemin de velours.

Il ne dit pas qu'on peut tuer un homme
Qui sans raison nous tient en altercas
Pour un fétu, mais bien pour une pomme,
Ou tout au moins pour quatre ou cinq ducats.
Même il soutient qu'on peut, en certains cas,
Faire un serment plein de supercherie,
S'abandonner aux douceurs de la vie,
S'il est besoin, conserver ses amours.
Ne faut-il pas après que l'on s'écrie
" Escobar sait un chemin de velours " ?

Au nom de Dieu, lisez-moi quelque somme

De ces auteurs dont chez lui l'on fait cas ;
Qu'est-il besoin qu'à présent je les nomme ?
Il en est tant qu'on ne les connaît pas.
De leurs avis servez-vous pour compas ;
N'admettez qu'eux en votre librairie.
Brûlez Arnould, quittez sa confrérie ;
Près d'Escobar ce ne sont qu'esprits lourds.
Je vous le dis, ce n'est point raillerie
Escobar sait un chemin de velours.

ENVOI

Toi que l'orgueil poussa dans la voirie,
Qui tiens là-bas noire conciergerie,
Lucifer, chef des infernales cours,
Pour éviter les traits de ta furie,
Escobar sait un chemin de velours.

Stances sur le même Escobar

Qu'Escobar plaît, qu'il a de doux propos !
Par ses écrits si dignes de louanges,
Tous les démons s'en vont être des sots,
Tous les pécheurs s'en vont être des anges.

Il faut orner son livre de festons ;
La vérité chez lui s'est rencontrée.
Pauvres humains, vous n'alliez qu'à tâtons,
Quand cette étoile à vos yeux s'est montrée.

Goûtez, goûtez les mets les plus exquis ;
De tous vos biens faites-vous des délices.
Ils sont à vous : vous les avez acquis
Par bons moyens, ou bien par injustices.

— Quoi ! je pourrais m'en servir en ce cas ?
Restituer n'est donc pas nécessaire ?
— Le mal est fait ; vous ne le feriez pas
(C'est bien assez), s'il était à refaire.

— Un adultère en peut-il dire autant ?
— N'en doutez pas. — Un devin ? — Tout de même.
— Conseillez-moi sur un cas important
Et qui me tient dans une peine extrême

Perrette et moi, nous sommes d'un marché.
— Je vous entends. Cette Perrette est belle ?
— A vous vrai dire, elle vaut un péché.
Plus je la vois, plus je brûle pour elle.

— Si vous quittiez l'occasion du mal,

En quel état vous faudrait-il réduire ?
— Je n'irais pas, je pense, à l'hôpital,
Mais ma maison se pourrait bien détruire.

Votre maison détruite ! C'est beaucoup.
Encor faut-il posséder quelque chose.
Votre intérêt, vous réglant pour ce coup,
A votre amour peut donner gain de cause.

— De grâce encore, un avis seulement
Le moindre jeûne est contraire à ma bile.
— Qui vous confesse ? Est-ce quelque Allemand ?
Eh quoi ! le jeûne est chose si facile !

Soupez le soir et jeûnez au dîner.
Cela me cause un léger mal de tête.
Ne jeûnez point. — Arnauld me fait jeûner.
Escobar dit qu'Arnauld n'est qu'une bête.

Fi des auteurs qu'on crut au temps jadis !
Qu'ont-ils d'égal aux maximes du nôtre ?
Ils promettaient au plus un paradis.
En voici deux, pour ce monde et pour l'autre.

A Monseigneur le Prince de Conti

Prince chéri du Ciel, qui fais voir à la France
Les fruits de l'âge mûr joints aux fleurs de l'enfance,
Conti, dont le mérite avant-courrier des ans
A des astres bénins épuisé les présents,
A l'abri de ton nom les mânes des Malherbes
Paraîtront désormais plus grands et plus superbes ;
Les Racans, les Godeaux, auront d'autres attraits,
La scène semblera briller de nouveaux traits.
Par ton nom tu rendras ces ouvrages durables
Après mille soleils ils seront agréables.
Si le pieux y règne, on n'en a point banni
Du profane innocent le mélange infini.
Pour moi, je n'ai de part en ces dons du Parnasse
Qu'à la faveur de ceux que je suis à la trace
Ésope me soutient par ses inventions,
J'orne de traits légers ses riches fictions.
Ma Muse cède en tout aux Muses favorites
Que l'Olympe doua de différents mérites.
Cependant à leurs vers je sers d'introducteur
Cette témérité n'est pas sans quelque peur.
De ce nouveau recueil je t'offre l'abondance,
Non point par vanité, mais par obéissance :
Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état
Te le pouvaient offrir en termes pleins d'éclat ;
Mais, craignant de sortir de cette paix profonde
Qu'ils goûtent en secret loin du bruit et du monde,
Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.
Leur main l'eût enrichi d'un plus beau frontispice
La mienne leur a plu, simple et sans artifice.
Conti, de mon respect sois du moins satisfait,

Et regarde le don, non celui qui le fait.

Paraphrase du Psaume XVII

Diligam te, Domine (Je t'aimerai, Seigneur)
Où sont ces troupes animées ?
Où sont-ils, ces tiers ennemis ?
Je les ai vaincus et soumis :
Gloire en soit au Dieu des armées !
Par lui je me vois triomphant,
Il me protège, il me défend :
Je n'ai qu'à l'invoquer, comme il n'a qu'à m'entendre.
Que de l'aimer toujours louable est le dessein !
Quelle place en mon coeur ne doit-il point prétendre,
Après m'avoir offert un asile en son sein ?

De leur triste et sombre demeure
Les démons, esprits malheureux,
Venaient d'un poison dangereux
Menacer mes jours à toute heure.
Ils entraient jusqu'en mes sujets,
Jusqu'en mon fils, dont les projets
Me font encor frémir de leur cruelle envie ;
Jusqu'en moi-même enfin, par un secret effort ;
Et mon esprit, troublé des horreurs de ma vie,
M'a plus causé de maux que l'enfer ni la mort.
Les méchants, enflés de leurs ligue,
Contre moi couraient irrités,
Comme torrents précipités
Dont les eaux emportent les digues ;
Lorsque Dieu, touché de mes pleurs,
De mes soupirs, de mes douleurs,
Arrêta cette troupe à me perdre obstinée.
Ma prière parvint aux temples étoilés,
Parut devant sa face, et fut entérinée

D'un mot qui fit trembler les citoyens ailés.
Tout frémit : sa voix, qui balance
Les rochers sur leurs fondements,
Alla troubler des monuments
Le profond et morne silence.
Que d'éclairs, sortant de ses yeux,
Et sur la terre et dans les cieux
Firent étinceler le feu de sa colère !
Que son front en brillait ! qu'il en fut allumé !
Et qu'avecque raison l'un et l'autre hémisphère
Craignit devant les temps d'en être consumé !
N'approche pas ; car notre vue
Ne peut souffrir tant de rayons
Sans te voir, Seigneur, nous croyons
Que ta présence en est pourvue.
Quoi ! tu viens pour tes alliés !
Les cieux s'abaissent sous tes pieds ;
Les vents, les Chérubins, te portent sur leurs ailes
Et ce nuage épais qui couvre ta grandeur
Veut rendre supportable à nos faibles prunelles
De ton trône enflammé l'éclatante splendeur.
Tel, tu trompas la gent noircie
Dont le Nil arrose les champs,
Quand la foule de ces méchants
Fut par les vagues éclaircie ;
Tel, ton courroux suivi d'éclairs
Fondit sur eux du haut des airs,
Envoya dans leur camp la terreur et la foudre,
Frappa leur appareil d'orages redoublés,
Le brisa comme verre, et fit mordre la poudre
Aux tyrans d'Israël sous leurs chars accablés.
Que les tiens ont de privilèges !
La mer fit rempart aux Hébreux,
Noyant les peuples ténébreux
De l'ost aux têtes sacrilèges.
On vit et furent découverts
Les fondements de l'Univers,

Du liquide élément les canaux et les sources,
Le centre de la terre ; et l'enfer, obligé
D'abandonner ces chars à leurs aveugles courses,
Dans ses murs de métal craignit d'être assiégé.
Ainsi les torrents de l'envie
Croyaient m'arrêter en chemin,
Quand tu m'as conduit par la main
En des lieux plus sûrs pour ma vie.
Ainsi montraient leurs coeurs félons
Les Saüls et les Absalons,
Quand tu les as soumis à celui qui t'adore,
Qui pêche quelquefois, mais se repent toujours,
Et qui, pour te louer, n'attend pas que l'aurore
Se lève par ton ordre, et commence les jours.
Oui, Seigneur, ta bonté divine
Est toujours présente à mes yeux,
Soit que la nuit couvre les cieux,
Soit que le jour nous illumine :
Je ne sens d'amour que pour toi ;
Je crains ton nom, je suis ta loi,
Ta loi pure et contraire aux lois des infidèles ;
Je fuis des voluptés le charme décevant,
M'éloigne des méchants, prends les bons pour modèles,
Sachant qu'on devient tel que ceux qu'on voit souvent.
Non que je veuille en tirer gloire
Par toi l'humble acquiert du renom,
Et peut des temps et de ton nom
Pénétrer l'ombre la plus noire.
A leurs erreurs par toi rendus,
Sages et forts sont confondus,
S'ils n'ont mis à tes pieds leur force et leur sagesse.
Ce que j'en puis avoir, je le sais rapporter
Au don que m'en a fait ton immense largesse,
Par qui je vois le mal, et peux lui résister.
Par toi je vaincrai des obstacles
Dont d'autres rois sont arrêtés ;
Plus tard offerts que surmontés,

Ils me seront jeux et spectacles.
Par toi j'ai déjà des mutins
Dont les coeurs étaient si hautains,
Évité comme un cerf les dents pleines d'envie ;
Puis, retournant sur eux, frappé d'un bras d'airain
Ceux qui, d'un oeil cruel envisageant ma vie,
Voyaient d'un oeil jaloux mon pouvoir souverain.
Qu'ils soient jaloux, il ne m'importe
D'entre leurs pièges échappé,
J'ai des rebelles dissipé
L'union peu juste et peu forte.
Par mon bras vaincus et réduits,
Un Dieu vengeur les a conduits
Aux châtiments gardés pour les têtes impies
Leurs desseins tôt conçus se sont tôt avortés ;
Et n'ont beaucoup duré leurs sacrilèges vies
Après les vains projets qu'ils avaient concertés.

Cette hydre aux têtes renaissantes,
Prête à mourir de son poison,
A vers le ciel hors de saison
Poussé des clameurs impuissantes ;
Ni Bélial, ni ses suppôts,
N'ont su l'assurer du repos.
Aussi n'est-il de dieu que le Dieu que j'adore,
Que le Dieu qui commande à l'une et l'autre gent,
Depuis les peuples noirs jusqu'à ceux que l'aurore
Éveille les derniers par son cours diligent.
C'est lui qui par des soins propices
Au combat enseigne mes mains,
Qui pour mes pieds fait des chemins
Sur le penchant des précipices ;
C'est lui qui comble avec honneur
Mes jours de gloire et de bonheur,
Mon âme de vertus, mon esprit de lumières ;
Il me dicte ses lois, me les fait observer :
Jusqu'aux derniers secrets de leurs beautés premières

Ses oracles divins ont daigné m'élever.
Dès qu'il m'aura prêté sa foudre,
Les méchants pour lui sans respect
S'écarteront à mon aspect,
Comme au vent s'écarte la poudre.
Pour fuir ils n'auront qu'à me voir
Déjà mon nom et mon pouvoir
Sont connus des voisins du Gange et de l'Euphrate ;
Israël, redouté de cent peuples divers,
Me craint et m'obéit ; et, sans que l'on me flatte,
On me peut appeler le chef de l'Univers.
Rendons-en des grâces publiques
Au Dieu jaloux de son renom ;
Faisons en l'honneur de son nom
Retentir l'air par nos cantiques.
Que ses bienfaits soient étalés
Peuples voisins et reculés,
Jusqu'aux voûtes du ciel portez-en les nouvelles ;
Dites qu'il est un Dieu qui répond à mes vœux
Et que, m'ayant comblé de grâces immortelles,
Il en réserve encor pour mes derniers neveux.

Le Comte de Fiesque au Roi

Le Comte de Fiesque, issu d'une famille gênoise, se mit du côté du roi dans sa lutte contre la République de Gênes. Il revendiqua les droits de sa famille sur la ville dont il voulait être le roi. Afin de se sortir de cette impasse, un représentant du Vatican vint demander grâce au roi qui avait fait bombarder la ville. La république de Gênes versa au Comte de Fiesque une somme de 100.000 écus comme solde de tout compte (s'il acceptait de renoncer à la royauté de Gênes). La Fontaine fut ravi de la conclusion de cette affaire. En effet, Fiesque était son ami, un fin lettré qui appréciait les contes et les fables.

A l'occasion de cette victoire de Fiesque, La Fontaine écrivit un compliment au roi en vers. Le Comte les lut au souverain qui les trouva fort à son goût. La cote de La Fontaine remonta donc un peu dans l'esprit du roi...jusqu'à la prochaine fois! !

Vous savez conquérir les États et les hommes ;
Jupiter prend de vous des leçons de grandeur ;
Et nul des rois passés ni du siècle où nous sommes
N'a su si bien gagner l'esprit avec le coeur.

Dans les emplois de Mars, vos soins, votre conduite,
Votre exemple et vos yeux animent nos guerriers ;
Vous étendez partout l'ombre de vos lauriers
La terre enfin se voit réduite
A vous venir offrir cent hommages divers ;
Vous avez enfin su contraindre
Tous les cantons de l'Univers
A vous obéir ou vous craindre.
J'étais près de céder aux destins ennemis,
Quand j'ai vu les Génois soumis
Malgré les faveurs de Neptune,

Malgré des murs où l'art humain
Croyait enchaîner la Fortune
Que vous tenez en votre main.

Cette main me relève, ayant abaissé Gêne ;
Je ne l'espérais plus, je n'en suis plus en peine.
Vos moindres volontés sont autant de décrets ;
Vos regards sont autant d'oracles ;
Je ne consulte qu'eux ; et, malgré les obstacles,
Je laisse agir pour moi vos sentiments secrets.

Vous témoignez en tout une bonté profonde,
Et joignez aux bienfaits un air si gracieux
Qu'on ne vit jamais dans le monde
De roi qui donnât plus, ni qui sût donner mieux.

Au Roi pour Lully qui dédie à sa majesté l'opéra d'Amadis

(1684)

Du premier Amadis je vous offre l'image ;
Il fut doux, gracieux, vaillant, de haut corsage.
J'y trouverais votre air, à tout considérer,
Si quelque chose à vous se pouvait comparer.
La Victoire pour lui sut étendre ses ailes,
Mars le fit triompher de tous ses concurrents ;
Passa-t-il à l'amour ? il eut le coeur des belles
Vous vous reconnaissez à ces traits différents.
Nul n'a porté si haut cette double conquête :
Les deux moitiés du monde ont su vous couronner ;
Et les myrtes qu'Amour vous a fait moissonner
Sont tels que Jupiter en aurait ceint sa tête.
En vous tout est enchantement.
Plus d'un illustre événement
Rendra chez nos neveux votre histoire incroyable ;
Vos beaux faits ont partout tellement éclaté
Que vous nous réduisez à chercher dans la Fable
L'exemple de la vérité.
Voilà, Sire, sur vous quelles sont mes pensées.
Pour vous plaire Uranie en vers les a tracées.
Quant à moi, dont les chants vous attiraient jadis,
Je dois à votre choix ce sujet d'Amadis ;
Je vous dois son succès, car j'aurais peine à dire
Entre vous et Phébus lequel des deux m'inspire.
Je ne puis, pour m'en ressentir,
Qu'employer à vous divertir
Mes soins, mon art, et mon génie,

Et tous les moments de ma vie.
Veuillent dans ce projet m'assister les neuf Soeurs !
Je le trouve assez beau pour donner de l'envie
Aux chantres dont l'Olympe admire les douceurs.

Sur un portrait du Roi

Ecrit à la vue d'un pastel de Nanteuil représentant Louis XIV

A l'air de ce héros, vainqueur de tant d'États,
On croit du monde entier considérer le maître ;
Mais s'il fut assez grand pour mériter de l'être,
Il le fut encor plus de ne le vouloir pas.

A M. Raymond des Cours pour des bergers et des bergères

Telles étaient jadis ces illustres bergères
Que le Lignon tenait si chères ;
Tels étaient ces bergers qui, le long de ses eaux,
Menaient leurs paisibles troupeaux,
Et passaient dans les jeux leurs plus belles années.
Parmi ces troupes fortunées,
Les plaisirs de campagne et les plaisirs de cour
Trouvaient leur place tour à tour.
Comme eux, tantôt on nous voit sur l'herbette
Marquer nos pas au son de la musette,
Cueillir et présenter les fleurs,
En y mêlant quelques douceurs ;
Tantôt aux bords de nos fontaines
Nous chantons de l'amour les plaisirs et les peines ;
Et le divin Tircis mêle aussi quelquefois
Son téorbe divin aux accents de nos voix.
Parfois à sa bergère on donne sérénade ;
Avec elle on fait mascarade ;
On danse même des ballets,
On fait des vers galants, on en fait de follets.
Nous lisons de Renaud les douces aventures,
Et les magiques impostures
De la belle qui l'enchantait ;
Tout ce que le Tasse chanta ;
Et mille autres récits que la galanterie
Semble avoir inventés pour notre bergerie.
Nous vous dirons aussi que nos brillants guérets
Et nos sombres forêts
Nous fournissent parfois de quoi faire grand'chère ;

Mais cela paraîtrait vulgaire,
Et l'on dirait qu'en discours de berger
On ne parle jamais que boire et que manger.
Ainsi passe le temps, sans tracas, sans cabale ;
Gens d'une humeur assez égale,
Voilà nos douces libertés :
Qu'ont de mieux vos sociétés?

Elégie pour MLCDC

Vous demandez, Iris, ce que je fais
Je pense à vous, je m'épuise en souhaits.
Être privé de les dire moi-même,
Aimer beaucoup, ne point voir ce que j'aime,
Craindre toujours quelque nouveau rival,
Voilà mon sort. Est-il tourment égal ?
Un amant libre a le Ciel moins contraire
Il peut vous rendre un soin qui vous peut plaire ;
Ou, s'il ne peut vous plaire par des soins,
Il peut mourir à vos pieds tout au moins.
Car je crains tout ; un absent doit tout craindre ;
Je prends l'alarme aux bruits que j'entends feindre
On dit tantôt que votre amour languit ;
Tantôt qu'un autre a gagné votre esprit.
Tout m'est suspect ; et cependant votre âme
Ne peut si tôt brûler d'une autre flamme
Je la connais ; une nouvelle amour
Est chez Iris l'oeuvre de plus d'un jour.
Si l'on m'aimait, je suis sur que l'on m'aime ;
Mais m'aimait-on ? Voilà ma peine extrême.
Dites-le-moi, puis le recommencez.
Combien ? cent fois ? Non, ce n'est pas assez
Cent mille fois ? Hélas ! c'est peu de chose.
Je vous dirai, chère Iris, si je l'ose,
Qu'on ne le croit qu'au milieu des plaisirs
Que l'hyménée accorde à nos désirs.
Même un tel soin là-dessus nous dévore,
Qu'en le croyant on le demande encore.
Mais c'est assez douter de votre amour
Doutez-vous point du mien à votre tour ?
Je vous dirai que toujours même zèle,

Toujours ardent, toujours pur et fidèle,
Règne pour vous dans le fond de mon coeur.
Je ne crains point la cruelle longueur
D'une prison où le sort vous oublie,
Ni les vautours de la mélancolie ;
Je ne crains point les languissants ennuis,
Les sombres jours, les inquiètes nuits,
Les noirs moments, l'oisiveté forcée,
Ni tout le mal qui s'offre à la pensée
Quand on est seul, et qu'on ferme sur vous
Porte sur porte, et verrous sur verrous.
Tout est léger. Mais je crains que votre âme
Ne s'attédie et s'endorme en sa flamme,
Ou ne préfère, après m'avoir aimé,
Quelque amant libre à l'amant enfermé.

Ode pour la Paix

“ Loin de nous, Fureurs homicides,
Et toi, Démon qui leur présides,
Va dans le fond du Nord, séjour des Aquilons,
Mendier une retraite :
Nos bergers, dans ces vallons,
Contant leur peine secrète,
Désormais ne seront plus
Par ton bruit interrompus.
“ Déjà la déesse Astrée,
Par toute cette contrée,
Reconnaît ses derniers pas
Encore empreints sur la terre
Comme elle nous quitta les derniers d’ici-bas,
Ses temples dans nos États
Ne se sont point sentis des suites de la guerre.
Elle ne change point cette fois de séjour,
Car l’Olympe est partout où Louis tient sa Cour.
“ Fleuve, qui la revois, va-t’en dire à Neptune
Que tout est calme parmi nous.
Mars a quitté ces lieux ; d’autres Démons plus doux
S’en vont courir les mers et tenter la fortune.
On ne verra nos matelots
Combattre, à l’avenir, que les vents et les flots.
Louis nous rend la Paix : son bras et sa conduite
Aux yeux de l’Univers ont assez éclaté,
Et l’Envie à la fin pleure d’être réduite
A connaître aussi sa bonté ! ”
Ainsi disait Acante, et le dieu de la Seine,
Que l’horreur des combats retenait sous les eaux,
N’osant le croire qu’avec peine,
Sortit du fond de ses roseaux

Pour écouter cette nouvelle.
Toutes ses Nymphes, accourant
Auprès d'Acante, et l'entourant ;
" ConteZ-nous, lui dit la plus belle,
Ce fruit inespéré des armes de Louis. "
Acante satisfait en ces mots l'immortelle ;
Zéphire était présent, et les ayant ouïs,
Il m'en fit ce récit fidèle.
" O Nymphes, il faut vous accorder
Ce que votre troupe souhaite :
C'est à moi d'obéir, à vous de commander.
Sachez donc que Bellone, impuissante et muette,
Souffre que ses enfants tâchent de la bannir ;
Celle dont les faveurs ont ennobli la France,
Se laisse ôter toute espérance
D'y pouvoir jamais revenir.
" Louis consent qu'elle nous quitte ;
Elle lui dit en vain que bientôt ses exploits
A l'un et l'autre Rhin auraient joint sous ses lois
Les deux ceintures d'Amphitrite
Il eût pu tenter ces projets,
Mais le repos de ses sujets,
Celui de ses voisins, les soupirs de l'Europe,
Ont à la fin changé l'objet de ses désirs ;
Et la savante Calliope
Ne nous chantera plus que jeux et que plaisirs. "
Acante en eût dit davantage,
Mais on cessa de l'écouter.
Les Nymphes, au transport se laissant emporter,
Du doux nom de la Paix remplirent leur rivage.
Toutes plaçaient déjà Louis entre les dieux ;
Elles voyaient que de ces lieux
A la fin Bellone exilée
D'alarmes pour toujours nous avait garantis.
Telle éclata la joie, aux noces de Pélée,
Chez les suivantes de Thétis.
Acante alla porter l'allégresse au Parnasse

Il trouva dans ses bois les doctes nourrissons
Occupés encore aux chansons
Que chérit le dieu de la Thrace.
Ils disaient qu'un de ses rivaux,
Un conquérant, par ses travaux,
Allait sous son pouvoir ranger la terre entière
" Adoucissez, dit Acante, vos voix ;
Chantez la Paix donnée ; aussi bien, tant d'exploits
Sont une trop ample matière.
" Et, vous, divinités à qui je dois les vers
Qui de jeux et d'amour ont rempli l'Univers,
Si j'ai toujours suivi votre troupe immortelle,
Faites qu'étant épris d'une nouvelle ardeur,
Je chante de Louis, non toute la grandeur,
Votre voix y suffirait-elle ?
Vous-mêmes pourriez-vous d'un si rapide cours,
De victoire en victoire, à ce Mars de nos jours
Accommoder vos sons ? Non, déesses, ma lyre
N'a point ce but et je n'aspire
Qu'à chanter une Paix digne de plus d'autels
Que les combats des Immortels. "

Le dieu des vers sourit. " C'est aux savantes Fées
D'en être seules les Orphées,
Non aux hommes, dit-il. Je t'apprends que ton roi
Fera plus pour son nom que tes pareils ni toi.
La Paix couronnera l'ouvrage de la guerre ;
Et, comme Jupiter, ton prince fera voir
Qu'il sait par des bienfaits exercer son pouvoir,
Aussi bien qu'user du tonnerre.
L'Univers va changer : l'avenir m'est caché,
Ou le temps des beaux-arts s'est enfin rapproché ;
Ils refleuriront tous : on verra, dans les nues,
D'autres Louvres, cherchant des routes inconnues,
Toucher de leur sommet la demeure des dieux.
J'évoquerai pour le théâtre
Les grands morts, grands sujets dont je suis idolâtre ;
Tandis que, d'autre part, d'un soin laborieux,

Par l'ordre de Louis, cent traducteurs célèbres
Tireront du sein des ténèbres
Ce que Rome et la Grèce ont produit de plus beau
Homère et ses enfants, ressortis du tombeau,
Vont éterniser votre empire ;
Tout deviendra français, Louis le veut ainsi.
Apollon t'annonce ceci,
Va chez les mortels le redire. ”

Poème de la captivité

Votre Altesse Eminentissime ne refusera pas sa protection au poème que je lui dédie : tout ce qui porte le caractère de pitié est pour vous d'une recommandation trop puissante. C'est pour moi un juste sujet d'espérer dans l'occasion qui s'offre aujourd'hui : mais, si j'ose dire la vérité, mes souhaits ne se bornent point à cet avantage ; je voudrais que cet idyle, outre la sainteté du sujet, ne vous parût pas entièrement dénué des beautés de la poésie. Vous ne les dédaignez pas, ces beautés divines, et les grâces de cette langue que parlait le peuple prophète. La lecture des livres Saints vous en a appris les principaux traits. C'est là que la Sagesse divine rend ses oracles avec plus d'élévation, plus de majesté et plus de force que n'en n'ont les Virgiles et les Homères. Je ne veux pas dire que ces derniers vous soient inconnus : ignorez vous rien de ce qui mérite d'être su par une personne de votre rang ? Le Parnasse n'a point d'endroits où vous soyez capable de vous égarer. Certes, Monseigneur, il est glorieux pour vous de pouvoir ainsi démêler les diverses routes d'une contrée où vous vous êtes arrêté si peu. Que si votre goût peut donner le prix aux beautés de la poésie, il le peut bien mieux donner à ceux de l'éloquence. Je vous ai entendu juger de nos orateur avec un discernement qu'on ne peut assez admirer : tout cela sans autre secours que celui d'une bienheureuse naissance, et par des talents que vous ne tenez ni des précepteurs ni des livres. C'est aux lumières nées avec vous que vous êtes redevable de ces progrès dont tout le monde s'est étonné. Ce qui consume la vie de plusieurs vieillards enchaînés aux livres dès leur enfance, la jeunesse d'un prince l'a fait ; et nous l'avons vu, et la renommée l'a publié. Elle a joint au bruit de votre savoir celui des moeurs si pures, et d'une sagesse qui est la fille du temps chez les autres, et qui le devance chez vous. Un mérite si singulier a été

universellement reconnu. Celui qui dispense les trésors du ciel, et le monarque qui, par ses armes victorieuses s'est rendu l'arbitre de l'Europe, ont concouru et de faveurs et d'estime pour vous élever. Après des témoignages d'un si grand poids, mes louanges seraient inutiles à votre gloire. Je ne dois ajouter ici qu'une protestation respectueuse d'être toute ma vie, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime, le très humble et très obéissant serviteur.

De La Fontaine

Reine des esprits purs, protectrice puissante,
Qui des dons de ton Fils rends l'âme jouissante,
Et de qui la faveur se fait à tous sentir,
Procurant l'innocence ou bien le repentir,
Mère des bienheureux, Vierge enfin, je t'implore.
Fais que dans mes chansons aujourd'hui je t'honore ;
Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs
Que j'allais mendier jadis chez les neuf Soeurs.
Dans ce nouveau travail mon but est de te plaire.
Je chante d'un héros la vertu solitaire,
Ces déserts, ces forêts, ces antres écartés,
Des favoris du Ciel autrefois habités :
Les lions et les saints ont eu même demeure.
Là, Malc priait, jeûnait, soupirait à toute heure,
Pleurait, non ses péchés, mais ceux qu'en notre cœur
A versés le serpent dont Christ est le vainqueur.
Malc avait dans ces lieux confiné sa jeunesse,
Vivait sous les conseils d'un saint plein de sagesse,
Conservait avec soin le trésor précieux
Que nous tenons d'une eau dont la source est aux cieux.
Les auteurs de ses jours descendus sous la tombe,
Aux trésors temporels le jeune saint succombe,
Croit qu'on en peut jouir sans être criminel,
Que souvent on tient d'eux l'héritage éternel,
Qu'on n'a qu'à faire entrer, par un pieux usage,
Les membres du Seigneur et leur chef en partage.
Funeste appas de l'or, moteur de nos desseins,

Que ne peux-tu sur nous, si tu plais même aux saints !
Malc annonce au vieillard censeur de sa jeunesse
Qu'il va de ses aïeux recueillir la richesse ;
Qu'il tâche d'empêcher que des biens assez grands
Ne soient mal dispensés par d'avares parents ;
Qu'il veut fonder un cloître, et destine le reste
A vivre sans éclat, toujours simple et modeste,
Donnant un saint exemple, et par ses soins pieux
Peut-être plus utile au siècle qu'en ces lieux.
« Mon fils, dit le vieillard, il faut qu'avec franchise
Je vous ouvre mon cœur touchant votre entreprise.
Où vous exposez-vous, et qu'allez-vous tenter ?
En de nouveaux périls pourquoi vous rejeter ?
De triompher toujours seriez-vous bien capable ?
Ah ! si vous le croyez, l'orgueil vous rend coupable ;
Sinon, votre imprudence a déjà mérité
Les reproches d'un Dieu justement irrité.
Fuyez, fuyez, mon fils, le monde et ses amorces :
Il est plein de dangers qui surpassent vos forces,
Fuyez l'or ; mais fuyez encor d'autres appas.
On ne sort qu'en fuyant vainqueur de ces combats.
La paix que nous goûtons a-t-elle moins de charmes ?
Quoi ! Vous hasarderiez le fruit de tant de larmes,
Et celui de ce sang qu'un Dieu versa pour vous! »
A ces mots le vieillard se jette à ses genoux.
Malc le quitte en pleurant : triste et funeste absence !
Il abandonne au sort sa fragile innocence,
S'engage en des chemins pleins de périls et longs.
D'Edesse à Béroé sont de vastes sablons :
L'astre dont les clartés sont esclaves du monde
Parcourt avec ennui cette plaine inféconde ;
S'il y voit quelque objet, c'est un objet d'horreur.
Maint Arabe voisin y portait la terreur.
Du passant égorgé le corps sans sépulture
D'un ventre carnassier devenait la pâture.
On voyait se succéder, en ces cruels séjours,
Aux brigands les lions, aux lions les vautours :

Marcher seul en ces lieux eût eu de l'imprudence.
La Fortune joint Malc à des gens sans défense :
Peu de jeunesse entre eux, force vieillards craintifs,
Femmes, famille, enfants aux cœurs déjà captifs.
Ils traversaient la plaine aux Zéphyrs inconnue :
Un gros de Sarrasins vint s'offrir à leur vue,
Milice du démon, gens hideux et hagards,
Engance qui portait la mort dans ses regards.
La cohorte du saint d'abord est dispersée :
Equipage, trésors, jeune épouse est laissée.
Telle fuit la colombe, oubliant ses amours
A l'aspect du milan qui menace ses jours.
Telle l'ombre d'un loup dans les verts pâturages
Ecarte les troupeaux attentifs aux herbages.
Les compagnons de Malc, épandus par ces champs,
Tombaient sans résister sous le fer des brigands.
De toutes parts l'horreur régnait en ce spectacle :
La proie apportait seule au meurtre de l'obstacle.
Ceux que l'amour du gain tira de leur foyer
Perdaient d'un an de peine en un jour le loyer.
Les pères chargés d'ans, laissant leurs tendres gages,
Fuyaient leur propre mort en ces funestes plages,
Et pour deux jours de vie abandonnaient un bien
Près de qui vivre un siècle aux vrais pères n'est rien.
L'amant et la compagne à ses vœux destinée
Quittaient le doux espoir d'un prochain hyménée :
Malheureux ! l'un fuyait ; on eût vu ses amours
Lui tendre en vain les bras implorant son secours.
Une dame encor jeune, et sage en sa conduite,
Aux yeux de son époux dans les fers fut réduite.
Le mari se sauva regrettant sa moitié ;
La femme alla servir un maître sans pitié :
Au chef de ces brigands elle échut en partage.
Cet homme possédait un fertile héritage,
Et de plusieurs troupeaux dans l'ardente saison
Vendait à ses voisins le croît et la toison.
Notre héros suivit la dame en servitude.

Ce fut lors, mais trop tard, que pour sa solitude,
Pour son cher directeur et ses sages avis,
Il reprit des transports de pleurs en vain suivis.
« Forêts, s'écriait-il, retraites du silence,
Lieux dont j'ai combattu la douce violence,
Angéliques cités d'où je me suis banni,
Je vous ai méprisés, déserts : j'en suis puni
Ne vous verrai-je plus ? Quoi ! songe, tu t'envoles !
O Malc ! tu vois le fruit de tes desseins frivoles !
Verse des pleurs amers, puisque tu t'es privé
De ces pleurs bienheureux où ton cœur s'est lavé. »
Ainsi Malc regrettait sa fortune passée.
Cependant des brigands la proie est entassée ;
On l'emporte à grand bruit ; ils s'en vont triomphants.
Leur chef voulut que Malc adorât ses enfants,
Honneur dont on ne doit s'attribuer les marques
Qu'en voyant sous ses pieds les têtes des monarques.
Un Arabe exigea ce superbe tribut.
Si Malc s'en défendit, s'il osa, s'il le put,
S'il en subit la loi sans peine et sans scrupule,
C'est ce qu'en ce récit l'histoire dissimule.
Bien qu'à peine la dame achevât son printemps,
Que son teint eût des jours aussi frais qu'éclatants,
L'Arabe n'en fit voir qu'une estime légère.
Il lui donna l'emploi d'une simple bergère,
Avec Malc l'envoya pour garder ses troupeaux.
Bientôt entre leurs mains ils devinrent plus beaux.
Le saint couple cherchait les lieux les plus sauvages,
S'approchait des rochers, s'éloignait des rivages ;
Lui même il se fuyait ; et jamais dans ces bois
Les échos n'ont formé des concerts de leurs voix.
Aux jours où l'on faisait des vœux pour l'abondance,
Ils ne paraissaient point aux jeux ni dans la danse :
On ne les voyait point à l'entour des hameaux
Mollement étendus dormir sous les ormeaux.
Les entretiens oisifs et féconds en malices,
Du mercenaire esclave ordinaires délices,

Etaient fuis avec soin de nos nouveaux bergers ;
Ils n'enviaient point l'heur des troupeaux étrangers.
Jamais l'ombre chez eux ne mit fin aux prières,
Ni la main du sommeil n'abaissa leur paupière.
La nuit se passait toute en vœux, en oraison.
Dès que l'aube empourprait les bords de l'horizon,
Ils menaient leurs troupeaux loin de toutes approches.
Malc aimait un ruisseau coulant entre des roches.
Des cèdres le couvraient d'ombrages toujours verts ;
Ils défendaient ce lieu du chaud et des hivers.
De degrés en degrés l'eau tombant sur des marbres
Mêlait son bruit aux vents engouffrés dans les arbres.
Jamais désert ne fut moins connu des humains ;
A peine le soleil en savait les chemins.
La bergère cherchait les plus vastes campagnes.
Là ses seules brebis lui servaient de compagnes ;
Les vents en sa faveur leur offraient un air doux ;
Le Ciel les préservait de la fureur des loups,
Et, gardant leurs toisons exemptes de rapines,
Ne leur faisait payer nul tribut aux épines.
Dans les dédales verts que formaient les halliers,
L'herbe tendre, le thym, les humbles violiers
Présentaient aux troupeaux une pâture exquise.
En des lieux découverts notre bergère assise
Aux injures du hâle exposait ses attraits,
Et des pensers d'autrui se vengeait sur ses traits.
Sa beauté lui donnait d'éternelles alarmes.
Ses mains avec plaisir auraient détruit ses charmes :
Mais, n'osant attenter contre l'œuvre des Cieux,
Le soleil se chargeait de ce crime pieux.
O vous, dont la blancheur est souvent empruntée,
Que d'un soin différent votre âme est agitée !
Si vous ne voulez priver d'un bien si doux,
De ses dons naturels au moins contentez-vous.
Tandis que la bergère en extase ravie
Priait le Saint des Saints de veiller sur sa vie,
Les ministres divins veillaient sur son troupeau.

Quelquefois la quenouille et l'artiste fuseau
Lui délassaient l'esprit, et pour reprendre haleine
De ses propres moutons elle filait la laine.
Pendant qu'elle goûtait ce plaisir innocent,
Tournant parfois les yeux sur son troupeau paissant,
« Que vous êtes heureux, peuple doux ! disait-elle,
Vous passez sans péché cette course mortelle :
On loue en vous voyant celui qui vous a faits ;
Et nous, de qui les coeurs sont enclins aux forfaits,
Laissons languir sa gloire, et d'un faible suffrage
Ne daignons relever son nom ni son ouvrage.
Chères brebis, paisez ; cueillez l'herbe et les fleurs :
Pour vous l'aube nourrit la terre de ses pleurs ;
Vivez de leurs présents : inspirez-nous l'envie
D'éviter les repas qui vous coûtent la vie.
Misérables humains, semence de tyrans,
En quoi différez-vous des monstres dévorants? »
Tels étaient les pensers de la sainte héroïne.
Pour Malc, il méditait sur la triple origine
De l'homme florissant, déchu, puis rétabli.
Du premier des mortels la faute est en oubli ;
Le Ciel pour Lucifer garde toujours sa haine.
« Dieu tout bon, disait Malc, si ton Fils par sa peine
M'a sauvé de l'enfer, m'a remis dans mes droits,
Garde-moi de les perdre une seconde fois ;
Fais qu'un jour mes travaux par leur fin se couronnent.
Je suis dans les périls, mille maux m'environnent,
L'esclavage, la crainte, un maître menaçant ;
Et ce n'est pas encor le mal le plus pressant.
Tu m'as donné pour aide au fort de la tourmente
Une compagne sainte, il est vrai, mais charmante.
Son exemple est puissant, ses yeux le sont aussi :
De conduire les miens, Seigneur, prends le souci. »
Le Ciel comblait de dons cette humble modestie :
L'âme de nos bergers du péché garantie
Ne se contentait pas de l'avoir évité.
« Qu'avons-nous, disaient-ils, jusque-là mérité ?

Nous te sommes, Seigneur, serviteurs inutiles.
Aide-nous, rends nos coeurs en vertu plus fertiles.
Fais-nous suivre la main qui nous a secourus.
Tu combattis pour nous, tu souffris, tu mourus ;
Nous vivons, nous passons nos jours dans l'espérance ;
Nos délices seront le prix de ta souffrance.
Ne nous feras-tu point imiter ces travaux ?
Quand auras-tu, Seigneur, tes enfants pour rivaux ?
Si cette ambition te semble condamnable,
C'est l'amour qui la cause ; il rend tout pardonnable.
Oui, Seigneur, nous t'aimons, nous l'osons protester :
Mais si l'effet ne suit, que sert de s'en vanter ?
Il faut porter ta croix, goûter de ton calice,
Couvrir son front de cendre, et son corps d'un cilice. »
Tandis qu'ils se mataient par ces saintes rigueurs,
Leurs troupeaux prospéraient aussi bien que leurs coeurs.
L'Arabe en profitait sans en savoir la cause.
Ce brigand, pour le gain employant toute chose,
Voulut les engager par de plus forts liens.
Il crut que, de s'enfuir ayant mille moyens,
Ils se pourraient enfin soustraire à l'esclavage ;
Qu'il fallait joindre aux fers les noeuds du mariage.
Leur amour lui serait un gage suffisant.
Les doux fruits dont l'hymen leur ferait un présent
Augmenteraient ses bien, l'auraient encor pour maître.
Humains, cruels humains, faut-il procurer l'être
Afin que ce bienfait enchaîne un innocent,
Et ne se saurait-il affranchir en naissant ?
L'Arabe, ayant ainsi double profit en vue,
Donne aux chastes bergers une alarme imprévue,
Leur propose à tous deux un lien plein d'horreur.
« Ne nous fais point, dit Malc, tomber dans cette erreur.
Celle que tu me veux joindre par l'hyménée
D'un légitime époux suivait la destinée ;
Tu la lui vins ravir : tu le pus par ta loi.
Nous ne nous plaignons point de nos fers ni de toi.
Redouble la rigueur d'un joug involontaire.

Mais, puisque notre Dieu nous défend l'adultère,
Laisse-nous résister à ton vouloir impur.
Notre innocence t'est un gage bien plus sûr :
Quel service attends-tu de nous, quand notre zèle
N'aura pour fondement qu'une ardeur criminelle ?
Si tu crains qu'étants bons nous ne quittions tes champs,
Te fieras-tu sur nous quand nous serons méchants? »
L'Arabe à ce discours se sent transporter d'ire.
« Vil esclave, dit-il, tu oses me contredire !
Meurs ou cède ; obéis ; et garde désormais
De m'alléguer ton Dieu, que je ne crus jamais. »
Aussitôt de son glaive il dépouille la lame,
Et Malc épouvanté s'approche de la dame.
Le soir on les enferme en un lieu sans clartés :
Leur mariage n'eut que ces formalités.
On n'y vit point d'Hymen ni de Junon paraître.
Frivoles déités qui nous devez votre être,
Vous n'accourûtes pas : comment l'auriez-vous pu ?
Vous n'êtes que des noms dont le charme est rompu.
Notre couple étant seul eut recours aux prières :
Tous deux avaient besoin de grâces singulières.
Ils ne s'étaient point vus encor dans ces dangers :
Non que, portant leurs pas loin des autres bergers,
L'enfer n'eût quelquefois leur perte conspirée ;
Mais des yeux du Seigneur leur conduite éclairée
Ne s'écartait jamais de la divine loi.
Le berger cette nuit se défia de soi :
Sa crainte, incontinent de désespoir suivie,
Pour sauver sa pudeur mit en danger sa vie ;
Et le même couteau qui dans mille besoins
L'aidait à s'acquitter de ses champêtres soins,
Ce couteau, dis-je, allait du saint couper la trame ;
L'imprudent Malc, voulant mettre à couvert son âme,
S'en allait de sa main la livrer au démon :
Fureur qui n'était pas indigne de pardon.
La lueur de l'acier avertit la bergère.
« Que vois-je ? cria-t-elle. O Ciel ! qu'allez-vous faire ?

— Je vais, répondit Malc, prévenir les combats
D'un œil toujours présent, et toujours plein d'appas.
Nous ne nous fuirons plus : notre âme est condamnée
Aux dangers qu'à sa suite entraîne l'hyménée.
Malgré nous désormais nous vivrons en commun :
Deux parcs nous hébergeaient, nous n'en aurons plus qu'un.
Hélas ! Qui l'aurait cru que cette inquiétude
Nous chercherait au fond d'une âpre solitude ?
J'appréhende à la fin que le Ciel irrité
N'abandonne nos cœurs à leur fragilité :
Cette faute entre époux nous semblera légère.
— Il faut espérer mieux, dit la chaste bergère :
Dieu ne quittera pas ses enfants au besoin.
Si mon sexe est fragile, il en prendra le soin.
Vous ai-je donné lieu d'en être en défiance ?
Qu'ai-je fait pour causer cette injuste croyance ?
Votre soupçon m'outrage ; et vous avez dû voir
Que je sais sur mes sens garder quelque pouvoir.
Quand mon cœur aurait peine à s'en rendre le maître,
Etes-vous mon époux, et le pouvez-vous être ?
Nous a-t-on pu lier sans savoir si la mort
M'a ravi ce mari qui m'attache à son sort ?
Vous vous alarmez trop pour un vain hyménée :
Je vous rends cette main que vous m'avez donnée.
Dissimulez pourtant, feignez, comportez-vous
Comme frère en secret, en public comme époux.
Ainsi vécut toujours mon mari véritable ;
Et si la qualité de vierge est souhaitable,
Je la suis : j'en fis vœu toute petite encor.
Malgré les lois d'hymen j'ai gardé ce trésor.
Après l'avoir sauvé d'un amour légitime,
Voudrais-je maintenant le perdre par un crime ?
Non, Malc ; je ne crois pas que le Ciel le souffrît ;
Il m'en empêcherait, quelque appât qui s'offrît ;
Ne craignez plus, vivez ; l'Eternel vous l'ordonne.
Estimez-vous si peu cet être qu'il vous en donne ?
Votre corps est à lui ; ses mains l'ont façonné :

Le droit d'en disposer ne vous est point donné.
Quelle imprudence à vous de finir votre course
Par le seul des péchés qui n'a point de ressource !
Toute faute s'expie ; on peut pleurer encor ;
Mais on ne peut plus rien s'étant donné la mort.
Vivez donc ; et tâchons de tromper ces barbares. »
Le saint ne put trouver de termes assez rares
Pour rendre grâce au Ciel, et louer cette sœur
Dont la sagesse était égale à la douceur.
Cette nuit s'acheva comme les précédentes :
Dieu leur fit employer en prières ardentes
Des moments que l'on croit innocemment perdus
Quand le somme a sur nous ses charmes répandus.
Le lendemain l'Arabe en ses champs les renvoie :
Là montrant aux bergers une apparente joie,
Les larmes, les soupirs, et les austérités,
Quand ils se trouvaient seuls, faisaient leurs voluptés.
En eux-mêmes souvent ils cherchaient des retraites.
On ne s'aperçut point de ces peines secrètes ;
Chacun crut qu'ils s'aimaient d'un amour conjugal :
Aucun plaisir ne leur semblait être égal.
On se le proposait tous les jours pour exemple ;
Et lorsque deux époux étaient conduits au temple,
« Que le Ciel, disait-on, afin de vous combler,
Fasse à l'hymen de Malc le vôtre ressembler! »
Le saint couple à la fin se lasse du mensonge ;
En de nouveaux ennuis l'un et l'autre se plonge.
Toute feinte est sujet de scrupule à des saints,
Et, quel que soit le but où tendent leurs desseins,
Si la candeur n'y règne ainsi que l'innocence,
Ce qu'ils font pour un bien leur semble être une offense.
Malc à ces sentiments donnait un jour des pleurs.
Les larmes qu'il versait faisaient courber les fleurs.
Il vit auprès d'un tronc des légions nombreuses
De fourmis qui sortaient de leurs cavernes creuses.
L'une poussait un faix ; l'autre prêtait son dos :
L'amour du bien public empêchait le repos ;

Les chefs encourageaient chacun par leur exemple.
Un du peuple étant mort, notre saint le contemple
En forme de convoi soigneusement porté
Hors les toits fourmillants de l'avare cité.
« Vous m'enseignez, dit-il, le chemin qu'il faut suivre :
Ce n'est pas pour soi seul qu'ici-bas on doit vivre ;
Vos greniers sont témoins que chacune de vous
Tâche à contribuer au commun bien de tous.
Dans mon premier désert j'en pouvais autant faire ;
Et, sans contrevenir aux vœux d'un solitaire,
L'exemple, le conseil, et le travail des mains
Me pouvaient rendre utile à des troupes de saints.
Aujourd'hui je languis dans un lâche esclavage ;
Je sers pour conserver des jours de peu d'usage.
Le monde a bien besoin que Malc respire encor !
Vil esclave, tu mens pour éviter la mort !
Que ne résistais-tu, quand on força ton âme
A se voir exposée aux beautés d'une femme ?
Lorsqu'il ne fut plus temps tu courus au trépas.
Quitte, quitte des lieux où Christ n'habite pas.
Avec ses ennemis veux-tu passer ta vie? »
Il déclare à la sainte aussitôt son envie,
Va s'asseoir auprès d'elle, et lui parle en ces mots :
« Ma sœur, je me souviens que vos sages propos
Déjà plus d'une fois m'ont retiré de peine.
Naguère, en conduisant mon troupeau dans la plaine,
Je songeais à l'état où le sort nous réduit.
Quel est de nos travaux l'espérance et le fruit ?
Rien que de prolonger le cours de nos misères,
Et vieillir, s'il se peut, sous des ordres sévères.
Voilà dedans ces lieux le but de notre emploi :
Nous y vivons pour vivre ; est-ce assez, dites-moi ?
Faut-il pas consacrer à l'auteur de son être
Tous ses soins, tout son temps, enfin tout ce qu'un maître
Et qu'un père à la fois uniquement chéri
Exige de devoirs d'un couple favori ?
Dieu nous comble tous deux de ses faveurs célestes.

Il nous a dégagés de cent pièges funestes ;
Sa grâce est notre guide ainsi que notre appui ;
Nous ne persévérons dans le bien que par lui.
Allons nous acquitter de ce bienfait immense.
Ici, le jour finit, et puis il recommence,
Sans que nous bénissions le saint nom qu'à demi,
Ne vivant pas pour Dieu, mais pour son ennemi.
Ma sœur, si nous cherchions de plus douces demeures ?
Je vous ai fait récit quelquefois de ces heures
Qu'en des lieux séparés de tout profane abord
Je passais à louer l'arbitre de mon sort.
Alors j'avais pitié des heureux de ce monde.
Maintenant j'ai perdu cette paix si profonde.
Mon cœur est agité malgré tous vos avis.
Je ne me repens pas de les avoir suivis :
Mais enfin jetez l'œil sur l'état où nous sommes.
Vous êtes exposée aux malices des hommes ;
Je n'ai plus de mes bois les saintes voluptés.
Ne reviendront-ils point ces biens que j'ai quittés ?
Ah ! si vous jouissiez de leur douceur exquise !
La fuite, direz-vous, ne nous est pas permise.
De notre liberté l'Arabe est possesseur.
Et quel droit a sur nous un cruel ravisseur ?
Brisons ses fers ; fuyons sans avoir de scrupule.
Le mal est bien plus grand lorsque l'on dissimule.
Quelque prétexte qu'ait un mensonge pieux,
Il est toujours mensonge, et toujours odieux.
Allons vivre sans feinte en ces forêts obscures
Où j'ai trouvé jadis des retraites si sûres.
Ne tentons plus le Ciel, ayons une humble peur ;
Je vous promets des jours tous remplis de douceur. »
Il se tut. Aussitôt la prudente bergère
Approuve les conseils que le saint lui suggère.
Il fait choix de deux boucs, les plus grands du troupeau,
Les tue, ôte les chairs, change en outre leur peau.
Notre couple s'en sert à traverser des ondes
Dont il fallait franchir les barrières profondes ;

Le courant les poussa bien loin sur l'autre bord.
Tous deux marchent en hâte où les guide leur sort.
Ils avaient achevé quatre stades à peine,
Quand, trahis par leurs pas imprimés sur l'arène,
Ils entendent de loin des chameaux et du bruit,
Tournent tête ; et, voyant que leur maître les suit,
Se pressent, mais en vain ; tout ce qu'ils purent faire
Fut de gagner un antre affreux et solitaire,
Triste séjour de l'ombre. En ces détours obscurs
Régnaient une lionne, hôtesse de ses murs.
Elle y conçut un fan, unique et tendre gage
Des brûlantes ardeurs du roi de cette plage.
Mère nouvellement, on l'eût vue allaiter
Celui qu'elle venait en ces lieux d'enfanter.
Mais comment l'eût-on vue ? A peine la lumière
Osait franchir du seuil la démarche première.
Par cent cruels repas cet antre diffamé
Se trouvait en tous temps de carnage semé.
Le saint couple frémit, et s'arrête à l'entrée :
Ils n'osent pénétrer cette horrible contrée ;
Ils cherchent quelque coin en tâtant et craintifs.
L'Arabe croit déjà tenir ses fugitifs.
Il n'avait avec lui pour escorte et pour guide
Qu'un esclave fidèle, adroit, et peu timide.
« Va me quérir, dit-il, ce couple qui s'enfuit. »
Le cimeterre au poing l'esclave entre avec bruit.
La lionne l'entend, rugit, et pleine d'ire
Accourt, se lance à lui, l'abat et le déchire.
De son séjour si long le maître est étonné ;
Et d'un courroux aveugle aussitôt entraîné,
« Est-ce crainte ou pitié, dit-il, qui te retarde ?
Quoi ! je n'ai pas encor cette troupe fuyarde !
Enfants de l'infortune, esprits nés pour les fers,
Je vous irai chercher tous trois jusqu'aux enfers. »
Dans le gouffre à ces mots l'ardeur le précipite ;
Sa colère a bientôt le sort qu'elle mérite.
A peine il est entré que les cruelles dents

Et les ongles félons s'impriment dans ses flancs.
Les saints, loin d'en avoir une secrète joie,
Du parti le plus fort craignent d'être la proie,
Font des vœux pour l'Arabe, et tous deux soupirants
Souhaitent un remords du moins à leurs tyrans :
Mais des suppôts de Bel l'âme aux feux consacrée,
Victime nécessaire, à l'enfer est livrée.
Le maître et son esclave, attendant le trépas,
Gisent ensanglantés, la mort leur tend les bras.
La cruelle moitié du monstre de Libye
Traîne en ses magasins leurs deux corps où la vie
Cherche encore un refuge et quitte en gémissant
Les hôtes que du Ciel elle obtint en naissant.
Le lionceau se baigne en leur sang avec joie ;
Il ne sait pas rugir, et s'instruit à la proie ;
Digne de ces leçons il commence à goûter
Les meurtres qu'il ne peut encore exécuter.
Après qu'il a joui du crime de sa mère,
Et qu'ils ont assouvi leur faim et leur colère,
La lionne repense à ces actes sanglants,
Emporte en d'autres lieux son fan avec les dents,
Quitte l'obscur séjour ; et se sentant coupable,
Encor que faite au meurtre et de crainte incapable,
Elle fuit, et confie aux plus après rochers
Du cruel nourrisson les jours qui lui sont chers.
Malc cherche aussi bien qu'elle un plus certain asile :
L'abord de ce séjour lui semble trop facile.
L'odeur des animaux, la piste de leurs pas,
La vengeance et le bruit de ces cruels trépas,
Tout lui fait redouter qu'une troupe infidèle
N'évente les secrets que cet antre recèle,
Ne trouve l'innocent, en cherchant les auteurs
De l'attentat commis sur ses persécuteurs.
La faim même, qui rend les saints ses tributaires,
Fait sortir nos héros de ces lieux solitaires.
Loin du peuple profane ils vont finir leurs jours :
Un bourg de peu de nom fait enfin leurs amours.

Là le couple pieux aussitôt se sépare :
De leur mensonge saint l'offense se répare.
Cet hymen se dissout ; la dame entre en un lieu
Où cent vierges ont pris pour époux le vrai Dieu.
Dans un cloître éloigné Malc s'occupe au silence ;
Et s'il n'allait parfois régler la violence
Dont la chaste recluse embrasse l'oraison,
Sa retraite pourrait s'appeler sa prison.
Il y vit dans les pleurs, nectar de pénitence :
C'est le seul dont ses vœux demandent l'abondance.
Plus ange que mortel, il se prive des biens
Qui sont de notre corps agréables soutiens :
Ce jeûne rigoureux n'accourcit point sa vie.
Des deux flambeaux du ciel la course entre-suivie
A longtemps ramené la peine et le repos,
Le repos aux humains, la peine au saint héros,
Sans qu'il semble approcher du terme de sa course.
De son zèle fervent l'inépuisable source
Fomente la chaleur qui retarde sa mort :
Près d'un siècle d'hivers n'a pu l'éteindre encor.
Jérôme en est témoin, ce grand saint dont la plume
Des faits du Dieu vivant expliqua le volume.
Il vit Malc, il apprit ces merveilles de lui ;
Et mes légers accords les chantent aujourd'hui.
Qui voudra les savoir d'une bouche plus digne
Lise chez d'Antilly cette aventure insigne.
Jérôme l'écrivait lorsque le peuple franc
Du bonheur des Romains arrêta le torrent.
Je la chante en un temps où sur tous les monarques
Louis de sa valeur donne d'illustres marques,
Cependant qu'à l'envi sa rare piété
Fait au sein de l'erreur régner la vérité.
Prince, qui par son choix remis le culte aux temples,
Qui t'acquis cet honneur par tes pieux exemples,
Et que le haut savoir, le sang, et la vertu,
Ont dès les jeunes ans de pourpre revêtu,
Je t'offre ce récit, faible fruit de mes veilles :

Mais s'il faut que nos dons égalent tes merveilles,
Quel Homère osera placer devant ses vers
Ton nom digne de vivre autant que l'Univers?

Prédictions pour les quatre saisons de l'année

Mises dans un almanach écrit à la main sur du velin garni d'or et de diamants, et présenté à Madame de Montespan par Madame de Fontange, le 1er de l'an 1680. Les vers sont de M. de La Fontaine.

L'HIVER

Tout est fait pour Louis ; et, dans leur consistoire,
Les dieux ont résolu de suivre ses désirs.
Mars a passé le Rhin jusqu'ici pour sa gloire ;
L'Amour le va bientôt passer pour ses plaisirs.

LE PRINTEMPS

Le retour des Zéphyrs nous annonçait la guerre ;
Les coeurs sont à présent pleins d'un autre souci
Et jamais de printemps n'amena sur la terre
Tant d'amoureux désirs que fera celui-ci.

L'ÉTÉ

Flore a fait son devoir ; Cérès, Bacchus, Pomone
Feront aussi le leur, si je lis dans les cieux :
Le sort le veut ainsi, Louis ainsi l'ordonne ;
Son vouloir est le sort, ses ministres les dieux.

L'AUTOMNE

Des fruits d'un doux hymen je vois l'heureux présage,

Avant que de cet an on ait atteint le bout :
Il doit naître un enfant qui surmonterait tout,
Si son aïeul n'avait achevé son ouvrage.

A Madame de Fontange

Charmant objet, digne présent des Cieux,
Et ce n'est point langage de Parnasse,
Votre beauté vient de la main des dieux
Vous l'allez voir au récit que je trace.
Puissent mes vers mériter tant de grâce
Que d'être offerts au dompteur des humains,
Accompagnés d'un mot de votre bouche,
Et présentés par vos divines mains,
De qui l'ivoire embellit ce qu'il toucher

Je me trouvai chez les dieux l'autre jour
Par quel moyen ? j'en perdis la mémoire ;
Il me suffit que de l'humain séjour
Je fus porté dans ce lieu plein de gloire.
Un dieu s'en vint ; et m'ayant abordé
" Mortel, dit-il, Jupin m'a commandé
De te montrer par grâce singulière
L'Olympe entier et tout le firmament. "
Ce dieu, c'était Mercure assurément
Il en avait tout l'air et la manière.

Après l'abord, il me montra du doigt
Force clartés qui partaient d'un endroit
" Vois-tu, dit-il, cet enclos de lumière ?
C'est le palais du monarque des dieux " ;
Et moi d'ouvrir incontinent les yeux.

Ce que je vis était d'une matière
Qui ne saurait dignement s'exprimer.
Figurez-vous tout ce qui peut charmer,
Tout ce qui peut éblouir tout ensemble,

Astres brillants et soleils radieux :
N'y comprenez toutefois vos beaux yeux,
Car leur éclat n'a rien qui lui ressemble.

Avec Mercure en ce palais entré,
Selon leur rang je vis sur maint degré
Les dieux assis, Jupiter à leur tête :
Tous paraissaient en des atours de fête.
Le Sort ouvrit un livre à cent fermoirs,
Puis fit crier dans les sacrés manoirs
Par trois hérauts, à trois fois différentes,
Le contenu des paroles suivantes :

“ De par Jupin soient les dieux avertis,
Conformément à nos divins usages,
Que l'on va faire au ciel deux mariages
Avant qu'ils soient sur la terre accomplis. ”

Au mot d'hymen je vis chacun se taire,
Et les ouïs par trois fois publier :
L'un pour Conti, l'autre pour l'héritier
Du Jupiter de ce bas hémisphère.
On applaudit ; puis, silence étant fait,
Le dieu des vers lut deux épithalames.
En voici l'un : “ Couple heureux et parfait,
Couple charmant, faites durer vos flammes
Assez longtemps pour nous rendre jaloux
Soyez amants aussi longtemps qu'époux.
Douce journée, et nuit plus douce encore !
Heures, tardez, laissez au lit l'Aurore.
Le temps s'envole ; il est cher aux amants ;
Profitez donc de ses moindres moments.
Jeune princesse, aimable autant que belle,
Jeune héros, non moins aimable qu'elle,
Le temps s'envole, il faut le ménager ;
Plus il est doux, et plus il est léger. ”
Phébus se tut, et, bien que dans leur âme

Les Immortels enviassent Conti,
Du couple heureux et si bien assorti
L'on dit au Sort qu'il prolongeât la trame,
S'il se pouvait. Puis le père des vers,
Changeant de ton pour l'autre épithalame,
Lut ce qui suit : " Chantez, peuples divers
Que tout fleurisse aux terres leurs demeures.
Ne tardez plus, avancez, lentes Heures ;
Allez porter aux humains un printemps
Tel que celui qui commença les temps.
Heures, volez ; hâtez l'heur et la joie
Du fils des dieux à qui l'Olympe envoie
Une princesse au regard enchanteur.
Mille beaux dons éclatent dans son coeur ;
En son esprit, en son corps, mille charmes ;
Amour la suit, Amour a pris des armes
Qui soutiendront l'honneur de son carquois
Prince, il faudra se rendre cette fois. "

Ces chant finis, je ne saurais vous dire
Comment enfin chacun se sépara
Mercure seul avec moi demeura ;
J'obtins de lui que de ce vaste empire
L'on m'ouvrirait les temples ; et je vis
Deux noms fameux, deux noms rivaux prétendre
Le premier rang aux célestes lambris :
L'un, c'est Louis ; l'autre, c'est Alexandre.
De ces deux rois je comparai les faits,
Non la personne ; elle est trop différente ;
Et Statira, qui se méprit aux traits
Du conquérant dont la Grèce se vante,
Au roi des Francs n'aurait jamais erré
Toujours ce prince aux regards se présente
Mieux fait qu'aucun dont il soit entouré.
Je vis encore une jeune merveille ;
Si ce n'est vous, c'en est une pareille
Mais c'est vous-même ; et Mercure me dit
Comment le Ciel un tel oeuvre entreprit.

“ Mortel, dit-il, il est bon de t'apprendre
Par quel motif ce chef-d'oeuvre fut fait.
Un jour Jupin, se trouvant satisfait
Des vœux qu'en terre on venait de lui rendre,
Nous dit à tous : “ Je veux récompenser
“ De quelque don la terrestre demeure. ”
Le don fut beau, comme tu peux penser ;
Minerve en fit un patron tout à l'heure ;
L'éclat fut pris des feux du firmament ;
Chaque déesse et chaque objet charmant
Qui brille au ciel avec plus d'avantage,
Contribua du sien à cet ouvrage
Pallas y mit son esprit si vanté,
Junon son port, et Vénus sa beauté,
Flore son teint, et les Grâces leurs grâces.
Heureux mortel, en un point tu surpasses
Tous tes pareils ; car lequel d'entre vous,
Favorisé jusqu'à ce point par nous,
A jamais vu l'Olympe et sa structure ?
Retourne-t'en ; conte ton aventure,
Chante aux humains ces miracles divers. ”
Il n'eut pas dit que, sans autre machine,
Je me revis dans le bas Univers.
Divin objet, voilà votre origine,
Agréez-en le récit dans ces vers.

A Madame de Lafayette, en lui envoyant un petit billard

Ce billard est petit ; ne l'en prisez pas moins
Je prouverai par bons témoins
Qu'autrefois Vénus en fit faire
Un tout semblable pour son fils.
Ce plaisir occupait les Amours et les Ris,
Tout le peuple enfin de Cythère.
Au joli jeu d'aimer je pourrais aisément
Comparer après tout ce divertissement,
Et donner au billard un sens allégorique
Le but est un coeur fier ; la bille, un pauvre amant ;
La passe et les billards, c'est ce que l'on pratique
Pour toucher au plus tôt l'objet de son amour ;
Les belouses, ce sont maint périlleux détour,
Force pas dangereux, où souvent de soi-même
On s'en va se précipiter,
Et souvent un rival s'en vient nous y jeter
Par adresse et par stratagème.
Toute comparaison cloche, à ce que l'on dit
Celle-ci n'est qu'un jeu d'esprit
Au-dessous de votre génie.
Que vous dirai-je donc pour vous plaire, Uranie ?
Le Faste et l'Amitié sont deux divinités
Enclines, comme on sait, aux libéralités ;
Discerner leurs présents n'est pas petite affaire
L'Amitié donne peu, le Faste beaucoup plus ;
Beaucoup plus aux yeux du vulgaire.
Vous jugez autrement de ses dons superflus ;
Mon billard est succinct, mon billet ne l'est guère.
Je n'ajouterai donc à tout ce long discours

Que ceci seulement, qui part d'un coeur sincère
Je vous aime, aimez-moi toujours.

Ballade pour Monseigneur

Or est venu dedans notre Univers
Cet héritier d'un assez bel empire,
Cet enfant cher à cent peuples divers,
Cher au héros par lequel il respire,
Cher à Louis : et cela, c'est tout dire,
C'en est assez pour obliger les dieux
A conserver des jours si précieux,
Jours où leur main tous ses trésors enserre.
Depuis qu'on voit la lumière des cieux,
Plus beau présent ne s'est fait à la terre.

Notre Apollon, dans ses divins concerts,
Chante déjà cet enfant sur sa lyre.
Je vois pour lui méditer tant de vers
Qu'impossible est aux neuf Soeurs d'y suffire.
Bien que ma Muse aux grands efforts n'aspire,
Je m'écrirai d'un ton audacieux :
Par cet enfant, de gloire ambitieux,
Aux bords lointains puisse passer la guerre !
Puisse la paix s'affermir en ces lieux !
Plus riches dons ne se font sur la terre.

Il nous promet des printemps sans hivers,
Point d'Aquilons, un éternel Zéphire ;
Bien peu de coeurs éviteront ses fers :
C'est ce qu'un sage aux astres m'a fait lire.
Amour l'appelle avec un doux sourire ;
Bellone aussi le rendra glorieux
Louis sera, d'un soin laborieux,
Son maître en l'art de lancer le tonnerre ;
Il en tiendra cet air impérieux :

Plus beau talent ne règne sur la terre.

ENVOI A MADAME LA DAUPHINE

Princesse aimable et d'esprit gracieux,
Regardez bien ce qui s'est fait de mieux
Depuis qu'Hymen des noeuds d'amour nous serre ;
Sur cet enfant ayez toujours les yeux :
Plus digne soin n'est pour vous sur la terre.

Ballade pour la naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne

1682

Or est venu l'enfant si souhaité,
Voici son sort : j'en ai fait la figure.
Premièrement, si j'ai bien supputé,
De cent printemps l'agréable peinture
Viendra pour lui rajeunir la nature.
Nombre d'Amours, pendant ses jeunes ans,
Lui serviront de premiers courtisans ;
Puis d'autres soins, troupe aux Jeux ennemie,
Lui fileront à l'envi le destin
De trois grands dieux directeurs de sa vie :
Ces trois dieux sont Mars, Amour, et Jupin.

Amour viendra le beau premier en danse.
Je vous le dis, belles, songez à vous ;
Mais que sert-il ? royale adolescence
Pour tous les coeurs est un charme trop doux
Tel accident n'est mort d'homme, entre nous.
Pleurs et soupirs pourront en cette terre
Régner alors ; puis par une autre guerre
Ils passeront aux climats du matin ;
Et ne se doit reposer la Victoire
Que, tous les Turcs faits Français à la fin,
De trois grands dieux leur vainqueur n'ait la gloire :
Ces trois dieux sont Mars, Amour, et Jupin.

Mars est entré le second dans la lice :
Ce temps doit faire admirer un héros,
Un rejeton du maître en l'exercice

Qui fait les dieux ; car ce n'est le repos.
Son petit-fils l'aura dans ses travaux
Pour précepteur à lancer le tonnerre,
A bien régner, à conduire une guerre ;
Au prix de lui, novices en cet art
Sont réputés Alexandre et César.
Telles leçons finiront la carrière
Du nouveau-né qui, dans un long destin,
De trois grands dieux fournira la matière
Ces trois dieux sont Mars, Amour, et Jupin.

ENVOI A MONSEIGNEUR ET A MADAME LA DAUPHINE

Princesse aimable, et vous, digne Dauphin,
Vos qualités ont formé cet ouvrage,
Triple chef-d'oeuvre, enfant plus que divin,
Qui de trois dieux fera voir l'assemblage :
Ces trois dieux sont Mars, Amour, et Jupin.

Sur la mort de M. Colbert

Colbert jouissait par avance
De la place de chancelier,
Et sur cela pour Le Tellier
On vit gémir toute la France.
L'un revint, l'autre s'en alla :
Ainsi ce fut scène nouvelle,
Car la France, sur ce pied-là,
Devait bien rire.... Ainsi fit-elle.

Poème du quinquina

Chant premier

Je ne voulais chanter que les héros d'Esopé ;
Pour eux seuls en mes vers j'invoquais Calliope.
Même j'allais cesser, et regardais le port :
La raison me disait que mes mains étaient lasses ;
Mais un ordre est venu plus puissant et plus fort
Que la raison : cet ordre accompagné de grâces,
Ne laissant rien de libre au cœur ni dans l'esprit,
M'a fait passer le but que je m'étais prescrit.
Vous vous reconnaissez à ces traits, Uranie :
C'est pour vous obéir, et non point par mon choix,
Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie,
Disciple de Lucrèce une seconde fois.
Favorisez cette œuvre ; empêchez qu'on ne die
Que mes vers sous le poids languiront abattus :
Protégez les enfants d'une Muse hardie ;
Inspirez-moi ; je veux qu'ici l'on étudie
D'un présent Apollon la force et les vertus.

Après que les humains, œuvre de Prométhée,
Furent participants du feu qu'au sein des dieux
Il déroba pour nous d'une audace effrontée,
Jupiter assembla les habitants des cieux.
« Cette engeance, dit-il, est donc notre rivale !
Punissons des humains l'infidèle artisan :
Tâchons par tout moyen d'altérer son présent.
Sa main du feu divin leur fut trop libérale :
Désormais nos égaux, et tout fiers de nos biens,
Ils ne fréquenteront vos temples ni les miens.
Envoyons-leur de maux une troupe fatale,

Une source de vœux, un fonds pour nos autels. »
Tout l'Olympe applaudit : aussitôt les mortels
Virent courir sur eux avecque violence
Pestes, fièvres, poisons répandus dans les airs.
Pandore ouvrit sa boîte ; et mille maux divers
S'en vinrent au secours de notre intempérance.
Un des dieux fut touché du malheur des humains ;
C'est celui qui pour nous sans cesse ouvre les mains ;
C'est Phébus Apollon ; de lui vient la lumière,
la chaleur qui descend au sein de notre mère,
Les simples, leur emploi, la musique, les vers,
Et l'or, si c'est un bien que l'or pour l'Univers.
Ce dieu, dis-je, touché de l'humaine misère,
Produisit un remède au plus grand de nos maux :
C'est l'écorce du kin, seconde Panacée.
Loin des peuples connus Apollon l'a placée :
Entre elle et nous s'étend tout l'empire des flots.
Peut-être il a voulu la vendre à nos travaux ;
Peut-être il la devait donner pour récompense
Aux hôtes d'un climat où règne l'innocence.
O toi qui produisis ce trésor sans pareil,
Cet arbre, ainsi que l'or, digne fils du Soleil,
Prince du double mont, commande aux neuf pucelles
Que leur chœur pour m'aider députe deux d'entre elles.
J'ai besoin aujourd'hui de deux talents divers :
L'un est l'art de ton fils, et l'autre, les beaux vers.

Le mal le plus commun, et quelqu'un même assure
Que seul on le peut dire un mal, à bien parler,
C'est la fièvre, autrefois espérance trop sûre
A Clothon, quand ses mains se lassaient de filer.
Nous en avons en vain l'origine cherchée ;
On prédisait son cours, on savait son progrès,
On déterminait ses effets ;
Mais la cause en était cachée.
« La fièvre, disait-on, a son siège aux humeurs.
Il se fait un foyer qui pousse ses vapeurs

Jusqu'au cœur qui les distribue
Dans le sang dont la masse en est bientôt imbue.
Ces amas enflammés, pernicious trésors,
Sur l'aile des esprits aux familles errantes,
S'en vont infecter tout le corps,
Sources de fièvres différentes.
Si l'humeur bilieuse a causé ces transports,
Le sang, véhicule fluide
Des esprits ainsi corrompus,
Par des accès de tierce à peine interrompus,
Va d'artère en artère attaquer le solide.
Toutes nos actions souffrent un changement :
Le test et le cerveau piqués violemment
Joignent à la douleur les songes, les chimères,
L'appétit de parler, effets trop ordinaires.
Que si le venin dominant
Se puise en la mélancolie,
J'ai deux jours de repos, puis le mal survenant
Jette un long ennui sur ma vie. »

Ainsi parle l'Ecole et tous ses sectateurs.
Leurs malades debout après force lenteurs
Donnaient cours à cette doctrine :
La nature, ou la médecine,
Ou l'union des deux, sur le mal agissait.
Qu'importe qui ? l'on guérissait.
On n'exterminait pas la fièvre, on la lassait.
Le bon tempérament, le séné, la saignée :
Celle-ci, disaient-ils, ôtant le sang impur,
Et non comme aujourd'hui des mortels dédaignée ;
Celui-là, purgatif innocent et très sûr
(Ils l'ont toujours cru tel) ; et le plus nécessaire,
J'entends le bon tempérament,
Rendu meilleur encor par le bon aliment,
Remettaient le malade en son train ordinaire.
On se rétablissait, mais toujours lentement.
Une cure plus prompte était une merveille.

Cependant la longueur minait nos facultés.
S'il restait des impuretés,
Les remèdes alors de nouveau répétés,
Casse, rhubarbe, enfin mainte chose pareille,
Et surtout la diète, achevaient le surplus,
Chassaient ces restes superflus,
Relâchaient, resserraient, faisaient un nouvel homme.
Un nouvel homme ! un homme usé.
Lorsqu'avec tant d'apprêts cet œuvre se consomme,
Le trésor de la vie est bientôt épuisé.

Je ne veux pour témoins de ces expériences
Que les peuples sans lois, sans arts, et sans sciences :
Les remèdes fréquents n'abrègent point leurs jours,
Rien n'en hâte le long et le paisible cours.
Telle est des Iroquois la gent presque immortelle :
La vie après cent ans chez eux est encor belle.
Ils lavent leurs enfants aux ruisseaux les plus froids ;
La mère au tronc d'un arbre, avecque son carquois,
Attache la nouvelle et tendre créature ;
Va sans art apprêter un mets non acheté.
Ils ne trafiquent point des dons de la nature ;
Nous vendons cher les biens qui nous ont peu coûté.
L'âge où nous sommes vieux est leur adolescence.
Enfin il faut mourir ; car sans ce commun sort
Peut-être ils se mettraient à l'abri de la mort
Par le secours de l'ignorance.

Pour nous, fils du savoir, ou, pour en parler mieux,
Esclaves de ce don que nous ont fait les dieux,
Nous nous sommes prescrit une étude infinie ;
L'art est long, et trop courts les termes de la vie.
Un seul point négligé fait errer aisément :
Je prendrai de plus haut tout cet enchaînement,
Matière non encor par les Muses traitée,
Route qu'aucun mortel en ses vers n'a tentée :
Le dessein en est grand, le succès malaisé ;

Si je m'y perds, au moins j'aurai beaucoup osé.

Deux portes sont au cœur ; chacune a sa valve.
Le sang, source de vie, est par l'une introduit ;
L'autre huissière permet qu'il sorte et qu'il circule,
Des veines sans cesser aux artères conduit.
Quand le cœur l'a reçu, la chaleur naturelle
En forme ces esprits qu'animaux on appelle.
Ainsi qu'en un creuset il est raréfié.
Le plus pur, le plus vif, le mieux qualifié,
En atomes extrait quitte la masse entière,
S'exhale, et sort enfin par le reste attiré.
Ce reste rentre encore, est encore épuré ;
Le chyle y joint toujours matière sur matière.
Ces atomes font tout : par les uns nous croissons ;
Les autres, des objets touchés en cent façons,
Vont porter au cerveau les traits dont ils s'emprennent,
Produisent la sensation.
Nulles prisons ne les contraignent ;
Ils sont toujours en action.
Du cerveau dans les nerfs ils entrent, les remuent ;
C'est l'état de la veille ; et réciproquement,
Sitôt que moins nombreux en force ils diminuent,
Les fils des nerfs lâchés font l'assoupissement.

Le sang s'acquitte encor chez nous d'un autre office :
En passant par le cœur il cause un battement ;
C'est ce qu'on nomme pouls, sûr et fidèle indice
Des degrés du fiévreux tourment.
Autant de coups qu'il réitère,
Autant et de pareils vont d'artère en artère
Jusqu'aux extrémités porter ce sentiment.
Notre santé n'a point de plus certaine marque
Qu'un pouls égal et modéré ;
Le contraire fait voir que l'être est altéré ;
Le faible et l'étouffé confine avec la Parque,
Et tout est alors déploré.

Que l'on ait perdu la parole,
Ce truchement pour nous dit assez notre mal,
Assez il fait trembler pour le moment fatal :
Esculape en fait sa boussole.
Si toujours le pilote a l'œil sur son aimant,
Toujours le médecin s'attache au battement,
C'est sa guide ; ce point l'assure et le console
En cette mer d'obscurités
Que son art dans nos corps trouve de tous côtés.

Ayant parlé du pouls, le frisson se présente.
Un froid avant-coureur s'en vient nous annoncer
Que le chaud de la fièvre aux membres va passer.
Le cœur le fomentait, c'est au cœur qu'il s'augmente
Et qu'enfin parvenant jusqu'à un certain excès,
Il acquiert un degré qui forme les accès.

Si j'excellais en l'art où je m'applique,
Et que l'on pût tout réduire à nos sons,
J'expliquerais par raison mécanique
Le mouvement convulsif des frissons :
Mais le talent des doctes nourrissons
Sur ce sujet veut une autre manière.
Il semble alors que la machine entière
Soit le jouet d'un démon furieux.
Muse, aide-moi ; viens sur cette matière
Philosopher en langage des dieux.

Des portions d'humeur grossière,
Quelquefois compagnes du sang,
Le suivent dans le cœur sans pouvoir, en passant,
Se subtiliser de manière
Qu'il naisse des esprits en même quantité
Que dans le cours de la santé.
Un sang plus pur s'échauffe avec plus de vitesse ;
L'autre reçoit plus tard la chaleur pour hôtesse.

Le temps l'y sait aussi beaucoup mieux imprimer :
Le bois vert, plein d'humeurs, est long à s'allumer ;
Quand il brûle, l'ardeur en est plus véhémence.
Ainsi ce sang chargé repassant par le cœur
S'embrase d'autant plus que c'est avec lenteur,
Et regagne au degré ce qu'il perd par l'attente.

Ce degré, c'est la fièvre. A l'égard des retours
A certaine heure, en certains jours,
C'est un point inscrutable, à moins qu'on ne le fonde
Sur les moments prescrits à cuire ou consumer
L'aliment ou l'humeur qui s'en est pu former.
Il n'est merveille qui confonde
Notre raison, aveugle en mille autres effets,
Comme ces temps marqués où nos maux sont sujets.
Vous qui cherchez dans tout une cause sensible,
Dites-nous comme il est possible
Qu'un corps dans le désordre amène règlement
L'accès, ou le redoublement.
Pour moi, je n'oserais entrer dans ce dédale ;
Ainsi de ces retours je laisse l'intervalle ;
Je reviens au frisson, qui du défaut d'esprits
Tient sans doute son origine.
Les muscles moins tendus, comme étant moins remplis,
Ne peuvent lors dans la machine
Tirer leurs opposés de même qu'autrefois,
Ni ceux-ci succéder à de pareils emplois.
Tout le peuple mutin, léger et téméraire,
Des vaisseaux mal fermés en tumulte sortant,
Cause chez nous dans cet instant
Un mouvement involontaire.
Le peu qui s'en produit sort du lieu non gonflé,
Comme on voit l'air sortir d'un ballon mal enflé.
La valvule en la veine, au ballon la languette,
Geôlière peu soigneuse à fermer la prison,
Laisse enfin échapper la matière inquiète :
Aussitôt les esprits agitent sans raison,

De çà, de là, partout où le hasard les pousse,
Notre corps qui frémit à leur moindre secousse.
Le malade ressemble alors à ces vaisseaux
Que des vents opposés et de contraires eaux
Ont pour but du débris que leurs fureurs méditent ;
Les ministres d'Eole et le flot les agitent ;
Maint coup, maint tourbillon les pousse à tous moments,
Frêle et triste jouet de la vague et des vents.
En tel et pire état le frisson vient réduire
Ceux qu'un chaud véhément menace de détruire ;
Il n'est muscle ni membre en l'assemblage entier
Qui ne semble être près du naufrage dernier.
De divers ennemis à l'envi nous traversent,
Malheureuse carrière où ces démons s'exercent.

Si le mal continue, et que d'aucun repos
La fièvre n'ait borné ses funestes complots,
Dans les fébricitants il n'est rien qui ne pèche :
Le palais se noircit, et la langue se sèche ;
On respire avec peine, et d'un fréquent effort :
Tout s'altère ; et bientôt la raison prend l'essor.
Le médecin confus redouble ses alarmes.
Une famille tout en larmes
Consulte ses regards : il a beau déguiser,
Aucun des assistants ne s'y laisse abuser.
Le malade lui-même a l'œil sur leur visage ;
Tout ce qui l'environne est d'un triste présage :
Sa moitié, des enfants, l'un l'appui de ses jours,
Un autre entre les bras de ses chastes amours,
Une fille pleurante, et déjà destinée
Aux prochaines douceurs d'un heureux hyménée.
Alors, alors, il faut oublier ces plaisirs.
L'âme en soi se ramène, encor que nos désirs
Renoncent à regret à des restes de vie.
« Douce lumière, hélas ! me seras-tu ravie ?
Ame, où t'envoies-tu sans espoir de retour? »
Le malade arrivé près de son dernier jour

Rappelle ces moments où personne ne songe
Aux remords trop tardifs où cet instant nous plonge.
Sur ce qu'il a commis il tâche à repasser :
En vain ; car le transport à ce faible penser
Fait bientôt succéder les folles rêveries,
Le délire, et souvent le poison des furies.
On tente l'émétique alors infructueux,
Puis l'art nous abandonne au remède des vœux.

Pandore, que ta boîte en maux était féconde !
Que tu sus tempérer les douceurs de ce monde !
A peine en sommes-nous devenus habitants,
Qu'entourés d'ennemis dès les premiers instants,
Il nous faut par des pleurs ouvrir notre carrière :
On n'a pas le loisir de goûter la lumière.
Misérables humains, combien possédez-vous
Un présent si cher et si doux ?
Retranchez-en le temps dont Morphée est le maître ;
Retranchez ces jours superflus
Où notre âme ignorant son être
Ne se sent pas encore, ou bien ne se sent plus ;
Otez le temps des soins, celui des maladies,
Intermède fatal qui partage nos vies.
La fièvre quelquefois fait que dans nos maisons
Nous passons sans soleil trois retours de saisons.
Ce mal a le pouvoir d'étendre
Autant et plus encor son long et triste cours ;
Un de ces trois cercles de jours
Se passe à le souffrir, deux autres à l'attendre.

Mais c'est trop s'arrêter à des sujets de pleurs :
Allons quelques moments dormir sur le Parnasse ;
Nous en célébrerons avecque plus de grâce
Le présent qu'Apollon oppose à ces malheurs.

Second chant

Enfin, grâce au démon qui conduit mes ouvrages,
Je vais offrir aux yeux de moins tristes images ;
Par lui j'ai peint le mal, et j'ai lieu d'espérer
Qu'en parlant du remède il viendra m'inspirer.
On ne craint plus cette hydre aux têtes renaissantes,
La fièvre exerce en vain ses fureurs impuissantes :
D'autres temps sont venus ; Louis règne ; et les dieux
Réservaient à son siècle un bien si précieux ;
A son siècle ils gardaient l'heureuse découverte
D'un bois qui tous les jours cause au Styx quelque perte.
Nous n'avons pas toujours triomphé de nos maux :
Le Ciel nous a souvent envoyé des travaux.
D'autres temps sont venus ; Louis règne ; et la Parque
Sera lente à trancher nos jours sous ce monarque.
Son mérite a gagné les arbitres du sort :
Les destins avec lui semblent être d'accord.
Durez, bienheureux temps ; et que sous ses auspices
Nous portions chez les morts plus tard nos sacrifices.
J'en conjure le dieu qui m'inspire ces vers ;
Je t'en conjure aussi, Père de l'Univers,
Et vous, divinités aux hommes bienfaisantes,
Qui tempérez les airs, qui réglez sur les plantes,
Concourez pour lui plaire, empêchez les humains
D'avancer leur tribut au roi des peuples vains.
J'enseigne là-dessus une nouvelle route :
C'est le bien des mortels ; que tout mortel m'écoute.

J'ai fait voir ce que croit l'Ecole et ses suppôts.
On a laissé longtemps leur erreur en repos ;
La quina l'a détruite, on suit des lois nouvelles.
Arrière les humeurs ; qu'elles pèchent ou non,
La fièvre est un levain qui subsiste sans elles :

Ce mal si craint n'a pour raison
Qu'un sang qui se dilate, et bout dans sa prison.

On s'est formé jadis une semblable idée
Des eaux dont tous les ans Memphis est inondée.
Plus d'un naturaliste a cru
Que les esprits nitreux d'un ferment prétendu
Faisait croître le Nil, quand toute eau se renferme
Et n'ose outrepasser le terme
Que d'invisibles mains sur ses bords ont écrit :
Celle-ci seule échappe, et dédaigne son lit ;
Les Nymphes de ce fleuve errent les campagnes
Sous les signes brûlants, et pendant plusieurs jours.
D'où vient, dit un auteur, qu'il enfle alors son cours ?
Le climat est sans pluie ; on n'entend aux montagnes
Bruire en ces lieux aucuns torrents ;
En ces lieux nuls ruisseaux courants
N'augmentent le tribut dont s'arrosent les plaines.
Si l'on croit cet auteur, certain bouillonnement
Par le nitre causé fait ce débordement.
C'est ainsi que le sang fermente dans nos veines,
Qu'il y bout, qu'il s'y meurt, dilaté par le cœur.
Les esprits alors en fureur
Tâchent par tous moyens d'ébranler la machine.
On frissonne, on a chaud. J'ai déduit ces effets
Selon leur ordre et leur progrès.
Dès qu'un certain acide en notre corps domine,
Tout fermente, tout bout, les esprits, les liqueurs ;
Et la fièvre de là tire son origine
Sans autre vice des humeurs.
Que faisaient nos aïeux pour rendre plus tranquille
Ce sang ainsi bouillant ? Ils saignaient, mais en vain.
L'eau qui reste en l'éolipyle
Ne se refroidit pas quand il devient moins plein ;
L'airain soufflant fait voir que la liqueur enclose
Augmente de chaleur, déchue en quantité :
Le souffle alors redouble, et cet air irrité

Ne trouve du repos qu'en consumant sa cause.
Du sentiment fiévreux on tranche ainsi le cours :
Il cesse avec le sang, le sang avec nos jours.

Tout mal a son remède au sein de la nature.
Nous n'avons qu'à chercher : de là nous sont venus
L'antimoine avec le mercure,
Trésors autrefois inconnus.
Le quin règne aujourd'hui : nos habiles s'en servent.
Quelques-uns encore conservent,
Comme un point de religion,
L'intérêt de l'Ecole et leur opinion.
Ceux-là même y viendront ; et désormais ma veine
Ne plaindra plus des maux dont l'art fait son domaine.
Peu de gens, je l'avoue, on part à ce discours :
Ce peu c'est encor trop. Je reviens à l'usage
D'une écorce fameuse, et qui va tous les jours
Rappeler des mortels jusqu'au sombre rivage.
Un arbre en est couvert, plein d'esprits odorants,
Gros de tige, étendu, protecteur de l'ombrage.
Apollon a doué de cent dons différents
Son bois, son fruit, et son feuillage.
Le premier sert à maint ouvrage ;
Il est ondé d'aurore ; on en pourrait orner
Les maisons où le luxe a droit de dominer.
Le fruit a pour pépins une graine onctueuse,
D'ample volume, et précieuse :
Elle a l'effet du baume, et fournit aux humains,
Sans le secours du temps, sans l'adresse des mains,
Un remède à mainte blessure.
Sa feuille est semblable en figure
Aux trésors toujours verts que mettent sur leur front
Les héros de la Thrace, et ceux du double mont.

Cet arbre ainsi formé se couvre d'une écorce
Qu'au cinnamome on peut comparer en couleur.
Quant à ses qualités, principes de sa force,

C'est l'âpre, c'est l'amer, c'est aussi la chaleur.
Celle-ci cuit les sucs de qualité louable,
Dissipe ce qui nuit ou n'est point favorable ;
Mais la principale vertu
Par qui soit ce ferment dans nos corps combattu,
C'est cet amer, cet âpre, ennemis de l'acide,
Double frein qui, domptant sa fureur homicide,
Apaise les esprits de colère agités.
Non qu'enfin toutes âpretés
Caused le même effet, ni toutes amertumes :
La nature, toujours diverse en ses coutumes,
Ne fait point dans l'absinthe un miracle pareil ;
Il n'est dû qu'à ce bois, digne fils du Soleil.

De lui dépend tout l'effet du remède ;
Seul il commande aux ferments ennemis,
Bien que souvent on lui donne pour aide
La centaurée, en qui le Ciel a mis
Quelque âpreté, quelque force astringente,
Non d'un tel prix, ni de l'autre approchante,
Mais quelquefois fébrifuge certain.
C'est une fleur digne aussi qu'on la chante,
J'ai dit sa force, et voici son destin :
Fille jadis, maintenant elle est plante.
Aide-moi, Muse, à rappeler
Ces fastes qu'aux humains tu daignas révéler.
On dit, et je le crois, qu'une Nymphé savante
L'eut du sage Chiron et qu'ils lui firent part
Des plus beaux secrets de leur art.
Si quelque fièvre ardente attaquait ses compagnes,
Si, courants parmi les campagnes,
Un levain trop bouillant en voulait à leurs jours,
La belle à ses secrets avait alors recours.
Il ne s'en trouva point qui pût guérir son âme
Du ferment obstiné de l'amoureuse flamme.
Elle aimait un berger qui causa son trépas ;
Il la vit expirer, et ne la plaignit pas.

Les dieux pour le punir en marbre le changèrent,
L'ingrat devint statue ; elle, fleur, et son sort
Fut d'être bienfaisante encore après sa mort ;
Son talent et son nom toujours lui demeurèrent.
Heureuse si quelque herbe eût su calmer ses feux !
Car de forcer un cœur il est bien moins possible :
Hélas ! aucun secret ne peut rendre sensible,
Nul simple n'adoucit un objet rigoureux ;
Il n'est ni bois, ni fleur, ni racine,
Qui dans les tourments amoureux
Puisse servir de médecine.

La base du remède étant ce divin bois,
Outre la centaurée on y joint le genièvre ;
Faible secours, et secours toutefois.
De prescrire à chacun le mélange et le poids,
Un plus savant l'a fait : examinez la fièvre,
Regardez le tempérament ;
Doublez, s'il est besoin, l'usage de l'écorce ;
Selon que le malade a plus ou moins de force,
Il demande un quina plus ou moins véhément.
Laissez un peu de temps agir la maladie :
Cela fait, tranchez court ; quelquefois un moment
Est maître de toute une vie.
Ce détail est écrit ; il en court un traité.
Je louerais l'auteur et l'ouvrage :
L'amitié le défend, et retient mon suffrage ;
C'est assez à l'auteur de l'avoir mérité.
Je lui dois seulement rendre cette justice,
Qu'en nous découvrant l'art il laisse l'artifice,
Le mystère, et tous ces chemins
Que suivent aujourd'hui la plupart des humains.

Nulle liqueur au quina n'est contraire :
L'onde insipide et la cervoise amère,
Tout s'en imbibe ; il nous permet d'user
D'une boisson en ptisane apprêtée.

Diverses gens l'ayant su déguiser,
Leur intérêt en a fait un Protée.
Même on pourrait ne pas infuser,
L'extrait suffit : préférez l'autre voie,
C'est la plus sûre ; et Bacchus vous envoie
De pleins vaisseaux d'un jus délicieux,
Autre antidote, autre bienfait des cieux.
Le moût surtout, lorsque le bon Silène,
Bouillant encor le puise à tasse pleine,
Sait au remède ajouter quelque prix ;
Soit qu'étant plein de chaleur et d'esprits
Il le sublime, et donne à sa nature
D'autres degrés qu'une simple teinture ;
Soit que le vin par ce chaud véhément
S'emprenne alors beaucoup plus aisément,
Ou que bouillant il rejette avec force
Tout l'inutile et l'impur de l'écorce :
Ce jus enfin pour plus d'une raison
Partagera les honneurs d'Apollon ;
Nés l'un pour l'autre ils joindront leur puissance.
Entre Bacchus et le sacré vallon
Toujours on vit une étroite alliance.
Mais comme il faut au quina quelque choix,
Le vin en veut aussi bien que ce bois :
Le plus léger convient mieux au remède ;
Il porte au sang un baume précieux ;
C'est le nectar que verse Ganymède
Dans les festins du monarque des dieux.

Ne nous engageons point dans un détail immense :
Les longs travaux pour moi ne sont plus de saison ;
Il me suffit ici de joindre à la raison
Les succès de l'expérience.
Je ne m'arrête point à chercher dans ces vers
Qui des deux amena les arts dans l'Univers ;
Nos besoins proprement en font leur apanage :
Les arts sont les enfants de la nécessité ;

Elle aiguise le soin, qui, par elle excité,
Met aussitôt tout en usage.
Et qui sait si dans maint ouvrage
L'instinct des animaux, précepteur des humains,
N'a point d'abord guidé notre esprit et nos mains ?
Rendons grâce au hasard. Cent machines sur l'onde
Promenaient l'avarice en tous les coins du monde :
L'or entouré d'écueils avait des poursuivants ;
Nos mains l'allaient chercher au sein de sa patrie :
Le quina vint s'offrir à nous en même temps,
Plus digne mille fois de notre idolâtrie.
Cependant près d'un siècle on l'a vu sans honneurs.
Depuis quelques étés qu'on brigue ses faveurs,
Quel bruit n'a-t-il point fait ! de quoi fument nos temples
Que de l'encens promis au succès de ses dons ?
Sans me charger ici d'une foule d'exemples,
Je me veux seulement attacher aux grands noms.
Combien a-t-il sauvé de précieuses têtes !
Nous lui devons Condé, prince dont les travaux,
L'esprit, le profond sens, la valeur, les conquêtes,
Serviraient de matière à former cent héros :
Le quin fera longtemps durer ses destinées.
Son fils, digne héritier d'un nom si glorieux,
Eût aussi sans ce bois languir maintes journées.
J'ai pour garants deux demi-dieux :
Arbitres de nos jours, prolongez les années
De ce couple vaillant et né pour les hasards,
De ces chers nourrissons de Minerve et de Mars.
Puisse mon ouvrage leur plaire !
Je toucherai du front les bords du firmament.
Et toi que le quina guérit si promptement,
Colbert, je ne dois point te taire.
Je laisse tes travaux, ta prudence, et le choix
D'un prince que le Ciel prendra pour exemplaire
Quand il voudra former de grands et sages rois.
D'autres que moi diront ton zèle et ta conduite,
Monument éternel aux ministres suivants :

Ce sujet est trop vaste, et ma Muse est réduite
A dire les faveurs que tu fais aux savants.
Un jour j'entreprendrai cette digne matière ;
Car pour fournir encore une telle carrière,
Il faut reprendre haleine : aussi bien aujourd'hui
Dans nos chants les plus courts on trouve un long ennui.
J'ajouterai sans plus que le quina dispense
De ce régime exact dont on suivait la loi :
Sa chaleur contre nous agit faute d'emploi ;
Non qu'il faille trop loin porter cette indulgence.
Si le quina servait à nourrir nos défauts,
Je tiendrais un tel bien pour le plus grand des maux.
Les Muses m'ont appris que l'enfance du monde,
Simple, sans passions, en désirs inféconde,
Vivant de peu, sans luxe, évitait les douleurs :
Nous n'avions pas en nous la source des malheurs
Qui nous font aujourd'hui la guerre.
Le Ciel n'exigeait lors nuls tributs de la terre :
L'homme ignorait les dieux, qu'il n'apprend qu'au besoin.
De nous les enseigner Pandore prit le soin.
Sa boîte se trouva de poisons trop remplie.
Pour dispenser les biens et les maux de la vie,
En deux tonneaux à part l'un et l'autre fut mis.
Ceux de nous que Jupin regarde comme amis
Puisent à leur naissance en ces tonnes fatales
Un mélange des deux par portions égales ;
Le reste des humains abonde dans les maux.
Au seuil de son palais Jupin mit ces tonneaux.
Ce ne fut ici-bas que plainte et que murmure ;
On accusa des maux l'excessive mesure.
Fatigué de nos cris le monarque des dieux
Vint lui-même éclaircir la chose en ces bas lieux.
La Renommée en fit aussitôt le message.
Pour lui représenter nos maux et nos langueurs,
On députa deux harangueurs,
De tout le genre humain le couple le moins sage ;
Avec un discours ampoulé

Exagérant nos maladies,
Jupiter en fut ébranlé :
Ils firent un portrait si hideux de nos vies,
Qu'il inclina d'abord à réformer le tout.
Momus alors présent reprit de bout en bout
De nos deux envoyés les harangues frivoles :
« N'écoutez point, dit-il, ces diseurs de paroles ;
Qu'ils imputent leurs maux à leur dérèglement,
Et non point aux auteurs de leur tempérament.
Cette race pourrait avec quelque sagesse
Se faire de nos biens à soi-même largesse. »
Jupiter crut Momus ; il fronça les sourcils :
Tout l'Olympe en trembla sur ses pôles assis.
Il dit aux orateurs : « Va, malheureuse engeance,
C'est toi seule qui rends ce partage inégal ;
En abusant du bien, tu fais qu'il devient mal,
Et ce mal est accru par ton impatience. »
Jupiter eut raison, nous nous plaignons à tort :
La faute vient de nous aussi bien que du sort.
Les dieux nous ont jadis deux vertus députées,
La constance aux douleurs, et la sobriété :
C'était rectifier cette inégalité.
Comment les avons-nous traitées !
Loin de loger en nos maisons
Ces deux filles du Ciel, ces sages conseillères,
Nous fuyons leur commerce, elles n'habitent guères
Qu'en des lieux que nous méprisons.
L'homme se porte en tout avecque violence
A l'exemple des animaux,
Aveugle jusqu'au point de mettre entre les maux
Les conseils de la tempérance.

Corrigez-vous, humains ; que le fruit de mes vers
Soit l'usage réglé des dons de la nature.
Que si l'excès vous jette en ces ferments divers,
Ne vous figurez pas que quelque humeur impure
Se doive avec le sang épuiser dans nos corps ;

Le quina s'offre à vous, usez de ses trésors.
Eternisez mon nom, qu'un jour on puisse dire :
« Le chantre de ce bois sut choisir ses sujets ;
Phébus, ami des grands projets,
Lui prêta son savoir aussi bien que sa lyre. »
J'accepte cet augure à mes vers glorieux ;
Tout concourt à flatter là-dessus mon génie :
Je les ai mis au jour sous Louis, et les dieux
N'oseraient s'opposer au vouloir d'Uranie.

L'affaire Furetière

Te mettre à Saint Lazare est acte de justice ;
J'en veux faire un placet à notre protecteur.
Apollon ne lit point le tien qu'il ne vomisse,
Il le dit, et ce dieu n'est point un imposteur.

Il semble, à tes discours, que chacun t'applaudisse ;
Et, toujours du bon sens cruel persécuteur,
Tu veux parler de mots, et confonds l'artifice
Avec l'art : cette faute est un crime en un auteur.

Ne t'imagines pas qu'on la laisse impunie :
Mais l'insolence suit en toi la calomnie :
N'en est-ce pas un trait que de blâmer le Roi ?

Tu contrôles ses dons, homme plein d'imprudence ;
Ma foi, l'Académie est plus sage que toi :
Apprends d'elle à parler, ou garde le silence.

Au Roi Ballade.

(1683, à Louis XIV)

Roi vraiment roi (cela dit toutes choses),
Forcez encor quelques remparts flamands,
Et puis la Paix, jointe au retour des roses,
Repeuplera l'Univers d'agréments.
Vous domptez tout, même les éléments,
Tant vous savez à propos entreprendre.
Mars, chaque hiver, s'en revenait attendre
A son foyer les Zéphyrs paresseux.
D'autres leçons vous lui faites apprendre
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Entre vos mains tout devient imprenable ;
Attaquez-vous, tout cède en peu de temps.
Il faut dix ans au héros de la Fable ;
A vous, dix jours, quelquefois des instants.
Le bruit que font vos exploits éclatants
Perce les cieux ; l'Olympe les admire :
Ses habitants protègent votre empire ;
Le ciel n'y met de bornes que vos vœux.
Qu'y manque-t-il ? car vous n'avez qu'à dire
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Tel que l'on voit Jupiter, dans Homère,
Emporter seul tout le reste des dieux,
Tel, balançant l'Europe tout entière,
Vous luttez seul contre cent envieux.
Je les compare à ces ambitieux
Qui, monts sur monts, déclarèrent la guerre
Aux Immortels. Jupin, croulant la terre,

Les abîma sous des rochers affreux.
Ainsi que lui prenez votre tonnerre
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Vous n'êtes pas seulement estimable
Par ce grand art qui fait les conquérants
Terrible aux uns, aux autres tout aimable,
Des Scipions vous remplissez les rangs
Auguste et Jule, en vertus différents,
Vous feront place entre eux deux dans l'histoire.
Vos premiers pas courant à la victoire
Ont tout soumis ; et ce coeur généreux
Dans les derniers affecte une autre gloire
L'événement n'en peut être qu'heureux.

ENVOI

Ce doux penser, depuis un mois ou deux,
Console un peu mes Muses inquiètes.
Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
Certains récits, qui ne sont que sornettes.
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus ? Soyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux,
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes
L'événement ne peut m'être qu'heureux.

A Monseigneur le Procureur Général du parlement

Harlay, favori de Thémis,
Agréez ce recueil, oeuvre de deux amis ;
L'un a pour protecteur le démon du Parnasse,
L'autre de la tribune étale tous les traits :
Donnez-leur chez vous quelque place,
Qui les distingue pour jamais.
Ils vous présentent leur ouvrage ;
Je me suis chargé de l'hommage ;
Iris m'en a l'ordre prescrit.
Voici ses propres mots, si j'ai bonne mémoire :
" Acante, le public à vos vers applaudit ;
C'est quelque chose ; mais la gloire
Ne compte pas toujours les voix
Elle les pèse quelquefois.
Ayez celle d'Harlay, lui seul est un théâtre ;
Veuille Phébus et Jupiter
Qu'il trouve en vous un peu de l'air
Des Anciens qu'il idolâtre.
Vous pourrez en passant louer, m'a-t-elle dit,
La finesse de son esprit
Et la sagesse de son âme ;
Mais en passant, je vous le dis. "

Cette Iris, Harlay, c'est la dame
A qui j'ai deux temples bâtis,
L'un dans mon coeur, l'autre en mon livre.
Puisse le dernier assez vivre
Pour mériter que l'Univers
Dise un jour, en voyant mes vers
" Cet oeuvre est de belle structure.

Qu'en pensait Harlay ? car on sait
Que l'art aidé de la nature
Avait rendu son goût parfait. "
J'aurais ici lieu de m'étendre ;
Mais que servirait-il ? vous vous armez le coeur
Contre tous les appas d'un propos enchanteur
L'éloge qui pourrait par ses traits vous surprendre
Serait d'un habile orateur.
Cicéron, Platon, Démosthène,
Ornements de Rome et d'Athènes
N'en viendraient pas à bout. Platon, par ses douceurs,
Vous pourrait amuser un moment, je l'avoue ;
C'est le plus grand des amuseurs.
Que Cicéron blâme ou qu'il loue,
C'est le plus disert des parleurs.
L'ennemi de Philippe est semblable au tonnerre
Il frappe, il surprend, il atterre ;
Cet homme et la raison, à mon sens, ne sont qu'un.
Vous avez avec lui ce point-là de commun.
Le privilège est beau, d'autant plus qu'il est rare
Pendant qu'un peuple entier de la raison s'égare,
Cette fille du Ciel ne bouge de chez vous ;
Elle y plaça son temple avec sa soeur Astrée ;
La crainte et le respect ont forgé les verrous
De cette demeure sacrée.
Non qu'on n'y puisse entrer ainsi que chez les dieux
Au moindre des mortels la porte en est ouverte ;
Nos vœux y sont ouïs, notre plainte soufferte ;
L'équité sort toujours contente de ces lieux.
Que si la passion où l'intérêt nous plonge
Fait que quelque client y mène le mensonge,
Le mensonge n'y peut imposer à vos yeux,
De quelque adresse qu'il se pique.
Souffrez ces vérités ; et dans vos soins divers
Quittez un peu la république
Pour notre prose et pour nos vers.

Ce n'est pas assez, Monseigneur, de vous dédier en vers les derniers fruits de nos veilles. Comme il y a un volume sans poésies (et c'est le plus digne de vous être offert), j'ai cru que je vous devais confirmer ses hommages en une langue qui lui convînt. Je vous offre donc encore une fois les traductions de mon ami, et au nom de leur auteur et au mien : car je dispose de ce qui est à lui, comme s'il était à moi-même. Il ne s'agit pas ici seulement des suffrages que vous nous pouvez procurer à l'un et à l'autre, mais de ceux qu'on ne peut refuser sans injustice à des chefs-d'oeuvre de l'antiquité. De la façon que le traducteur les a rendus, il vous sera facile d'y remarquer trois différents caractères, tous trois si beaux qu'en tout l'empire de l'éloquence, lequel est d'une si grande étendue, il n'y en a point qu'on leur puisse comparer. Ils méritent également que l'on les admire ; et c'est ce qui me semble de merveilleux, quoiqu'on sache que l'éloquence a trouvé le secret de plaire sous mille formes. Le mot de plaire ne dit pas assez : Platon, Démosthène et Cicéron, vont bien au delà ; ils enlèveront toujours les esprits, bien que ces grands hommes n'aient pas chez nous les avantages qu'ils avaient en ces heureux siècles où ils ont vécu, et quoique peut-être le goût du nôtre soit différent. De déterminer précisément qui des trois le doit emporter, je ne le crois pas possible ; y a-t-il quelqu'un d'assez hardi pour juger entre eux de la préférence ? Vous protégerez, je n'en doute point, le travail de mon ami, en faveur de ces trois grands noms, et à cause de son mérite particulier. Je vous demande la même grâce pour mes ouvrages. Vous ne nous refuserez pas quelques moments d'application, après que vous aurez rempli vos devoirs pour les intérêts de Sa Majesté et de la Justice. Jamais la dignité que vous exercez n'a été le commun lien de ces deux puissances avec plus d'utilité pour le public, ni plus de sujet de satisfaction pour le prince. Cette matière est si ample, et vous fuyez les éloges avec tant de soin, que je ne m'engagerai point dans le vôtre, et me contenterai de vous assurer que je suis, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur,
De La Fontaine

A Monsieur de Bonrepaux

Ecrit à M de Bonrepaux, à la suite de l'opération de la fistule de Louis XIV

A Londres, le...

Le roi est parfaitement guéri : vous ne sauriez vous imaginer combien ses sujets en ont témoigné de joie.

Ils offriraient leurs jours pour prolonger les siens ;

Ils font de sa santé le plus cher de leurs biens :

Les preuves qu'à l'envi chaque jour ils en donnent,

Les vœux et les concerts dont leurs temples résonnent,

Forcent le Ciel de l'accorder.

On peut juger à cette marque,

Par la crainte qu'ils ont de perdre un tel monarque,

Du bonheur de le posséder.

De quelle sorte de mérite

N'est-il pas aussi revêtu ?

Sa principale favorite

Plus que jamais est la vertu.

Autrefois il a combattu

Pour la grandeur et pour la gloire ;

Maintenant d'une autre victoire

Son cœur devient ambitieux :

Les vaines passions chez lui sont étouffées ;

L'histoire a peu de rois, la fable point de dieux,

Qui se vantent de ces trophées.

Il pourrait se donner tout entier au repos :

Quelqu'un trouverait-il étrange

Que, digne en cent façons du titre de héros,

Il en voulût goûter à loisir la louange ?

Les deux mondes sont pleins de ses actes guerriers ;
Cependant il poursuit encor d'autres lauriers :
Il veut vaincre l'Erreur ; cet ouvrage s'avance,
Il est fait ; et le fruit de ces succès divers
Est que la Vérité règne en toute la France,
Et la France en tout l'Univers.

Non content que sous lui la Valeur se signale,
Il met la Piété sur le trône à son tour ;
Ses soins la font régner, ainsi que sa rivale,
Au milieu même de la Cour.
C'est pour lui plaire aussi qu'Astrée est de retour ;
Ces trois divinités font fleurir son empire,
Il a su les unir pour le bien des humains.
C'est proprement de lui qu'on a sujet de dire
Que le Sage a tout dans ses mains.
Vient-il pas d'attirer, par de divers chemins,
La dureté de coeur, et l'Erreur envieillie,
Monstres dont les projets se sont évanouis ?
On voit l'oeuvre d'un siècle en un mois accomplie
Par la sagesse de Louis.
Mais je crains de passer le but de mon ouvrage
Il faut plus de loisir pour louer ce héros ;
Une Muse modeste et sage
Ne touche qu'en tremblant à des sujets si hauts.
Je me tais donc, et rentre au fond de mes retraites ;
J'y trouve des douceurs secrètes.
La fortune, il est vrai, m'oubliera dans ces lieux ;
Ce n'est point pour mes vers que ses faveurs sont faites
Il ne m'appartient pas d'importuner les dieux.

A MONSIEUR DE BONREPAUX

A LONDRES

Du 31 août 1687.

Je ne croyais pas, Monsieur, que les négociations et les traités vous laissassent penser à moi. J'en suis aussi fier que si l'on m'avait érigé une statue sur le sommet du mont Parnasse. Pour me revancher de cet honneur, je vous place en ma mémoire auprès de deux dames qui me feront oublier les traités et les négociations, et peut-être les rois aussi. Je voudrais que vous vissiez

présentement Mme d'Hervart : on ne parle non plus chez elle ni de vapeurs, ni de toux, que si ces ennemies du genre humain s'en étaient allées dans un autre monde. Cependant leur règne est encore de celui-ci : il n'y a que Mme d'Hervart qui les ait congédiées pour toujours. Au lieu d'hôtesse si malplaisante, elle a retenu la gaieté et les grâces, et mille autres jolies choses que vous pouvez bien vous imaginer. Je me contente de voir ces deux dames. Elles adoucissent l'absence de celles de la rue Saint-Honoré qui véritablement nous négligent un peu : je n'ai osé dire qu'elles nous négligent un peu trop. M. de Barrillon se peut souvenir que ce sont de telles enchanteresses qu'elles faisaient passer du vin médiocre et une omelette au lard pour du nectar et de l'ambrosie. Nous pensions nous être repus d'ambrosie, et nous soutenions que Jupiter avait mangé l'omelette au lard. Ce temps-là n'est plus. Les Grâces de la rue Saint-Honoré nous négligent. Ce sont des ingrates à qui nous présentions plus d'encens qu'elles ne voulaient. Par ma foi, Monsieur, je crains que l'encens ne se moisisse au temple. La divinité qu'on y venait adorer en écarte tantôt un mortel, et tantôt un autre, et se moque du demeurant sans considérer ni le comte, ni le marquis, aussi peu le duc :

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebō.

Voilà la devise. Il nous est revenu de Montpellier une des premières de la troupe, mais je ne vois pas que nous en soyons plus forts. Toute persuasive qu'elle est, et par son langage et par ses manières, elle ne relèvera pas le parti. Vous êtes un de ceux qui ont le plus de sujet de la louer. Nous savons, Monsieur, qu'elle vous écrivit il y a huit jours. Aussi je n'ai rien à vous mander de sa santé, sinon qu'elle continue d'être bonne, à un rhume près, que même cette dame n'est point fâchée d'avoir : car je tâche de lui persuader qu'on ne subsiste que par les rhumes, et je crois que j'en viendrai à la fin à bout. Autrefois je vous aurais écrit une lettre qui n'aurait été pleine que de ses louanges : non qu'elle se souciât d'être louée ; elle le souffrait seulement, et ce n'était pas une chose pour laquelle elle eût un si grand mépris. Cela est changé.

J'ai vu le temps qu'Iris (et c'était l'âge d'or
Pour nous autres, gens du bas monde),
J'ai vu, dis-je, le temps qu'Iris goûtait encor,
Non cet encens commun dont le Parnasse abonde
Il fut toujours, au sentiment d'Iris,
D'une odeur importune ou plate ;
Mais la louange délicate
Avait auprès d'elle son prix.
Elle traite aujourd'hui cet art de bagatelle ;
Il l'endort ; et, s'il faut parler de bonne foi,

L'éloge et les vers sont pour elle
Ce que maints sermons sont pour moi.
J'eusse pu m'exprimer de quelque autre manière ;
Mais, puisque me voilà tombé sur la matière,
Quand le discours est froid, dormez-vous pas aussi ?
Tout homme sage en use ainsi
Quarante beaux esprits certifieront ceci.
Nous sommes tout autant, qui dormons comme d'autres
Aux ouvrages d'autrui, quelquefois même aux nôtres,
Que cela soit dit entre nous.
Passons sur cet endroit : si j'étendais la chose,
Je vous endormirais ; et ma lettre pour vous
Deviendrait, en vers comme en prose,
Ce que maints sermons sont pour tous.

J'en demeurerai donc là pour ce qui regarde la dame qui vous écrivit il y a huit jours. Je reviens à Mme d'Hervart, dont je voudrais bien aussi vous écrire quelque chose en vers. Pour cela il lui faut donner un nom de Parnasse. Comme j'y suis le parrain de plusieurs belles, je veux et entends qu'à l'avenir Mme d'Hervart s'appelle Sylvie dans tous les domaines que je possède sur le double mont ; et pour commencer,
C'est un plaisir de voir Sylvie ;
Mais n'espérez pas que mes vers
Peignent tant de charmes divers
J'en aurais pour toute ma vie.

S'il prenait à quelqu'un envie
D'aimer ce chef-d'oeuvre des Cieux,
Ce quelqu'un, fût-il roi des dieux,
En aurait pour toute sa vie.

Votre âme en est encor ravie,
J'en suis sûr, et dis quelquefois
« Jamais cette beauté divine
N'affranchit un coeur de ses lois.
Notre Intendant de la marine
A beau courir chez les Anglois ;
Puisqu'une fois il l'a servie,
Qu'il aille et vienne à ses emplois,

Il en a pour toute sa vie. »
Que cette ardeur, où nous convie
Un objet si rare et si doux,
Ne soit de nulle autre suivie,
C'est un sort commun pour nous tous ;
Mais je m'étonne de l'époux
Il en a pour toute sa vie.

J'ai tort de dire que je m'en étonne ; il faudrait au contraire s'étonner que cela ne fût pas ainsi. Comment cesserait-il d'aimer une femme souverainement jolie, complaisante, d'humeur égale, d'un esprit doux, et qui l'aime de tout son coeur ? Vous voyez bien que toutes ces choses, se rencontrant dans un seul sujet, doivent prévaloir à la qualité d'épouse. J'ai tant de plaisir à en parler que je reprendrai une autre fois la matière. Que Mme d'Hervart ne prétende pas en être quitte. Je devrais finir par l'article de ces deux dames. Il faut pourtant que je vous mande, Monsieur, en quel état est la chambre des philosophes. Ils sont cuits, et embellissent tous les jours. J'y ai joint un autre ornement qui ne vous déplaira pas, si vous leur faites l'honneur de les venir voir, avec ceux de vos amis qui doivent être de la partie.

Mes philosophes cuits j'ai voulu que Socrate,
Et Saint-Dié, mon fidèle Achate,
Et de la gent porte-écarlate
D'Hervart tout l'ornement, avec le beau berger
Verger,
Pussent avoir quelque musique
Dans le séjour philosophique.
Vous vous moquez de mon dessein
J'ai cependant un clavecin.
Un clavecin chez moi ! ce meuble vous étonne ;
Que direz-vous si je vous donne
Une Chloris de qui la voix
Y joindra ses sons quelquefois ?
La Chloris est jolie, et jeune, et sa personne
Pourrait bien ramener l'amour
Au philosophique séjour.
Je l'en avais banni ; si Chloris le ramène,
Elle aura chansons pour chansons :
Mes vers exprimeront la douceur de ses sons.

Qu'elle ait à mon égard le coeur d'une inhumaine,
Je ne m'en plaindrai point, n'étant bon désormais
Qu'à chanter les Chloris et les laisser en paix.
Vous autres chevaliers, tenterez l'aventure ;
Mais de la mettre à fin, fût-ce le beau berger
Qu'Oenone eut autrefois le pouvoir d'engager,
Ce n'est pas chose qui soit sûre.

J'allais fermer cette lettre, quand j'ai reçu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; et ce que je dis au commencement n'est qu'une réponse à quelque chose qui me concerne dans la vôtre à Mme de la Sablière. Si j'eusse vu le témoignage si ample d'un souvenir à quoi je ne m'attendais pas, j'aurais poussé bien plus loin la figure et l'étonnement ; ou peut-être que je me serais tenu à une protestation toute simple qu'il ne me pouvait rien arriver de plus agréable que ce que vous m'avez écrit de Windsor. Il y a plusieurs choses considérables, entre autres vos deux Anacréons, M. de Saint-Évremond, et M. Waller, en qui l'imagination et l'amour ne finissent point. Quoi ! être amoureux et bon poète à quatre-vingt-deux ans ? Je n'espère pas du Ciel tant de faveurs : c'est du Ciel dont il est fait mention au pays des fables que je veux parler, car celui que l'on prêche à présent en France veut que je renonce aux Chloris, à Bacchus, et à Apollon, trois divinités que vous me recommandez dans la vôtre. Je concilierai tout cela le moins mal et le plus longtemps qu'il me sera possible, et peut-être que vous me donnerez quelque bon expédient pour le faire, vous qui travaillez à concilier des intérêts opposés, et qui en savez si bien les moyens. J'ai tant entendu dire de bien de M. Waller que son approbation me comble de joie. S'il arrive que ces vers-ci aient le bonheur de vous plaire (ils lui plairont par conséquent), je ne me donnerai pas pour un autre, et continuerai encore quelques années de suivre Chloris, et Bacchus, et Apollon, et ce qui s'ensuit ; avec la modération requise, cela s'entend.

Au reste, Monsieur, n'admirez-vous point Mme de Bouillon, qui porte la joie partout ? Ne trouvez-vous pas que l'Angleterre a de l'obligation au mauvais génie qui se mêle de temps en temps des affaires de cette princesse ? Sans lui ce climat ne l'aurait point vue ; et c'est un plaisir que de la voir, disputant, grondant, jouant, et parlant de tout avec tant d'esprit que l'on ne saurait s'en imaginer davantage. Si elle avait été du temps des païens, on aurait déifié une quatrième Grâce pour l'amour d'elle. Je veux lui écrire, et invoquer pour cela M. Waller. Mais qui est le philosophe qu'elle a mené en ce pays-là ? La description que vous me faites de cette rivière sur les bords de laquelle on va se promener après qu'on a sacrifié longtemps au sommeil, cette vie mêlée de philosophie,

d'amour et de vin, sont aussi d'un poète et vous ne le pensiez peut-être pas être. La fin de la lettre où vous dites que M. Waller et M. de Saint-Évremond ne sont contents que parce qu'ils ne connaissent pas nos deux dames, me charme. Aussi je trouve cela très galant, et le ferai valoir dès que l'occasion s'en présentera. Surtout je suivrai votre conseil, qui m'exhorte de vous attendre à Paris, où vous reviendrez aussitôt que les affaires le permettront. M. Hessein a la fièvre, qui lui a duré continue pendant trois ou quatre jours, et puis a cessé, puis il est venu un redoublement que nous ne croyons pas dangereux. Il avait été saigné trois fois jusques au jour d'hier. Je ne sais pas si depuis on y aura ajouté une quatrième saignée. Il n'y a nul mauvais accident dans sa maladie. Je ne doute point que les d'Hervarts et les Saint-Diez ne fassent leur devoir de vous écrire. Ce seront des lettres de bon endroit, et si bon que je n'en sais qu'un qui se puisse dire meilleur. Je vous le souhaite. Cependant, Monsieur, faites-moi toujours l'honneur de m'aimer, et croyez que je suis, etc.

A Madame la Duchesse de Bouillon

Madame,

Nous commençons ici de murmurer contre les Anglais de ce qu'ils vous retiennent si longtemps. Je suis d'avis qu'ils vous rendent à la France avant la fin de l'automne, et qu'en échange nous leur donnions deux ou trois îles dans l'Océan. S'il ne s'agissait que de ma satisfaction, je leur céderais tout l'Océan même. Mais peut-être avons-nous plus de sujet de nous plaindre de votre soeur que de l'Angleterre. On ne quitte pas Mme la duchesse Mazarin comme l'on voudrait. Vous êtes toutes deux environnées de ce qui fait oublier le reste du monde, c'est-à-dire d'enchantements et de grâces de toutes sortes.

Moins d'Amours, de Ris, et de Jeux,
Cortège de Vénus, sollicitaient pour elle,
Dans ce différend si fameux
Où l'on déclara la plus belle
La déesse des agréments ;
Celle aux yeux bleus, celle aux bras blancs
Furent au tribunal par Mercure conduites
Chacune étala ses talents.
Si le même débat renaissait en nos temps,
Le procès aurait d'autres suites,
Et vous et votre soeur, emporteriez le prix
Sur les clientes de Paris.
Tous les citoyens d'Amathonte
Auraient beau parler pour Cypris
Car vous avez, selon mon compte,
Plus d'Amours, de Jeux, et de Ris.
Vous excellez en mille choses ;
Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs ;
Allez en des climats inconnus aux Zéphyr,

Les champs se vêtiront de roses.
Mais, comme aucun bonheur n'est constant dans son cours,
Quelques noirs Aquilons troublent de si beaux jours.
C'est là que vous savez témoigner du courage
Vous envoyez aux vents ce fâcheux souvenir ;
Vous avez cent secrets pour combattre l'orage
Que n'en aviez-vous un qui le sût prévenir ?

On m'a mandé que Votre Altesse était admirée de tous les Anglais, et pour l'esprit, et pour les manières, et pour mille qualités qui se sont trouvées de leur goût. Cela vous est d'autant plus glorieux que les Anglais ne sont pas de fort grands admirateurs. Je me suis seulement aperçu qu'ils connaissent le vrai mérite, et en sont touchés.

Votre philosophe a été bien étonné quand on lui a dit que Descartes n'était pas l'inventeur de ce système que nous appelons la machine des animaux, et qu'un Espagnol l'avait prévenu. Cependant, quand on ne lui en aurait point apporté de preuves, je ne laisserais pas de le croire, et ne sais que les Espagnols qui pussent bâtir un château tel que celui-là. Tous les jours je découvre ainsi quelque opinion de Descartes répandue de côté et d'autre dans les ouvrages des anciens, comme celle-ci : qu'il n'y a point de couleurs au monde ; ce ne sont que de différents effets de la lumière sur de différentes superficies. Adieu les lis et les roses de nos Amintes. Il n'y a ni peau blanche ni cheveux noirs ; notre passion n'a pour fondement qu'un corps sans couleur. Et, après cela, je ferai des vers pour la principale beauté des femmes !

Ceux qui ne seront pas suffisamment informés de ce que sait Votre Altesse, et de ce qu'elle voudrait savoir sans se donner d'autres peines que d'en entendre parler à table, me croiront peu judicieux de vous entretenir ainsi de philosophie ; mais je leur apprends que toutes sortes de sujets vous conviennent, aussi bien que toutes sortes de livres, pourvu qu'ils soient bons.

Nul auteur de renom n'est ignoré de vous ;
L'accès leur est permis à tous.
Pendant qu'on lit leurs vers, vos chiens ont beau se battre
Vous mettez les holas en écoutant l'auteur ;
Vous égalez ce dictateur
Qui dictait tout d'un temps à quatre.
C'était, ce me semble, Jules César : il faisait à la fois quatre
dépêches sur quatre matières différentes. Vous ne lui devez rien
de ce côté-là ; et il me souvient qu'un matin, vous lisant des
vers, je vous trouvai en même temps attentive à ma lecture et à
trois querelles d'animaux. Il est vrai qu'ils étaient sur le point de
s'étrangler : Jupiter le conciliateur n'y aurait fait oeuvre. Qu'on
juge par là, Madame, jusqu'où votre imagination peut aller
quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille sortes
d'ouvrages, et en jugez bien :

Vous savez dispenser à propos votre estime ;
Le pathétique, le sublime,
Le sérieux, et le plaisant,
Tour à tour vous vont amusant.
Tout vous duit, l'histoire et la fable,
Prose et vers, latin et français.
Par Jupiter ! je ne connais
Rien pour nous de si favorable.
Parmi ceux qu'admet à sa cour
Celle qui des Anglais embellit le séjour,
Partageant avec vous tout l'empire d'Amour,
Anacréon et les gens de sa sorte,
Comme Waller, Saint-Évremond, et moi,
Ne se feront jamais fermer la porte.
Qui n'admettrait Anacréon chez soi ?
Qui bannirait Waller et La Fontaine ?
Tous deux sont vieux, Saint-Évremond aussi
Mais verrez-vous au bord de l'Hippocrène
Gens moins ridés dans leurs vers que ceux-ci ?
Le mal est que l'on veut ici
De plus sévères moralistes ;

Anacréon s'y tait devant les jansénistes.
Encor que leurs leçons me semblent un peu tristes,
Vous devez priser ces auteurs
Pleins d'esprit et bons disputeurs.
Vous en savez goûter de plus d'une manière
Les Sophocles du temps et l'illustre Molière
Vous donnent toujours lieu d'agiter quelque point.
Sur quoi ne disputez-vous point ?

A propos d'Anacréon, j'ai presque envie d'évoquer son ombre ;
mais je pense qu'il vaudrait mieux le ressusciter tout à fait. Je
m'en irai pour cela trouver un gymnosophe, de ceux qu'alla
voir Apollonius Tyaneus ! ». Il apprit tant de choses d'eux qu'il
ressuscita une jeune fille. Je ressusciterai un vieux poète. Vous
et Mme Mazarin nous rassemblerez. Nous nous rencontrerons en
Angleterre, M. Waller et M. de Saint-Évremond, le vieux Grec, et
moi. Croyez-vous, Madame, qu'on pût trouver quatre poètes
mieux assortis?

Épître à Huet (1687)

Au lendemain de la lecture du poème de Perrault sur Le Siècle de Louis le Grand, La Fontaine jugea bon de défendre ses chers Anciens dans une épître en vers adressée à Huet, un docte prélat et homme de lettres, grand pourfendeur de Modernes'.

« Mes dieux du Parnasse »

Je vous fais un présent capable de me nuire.
Chez vous Quintilien s'en va tous nous détruire
Car enfin qui le suit ? qui de nous aujourd'hui
S'égale aux anciens tant estimés chez lui ?
Tel est mon sentiment, tel doit être le vôtre.
Mais si notre suffrage en entraîne quelque autre,
Il ne fait pas la foule ; et je vois des auteurs
Qui, plus savants que moi, sont moins admirateurs.
Si nous les en croyons, on ne peut sans faiblesse
Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce
Craindre ces écrivains ! on écrit tant chez nous
La France excelle aux arts, ils y fleurissent tous
Notre prince avec art nous conduit aux alarmes,
Et sans art nous louerions le succès de ses armes
Dieu désapprendrait-il à former des talents ?
Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellents ?
Ces discours sont fort beaux, mais fort souvent
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles
Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.
Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue
J'en use d'autre sorte ; et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.

On me verra toujours pratiquer cet usage
Mon imitation n'est point un esclavage
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois,
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois,
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur [ces] routes méprisées
Art et guides, tout est dans les Champs Élysées
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace ;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.
Je le dis aux rochers ; on veut d'autres discours
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite
Mais près de ces grands noms notre gloire est petite
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté
Je ne nomme personne on peut tous nous connaître.
Je pris certain auteur autrefois pour mon maître ;
Il pensa me gêner. A la fin, grâce aux Cieux,
Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.
L'auteur avait du bon, du meilleur ; et la France
Estimait dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés ? J'en demeurai ravi
Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses ;
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses.
On me dit là-dessus De quoi vous plaignez-vous ?
De quoi ! Voilà mes gens aussitôt en courroux ;
Ils se moquent de moi, qui, plein de ma lecture,
Vas partout prêchant l'art de la simple nature.
Ennemi de ma gloire et de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache à ce goût ancien.
« Qu'a-t-il sur nous, dit-on, soit en vers, soit en prose ?

L'antiquité des noms ne fait rien à la chose,
L'autorité non plus, ni tout Quintilien. »
Confus à ces propos, j'écoute, et ne dis rien.
J'avouerai cependant qu'entre ceux qui les tiennent
J'en vois dont les écrits sont beaux et se soutiennent
Je les prise, et prétends qu'ils me laissent aussi
Révérer les héros du livre que voici.
Recevez leur tribut des mains de Toscanelle
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
A des ultramontains un auteur sans brillants
Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens.
Ils sont de tout pays, du fond de l'Amérique ;
Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique,
Il fera des savants. Hélas ! qui sait encor
Si la science à l'homme est un si grand trésor ?
Je chéris l'Arioste, et j'estime le Tasse
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du nord, et qui sont du midi.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages
Quand notre siècle aurait ses savants et ses sages,
En trouverai-je un seul approchant de Platon ?
La Grèce en fourmillait dans son moindre canton.
La France a la satire et le double théâtre ;
Des bergères d'Urfé chacun est idolâtre ;
On nous promet l'histoire, et c'est un haut projet,
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet
Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse ;
Il me ferait trembler pour Rome et pour la Grèce.
Quant aux autres talents, l'ode, qui baisse un peu,
Veut de la patience ; et nos gens ont du feu.
Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des anges,
Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,
Ont emporté leur lyre ; et j'espère qu'un jour
J'entendrai leur concert au céleste séjour.
Digne et savant prélat, vos soins et vos lumières
Me feront renoncer à mes erreurs premières

Comme vous je dirai l'auteur de l'univers ;
Cependant agréez mon rhéteur et mes vers.

A M. De Saint-Evremond

Ni vos leçons, ni celles des neuf Soeurs,
N'ont su charmer la douleur qui m'accable,
Je souffre un mal qui résiste aux douceurs,
Et ne saurais rien penser d'agréable :
Tout rhumatisme, invention du diable,
Rend impotent et de corps et d'esprit.
Il m'a fallu, pour forger cet écrit,
Aller dormir sur la tombe d'Orphée ;
Mais je dors moins que ne fait un proscrit,
Moi dont l'Orphée était le dieu Morphée.
Si me faut-il répondre à vos beaux vers,
A votre prose et galante et polie.
Deux déités, par leurs charmes divers,
Ont d'agréments votre lettre remplie ;
Si celle-ci n'est autant accomplie,
Nul ne s'en doit étonner à mon sens
Le mal me tient, Hortense vous amuse
Cette déesse, outre tous vos talents,
Vous est encore une dixième Muse ;
Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au printemps.

Voilà, Monsieur, ce qui m'a empêché de vous remercier, aussi tôt que je le devais, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je méritais une lettre si obligeante, plus j'en dois être reconnaissant. Vous me louez de mes vers et de ma morale, et cela de si bonne grâce que la morale a fort à souffrir, je veux dire la modestie.

L'éloge qui vient de vous
Est glorieux et bien doux
Tout le monde vous propose

Pour modèle aux bons auteurs
Vos beaux ouvrages sont cause
Que j'ai su plaire aux neuf Soeurs
Cause en partie, et non toute,
Car vous voulez bien sans doute
Que j'y joigne les écrits
D'aucuns de nos beaux esprits.
J'ai profité dans Voiture ;
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.
Je ne sais qui fut son maître
Que ce soit qui ce peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

J'oubliais maître François, dont je me dis encore le disciple, aussi bien que celui à maître Vincent, et celui de maître Clément. Voilà bien des maîtres pour un écolier de mon âge. Comme je ne suis pas fort savant en certain art de railleur où vous excellez, je prétends en aller prendre de vous des leçons sur les bords de l'Hippocrène ; bien entendu qu'il ait des bouteilles qui rafraîchissent. Nous serons entourés de Nymphes et de nourrissons du Parnasse, qui recueilleront sur leurs tablettes les moindres choses que vous direz. Je les vois d'ici qui apprennent dans votre école à juger de tout avec pénétration et avec finesse.

Vous possédez cette science ;
Vos jugements en sont les règles et les lois,
Outre certains écrits que j'adore en silence,
Comme vous adorez Hortense et les deux rois

Au même endroit où vous dites que vous voulez rendre un culte secret à ces trois puissances, aussi bien à Mme Mazarin qu'aux deux Princes, vous me faites son portrait en disant qu'il est impossible de le bien faire, et en me donnant la liberté de me figurer des beautés et des grâces à ma fantaisie. Si j'entreprends d'y toucher, vous défiez en son nom la vérité et la

fable, et tout ce que l'imagination peut fournir d'idées agréables et propres à enchanter. Je vous ferais mal ma cour si je me laissais rebuter par telles difficultés. Il faut vous représenter votre héroïne autant que l'on peut. Ce projet est un peu vaste pour un génie aussi borné que le mien. L'entreprise vous conviendrait mieux qu'à moi, que l'on a cru jusqu'ici ne savoir représenter que des animaux. Toutefois, afin de vous plaire et pour rendre ce portrait le plus approchant qu'il sera possible, j'ai parcouru le pays des Muses, et n'y ai trouvé en effet que de vieilles expressions que vous dites que l'on méprise. De là j'ai passé au pays des Grâces, où je suis tombé dans le même inconvénient. Les Jeux et les Ris sont encore des galanteries rebattues, que vous connaissez beaucoup mieux que je ne fais. Ainsi le mieux que je puis faire est de dire tout simplement que rien ne manque à votre héroïne de ce qui plaît, et de ce qui plaît un peu trop.

Que vous dirai-je davantage ?

Hortense eut du Ciel en partage

La grâce, la beauté, l'esprit ; ce n'est pas tout

Les qualités du coeur ; ce n'est pas tout encore,

Pour mille autres appas le monde entier l'adore,

Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.

L'Angleterre en ce point le dispute à la France

Votre héroïne rend nos deux peuples rivaux.

O vous, le chef de ses dévots,

De ses dévots à toute outrance,

Faites-nous l'éloge d'Hortense.

Je pourrais en charger le dieu du double mont ;

Mais j'aime mieux Saint-Évremond.

Que direz-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit ?

Puisque vous voulez que la gloire de Mme Mazarin remplisse

tout l'univers, et que je voudrais que celle de Mme de Bouillon

allât au delà, ne dormons, ni vous ni moi, que nous n'ayons mis

à fin une si belle entreprise. Faisons-nous chevaliers de la Table

Ronde : aussi bien est-ce en Angleterre que cette chevalerie a

commencé. Nous aurons deux tentes en notre équipage, et au haut de ces deux tentes les deux portraits des divinités que nous adorons.

Au passage d'un pont, ou sur le bord d'un bois,
Nos hérauts publieront ce ban à haute voix
Marianne sans pair, Hortense sans seconde,
Veulent les coeurs de tout le monde.
Si vous en êtes cru, le parti le plus fort
Penchera du côté d'Hortense ;
Si l'on m'en croit aussi, Marianne d'abord
Doit faire incliner la balance.
Hortense ou Marianne, il faut y venir tous ;
Je n'en sais point de si profane
Qui, d'Hortense évitant les coups,
Ne cède à ceux de Marianne.
Il nous faudra prier Monsieur l'Ambassadeur
Que, sans égard à notre ardeur,
Il fasse le partage, à moins que des deux belles
Il ne puisse accorder les droits,
Lui dont l'esprit foisonne en adresses nouvelles
Pour accorder ceux de deux rois.

Nous attendrons le retour des feuilles et celui de ma santé : autrement il me faudrait chercher en litière les aventures. On m'appellerait le chevalier du rhumatisme : nom qui, ce me semble, ne convient guère à un chevalier errant. Autrefois, que toutes saisons m'étaient bonnes, je me serais embarqué sans raisonner.

Rien ne m'eût fait souffrir, et je crains toute chose ;
En ce point seulement je ressemble à l'Amour.
Vous savez qu'à sa mère il se plaignit un jour
Du pli d'une feuille de rose ;
Ce pli l'avait blessé. Par quels cris forcenés
Aurait-il exprimé sa plainte,
Si de mon rhumatisme il eût senti l'atteinte ?

Il eût été puni de ceux qu'il a donnés.

C'est dommage que M. Waller nous ait quittés ; il aurait été du voyage. Je ne devrais peut-être pas le faire entrer dans une lettre aussi peu sérieuse que celle-ci. Je crois toutefois être obligé de vous rendre compte de ce qui lui est arrivé au delà du fleuve d'Oubli. Vous regarderez cela comme un songe, si c'en peut être un ; cependant la chose m'est demeurée dans l'esprit comme je vais vous la dire.

Les beaux esprits, les sages, les amants,
Sont en débat dans les Champs Élysées
Ils veulent tous en leurs départements
Waller pour hôte, ombre de moeurs aisées.
Pluton leur dit : « J'ai vos raisons pesées ;
Cet homme sut en quatre arts exceller
Amour et vers, sagesse et beau parler ;
Lequel d'eux tous l'aura dans son domaine ? »
Sire Pluton, vous voilà bien en peine.
S'il possédait ces quatre arts en effet,
Celui d'amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter : car, quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres fait faire.

J'en reviens à ce que vous dites de ma morale, et suis fort aise que vous ayez de moi l'opinion que vous en avez. Je ne suis pas moins ennemi que vous du faux air d'esprit que prend un libertin. Quiconque l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

Rien ne m'engage à faire un livre ;
Mais la raison m'oblige à vivre
En sage citoyen de ce vaste Univers ;
Citoyen qui, voyant un monde si divers,
Rend à son auteur les hommages
Que méritent de tels ouvrages.
Ce devoir acquitté, les beaux vers, les doux sons,

Il est vrai, sont peu nécessaires :
Mais qui dira qu'ils soient contraires
A ces éternelles leçons ?
On peut goûter la joie en diverses façons
Au sein de ses amis répandre mille choses,
Et, recherchant de tout les effets et les causes,
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruisseau,
Raisonner avec eux sur le bon, sur le beau,
Pourvu que ce dernier se traite à la légère,
Et que la Nymphé ou la bergère
N'occupe notre esprit et nos yeux qu'en passant
Le chemin du coeur est glissant.
Sage Saint-Évremond, le mieux est de m'en taire,
Et surtout n'être plus chroniqueur de Cythère,
Logeant dans mes vers les Chloris,
Quand on les chasse de Paris.
On va faire embarquer ces belles ;
Elles s'en vont peupler l'Amérique d'Amours
Que maint auteur puisse avec elles
Passer la Ligne pour toujours !
Ce serait un heureux passage.
Ah ! si tu les suivais, tourment qu'à mes vieux jours
L'hiver de nos climats promet pour apanage !
Crois-moi, triste tourment, consens à notre adieu ;
En ma faveur change de lieu,
Déloge enfin, ou dis que tu veux être cause
Que mes vers comme toi deviennent malplaisants.
S'il ne tient qu'à ce point, bientôt l'effort des ans
Fera sans ton secours cette métamorphose ;
De bonne heure il faudra s'y résoudre sans toi.
Sage Saint-Évremond, vous vous moquez de moi
De bonne heure ! est-ce un mot qui me convienne encore,
A moi qui tant de fois ai vu naître l'aurore,
Et de qui les soleils se vont précipitant
Vers le moment fatal que je vois qui m'attend ?

Mme de la Sablière se tient extrêmement honorée de ce que

vous vous êtes souvenu d'elle, et m'a prié de vous en remercier. J'espère que cela me tiendra lieu de recommandation auprès de vous, et que j'en obtiendrai plus aisément l'honneur de votre amitié. Je vous la demande, Monsieur, et vous prie de croire que personne n'est plus véritablement que moi, votre, etc.

A Paris, ce 18 décembre 1687.

Vers à la manière de Neuf-Germain, sur la prise de Philisbourg

Va chez le turc et le sophi,
Muse, et dis, de Tyr à Calis,
Que, malgré la ligue d'Augsbourg,
Monseigneur à pris Philisbourg.

Tu pourras jurer : “ Par ma fi,
C'est le digne héritier des Lis.
Comment, diable ! il prend comme un bourg
L'inexpugnable Philisbourg ! ”

Seize jours au siège ont suffi ;
D'autres guerriers y sont vieillis.
Ce premier labeur, ou labour,
Donne à la France Philisbourg.

Le Dieu du Rhin en a dit : “ Fi !
Je sens les corps ensevelis,
Et non le bois de calembour,
Le long des murs de Philisbourg. ”

Staremborg, d'orgueil tout bouffi,
Nous donnait trois mois accomplis
Avant qu'ouïr sur leur tambour
La chamade dans Philisbourg.

Il s'est trompé dans son défi
Nos quartiers vont être établis

Sur mainte ville et maint faubourg
Par la prise de Philisbour.

Ma foi, l'Empire est déconfit,
Si bientôt ne sont démolis,
Par la paix, les murs de Fribourg,
Et l'imprenable Philisbour.

A Madame Ulrich I

J'ai reçu, Madame, une lettre de vous du 28 du passé, et vous avais écrit une seconde lettre où il n'y avait remontrance aucune. Comme vous n'avez pas résolu de profiter de celles que je vous ai faites, je vous suis fort obligé de ce que vous me dispensez de vous en faire d'autres à l'avenir : c'est là tout à fait mon compte. Je n'ai nullement le caractère de Bastien-le-remontreux ; c'est un quolibet. Cependant délivrez-moi le plus tôt que vous pourrez de l'inquiétude où je suis touchant le retour de votre époux, car je n'en dors point. Cela et mes rhumes me vont jeter dans une insomnie qui durera jusqu'à ce que vous soyez à Paris. Joignez à tous ces ennemis du sommeil (ceci est dit poétiquement) l'amitié violente que j'ai pour vous, et vous trouverez beaucoup de nuits où j'aurai le temps de m'occuper du souvenir de vos charmes et de bâtir des châteaux. J'accepte, Madame, les perdrix, le vin de Champagne et les poulardes, avec une chambre chez M. le marquis de Sablé, pourvu que cette chambre soit à Paris. J'accepte aussi les honnêtetés, la bonne conversation, et la politesse de M. l'abbé de Servien et de votre ami. En un mot, j'accepte tout ce qui donne bien du plaisir ; et vous en êtes toute pétrie ; mais j'en viens toujours à ce diable de mari, qui est pourtant un fort honnête homme. Ne nous laissons point surprendre. Je meurs de peur que nous ne le voyions, sans nous y attendre, comme le larron de l'Évangile. Évitions cela, je vous en supplie, et si nous pouvons ; car je ne suis pas un répondant trop sûr de son fait, non plus que Madame... dont je me suis porté pour caution envers un époux qui est quelquefois un peu mutin. Vous paierez de caresses pleines de charmes : mais moi, de quoi paierai-je ? Adieu, Madame, aimez-moi toujours, et me maintenez dans les bonnes grâces des deux frères. Qui a tâté d'eux un moment sans plus ne s'en peut passer qu'avec une peine à laquelle je

renonce de tout mon coeur.

J'ai vu Mlle Thérèse, qui m'a semblé d'une beauté et d'un teint au-dessus de toutes choses. Il n'y a que la fierté qui m'en choque. Ne vous êtes-vous pas aperçue que votre fille était une fière petite peste ? Je la verrai encore aujourd'hui, s'il plaît à Dieu.

Ne nous laissons pas surprendre, je vous en prie. Je m'informerai : mais qui diantre sait précisément quand on reviendra ? Les jours vous sont des moments en la compagnie des deux frères, et ils me sont des semaines en votre absence. Ne vous étonnez donc pas si je crie si haut, et si je rebats toujours une même note.

A Madame Ulrich II

J'ai reçu, Madame, une de vos lettres, qui est sans date. Elle est si pleine de tendresse à mon égard, et de toutes choses qui me doivent être infiniment agréables, que je voudrais en retenir une que je vous écrivis il y a dix jours, et qui ne vous a été envoyée que de samedi dernier. J'ai vu Mlle Thérèse depuis cela, non pour obéir à vos ordres, mais pour mon plaisir, et très grand plaisir. Elle avait le plus beau teint que fille que j'aie vue de ma vie. Ne vous allez pas imaginer que nous nous laissions mourir de chagrin pendant votre absence. C'est une chose qui se dit toujours, et qui n'arrive jamais. Je suis au désespoir de vous avoir fait les remontrances que je vous ai faites : non cruelles ne soient raisonnables ; mais votre lettre ne permet pas qu'on écoute la raison en façon du monde, et vous renverserez l'esprit de qui vous voudrez, et quand vous voudrez, fût-ce un philosophe du temps passé. Il me semble par la vôtre que vous ne voulez point de réponse, car vous dites que vous ne me marquez point le lieu où vous êtes. Cependant on vous y a envoyé ma lettre, et d'autres encore. On ne se saurait imaginer une plus agréable compagnie que celle que vous avez. Dieu vous la conserve, et ramenez-la au plus tôt, si vous m'en croyez, non que la campagne doive finir tout à l'heure ; mais, comme on dit que le prince d'Orange s'en retourne en Angleterre, nos princes et nos grands seigneurs pourraient bien s'en revenir au plus vite. Je n'oserais m'étendre sur le chapitre qui vous a fait partir, et qui vous pourrait arrêter un peu trop longtemps ; il me paraît par la vôtre que vous ne le souhaitez pas. Je verrai souvent Mademoiselle votre fille, et penserai un peu plus souvent à vous, bien certain que, de votre part, vous n'avez garde de m'oublier.

A Monsieur l'Abbé Verger à Bois le Vicomte

C'est pitié, Monsieur, que nous autres mortels. Je trouve heureuse Mme d'Hervart de ne tenir de l'humaine condition qu'autant qu'il lui plaît. Nous ne lui ressemblons guère en cela, et nous avons beau nous munir de préservatifs contre les attaques des passions, elles nous emportent à la première occasion qui se présente, comme si nous n'avions fait aucune résolution de leur résister. Voilà un commencement bien moral ; je ne sais si la suite sera pareille.

Qu'avait à faire M. d'Hervart de s'attirer la visite qu'il eut dimanche ? Et que ne m'avertissait-il ? Je lui aurais représenté la faiblesse du personnage, et lui aurais dit que son très humble serviteur était incapable de résister à une fille de quinze ans, qui a les yeux beaux, la peau délicate et blanche, les traits du visage d'un agrément infini, une bouche, et des regards... je vous en fais le juge ; sans parler de quelques autres merveilles, sur lesquelles M. d'Hervart m'obligea de jeter la vue. Que ne me fit-il la description tout entière de Mlle de Beaulieu ? Je serais parti avant le dîner ; je ne me serais pas détourné de trois lieues, comme je fis, ni n'aurais été comme un idiot me jeter dans Louvres, c'est-à-dire dans un village qui n'en est éloigné que d'un quart de lieue, et plus loin de Paris que n'en est Bois-le-Vicomte. La pluie me fit arrêter près de deux heures à Aunay et j'étais encore à cheval qu'il était près de dix heures du soir. Un laquais, le seul homme que je rencontrai, m'apprit de combien j'avais quitté la vraie route. Il me remit dans la voie en dépit de Mlle de Beaulieu, qui m'occupait tellement que je ne songeais ni à l'heure, ni au chemin. Je ne pouvais gagner Paris, qui était à quatre grandes lieues, et il fallut gîter au village. Vous voyez, Monsieur, que, sans la visite qu'elle vous fit, je n'aurais

pas eu un gîte dont il plaise à Dieu de vous préserver. J'eus beau dire l'oraison de saint Julien, Mlle de Beaulieu fut cause que je couchai dans un malheureux hameau. Elle m'a fait consumer trois ou quatre jours en distractions et rêveries, dont on fait des contes par tout Paris. Vous conterez, s'il vous plaît, à la compagnie l'Illiade de mes malheurs. Non que je veuille vous attrister tous, tant que vous êtes. Quand je le voudrais, on ne plaint guère les gens de mon âge qui retombent dans ces erreurs.

Ma lettre vous fera rire.
Je vous entends déjà dire
« Cet homme n'est-il pas fou
Dans l'entreprise qu'il tente ?
Il est plus près du Pérou
Qu'il n'est du coeur d'Amarante. »

Vous aurez raison d'en parler ainsi, j'en conviens.

Amarante est jeune et belle ;
Je suis vieux sans être beau,
Et vais pour une rebelle
M'embarquer tout de nouveau.
Plus je pense en mon cerveau
De combien peu d'apparence
Serait pour moi l'espérance
De la toucher quelque jour,
Plus je vois que c'est folie
D'aimer Nymphé si jolie,
Sans être le dieu d'amour.

Amarante et le Printemps
Ont un air qui se ressemble ;
Voici comme je prétends
Que l'on les compare ensemble
Par les lis premièrement
J'entame le parallèle,

Et soupçonne aucunement
Ceux qu'Amarante recèle.
Je suis trompé si son sein
N'en est un plein magasin.
Le mai est que ce sont choses
Pour vous et moi lettres closes.
Nous sommes simples mortels
Il faut offrir des autels
A ces lis ; nul diadème
N'est digne d'en approcher,
Bien moins encor d'y toucher,
Et crois que Jupiter même,
Tout Jupiter qu'il se dit,
N'en aurait pas le crédit,
Sans l'hymen et son attache.
Ces endroits délicieux
Pour nos mains et pour nos yeux
Ne sont pas faits, que je sache.
Que ne suis-je de ces dieux
Nommés rois en ces bas lieux !
Bientôt par moi ces deux titres,
A la belle dédiés,
Se verraient mis à ses pieds ;
Et vous, bientôt vous auriez
Les revenus de deux mitres
L'une est Saint-Germain-des-Prés ;
L'autre, Saint-Denis en France.
Voilà Votre Révérence
Ayant musique, où l'on va
Plus souvent qu'à l'Opéra.
L'on n'y reçoit que les bonnes
Et les honnêtes personnes ;
C'est à vous sagement fait.
Hélas ! ce n'est qu'un souhait
Votre table est renversée,
Votre marmite est cassée.
Peu chanceux, et vous et moi,

Nous n'avons eu de nos vies,
Moi, l'encolure d'un roi,
Ni vous, celle, en bonne foi,
D'un homme à deux abbayes.

Pour revenir à nos lis,
Ils sont relevés de roses ;
Ceux-là tout nouveaux fleuris,
Celles-ci fraîches écloses.
Ici la comparaison
De la nouvelle saison
Cloche un peu, je vous l'avoue ;
Et la beauté que je loue,
Par ses trésors éclatants
Fait honte à ceux du Printemps.
Comment pourrais-je décrire
Des regards si gracieux ?
Il semble, à voir son sourire,
Que l'Aurore ouvre les cieux.
Il faut aimer Amarante
D'une ardeur persévérante ;
Adieu, volages amours !
Selon l'objet, la constance.
Celui-ci, j'en ai croyance,
M'arrêtera pour toujours.
Si ceci plaît à la belle,
Dites-lui que les neuf Soeurs
Me font réserver pour elle
De pleins amas de douceurs.
Cette saison printanière
Ne sera pas la dernière
Des comparaisons qu'Amour
Va m'inspirer à la Cour
De cette jeune bergère.
Une autre fois, je l'espère,
Je ferai, moyennant Dieu
Quelque reine de Cythère

D'Amarante de Beaulieu.

Je n'ai pas besoin de vous exhorter à prendre la chose un peu moins tragiquement que ne le comporte mon aventure. Il me semble que ces vers-là ne sont nullement tragiques. Vous pouvez vous en moquer tant qu'il vous plaira, je vous le permets, et, si cette jeune divinité qui est venue troubler mon repos y trouve sujet de se réjouir, je ne lui en saurai pas mauvais gré. A quoi servent les radoteurs, qu'à faire rire les jeunes filles ? Si Mlle D. G. est encore à Bois-le-Vicomte, je vous prie de lui dire, de ma part, que sa présence doit avoir fort embelli un lieu auquel je ne croyais pas qu'il se pût rien ajouter. Vous ornerez ce discours des choses les plus gracieuses que vous pourrez, et que vous jugerez les plus convenables à une personne que les grâces ne quittent point.

Je suis etc.

Ballade sur le nom de Hardi, donné par les soldats à Monseigneur le Dauphin

Un de nos fantassins, très bon nomenclateur,
Du titre de hardi baptisant Monseigneur,
Le fera sous ce nom distinguer dans l'histoire.
Ce soldat par chacun fut d'abord applaudi :
Le prince et son parrain firent dire à leur gloire
« Louis le bien nommé, c'est Louis le Hardi. »

D'un pareil nom de guerre on traitait les neuf preux
Notre jeune héros le mérite mieux qu'eux.
J'aime les sobriquets qu'un corps de garde impose
Ils conviennent toujours ; et, quant à moi, je di,
Pour ajouter encor quelque lustre à la chose :
« Louis le bien nommé, c'est Louis le Hardi. »

Adam, qui sur les fonts tint les êtres divers
Dont il plut au Seigneur de peupler l'Univers,
Adam, parrain banal de toutes ces familles,
Et qui n'imposait par les noms en étourdi,
N'y rencontrait pas mieux qu'ont fait ces bons soudrilles :
Louis le bien nommé, c'est Louis le Hardi.

ENVOI

L'homme n'engendre guère à soixante et dix ans.
Si le cas m'arrivait, comme à certaines gens,
J'irais à ce soldat, et, sans tant de mystère,
Tout autre choix à part, je dirais : « Cadédi,

Viens tenir mon enfant, tu seras mon compère
Louis le bien nommé, c'est Louis le Hardi. »

A S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti 1685

Pleurez-vous aux lieux où vous êtes ?
La douleur vous suit-elle au fond de leurs retraites ?
Ne pouvez-vous lui résister ?
Dois-je enfin, rompant le silence,
Ou la combattre, ou la flatter,
Pour adoucir sa violence ?
Le dieu de l'Oise est sur ces bords,
Qui prend part à votre souffrance ;
Il voudrait les orner par de nouveaux trésors,
Pour honorer votre présence.
Si j'avais assez d'éloquence,
Je dirais qu'aujourd'hui tout y doit rire aux yeux.
Je ne le dirais pas : rien ne rit sous les cieux,
Depuis le moment odieux
Qui vous ravit un frère aimé d'amour extrême.
Ce moment, pour en parler mieux,
Vous ravit dès lors à vous-même.

Conti dès l'abord nous fit voir
Une âme aussi grande que belle.
Le Ciel y mit tout son savoir,
Puis vous forma sur ce modèle.
Digne du même encens que les dieux ont là-haut,
Vous attiriez des coeurs l'universel hommage.
L'un et l'autre servait d'exemplaire et d'image
Vous aviez tous deux ce qu'il faut
Pour être un parfait assemblage.
Je n'y trouvais qu'un seul défaut,
C'était d'avoir trop de courage.

Par cet excès on peut pécher
Conti méprisa trop la vie.
A travers les périls pourquoi toujours chercher
Les noms dont après lui sa mémoire est suivie ?
Ces noms, qu'alors aucun n'envie,
N'ont rien là-bas le consolant
Achille en est un témoignage.
Il eut un désir violent
De faire honneur à son lignage,
Il souhaita d'avoir un temple et des autels
Homère en ses vers immortels
Le lui bâtit. Sa propre gloire
Y dure aussi dans la mémoire
Des habitants de l'Univers.
Cependant Achille, aux enfers,
Prise moins l'honneur de ce temple
Que la cabane d'un berger.
Profitez-en : c'est un exemple
Qui mérite bien d'y songer.

Songez-y donc, Seigneur ; examinez la chose,
D'autant plus qu'on ne peut y faillir qu'une fois.
L'Achéron ne rend rien : si nos pleurs étaient cause
Qu'il révoquât ces tristes lois,
Nous reverrions Conti ; mais ni le sang des rois,
Ni la grandeur, ni la vaillance,
Ne font changer du Sort la fatale ordonnance,
Qui rend sourd à nos cris le noir tyran des morts.
Ne vous fiez point aux accords
D'un autre Orphée : a-t-il lui-même
Rien gagné sur la Parque blême ?
Il obtint en vain ses amours ;
Tous deux avaient du Styx repassé les contours
Il vit redescendre Eurydice.
Il protesta de l'injustice ;
Il implora l'Olympe, et neuf jours et neuf nuits

Importuna de ses ennuis
Les échos des rivages sombres.
Quand j'irais, comme lui, redemander aux ombres
Les Contis, princes belliqueux,
On me dirait que le Cocyte
Ne considère aucun mérite
Je ne reviendrais non plus qu'eux.
Je ne vous dis ici que ce qu'a dit Voiture.
L'ami de Mécénas, Horace, dans ses sons,
L'avait dit devant lui ; devant eux la nature
L'avait fait dire en cent façons.
Les neuf Soeurs et leurs nourrissons
Depuis longtemps, en leurs chansons,
Répètent que l'on va recommencer l'année,
Et que jamais la Destinée
Ne permet aux humains le retour en ces lieux.
Conservez donc, Seigneur, des jours si précieux ;
Que le temps sèche au moins vos larmes :
Celui que vous pleurez, loin d'y trouver des charmes,
En goûte un bonheur moins parfait.
Je crains que les raisons ne soient de peu d'effet
Dans la douleur qui vous possède ;
Mais le temps n'aura-t-il pour vous seul nul remède?

A leurs Altesses sérénissimes Mesdemoiselles de Bourbon et Monseigneur le Prince de Conti 1688

Hyménée et l'Amour vont conclure un traité
Qui les doit rendre amis pendant longues années
Bourbon, jeune divinité,
Conti, jeune héros, joignent leurs destinées.
Condé l'avait, dit-on, en mourant souhaité ;
Ce guerrier, qui transmet à son fils en partage
Son esprit, son grand coeur, avec un héritage
Dont la grandeur non plus n'est pas à mépriser,
Contemple avec plaisir de la voûte éthérée
Que ce noeud s'accomplit, que le prince l'agrée,
Que Louis aux Condé ne peut rien refuser.
Hyménée est vêtu de ses plus beaux atours ;
Tout rit autour de lui, tout éclate de joie :
Il descend de l'Olympe environné d'Amours
Dont Conti doit être la proie
Vénus à Bourbon les envoie.
Ils avaient l'air moins attrayant,
Le jour qu'elle sortit de l'onde,
Et rendit surpris notre monde
De voir un peuple si brillant.
Le chœur des Muses se prépare ;
On attend de leurs nourrissons
Ce qu'un talent exquis et rare
Fait estimer dans nos chansons.
Apollon y joindra ses sons ;
Lui-même il apporte sa lyre.

Déjà l'amante de Zéphire,
Et la déesse du matin,
Des dons que le printemps étale,
Commencent à parer la salle
Où se doit faire le festin.

O vous, pour qui les dieux ont des soins si pressants,
Bourbon, aux charmes tout puissants,
Ainsi qu'à l'âme toute belle,
Conti, par qui sont effacés
Les héros des siècles passés,
Conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle !
Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
Les grâces et l'esprit, seuls soutiens de l'amour.
Dans la carrière aux époux assignée,
Prince et Princesse, on trouve deux chemins
L'un de tiédeur, commun chez les humains ;
La passion à l'autre fut donnée.

N'en sortez point ; c'est un état bien doux,
Mais peu durable en notre âme inquiète.
L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite ;
L'amant alors se comporte en époux.
Ne saurait-il établir le contraire,
Et renverser cette maudite loi ?
Prince et Princesse, entreprenez l'affaire ;
Nul n'osera prendre exemple sur moi.
De ce conseil faites expérience :
Soyez amants fidèles et constants.
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne soyez époux qu'à soixante ans.

Vous ne changerez point ; écoutez Calliope ;
Elle a pour votre hymen dressé cet horoscope

« Pratiquer tous les agréments
Qui des époux font des amants,

Employer sa grâce ordinaire,
C'est ce que Conti saura faire.
Rendre Conti le plus heureux
Qui soit dans l'empire amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'est ce que Bourbon saura faire.

« Apollon m'apprit l'autre jour
Qu'il naîtrait d'eux un jeune Amour
Plus beau que l'enfant de Cythère,
En un mot semblable à son père.
Former cet enfant sur les traits
Des modèles les plus parfaits,
C'est ce que Bourbon saura faire ;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'est à quoi Bourbon n'entend rien. »

Le Songe

La déesse Conti m'est en songe apparue
Je la crus de l'Olympe ici-bas descendue ;
Elle étalait aux yeux tout un monde d'attraits,
Et menaçait les coeurs du moindre de ses traits.
« Fille de Jupiter, m'écriai-je à sa vue,
On reconnaît bientôt de quel sang vous sortez.
L'air, la taille, le port, un amas de beautés,
Tout excelle en Conti ; chacun lui rend les armes ;
Sa présence en tous lieux fera dire toujours
Voilà la fille des Amours,
Elle en a la grâce et les charmes.
On ne dira pas moins en admirant son air
C'est la fille de Jupiter.
Quand Morphée à mes sens présenta son image,
Elle allait en un bal s'attirer maint hommage.
Je la suivis des yeux ; ses regards et son port
Remplissaient en chemin les coeurs d'un doux transport.
Le songe me l'offrit par les Grâces parée.
Telle aux noces des dieux ne va point Cythérée.
Telle même on ne vit cette fille des flots
Du prix de la beauté triompher dans Paphos.
Conti me parut lors mille fois plus légère
Que ne dansent au bois la Nymphé et la bergère ;
L'herbe l'aurait portée ; une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas.
Elle semblait raser les airs à la manière
Que les dieux marchent dans Homère.
Ceci n'est-il point trop savant ?
Des éruditions la cour est ennemie ;
Même on les voit assez souvent
Rebuter par l'Académie.

Hélas ! en cet endroit mon songe fut trop court ;
Je sentis effacer de si douces images,
Et, la nuit ramenant les entretiens du jour,
Je me représentai de perfides courages.
Je ramassai les bruits que de divers endroits
Vient répandre chez nous la déesse aux cent voix,
Qui du songe inventeur imite les ouvrages.
Morphée, accompagné de ses plus noirs démons,
Me peignit cent États brouillés en cent façons.
A Conti succéda ce que fait l'Angleterre :
Je ne vis qu'un chaos plein d'appareils de guerre.
Que les enfants de Mars ont un différent air
De la fille de Jupiter !
Songe, par qui me fut son image tracée,
Ne reviendrez-vous plus l'offrir à ma pensée ?
En finissant trop tôt vous causez trop d'ennuis.
Faites de vos faveurs un plus juste partage,
Et revenez toutes les nuits,
Ou durez un peu davantage.

A Monsieur de Vendôme I

Prince, qui faites les délices
Et de l'armée et de la cour,
Du vieux soldat et des milices,
Et de toute la gent qu'assemble le tambour,
Le bruit de votre maladie
A fait trembler pour votre vie ;
Il n'est pèlerinage où nous n'ayons songé.
Que si personne n'a bougé,
C'est que le monarque lui-même
Rassura d'abord les esprits ;
Et ce qu'il dit vint à Paris
Avec une vitesse extrême.
Sans cela tout était perdu
Le poète avait l'air d'un rendu.
Comment ! d'un rendu ? D'un ermite,
D'un Santoron, d'un Santena,
D'un déterré, bref, d'un qui n'a
Vu de longtemps plat ni marmite.
Il semblait, à me voir, que je fusse aux abois ;
Fieubet, auprès de Gros-Bois,
Tient contenance moins contrite,
Non qu'il se soit du tout privé
Des commodités de la vie ;
Même on dit qu'il s'est réservé
Sa cuisine et son écurie,
Des gens pour le servir, le nécessaire enfin ;
Un peu d'agréable ; et lui fin.
Cet exemple est fort bon à suivre ;
J'en sais un meilleur : c'est de vivre.
Car est-ce vivre, à votre avis,
Que de fuir toutes compagnies,

Plaisants repas, menus devis,
Bon vin, chansonnettes jolies,
En un mot, n'avoir goût à rien ?
Dites que non, vous direz bien.
Je veux de plus qu'on se comporte
Sans faire mal à son prochain ;
Qu'on quitte aussi tout mauvais trait.
Je ne l'entends que de la sorte.
Tant que Votre Altesse, Seigneur,
Et celle encor du Grand Prieur,
Aurez une santé parfaite,
Je renonce à toute retraite.
Mais, dès qu'il vous arrivera
Le moindre mal, on me verra
Vite à Saint-Germain de la Truite
Frère servant d'un autre ermite,
Qui sera l'abbé de Chaulieu :
Sur ce, je vous commande à Dieu.

A Monsieur de Vedôme II

Quand on croyait la campagne achevée,
Et toute chose au printemps réservée,
Arrive un fait sous les ordres d'un roi
Né pour donner au monde entier la loi ;
Sage et puissant, grand sur mer et sur terre,
Voulant la paix, quoiqu'il fasse la guerre
Avec succès depuis plus de trente ans ;
Très bien servi par tous ses combattants
Craint au dehors, au dedans chacun l'aime,
Tout se soumet à son pouvoir suprême.
Or je croyais devoir m'étendre sur ceci ;
Car vous l'aimez comme il vous aime aussi.
Il vous l'écrit (c'est beaucoup que d'écrire,
Pour un roi tel qu'est le roi notre sire)
Avec des mots d'estime et d'amitié ;
Et je n'en dis encor que la moitié.

Venons au fait. En Piémont notre armée,
Sous Catinat à vaincre accoutumée,
Complètement a battu l'ennemi,
Et la Victoire a pris notre parti ;
De Catinat je dirai quelque chose.
Sur lui le Prince à bon droit se repose
Ce général n'a guère son pareil ;
Bon pour la main, et bon pour le conseil.
De vous, Seigneur, on en peut autant dire ;
Et quelque jour je veux encor l'écrire.
C'est mon dessein. Sur ce, je finirai,
Vous assurant que je suis et serai
De Votre Altesse humble servant et poète,
Qui tous honneurs et tous biens vous souhaite

Ce mot de biens, ce n'est pas un trésor,
Car chacun sait que vous méprisez l'or.
J'en fais grand cas ; aussi fait sire Pierre,
Et sire Paul, enfin toute la terre ;
Toute la terre a peut-être raison.
Si je savais quelque bonne oraison
Pour en avoir, tant que la paix se fasse,
Je la dirais de la meilleure grâce
Que j'en dis onc : grande stérilité
Sur le Parnasse en a toujours été.
Qu'y ferait-on, Seigneur ? Je me console,
Si vers Noël l'abbé me tient parole.
Je serai roi : le sage l'est-il pas ?
Souhaiter l'or, est-ce l'être ? Ce cas
Mérite bien qu'à vous je m'en rapporte
Je tiens la chose à résoudre un peu forte.

Pour Madame...sur l'air des "Folies d'Espagne"

Certainement pour Madame d'Hervart
Cette ode, écrite vers 1687, n'a été publiée qu'après la mort du fabuliste.

« On languit, on meurt près de Sylvie
C'est un sort dont les rois sont jaloux.
Si les dieux pouvaient perdre la vie,
Dans vos fers ils mourraient comme nous.

« Soupirant pour un si doux martyr,
A Vénus ils ne font plus la cour ;
Et Sylvie accroîtra son empire
Des autels de la mère d'Amour.

« Le Printemps paraît moins jeune qu'elle ;
D'un beau jour la naissance rit moins :
Tous les yeux disent qu'elle est plus belle,
Tous les cœurs en servent de témoins.

« Ses refus sont si remplis de charmes,
Que l'on croit recevoir des faveurs
La douceur est celle de ses armes
Qui se rend la plus fatale aux cœurs.

« Tous les jours entrent à son service
Mille Amours, suivis d'autant d'amants ;
Chacun d'eux, content de son supplice,
Avec soin lui cache ses tourments.

« Sa présence embellit nos bocages ;

Leurs ruisseaux sont enflés par mes pleurs
Trop heureux d'arroser des ombrages
Où ses pas ont fait naître des fleurs.

« L'autre jour, assis sur l'herbe tendre,
Je chantais son beau nom dans ces lieux ;
Les Zéphyr, accourant pour l'entendre,
Le portaient aux oreilles des dieux.

« Je l'écris sur l'écorce des arbres ;
Je voudrais en remplir l'Univers.
Nos bergers l'ont gravé sur des marbres
Dans un temple, au-dessus de mes vers. »

C'est ainsi qu'en un bois solitaire
Lycidas exprimait son amour.
Les Échos, qui ne sauraient se taire,
L'ont redit aux bergers d'alentour

Sonnet sur le retour de Guillaume Henri de Nassau (1690)

Guillaume, étant parti comme un second Achille,
D'un air moins triomphant revient, à ce qu'on dit.
Nous verrons quels projets maintiendront son crédit
Et s'il rendra la France en lauriers moins fertile.

On l'a fait déloger de devant une ville
Qu'eût prise un argoulet, sans aucun contredit ;
Lazare après trois jours sort de terre et revit,
L'usurpateur Guillaume est trois mois immobile.

Ce ressuscité perd l'Empire et l'Empereur,
L'Anglais est divisé, les Turcs reprennent coeur ;
Les clients de Guillaume ont tous la nappe mise.

Si l'Irlande est témoin de ses faits inouïs,
Il met quatre Électeurs et Savoie en chemise,
Et le bruit de sa mort me coûte un beau louis.

A M. Girin

La Fontaine répond ici à une consultation linguistique:
Doit-on dire SANS ESPRIT ou SANS DE L'ESPRIT

Sans esprit, c'est la phrase, et non sans de l'esprit ;
Je tiens ce dernier condamnable ;
Et l'auteur du rondeau l'avait trop bien écrit
Pour soutenir un point si fort insoutenable.
Il affaiblit par là ses cinq vers les plus beaux ;
Le sens, la chute, tout m'y paraît admirable.
Il finit par un mot constant et véritable :
C'est que l'esprit fait tout. Nul de nos jouvenceaux
Ne doit sans celui-là fréquenter chez les belles,
Ni se présenter aux ruelles.
Or celui-là s'entend parfois en deux façons
L'un dira, c'est l'esprit ; c'est l'argent, dira l'autre ;
Pour moi, mon avis est que tous les deux sont bons.
Un siècle fait comme le nôtre
Veut de l'argent, et veut qu'on le donne à propos
Tout est fin diamant aux mains d'un habile homme,
Tout devient happelourde entre les mains des sots ;
Bref, avec de l'esprit, on va jusques à Rome.
Si sans de l'esprit était bon,
Voici l'unique occasion
Où je pourrais lui trouver place
Sans de l'esprit, dirais-je, on ne peut faire un pas.
Mais par malheur, quoi que l'on fasse,
Sans de l'esprit ne se dit pas.
L'idiome gascon souffrirait cette phrase ;
Sans esprit paraît faible aux gens du Dauphiné ;
Sans de l'esprit a plus d'emphase,
Mais tout Paris l'a condamné.
Cependant tout Paris n'est pas toute la France ;

Votre province veut peut-être une éloquence
Où l'on s'exprime en appuyant.
L'auteur en vos cantons peut soutenir la chose,
Et près des tribunaux que la Garonne arrose
Se sauver par ce faux-fuyant.
Je ne me donne point ici pour un oracle ;
Et, sans chercher si loin, Grenoble en possède un
Il sait notre langue à miracle ;
Son esprit est en tout au-dessus du commun.
C'est votre cardinal que j'entends ; ses lumières
Dédaignent, il est vrai, de semblables matières ;
Je ne vous tiens pas gens à lui lire ceci.
Sans de l'esprit je crois que l'on le pourrait faire
Ballades et rondeaux, ce n'est point son affaire ;
A l'égard du salut, unique nécessaire,
Il n'est point de difficulté
Qui ne doive occuper, en pareille occurrence,
Non seulement Son Éminence,
Mais même encor Sa Sainteté.

Au Père Bouhours

Mon révérend Père, sans un rhumatisme qui m'empêche presque de marcher et d'aller plus loin que la rue Saint-Honoré, j'aurais été vous remercier du plaisir que m'ont donné vos Dialogues ; tout y est bien remarqué et d'un goût exquis ; tout y est parfaitement bien écrit, car vous êtes un de nos maîtres. Mme de la Sablière est aussi très satisfaite de cet ouvrage. Votre traduction sur les Quiétistes est aussi de bonne main ; mais j'aurais voulu que vous eussiez employé votre talent sur une autre matière que celle-là, et après un autre original. Une chose qui est tout à fait de mon goût, simplement et élégamment écrite, et avec beaucoup de jugement, c'est l'éloge que vous avez fait du pauvre P. Rapin. Cela me plaît fort. Je suis, mon révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE

Traduction paraphrasée de la prose Dies Irae

(Pièce écrite et lue pour la réception de La Bruyère à l'Académie en 1693. Elle fut publiée après la mort de La Fontaine.)

Dieu détruira le siècle au jour de sa fureur.
Un vaste embrasement sera l'avant-coureur,
Des suites du péché long et juste salaire.
Le feu ravagera l'Univers à son tour ;
Terre et cieux passeront ; et ce temps de colère
Pour la dernière fois fera naître le jour.

Cette dernière aurore éveillera les morts
L'ange rassemblera les débris de nos corps ;
Il les ira citer au fond de leur asile.
Au bruit de la trompette en tous lieux dispersé,
Toute gent accourra. David et la Sibylle
Ont prévu ce grand jour, et nous l'ont annoncé.

De quel frémissement nous nous verrons saisis !
Qui se croira pour lors du nombre des choisis ?
Le registre des coeurs, une exacte balance
Paraîtront aux côtés d'un Juge rigoureux.
Les tombeaux s'ouvriront ; et leur triste silence
Aura bientôt fait place aux cris des malheureux.

La nature et la mort, pleines d'étonnement,
Verront avec effroi sortir du monument
Ceux que dès son berceau le monde aura vus vivre.
Les morts de tous les temps demeureront surpris
En lisant leurs secrets aux annales d'un livre

Où même les penses se trouveront écrits.

Tout sera révélé par ce livre fatal ;
Rien d'impuni. Le Juge, assis au tribunal,
Marquera sur son front sa volonté suprême.
Qui prierai-je en ce jour d'être mon défenseur ?
Sera-ce quelque juste ? Il craindra pour lui-même,
Et cherchera l'appui de quelque intercesseur.

Roi, qui fais tout trembler devant ta Majesté,
Qui sauves les élus par ta seule bonté,
Source d'actes bénins et remplis de clémence,
Souviens-toi que pour moi tu descendis des cieux ;
Pour moi, te dépouillant de ton pouvoir immense,
Comme un simple mortel tu parus à nos yeux.

J'eus part à ton passage : en perdras-tu le fruit ?
Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,
Moi, pour qui ta bonté fit cet effort insigne ?
Tu ne t'es reposé que las de me chercher ;
Tu n'as souffert la croix que pour me rendre digne
D'un bonheur qui me puisse à toi-même attacher.

Tu pourrais aisément me perdre et te venger.
Ne le fais point, Seigneur ; viens plutôt soulager
Le faix sous qui je sens que mon âme succombe.
Assure mon salut dès ce monde incertain ;
Empêche malgré moi que mon coeur ne retombe,
Et ne te force enfin de retirer ta main.

Avant le jour du compte efface entier le mien.
L'illustre pécheresse, en présentant le sien,
Se fit remettre tout par son amour extrême ;
Le larron te priant fut écouté de toi :
La prière et l'amour ont un charme suprême ;
Tu m'as fait espérer même grâce pour moi.

Je rougis, il est vrai, de cet espoir flatteur ;

La honte de me voir infidèle et menteur,
Ainsi que mon péché, se lit sur mon visage
J'insiste toutefois, et n'aurai point cessé
Que ta bonté, mettant toute chose en usage
N'éclate en ma faveur, et ne m'ait exaucé.

Fais qu'on me place à droite, au nombre des brebis ;
Sépare-moi des boucs réprouvés et maudits.
Tu vois mon coeur contrit et mon humble prière ;
Fais-moi persévérer dans ce juste remords :
Je te laisse le soin de mon heure dernière ;
Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les morts.

Inscriptions pour la Galerie Historique des Victoires de Louis XIV

Inscriptions écrites par La Fontaine à la demande de M. Du Fresnoy qui faisait construire, dans son château, une sorte de galerie historique dans laquelle trôneraient, entre autres, des tableaux représentant les plus grandes victoires militaires de Louis XIV. Ces inscriptions datent de 1694.

INSCRIPTION POUR L'ENTRÉE DE LA GALERIE Loin du tumulte de la Cour, C'est ainsi que nos coeurs vénèrent le monarque ; Voici le temple où chaque jour Il a de notre zèle une nouvelle marque Ses hauts faits y seront respectés par la Parque, Si la Parque a jamais épargné quelques lieux. O vous dont ses exploits ont attiré les yeux, Admirez-en la suite. Elle doit vous apprendre Que dans chaque dessein Louis fait éclater De la prudence à l'entreprendre, De la force à l'exécuter.

PRISE DE TOURNAI, LE 24 JUIN 1667 Tributaire des lis, je reçus autrefois Clovis en son berceau, Childéric en sa tombe, J'étais ville des Francs : je le suis des François. Un vainqueur, sous qui tout succombe, Sut à ce premier joug ranger ma liberté. Ce qu'on crut mon malheur fait ma félicité ; Aux efforts de Louis je dus d'abord me rendre. Ce prince sur Clovis l'emporte en piété, En grandeur il passe Alexandre.

PRISE DE DOUAI Douai, ville à Pallas si chère, Soit que Pallas se considère Un armet à la tête, ou l'aiguille à la main, Douai, la fille de Louvain, Bénit le conquérant dont le bras l'a soumise. Elle n'a jamais cru la révolte permise, Ni suivi des Flamands les

coeurs séditieux. Cette ardeur si fidèle à Louis est acquise Car quel roi la mérite mieux ?

PRISE DE LILLE, LE 28 AOUT 1667 Lille, cette cité qui vaut une province, Par l'effort de Louis notre grandeur accroît. Qu'en coûte la conquête aux armes de ce prince ? Dix jours. Qui le croira ? Celui qui le connoit.

CONQUÊTES DU ROI EN HOLLANDE, 1672 Triompher en courant d'un climat invincible, Pénétrer un pays que de leurs propres mains La nature avec l'art rendaient inaccessible Aux entreprises des humains ; Passer le Rhin, l'Issel, et laisser la victoire, Faire à plus de cent forts son tonnerre éprouver C'est ce qui de cent rois pourrait remplir l'histoire En trois mois cependant un seul sut l'achever.

PRISE DE MAESTRICHT Louis sait commander : c'est le métier des rois, C'est celui que font les dieux même ; Les héros par cet art faisaient joindre autrefois Les honneurs de l'Olympe à ceux du diadème. Notre prince le porte en un degré suprême : Contemplez de quel air il sait aux champs de Mars, Comme au trône, exercer le plus noble des arts. Maestricht en est témoin : cette ville fameuse Change bientôt de souverain ; Peu de temps la réduit, douze jours... et la Meuse En faveur de Louis suit l'exemple du Rhin.

PRISE DE BESANÇON Je louerais Besançon, mais César l'a dépeint. On sait que dans les airs son rocher va s'étendre. Quoique voisin du ciel, nos armes l'ont contraint Après huit veilles à se rendre. Tout concourait pour le défendre Le nom de ses guerriers, l'aspect de ses remparts ; Ibères et Germains, venus de toutes parts, Voyaient entrer pour lui l'hiver même en leurs ligue. Huit retours de l'aurore ont décidé son sort. Louis est un torrent, dont les plus fortes digues Ne sauraient arrêter l'effort.

PRISE DE DOLE Besançon fut suivi de Dole, et ces projets

Entassèrent bientôt conquête sur conquête. Louis mène une troupe aux combats toujours prête ; En autant de héros il change ses sujets. Rien ne résiste aux mains conduites par sa tête. Qu'on soit ministre ou chef, qu'on soit sage ou vaillant, Il connaît de chacun le zèle et le talent. Sous ses ordres, Louvois, d'une peine assidue, Par l'exemple du prince au travail animé, Suffit seul à cent soins d'une immense étendue Quel génie ! Il est vrai que Louis l'a formé.

PRISE DE LIMBOURG, 20 JUIN 1675 Rien ne sauva Limbourg : les forces de l'Empire, Le Batave, l'Ibère, enfin le monde entier. Condé formait le siège, instruit en ce métier Mars et lui ne font qu'un, c'est ce que l'on peut dire. Louis couvrait son camp, et le favorisait ; Aux secours assemblés ce prince s'opposait. Où sont ces Ilions qui coûtaient dix années ? Limbourg, après dix jours, tomba sous notre fer. Eût-il pu retarder l'arrêt des destinées Et la foudre de Jupiter ?

PRISE DE BOUCHAIN, 12 MAI 1676 Bouchain servait de clef à deux superbes villes ; Sa prise les rendait à dompter plus faciles Ni Valenciennes ni Cambrai N'eussent tombé si tôt sans ce premier essai. Philippe l'entreprend ; Bouchain voit une armée Sous l'un et l'autre frère à vaincre accoutumée. Orange accourt en vain : Bouchain cède à Louis ; Tenant presque en ses mains une double victoire, L'ennemi se retire, envieux de la gloire Dont ce prince eût comblé tant de faits inouïs.

PRISE DE VALENCIENNES, MARS 1677 Valenciennes était l'écueil de nos guerriers ; Elle avait arrêté le cours de nos lauriers. Ses enfants rappelaient de tristes funérailles, Nous montrant nos tombeaux creusés sous leurs murailles. Que les temps sont divers ! Il n'est que notre roi Qui se puisse vanter d'avoir toujours pour soi La faveur du dieu des batailles ; Bientôt cette cité fut soumise à ses lois. Nous pouvions nous venger des pertes d'autrefois Le soldat renonça de lui-même au pillage, Il eut horreur d'un droit acquis à son courage. Ce miracle n'est dû qu'au plus clément des rois.

PRISE DE CAMBRAI Cambrai portait son nom aux terres inconnues ; Ses plus fiers ennemis n'osaient en approcher ; Ils passaient, et ce lieu, plus ferme qu'un rocher, Gardait un air tranquille et menaçait les nues. Qu'ont servi ses châteaux, ni leurs cimes chenues ? Ce rempart s'est soumis : c'était le seul recours Que l'Ibère opposât au cours D'un torrent qui sans doute eût emporté le reste. La paix a suspendu ces rapides efforts : Flandre, ton sort dépend d'un conquérant modeste, Et non des ligues et des forts.

PRISE DE SAINT-OMER Cambrai résistait encore Saint-Omer voit, de ses tours, Le défenseur qu'il implore Accourir à son secours. On se bat ; le sort chancelle Philippe enfin est vainqueur. Louis laisse agir son zèle, Et sa conduite et son coeur. Saint-Omer se rend ensuite, Et, par tant d'exploits divers, On crut la Flandre réduite, Et l'Europe et l'Univers.

PRISE DE GAND Qui ne sait des Gantois les dures destinées, La colère de Charle indigné justement, Et de ces villes mutinées Le sévère et long châtiment ? Ce sont événements trop marqués dans l'histoire ; Ils ne le sont pas moins dans le coeur des Gantois ; Et l'Espagne avait lieu de croire Que Gand ferait des vœux en faveur des François. Ce n'est point ce qui fit incliner la balance ; Le Ciel n'entend les vœux des mutins qu'à regret. Louis força ces murs, mais par sa vigilance, Par sa valeur, par le secret.

PRISE D'YPRES La jalousie aux yeux incessamment ouverts Fut toujours attentive au progrès de nos armes. Près d'Ypres menacée, on vit les champs couverts D'escadrons accourus sur le bruit des alarmes. L'Anglais avec fierté, l'Espagnol avec larmes, Représentaient à l'Univers Que de l'Europe et des deux mers Notre prince voulait régler seul la fortune ; Qu'Ypres prise, la Flandre entière allait tomber. Ypres, malgré leur plainte aux peuples importune, Ne laisse pas de succomber.

LA PAIX DE NIMÈGUE Louis maintient la paix qu'il rappelle ici-bas. Alexandre soupire au sein de la victoire ; Rien ne remplit son coeur que l'amour des combats Malheureux de n'aimer qu'une sorte de gloire, Il fut grand, il ne fut sage ni modéré ; Louis l'est. O toi, chef dont la Grèce se vante, Et vous, dont Rome a vu le mérite adoré, Mânes des deux Césars, Louis vous représente. En ce monarque seul on peut tous trois vous voir ; Arbitre de l'Europe, il en fait le partage. Il sait vaincre, régner, maintenir son ouvrage Le détruit qui donc en aura le pouvoir!

Ballade sur le mal d'Amour

De tant de maux qui traversent la vie,
Lequel de tous donne plus d'embarras ?
De grands malheurs la famine est suivie,
La guerre aussi cause de grands fracas ;
La peste encore est un dangereux cas ;
Femme fâcheuse est un méchant partage ;
Faute d'argent cause bien du ravage ;
Mais pas ne sont là les plus douloureux :
Si m'en croyez, aussi bien que le sage.
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

De l'éprouver, un jour me prit envie ;
Mais aussitôt adieu joie et soulas ;
Ennuis cuisants, noirs soupçons, jalousie,
Cent autres maux je vis venir à tas.
Tous mes déduits furent de grands hélas !
Liberté fit place à honteux servage ;
Tu fus d'abord, pauvre coeur, mis en cage,
D'où tu voudrais sortir, mais tu ne peux.
Lors tu chantas sur un piteux ramage
« Le mal d'amour est le plus rigoureux. »

Quand la beauté que vous avez servie
A vos désirs parfois ne répond pas,
C'est bien alors que c'est la diablerie ;
Prendre on voudrait le parti de Judas
On se pendrait pour moins de deux ducats.
Sans cesse au coeur on a fureur et rage ;
Fer et poison, on met tout en usage
Pour se tirer d'un pas si malheureux.
Qui peut après douter de cet adage

« Le mal d'amour est le plus rigoureux » ?

J'excepte amour qui se traite en Turquie
Dans les sérails de ces heureux bachas
D'où cruauté fut de tout temps bannie,
Où douceur git toujours entre deux draps
Plaisirs y sont sur des lits de damas,
Chagrin jamais ; jamais dame sauvage
Jusqu'aux tendrons qui font apprentissage,
Tout est galant, traitable, et gracieux
Partout ailleurs, dont de bon coeur j'enrage,
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

ENVOI

Objet charmant, de qui la belle image
Tient dès longtemps mon coeur en esclavage,
Soulage un peu mon tourment amoureux
Si tu me fais un tour si généreux
Plus ne tiendrai ce déplaisant langage
« Le mal d'amour est le plus rigoureux. »

Églogue

CLYMÈNE

Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un serment
Lysis vient de louer en ma présence Aminte ;
J'ai vu triompher mon amant
Du dépit dont j'étais atteinte ;
Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un serment.
Tu ris...

ANNETTE

Qui ne rirait de ce sujet de plainte ?
Mais que dis-tu d'Atis, qui, seul et sans témoins,
Rêve toujours sous quelque ombrage ?
Son troupeau ne fait plus le sujet de ses soins ;
Les loups ont l'humeur moins sauvage.
Dieux ! que son chant me plaît !

CLYMÈNE

Dis plutôt son amour.
Il entretient nuit et jour
Les échos de notre bocage.

ANNETTE

Oserais-je l'aimer ? serait-ce point un mal ?
Hélas ! j'entends dire à nos mères
Qu'aucun poison n'est plus fatal.

CLYMÈNE

Elles n'ont pas été toujours aussi sévères.
Rends-leur ces agréments qu'ont les jeunes bergères,
Tu leur entendras dire aussi souvent qu'à moi :
« Le doux poison qu'amour ! » Amour, il n'est que toi

De plaisir sensible en la vie ;
On ne blâme que par envie
Les coeurs qui vivent sous ta loi.

ANNETTE

Mais, Clymène, que veux-tu dire ?
Toi-même tu voulais tout à l'heure bannir
Les doux transports de ce martyr.

CLYMÈNE

Ah ! je n'y pensais plus, tu m'en fais souvenir.
J'entends le son d'une musette :
Sont-ce point nos amants, Annette ?

Atis et Lysis paraissent.

LYSIS, à Clymène.

Je confesse mon crime ; et viens, plein de regret...

CLYMÈNE

Je vous veux apprendre un secret
Ne vantez que l'objet qui fait votre tendresse.
Forcez vos amours d'avouer
Qu'un amant n'a des yeux que pour voir sa maîtresse,
De l'esprit que pour la louer.

ANNETTE

Il suivra tes conseils, pardonne-lui, Clymène
Si l'ami s'excuse aisément,
Il me semble qu'on doit avec bien moins de peine
Pardonner à l'amant.

CLYMÈNE

Ton ignorance me fait rire
Pardonner à l'amant ! Annette, y penses-tu ?
Je vois bien qu'en effet l'amour t'est inconnu ;
Atis, prends soin de l'instruire.

Nous nous fâchons du mot d'amour
Ce sont façons qu'il nous faut faire ;
Et cependant tout ce mystère
Dure au plus l'espace d'un jour.
Nous soupirons à notre tour ;
Un doux instinct nous le commande.
L'amant honteux fait mal sa cour :
Nous ne donnons qu'à qui demande.

ATIS

Puisqu'on me le permet, je jure par les yeux
De la bergère que j'adore,
Qu'il n'est rien si beau sous les cieux,
Ni la fraîche et riante Aurore,
Ni la jeune et charmante Flore.
Elle n'a qu'un défaut, c'est d'être sans amour.
Ah ! si je lui pouvais montrer ce qu'elle ignore,
Nul berger plus heureux n'aurait pu voir le jour.

LYSIS

Annette est belle ; qui le nie ?
Mais Clymène emporte le prix ;
Et moi j'emporte sur Atis
Celui d'une ardeur infinie.
Je sais languir, je sais brûler.

CLYMÈNE

Savez-vous le dissimuler ?

LYSIS

Si je le sais, cruelle ?

CLYMÈNE

Il est vrai, votre peine
Dura deux jours sans éclater.
Je n'osai d'abord m'en flatter
N'étais-je pas bien inhumaine ?

LYSIS

Deux jours ? vous comptez mal : tout est siècle aux amants,
Récompensez ces longs tourments.

ATIS, à Annette.

Payez les transports de mon zèle.

CLYMÈNE

Annette, qu'en dis-tu ?

ANNETTE

Mais toi ? Je suis nouvelle
En tout ce qui regarde un commerce si doux
Sachons auparavant ce qu'ils veulent de nous.

LYSIS ET ATIS

L'aveu d'une ardeur mutuelle
Tout le reste dépend de vous.

CLYMÈNE ET ANNETTE

Eh bien ! on vous l'accorde.

LYSIS ET ATIS

O charmantes bergères !
Allons sur les vertes fougères,
Au plus creux des forêts, au fond des antres sourds,
Célébrer nos tendres amours.

TOUS ENSEMBLE

Allons sur les bords des fontaines,
Le long des prés, parmi les plaines,
Mêler aux aimables zéphyrs
Nos malheureux soupirs.

Quatre pièces courtes non datées.

MADRIGAL

« Soulagez mon tourment, disais-je à ma cruelle ;
Ma mort vous ferait perdre un amant si fidèle
Qu'il n'en est point de tel dans l'empire amoureux —
Il le faut donc garder, me répondit la belle :
Je vous perdrais plus tôt en vous rendant heureux. »

CHANSON

Tout se suit ici-bas, le plaisir et la peine ;
Le printemps, les hivers, tout garde cette loi.
Amour en exempta Clymène :
L'ingrate n'a jamais que des rigueurs pour moi.

AUTRE

Si nos langueurs et notre plainte
Faisaient perdre à la jeune Aminte
Ou quelque charme ou quelque amant,
On pourrait fléchir la cruelle ;
Mais lorsque je la vois rire de mon tourment,
Je ne l'en trouve que plus belle.

ÉPITHALAME EN FORME DE CENTURIE

Après festin, rapt, puis guerre intestine,
Rude combat, en champ clos, quoique à nu ;
Point d'assistants, blessure clandestine,

Fille damée, et le vainqueur vaincu.

A Monsieur Galien en lui rendant ses poésies enveloppées d'une armoire d'enterrement.

J'ai lu tes vers, dont je n'eus cure
Dès que j'en vis la couverture
C'était un drap de sépulture
Qui me semblait de triste augure.
Aussitôt je fis conjecture
Que ces vers seraient la pâture
De ceux qui sous la tombe dure
N'épargnent nulle créature ;
Mais quand j'en eus fait la lecture,
Il me fut force de conclure
Que cette plaisante écriture
Fait rire les gens sans mesure.
Que si ta belle humeur te dure,
Tu feras descendre Voiture
Du Pégase à la corne dure
Et ne saurais à la Couture
Trouver de plus fine monture.
Mais prends garde, je te conjure,
Qu'il ne t'affole la fressure
Ou fasse au chef une blessure
Qui soit de difficile cure :
Car il est gai de sa nature,
Fringant, délicat d'embouchure,
Et ce n'est pas chose trop sûre
Que d'y monter à l'aventure.
Si tu le domptes, je t'assure
Qu'un jour chez la race future

Tu seras en bonne posture ;
Mais diable, c'est là l'enclouure.



LES CORRESPONDANCES

Jean de La Fontaine
1621-1695

[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :
servicequalite@arvensa.com

ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

Table des matières

A Monsieur de Maucroix. Relation d'une fête donnée à Vaux
Correspondance avec Monsieur Jannart

A Reims, ce lundi 14 février 1656.

Chaûry, ce 29 février 1656.

Chaûry, ce 5 janvier 1658.

A Chaûry, le 25 février 1658.

A Chaûry, ce 16 mars 1658

A Reims, ce 19 août 1658.

A Chaûry, ce 1er, février 1659.

Lettre du 31 juillet 1662

A Monsieur de Maucroix

A Fouquet

Relation d'un voyage de Paris en Limousin

Première lettre, écrite à Clamart, datée du 25 Août 1663

Seconde lettre, écrite à Amboise, datée du 30 Août 1663

Troisième lettre, écrite à Richelieu, datée du 3 Septembre
1663

Quatrième lettre, écrite à Châtellerault, datée du 5
Septembre 1663

Cinquième lettre, écrite à Limoges, datée du 12 Septembre
1663

Sixième lettre, écrite à Limoges, datée du 19 Septembre
1663

Lettre de La Fontaine à Maucroix, quelques semaines avant sa
mort

Lettre à Madame la Duchesse de Bouillon

Lettre de La Fontaine à Racine

Lettre de La Fontaine à Maucroix, quelques semaines avant sa
mort

A Monsieur de Maucroix. Relation d'une fête donnée à Vaux

Lettre de La Fontaine à Maucroix relatant les festivités du 17 Août 1661 qui valut la déchéance du Surintendant.

Si tu n'as pas reçu réponse à la lettre que tu m'as écrite, ce n'est pas ma faute, je t'en dirai une autre fois la raison, et je ne t'entretiendrai pour ce coup-ci que de ce qui regarde M. le Surintendant. Non que je m'engage à t'envoyer des relations de tout ce qui lui arrivera de remarquable : l'entreprise serait trop grande et en ce cas-là je le supplierais très humblement de se donner quelquefois la peine de faire des choses qui ne méritassent point que l'on en parlât, afin que j'eusse le loisir de me reposer. Mais je crois qu'il y serait aussi empêché que je le suis à présent. On dirait que la Renommée n'est faite que pour lui seul, tant il donne d'affaires tout à la fois. Bien en prend à cette déesse de ce qu'elle est née avec cent bouches ; encore n'en a-t-elle pas la moitié de ce qu'il faudrait pour célébrer dignement un si grand héros, et je crois que quand elle en aurait mille, il trouverait de quoi les occuper toutes.

Je ne te conterai donc que ce qui s'est passé à Vaux le 17 de ce mois : le roi, la reine mère, Monsieur, Madame, quantité de princes et de seigneurs s'y trouvèrent : il y eut un souper magnifique, une excellente comédie, un ballet fort divertissant, et un feu qui ne devait rien à celui qu'on fit pour l'Entrée

Tous les sens furent enchantés;
Et le régal eut des beautés
Dignes du dieu, dignes du maître,
Et dignes de leurs Majestés
Si quelque chose pouvait l'être.

On commença par la promenade. Toute la Cour regarda les eaux avec grand plaisir. Jamais Vaux ne sera plus beau qu'il le fut cette soirée-là, si la présence de la reine ne lui donne encore un lustre qui véritablement lui manquait. Elle était demeurée à Fontainebleau pour une affaire fort importante : tu vois bien que j'entends parler de sa grossesse. Cela fit qu'on se consola, et enfin on ne pensa plus qu'à se réjouir. Il y eut grande contestation entre la Cascade, la Gerbe d'eau, la Fontaine de la Couronne, et les Animaux, à qui plairait davantage ; les dames n'en firent pas moins de leur part.

Toutes entre elles de beauté
Contestèrent aussi chacune à sa manière
La Reine avec ses fils contesta de bonté;
Et Madame, d'éclat avecque la lumière.

Je remarquai une chose à quoi peut-être on ne prit pas garde : c'est que les Nymphes de Vaux eurent toujours les yeux sur le roi ; sa bonne mine les ravit toutes, s'il est permis d'user de ce mot en parlant d'un si grand prince.

Ensuite de la promenade on alla souper. La délicatesse et la rareté des mets furent grandes ; mais la grâce avec laquelle Monsieur et Madame la Surintendante firent les honneurs de leur maison le fut encore davantage.

Le souper fini, la comédie eut son tour : on avait dressé le théâtre au bas de l'allée des sapins.

En cet endroit qui n'est pas le moins beau
De ceux qu'enferme un lieu si délectable,
Au pied de ces sapins et sous la grille d'eau,
Parmi la fraîcheur agréable
Des fontaines, des bois, de l'ombre, et des zéphyr,
Furent préparés les plaisirs
Que l'on goûta cette soirée.
De feuillages touffus la scène était parée,
Et de cent flambeaux éclairée:
Le Ciel en fut jaloux. Enfin figure-toi

Que, lorsqu'on eut tiré les toiles,
Tout combattit à Vaux pour le plaisir du roi
La musique, les eaux, les lustres, les étoiles.

Les décorations furent magnifiques, et cela ne se passa point
sans musique.

On vit des rocs s'ouvrir, des termes se mouvoir,
Et sur son piédestal tourner mainte figure.
Deux enchanteurs pleins de savoir
Firent tant par leur imposture,
Qu'on crut qu'ils avaient le pouvoir
De commander à la nature.

L'un de ces enchanteurs est le sieur Torelli
Magicien expert, et faiseur de miracles,
Et l'autre c'est Le Brun, par qui Vaux embelli
Présente aux regardants mille rares spectacles
Le Brun, dont on admire et l'esprit et la main,
Père d'inventions agréables et belles
Rival des Raphaëls, successeur des Apelles,
Par qui notre climat ne doit rien au romain;
Par l'avis de ces deux la chose fut réglée.

D'abord aux yeux de l'assemblée
Qu'on le crut rocher en effet;
Mais, insensiblement se changeant en coquille,
Il en sortit une Nymphé gentille
Qui ressemblait à la Béjart,
Nymphé excellente dans son art,
Et que pas une ne surpasse.
Aussi récita-t-elle avec beaucoup de grâce
Un prologue, estimé l'un des plus accomplis
Qu'en ce genre on pût écrire,
Et plus beau que je ne dis,
Ou bien que je n'ose dire
Car il est de la façon

De notre ami Pellisson.
Ainsi, bien que je l'admire,
Je m'en tairai, puisqu'il n'est pas permis
De louer ses amis.

Dans ce prologue, la Béjart, qui représente la Nymphé de la fontaine où se passe cette action, commande aux divinités qui lui sont soumises de sortir des marbres qui les enferment, et de contribuer de tout leur pouvoir au divertissement de Sa Majesté : aussitôt les termes et les statues qui font partie de l'ornement du théâtre se meuvent, et il en sort, je ne sais comment, des Faunes et des Bacchantes qui font l'une des entrées du ballet. C'est une fort plaisante chose que de voir accoucher un terme, et danser l'enfant en venant au monde.

Tout cela fait place à la comédie, dont le sujet est un homme arrêté par toute sorte de gens, sur le point d'aller à une assignation amoureuse.

C'est un ouvrage de Molière;
Cet écrivain par sa manière
Charme à présent toute la Cour.
De la façon que son nom court,
Il doit être par delà Rome:
J'en suis ravi, car c'est mon homme.
Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il allait ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence?
Plaute n'est plus qu'un plat bouffon;
Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie;
Car ne pense pas qu'on y rie
De maint trait jadis admiré,
Et bon in illo tempore;
Nous avons changé de méthode:
Jodelet n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas

Quitter la nature d'un pas.

On avait accommodé le ballet à la comédie autant qu'il était possible, et tous les danseurs y représentaient des fâcheux de plusieurs manières : en quoi certes ils ne parurent nullement fâcheux à notre égard ; au contraire, on les trouva fort divertissants, et ils se retirèrent trop tôt au gré de la compagnie. Dès que ce plaisir fut cessé, on courut à celui du feu.

Je voudrais bien t'écrire en vers
Tous les artifices divers
De ce feu le plus beau du monde,
Et son combat avecque l'onde
Et le plaisir des assistants.
Figure-toi qu'en même temps
On vit partir mille fusées,
Qui par des routes embrasées
Se firent toutes dans les airs
Un chemin tout rempli d'éclairs,
Chassant la nuit, brisant ses voiles.
As-tu vu tomber des étoiles?
Tel est le sillon enflammé,
Ou le trait qui lors est formé.
Parmi ce spectacle si rare,
Figure-toi le tintamarre,
Le fracas, et les sifflements,
Qu'on entendait à tous moments.
De ces colonnes embrasées
Il renaissait d'autres fusées,
Ou d'autres formes de pétard,
Ou quelque autre effet de cet art
Et l'on voyait régner la guerre
Entre ces enfants du tonnerre.
L'un contre l'autre combattant,
Voltigeant et pirouettant,
Faisait un bruit épouvantable,
C'est-à-dire un bruit agréable.

Figure-toi que les Échos
N'ont pas un moment de repos,
Et que le chœur des Néréides
S'enfuit sous ses grottes humides.
De ce bruit Neptune étonné
Eût craint de se voir détrôné,
Si le monarque de la France
N'eût rassuré par sa présence
Ce dieu des moites tribunaux,
Qui crut que les dieux infernaux
Venaient donner des sérénades
A quelques-unes des Naïades.
Enfin, la peur l'ayant quitté,
Il salua Sa Majesté:
Je n'en vis rien, mais il n'importe:
Le raconter de cette sorte
Est toujours bon ; et quant à toi,
Ne t'en fais pas un point de foi.

Au bruit de ce feu succéda celui des tambours : car, le roi voulant s'en retourner à Fontainebleau cette même nuit, les mousquetaires étaient commandés. On retourna donc au château, où la collation était préparée. Pendant le chemin, tandis qu'on s'entretenait de ces choses, et lorsqu'on ne s'attendait plus à rien, on vit en un moment le ciel obscurci d'une épouvantable nuée de fusées et de serpenteaux. Faut-il dire obscurci ou éclairé ? Cela partait de la lanterne du dôme : ce fut en cet endroit que la nuée creva : d'abord, on crut que tous les astres, grands et petits, étaient descendus en terre, afin de rendre hommage à Madame ; mais, l'orage étant cessé, on les vit tous en leur place. La catastrophe de ce fracas fut la perte de deux chevaux.

Ces chevaux, qui jadis un carrosse tirèrent,
Et tirent maintenant la barque de Caron,
Dans les fossés de Vaux tombèrent,
Et puis de là dans l'Achéron.

Ils étaient attelés à l'un des carrosses de la Reine ; et s'étant cabrés à cause du feu et du bruit, il fut impossible de les retenir. Je ne croyais pas que cette relation dût avoir une fin si tragique et si pitoyable. Adieu. Charge ta mémoire de toutes les belles choses que tu verras au lieu où tu es.

Ce 22 août 1661.

Correspondance avec Monsieur Jannart

A Reims, ce lundi 14 février 1656.

Monsieur mon oncle,

J'ai enfin vendu ma ferme de Damar, moyennant 19114 livres, à mon beau-frère : c'est-à-dire qu'il a fait échange avec moi de son bien de Châtillon, qu'il a promis par un acte séparé de me faire valoir dix mille six cents livres, m'a baillé 214 livres, m'a fait une promesse, payable dans trois mois, de 1300 livres ; et du surplus, montant à 7000 livres, il m'a fait constitution. Ainsi il a fallu que j'aie vendu le bien de Châtillon, ce qui nous a fait une difficulté ; car celui qui l'a acheté a dit qu'il voulait que quelqu'un s'obligeât à la garantie et entretènement de la vendition que je lui faisais, jusqu'à ce que Mlle de la Fontaine eût l'âge et eût ratifié. J'en ai parlé à M. Héricart, mon beau-frère, qui s'en est excusé, et a dit que, s'il intervenait à ladite vendition, l'échange paraîtrait simulé, et que cela lui ferait tort pour les lods et ventes. J'ai cru qu'il voulait peut-être laisser cet obstacle afin de se dédire ; et, ayant reçu depuis peu une lettre de M. Faur, où je ne trouvais pas mon compte à beaucoup près, j'ai cru qu'il fallait achever l'affaire à quelque prix que ce fût...

... au marchand qui vous portera trois mille écus et vous demandera votre garantie ; s'il eût voulu de celle de M. de Villemontée et de ma soeur, je ne vous aurais pas importuné de cela ; mais il a dit qu'il ne les connaissait pas. Pour mon père, il en voulait bien ; mais je ne romps jamais la tête à mon père de mes affaires. Je dirai à M. Bellanger et à mon beau-frère que je vous fais toucher l'argent de ladite vendition pour votre sûreté, en attendant que je vous aie fait bailler une indemnité de votre garantie par M. de Villemontée, mon beau-frère, ou bien par qui

il vous plaira ; et cela sera bien de la sorte. Je vous prie aussi, si on vous en écrit, de mander la même chose.

Quand vous aurez l'argent entre vos mains, mon père vous prie de lui en prêter 4 mil cinq cents livres pour racheter partie d'une rente qu'il doit conjointement avec ma soeur aux héritiers de M. Pidoux ; moyennant quoi il sera déchargé de la garantie. Du reste, ma soeur vous en entretiendra si vous voulez, et vous ne sauriez mieux faire valoir votre argent. Premièrement je me contenterai de l'intérêt sur et tant moins d'autant de la pension que vous savez ; et puis après la mort de mon père je vous rembourserai infailliblement, et vous idonnerai ensuite une partie considérable de ce qui me restera, aux conditions que je vous ai dites.

Je vous écris de Reims, où je suis chez messieurs de Maucroix, attendant votre réponse sur tous ces points. Le messenger qui vous porte celle-ci part aujourd'hui lundi ; vous pourrez, si vous en voulez prendre la peine, me récrire mercredi ; il ne faut que demander le messenger de Reims, sur le pont-Notre-Dame, ou écrire par la poste de Champagne et adresser les lettres à M. de la Fontaine, chez M. de Maucroix, chanoine à Reims. Le plus tôt sera le meilleur, car le marchand de Chaalon attend votre réponse pour vous porter l'argent. La copie de l'obligation que je vous envoie est de la main de M. de Maucroix, à cause que le messenger me pressait. Je vous prie très humblement de me faire réponse au plus tôt, et suis, Monsieur mon oncle, votre très humble et obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE

Chaûry, ce 29 février 1656.

Monsieur mon oncle,

J'ai reçu vos deux lettres, la première à Reims, la seconde de Jeanne Brayer et vous remercie de la grâce que vous nous faites à mon père et à moi. Il prendra 4 500 livres sur l'argent qu'on vous portera ; le reste de ce qu'il doit en principal, qui est environ 300 livres et un peu moins d'une année d'arrérages, il vous le fera tenir par la première commodité qui sera, comme je crois, devant la quinzaine. J'écris à ma soeur, qui a aussi dessein de rembourser sa part, de vous entretenir là-dessus. Vous vous ferez subroger en la place de celui à qui on doit, ou bien mon père remboursera et vous fera une nouvelle constitution, comme vous le jugerez à propos, pour le moins de frais et le plus de sûreté pour vous et pour nous. Celui qui a acheté le bien de Châtillon vous portera 3000 écus la première semaine de carême. Je pourvoirai aux moyens de vous faire tenir le reste ; et cependant je demeurerai, après avoir fait mes très humbles baise-mains à Mlle Jannart, Monsieur mon oncle, votre très humble et très obéissant serviteur et neveu,

DE LA FONTAINE.

P.S. J'ai écrit au sieur Castel de vous aller trouver, et vous supplier d'accommoder notre affaire. Ma belle-mère lui doit six cent vingt livres. Il ne faut premièrement point qu'il parle des frais ; et quant au principal, je lui donnerai volontiers 100 francs. Il sera tout heureux de les prendre, car il aura de la peine assez à se faire payer ; et ma belle-mère m'a dit qu'il ne lui en était pas tant dû légitimement.

J'ai compté depuis peu avec M. Bellanger de quelques dettes de

ma belle-mère ; mais je n'ai pas jugé qu'il soit de la bienséance de lui parler de 12 écus d'argent dont j'ai compté avec vous, et que vous me baillâtes pour les affaires de M. de Bressay. J'en donnai quatre à M. Vabeil, et en rendis huit à M. de Bressay. Ainsi c'est à moi qu'on les doit ; vous leur en ferez, s'il vous plaît, souvenir ; autrement je les perdrais. Ce n'est pas que je les redemande, c'est seulement afin que la mémoire n'en soit pas abolie : je ne sais si c'est au beau-père ou au gendre d'acquitter cela. Les écus d'argent valaient lors douze sous.

Si je n'avais peur de donner atteinte à la neutralité que vous avez promise, je vous écrirais un mot en faveur de M. de la Haye, quand ce ne serait que pour apprendre à messieurs du présidial ce que c'est qu'*alea judiciorum* et que M. le lieutenant, qui veut faire passer ses raisons pour des démonstrations mathématiques, n'est pas du tout si savant qu'Archimède. Je suis son serviteur ; mais j'incline pour le prévôt aussi bien que tous les honnêtes gens de Chaûry..

Chaûry, ce 5 janvier 1658.

Monsieur mon oncle,

Je vous envoie le papier que M. de Bressay m'a donné suivant votre lettre, et crois que M. Visinier vous le portera lui-même pour plus d'assurance. Nous vous avons beaucoup d'obligation de ce que vous voulez bien donner la somme que je vous ai prié de donner à M. de Villemontée ; ce n'est pas la première fois que vous m'avez témoigné la bonne volonté que vous avez pour moi, et je vois bien d'après les termes de votre lettre que ce ne sera pas la dernière. J'essaierai de mériter cette bonne volonté par mes services, étant, Monsieur mon oncle, etc.

A Chaûry, le 25 février 1658.

Monsieur mon oncle,

J'ai montré votre lettre à mon père, qui est bien aise de ne plus devoir qu'à vous, et vous en écrit. Je crois que sa lettre peut tenir lieu de procuration. Le principal intérêt qu'il a en cette affaire est d'être déchargé envers tous du total de la rente, et de n'être plus obligé que pour sa part envers vous. Il vous supplie d'y prendre garde, et de ne point rembourser sa part que ma soeur n'ait aussi remboursé ou ne rembourse la sienne.

Mlle de La Fontaine a eu deux accès de fièvre depuis deux jours. Je crois que ce ne sera rien. Nous avons résolu d'aller incontinent après Pâques à Paris, pour accommoder notre affaire ; cependant je baise très humblement les mains à Mlle Jannart, avec votre permission, et suis, Monsieur mon oncle, votre, etc.

A Chaûry, ce 16 mars 1658

Monsieur mon oncle,

Vous ne recevrez point encore par cet ordinaire de lettre de mon père ; il est toujours malade, et a été saigné encore une fois. Ce n'est pourtant pas chose fort dangereuse. Dès qu'il sera en meilleur état, il ne manquera pas de vous écrire touchant l'affaire de ma soeur, qu'il vous prie d'achever au plus tôt, si vos affaires vous le permettent.

Je vous écrivis au long, mardi dernier, touchant votre ferme des Aulnes-Bouillants ; par celle-ci vous trouverez bon que je fasse le solliciteur, et vous recommande une affaire où Mme de Pont-de-Bourg a intérêt. Je n'ai pas l'honneur d'être connu d'elle, mais quantité de personnes de mérite prennent part à ses intérêts. Je suis prié de vous en écrire de si bonne part qu'il a fallu malgré moi vous être importun, si c'est vous être importun que de vous solliciter pour une dame de qualité qui a une parfaitement belle fille. J'ai vu le temps que vous vous laissiez toucher à ces choses, et ce temps n'est pas éloigné : c'est pourquoi j'espère que vous interpréterez les lois en faveur de Mme de Pont-de-Bourg. Vous en aurez des remerciements de l'Académie ; mais je les compte pour rien à comparaison de ceux que vous fera cette belle fille, dont la beauté doit être fort éloquente de la façon qu'on me l'a dépeinte.

J'irai à Paris avant la fin du carême, et peut-être avant la fin de la semaine où nous allons entrer, ce sera pour aviser avec vous aux moyens de terminer notre affaire. Mlle de la Fontaine m'en presse : ce n'est pas qu'elle soit plus mal qu'elle n'était il y a six mois ; mais il est bon d'assurer la chose au plus tôt. J'y ai un intérêt trop grand pour la laisser plus longtemps au hasard,

outre que Mlle de la Fontaine ne veut pas faire à Paris long séjour, et sera bien aise de trouver les affaires toutes disposées. Avec votre permission, Mlle Jannart aura pour agréables mes très humbles baisemains.

Je suis, Monsieur mon oncle, votre très humble et très obéissant serviteur

DE LA FONTAINE.

A Reims, ce 19 août 1658.

Je vous renvoie le calcul de ma soeur, bien différent du mien. La différence vient de ce que, dans le mémoire des quittances que vous m'avez envoyées, il y en a une de 400 livres, du 2 septembre 1656, dont il n'est point fait mention dans le mémoire de ma soeur ; et peut-être impute-t-elle cela sur les arrérages qui précèdent la dernière quittance de 57, dont je vous ai envoyé copie car mon père n'était pas encore mort, et possible avez-vous payé, en son acquit, ces 400 livres pour les arrérages de la rente ; car il me souvient qu'environ ce temps vous fournîtes quelque argent pour lui à Paris, qu'il rendit à Jeanne Brayer. Vous n'avez qu'à voir les termes de cette quittance de 400 livres. Le mécompte vient aussi de ce que je n'imputais pas les sommes données sur les arrérages précédents fait à fait qu'elles ont été données ; mais je faisais un gros de tous ces arrérages jusqu'à présent, et je le déduisais sur les sommes données et sur l'intérêt, et en cela ma soeur pourrait bien avoir raison ; mais dans son mémoire il y a une erreur de 240 livres ou environ, que j'ai marquée à la marge. C'est pourquoi la chose vaut bien la peine que vous fassiez calculer le tout sur une table d'intérêts : je n'en ai point en ce pays-ci.

Je ne puis aller à Paris de plus d'un mois, et ne m'y crois nullement nécessaire ; je vous écris de Reims, où vos lettres m'ont été envoyées. Je serai dans trois ou quatre jours à Chaûry. Ma soeur me mande qu'elle a fort affaire d'argent : c'est à vous de prendre votre commodité.

A Chaûry, ce 1er, février 1659.

Monsieur mon oncle,

Ce qu'on vous a mandé de l'emprunt et du jeu est très faux ; si vous l'avez cru, il me semble que vous ne pouviez moins que de m'en faire la réprimande : je la méritais bien par le respect que j'ai pour vous, et par l'affection que vous m'avez toujours témoignée. J'espère qu'une autre fois vous vous mettrez plus fort en colère, et que, s'il m'arrive de perdre mon argent, vous n'en rirez point. Mlle de la Fontaine ne sait nullement bon gré à ce donneur de faux avis, qui est aussi mauvais politique qu'intéressé. Notre séparation peut avoir fait quelque bruit à la Ferté ; mais elle n'en a pas fait beaucoup à Chaûry, et personne n'a cru que cela fût nécessaire.

J'ai fait une sommation pour recevoir l'annuel, mais je n'ai point consigné ; mandez-moi s'il est encore temps. La commission dont je vous ai écrit est une excellente affaire pour le profit, et je ne suis pas assez ambitieux pour ne courir qu'après les honneurs" ; quand l'un et l'autre se rencontreront ensemble, je ne les rejeterai pas ; cependant, dès que M. Nacquart fera un tour à Chaûry, je lui ferai la proposition, sauf de m'en rapporter à vous touchant le choix.

J'espère qu'aujourd'hui votre échange avec madame de l'Hôtel-Dieu sera bien avancé ; je suis sur le point d'en faire encore un. M. de la Place me doit un surcens de trois setiers et mine de blé, et deux setiers d'avoine ; le surcens est assis sur dix arpents de terre qui sont à la porte d'une de ses fermes. Il me veut donner en échange dix autres arpents, enfermés dans vos terres de la Tueterie. Je trouve la chose à propos ; mais il faut qu'elle se fasse sous votre nom, et auparavant il faudrait que je vous

eusse cédé le surcens ; il me semble que cela se peut faire par procuration, et qu'il n'est pas besoin d'attendre un voyage de Paris pour cela. Suivant ce que vous m'en manderez, j'enverrai mémoire.

Si vous n'avez trouvé à troquer vos terres de Clignon, M. Oudan, de Reims, s'en accommodera avec vous, et vous donnera de l'argent ou des terres dans la prairie. Si l'affaire d'Étampes se faisait, je vous conseillerais de choisir des terres. Vous ne me mandez rien touchant le rachat que j'ai fait de vos rentes sous seing privé ; je ne l'ai pas voulu faire par devant notaire sans avoir auparavant votre avis, à cause des lods et ventes souvenez-vous, s'il vous plaît, de m'en écrire.

Je suis, Monsieur mon oncle, votre très humble et très obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

Je vous écrivis hier vendredi, et vous priai de vous employer pour celui qui vous portera la lettre, car peut-être recevrez-vous celle-ci la première. Je n'osai, à cause de la parenté de Mlle de la Fontaine, lui refuser de vous écrire ; mais, comme c'est pour essayer de lui procurer quelque emploi qu'on lui a fait espérer, et que ces choses ne se demandent ni ne s'obtiennent facilement, vous en userez comme il vous plaira, et vous vous réserverez, si vous le jugez à propos, pour quelque meilleure occasion ; enfin je ne prétends point vous importuner pour autrui dans une affaire de cette nature : c'est bien assez que je le fasse pour moi seulement ; je vous prie de vous excuser de la meilleure grâce qu'il sera possible, et cela suffit.

Lettre du 31 juillet 1662

Je vous envoie copie de la dernière quittance que je retrouve dans mes papiers et qui est du vivant de mon père. On peut compter sur cette copie comme si on avait l'original que je n'ai pas voulu envoyer de peur qu'il ne se perdît ; il est de la main de ma soeur, signé de M. de Villemontée ; mais comme je ne sais s'il n'a point été donné depuis d'autre argent, vous demanderez à ma soeur un mémoire de ce qu'elle prétend être dû de reste, et vous verrez si cela se rapporte à cette quittance. Je crois que mon père est mort la même année incontinent après. Cela n'importe.

Dans le mémoire des quittances que vous m'avez envoyé, je vois que la dernière est du 3 avril 59. Cependant vous devez en avoir une de l'été passé. Elle est de cinq cents livres, quoique je n'en aie donné que 422. C'est à moi d'acquitter le reste que je retins et vous me donnâtes les cinq cents livres en partant pour aller en Bretagne. Je vous envoie aussi un mémoire des intérêts à rabattre, suivant la date des sommes payées. Faute de table d'intérêts, le calcul n'est pas tout à fait juste et peut-être y a-t-il quelque chose de plus ou de moins sur le tout. Cela sera aisé de régler en ce pays-là.

On vous parlera peut-être en ce pays-là d'une certaine affaire qui concerne M. Mornival et on vous priera si possible de faire en sorte qu'il y ait défenses contre un arrêt qu'il a obtenu touchant un mariage que veut faire sa fille contre son consentement. Comme vous ne savez pas qui a le droit et qui a le tort, le plus court est de ne vous en point mêler, et je vous en prie.

A Monsieur de Maucroix

Ce samedi matin.

Je ne puis te rien dire de ce que tu m'as écrit sur mes affaires, mon cher ami ; elles me touchent pas tant que le malheur qui vient d'arriver au surintendant. Il est arrêté, et le roi est violent contre lui, au point qu'il dit avoir entre les mains des pièces qui le feront pendre. Ah ! s'il le fait, il sera autrement cruel que ses ennemis, d'autant qu'il n'a pas, comme eux, intérêt d'être injuste. Mme de B. a reçu un billet où on lui mande qu'on a de l'inquiétude pour M. Pellisson : si ça est, c'est encore un grand surcroît de malheur. Adieu, mon cher ami ; t'en dirais beaucoup davantage si j'avais l'esprit tranquille présentement ; mais, la prochaine fois, je me dédommagerai pour aujourd'hui.

A Fouquet

Cette lettre à Fouquet a été écrite à ce dernier alors qu'il était incarcéré à Vincennes en attendant son procès. La Fontaine avait écrit une "Ode au Roi" pour demander sa clémence envers le surintendant. C'est cette ode que Fouquet critique dans ce texte. Se reporter au texte de cette Ode.

Monseigneur,

J'ai toujours bien cru que vous sauriez conserver la liberté de votre esprit dans la prison même, et je n'en veux pour témoignage que vos défenses ; il ne se peut rien voir de plus convaincant ni de mieux écrit. Les apostilles que vous avez faites à mon ode ne sauraient partir non plus que d'un jugement très solide et d'un goût extrêmement délicat. Vous voulez, Monseigneur, que l'endroit de Rome soit supprimé ; et vous le voulez, ou parce que vous avez trop de pitié, ou parce que vous n'êtes pas instruit de l'état présent des affaires. Ceux qui vous gardent ne font que trop bien leur devoir. L'exemple de César étant chez les Anciens, il vous semble qu'il ne sera pas assez connu : cela pourrait arriver sans le jour que les écrivains lui ont donné : ils ne manquent jamais de l'alléguer en de pareilles occasions. Je m'en suis servi, parce qu'il est consacré à cette matière. D'ailleurs, ayant déjà parlé d'Henri IV dans mon élégie, je ne voulais pas proposer à notre prince de moindres modèles que les actions de clémence du plus grand personnage de l'antiquité. Quant à ce que vous trouvez de trop poétique pour pouvoir plaire à notre monarque, je le puis changer en cas que l'on lui présente mon ode ; ce que je n'ai jamais prétendu. Que pourraient ajouter les Muses aux sollicitations qu'on fera pour vous ? Car je ne doute nullement que les premières personnes du monde ne s'y emploient. J'ai donc composé cette ode à la considération du Parnasse. Vous savez assez quel intérêt le

Parnasse prend à ce qui vous touche. Or ce sont les traits de poésie qui font valoir les ouvrages de cette nature. Malherbe en est plein, même aux endroits où il parle au roi. Je viens enfin à cette apostille où vous dites que je demande trop basement une chose qu'on doit mépriser. Ce sentiment est digne de vous, Monseigneur, et en vérité celui qui regarde la vie avec une telle indifférence ne mérite aucunement de mourir ; mais peut-être n'avez-vous pas considéré que c'est moi qui parle, moi qui demande une grâce qui nous est plus chère qu'à vous. Il n'y a point de termes si humbles, si pathétiques et si pressants que je ne m'en doive servir en cette rencontre. Quand je vous introduirai sur la scène, je vous prêterai des paroles convenables à la grandeur de votre âme. Cependant permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas assez de passion pour une vie telle que la vôtre. Je tâcherai pourtant de mettre mon ode en l'état où vous souhaiterez qu'elle soit, et je serai toujours etc.

A Paris, ce 30 janvier 1663.

A Madame de La Fontaine

Relation d'un voyage de Paris en Limousin

Première lettre, écrite à Clamart, datée du 25 Août 1663

Vous n'avez jamais voulu lire d'autres voyages que ceux des chevaliers de la Table Ronde ; mais le nôtre mérite bien que vous le lisiez. Il s'y rencontrera pourtant des matières peu convenables à votre goût : c'est à moi de les assaisonner, si je puis, en telle sorte qu'elles vous plaisent ; et c'est à vous de louer en cela mon intention, quand elle ne serait pas suivie du succès. Il pourra même arriver, si vous goûtez ce récit, que vous en goûterez après de plus sérieux. Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage ; et, hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans qui vous divertissent. C'est un fonds bientôt épuisé. Vous avez lu tant de fois les vieux que vous les savez ; il s'en fait peu de nouveaux, et, parmi ce peu, tous ne sont pas bons : ainsi vous demeurez souvent à sec. Considérez, je vous prie, l'utilité que ce vous serait, si, en badinant, je vous avais accoutumée à l'histoire, soit des lieux, soit des personnes : vous auriez de quoi vous désennuyer toute votre vie, pourvu que ce soit sans intention de rien retenir, moins encore de rien citer. Ce n'est pas une bonne qualité pour une femme d'être savante, et c'en est une très mauvaise d'affecter de paraître telle.

Nous partîmes donc de Paris le 23 du courant, après que M. Jannart eut reçu les condoléances de quantité de personnes de condition et de ses amis. M. le lieutenant criminel en usa

généreusement, libéralement, royalement : il ouvrit sa bourse, et nous dit que nous n'avions qu'à puiser. Le reste du voisinage fit des merveilles. Quand il eut été question de transférer le quai des Orfèvres, la cour du Palais, et le Palais même, à Limoges, la chose ne se serait pas autrement passée Enfin ce n'était chez nous que processions de gens abattus et tombés des nues. Avec tout cela, je ne pleurai point ; ce qui me fait croire que j'acquerrai une grande réputation de constance dans cette affaire.

La fantaisie de voyager m'était entrée quelque temps auparavant dans l'esprit, comme si j'eusse eu des pressentiments de l'ordre du roi. Il y avait plus de quinze jours que je ne parlais d'autre chose que d'aller tantôt à Saint-Cloud, tantôt à Charonne, et j'étais honteux d'avoir tant vécu sans rien voir. Cela ne me sera plus reproché, grâce à Dieu. On nous a dit, entre autres merveilles, que beaucoup de Limousines de la première bourgeoisie portent des chaperons de drap rose-sèche sur des cales de velours noir. Si je trouve quelqu'un de ces chaperons qui couvre une jolie tête, je pourrai m'y amuser en passant, et par curiosité seulement.

Quoi qu'il en soit, j'ai tout à fait bonne opinion de notre voyage : nous avons déjà fait trois lieues sans aucun mauvais accident, sinon que l'épée de M. Jannart s'est rompue ; mais, comme nous sommes gens à profiter de tous nos malheurs, nous avons trouvé qu'aussi bien elle était trop longue, et l'embarrassait. Présentement, nous sommes à Clamart, au-dessous de cette fameuse montagne où est situé Meudon ; là nous devons nous rafraîchir deux ou trois jours. En vérité, c'est un plaisir que de voyager ; on rencontre toujours quelque chose de remarquable. Vous ne saurez croire combien est excellent le beurre que nous mangeons ; je me suis souhaité vingt fois de pareilles vaches, un pareil herbage, des eaux pareilles, et ce qui s'ensuit, hormis la batteuse, qui est un peu vieille. Le jardin de M. C. mérite aussi d'avoir place dans cette histoire ; il a beaucoup d'endroits fort champêtres, et c'est ce que j'aime sur toutes choses. Ou vous l'avez vu, ou vous ne l'avez pas vu ; si vous l'avez vu, souvenez-vous de ces deux terrasses que le

par terre a en face et à la main gauche, et des rangs de chênes
et de châtaigniers qui les bordent : je me trompe bien si cela
n'est beau. Souvenez-vous aussi de ce bois qui paraît en
l'enfoncement, avec la noirceur d'une forêt âgée de dix siècles :
les arbres n'en sont pas si vieux, à la vérité ; mais toujours
peuvent-ils passer pour les plus anciens du village, et je ne crois
pas qu'il y en ait de plus vénérables sur la terre. Les deux allées
qui sont à droite et à gauche me plaisent encore : elles ont cela
de particulier que ce qui les borne est ce qui les fait paraître
plus belles. Celle de la droite a tout à fait la mine d'un jeu de
paume ; elle est à présent bordée d'un amphithéâtre de gazons,
et a le fond relevé de huit ou dix marches : il y a de l'apparence
que c'est l'endroit où les divinités du lieu reçoivent l'hommage
qui leur est dû.

Si le dieu Pan, ou le Faune,
Prince des bois, ce dit-on,
Se fait jamais faire un trône,
C'en sera là le patron.

Deux châtaigniers, dont l'ombrage
Est majestueux et frais,
Le couvrent de leur feuillage,
Ainsi que d'un riche dais.

Je ne vois rien qui l'égale,
Ni qui me charme à mon gré
Comme un gazon qui s'étale
Le long de chaque degré.

J'aime cent fois mieux cette herbe
Que les précieux tapis
Sur qui l'Orient superbe
Voit ses empereurs assis.

Beautés simples et divines
Vous contentiez nos aïeux,

Avant qu'on tirât des mines
Ce qui nous frappe les yeux.

De quoi sert tant de dépense?
Les grands ont beau s'en vanter:
Vive la magnificence
Qui ne coûte qu'à planter!

Nonobstant ces moralités, j'ai conseillé à M. C. de faire bâtir une maison proportionnée en quelque manière à la beauté de son jardin, et de se ruiner pour cela. Nous partirons de chez elle demain 26, et nous irons prendre au Bourg-la-Reine la commodité du carrosse de Poitiers, qui y passe tous les dimanches. Là se doit trouver un valet de pied du roi qui a ordre de nous accompagner jusques à Limoges. Je vous écrirai ce qui nous arrivera en chemin, et ce qui me semblera digne d'être observée. Cependant faites bien mes recommandations à notre marmot, et dites-lui que peut-être j'amènerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon pour le faire jouer et pour lui tenir compagnie.

Seconde lettre, écrite à Amboise, datée du 30 Août 1663

A LA MEME

Les occupations que nous eûmes à Clamart, votre oncle et moi, furent différentes. Il ne fit aucune chose digne de mémoire : il s'amusa à des expéditions, à des procès, à d'autres affaires. Il n'en fut pas ainsi de moi : je me promenai, je dormis, je passai le temps avec les dames qui nous vinrent voir.

Le dimanche étant arrivé, nous partîmes de grand matin. Madame C. et notre tante nous accompagnèrent jusqu'au Bourg-la-Reine. Nous y attendîmes près de trois heures ; et, pour nous désennuyer, ou pour nous ennuyer encore davantage (je ne sais pas bien lequel je dois dire), nous ouïmes une messe paroissiale. La procession, l'eau bénite, le prône, rien n'y manquait. De bonne fortune pour nous, le curé était ignorant, et ne prêcha point. Dieu voulut enfin que le carrosse passât : le valet de pied y était ; point de moines, mais en récompense trois femmes, un marchand qui ne disait mot, et un notaire qui chantait toujours, et qui chantait très mal : il reportait en son pays quatre volumes de chansons. Parmi les trois femmes, il y avait une Poitevine qui se qualifiait comtesse ; elle paraissait assez jeune et de taille raisonnable, témoignait avoir de l'esprit, déguisait son nom, et venait de plaider en séparation contre son mari : toutes qualités de bon augure et j'y eusse trouvé matière de cajolerie, si la beauté s'y fût rencontrée ; mais sans elle rien ne me touche ; c'est à mon avis le principal point : je vous défie de me faire trouver un grain de sel dans une personne à qui elle manque. Telle était donc la compagnie que nous avons eue jusques au Port-de-Pilles.

Il fallut à la fin que l'oncle et la tante se séparassent ; les derniers adieux furent tendres, et l'eussent été beaucoup

davantage si le cocher nous eût donné le loisir de les achever. Comme il voulait regagner le temps qu'il avait perdu, il nous mena d'abord avec diligence. On laisse, en sortant du Bourg-la-Reine, Sceaux à la droite, et à quelques lieues de la Chilly à la gauche, puis Montléry du même côté. Est-ce Montléry qu'il faut dire, ou Montlehéry ? C'est Montlehéry quand le vers est trop court, et Montléry quand il est trop long. Montléry donc ou Montlehéry, comme vous voudrez était jadis une forteresse que les Anglais, lorsqu'ils étaient maîtres de la France, avaient fait bâtir sur une colline assez élevée. Au pied de cette colline est un bourg qui en a gardé le nom. Pour la forteresse, elle est démolie, non point par les ans ; ce qui en reste, qui est une tour fort haute, ne se dément point, bien qu'on en ait ruiné un côté : il y a encore un escalier qui subsiste, et deux chambres où l'on voit des peintures anglaises, ce qui fait foi de l'antiquité et de l'origine du lieu. Voilà ce que j'en ai appris de votre oncle, qui dit avoir entré dans les chambres ; pour moi, je n'en ai rien vu : le cocher ne voulait arrêter qu'à Châtres, petite ville qui appartient à M. de Condé, l'un de nos grands maîtres.

Nous y dînâmes. Après le dîner, nous vîmes encore à droite et à gauche force châteaux, je n'en dirai mot, ce serait une œuvre infinie. Seulement nous passâmes auprès du Plessis-Pâté, et traversâmes ensuite la vallée de Caucatrix, après avoir monté celle de Tréfou, car, sans avoir étudié en philosophie, vous pouvez imaginer qu'il n'y a point de vallée sans montagne. Je ne songe point à cette vallée de Tréfou que je ne frémisses.

C'est un passage dangereux,
Un lieu pour les voleurs, d'embûche et de retraite ;
A gauche un bois, une montagne à droite,
Entre les deux
Un chemin creux.
La montagne est toute pleine
De rochers faits comme ceux
De notre petit domaine.

Tout ce que nous étions d'hommes dans le carrosse nous

descendîmes, afin de soulager les chevaux. Tant que le chemin dura, je ne parlai d'autre chose que des commodités de la guerre : en effet, si elle produit des voleurs, elle les occupe ; ce qui est un grand bien pour tout le monde, et particulièrement pour moi, qui crains naturellement de les rencontrer. On dit que ce bois que nous côtoyâmes en fourmille : cela n'est pas bien ; il mériterait qu'on le brûlât.

République de loups, asile de brigands,
Faut-il que tu sois dans le monde ?
Tu favorises les méchants
Par ton ombre épaisse et profonde.
Ils égorgent celui que Thémis, ou le gain,
Ou le désir de voir, fait sortir de sa terre.
En combien de façons, hélas ! le genre humain
Se fait à soi-même la guerre !
Puisse le feu du ciel désoler ton enceinte !
Jamais celui d'amour ne s'y fasse sentir,
Ni ne s'y laisse amortir !
Qu'au lieu d'Amaryllis, de Diane, et d'Aminte
On ne trouve chez toi que vilains bocherons
Charbonniers noirs comme démons
Qui t'accommodent de manière
Que tu sois à tous les larrons
Ce qu'on appelle un cimetière !

Notre première traite s'acheva plus tard que les autres ; il nous resta toutefois assez de jour pour remarquer, en entrant dans Etampes, quelques monuments de nos guerres. Ce n'est pas les plus riches que j'ai vus ; j'y trouvai beaucoup de gothique : aussi est-ce l'ouvrage de Mars, méchant maçon s'il en fut jamais.

Il nous laisse ces monuments
Pour marque de nos mouvements
Quand Turenne assiégea Tavanne
Turenne fit ce que la Cour lui dit

Tavanne non : car il se défendit
Et joua de la sarbacane.

Beaucoup de sang français fut alors répandu :
On perd des deux côtés dans la guerre civile
Notre prince eût toujours perdu,
Quand même il eût gagné la ville.

Enfin nous regardâmes avec pitié les faubourgs d'Etampes. Imaginez-vous une suite de maisons sans toits, sans fenêtres, percées de tous les côtés : il n'y a rien de plus laid et de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruines de Troie la grande. En vérité, la fortune se moque bien du travail des hommes. J'en entretins le soir notre compagnie, et le lendemain nous traversâmes la Beauce, pays ennuyeux, et qui, outre l'inclination que j'ai à dormir, nous en fournissait un très beau sujet. Pour s'en empêcher, on mit une question de controverse sur le tapis ; notre comtesse en fut cause : elle est de la religion et nous montra un livre de du Moulin. M. de Chateauneuf (c'est le nom du valet de pied) l'entreprit, et lui dit que sa religion ne valait rien, pour bien des raisons. Premièrement, Luther a eu je ne sais combien de bâtards ; les huguenots ne vont jamais à la messe ; enfin il lui conseillait de se convertir, si elle ne voulait aller en enfer : car le purgatoire n'était pas fait pour des gens comme elle. La Poitevine se mit aussitôt sur l'Ecriture, et demanda un passage où il fût parlé du purgatoire ; pendant cela, le notaire chantait toujours ; M. Jannart et moi nous endormîmes.

L'après-dînée, de crainte que M. de Chateauneuf ne nous remit sur la controverse, je demandai à notre comtesse inconnue s'il y avait de belles personnes à Poitiers ; elle nous en nomma quelques-unes, entre autres une fille appelée Barigny, de condition médiocre, car son père n'était que tailleur ; mais, au reste, on ne pouvait dire assez de choses de la beauté de cette personne. C'était une claire brune, de belle taille, la gorge admirable, de l'embonpoint ce qu'il en fallait, tous les traits du visage bien faits, les yeux beaux : si bien qu'à tout prendre il y

avait peu de choses à souhaiter, car rien, c'est trop dire. Enfin non seulement les astres de la province, mais ceux de la Cour, lui devaient céder, jusque-là dans un bal où était le roi, dès que la Barigny fut entrée, elle effaça ce qu'il y avait de brillant : les plus grands soleils ne parurent auprès que de simples étoiles. Outre cela elle savait les romans, et ne manquait pas d'esprit. Quant à sa conduite, on la tenait dans Poitiers pour honnête fille, tant qu'un mariage de conscience se peut étendre. Autrefois, un gentilhomme appelé Miravaux en avait été passionnément amoureux et voulait l'épouser à toute force ; les parents du gentilhomme s'y opposèrent ; ils n'y eussent pourtant rien gagné, si Clothon ne se fût mise de la partie : L'amant mourut à l'armée, où il commandait un régiment. Les dernières actions de sa vie et ses derniers soupirs ne furent que pour sa maîtresse. Il lui laissa douze mille écus par son testament, outre quantité de meubles et de nippes de conséquence, qu'il lui avait donnés dès auparavant. A la nouvelle de cette mort, mademoiselle Barigny dit les choses du monde les plus pitoyables, protesta qu'elle se laisserait mourir tôt ou tard, et en attendant recueillit le legs que son amant lui avait fait. Procès pour cela au présidial de Poitiers ; appel à la Cour. Mais qui ne préférerait une belle à des héritiers ? Les juges firent ce que j'aurais fait. Le cœur de la dame fut contesté avec plus de chaleur encore : ce fut un nommé Cartignon qui en hérita. Ce dernier amant s'est trouvé plus heureux que l'autre : la belle eut soin qu'il ne mourût point sans être payé de ses peines. Il y a, dit-on, sacrement entre eux ; mais la chose est tenue secrète. Que dites-vous de ces mariages de conscience ? Ceux qui en ont amené l'usage n'étaient pas niais. On est fille et femme tout à la fois : le mari se comporte en galant ; tant que l'affaire demeure en cet état, il n'y a pas lieu de s'y opposer, les parents ne font point les diables ; toute chose vient en son temps ; et, s'il arrive qu'on se lasse les uns des autres, il ne faut aller ni au juge ni à l'évêque. Voilà l'histoire de la Barigny. Ces aventures nous divertirent de telle sorte que nous entrâmes dans Orléans sans nous en être presque aperçus : il semblait même que le Soleil se fût amusé à les entendre aussi bien que

nous, car, quoique nous eussions fait vingt lieues, il n'était pas encore au bout de sa traite. Bien davantage, soit que la Barigny fut cette soirée à la promenade, soit qu'il dût se coucher au sein de quelque rivière charmante comme la Loire, il s'était tellement paré que M. Chateauneuf et moi nous l'allâmes regarder de dessus le pont. Par même moyen, je vis la Pucelle, mais, ma foi, ce fut sans plaisir : je ne lui trouvai ni l'air, ni la taille, ni le visage d'une Amazone ; l'infante Gradafillée en vaut dix comme elle ; et, si ce n'était que M. Chapelain est son chroniqueur, je ne sais si j'en ferais mention. Je la regardai, pour l'amour de lui, plus longtemps que je n'aurais fait. Elle est à genoux devant une croix, et le roi Charles en même posture vis-à-vis d'elle, le tout fort chétif et de petite apparence. C'est un monument qui se sent de la pauvreté de son siècle.

Le pont d'Orléans ne me parut pas non plus d'une largeur ni d'une majesté proportionnée à la noblesse de son emploi et à la place qu'il occupe dans l'Univers.

Ce n'est pas petite gloire
Que d'être pont sur la Loire.
On voit à ses pieds rouler
La plus belle des rivières
Que de ses vastes carrières
Phébus regarde couler.

Elle est près de trois fois aussi large à Orléans que la Seine l'est à Paris. L'horizon, très beau de tous les côtés, et borné comme il le doit être. Si bien que cette rivière étant basse à proportion, ses eaux forts claires, son cours sans replis, on dirait que c'est un canal. De chaque côté du pont on voit continuellement des barques qui vont à voiles : les unes montent, les autres descendent ; et comme le bord n'est pas si grand qu'à Paris, rien n'empêche qu'on ne les distingue toutes : on les compte, on remarque en quelle distance elles sont les unes des autres ; c'est ce qui fait une de ses beautés : en effet, ce serait dommage qu'une eau si pure fut entièrement couverte par des bateaux. Les voiles de ceux-ci sont fort amples : cela leur donne

une majesté de navires, et je m'imaginai voir le port de Constantinople en petit. D'ailleurs Orléans, à le regarder de la Sologne, est d'un bel aspect. Comme la ville va en montant, on la découvre quasi tout entière. Le mail et les autres arbres qu'on a plantés en beaucoup d'endroits le long du rempart font qu'elle paraît à demi fermée de murailles vertes ; et, à mon avis, cela lui sied bien. De la particulariser en dedans, je vous ennuierais : c'en est déjà trop pour vous de cette matière. Vous saurez pourtant que le quartier par où nous descendîmes au pont est fort laid, le reste assez beau : des rues spacieuses, nettes, agréables, et qui sentent leur bonne ville. Je n'eus pas assez de temps pour voir le rempart, mais je m'en suis laissé dire beaucoup de bien, ainsi que de l'église Sainte-Croix.

Enfin notre compagnie, qui s'était dispersée de tous les côtés, revint satisfaite. L'un parla d'une chose, l'autre d'une autre. L'heure du souper venue, chevaliers et dames se furent seoir à leurs tables assez mal servies, puis se mirent au lit incontinent, comme on peut penser. Et sur ce, le chroniqueur fait fin au présent chapitre.

A Amboise, ce 30 Août 1663.

Troisième lettre, écrite à Richelieu, datée du 3 Septembre 1663

A LA MEME

Autant que la Beauce m'avait semblé ennuyeuse, autant le pays qui est depuis Orléans jusqu'à Amboise me parut agréable et divertissant. Nous eûmes au commencement la Sologne, province beaucoup moins fertile que le Vendômois, lequel est de l'autre côté de la rivière. Aussi a-t-on un niais du pays pour très peu de chose ; car ceux-là ne sont pas fous comme ceux de Champagne ou de Picardie. Je crois que les niais coûtent davantage.

Le premier lieu où nous arrê tâmes, ce fut Cléry. J'allai aussitôt visiter l'église. C'est une collégiale assez bien rentée pour un bourg ; non que les chanoines en demeurent d'accord, ou que je leur aie ouï dire. Louis **XI** y est enterré ; on le voit à genoux sur son tombeau, quatre enfants aux coins : ce seraient quatre anges, et ce pourraient être quatre Amours, si on ne leur avait point arraché les ailes. Le bon apôtre de roi fait là le saint homme, et est bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liège.

Je lui trouvai la mine d'un matois ;
Aussi l'était ce prince, dont la vie
Doit rarement servir d'exemple aux rois
Et pourrait être en quelques points suivie.

A ses genoux sont ses Heures et son chapelet, et autres menues ustensiles, sa main de justice, son sceptre, son chapeau, et sa Notre-Dame ; je ne sais comment le statuaire n'y a point mis le prévôt Tristan : le tout est de marbre blanc, et m'a semblé d'assez bonne main.

Au sortir de cette église, je pris une autre hôtellerie pour la nôtre ; il s'en fallut peu que je n'y commande à dîner, et, m'étant allé promener dans le jardin, je m'attachai tellement à la lecture de Tite-Live qu'il se passa plus d'une bonne heure sans que je fisse réflexion sur mon appétit : un valet de ce logis m'ayant averti de cette méprise, je courus au lieu où nous étions descendus, et j'arrivai assez à temps pour compter.

De Cléry à Saint-Diez, qui est le gîte ordinaire, il n'y a que quatre lieues, chemin agréable et bordé de haies : ce qui me fit faire une partie de la traite à pied. Il ne m'y arriva aucune aventure digne d'être écrite, sinon que je rencontrai, ce me semble, deux ou trois gueux et quelques pèlerins de Saint-Jacques. Comme Saint-Diez n'est qu'un bourg, et que les hôtelleries y sont mal meublées, notre comtesse n'étant pas satisfaite de sa chambre, M. Chateauneuf voulant toujours que votre oncle fût le mieux logé, nous pensâmes tomber dans le différend de Potrot et de la dame de Nouaillé. Les gens de Potrot et ceux de la dame de Nouaillé ayant mis, pendant la foire de Niort, les hardes de leur maître et de leur maîtresse en même hôtellerie et sur même lit, cela fit contestation. Potrot dit : « Je coucherai dans ce lit-là. — Je ne dis pas que vous n'y couchiez, repartit la dame de Nouaillé, mais j'y coucherai aussi. » Par point d'honneur, et pour ne se pas céder, ils y couchèrent tous deux. La chose se passa d'une autre manière ; la comtesse se plaignit fort, le lendemain, des puces. Je ne sais si ce fut cela qui éveilla le cocher ; je veux dire les puces du cocher, et non celles de la comtesse : tant y a qu'il nous fit partir de si grand matin qu'il n'était quasi que huit heures quand nous nous trouvâmes vis-à-vis de Blois, rien que la Loire entre deux.

Blois est en pente comme Orléans, mais plus petit et plus ramassé ; les toits des maisons y sont disposés, en beaucoup d'endroits, de telle manière qu'ils ressemblent aux degrés d'un amphithéâtre. Cela me parut très beau, et je crois que difficilement on pourrait trouver un aspect plus riant et plus agréable. Le château est à un bout de la ville, à l'autre bout Sainte-Solennel. Cette église paraît fort grande, et n'est cachée d'aucunes maisons ; enfin elle répond tout à fait bien au logis

du prince. Chacun de ces bâtiments est situé sur une éminence dont la pente se vient joindre vers le milieu de la ville, de sorte qu'il s'en faut peu que Blois ne fasse un croissant dont Sainte-Solenne et le château font les cornes. Je ne me suis pas informé des mœurs anciennes. Quant à présent la façon de vivre y est fort polie, soit que cela ait été ainsi de tout temps, et que le climat et la beauté du pays contribuent, soit que le séjour de Monsieur ait amené cette politesse, ou le nombre de jolies femmes. Je m'en fis nommer quelques-unes à mon ordinaire. On me voulut outre cela montrer des bossus, chose assez commune dans Blois, à ce qu'on me dit ; encore plus commune dans Orléans. Je crus que le Ciel, ami de ces peuples, leur envoyait de l'esprit par cette voie-là : car on dit que bossu n'en manqua jamais ; et cependant il y a de vieilles traditions qui en donnent une autre raison. La voici telle qu'on me l'a apprise. Elle regarde aussi la constitution de la Beauce et du Limousin.

La Beauce avait jadis des monts en abondance,
Comme le reste de la France :
De quoi la ville d'Orléans,
Pleine de gens heureux, délicats, fainéants,
Qui voulaient marcher à leur aise,
Se plaignit, et fit la mauvaise ;
Et messieurs les Orléanois
Dirent au Sort, tous d'une voix
Une fois, deux fois et trois fois,
Qu'il eût à leur ôter la peine
De monter, de descendre, et remonter encor.
« Quoi ! toujours mont et jamais plaine !
Faites-nous avoir triple haleine,
Jambes de fer, naturel fort,
Ou nous donnez une campagne
Qui n'ait plus ni mont ni montagne.
— Oh ! oh ! leur repartit le Sort,
Vous faites les mutins, et dans toutes les Gaules
Je ne vois que vous seuls qui des monts vous plaigniez.
Puisqu'ils vous nuisent à vos pieds

Vous les aurez sur vos épaules. »
Lors la Beauce de s'aplanir
De s'égaliser, de devenir
Un terroir uni comme glace ;
Et bossus de naître en la place,
Et monts de déloger des champs.
Tout ne put tenir sur les gens ;
Si bien que la troupe céleste,
Ne sachant que faire du reste
S'en allait les placer dans le terroir voisin,
Lorsque Jupiter dit : « Epargnons la Touraine
Et le Blésois ; car ce domaine
Doit être un jour à mon cousin ;
Mettons-les dans le Limousin. »

Ceux de Blois, comme voisins et bons amis de ceux d'Orléans, les ont soulagés d'une partie de leurs charges. Les uns et les autres doivent encore avoir une génération de bossus, et puis c'en est fait.

Vous aurez pour cette tradition telle croyance qu'il vous plaira. Ce que je vous assure être fort vrai est que M. Chateauneuf et moi nous déjeunâmes très bien, et allâmes voir ensuite le logis du prince. Il a été bâti à plusieurs reprises, une partie sous François 1er, l'autre sous quelqu'un de ses devanciers. Il y a en face un corps de logis à la moderne, que feu Monsieur a fait commencer : toutes ces trois pièces ne font, Dieu merci, nulle symétrie, et n'ont rapport ni convenance l'une avec l'autre, l'architecte a évité cela autant qu'il a pu. Ce qu'a fait faire François 1er, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste : il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornements, sans régularité et sans ordre ; cela fait quelque chose de grand qui plaît assez. Nous n'eûmes pas le loisir de voir le dedans ; je n'en regrettai que la chambre où Monsieur est mort, car je la considérais comme une relique : en effet, il n'y a personne qui ne doive avoir une extrême vénération pour la mémoire de ce prince. Les peuples de ces contrées le pleurent encore avec raison : jamais règne ne fut

plus doux, plus tranquille, ni plus heureux, que l'a été le sien, et, en vérité, de semblables princes devraient naître un peu plus souvent, ou ne point mourir. J'eusse aussi fort souhaité de voir son jardin de plantes, lequel on tenait pendant sa vie, pour le plus parfait qui fût au monde : il ne plut pas à notre cocher, qui ne se soucia que de déjeuner largement, puis nous fit partir. Tant que la journée dura, nous eûmes beau temps, beau chemin, beau pays : surtout la levée ne nous quitta point, ou nous ne quittâmes point la levée ; l'un vaut l'autre. C'est une chaussée qui suit les bords de la Loire, et retient cette rivière dans son lit : ouvrage qui a coûté bien du temps à faire, et qui en coûte encore beaucoup à entretenir. Quant au pays, je ne vous en saurais dire assez de merveilles. Point de ces montagnes pelées qui choquent tant notre cher M. de Maucroix ; mais, de part et d'autre, coteaux les plus agréablement vêtus qui soient dans le monde. Vous m'en entendrez parler plus d'une fois ; mais, en attendant.

Que dirons-nous que fut la Loire
Avant que d'être ce qu'elle est ?
Car vous savez qu'en son histoire
Notre bon Ovide s'en tait.
Fut-ce quelque aimable personne,
Quelque reine, quelque Amazone,
Quelque Nymphé au cœur de rocher,
Qu'aucun amant ne sut toucher ?
Ces origines sont communes ;
C'est pourquoi n'allons point chercher
Les Jupiters et les Neptunes,
Ou les dieux Pans qui poursuivaient
Toutes les belles qu'ils trouvaient.
Laissons là ces métamorphoses
Et disons ici, s'il vous plaît
Que la Loire était ce qu'elle est
Dès le commencement des choses.
La Loire est donc une rivière
Arrosant un pays favorisé des Cieux

Douce quand il lui plaît, quand il lui plaît si fière
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux.
Elle ravagerait mille moissons fertiles,
Engloutirait des bourgs, ferait flotter des villes,
Détruirait tout en une nuit :
Il ne faudrait qu'une journée
Pour lui voir entraîner le fruit
De tout le labeur d'une année,
Si le long de ses bords n'était une levée
Qu'on entretient soigneusement :
Dès lors qu'un endroit se dément,
On le rétablit tout à l'heure ;
La moindre brèche n'y demeure
Sans qu'on n'y touche incessamment ;
Et pour cet entretènement,
Unique obstacle à tels ravages,
Chacun a son département,
Communautés, bourgs, et villages.
Vous croyez bien qu'étant sur ses rivages,
Nos gens et moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vue :
J'y rencontrai de si charmants appas
Que j'en ai l'âme encore tout émue.
Coteaux rians y sont des deux côtés :
Coteaux non pas si voisins de la nue
Qu'en Limousin, mais coteaux enchantés,
Belles maisons, beaux parcs, et bien plantés,
Prés verdoyants dont ce pays abonde,
Vignes et bois, tant de diversités
Qu'on croit d'abord être en un autre monde.
Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute :
On la voit rarement s'écarter de sa route ;
Elle a peu de replis dans son cours mesuré ;
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré
C'est la fille d'Amphitrite,
C'est elle dont le mérite,
Le nom, la gloire, et les bords,

Sont dignes de ces provinces
Qu'entre tous leurs plus grands trésors
Ont toujours placé nos princes.
Elle répand son cristal
Avec magnificence ;
Et le jardin de la France
Méritait un tel canal.

Je lui veux du mal en une chose : c'est que, l'ayant vue, je m'imaginai qu'il n'y avait plus rien à voir ; il ne me resta ni curiosité ni désir. Richelieu m'a bien fait changer de sentiment. C'est un admirable objet que ce Richelieu : j'en ai daté ma troisième lettre, parce que je l'y ai achevée. Voyez l'obligation que vous m'avez, il ne s'en faut pas un quart d'heure qu'il ne soit minuit, et nous devons nous lever demain avant le Soleil, bien qu'il ait promis en se couchant qu'il se lèverait de fort grand matin. J'emploie cependant les heures qui me sont les plus précieuses à vous faire des relations, moi qui suis enfant du sommeil et de la paresse. Qu'on me parle après cela des maris qui se sont sacrifiés pour leurs femmes ! Je prétends les surpasser tous, et que vous ne sauriez vous acquitter envers moi, si vous ne me souhaitez d'aussi bonnes nuits que j'en aurai de mauvaises avant que notre voyage soit achevé.

A Richelieu, ce 3 Septembre 1663.

Quatrième lettre, écrite à Châtellerault, datée du 5 Septembre 1663

A LA MEME

Nous arrivâmes à Amboise d'assez bonne heure, mais par un fort mauvais temps : je ne laissai pas d'employer le reste du jour à voir le château. De vous en faire le plan, c'est à quoi je ne m'amuserai point, et pour cause.

Vous saurez, sans plus, que devers la ville il est situé sur un roc, et paraît extrêmement haut. Vers la campagne, le terrain d'alentour est plus élevé. Dans l'enceinte il y a trois ou quatre choses fort remarquables. La première est ce bois de cerf dont on parle tant, et dont on ne parle pas assez selon mon avis : car, soit qu'on le veuille faire passer pour naturel ou pour artificiel, j'y trouve un sujet d'étonnement presque égal. Ceux qui le trouvent artificiel tombent d'accord que c'est bois de cerf, mais de plusieurs pièces : or le moyen de les avoir jointes sans qu'il y paraisse de liaison ? De dire aussi qu'il soit naturel, et que l'Univers ait jamais produit un animal assez grand pour le porter, cela n'est guère croyable.

Il en sera toujours douté,
Quand bien ce cerf aurait été
Plus ancien qu'un patriarche ;
Tel animal, en vérité,
N'eût jamais su tenir dans l'Arche.

Ce que je remarquai encore de singulier, ce furent deux tours bâties en terre comme des puits : on a fait dedans des escaliers en forme de rampes par ou l'on descend jusqu'au pied du château ; si bien qu'elles touchent, ainsi que les chênes dont parle Virgile,

D'un bout au ciel, d'autre bout aux enfers.

Je les trouvais bien bâties, et leur structure me plut autant que le reste du château nous parut indigne nous y arrêter. Il a toutefois été un temps qu'on le faisait servir de berceau à nos jeunes rois ; et, véritablement, c'était un berceau d'une matière assez solide, et qui n'était pas pour se renverser si facilement. Ce qu'il y a de beau, c'est la vue : elle est grande, majestueuse, d'une étendue immense ; l'œil ne trouve rien qui l'arrête ; point d'objet qui ne l'occupe le plus agréablement du monde. On s'imagine découvrir Tours, bien qu'il soit à quinze ou vingt lieues ; du reste, on a en aspect la côte la plus riante et la mieux diversifiée que j'aie encore vue, et au pied une prairie qu'arrose la Loire, car cette rivière passe à Amboise.

De tout cela le pauvre M. Foucquet ne put jamais, pendant son séjour, jouir un petit moment : on avait bouché toutes les fenêtres de sa chambre, et on n'y avait laissé qu'un trou par le haut. Je demandai de la voir : triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisait n'avait pas la clef : au défaut, je fus longtemps à considérer la porte, et me fis conter la manière dont le prisonnier était gardé. Je vous en ferais volontiers la description ; mais ce souvenir est trop affligeant.

Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin nonpareil,
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grâce,
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil,
Trois portes en six pieds d'espace ?
Vous peindre un tel appartement,
Ce serait attirer vos larmes ;
Je l'ai fait insensiblement :
Cette plainte a pour moi des charmes.

Sans la nuit, on n'eut jamais pu m'arracher de cet endroit : il fallut enfin retourner à l'hôtellerie ; et le lendemain nous nous écartâmes de la Loire, et la laissâmes à la droite. J'en suis très fâché. Non pas que les rivières nous aient manqué dans notre voyage :

Depuis ce lieu jusques au Limousin,
Nous en avons passé quatre en chemin,
De fort bon compte, au moins qu'il m'en souviennne
L'Indre, le Cher, la Creuse, et la Vienne.
Ce ne sont pas simples ruisseaux :
Non, non ; la carte nous les nomme.
Ceux qui sont périss sous leurs eaux
Ne l'ont pas été dire à Rome.

La première que nous rencontrâmes, ce fut l'Indre. Après l'avoir passée, nous trouvâmes au bord trois hommes d'assez bonne mine, mais mal vêtus et fort délabrés. L'un de ces héros guzmanesques avait fait une tresse de ses cheveux, laquelle lui pendait derrière comme une queue de cheval. Non loin de là nous aperçûmes quelques Philis, je veux dire Philis d'Egypte qui venaient vers nous dansant, folâtrant, montrant leurs épaules, et traînant après elles des douegnas détestables à proportion, et qui nous regardaient avec autant de mépris que si elles eussent été belles et jeunes. Je frémis d'horreur à ce spectacle. et j'en ai été plus de deux jours sans pouvoir manger. Deux femmes fort blanches marchaient ensuite, elles avaient le teint délicat, la taille bien faite, de la beauté médiocrement et n'étaient anges, à bien parler, qu'en tant que les autres étaient de véritables démons. Nous saluâmes ces deux avec beaucoup de respect, tant à cause d'elles que de leurs jupes, qui véritablement étaient plus riches que ne semblait le promettre un tel équipage. Le reste de leur habit consistait en une cape d'étoffe blanche, et sur la tête un petit chapeau à l'anglaise, de taffetas de couleur, avec un galon d'argent. Elles ne nous rendirent notre salut qu'en faisant une légère inclination de la tête, marchant toujours avec une gravité de déesses, et ne

daignant presque jeter les yeux sur nous, comme simples mortels que nous étions. D'autres douégnas les suivaient, non moins laides que les précédentes ; et la caravane était fermée par un cordelier. Le bagage marchait en queue, partie sur chariots, partie sur bêtes de somme ; puis quatre carrosses vides et quelques valets à l'entour,
Non sans écureuils et turquets,
Ni, je pense, sans perroquets.

Le tout escorté par M. de la Fourcade, garde du corps. Je vous laisse à deviner quelles gens c'étaient. Comme ils suivaient notre route, et qu'ils débarquèrent à la même hôtellerie où notre cocher nous avait fait descendre, le scrupule nous prit à tous de coucher en mêmes lits qu'eux, et de boire en mêmes verres. Il n'y en avait point qui s'en tourmentât plus que la comtesse.

Nous allâmes le jour suivant coucher à Montels et dîner le lendemain au Port-de-Pilles, où notre compagnie commença de se séparer. La comtesse envoya un laquais, non chez son mari, mais chez un de ses parents, porter les nouvelles de son arrivée, et donner ordre qu'on lui amenât un carrosse avec quelque escorte. Pour moi, comme Richelieu n'était qu'à cinq lieues, je n'avais garde de manquer de l'aller voir : les Allemands se détournent bien pour cela de plusieurs journées. M. Chateauneuf, qui connaissait le pays, s'offrit de m'accompagner : je le pris au mot ; et ainsi votre oncle demeura seul, et alla coucher à Châtellerault, où nous promîmes de nous rendre le lendemain de grand matin.

Le Port-de-Pilles est un lieu passant, et où l'on trouve toutes sortes de commodités, même incommodes : il s'y rencontre de méchants chevaux,

Encore mal ferrés, et plus mal embouchés,
Et très mal enharnachés.

Mais quoi ! nous n'avions pas à choisir : tels qu'ils étaient, je les fais mettre en état,

Laisse le pire et sur le meilleur monte.

Pour plus d'assurance nous prîmes un guide, qu'il nous fallut mener en trousse l'un après l'autre, afin de gagner du temps. Avec cela nous n'en eûmes que ce qu'il fallut pour voir les choses les plus remarquables. J'avais promis de sacrifier aux vents du midi une brebis noire, aux Zéphyrs une brebis blanche, et à Jupiter le plus gras bœuf que je pourrais rencontrer dans le Limousin ; ils nous furent tous favorables. Je crois toutefois qu'il suffira que je les paye en chansons : car les boeufs du Limousin sont trop chers, et il y en a qui se vendent cent écus dans le pays.

Etant arrivés à Richelieu, nous commençâmes par le château, dont je ne vous enverrai pourtant la description qu'au premier jour. Ce que je vous puis dire en gros de la ville, c'est qu'elle aura bientôt la gloire d'être le plus beau village de l'Univers. Elle est désertée petit à petit à cause de l'infertilité du terroir, ou pour être à quatre lieues de toute rivière et de tout passage. En cela son fondateur, qui prétendait en faire une ville de renom, a mal pris ses mesures : chose qui ne lui arrivait pas fort souvent. Je m'étonne, comme on dit qu'il pouvait tout, qu'il n'ait pas fait transporter la Loire au pied de cette nouvelle ville, ou qu'il n'y ait fait passer le grand chemin de Bourdeaux. Au défaut, il devait choisir un autre endroit, et il en eut aussi la pensée ; mais l'envie de consacrer les marques de sa naissance l'obligea de faire bâtir autour de la chambre où il était né. Il avait de ces vanités que beaucoup de gens blâmeront, et qui sont pourtant communes à tous les héros : témoin celle-là d'Alexandre le Grand, qui faisait laisser où il passait des mors et des brides plus grandes qu'à l'ordinaire, afin que la postérité crût que lui et ses gens étaient d'autres hommes, puisqu'ils se servaient de si grands chevaux.

Peut-être aussi que l'ancien parc de Richelieu et le bois de ses avenues, qui étaient beaux, semblèrent à leur maître dignes d'un château plus somptueux que celui de son patrimoine ; et ce château attira la ville comme le principal fait l'accessoire.

Enfin elle est, à mon avis,

Mal située et bien bâtie :

On en a fait tous les logis
D'une pareille symétrie.

Ce sont des bâtiments fort hauts ;
Leur aspect vous plairait sans faute.
Les dedans ont quelques défauts :
Le plus grand, c'est qu'ils manquent d'hôte.

La plupart sont inhabités ;
Je ne vis personne en la rue :
Il m'en déplut ; j'aime aux cités
Un peu de bruit et de cohue.

J'ai dit la rue, et j'ai bien dit ;
Car elle est seule, et des plus drètes :
Que Dieu lui donne le crédit
De se voir un jour des cadettes !

Vous vous souviendrez bien et beau
Qu'à chaque bout est une place
Grande, carrée, et de niveau ;
Ce qui sans doute a bonne grâce.

C'est aussi tout, mais c'est assez :
De savoir si la ville est forte,
Je m'en remets à ses fossés,
Murs, parapets, remparts, et porte.

Au reste, je ne vous saurais mieux dépeindre tous ces logis de même parure que par la place Royale ; les dedans sont beaucoup plus sombres, vous pouvez croire, et moins ajustés. J'oubliais à vous marquer que ce sont des gens de finance et du Conseil, secrétaires d'état et autres personnes attachées à ce cardinal, qui ont fait faire la plupart de ces bâtiments, par complaisance et pour lui faire leur cour. Les beaux esprits auraient suivi leurs exemples, si ce n'était qu'ils ne sont pas grands édificateurs, comme dit Voiture car d'ailleurs ils étaient

tous pleins de zèle et d'affection pour ce grand ministre. Voilà ce que j'avais à vous dire touchant la ville de Richelieu. Je remets la description du château à une autre fois afin d'avoir plus souvent occasion de vous demander de vos nouvelles, et pour ménager un amusement qui vous doit faire passer notre exil avec moins d'ennui.

A Châtellerault, ce 5 Septembre 1663.

Cinquième lettre, écrite à Limoges, datée du 12 Septembre 1663

A LA MEME

A Limoges, ce 12 Septembre 1663.

Je vous promis par le dernier ordinaire la description du château de Richelieu ; assez légèrement, pour ne vous en point mentir, et sans considérer mon peu de mémoire ni la peine que cette entreprise me devait donner. Pour la peine, je n'en parle point, et, tout mari que je suis, je la veux bien prendre : ce qui me retient, c'est le défaut de mémoire, pouvant dire la plupart du temps que je n'ai rien vu de ce que j'ai vu, tant je sais bien oublier les choses. Avec cela, je crois qu'il est bon de ne point passer par-dessus cet endroit de mon voyage sans vous en faire la relation. Quelque mal que je m'en acquitte, il y aura toujours à profiter ; et vous n'en vaudrez que mieux de savoir, sinon toute l'histoire de Richelieu, au moins quelques singularités qui ne me sont point échappées, parce que je m'y suis particulièrement arrêté. Ce ne sont peut-être pas les plus remarquables ; mais que vous importe ? De l'humeur dont je vous connais, une galanterie sur ces matières vous plaira plus que tant d'observations savantes et curieuses. Ceux qui chercheront de ces observations savantes dans les lettres que je vous écris, se tromperont fort. Vous savez mon ignorance en matière d'architecture, et que je n'ai rien dit de Vaux que sur des mémoires. Le même avantage me manque pour Richelieu : véritablement au lieu de cela j'ai eu les avis de la concierge et ceux de M. de Chateauneuf : avec l'aide de Dieu et de ces personnes, j'en sortirai. Ne laissez pas de mettre la chose au pis : car il vaut mieux, ce me semble, être trompée de cette façon que de l'autre. En tous cas, vous aurez recours à ce que

M. Desmarets a dit de cette maison : c'est un grand maître en fait de descriptions. Je me garderais bien de particulariser aucun des endroits où il a pris plaisir à s'étendre, si ce n'était que la manière dont je vous écris ces choses n'a rien de commun avec celle de ses Promenades.

Nous arrivâmes donc à Richelieu par une avenue qui borde un côté du parc. Selon la vérité, cette avenue peut avoir une demi-lieue ; mais, à compter selon l'impatience ou j'étais, nous trouvâmes qu'elle avait une bonne lieue tout au moins. Jamais préambule ne

s'est rencontré si mal à propos, et ne m'a semble si long. Enfin on se trouve en une place fort spacieuse ; je ne me souviens pas bien de quelle figure elle est demi-rond ou demi-ovale, cela ne fait rien à l'histoire, et pourvu que vous soyez avertie que c'est la principale entrée de cette maison, il suffit. Je ne me souviens pas non plus en quoi consiste la basse-cour, l'avant-cour, les arrière-cours, ni du nombre des pavillons et corps de logis du château, moins encore de leur structure. Ce détail m'est échappé ; de quoi vous êtes femme encore une fois à ne vous pas soucier bien fort : c'est assez que le tout est d'une beauté d'une magnificence, d'une grandeur, dignes de celui qui l'a fait bâtir. Les fosses sont larges et d'une eau très pure. Quand on a passé le pont-levis, on trouve la porte gardée par deux dieux, Mars et Hercule. Je louai fort l'architecte de les avoir placés en ce poste-là : car, puisque Apollon servait quelquefois de simple commis aux secrétaires de Son Eminence, Mars et Hercule pouvaient bien lui servir de suisses. Ils mériteraient que je m'arrêtasse à eux un peu davantage, si cette porte n'avait des choses encore plus singulières. Vous vous souviendrez surtout qu'elle est couverte d'un dôme, et qu'il y a une Renommée au sommet : c'est une déesse qui ne se plaît pas d'être enfermée, et qui s'aime mieux en cet endroit que si on lui avait donné pour retraite le plus bel appartement du logis.

Même elle est en une posture
Toute prête à prendre l'essor ;
Un pied en l'air, à chaque main un cor

Légère et déployant ses ailes,
Comme allant porter les nouvelles
Des actions de Richelieu,
Cardinal-duc, et demi-dieu :
Telle enfin qu'elle devait être
Pour bien servir un si bon maître ;
Car tant moins elle a de loisir,
Tant plus on lui fait de plaisir.

Cette figure est de bronze, et fort estimée. Aux deux côtés du frontispice que je décris, on a élevé, en manière de statues, de pyramides, si vous voulez, deux colonnes du corps desquelles sortent des bouts de navires. (Bouts de navires ne vous plaira guère, et peut-être aimeriez-vous mieux le terme de pointes ou celui de becs, choisissez le moins mauvais de ces trois mots-là : je doute fort que pas un soit propre ; mais j'aime autant m'en servir que d'appeler cela colonnes rostrales.) Ce sont des restes d'amphithéâtre qu'on a rencontrés fort heureusement, n'y ayant rien qui convienne mieux à l'amirauté, laquelle celui qui a fait bâtir ce château joignait à tant d'autres titres. De dedans la cour, et sur le fronton de la même entrée, on voit trois petits Hercules, autant poupins et autant mignons que le peuvent être de petits Hercules ; chacun d'eux garni de sa peau de lion et de sa massue. (Cela ne vous fait-il point souvenir de ce saint Michel garni de son diable ? Le statuaire, en leur donnant la contenance du père, et en les proportionnant à sa taille, leur a aussi donné l'air d'enfants, ce qui rend la chose si agréable qu'en un besoin ils passeraient pour Jeux ou pour Ris, un peu membrus à la vérité. Tout ce frontispice est de l'ordonnance de Jacques Lemercier, et a de part et d'autre un mur en terrasse qui découvre entièrement la maison, et par où il y a apparence que se communiquent deux pavillons qui sont aux deux bouts. Si le reste du logis m'arrête à proportion de l'entrée, ce ne sera pas ici une lettre, mais un volume ; qu'y ferait-on ? Il faut bien que j'emploie à quelque chose le loisir que le roi nous donne. Autour du château sont force bustes et force statues, la plupart antiques comme vous pourriez dire des Jupiters, des Apollons,

des Bacchus, des Mercures, et autres gens de pareille étoffe ; car, pour les dieux, je les connais bien, mais pour les héros et grands personnages, je n'y suis pas fort expert : même il me souvient qu'en regardant ces chefs-d'œuvre, je pris Faustine pour Vénus (à laquelle les deux faut-il que je fasse réparation d'honneur?), et puisque nous sommes sur le chapitre de Vénus, il y en a quatre de bon compte dans Richelieu, une entre autres divinement belle, et dont M. de Maucroix dit que le Poussin lui a fort parlé, jusqu'à la mettre au-dessus de celle de Médicis. Parmi les autres statues qui ont là leur appartement et leurs niches, l'Apollon et le Bacchus emportent le prix, au goût des savants : ce fut toutefois Mercure que je considèrai davantage, à cause de ces hirondelles qui sont si simples que de lui confier leurs petits, tout larron qu'il est : lisez cet endroit des Promenades de Richelieu ; il m'a semblé beau, aussi bien que la description de ces deux captifs dont M. Desmarets dit que l'un porte ses chaînes patiemment, l'autre avec force et contrainte. On les a placés en lieu remarquable, c'est-à-dire à l'endroit du grand degré, l'un d'un côté du vestibule, l'autre de l'autre : ce qui est une espèce de consolation pour ces marbres, dont Michel-Ange pouvait faire deux empereurs.

L'un toutefois de son destin soupire,
L'autre paraît un peu moins mutine.
Heureux captifs ! si cela se peut dire
D'un marbre dur et d'un homme enchaîné.
Je ne voudrais être ni l'un ni l'autre
Pour embellir un séjour si charmant ;
En d'autres cas, votre sexe et le nôtre
De l'un des deux se pique également :
Nous nous piquons d'être esclaves des dames ;
Vous vous piquez d'être marbres pour nous,
Mais c'est en vers, où les fers et les flammes
Sont fort communs et n'ont rien que de doux.

Pardonnez-moi cette petite digression ; il m'est impossible de tomber sur ce mot d'esclave sans m'arrêter : que voulez-vous ?

chacun aime à parler de son métier, ceci soit dit toutefois sans vous faire tort. Pour revenir à nos deux captifs, je pense bien qu'il y a eu autrefois des esclaves de votre façon qu'on a estimés, mais ils auraient de la peine à valoir autant que ceux-ci. On dit qu'il ne se peut rien voir de plus excellent, et qu'en ces statues Michel-Ange a surpassé non seulement les sculpteurs modernes, mais aussi beaucoup de choses des anciens. Il y a un endroit qui n'est quasi qu'ébauché, soit que la mort, ne pouvant souffrir l'accomplissement d'un ouvrage qui devait être immortel, ait arrêté Michel-Ange en cet endroit-là, soit que ce grand personnage l'ait fait à dessein, et afin que la postérité reconnut que personne n'est capable de toucher à une figure après lui. De quelque façon que cela soit, je n'en estime que davantage ces deux captifs, et je tiens que l'ouvrier tire autant de gloire de ce qui leur manque que de ce qui leur a donné de plus accompli.

Qu'on ne se plaigne pas que la chose ait été

Imparfaite trouvée :

Le prix en est plus grand, l'auteur plus regretté

Que s'il l'eût achevée.

Au lieu de monter aux chambres par le grand degré, comme nous devions en étant si proches, nous nous laissâmes conduire par la concierge, ce qui nous fit perdre l'occasion de le voir, et il n'en fut fait nulle mention. M. de Chateauneuf lui-même, qui l'avait vu ne se souvint pas d'en parler :

De quoi je ne lui sais aucunement bon gré ;

Car d'autres gens m'ont dit qu'ils avaient admiré

Ce degré,

Et qu'il est de marbre jaspé.

Pour moi, ce n'est ni le marbre ni le jaspe que je regrette, mais les antiques qui sont au haut, particulièrement ce favori de l'empereur Adrien, Antinous, qui dans sa statue contestait de beauté et de bonne mine contre Apollon, avec cette différence

pourtant que celui-ci avait l'air d'un dieu et l'autre d'un homme. Je ne m'amuserai point à vous décrire les divers enrichissements ni les meubles de ce palais. Ce qui s'en peut dire de beau, M. Desmarets l'a dit ; puis nous n'eûmes quasi pas le loisir de considérer ces choses, l'heure et la concierge nous faisant passer de chambre en chambre sans nous arrêter qu'aux originaux des Albert Dure, des Titians, des Poussins, des Pérusins, des Mantègnes et autres héros dont l'espèce est aussi commune en Italie que les généraux d'armée en Suède.

Il y eut pourtant un endroit où je demeurai longtemps. Je ne me suis pas avisé de remarquer si c'est un cabinet ou une antichambre : quoi que ce soit, le lieu est tapissé de portraits,

Pour la plupart environ grands
Comme des miroirs de toilette ;
Si nous eussions eu plus de temps,
Moins de hâte, une autre interprète,
Je vous dirais de quelles gens.

Vous pouvez juger que ce ne sont pas gens de petite étoffe. Je m'attachai particulièrement au cardinal de Richelieu, cardinal qui tiendra plus de place dans l'histoire que trente papes ; au duc qui a hérité de son nom, de ses vertus, de ses belles inclinations, et de son château ; au feu amiral de Brézé : c'est dommage qu'il soit mort si jeune, car chacun en parle comme d'un seigneur qui était merveilleusement accompli,

Et bien auprès de Mars, d'Armand et de Neptune.

Monsieur le Prince et lui avaient entrepris de remplir le monde de leurs merveilles : Monsieur le Prince la terre, et le duc de Brézé la mer. Le premier est venu à bout de son entreprise ; l'autre l'aurait fort avancée s'il eut vécu, mais un coup de canon l'arrêta, et l'alla choisir au milieu d'une armée navale. Je ne sais si on me montra le marquis et l'abbé de Richelieu. Il y a toutefois apparence que leurs portraits sont aussi dans ce cabinet, quoiqu'ils ne fussent qu'enfants lorsqu'on le mit en l'état qu'il est. Tous deux sont bien dignes d'y avoir place. Tant que le marquis a vécu, il a été aimé du roi et des belles, l'abbé

l'est de tout le monde par une fatalité dont il ne faut point chercher la cause parmi les astres.

Outre la famille de Richelieu, je parcourus celle de Louis XIII. Le reste est plein de nos rois et reines, des grands seigneurs, des grands personnages de France (je fais deux classes des grands personnages et des grands seigneurs, sachant bien qu'en toutes choses il est bon d'éviter la confusion) ; enfin c'est l'histoire de notre nation que ce cabinet. On n'a eu garde d'y oublier les personnes qui ont triomphé de nos rois. Ne vous allez pas imaginer que j'entende par là des Anglais ou des Espagnols ; c'est un peuple bien plus redoutable et bien plus puissant dont je veux parler : en un mot ce sont les Jocondes, les Belle-Agnes, et ces conquérantes illustres sans qui Henri quatrième aurait été un prince invincible. Je les regardai d'aussi bon cœur que je voudrais voir votre oncle à cent lieues d'ici.

Enfin nous sortîmes de cet endroit, et traversâmes je ne sais combien de chambres riches, magnifiques, des mieux ornées, et dont je ne dirai rien ; car de m'amuser à des lambris et à des dorures, moi que Richelieu a rempli d'originaux et d'antiques, vous ne me le conseilleriez pas ; toutefois je vous avouerai que l'appartement du roi m'a semblé merveilleusement superbe : celui de la reine ne l'est pas moins ; il y a tant d'or qu'à la fin je m'en ennuyai. Jugez ce que peuvent faire les grands seigneurs, et quelle misère c'est d'être riche : il a fallu qu'on ait inventé les chambres de stuc ou la magnificence se cache sous une apparence de simplicité. Il est encore bon que vous sachiez que l'appartement du roi consiste en diverses pièces, dont l'une, appelée le grand cabinet, est remplie de peintures exquises : il y a, entre autres, des Bacchanales du Poussin, et un combat burlesque et énigmatique de Pallas et de Vénus, d'un peintre que la concierge ne nous put nommer : Vénus a le casque en tête et une longue estocade. Je voudrais pour beaucoup me souvenir des autres circonstances de ce combat et des différents personnages dont est composé le tableau, car chacune de ces déesses a son parti qui la favorise. Vous trouveriez fort plaisantes les visions que le peintre a eues. ■■ fait demeurer l'avantage à la fille de Jupiter ; mais à propos elles

sont toutes deux ses filles : je voulais donc dire à celle qui est née de son cerveau. La pauvre Vénus est blessée par son ennemie. En quoi l'ouvrier a représenté les choses non comme elles sont, car d'ordinaire c'est la beauté qui est victorieuse de la vertu, mais plutôt comme elles doivent être : assurément sa maîtresse lui avait joué quelque mauvais tour.

Ce grand cabinet dont je parle est accompagné d'un autre petit où quatre tableaux pleins de petites figures représentent les quatre éléments. Ces tableaux sont du..., la concierge nous le dit, si je ne me trompe ; et quand je me tromperais, ce n'en serait pas moins les quatre éléments. On y voit des feux d'artifice, des courses de bague, des carrousels, des divertissements de traîneaux, et autres gentillesse semblables. Si vous me demandez ce que tout cela signifie, je vous répondrai que je n'en sais rien.

Au reste le cardinal de Richelieu, comme cardinal qu'il était, a eu soin que son château fût suffisamment fourni de chapelles. Il y en a trois, dont nous vîmes les deux d'en haut ; pour celle d'en bas, nous n'eûmes pas le temps de la voir, et j'en ai regret, à cause d'un saint Sébastien que l'on prise fort. Dans l'une de celles qui sont en haut je trouvai l'original de cette dondon que notre cousin a fait mettre sur la cheminée de sa salle. C'est une Magdelaine du Titian, grosse et grasse, et fort agréable ; de beaux tétons comme aux premiers jours de sa pénitence, auparavant que le jeûne eût commencé d'empiéter sur elle. (Ces nouvelles pénitentes sont dangereuses, et tout homme de sain entendement les fuira)

Il me semble que je n'ai pas parlé trop dévotement de la Magdelaine ; aussi n'est-ce pas mon fait que de raisonner sur des matières spirituelles : j'y ai eu mauvaise grâce toute ma vie ; c'est pourquoi je passerai sous silence les raretés de ces deux chapelles, et m'arrêterai seulement à un saint Hiérôme tout de pièces rapportées, la plupart grandes comme des têtes d'épingles, quelques-unes comme des cirons. Il n'y en a pas une qui n'ait été employée avec sa couleur ; cependant leur assemblage est un saint Hiérôme si achevé que le pinceau n'aurait pu mieux faire : aussi semble-t-il que ce soit peinture,

même à ceux qui regardent de près cet ouvrage. J'admirai non seulement l'artifice, mais la patience de l'ouvrier. De quelque façon que l'on considère son entreprise, elle ne peut être que singulière,

Et dans l'art de niveler,
L'auteur de ce saint Hiérôme
Devait sans doute exceller
Sur tous les gens du royaume.

Ce n'est pas que je sache son pays, pour en parler franchement, ni même son nom ; mais il est bon de dire que c'est un Français afin de faire paraître cette merveille d'autant plus grande. Je voudrais, pour comble de nivelerie qu'un autre entreprît de compter les pièces qui la composent.

Mais ne passerai-je point moi-même pour un nivelier, de tant m'arrêter à ce saint Hiérôme ? Il faut le laisser ; aussi bien dois-je réserver mes louanges pour cette fameuse table dont vous devez avoir entendu parler, et qui fait le principal ornement de Richelieu. On l'a mise dans le salon, c'est-à-dire au bout de la galerie, le salon n'en étant séparé que par une arcade. Il me semble que j'aurais bien fait d'invoquer les Muses pour parler de cette table assez dignement.

Elle est de pièces de rapport,
Et chaque pièce est un trésor,
Car ce sont toutes pierres fines,
Agates, jaspe, et cornalines,
Pierres de prix, pierres de nom,
Pierres d'éclat et de renom :
Voilà bien de la pierrerie.
Considérez que de ma vie
Je n'ai trouvé d'objet qui fut si précieux.
Ce qu'on prise aux tapis de Perse et de Turquie,
Fleurons, compartiments, animaux, broderie,
Tout cela s'y présente aux yeux ;
L'aiguille et le pinceau ne rencontrent pas mieux.

J'en admirai chaque figure ;
Et qui n'admirerait ce qui naît sous les cieux ?
Le savoir de Pallas, aide de la teinture,
Cède au caprice heureux de la simple nature ;
Le hasard produit des morceaux
Que l'art n'a plus qu'à joindre, et qui font sans peinture
Des modèles parfaits de fleurons et d'oiseaux.

Tout cela pourtant n'est de rien compté : ce qui fait la valeur de cette table, c'est une agate qui est au milieu, grande presque comme un bassin, taillée en ovale, et de couleurs extrêmement vives. Ses veines sont délicates et mêlées de feuille morte, isabelle, et couleur d'aurore. Au reste, vraie agate d'Orient, laquelle a toutes les qualités qu'on peut souhaiter aux pierres de cette espèce ;

Et, pour dire en un mot, la reine des agates.

Dans tout l'empire des camaïeux (ce sont peuples dont les agates font une branche) je ne crois pas qu'il se trouve encore une merveille aussi grande que celle-ci, ni que rien de plus rare nous soit venu

Des bords où le Soleil commence sa carrière.

J'en excepte cette agate qui représentait Apollon et les neuf Muses ; car je la mets la première, et celle de Richelieu la seconde.

Ce palais si fameux des princes de Florence,
Riche et brillant séjour de la magnificence ;
Le trésor de Saint-Marc ; celui dont les François
Recommandent la garde aux cendres de leurs rois ;
Les vastes magasins dont le sérail abonde,
Magasins enrichis des dépouilles du monde,
Jule enfin n'eut rien de plus précieux.

Et pour m'exprimer familièrement, et en termes moins poétiques,

Saint-Denis, et Saint-Marc, le palais du grand-duc,
L'hôtel de Mazarin, le sérail du Grand Turc,

N'ont rien, à ce qu'on dit, de plus considérable
Je me suis informé du prix de cette table :
Voulez-vous le savoir ? Mettez cent mille écus,
Doublez-les, ajoutez cent autres par-dessus :
Le produit en sera la valeur véritable.

Dans le même lieu où on l'a mise, sont quatre ou cinq bustes, et quelques statues, parmi lesquelles on me nomma Tibère et Livie ; ce sont personnes que vous connaissez, et dont M. de la Calprenède vous entretient quelquefois. Je ne vous en dirai rien davantage, aussi bien ma lettre commence à me sembler un peu longue. Il m'est pourtant impossible de ne point parler d'un certain buste dont la draperie est de jaspe : belle tête, mais mal peignée ; des traits de visage grossiers, quoique bien proportionnés, et qui ont quelque chose d'héroïque et de farouche tout à la fois, un regard fier et terrible, enfin la vraie image d'un jeune Scythe : vous ne prendriez jamais cette tête pour celle d'un de nos galants ; c'est aussi celle d'Alexandre. J'eusse fait tort à ce prince si j'eusse regardé après lui un moindre héros que le grand Armand. Nous rentrâmes pour ce sujet dans la galerie. On y voit ce ministre peint en habit de cavalier et de cardinal, encourageant des troupes par sa présence, et monté sur un cheval parfaitement beau. Ce pourrait bien être ce barbe qu'on appelait l'impudent ; animal sans considération ni respect, et qui devant les Majestés et les Eminences riait à toutes celles qui lui plaisaient. Les tableaux de cette galerie représentent une partie des conquêtes que nous avons faites sous le ministère d'Armand.

Après que j'eus jeté l'œil sur les principales, nous descendîmes dans les jardins, qui sont beaux sans doute et fort étendus ; rien ne les sépare d'avec le parc. C'est un pays que ce parc, on y court le cerf. Quant aux jardins, le parterre est grand et l'ouvrage de plus d'un jour. Il a fallu, pour le faire, qu'on ait tranché toute la croupe d'une montagne. La retenue des terres est couverte d'une palissade de phillyréa apparemment ancienne, car elle est chauve en beaucoup d'endroits ; il est vrai que les statues qu'on y a mises réparent en quelque façon les

ruines de sa beauté. Ces endroits comme vous savez, sont d'ordinaire le quartier des Flores : j'y en vis une, et une Vénus, un Bacchus moderne, un consul (que fait ce consul parmi de jeunes déesses?), une dame grecque, une autre dame romaine, avec une autre sortant du bain. Avouez le vrai, cette dame sortant du bain n'est pas celle que vous verriez le moins volontiers. Je ne vous saurais dire comme elle est faite, ne l'ayant considérée que fort peu de temps. Le déclin du jour et la curiosité de voir une partie des jardins en furent la cause.

Du lieu où nous regardions ces statues, on voit à droite une fort longue pelouse, et ensuite quelques allées profondes, couvertes, agréables, et où je me plaindrais d'avoir une aventure amoureuse ; en un mot, de ces ennemies du jour tant célébrées par les poètes. A midi véritablement on y entrevoit quelque chose,

Comme au soir, lorsque l'ombre arrive en un séjour
Où lorsqu'il n'est plus nuit et n'est pas encor jour.

Je m'enfonçai dans l'une de ces allées, M. de Chateauneuf, qui était las, me laissa aller. A peine eus-je fait dix ou douze pas, que je me sentis force par une puissance secrète de commencer quelques vers à la gloire du grand Armand. Je les ai depuis achevés sur les mémoires que me donnèrent les Nymphes de Richelieu ; leur présence, à la vérité, m'a manqué trop tôt ; il serait à souhaiter que j'eusse mis la dernière main à ces vers au même lieu qui me les a fait ébaucher. Imaginez-vous que je suis dans une allée où je médite ce qui s'ensuit :

Mânes du grand Armand, si ceux qui ne sont plus
Peuvent goûter encor des honneurs superflus,
Recevez ce tribut de la moindre des Muses.
Jadis de vos bontés ses sœurs étaient confuses ;
Aussi n'a-t-on point vu que d'un silence ingrat
Phébus de vos bienfaits ait étouffé l'éclat.
Ses enfants ont chanté les pertes de l'Ibère,
Et le destin forcé de nous être prospère,
Partout où vos conseils, plus craints que le dieu Mars,

Ont porté la terreur de nos fiers étendards ;
Ils ont représenté les vents et la fortune
Vainement indignés du tort fait à Neptune,
Quand vous tintes ce dieu si longtemps enchaîné.
Le rempart qui couvrait un peuple mutiné,
Nos voisins envieux de notre diadème
Et les rois de la mer, et la mer elle-même,
Ne purent arrêter le cours de vos efforts.
La Seine vous revit triomphant sur ses bords.
Que ne firent alors les peuples du Permesse !
On leur ouït chanter vos faits, votre sagesse,
Vos projets élevés, vos triomphes divers,
Le son en dure encore aux bouts de l'Univers.
Je n'y puis ajouter qu'une simple prière :
Que la nuit d'aucun temps ne borne la carrière
De ce renom si beau, si grand, si glorieux !
Que Flore et les Zéphyrs ne bougent de ces lieux
Qu'ainsi que votre nom leur beauté soit durable ;
Que leur maître ait le sort à ses vœux favorable ;
Qu'il vienne quelquefois visiter ce séjour
Et soit toujours content du prince et de la Cour.

Je serais encore au fond de l'allée où je commençai ces vers, si M. de Chateauneuf ne fût venu m'avertir qu'il était tard. Nous repassâmes dans l'avant-cour afin de gagner plus tôt l'autre côté des jardins. Comme nous étions près du pont-levis, un vieux domestique nous aborda fort civilement, et me demanda ce qu'il me semblait de Richelieu. Je lui répondis que c'était une maison accomplie ; mais que, n'ayant pu tout voir, nous reviendrions le lendemain, et reconnâtrions ses civilités et les offres qu'il nous faisait (je ne songeais pas à notre promesse). « On ne manque jamais de dire cela, répartit cet homme ; j'y suis tous les jours attrapé par des Allemands. » Sans la crainte de nous fâcher, et par conséquent de ne rien avoir, il aurait, je pense, ajouté : « à plus forte raison le serai-je par des Français » ; même je vis bien que le haut-de-chausses de M. de Chateauneuf lui semblait de mauvais augure. Cela me fit rire, et

je lui donnai quelque chose.

A peine l'eûmes-nous congédié que le peu qui restait de jour nous quitta. Nous ne laissâmes pas de nous renfoncer en d'autres allées, non du tout si sombres que les précédentes ; elles pourront l'être dans deux cents ans. De tout ce canton je ne remarquai qu'un mail et deux jeux de longue paume, dont l'un pourrait bien être tourné vers l'orient, et l'autre vers le midi ou vers le septentrion : je suis assuré que c'est l'un des deux ; on se sert apparemment de ces jeux de paume selon les différentes heures du jour, pour n'avoir pas le soleil en vue. Du lieu où ils sont il fallut rentrer en de nouvelles obscurités, et marcher quelque temps sans nous voir, tant qu'enfin nous nous retrouvâmes dans cette place qui est au-devant du château, moi fort satisfait, et M. de Chateauneuf, qui était en grosses bottes, fort las.

Sixième lettre, écrite à Limoges, datée du 19 Septembre 1663

A LA MEME

A Limoges, ce 19 Sep. 1663

Ce serait une belle chose que de voyager, s'il ne se fallait point lever si matin. Las que nous étions, M. de Chateauneuf et moi, lui pour avoir fait tout le tour de Richelieu en grosses bottes, ce que je crois vous avoir mandé, n'ayant pas dû omettre une circonstance si remarquable, moi pour m'être amusé à vous écrire au lieu de dormir : notre promesse et la crainte de faire attendre le voiturier nous obligèrent de sortir du lit avant que l'Aurore fut éveillée. Nous nous disposâmes à prendre congé de Richelieu sans le voir. Il arriva malheureusement pour nous, et plus malheureusement encore pour le sénéchal dont nous fûmes contraints d'interrompre le sommeil, que les portes se trouvèrent fermées par son ordre. Le bruit courait que quelques gentilshommes de la province avaient fait complot de sauver certains prisonniers soupçonnés de l'assassinat du marquis de Faure. Mon impatience ordinaire me fit maudire cette rencontre. Je ne louai même que sobrement la prudence du sénéchal. Pour me contenter, M. de Chateauneuf lui parla, et lui dit que nous portions le paquet du roi : aussitôt il donna ordre qu'on nous ouvrît ; si bien que nous eûmes du temps de reste, et arrivâmes à Châtellerault qu'on nous croyait encore à moitié chemin.

Nous y trouvâmes votre oncle en maison d'ami. On lui avait promis des chevaux pour achever son voyage, et il s'était résolu de laisser Poitiers, comme le plus long, pourvu que je n'eusse point une curiosité trop grande de voir cette ville. Je me contentai de la relation qu'il m'en fit, et son ami le pria de ne point partir qu'il n'en fût pressé par le valet de pied qui l'accompagnait. Nous accordâmes à cet ami un jour seulement.

Ce n'est pas qu'il ne dépendît de nous de lui en accorder davantage, M. de Chateauneuf étant honnête homme et s'acquittant de telles commissions au gré de ceux qu'il conduit aussi bien que de la Cour ; mais nous jugeâmes qu'il valait mieux obéir ponctuellement aux ordres du roi.

Tout ce qui se peut imaginer de franchise, d'honnêteté, de bonne chère, de politesse, fut employé pour nous régaler. La Vienne passe au pied de Châtellerault, et en ce canton elle porte des carpes qui sont petites quand elles n'ont qu'une demi-aune. On nous en servit des plus belles, avec des melons que le maître du logis méprisait, et qui me semblèrent excellents Enfin cette journée se passa avec un plaisir non médiocre ; car nous étions non seulement en pays de connaissance, mais de parenté.

Je trouvai à Châtellerault un Pidoux dont notre hôte avait épousé la belle-sœur. Tous les Pidoux ont du nez, et abondamment. On nous assura de plus qu'ils vivaient longtemps, et que la mort, qui est un accident si commun chez les autres hommes, passait pour prodige parmi ceux de cette lignée. Je serais merveilleusement curieux que la chose fût véritable. Quoi que c'en soit, mon parent de Châtellerault demeure onze heures à cheval sans s'incommoder, bien qu'il passe quatre-vingts ans. Ce qu'il a de particulier et que ses parents de Château-Thierry n'ont pas, il aime la chasse et la paume, sait l'écriture, et compose des livres de controverse ; au reste l'homme le plus gai que vous ayez vu, et qui songe le moins aux affaires, excepté celles de son plaisir. Je crois qu'il s'est marié plus d'une fois ; la femme qu'il a maintenant est bien faite, et a certainement du mérite. Je lui sais bon gré d'une chose, c'est qu'elle cajole son mari, et vit avec lui comme si c'était son galant ; et je sais bon gré d'une chose à son mari, c'est qu'il lui fait encore des enfants. Il y a ainsi d'heureuses vieillesses, à qui les plaisirs, l'amour et les grâces tiennent compagnie jusqu'au bout : il n'y en a guère, mais il y en a, et celle-ci en est une. De vous dire quelle est la famille de ce parent, et quel nombre d'enfants il a, c'est ce que je n'ai pas remarqué, mon humeur n'étant nullement de m'arrêter à ce

petit peuple.

Trop bien me fit-on voir une grande fille, que je considérai volontiers, et à qui la petite vérole a laissé des grâces et en a ôté. C'est dommage : car on dit que jamais fille n'a eu de plus belles espérances que celle-là.

Quelles imprécations

Ne mérites-tu point, cruelle maladie,

Qui ne peux voir qu'avec envie

Le sujet de nos passions !

Sans ton venin, cause de tant de larmes,

Ma parente m'aurait fait moitié plus d'honneur

Encore est-ce un grand bonheur

Qu'elle ait eu tel nombre de charmes.

Tu n'as pas tout détruit, sa bouche en est témoin

Ses yeux, ses traits, et d'autres belles choses :

Tu lui laissas des lis, si tu lui pris des roses ;

Et comme elle est ma parente de loin,

On peut penser qu'à le lui dire

J'aurais pris un fort grand plaisir,

J'en eus la volonté, mais non pas le loisir :

Cet aveu lui pourra suffire.

On nous assura qu'elle dansait bien, et je n'eus pas de peine à le croire, ce qui m'en plut davantage fut le ton de voix et les yeux ; son humeur aussi me sembla douce. Du reste ne m'en demandez rien de particulier : car, pour parler franchement, je l'entretins peu, et de choses indifférentes, bien résolu, si nous eussions fait un plus long séjour à Châtellerault, de la tourner de tant de côtés que j'aurais découvert ce qu'elle a dans l'âme, et si elle est capable d'une passion secrète. Je ne vous en saurais apprendre autre chose, sinon qu'elle aime fort les romans ; c'est à vous, qui les aimez fort aussi, de juger quelle conséquence on en peut tirer. Outre cette parente de Châtellerault, je dois avoir à Poitiers un cousin germain, dont je n'ai point mémoire qu'on m'ait rien dit : je m'en souviens seulement parce qu'il m'a plaidé autrefois.

Poitiers est ce qu'on appelle proprement une villace, qui, tant en maisons que terres labourables, peut avoir deux ou trois lieues de circuit ; ville mal pavée : pleine d'écoliers, abondante en prêtres et en moines. Il y a en récompense nombre de belles, et l'on y fait l'amour aussi volontiers qu'en lieu de la terre ; c'est de la comtesse que je le sais. J'eus quelque regret de n'y point passer ; vous en pourriez aisément deviner la cause.

Ce n'est ni la Pierre-Levée
Ni le rocher Passe-Lourdin ;
Pour vous en dire ma pensée,
Je les ai laissés sans chagrin ;
Et quant à cet autre cousin,
Mon âme en est fort consolée ;
Mais je voudrais bien avoir vu
La Landru .
Toutefois, ayant le cœur tendre,
Je suis certain que Cupidon
N'eût jamais manqué de me prendre,
S'il m'eût tendu cet hameçon ;
Et puis me voilà beau garçon,
Car au départ il se faut pendre :
Je serais fâché d'avoir vu
La Landru.

Cependant je l'aurais vue si nous eussions continué notre route ; j'en avais déjà trouvé un moyen que je vous dirai.
Pour revenir à Châtellerault, vous saurez qu'il est mi-parti de huguenots et de catholiques, et que nous n'eûmes aucun commerce avec les premiers. Le terme dont nous étions convenus avec notre hôte étant écoulé, il fallut prendre congé de lui. Ce ne fut pas sans qu'il renouvelât ses prières : nous lui donnâmes le plus de temps qu'il nous fut possible, et le lui donnâmes de bonne grâce, c'est-à-dire en déjeunant bien, et tenant table longtemps, de sorte qu'il ne nous resta de l'heure que pour

gagner Chavigni, misérable gîte, — et où commencent les mauvais chemins et l'odeur des aulx, deux propriétés qui distinguent le Limousin des autres provinces du monde.

Notre seconde couchée fut Bellac. L'abord de ce lieu m'a semblé une chose singulière, et qui vaut la peine d'être décrite. Quand, de huit ou dix personnes qui y ont passé sans descendre de cheval ou de carrosse, il n'y en a que trois ou quatre qui se soient rompu le cou, on remercie Dieu.

Ce sont morceaux de rochers
Entés les uns sur les autres,
Et qui font dire aux cochers
De terribles patenôtres.
Des plus sages à la fin
Ce chemin
Epuise la patience.
Qui n'y fait que murmurer
Sans jurer,
Gagne cent ans d'indulgence.
M. de Chateaufort l'aurait cent fois maudit,
Si d'abord je n'eusse dit :
« Ne plaignons point notre peine ;
Ce sentier rude et peu battu
Doit être celui qui mène
Au séjour de la vertu. »

Votre oncle reprit qu'il fallait donc que nous nous fussions détournés : « Ce n'est pas, ajouta-t-il, qu'il n'y ait d'honnêtes gens à Bellac aussi bien qu'ailleurs ; mais quelques rencontres ont mis ses habitants en mauvaise odeur. » Là-dessus il nous conta qu'étant de la commission des grands jours, il fit le procès à un lieutenant de robe courte de ce lieu-là, pour avoir obligé un gueux à prendre la place d'un criminel condamné à être pendu, moyennant vingt pistoles données à ce gueux et quelque assurance de grâce dont on le leurra. Il se laissa conduire et guinder à la potence fort gaiement, comme un homme qui ne songeait qu'à ses vingt pistoles, le prévôt lui disant toujours

qu'il ne se mît point en peine, et que la grâce allait arriver. A la fin le pauvre diable s'aperçut de sa sottise ; mais il ne s'en aperçut qu'en faisant le saut, temps mal propre à se repentir et à déclarer qui on est. Le tour est bon, comme vous voyez, et Bellac se peut vanter d'avoir eu un prévôt aussi hardi et aussi pendable qu'il y en ait.

Autant que l'abord de cette ville est fâcheux, autant est-elle désagréable, ses rues vilaines, ses maisons mal accommodées et mal prises. Dispensez-moi, vous qui êtes propre, de vous en rien dire. On place en ce pays-là la cuisine au second étage. Qui a une fois vu ces cuisines n'a pas grande curiosité pour les sauces qu'on y apprête. Ce sont gens capables de faire un très méchant mets d'un très bon morceau. Quoique nous eussions choisi la meilleure hôtellerie, nous y bûmes du vin à teindre les nappes, et qu'on appelle communément « la tromperie de Bellac » : ce proverbe a cela de bon que Louis **XIII** en est l'auteur.

Rien ne m'aurait plu sans la fille du logis, jeune personne et assez jolie. Je la cajolai sur sa coiffure : c'était une espèce de cale à oreilles, des plus mignonnes, et bordée d'un galon d'or large de trois doigts. La pauvre fille, croyant bien faire, alla quérir aussitôt sa cale de cérémonie pour me la montrer. Passé Chavigni, l'on ne parle quasi plus français ; cependant cette personne m'entendit sans beaucoup de peine : les fleurettes s'entendent par tout pays, et ont cela de commode qu'elles portent avec elles leur truchement. Tout méchant qu'était notre gîte, je ne laissai pas d'y avoir une nuit fort douce. Mon sommeil ne fut nullement bigarré de songes comme il a coutume de l'être : si pourtant Morphée m'eût amené la fille de l'hôte, je pense bien que je ne l'aurais pas renvoyée ; il ne le fit point, et je m'en passai.

M. Jannart se leva devant qu'il fut jour ; mais sa diligence ne servit de rien, car tous nos chevaux étant déterrés, il fallut attendre ; et, pour mes péchés, je vis les rues de Bellac encore une fois. Tandis que je faisais presser le maréchal, M. de Chateauneuf, qui avait entrepris de nous guider ce jour-là, s'informa tant des chemins que cela ne servit pas peu à lui faire

prendre les plus longs et les plus mauvais. De bonne fortune notre traite n'était pas grande : comme Limoges n'est éloigné de Bellac que d'une petite journée, nous eûmes tout loisir de nous égarer, de quoi nous nous acquittâmes très bien, et en gens qui ne connaissaient ni la langue ni le pays.

Dès que nous fûmes arrivés, mon fidèle Achate (qui pourrait-ce être que M. de Chateauneuf?) disposa les choses pour son retour, et choisit la voie du messenger à cheval, qui devait partir le lendemain. Je fus fâché de ce qu'il nous quittait si tôt ; car, en vérité, il est honnête homme, et sait débiter ce qui se passe à la Cour de fort bonne grâce ; puis il me semble qu'il ne fait pas mal son personnage dans cette relation. Désormais nous tâcherons de nous en passer, avec d'autant moins de peine qu'il ne reste à vous apprendre que ce qui concerne le lieu de notre retraite : cela mérite une lettre entière.

En attendant, si vous désirez savoir comme je m'y trouve, je vous dirai : assez bien ; et votre oncle s'y doit trouver encore mieux, vu les témoignages d'estime et de bienveillance que chacun lui rend, l'évêque principalement : c'est un prélat qui a toutes les belles qualités que vous sauriez vous imaginer ; splendide surtout, et qui tient la meilleure table du Limousin. Il vit en grand seigneur, et l'est en effet. N'allez pas vous figurer que le reste du diocèse soit malheureux et disgracié du Ciel, comme on se le figure dans nos provinces. Je vous donne les gens de Limoges pour aussi fins et aussi polis que peuple de France : les hommes ont de l'esprit en ce pays-là, et les femmes de la blancheur ; mais leurs coutumes, façon de vivre, occupations, compliments surtout, ne me plaisent point. C'est dommage que *** n'y ait été mariée ; quant à mon égard,

Ce n'est pas un plaisant séjour :
J'y trouve aux mystères d'amour
Peu de savants, force profanes ;
Peu de Philis, beaucoup de Jeannes ;
Peu de muscat de Saint-Mesmin,
Force boisson peu salutaire,
Beaucoup d'ail et peu de jasmin :
Jugez si c'est là mon affaire.

Lettre de La Fontaine à Maucroix, quelques semaines avant sa mort

A MONSIEUR DE MAUCROIX, Chanoine de Reims

Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme Monsieur de Soissons me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage, mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenais, il me prit au milieu de la rue du Chantre une si grande faiblesse que je crus véritablement mourir. O mon cher, mourir n'est rien ; mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'Eternité seront peut-être ouvertes pour moi.

10 Février 1695

Lettre à Madame la Duchesse de Bouillon

(1679)

Me voici, Madame, arrivé dans un séjour qui s'est attiré autrefois l'honneur de votre présence, car il me semble qu'il y a longtemps que Votre Altesse n'y est venue. Je vous supplie très humblement de me permettre de cultiver des fleurs dans le parterre d'en haut : la principale raison qui m'oblige à vous demander cette grâce est d'orner un lieu où vous pourrez venir quelque jour. M. de La Haye m'a dit que vous vouliez me donner un logement dans le château pour peu que je demeure à Château-Thierry. J'accepterai cette grâce ; mais je doute fort que j'y demeure plus de deux mois et pour des raisons d'intérêt. Paris me reverra plus tôt que je ne m'étais proposé. Cependant je ne m'imagine point qu'il y ait au monde une vue plus agréable que celle-ci. Il n'y a que votre présence qui m'en puisse récompenser. J'irai vous le témoigner plus souvent que je n'ai fait depuis quelque temps. Vous souvient-il que Votre Altesse nous amusa quatre heures durant chez Monsieur l'abbé de Chaulieu ? Nous étions quatre beaux esprits, sans compter Mlle de Lenclos, si charmés de vous entendre que nous n'eûmes pas le mot à dire. Quand il plaira au plus digne de tous les abbés, il renouvellera cet enchantement, et je l'en prierai, à condition qu'il y aura quelque peu de contestation et de dispute et que vous nous ordonnerez de n'être pas de votre sentiment contre le nôtre ; car vous excellez dans ces sortes de conversations : elles ne feront point de tort au respect que chacun vous doit et que l'on aura pour vous. Je ne suis pas mauvais disputeur, et je n'en dois guère à Monsieur le duc de Vendôme. En attendant, que vous nous donniez cette comédie, je demeurerai Madame, de Votre Altesse le très humble et très

obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE

A Château-Thierry, ce 2 septembre.

Lettre de La Fontaine à Racine

Le 6 juin 1686.

Poignan, à son retour de Paris, m'a dit que vous preniez mon silence en fort mauvaise part : d'autant plus qu'on vous avait assuré que je travaillais sans cesse depuis que je suis à Château-Thierry et qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires je n'avais que des vers en tête. Il n'y a de tout cela que la moitié de vrai : mes affaires m'occupent autant qu'elles en sont dignes, c'est-à-dire nullement ; mais le loisir qu'elles me laissent, n'est pas la poésie, c'est la paresse qui l'emporte. Je trouvai ici, le lendemain de mon arrivée, une lettre et un couplet d'une fille âgée seulement de huit ans ; j'y ai répondu ; ç'a été ma plus forte occupation depuis mon arrivée. Voici donc le couplet, avec le billet qui l'accompagne :

SUR L'AIR de Joconde

Quand je veux faire une chanson
Au parfait La Fontaine,
Je ne puis rien tirer de bon
De ma timide veine.
Elle est tremblante à ce moment,
Je n'en suis pas surprise
Devant lui un faible talent
Ne peut être de mise.

Je crois en vérité que je ne serais jamais parvenue à faire une chanson pour vous, Monsieur, si je n'avais en vue de m'en attirer une des vôtres ; vous me l'avez promise, et vous avez à plaire à une personne qui est vive sur ses intérêts ; songez que je vous assassinerai jusqu'à ce que vous m'ayez tenu votre parole. De grâce, Monsieur, ne négligez point une petite Muse

qui pourrait parvenir si vous lui jetiez un regard favorable.

Ce couplet et cette lettre, si ce qu'on me mande de Paris est bien vrai, n'ont pas coûté une demi-heure à la demoiselle, qui quelquefois met de l'amour dans ses chansons, sans savoir ce que c'est qu'amour. Comme j'ai vu qu'elle ne me laisserait point en repos que je n'eusse écrit quelque chose pour elle, je lui ai envoyé les trois couplets suivants : ils sont sur le même air.

Paule, vous faites joliment
Lettres et chansonnettes
Quelques grains d'amour seulement,
Elles seraient parfaites.
Quand ses soins au cœur sont connus,
Une Muse sait plaire:
Jeune Paule, trois ans de plus
Font beaucoup à l'affaire.

Vous parlez quelquefois d'amour,
Paule, sans le connaître;
Mais j'espère vous voir un jour
Ce petit dieu pour maître,
Le doux langage des soupirs
Est pour vous lettre close
Paule, trois retours de Zéphyr
Font beaucoup à la chose.

Si cet enfant dans vos chansons
A des grâces naïves,
Que sera-ce quand ses leçons
Seront un peu plus vives?
Pour aider l'esprit en ces vers
Le cœur est nécessaire:
Trois printemps sur autant d'hivers
Font beaucoup à l'affaire.

Voyez, Monsieur, s'il y avait là de quoi vous fâcher de ce que je ne vous envoie pas les belles choses que je produis. Il est vrai

que j'ai promis une lettre au prince de Conti ; elle est à présent sur le métier ! les vers suivants y trouveront leur place.

Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme;
Je le fuirais jusques à Rome,
Et j'aimerais mille fois mieux
Un glaive aux mains d'un furieux
Que l'étude en certains génies.
Ronsard est dur, sans goût, sans choix,
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son françois
Des Grecs et des Latins les grâces infinies.
Nos aïeux, bonnes gens, lui laissaient tout passer,
Et d'éruditions ne se pouvaient lasser.
C'est un vice aujourd'hui : l'on oserait à peine
En user seulement une fois la semaine.
Quand il plaît au hasard de vous en envoyer,
Il faut les bien choisir, puis les bien employer,
Très sûrs qu'avec ce soin l'on n'est pas sûr de plaire.
« Cet auteur, a, dit-on, besoin d'un commentaire;
On voit bien qu'il a lu ; mais ce n'est pas l'affaire
Qu'il cache son savoir et montre son esprit.
Racan ne savait rien, comment a-t-il écrit? »
Et mille autres raisons, non sans quelque apparence.
Malherbe de ces traits usait plus fréquemment
Sous lui la Cour n'osait encore ouvertement
Sacrifier à l'ignorance.

Puisque je vous envoie ces petits échantillons, vous en conclurez, s'il vous plaît, qu'il est faux que je fasse le mystérieux avec vous. Mais, je vous en prie, ne montrez ces derniers vers à personne : car Madame de la Sablière ne les a pas encore vus.

Lettre de La Fontaine à Maucroix, quelques semaines avant sa mort

A **MONSIEUR DE MAUCROIX**, Chanoine de Reims

Poignan, à son retour de Paris, m'a dit que vous preniez mon silence en fort mauvaise part : d'autant plus qu'on vous avait assuré que je travaillais sans cesse depuis que je suis à Château-Thierry et qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires je n'avais que des vers en tête. Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme Monsieur de Soissons me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage, mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenais, il me prit au milieu de la rue du Chantre une si grande faiblesse que je crus véritablement mourir. O mon cher, mourir n'est rien ; mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'Eternité seront peut-être ouvertes pour moi. Poignan, à son retour de Paris, m'a dit que vous preniez mon silence en fort mauvaise part : d'autant plus qu'on vous avait assuré que je travaillais sans cesse depuis que je suis à Château-Thierry et qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires je n'avais que des vers en tête.

10 Février 1695



LE THÉÂTRE ET L'OPÉRA

Jean de La Fontaine
1621-1695

[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :
servicequalite@arvensa.com

ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

Table des matières

ACHILLE

Acte I

Scène 1

Scène II

Scène III

Scène IV

Scène V

Acte II

Scène I

Scène II

Scène III

Scène IV

Scène V

ASTREE

Acteurs de la tragédie

Prologue

Acte I

Scène I

Scène II

Scène III

Scène IV

Scène V

Scène VI

Scène VII

Acte II

Scène 1

Scène II

Scène III

Scène IV

Scène V

Scène VI

Scène VII

Scène VIII

Acte III

[Scène I](#)
[Scène II](#)
[Scène III](#)
[Scène IV](#)
[Scène V](#)
[Scène VI](#)
[Scène VII](#)

[DAPHNE](#)

[Les Personnages de la pièce](#)

[Prologue](#)

[Acte I](#)

[Scène I](#)
[Scène II](#)
[Scène III](#)
[Scène IV](#)
[Scène V](#)
[Scène VI](#)

[Acte II](#)

[Scène I](#)
[Scène II](#)
[Scène III](#)
[Scène IV](#)
[Scène V](#)

[Acte III](#)

[Scène I](#)
[Scène II](#)
[Scène III](#)
[Scène IV](#)
[Scène V](#)
[Scène VI](#)
[Scène VII](#)

[Acte IV](#)

[Scène I](#)
[Scène II](#)
[Scène III](#)
[Scène IV](#)
[Scène V](#)

[Acte V](#)

[Scène I](#)
[Scène II](#)
[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[L'EUNUQUE](#)

[Personnages](#)

[Acte I](#)

[Scène I](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[Acte II](#)

[Scène I](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Acte III](#)

[Scène I](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[Scène VI](#)

[Scène VII](#)

[Acte IV](#)

[Scène I](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[Scène VI](#)

[Scène VII](#)

[Scène VIII](#)

[Scène IX](#)

[Acte V](#)

[Scène I](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[Scène VI](#)

LES RIEURS DU BEAU RICHARD

Personnages

Prologue

Première entrée

Seconde entrée

Troisième entrée

Quatrième entrée

Cinquième entrée

Sixième entrée

Septième entrée

Huitième entrée

GALATEE

Personnages

Acte I

Scène I

Scène II

Scène III

Scène IV

Acte II

Scène I

Scène II

Scène III

Scène IV

Scène V

Achille

Acte I

Scène I

Briséis, Lydie.

LYDIE

Nous vous revoyons donc, heureuse Briséis !
L'injuste Agamemnon, pour venger son pays
Vous rendant au héros à qui vous sûtes plaire,
Croit que vous fléchirez d'un seul mot sa colère.

BRISÉIS

Moi ! le vouloir fléchir ! Lydie, y pensez-vous ?
Moi, troubler le repos qu'il doit à son courroux !
Il a quitté par là l'intérêt des Atrides,
Par là laissé de Mars les fureurs homicides ;
Et lorsque, seul en paix, il voit même les dieux
En mortels attaquer et défendre ces lieux,
J'irai de leurs débats le rendre la victime !
Il servira les Grecs qui souffrent qu'on l'opprime !
Non, Lydie ; épargnons des jours si précieux.
Agamemnon m'a fait enlever à ses yeux :
Qui du camp s'en est plaint ? On s'est tu ; ce silence,
Si Briséis est crue, aura sa récompense.

LYDIE

Achille le jura dès votre enlèvement.

BRISÉIS

C'est à moi d'avoir soin qu'il tienne son serment.

Le sort ne m'aura point contre lui pour complice
Contentons-nous qu'Ajax, Phoenix, avec Ulysse,
Députés par les Grecs, implorent son secours ;
Nous-mêmes n'allons pas précipiter ses jours.
Vous savez quel destin l'attend sur ces rivages.

LYDIE

Je ne m'arrête point à tous ces vains présages ;
On les rendra menteurs par quelque prompt départ.
Les Grecs sont-ils point las d'assiéger ce rempart ?
Quand se proposent-ils de revoir leur patrie ?

BRISÉIS

Je ne sais ; et ces soins n'ont occupé ma vie
Que pour le prince seul qui fait mon souvenir.
Des soucis de l'État c'est trop s'entretenir ;
Ne songeons qu'à nos vœux. Que fait, que dit Achille ?
Lorsque j'étais absente, a-t-il été tranquille ?
Vous parlait-il de moi ? que vous en a-t-il dit ?
Me puis-je flatter d'être encore en son esprit ?
Et Patrocle ? Sans doute il est toujours fidèle.
Je vous trouve, du moins, toujours charmante et belle.

LYDIE

Que ce soit mon mérite ou la faveur des Cieux,
Patrocle jusqu'ici me voit des mêmes yeux ;
L'hymen serait déjà garant de sa constance ;
Mais, comme Achille doit y joindre sa présence,
A son retour en Grèce il veut qu'il soit remis.
Admirez qu'en amants changeant nos ennemis,
L'un et l'autre a changé son esclave en maîtresse.
Vous et moi nous étions le butin de la Grèce.
Le partage étant fait, l'un et l'autre vainqueur
S'en vint mettre à nos pieds sa fortune et son cœur ;
Achille vous aima ; Patrocle aima Lydie.

BRISÉIS

J'ai sujet en un point de vous porter envie ;
Vous possédez entier le cœur de votre amant ;
Achille est occupé de son ressentiment ;
Sa gloire et sa grandeur sont encor mes rivales.
Tant que nous le verrons sur ces rives fatales,
Je craindrai pour ses jours. Vous voyez qu'au danger,
En me rendant à lui, l'on veut le rengager.
Que les enfants des dieux vendent cher aux mortelles
L'honneur de quelques soins, bien souvent peu fidèles !
Souvent il vaudrait mieux qu'un cœur de moindre prix
De nos frêles beautés se rencontrât épris
On le posséderait entier et sans alarmes ;
Au lieu que je crains tout, tantôt l'effort des armes,
Tantôt mon peu d'attraits, tantôt l'ambition ;
Et l'on n'est point d'un roi toute la passion.

LYDIE

Vous l'êtes de celui qui joint, par sa naissance,
Au sang qu'il tient des dieux la suprême puissance.
S'il se venge et s'il veut exercer son courroux,
Le seul motif en est l'amour qu'il a pour vous.
De votre enlèvement il poursuit la vengeance.
Il eût dissimulé peut-être une autre offense
Mais, ne vous ayant plus, aussitôt il fit voir
Qu'en vous seule il faisait consister son devoir,
Qu'il vous sacrifiait l'intérêt de la Grèce,
Qu'enfin la gloire était moins que vous sa maîtresse.

BRISÉIS

Je l'avoue, et je crains peut-être sans sujet ;
Mais qui pourrait avoir un cœur moins inquiet ?

LYDIE

Vous, si vous vous savez connaître un peu vous-même
Vos vœux sont soutenus d'un mérite suprême.
Si vous savez donner à ces biens tout leur prix,
Votre amant vous devra, quoique fils de Thétis.

Nous descendons de rois : notre sang nous rend dignes
De l'hymen des héros même les plus insignes.
Je n'ai point oublié ce sang : imitez-moi ;
Croyez qu'un demi-dieu vous peut garder sa foi
Il me l'a confirmé cent fois en votre absence.

Scène II

Achille, Briséis, Lydie.

ACHILLE, à Lydie.

Je le viens confirmer encore en sa présence.

BRISÉIS

On vous croyait, Seigneur, par Ulysse occupé.

ACHILLE

Pour vous voir un moment je me suis échappé.

LYDIE

Je le vais arrêter, et veux que mon adresse
Vous donne le loisir de voir votre princesse.

Scène III

Achille, Briséis.

ACHILLE

Oui, Madame, je prends tous les dieux pour témoins
Que vous seule avez fait mes penses et mes soins.
Je sais mal employer l'ordinaire langage
Des douceurs qu'à l'amour on donne en apanage ;
Mais croyez, au défaut d'un entretien flatteur,
Que ma bouche en dit moins qu'il n'en est dans mon coeur.

BRISÉIS

Vous en dites assez, Seigneur ; je suis contente,
Et n'osais me flatter d'une si douce attente.
Car que suis-je ? les Grecs m'ont ravi mes états
Il ne m'est plus resté que de faibles appas.
Ai-je droit de prétendre, esclave et malheureuse,
Que, d'une ardeur constante autant que généreuse,
Un prince tel que vous daigne me consoler,
Et qu'au titre d'épouse il veuille m'appeler ?
Vos promesses, Seigneur, et cet excès de gloire
Font que je n'oserais en douter, ni le croire.

ACHILLE

C'est me connaître mal que d'en pouvoir douter.
Vos traits n'ont plus besoin de me solliciter ;
Le seul devoir le fait, je hais les coeurs frivoles
Mes principales lois sont mes simples paroles.
Vous vous dites esclave ; et de qui ? d'un amant.
C'est moi qui suis lié par les nœuds du serment.
Reposez-vous sur eux, attendez sans alarmes :
J'aurai devant les yeux ce serment et vos charmes.
Mon choix sera sans doute approuvé par Thétis ;

Mais son amour pour moi, l'honneur d'être son fils,
Mes états, vos conseils, votre intérêt, Madame,
Arrêtent de mon coeur l'impatient flamme.
J'ai voulu prévenir par un hymen secret
Un doute et des soupçons que je souffre à regret.
Vous avez refusé ces marques de mon zèle ;
L'hymen vous est suspect sans pompe solennelle.
J'y consens : nous verrons vos parents et les miens ;
Je reprendrai des Grecs vos états et vos biens ;
Ce fer m'en est garant.

BRISÉIS

Ah ! Seigneur, que la Grèce
Possède en paix mes biens, qu'elle en soit la maîtresse
Je n'en estime qu'un ; vous l'allez hasarder !
Vous disposez de vous sans me le demander !
Je vous plais sans états ; qu'importe d'être reine ?

ACHILLE

Vous l'êtes : plaire ainsi, c'est être souveraine.
La beauté, dont les traits même aux dieux sont si doux,
Est quelque chose encor de plus puissant que nous.
Tout vous doit assurer de ma persévérance ;
N'allez point d'un hymen corrompre l'espérance.
Que si vous ne pouvez vous vaincre là-dessus,
Dès demain...

BRISÉIS

Non, Seigneur.

ACHILLE

Je ne vous presse plus
Attendons ; mais tâchez au moins d'être tranquille.

BRISÉIS

Est-ce une chose, hélas ! à nos coeurs si facile ?

ACHILLE

Vous-même, vous voulez qu'on diffère ce jour.

BRISÉIS

Seigneur, ne cherchez point de raison dans l'amour.
J'en dis trop ; cet aveu vous déplaira peut-être.
Mais quoi ! j'ai beau rougir, mon cœur n'est plus le maître.
Ce que l'on sent pour vous ne se peut étouffer
Achille ne saurait à demi triompher.
Souffrez qu'après ces mots Briséis se retire.
Ne vous lassez-vous point de les entendre dire ?
Ma rougeur me confond : je sors donc ; aussi bien
Ulysse va venir, et je ne craindrais rien !

(Patrocle entre.)

Résistez à son art, opposez-lui ma flamme ;
Opposez-lui, du moins, la fierté de votre âme.
Que vous importe-t-il qu'on venge Ménélas ?
Songez à vos parents, à vos destins, hélas !
Aux miens qui les suivront. J'ai pour tout artifice
Les pleurs que vous voyez : pourront-ils moins qu'Ulysse ?
Employrai-je des traits moins sûrs de vous toucher ?
Adieu, Seigneur ; gardez un courroux qui m'est cher.

Scène IV

Achille, Patrocle.

ACHILLE

Quelque fierté qu'on ait, quelque serment qu'on fasse,
Patrocle, il faut aimer. Tu me croyais de glace ;
Achille te semblait devoir tout dédaigner :
Tu vois, ainsi qu'un autre il s'est laissé gagner.
J'aime, je suis touché, je fais gloire de l'être ;
L'heure enfin est venue où, loin d'agir en maître,
En héros qui partout veut être le vainqueur,

ACHILLE

Je me rends, et connais les faiblesses d'un cœur.

PATROCLE

N'appellez point faiblesse un tribut légitime.
Vous, vous justifier ! aimer donc est-ce un crime ?
Seigneur, vous me semblez toujours fils de Thétis.
Loin les cœurs qui se sont de l'amour garantis !
S'il en est. Quoi ! les dieux vous serviront d'exemples !
La beauté dans l'Olympe aura trouvé des temples,
Et vous serez honteux de lui sacrifier !
C'est bien plutôt matière à se justifier.
Votre princesse a tout, je vois tout dans la mienne ;
Et soit que de leurs traits mon esprit s'entretienne,
Soit qu'il regarde aussi leur amour, leur vertu
(Car l'un n'est point par l'autre en leurs cœurs combattu),
J'en prise la conquête ; une telle victoire
Ne rend point votre cœur infidèle à la gloire.

ACHILLE

Voici d'autres combats qui me sont apprêtés.

De quel air vient à nous le chef des députés !
Vois son port, ses regards.

PATROCLE

Tout parle dans Ulysse.
Ajax le suit. Que l'un découvre d'artifice !
L'autre agit sans détours.

Scène V

Ulysse, Ajax, Achille.

ULYSSE

Vous me voyez, Seigneur,
Plus encor comme ami que comme ambassadeur.
Vous souvient-il des lieux où, sous un mol ombrage,
On faisait, malgré vous, languir votre courage ?
De nymphes entouré, vous perdiez vos beaux jours.
Thétis d'un vain danger laissait passer le cours.
Je vous vis ; j'approchai sous un habit de femme
De l'amour des hauts faits je vous enflammai l'âme.
On vous y vit courir : ce fut par mon moyen.
Je ne viens point ici vous reprocher ce bien :
Je ne viens que vous rendre, avec dons, la princesse,
Au nom du fier Atride et de toute la Grèce.
Ne laisserez-vous point fléchir votre courroux ?
Faut-il que nos transports durent autant que nous ?
Jusqu'au départ, du moins, suspendez vos querelles.
Songez que d'actions mémorables et belles
Vous perdez ; car chez vous vaincre et combattre est un.
Vous n'êtes pas de ceux qui n'ont qu'un sort commun
Contents pour le remplir d'une seule victoire,
Par le devoir, sans plus, ils marchent à la gloire.
Le monde attend de vous de plus puissants efforts.
Si vous ne voulez pas séjourner chez les morts,
Par de nouveaux dangers distinguez-vous des hommes.
Hector en a semé la carrière où nous sommes.
Nous ne les cherchons plus : ils nous viennent trouver.
Ilion, qui bornait ses vœux à se sauver,
S'est rendu l'attaquant : cette superbe ville
Prétend brûler nos nefs en présence d'Achille.
Vous verrez vos amis sur la terre étendus,

Les dieux troyens vainqueurs, les dieux grecs confondus,
Cette Troie à son tour plaignant notre misère.
Voilà, voilà, Seigneur, des sujets de colère.

ACHILLE

Vous n'êtes pas réduits encore à cet état.

ULYSSE

Et le faut-il attendre ? Est-il de potentat,
De simple Grec qui pût se plaire en sa patrie,
Voyant de notre nom la gloire ainsi flétrie ?

ACHILLE

Si l'intérêt des Grecs est d'employer mon bras,
Pourquoi d'Agamemnon ne se plaignent-ils pas ?
Quand ce chef a payé de mépris leurs services,
N'ai-je pas condamné tout haut ses injustices ?
Princes, je ne sais point trahir mes sentiments
Rappelez dans vos coeurs ses mauvais traitements,
Vous verrez que chacun a sujet de se plaindre.
Endurez, j'y consens ; rien ne doit vous contraindre
Je vous laisse venger le faible Ménélas.
En servant toutefois ces deux frères ingrats,
Est-il, princes, est-il de Grec qui se dût taire ?
J'ai fait éclat pour tous, je veux encor le faire.

ULYSSE

Ah ! ne rappelez point les déplaisirs passés.
Je veux qu'Agamemnon nous ait tous offensés ;
Il faut n'y plus songer, et que notre mémoire
Se charge du seul soin d'acquérir de la gloire.

ACHILLE

Est-ce en le redoutant qu'on espère en trouver ?
La gloire est pour lui seul, il sait nous l'enlever.

ULYSSE

Évitons donc au moins la honte et l'infamie ;
Empêchons, s'il se peut, que la Grèce ne die
« Je suis mère féconde en enfants malheureux ;
J'ai formé des héros, Troie a triomphé d'eux.
Réduite à les revoir sans lauriers en leurs villes,
Je ne souffrirai plus qu'ils quittent ces asiles,
Qu'ils laissent leur foyer, et cherchent aux combats
Un renom que les dieux ne leur accordent pas. »

AJAX

Je saurai m'excepter de cette obscure vie,
Et veux vaincre ou mourir aux champs de la Phrygie ;
Moi vivant, un berger ne sera point chez soi
Tranquille possesseur de l'épouse d'un roi.
J'aurai des compagnons à punir cet outrage ;
Vous verrez plus d'un chef tenir même langage.
D'un même esprit que tous, Seigneur, soyez porté.
Nous nous sommes ligués contre cette cité ;
Si quelque Grec se plaint, qu'on remette la peine
A des temps où les dieux auront fait rendre Hélène.
Vous les aurez alors contre vos ennemis,
Et, si vous me mettez au rang de vos amis,
Si vous trouvez qu'Ajax ait assez de vaillance,
Moi-même je vous veux aider dans la vengeance
Aidez-nous dans ce siège, appuyez nos efforts.
Ces murs pris ou laissés, les miens et moi, pour lors
Nous vous servirons tous contre un prince coupable.

ACHILLE

Le fier Agamemnon n'est pas si redoutable
Mon bras y suffira, comme il a cru le sien
Capable de dompter sans moi le mur troyen.
Votre offre cependant, Seigneur, doit me confondre.

AJAX

Ce n'est pas encor là comme il faut nous répondre.
Nous verra-t-on venger un tel affront sans vous ?

ACHILLE

Sans moi : qui touche-t-il qu'un malheureux époux ?
L'union n'était pas si grande en nos provinces
Que nous dussions tous suivre en esclaves ces princes.

AJAX

En esclaves ! nous, rois ! dites en compagnons.
Tenons-nous de leur main les lieux où nous régnons ?
Le sang d'Atrée a-t-il du pouvoir sur le nôtre ?
Sommes-nous dépendants, vous ni moi, d'aucun autre ?
Ulysse voudrait-il qu'on dît qu'étant forcé
Il a de ses pareils l'intérêt embrassé ?
Non, sans doute.

ULYSSE

Il fallait venger nos diadèmes.
L'affront fait à ces rois retombait sur nous-mêmes.
J'entrai dans leur parti de mon pur mouvement ;
Rien ne m'y contraignit qu'un juste sentiment.
Cette même raison vous donna même envie :
Est-elle autre aujourd'hui que dix ans l'ont suivie ?
Nous nous sommes enfin à poursuivre engagés
Laisserons-nous des murs si longtemps assiégés,
Des murs qui pour jamais aux princes de la Grèce
Seraient un monument de honte et de faiblesse ?

AJAX

Après dix ans d'assauts, s'il nous les faut quitter,
Quels peuples ne viendront chez nous nous insulter ?

ACHILLE

Quand j'ai lieu de me plaindre, on ne me convainc guères.
Ce que vous alléguez en faveur de ces frères,
L'un d'eux, à mon égard, le détruit aujourd'hui
Je veux bien vous payer de raisons et non lui.

ULYSSE

Seigneurs, laissons à part les disputes frivoles !
Et vous, fils de Thétis, écoutez mes paroles.
Vous croyez que ce chef pour unique raison
N'a que de réparer l'honneur de sa maison,
Qu'aussitôt contre vous il reprendra sa haine ?
Vous en allez juger par ce qui nous amène.
Rempli des qualités qui vous font estimer,
Ce prince recommence encore à vous aimer.
Il ne tiendra qu'à vous d'unir vos deux familles
Nous vous offrons l'hymen de l'une de ses filles.
Toutes ont des appas : il vous promet le choix,
Et pour dot sept cités, dignes d'autant de rois ;
Cardamyle, la moindre, abonde en pâturages.

ACHILLE

D'autres seraient flattés par de tels avantages ;
Pour moi, je les méprise, et je ne veux le nom
D'ami, ni d'allié du fier Agamemnon.
Qu'il garde ses cités, ses présents, et sa fille ;
On ne me verra point entrer dans sa famille ;
Non, même s'il m'offrait sept empires divers,
Non, quand on m'offrirait en dot tout l'Univers.

AJAX

Vit-on jamais colère à la vôtre pareille ?

ULYSSE

Pensez-y, croyez-nous ; que la nuit vous conseille.

ACHILLE

Le conseil en est pris.

AJAX

L'est-il ? Nous vous laissons.

ULYSSE

Peut-être Briséis appuyra nos raisons,

Et, sur le coeur d'Achille étant toute-puissante,
Du respect de nos chefs sera reconnaissante.

Acte II

Scène I

Phoenix, Achille.

PHOENIX

Dois-je croire, Seigneur, qu'Ulysse ait vainement
Essayé d'adoucir votre ressentiment ?
On dit plus : vous partez, votre flotte nous quitte.
Les Grecs n'ont, après tout, rien fait qui le mérite.
Mais vos amis ! mais moi ! car Phoenix en ceci
Prétend avoir à part ses intérêts aussi.
Je vous ai dans mes bras porté dès votre enfance.
Quand vous eûtes passé ce temps plein d'innocence,
Une jeunesse ardente exigeait d'autres soins ;
Je les pris ; avec fruit : vos faits en sont témoins.
Le succès de ces soins devrait, en récompense,
Donner à mes conseils chez vous plus de créance ;
C'est le prix que j'en veux. Peut-être vous croyez
Par quelque amour pour moi me les avoir payés.
Il est vrai, vous m'aimiez pendant votre jeune âge
Aujourd'hui j'en demande un nouveau témoignage.
Ceux que vous m'en donniez, quand d'un air gracieux,
Enfant, vous ne tourniez que sur moi seul vos yeux,
Ceux que j'en recevais, lorsque votre jeunesse,
En ne me cachant rien, me comblait d'allégresse,
Ne me suffisent pas aujourd'hui que je voi
De ce fatal courroux les Grecs se prendre à moi.
« Que ne lui donnait-il une humeur moins farouche? »
Voilà ce que l'on dit d'une commune bouche ;
Et de tous les malheurs prêts à tomber sur nous,
C'est votre gouverneur qu'on accuse, et non vous.

ACHILLE

Je n'ai point oublié vos soins ni votre zèle
J'en conserve dans l'âme un souvenir fidèle ;
Mais ne prétendez pas que, contre mon honneur,
L'amour que j'ai pour vous me fléchisse le cœur.
Si vous en attendiez de pareils témoignages,
Vous deviez m'enseigner à souffrir les outrages.
L'avez-vous fait ?

PHOENIX

Seigneur, j'ai fait ce que j'ai dû ;
Et vous n'avez que trop à mes vœux répondu.
J'approuve la fierté ; mais enfin, les injures
Se peuvent réparer : elles ont leurs mesures.

ACHILLE

Un cœur comme le mien ne leur en peut donner.

PHOENIX

Il le doit : la grandeur consiste à pardonner ;

Jamais ce sentiment n'a de gloire flétrie.
Je ne vous voulais point alléguer la patrie,
Me flattant d'un crédit que je devrais avoir,
Et voulant sur votre âme essayer mon pouvoir ;
Je dédaignais aussi les adresses d'Ulysse,
Honteux qu'il nous fallût employer l'artifice.
Sans ce secours les Grecs vous parlent par ma voix
Nous venons, disent-ils, implorer vos exploits,
Seigneur ; ils nous sont dus, et nos propres exemples
Ont accru la valeur qui vous promet des temples.

ACHILLE

Je ne dois qu'à vous seul. En vain devant les yeux
On me met du public l'intérêt spécieux.
Comme si Sparte était la Grèce tout entière !

Les lieux où Ménélas a reçu la lumière,
Ceux encore où l'on voit ces frères obéis,
Ont eu part à l'outrage, et non point mon pays.
Cependant j'accourus pour eux à cette guerre ;
Pour eux je vins chercher la mort en cette terre,
Je n'avais nul sujet de haïr les Troyens :
Pâris m'a-t-il ravi mes amours ni mes biens ?
Agamemnon l'a fait ; c'est Argos, c'est Mycène,
Qui devraient ressentir les effets de ma haine.
Laissons-les : leur monarque est encor trop heureux
Que je n'apporte ici nul obstacle à ses vœux.
A l'entour de ces murs je vous laisse combattre ;
Les dieux les ont bâtis ; nous voulons les abattre !

PHOENIX

Ces mêmes dieux les ont à périr condamnés.
Et puis, cette raison qu'à tort vous me donnez,
S'il faut vous en parler sans que l'on dissimule,
Dans le coeur des humains jette peu de scrupule.
Enfin, quand ces raisons ne vous pourraient toucher,
Songez au long repos qu'on peut vous reprocher.
Lorsque chacun de nous à l'envi se signale,
Que les soldats ont même une ardeur sans égale,
Achille est dans sa tente, et donne à Briséis
Les moments qu'il devrait donner à son pays.

ACHILLE

Phoenix, je vous arrête ; on sait quel est Achille.
Qu'il aime, et qu'en sa tente il demeure tranquille,
Tout est égal ; j'ai trop établi mon renom :
Je l'étendrai plus loin. Je veux qu'Agamemnon
Me satisfasse enfin, non point par des paroles ;
Ses excuses, ses dons, ses offres sont frivoles.
Aussitôt qu'Ilion sera pris ou laissé,
Il verra ce que c'est de m'avoir offensé.
Que tous vos chefs unis embrassent sa défense,
J'en ferai d'autant plus éclater ma vengeance.

Quiconque entreprendra d'entrer dans nos débats
Attirera sur soi ma colère et mon bras.

PHOENIX

Qu'entends-je ? à quel excès monte votre colère !
Vous ! attaquer la Grèce ! une seconde mère !
O Destins ! quels forfaits ont mérité ces maux ?
Nous rejetterez-vous en d'éternels travaux ?
Bienheureux Ilion, nous te portons envie :
Tu ne vois point les tiens déchirer leur patrie.
Puisse Phoenix mourir, dès qu'on t'aura vaincu !
Après ce que j'entends, Seigneur, j'ai trop vécu.
Je m'en retourne au camp.

ACHILLE

Quoi ! si tôt ? Ah ! mon père,
Avez-vous en horreur un fils qui vous révère ?
Je pars demain, venez honorer notre cour.
Accordez-moi, du moins, le reste de ce jour.
A l'entour de ces murs tout est calme et tranquille ;
Je n'entends aucun bruit au camp, ni dans la ville
L'Aurore est avancée ; Hector eût pris ce temps,
S'il eût voulu sortir avec ses combattants.
Aux fatigues de Mars donnez quelque relâche ;
Demain vous reprendrez cette pénible tâche...
Mais que nous veut Patrocle ? Il accourt...

Scène II

Patrocle, Phoenix, Achille.

PATROCLE

Les Troyens
Ont laissé de leurs murs la garde aux citoyens ;
Leurs guerriers vont sortir pour finir la querelle.

PHOENIX

Adieu, mon fils ; je vais où le danger m'appelle.
Plût aux Dieux que ce fût seulement par devoir !
Vous venez d'y mêler encor le désespoir.

ACHILLE

Ah ! mon père...

PHOENIX

Est-ce à moi qu'un nom si doux s'adresse ?
On m'attend : nous allons combattre pour la Grèce ;
C'est à vous de nous suivre, ou de m'abandonner.
Vous n'avez qu'un moment à vous déterminer.

Scène III

Achille, Patrocle, Arbate.

ACHILLE

Dis-moi, me plains-je à tort ? L'enlèvement d'Hélène
Occupe jusqu'aux dieux après dix ans de peine,
Celui de Briséis est encore à venger.
Maintiendrai-je un parti qui me laisse outrager ?
Non. Phoenix toutefois m'a touché, je l'avoue ;
Mais que faire ? Un démon de nos pensers se joue.
Contre les Phrygiens j'employais mes efforts ;
Les dieux ont dans mon coeur jeté d'autres transports
Car, après tout, j'exerce un courroux légitime.
La plupart de nos chefs ont beau m'en faire un crime,
L'affront dont leur parti veut être satisfait
Importe beaucoup moins que le tort qu'on m'a fait.
Qu'ils achèvent sans moi l'entreprise de Troie !
Tant qu'ils soient sur le point de devenir sa proie,
Qu'Agamemnon l'avoue, et qu'Ilion ait mis
Dans le dernier malheur mes derniers ennemis,
En présence des dieux je le proteste encore,
Mon bras refusera le secours qu'on implore.
Allons dans nos états attendre ce moment ;
Nous serons aujourd'hui spectateurs seulement.

PATROCLE

Vous le pouvez, ces champs sont pleins de vos trophées
Il n'est point d'actions qui n'en soient étouffées.
Pour moi, me siérait-il de n'être que témoin
D'un combat dont je sais que ma gloire a besoin ?
Je n'ai point assez fait ; mon coeur doit se le dire.
Ce n'est pas que Patrocle aux premiers rangs aspire ;
Toutefois... ! Mais que sert enfin de souhaiter ?

Pour survivre à soi-même, il faut exécuter.
Des ombres du commun le favori d'Achille,
Confondu chez les morts, suivre la tourbe vile !
Permettez-lui, Seigneur, de se rendre aujourd'hui
Digne de l'amitié que vous avez pour lui.

ACHILLE

Va, ton projet est beau : non que ta renommée
Parmi les nations ne soit déjà semée ;
Tu peux dès à présent ne mourir qu'à demi
Je me fais un honneur de t'avoir pour ami.
Suis pourtant ton dessein : je te loue, et moi-même
Je me dois applaudir du choix de ce que j'aime.
Patrocle et Briséis consolent mes chagrins :
Veuillent les dieux unir quelque jour nos destins !
Cependant, songe à toi dans cette âpre carrière
Je ne suis pas le seul qui t'en fais la prière ;
Tes jours touchent encor d'autres coeurs que le mien
Reviens victorieux du combat ; mais revien.

PATROCLE

Le sort en est le maître, il faut le laisser faire.
Qu'on soit dans les combats prudent ou téméraire,
On tombe également ; et souvent le danger
S'acharne sur celui qui veut se ménager.
Mais le danger n'est pas ce qu'il faut qu'on regarde :
La dépouille d'Hector vaut bien qu'on se hasarde.

ACHILLE

Ami, pourquoi ce choix ? Qui t'oblige aujourd'hui,
Parmi tant de guerriers, de n'en vouloir qu'à lui ?

PATROCLE

Quoi ! son bras tous les jours aux Grecs se fera craindre,
Tous les jours nous aurons de nouveaux morts à plaindre,
Vous absent, sur lui seul chacun aura les yeux,
Et je le pourrai voir sans en être envieux !

Lui seul, de ces remparts empêchera la prise !

ACHILLE

Ami, te dis-je encor, laisse cette entreprise.
Ce n'est pas que je mette en doute ta vertu ;
Mais connais-tu cet homme, enfin, le connais-tu ?

PATROCLE

Oui, Seigneur, je me jette en un péril extrême ;
Mais je prétends aussi me connaître moi-même.
On m'a vu quelquefois affronter des guerriers :
Aujourd'hui que j'aspire à de nouveaux lauriers,
Chercherai-je Pâris ?

ACHILLE

Qui te le dit ? Tu passes
De la terreur des Grecs aux âmes les plus basses.

PATROCLE

Donnez-moi votre armure, Hector me cherchera.

ACHILLE

J'en doute ; mais sur toi chacun s'attachera.

PATROCLE

Elle redoublera ma force et mon courage.

ACHILLE

Si tu crois en pouvoir tirer quelque avantage,
Je te l'accorde. Arbate, il faut la lui donner.
A Patrocle.
Prends garde, encor un coup, de trop t'abandonner.
Pousse les Phrygiens, redouble leurs alarmes ;
Ne te va point aussi jeter seul dans leurs armes ;
Deviens, pour ton ami, ménager de tes jours ;
Si tu ne l'es pour moi, sois-le pour tes amours,
Sois-le enfin ; c'est à moi d'en répondre à Lydie.

Notre commun bonheur va rouler sur ta vie.

PATROCLE

Mes jours sont-ils si chers, Seigneur, et savez-vous
Si l'on vous avoûra d'un sentiment si doux ?
Je me flatte pourtant. Protégez ce que j'aime.
Nous avons à Lydie ôté le diadème ;
J'aidai les conquérants à lui ravir ses biens
Mort ou vif, je la veux récompenser des miens.
Tout est en votre main : tenez-lui lieu de frère.

ACHILLE

Tu t'en acquitteras toi-même.

PATROCLE

Je l'espère.
Quel que soit le démon dont ce mur s'appuyra,
Vous me regarderez, et cela suffira.
Je reviendrai tantôt mettre aux pieds de Lydie
Le succès glorieux d'une action hardie ;
Sinon, votre devoir est de la consoler.

ACHILLE

Patrocle, embrasse-moi ! je ne puis te parler.
La voici. Ton dessein, sans doute, est connu d'elle ;
Arbate l'aura dit.

Scène IV

Lydie, Achille, Patrocle.

LYDIE

Ami, quelle nouvelle !
Que vient-on de m'apprendre ! Hé quoi ! sans mon congé
Vous vous êtes, Patrocle, au combat engagé.

ACHILLE

Je le laisse avec vous : faites agir, Madame,
Tout ce que vous avez de pouvoir sur son âme.

LYDIE

En ai-je assez ? hélas !

ACHILLE

Essayez : j'ai tout dit.
Voyez si vous aurez sur lui plus de crédit
Qui résiste à l'ami se rend à la maîtresse.

Scène V

Patrocle, Lydie.

LYDIE

Voilà donc votre amour ! C'est là cette tendresse
Que vous me promettiez, après qu'on m'eut ôté
Biens et sceptre, enfin tout, jusqu'à la liberté ?
Quand Achille s'en vint désoler notre terre,
Si quelqu'un signala son nom dans cette guerre,
Ce fut vous. L'oserai-je à ma honte avouer ?
Je cherchai dans mes maux matière à vous louer.
Aux dépens de mon cœur vous vous fîtes connaître
Ce me fut un plaisir de vous avoir pour maître,
Je ne regrettai point ce que j'avais perdu.
Je l'aurais refusé, si l'on me l'eût rendu.
Et vous, cruel, et vous, pour toute récompense,
Vous mettez avec moi votre gloire en balance !
Vous ne l'y mettez point ; j'ai pour vous moins d'appas ;
Cependant on a vu que je n'en manque pas'
Avant que d'être ici comme esclave emmenée,
Les monarques voisins briguaient mon hyménée ;
Tous me vinrent offrir leur aide en mes malheurs.
Je les vis tous périr, sans leur donner des pleurs ;
Je fis des vœux pour vous, ingrat, contre moi-même.

PATROCLE

Que ces rois sont heureux ! mourir pour ce qu'on aime !
Mériter doublement de vivre en l'avenir !

LYDIE

Je vous demande moins, et ne puis l'obtenir.
Ne me préférez plus un fantôme de gloire ;
Après m'avoir conquise, est-il quelque victoire

Qu'un coeur ambitieux ne doive dédaigner ?
Ne vous suffit-il pas d'avoir su me gagner ?
Considérez l'état où je serais réduite,
Si ce combat avait une funeste suite.

PATROCLE

Achille vous serait toujours un protecteur.

LYDIE

Achille est de mes maux le principal auteur ;
Et vous, par ce discours vous offensez Lydie
Qu'ai-je besoin, sans vous, de conserver ma vie ?
Si le destin me veut à ce point affliger,
Les enfers me sauront contre tous protéger.

PATROCLE

Madame, au nom des dieux, cessez de me confondre.
Voici ce que je puis en deux mots vous répondre :
Plût aux dieux qu'il fallût mettre mon sang pour vous !
Le trépas n'aurait rien qui ne me semblât doux.
Mille fois en un jour demandez-moi ma vie,
Vous serez avec joie aussitôt obéie :
Je ne préfère point ma gloire à vos attraits ;
Du déshonneur, sans plus, j'appréhende les traits
Vous y devez pour moi vous-même être sensible.
On s'en va renverser ce mur inaccessible :
Verrai-je, pour un jour, tous mes jours diffamés ?
Vous me haïriez lors autant que vous m'aimez
Quand vous le souffririez, je me dois satisfaire.

LYDIE

Va, de tels sentiments ne me sauraient déplaire.
J'ai voulu t'émouvoir ; mais, si je l'avais fait,
Je m'en applaudirais peut-être avec regret.
Rien ne presse : jouis encor de ma présence,
Tes projets sont remplis de trop d'impatience
Je te laisse à l'honneur sacrifier ce jour :

Mais tu me dois aussi quelques moments d'amour.
Le Ciel nous les envie ; Arbate te vient dire
Que tout est prêt, que tout à ta gloire conspire ;
Peut-être à mon malheur.

PATROCLE

Madame, espérons mieux.

LYDIE

Avant que de courir à ces funestes lieux,
Approche, et tends la main ; celle-ci t'est donnée
Pour gage des douceurs d'un fidèle hyménée.
Te voici mien, Patrocle, et tu n'es plus à toi
Sois avare d'un sang que je prétends à moi.
J'entends déjà le bruit des premières alarmes
Allons, mes propres mains te vêtiront tes armes.
Promets-moi, tout au moins, de modérer ton coeur.

PATROCLE

Je vous promets de vaincre, après cette faveur.

Astrée

(1691)

Acteurs de la tragédie

ASTRÉE, bergère ;

CÉLADON, amant d'Astrée ;

SÉMIRE, amant d'Astrée ;

PHILIS, confidente d'Astrée ;

HYLAS, berger ;

TIRCIS, berger ;

GALATÉE, princesse du Forez ;

LÉONIDE, confidente de Galatée ;

ISMÈNE, fée ;

Troupe de Druides ; Troupe de Bergers et de Bergères ; Esprits aériens ; Nymphes ; Génies ; Peuples du Forez ; Troupe de la suite d'Ismène ;

LIZETTA

GALIOFFO ;

GAMBARINI.

La scène est dans le Forez.

Prologue

LA NYMPHE

Dieu du Parnasse et du sacré vallon
Quelle aventure en ces lieux vous attire ?

APOLLON

Mars, de tout temps ennemi d'Apollon,
Me force à quitter mon empire.

LA NYMPHE

Notre monarque vous promet
Un repos qu'on n'a plus sur le double sommet.

APOLLON

Jupiter lui-même aurait peine
A calmer aujourd'hui tant de peuples divers :
Rien n'impose à présent silence à l'Univers
Et cependant je vois les Nymphes de la Seine
S'occuper à l'envi de musique et de vers.

LA NYMPHE

Nous tenons ces faveurs d'un roi plein de sagesse :
La Terreur et l'Effroi respectent ces beaux lieux.
Des chants les plus délicieux
Nos bois retentissent sans cesse.
La Paix règne dans nos ombrages.
Le murmure des eaux, les plaintes des amants,
Les rossignols par leurs tendres ramages
Occupent seuls l'écho dans ces lieux si charmants.

APOLLON

Joignons tous nos accords : approchez-vous, Acante.

Fille de l'Harmonie, ô Paix douce et charmante !
Comme j'unis les voix, reviens unir les cœurs.
Par son retour la saison la plus belle
Annonce en mille endroits la guerre et ses fureurs ;
Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

APOLLON, LA NYMPHE, ET ACANTE

O Paix ! reviens unir les cœurs.
Par son retour la saison la plus belle
Annonce en mille endroits la guerre et ses fureurs :
Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

LE CHOEUR

Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

APOLLON

Et vous, compagnons du printemps
Zéphyrs, par qui les fleurs renaissent tous les ans
Embellissez ces bords de leurs grâces naïves ;
Ramenez ici les beaux jours
Doux Zéphire, invitez à danser sur ces rives
Flore et la mère des Amours.

LA NYMPHE

Dans ces lieux les dons de Flore
Font accourir les Zéphyrs,
Et les larmes de l'Aurore
Se joignent à leurs soupirs.
Les fleurs n'en sont que plus belles
Jouissez de leurs attraits :
Flore à leurs grâces nouvelles
Donne ici de nouveaux traits.

Toutes saisons n'ont pas ces richesses légères
Dont l'émail peint nos champs de diverses couleurs :
Bergers, venez cueillir les fleurs,
N'y venez point sans vos bergères ;

Jouissez des dons du printemps :
Tout finit, profitez du temps.

CHOEUR

Jouissons des dons du printemps.
Tout finit, profitons du temps.

LES CHOEURS

Est-il quelques rivages
Qui ne connaissent point l'Amour ?

LA NYMPHE ET ACANTE

Si les bergers lui font leur cour,
Les rois lui rendent leurs hommages.

LES CHOEURS

Est-il quelques rivages
Qui ne connaissent point l'Amour ?

LA NYMPHE ET ACANTE

Il n'est point de lieux si sauvages,
De cœurs si fiers, d'esprits si sages,
Que ce dieu ne dompte à leur tour.

LES CHOEURS

Est-il quelques rivages
Qui ne connaissent point l'Amour ?

APOLLON

Vos chants sont pour l'amour, ma lyre est pour la gloire
Du nom de deux héros je veux remplir les cieux,
De deux héros que la Victoire
Doit reconnaître pour ses dieux.
Muses, profitez d'un asile
Où tout est paisible et tranquille.
Représentez, dans ce séjour,
Un spectacle où règne l'Amour.

Ce dieu récompensa quelques moments de peine
Qu'eurent Astrée et Céladon ;
Faites voir aux bords de la Seine
Les aventures du Lignon.

LES CHOEURS

Que nos chants expriment nos flammes ;
Répandons dans tout ce séjour
Le charme le plus doux des âmes
Les chansons, les vers, et l'amour.

Acte I

Le théâtre représente le pays du Forez, arrosé de la rivière du Lignon, sur les bords de laquelle sont plusieurs hameaux et bocages.

Scène I

SÉMIRE

Perfide que je suis ! infortuné Sémire !
Les bruits qu'en ces hameaux je répands tous les jours
Soulageront-ils mon martyre ?
Que me sert de troubler d'innocentes amours ?

J'aime Astrée et je tente un dessein téméraire :
Je détruis son amant, mais que fais-je pour moi ?
Ce qui le rend suspect de violer sa foi
Me rend-il capable de plaire ?
Au sein d'Astrée en vain j'ai versé cent poisons.
L'implacable dépit, les injustes soupçons,
L'aveugle et la sourde colère,
La jalousie, au repos si contraire,
Enfants de l'art dont je me sers,
M'ont en vain procuré le secours des Enfers.

Quel fruit aura ton crime, infortuné Sémire ?
Les mensonges divers à quoi tu donnes cours
Soulageront-ils ton martyre ?
Que te sert de troubler d'innocentes amours ?

Je me venge, il suffit ; je fais des misérables.
N'est-ce pas un bien assez doux ?
Achevons ; puis retirons-nous
En des déserts inhabitables.

Amants, heureux amants, dont je détruis la foi,
Puissiez-vous devenir plus malheureux que moi !
Je vois déjà cette bergère en larmes
Ce doit être l'effet des dernières alarmes
Par qui mon imposture a séduit sa raison ;
Laissons sur son esprit agir notre poison.

Scène II

Astrée, Philis

ASTRÉE, donnant à Philis une lettre ouverte.
Avais-je tort, Philis ? Tu vois ces témoignages
De sa main propre ils sont tracés ;
Considère de quels outrages
Mes feux y sont récompensés ;
Ne me parle jamais du traître
Céladon, Céladon, il est un dieu vengeur.

PHILIS
Ne le soupçonnez pas, ma soeur.

ASTRÉE
Voici pourtant ses traits, peux-tu les méconnaître ?

PHILIS
Je connais encor mieux son cœur ;
Tout m'est suspect, tout vous doit l'être
Quelque ennemi secret vient d'imiter sa main.

ASTRÉE
Dédiras-tu nos yeux, qui l'ont vu ce matin
Embrasser les genoux d'Aminte ?

PHILIS
C'est un reste de feinte ;
Vous-même avez pu voir avec quelle contrainte
Il feignait des transports qu'il ne pouvait sentir.
Qu'un véritable amant a de peine à mentir !

ASTRÉE

Eh ! qu'il ne mente plus.

PHILIS

Sait-il votre pensée ?
Il voit, depuis quelques jours
Que sa flamme est traversée,
Et qu'on trouble vos amours
il veut vous ménager, en exposant Aminte.

ASTRÉE

Que ne me l'a-t-il dit ?

PHILIS

Sans doute il ne l'a pu.

ASTRÉE

Mon coeur à Céladon n'était que trop connu
N'aurait-il pas prévu ma crainte
Si l'ingrat, d'autres soins occupé, prévenu...

PHILIS

Ma soeur, bannissez ces alarmes
Quel objet vous peut-on préférer sous les cieux ?

ASTRÉE

Aminte est engageante, et prévient par ses charmes ;
Ton amitié me rend trop parfaite à tes yeux.
Hélas ! qui feint d'aimer est toujours téméraire
De la feinte à l'effet on n'a qu'un pas à faire ;
C'est un écueil fatal pour la fidélité :
Une première ardeur n'est bientôt plus qu'un songe ;
La vérité devient mensonge,
Et le mensonge, vérité.

PHILIS

Les coquettes les plus belles
Ne touchent que faiblement.

On peut, par amusement
Feindre de brûler pour elles ;
Et le plus crédule amant
Les regarde seulement
Comme on fait les fleurs nouvelles,
Avec quelque plaisir, mais sans attachement.

ASTRÉE

Quand il plaît à l'Amour, tout objet est à craindre.
Ce dieu met bien souvent sa gloire à nous atteindre
Du trait le plus commun et le moins redouté ;
Une première ardeur n'est bientôt plus qu'un songe
La vérité devient mensonge,
Et le mensonge, vérité.

Il le prévoyait bien, le traître, l'infidèle
J'eus peine à l'obliger à feindre ces amours ;
Il résista longtemps, je persistai toujours
Trouvait-il Aminte si belle ?
Je lisais dans ses yeux une secrète peur
L'ingrat avait raison de craindre pour son coeur.

PHILIS

C'était à vous d'avoir de la prudence,
En l'éloignant du danger
De changer.

ASTRÉE

C'était à lui d'avoir de la constance,
En résistant au danger
De changer.

PHILIS

A vos soupçons je ne saurais me rendre ;
Mais voici mon dessein, ma soeur :
D'Hylas depuis deux jours je ménage le cœur ;
Je veux que pour Aminte il feigne de l'ardeur,

C'est le moyen de tout apprendre
Elle lui dira son secret.
Je l'attends ; vous savez combien il est discret.
Le voici.

Scène III

Philis, Hylas, Astrée.

PHILIS

J'ai besoin, Hylas, de votre adresse.
Puis-je compter sur vos serments ?
Vous me rendez des soins ; mais ces empressements
Sont-ils des effets de tendresse ?
Ou ne sont-ce qu'amusements ?
Sans cesse vous allez de bergère en bergère,
Jurant de sincères amours :
Zéphire n'eut jamais d'ardeur si passagère ;
Eh ! comment s'assurer qu'une âme si légère
Puisse ne l'être pas toujours ?

HYLAS

Quoi ! vous doutez si je vous aime ?
Eh ! qui pourrait, Philis, vous voir sans vous aimer ?
Vous avez plus d'appas que n'en a l'Amour même,
Des traits à tout ravir, des yeux à tout charmer,
Et vous doutez si je vous aime !

PHILIS

Déclarer si bien son ardeur,
Ce n'est pas ce qui nous engage
Les vrais interprètes du cœur
Ne sont pas les traits du langage.

ASTRÉE

Ma soeur, j'ose aujourd'hui te garantir sa foi ;
L'Amour ne réservait ce miracle qu'à toi.

HYLAS

Si je n'aime Philis, que ce dieu me haïsse !
Qu'il me livre à des coeurs ennemis de ses traits !
Qu'à la fin mon bonheur dépende du caprice
D'une bergère sans attraits !

PHILIS

J'en croirai vos serments, si votre amour s'applique
A m'instruire des feux d'Aminte et d'un berger.

HYLAS

N'est-ce pas Céladon ? La chose est si publique
Qu'à de trop grands efforts ce n'est pas m'engager.

PHILIS

Il vient, partez.

HYLAS

Je vole où votre ordre m'appelle.

ASTREE ET PHILIS

Voyons comment le traître, l'infidèle,
Soutiendra son manque de foi.

PHILIS

Adieu ; vous pourrez mieux vous éclaircir sans moi.

Scène IV

Céladon, Astrée.

CÉLADON

Hé quoi ! seule en ces lieux, sans songer à la fête
Dont vous serez tout l'ornement !
C'est un triomphe qui s'apprête
Pour les dieux et pour vous, aux yeux de votre amant.

On n'entend en tous lieux que des chants d'allégresse ;
Bergères, bergers, tout s'empresse
De célébrer ce jour charmant.
Cependant vous rêvez : d'où vient cette tristesse ?

ASTRÉE

Berger, vous paraissez aujourd'hui bien paré
De cet ajustement quels yeux vous sauront gré ?

CÉLADON

Les vôtres, ma déesse.

Il n'est rien en ces lieux
Qui ne s'efforce de vous plaire ;
Et c'est pour attirer vos regards précieux,
Que ces prés, que ces bois, et cette onde si claire,
Etalent ce qu'ils ont de plus délicieux
L'astre même qui nous éclaire
Ne se montre si beau que pour plaire à vos yeux.

ASTRÉE

Céladon, bannissez ces discours d'entre nous ;
Je sais qu'en votre coeur une autre est préférée,
Et vos vœux ne sont pas pour l'innocente Astrée.

CÉLADON

Ciel ! mes vœux ne sont pas pour vous !
Dieux puissants qu'ici l'on révère,
Dieux vengeurs des forfaits, je vous atteste tous
Si quelque autre qu'Astrée à mes désirs est chère,
Faites tomber sur moi vos plus terribles coups

ASTRÉE

Sois traître seulement, et ne sois pas impie.

CÉLADON

Juste Ciel ! vous doutez encore de ma foi !
Mais quel est cet objet dont mon âme est ravie ?

ASTRÉE

Va, perfide, va, garde-toi
D'oser jamais paraître devant moi.

CÉLADON

Ah ! du moins...

ASTRÉE

Non.

CÉLADON

Quoi ! sans l'entendre,
Condamner un amant si fidèle et si tendre !

ASTRÉE

Non, perfide, non, garde-toi
D'oser jamais paraître devant moi.

CÉLADON

Mon sort est dans vos mains, il faut vous satisfaire ;
Et, puisque votre arrêt me livre au désespoir,
J'y cours ; et respectant votre injuste colère,

Je me fais du trépas un funeste devoir.
Vous me regretterez, j'en suis sûr, et votre âme,
Au vain ressouvenir d'une constante flamme
Se laissant trop tard émouvoir,
Me donnera des pleurs que je ne pourrai voir.

Scène V

ASTRÉE

Serait-il innocent ? me serais-je trompée ?
Soupçons dont j'ai l'âme occupée,
Dois-je donc vous bannir ?
L'ai-je à tort condamné ?
En quel trouble me met cette fuite soudaine !
Qu'as-tu fait, bergère inhumaine ?
Où s'en va cet infortuné ?
Ne le pas écouter ! se rendre inexorable !
Ses pas précipités, ses regards pleins d'effroi,
Me font craindre pour lui ; que ne dis-tu pour toi,
Bergère misérable !
Tu ne l'as pu haïr, quand tu l'as cru coupable ;
Que sera-ce, s'il meurt en te prouvant sa foi ?

Cours, malheureuse, cours, va retarder sa fuite.
Céladon ! Céladon ! Hélas ! il précipite
Ses pas et son cruel dessein :
Il est sourd à mes cris et je l'appelle en vain ;
Je n'en puis plus, la force et la voix, tout me quitte.

Scène VI

Troupes de druides, de pâtres, sylvains, faunes, bergers et bergères.

Un druide conduisant la cérémonie de la fête du gui de l'an neuf, à la place d'Adamas.

UN DRUIDE

Maîtres de l'Univers, dieux puissants, nos hameaux
Vous présentent le don que viennent de nous faire
Ces antiques palais qu'habitent les oiseaux :
Conservez dans nos bois leur ombre tutélaire.

Nous ne vous demandons, en faveur de ce don,
Ni des grandeurs, ni du renom
Ni des richesses excessives ;

Que les sources de l'or soient pour d'autres que nous
Nos destins seront assez doux
Si les bergères de ces rives
Ne font régner que de chastes désirs,
Et d'innocents plaisirs.

LE DRUIDE ET LE CHOEUR

Conservez nos troupeaux, arrosez nos prairies ;
Faites régner la paix sur ces rives fleuries :
Que Mars n'y trouble point les jeux et les chansons ;
Gardez nos fruits et nos moissons.

UN BERGER ET LE CHOEUR

Accourez, bergers fidèles,
Célébrez tous, en ce jour,

Vos bergères et l'Amour ;
Chantez vos feux et vos belles.

CHOEUR

Venez, Amours, volez de cent climats divers
En ce séjour tranquille.
Ces feuillages épais, ces gazons toujours verts,
Vous offrent un charmant asile.
Venez, Amours, volez de cent climats divers,
Pour enflammer nos coeurs, seuls dignes de vos fers,
Laissez dans un repos languissant, inutile,
Tout le reste de l'Univers.

Scène VII

UN BERGER

Pour pleurer Céladon cessez vos doux accords ;
Du Lignon l'onde impitoyable
Vient de l'ensevelir.

CHOEUR

O perte irréparable !

LE BERGER

Nous n'avons pu le trouver sur ces bords.

LE DRUIDE

Portons ce sacré don sur un autel du temple,
Et que chacun, à mon exemple,
A chercher ce berger fasse tous ses efforts.

Scène **VIII** : Philis, Astrée.

PHILIS

Céladon dans les flots a terminé sa vie ;
Comment le dirai-je à ma soeur ?

ASTRÉE

Je le sais, Philis ; ce malheur
Est l'effet de ma jalousie.
Déteste-moi ; c'est peu de me haïr
Céladon ne périt que pour mieux m'obéir.
Il s'est perdu ! je me perdrai moi-même
Que me sert la clarté du jour ?
Je ne verrai plus ce que j'aime !
Cher amant, as-tu pu me quitter sans retour ?
Notre bonheur était suprême ;

Les dieux nous enviaient du haut de leur séjour.
Tu t'es perdu ! je me perdrai moi-même
Que me sert la clarté du jour?

Acte II

Le théâtre représente les jardins de Galatée, et, dans l'éloignement, le palais d'Isoure.

Scène I

GALATÉE

Je ne me connais plus ; quelle nouvelle ardeur

Se rend maîtresse de mon cœur ?

Un berger cause ces alarmes.

Doux et tranquilles vœux, qu'êtes-vous devenus ?

Le sort offre à mes yeux un berger plein de charmes,

Et depuis ce moment je ne me connais plus.

Scène II

Léonide et Galatée.

LÉONIDE

Princesse, cherchez-vous ici la solitude ?

GALATÉE

Je me laisse conduire à mon inquiétude.
Mais que fait Céladon ? Dis-moi, qu'en penses-tu ?
Je vois qu'en secret tu me blâmes
D'avoir pu concevoir de si honteuses flammes ;
Mais, hélas ! qui n'aurait vainement combattu
Contre les traits dont il a su m'atteindre ?
Il allait expirer ; l'onde venait d'éteindre
Le vif éclat de ses attraits :
La pitié lui prêta ses traits.
L'oracle, les destins, tout lui fut favorable.
Rien ne vint s'opposer à ma naissante ardeur.

LÉONIDE

Que de raisons ont fait entrer dans votre cœur
Un ennemi si redoutable !

GALATÉE

Mes yeux me trompent-ils ? C'est à toi d'en juger.

LÉONIDE

Princesse, il est charmant ; mais ce n'est qu'un berger.

GALATÉE

Par les nœuds de l'hymen le sceptre et la houlette
Se sont unis plus d'une fois.
L'amour n'est plus amour, dès qu'il cherche en ce choix

Une égalité si parfaite.

Mon cœur est excusable, et Galatée enfin
Serait-elle, sans toi, dans cette peine extrême ?
Léonide, ce fut toi-même
Qui me fis, malgré moi, consulter ce devin.

« Princesse, me dit-il, voici votre destin
Une étoile ennemie autant que favorable,
Peut vous rendre en hymen heureuse ou misérable.
Dans ce miroir regardez bien ces lieux :
Vers le déclin du jour il faudra vous y rendre ;
Celui qui s'offrira le premier à vos yeux
Est l'époux que le Ciel vous ordonne de prendre. »
J'aperçus ce berger : résisterai-je aux dieux ?

LÉONIDE

Princesse, son Astrée a pour lui trop de charmes.

GALATÉE

Eh ! n'ai-je pas les mêmes armes ?
N'est-ce rien que mon rang auprès de Céladon ?

LÉONIDE

Vous ne connaissez pas les bergers du Lignon.
Leurs amours sont leurs dieux : l'offense la plus noire
Pour eux est l'infidélité.
Aimer fait leur félicité ;
Aimer constamment fait leur gloire.

GALATÉE

Toutes les conquêtes d'éclat
Flattent la vanité des hommes.
Quelque constants qu'ils soient dans les lieux où nous sommes,
La beauté dans mon rang ne fit jamais d'ingrat.
Je tremble : je le vois. Quoi ! même en ma présence
Il soupire, il se plaint aux échos d'alentour !

LÉONIDE

Il n'est plein que de son amour

Par ses chagrins, jugez de sa constance.

Scène III

Galatée, Céladon, Léonide.

GALATÉE

Céladon, contemplez nos jardins et nos bois
Qui ne croirait que Flore y tienne son empire ?
De ces oiseaux qu'Amour inspire
Ecoutez les charmantes voix.
A charmer vos ennuis en ces lieux tout conspire
Cependant c'est en vain que tout vous fait la cour.
Nos soins, nos vœux, ce beau séjour,
N'ont point d'agrément qui vous flatte.
Galatée a sujet de se plaindre de vous :
Faut-il que sans effet sa présence combatte
Cette tristesse ingrate
Que vous osez conserver parmi nous ?

CÉLADON

Princesse, ma douleur n'est pas en ma puissance
Je sors, vous le savez, du plus affreux danger ;
Puis-je m'empêcher d'y songer ?

GALATÉE

Songez plutôt à ma présence ;
C'est la seule reconnaissance
A quoi je veux vous engager.

Vous soupirez, vous vous plaignez sans cesse
Si c'est d'une ingrate maîtresse,
Changez : vous pouvez faire un choix rempli d'appas.
A souffrir tant de maux quel cœur peut vous contraindre ?
Hélas ! le mien ne comprend pas
Que vous deviez jamais vous plaindre.

Mais quelle est cette Astrée ? et depuis quand ses coups
Tiennent-ils votre âme asservie ?
Votre esclavage était-il doux ?

CÉLADON

Belle princesse, comme à vous,
Hélas ! je suis bien loin de lui devoir la vie !

GALATÉE

Du Lignon en fureur dans ce fatal moment
Contez-moi l'accident funeste.

CÉLADON

J'y tombai, vous savez le reste ;
Je ne veux vous parler que de vous seulement.

GALATÉE

Vous pâlissez ; vous changez de visage.

CÉLADON

Nymphes, c'est malgré moi que sous un doux ombrage
L'aspect de ce fatal rivage
A rappelé les maux que je viens d'endurer.

GALATÉE

De vos chagrins, de cette triste image
Puisse le Ciel vous délivrer !
Divertis ses soins, Léonide ;
Fais-lui voir de ces lieux toutes les raretés ;
Parle-lui de cet antre, où des flots enchantés
Faisaient connaître un cœur ou constant ou perfide.

Scène IV

Céladon, Léonide.

LÉONIDE

Dans le fond de ce bois est un antre sacré.
Là, jadis chacun à son gré
Pouvait, en regardant dans une onde fidèle
Qui coule en ce lieu révééré,
Connaître si l'objet en son cœur adoré
Ne brûlait point de quelque ardeur nouvelle.
Cette fontaine a nom la Vérité d'amour :
On n'en approche plus ; deux monstres à l'entour
Interdisent l'abord d'une source si belle.

CÉLADON

Léonide, je sais que cet enchantement
Nuit ou sert à plus d'un amant.
Voyez combien il m'est contraire
Sans ces monstres pleins de fureur,
Astrée aurait pu lire en cette onde sincère
Mon innocence et son erreur ;
Elle m'aurait trouvé fidèle.

LÉONIDE

Vous aimez trop une beauté cruelle :
Oubliez-la : cédez à des transports plus doux,
Et songez qu'en ces lieux il est une princesse
Dont les appas et la tendresse
Sont dignes d'un amant aussi parfait que vous.

Laissez la constance
Aux heureux amants.
Vous souffrez mille tourments ;

Vous aimez sans espérance.
Laissez la constance.
Des plaisirs les plus charmants
Amour ici récompense
De si justes changements.
Laissez la constance
Aux heureux amants.

CÉLADON

Vous voulez m'engager sous un nouvel empire ;
Et dans mes premiers feux je veux persévérer.
Ce n'est point par conseil que notre cœur soupire,
Ou qu'il cesse de soupirer.

CÉLADON ET LÉONIDE, ensemble.

Ce n'est point par conseil que notre cœur soupire,
Ou qu'il cesse de soupirer.

CÉLADON

Votre princesse est jeune et belle
Elle mériterait le cœur d'un souverain ;
Mais celui d'un berger ! quelle gloire pour elle !
Nymphes, vous combattez en vain
La foi que j'ai jurée.
Combattez-la quand vous verrez Astrée.

LÉONIDE

Sa beauté ne saurait excuser sa rigueur.
Céladon, il est vrai, votre bergère est belle ;
Mais elle est fière, elle est cruelle,
Elle abuse de votre cœur.

CÉLADON

Ah ! si j'étais dans nos bocages !
Si leurs frais et sacrés ombrages
Pouvaient servir de temple à l'objet de mes feux !
Si mon cœur y pouvait sacrifier sans cesse

Au souvenir de sa déesse,
Que je me trouverais heureux!

Scène V

Ismène, fée, Léonide, Céladon.

ISMÈNE

Le Ciel exaucera vos vœux ;
Il me l'a fait savoir. Je suis la fée Ismène.
Ma puissance et mon art vont vous tirer de peine.

LÉONIDE

Qui vous rend à ces lieux, Ismène, dites-moi ?

ISMÈNE

L'ordre secret des dieux ; j'exécute leur loi.

LÉONIDE

Quels biens votre pouvoir ne va-t-il pas répandre
Dans cet heureux séjour !

ISMÈNE

Mon oracle doit vous l'apprendre
Avant la fin du jour.

Céladon, mettez fin à vos tristes alarmes.
Votre bergère par ses larmes
Veut elle-même vous venger.
Elle croit que de son berger
L'âme encor dans les airs, faute de sépulture,
Autour de ces hameaux errante à l'aventure,
Attend qu'un vain tombeau la vienne soulager.

CÉLADON

Confidente des dieux, un amant trop fidèle
Attend tout de votre savoir ;

Faites, par son divin pouvoir,
Que, libre et dans nos bois, j'adore ma cruelle.

ISMÈNE

Je ferai plus encore et pour vous et pour elle
Dans ce moment mon art vous fera voir
Ses regrets et son désespoir.

ISMÈNE, aux ministres de sa puissance.
Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies,
Calmez de ce berger les peines infinies.
Faites-lui voir Astrée, [et] cachez-le à ses yeux.
Rendez à cet objet l'honneur qu'on rend aux dieux.
Et le temple, et l'autel, et les cérémonies,
Vous ont été déjà par mon ordre prescrits.
Faites votre devoir, purs et légers esprits,
Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies.

Les esprits aériens descendent sur un tourbillon de nuages, et
construisent un temple dédié à Astrée : le jardin se change
entièrement en forêt.

Scène VI

Philis, Astrée.

PHILIS

Nous parcourons en vain tous les bords du Lignon.
Reposons-nous, ma soeur ; entrons dans ce bocage.

ASTRÉE

O dieux ! j'y vois un temple.

PHILIS

Il porte votre nom.
Je viens de voir, au fond de cet ombrage,
Ces mots écrits par Céladon
« C'est dans cette demeure
Qu'un amant exilé cherche en vain quelque paix.
Que, pour le prix des pleurs qu'il y verse à toute heure,
Puisse Astrée être heureuse, et n'en verser jamais! »

ASTRÉE

Quoi ! de son ennemie il en fait sa déesse !
Au moment que je viens de causer son trépas,
Il me consacre un temple, et demeure ici-bas
Afin de m'adorer sans cesse !
Dans ce sombre réduit retirons-nous, ma soeur.
Pourrais-je, après de tels outrages,
Sans honte et sans remords jouir d'un tel honneur ?
Un tombeau m'est mieux dû qu'un temple et des hommages.

Scène VII

Astrée, Philis, [Hylas, Tircis], chœur de demi-dieux, de nymphes, et des ministres d'Ismène.

UN GÉNIE

N'approchez point, profanes cœurs !
C'est ici le temple d'Astrée :
Qu'aucun mortel en ce lieu n'ait entrée,
S'il ne sent de pures ardeurs.

CHOEUR

C'est ici le temple d'Astrée
N'approchez point, profanes cœurs !

LE GÉNIE

Soyez sensible, Astrée, au sort de votre amant.
Pour lui nos voix à tout moment
Font résonner ici mille plaintes nouvelles.
Il ne pense qu'à vous : il n'a pour tous désirs
Que de se consoler, en ses peines cruelles,
Par de vains et tristes plaisirs.

HYLAS

Voilà l'effet que produit la constance !
Vantez, bergers, votre persévérance !

TIRCIS

C'est un devoir de persister toujours
Dans les mêmes amours.

HYLAS

C'est une erreur de persister toujours
Dans les mêmes amours.

TIRCIS ET HYLAS, ensemble.

C'est un devoir }

}de persister toujours

C'est une erreur}

Dans les mêmes amours.

TIRCIS

Hylas, y songes-tu ? Profaner un tel temple !

LE GÉNIE

N'imitiez pas son exemple.

Régnez, divin objet, et triomphez des coeurs ;

Daignez recevoir les honneurs

Que le Ciel fait rendre à vos charmes ;

Ne les profanez point, ne versez plus de larmes.

Régnez, divin objet, et triomphez des coeurs.

CHOEUR

Régnez, divin objet, et triomphez des coeurs, etc.

CHOEUR

Que sous les pas d'Astrée ici tout s'embellisse !

Que de son nom tout retentisse !

Faisons-le répéter aux échos d'alentour

Tous les coeurs lui rendent les armes ;

Et célébrer ses charmes,

C'est célébrer le pouvoir de l'Amour.

Scène VIII

Philis, Astrée.

PHILIS

Retirons-nous aussi, quittons cette demeure ;
La peur m'y saisit à toute heure.

Il est tard, et chacun s'en retourne aux hameaux ;
L'ombre croît en tombant de nos prochains coteaux ;
Rejoignons ces bergers : déjà la nuit s'avance,
Dans ces lieux règne le silence.
Bergers, attendez-nous... Ils ne m'écoutent pas...

ASTRÉE

C'est de moi seulement qu'ils détournent leurs pas
Eût-on dit qu'un jour cette Astrée
Serait l'horreur de la contrée ?
Tout le monde me fuit ! on a raison, Philis ;
Qui ne détesterait mes fureurs excessives ?
O lieux que mon berger a longtemps embellis,
Redemandez-moi tous l'ornement de vos rives.

Acte III

Le théâtre représente la fontaine de la Vérité d'amour dans une forêt agréable.

Scène I

ASTRÉE

Enfin me voilà seule, et j'ai trompé Philis.
Venez, monstres cruels : ce n'est pas que j'espère
Que ma beauté faible et légère
Donne atteinte à des sorts par l'Enfer établis.
Je ne veux que mourir.

Céladon, tu m'appelles.
Si parmi les choses mortelles
Quelqu'une peut encor t'attacher ici-bas,
Plains la bergère qui t'adore ;
Ce n'est plus pour moi que l'Aurore
Reparaîtra dans nos climats.

Chère ombre, je te suis. Adieu, rives cruelles ;
Adieu, Soleil, adieu, mes compagnes fidèles :
N'aimez point, ou tâchez de bannir de l'amour
Les soupçons, les dépit, les injustes querelles
Celui que je regrette en a perdu le jour.

Je ne vous fuis que pour le suivre ;
A ce devoir il me faut recourir
Si je vous ai promis de vivre,
Aux mânes d'un amant j'ai promis de mourir.

C'est trop tarder, ombre chérie

Viens voir mon crime s'expier
Aide mon coeur à défier
Ces animaux pleins de furie.

Mais d'où vient que je perds l'usage de mes sens ?
La mort sur mes yeux languissants
Étend un voile plein de charmes.
Avec quelle douceur je termine mes jours !
Quel plaisir de céder à de telles alarmes,
Pour se rejoindre à ses amours!

Scène II

CÉLADON

Sous ces ombrages verts je viens de voir Astrée
Bois, dont elle parcourt les détours ténébreux,
Ne me la cachez pas sous votre ombre sacrée.

O dieux ! je l'aperçois aux pieds d'un monstre affreux !
Des puissances d'Enfer ministre malheureux,
Par quel droit nous l'as-tu ravie ?
Inhumain, devais-tu seulement l'approcher ?
Ce dard punira ta furie !
Tous mes efforts sont vains, et je frappe un rocher.

Meurs, Céladon : qui me retient la main ?
Fiers animaux, je vous réclame en vain ;
Tout est marbre pour moi, tout est sourd à ma peine.
Léonide, est-ce là cette faveur d'Ismène ?
Je meurs enfin ; et plût aux dieux
Que j'eusse pour témoins de ma mort ces beaux yeux !

Scène III

Tircis, Hylas.

TIRCIS

C'est ici que se doit accomplir le miracle
Que la Fée a prédit aux rives du Lignon.

HYLAS

Raconte-moi donc son oracle.
Que vois-je, juste Ciel ! Astrée et Céladon
De ces monstres cruels ont éprouvé la rage !

TIRCIS

Le sort est accompli, ne nous alarmons pas ;
Le Ciel en ces amants achève son ouvrage.
Pour finir tes frayeurs, entends l'oracle, Hylas

« Le plus constant et la plus belle,
Pour rendre à l'Univers cette glace fidèle,
Détruiront un enchantement :
On les verra mourir, mais d'une mort nouvelle ;
Ils revivront en un moment. »

HYLAS

De ces monstres horribles
L'aspect n'est plus à redouter.

TIRCIS

Ne troublons point du sort les mystères terribles ;
Sortons : à nos hameaux allons tout raconter.

Scène IV

Astrée, Céladon.

ASTRÉE

Qui me ramène au jour ? et d'où vient que je voi
L'ombre de Céladon se présenter à moi ?
Mes yeux me trompent-ils ? Son ombre ! C'est lui-même.
Quoi ! je reverrais ce que j'aime !
Hélas ! il est sans mouvement.
Vains et trompeurs démons, rendez-moi mon amant.
Il ouvre enfin les yeux ! il reprend tous ses charmes !
L'ai-je ranimé par mes larmes ?

CÉLADON

Où suis-je ? Le soleil éclaire-t-il les morts ?
Quoi ! je revois les mêmes bords
Où ma divinité m'interdit sa présence ?
C'est elle-même que je voi.

ASTRÉE

Ah ! ne rappelez point une injuste défense
Mes pleurs ont lavé cette offense ;
Deviez-vous suivre cette loi ?

CÉLADON

Quoi ! vous m'avez pleuré ! Ces larmes précieuses
Auraient arrosé mon tombeau !
Divinités, de mon sort envieuses,
Avez-vous un destin si beau ?

Les yeux de la divine Astrée
M'ont vengé de votre courroux ;
Vous ignorez les plaisirs les plus doux

Descendez en une contrée
Où de semblables yeux puissent pleurer pour vous.

ASTRÉE

N'irritez point les dieux, et craignez leur puissance
Vos transports les pourraient contre nous animer.
J'ai de vos feux assez de connaissance
Vous m'aimez trop...

CÉLADON

Peut-on vous trop aimer ?

ASTRÉE

Que je vous ai causé d'alarmes !
Ai-je trop pu les payer par mes larmes ?
Ah ! que nous bénirons nos fers,
Si l'Amour mesure ses charmes
Sur les tourments qu'on a soufferts.

ASTRÉE ET CÉLADON

O doux souvenir de nos peines !
O noeuds par qui l'Amour recommence à former
L'espoir le plus cher de nos chaînes,
Redoublez les plaisirs qui viennent nous charmer !
O doux souvenir de nos peines!

Scène V

Ismène, Galatée, Céladon, Astrée.

CÉLADON, à Astrée.

La Nymphé vient à nous.

A Galatée.

Princesse, notre sort

Vous doit faire excuser ces marques de transport.

GALATÉE

J'ai déjà tout appris d'Ismène ;

Tendres amants, vos vœux sont exaucés

Venez voir en cette eau la fin de votre peine.

ASTRÉE ET CÉLADON

Nous la voyons dans nos coeurs, c'est assez.

ISMÈNE

Rien ne peut plus troubler une si douce chaîne ;

Achevons de remplir les ordres du Destin.

Tout obéit à mon pouvoir divin ;

Rien ne peut plus troubler une si douce chaîne ;

Unissons ces tendres amants :

Ils n'ont que trop souffert ; finissons leurs tourments.

GALATÉE, ISMÈNE, ASTRÉE, CÉLADON

Unissons ces (Unissez de) tendres amants.

Ils n'ont que trop souffert, finissons (finissez) leurs tourments.

ISMÈNE

Du haut de leur gloire éternelle

Les dieux ont daigné voir ces amants en ce jour,

Et veulent rendre leur amour

Heureux autant qu'il fut fidèle.

GALATÉE, ISMÈNE, ASTRÉE, CÉLADON

Unissons ces (Unissez de) tendres amants, etc.

GALATÉE

Le printemps, avec toutes ses grâces,
Ne nous paraîtrait pas entouré de plaisirs,
Si l'hiver, environné de glaces,
N'avait interrompu le règne des Zéphyrs.

ISMÈNE

Plus on a de tourments soufferts,
Plus douce est la fin du martyre ;
Plus Borée a troublé les airs,
Et plus le retour de Zéphire
Cause de joie à l'Univers.

Scène VI

Galatée, Ismène, Hylas ; choeur de bergers et de bergères.

GALATÉE

Que tout ce que ma Cour a de magnificence
Accompagne aujourd'hui l'hymen de ces amants ;
Inventez tous des divertissements
Dignes de ma présence.

ISMÈNE ET GALATÉE

Amants, votre persévérance
Du sort surmonte les rigueurs ;
Que l'Hymen et l'Amour, toujours d'intelligence,
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceurs.

LE CHOEUR

Que l'Hymen et l'Amour, toujours d'intelligence,
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceurs.

HYLAS, aux amants qui veulent aller à la Fontaine de la Vérité
d'amour.

Ces indiscrètes eaux vont vous accuser tous ;
Vous feriez beaucoup mieux de croire que vos belles
Sont fidèles.
A quoi sert d'être jaloux ?
C'est le moyen de déplaire,
Et de faire
Qu'à l'objet de vos vœux d'autres plaisent que vous.

ISMÈNE

Esprits soumis à ma puissance,
Venez, et, sous divers déguisements,
Faites connaître à ces heureux amants

Les surprenants effets de votre obéissance.

Scène VII

Troupe de la suite d'Ismène, Lizetta, Galioffo, Gambarini.

TRADUCTION

LIZETTA

Chi pet mogl'mi vuol pigliar ?
Son Lizetta,
Fanciulletta,
Vezzozetta,
Leggiadretta,
Son d'amore la saetta
Fatta pet tutto infiammar.
Chi per mogl'mi vuol pigliar ?
Ogni fior, se non è colto,
Cade, e da gli venti è tolto.
Ahi, che tem'ch'al primo fiato
Certo fior troppo guardato
Meco piu non possa star !
Chi pet mogl'mi vuol pigliar ?

GALIOFFO, amante di Lizetta.

Di voi sono innamorato.
Il fantolin dio bendato
Con un stral avelenato
M'ha per voi ferito il cor.
Rispondete a tanto ardor,
E fate entrar, en sto di fortunato,
Il mio vascel'tormentato
Nel dolce porto d'amor.

GAMBARINI, rivale di Galioffo.

Tu sci matt'd'amar sta bella.
Speri tu qualche merce ?

Quest'amor convien'a te,
Com'all'asino la sella.

Lizetta è fatta pet me,
Com'io son fatto per ella.
Son gioven', le è giovanella ;
Son fedel, le è pien'di fe.
Com'io son fatto pet ella,
Lizetta è fatta per me.

LIZETTA

O quanti becchi,
Balordi e vecchi !
Qual bruttalacciol
Qual nazonaccio !
Non voglio tal servitù,
Ne mi maritaro più.

GALIOFFO

Voi mi sprezzatte !

GAMBARINI

Voi mi beffate !

LIZETTA, GALIOFFO, GAMBARINI

Non voglio tal servitù,
Ne mi maritaro più

LISETTE

« Qui me veut prendre pour femme ? Je suis Lisette, fillette, mignonnnette, gentillette, je suis d'amour la fléchette, faite pour tout enflammer. Qui me veut prendre pour femme ? Toute fleur, si elle n'est cueillie, tombe, et par les vents est emportée. Ah ! comme je crains qu'au premier souffle certaine fleur trop longtemps gardée, avec moi ne puisse plus rester ! Qui me veut prendre pour femme ?

GALIOFFO, amant de Lisette :

De vous je suis amoureux. L'enfant divin aux yeux bandés, d'un trait empoisonné, pour vous m'a percé le coeur. Répondez à tant d'ardeur, et faites entrer, en ce jour fortuné, mon vaisseau en dépit de la tourmente dans le doux port d'amour.

GAMBARINI, rival de Galioffo

Tu es fou d'aimer cette belle. Espères tu quelque faveur ? Cet amour te convient comme à l'âne convient la selle. Lisette est faite pour moi, comme je suis fait pour elle. Je suis jeune, elle est jeune, je suis fidèle, elle est pleine de foi. Comme je suis fait pour elle, Lisette est faite pour moi.

LISETTE

Ô quels cornards, balourds et vieux ! Quel vilain rustaud ! Quel affreux gros nez ! Je ne veux telle servitude ; je ne veux plus me marier. —

GALIOFFO

Vous me méprisez ! —

GAMBARINI

Vous me bafouez ! —

LISETTE, GALIOFFO, GAMBARINI

Je ne veux telle servitude, je ne veux plus me marier.

Chantons, dansons, rions, toujours vivons ainsi.

Sus ! cueillons toutes les joies, et envoyons au diable tous les soucis en ce jour.

Daphné

(1684)

Les Personnages de la pièce

APOLLON.

MOMUS.

PENEE., dieu d'un fleuve.

DAPHNE., fille de Pénée.

LEUCIPPE, amant de Daphné.

APOLLON, sous le nom de Tharsis, prince de Lycie, amant de Daphné.

MOMUS, sous le nom de Télamon, confident de Tharsis.

APIDAME, AMPHRISE, SPERCHEE, fleuves de la Cour

ISMELE, sibylle ou pythonisse

UN SACRIFICATEUR.

VENUS.

L'AMOUR.

DIANE.

TROUPE DE SYLVAINS, DE CHASSEURS ET DE BERGERS.

MERCURE.

MELPOMENE.

THALIE.

UN POETE HEROIQUE.

MEROE, nourrice et gouvernante de Daphné.

UN POETE LYRIQUE.

UN POETE SATIRIQUE.

CLYMENE, confidente de Daphné.

PHILIS, jeune muse du genre lyrique.

CHLORIS, AMINTE, Nymphes

DAPHNIS, poète lyrique, amant de Philis.

CHŒURS.

Prologue

PERSONNAGES DU PROLOGUE :

JUPITER

L'AMOUR

VENUS

MINERVE

MOMUS.

PROMETHEE.

CHOEUR.

UN MODELE DE NOUVEAUX HOMMES QUE PROMETHEE A FORGE.

Le théâtre s'ouvre, et laisse voir dans le fond et aux deux côtés une suite de nuages à dix pieds de terre, et dans ces nuages les palais des dieux. Les dieux y paraissent assis et dormant. Au-dessous de ces nuages, la terre est représentée telle qu'elle était incontinent après le déluge, avec les débris qu'il a laissés. Pendant que la plupart des dieux dorment, Jupiter descend de sa machine, accompagné de Momus. Vénus, l'Amour et Minerve descendent aussi de la leur.

JUPITER

Vous, qui voulez qu'à la fureur de l'onde
Jupiter mette un frein, et repeuple ces lieux,
Vous vous lassez trop tôt d'être seul dans le monde ;
Mille vœux vont troubler cette paix si profonde
Dont la terre à présent laisse jouir les cieux.

VENUS

Charmante oisiveté, repos délicieux !

MINERVE

Ou plutôt, repos ennuyeux !

VENUS

Quoi ! le sommeil pourrait aux déesses déplaire !
Ne point souffrir,
Ne point mourir,
Et ne rien faire,
Que peut-on souhaiter de mieux ?
Ce qui fait le bonheur des dieux,
C'est de n'avoir aucune affaire,
Ne point souffrir,
Ne point mourir,
Et ne rien faire.

MINERVE

Est-ce ainsi qu'on a des autels ?

JUPITER

Eh bien, faisons d'autres mortels :
Vos talents et nos soins deviendront nécessaires.

MOMUS

Ne vous faites point tant d'affaires.

JUPITER

Les premiers des humains sont périss sous les eaux :
Fille de ma raison, forgeons-en de nouveaux.
Prométhée en fait des modèles ;
Vents, allez le chercher, qu'il vienne sur vos ailes.
A ce commandement de Jupiter, les Vents partent de tous les
côtés du théâtre, et apportent Prométhée.

PROMETHEE

Que me veut Jupiter ?

JUPITER

Ouvre tes magasins.

PROMETHEE Paraissez, nouveaux humains.

A ce commandement de Prométhée, les toiles qui représentent la terre s'ouvrent de côté et d'autre, et au fond aussi, et laissent voir de toutes parts une boutique de sculpteur avec force outils et morceaux de toutes matières, et des statues d'hommes et de femmes debout sur des cubes.

MOMUS

Sont-ce là des humains ?

Quelle race immobile !

J'aimais mieux la première, encor que moins tranquille.

PROMETHEE

Vous ne les connaissez pas.

MOMUS

Fais-leur faire quelques pas.

PROMETHEE

Descendez.

Les statues descendent, et viennent à pas lents et graves faire une entrée, dansant presque sans mouvement, et d'une façon composée, comme feraient des sages et des philosophes.

MOMUS

Quelles gens ! Ce n'est qu'une machine.

PROMETHEE

C'est l'idole d'un sage.

LES DIEUX

Hé quoi ! la passion Jamais chez eux ne domine !

PROMETHEE

Leur cœur en est tout plein ; ce n'est qu'ambition, Colère, désespoir, crainte, ou joie excessive.

Machine, on veut voir vos ressorts ;
Quittez tous ces trompeurs dehors.

Les nouveaux hommes, qui paraissaient de véritables statues, quittent une partie de l'habit qui les enveloppe, et se font voir tels qu'ils sont dans l'intérieur, l'un représentant l'ambition, l'autre, la colère, la crainte, le désespoir, la joie excessive, etc. En cet état ils dansent en confusion et d'une manière aussi impétueuse et aussi vive que l'autre était grave et peu animée.

MOMUS considérant les divers ressorts de cette machine, dit ces paroles :
Je la trouvais trop lente, et la voilà trop vive.

MINERVE

Laissez-moi régler ces transports.

VENUS

Mon fils, par de secrètes causes,
Peut encor mieux que vous les calmer à son tour :
Rien n'a d'empire sur l'Amour,
L'Amour en a sur toutes choses.
Le plus magnifique don
Qu'aux mortels on puisse faire,
C'est l'amour.

MINERVE

C'est la raison.
Le don le plus nécessaire
Aux hôtes de ce séjour,
C'est la raison.

VENUS

C'est l'amour.

L'AMOUR

L'effet en jugera : servez-vous de vos armes,

Et moi j'emploierai mes charmes.

MINERVE, aux hommes

Que vous vous tourmentez, mortels ambitieux,
Désespérés et furieux,
Ennemis du repos, ennemis de vous-mêmes !
A modérer vos vœux mettez tous vos plaisirs :
Régnez sur vos propres désirs ;
C'est le plus beau des diadèmes.

*Les hommes qui s'étaient arrêtés quelques moments pour
Oùir Minerve, attendent à peine qu'elle a achevé, et ne laissent
pas, malgré ses conseils, témoigner toujours la même fureur et
le même emportement. L'Amour leur faisant signe qu'il veut
parler, ils s'arrêtent.*

L'AMOUR, à Minerve

De vos sages discours voyez quel est le fruit
Je ne dirai qu'un mot.

L'AMOUR, aux hommes

Aimez.

*(A ce mot, ceux qui dansaient en confusion et en tumulte
dansent deux à deux comme personnes qui s'aiment.)*
Vous le voyez.

L'AMOUR

On obéit :

VENUS

Amour, qu'il est doux de te suivre !

JUPITER, aux nouveaux hommes

Vivez, nouveaux humains.

CHŒUR DES DIEUX

Vivez, nouveaux humains.

VENUS

Laissez-vous enflammer.
Que vaut la peine de vivre,
Sans le doux plaisir d'aimer ?

CHŒUR

Que vaut la peine de vivre,
Sans le doux plaisir d'aimer ?

MOMUS

D'où vient que si mal assortie
Cette belle a fait choix d'un vieillard pour amant ?

L'AMOUR

C'est l'effet merveilleux d'un secret sentiment
Que j'appelle sympathie.

VENUS

Le démon opposé n'a pas moins de pouvoir.
Souvent nous haïssons ce qui devrait nous plaire.

JUPITER

Tel dieu sait l'avenir, qui n'a pas su prévoir
Quels maux ce démon lui va faire.
Mais un jour un prince viendra
Qui plaira plus qu'il ne voudra.
Le Destin parmi nous lui garde un rang insigne,
Et je lui veux accorder,
Afin qu'il en soit plus digne,
L'art de savoir commander.
Mars lui promet en apanage
La grandeur d'âme et de courage.

MINERVE

Moi, la vertu.

VENUS

Moi, l'agrément.

L'AMOUR

Et moi le don d'aimer et d'être heureux amant.

VENUS, L'AMOUR ET MINERVE *ensemble*

Amour et la Raison s'accorderont pour faire

Qu'aux coeurs comme aux esprits ce prince plaise un jour

CHOEUR

Heureux qui par raison doit plaire !

Plus heureux qui plaît par amour!

Acte I

La décoration de cet acte représente la vallée de Tempé, et au fond les eaux du Pénée, avec une prairie couverte de fleurs ; le Parnasse en éloignement.

Scène I

CHLORIS AMINTE.

Chloris et Aminte, Nymphes, entrent sur la scène en se tenant par la main, et chantent ensemble cette chanson :

Allons dans cette prairie :
C'est un tranquille séjour ;
Jamais les larmes d'amour
N'y baignent l'herbe fleurie ;
Les moutons y sont en paix,
Et les loups n'y font jamais
D'outrage à la bergerie.

CHLORIS

Viens, ma soeur.

AMINTE

Je te suis.

CHLORIS

Viens goûter une vie
Dont le calme est digne d'envie.
Notre Nymphé a banni de ces lieux si charmants
Ce peuple d'importuns que l'on appelle amants.
La voici.

AMINTE

Que d'appas, de beautés, et de grâces !
Dirait-on pas que l'air s'embellit à ses traces?

Scène II

DAPHNE ; CLYMENE, sa confidente ; **MEROE**, sa nourrice et sa gouvernante ; **CHLORIS, AMINTE**.

DAPHNE,

Amour, n'approche point de nos ombrages doux,
De nos prés, de nos fontaines ;
Laisse en repos ces lieux ; assez d'autres que nous
Se feront un plaisir de connaître tes peines.

DAPHNE (A Chloris)

Chloris, n'est-ce pas la ta soeur que tu m'amènes ?

CHLORIS

Je vous la viens offrir. Nous cherchions en ces lieux
Ce que Flore a pour vous de dons plus précieux.

DAPHNE

Cherchons, cherchons des fleurs ; l'âge nous y convie :
Parons-nous de bouquets pendant notre printemps :
Les plaisirs ont chacun leur temps,
Comme les saisons de la vie

Daphné, ayant achevé ces paroles, se baisse pour cueillir des fleurs, et les Nymphes de la suite en font autant ; pendant quoi un chœur de bergers, demeuré par respect derrière le théâtre, répète ces mots :

Cherchons, cherchons des fleurs ; Daphné nous y convie.

DAPHNE

J'entends de nos bergers le concert plein d'appas.
Qu'ils chantent, je le veux, mais qu'ils n'approchent pas.

CHŒUR DE BERGERS

Cherchons, cherchons des fleurs ; Daphné nous y convie
Il en renaît sous ses pas.

DAPHNE

Déployons nos trésors.

CHLORIS

J'ai cueilli les plus belles.

AMINTE

Et moi, les plus nouvelles.

MEROE

Moi, les plus vives en couleur.

DAPHNE, à *Clymène*

Et vous ? Quel mauvais choix vous avez fait, ma sœur !
Vous nous direz, pour votre peine,
Une chanson contre l'Amour.
Cependant je veux que ma Cour
Jure de lui porter une éternelle haine ;
Jurez la première, Clymène !

CLYMENE

Tout serment
De n'avoir jamais d'amant
Est chose fort incertaine ;
Il en est peu que l'on tienne
Plus d'un jour, plus d'un moment :
Tout serment
De n'avoir jamais d'amant
Est chose fort incertaine.

DAPHNE

Je veux que vous juriez ; dites donc après moi :
Amour,

CLYMENE

Amour,

DAPHNE

Si jamais sous ta loi
Je respire,

CLYMENE

Si jamais sous ta loi
Je respire,

DAPHNE

Je consens de mourir.

CLYMENE

Mourir ? c'est beaucoup dire.

DAPHNE

Je consens de mourir, si jamais je soupire.

CLYMENE

Je consens de mourir, si jamais je soupire.

DAPHNE

Clymène, acquittez-vous ; accompagnons ses sons,
Et que nos pas animent nos chansons.

Daphné et les personnes de sa suite se prennent alors par la main, et Clymène chante cette gavotte que toute la troupe danse, la répétant après elle :

L'autre jour sur l'herbe tendre
Je m'assis près de Philandre :
Il me conta ses tourments ;
Ma mère alors me querelle.
« Petite fille, dit-elle,

N'écoutez point les amants.

Ils sont indiscrets, volages,
Téméraires, et peu sages ;
Ils font mille faux serments :
Ils sont jaloux, ils sont traîtres,
Et tyrans quand ils sont maîtres,
N'écoutez point les amants. »

Ecoutez ma chansonnette,
Et l'écho qui la répète,
Et ces rossignols charmants :
Leur musique est sans pareille ;
Mais ne prêtez point l'oreille
Au ramage des amants.

DAPHNE

Méroé, poursuivez nos divertissements.

MEROE

J'ai vu le temps qu'une jeune fillette
Pouvait, sans peur, aller au bois seulette.
Maintenant, maintenant les bergers sont loups :
Je vous dis, je vous dis : « Filles, gardez-vous. »

Scène III

APOLLON, MOMUS.

Pendant que ces Nymphes dansent, Apollon et Momus passent. C'était incontinent après la défaite du serpent Python. Toute la troupe des jeunes filles, à la vue de ces étrangers, s'enfuit, l'une d'un côté, l'autre de l'autre. Apollon et Momus demeurent.

APOLLON

Voici Tempé, cette vallée
Dont on vante partout l'ombrage et les beautés ;
Et voilà les flots argentés
Qu'y fait couler le dieu Penée.
Plus loin vers ces sommets mon empire s'étend.
N'y veux-tu pas venir, Momus ? on nous attend.

MOMUS

Demeurons encore où nous sommes :
Ai-je pu voir en un instant
Toutes les sottises des hommes ?
Par vos puissants efforts, invincible Apollon,
On ne craint plus ici les fureurs de Python.
Les habitants de ces rivages
Devenus plus heureux, n'en seront pas plus sages :
Le temps de la sottise est celui du bonheur.

APOLLON

Mais que dis-tu de ma victoire ?

MOMUS

Elle vous a comblé d'honneur,
Et rien n'égale votre gloire.

APOLLON

Que le fils de Venus cesse de se vanter
Qu'ainsi que nous il sait porter
Un carquois, un arc, et des flèches ;
C'est un enfant qui fait des brèches
Dans les cœurs aisés à dompter.
Il remporte toujours des victoires faciles ;
Je défais des serpents qui dépeuplent des villes.

MOMUS

Vous méprisez celui qui tient tout sous sa loi.
Si l'Amour vous entend ?

APOLLON

Et que crains-tu pour moi ?

MOMUS

Parlez bas, c'est un dieu ; s'il venait à paraître ?

APOLLON

Un dieu ! c'est un enfant : quitte ce vain souci.

MOMUS

Qui donne à Jupiter un maître,
Vous en pourrait donner aussi.

Scène IV

Dans le temps que Momus achève ces mots, l'Amour descend du ciel comme un trait, et se vient placer entre Apollon et Momus.

CUPIDON, à Apollon

Quel est l'orgueilleux qui me brave ?

Quel téméraire ose attaquer l'Amour ?

Ah ! je vous reconnais : vous serez mon esclave

Avant la fin du jour.

Ces paroles dites, Cupidon s'en revole dans les airs.

Scène V

APOLLON, MOMUS.

MOMUS

Que cet enfant est fier ! Voyez comme il menace !
Ne le prendrait-on pas pour l'aîné des Titans ?
Je plains le dompteur de serpents ;
Il ne fait pas sûr en sa place.

Tandis que Momus dit ces paroles, Daphné avec ses compagnes, par une curiosité de jeunes filles, avance un peu la tête sur le théâtre, et fait quelques pas dans la scène pour voir ces deux étrangers. Apollon la voit un moment ; aussitôt l'Amour, qui est demeuré dans l'air, fait son coup, et Daphné avec sa troupe s'enfuit encore une fois.

APOLLON

Ah ! qu'ai je vu, Momus ! que de traits éclatants !
Que de jeunesse, que de grâce !

MOMUS

Elle fuit.

APOLLON

Mille amours avec elle ont paru.

MOMUS

Mille amours ? C'est beaucoup ; je n'en ai pas tant vu.
Vous aimez ; vous voyez d'un autre oeil que le nôtre :
De quelques qualités qu'un objet soit pourvu,
L'amant y voit toujours ou plus ou moins qu'un autre.

APOLLON

Déesse, tu me fuis ? T'ai-je déjà déplu ?
C'est pourtant Apollon qui t'aime, qui t'adore.
Je n'en puis plus, je sens un feu qui me dévore :
Reviens, charmant objet ! Et vous, Olympe, cieux,
Je vous dis d'éternels adieux ;
Je vous méprise, je vous laisse :
Qu'êtes-vous près de ma déesse ?
Tout votre éclat vaut-il un seul trait de ses yeux ?
Ne la verrai-je plus ? Faut-il que cette belle
Emporte mes plaisirs et mon cœur avec elle ?
Demeurons sur ces bords, je ne les puis laisser.

MOMUS

Passerons-nous pour dieux ?

APOLLON

Et pour qui donc passer

MOMUS

Pour mortels, car les dieux, par leur grandeur suprême
Ne font souvent qu'embarrasser :
On les craint plus qu'on ne les aime.

Les vrais amants doivent toujours
Sous un maître commun vivre d'égale sorte :
Ou monarques ou dieux, n'entrez chez vos amours
Qu'après avoir laissé vos grandeurs à la porte
Je te croirai ; changeons de nom :
Je m'appelle Tharsis, satrape de Lycie.

MOMUS

Et moi, son suivant Télamon
Que si sur mon chemin quelque Nymphé jolie
Se rencontre en passant, je prétends bien aussi
La cajoler, m'approcher d'elle,
Non pas en amoureux transi :
Je vous veux servir de modèle

Et cependant, allons conquérir votre belle.

Scène VI

VENUS (descendant dans une machine)

Qu'est devenu mon fils ? Mortels, le savez-vous ?
Je souffre, je languis, je meurs en son absence :
Si l'Amour ne me suit, rien ne me semble doux.
Heureux les lieux qu'anime sa présence !
Heureux tout l'Univers qui me doit sa naissance !
Qu'est devenu l'Amour ? Echos, le savez-vous ?
Quel nouveau cœur aujourd'hui de ses coups
Epreuve la puissance ?
Qu'est devenu l'Amour ? Echos, le savez-vous ?
Je souffre, je languis, je meurs en son absence.

(Ce récit fait, l'Amour se vient jeter dans le giron de sa mère.)

VENUS

Ah ! mon fils, d'où viens-tu ?

L'AMOUR

De blesser Apollon.
Je l'ai rendu pour Daphné tout de flamme ;
Tandis qu'un autre trait, par un autre poison,
Fait que pour lui Daphné n'a que haine dans l'âme.

VENUS , à son fils

Amour, tu sais dompter les cœurs et les esprits.
(Aux dieux et aux hommes)
Que la terre et les cieux célèbrent de mon fils
La dernière victoire !
Mortels et dieux, chantez sa gloire.

Pour obéir à ce commandement de Vénus, on chante et on danse sur la terre, et dans la gloire, qui est au fond du théâtre :

sur la terre, des personnes de toutes conditions, et dans la gloire, des enfants qui représentent les Amours, les Jeux et les Ris. La danse achevée, Vénus, dont le char est entouré d'enfants chante ces paroles :

Allez de toutes parts, courez, Amours et Ris ;
Faites connaître de mon fils
Le doux et le suprême empire :
Ne laissez rien qui ne soupire.
Allez de toutes parts, courez, Amours et Jeux ;
Rendez l'Univers amoureux.

Acte II

Le théâtre représente le palais d'un dieu de fleuve, avec de l'eau véritable, qu'on voit tomber et saillir de tous les côtés.

Scène I

PENEE, avec sa Cour, composée des fleuves **SPERCHEE**, **AMPHRISE**, **APIDAME**, et autres dieux des sources voisines.

PENEE

Dieux tributaires de mon onde,
Je veux, par les beautés de ce moite séjour,
Arrêter quelque temps deux princes à ma Cour ;
Que votre zèle me seconde !

LES FLEUVES

Commandez.

PENEE

Que le Sort vous a rendus heureux !
Hyménée et l'Amour fréquentent vos rivages :
Vos grottes quelquefois leur prêtent des ombrages :
Ces dieux me méprisent tous deux.

APIDAME

Laissez agir le temps ; il peut tout auprès d'eux.
A peine a-t-il encor fait passer la princesse
Des appas de l'enfance à ceux de la jeunesse :
Deux soleils ont à peine éclairé son printemps.

PENEE

Combien de cœurs depuis ce temps

Ont en vain soupiré pour elle !
Ah ! si Tharsis pouvait la rendre moins cruelle !

SPERCHEE

Consultez la Sibylle Ismèle :
Les dieux peut-être par sa voix
Obligeront Daphné de suivre votre choix

PENEE

Hélas ! jamais Daphné n'aimera que les bois.

AMPHRISE

Ces plaisirs passeront : tout passe dans la vie ;
De différents désirs elle est entre-suivie ;
On y change d'humeur, on y change d'envie ;
On y veut goûter de tout.
Le plus libre enfin se lie ;
Tôt ou tard on s'y résout.

APIDAME

Il faut peu pour changer ces âmes si sévères ;
L'exemple à ce doux noeud les amène toujours.
Des bergers chantant leurs amours,
Dans les bras de l'hymen voir mener des bergères,
Et leurs folâtres jeux sur les vertes fougères,
Apprivoisent les cœurs, qui, devenus plus doux,
S'accoutument aux mots d'amour, d'amant, d'époux ;
Des mots on en vient au mystère.

PENEE

J'approuve vos raisons ; et Daphné, pour me plaire,
Doit faire en mon palais les honneurs de ce jour.
On y va célébrer l'hymen du jeune Amphrise
Il s'engage avecque Florise ;
La fête arrêtera ces princes à ma Cour :
Allons en prendre soin. Daphné vient, et Clymène ;
Entrons dans la grotte prochaine.

Scène II

DAPHNE, CLYMENE.

DAPHNE

Ah, Clymène ! plains-moi.

CLYMENE

Princesse, vous pleurez ; puis-je savoir pourquoi ?

DAPHNE

Je ne me connais plus ; ce n'est plus moi, Clymène :
Ces puissants dédains, cette haine,
Ces serments contre Amour, que sont-ils devenus.
Un mortel les rend superflus.
Hélas ! il vient de me dire sa peine,
Et depuis ce moment je ne me connais plus.

CLYMENE

Un des princes, sans doute, a causé ces alarmes.
Serait-ce point Tharsis ? Je lui trouve des charmes
Contre qui je sens bien que ma sévérité
N'emploierait pas toutes ses armes.

DAPHNE,

Je crois ? si tu le veux, qu'on en est enchanté,
Cependant il me cause une invincible haine ;
Contre lui dans mon âme un dieu me semble agir.

CLYMENE,

Je le connais, ce dieu : c'est Leucippe.

DAPHNE

Ah, Clymène !

Ne me regarde point, tu me ferais rougir.

CLYMENE

Pourquoi rougir ? commettez-vous un crime ?
Le Ciel permet-il pas d'aimer ou de haïr ?
Est-il rien de si légitime ?
Tircis est des plus charmants,
Je méprise son martyre ;
Cependant sous mon empire
Il languit depuis longtemps.

Philandre à peine y soupire,
Son service est reconnu ;
La raison, je vais la dire :
Mon temps d'aimer est venu.

DAPHNE

Hélas ! le mien aussi ; mais garde-toi, Clymène
De découvrir ma flamme, et l'exposer au jour :
Plains-toi que de Tharsis je méprise la peine ;
Notre sexe veut bien que l'on sache sa haine,
Mais il met tous ses soins à cacher son amour.

CLYMENE

Le voila, ce Tharsis ; son malheur vous l'amène.

Scène III

THARSIS, DAPHNE.

THARSIS

Que je dois au Destin de m'avoir arrêté
En des lieux où l'on voit briller votre présence !
Vous y réglez par la beauté,
Aussi bien que par la naissance :
Souffrez que j'y demeure au rang de vos sujets.

DAPHNE

Non, Seigneur, je ne puis recevoir vos hommages ;
Offrez-les à d'autres objets ;
Abandonnez nos rivages : T
Quel plaisir aurez-vous parmi des cœurs sauvages ?

THARSIS

Je vous verrai.

DAPHNE

Fuyez cette triste douceur.
Il vaut mieux qu'une prompte absence
Rende le calme à votre cœur,
Que de vous voir enfin guéri par ma rigueur,
Ma haine, ou mon indifférence.

THARSIS

O Ciel ! lui dois-je ajouter foi ?
Quoi ! ne pouvoir m'aimer ! me haïr ! me le dire !
Amour, tyran des cœurs, depuis que sous ta loi
On gémit, on pleure, on soupire,
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi ?
Que je sache au moins, inhumaine,

Ce qu'a Tharsis en lui de si digne de haine ?

DAPHNE

Son amour ; c'est assez : je le dis à regret.
Vous avez dans mon cœur quelque ennemi secret
Qui met un voile sur ces charmes
A qui d'autres auraient déjà rendu les armes.
Enfin quittez nos bords, Seigneur, vous ferez mieux ;
Qui ne peut être aimé doit s'éloigner des lieux
Où sans cesse il peut voir le sujet de ses peines.
Faut-il livrer son cœur à d'éternelles gênes
Pour le plaisir de ses yeux ?

Je vous laisse, et me tais ; ma fuite et mon silence
Vous seront des tourments plus doux.

THARSIS

Princesse, demeurez : je trouve votre absence
Plus cruelle encor que vous.

Scène IV

THARSIS, TELAMON.

TELAMON

Ceci vous trouble et vous étonne.

THARSIS

Suis-je donc le fils de Latone ?

Ai-je dompté Python ? Suis-je un dieu ? Je n'ai pu

Gagner une mortelle ! un enfant m'a vaincu !

Qu'il m'ôte mes autels : que sert-il qu'on me donne

En ces lieux l'encens qui m'est dû ?

Et qu'est-ce que l'encens qu'une chose frivole

Près des moindres faveurs que nous font de beaux yeux ?

Daphné, vous me pourriez d'une seule parole

Mettre au-dessus des autres dieux.

TELAMON

Espérez ce mot favorable :

Il n'est amant si misérable

Qui n'espère.

THARSIS

Tu ris.

TELAMON

Jupiter vous vaut bien :

Je ris aussi quand l'Amour veut qu'il pleure.

Vous autres dieux, n'attaquez rien

Qui, sans vous étonner, s'ose défendre une heure :

Sachez que le temps seul en a plus couronné

Que tous les efforts qu'on peut faire.

THARSIS

Je n'ose plus parler de mes feux à Daphné.

TELAMON

Laissez dormir sa colère.
Après que l'on vous aura
Contraint longtemps de vous taire,
Un moment arrivera
Que l'on vous écoutera.

Scène V

Penée et sa Cour entrent sur la scène, et la noce ensuite. Daphné conduit l'épousée, et un des fleuves le marie. Toute cette troupe fait le tour du théâtre en cérémonie. Deux bergers chantent ces paroles, que le chœur répète :

Hymen, Hyménée.

(Après que chacun s'est rangé et a pris sa place, les deux bergers chantent ce premier couplet de l'épithalame :)

Florise est donnée

A l'un des plus beaux

Qui porte à Penée

Tribut de ses eaux :

Qu'il ait chaque année

De nombreux troupeaux,

Et chaque journée

Des plaisirs nouveaux.

Hymen, Hyménée.

Daphné présente au sacrificateur l'épousée, et un des fleuves le marié.

LE SACRIFICATEUR Prend leurs mains, et dit ces paroles :
Amants, je vous unis ; vivez sous mêmes nœuds.

CHŒUR

Parmi les plaisirs et les jeux.

MOMUS

A quelques filles de la noce, près desquelles il se rencontre :

Pour un pareil lien formez-vous point des vœux ?

Songez-y bien, bergères :

Hyménée est un dieu jeune, charmant, et blond ;

Mais les jours avec lui ne se ressemblent guères :
Le premier est amour, amitié le second,
Le troisième froideur ; songez-y bien, bergères.

MEROE, *interrompant Télamon*

Vraiment, Télamon,

La leçon

Est jolie.

Changez de place, Iris ; venez ici, Célie,

Pholoé, ne l'écoutez plus.

J'en suis d'avis ; mes soins deviendront superflus ;

Télamon corrompra cette troupe innocente.

MOMUS

Que vous êtes reprenante,

Gouvernante !

Laissez-nous causer en paix :

Laissez la jeunesse rire :

Elle inspire

Toujours d'innocents secrets.

Je crois que vous êtes sage :

A votre âge

On le doit être, ou jamais.

Vingt ou trente ans de veuvage,

C'est dommage,

Ont refroidi vos attraits.

Ah ! si selon vos souhaits

Vous redeveniez aurore,

Vous vous serviriez encore

De vos traits.

MEROE

Me faudra-t-il aussi souffrir la raillerie ?

PENEE

A Méroé et à Télamon :
Laissez-nous achever cette cérémonie.

LE SACRIFICATEUR

Hymen, Amour, joignez vos nœuds,
Et rendez ces amants heureux.

Les gens de la noce dansent, et pendant qu'ils se reposent on chante ces deux autres couplets de l'épithalame :

Des pas de Florise
Loin, bien loin les loups ;
Et de ceux d'Amphrise
Les soupçons jaloux !
Que leur destinée
N'ait rien que de doux,
Et que la lignée
Ressemble à l'époux.
Hymen, Hyménée.

Jamais la constance
Aux amants ne nuit ;
On vit d'espérance,
Puis le reste suit.

L'amour obstinée
Porte fleur et fruit.
O douce journée !
O plus douce nuit !
Hymen, Hyménée.

Le chœur répète à chaque fois ces deux dernières paroles.

Acte III

Scène I

THRASON

Il faut dire le vrai, j'en voulais à Pamphile ;
Et, bien que pour Thaïs une amour plus facile
Etouffât celle-ci presque encore au berceau,
Sans mentir j'ai regret de perdre un tel morceau.
Je ne sais quel remords tient mon âme occupée ;
Mais encore être ainsi de mes mains échappée,
C'est le comble du mal, et souffrir qu'un enfant
Des lacs d'un vieux routier se sauve en triomphant.
Me préservent les dieux d'une beauté naissante !
Il n'est point de méthode en amour si puissante
Qui ne fût inutile à qui s'en piquerait ;
Souvent ces jeunes cœurs sont plus durs qu'on ne croit ;
Pour gagner son amour, je ne sais point de voie :
C'est un fort à tenir aussi longtemps que Troie.
J'aurais, sans me vanter, depuis qu'elle est chez moi,
Réduit à la raison quatre filles de roi.
J'eusse pu l'épouser, mais je fuis la contrainte ;
Le seul nom de l'hymen me fait frémir de crainte ;
Et je ne voudrais pas que mon cœur fût touché
De l'espoir d'un royaume à Pamphile attaché.
Rien n'est tel, à qui craint une femme importune,
Que de vivre en soldat, et chercher sa fortune.
On se pousse partout, on risque sans souci,
Et qui n'y gagne rien n'y peut rien perdre aussi.
Mais rarement Thrason se plaint-il d'une dame ;
Jusqu'ici peu d'objets ont régné sur son âme
Sans payer son amour d'une ou d'autre façon.
Phédrie en pourrait bien avoir quelque leçon ;

Je n'en pense pas plus, n'étant point d'humeur vaine.
Voyons si notre agent aura perdu sa peine :
Le voici qui s'approche.

Scène II

THRASON, GNATON.

THRASON

Hé bien, qu'as-tu gagné ?

GNATON

Que de peine, Seigneur, vous m'avez épargné !
Je vous allais chercher au port et dans la place.

THRASON

Tu me rapportes donc des actions de grâce ?

GNATON

Le faut-il demander ? J'en suis tout en chaleur.

THRASON

Enfin le don lui plaît ?

GNATON

Non tant pour la valeur,
Que pour venir de vous ; c'est là ce qui la touche,
Et ce qu'à tous moments elle a dedans la bouche,
Comme un des plus grands biens qu'elle ait jamais reçus.
Vous ririez de loisir triompher là-dessus.

THRASON

Ce qui vient de ma part cause ainsi de la joie ;
J'ai cent fois plus de gré d'un bouquet que j'envoie,
Qu'un autre n'en aurait de quelque don de prix,
Fût-ce même un trésor.

GNATON

Vivent les bons esprits !
Il n'est, à bien parler, que manière à tout faire.
D'un travail de dix ans ce que le sot espère,
L'honnête homme, d'un mot, le lui viendra ravir.

THRASON

Aussi le roi m'emploie, et j'ai su le servir
À la guerre, en amour, auprès de ses maîtresses,
Quoique j'eusse souvent ma part de leurs caresses.

GNATON

Mais s'il l'apprend aussi ?

THRASON

Gnaton, soyez discret.
Je ne découvre pas à tous un tel secret.

GNATON

C'est fait en homme sage.
Tout bas, se tournant :

Il l'a dit à cent autres.

(Haut)

Le roi n'agréait donc autres soins que les vôtres ?

THRASON

Que les miens ; et parfois se trouvant dégoûté
Du tracas importun qui suit la royauté,
Comme s'il eût voulu... tu comprends ma pensée ?

GNATON

Prendre un peu de bon temps, toute affaire laissée.

THRASON

Cela même. Aussitôt il m'envoyait quérir :
Seuls, ainsi nous Passions les jours à discourir
De cent contes plaisants que je lui savais faire ;

Et s'il se présentait quelque importante affaire,
Après avoir le tout entre nous disposé,
Son conseil n'en avait qu'un reste déguisé ;
Et Souvent, malgré tous, ma Voix était suivie.

GNATON

Lors chacun d'enrager, Mourir, Crever d'envie ?

THRASON

Et Thrason de s'en rire.

GNATON

A l'oreille du roi ?

THRASON

Qui peut te l'avoir dit ?

GNATON

C'est qu'ainsi je le croi.

THRASON

Sur ce propos, un jour qu'il remarquait leur peine,
Le chef des éléphants, appelé Métasthène,
Des plus considérés près du prince à présent,
Ne se put revancher d'un trait assez plaisant.
Il mâchait de dépit quelque mot dans sa bouche,
Et me tournant les yeux : « Qui vous rend si farouche ?
Sont-ce les bêtes, dis-je, à qui vous commandez? »

GNATON

Et le roi, qu'en dit-il ?

THRASON

Nous étant regardés,
Il ne put à la fin s'empêcher de sourire.
Je dis, sans vanité, peu de mots qu'il n'admire.

GNATON

Comme vous en parlez, c'est un prince poli.

THRASON.

Peu d'hommes ont, de vrai, l'esprit aussi joli :
Surtout il s'entend bien à placer son estime..

GNATON

Celle-qu'il fait de vous me semble légitime

THRASON

T'ai-je dit un bon mot, qu'en un bal invité...

GNATON

Non.

(Bas, se tournant)

Plus de mille fois il me l'a raconté.,

THRASON

Nous étions régalez du satrape Orosme,de,
Chacun avait sa nymphe : alors un Ganymède
Approchant de la mienne, aussitôt je lui dis
Que les restes de Mars seraient pour Adonis.

GNATON

Le jeune homme rougit ?

THRASON

Belle demande à faire !
il rougit, et d'abord fut contraint de se taire :
Depuis chacun m'a craint

GNATON

Avec juste raison
N'ont-ils point un recueil des bons mots de Thrason

THRASON

Je t'en conteraï cent ; mais changeons de matière
Thaïs, comme tu sais, est femme assez altière,
Jalouse, et d'un esprit à tout craindre de moi :
Dois-je, en quittant sa soeur, lui confirmer ma foi ?

GNATON

Rien moins. Il vaut bien mieux la tenir en cervelle.
Ayez toujours en main quelque amitié nouvelle
De ce secret d'amour l'effet n'est pas petit ;
C'est par là qu'on maintient les coeurs en appétit
Et qu'on accroît l'amour au lieu de le détruire.
Mais je fais des leçons à qui devrait m'instruire.

THRASON

Comment un tel secret a-t-il pu m'échapper ?

GNATON

Des soins plus importants pouvaient vous occuper ;
Vous rêviez, je m'assure, à quelque haut fait d'armes.

THRASON

Il est vrai que la guerre a pour moi de tels charmes
Qu'ils me font oublier tous les autres plaisirs.

THRASON

Mais l'amour trouve aussi sa part dans vos désirs ?

THRASON

Entre Mars et Vénus mon cœur se sent suspendre,
Est recherché des deux, ne sait auquel entendre.
Laissons là leur débat. Quel traité m'as-tu fait ?

GNATON

Tel qu'un plus amoureux en serait satisfait ;
Thaïs se veut purger de tous sujets de plainte :
Deux jours, par mon moyen, sans rival et sans crainte
Vous lui rendrez visite en dépit des jaloux.

THRASON

Je t'aime.

GNATON

Et du dîner sur moi reposez-vous ;
Je l'ai fait, en passant, apprêter chez votre hôte.

THRASON

De faim jamais Gnaton ne mourra par sa faute.

GNATON

Qu'y faire ? il faut bien vivre ici comme autre part.

GNATON

Retourne chez Thaïs, et dis-lui qu'il est tard.

Scène III

THAÏS, THRASON, GNATON.

THAÏS

Il n'en est pas besoin, je viens sans qu'on m'appelle.

THRASON

Sais-je faire un présent ?

THAÏS

Certes la chose est belle ;
Mais je n'estime au don que le lieu dont il vient.

GNATON

Notre dîner est prêt, S'il ne vous en souvient.

THRASON, à Thaïs

Plus rare et d'autre prix je vous l'aurais donnée.

GNATON

Toujours en compliments il se passe une année ;
Le dîner nous attend, hâtons-nous, c'est assez.

THAÏS

Nous ne sommes, Gnaton, pas encor si pressés.
Il me faut du logis donner charge à Pythie.

GNATON

Tout ira comme il faut, j'en réponds sur ma vie.

THAÏS

Sans avoir pris ce soin, je n'ose m'engager.

GNATON

Puissent mes ennemis de femmes se charger !
Elles n'ont jamais fait ; toujours nouvelle excuse.

THAÏS

De vains retardements à tort on nous accuse ;
Votre sexe se laisse encor moins gouverner.

GNATON

Ne tient-il point à moi que nous n'allions dîner ?

THAÏS

Ne plaise aux dieux, Gnaton, qu'on ait telle pensée.

GNATON

Je ne vous en vois point pour cela plus pressée.

THAÏS

Allons, si tu le veux.

Scène IV

THAÏS, GNATON, PARMENON amenant Chérée, **THRASON**.

PARMENON

Un mot auparavant.

GNATON

Nous voici, grâce aux dieux, aussi prêts que devant :
Je dînerai demain, s'il plaît à la fortune.
Fais vite, Parmenon, ta harangue importune.

PARMENON

Mon maître, par votre ordre absent de ce séjour,
Avecque ce présent vous offre le bonjour.
Je ne veux point passer la loi qui m'est prescrite,
Ni parler de ses pleurs quand il faut qu'il vous quitte :
De vous-même à son mal vous pouvez compatir,
Et le croire affligé sans l'avoir vu partir.
Faisant un don plus riche, il eût eu plus de joie ;
Mais au moins de bon cœur croyez qu'il vous l'envoie.

THRASON

Le présent peut passer.

THAÏS

Il me charme en effet.
Je ne l'aurais pas cru si beau, ni si bien fait.

PARMENON

On l'appelle Doris : et quant à son adresse,
En tout ce que l'on doit apprendre à la jeunesse
On l'a, dès son jeune âge, instruit et façonné.
À quoi que de tout temps il se soit adonné,

Soit aux arts libéraux, soit aux jeux d'exercice,
A sauter, à lutter, à courir dans la lice,
Il a toujours passé pour un des plus adroits.
Enfin, permettez-lui de parler quelquefois,
Vous l'entendrez bientôt en conter des plus belles ;
Il vous entretiendra de cent choses nouvelles.
Mon maître cependant n'exige rien de vous :
Vous ne le trouverez importun ni jaloux ;
Il ne vous contera ni bons mots, ni faits d'armes ;
Et vous pourrez, Thaïs, disposer de vos charmes
Sans craindre qu'il s'offense et vous tienne en souci,
Comme un de vos amants qui n'est pas loin d'ici.
Faites entrer chez vous soldats et parasites :
Pourvu qu'il puisse rendre à son tour ses visites
(j'entends quand vous serez d'humeur ou de loisir),
Il se tiendra content par-delà son désir.

THRASON

Si ton maître avait dit ce que tu viens de dire...

PARMENON

Comme j'en suis l'auteur, vous n'en faites que rire ?

THRASON

Dois-je contre un valet employer mon courroux ?
Que t'en semble, Gnaton ?

GNATON

Seigneur, épargnez-vous.

THRASON

Je te croirai. Thaïs, ce parleur m'incommode.

GNATON

De vrai, les compliments ne sont plus à la mode ;
Allons.

THAÏS

Quand on voudra.

THRASON

Qu'un long discours déplaît !

GNATON

Surtout, à mon avis, quand le dîner est prêt.

THAÏS

Du zèle et du présent je lui suis obligée.

PARMENON

Le don ne vous tient pas vers mon maître engagée ;
S'il doit être payé, c'est du zèle sans plus.

GNATON

Remettons à tantôt ces discours superflus ;
Il n'est pas maintenant saison de repartie.

THAÏS

Tu me permettras bien d'ordonner à Pythie
Que le soin de Pamphile à Doris soit commis.

GNATON

Faites que Gnaton dîne, et tout vous est permis.

Scène V

THRASON, GNATON, PARMENON.

PARMENON

Pour un entremetteur, on te fait trop attendre :
Ce n'est point là le gré que tu pouvais prétendre ;
Et si j'avais reçu tel présent par Gnaton
Il se verrait à table assis jusqu'au menton.
On ne devrait ici rendre aucune visite
Sans avoir un billet signé de Parasite ;
Il lui faut cependant mettre tout son espoir
À courir tout le jour pour déjeuner au soir.
Pour moi, je ne crois pas qu'autre chose il attrape,
Si ce n'est que son roi le fasse un jour satrape,
Ou que, las de courir et battre le pavé,
Plus haut que son mérite, il se trouve élevé.
Que dis-tu de ces mots ? Ai-je su te le rendre

THRASON

Le coquin veut railler. Gnaton, va nous attendre ;
Je vais prendre Thaïs.

GNATON

Laissez-moi cet emploi :
Un chef doit autrement tenir son quant-à-moi.

THRASON

Adieu donc, Parmenon : tu diras à Phédrie
Que Thaïs, pour un temps, trouve bon qu'il l'oublie ;
Que pour l'entretenir deux jours me sont assez.

PARMENON

Ne vous en vantez point avant qu'ils soient passés.

Scène VI

PARMENON, *demeuré seul*

Ceci pour notre eunuque assez bien se prépare.
Pendant qu'ils dîneront, il faut qu'il se déclare,
Prenne l'occasions et ne perde un moment
A pousser des soupirs et languir vainement
Non que parlant d'amour il rencontre œuvre faite :
Alors qu'on en vient là, toutes ont leur défaite :
Tel souvent en a peu qui croit en avoir tout,
Et même va bien loin sans aller jusqu'au bout.
Que Pamphile d'ailleurs volontiers ne l'écoute,
Toute sage qu'elle est, je n'en fais point de doute :
C'est le propre du sexe, il veut être flatté,
Et se plaît aux effets que produit sa beauté.
Puis notre homme a de quoi charmer la plus sévère :
Il est jeune, il est beau, toujours prêt à tout faire ;
En dit plus qu'on ne veut, sait bien le débiter,
Est d'humeur libérale, et donne sans compter.
Si par ces qualités d'abord il ne la touche,
Le temps, qui peut gagner l'esprit le plus farouche,
Ne lui permettra pas d'y faire un long effort,
Et ce peu de loisir m'embarrasse très fort :
je crains notre vieillard, qu'on attend d'heure en heure.
Il n'a jamais aux champs fait si longue demeure ;
Quelque charme puissant l'y retient arrêté ;
S'il revient une fois, le mystère est gâté.
Ô dieux ! c'est fait de nous, le voici qui s'avance ;
Je ne sais quel frisson m'annonçait sa présence.
Parmenon, cependant que tout seul il discourt,
Va te précipiter, ce sera ton plus court ;
Qui pourrait toutefois choisir une autre voie ?
Le vieillard est plus doux qu'il ne veut qu'on le croie :
L'amour pour ses enfants, qu'il laisse à l'abandon,

Fait qu'il me reste encor quelque espoir de pardon ;
Usons à cet abord d'un peu de complaisance.

Scène VII

DAMIS, PARMENON.

PARMENON

Je me plaignais, Monsieur, de votre longue absence.

DAMIS

En ma maison des champs je trouve un goût exquis,
Et ne fis jamais mieux qu'alors que je l'acquis.

PARMENON

Sophrone et vos enfants sont d'avis tout contraire.

DAMIS

Les voir changer d'humeur n'est pas ce que j'espère :
Bien loin de se réduire au champêtre séjour,
Ma femme aime à causer, mon aîné fait l'amour.

PARMENON

Cette façon d'agir plairait à peu de pères :
Quand il s'agit d'amour, presque tous sont sévères ;
A cet âge impuissant lorsqu'ils sont arrivés,
Ils donnent des conseils qu'ils n'ont point observés.

DAMIS

Quant à moi, je me rends plus juste et plus commode :
Non qu'il faille en tout point que l'on vive à sa mode ;
Mais aimer quelque peu ne fut jamais blâmé,
Et moi-même autrefois je m'en suis escrimé.
Il est vrai que le gain n'en vaut pas la dépense :
Aux uns il faut présents, aux autres récompense,
Corrompre les valets, et les entretenir ;
Mais les dieux m'ont toujours donné pour y fournir.

Si je fais peu d'acquêts, que mes fils s'en accusent ;
C'est eux, et non pas moi, qu'après tout ils abusent.
Ayant connu d'abord mon esprit indulgent,
L'aîné va, ce me semble, un peu vite à l'argent ;
Des beautés de Thaïs son âme est fort touchée ;
Et bien qu'il m'ait tenu cette flamme cachée,
J'en sais plus qu'il ne croit, et le souffre aisément :
Thaïs vaut qu'on l'estime, à parler franchement ;
Peu voudront toutefois qu'elle entre en leur famille :
Veuve, on la doit priser un peu moins qu'une fille ;
Notre ville est féconde en partis bien meilleurs,
Et mon fils, après tout, doit s'adresser ailleurs.
Pour un choix plus sortable il faut qu'il se dispose :
Je t'en veux, Parmenon, proposer quelque chose.
Mais où sont mes enfants ? Je les voudrais bien voir.

PARMENON

Votre aîné, par malheur, est absent d'hier au soir.

DAMIS

D'où pourrait provenir un si soudain voyage ?
N'est-il point arrivé quelque noise en ménage ?

PARMENON

Je ne sais.

DAMIS

Plût aux dieux que quelque changement
Lui fit prendre bientôt un autre sentiment !
Mais comme sans leur aide il ne se peut rien faire,
Allons leur de ce pas recommander l'affaire.

Acte IV

La décoration de cet acte est un antre, dont les avenues ont quelque chose d'inculte, de sauvage, et de difficile abord : et au fond un autel rustique et sans beaucoup d'ornements.

Scène I

CLYMÈNE, AMINTE.

Clymène et Aminte, Nymphes de Daphné, viennent les premières et précèdent Pénée et sa Cour, pour apprendre de la Sibylle leur aventure.

CLYMÈNE

Quel étrange et sombre palais !
Je frémis à le voir ; n'as-tu point peur, Aminte ?
Va seule dans ces lieux ; pour moi, j'ai trop de crainte.

AMINTE

Qu'y demanderais-tu ? tes vœux sont satisfaits.
Philandre a l'âme blessée
Des traits dont tu sais charmer ;
Moi, que Tircis a laissée,
J'ai sujet d'être empressée
Pour savoir qui doit m'aimer.

CLYMÈNE

Je te rends ce Tircis ; son ardeur m'importune.

AMINTE

J'aurai donc pour toute fortune
Ton refus.

CLYMENE

Que t'importe ? examine ton cœur ;
Et si Tircis te plaît, laisse le point d'honneur.

AMINTE

Tu ris ; que diras-tu, si je fais qu'il te quitte ?

CLYMÈNE

Mes rigueurs en cela préviendront ton mérite.

AMINTE

Tu dois aux miennes ce berger
Que mes faveurs vont rengager.

CLYMÈNE et AMINTE Ensemble :

Une fille a cent adresses
Pour rebuter un amant ;
Mais de dire ses finesses
Pour faire un engagement,
On ne le peut nullement.

CLYMÈNE

Voilà, sans consulter Ismèle
Un oracle bientôt rendu.

AMINTE

Aurait-elle mieux répondu ?

CLYMÈNE

Non, et nous nous pouvons désormais passer d'elle :
Aussi bien l'intérêt de Daphné nous appelle.

Scène II

ISMÈLE, DAPHNE, PÉNÉE et sa Cour.

Ismèle sort du fond de l'ancre, accompagnée de deux ou trois prêtresses aussi vieilles qu'elle. D'un autre côté, Pénée vient avec Daphné et les fleuves de sa Cour.

PÉNÉE, à Daphné

Ma fille, tout est prêt ; Ismèle va sortir :
N'ayez point de repentir,
Si le choix des dieux est autre
Que le vôtre.

ISMÈLE Après quelques cérémonies étranges, dit, en invoquant la divinité :

Monarque de l'Olympe, en qui sont tous les temps,
Qui les fais devant toi passer comme moments,
Et pour qui n'est qu'un point toute la destinée,
Dis-nous, Ô maître des dieux,
À qui doit être donnée
La princesse de ces lieux.
Où sont tes truchements ? es-tu sourd aux prières ?
Fantômes, qui savez peindre en mille manières
Les secrets du destin gravés au haut des cieux,
Simulacres volants, frères du dieu des songes,
Faites-nous voir sans mensonges
Ce qu'ont ordonné les dieux
Sur un si digne hyménée ;
Dites-nous la destinée
De la Nymphé de ces lieux.

Après ces paroles, Ismèle, comme possédée du dieu, danse avec les autres prêtresses, tantôt comme si elles allaient

*tomber en extase, et tantôt avec des contorsions étranges.
Pendant qu'elles dansent, des enfants, en guise de petits
démons, et représentant les simulacres et les espèces qui
s'offrent aux yeux, viennent de divers endroits du ciel se
présenter à Ismèle, portant des branches et des couronnes de
laurier. Ismèle, ayant vu ces objets, dit :*

Que vois-je ! quel objet ! quelle image à mes yeux
Si vive et si claire
Vient se présenter,
Et me tourmenter
Plus qu'à l'ordinaire ?
L'objet
Me fait
Tressaillir :
Je sens
Mes sens
Défaillir.

AMPHRISE, fleuve
Les dieux à leur interprète
Ont fait un étrange don ;
Ne peut-on être prophète,
Si l'on ne perd la raison ?

APIDAME SPERCHEE et AMPHRISE

Ensemble :
Les démons
Vont l'agitant,
Ses poumons
Vont haletant ;
Et son coeur va palpitant.
Les ressorts
De son corps,
Son esprit,
Tout pâtit.

ISMÈLE, *jetant en l'air des feuilles sur lesquelles elle a écrit sa réponse*

Qu'on se taise : soyez attentifs aux mystères.

J'épands en l'air ces caractères :

C'est ma réponse ; il faut la poser sur l'autel.

Démons, peuples légers, ministres de l'oracle,

Cherchez-la ; car aucun mortel

Ne la peut trouver sans miracle.

A ce commandement d'Ismèle, les esprits habitants de l'air cherchent en dansant les feuilles que la Sibylle a jetées, et les viennent, en dansant aussi, poser sur l'autel. Ismèle assemble ces feuilles, et dit à Pénée et à Daphné :

Approchez-vous, lisez, et que dans ce vallon

Un invisible chœur mon oracle répète.

PÉNÉE et DAPHNE, *lisant*

Daphné doit aujourd'hui couronner Apollon.

CHŒUR

Daphné doit aujourd'hui couronner Apollon.

PÉNÉE, *à Ismèle*

Ismèle, servez-vous vous-même d'interprète ;

Expliquez-nous l'ordre des dieux.

AMPHRISE

Un prophète entend-il les choses qu'il annonce ?

C'est à l'événement d'expliquer sa réponse.

ISMÈLE

Adieu, princesse, adieu, je vous laisse en ces lieux.

Scène III

PÉNÉE, DAPHNÉ, et leur Cour.

PÉNÉE

Couronner Apollon ! Qu'importe à l'hyménée
De la fille de Pénée ?
Pour comprendre ces mots, je fais un vain effort.

AMPHRISE

Nos conseils ont été frivoles ;
La seule obscurité fait le prix des paroles
Que l'on cherche aux livres du Sort.

PÉNÉE À Daphné :

Ma fille, rendez-vous aux volontés d'un père :
Qu'il soit votre oracle aujourd'hui
Aimez Tharsis ; il vous doit plaire ;
Toute notre Cour est pour lui.

APIDAME

Tels étaient ces mortels pour qui l'idolâtrie
Commença d'introduire au monde son pouvoir.

AMPHRISE

Il a tout l'air d'un dieu ; l'on dirait à le voir,
Que l'Olympe est sa patrie.

DAPHNE

Hélas ! j'en crus autant, lorsqu'en notre prairie
Je le vis arriver inconnu dans ces lieux.
Maintenant mon cœur tâche à démentir mes yeux.
Ne m'en accusez point : quelque force suprême
M'entretient malgré moi dans cette erreur extrême.

Que Tharsis soit parfait, qu'il ait l'air qu'ont les dieux,
Est-ce par raison que l'on aime ?

PÉNÉE

L'hymen change les coeurs : suivez mes volontés.

DAPHNE

Quoi ! Seigneur, vous aussi vous me persécutez !
De ses autres tyrans sans peine on se console ;
Mais d'un père ! un père m'immole !
Je tiens le jour de vous, Seigneur ; vous me l'ôtez.

PÉNÉE

Moi, je perdrais Daphné ! qu'ai-je à conserver qu'elle ?
L'hymen m'a-t-il fait d'autres dons ?

DAPHNE

Cependant, quand je vous appelle
Du plus tendre de tous les noms,
Vous ne vous souvenez que de votre puissance ;
Vous regardez l'obéissance,
La raison, et jamais d'autres tyrans plus doux ;
Il en est toutefois. Leucippe vient à nous :
Je lui vais ôter l'espérance.
Vous le voulez, Seigneur ; je le lis dans vos yeux.

Scène IV

DAPHNE, LEUCIPPE.

DAPHNE

Leucippe, il faut tâcher d'éteindre votre flamme.
Je ne puis être à vous.

LEUCIPPE

Ô cieux ! injustes cieux !
Est-ce là votre arrêt ?

DAPHNÉ

Cet oracle odieux
Vient de mon père seul.

LEUCIPPE

Votre père et les dieux
Disposent de mon sort, mais non pas de mon âme :
Moi-même en suis-je maître ?

DAPHNÉ

Il le faut.

LEUCIPPE

Ah ! Daphné !
Que ce mot est facile à dire !
Et que l'amour possède avecque peu d'empire
Un cœur que la contrainte a si tôt entraîné !

DAPHNÉ

Quoi ! faut-il que mon cœur soit par vous soupçonné ?
Cruel ! n'avais-je pas encore assez de peine ?

LEUCIPPE

Enfin donc le Destin me déclare sa haine ;
Vous serez à Tharsis ; et moi, par mes soupirs,
J'augmenterai ses plaisirs.

DAPHNÉ

Plût au Ciel que Tharsis causât seul vos alarmes,
Et qu'un père...

LEUCIPPE

Achevez.

DAPHNÉ

Eh ! que sert d'achever
Un souhait qu'on sait bien qui ne peut arriver ?

LEUCIPPE

Il n'importe, mon âme y trouvera des charmes.

DAPHNÉ

Ne m'aimez plus.

LEUCIPPE

Le puis-je ? et le souhaitez-vous ?

DAPHNÉ

Vos tourments ont pour moi quelque chose de doux,
Il est vrai ; mais cessez.

LEUCIPPE

Hélas ! cesser de vivre
Est le seul remède à mon mal.
Voilà le parti qu'il faut suivre ;
Mais avec moi je veux perdre aussi mon rival.
Vous ne me serez pas impunément ravie :
Non, Daphné. Vous pleurez ? Ah ! princesse, je dois
Mourir pour vos yeux mille fois.

Avant qu'avoir Daphné, Tharsis aura ma vie.
Je ne puis voir tant de biens
En d'autres bras que les miens :
Que mon rival me les cède,
Et renonce à votre amour,
Ou qu'il m'ôte aussi le jour
Si l'on veut qu'il vous possède.

DAPHNÉ

Leucippe, si je vous perds,
Il faut que dans nos déserts
La solitude me donne
Un sort plus calme et plus doux ;
Et ne pouvant être à vous, je ne veux être à personne.

Scène V

APOLLON, LEUCIPPE, DAPHNE.

Apollon descend sur un trône de lumière. Cette pompe est jointe à une musique douce. Il est entouré des Heures, qui chantent ces mots :

Daphné, portez vos yeux
Sur le plus beau des dieux.

Daphné s'enfuit aussitôt qu'elle a reconnu Apollon sous le visage de Tharsis.

APOLLON

Tu me fuis, divine mortelle !
Où cours-tu ? n'aperçois-tu pas
Un précipice sous tes pas ?
Il est plein de serpents : détourne-toi, cruelle.
Suis-je encor plus à craindre ? Et rien dans ce vallon
Ne peut-il t'arrêter quand tu fuis Apollon ?
Quoi ! tant de haine en une belle !
Insolent, qui brûles pour elle,
Renonce à l'hymen de Daphné ;
C'est Apollon qui te l'ordonne.
Regarde quel rival ton malheur t'a donné.

LEUCIPPE

Mon malheur ? Dis le tien. Toi, le fils de Latone !
N'es-tu pas ce Tharsis que tantôt on a vu ?
D'un magique ornement ton front s'est revêtu.
Enchanteur, penses-tu que ta pompe m'étonne ?
Ce n'est qu'un songe, ce n'est rien ;
Va tromper d'autres yeux, et me laisse mon bien.

APOLLON

Ô dieux ! ô citoyens du lumineux empire !
Que vient un mortel de me dire ?
Malheureux, ton orgueil s'en va te coûter cher.
Les dieux ne sont pas insensibles.
Qu'on l'attache sur ce rocher
Avec des chaînes invisibles.

Ce commandement est exécuté par les ministres de la
puissance d'Apollon, qui va se faire voir à Pénée, non plus sous
le personnage de Tharsis, mais sous le sien propre.

Acte V

Le théâtre est une suite de rochers ; on y voit Leucippe retenu, sans que ses liens paraissent. Il est debout, appuyé, dans l'endroit le plus en vue.

Scène I

LEUCIPPE Sur un rocher :

Astres, soyez témoins de ces injustes fers.

J'atteste ici tout l'Univers,

Et les vents emportent ma plainte.

Jupiter, je t'implore ; on veut forcer les cœurs :

Il n'est plus de libres ardeurs,

Ni d'autres lois que la contrainte.

Loges-tu dans le ciel ou dans les antres sourds ?

Ecoutez-moi, déserts ; on m'ôte mes amours :

Est-il douleur pareille ?

Qui me consolera sur ce rocher fatal ?

Leucippe est un spectacle à son cruel rival.

Déserts, écoutez-moi : les dieux ferment l'oreille.

Daphné entend cette plainte à l'un des coins du théâtre.

Scène II

DAPHNÉ, LEUCIPPE.

DAPHNÉ,

Qui vous consolera ? ne le savez-vous pas ?

LEUCIPPE

Quoi ! je vous vois ! c'est vous ! c'est ma princesse ! Hélas !
J'avais perdu l'espoir d'une faveur si douce.
Craignez-vous d'approcher ?

DAPHNE

Je sens qu'on me repousse :
Quelque charme arrête mes pas.
Mais, si c'est adoucir vos peines
Qu'y prendre part, souffrir ces gênes,
Gémir avec vous sous ces chitines,
Vous aimer malgré tous, malgré Cieux, malgré Sort,
Votre princesse en est capable.

LEUCIPPE

Apollon, Apollon, tu fais un vain effort !
Je ne suis plus le misérable.

DAPHNE

Hélas ! j'irrite un dieu jaloux et redoutable.
A qui dois-je adresser ma voix ?
Je n'ose t'invoquer, déesse de nos bois.
Dans ta Cour, dans ton cœur, autrefois j'avais place ;
L'amour m'en a bannie ; écoute toutefois :
Je ne demande point pour grâce
Que tu souffres mes feux, et qu'un hymen charmant
Engage à d'autres dieux celle qui t'a servie ;

Délivre seulement
Mon amant,
Et prends le reste de ma vie.

Scène III

APOLLON, DAPHNE, LEUCIPPE.

APOLLON

Pourquoi finir vos jours en des lieux pleins d'ennui ?
Trouvez-vous le dieu du Parnasse
Plus affreux qu'un désert ?

Daphné témoigne vouloir s'enfuir.

Hélas ! ce dieu la chasse :
Elle aime mieux mourir que régner avec lui.
C'est toi qui nous causes ces peines.
Mortel, contre les dieux oses-tu contester ?

LEUCIPPE

Mes amours sont mes dieux.

APOLLON

Qu'on redouble ses chaînes
Démon !

DAPHNÉ Se jetant à ses genoux :

Faites-les arrêter.

Pouvez-vous bien me voir à vos pieds toute en larmes,
Sans vous laisser toucher le cœur ?

APOLLON

Daphné, C'est contre vous que retournent ces armes.
La pitié redouble vos charmes ;
En combattant l'amour, elle le rend vainqueur.
Votre douleur vous nuit ; vous en êtes plus belle.
Venez, venez être immortelle :

Je l'obtiendrai du Sort, ou je jure vos yeux
Que les cieux
Regretteront notre présence.
Zéphyr, enlevez-la malgré sa résistance.

DAPHNE S'enfuyant :
Ô dieux ! consentez-vous à cette violence?

Scène IV

DIANE Aussitôt paraît sur son char, et crie aux Zéphyr :
Démons, gardez de lui toucher !
Deviens laurier, Daphné ; Leucippe, sois rocher.

Scène V A peine Diane a parlé, que le, deux métamorphoses se font, et la déesse remonte au ciel.

APOLLON accourt, et fait cette plainte :
Barbare, qu'as-tu fait ? détruire un tel ouvrage !
Faire à ton frère un tel outrage !
Cruelle soeur, Cruelle, et cent fois plus sauvage
Que les ours avec qui tu vis !
Que de trésors tu m'as ravis
Rends-moi ces biens, rends-moi ce divin assemblage.
Daphné, vous n'êtes plus, j'ai perdu mes amours,
Et ne saurais perdre la vie
Heureux mortels, vos Pleurs cessent avec Vos jours :
La mort est un bien que j'envie.
Puissent les cieux cesser leur cours !
Périssent l'Univers avecque ma princesse

Scène VI

APOLLON, L'AMOUR

L'AMOUR Qui descend sur le char de sa mère :

Sèche tes pleurs, elle est déesse.
Viens l'épouser : mes traits se sont assez vengés ;
Ces mouvements de haine en amour sont changés.

APOLLON

Puis-je t'ajouter foi ? m'as-tu fait cette grâce ?

L'AMOUR

Viens l'éprouver.

APOLLON

Allons, et que sur le Parnasse
On célèbre des jeux à l'honneur de Daphné.
Que le vainqueur y soit de laurier couronné.
Bel arbre, adieu. je quitte à regret cette place,
Et veux qu'à l'avenir on ceigne de lauriers
Le front de mes sujets et celui des guerriers.

Apollon monte dans le char où est l'Amour, et tous deux retournant au ciel. Le théâtre change aussitôt. Le Parnasse se découvre au fond. Quelques Mimes sont assises en divers endroits de sa croupe, et quelques poètes à leurs pieds. Sur le sommet, le palais du dieu se fait voir. Les deux côtés du théâtre sont deux galeries qui ressemblent à celles où on étale des raretés les jours de jète et les jours de foire. Là sont les archives du Destin. L'architecture est ornée de feuilles de laurier. Sous chaque portique est un buste ; il y en a neuf de conquérants et autant de poètes ; les conquérants d'un côté, les poètes de

l'autre. Les conquérants sont Cyrus, Alexandre, etc. ; et les poètes sont Homère, Anacréon, Pindare, Virgile, Horace, Ovide, l'Arioste, le Tasse, et Malherbe. Apollon a voulu que l'avenir fût montré en faveur de cette fête.

UN POÈTE HÉROÏQUE commence les jeux et chante ceci :
Quel prince offre à mes yeux des lauriers toujours verts ?
Je vois dans l'avenir cent potentats divers
Lui disputer en vain l'honneur de la victoire.
Ô toi, fils de Latone, amour de l'Univers,
Protecteur des doux sons, des beaux-arts, des bons vers,
Aide-nous à chanter sa gloire !

MELPOMÈNE

Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour :
Sublime, allez dormir encor sur le Parnasse,
Et vous, clairons, faites place
Aux doux concerts de l'Amour.

PHILIS, jeune muse, et **DAPHNIS**, poète lyrique, entrent sur la scène, accompagnés d'une musique de flûtes, de hautbois, et de musettes, et chantent ce dialogue de pastorale :

PHILIS

Les Zéphyrs sont de retour :
Flore avec eux se promène.

DAPHNIS

Savez-vous qui les ramène ?
C'est l'Amour.

PHILIS

De quoi parle en ce séjour
La savante Philomèle ?

DAPHNIS

Et de quoi parlerait-elle,

Que d'amour ?

PHILIS et **DAPHNIS** Ensemble :

Faisons aussi notre cour

Au printemps vêtu de roses ;

Ayons, comme toutes choses,

De l'amour.

UN POÈTE SATIRIQUE vient brusquement les interrompre, et dit :

Aimez, mais permettez que je parle à mon tour.

Comment faire

Pour se taire ?

Le monde est plein de sots, de l'un à l'autre bout ;

Le passé, le présent, et l'avenir surtout.

Comment faire

Pour se taire ?

CHŒUR

Comment faire

Pour se taire ?

THALIE

Ridicules, envoyez-nous

Les principaux d'entre vous.

Cinq ridicules entrent sur la scène. C'est une coquette emportée, une précieuse, un méchant poète, un homme affectant le bel air, et un vieillard amoureux.

LE MÉCHANT POÈTE, chargé des intérêts de la troupe, dit ces paroles :

Quoi ! dans ces lieux sacrés on souffre la satire !

THALIE

Soyez les premiers à rire.

Les ridicules se consolent et font une entrée, dansant tous sur les mêmes pas, et gardant toutefois, autant qu'ils peuvent, leur caractère.

Mercure, monté sur Pégase, descend au sacré vallon. Il interrompt la danse des ridicules, et vient présenter trois couronnes de laurier à ces trois genres de poésie.

MERCURE

Chacun de vous doit être couronné :
Recevez ces présents de la part de Daphné.
Elle est maintenant déesse,
Aimant le dieu de ces lieux :
Poussez-en jusques aux cieux
Des chants remplis d'allégresse.

Mercure revole au ciel, ayant laissé Pégase sur le double mont. Quatre auteurs lyriques et autant de Muses du même genre viennent danser en témoignage de joie ; puis les ridicules se mêlent avec eux, formant de différentes figures avec des branches de laurier qu'ils portent tous, et dont ils se font des espèces de berceaux. C'est le grand ballet.

Après qu'ils ont dansé une fois, **UNE MUSE DU GENRE LYRIQUE** chante ceci :

Il n'est que de s'enflammer ;
Laissez, laissez-vous charmer ;
La raison vous y convie :
Sans le dieu qui fait aimer,
Que serait-ce que la vie ?

Le grand ballet recommence encore, puis **UNE AUTRE MUSE LYRIQUE** chante ce second couplet :

Chacun sert quelque désir ;
Tout consiste à bien choisir ;
Faites-vous de douces chaînes :

En amour tout est plaisir,
Et même jusques aux peines.

CHŒUR

Aimez, doctes nourrissons :
S'il n'était point d'amour, serait-il des chansons?

L'Eunuque

(1654)

Personnages

CHERÉE, amant de Pamphile.

PARMENON, esclave et confident de Phédrie.

PAMPHILE, maîtresse de Cherée.

PHÉDRIE, amant de Thaïs. **THAÏS**, maîtresse de Phédrie.

THRASON, capitaine, et rival de Phédrie.

GNATON, parasite, et confident de Thrason.

DAMIS, père de Phédrie et de Cherée.

CHREMÈS, frère de Pamphile.

PYTHIE, femme de chambre de Thaïs.

DORIE, Servante de Thaïs.

DORUS, eunuque.

SIMALION, **DONAX**, **SYRISCE**, **SANGA**, soldats de Thrason.

Acte I

Scène I

PHÉDRIE, PARMENON.

PARMENON

Hé bien ! on vous a dit qu'elle était empêchée :
Est-ce là le sujet dont votre âme est touchée ?
Peu de chose en amour alarme nos esprits.
Mais il n'est pas besoin d'excuser ce mépris ;
Vous n'écoutez que trop un discours qui vous flatte.

PHÉDRIE

Quoi ! je pourrais encor brûler pour cette ingrate
Qui, pour prix de mes vœux, pour fruit de mes travaux,
Me ferme son logis, et l'ouvre à mes rivaux !
Non, non, j'ai trop de cœur pour souffrir cette injure ;
Que Thaïs à son tour me presse et me conjure,
Se serve des appas d'un oeil toujours vainqueur,
M'ouvre non seulement son logis, mais son cœur.
J'aimerais mieux mourir qu'y rentrer de ma vie.
D'assez d'autres beautés Athènes est remplie :
De ce pas à Thaïs va le faire savoir,
Et lui dis de ma part...

PARMENON

« Adieu, jusqu'au revoir. »

PHÉDRIE

Non, non, dis-lui plutôt adieu pour cent années.

PARMENON

Peut-être pour cent ans prenez-vous cent journées ;
Peut-être pour cent jours prenez-vous cent moments ;
Car c'est souvent ainsi que comptent les amants.

PHÉDRIE

Je saurai désormais compter d'une autre sorte.

PARMENON

Pour s'éteindre si tôt votre flamme est trop forte.

PHÉDRIE

Un si juste dépit peut l'éteindre en un jour.

PARMENON

Plus ce dépit est grand, plus il marque d'amour.
Croyez-moi, j'ai de l'âge et quelque expérience :
Vous l'irez tantôt voir, rempli d'impatience ;
L'amour l'emportera sur cet affront reçu ;
Et ce puissant dépit, que vous avez conçu,
S'effacera d'abord par la moindre des larmes
Que d'un oeil quasi sec, mais d'un oeil plein de charmes,
En pressant sa paupière, elle fera sortir,
Savante en l'art des pleurs, comme en l'art de mentir.
Et n'accusez que vous si Thaïs en abuse,
Qui, dès le premier mot de pardon et d'excuse,
Lui direz bonnement l'état de votre coeur ;
Que bientôt du dépit l'amour s'est fait vainqueur ;
Que vous en seriez mort s'il avait fallu feindre.
« Quoi ! deux jours sans vous voir ? Ah ! c'est trop se
contraindre.
Je n'en puis plus, Thaïs : vous êtes mon désir,
Mon seul objet, mon tout ; loin de vous, quel plaisir? »
Cela dit, c'en est fait, votre perte est certaine.
Cette femme aussitôt, fine, adroite et hautaine,
Saura mettre à profit votre peu de vertu,
Et triompher de vous, vous voyant abattu.
Vous n'en pourrez tirer que des promesses vaines,

Point de soulagement ni de fin dans vos peines,
Rien que discours trompeurs, rien que feux inconstants ;
C'est pourquoi songez-y tandis qu'il en est temps :
Car, étant rembarqué, prétendre qu'elle agisse
Plus selon la raison que selon son caprice,
C'est fort mal reconnaître et son sexe et l'amour ;
Ce ne sont que procès, que querelles d'un jour,
Que trêves d'un moment, ou quelque paix fourrée,
Injure aussitôt faite, aussitôt réparée,
Soupçons sans fondement, enfin rien d'assuré.
Il vaut mieux n'aimer plus, tout bien considéré.

PHÉDRIE

L'amour a ses plaisirs aussi bien que ses peines.

PARMENON

Appelez-vous ainsi des faveurs incertaines ?
Et, si près de l'affront qui vous vient d'arriver,
Faites-vous cas d'un bien qu'on ne peut conserver ?

PHÉDRIE

Si Thaïs dans sa flamme eût eu de la constance,
J'eusse estimé ce bien plus encor qu'on ne pense,
Et, bornant mes désirs dans sa possession,
J'aurais jusqu'à l'hymen porté ma passion.

PARMENON

Vous, épouser Thaïs ! Une femme inconnue,
Sans amis, sans parents, de tous biens dépourvue,
Veuve ; et contre le gré de ceux de qui la voix
Dans cette occasion doit régler votre choix !
Ce discours, sans mentir, me surprend et m'étonne.
Je n'ai pas entrepris de blâmer sa personne :
Elle est sage ; et l'accueil qu'en ont tous ses amants
N'aboutit, je le crois, qu'à de vains compliments.
Mais...

PHÉDRIE

Il suffit, le reste est de peu d'importance.
Thaïs, quoique étrangère, est de noble naissance.
Qu'importe qu'un époux ait régné sur son cœur ?
Sa beauté, toujours même, est encore en sa fleur.
Quant aux biens, ce souci n'entre point dans mon âme ;
Et je ne prétends pas me vendre à quelque femme
Qui, m'ayant acheté pour me donner la loi,
Se croirait en pouvoir de disposer de moi.
En l'état où les dieux ont mis notre famille,
Je dois estimer l'or bien moins qu'un oeil qui brille.
Aussi le seul devoir a contraint mon désir,
Sans que je laisse aux miens le pouvoir de choisir.
Sans doute à l'épouser j'eusse engagé mon âme :
Ne cachons point ici la moitié de sa flamme ;
C'est à tort que des miens j'allègue le pouvoir,
Et je cède au dépit bien plus qu'à mon devoir.

PARMENON

Vous cédez à l'amour plus qu'à votre colère ;
Ce courroux implacable en soupirs dégénère ;
Vous faisiez tantôt peur, et vous faites pitié.
Votre cœur, sans mentir, est de bonne amitié ;
Ce qu'il a su chérir, rarement il l'abhorre :
Il adorait ses fers, il les respecte encore.
Ces fers à leur captif n'ont rien qu'à se montrer :
Qui n'en sort qu'à regret est tout près d'y rentrer.

PHÉDRIE

Tais-toi, j'entends du bruit, quelqu'un sort de chez elle.

PARMENON

Que vous faites bon guet !

PHÉDRIE

Si c'était ma cruelle ?

PARMENON

Déjà vôtre, bons dieux !

PHÉDRIE

Ah !

PARMENON

Retenez vos pleurs.

PHÉDRIE

Je sais qu'elle est perfide ; et je l'aime, et je meurs,
Et je me sens mourir, et n'y vois nul remède,
Et craindrais d'en trouver, tant l'amour me possède.

PARMENON

L'aveu me semble franc, libre, net, ingénu.

PHÉDRIE

Tu vois en peu de mots mes sentiments à nu.

PARMENON

Si je les voyais seul, encor seriez-vous sage ;
Mais cette femme en voit autant ou davantage,
Et connaît votre mal ; non pas pour vous guérir.

PHÉDRIE

Je ne vois rien d'aisé comme d'en discourir ;
Mais, si tu ressentais une semblable peine,
Peut-être verrais-tu ta prudence être vaine.

PARMENON

Au moins, s'il faut souffrir, endurez doucement ;
L'amour est de soi-même assez plein de tourment,
Sans que l'impatience augmente encor le vôtre.
Au chagrin de ce mal n'en ajoutez point d'autre :
Aimez toujours Thaïs, et vous aimez aussi.

PHÉDRIE

Le conseil en est bon, mais...

PARMENON

Quoi mais ?

PHÉDRIE

La voici.

PARMENON

Sa présence met donc vos projets en fumée ?

PHÉDRIE

Pour ne te point mentir, mon âme en est charmée.

Scène II

PHÉDRIE, THAÏS, PARMENON.

THAÏS

Ah, Phédrie ! Hé bons dieux ! Quoi, vous voir en ce lieu
Vraiment vous avez tort : que n'entrez-vous ?

PHÉDRIE

Adieu.

THAÏS

Adieu ! le mot est bon, et vaut que l'on en rie.

PHÉDRIE

Quoi ? Thaïs, à l'affront joindre la raillerie !
C'est trop.

THAÏS

De quel affront entendez-vous parler ?

PHÉDRIE

Voyez, qu'il lui sied bien de le dissimuler !

THAÏS

Pour le moins dites-moi d'où vient votre colère ?

PHÉDRIE

Me gardiez-vous, ingrate, un refus pour salaire ?
Après tant de bienfaits, après tant de travaux,
M'exclure, et recevoir je ne sais quels rivaux !

THAÏS

Je ne pus autrement, et j'étais empêchée.

PHÉDRIE

Encor si, comme moi, vous en étiez touchée,
Ou bien si, comme vous, je pouvais m'en moquer !

THAÏS

Vous êtes délicat, et facile à piquer.
Ecoutez mes raisons d'un esprit plus tranquille :
Pour quelque autre dessein l'excuse était utile,
Et vous l'approuverez vous-même assurément.

PARMENON

Elle aura par amour renvoyé notre amant,
Et par haine sans doute admis l'autre en sa place.

THAÏS

Parmenon pourrait-il me faire assez de grâce
Pour n'interrompre point un discours commencé ?

PARMENON

Oui, mais rien que de vrai ne vous sera passé.

THAÏS

Pour vous mieux débrouiller le noeud de cette affaire,
Je prendrai de plus haut le récit qu'il faut faire.
Quoiqu'on ignore ici le nom de mes parents,
Ils ont en divers lieux tenu les premiers rangs :
Samos fut leur patrie, et Rhodes leur demeure.

PARMENON

Tout cela peut passer, je n'en dis rien pour l'heure :
Il faut voir à quel point vous voulez arriver.

THAÏS

Là, tandis que leurs soins étaient de m'élever,
On leur fit un présent d'une fille inconnue
Qui dans Rhodes était pour esclave tenue.

Bien qu'elle fût fort jeune, et n'eût lors que quinze ans,
Elle nous dit son nom, celui de ses parents,
Qu'on l'appelait Pamphile, et qu'elle était d'Attique,
Que ses parents avaient encore un fils unique,
Qu'il se nommait Chromer, que c'était leur espoir.
C'est tout ce que l'on put à cet âge en savoir.
Chacun jugeait assez qu'elle était de naissance ;
Son entretien naïf et rempli d'innocence,
Mille charmes divers, sa beauté, sa douceur,
Me la firent chérir à l'égal d'une soeur.
Dès qu'elle fut chez nous, on eut soin de l'instruire.
Pour moi, comme j'étais d'un âge à me conduire,
À peine on eut appris qu'on me voulait pourvoir,
Qu'un jeune homme d'Attique, étant venu nous voir,
Me recherche, m'obtient, m'amène en cette ville,
Où, lorsque je croyais notre hymen plus tranquille,
Il mourut ; et, laissant tout mon bien engagé,
De mille soins fâcheux mon coeur se voit chargé.
Ils accrurent le deuil de ce court hyménée ;
Et, comme on voit aux maux une suite enchaînée,
Le sort, pour m'accabler de cent coups différents,
Causa presque aussitôt la mort de mes parents :
Un mal contagieux les eut privés de vie,
Avant que de ce mal je pusse être avertie.
Leur bien, jusques alors assez mal ménagé,
D'un oncle que j'avais ne fut point négligé ;
Avec nos créanciers il en fit le partage,
Et sut de mon absence avoir cet avantage.
Je l'appris sans dessein de l'aller contester :
L'ordre que dans ces lieux je devais apporter
(Bien moins que le regret d'une mort si funeste)
Fit qu'en perdant les miens, j'abandonnai le reste.
J'en observai le deuil qu'exigeait mon devoir :
Tout un an se passa sans qu'aucun pût me voir.
Enfin, notre soldat vint m'offrir son service ;
Loin de me consoler, ce m'était un supplice.
Vous savez qu'on ne peut le souffrir sans ennui ;

Je l'ai pourtant souffert, espérant quelque appui.

PARMENON

Vous tirez de mon maître encor plus d'assistance.

THAÏS

Je l'avoue, et voudrais qu'une autre récompense
Egalât les bienfaits dont il me sait combler.

PARMENON

Hélas ! le pauvre amant commence à se troubler.

PHÉDRIE

Te tairas-tu ? Thaïs, achevez, je vous prie.

THAÏS

Au bout de quelque temps Thrason fut en Carie ;
Et vous savez qu'à peine il était délogé,
Qu'on vous vit à m'aimer aussitôt engagé.
Vous me vîntes offrir et crédit et fortune :
J'en estimai dès lors la faveur peu commune ;
Et vous n'ignorez pas combien, depuis ce jour,
J'ai témoigné de zèle à gagner votre amour.

PHÉDRIE

Je crois que Parmenon n'a garde de se taire.

PARMENON

En pourriez-vous douter ? Mais où tend ce mystère ?

PHÉDRIE

Tu le sauras trop tôt pour mon contentement.

THAÏS

Ecoutez-moi, de grâce, encore un seul moment.
Thrason notre soldat, battu par la tempête,
Au port des Rhodiens jette l'ancre et s'arrête,
Va voir notre famille, y trouve encor le deuil,

Mes parents depuis peu renfermés au cercueil,
Mon oncle ayant mes biens, cette fille adoptive
Prête d'être vendue, et traitée en captive.
Il l'achète aussitôt pour me la redonner,
Puis fait voile en Carie, et, sans y séjourner,
Revient en ce pays, où quelque parasite
Lui dit qu'en son absence on me rendait visite ;
Que, s'il avait dessein de me donner ma soeur,
A présent méritait quelque insigne faveur.

PHÉDRIE

Ne vaudra-t-il pas mieux qu'on lui laisse Pamphile ?

THAÏS

Je me résous à suivre un conseil plus utile.
Vous savez qu'en ce lieu je n'ai point de parents,
Qu'il me peut chaque jour naître cent différends ;
Et, bien que vous preniez contre tous ma défense,
Souvent un contre tous peut manquer de puissance.
Souffrez donc que je cherche un appui loin des miens :
Je n'en saurais trouver qu'en la rendant aux siens.
Je ne puis l'obtenir sans quelque complaisance :
Il faut donc vous priver deux jours de ma présence ;
La peine en est légère, et, ce temps achevé,
Le reste vous sera tout entier conservé.
Gagne cela sur toi, de grâce, je t'en prie.
Tu ne me réponds rien, dis-moi, mon cher Phédrie ?

PHÉDRIE

Que pourrais-je répondre, ingrate, à ces propos ?
Voyez, voyez Thrason : je vous laisse en repos ;
Faites-lui la faveur qu'un autre a méritée ;
C'est où tend cette histoire assez bien inventée :
« Une fille inconnue est prise en certains lieux ;
On nous en fait présent, elle charme nos yeux ;
Thrason vient à m'aimer, vous me rendez visite,
Il me quitte, il apprend nos feux d'un parasite ;

Les miens perdent le jour, mon oncle prend mes biens,
Vend la fille à Thrason, je la veux rendre aux siens » ;
Et cent autres raisons l'une à l'autre enchaînées ;
Puis, enfin, « de me voir privez-vous deux journées ».
C'était donc là le but où devait aboutir
La fable que chez vous vous venez de bâtir ?
Sans perdre tant de temps, sans prendre tant de peine,
Que ne me disiez-vous : « J'aime le capitaine ;
N'opposez point vos feux à cet ardent désir.
Vous aurez plus tôt fait d'endurer qu'à loisir
Je contente l'ardeur que pour lui j'ai conçue.
Dites, si vous voulez, que la vôtre est déçue ;
Prenez-en pour témoins les hommes et les dieux :
Pourvu qu'incessamment il soit devant mes yeux,
Il m'importe fort peu de passer pour parjure. »

THAÏS

Je vous aime, et pour vous je souffre cette injure.

PHÉDRIE

Vous m'aimez ! c'est en quoi mon esprit est confus :
L'amour peut-il souffrir de semblables refus ?

THAÏS

Je ne vous répons point, de peur de vous déplaire ;
Il faut que ma raison cède à votre colère.
je ne veux point de temps, non pas même un seul jour,
Je renonce à ma soeur plutôt qu'à votre amour.

PHÉDRIE

Plutôt qu'à mon amour ! Ah ! si du fond de l'âme
Ce mot était sorti...

THAÏS

Doutez-vous de ma flamme ?

PHÉDRIE

J'aurai lieu d'en douter si, ce terme fini,
Tout autre amant que moi de chez vous n'est banni.

THAÏS

Quel terme ?

PHÉDRIE

De deux jours.

THAÏS

Ou trois.

PHÉDRIE

Cet « ou » me tue.

THAÏS

Otons-le donc.

PARMENON

Enfin sa constance abattue
Cède aux charmes d'un mot : je l'avais bien prévu.

PHÉDRIE

À ce que vous savez aujourd'hui j'ai pourvu.
Votre soeur peut avoir un eunuque auprès d'elle ;
J'en viens d'acheter un qui me semble fidèle,
Et tantôt Parmenon viendra pour vous l'offrir.
Souffrez votre soldat, puisqu'il faut le souffrir ;
Mais ne le souffrez point sans beaucoup de contrainte :
Donnez-lui seulement l'apparence et la feinte.
Pendant vos compliments, songez à votre foi ;
De corps auprès de lui, de coeur auprès de moi,
Rêvez incessamment, chez vous soyez absente.

THAÏS

Vous ne demandez rien que Thaïs n'y consente ;
Et ce point ne saurait vous être refusé.

PHÉDRIE

Adieu.

THAÏS

Comment ! si tôt ?

PARMENON

Que son esprit rusé,

Pour attraper notre homme, a d'art et de souplesse !

THAÏS

Vous voyez mon amour en voyant ma faiblesse ;

Je ne vous puis quitter que les larmes aux yeux :

Soyez toujours, Phédrie, en la garde des dieux.

Scène III

PHÉDRIE, PARMENON.

PARMENON

Est-il dans l'Univers innocence pareille ?
Qui la condamnerait en lui prêtant l'oreille ?
Que Thaïs a sujet de se plaindre de moi !
C'est un chef-d'oeuvre exquis de constance et de foi.

PHÉDRIE

N'as-tu pas vu ses yeux laisser tomber des larmes ?
Pour guérir mon soupçon qu'ils employaient de charmes !

PARMENON

En matière de femme, on ne croit point aux pleurs :
Un serpent, je le gage, est caché sous ces fleurs.

PHÉDRIE

Non, non, pour ce coup-ci je dois être sans crainte :
Ce qu'en obtient Thrason marque trop de contrainte ;
Peut-être le voit-elle afin de l'épouser ;
En ce cas, c'est moi seul que je dois accuser.
Que n'ai-je découvert le fond de ma pensée ?
Dans un plus haut dessein je l'eusse intéressée ;
Elle aurait bientôt su m'assurer de sa foi,
Bannir tous ses amants, ne vivre que pour moi,
Puisque sans cet espoir tu vois qu'on me préfère.
Les deux jours expirés, je propose l'affaire ;
Il faut ouvrir son coeur, et ne point tant gauchir.

PARMENON

Que diront vos parents ?

PHÉDRIE

On pourra les fléchir :

Du moins nous attendrons que la Parque cruelle
M'ait, par un coup fatal, rendu libre comme elle.
Eloignent les destins ce coup qu'il faudra voir,
Et fassent que d'ailleurs dépendent mon espoir !
D'une ou d'autre façon je suivrai cette envie,
Dont tu vois que dépend tout le cours de ma vie.
Censure mon projet, ravale sa beauté,
Dis ce que tu voudras, le sort en est jeté.
Montre-lui cependant l'eunuque sans remise ;
Et de peur qu'à l'abord Thaïs ne le méprise,
Soigne, avant que l'offrir, qu'il soit mieux ajusté,
Et que par ton discours son prix soit augmenté.
Dis qu'on l'a fait venir des confins de l'Asie,
Qu'on l'a pris d'une race entre toutes choisie,
Qu'il chante et sait jouer de divers instruments.
Accompagne le don de quelques compliments :
Jure que pour maîtresse il mérite une reine ;
Que Thaïs l'est aussi, régner en souveraine
Sur tous mes sentiments ; et mille autres propos.

PARMENON

Tenez le tout pour fait, et dormez en repos.

PHÉDRIE

S'il se peut ; mais aux champs aussi bien qu'à la ville
Je sens que mon esprit est toujours peu tranquille :
Il me faut toutefois éprouver aujourd'hui
Ce qu'ils auront d'appas à flatter mon ennui.

PARMENON

À votre prompt retour nous en saurons l'issue.

PHÉDRIE

Peut-être verras-tu ta croyance déçue.
Seulement prends le soin...

PARMENON

Allez, je vous entends.

Scène IV

PARMENON, seul.

Ah ! combien l'amour change un homme en peu de temps
Devant que le hasard eut offert à sa vue
Les fatales beautés dont Thaïs est pourvue,
Cet amant n'avait rien qui ne fût accompli ;
De louables désirs son coeur était rempli ;
Il ne prenait de soins que pour la république ;
Et même le ménage, où trop tard on s'applique,
De ses plus jeunes ans n'était point négligé.
Aujourd'hui qu'une femme à ses lois l'a rangé,
Ce n'est qu'oisiveté, que crainte, que faiblesse :
Le nombre des amis, la grandeur, la noblesse,
Et tant d'autres degrés pour un jour parvenir
Au rang que ses dieux ont jadis su tenir,
Sont des noms odieux, dont cette âme abattue
A toujours craint de voir sa flamme combattue ;
Et quelque bon dessein qu'enfin il ait formé,
Il ne saurait quitter ce logis trop aimé.
Ne s'en revient-il pas me changer de langage?

Scène V

PHÉDRIE, PARMENON.

PARMENON

Sans mentir, c'est à vous d'entreprendre un voyage.
Quoi déjà de retour ! Vous savez vous hâter.

PHÉDRIE

Pour te dire le vrai, j'ai peine à la quitter.

PARMENON

Du lieu d'où vous venez dites-nous quelque chose :
Les champs auraient-ils fait une métamorphose ?
Et depuis le long temps que vous êtes parti,
Ce violent désir s'est-il point amorti ?

PHÉDRIE

Pourquoi s'embarrasser d'un voyage inutile ?
Si Thrason dès l'abord fait présent de Pamphile,
Thaïs ayant sa soeur peut lui manquer de foi.

PARMENON

Mais s'il retient aussi Pamphile auprès de soi,
Connaissant de Thaïs les faveurs incertaines ?

PHÉDRIE

Ne puis-je pas toujours attendre dans Athènes ?

PARMENON

Deux jours sans vous montrer ?

PHÉDRIE

Quatre, s'il est besoin.

PARMENON

Du bonheur d'un rival vous seriez le témoin ?

PHÉDRIE

À te dire le vrai, ce seul penser me tue,
Et vois bien qu'il vaut mieux m'éloigner de leur vue.
Adieu.

PARMENON

Combien de fois voulez-vous revenir ?

PHÉDRIE Revenant :

J'omettais, en effet, qu'il te faut souvenir
De m'envoyer quelqu'un, si Thaïs me rappelle ;
Mais que le messenger soit discret et fidèle,
Et surtout diligent, c'est le principal point :
Pour toi, prends garde à tout, et ne t'épargne point.

PARMENON

Je n'ai que trop d'emploi, n'ayez peur que je chomme.

PHÉDRIE Revenant :

À propos, prends le soin de bien styler notre homme.

PARMENON

Quel homme ?

PHÉDRIE

Notre eunuque.

PARMENON

À servir d'espion ?

PHÉDRIE

Il le faut employer dans cette occasion.

PARMENON Voyant Phédrie s'en aller :
Que de desseins en l'air son ardeur se propose !

PHÉDRIE Retournant, et donnant une bourse à Parmenon :
Je savais bien qu'encor j'oubliais quelque chose :
Aux valets de Thaïs, tiens, fais quelque présent ;
C'est de tous les secrets le meilleur à présent.

PARMENON
Est-ce là le dépit conçu pour cette injure ?
N'avez-vous fait serment que pour être parjure ?

PHÉDRIE
Voudrais-tu que jamais on ne pût m'apaiser ?

PARMENON
Votre bon naturel ne se peut trop priser :
Qui pardonne aisément mérite qu'on le loue.

PHÉDRIE
Vraiment je suis d'avis qu'un esclave me joue,
Qu'il tranche du railleur, qu'il fasse l'entendu.

PARMENON
Quoi ! vous voulez qu'encor tout ceci soit perdu ?

PHÉDRIE
Garde bien au retour de m'en rendre une obole.

PARMENON
Vous serez obéi, Monsieur, sur ma parole.

PHÉDRIE
Je l'entends d'autre sorte, et veux qu'on donne à tous.

PARMENON
Nous pouvons leur donner, et retenir pour nous.

PHÉDRIE

Adieu ; que du soldat sur tous il te souviene.

PARMENON

Fuyons vite d'ici, de peur qu'il ne revienne.

Acte II

Scène I

GNATON

Que le pouvoir est grand du bel art de flatter !
Qu'on voit d'honnêtes gens par cet art subsister !
Qu'il s'offre peu d'emplois que le sien ne surpasse,
Et qu'entre l'homme et l'homme il sait mettre d'espace !
Un de mes compagnons, qu'autrefois on a vu
Des dons de la fortune abondamment pourvu,
Qui, tenant table ouverte, et toujours des plus braves
Voulait être servi par un monde d'esclaves,
Devenu maintenant moins superbe et moins fier,
S'estimerait heureux d'être mon estafier.
Naguère en m'arrêtant il m'a traité de maître ;
Le long temps et l'habit me l'ont fait méconnaître,
Autant qu'il était propre, aujourd'hui négligé :
Je l'ai trouvé d'abord tout triste et tout changé.
« Est-ce vous? » ai-je dit. Aussitôt il me conte
Les malheurs qui causaient son chagrin et sa honte ;
Qu'ayant été d'humeur à ne se plaindre rien,
Ses dents avaient duré plus longtemps que son bien,
Et qu'un jeûne forcé le rendait ainsi blême.
« Pauvre homme ! n'as-tu point de ressource en toi-même ?
Manque-t-il au besoin d'adresse et de vertu ?
Compare à ce teint frais ta peau noire et flétrie ;
J'ai tout, et je n'ai rien que par mon industrie.
A moins que d'en avoir pour gagner un repas,
Les morceaux tout rôtis ne te chercheront pas.
Enfin veux-tu dîner n'ayant plus de marmite ?
Ai-je répondu lors ; et ton cœur abattu
Imite mon exemple, et fais-toi parasite ;
Tu ne saurais choisir un plus noble métier.

— Gardez-en, m'a-t-il dit, le profit tout entier :
On ne m'a jamais vu ni flatteur, ni parjure :
Je ne saurais souffrir ni de coup, ni d'injure ;
Et, lorsque j'ai d'un bras senti la pesanteur,
Je ne suis point ingrat envers mon bienfaiteur.
D'ailleurs faire l'agent, et d'amour s'entremettre,
Couler dans une main le présent et la lettre,
Préparer les logis, faire le compliment ;
Quand Monsieur est entré, sortir adroitemment,
Avoir soin que toujours la porte soit fermée,
Et manger, comme on dit, son pain à la fumée ;
C'est ce que je ne puis, ni ne veux pratiquer.
Adieu. » Moi de sourire, et lui de s'en piquer.
« Il s'en trouve, ai-je dit, qu'à bien moins on oblige
Et c'est là le vieux jeu qu'à présent je corrige.
On voit parmi le monde un tas de sottises gens
Qui briguent des flatteurs les discours obligeants :
Ceux-là me duisent fort ; je fuis ceux qui sont chiches,
Et cherche les plus sots, quand ils sont les plus riches.
Je les repais de vent, que je mets à haut prix ;
Prends garde à ce qui peut allécher leurs esprits ;
Sais toujours applaudir, jamais ne contredire ;
Etre de tous avis, en rien ne les dédire ;
Du blanc donner au noir la couleur et le nom ;
Dire sur même point tantôt oui, tantôt non.
Ce sont ici leçons de la plus fine étoffe ;
Je commente cet art, et j'y suis philosophe :
Le livre que j'en fais aura, sans contredit,
Plus que ceux de Platon, de vogue et de crédit. »
Nous nous sommes quittés, remettant la dispute ;
J'ai quelque ordre important qu'il faut que j'exécute :
De la part d'un soldat, que je sers à présent,
Je vais trouver Thaïs, et lui faire un présent ;
Il est tel que mon âme en est presque tentée :
C'est une jeune esclave à Rhodes achetée :
L'âge en est de seize ans, l'embonpoint d'un peu plus,
La taille en marque vingt ; et pour moi je conclus

Qu'elle soit, et pour cause, en vertu d'hyménée,
Aux désirs d'un époux bientôt abandonnée,
Ou je crains fort d'en voir quelque autre possesseur.
Ce grand abord de gens au logis de sa soeur,
Le scrupule des noms d'ingrate et de cruelle,
De ces coeurs innocents la pitié criminelle,
Cent autres ennemis d'un honneur mal gardé,
Marquent le sien perdu, du moins fort hasardé.
Mais entre eux le débat. N'étant point ma parente,
La suite m'en doit être au moins indifférente ;
L'exposant au danger sans crainte et sans souci,
Je m'en vais la quérir dans un lieu près d'ici ;
Et plutôt à quelque dieu qu'en passant par la rue,
Du rival de mon maître elle fût aperçue !
Voici son Parmenon qui s'avance à propos ;
Pour peu qu'il tarde ici, nous en dirons deux mots.

Scène II

PARMENON

Notre amant, ayant dit mille fois en une heure :
« Quoi ! s'éloigner des lieux où mon âme demeure !
N'irai-je pas ? irai-je ? » enfin s'est hasardé.
Et mille fois encor m'a tout recommandé :
Que je prenne bien garde au nombre des visites
Qu'on peut rendre en personne ou bien par parasites ;
Qu'aux environs d'ici nul ne fasse un seul tour
Dont mon livre chargé ne l'instruise au retour ;
Et que, si je surprends le soldat auprès d'elle,
Je tienne des clins d'oeil un registre fidèle ;
Ecrive leurs propos de l'un à l'autre bout,
Ne laisse rien passer, et sois présent à tout :
Car le sage ne doit qu'à soi-même s'attendre.
C'eût été pour quelque autre un plaisir de l'entendre ;
Moi, qui sans cesse marche, et qui trotte, et qui cours,
Je ne ris qu'à demi de semblables discours,
Et je souhaiterais, du fond de ma pensée,
Que le dieu Cupidon eût la tête cassée :
Cela ferait grand bien aux pieds de cent valets.
J'approche de Thaïs, et voici son palais.
Quoi ! j'aperçois aussi notre flatteur à gage !

Scène III

PARMENON, GNATON conduisant Pamphile.

PARMENON

Avance, homme de bien !

GNATON

Contemple ce visage.

PARMENON

Le coquin parle en prince, et n'est qu'un gueux parfait.

GNATON

Tu te penses moquer, je suis prince en effet.

PARMENON

Des fous, cela s'entend.

GNATON

Quoi ! des fous ? Il n'est sage

Qui sous moi ne dût faire un an d'apprentissage.

PARMENON

En quel art ?

GNATON

De goinfrer.

PARMENON

Je le trouve très beau.

Si tu peux y savoir quelque secret nouveau,

Il n'est point d'industrie à l'égal de la tienne.

GNATON

Va, tu mérites bien que je t'en entretienne ;
Seulement traitons-nous un mois à tes dépens.

PARMENON

Volontiers : mais dis-moi, sans me mettre en suspens,
Quelle est cette beauté qu'en triomphe tu mènes.

GNATON

Celle qui va bientôt t'épargner mille peines.
Je te trouve honnête homme, et suis fort ton valet.
D'un mois, par mon moyen, ni lettre, ni poulet,
Ni billet à donner, ni réponse à prétendre.

PARMENON

Je commence, Gnaton, d'avoir peine à t'entendre.

GNATON

Ni nuits à faire guet avec tes yeux d'Argus.

PARMENON

Tu me gênes l'esprit par ces mots ambigus ;
Veux-tu bien m'obliger ?

GNATON

Comment ?

PARMENON

De grâce, achève.

GNATON

Avec toi pour un mois les courses ont fait trêve.

PARMENON

Je le crois ; mais encor, dis-m'en quelque raison.

GNATON

Thaïs, par ce présent, sera toute à Thrason.

PARMENON

Je veux qu'il soit ainsi : quelle en sera la suite ?

GNATON

Pour un homme subtil, et si plein de conduite,
Tu devrais pénétrer et voir un peu plus loin :
Je veux, encore un coup, te délivrer de soin.
Thrason voyant Thaïs ceux dont elle est aimée
Peuvent tous s'assurer que sa porte est fermée :
Ton maître comme un autre ; et tu n'entendras plus
Ni souhaits impuissants, ni regrets superflus,
Ni : « Quel est ton avis ? » ni : « Fais-lui tel message. »

PARMENON

Ah ! combien voit de loin l'homme prudent et sage !
J'avais peine à comprendre où tendait ce propos ;
Mais, grâce aux Immortels, j'aurai quelque repos.

GNATON

Dis : grâces à Gnaton.

PARMENON

Et rien pour cette belle ?

GNATON

À propos, que t'en semble ?

PARMENON Voulant toucher Pamphile :
Ô dieux ! qu'elle est rebelle
Du bout du doigt à peine on ose lui toucher.

GNATON

Nul mortel que Thrason n'a droit d'en approcher.

PARMENON

Pour un si rare objet on peut tout entreprendre.

PAMPHILE

Dieux ! quelle patience il faut pour les entendre !
Gnaton, conduis-moi vite, et ne te raille point.

PARMENON

De grâce, écoute-moi, je n'ai plus qu'un seul point.

GNATON

Dis ce que tu voudras.

PARMENON

Quel est son nom ?

GNATON

Pamphile.

PARMENON

Point d'autre ?

GNATON

Que t'importe ?

PARMENON

Est-elle en cette ville
Depuis un fort long temps ?

GNATON

Ton caquet m'étourdit.

PARMENON

Saurai-je son pays, son âge ?

GNATON

Est-ce tout dit ?

PARMENON

Tu te fais trop prier, n'étant pas si beau qu'elle.

GNATON

Te confondent les dieux, et toute ta séquelle !
Je te sauve un gibet, te souhaitant ceci,

PARMENON

Ton bon vouloir mérite un ample grand-merci :
Un jour nous t'en rendrons quelque digne salaire.

GNATON

Tu le peux sans tarder. Mais n'as-tu point affaire ?

PARMENON

Pour toi, quand j'en aurais, je voudrais tout quitter.

GNATON

De ce pas à Thaïs viens donc me présenter ;
Sers-moi d'introducteur.

PARMENON

Tu ris, mais il n'importe.
Entre seul, tu le peux.

GNATON

Tiens-toi donc à la porte,
Et garde qu'on ne laisse entrer dans la maison
Quelque autre messenger que celui de Thrason ;
Je t'en donne l'avis, comme ami de ton maître :
Et peut-être qu'un jour il saura reconnaître
De quelque bon repas ce conseil important.

PARMENON

Encor deux jours de vie, et je mourrai content.

GNATON

Il te faut bien un mois à la bonne mesure.

PARMENON

Non, non, je te rendrai ces mots avec usure,
Dans deux jours au plus tard.

GNATON

Nous le verrons. Adieu.

PARMENON

Mon galant est parti : qu'ai-je affaire en ce lieu ?
J'avais dessein de voir cette soeur prétendue ;
Et je me trompe fort, ou c'est peine perdue
De s'en aller offrir, après un tel présent,
Notre vieillard flétri, chagrin et mal plaisant ;
Mais il faut obéir.

Scène IV

CHERÉE, PARMENON.

PARMENON

Où courez-vous, Chérée ?

CHERÉE

C'en est fait, Parmenon, ma perte est assurée.

PARMENON

Comment ?

CHERÉE

L'as-tu point vue en passant par ces lieux ?

PARMENON

Qui ?

CHERÉE

Certaine beauté, qui, s'offrant à mes yeux,
N'a rien fait que paroître, et s'est évanouie.

PARMENON

Vous en avez la vue encor toute éblouie.

CHERÉE

Ô dieux ! Mais où chercher ? Que le maudit procès
Puisse avoir quelque jour un sinistre succès !

PARMENON

Comment ? quoi ? quel procès ?

CHERÉE

Ah ! si tu l'avais vue !

PARMENON

Et qui ?

CHERÉE,

Cette beauté de mille attraits pourvue.

PARMENON

Hé bien ?

CHERÉE

Tu l'aimerais, et cet objet charmant
Ne peut souffrir qu'un cœur lui résiste un moment.
Ne me parle jamais de tes beautés communes ;
Leurs caresses me sont à présent importunes,
Rien que de celle-ci mon cœur ne s'entretient.

PARMENON

Vraiment ! c'est à ce coup que le bon homme en tient.
L'un de ses fils aimait ; l'autre, plein de furie,
Passera les transports de son frère Phédrie.
De l'humeur dont je sais que le cadet est né,
Ce ne sera que jeu, dans deux jours, de l'aîné.

CHERÉE

Aussi ne saurait-il avoir l'âme charmée
Des traits d'une beauté plus digne d'être aimée.

PARMENON

Peut-être.

CHERÉE

En doutes-tu ?

PARMENON

C'est un trop long discours.

Vous aimez ?

CHERÉE

À tel point que si d'un prompt secours...

PARMENON

Tout beau, demeurons là, ne marchons pas si vite :
Où prétendez-vous donc ce soir aller au gîte ?

CHERÉE

Hélas ! s'il se pouvait, chez l'aimable beauté.

PARMENON

Certes, pour un malade il n'est point dégoûté.

CHERÉE

Tu ris et je me meurs.

PARMENON

Mais encor, quel remède
Faudrait-il apporter au mal qui vous possède ?

CHERÉE

De ce mot de remède en vain tu m'entretiens,
Si par tes prompts efforts bientôt je ne l'obtiens.
Tu m'as dit tant de fois : « Essayez mon adresse ;
Votre âge le permet, aimez, faites maîtresse. »
J'aime, j'en ai fait une : achève, et montre-moi
Que mon cœur se pouvait engager sur ta foi.

PARMENON

Je l'ai dit en riant, et sans croire votre âme,
Pour un discours en l'air, susceptible de flamme.

CHERÉE

Qu'il ait été promis ou de bon ou par jeu ;
Si tes soins, Parmenon, ne me livrent dans peu

Cette même beauté qui captive mon âme,
Je ne vois que la mort pour terminer ma flamme.

PARMENON

Dépeignez-la-moi donc.

CHERÉE

Elle est jeune, en bon point.

PARMENON

Celui qui la menait ?

CHERÉE

Je ne le connais point.

PARMENON

Le nom d'elle ?

CHERÉE

Aussi peu.

PARMENON

Son logis ?

CHERÉE

Tout de même. ?

PARMENON

Vous ne savez donc rien !

CHERÉE

Rien, sinon que je l'aime.

PARMENON

Me voilà bien instruit. Quel chemin ont-ils pris ?

CHERÉE

Tandis qu'elle arrêtaït mes sens et mes esprits,
Notre hôte Archidemide, avec son front sévère,
Est venu m'aborder, et m'a dit que mon père
Ne faillît pas demain d'être son défenseur
Contre l'injuste effort d'un puissant agresseur ;
Et, comme les vieillards sont longs en toute chose,
D'un récit ennuyeux il m'a déduit sa cause,
Tant qu'après notre adieu je n'ai plus aperçu
L'objet de ce désir qu'en passant j'ai conçu.

PARMENON

C'est être malheureux.

CHÉRÉE

Autant qu'homme du monde.

PARMENON

Vous l'avez bien maudit

CHÉRÉE

Que le Ciel le confonde !

Depuis plus de deux ans nous ne nous étions vus.

PARMENON

Il se rencontre ainsi des malheurs imprévus.

Celui qui la menait — est quelque homme de mine ?

CHÉRÉE

Rien moins. Tu le croirais un pilier de cuisine ;

Et lui seul, sans mentir, est aussi gras que deux.

PARMENON

Son habit ?

CHÉRÉE

Fort usé.

PARMENON

Leur train ?

CHERÉE

Je n'ai vu qu'eux.

PARMENON

C'est elle assurément.

CHERÉE

Qui ?

PARMENON

Rassurez votre âme ;

Je connais maintenant l'objet de votre flamme...

CHERÉE

Las-tu vue ?

PARMENON

Elle-même.

CHERÉE

Et tu sais son logis ?

PARMENON

Je le sais.

CHERÉE

Parmenon, dis-le-moi.

PARMENON

Chez Thaïs.

Comme ils venaient d'entrer, je vous ai vu paraître ;

C'est un don que lui fait le rival de mon maître.

CHERÉE

Il doit être puissant.

PARMENON

Plus en bruit qu'en effet

CHEREE

Qu'il m'en fasse un pareil, j'en serais satisfait.

PARMENON

On vous croit sans jurer.

PARMENON

Mais qu'en pense Phédrie ?

Je n'y vois point pour lui sujet de raillerie.

Qui saurait son présent le plaindrait beaucoup plus.

CHERÉE

Quel présent ?

PARMENON

Un vieillard impuissant et perclus,

Sans esprit, sans vigueur, sans barbe, sans perruque,

Un spectre, un songe, un rien, pour tout dire un eunuque,

Dont encore il prétend, contre toute raison,

Pouvoir contrecarrer le présent de Thrason.

Si l'on nous laisse entrer, je veux perdre la vie.

CHERÉE

S'il est aussi reçu, qu'il me donne d'envie !

PARMENON

Vous préservent les dieux d'un heur pareil au sien !

Ce serait pour Pamphile un mauvais entretien.

CHERÉE

Quoi ! garder une fille et si jeune et si belle,

Coucher en même chambre, et manger auprès d'elle,

La voir à tout moment sans crainte et sans soupçon,
Tu ne voudrais pas être heureux de la façon ?

PARMENON

Vous pouvez aisément avoir cette fortune :
La ruse est assurée autant qu'elle est commune.
D'un voyage lointain depuis peu revenu,
Sans doute chez Thaïs vous êtes inconnu :
Il faut prendre l'habit que notre eunuque porte :
Vous passerez pour lui, déguisé de la sorte.
Votre menton sans poil y doit beaucoup aider.

CHERÉE

Et l'on me donnera cette belle à garder ?

PARMENON

Et sans doute à garder vous aurez cette belle.
Mais après ?

CHERÉE

Innocent ! je puis lors auprès d'elle
Boire, manger, dormir, lui parler en secret.

PARMENON

Usez-en tout au moins comme un homme discret.

CHERÉE

Tu ris ?

PARMENON

Des vains projets où l'amour vous emporte.
Vous vous croyez dedans avant qu'être à la porte :
Et, sans savoir encor quelle est cette beauté,
D'un espoir amoureux votre cœur est flatté :
Il faut auparavant s'acquérir une entrée.

CHERÉE

L'échange proposé me la rend assurée.

PARMENON

Oui, s'il se pouvait faire.

CHERÉE

À d'autres, Parmenon !

PARMENON

Quoi ! vous avez donc cru que c'était tout de bon ?

CHERÉE

Tout de bon ou par jeu, derechef il n'importe ;
Et, si je ne l'obtiens, ou d'une ou d'autre sorte,
Je suis mort.

PARMENON

Mais avant que de vous engager,
Pesez, encore un coup, la grandeur du danger.

CHERÉE,

Trop de raisonnement peut nuire en telle affaire :
L'occasion se perd tandis qu'on délibère
Un autre la prendra, j'en aurai du regret.

PARMENON

Mais au moins pourrez-vous me garder le secret ?

CHERÉE

Ne crains rien.

PARMENON

Priez donc Amour qu'il favorise
De quelque bon succès cette haute entreprise.

CHERÉE

Amour ! si sa beauté peut s'offrir à mes sens,

Tu ne manqueras plus ni d'autels, ni d'encens

Acte III

Scène I

THRASON

Il faut dire le vrai, j'en voulais à Pamphile ;
Et, bien que pour Thaïs une amour plus facile
Etouffât celle-ci presque encore au berceau,
Sans mentir j'ai regret de perdre un tel morceau.
je ne sais quel remords tient mon âme occupée ;
Mais encore être ainsi de mes mains échappée,
C'est le comble du mal, et souffrir qu'un enfant
Des lacs d'un vieux routier se sauve en triomphant.
Me préservent les dieux d'une beauté naissante !
Il n'est point de méthode en amour si puissante
Qui ne fût inutile à qui s'en piquerait ;
Souvent ces jeunes coeurs sont plus durs qu'on ne croit ;
Pour gagner son amour, je ne sais point de voie :
C'est un fort à tenir aussi longtemps que Troie.
J'aurais, sans me vanter, depuis qu'elle est chez moi,
Réduit à la raison quatre filles de roi.
J'eusse pu l'épouser, mais je fuis la contrainte ;
Le seul nom de l'hymen me fait frémir de crainte ;
Et je ne voudrais pas que mon cœur fût touché
De l'espoir d'un royaume à Pamphile attaché.
Rien n'est tel, à qui craint une femme importune,
Que de vivre en soldat, et chercher sa fortune.
On se pousse partout, on risque sans souci,
Et qui n'y gagne rien n'y peut rien perdre aussi.
Mais rarement Thrason se plaint-il d'une dame ;
Jusqu'ici peu d'objets ont régné sur son âme
Sans payer son amour d'une ou d'autre façon.
Phédrie en pourrait bien avoir quelque leçon ;

Je n'en pense pas plus, n'étant point d'humeur vaine.
Voyons si notre agent aura perdu sa peine :
Le voici qui s'approche.

Scène II

THRASON, GNATON.

THRASON

Hé bien, qu'as-tu gagné ?

GNATON

Que de peine, Seigneur, vous m'avez épargné !
Je vous allais chercher au port et dans la place.

THRASON

Tu me rapportes donc des actions de grâce ?

GNATON

Le faut-il demander ? J'en suis tout en chaleur.

THRASON

Enfin le don lui plaît ?

GNATON

Non tant pour la valeur,
Que pour venir de vous ; c'est là ce qui la touche,
Et ce qu'à tous moments elle a dedans la bouche,
Comme un des plus grands biens qu'elle ait jamais reçus.
Vous ririez de loisir triompher là-dessus.

THRASON

Ce qui vient de ma part cause ainsi de la joie ;
J'ai cent fois plus de gré d'un bouquet que j'envoie,
Qu'un autre n'en aurait de quelque don de prix,
Fût-ce même un trésor.

GNATON

Vivent les bons esprits !
Il n'est, à bien parler, que manière à tout faire.
D'un travail de dix ans ce que le sot espère,
L'honnête homme, d'un mot, le lui viendra ravir.

THRASON

Aussi le roi m'emploie, et j'ai su le servir
À la guerre, en amour, auprès de ses maîtresses,
Quoique j'eusse souvent ma part de leurs caresses.

GNATON

Mais s'il l'apprend aussi ?

THRASON

Gnaton, soyez discret.
Je ne découvre pas à tous un tel secret.

GNATON

C'est fait en homme sage.
Tout bas, se tournant :

Il l'a dit à cent autres.

[Haut]

Le roi n'agréait donc autres soins que les vôtres ?

THRASON

Que les miens ; et parfois se trouvant dégoûté
Du tracas importun qui suit la royauté,
Comme s'il eût voulu... tu comprends ma pensée ?

GNATON

Prendre un peu de bon temps, toute affaire laissée.

THRASON

Cela même. Aussitôt il m'envoyait quérir :
Seuls, ainsi nous Passions les jours à discourir
De cent contes plaisants que je lui savais faire ;

Et s'il se présentait quelque importante affaire,
Après avoir le tout entre nous disposé,
Son conseil n'en avait qu'un reste déguisé ;
Et Souvent, malgré tous, ma Voix était suivie.

GNATON

Lors chacun d'enrager, Mourir, Crever d'envie ?

THRASON

Et Thrason de s'en rire.

GNATON

A l'oreille du roi ?

THRASON

Qui peut te l'avoir dit ?

GNATON

C'est qu'ainsi je le croi.

THRASON

Sur ce propos, un jour qu'il remarquait leur peine,
Le chef des éléphants, appelé Métasthène,
Des plus considérés près du prince à présent,
Ne se put revancher d'un trait assez plaisant.
Il mâchait de dépit quelque mot dans sa bouche,
Et me tournant les yeux : « Qui vous rend si farouche ?
Sont-ce les bêtes, dis-je, à qui vous commandez? »

GNATON

Et le roi, qu'en dit-il ?

THRASON

Nous étant regardés,
Il ne put à la fin s'empêcher de sourire.
Je dis, sans vanité, peu de mots qu'il n'admire.

GNATON

Comme vous en parlez, c'est un prince poli.

THRASON.

Peu d'hommes ont, de vrai, l'esprit aussi joli :
Surtout il s'entend bien à placer son estime..

GNATON

Celle-qu'il fait de vous me semble légitime

THRASON

T'ai-je dit un bon mot, qu'en un bal invité...

GNATON

Non.

Bas, se tournant: :

Plus de mille fois il me l'a raconté.,

THRASON

Nous étions régalez du satrape Orosmède,
Chacun avait sa nymphe : alors un Ganymède
Approchant de la mienne, aussitôt je lui dis
Que les restes de Mars seraient pour Adonis.

GNATON

Le jeune homme rougit ?

THRASON

Belle demande à faire !

il rougit, et d'abord fut contraint de se taire :

Depuis chacun m'a craint

GNATON

Avec juste raison

N'ont-ils point un recueil des bons mots de Thrason

THRASON

Je t'en conteraï cent ; mais changeons de matière
Thaïs, comme tu sais, est femme assez altière,
Jalouse, et d'un esprit à tout craindre de moi :
Dois-je, en quittant sa soeur, lui confirmer ma foi ?

GNATON

Rien moins. Il vaut bien mieux la tenir en cervelle.
Ayez toujours en main quelque amitié nouvelle
De ce secret d'amour l'effet n'est pas petit ;
C'est par là qu'on maintient les coeurs en appétit
Et qu'on accroît l'amour au lieu de le détruire.
Mais je fais des leçons à qui devrait m'instruire.

THRASON

Comment un tel secret a-t-il pu m'échapper ?

GNATON

Des soins plus importants pouvaient vous occuper ;
Vous rêviez, je m'assure, à quelque haut fait d'armes.

THRASON

Il est vrai que la guerre a pour moi de tels charmes
Qu'ils me font oublier tous les autres plaisirs.

THRASON

Mais l'amour trouve aussi sa part dans vos désirs ?

THRASON

Entre Mars et Vénus mon cœur se sent suspendre,
Est recherché des deux, ne sait auquel entendre.
Laissons là leur débat. Quel traité m'as-tu fait ?

GNATON

Tel qu'un plus amoureux en serait satisfait ;
Thaïs se veut purger de tous sujets de plainte :
Deux jours, par mon moyen, sans rival et sans crainte

Vous lui rendrez visite en dépit des jaloux.

THRASON

Je t'aime.

GNATON

Et du dîner sur moi reposez-vous ;
Je l'ai fait, en passant, apprêter chez votre hôte.

THRASON

De faim jamais Gnaton ne mourra par sa faute.

GNATON

Qu'y faire ? il faut bien vivre ici comme autre part.

GNATON

Retourne chez Thaïs, et dis-lui qu'il est tard.

Scène III

THAÏS, THRASON, GNATON.

THAÏS

Il n'en est pas besoin, je viens sans qu'on m'appelle.

THRASON

Sais-je faire un présent ?

THAÏS

Certes la chose est belle ;
Mais je n'estime au don que le lieu dont il vient.

GNATON

Notre dîner est prêt, S'il ne vous en souvient.

THRASON A Thaïs :

Plus rare et d'autre prix je vous l'aurais donnée.

GNATON

Toujours en compliments il se passe une année ;
Le dîner nous attend, hâtons-nous, c'est assez.

THAÏS

Nous ne sommes, Gnaton, pas encor si pressés.
Il me faut du logis donner charge à Pythie.

GNATON

Tout ira comme il faut, j'en réponds sur ma vie.

THAÏS

Sans avoir pris ce soin, je n'ose m'engager.

GNATON

Puissent mes ennemis de femmes se charger !
Elles n'ont jamais fait ; toujours nouvelle excuse.

THAÏS

De vains retardements à tort on nous accuse ;
Votre sexe se laisse encor moins gouverner.

GNATON

Ne tient-il point à moi que nous n'allions dîner ?

THAÏS

Ne plaise aux dieux, Gnaton, qu'on ait telle pensée.

GNATON

Je ne vous en vois point pour cela plus pressée.

THAÏS

Allons, si tu le veux.

Scène IV

THAÏS, GNATON, PARMENON amenant Chérée, **THRASON**.

PARMENON

Un mot auparavant.

GNATON

Nous voici, grâce aux dieux, aussi prêts que devant :
Je dînerai demain, s'il plaît à la fortune.
Fais vite, Parmenon, ta harangue importune.

PARMENON

Mon maître, par votre ordre absent de ce séjour,
Avecque ce présent vous offre le bonjour.
Je ne veux point passer la loi qui m'est prescrite,
Ni parler de ses pleurs quand il faut qu'il vous quitte :
De vous-même à son mal vous pouvez compatir,
Et le croire affligé sans l'avoir vu partir.
Faisant un don plus riche, il eût eu plus de joie ;
Mais au moins de bon cœur croyez qu'il vous l'envoie.

THRASON

Le présent peut passer.

THAÏS

Il me charme en effet.
Je ne l'aurais pas cru si beau, ni si bien fait.

PARMENON

On l'appelle Doris : et quant à son adresse,
En tout ce que l'on doit apprendre à la jeunesse
On l'a, dès son jeune âge, instruit et façonné.
À quoi que de tout temps il se soit adonné,

Soit aux arts libéraux, soit aux jeux d'exercice,
A sauter, à lutter, à courir dans la lice,
Il a toujours passé pour un des plus adroits.
Enfin, permettez-lui de parler quelquefois,
Vous l'entendrez bientôt en conter des plus belles ;
Il vous entretiendra de cent choses nouvelles.
Mon maître cependant n'exige rien de vous :
Vous ne le trouverez importun ni jaloux ;
Il ne vous contera ni bons mots, ni faits d'armes ;
Et vous pourrez, Thaïs, disposer de vos charmes
Sans craindre qu'il s'offense et vous tienne en souci,
Comme un de vos amants qui n'est pas loin d'ici.
Faites entrer chez vous soldats et parasites :
Pourvu qu'il puisse rendre à son tour ses visites
(j'entends quand vous serez d'humeur ou de loisir),
Il se tiendra content par-delà son désir.

THRASON

Si ton maître avait dit ce que tu viens de dire...

PARMENON

Comme j'en suis l'auteur, vous n'en faites que rire ?

THRASON

Dois-je contre un valet employer mon courroux ?
Que t'en semble, Gnaton ?

GNATON

Seigneur, épargnez-vous.

THRASON

Je te croirai. Thaïs, ce parleur m'incommode.

GNATON

De vrai, les compliments ne sont plus à la mode ;
Allons.

THAÏS

Quand on voudra.

THRASON

Qu'un long discours déplaît !

GNATON

Surtout, à mon avis, quand le dîner est prêt.

THAÏS

Du zèle et du présent je lui suis obligée.

PARMENON

Le don ne vous tient pas vers mon maître engagée ;
S'il doit être payé, c'est du zèle sans plus.

GNATON

Remettons à tantôt ces discours superflus ;
Il n'est pas maintenant saison de repartie.

THAÏS

Tu me permettras bien d'ordonner à Pythie
Que le soin de Pamphile à Doris soit commis.

GNATON

Faites que Gnaton dîne, et tout vous est permis.

Scène V

THRASON, GNATON, PARMENON.

PARMENON

Pour un entremetteur, on te fait trop attendre :
Ce n'est point là le gré que tu pouvais prétendre ;
Et si j'avais reçu tel présent par Gnaton
Il se verrait à table assis jusqu'au menton.
On ne devrait ici rendre aucune visite
Sans avoir un billet signé de Parasite ;
Il lui faut cependant mettre tout son espoir
À courir tout le jour pour déjeuner au soir.
Pour moi, je ne crois pas qu'autre chose il attrape,
Si ce n'est que son roi le fasse un jour satrape,
Ou que, las de courir et battre le pavé,
Plus haut que son mérite, il se trouve élevé.
Que dis-tu de ces mots ? Ai-je su te le rendre

THRASON

Le coquin veut railler. Gnaton, va nous attendre ;
Je vais prendre Thaïs.

GNATON

Laissez-moi cet emploi :
Un chef doit autrement tenir son quant-à-moi.

THRASON

Adieu donc, Parmenon : tu diras à Phédrie
Que Thaïs, pour un temps, trouve bon qu'il l'oublie ;
Que pour l'entretenir deux jours me sont assez.

PARMENON

Ne vous en vantez point avant qu'ils soient passés.

Scène VI

PARMENON, *demeuré seul.*

Ceci pour notre eunuque assez bien se prépare.
Pendant qu'ils dîneront, il faut qu'il se déclare,
Prenne l'occasions et ne perde un moment
A pousser des soupirs et languir vainement
Non que parlant d'amour il rencontre œuvre faite :
Alors qu'on en vient là, toutes ont leur défaite :
Tel souvent en a peu qui croit en avoir tout,
Et même va bien loin sans aller jusqu'au bout.
Que Pamphile d'ailleurs volontiers ne l'écoute,
Toute sage qu'elle est, je n'en fais point de doute :
C'est le propre du sexe, il veut être flatté,
Et se plaît aux effets que produit sa beauté.
Puis notre homme a de quoi charmer la plus sévère :
Il est jeune, il est beau, toujours prêt à tout faire ;
En dit plus qu'on ne veut, sait bien le débiter,
Est d'humeur libérale, et donne sans compter.
Si par ces qualités d'abord il ne la touche,
Le temps, qui peut gagner l'esprit le plus farouche,
Ne lui permettra pas d'y faire un long effort,
Et ce peu de loisir m'embarrasse très fort :
je crains notre vieillard, qu'on attend d'heure en heure.
Il n'a jamais aux champs fait si longue demeure ;
Quelque charme puissant l'y retient arrêté ;
S'il revient une fois, le mystère est gâté.
Ô dieux ! c'est fait de nous, le voici qui s'avance ;
Je ne sais quel frisson m'annonçait sa présence.
Parmenon, cependant que tout seul il discourt,
Va te précipiter, ce sera ton plus court ;
Qui pourrait toutefois choisir une autre voie ?
Le vieillard est plus doux qu'il ne veut qu'on le croie :
L'amour pour ses enfants, qu'il laisse à l'abandon,

Fait qu'il me reste encor quelque espoir de pardon ;
Usons à cet abord d'un peu de complaisance.

Scène VII

DAMIS, PARMENON.

PARMENON

Je me plaignais, Monsieur, de votre longue absence.

DAMIS

En ma maison des champs je trouve un goût exquis,
Et ne fis jamais mieux qu'alors que je l'acquis.

PARMENON

Sophrone et vos enfants sont d'avis tout contraire.

DAMIS

Les voir changer d'humeur n'est pas ce que j'espère :
Bien loin de se réduire au champêtre séjour,
Ma femme aime à causer, mon aîné fait l'amour.

PARMENON

Cette façon d'agir plairait à peu de pères :
Quand il s'agit d'amour, presque tous sont sévères ;
A cet âge impuissant lorsqu'ils sont arrivés,
Ils donnent des conseils qu'ils n'ont point observés.

DAMIS

Quant à moi, je me rends plus juste et plus commode :
Non qu'il faille en tout point que l'on vive à sa mode ;
Mais aimer quelque peu ne fut jamais blâmé,
Et moi-même autrefois je m'en suis escrimé.
Il est vrai que le gain n'en vaut pas la dépense :
Aux uns il faut présents, aux autres récompense,
Corrompre les valets, et les entretenir ;
Mais les dieux m'ont toujours donné pour y fournir.

Si je fais peu d'acquêts, que mes fils s'en accusent ;
C'est eux, et non pas moi, qu'après tout ils abusent.
Ayant connu d'abord mon esprit indulgent,
L'aîné va, ce me semble, un peu vite à l'argent ;
Des beautés de Thaïs son âme est fort touchée ;
Et bien qu'il m'ait tenu cette flamme cachée,
J'en sais plus qu'il ne croit, et le souffre aisément :
Thaïs vaut qu'on l'estime, à parler franchement ;
Peu voudront toutefois qu'elle entre en leur famille :
Veuve, on la doit priser un peu moins qu'une fille ;
Notre ville est féconde en partis bien meilleurs,
Et mon fils, après tout, doit s'adresser ailleurs.
Pour un choix plus sortable il faut qu'il se dispose :
Je t'en veux, Parmenon, proposer quelque chose.
Mais où sont mes enfants ? Je les voudrais bien voir.

PARMENON

Votre aîné, par malheur, est absent d'hier au soir.

DAMIS

D'où pourrait provenir un si soudain voyage ?
N'est-il point arrivé quelque noise en ménage ?

PARMENON

Je ne sais.

DAMIS

Plût aux dieux que quelque changement
Lui fit prendre bientôt un autre sentiment !
Mais comme sans leur aide il ne se peut rien faire,
Allons leur de ce pas recommander l'affaire.

Acte IV

Scène I

CHERÉE, déguisé en eunuque ; **PAMPHILE**.

CHERÉE

C'est trop rêver, Pamphile, et mon zèle indiscret
Ne saurait plus souffrir cet entretien secret.
Dans quelques doux penses qu'une âme soit plongée,
Souvent elle a besoin d'en être dégagée,
Et, lorsqu'on l'abandonne à ce triste plaisir,
Elle songe à ses maux avec plus de loisir.
Souffrez donc...

PAMPHILE

C'est assez, et ta bonté m'oblige,
Quoique le noir chagrin qui sans cesse m'afflige
Empêche mon esprit d'en pouvoir profiter.

CHERÉE

Et qu'auriez-vous, Pamphile, à vous tant attrister ?
Vous êtes jeune et belle, et, si je l'ose dire,
Ce sont les seuls trésors où toute femme aspire.

PAMPHILE

Je suis jeune, il est vrai ; pour belle, on me le dit :
Ce discours près du sexe est toujours en crédit ;
Mais quand de pareils dons le Ciel m'aurait comblée,
A peine en verrais-tu mon âme moins troublée ;
L'objet de mes malheurs me touche beaucoup plus.
Les dieux nous vendent cher tous ces biens superflus ;
Souvent par mille maux nous en payons l'usure.

CHERÉE

C'est que l'esprit humain en prend mal la mesure ;
Injuste en son estime autant qu'en ses désirs,
Il compte les douleurs, sans compter les plaisirs.

PAMPHILE

Ne me crois pas, Doris, d'une âme si légère :
Sans amis, sans parents, et partout étrangère,
J'ai sujet de rêver, et tu n'en verras point
Que le sort obstiné persécute à tel point.

CHERÉE

Chacun pense le même, et moi comme tout autre ;
Le mal d'autrui n'est rien quand nous parlons du nôtre.
Vous vous croyez en butte aux plus sensibles coups ;
Je sais tel qui pourrait en dire autant que vous.
Celui dont je vous parle est un autre moi-même ;
Il me ressemble assez, et souffre un mal extrême
Pour certaine beauté qui vous ressemble aussi.
Et qui fuit, comme vous, l'amour et son souci.

PAMPHILE

Si j'étais cet ami, j'affranchirais mon âme
Des injustes liens de l'objet qui l'enflamme.

CHERÉE

Si vous étiez l'objet des vœux qu'il a conçus ?

PAMPHILE

Peut-être qu'à la fin ses vœux seraient reçus.

CHERÉE

Qui vous dirait ceci pour préparer votre âme ?
Tout de bon, si quelqu'un vous découvrait sa flamme,
N'étant rien ici-bas qui ne puisse arriver
(J'entends à quelque fin que l'on doive approuver),
Agreriez-vous son offre ? et votre âme touchée

Prendrait-elle plaisir à s'en voir recherchée ?

PAMPHILE

Selon ce qu'il aurait d'aimable et de parfait.

CHERÉE

Je le suppose riche, honnête, assez bien fait,
D'âge au vôtre sortable, enfin tel, à tout prendre
Qu'aux partis les plus hauts il ait droit de prétendre.

PAMPHILE

J'aime ces qualités dont il serait pourvu ;
Mais, pour en bien parler, il faudrait l'avoir vu.

CHERÉE

Vous le voyez, Pamphile, et vous allez connaître
Un feu qui ne peut plus s'empêcher de paraître.
Par un excès d'amour, sous cet habit trompeur
Je me suis pour esclave offert à votre soeur ;
Né libre cependant, on m'appelle Cherée ;
La noblesse des miens ne peut être ignorée :
Peu de partis ici voudraient me refuser ;
Mon zèle est toutefois plus que tout à priser ;
Ne le dédaignez point. Quoi ! vous fuyez, Pamphile ?

PAMPHILE

Insolent, quitte-moi, ta fourbe est inutile.
Pythie !

CHERÉE

Auparavant, encore un mot ou deux.

PAMPHILE

Qui t'a fait entreprendre un coup si hasardeux ?
En vain tu fais servir ces honneurs à ta flamme :
L'espoir d'y prendre part n'aveugle point mon âme ;
Le Ciel m'a faite esclave, il est vrai ; mais crois-tu

Que cette qualité répugne à la vertu ?

CHERÉE

Qui le croirait, Pamphile, après vous avoir vue ?
Les sévères appas dont vous êtes pourvue
Désespèrent les coeurs qu'ils viennent d'enflammer ;
Mais sous le nom d'hymen s'il est permis d'aimer,
Loin de votre pays, esclave et délaissée,
Où pourriez-vous ici porter votre pensée ?
Par là je n'entends point mépriser vos appas :
Le mérite en est grand ; mais l'heur n'y répond pas.
Tant que l'effort des ans en détruise l'empire,
Assez d'amants viendront vous conter leur martyre ;
Assez d'amants aussi, d'un discours mensonger,
Vous offriront un cœur toujours prêt à changer.
Devant que vous soyez à leurs vœux exposée,
Prévenez le dépit de vous voir abusée ;
Faites un choix plus sûr, il vous est important.

PAMPHILE

Peut-être dans ta foi n'es-tu pas plus constant.

CHERÉE

Pamphile ! Croyez-en ces soupirs et ces larmes.

PAMPHILE

Ah ! cesse d'employer le secours de leurs charmes,
Ote-moi ta présence, engage ailleurs ta foi ;
Veux-tu rendre mon cœur plus esclave que moi ?
Va, ne réplique point, étouffe ton envie ;
Crains d'attacher tes jours aux malheurs de ma vie ;
Va-t'en, laisse-moi seule et me plaindre et souffrir.

CHERÉE

Un sort plus favorable en vos mains vient s'offrir.

PAMPHILE

Ce n'est point l'intérêt qui me rendra facile ;
Et si je cède... hélas ! achève pour Pamphile.
Que sert de m'expliquer ? Tu lis dedans mon sein.

CHERÉE

Et que rencontrez-vous d'injuste en ce dessein ?

PAMPHILE

Je ne sais, je crains tout, je suis irrésolue ;
Va briguer quelque voix sur mon cœur absolue.

CHERÉE

Que je tienne de vous l'espoir d'un si grand bien !

PAMPHILE

Sans l'aveu de Thaïs je ne te promets rien ;
Elle a sur mes désirs une entière puissance :
Ce que j'aurais aux miens rendu d'obéissance,
Je le dois à ses soins, par qui j'espère enfin
Retrouver mes parents, et changer de destin.

CHERÉE

Pamphile, songez-y, la chose est importante ;
Et puisqu'en vos malheurs un moyen se présente,
Ne le rejetez pas : il est en votre main.

PAMPHILE

Qui me peut garantir ce discours incertain ?

CHERÉE

Moi-même.

PAMPHILE

Un tel garant n'assure point mon âme :
Quand vous voulez montrer l'effet de votre flamme,
Un parent, un tuteur, un ami bien souvent,
Font que de tels projets il ne sort que du vent ;

Quelquefois, pour changer, ils vous servent d'excuse.

CHERÉE

Contre ces lâchetés, dont chacun nous accuse,
Je n'oppose qu'un mot : dans trois jours au plus tard,
Si l'effet ne s'en voit ou d'une ou d'autre part,
Vous pourrez m'accuser de parjure et de feinte ;
Mais aussi jusque-là suspendez votre crainte,
Et faites de mes vœux un meilleur jugement.

PAMPHILE

Le terme n'est pas long, j'y consens aisément.
Mais je vous interdis cependant ma présence,
Comme un juste moyen d'expiation votre offense.

CHERÉE

L'arrêt est rigoureux, le crime étant léger :
J'obéirai pourtant ; mais, pour m'encourager,
Adoucissez la peine à ma ruse imposée :
Cette faveur m'importe, et vous est fort aisée.

PAMPHILE

Que me demandez-vous ?

CHERÉE

Pour m'élever aux cieux,
Il ne faut qu'un aveu de la bouche ou des yeux.

PAMPHILE

Hé bien, je vous l'accorde ; est-ce assez vous complaire ?

CHERÉE

Je partirai content après un tel salaire ;
Cependant joignez-vous vos vœux à mon transport ?

PAMPHILE

Qu'il ne tienne à cela que tout n'aille à bon port !

CHERÉE

Baisant la main de Pamphile :
Que je jure en vos mains une amour éternelle !

PAMPHILE

Je trouve du serment la mode un peu nouvelle.

CHERÉE

Ne blâmez point l'excès où mon zèle est tombé.

PAMPHILE

Il lui faut bien donner ce qu'il m'a dérobé.

CHERÉE

Ah ! dieux ! quelles douceurs où mon âme se noie !
Soulagé du tourment, je me meurs de la joie ;
Au prix de vos baisers tout me semble commun :
Pamphile, seulement encor la moitié d'un.

PAMPHILE

Vous en pourriez mourir, et j'aime votre vie.

CHERÉE

L'hymen saura bientôt en combler mon envie,
Pour un que vous m'avez aujourd'hui retenu.

PAMPHILE

Aussi n'en meurt-on plus quand ce temps est venu.

CHERÉE

Si jamais envers vous je change de pensée,
Me punissent les dieux d'une mort avancée !

PAMPHILE

Vous promettez beaucoup.

CHERÉE

Je ferai beaucoup plus.
Sans employer le temps en discours superflus,
Je m'en vais de ce pas en parler à mon père :
Dès demain vous saurez ce qu'il faut que j'espère.
Et quand, par une humeur sévère ou d'intérêt,
Il aurait contre nous prononcé quelque arrêt,
Nous pourrions passer outre, et fléchir son courage :
Il sera fort aisé de calmer cet orage.

PAMPHILE

Thaïs, si vous sortez, aura soupçon de moi.

CHERÉE

Je reviendrai bientôt vous confirmer ma foi.

Scène II

PAMPHILE

Je ne puis trop priser son ardeur généreuse ;
Loin des miens, après tout, la rencontre est heureuse :
Je dis loin, quoique ici l'on m'ait donné le jour,
Et que tous mes parents y fissent leur séjour.
Ô dieux ! si mon soupçon se trouvait véritable,
Si j'étais pour Cherée un parti plus sortable,
Et qu'à cette beauté, dont il me semble épris,
L'éclat de la naissance ajoutât quelque prix,
Serait-il une fille au monde plus heureuse ?
Peu s'en faut que déjà je n'en sois amoureuse.
J'entends du bruit, sortons ; on peut nous écouter.

Scène III

THAÏS, PYTHIE.

PYTHIE

Ah ! que j'ai de secrets, Madame, à vous conter !
Mais ne le dites pas, vous me feriez querelle.
Ma foi, le compagnon nous l'a su donner belle.

THAÏS

Qui ?

PYTHIE

Faut-il demander ? Ce beau présent de foin :
Fût-il en Éthiopie, ou bien encor plus loin !

THAÏS

Tu viens de proférer une étrange parole.

PYTHIE

Chacun n'a pas été comme vous à l'école ;
Je m'entends.

THAÏS

C'est assez.

PYTHIE

Ceci nous doit ravir.
Vous n'aviez qu'à moitié des gens pour la servir,
Il fallait un eunuque ; et le bon de l'affaire
Est que l'on n'a pas dit tout ce qu'il savait faire.

THAÏS

Que peut-il avoir fait ?

PYTHIE

Me le demandez-vous ?

THAÏS

Tu fais bien l'innocente en te moquant de nous.

PYTHIE

Je n'en sais rien au vrai ; toutefois je m'en doute.

THAÏS

Ce sont là des discours si clairs qu'on n'y voit goutte.

PYTHIE

Votre soeur a tantôt, pour ne rien déguiser,
Laissé prendre à Doris sur sa main un baiser.
Savez-vous quel baiser ?

THAÏS

Fort froid, je m'imagine.

PYTHIE

En bonne foi, j'ai cru qu'il y prendrait racine :
Ce n'était point semblant, car même il a sonné.
Si par mon serviteur un tel m'était donné,
je n'en fais point la fine, il me rendrait honteuse.
Enfin, de ce baiser la suite est fort douteuse.

THAÏS

Tu t'alarmes en vain, c'est marque de respect ;
Puis cela vient d'un lieu qui ne m'est point suspect :
Les baisers de Doris sont baisers sans malice,
Il en faudrait beaucoup pour guérir la jaunisse.

PYTHIE

Pas tant que vous croyez, ou je n'y connais rien.
Ah ! que n'ai-je entendu leur premier entretien !

Mais, au cri de Pamphile étant vite accourue,
Comme en quelques endroits la porte était fendue,
Il m'est venu d'abord un désir curieux
D'approcher d'une fente et l'oreille et les yeux.
Ils ont dit quelques mots d'amour, de mariage ;
Que votre soeur ne peut prétendre davantage ;
Que Doris est pour elle un assez bon parti ;
Tant qu'enfin au baiser le tout est abouti.

THAÏS

Ton récit est confus, j'ai peine à le comprendre.

PYTHIE

Aussi ne pouvait-on qu'à moitié les entendre.
Voilà ce que j'en sais, fondez votre soupçon.
Doris n'est point esclave, au moins à sa façon :
Je ne sais quoi de grand paraît sur son visage ;
Tels valets ne sont point sans doute à notre usage.
A force d'y rêver, mon esprit s'est usé.
Madame, si c'était quelque amant déguisé !
Telle fourbe en amour souvent s'est publiée.

THAÏS

Ma soeur se serait-elle à ce point oubliée ?
J'ai cru sur sa vertu me pouvoir assurer.

PYTHIE

En ce monde il ne faut jamais de rien jurer :
Les prudes bien souvent nous trompent au langage.

THAÏS

Qu'est devenu Doris ?

PYTHIE

Il a troussé bagage.

THAÏS

Il fallait tout au moins l'empêcher de sortir.

PYTHIE

J'étais hors de mon sens, pour ne vous point mentir.

THAÏS

Au retour de Phédrie on en saura l'histoire.

PYTHIE

C'est ce que j'oubliais, tant j'ai bonne mémoire :
À peine vous sortiez qu'il m'est venu trouver.

THAÏS

Je le croyais aux champs.

PYTHIE

Il en vient d'arriver.

« De longtemps, m'a-t-il dit, je connais ton adresse ;
Tu sais la passion que j'ai pour ta maîtresse :
De m'en priver deux jours hier au soir je promis,
Et crus qu'allant trouver aux champs quelques amis,
Ils pourraient de ce temps adoucir l'amertume ;
Mais à nul autre objet mon oeil ne s'accoutume,
De nul autre entretien mon esprit n'est charmé.
Je pourrais vivre un siècle avec elle enfermée ;
Vivre sans elle un jour m'est un trop grand supplice,
Et je ne suis pas sûr que ceci s'accomplisse
Sans que vous y perdiez la fleur de vos amis.
Si de ce long exil un jour ne m'est remis,
Je ne donnerais pas un denier de ma vie.
Pour le souffrir je crois que tu m'es trop amie :
Fais valoir cet ennui qui cause mon retour ;
Dis que Thrason pour elle a beaucoup moins d'amour,
Qu'il prescrit trop de lois et se rend incommode.
Je t'abrège ceci, pour l'étendre à ta mode. »
Voilà ce qu'il m'a dit, et tiens qu'il a raison.
Plutôt que de me voir caresser par Thrason,

J'aimerais cent fois mieux que l'autre m'eût battue.
Le soldat est trop vain, sa présence me tue :
Il n'a qu'une chanson dont il nous étourdit ;
Et, hors de ses exploits, c'est un homme interdit ;
Puis, qu'on soit toute à lui : ma foi, l'on s'y dispose.

THAÏS

Que veux-tu ? jusqu'ici ma soeur en est la cause.

PYTHIE

Ne dissimulez plus, vous avez votre soeur
Mais devrais-je parler avecque tant d'ardeur
Pour ce donneur d'eunuque à la mode nouvelle ?

THAÏS

Peut-être en le donnant l'a-t-il cru plus fidèle

PYTHIE

Envoyez-le quérir, vous l'entendrez parler.

THAÏS

Comment, s'il vient ici, le pourra-t-on celer ?

PYTHIE

Quand Thrason le saura, vous avez votre compte..

THAÏS

Je ne saurais tromper sans scrupule et sans honte.
Qu'on cherche toutefois Phédrie et son présent.

PYTHIE

Vos gens les trouveront au logis à présent ;
Dorie aura bientôt traversé cette rue.

Scène IV

THAÏS

À l'entendre parler, elle en doit être crue ;
Qu'un esclave pourtant se soit fait écouter,
A moins que l'avoir vu, j'ai sujet d'en douter :
Ma soeur fit toujours cas d'une vertu sévère.
Ceci n'est point d'ailleurs arrivé sans mystère ;
Phédrie ou Parmenon m'ont joué quelque tour ;
Mais quoi ! la tromperie est permise en amour.
Je ne dois seulement accuser que Pamphile :
Aux désirs d'un amant se rendre si facile
Ni grâces ni faveurs ne savoir ménager,
Ce n'est pas le moyen de pouvoir l'engager :
Trop d'espoir à l'abord en étouffe le zèle.
Ah ! que si j'eusse été fille encore comme elle!...
Mais ne nous plaignons point, et laissons tous ces vœux.
Ne pouvoir disposer d'un seul de ses cheveux,
D'un seul de ses désirs, d'un moment de sa vie,
N'est pas une fortune à donner de l'envie :
Les maris sont jaloux, ou bien sans amitié.
Tel qui ne nous voyait, disait-il, qu'à moitié,
Quand il est possesseur, cherche ailleurs sa fortune
Une femme en deux jours leur devient importune ;
Il faut, sans murmurer, souffrir leur peu de foi,
Et c'est là le plus dur de cette injuste loi.
Ce n'est qu'avec regret qu'en perdant ma franchise
Pour la seconde fois on m'y verra soumise ;
Et je crains que ma soeur n'en dise autant aussi.
La pourvoir d'un époux est mon plus grand souci :
Ce qui convient à l'une est à l'autre incommode ;
Et si c'est mon talent que de vivre à la mode,
Dans un autre dessein je dois l'entretenir.

Scène V

PHÉDRIE, THAÏS, PYTHIE ; DORUS, Véritable eunuque ;
DORIE.

PYTHIE

Dorie est de retour, vos gens S'en vont venir ;
Les voici. Mais quel homme accompagne Phédrie ?
Est-ce pour se moquer, **OU** pour nous faire envie ?
Ô l'agréable objet, et digne d'être vu !

PHÉDRIE

Mon retour en ces lieux est peut-être imprévu ;
Vous ne m'attendiez pas après tant d'assurances.

PYTHIE

Toujours de la façon trompez nos espérances.
La surprise nous plaît pourvu que le soldat
Laisse passer le tout sans bruit et sans éclat.

PHÉDRIE

Nous saurons l'adoucir, quoiqu'il tranche du brave.

THAÏS

Vous a-t-on pas prié d'amener cet esclave
Que pour servir ma soeur vous aviez acheté,
Et que votre valet m'a tantôt présenté ?

PHÉDRIE

Le voilà.

THAÏS

Quoi ! cet homme à la peau si flétrie ?
Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie ?

PYTHIE

Qui n'aurait point eu d'yeux serait bien attrapé.

PHÉDRIE

Je n'en sache point d'autre, ou les miens m'ont trompé
Mais pourquoi jetez-vous cet éclat de risée ?

PYTHIE

L'autre a le teint plus frais qu'une jeune épousée ;
Il ne saurait avoir que vingt ans tout au plus,
Et vous nous amenez un vieillard tout perclus.

PHÉDRIE

Tu me tiens des propos où mon esprit s'égare.

THAÏS, regardant Dorus

Ce que cet homme en sait, il faut qu'il le déclare.

PHÉDRIE, à Dorus.

Es-tu double ? Viens çà, réponds sans hésiter.

DORUS.

Monsieur, c'est Parmenon qui me l'a fait prêter.

PHÉDRIE.

Quoi prêter ?

DORUS.

Mon habit.

PHÉDRIE

À quel homme ?

DORUS

À Cherée.

THAÏS

N'en demandez pas plus, la fourbe est avérée.

PHÉDRIE

D'où saurais-tu son nom ?

DORUS

Pannenon me l'a dit.

PHÉDRIE

Mais je te trouve encor couvert du même habit

DORUS

Incontinent après il me l'est venu rendre

PHÉDRIE

À moins qu'être devin, l'on n'y peut rien comprendre

THAÏS

Lui hors, on vous dira le tout de point en point

PHÉDRIE, à Dorus

Va, retourne au logis, et ne t'éloigne point.

Scène VI

PHÉDRIE, THAÏS, PYTHIE.

PHÉDRIE

Que direz-vous enfin de ma foi violée ?
Si l'aise de vous voir pour un peu reculée
A rendu mon esprit toujours inquieté,
Si le jour, loin de vous, me paraît sans clarté,
Si je veille au plus fort de l'ombre et du silence,
Jugez ce que ferait u. ne plus longue absence ;
Et si mon amour craint le seul éloignement,
Jugez ce que ferait un triste changement.

THAÏS

Il faudra toutefois y résoudre votre âme ;
Nous verrions à la fin soupçonner notre flamme :
Mon cœur accorde mal ce différent souci ;
Et si vous m'êtes cher, l'honneur me l'est aussi.

PHÉDRIE

Cette vertu me charme en redoublant ma peine :
Vous méritez, Thaïs, une amour plus certaine ;
Dans une autre saison je saurais y pourvoir ;
Mon cœur, comme le vôtre, a soin de son devoir.
Je ne vous aime pas pour faveur que j'obtienne :
L'aveu de mes parents, ou leur mort, ou la mienne,
Feront voir que ce cœur, prêt à se déclarer,
S'il ne doit avoir tout, ne veut rien espérer.

THAÏS

De quoi me peut servir cette ardeur généreuse ?
Pour plaire à vos parents, je suis trop malheureuse ;
Se fonder sur leur mort est un but incertain :

On se trompe souvent aux ordres du destin.
Le reste me fait peur, et jusque-là mon âme
Voyait avec plaisir l'effort de votre flamme ;
Faites un choix plus sûr, suivez votre devoir,
Et croyez que je puis vous aimer sans vous voir.

PHÉDRIE

N'essayez point, Thaïs, de me rendre coupable ;
D'un si lâche dessein je me trouve incapable ;
Puisqu'un autre devoir se joint à mon désir,
Je me rends au plus fort, et n'ai point à choisir.

Scène VII

PHÉDRIE, THAÏS, PYTHIE, DORIE.

DORIE

Un Monsieur tout chargé de clinquant vous demande.

THAÏS

C'est Chremès, car voici deux jours que je le mande.
Qu'il monte ; et toi, Pythie, entretiens-le un moment.
Nous, allons voir ma soeur sur cet événement.

PYTHIE

Comment ? seule avec lui ?

PHÉDRIE

Que tu fais la sucrée !

PYTHIE

Quoi ! vous semblé-je donc une chose sacrée
Qu'on n'oserait toucher ?

THAÏS

J'approuve ton souci ;
Mais, tant qu'avec Pamphile on se soit éclairci,
Défends-toi, si tu peux, et garde qu'il s'ennuie.

PYTHIE

Je l'entends, sortez vite.

Scène VIII

CHREMÈS, PYTHIE.

CHREMÈS

Et quoi ! voilà Pythie ?

J'ai cru que pour sa noce on venait me prier..

PYTHIE

Je n'ai garde, Monsieur, de me tant oublier.

CHREMÈS

Que me veut donc Thaïs ?

PYTHIE

Elle s'en va descendre.

CHREMÈS

Je ne me lasse point jusqu'ici de l'attendre :

Me pût-elle deux jours laisser seul avec toi !

PYTHIE

Si vous prenez plaisir à vous moquer de moi,

Exercez votre esprit, n'épargnez point Pythie :

Elle souffrira tout, de peur qu'il vous ennuie.

CHREMÈS Lui voulant mettre la main au sein :

Souffriras-tu ceci ?

PYTHIE

Monsieur, arrêtez-vous.

Que ces hommes, voyez, sont fins au prix de nous !

Ils songent dès l'abord toujours à la malice ;

Je suis pour tels galants trop simple et trop novice :

Une autre fois, Monsieur, vous ne m'y tiendrez pas

CHREMÈS

Tu veux donc qu'en t'aimant je souffre le trépas ?

PYTHIE

Assez dans votre sexe on se meurt de parole ;
Je crois que vous allez chacun en même école,
Rien qu'un même discours ne vous sert sur ce point.
Tandis qu'ils sont vermeils et remplis d'embonpoint,
Messieurs sèchent sur pied, du moins à ce qu'ils disent ;
En avons-nous pitié, les galants nous méprisent.
Je ne me lasse point jusqu'ici de l'attendre :

CHREMÈS

Et puis passer pour simple envers moi tu prétends ?

PYTHIE

Quand Madame le dit, quelquefois je l'entends ;
Ce sont propos d'amour trop fins pour ma boutique,
Et je n'en sus jamais le train ni la pratique.

CHREMÈS

À propos de Madame, a-t-elle encor Thrason ?
Je suis, comme tu sais, ami de la maison ;
Pourquoi ne veux-tu pas renouer connaissance ?

PYTHIE

Mais, à propos aussi, d'où vient la longue absence
Dont vous avez payé l'accueil qu'on vous faisait ?

CHREMÈS

De ce beau fanfaron qu'alors elle prisait.

PYTHIE

Peut-être.

CHREMÈS

Je l'ai cru : n'en voit-elle point d'autre ?

PYTHIE

Vous savez ce logis qui regarde le nôtre ?

CHREMÈS

Un des fils de Damis est encor sur les rangs ?

PYTHIE

L'aîné.

CHREMÈS

J'en suis ravi, car nous sommes parents :
Surtout il a de quoi te donner tes étrennes.

PYTHIE

Qui, lui ? c'est petit gain, je n'y perds que mes peines.

CHREMÈS

Que fera-t-il du bien par les siens amassé ?

PYTHIE

Chacun serre son fait, le bon temps est passé.

CHREMÈS

Tu ne te plaindrais pas, si j'étais en sa place ;
Et j'ai quelque présent qu'il faut que je te fasse.

PYTHIE

Faites, vous n'oseriez.

CHREMÈS

Aussi, pour m'en payer...

PYTHIE

Vers Thaïs, n'est-ce pas, il se faut employer ?

CHREMÈS

Que tu détournes bien les coups que l'on te porte !

PYTHIE

J'ai cru qu'il le fallait entendre de la sorte.

CHREMÈS Tirant de son doigt un diamant, et le présentant à Pythie :

Pour me mieux expliquer, tiens, veux-tu cet anneau ?

PYTHIE Le recevant, et l'ayant regardé :

Je ne m'engage à rien, quoiqu'il me semble beau.

CHREMÈS Lui voulant mettre la main au sein :

Si veux-je pour ce coup que ma main se hasarde.

PYTHIE Se retirant, et repoussant sa main :

Il vous faut des tétons ! vraiment on vous en garde !

CHREMÈS

Mauvaise, laisse-m'en au moins un à tenir.

PYTHIE

Arrêtez-vous, Monsieur ; j'entends quelqu'un venir.

Scène IX

CHREMÈS, PYTHIE, DORIE.

DORIE

Madame est un peu mal, et je viens pour vous dire...

CHREMÈS

Que je monte ?

DORIE

Oui, Monsieur.

CHREMÈS

J'étais en train de rire.

Foin de la messagère, et de son compliment !

Un beau coup m'est rompu par elle assurément !

De l'endroit où j'en suis souviens-toi bien, Pythie ;

Car je veux à demain remettre la partie.

Acte V

Scène I

GNATON, sortant de chez Thaïs.

Tu me fais donc chasser, femme ingrate et sans foi !

Est-ce ainsi que l'on traite un agent comme moi ?

Quoi ! respecter si peu ce sacré caractère !

Le nom d'ambassadeur, que partout on révère,

Est ici méprisé par ce sexe inhumain,

Qui même sur l'autel irait porter sa main !

Est-il chose assez sainte à l'endroit d'une femme ?

Ni respect, ni serment, ne peut rien sur son âme ;

Elle viole tout sans honte et sans souci.

À moins que d'apporter, je n'ai que faire ici :

À peine a-t-on reçu le présent de mon maître,

Qu'aucun de ce logis ne le veut plus connaître.

Si pourtant mon avis n'en est point dédaigné,

On l'y verra tantôt, et bien accompagné.

Mais j'aperçois Damis ; aurait-il pu m'entendre ?

Adieu, pauvre logis, tu n'as qu'à nous attendre!

Scène II

DAMIS, PARMENON.

DAMIS

Depuis qu'encore enfant tu me fus présenté,
Ton zèle à me servir s'est toujours augmenté ;
Aussi t'ai-je donné mes deux fils à conduire :
Parmenon, si tu peux à l'hymen les réduire,
Pour prix de tes travaux, je te veux affranchir.
Peut-être que l'aîné ne se pourra fléchir ;
Son amour pour Thaïs est encore un peu forte ;
Entreprends mon cadet : qui des deux il n'importe.
Dès lors que j'en verrai l'un ou l'autre soumis,
Tu te peux assurer de ce qu'on t'a promis.

PARMENON

Je ne refuse point un si digne salaire ;
Mais rien que mon devoir ne m'excite à bien faire ;
Vous m'y voyez, Monsieur, déjà tout préparé.
Non que je m'en promette un succès assuré :
Il est des plus douteux du côté de Phédrie,
J'ai beau parler d'hymen, c'est en vain qu'on le prie ;
Tout autre m'entendrait, lui seul me semble sourd.

DAMIS

Je m'en promettais mieux, lorsque son prompt retour
A détruit mes projets fondés sur son voyage.

PARMENON

On n'en rencontre point qui tiennent leur courage ;
Tous ces fréquents dépit font peu pour ce regard.
Riottes entre amants sont jeux pour la plupart ;
Vous les trouverez tous bâtis sur ce modèle :

Un mot les met aux champs, demi-mot les rappelle ;
Et, tout considéré, ce qu'on peut faire ici,
C'est d'en remettre au temps la cure et le souci.
Quant à votre cadet, j'en espère autre chose.

DAMIS

Qu'il s'assure de moi quelque objet qu'il propose.
Un autre aurait voulu s'en réserver le choix ;
Mais n'étant pas d'humeur à prendre tous mes droits,
Si la beauté lui plaît, j'entends qu'il se contente,
Et la dot d'une bru ne fait point mon attente.
Il me peut satisfaire et suivre son désir,
Pourvu que de naissance il sache la choisir.
Ceci les réduirait, s'ils étaient tous deux sages.
J'ai du bien, grâce aux dieux, assez pour trois ménages ;
Il ne m'est plus besoin de former d'autres vœux
Que de me voir bientôt renaître en mes neveux,
Et qu'un petit Cherée entre mes bras se joue.

PARMENON

Votre désir est juste, et, pour moi, je le loue.

DAMIS

Je m'en suis, Parmenon, si fort entretenu,
Que je crois déjà voir mon cadet revenu.

PARMENON

Vous le verrez aussi, dormez en assurance ;
Je ne suis pas devin, mais j'ai bonne espérance.
Qui vous en parlerait Monsieur, dès aujourd'hui ?

DAMIS

Tu flattes un peu trop l'amour que j'ai pour lui.

PARMENON

Il n'est, à mon avis, que d'avancer matière.

DAMIS

Je remets en tes mains mon espérance entière.

PARMENON

Il s'en faut assurer le plus tôt qu'on pourra.

DAMIS

Agis, parle, dispose ainsi qu'il te plaira ;
Tâche à me rendre heureux par un double hyménée :
Si l'aîné pour Thaïs tient son âme obstinée,
Je consens qu'il l'épouse avant la fin du jour.
D'abord il te faudra combattre son amour,
Et, s'il ne se rend point, lui redonner courage.
Tu me vois, grâce aux dieux, assez sain pour mon âge ;
Mais si la mort nous trompe, et rend libre mon fils,
Il conclura l'affaire, ou peut-être encor pis.
Je remets, Parmenon, le tout à ta prudence.
De leurs plus grands secrets ils te font confidence :
Ménage ton crédit, et m'avertis de tout ;
Il n'y faut plus penser, si tu n'en viens à bout.
Je m'en vais cependant trouver Archidemide :
Par des tours de chicane un voisin l'intimide ;
Tu peux en voir l'avis qu'il me vient d'envoyer.
À les mettre d'accord on devrait s'employer :
Il ne s'agit enfin que de fort peu de chose.
Cette lettre contient un récit de la cause,
Mais si long, si confus, que je veux, sans tarder,
M'en instruire aujourd'hui, pour demain la plaider.

PARMENON

Dites-lui qu'il abrège, et que votre présence
Ne nous manque au besoin par trop de complaisance.

DAMIS

Il est long, en effet.

PARMENON

Gardez de l'être, aussi.

DAMIS

Son logis, en tout cas, n'est qu'à trois pas d'ici.

PARMENON

Seul :

Les voilà bien ensemble, et je tiens que le nôtre
À rebattre un discours l'emporte dessus l'autre.
Pour moi, j'ai de la peine à souffrir cet excès :
Quand un plaideur s'en vient m'enfiler son procès,
Quelque excuse aussitôt m'épargne un mal de tête,
De peur d'être surpris la tenant toujours prête :
D'un « Mon Maître m'attend » j'interromps leur caquet.
Qu'Archidemide vienne, il aura son paquet,
Fût-il plus révérend cent fois qu'il ne nous semble.

Scène III

CHREMES, PHÉDRIE, CHERÉE, PARMENON.

PARMENON

Tous deux fort à propos je vous rencontre ensemble ;
Mais ce lieu m'est suspect, tirons-nous à l'écart.

CHREMÈS

Adieu, dans vos secrets je ne veux point de part.

PHÉDRIE

Vous pouvez demeurer, je sais votre prudence ;
On se peut devant vous ouvrir en confidence.
Ne crains point, Parmenon.

PARMENON

Le voulez-vous ainsi ?
Damis notre vieillard vient de partir d'ici...

PHÉDRIE

Je savais son retour.

PARMENON

Il sait aussi le vôtre ;
Et comme on peut tomber d'un discours en un autre,
M'ayant de vos amours longtemps entretenu,
A des propos d'hymen il est enfin venu :
Qu'il se voyait déjà presque un pied dans la tombe ;
Qu'au faix de tant de biens chargé d'ans il succombe ;
Que, pour courir à tout n'étant plus assez vert,
Il se veut désormais tenir clos et couvert ;
Caresser, les pieds chauds, quelque bru qui lui plaise ;
Conter son jeune temps ; banqueter à son aise :
« C'est là, ce m'a-t-il dit, le seul but où je tends ;

S'ils veulent voir mes jours plus longs et plus contents,
Il faut qu'un prompt hymen me délivre de crainte.
Non que je leur impose une aveugle contrainte ;
Pour plus tôt les réduire à suivre mon désir,
Je leur laisse à tous deux le pouvoir de choisir
(Citoyenne, j'entends), du reste il ne m'importe :
Ennuyé des chagrins que l'âge nous apporte,
Je ne demande plus qu'un entretien flatteur
Qui dessus mes vieux jours me mette en belle humeur.
Que l'un ou l'autre enfin choisisse une maîtresse.
L'amour de ces objets qu'on suit dans la jeunesse
Ne produit rien d'égal aux plaisirs infinis
Que cause un sacré noeud dont deux coeurs sont unis.
Tu sais que les douceurs jamais ne s'en corrompent ;
Au lieu que ces amours, dont les charmes nous trompent,
Jamais à bonne fin ne peuvent aboutir.
On verra mon aîné trop tard s'en repentir :
J'en ai su le retour aussitôt que l'absence ;
Ce changement soudain, cette molle impuissance,
M'empêchent d'espérer qu'il s'accorde à mes vœux ;
Mais, le cadet encor n'étant pas amoureux,
C'est là qu'il faut tourner l'effort de la machine ;
Et de peur que Thaïs, ou quelque autre voisine,
Par son civil accueil ne l'aille retenir,
Sans perdre un seul moment il le faut prévenir.
S'il se pouvait, ô dieux ! que j'aurais d'allégresse !
Tu sais qu'il a longtemps voyagé par la Grèce :
À peine en revient-il, et depuis son retour
Je ne vois point qu'encor il ait conçu d'amour.
Ses plaisirs ont été les chevaux et la chasse :
Avant qu'une maîtresse en son cœur ait pris place,
Peut-être son devoir ailleurs l'aura porté. »
À ces mots le vieillard, en pleurant, m'a quitté.
C'est un père, après tout, il faut qu'on lui complaise.

PHÉDRIE

Vraiment vous en parlez tous deux bien à votre aise ;

Si l'amour en vos coeurs régnait pour un moment,
Je vous verrais bientôt d'un autre sentiment.

PARMENON

Contre moi sans raison vous entrez en colère :
D'interprète, sans plus, je sers à votre père ;
Quoique vous m'entendiez parler en précepteur,
De tout ce long discours je ne suis point l'auteur ;
Vous voyez que ceci tient beaucoup de son style.

PHÉDRIE

Tu ne l'es pas non plus de la fourbe subtile
Dont mon frère, en eunuque aujourd'hui déguisé,
A chacun du logis par sa feinte abusé ?
Qui t'a rendu muet ? cherches-tu quelque excuse ?

CHÉRÉE

C'est à moi qu'il vous faut imputer cette ruse ;
Assez pour m'en distraire il s'est inquiété.
Enfin n'en parlons plus, c'est un point arrêté :
Gardez votre Thaïs, laissez-moi ma Pamphile ;
Et pendant que mon père est d'humeur si facile,
Allons lui proposer le choix que j'en ai fait.

PARMENON

Croyez-vous que d'abord il en soit satisfait ?
N'étant que ce qu'elle est, j'en aurais quelque crainte.

CHÉRÉE

Quoi ! tu ne sais donc pas le succès de ma feinte ?

PARMENON

Non, car toujours depuis j'ai demeuré chez nous.

CHÉRÉE

Pamphile est citoyenne.

PARMENON

Ô dieux ! que dites-vous ?
Pamphile est citoyenne !

CHERÉE

Et Chremès est son frère.
Te conter en détail comment il s'est pu faire
Demanderait peut-être un peu plus de loisir :
C'est assez que la chose, au gré de mon désir,
S'est naguère entre nous pleinement avérée.
Outre que de sa soeur la foi m'est assurée,
Chremès ne me tient pas un homme à dédaigner ;
Il ne nous reste plus que mon père à gagner.

PARMENON

Je vous le veux livrer au plus tard dans une heure.
Du vieillard au procès savez-vous la demeure ?
C'est là qu'il nous attend.

PHÉDRIE

Que mon frère est heureux
De se voir possesseur aussitôt qu'amoureux !
Chacun s'oppose au bien que mérite ma peine.
Thaïs n'a plus en moi qu'une espérance vaine :
Ne pouvant de discours plus longtemps l'amuser,
J'ai promis de mourir, ou bien de l'épouser.
Mourons, puisque l'on n'ose en parler à mon père ;
Ce n'est que pour moi seul qu'il se montre sévère.
Adieu, je vais mourir.

PARMENON

Attendez un moment.
J'ai par son ordre seul harangué vainement,
Et par son ordre enfin je vous rends l'espérance.
Vous feriez beaucoup mieux d'user de déférence ;
Mais puisque tant d'amour loge dans votre sein,
Que cette amour d'ailleurs s'obstine en son dessein,

Vous irez jusqu'au bout, j'ose vous le promettre.
Obtenez de Chremès qu'il se veuille entremettre,
Et, parlant pour tous deux, vous sauve un compliment
Qui vous ferait rougir dans son commencement.

CHREMÈS

Je me tiens tout prié.

CHERÉE

Nous vous en rendons grâce.

PHÉDRIE

Ah ! mon cher Parmenon, viens çà que je t'embrasse !

PARMENON

Il n'est pas encor temps.

Scène IV

DAMIS, CHREMÈS, PHÉDRIE, CHERÉE, PARMENON.

DAMIS

Je reviens faire un tour :
Mon homme était absent, et j'attends son retour.
Mais j'aperçois nos gens qui consultent ensemble.

CHREMÈS

Voilà, si ce n'est lui, quelqu'un qui lui ressemble.

DAMIS

Qu'a de commun Chremès avec leur entretien ?
Ce n'était qu'un, jadis, de son père et du mien :
Peut-être mes enfants lui content leur affaire.

CHERÉE

Bas à Chremès :
Vite, car il s'approche.

CHREMÈS

Allez, laissez-moi faire.

PARMENON

A Cherée :
Ne sauriez-vous sans hâte attendre l'avenir ?
Votre tête à l'évent ne se peut contenir ;
D'un ton plus sérieux tâchez de lui répondre ;
Ne l'interrompez point, parlez sans vous confondre.

À Chremès :

Vous, commencez le choc, et puis à notre tour

Vous nous verrez tous deux appuyer son amour.

DAMIS

Comment vous va, Chremès ?

CHREMÈS

Mieux qu'en jour de ma vie.
Et vous ?

DAMIS

De mille maux la vieillesse est suivie.

CHREMÈS

Il se faut consoler, c'est un commun malheur.

DAMIS

Damis a fait son temps, d'autres fassent le leur.
Mais à propos, Chremès, quand serai-je de fête ?
Pour rire à votre hymen dès longtemps je m'apprête :
C'est une honte à vous d'être si vieux garçon,
Et je veux que mes fils vous fassent la leçon.
Quand voulez-vous quitter cette humeur solitaire ?

CHREMÈS

Si je vous proposais une semblable affaire ?

DAMIS

Pour qui ? pour mon cadet ?

CHREMÈS

C'est de lui qu'il s'agit.

DAMIS

Je m'en suis bien douté, car même il en rougit.

CHREMÈS

Je ne veux point penser un parti qui me touche ;
Ses louanges, Damis, siéraient mal en ma bouche ;
Mais enfin l'alliance est assez à souffrir :
En un mot, c'est ma soeur que je vous viens offrir.

DAMIS

Votre soeur ! vous rêvez : où l'auriez-vous trouvée ?

CHREMÈS

À l'âge de quatre ans elle fut enlevée ;
On vient de me la rendre, et Thaïs l'a chez soi.
Afin que l'on ajoute à ceci plus de foi,
Dès lors que vous aurez achevé l'hyménée,
La moitié de mes biens à ma soeur est donnée,
Avec espoir de tout, mais après mon trépas.
Quant à vous étaler tous ses autres appas,
Je ne m'en mêle point ; c'est à ceux qui l'ont vue.

PHÉDRIE

Chacun sait la beauté dont Pamphile est pourvue.

CHERÉE

Qui la possédera doit s'estimer heureux.

PARMENON À Damis :

Vous-même en deviendrez, je le gage, amoureux :
On ne s'en peut sauver, et fût-on tout de glace ;
J'estime sa beauté, mais j'admire sa grâce
Ne cherchez pas plus loin, Monsieur, et m'en croyez.

CHREMÈS

A Damis :

Vous n'en sauriez juger si vous ne la voyez ;
Aussi bien faudra-t-il prouver cette aventure,
Quoique mon bien promis assez vous en assure :
Si ce n'était ma soeur, voudrais-je la doter ?
Beaucoup d'autres raisons m'empêchent d'en douter :

L'âge et le temps du rapt peuvent servir d'indice ;
Ce qu'en dit mon valet, ce qu'en sait sa nourrice,
Une marque en son bras, une autre sur son sein.

DAMIS

J'entre donc chez Thaïs, non pas pour ce dessein :
Il suffit de savoir la beauté de Pamphile.

CHREMÈS

Vous éclaircir de tout ne peut être inutile.

DAMIS

Touchez là, je ne veux autre éclaircissement.

CHREMÈS

Thaïs vous apprendra tout cet événement :
Sans l'ardeur de son zèle envers notre famille,
Je n'aurais point de soeur, vous n'auriez point de fille.
Pamphile doit au soin que les siens en ont eu
Tout ce qu'elle a d'esprit, de grâce et de vertu.
Enfin, chacun de nous étant son redevable,
Pour moi, de ce côté je me tiens insolvable ;
Ma soeur ne l'est pas moins, son amant l'est aussi :
Jugez qui de nous tous doit prendre ce souci.

DAMIS

Mon aîné volontiers se charge de la dette.

CHREMÈS

Que voulez-vous qu'il donne, ou du moins qu'il promette
Car donner maintenant n'est pas en son pouvoir.

DAMIS

Ce sera, je m'en doute, à Damis d'y pourvoir :
J'en suis content, Chremès, et veux, sans répugnance,
Marquer cet heureux jour d'une double alliance.
Ma joie et vos conseils, tout parle pour Thaïs ;

Nous n'avons à gagner que le cœur de mon fils :
N'appréhendez-vous point l'effort qu'il faudra faire ?

CHREMÈS

S'il s'est laissé gagner, il a su vous le taire ;
Que pouvait-il de plus que garder le respect ?
Il se tait même encore, et tremble à votre aspect.

DAMIS

Ses yeux parlent assez, si sa langue est muette,
Et j'en tiens le silence une marque secrète.
Que cet excès de joie avait peine à sortir !
Je vais prier Thaïs d'y vouloir consentir.
Pour épargner sa honte, attendez que j'en sorte.

Scène V

THRASON, GNATON, CHREMÈS, PHÉDRIE, CHERÉE, PARMENON, SYRISCE, DONAX, SANGA, SIMALION, et autres personnages muets.

THRASON

Courage, compagnons ! commençons par la porte.

CHERÉE Bas à sa troupe :

Voici le capitain tout prêt de nous braver.

PHÉDRIE

Lui découvrirons-nous ce qui vient d'arriver ?

CHREMÈS

Il vaut mieux en tirer le plaisir qu'on peut prendre.

CHERÉE

Il ne nous a pas vus, cachons-nous pour l'entendre.

THRASON

Simalion, Donax, Syrisce, suivez-moi :

Tu sauras ce que c'est d'avoir faussé ta foi,

Déloyale Thaïs, et d'aimer un Phédrie.

Mais il nous manque ici de notre infanterie.

GNATON

Le reste suit de près ; les ferai-je avancer ?

THRASON

Tels coquins ne sont bons qu'à nous embarrasser.

GNATON

J'en tiens pour votre bras le secours inutile.

THRASON

Par les cheveux d'abord je veux prendre Pamphile.

GNATON

Très bien.

THRASON

Et puis après, lui donner mille coups.

GNATON

Ce sera fait, Seigneur, fort vaillamment à vous.

THRASON

Pour Thaïs, tu peux dire, autant vaut, qu'elle est morte.

GNATON

Dieux ! quel nombre d'exploits !

THRASON

Rangeons cette cohorte.

Holà ! Simalion ! voici votre quartier.

GNATON

C'est là ce qu'on appelle entendre le métier.

THRASON

Et toi, Syrisce...

SYRISCE

Au gros?...

THRASON

Non, conduis l'aile droite.

GNATON

Je ne vois rien de tel qu'une vaillance adroite.

THRASON

Donax, prends ce bélier, et marche avec le gros.
Je ne vois point Sanga, vaillant parmi les brocs.
Sanga !

SANGA

Que vous plaît-il ?

THRASON

Tu manques de courage !

SANGA

Ne faut-il pas quelqu'un pour garder le bagage ?

THRASON

L'on ne te voit jamais combattre au premier rang.
Pourquoi tiens-tu ceci ?

SANGA

Pour éteindre le sang.

THRASON

Est-ce avec un mouchoir que tu prétends combattre ?

SANGA

La vaillance du chef et de ceux qu'il faut battre
M'ont fait croire, Seigneur, qu'on en aurait besoin,
Il faut pourvoir à tout.

THRASON

N'a-t-on pas eu le soin
Des vivres qu'il faudra pour nourrir notre armée ?

GNATON

Oui, Seigneur ; et sachant qu'une troupe affamée

N'est pas de grand effet, j'ai laissé Sauvion
Pour mettre ordre au souper, et garder la maison.

THRASON

Un autre emploi, Gnaton, se doit à ta prudence ;
Va commencer l'attaque, et montre ta vaillance
Je donnerai d'ici les ordres du combat.
Jamais qu'en un besoin le bon chef ne se bat ;
Chacun commence à craindre aussitôt qu'il s'expose

GNATON

Avecque vous sans cesse on apprend quelque chose :
Encore une leçon, je saurais le métier.

THRASON

Ce n'est pas pour néant qu'on me tient vieux routier.

CHERÉE

Sortant d'où il était caché avec sa troupe :
Je n'en puis plus souffrir l'insolente bravade.

THRASON

N'entends-tu rien, Gnaton ? Dieux ! c'est une embuscade.
Enfants, sauve qui peut ! car nous sommes trahis.
D'où peut être venu ce secours à Thaïs ?

DONAX

Le secours n'est pas grand, et nous pouvons nous battre.

THRASON

Il faut tout éprouver avant que de combattre :
Le sage n'en vient point à cette extrémité,
Qu'après n'avoir rien pu gagner par un traité ;
Quant à moi, j'ai toujours gardé cette coutume.

GNATON

Vous êtes pour le poil autant que pour la plume,

Bon en paix, bon en guerre, enfin homme de tout.

THRASON

Qui peut sans coup férir mettre une affaire à bout,
Serait mal conseillé d'en user d'autre sorte.

CHERÉE

Soldat, que cherchez-vous autour de cette porte ?

THRASON

Mon bien.

CHERÉE

Quoi ! votre bien ?

THRASON

Pamphile.

CHERÉE

Est-elle à vous ?

Je n'aime point à rire, et suis un peu jaloux
Trêve de différend, ou vous verrez folie.

THRASON

De grâce, contestons sans fougue et sans saillie ;
C'est belle chose en tout d'écouter la raison.
Je soutiens que Pamphile appartient à Thrason.

CHREMÈS

Par quel droit ?

THRASON

Par l'achat que l'on m'en a vu faire :
Enfin je suis son maître.

CHREMÈS

Et moi, je suis son frère

Qui n'ai souci d'achat, de maître, ni d'argent.

THRASON

On m'a toujours tenu pour un homme obligeant,
Je le veux être encore : allez, je vous la donne ;
Mais j'entends, pour Thaïs, que l'on me l'abandonne.

PHÉDRIE

Encor moins celle-ci.

THRASON

Que sert donc notre accord ?

PHÉDRIE

J'ai l'esprit trop jaloux, je vous l'ai dit d'abord,
Et ne saurais souffrir seulement qu'on la nomme.

GNATON

Pauvres gens, d'attirer sur vos bras un tel homme !
Vous feriez beaucoup mieux de l'avoir pour ami.
Il ne sait ce que c'est d'obliger à demi.

PHÉDRIE

Beaucoup mieux ! Et qu'es-tu pour parler de la sorte ?
Si je te vois jamais regarder cette porte,
M'entends-tu ? tu sauras ce que pèse ma main.
Ne me va point conter : « C'est ici mon chemin,
Et je ne saurais pas m'empêcher d'y paraître »
Je ne veux voir autour le valet ni le maître ;
Est-ce bien s'expliquer ?

GNATON

Des mieux, et nettement.
Mais peut-on à l'écart vous parler un moment ?

PHÉDRIE

Hé bien ?

GNATON

Bas à l'écart :

Notre soldat a la bourse garnie,
Vous le pouvez admettre en votre compagnie.
Il n'est pas pour vous nuire auprès d'aucun objet ;
Pour donner du soupçon, c'est un faible sujet.
Si Thaïs l'a souffert, vous en savez la cause ;
Sa présence d'ailleurs est bonne à quelque chose :
Il peut, sans vous causer de crainte et de souci,
Vous défrayer de rire, et de festins aussi.

PHÉDRIE

J'accepte, au nom des trois, le parti qu'on nous offre ;
Non que nous ayons peur de fouiller dans le coffre,
Mais afin d'en tirer du divertissement.
J'en vais dire à Chremès quatre mots seulement :
Car, que d'aucun soupçon mon âme soit saisie,
Le soldat n'est pas homme à donner jalousie ;
Tout ce que j'en ai dit était pour l'abuser.
Mais crois-tu qu'au hasard il se veuille exposer ?

GNATON

Faites venir vos gens, et puis laissez-moi faire.

PHÉDRIE

À Chremès :

Chremès, votre conseil est ici nécessaire ;
Et vous aussi, mon frère, approchez un moment.

GNATON

Retourne vers Thrason.

Seigneur, j'ai ménagé votre accommodement ;
Chacun pourra servir cette femme à sa mode,
Et crois que ce rival se rendant incommode,

Thaïs le quittera pour être toute à vous.
On ne trouve jamais son compte à des jaloux :
Votre bourse d'ailleurs n'étant point épargnée,
L'intérêt vous pourra donner cause gagnée ;
Et, fût-elle d'humeur à le trop négliger,
Votre mérite seul suffit pour l'engager.

THRASON

Je t'entends. Que faut-il à présent que je fasse ?

GNATON

D'abord à ces Messieurs vous devez rendre grâce,
Et reconduire après vos troupes au logis,
Où, comme en quelque port heureusement surgis,
Après tant de travaux, de dangers, et d'alarmes,
En beaux verres de vin nous changerons nos armes,
Buvant à la santé de notre conducteur,
Qui de cette victoire a seul été l'auteur.

THRASON

Je crois que c'est le mieux que nous puissions tous faire.

À Phédrie et à sa troupe :
Messieurs, ne suis-je point en ce lieu nécessaire.

PHÉDRIE

Comment ?

THRASON

Je me retire, et mes gens avec moi.

PHÉDRIE

Gnaton vous a-t-il dit?...

THRASON

Oui, Messieurs, c'est de quoi

Je rends très humble grâce à Votre Seigneurie :
De ma part, si jamais il survient brouillerie,
En pièces aussitôt je consens d'être mis ;
Et de l'heureux malheur qui nous rend bons amis,
Il ne sera moment que le jour je ne chomme.

GNATON

Vous ai-je pas bien dit qu'il était galant homme ?

CHERÉE

A Thrason :

Il reste cependant querelle entre nous deux.
Quoi ! vous vouliez tantôt en prendre une aux cheveux !
Il faut que je la venge au péril de ma vie.

THRASON

Ah ! ne réveillons point une noise assoupie.

PHÉDRIE

Il a raison, mon frère, et c'est à contre-temps.

THRASON

À ses soldats :

De l'avantage acquis étant plus que contents,
Soldats, retirons-nous : à vos rangs prenez garde ;
Pour moi, j'aurai le soin de mener l'avant-garde.

CHREMÈS

C'est faire en vaillant chef.

Scène VI

DAMIS, CHREMÈS, THAÏS, PHÉDRIE, CHERÉE, PAMPHILE, PARMENON.

CHREMÈS

Damis a bien perdu :
Que n'a-t-il un moment avec nous attendu !
Comme nous il eût eu sa part de la risée.
Mais le voici qui vient avecque l'épousée.

PARMENON

Cet hymen le fera de moitié rajeunir.

DAMIS

Présentant Pamphile à Cherée :
Mon fils, je te la rends, tu peux l'entretenir ;
Et je trouve Pamphile et si sage et si belle,
Que, si je ne savais que tu brûles pour elle,
Je t'y voudrais porter ; mais son oeil trop charmant
En a su prévenir le doux commandement.
Les dieux en soient loués, et fassent que son frère
Achève sans tarder l'hymen qu'il prétend faire !
Je donne vingt talents.

CHREMÈS

J'accepte le parti.

DAMIS

Et j'attends qu'à nos vœux Pamphile ait consenti

CHREMÈS

Epargnez-lui, Damis, cet aveu de sa flamme
Son front vous dit assez ce qu'elle a dedans l'âme ;
Cette rougeur n'a point les marques d'un courroux.

PAMPHILE

Mon frère, une autre fois vous parlerez pour vous.

CHREMÈS

Une autre fois, ma soeur, vous parlerez sans feinte.

PAMPHILE

Puisque vous le voulez, j'obéis sans contrainte.

CHERÉE

La seule indifférence est peu pour mon désir.

CHREMÈS.

Ajoutez-y, ma soeur, que c'est avec plaisir.

PAMPHILE

Ce jour est pour Pamphile un jour d'obéissance.

THAÏS

En puissiez-vous longtemps célébrer la naissance !

CHREMÈS

À Thaïs :

C'est savoir ajouter trop de grâce au bienfait.

THAÏS

Je voudrais que mon zèle eût produit plus d'effet.

CHREMÈS

Quel autre effet ma soeur en pouvait-elle attendre ?

Vos soins à l'obtenir, vos bontés à la rendre,

Et l'excès d'amitié que nous avons pu voir,

Nous enseignent assez quel est notre devoir.

Disposez de mes biens, de moi, de ma famille ;

Tenez-moi lieu de soeur.

DAMIS

Tenez-moi lieu de fille,
Puisqu'on doit à vos soins tout l'heur de ce succès.

THAÏS

Cet honneur me confond, et va jusqu'à l'excès

DAMIS

Ce n'est pas tout, Madame ; achevez la journée :
Nous voulons vous devoir un second hyménée ;
Vous me l'avez promis.

THAÏS

J'accepte votre loi,
Et la suis de bon coeur en lui donnant ma foi.

CHERÉE

Vous oserais-je encor demander quelque chose ?

DAMIS

Tu peux tout à présent : dis-moi, parle, propose ;
Tu verras ton désir exactement suivi.

CHERÉE

Vous savez à quel point Parmenon m'a servi.

DAMIS

J'entends à demi-mot : tu veux qu'on l'affranchisse ?

CHERÉE

Mon père, que ceci tout d'un temps s'accomplisse !

DAMIS

Il est juste, et déjà j'en ai donné ma foi.
Sois libre, Parmenon ; mais demeure avec moi.

PARMENON

Par ce double bienfait mon attente est comblée.

PHÉDRIE

De te voir affranchi ma joie est redoublée.

CHREMÈS

Le temps est un peu cher ; quittons ces compliments,
Et ne retardons point l'aise de nos amants.

Les Rieurs du Beau Richard

1659

Personnages

**LE SAVETIER
LA FEMME DU SAVETIER ;
UN MARCHAND
DE BLE ;
UN NOTAIRE ;
UN MEUNIER ET SON ANE ;
DEUX CRIBLEURS.**

La scène est à Chateau-Thierry sur la place du marché.

Prologue

UN DES RIEURS *parle.*

Le Beau-Richard tient ses grands jours
Et va rétablir son empire.
L'année est fertile en bons tours ;
Jeunes gens, apprenez à rire.

Tout devient risible ici-bas,
Ce n'est que farce et comédie ;
On ne peut quasi faire un pas,
Ni tourner le pied qu'on n'en rie.

Qui ne rirait des précieux ?
Qui ne rirait de ces coquettes
En qui tout est mystérieux,
Et qui font tant les Guillemettes ?

Elles parlent d'un certain ton
Elles ont un certain langage
Dont aurait ri l'aîné Caton,
Lui qui passait pour homme sage.

D'elles pourtant il ne s'agit
En la présente comédie :
Un bon bourgeois s'y radoucît
Pour une femme assez jolie.

« Faites-moi votre favori
Lui dit-il, et laissez-moi faire. »
La femme en parle à son mari
Qui répond, songeant à l'affaire :

« Ma femme, il vous faut l'abuser,
Car c'est un homme un peu crédule,
Sous l'espérance d'un baiser,
Faites-lui rendre ma cédule.

« Déchirez-la de bout en bout
Car la somme en est assez grande
Toussez après ; ce n'est pas-tout :
Toussez si haut qu'on vous entende.

« Il ne faut pas tarder beaucoup
De peur qu'il n'arrive fortune.
Toussez, tousez encore un coup,
Et tousez plutôt deux fois qu'une. »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait.
En certain coin l'époux demeure,
Le galant vient frisque et de hait,
La dame tousse à temps et heure.

Le mari sort diligemment,
Le galant songe à s'aller pendre ;
Mais il y songe seulement :
Pour cela n'est-il à reprendre.

Tous les galants craignent la toux,
Elle a souvent trouble la fête.
Nous parlons aussi comme l'époux,
Autant nous en pend sur la tête.

*Le théâtre représente la place du Marché de Château-Thierry.
On y distingue, sur le devant, la boutique d'un savetier, peu
éloignée du comptoir d'un Marchand de blé.*

Première entrée

UN MARCHAND, *ayant devant lui, sur son comptoir, des sacs de blé.*

J'ai de l'argent, j'ai du bonheur,
Aux mieux fournis je fais la nique ;
Et si j'avais un petit coeur,
J'aurais de tout dans ma boutique.

Seconde entrée

Le Marchand, deux Cribleurs.

LES DEUX CRIBLEURS

Monsieur, si vous avez du blé
Ou quelque ordure se rencontre,
Nous vous l'aurons bientôt criblé.

LE MARCHAND

Tenez, en voici de la montre.

LES CRIBLEURS

Six coups de crible, assurez-vous
Que la moindre ordure s'emporte ;
Rien ne reste à faire après nous,
Tant nous criblons de bonne sorte.

Les Cribleurs s'en vont.

Troisième entrée

Le Marchand, un Savetier.

LE SAVETIER, *sortant de sa boutique, et s'adressant au Marchand.*

Bonjour, Monsieur.

LE MARCHAND

Comment vous va ?

Le ménage est-il à son aise ?

LE SAVETIER

Las ! nous vivons cahin-caha,
Etant sans blé, ne vous déplaie.

A présent on ne gagne rien ;
Cependant il faut que l'on vive.

LE MARCHAND

Je fais crédit aux gens de bien,
Mais je veux qu'un notaire écrive.
Voyez ce blé.

LE SAVETIER

Il est bien gris.

LE MARCHAND

Cette montre est beaucoup plus nette.

LE SAVETIER

Voici mon fait, dites le prix.

LE MARCHAND

Quarante écus.

LE SAVETIER

C'est chose faite
Mine dans muid.

LE MARCHAND

C'est un peu fort,
Mettez pourtant la montre en poche.

LE SAVETIER

Faut six setiers.

LE MARCHAND

J'en suis d'accord.
Le notaire est ici tout proche.

Le Savetier sort pour aller quérir un Notaire.

Quatrième entrée

Le Marchand, un Notaire ; le Savetier, vers la fin.

LE NOTAIRE

Avec moi l'on ne craint jamais
Les et caetera de notaire ;
Tous mes contrats sont fort bien faits
Quand l'avocat me les fait faire.

Il ne faut point recommencer ;
C'est un grand cas quand on m'affine
Et Sarasin m'a fait passer
Un bail d'amour à Socratine.

Mieux que pas un, sans contredit
Je règle une affaire importante.
Je signerai, ce m'a-t-on dit,
Le mariage de l'Infante.

*Tandis que le Notaire danse encore, le Savetier entre sur la fin,
et dit au Notaire, en montrant le Marchand :*

LE SAVETIER

Je dois à Monsieur que voilà
Et c'est un mot qu'il en faut faire.

LE NOTAIRE, écrivant.

Par-devant les..., et cætera...
C'est notre style de notaire.

LE MARCHAND, au Notaire.

Mettez pour six setiers de blé.
Mine dans muid.

LE NOTAIRE

Quelle est la somme ?

LE MARCHAND

Quarante écus.

LE NOTAIRE

C'est bon marché.

LE SAVETIER

C'est que Monsieur est honnête homme.

LE NOTAIRE

Payable quand ?

LE MARCHAND

A la Saint-Jean.

LE SAVETIER

Jean ne me plaît.

LE MARCHAND

Que vous importe ?
Craignez-vous de voir un sergent
Le lendemain à votre porte ?

LE SAVETIER

A la Saint-Nicolas est bon.

LE MARCHAND

Jean... Nicolas... rien ne m'arrête.

LE NOTAIRE

C'est d'hiver ?

SAVETIER

Oui.

LE NOTAIRE

Signez-vous ?

LE SAVETIER

Non.

LE NOTAIRE

A déclaré... La chose est faite.

Le Notaire présente l'obligation étiquetée au Marchand et dit :
Tenez.

LE MARCHAND, donnant une pièce de quinze sous au notaire.
Tenez.

LE NOTAIRE

Il ne faut rien.

LE MARCHAND

Cela n'est pas juste, beau sire.

LE SAVETIER

Monsieur, je le paierai fort bien
En retirant...

LE NOTAIRE

C'est assez dire.

Le Notaire et le Savetier sortent. Le Marchand reste dans sa boutique.

Cinquième entrée

Un Meunier, et son Ane.

LE MEUNIER

Celui-là ment bien par ses dents,
Qui nous fait larrons comme diables :
Diables sont noirs, meuniers sont blancs.
Mais tous les deux sont misérables.

Le meunier semble un Jodelet
Farine d'étrange manière ;
Le diable garde le mulet,
Tandis qu'on baise la meunière.

Ai-je un mulet, il est quinteux ;
Et je ne suis pas mieux en mule ;
Si j'ai quelque âne, il est boiteux,
Au lieu d'avancer il recule.

Celui-ci marche a pas comptés ;
On le prendrait pour un chanoine.
Allons donc, mon âne.

L'ÂNE

Attendez.
Je n'ai pas mangé mon avoine.

LE MEUNIER

Vous mangerez tout votre soûl.

L'ÂNE, *sentant une ânesse.*

Hin-han, hin-han.

LE MEUNIER

Que veut-il dire ?

Hé quoi ! mon âne, êtes-vous fou ?

Vous brayez quand vous voulez rire !

Le Marchand fait délivrer du blé au Meunier : Celui-ci le paye, et tous deux sortent avec l'âne porteur des sacs de blé.

Sixième entrée

*La Femme du Savetier
entre d'abord seule, et ensuite
le Marchand de blé.*

LA FEMME

Que mon mari fait l'assoté !
Il ne m'appelle que son âme ;
Si j'étais homme, en vérité,
Je n'aimerais pas tant ma femme.

*Sur la fin du couplet de la Femme, le Marchand de blé entre, et
dit à part en regardant la boutique du Savetier.*

LE MARCHAND

Ce logis m'est hypothéqué ;
L'homme me doit, la femme est belle,
Nous ferions bien quelque marché,
Non lui et moi, mais moi et elle.
(*Il s'adresse à la Femme.*)
Vous me devez, mais, entre nous,
Si vous vouliez... bien à votre aise

LA FEMME

Monsieur, pour qui me prenez-vous ?
Voyez un peu frère Nicaise !

LE MARCHAND

Accordez-moi quelque faveur.

LA FEMME

Pourquoi cela ?

LE MARCHAND

Pourquoi ? Et pour ce
Que je suis votre serviteur...
Et que j'ai de l'argent en bourse.

LA FEMME

Je n'ai souci de votre argent.

LE MARCHAND

Pour faire court, en trois paroles,
La courtoisie ou le sergent,
Ou bien payez-moi six pistoles !

LA FEMME

Je suis pauvre, mais j'ai du cœur :
Plutôt que mes meubles l'on crie,
Comme j'ai soin de notre honneur,
Je ferai tout.

Le Marchand entre dans la boutique du Savetier.

LE MARCHAND

Ma douce amie
On doit apporter du vin frais,
Quelque régal il nous faut faire.

Septième entrée

La Femme et le Marchand tous deux dans la boutique, et un Pâtissier qui apporte la collation.

LE PATISSIER

Monsieur un tel se met en frais...

(Il aperçoit le Marchand qui caresse la Femme du Savetier et dit à part :)

Oh ! oh ! voici bien autre affaire ;

Mais ne faisons semblant de rien...

(Il s'adresse au Marchand et à la Femme.)

Bonjour, Monsieur ; bonjour, Madame.

LE MARCHAND

Tous tes dauphins ne valent rien.

LE PATISSIER

En voici de bons, sur mon âme.

LE MARCHAND

Mets sur ton livre, pâtissier.

Je n'ai pas un sou de monnaie.

Pâtissier sort, et le Marchand buvant à la santé de la Femme, dit.

A vous !

LA FEMME

A vous!... Mais le papier ?

LE MARCHAND, *montrant le papier qui contient l'obligation que le Savetier a souscrite à son profit.*

Le voilà.

LA FEMME

Donnez, que je voie ;
Donnez, donnez, mon cher Monsieur !

LE MARCHAND

Quelque sot ! Ardez c'est mon voire.

LA FEMME

Je suis vraiment femme d'honneur ;
Quand j'ai juré, l'on me peut croire :
Déchirez.

LE MARCHAND, déchirant un petit coin de l'obligation.
Crac...

LA FEMME.

Déchirez donc :
Vous n'en déchirez que partie.

LE MARCHAND, *déchirant le papier en entier.*
Il est déchiré tout du long.

LA FEMME, *toussant.*
Hem !

LE MARCHAND

Qu'avez-vous, ma douce amie ?

LA FEMME, *toussant encore un coup.*
C'est le rhume. Hem !

LE MARCHAND

Foin de la toux !
Assurément, ce sont défaites.

Huitième entrée

LE SAVETIER, *accourant en diligence au signal, et disant d'un air railleur et courroucé.*

Ah ! Monsieur, quoi ! vous voir chez nous ?
C'est trop d'honneur que vous nous faites.

LE MARCHAND, *se levant.*
Argent ! argent !

LE SAVETIER, *d'un air menaçant et cherchant à prendre l'obligation que le Marchand tient a la main.*
Papier ! papier !

LE MARCHAND, *effrayé.*
Si je m'oblige à vous le rendre...

LE SAVETIER, *s'avançant furieux sur le Marchand.*
Ce n'est rien fait : point de quartier !
Je ne me laisse point surprendre.

Le Marchand remet le papier au Savetier, et sort de sa boutique et du théâtre. Le Savetier et sa femme éclatent de rire. L'on danse.

Galatée

(1682)
inachevée

PERSONNAGES

GALATÉE, nymphe, fille de Nérée ;

ACIS, berger aimé de Galatée ;

NÉRÉE, père de Galatée ;

POLYPHÈME, cyclope amoureux de Galatée ;

CLYMÈNE, bergère et confidente de Galatée ;

TIMANDRE, berger amant de Clymène et confident d'Acis ;
Chœurs.

Acte I

Scène I

TIMANDRE

Brillantes fleurs, naissez,
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages ;
Venez, petits oiseaux,
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux.

Clymène sur ces bords
Vient chercher les trésors
De la saison nouvelle ;
Messagers du matin,
Si vous voyez la belle,
Chantez sur son chemin.

Et vous, charmantes fleurs,
Douce filles des pleurs
De la naissante Aurore,
Méritez que la main
De celle que j'adore
Vous moissonne en chemin.

Mais j'aperçois Acis : il aime Galatée.
Son ardeur pourrait bien être enfin écoutée.
Il est beau, c'est assez ; et les filles des dieux
Ne consultent que leurs yeux.

Scène II

Acis, Timandre.

ACIS

Soleil, hâte tes pas ; amène ma déesse.
O qu'heureux sont les amants
Qui te reprochent sans cesse
La vitesse des moments !

TIMANDRE

Acis !

ACIS

J'entends la voix de l'amant de Clymène.
Cher Timandre, à qui seul j'ai découvert ma peine,
N'as-tu point rencontré celle dont les beautés
Ont même sur Vénus la victoire emportée ?

TIMANDRE

Je viens de la quitter ; elle aide Galatée
A se parer des trésors de ces prés.

ACIS

C'est Galatée elle-même
Que je viens chercher en ces lieux.
Tu t'es trompé, Timandre, et crois trop à tes yeux
Quand on dit la beauté suprême, On dit la Nymphé...

TIMANDRE

On dit la bergère que j'aime.
Nous en croirons les yeux de tout autre que vous.

CHOEUR

Vous ne vous trompez point, bergers : ce que l'on aime
Est toujours l'objet le plus doux.

ACIS

La voici, cette Nymphé ; elle vient, laissez-nous,
Bergers : ce n'est qu'au seul Timandre
Que mes secrets se font entendre.

Scène III

*Acis, Timandre,
Galatée, Clymène.*

ACIS

Déesse des appas, si quelqu'un des mortels
Mettait son coeur au pied de vos autels,
Que feriez-vous ?

GALATÉE

Ce don ne se refuse guère.

ACIS

S'il était fait par un amant ?

GALATÉE

Je ne l'en croirais pas moins capable de plaire.

ACIS

Si c'était un berger qui vous dît son tourment ?

GALATÉE

Il pourrait être si charmant,
Qu'on l'écouterait sans colère.

ACIS

Déesse des appas, écoutez les soucis d'Acis
Je vous aime ; et non pas comme les immortelles,
Par crainte, par devoir, sans transports, sans désir,
Sans plaisir ;
Mais comme il faut aimer les belles ;
Il faut auprès de la beauté
Oublier la divinité.

GALATÉE

Berger, je vous trouve sincère ;
Vous pouviez autrement témoigner votre amour
Je devais m'en douter ; vous deviez me le taire.

ACIS

Et ne l'ayant pas fait, je dois perdre le jour.
J'y cours, et je vous vais venger de cette offense,
Indigne que je suis de mourir à vos yeux.

GALATÉE

Ne bougez, mortel ; c'est aux dieux
Que l'on doit réserver le soin de la vengeance.

ACIS

Je suis mortel, il est vrai ; mais aussi
Je puis par mon trépas faire honneur à vos charmes.
Les dieux n'en usent pas ainsi :
Leur ardeur est légère ; ils aiment sans alarmes ;
Et vous méritez un amant
Qui s'abandonne à son tourment.

TIMANDRE, ACIS ET CLYMÈNE, ensemble.

Il n'est que d'avoir un amant
Qui s'abandonne à son tourment.

TIMANDRE, à Clymène.

Le mien n'a point d'égal ; et cependant, Clymène,
Qu'avez-vous fait encor pour soulager mes maux ?
Que sert de dire à tous propos :
« Je suis contente de sa peine " ?
Payez-la donc, ingrate, insensible, inhumaine !

CLYMÈNE

Toujours les bergers
Nous nomment cruelles,

Et toujours leurs belles
Les nomment légers.
On leur est sévère ;
On fait prudemment
Cruelle bergère
Craint volage amant.

GALATÉE

Retirez-vous tous deux ; toi, Clymène, demeure.
Acis, on vous pardonne ; allez, et dans ces lieux
Ne revenez de plus d'une heure.

Scène IV

Galatée, Clymène.

GALATÉE

Ils sont partis ; je ne crains plus leurs yeux.
M'ont-ils point vu rougir ? Clymène, cette offense
Méritait un courroux plus prompt et plus puissant
Ah ! qu'il est malaisé de cacher ce qu'on pense,
Et plus encor ce que l'on sent !
Cruelle loi qui veut que notre gloire
Soit de n'aimer jamais, ou n'aimer que des dieux,
Est-il juste de te croire
Plutôt que ses propres yeux ?
Dès qu'un berger m'a su plaire,
Il n'est plus berger pour moi ;
Tu m'ordonnes de le taire ;
Injuste et cruelle loi !
Hélas ! il n'est plus temps, et déjà malgré toi
J'ai flatté ce berger dans l'ardeur qui le presse.

CLYMÈNE

Vous craignez de parler, et vous êtes déesse !
Quand on est de ce rang, l'on doit encourager
Son berger.
Pour moi, je dis au mien sans cesse
Qu'il m'a touché le coeur aussi bien que les yeux.
Je n'en dirais pas tant au plus puissant des dieux.

Le silence en amour est une erreur extrême
Souffrez, mais déclarez vos maux ;
Car qui les sait mieux que vous-mêmes ?
Que sert d'en parler aux Échos ?
Il faut les dire à ce qu'on aime.

GALATÉE ET CLYMÈNE, ensemble.

Hélas ! pourquoi soumit-on notre cœur
A ce tyran que l'on appelle honneur ?
Tous nos amants nous content leur martyre,
Et nos désirs n'oseraient s'exprimer !
Il faut nous empêcher d'aimer,
Ou nous permettre de le dire.

CHOEUR

Aimez, déclarez vos désirs,
Car qui les sait mieux que vous-même ?
Que sert d'en parler aux Zéphyr ?
Il faut les dire à ce qu'on aime.

Acte II

Scène I

POLYPHÈME

Que vous êtes heureux, troupeaux ! vous ne songez
Qu'à satisfaire vos envies.
Si l'amour vous contraint d'oublier les prairies,
Vos feux sont bientôt soulagés ;
Et j'ai pour tout plaisir mes tristes rêveries
Vain et cruel recours des amants affligés.
Que vous êtes heureux, troupeaux ! vous ne songez
Qu'à satisfaire vos envies.

GALATÉE

J'aime la déité de ces rives fleuries :
Hélas ! à quoi mes soins se sont-ils engagés ?
J'ai beau lui tout offrir, et prés et bergeries ;
Ainsi que mes soupirs mes dons sont négligés.
Que vous êtes heureux, troupeaux ! vous ne songez
Qu'à satisfaire vos envies.

Mais n'aperçois-je pas celle pour qui je meurs ?
La voilà, l'inhumaine : autour d'elle Zéphire
Soupire ;
Son teint de lis et de roses l'attire.
Jeune et folâtre dieu, va chercher d'autres fleurs ;
Laisse en repos son sein d'albâtre ;
En vain tu fais la cour à cet objet charmant
Je dois seul en être idolâtre ;
Il n'est pas fait pour un volage amant.
Hélas ! que me sert-il de l'aimer constamment?

Scène II

Polyphème, Galatée.

POLYPHÈME

Venez-vous augmenter mes peines ?
Cruelle, ai-je à souffrir quelque nouveau mépris ?

GALATÉE

Tâchez de vous guérir ; vos poursuites sont vaines,
Je vous donne un sincère avis.

POLYPHÈME

Quoi ! c'est le fruit de ma souffrance !
C'est le fruit de mes soins si longs et si constants !

GALATÉE

Notre amour ne sert pas toujours de récompense
Et ce n'est pas toujours un ouvrage du temps.

POLYPHÈME

Vous écoutez les vœux d'un insolent, sans doute ;
Un berger vous parlait tout à l'heure en ce lieu.

GALATÉE

Ne pouvant vous aimer, qu'importe qui j'écoute ?
Un berger qui me plaît peut passer pour un dieu.

POLYPHÈME

Acis un dieu ! Je tiens ce dieu bien téméraire.
Qu'il évite ma colère !
Polyphème est son prince ; et j'ai dans ces hameaux
Cent bergers comme lui qui gardent mes troupeaux.
Ils font de votre nom résonner ces coteaux.

Si rien de moi vous pouvait plaire,
Ma voix se mêlerait avec leurs chalumeaux.
L'autre jour je surpris au nid une fauvette,
Un rossignol, et deux autres oiseaux :
Je les instruis pour vous ; ils suivent ma musette,
Et chantent sans faillir déjà deux airs nouveaux.
Peut-être aimez-vous mieux de cruels animaux
Si ce don vous plaît davantage,
J'apprivoise deux jeunes ours :
Je n'en puis faire autant de votre humeur sauvage ;
Mes dons vous irritent toujours.
J'ai des forêts, j'ai des campagnes,
Des parcs où vous et vos compagnes
Pourrez chasser : tous ces biens sont à vous.
Recevez-les, beauté céleste,
Avec un autre don que je préfère à tous
C'est mon coeur percé de vos coups.

GALATÉE

Je ne veux ce coeur, ni le reste.

POLYPHÈME

Ah ! cruelle ! c'est trop : gardez que le courroux
Ne me porte à la fin à quelque violence.

GALATÉE

Une déesse ne craint rien.

POLYPHÈME

Qu'Acis craigne du moins, lui de qui l'insolence
Ose me disputer ce qui fait tout mon bien.

GALATÉE

Moi, le bien d'un Cyclope ?

POLYPHÈME

Un Cyclope possède
Ce que l'Olympe a de plus beau.

Il est vrai que Vénus vous cède ;
Mais je vaudrais bien Vulcan ; je me suis vu dans l'eau.
Je vaudrais peut-être mieux que votre Acis lui-même :
Du moins par mes transports j'ai ses feux surpassés.

GALATÉE

Eh bien, je crois Acis moins beau que Polyphème :
Cependant il me plaît, je l'aime, c'est assez.
L'amour a ses raisons ; mais j'ai beau vous les dire.

POLYPHÈME

L'amour est sans raison ; mais j'ai beau me le dire.
J'aimerai malgré moi.

GALATÉE

J'aimerai malgré vous.

POLYPHÈME ET GALATÉE, ensemble.

Heureux ceux que ce dieu blesse des mêmes coups !
Heureux les cœurs unis sous un commun martyre !
Tous leurs tourments leur semblent doux.

POLYPHÈME

Ma présence vous irrite ;
Je le vois bien, cruelle. Adieu. Qu'Acis évite
Mon courroux :
S'il approche jamais de vous,
S'il vous parle, s'il vous regarde,
S'il ose seulement prononcer votre nom
Voyez cet abîme profond,
C'est ce que ma fureur lui garde.

Scène III

Galatée, Clymène.

GALATÉE

Ses menaces me font trembler.
Acis n'osera plus me voir ni me parler.
O dieux ! il l'ose encor : le voici ; c'est lui-même.
Malheureux, fuis Polyphème :
Fuis vite ; il n'est pas loin ; s'il te voit... Mais, hélas !
Je parle aux vents ; Acis ne m'entend pas.
Clymène, cours à lui.

GALATÉE, demeurée seule.

Que l'amour a d'alarmes !
Que de soucis rendent amers ses charmes !
Quel dieu jaloux, corrompant ce plaisir,
Voulut qu'il fût mêlé de peines,
Et de ses plus aimables chaînes
Fit un sujet de crainte, ainsi que de désir?

Scène IV

Galatée, Acis, Clymène, Timandre.

GALATÉE

Fuyez, Acis, fuyez ; je frémis quand je pense
Au sort dont un tyran menace nos amours.

ACIS

Est-il d'autre danger pour moi que votre absence ?
Laissez là le soin de mes jours.

GALATÉE

Qui le prendra que celle qui vous aime ?
Encor si je pouvais vous suivre chez les morts !
Mais vous irez sans moi trouver la Parque blême
Elle rira de mes efforts.

ACIS

Zéphyrs, portez aux dieux ces paroles charmantes.
Citoyens de l'Olympe, avez-vous des amantes,
En avez-vous qui d'un mot seulement
Puissent de Jupiter faire ainsi la fortune ?
Allez, votre ambrosie est chose trop commune ;
Je ne la daignerais souhaiter un moment.

Après cette gloire suprême,
Si je ne meurs de plaisir et d'amour,
Je mérite que Polyphème
A son rival ôte le jour
Aux yeux de sa maîtresse même.

GALATÉE

Berger, vous prodiguez mon bien

Votre vie est à moi. Cherchez quelque retraite
Qui de nos feux ne dise rien,
Quelque grotte sourde et muette
Galatée, Hymen, et J'Amour
S'y rendront sur la fin du jour
Par la route la plus secrète.
Cependant je prierai le Sort
Qu'il vous accorde l'ambrosie.
Ne la méprisez plus si fort :
Elle vous ôtera la crainte de la mort,
Sans qu'il vous en coûte la vie.
J'ai découvert à mon père nos feux
Il y consent ; il veut ce que je veux.
Le voilà qui sort de son onde.
Peut-être à nos désirs a-t-il déjà pourvu,
Et déjà du Sort obtenu
Ce qu'il refuse à tout le monde.
Mais que ne fait-on point pour les filles des dieux ?
Cependant gardez-vous d'approcher ce rivage.
Allez ; et vous, Timandre, arrachez-le à ces lieux
Si vous m'aimez, s'il m'aime, arrêtez son courage.
Je vous confie Acis, conservez-moi ce gage ;
Je n'ai rien de plus précieux.

Scène V

Nérée, Galatée.

NÉRÉE

Ma fille, votre amant doit perdre la lumière.
Le Sort m'a répondu : « Vous me pressez en vain ;
Si j'écoutais quelque prière,
Je cesserais d'être Destin.
Je viens d'abandonner la trame d'un monarque
Aux ciseaux de la Parque.
Afin de la fléchir, il offrait des trésors
Mais l'or n'a point de cours au royaume des morts ;
Caron passe à présent ce prince dans sa barque.
Et vous me voulez obliger
A rendre immortel un berger ! »

GALATÉE

Quoi ! mon berger mourra ! Destin, pour toute grâce,
Je te demande qu'il ne passe
Qu'après mille soleils le fleuve sans retour.
Je te demande, au moins, que dans le noir séjour
Tu me permettes de le suivre.
Ne me condamne point au supplice de vivre
Après avoir perdu l'objet de mon amour.

GALATÉE ET NÉRÉE, ensemble.

Aveugle enfant, que sert qu'on te révère ?
Affranchis-tu tes sujets de la mort ?
Elle les prend ; et si tu t'en sais faire
D'autres nouveaux, elle les prend encor.
Vos déités sont un mal nécessaire.

NÉRÉE

Allons trouver Acis.

GALATÉE

Allons. Puisqu'il n'espère
Contre Pluton nulle faveur,
Faisons qu'il cache son ardeur ;
Empêchons-le au moins de paraître,
Si l'Amour laisse entrer la peur
Dans les coeurs dont il est le maître.

CHOEUR DE BERGERS ET DE NAIADES UN BERGER ET UNE BERGÈRE

Pluton a son heure
Ainsi que l'Amour ;
Il faut que tout meure,
Que tout aime un jour.
L'un et l'autre Cour
En sujets abonde ;
Deux rois sont au monde,
Pluton et l'Amour

CHOEUR

Deux rois sont au monde,
Pluton et l'Amour.

LE BERGER ET LA BERGÈRE

Humains, qui devez tous un voyage à Cythère,
Ne laissez point passer la saison des beaux jours
Le temps d'aimer ne dure guère,
Et celui de mourir, hélas ! dure toujours.

DEUX AUTRES BERGERS

Le plus beau de l'âge
Le premier s'enfuit
C'est être peu sage
D'en perdre le fruit ;
Car tout ce qui suit

N'est que soins et peine,
Douleur et chagrin ;
Et puis à la fin
La mort nous entraîne.

CHOEUR

Goûtons la saison des fleurs ;
Usons des lis et des roses :
Bientôt la saison des pleurs
Viendra finir toutes choses.



LES TEXTES EN PROSE

Jean de La Fontaine
1621-1695

[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :
servicequalite@arvensa.com

ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

Table des matières

[Préface](#)

[La vie d'Esopé le Phrygien](#)

[A son Altesse Monseigneur le Duc de Guise](#)

[Remerciement du Sieur de La Fontaine à l'Académie Française](#)

[A M. Le Prince de Conti](#)

[Avertissement des Ouvrages de Prose et de Poésie des Sieurs
de Maucroix et de La Fontaine](#)

Préface

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables, me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseraient en beaucoup d'endroits et banniraient de la plupart de ces récits la brèveté, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les grâces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françaises que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des Anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des Modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que, Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait ; car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher ? Il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous : d'autant plus que les dieux ne se lassaient point le lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une

de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible était-ce de la dernière qu'il s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie : mais il n'y en a point non plus sans fiction ; et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il avait trouvé un tempérament : c'était de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis ; nous en avons des exemples non seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise ; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que, si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encoree plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles : mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies ; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brèveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée.

Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage ; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que, ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière : car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue ? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la vérité a parlé aux hommes par paraboles : et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier ? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fournirait un sujet d'excuses : il n'y en a point quand des

abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon ayant banni Homère de sa République y a donné à Ésope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait ; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables ? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il s'en sortirait ; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le Renard et le Bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif ; que le Renard en sortit, s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle ; au contraire, le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance ; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence ; car, dans le fond, elles portent un sens très solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre ; de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés ; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et

de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce ; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit Monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants ; ils ne se connaissent pas eux-mêmes : on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut ; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces ; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable ; l'âme, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux ; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes ne l'a gardée, tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable était contée simplement ; la moralité séparée et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujéti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre

contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne saurait rien faire de bon:

....Et quae Desperat tractata nitescere posse relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux, mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xanthus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Et qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque aurait voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne ? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : *Vie d'Ésope*. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas, et fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

La vie d'Esope le Phrygien

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Esope : à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celle-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie ; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Esope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des Dieux, c'est aussi celui des bons poètes. Quant à Esope, il me semble qu'on le devait mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignait la véritable sagesse, et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi sans retrancher de ce qu'il a dit d'Esope que ce qui m'a semblé trop puérile, ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance.

Esope était Phrygien, d'un bourg appelé Amorium. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade, quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature ou bien de se plaindre d'elle car en le douant d'un très bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne

pouvait manquer de le devenir. Au reste, son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Esopé eut affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entre, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades ; puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Esopé, ne croyant pas qu'il se put jamais justifier tant il étoit bègue et paroissoit idiot. Les châtimens dont les anciens usoient envers leurs esclaves étoient fort cruels, et cette faute très-punissable. Le pauvre Esopé se jeta aux pieds de son maître et se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grâce qu'on sursit de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée il alla quérir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Esopé. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait et se mirent les doigts dans la bouche ; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encorees et toutes vermeilles. Par ce moyen Esopé se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Esopé les obligea premièrement de se reposer à l'ombre ; puis, leur ayant

présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Esope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune étoit debout devant lui, qui lui delioit la langue, et par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut ; et en s'éveillant : « Qu'est ceci ? dit-il ; ma voix est devenue libre : je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. » Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d'économe et qui avoit l'oeil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Esope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seroient sus. Zénas, pour le prévenir, et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison ; que le Phrygien avoit recouvré la parole ; mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphémer, et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant ; car il lui donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. « Non pas cela, dit Zénas : je n'en ai pas le pouvoir ; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. » Là-dessus ayant fait venir Esope, le marchand dit : « Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage ? On le prendroit pour un outre. » Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rappela, et lui dit : « Achète-moi hardiment ; je ne te serai pas inutile Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. » Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : « Les Dieux soient loués ! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent. »

Entre autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves : si bien qu'allant à Ephèse pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Esope pria que l'on eut égard à sa taille ; qu'il étoit nouveau venu, et devoit être traité doucement. « Tu ne porteras rien, si tu veux », lui répartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise ; mais dès la dînée, le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours, il marchoit à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre et d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Esope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savoient faire : « Tout », reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien : on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille ; et en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Esope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégouta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grâce : on en feroit un épouvantail ; il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Esope à soixante oboles. Il lui demanda devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Esope répondit : « A rien » puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux.

Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servoient sa femme se pensèrent battre à qui l'auroit pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux ; l'autre s'enfuit ; l'autre fit un cri. La maitresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre ; qu'il y avoit longtemps que le philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusqu'à tel point que la femme demanda son bien, et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Esope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller ; et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit ; car quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantoit et qu'il cultivoit avec un grand soin ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Esope se mit à rire ; et ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui : il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le

satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Esope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouserait un second qui auroit aussi des enfants d'une autre femme ; sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôteroit la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle étoit maîtresse des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Esope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Esope : « Va porter ceci à ma bonne amie. » Esope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage ; on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avoit pas dit expressément « Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. » Esope répondit là-dessus que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce : c'étoit la chienne, qui enduroit tout, et qui revenoit faire caresses après qu'on l'avoit battue. Le philosophe demeura court ; mais sa femme entra dans une telle colère qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Esope lui dit que son maître ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisoit

de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvait du châtement par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avoit dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur, et rien autre chose. « Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. » Il n'acheta que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les convies louèrent d'abord le choix de ce mets ; à la fin ils s'en dégoutèrent. « Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur?-Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police ; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées ; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les Dieux. Eh bien ! dit Xantus qui prétendoit l'attraper, achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi ; et je veux diversifier. » Le lendemain Esope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde.« « C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les Dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. » Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui étoit fort nécessaire ; car il avoit le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. « De quoi vous mettez-vous en peine ? » reprit Esope. « Et trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien. »

Esope alla le lendemain sur la place, et voyant un paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis : « Voilà dit-il à Xantus l'homme sans souci que vous demandez. » Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un

bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur ; mais il disoit en lui-même : « C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. » On le fit asseoir au haut bout ; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier ; rien ne lui plaisoit ; ce qui étoit doux, il le trouvait trop sale ; et ce qui étoit trop sale, il le trouvoit doux. L'homme sans souci le laissoit dire, et mangeoit de toutes ses dents. Au dessert on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avoit fait ; Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon : « Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée ; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. — Attendez, dit le paysan ; je m'en vais quérir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. » Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien. Or ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Esope trouvoit occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Esope fut distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savoit rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient : « Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu ? Savois-je qu'on me feroit aller ou je vas ? » Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit. Xantus, de sa part, voyoit par là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Esope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Esope, qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. « La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté ; le second, d'ivrognerie ; le troisième, de fureur. » On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa

maison qu'il boiroit la mer toute entière ; et pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Esope lui dit qu'il étoit perdu, et que sa maison l'étoit aussi par la gageure qu'il avoit faite. Voila le philosophe bien alarmé : il pria Esope de lui enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui triomphoit déjà. Xantus dit à l'assemblée : « Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans ; c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leurs cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. » Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il étoit vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations.

Pour récompense, Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu ; si toutefois les Dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit : partant, qu'il prit garde au premier présage qu'il auroit étant sorti du logis ; s'il étoit heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui seroit donnée ; s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Esope sortit aussitôt. Son maître étoit logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des corneilles s'envola. « Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Esope : qu'on lui donne les étrivières. » L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Esope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. « Hélas ! s'écria Esope, les présages sont bien menteurs. Moi, qui ai vu deux corneilles je

suis battu ; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces.

» Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Esope ; mais quant à la liberté, il ne se pouvoit résoudre à la lui donner, encoree qu'il la lui promit en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle étoit composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. « Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Esope, quelle récompense aurai-je ? » Xantus lui promit la liberté, et la moitié du trésor. « Elles signifient, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. », En effet, ils le trouvèrent, après avoir creusé quelque peu dans terre. Le philosophe fut somme de tenir parole ; mais il reculoit toujours. « Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres ! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. — On les a ici gravées, poursuivit Esope, comme étant les premières lettres de ces mots : « Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor. — Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi : n'espère donc pas que je t'affranchisse. — Et moi, répliqua Esope, je vous dénoncerai au roi Denys ; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. » Le philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, et qu'il n'en dît mot : de quoi Esope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermoient un triple sens, et signifioient encoree : « En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré » Dès qu'ils furent de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mit les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. « Hélas ! s'écria Esope, est-ce ainsi que les philosophes

s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous. »

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'étoit Esope Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours à son maître, sinon il n'y auroit que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Esope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. « La Fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disoit mal, il seroit battu ; s'il disoit mieux que le maître, il seroit battu encore. » Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin le prévôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme magistrat : de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige ; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifioit autre chose qu'un roi puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires : sinon, qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un, de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très agréable ; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étoient plus aises, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux

Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auroient Esope avec eux il auroit peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec la promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livroient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteraient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Esope voulut toute fois aller vers Crésus, et dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du Roi, que s'il demeurait à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. « Quoi ? voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! » s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses pieds. « Un homme prenoit des sauterelles, dit-il ; une cigale lui tomba aussi sous la main : il s'en alloit la tuer comme il avoit fait les sauterelles. Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos blés, je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand Roi, je ressemble à cette cigale : je n'ai que la voix et ne m'en suis point servi pour vous offenser. » Crésus, touché d'admiration et de pitié, non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là, le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Esope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appeloit philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycerus, roi de Babylone. Les rois d'alors

s'envoyoient les uns aux autres des problèmes à soudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées : en quoi Lycerus, assisté d'Esope, avoit toujours l'avantage, et se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria ; et ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Esope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il sembloit qu'Esope eut intelligence avec les rois qui étoient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers, nommé Hermippus, que sans chercher de plus grandes preuves, il fit mourir promptement le traître Esope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie ; et à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Nectenabo, roi d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Esope, crût à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son Etat, chacun d'eux demeura court, ce qui fit que le Roi regretta Esope, quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Egypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverroit au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Esope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esope le reçut comme un enfant ; et pour toute punition, lui recommanda d'honorer les Dieux et son prince ; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres ; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret ; parler peu, et chasser de chez soi les babillards ; ne se point laisser abattre aux malheurs ; avoir soin du lendemain, car

il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant ; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touche de ces avertissements et de la bonté d'Esopé, comme d'un trait qui lui auroit pénétré le coeur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Nectenabo, Esopé choisit des aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire), il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage ; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Necténabo, qui sur le bruit de sa mort avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Esopé vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes et le répondant. Esopé dit que le répondant étoit lui-même et qu'il feroit voir les architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres, et du bois. « Vous voyez, dit Esopé à Nectenabo, Je vous ai trouvé les ouvriers ; fournissez-leur des matériaux. » Nectenabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Esopé : « J'ai des cavales en Egypte qui conçoivent au hannissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus ? » Le Phrygien remit sa réponse au lendemain, et retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens, qui adorent cet animal se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arrachèrent des mains des enfants, et allèrent se plaindre au Roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. « Ne savez-vous pas, lui dit le Roi, que cet animal est un de nos dieux ? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte ? - C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Esopé car, la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantoit à toutes les heures. — Vous êtes un menteur,

repartit le Roi : comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage?-Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir, et conçoivent pour les entendre? »

Ensuite de cela, le Roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énigmatiques. leur fit un grand régal, ou le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Esope diverses choses, celle-ci entre autres : « I y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a rente arcbutants ; et autour de ces arcbutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire.

Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde ; la colonne, l'an ; les villes, ce sont les mois ; et les arcbutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit. »

Le lendemain, Nectenabo rassembla tous ses amis. « Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? » Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cédule par laquelle Nectenabo confessoit devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Nectenabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du Prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria : « Voilà la plus grande fausseté du monde ; Je vous en prends à témoin tous tant que vous êtes, — Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, » reprit Esope. Nectenabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodope, celle-là qui des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration. c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Esope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance. Ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encoree une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers ; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable ; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Esope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase ; Esope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes chargé de fers, mis dans les cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent. « La Grenouille, leur dit-il, avoit invité le Rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux Rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui ; et l'ayant enlevé avec la Grenouille, qui ne se put détacher, il se

reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai ; mais vous périrez aussi. »

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. « Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle, mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'Aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'Escarbot, enleva un lièvre qui s'étoit réfugié chez lui : la génération de l'Aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. » Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourroient apaiser le courroux des Dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expiar leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Esopé. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

A son Altesse Monseigneur le Duc de Guise

Dédicace des "Fables nouvelles et autres poésies" 1671

Dédicace de La Fontaine au duc de Guise qui allait mourir au mois de juillet de la même année, à l'âge de 21 ans.

Monseigneur,

Ces dernières fables, et les autres pièces que j'y ai jointes, sont un tribut dont je m'acquitte envers Votre Altesse. Car, sans dire que vous êtes maître de mon loisir et de tous les moments de ma vie, puisqu'ils appartiennent à l'auguste et sage princesse qui vous a cru digne de posséder l'héritière de ses vertus, vous avez reçu mes premiers respects d'une manière si obligeante, que je me suis moi-même donné à vous, avant que de vous dédier ces ouvrages. Ni le livre ni la personne ne sont des dons qui doivent être considérés. C'est en quoi je me loue davantage de votre accueil, il m'a fait l'honneur de me demander une chose de peu de prix ; je la lui ai accordée dès l'abord : vous exercez sur les coeurs une violence à laquelle il est impossible de résister. Ce témoignage vous sera rendu par des bouches plus éloquentes que n'est la mienne ; je ne fais pas même de doute que vous n'occupiez un jour toutes celles de la Renommée ; elle en attend les occasions avec une impatience qui marque bien ce que vos belles qualités et votre naissance lui ont promis : pendant que les astres les lui préparent, permettez que je touche légèrement aux prémices de votre gloire. Le Parnasse fait peu de dons qui ne soient accompagnés de cet encens que les dieux préfèrent à la richesse des temples et des offrandes. V. A. le connaîtra dans la suite de ses années mieux que personne ne l'a connu ; et je vous tiendrais malheureux, si, vous devant être si familier, il ne vous était pas agréable. Oui,

Monseigneur, je le répète encore une fois, il n'y a sorte de louange où vous ne puissiez aspirer : la grandeur et le haut mérite vous environnent de toutes parts ; soit que vous portiez les yeux sur vous-même, soit que vous les détourniez sur la longue suite de ces héros dont vous descendez, et qui vivront éternellement dans la mémoire des hommes. L'un arrête les desseins et les légions d'un grand empereur, et, par son bel ordre, par sa conduite, par son courage, malgré les attaques de cent mille combattants, il conserve deux ou trois provinces, avec une ville impériale, ville que l'on tenait pour perdue, et qui, dès les premiers jours de son siège, était menacée d'une disette de toutes choses. L'autre remet sous la puissance des lis la plus importante place de nos frontières, faisant en sept jours une conquête qui avait coûté des années à nos anciens ennemis, et qui s'était affermie entre leurs mains par une possession de près de trois siècles. Un autre rassemble en lui ce que la prudence humaine, la piété, les vertus morales et politiques ont de précieux : et tous se rendant maîtres des coeurs par cent qualités agréables et bienfaisantes, ce qui est l'empire du monde le plus souhaitable, ils sont nés encore avec une certaine éloquence par laquelle ils règnent sur les esprits. La Fortune les a fait courir quelquefois dans la carrière de l'adversité : cette volage et perfide amie leur a pu ravir des dignités et des biens ; mais il n'a jamais été en son pouvoir de leur ôter la valeur, la fermeté d'âme, ni l'accortise, ni enfin tous ces autres dons que vous tenez d'eux, et qui sont plus votre patrimoine que le nom même que vous portez. Tout le monde avoue, Monseigneur, que vous êtes digne de le porter. V. A. n'a pas manqué d'en donner des preuves aussitôt que l'occasion s'en est présentée. On n'a jamais remarqué plus d'amour de gloire ni moins de crainte pour le péril en une si grande jeunesse. Ce que je dis a paru aux yeux d'un monarque qui connaît par lui le véritable mérite. L'envie de répondre aux faveurs de son alliance, pour laquelle les maîtres de l'Europe soupirent tous, l'émulation et l'exemple de vos ancêtres, mais, plus que ces choses, le témoignage de notre prince, tout cela, dis-je, vous servira d'aiguillon pour courir aux actions héroïques.

Après que j'aurai loué les charmes de votre personne, cette civilité engageante, et qui ne laisse pas d'avoir un air de grandeur, ces manières si gracieuses, je louerai en vous les semences de la vertu, ou plutôt j'en louerai des fruits abondants, pour peu que le Ciel accorde de terme à mes jours, et me donne de loisir de vous témoigner avec combien de zèle je suis, Monseigneur, de Votre Altesse, le très humble et très obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

Remerciement du Sieur de La Fontaine à l'Académie Française

Ceci est le discours prononcé par La Fontaine lors de son accession à l'Académie Française, le 2 Mai 1684. Après avoir fait l'éloge de Richelieu, La Fontaine rend hommage à Séguier, protecteur de l'Académie. Puis vient l'éloge de son prédécesseur à l'Académie. Là, le discours est bref car on sait l'amour que La Fontaine portait à Colbert!! ! (et inversement...)

Je vous supplie d'ajouter encore une grâce à celle que vous m'avez faite : c'est de ne point attendre de moi un remerciement proportionné à la grandeur de votre bienfait. Ce n'est pas que je n'en aie une extrême reconnaissance ; mais il y a de certaines choses que l'on sent mieux qu'on ne les exprime : et bien que chacun soit éloquent dans sa passion, il est de la mienne comme de ces vases qui, étant trop pleins, ne permettent pas à la liqueur de sortir. Vous voyez, Messieurs, par mon ingénuité, et par le peu d'art dont j'accompagne ce que je dis, que c'est le coeur qui vous remercie, et non pas l'esprit. En effet, ma joie ne serait pas raisonnable si elle pouvait être plus modérée. Vous me recevez en un corps où non seulement on apprend à arranger les paroles ; on y apprend aussi les paroles mêmes, leur vrai usage, toute leur beauté et leur force. Vous déclarez le caractère de chacune, étant, pour ainsi dire, nommés afin de régler les limites de la poésie et de la prose, aussi bien que ceux de la conversation et des livres. Vous savez, Messieurs, également bien la langue des dieux et celle des hommes. J'élèverais au-dessus de toutes choses ces deux talents, sans un troisième qui les surpasse ; c'est le langage de la piété, qui, tout excellent qu'il est, ne laisse pas de vous être familier. Les deux autres langues ne devraient être que les

servantes de celle-ci. Je devrais l'avoir apprise en vos compositions, où elle éclate avec tant de majesté et de grâces. Vous me l'enseignerez beaucoup mieux lorsque vous joindrez la conversation aux préceptes. Après tous ces avantages, il ne se faut pas étonner si vous exercez une autorité souveraine dans la république des lettres. Quelques applaudissements que les plus heureuses productions de l'esprit aient remportés, on ne s'assure point de leur prix, si votre approbation ne confirme celle du public. Vos jugements ne ressemblent pas à ceux du Sénat de la vieille Rome : on en appelait au peuple ; en France le peuple ne juge point après vous : il se soumet sans réplique à vos sentiments. Cette juridiction si respectée, c'est votre mérite qui l'a établie ; ce sont les ouvrages que vous donnez au public, et qui sont autant de parfaits modèles pour tous les genres d'écrire, pour tous les styles. On ne saurait mieux représenter le génie de la nation, que par ce dieu qui savait paraître sous mille formes : l'esprit des Français est un véritable Protée ; vous lui enseignez à pratiquer ses enchantements, soit qu'il se présente sous la figure d'un poète ou sous celle d'un orateur ; soit qu'il ait pour but ou de plaire ou de profiter, d'émouvoir les coeurs et sur le théâtre et dans la tribune : enfin, quoi qu'il fasse, il ne peut mieux faire que de s'instruire dans votre école. Je ne sais qu'un point qu'il n'ait pu encore atteindre parfaitement sont les louanges d'un prince qui joint aux titres de Victorieux et d'Auguste celui de Protecteur des Sciences et des Belles-Lettres. Ce sujet, Messieurs, est au-dessus des paroles ; il faut que vous-mêmes vous l'avouiez. Vous avez beau enrichir la langue de nouveaux trésors, je n'en trouve point qui soient du prix des actions de notre monarque. Quelle gloire me sera-ce donc de partager avec vous la protection particulière d'un roi que non seulement les académies, mais les républiques, les royaumes mêmes, demandent pour protecteur et pour maître ! Quand l'Académie française commença de naître, il ne semblait pas que l'on pût ajouter du lustre à celui que le cardinal de Richelieu lui donna. C'était un ministre redoutable aux rois : il avait doublement triomphé de l'hérésie, et par la persuasion et par la force ; il avait détruit ses principaux fondements, et se proposait

de renverser ceux de cette grandeur qui ne se promettait pas moins que l'empire de tout le monde, je veux dire de la monarchie d'Espagne. Quand il n'aurait remporté de son ministère que la gloire d'un tel projet, ce serait encore beaucoup ; il alla plus loin : il sut ménager des associations et des ligues contre le colosse qu'il voulait que l'on abattît. Il lui donna des atteintes qui l'ébranlèrent : mais ce dessein dans la suite n'en fut que plus malaisé à exécuter ; car la jalousie et la crainte firent tourner contre nous ces mêmes armes ; et ce que nous avions entrepris avec l'aide des autres princes, il a fallu que Louis le Grand l'ait achevé malgré eux. Après la mort de votre premier Protecteur, vous lui fîtes succéder un chancelier consommé dans les affaires aussi bien que dans les lois, amateur des lettres, grand personnage, et de qui l'esprit a conservé sa vigueur jusques aux derniers moments, quelques attaques que la Fortune, qui en veut toujours aux grands hommes, lui eût données. Enfin notre prince a mis cette Compagnie en un si haut point, que les personnes les plus élevées tiennent à honneur d'être de ce corps. Moi, qui vous en fais le remerciement, je n'y puis paraître sans vous faire regretter celui à qui je succède dans cette place, homme dont le nom ne mourra jamais, infatigable ministre qui a mérité si longtemps les bonnes grâces de son maître : combien dignement s'est-il acquitté de tous les emplois qui lui ont été confiés ! combien de fidélité, de lumières, d'exactitude, de vigilance ! Il aimait les lettres et les savants, et les a favorisés autant qu'il a pu. J'en dirais beaucoup davantage s'il ne me fallait passer au monarque qui nous honore aujourd'hui de sa protection particulière : tout le monde sait de quel poids elle est : n'a-t-elle pas fait restituer des États dans le fond du nord dès la moindre instance que notre prince en a faite ? Le nom de Louis ne tient-il pas lieu à nos alliés de légions et de flottes ? Quelques-uns se sont étonnés qu'il ait bien voulu recevoir de vous le même titre que des souverains tiendraient à honneur qu'il eût reçu d'eux, mais pour moi je m'étonnerais s'il l'eût refusé : y a-t-il rien de trop élevé pour les lettres ?

Alexandre ne considérerait-il pas son précepteur comme une

des principales personnes de son État ? Ne s'est-il pas mis en quelque façon à côté de Diogène ? N'avait-il pas toujours un Homère dans sa cassette ? Je sais bien que c'est quelque chose de plus considérable d'être l'arbitre de l'Europe que celui d'une partie de la Grèce ; mais ni l'Europe ni tout le monde ne reconnaît rien que l'on doive mettre au-dessus des lettres. Je n'entreprends ni ce parallèle, ni tout l'éloge de Louis le Grand ; il me faudrait beaucoup plus de temps que vous n'avez coutume d'en accorder, et beaucoup plus de capacité que je n'en ai. Comment représenterais-je en détail un nombre infini de vertus morales et politiques : le bon ordre en tout, la sagesse, la fermeté, le zèle de la religion et de la justice, le secret et la prévoyance, l'art de vaincre, celui de savoir user de la victoire, et la modération qui suit ces deux choses si rarement, enfin ce qui fait un parfait monarque ? Tout cela accompagné de majesté et des grâces de la personne ; car ce point y entre comme les autres : c'est celui qui a le plus contribué à donner au monde ses premiers maîtres. Notre prince ne fait rien qui ne soit orné de grâces, soit qu'il donne, soit qu'il refuse ; car, outre qu'il ne refuse que quand il le doit, c'est d'une manière qui adoucit le chagrin de n'avoir pas obtenu ce qu'on lui demande. S'il m'est permis de descendre jusqu'à moi, contre les préceptes de la rhétorique qui veulent que l'oraison aille toujours en croissant, un simple clin d'oeil m'a renvoyé, je ne dirai pas satisfait, mais plus que comblé. C'est à vous, Messieurs, que je dois laisser faire un si digne éloge. On dirait que la Providence a réservé pour le règne de Louis le Grand des hommes capables de célébrer les actions de ce prince : car, bien que tant de victoires l'assurent de l'immortalité, ne craignons point de le dire, les Muses ne sont point inutiles à la réputation des héros. Quelle obligation Trajan n'a-t-il pas à Pline le Jeune ? Les oraisons pour Ligarius et pour Marcellus ne font-elles pas encore à présent honneur à la clémence de Jules César ? pour ne rien dire d'Achille et d'Énée, qu'on n'a allégués que trop de fois comme redevables à Virgile et à Homère de tout ce bruit qu'ils font dans le monde depuis tant d'années. Quand Louis le Grand serait né en un siècle rude

et grossier, il ne laisserait pas d'être vrai qu'il aurait réduit l'hérésie aux derniers abois ; accru l'héritage de ses pères, replanté les bornes de notre ancienne domination ; réprimé la manie des duels si funestes à ce royaume, et dont la fureur a souvent rendu la paix presque aussi sanglante que la guerre ; protégé ses alliés, et tenu inviolablement sa parole : ce que peu de rois ont accoutumé de faire. Cependant il serait à craindre que le temps, qui peut tout sur les affaires humaines, ne diminuât au moins l'éclat de tant de merveilles, s'il n'avait pas la force de les étouffer : vos plumes savantes les garantiront de cette injure ; la postérité, instruite par vos écrits, admirera aussi bien que nous un prince qui ne peut être assez admiré. Quand je considère toutes ces choses, je suis excité de prendre la lyre pour les chanter ; mais la connaissance de ma faiblesse me retient. Il ne serait pas juste de déshonorer une si belle vie par des chansons grossières comme les miennes : je me contenterai, Messieurs, de goûter la douceur des vôtres, s'il m'est impossible de les imiter. La seule chose dont je puis répondre, c'est de ne manquer jamais pour vous ni de respect ni de gratitude.

Suivait ensuite Le Discours à Madame de la Sablière

A M. Le Prince de Conti

Comparaison d'Alexandre, de César et de Monsieur le Prince.
1684

Monseigneur,

Sans une indisposition qui me retient, j'aurais été à Chantilly pour m'acquitter de mes très humbles devoirs envers Votre Altesse Sérénissime. Ce que je puis faire à Paris est de chercher dans les ouvrages des Anciens et parmi les nôtres quelque chose qui vous puisse plaire et qui mérite d'entrer dans les contestations de Monsieur le Prince. Elles sont fort vives et font honneur aux sujets qu'elles veulent bien agiter. Il n'ignore rien non plus que vous. Il aime extrêmement la dispute et n'a jamais tant d'esprit que quand il a tort. Autrefois la fortune ne l'aurait pas bien servi si elle ne lui avait opposé des ennemis en nombre supérieur et des difficultés presque insurmontables. Aujourd'hui il n'est point plus content que lorsqu'on le peut combattre avec une foule d'autorités, de raisonnements et d'exemples ; c'est là qu'il triomphe. Il prend la victoire et la raison à la gorge pour les mettre de son côté. Voilà l'homme le plus extraordinaire qui ait jamais mérité d'être mis au nombre des dieux. Vous voulez bien, Monseigneur, que je me serve pour un peu de temps de ces termes. Ils sont d'une langue qui convient merveilleusement bien à tout ce qui regarde Monsieur le Prince. On prépare son apothéose au Parnasse, mais comme il n'est nullement à propos de se hâter de mourir pour se voir bientôt placé dans le rang des Immortels, Monsieur le Prince laissera passer encore un nombre d'années avant le temps de sa déification ; car de son vivant il aurait de la peine à y consentir. C'est proprement de lui qu'on peut dire :

Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus

Si faut-il que je le mette en parallèle avec quelque César ou quelque Alexandre. Je ne serai pas le premier qui aura tenté un pareil dessein ; c'est à moi de lui donner une forme toute nouvelle. Il ne sera pas dit que M. le Prince me liera la langue, comme il a lié les bras à des millions d'hommes. Je pourrais aussi le comparer à Achille. Une ferme résolution de ne point céder, l'amour des combats, la valeur y sont tout entiers des deux côtés. Ils se ressemblaient assez quand M. le Prince était jeune ; à présent l'épithète de pied léger ferait clocher quelque peu la comparaison. Puis j'ai réservé le caractère d'Achille pour Votre Altesse Sérénissime ; et je crois qu'en temps et lieu l'opiniâtreté et la véhémence ne vous manqueront non plus qu'à ce Grec ; non plus qu'à votre oncle, si vous voulez. Je me restreins donc à César et à Alexandre : mais, pour les mieux comparer à M. le Prince, il faut que je les compare auparavant l'un à l'autre.

Il y a des gens qui ont trouvé quelque chose de surnaturel et de divin dans Alexandre. Je suis bien de leur avis ; car, sans recourir aux fables que l'on a cru être obligé de chercher touchant le secret de sa naissance, afin de justifier une telle opinion, je vois un enfant qui n'a rien que d'homme, ou, pour mieux dire, de jeune dieu. Il ne veut pas envoyer aux Jeux Olympiques, et dédaigne de remporter un honneur que célébraient tous les poètes, et que recherchaient des rois mêmes.

Il ne faisait guère plus d'état de la puissance de son père, ni de la sagesse de ses conseils, quoique ce père fût habile homme, et qu'il entendît à merveille ses intérêts. Cependant son fils se moquait de lui. Ne vous semble-t-il pas, Monseigneur, que vous voyez Jupiter qui fait croire à Saturne que c'est un vieux radoteur, et qui le chasse du ciel ? Alexandre ensuite se propose de détruire le roi de Perse avec trente mille hommes de pied seulement et cinq mille hommes de cheval, quarante mille écus pour tout fonds. Il ne faisait pourtant point ces choses en étourdi, et était très bien instruit des difficultés de cette entreprise, des fatigues et des périls qu'il lui faudrait essuyer, et

de mille obstacles presque invincibles, le tout pour la gloire, et principalement pour être loué des Athéniens. Il le dit lui-même au passage d'une rivière : « O Athéniens, pourriez-vous bien croire combien de travaux j'endure pour être loué de vous ? » Et puis, que M. le Prince aille condamner l'amour des louanges ! Je sais ce qu'il me dira : on ne les apprête plus aussi bien qu'on faisait alors. En effet, les batailles qu'il a gagnées, et tous ses autres exploits, nous ont fourni une matière assez ample. L'avons-nous loué comme les Athéniens auraient fait ? Que César aussi n'ait été plus ambitieux en sa plus grande jeunesse, on le peut juger par ses premières démarches. Elles tendaient toutes à brouiller l'État, à se rendre chef de parti, à se faire des amis de toutes sortes de gens, jusqu'à les servir dans leurs passions et dans leurs débauches. Il eût mieux aimé être le premier dans un petit village, que d'être le second à Rome. Je ne dis cela qu'après lui, et ce fut sans exagérer et de l'abondance du cœur qu'il le dit. S'il eut tort ou s'il eut raison, j'en fais juge M. le Prince. Pour procéder avec ordre dans mon ouvrage, je considérerai premièrement l'adolescence de ces héros, puis le temps de leurs expéditions militaires, et enfin les dernières années de leur vie.

J'ai déjà parlé de l'adolescence de César et de celle d'Alexandre, et j'ai particulièrement attribué à ce dernier le surnaturel et le divin, c'est-à-dire le merveilleux. Mais comment appellera-t-on ce trait-ci, qui est de César ? En sa plus grande jeunesse il fut pris par des corsaires. Tant qu'il demeura leur prisonnier, il leur parla comme s'il eût été leur maître. Il les menaça de les faire pendre ; au moindre bruit qu'ils faisaient, il leur envoyait dire qu'ils se tussent, et ne l'empêchassent point de dormir. Ils lui demandèrent douze mille écus de rançon, il leur en donna trente mille ; et, étant sorti de leurs mains, il défit leur flotte, se saisit d'eux, et les fit pendre en effet. Il y a plus de merveilleux en cela qu'en aucune chose qu'Alexandre ait faite jusqu'à l'âge de vingt ans. Je ne saurais toutefois m'empêcher de reconnaître en la jeunesse de ce prince, et dans son enfance même, ce surnaturel et ce divin qui l'eût fait tirer du nombre des hommes, sans en excepter César ni M. le Prince ; en quoi, si

on y veut prendre garde, je donne plus de louanges à ceux-ci : car quelle merveille y a-t-il que, la fortune et l'opinion des hommes ayant résolu d'en mettre un au-dessus de tous les autres, il profite de ces faveurs, et y contribue du sien ? Mais de parvenir sans ces avantages aux degrés de gloire où César et M. le Prince sont parvenus, c'est ce que j'admire, et plus encore en M. le Prince que dans le Romain. Il y a plus loin de l'état où M. le Prince s'est vu dans sa première jeunesse, il y a, dis-je, plus loin de cet état à la bataille de Rocroi, et de la bataille de Rocroi à celle de Lens, que de la réputation où était César quand il commença d'avoir une puissante cabale et d'être suspect aux Romains, à la charge de dictateur.

Pour comparer ces trois personnages selon l'ordre que je me suis imposé, ils ont fait voir au sortir de leur enfance beaucoup de vivacité, de hardiesse, et d'esprit ; mais M. le Prince n'ayant eu aucune occasion d'éclater avant la bataille de Rocroi, quiconque écrira sa vie (plût à Dieu qu'il m'en crût capable!), quiconque, dis-je, écrira sa vie, ne la commencera que par cet endroit ; et ainsi les compétiteurs que je lui donne l'emporteront à l'égard du premier temps. Ce que je trouve de singulier, c'est que tous trois ont eu du savoir, et que la lecture les a occupés plus qu'elle n'a coutume de faire des gens de leur sorte. Outre le savoir, César eut de l'éloquence. Alexandre et M. le Prince se sont peu souciés de porter cet avantage aussi haut que Jules César a fait. Alexandre l'a méprisé, lui qui avait Aristote pour précepteur, et qui était fils d'un père fort éloquent. Il voulait tout emporter de force, et eût cru se faire tort s'il se fût servi d'insinuations, mais je crains fort que M. le Prince ne tienne un peu de lui de ce côté-là. Cependant il est toujours beau de pouvoir régner sur les esprits : cette sorte de domination n'est au-dessous d'aucun prince, quelque grand qu'il soit. Je ne veux pas dire qu'Alexandre ni M. le Prince aient entièrement négligé le soin des paroles. Je dis, sans plus, qu'ils ne les ont pas considérées comme un ornement en la personne d'aucun héros. En un mot, je dis que, selon toutes les dispositions du monde, il n'a tenu qu'à Alexandre d'être éloquent, et il n'a pas voulu l'être. Il se peut faire que la jalousie d'Aristote contre les habiles

gens de son temps, ou plutôt les harangues des orateurs contre Philippe et contre Alexandre même, aient rendu cet art odieux à ce jeune prince. Jules César n'a nullement négligé cette partie. C'est par là qu'il s'est rendu recommandable avant que d'avoir acquis aucune réputation par les armes ; et ceux qui s'appliqueront à la lecture de ses Commentaires s'étonneront qu'il ait cultivé sa langue avec tant de soin. On dit qu'il en a composé des livres ; c'est peut-être pousser trop loin une semblable occupation. Je dirai, par parenthèse, que Jules César a écrit ses Commentaires comme si c'était un autre que lui qui les eût écrits, et qu'il n'eût pas raconté ses propres guerres ; plus louable encore que Thucydide, qui ne laisse découvrir à personne s'il est d'Athènes ou s'il est de Lacédémone : car il est plus malaisé de cacher l'amour que l'on a pour soi que celui que l'on a pour sa patrie. Les Mémoires de*** et ceux de M. de Bassompierre sont bien éloignés du caractère de ceux de Jules César. Enfin ce Romain a excellé en trois choses principales, la politique, l'art militaire, et l'art de bien dire. Il a même plaidé des causes. Cela ne lui était pas plus séant qu'à notre Hercule gaulois, de se servir du discours aussi bien que d'une massue. On le peint avec des chaînes qui lui sortent de la bouche, comme s'il eût entraîné les hommes par ses paroles. C'est un équipage qui m'a étonné plus d'une fois ; et si Votre Altesse y veut faire réflexion, je crois qu'elle s'en étonnera aussi. Je ne me serais jamais avisé de proposer à l'éloquence un dieu comme Hercule, et encore moins un Gaulois : ce sont des disconvenances qui me donnent envie de chercher ce qui en est répandu dans les livres.

Pour revenir à mon parallèle, le merveilleux d'Alexandre dans sa jeunesse n'exclut pas celui de César, et encore moins celui de M. le Prince, lequel je fais consister en ce que d'abord le talent qu'il a pour la guerre s'est fait connaître. Les habiles gens de ce métier, à voir comme il s'y prenait, ont jugé par là de ce qu'il a fait depuis ; je l'ai ouï dire à quelqu'un d'eux, et plus d'une fois. Je laisserai pourtant Alexandre en possession du privilège que tout le monde lui attribue : car d'entreprendre à vingt ans la conquête de l'Asie avec aussi peu de troupes qu'il

en avait, et ne vouloir démordre d'aucune chose, cela ressemble assez à Achille ; aussi se proposait-il de l'imiter. César hésita beaucoup davantage dans l'entreprise de se rendre maître de Rome, quoiqu'il disposât de quantité d'excellentes troupes, qu'elles lui fussent affectionnées à un point qu'il en pouvait tout attendre, et qu'il eût déjà gagné un nombre infini de batailles. Il fit des propositions d'accommodement, ayant un parti formé, et sachant qu'au bruit de sa marche chacun s'enfuyait de Rome. Alexandre, dénué de ces avantages, n'eût pas marchandé pour passer le Rubicon, et c'est en partie cette hardiesse qui lui a fait attribuer le surnaturel et le merveilleux. Cette qualité n'éclate pas moins dans les premières actions de M. le Prince. Véritablement il s'est rencontré des occasions où il n'a pas tant donné à la fortune que le prince de Macédoine. Celui-ci a entrepris beaucoup de choses qui semblaient au-dessus de son pouvoir, et en est venu à bout ; et M. le Prince est louable de n'avoir pas toujours entrepris tout ce qu'il pouvait. Je ne parle point des occasions particulières que la guerre lui a fournies ; comme il n'en était pas toujours le maître, on n'a rien à lui imputer sur ce sujet. A l'égard de ses deux rivaux, il serait à souhaiter que leurs projets eussent été aussi légitimes qu'ils ont été bien conduits. Alexandre avait un prétexte assez honnête quand il passa dans la Perse : il voulait venger les Grecs, et contenir les Barbares. Mais qui l'obligea de passer aux Indes, qu'une ambition insatiable ? Pourquoi troubler le repos d'une nation qui ne lui en avait donné aucun sujet, et qui faisait un meilleur usage que lui des bienfaits de la nature ? Encore n'a-t-il pas détruit sa patrie, ce que l'on reproche à César.

Je m'amuse ici à balancer le droit et le tort que ces conquérants ont eu, comme si c'était de ces choses-là qu'il s'agit entre des gens de leur caractère. On ne regarde pas s'ils sont justes, on regarde s'ils sont habiles ; c'est assez même qu'ils soient heureux : on les loue alors. Quand le succès manque à quelqu'une de leurs entreprises, tout le reste a beau s'y trouver, le peuple le blâme sans l'examiner, et les sages l'examinent à la rigueur. Ces réflexions m'ont écarté du merveilleux que je donne à Alexandre, et dont je ne prive pas

les deux autres ; en sorte pourtant que je penche un peu plus vers le Macédonien que vers le Romain ; sauf le jugement que Votre Altesse en fera, car le merveilleux vous est familier, et mille fois plus connu qu'à nous autres poètes, encore que nous nous piquions de l'employer dans nos poèmes. Si on me demande auquel des trois je prétends donner jusque-là la préférence, je dirai que, dès l'abord, mon intention n'a été que de prononcer entre ceux qui ne sont plus. On en peut parler comme on veut : ce sont les gens du monde les plus commodes. Pour les vivants, il faut prendre garde avec eux à ce que l'on dit. Que si par hasard (comme toutes choses peuvent arriver) j'allais mettre M. le Prince au-dessus des autres, je lui attirerais trop d'envie, et offenserais la délicatesse qu'il a sur le fait des panégyriques. De le faire marcher le dernier, il en aurait du dépit. Je ne lui dirai jamais en face : « Vous êtes plus grand qu'Alexandre » ; et lui dirai encore moins : « Alexandre doit être mis au-dessus de vous. » Le plus sûr est de laisser la chose indécise à son égard. Mon avis est donc que la jeunesse d'Alexandre a quelque chose de plus héroïque que celle de Jules César. Véritablement, si dans les premières années de celui-ci tout ressemblait à cette hauteur avec laquelle il traita les corsaires qui l'avaient pris, je lui donnerais le premier rang. Cela n'étant pas, je me laisse emporter au surnaturel que l'on attribue à l'autre.

Il se peut faire que dans la suite je balancerai davantage. Alexandre agit d'abord pour de plus grands intérêts. Toute la terre y prend part. Il n'est pas jusques à l'Écriture sainte qui n'en fasse mention, et qui ne représente le monde entier attentif et dans le silence devant ce prince : In cujus conspectu terra siluit. Encore aujourd'hui l'Orient est rempli du bruit de son nom et de ses conquêtes ; elles vont fonder des empires au-delà du Gange : tout cela avec une rapidité inconcevable, et comme si les dieux lui eussent envoyé la science de conquérir. Démosthène l'avait appelé enfant. Il lui fit dire qu'il était passé à l'adolescence en passant par la Thessalie, et qu'on le trouverait homme fait devant les murailles d'Athènes. M. le Prince ne lui en doit guère pour ce point-là. Il n'y a point non

plus de différence entre les premières et les dernières années de guerre dans la vie de Jules César. Ceux des juges qui lui seront favorables dans le différend dont il s'agit, diront qu'il était aisé à Alexandre de vaincre les Perses, gens efféminés et ignorants aux combats. S'ils avaient été aussi bons soldats que les Macédoniens, comme ils étaient vingt contre un, je pense bien que la chose se serait tournée autrement ; mais, outre qu'il y avait de la hardiesse à l'entreprendre, il y a aussi du bon sens et de la conduite à l'exécuter. Elle ne s'est pas faite d'elle-même. Il a fallu donner trois grandes batailles dans la Perse, sans parler de celles des Indes, plus glorieuses encore que les autres, et de quantité de combats particuliers à travers un nombre infini de difficultés, de fatigues et de périls. Du côté de César, les batailles ont été en plus grand nombre et plus contestées, les dangers aussi fréquents, la valeur égale, et l'habileté dans la guerre bien mieux marquée. Tout cela se trouve dans M. le Prince avec avantage. Ajoutez-y qu'il a quelquefois commandé de mauvaises troupes, et que la fortune ne lui a pas toujours été favorable. La bataille de Lens, la retraite de devant Arras, et cent autres choses de cette sorte, passeront dans tous les siècles pour les chefs-d'oeuvre de ce métier. Je ne parle point des campements et des marches, bien qu'en cet article seul je trouve de quoi donner à M. le Prince, je n'oserais dire la préférence, encore que j'en sois tenté, mais la concurrence du moins, et en cela je crois être un loueur modeste. Une chose fait pour Alexandre, c'est qu'il a formé je ne sais combien de capitaines, qui ont tous été de véritables Césars. On me dira que par leurs conseils, et avec leur assistance, il a exécuté les merveilles que nous lisons ; mais, si on y veut bien prendre garde, on confessa que toute l'action roulait sur lui. Il y a eu des occasions où on l'a pu accuser de témérité, et en ce cas-là j'aurai recours au surnaturel. Ce seul mot justifiera ce qu'il fit en se précipitant d'un rempart dans une ville, sans prendre garde s'il était suivi. Les témoignages de valeur qu'il y rendit vont au-delà de toute l'imagination, et méritent bien qu'on lui pardonne cette imprudence. La même excuse justifiera je ne sais combien de blessures qu'il se serait

épargnées s'il avait voulu. Elle justifiera encore l'envie qu'il a eue de passer une rivière sur son écu, faute de savoir nager. Les héros se laissent emporter à la chaleur du combat. Cela n'est-il pas arrivé quelquefois à M. le Prince ? Quand la témérité est heureuse, elle met les hommes au nombre des dieux. On me répondra que celui de qui dépend le salut de toute une armée, ne doit jamais devoir le sien propre à un bienfait du hasard. Toutes ces choses-là ont deux faces, aussi bien que la plupart de celles que nous louons ou que nous blâmons tous les jours. On peut disputer de part et d'autre tant qu'on voudra. Pour en revenir au jugement que j'ai résolu de faire, ce que César exécuta dans les Gaules n'était peut-être pas d'un si grand éclat que la défaite de Darius, et peut-être aussi était-il plus difficile, et par conséquent plus glorieux ; mais dans la bataille de Pharsale on rencontre tout ce qui peut mettre un homme au suprême degré de la gloire. Les guerres d'Afrique, qui l'ont suivie, ne sont guère moins fameuses, et ne méritent pas moins de louanges. Que si on considère le fruit de ses entreprises, se rendre maître de Rome était encore un plus grand événement que de détruire les Perses ; mais c'était aussi une chose plus odieuse. Je m'arrête trop de fois à un scrupule que les conquérants n'ont guère. Ainsi je donnerais volontiers l'avantage à Jules César, en ce qui regarde ce second temps ; et si M. le Prince voulait le lui contester, je m'y trouverais si embarrassé que je jetterais au sort, ou aurais recours à quelque oracle. Ne pourriez-vous point m'en servir ? Je vous ai toute ma vie entendu appeler ainsi, et lors même que vous n'étiez qu'un enfant ; et, comme on se rapporta à celui de Delphes sur le différend du trépied qui devait être donné au plus sage, je suis d'avis que vous prononciez entre ces héros sur la préférence qui doit être donnée au plus grand.

Puisque je vous ai constitué juge du différend, vous considérerez, s'il vous plaît, en faveur de M. le Prince, comme je l'ai déjà dit (car on ne le peut trop répéter), que la fortune a toujours mené ses deux rivaux par la main, et lui a été souvent opposée ; qu'il n'a été maître ni de l'argent ni des troupes dont il s'est servi, qu'il a eu à combattre d'habiles gens et de

vaillants hommes, au lieu que les Perses étaient imbéciles, les Gaulois courageux et forts à la vérité, mais sans expérience à la guerre ; que César a eu les meilleures troupes du monde et les plus affectionnées à leurs capitaines. Véritablement il a eu aussi des Romains en tête, et leur a fait voir qu'il était le plus vaillant et le plus habile de tous les Romains. Il y a encore une chose en quoi Alexandre l'emporte sur les deux autres, c'est qu'il a acquis en moins de temps qu'eux cette gloire si éclatante.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ce second temps de leur vie : il faut passer au troisième, et regarder quel usage ils ont fait de leur gloire et de leur grandeur ; il faut, dis-je, regarder comme leur carrière s'est achevée. Alexandre a soutenu jusqu'au bout ce surnaturel et ce divin qui le distingue des autres hommes. Notre monde est à la fin trop petit pour le contenir. On lui dit qu'il y en a d'autres ; cela le fait soupirer de ce qu'il n'était pas encore le maître de celui-ci. Il n'y a pas moins d'excès dans sa colère que dans les marques de son amour. Il tue son ami, et fait bâtir une ville à la mémoire de son cheval. Il est vrai que le meurtre de cet ami se peut excuser. Plutarque fait mention d'un incident qui doit noircir davantage la mémoire de ce prince : c'est un manque de parole à certaines troupes qui s'étaient accommodées avec lui sous certaines conditions. La débauche et la flatterie de ses courtisans, ou plutôt son propre tempérament, ne sont pas seulement coupables de ce qu'il fit pour punir Clitus ; on voit en mille autres actions qu'il porte tout dans l'excès. Il fit brûler le palais des rois de Perse sur la proposition qu'en avait faite une courtisane, et prit cette résolution dans la chaleur d'un repas, sans considérer davantage Persépolis. Quelques-uns de nos débauchés en ont fait autrefois autant à l'Échelle du Temple'. Les provinces entières sont ses présents. D'un jardinier il en fait un roi. Il tâche à se persuader à lui-même qu'il est fils de Jupiter, et, contraint par ses soldats de retourner en arrière et d'abandonner certains pays, il y fait laisser des brides et des mangeoires pour les chevaux beaucoup plus grandes qu'à l'ordinaire, afin de passer pour quelque dieu qui commandait à des géants, lui qui était d'une taille au-dessous de la médiocre :

tout cela par une vanité aussi ridicule qu'était celle de Néron qui se fit tailler en colosse, et se crut bien grand quand il eut fait faire de lui une statue de cent pieds de haut. Voilà de l'ostentation et du faux que je pardonne à Néron, qui n'avait point de véritable mérite ; mais, dans Alexandre, cela m'étonne. Il était assez terrible d'ailleurs, sans qu'il eût besoin de recourir à ces artifices. Sa simple statue fit frémir après sa mort Cassander, qui à cet aspect se souvint de quelle manière il l'avait autrefois menacé, et en trembla. Je croirais assez que celle de M. le Prince pourrait produire de ces effets.

Enfin selon l'idée du divin que j'ai d'abord établie, et par laquelle je considère simplement cette qualité comme quelque chose au-dessus de l'homme, soit à reprendre, soit à louer, Alexandre y a répondu parfaitement. Que si je veux étendre cette même idée, je trouverai aussi du divin dans la clémence de Jules César. Y a-t-il rien qui approche plus près des dieux que de conserver les hommes ? Il ne veut point Ôter la vie à Brutus, quelque avis que l'on lui donne que ce Romain conspirera contre lui. Il pardonne à Ligarius sur une harangue de Cicéron, comme s'il n'eût pu résister à l'éloquence de cet orateur ; car il avait apporté, dit-il, un arrêt de mort. Quant à moi, je crois qu'il voulut gratifier l'avocat et le criminel, et accompagner son bienfait d'une double grâce. Pouvait-il se laisser surprendre à des charmes qui lui étaient si connus et si familiers ? Alexandre s'est montré humain en plusieurs occasions. Il ne faut que voir comme il traita la mère et la femme de Darius. Je doute fort que César eût regardé celle-ci des mêmes yeux. Il ne manque rien à l'honnêteté du prince de Macédoine. Scipion renvoya, ayant pris Carthage, une jeune et belle princesse à son fiancé. C'était sa captive, il en eût pu faire ce qu'il eût voulu ; mais en la rendant il évitait une occasion continuelle de succomber, au lieu qu'Alexandre garde Statira dans son camp, et en la gardant il se fait même un scrupule de la voir, et de donner à Darius le moindre soupçon. Non seulement il a eu de l'humanité, il a aussi eu de la tendresse. Antipater lui ayant écrit une lettre contre Olympias, il dit à ceux qui la lui avaient présentée : « Antipater ne sait pas qu'une seule larme de mère efface dix mille lettres

comme celle-là. » Qui ne sait que M. le Prince est un père à adorer, et outre cela patruus patruissimus ? Je serais seulement curieux de savoir s'il pleure, et encore plus curieux de le voir en cet état-là : non qu'Achille n'ait pleuré abondamment, et que cela n'arrive aux héros avec bienséance. On reproche à Alexandre d'avoir fait mourir Parménion, qui ne trempait pas dans le crime de son fils, et à qui il avait de grandes obligations ; mais il y eût eu du danger à le laisser vivre. C'était un homme qu'il devait craindre, et pour la capacité, et pour la puissance. Si Monsieur de Guise n'eût point pardonné à Gemare Annèze, les malheurs qui lui arrivèrent par la trahison de cet homme ne lui seraient peut-être pas arrivés. Quelques gens ont voulu justifier cette faute, et ont dit qu'il y avait de la prudence à user d'humanité et de grandeur d'âme en cette rencontre ; qu'elle acheva de lui gagner les esprits ; qu'elle fut suivie d'acclamations et de louanges sur l'heure même ; qu'on n'en a pas moins estimé ce prince, tout malheureux qu'il s'est vu depuis. Mon sentiment est qu'il devait pourvoir à sa gloire, de telle sorte qu'il pourvût aussi à sa sûreté, et à celle d'un peuple qui l'aimait tant. J'en reviens à dire que la plupart des choses ont deux faces. Charles Stuart a empêché de tout son pouvoir qu'on n'ait cherché les conspirations qui se faisaient contre lui. Il ne voulait point qu'on punît les conspirateurs. Par là il se fit aimer, et ne se fit pas assez craindre. Quoi qu'il en soit, César eût pu pardonner à Brutus sans mettre sa propre vie en danger. Sa clémence lui nuisit moins qu'une autre faute qu'il fit. Je tiens celle-ci plus grande que toutes celles du prince de Macédoine, et d'une conséquence toute autre que de se faire appeler dieu, ce qui déplut aux Macédoniens et aux Perses. C'était bien une plus grande sottise à César de se [vouloir] faire appeler roi. Les romains lui eussent plutôt érigé des temples qu'ils ne lui eussent laissé prendre le diadème. Cependant Cromwell est aussi tombé dans cette erreur, tout habile qu'il était. Ne suffisait-il pas à l'un et à l'autre d'avoir l'essentiel de la royauté, sans en affecter aussi les apparences, qui ont pensé perdre Cromwell, et qui ont été cause de la mort de Jules César ? Pauvres gens, de courir après le nom, quand la chose leur devait

suffire ! Si d'ailleurs ils ont abusé de leur fortune, et que par là Alexandre se soit attiré les reproches de Callisthène, je dis que le philosophe eut plus de tort que le roi. C'est à la fortune qu'il s'en faut prendre, et non pas à ceux qu'elle prend plaisir à corrompre. Savons-nous ce que M. le Prince aurait fait s'il avait été en leur place ? La modération est une vertu de particulier et de philosophe, et non point de Majesté ni d'Altesse. Mais j'ai tort de me défier de la sagesse de M. le Prince. Son séjour à Chantilly en fait voir assez pour ne pas donner à croire qu'il fût tombé dans les fautes qu'ont faites les autres, s'il fût parvenu au même degré de fortune.

Avant que je parle de Chantilly, voici le jugement que je fais en gros des trois personnages que j'introduis sur la scène. Jules César est un homme qui a eu moins de défauts et plus de bonnes qualités qu'Alexandre. Par ses défauts mêmes il s'est élevé au-dessus de l'homme : que l'on juge de quel mérite ses bonnes qualités pouvaient être ! M. le Prince participe de tous les deux. N'est-il pas au-dessus de l'homme à Chantilly, et plus grand cent fois que ses deux rivaux n'étaient sur le trône ? Il y a mis à ses pieds ses passions dont les autres ont été esclaves jusques au dernier moment de leur vie. Charles-Quint a toujours tourné les yeux du côté du monde, et ne l'a quitté qu'en apparence ; Dioclétien par un pur dégoût, et Scipion par contrainte. M. le Prince, sans y renoncer entièrement, trouve le secret de jouir de soi. Il embrasse tout à la fois et la Cour et la campagne, la conversation et les livres, les plaisirs des jardins et des bâtiments. Il fait sa cour avec dignité : aussi la fait-il à un prince qui mérite qu'on la lui fasse, et qui en est plus digne qu'aucun monarque qui ait su régner. C'est ce que Louis XIV sait bien faire. Il n'est pas jusques à la fortune qui n'en convienne. M. le Prince n'a pas de peine à rendre ce qui est dû à une puissance et à un mérite si élevé. Il y a de la grandeur aussi bien que de la sagesse à s'acquitter de bonne grâce d'un pareil devoir, et plus de grandeur qu'à y résister. Si on lisait dans le coeur du maître, je crois que l'on y verrait qu'il estime plus les hommages de M. le Prince que ceux que lui pourrait rendre tout le reste de l'Univers.

Je m'ingère de raisonner sur des choses qui sont au-dessus de moi. L'imagination des poètes n'a point de bornes ; la mienne pourrait m'emporter trop loin. Il faut donc que je finisse ce parallèle, après avoir donné à M. le Prince l'avantage du dernier temps. Alexandre s'y comporta comme un homme que la bonne fortune et la gloire avaient achevé de gâter. Jules César a des traits d'humanité et de clémence ; mais j'ai peine à lui pardonner deux fautes : l'une, de ne s'être point encore assez défié de Brutus ; l'autre, de s'être laissé présenter le diadème, et d'avoir fait une tentative si périlleuse : car, quant à l'amour de Cléopâtre, je trouverais les grands personnages bien malheureux, s'ils étaient obligés de ne vivre que pour la gloire. J'estime autant la conquête de cette reine que celle de l'Égypte entière. Du tempérament dont César était, il en devait devenir amoureux ; c'est une marque de son bon goût. Je le loue d'avoir été *formarum spectator elegans*. Votre Altesse Sérénissime refuserait-elle cette louange ? Je ne le crois pas. Il suffit qu'on traite ces choses d'amusement, et qu'elles ne détournent pas un grand personnage de son chemin. Alexandre et M. le Prince en ont usé de la sorte. Je pourrais tirer mes exemples de plus haut, et alléguer Jupiter. *Quem deum* ? Tiendriez-vous à honte de l'imiter ? Jules César a donc pu le faire. Je souhaiterais seulement que sa passion ne l'eût point mis en un danger aussi grand que celui où il se trouva. Je souhaiterais encore, pour le bien universel de tous les peuples d'alors, qu'il eût été aussi superstitieux et aussi adonné aux devins et aux songes que l'était le prince de Macédoine : il n'aurait pas été au Sénat se livrer à ses ennemis. Je conclus de là que la défiance est bonne, quand on est au suprême degré de la fortune. Dans ce chemin, je conseille la confiance ; et après les réflexions, *dicenda, lacenda locutus*. Je vous supplie d'agréer ce petit ouvrage, aussi bien que les assurances du profond respect avec lequel je suis, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur.

Considérations sur les Dialogues de Platon

Avertissement des Ouvrages de Prose et de Poésie des Sieurs de Maucroix et de La Fontaine

L'assemblage de ce recueil a quelque chose de peu ordinaire. Les critiques nous demanderont pourquoi nous n'avons pas fait imprimer à part des ouvrages si différents : c'est une ancienne amitié qui en est la cause. Je ne justifierai donc point par d'autres raisons le dessein que nous avons eu ; et, sans m'arrêter non plus à mes poésies, qui ne sont pas assez importantes pour faire dessus des réflexions, je passe d'abord au second volume de ce recueil. Le traducteur y fait dans une préface le parallèle de Démosthène et de Cicéron, et n'a rien omis de ce qu'il était à propos de dire sur ce sujet. Comme il n'a point parlé de Platon, c'est à moi de toucher légèrement ce qui concerne ce philosophe, non pas tant pour le louer (il faudrait que j'eusse ses grâces), que pour aller au-devant des objections que les gens d'aujourd'hui lui pourront faire.

Ceux qui simplement ont ouï parler de lui sans avoir aucune connaissance, ni de ses oeuvres, ni de son siècle, s'étonneront qu'un homme, que l'on traite de divin, ait pris tant de peine à composer des dialogues pleins de sophismes, et où il n'y a rien de décidé la plupart du temps. Ils ne s'en étonneraient pas s'ils prenaient l'esprit des Athéniens, aussi bien que celui de l'Académie et du Lycée. Bien que la logique ne fût pas encore réduite en art, et qu'Aristote en soit proprement l'inventeur, on ne laissait pas dès lors d'examiner les matières avec quelque sorte de méthode, tant la passion pour la recherche de la vérité a été grande dans tous les temps ; celui où vivait Platon l'a emporté en cela par-dessus les autres. Socrate est le premier

qui a fait connaître les choses par leur genre et leur différence. De là sont venus nos universaux, et ce que nous appelons Idées de Platon ; de là est venue aussi la connaissance de chaque espèce : mais comme le nombre en est infini, il est impossible à ceux qui examinent les matières à fond d'en venir jusqu'à la dernière précision, et de ne laisser aucun doute. Ce n'était donc pas une chose indigne ni de Socrate ni de Platon, de chercher toujours, quoiqu'ils eussent peu d'espérance de rien trouver qui les satisfît entièrement. Leur modestie les a empêchés de décider dans cet abîme de difficultés presque inépuisable. On ne doit pas pour cela leur reprocher l'inutilité de ces dialogues : ils faisaient avouer au moins qu'on ne peut connaître parfaitement la moindre chose qui soit au monde ; telle est l'intention de son auteur, qui l'a présenté à notre raison comme une matière de s'exercer, et qui l'a livré aux disputes des philosophes.

Je passe maintenant au sophisme. Si on prétend que les entretiens du Lycée se devaient passer comme nos conversations ordinaires, on se trompe fort : nous ne cherchons qu'à nous amuser ; les Athéniens cherchaient aussi à s'instruire. En cela il faut procéder avec quelque ordre. Qu'on en cherche de si nouveaux et de si aisés qu'on voudra, ceux qui prétendront les avoir trouvés n'auront fait autre chose que déguiser ces mêmes manières qu'ils blâment tant. Il n'y en a proprement qu'une, et celle-là est bien plus étrange dans nos écoles qu'elle n'était alors au Lycée et parmi l'Académie. Socrate en faisait un bon usage ; les sophistes en abusaient : ils attiraient la jeunesse par de vaines subtilités qu'ils lui savaient fort bien vendre. Platon y voulut remédier en se moquant d'eux, ainsi que nous nous moquons de nos précieuses, de nos marquis, de nos entêtés, de nos ridicules de chaque espèce. Transportons-nous en ce siècle là, ce sera d'excellentes comédies que ce philosophe nous aura données, tantôt aux dépens d'un faux dévot, d'un ignorant plein de vanité, d'un pédant ; voilà proprement les caractères d'Euthyphron, d'Hippias, et des deux sophistes. Il ne faut point croire que Platon ait outré ces deux derniers ; ils portaient le sophisme

eux-mêmes au-delà de toute croyance, non qu'ils prétendissent faire autre chose que d'embarrasser les auditeurs par de pareilles subtilités ; c'était des impertinents, et non pas des fous : ils voulaient seulement faire montre de leur art, et se procurer par là des disciples. Tous nos collègues retentissent des mêmes choses. Il ne faut donc pas qu'elles nous blessent, il faut au contraire s'en divertir et considérer Euthydémus et Dionysodore comme le Docteur de la comédie, qui de la dernière parole que l'on profère prend occasion de dire une nouvelle sottise. Platon les combat eux et leurs pareils de leurs propres armes, sous prétexte d'apprendre d'eux : c'est le père de l'ironie. On a de la volupté à les voir ainsi confondus. Il les embarrasse eux-mêmes de telle sorte, qu'ils ne savent plus où ils en sont, et qu'ils sentent leur ignorance. Parmi tout cela leur persécuteur sait mêler des grâces infinies. Les circonstances du dialogue, les caractères des personnages, les interlocutions et les bienséances, le style élégant et noble, et qui tient en quelque façon de la poésie : toutes ces choses s'y rencontrent en un tel degré d'excellence, que la manière de raisonner n'a plus rien qui choque : on se laisse amuser insensiblement comme par une espèce de charme. Voilà ce qu'il faut considérer là-dessus : laissons-nous entraîner à notre plaisir, et ne cherchons pas matière de critiquer ; c'est une chose trop aisée à faire. Il y a bien plus de gloire à Platon d'avoir trouvé le secret de plaire dans les endroits même qu'on reprendra ; mais on ne les reprendra point si on se transporte en son siècle.

J'ai encore à avertir d'une chose qui regarde l'oraison contre Verrès. Mon ami voyant qu'il n'y a de péroration ni d'exorde qu'au commencement et à la fin des Verrines, qui toutes ensemble ne font qu'un corps, et que celle-ci ne devait pas être considérée comme un oeuvre à part, et qui aurait eu toutes ses parties, il n'en a pas voulu traduire la fin, qui ne contient que des formalités de justice, et n'est pas si agréable que ce qui précède. C'est ce que j'avais à dire pour prévenir ces objections, que peut-être on ne fera point. Nous laissons le reste au jugement du lecteur.



BIOGRAPHIE

Jean de La Fontaine
1621-1695

[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :
servicequalite@arvensa.com

ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

Table des matières

[Au service de Fouquet \(1658-1663\)](#)

[L'apogée de l'activité littéraire \(1664-1679\)](#)

[Les dernières années et les dernières fables \(1689-1695\)](#)

[Chronologie](#)

Jean de La Fontaine (né le 8 juillet 1621 à Château-Thierry, et mort le 13 avril 1695 à Paris) est un poète français de la période classique dont l'histoire littéraire retient essentiellement les Fables et dans une moindre mesure les contes licencieux. On lui doit cependant des poèmes divers, des pièces de théâtre et des livrets d'opéra qui confirment son ambition de moraliste.

Proche de Nicolas Fouquet, Jean de La Fontaine reste à l'écart de la cour royale mais fréquente les salons comme celui de Madame de La Sablière et malgré des oppositions, il est reçu à l'Académie française en 1684. Mêlé aux débats de l'époque, il se range dans le parti des Anciens dans la fameuse Querelle des Anciens et des Modernes.

C'est en effet en s'inspirant des fabulistes de l'Antiquité gréco-latine et en particulier d'Ésope, qu'il écrit les Fables qui font sa renommée. Le premier recueil qui correspond aux livres I à **VI** des éditions actuelles est publié en 1668, le deuxième (livres **VII** à **XI**) en 1678, et le dernier (livre **XII** actuel) est daté de 1694. Le brillant maniement des vers et la visée morale des textes, parfois plus complexes qu'il n'y paraît à la première lecture, ont déterminé le succès de cette œuvre à part et les Fables de La Fontaine sont toujours considérées comme un des plus grands chefs d'œuvre de la littérature française. Le fabuliste a éclipsé le conteur d'autant que le souci moralisant a mis dans l'ombre les contes licencieux publiés entre 1665 et 1674.

Jean de La Fontaine passe ses premières années à Château-Thierry dans l'hôtel particulier que ses parents, Charles de La Fontaine, Maître des Eaux et Forêts et Capitaine des Chasses du duché de Château-Thierry, et Françoise Pidoux, fille du bailli de Coulommiers, ont acheté en 1617 au moment de leur mariage. Le poète gardera cette maison jusqu'en 1676. Classée monument historique en 1886, la demeure du fabuliste abrite aujourd'hui le Musée Jean de La Fontaine.

Années de formation (1641-1658)

On dispose de très peu d'informations sur les années de formation de Jean de La Fontaine. On sait qu'il a étudié au collège de sa ville natale jusqu'en troisième où il se lie d'amitié avec François de Maucroix et apprend surtout le latin, mais n'étudie pas le grec. En 1641, il entre à l'Oratoire. Mais dès 1642, il quitte cette carrière religieuse, préférant lire L'Astrée, d'Honoré d'Urfé, et Rabelais, plutôt que Saint Augustin.

Il reprend des études de droit à Paris et fréquente un cercle de jeunes poètes : les chevaliers de la table ronde, où il rencontre Pellisson, François Charpentier, Tallemant des Réaux, et Antoine de Rambouillet de La Sablière, qui épousera la future protectrice du poète Marguerite de La Sablière. Il obtient en 1649, un diplôme d'avocat au parlement de Paris.

Entre temps, en 1647, son père lui organise un mariage de complaisance avec Marie Héricart, à la Ferté-Milon. Marie Héricart est la fille de Louis Héricart, lieutenant civil et criminel du bailliage de La Ferté-Milon, et d'Agnès Petit. Le contrat de mariage est signé dans cette bourgade proche de Château-Thierry le 10 novembre 1647, chez le notaire Thierry François. Il est alors âgé de 26 ans et elle de 14 ans et demi. Elle lui donne un fils, Charles. Il se lasse très vite de son épouse qu'il délaisse, voici ce qu'en dit Tallemant des Réaux dans ses Historiettes : « Sa femme dit qu'il resve tellement qu'il est quelque fois trois semaines sans croire estre marié. C'est une coquette qui s'est assez mal gouvernée depuis quelques temps : il ne s'en tourmente point. On luy dit : mais un tel cajolle vostre femmes — Ma foy ! répond-il qu'il fasse ce qu'il pourra ; je ne m'en soucie point. Il s'en lassera comme j'ay fait. Cette indifférence a fait enrager cette femme, elle seiche de chagrin. ».

Ses fréquentations parisiennes, pour ce que l'on en sait, sont celles des sociétés précieuses et libertines de l'époque.

En 1652, La Fontaine acquiert la charge de maître particulier triennal des eaux et des forêts du duché de Château-Thierry, à laquelle se cumule celle de son père à la mort de celui-ci. Tâche dont on soupçonne La Fontaine de ne guère s'occuper avec passion ni assiduité et qu'il revendit intégralement en 1672. C'est ainsi qu'il amorce une carrière de poète par la publication

d'un premier texte, une comédie en cinq actes adaptée de Tércence, L'Eunuque, en 1654, qui passe totalement inaperçue.

Au service de Fouquet (1658-1663)

En 1658, il entre au service de Fouquet, Surintendant des Finances, auquel, outre une série de poèmes de circonstances prévus par contrat — une « pension poétique » — il dédie le poème épique Adonis tiré d'Ovide et élabore un texte composite à la gloire du domaine de son patron, le Songe de Vaux, qui restera inachevé, car Fouquet est arrêté sur ordre de Louis XIV ; La Fontaine écrit en faveur de son protecteur en 1662, l'Ode au Roi puis l'Élégie aux nymphes de Vaux. Certains biographes ont soutenu que cette défense de Fouquet alors arrêté lui avait valu la haine de Jean-Baptiste Colbert, puis celle de Louis XIV lui-même, sans que l'on ne dispose de témoignages clairs à ce sujet. On ne sait pas exactement si son voyage en Limousin en 1663 est un exil ordonné par l'administration Louis XIV, ou une décision librement consentie d'accompagner l'oncle Jannart de sa femme, lui exilé et qui lui a présenté Fouquet en 1658. Il tire de ce déplacement une Relation d'un Voyage de Paris en Limousin : il s'agit d'un récit de voyage sous forme de lettres en vers et en prose adressées à son épouse, publié de façon posthume. Dans ce récit, il mentionne sa rencontre avec une servante d'auberge à Bellac, ce qui permettra à Jean Giraudoux originaire de ce lieu de s'imaginer une affiliation avec ce poète pour qui l'écrivain noue une grande passion.

L'apogée de l'activité littéraire (1664-1679)

En 1664, il passe au service de la duchesse de Bouillon et de la duchesse douairière d'Orléans. La Fontaine partage alors son temps entre Paris et Château-Thierry en qualité de gentilhomme — ce qui assure son anoblissement. C'est le moment où La Fontaine fait une entrée remarquée sur la scène littéraire publique avec un premier conte, tiré de l'Arioste, Joconde. Cette réécriture suscite en effet une petite querelle littéraire, sous forme d'une compétition avec la traduction qu'en a proposée Bouillon peu de temps avant ; le débat porte sur la liberté dont peut disposer le conteur par rapport à son modèle : là où le texte de Bouillon est extrêmement fidèle, voire parfois littéral, celui de La Fontaine s'écarte à plusieurs reprises du récit du Roland furieux. La Dissertation sur Joconde, qu'on attribue traditionnellement à Boileau, tranche le débat magistralement à l'avantage du conte de La Fontaine.

Deux recueils de contes et nouvelles en vers se succèdent alors, en 1665 et 1666, dont les canevas licencieux sont tirés notamment de Boccace et des Cent Nouvelles Nouvelles. Continuation de cette expérience narrative mais sous une autre forme brève, cette fois de tradition morale, les Fables choisies et mises en vers, dédiées au Grand Dauphin, paraissent en 1668.

En 1669, La Fontaine ajoute un nouveau genre à son activité en publiant le roman Les amours de Psyché et de Cupidon, qui suscite une relative incompréhension au vu de sa forme inédite : mélange de prose et de vers, de récit mythologique — cette fois tiré d'Apulée — et de conversations littéraires, le texte contrevient à des principes élémentaires de l'esthétique classique.

C'est à partir de la fiction des « quatre amis » que met en scène ce roman qu'on a spéculé sur l'amitié qui unirait La Fontaine, Molière, Boileau et Racine, sans grande preuve : si La

Fontaine est lié de façon éloignée à la famille de Racine, leurs relations sont épisodiques ; les rapports avec Molière ne sont pas connus si tant est qu'ils existent ; quant à Boileau, il n'y a guère de trace d'une telle amitié.

Après sa participation à un Recueil de poésies chrétiennes et diverses édité en 1670 par Port-Royal, La Fontaine publie successivement, en 1671, un troisième recueil de Contes et nouvelles en vers, et un recueil bigarré, contenant des contes, des fables, des poèmes de l'époque de Fouquet, des élégies, sous le titre de Fables nouvelles et autres poésies.

En 1672, meurt la Duchesse d'Orléans : La Fontaine connaît alors de nouvelles difficultés financières ; Marguerite de La Sablière l'accueille et l'héberge quelques mois après, probablement en 1673.

En 1674, La Fontaine se lance dans un nouveau genre : l'opéra, avec un projet de collaboration avec Jean-Baptiste Lully, qui avorte. C'est l'occasion d'une violente satire de La Fontaine contre Lully, registre rare dans son œuvre, dans un poème intitulé Le Florentin (Lully était originaire de Florence).

La même année, un recueil de Nouveaux Contes est publié — mais cette fois-ci, sans qu'on sache très bien pourquoi, l'édition est saisie et sa vente interdite : si La Fontaine avait chargé le trait anticlérical et la licence, reste que ces contes demeureraient dans la tradition du genre et dans une topique qui rendait relativement inoffensive leur charge.

Après deux recueils de Contes, c'est à nouveau un recueil de Fables choisies et mises en vers que publie La Fontaine en 1678 et 1679, cette fois-ci dédié à Madame de Montespan, maîtresse du Roi : ce sont les livres actuellement **VII** à **XI** des Fables, mais alors numérotés de I à V.

Les années 1680, autour de l'Académie

Période moins faste, où les productions sont quantitativement moins importantes, mais non moins diverses : ainsi, en 1682, La Fontaine publie un « Poème du Quinquina », poème philosophique dans la manière revendiquée de Lucrèce à l'éloge du nouveau médicament, et accompagné de deux nouveaux contes.

L'activité littéraire des années 1665-1679 se solde en 1684 par une élection, néanmoins tumultueuse, à l'Académie française, sans qu'on puisse préciser les exactes raisons de cette difficulté : on a pu faire l'hypothèse que l'administration louis-quatorzième gardait rancune au poète qui avait publié deux poèmes en faveur de Fouquet lors du procès de celui-ci ; le discours des opposants à cette entrée de La Fontaine à l'Académie s'appuie quant à lui sur l'accusation d'immoralité lancée contre les recueils de Contes et nouvelles en vers. Toujours est-il que La Fontaine, après une vague promesse de ne plus rimer de contes, est reçu le 2 mai 1684 à l'Académie, où, en sus du remerciement traditionnel, il prononce un Discours à Madame de La Sablière où il se définit, en une formule fameuse, comme « papillon du Parnasse ».

L'année suivante, l'Académie est encore le cadre d'une nouvelle affaire dans laquelle est impliqué La Fontaine : Antoine Furetière, qui en composant son propre dictionnaire a passé outre le privilège de la compagnie en cette matière, est exclu, et lance une série de pamphlets notamment contre La Fontaine, son ancien ami, qu'il accuse de trahison et contre lequel il reprend l'accusation de libertinage.

C'est une autre vieille amitié, elle sans rupture, qui donne jour, la même année, aux Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine ; le recueil contient des traductions de Platon, Démosthène et Cicéron par François de Maucroix et de nouvelles fables et de nouveaux contes de La Fontaine, qui aura peu attendu pour trousseur quelque nouvelle licencieuse.

Nouveau scandale, de plus grande ampleur, à l'Académie : la lecture du poème Le siècle de Louis Le Grand de Charles Perrault déclenche la Querelle des Anciens et des Modernes, dans laquelle La Fontaine se range, non sans ambiguïtés, du côté des Anciens, par une Épître à Monsieur de Soissons, prétexte à une déclaration de principes littéraires, dont la plus fameuse reste « Mon imitation n'est point un esclavage ».

Les dernières années et les dernières fables (1689-1695)

Une série de fables est publiée en revue entre 1689 et 1692, qui est rassemblée en 1693 avec des inédites et celles de 1685, dans un ultime recueil, notre actuel livre **XII**, dédié au duc de Bourgogne, fils aîné du Grand Dauphin, et à ce titre héritier présomptif de la Couronne.

La Fontaine tombe gravement malade fin 1692, vraisemblablement de la tuberculose. Il demande alors à voir un prêtre, et le curé de l'église Saint-Roch lui envoie le jeune abbé Pouget, qui vient d'obtenir son doctorat de théologie. Celui-ci s'applique à lui faire abjurer sa vie épicurienne et ses écrits anticléricaux, et le soumet quotidiennement à des exercices religieux. Il reçoit l'extrême-onction le 12 février 1693. Sont présents des membres de l'Académie française, des amis, et des prêtres. La Fontaine annonce renoncer à l'écriture et à la publication de ses contes et fables. Cet événement est en particulier rapporté par un récit de l'abbé Pouget, en 1718, mais ne figure pas sur les registres de l'Académie. Il promet également de n'écrire que des ouvrages pieux. Il traduira ainsi le *Dies Irae*, qu'il fera lire devant l'Académie le jour de l'introduction de Jean de La Bruyère.

Il meurt le 13 avril 1695, et est inhumé le lendemain au cimetière des Saints-Innocents. On trouve sur son corps un cilice, pénitence que l'abbé Pouget jure ne pas avoir ordonnée. Sa dépouille sera transférée en 1817 avec celle de Molière au cimetière du Père-Lachaise.

Chronologie

1617 : Mariage des parents du fabuliste. Charles de La Fontaine, d'origine champenoise, et Françoise Pidoux, d'origine poitevine. Assassinat de Concini et fin de la régence de Marie de Médicis.

1621 : Le 8 juillet, Jean de La Fontaine est baptisé à Château-Thierry, où il est né le jour même ou la veille dans l'hôtel particulier de ses parents. Son père porte le titre de « Conseiller du Roi et Maître des Eaux et Forêts du duché de Chaury » (Château-Thierry). Il est aussi capitaine des chasses. Soulèvements protestants ; mort de Charles d'Albert, duc de Luynes.

1623 : Le 26 septembre, baptême de Claude, frère du fabuliste. Publication à Paris de l'Adonis du Cavalier Marin, avec préface de Jean Chapelain. Procès de Théophile de Viau.

1624 : Richelieu devient chef du Conseil du roi.

1627 : Publication des deux derniers volumes d'Astrée.

1628 : Mort de Malherbe.

Vers 1630 : Les études de La Fontaine restent mal connues. Probablement les commence-t-il au collège de Château-Thierry, établissement réputé, pour aller vers 1635 les achever dans un collège parisien, où il a Antoine Furetière pour condisciple.

1633 : Le 26 avril, baptême de Marie Héricart, fille du lieutenant civil et criminel au bailliage de La Ferté-Milon, apparenté à la famille Sconin-Racine.

1636 : Naissance de Boileau. Le Cid de Corneille.

1637 : Discours de la méthode de Descartes.

1639 : Naissance de Racine.

1641 : La Fontaine entre à la maison mère de l'Oratoire à Paris le 27 avril, puis se rend peut-être à Juilly et revient à Paris à la maison de Saint-Magloire pour étudier la théologie. Son frère Claude le rejoint à l'Oratoire.

1642 : La Fontaine quitte l'Oratoire, au bout de 18 mois. Mort

de Richelieu.

1643 : La Fontaine est rentré à Château-Thierry. Sa vocation poétique s'éveille alors, semble-t-il. Le 15 mai, mort de Louis XIII. Le 19 mai, victoire de Rocroi.

Vers 1646 : La Fontaine vient étudier le Droit à Paris ; il acquiert le titre d'avocat en la Cour du Parlement. Avec d'autres jeunes poètes, habitués du Palais, il fait partie d'une petite académie littéraire et amicale dite de la "Table Ronde". Ces palatins sont Pellisson, Furetière, Maucroix, Charpentier, Cassandre. Il fait la connaissance d'autres hommes de lettres : Conrart, Chapelain, Patru, Perrot d'Ablancourt, les Tallemant, Antoine de La Sablière...

1647 : Le 10 novembre, signature du contrat de mariage entre le poète et Marie Héricart à la Ferté-Milon. »Son père l'a marié, et lui l'a fait par complaisance". La mère du poète, vivante en 1634, est morte à la date du contrat. En avril, Maucroix avait acheté une prébende de chanoine à Reims. Il restera l'ami de La Fontaine jusqu'à la mort de celui-ci. Gassendi : De Vita et Moribus Epicuri.

1649 : Claude, confrère de l'Oratoire, renonce en faveur de Jean à sa part d'héritage, moyennant pension. La fronde a éclaté en 1648.

1652 : La Fontaine achète la charge de Maître particulier triennal des Eaux et Forêts.

1653 : En août, vente d'une propriété sise à Oulchy-le-Château. Le 30 octobre, baptême à Château-Thierry du fils de La Fontaine, Charles, qui a Maucroix pour parrain. Le père ne s'occupera jamais beaucoup de son fils. Fin de la Fronde.

1654 : En août, première œuvre publiée de La Fontaine : l'Eunuque, comédie en vers imitée de Térence.

1658 : Mort du père de La Fontaine, qui laisse à son fils ses charges, peu lucratives et une succession embrouillée comportant de lourdes dettes. Par mesure de prudence, La Fontaine et sa femme demandent la séparation de biens. Le ménage lui-même n'est guère uni, par la faute probable du poète, mari indifférent. Après juin, La Fontaine offre à Fouquet son Adonis. Jannart, oncle de Marie Héricart, est substitut de

Fouquet au Parlement et Pellisson, ami de La Fontaine, est au service du surintendant.

1659 : Jusqu'en 1661, La Fontaine va recevoir de Fouquet une pension en espèces, moyennant une "pension poétique". Il doit aussi composer un ouvrage en l'honneur de Vaux-le-Vicomte : il entreprend le Songe de Vaux. Il habite tantôt à Paris, chez Jannart, avec sa femme, tantôt à Château-Thierry pour les devoirs de ses charges, mais il fréquente le château de Fouquet, se lie avec Charles Perrault, Saint-Evremond, Madeleine de Scudéry. Paix des Pyrénées.

1660 : Les Rieurs de Beau Richard sont joués au carnaval de Château-Thierry. Dans cette ville existe une Académie à laquelle s'intéresse La Fontaine et encore plus sa femme. En 1660-1661, La Fontaine se lie avec Racine débutant, cousin de Marie Héricart. En juin, mariage du roi. En août, entrée de la reine Marie-Thérèse à Paris.

1661 : Le 17 août, fête de Vaux, au cours de laquelle La Fontaine assiste à la première représentation des Fâcheux par Molière. Le 5 septembre, arrestation de Fouquet à Nantes. La Fontaine tombe gravement malade. Guéri, il revient à Château-Thierry, où il est poursuivi par un traitant en usurpation de noblesse. Début de construction de Versailles.

1662 : Environ en mars, publication anonyme de l'Élégie aux Nymphes de Vaux. Août : le Duc de Bouillon, seigneur de Château-Thierry épouse Marie-Anne Mancini, nièce de Mazarin. La Fontaine devient "gentilhomme servant" de la Duchesse Douarière d'Orléans au Luxembourg, mais il loge toujours chez Jannart. Le 10 décembre, achevé d'imprimer les Nouvelles en vers, contenant les deux premiers Contes de La Fontaine.

1665 : Le 10 janvier, achevé d'imprimer des Contes et Nouvelles en vers. Le 30 juin, achevé d'imprimer d'une traduction de la Cité de Dieu de Saint Augustin, dont les citations poétiques ont été rendues en vers français par La Fontaine ; le deuxième tome paraîtra en 1667.

1669 : Les Amours de Psyché et Cupidon, roman suivi de l'Adonis, imprimé pour la première fois.

1671 : Le 21 janvier, La Fontaine quitte ses charges

rachetées par le Duc de Bouillon, et perd cette source de revenus. Publication du Recueil de Poésies Chrésiennes et Diverses, dédié à Monseigneur le Prince de Conti. La Fontaine a beaucoup contribué à la préparation de ce recueil janséniste (achevé d'imprimer le 20 décembre 1670). Le 27 janvier, Troisième partie des Contes. Le 12 mars : Fables nouvelles et autres poésies (huit fables). En janvier a été représentée la Psyché de Molière et Corneille, Quinault et Lulli, inspirée du roman de La Fontaine.

1672 : Mort de la Duchesse Douarière d'Orléans. La Fontaine perd ainsi sa dernière charge. Publication séparée de deux fables Le Soleil et les Grenouilles, Le Curé et le mort. Invasion de la Hollande. Discours de la connaissance des bêtes par P. Pardies.

1673 : C'est sans doute à partir de 1673 que Marguerite de La Sablière héberge Jean de La Fontaine. Jusqu'à ce qu'elle meure en 1693, elle pourvoira à ses besoins. Dans son hôtel, il peut rencontrer Charles Perrault, Bernier, médecin et disciple de Gassendi, qui a longuement séjourné en Inde, et bon nombre de savants tels que Roberval et Sauveur. Publication du Poème de la Captivité de Saint Malc, sujet sans doute suggéré par des amis jansénistes. Le 17 février, mort de Molière, pour qui La Fontaine rédige une épitaphe.

1674 : La protection de Madame de Montespan et de sa sœur Madame de Thianges vaut à La Fontaine la mission d'écrire un livret d'opéra sur Daphné, pour Lully, qui le refuse : d'où la satire du Florentin, restée manuscrite pendant 17 ans. Publication des Nouveaux Contes, très licencieux. Epîtres, à Turenne, membre de la famille de Bouillon, qui tient personnellement La Fontaine en amitié. En juillet, l'Art poétique de Boileau n'accorde aucune mention à la fable, ni à La Fontaine.

1675 : Interdiction de la vente des Nouveaux Contes par ordonnance de La Reynie, lieutenant de police. Le 27 juillet, Turenne est tué à la bataille de Salzbach. Bernier publie l'Abrégé de la Philosophie de Gassendi.

1676 : La Fontaine vend à son cousin Antoine Pintrel sa

maison natale et achève de payer les dettes paternelles.

1677 : La Duchesse de Bouillon, protectrice de La Fontaine et son frère le Duc de Nevers cabale contre la Phèdre de Racine.

1678-1679 : Nouvelle édition des Fables choisies, dédiées à Madame de Montespan. La paix de Nimègue (août 1678) est célébrée par La Fontaine dans plusieurs pièces.

1680 : Exil à Nérac de la Duchesse de Bouillon compromise dans l'affaire des poisons. Mort de La Rochefoucauld. Mort de Fouquet à Pignerol. Conversion de Marguerite de La Sablière qui, veuve, ayant marié ses trois enfants, abandonnée par La Fare, son amant, se consacre au soin des malades et va loger rue Saint Honoré, elle installe La Fontaine près de sa nouvelle demeure.

1681 : Le 1er août, achevé d'imprimer des Épîtres de Sénèque (les lettres à Lucilius) traduites par Pierre Pintrel, cousin de La Fontaine qui lui-même a traduit en vers les citations poétiques et qui a fait publier l'ouvrage.

1682 : En janvier, Poème du Quinquina, dédié à la Duchesse de Bouillon, suivi de deux contes, de Galatée, et de Daphné, livrets d'opéra. Vers cette époque, La Fontaine entreprend un tragédie, Achille, restée inachevée. Naissance du Duc de Bourgogne.

1683 : Le 6 mai, première représentation à la Comédie Française, du Rendez-vous comédie de La Fontaine qui n'a aucun succès et dont le texte est perdu. Le 6 septembre, mort de Colbert. La Fontaine brigue son siège à l'Académie française, alors que Louis XIV souhaite voir élire Boileau, son historiographe. Le 15 novembre, l'Académie, en majorité hostile au satirique, propose La Fontaine par seize voix contre sept. La séance a été agitée, en raison de la colère manifestée par Toussaint Rose, secrétaire du roi. Louis XIV en prend prétexte pour refuser l'autorisation de "consommer" l'élection.

1684 : Le 17 avril, Boileau est élu à l'unanimité ; le roi accorde l'autorisation de recevoir La Fontaine. Le 2 mai, réception du fabuliste, lecture du Discours à Madame de La Sablière. La Fontaine écrit La Comparaison d'Alexandre, de César et de Monsieur le Prince (de Condé), à la demande du

Prince de Conti. Condé lui-même estime La Fontaine et le voit volontiers à Chantilly. Mort de Corneille.

1685 : En janvier, l'Académie exclut Furetière, coupable d'avoir obtenu par surprise un privilège pour son Dictionnaire, achevé avant celui de l'Académie. La Fontaine vote l'exclusion et subit les virulentes attaques de son ancien ami, auquel il réplique par des épigrammes. Le 28 juillet, achevé d'imprimer des *Ouvrages de Prose et de Poésie des Seigneurs de Maucroix et de La Fontaine* en deux volumes, dont le premier contient de nouveaux contes, et le second de nouvelles fables et d'autres pièces. Révocation de l'Edit de Nantes. Mort du Prince Louis-Armand de Conti.

1686 : Mort de Condé. Ligue d'Ausbourg. Perrault lit son poème du *Siècle de Louis Le Grand*, protestation de Boileau. La Querelle des Anciens et des Modernes éclate. En février, l'Épître à Huet est imprimé en plaquette à tirage restreint. En juillet, Marie-Anne, Duchesse de Bouillon, doit se réfugier en Angleterre auprès de sa sœur Hortense, amie de Saint-Evremond. Correspondance suivie de La Fontaine avec eux et quelques amis du groupe de Londres, qui comprend, entre autres, les diplomates Bonrepaux et Barrillon.

1688 : Marguerite de La Sablière se retire aux Incurables mais continue à assurer le logement de La Fontaine. Le poète devient le familier du Prince François-Louis de Conti, dans le milieu très libre du Temple des Vendôme, chez qui il retrouve Chaulieu. Il chaperonne un moment la scandaleuse Madame Ulrich. Les caractères de la Bruyère ; le portrait de La Fontaine n'y entrera qu'à la 6^e édition, en 1691.

1691 : Le 28 novembre, première représentation à l'Opéra d'Astrée, tragédie lyrique de La Fontaine, avec musique de Colasse, gendre de Lulli : échec complet.

1692 : En décembre, gravement malade, La Fontaine est converti par l'abbé Pouget, jeune vicaire de St Roch.

1693 : Le 12 février, il renie les Contes devant une délégation de l'Académie et reçoit le viatique. Il se rétablit néanmoins. Marguerite de La Sablière est morte en janvier, Pellisson le 7 février. Les amis d'Angleterre essaient en vain de décider La

Fontaine à venir s'installer à Londres. Il devient l'hôte d'Anne d'Hervart, Maître des Requêtes au Parlement de Paris, fils de banquier et extrêmement riche, marié à Françoise de Bretonvilliers. Le 1er septembre, achevé d'imprimer des Fables choisies, portant la date de 1694, et constituant le livre **XII**. En octobre-novembre, remarques adressées à Maucroix sur sa traduction d'Asténius.

1694 : Naissance de Voltaire.

1695 : Le 9 février, La Fontaine est pris de faiblesse en revenant de l'Académie. Il meurt le 13 avril, chez les d'Hervart, dans l'hôtel du même nom, situé dans la rue de la Plâtrière, actuelle rue Jean-Jacques-Rousseau. En procédant à la toilette mortuaire, on trouve sur lui un cilice. La Fontaine est enterré le 14 avril au cimetière des Innocents. Par suite d'une erreur commise sur ce point par d'Olivet dans l'Histoire de l'Académie, les commissaires de la Convention exhumeront en 1792, pour leur élever un mausolée, des ossements anonymes, au cimetière du Père Lachaise.

1696 : Œuvres posthumes, avec dédicace signée par Madame Ulrich.

1709 : Mort de Marie Héricart, veuve du poète.

1723 : Mort de Charles, fils unique du poète.

Les fables du livre I

La Cigale et la Fourmi

Le Corbeau et le Renard

La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Boeuf

Les deux Mulets

Le Loup et le Chien

La Génisse la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion.

La Besace

L'Hirondelle et les petits oiseaux

Le Rat de ville et le Rat des champs

Le Loup et l'Agneau

L'homme et son image

Le Dragon à plusieurs têtes et le dragon à plusieurs queues.

Les voleurs et l'Ane.

Simonide préservé par les Dieux.

La Mort et le malheureux

La Mort et le bûcheron

L'homme entre deux âges et ses deux maîtresses.

Le Renard et la Cigogne

L'Enfant et le maître d'école.

Le Coq et la perle

Les Frelons et les Mouches à miel

Le Chêne et le Roseau

A Monseigneur le Dauphin